Albert Spemann

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CXXXII. — 1er NOVEMBRE 1895.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1895unse_4

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT TRENTE-DEUXIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1895

THE GETTY CENTER

APRÈS FORTUNE FAITE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXIII

En apprenant que M. Trayaz avait transporté son domicile de nuit dans un chalet situé à deux pas de la mer, M. Lejail, juge si compétent en matière d'hygiène, avait dit : « Il fait une imprudence, il lui en cuira. » Après s'être loué de son ermitage et avoir soutenu qu'il y dormait mieux que dans la villa, M. Trayaz souffrit de nouveau d'oppressions et d'insomnies. Une lettre, qui lui fut remise le lendemain du jour où il se flattait de recevoir la visite de Silvère, contribua aussi à déranger sa santé. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher oncle, vous êtes un de ces génies redoutables et bienfaisans qui travaillent par des moyens cruels au bonheur de ceux qu'ils aiment. J'ai pénétré vos secrets desseins, et je vous rends grâces. Vous avez pensé que la vie trop douce que je menais chez Mme de Rins ne tarderait pas à m'engourdir l'esprit et le courage : vous m'avez brusquement réveillé en m'ôtant ma place ; j'en ai trouvé une autre moins agréable sans doute, mais plus digne de moi. Vous aviez deviné aussi que Mlle Verlaque a le caractère faible et peu sûr, que ce roseau plie à tous vents, qu'en unissant ma destinée à la sienne, je commettrais une irréparable faute ; vous me l'avez prise : gardez-la. Je dois vous prévenir pourtant que beaucoup de gens se sont mépris sur vos intentions, que des bruits fâcheux ont couru, qu'à Hyères comme

(1) Voyez la *Revue* des 15 août, 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre.

peut-être au Lavandou cette jeune fille si belle passe pour être votre maîtresse. Il me semble qu'ayant porté une grave atteinte à sa réputation, vous êtes tenu de lui faire un sort, que c'est de toute justice.

« Votre neveu reconnaissant,

SILVÈRE SAUVAGIN.

Ce court billet, qu'il ne lut pas deux fois, lui causa une des plus amères déceptions qu'il eût éprouvées dans sa vie. Toutes ses mesures, toutes ses inventions s'étaient trouvées vaines; ses plans étaient renversés; le jeune coq de combat avait refusé de mettre son honneur en compromis, et sa fierté chantait plus bruyamment que jamais : M. Christophe Trayaz avait perdu définitivement cette partie si disputée qu'il se croyait certain de gagner. Durant vingt-quatre heures, il fut d'une humeur si terrible que Wasp lui-même, le seul être qui n'eût jamais eu à se plaindre de lui, n'osait l'approcher. La nuit qui suivit fut déplorable. Jusqu'à la pointe du jour, il tourna, vira dans sa chambre, faisant de longues haltes près d'une fenêtre ouverte et humant la brise du large, qui était fraîche et humide.

Il s'était refroidi, et le lendemain il sentit un grand malaise. Ce n'était après tout qu'un rhume; mais il expectorait péniblement et d'heure en heure il avait plus de gêne dans la respiration. Il avait par intervalles de sinistres pressentimens, des appréhensions vagues, que sa raison combattait. Ce qui l'inquiétait, c'est qu'il venait d'atteindre l'âge fatal aux Trayaz; que depuis deux mois il était entré dans sa soixante-quatrième année, et il désirait vivre plus longtemps que son père. Si dur qu'il fût à lui-même, il résolut de garder la chambre, de se soigner, de se défendre. Sam l'engagea à retourner dans la villa, à réintégrer son ancien logement. Il s'y refusa, déclarant qu'il n'était pas en état de souffrir le transport, qu'aussi bien l'Antonine lui plaisait, que pendant ses semaines de captivité il aurait plus de distractions qu'ailleurs, qu'il entendrait causer la mer.

Quoique l'existence pesât lourdement sur ses épaules, il n'avait jamais été tenté de mettre bas son fardeau. Depuis quelques jours, il tenait encore plus à la vie : il avait une revanche à prendre, une vengeance à exercer. Quitter ce monde après y avoir peiné et avant d'en avoir joui, c'était une faillite; mourir sur une défaite, c'était une honte. Dès le second jour, il fit venir d'Hyères le médecin qui avait soigné sa grippe, et qui l'ausculta, sans découvrir aucun symptôme alarmant. Interrogé par la famille à son départ, tout ce qu'on put tirer de lui fut qu'il s'agissait d'un

simple catarrhe, que l'état du malade n'avait rien de grave, mais pouvait s'aggraver. Ce mot, qui fut dit à Mme de la Farlède et redit par elle à tout le monde, fit sensation. Les domestiques qui servirent le déjeuner et le dîner remarquèrent que jamais à table on n'avait eu l'air si pensif, si recueilli.

Cependant l'état catarrhal s'aggravait rapidement. Le malade s'agitait beaucoup, la température de son corps haussait de plus en plus, sa dyspnée augmentait, ses nuits étaient mauvaises. Il ne quittait plus son lit; pour dormir un peu, il devait rester sur son séant, soutenu par des coussins, la tête penchée en avant, les bras allongés, et il lui arrivait souvent de tenir ses pieds dans ses mains. Par son ordre, une dépêche fut expédiée à l'un des plus grands praticiens de Paris, qui arriva bientôt, accompagné de son meilleur élève, M. Listel. Au cours d'un minutieux examen, il constata l'existence d'un foyer de congestion. Quoiqu'il passât pour avoir un pronostic infaillible, il ne se prononça point sur l'imminence du danger. Les lésions s'étendraient-elles? Tout était là. M. Trayaz lui parut un de ces sujets bizarres, compliqués, qui déroutent tous les calculs, et dont on ne saurait dire s'ils sont bons ou mauvais. Il lui fit appliquer des ventouses scarifiées dans le dos, des sinapismes aux extrémités, ordonna des piqûres d'éther, et repartit en laissant à la Figuière son élève, muni de toutes ses instructions.

Récemment reçu docteur, M. Listel était un jeune médecin très savant, très réfléchi, sans autre défaut qu'un sérieux triste qui glaçait : il ne pensait pas que l'art consolatif fût une partie constituante de la science médicale, et son visage était peu réconfortant. Rigidement taciturne, il ne répondit que par monosyllabes à toutes les questions qu'on put lui faire ; il laissa seulement échapper que la maladie de M. Trayaz était une artério-sclérose, après quoi il rentra dans son silence. Ce mot mystérieux frappa et fit travailler les imaginations. On en demanda le sens à M. Lejail, qui savait le nom de toutes les maladies connues et de deux ou trois autres qu'il croyait avoir, et que personne ne connaissait. Il apprit aux curieux que l'artério-sclérose est une sénilité anticipée des vaisseaux sanguins, qu'on peut conserver une certaine jeunesse de corps et avoir un système artériel déjà usé, hors de service. Était-ce un cas mortel? Il ne s'expliqua point à ce sujet; il se contenta de dire que les hommes qui méprisent les précautions, et se moquent de ceux qui en prennent, devraient pour le bon exemple mourir tous avant l'âge, mais que, la police de ce monde étant très imparfaite, ils en réchappent quelquefois.

Dès les premiers jours, M. Trayaz avait refusé sa porte à tous les siens; il ne laissait pénétrer dans sa chambre que Wasp, Sam et une religieuse de Notre-Dame-de-Grâce, sœur Eugénie, sa garde-malade. Comme on remarquait tout, on remarqua que M. Sucquier lui-même n'était pas reçu, qu'il lui faisait porter ses ordres. Désolés de n'avoir pas accès auprès de lui, ses neveux par alliance, ses nièces, sa sœur, en étaient réduits à venir plusieurs fois matin et soir prendre de ses nouvelles. Que se passait-il dans le secret de leurs cœurs? On n'était pas assez sûr de ses intentions pour que personne osât souhaiter sa mort; mais on était bien aise qu'il fût sérieusement malade, et on désirait qu'il le fût longtemps. L'opinion la plus accréditée, à laquelle les dissidens eux-mêmes commençaient à se rallier, était que, éperdument amoureux, il méditait de s'unir à Mlle Verlaque par les liens d'un légitime mariage. On pensait que cette maladie inopinée avait quelque chose de providentiel, qu'elle mettrait obstacle à un funeste projet. Huguette en particulier, qui avait fait à son dam l'expérience des caprices de son grand-oncle, tenait pour certain que c'était un de ces cas où un ajournement équivaut à une renonciation.

— Oh! nous pouvons nous rassurer, disait-elle à sa mère: il change souvent d'idée, et il n'a jamais deux fois la même. Fût-il guéri dans quinze jours, il n'épouserait pas son Ameline.

Ce qui la confirmait dans sa conviction, c'étaient les airs languissans de sa rivale, dont les yeux mélancoliques semblaient implorer la pitié du ciel et se recommander aux aumônes des gens charitables.

— Si sotte qu'elle soit, pensait Huguette, elle sait à quoi s'en tenir.

Cette fille vindicative ignorait que, dans ses heures de tristesse, Ameline ne songeait qu'à un jeune homme qui ne revenait pas et ne lui donnait aucun signe de vie; qu'elle se disait: « Où est-il? que fait-il? S'il m'aimait, il serait ici. » On continuait de lui faire bon visage, d'avoir pour elle de grands égards: quoi qu'en dît Huguette, savait-on bien ce qui pouvait arriver? Elle était encore une puissance à ménager. Mme Lejail et sa sœur s'étudiaient plus que jamais à la faire causer, à lui arracher le secret de sa tristesse. Elle était impénétrable: ayant fait une faute, elle avait juré de n'en pas faire une seconde. Elle aurait donné beaucoup pour pouvoir passer un quart d'heure auprès du lit de M. Trayaz; elle avait des questions à lui faire, des conseils à lui demander. Elle conservait un souvenir ineffaçable de cette soirée pendant laquelle il lui avait dit des choses profondes, qu'elle

s'était efforcée de comprendre. Elle le considérait comme un homme prodigieux, qui savait tout, devinait tout et pouvait tout. Elle avait le sentiment confus qu'il avait fait ce soir-là, comme il s'en était vanté, un acte de vertu extraordinaire : non seulement ce magicien lisait dans les cœurs, il faisait du sien tout ce qu'il voulait. Elle le trouvait à la fois extraordinaire et très bon, et lui était fort attachée. Aussi désirait-elle de toute son âme qu'il relevât promptement de maladie. Qu'il pût mourir, cette pensée ne lui venait pas. Était-il possible qu'un homme tel que lui mourût comme vous et moi?

Le docteur Listel, qui prenait ses repas avec la famille, se retranchant de plus en plus dans un solennel mutisme, c'était à Sam et à sœur Eugénie qu'on s'adressait pour obtenir des informations. Ces êtres privilégiés, qui avaient leurs entrées dans le sanctuaire, étaient devenus des personnages considérables, avec lesquels il importait de se mettre bien. Quand on disait : « Que vous a-t-elle répondu? quel air avait-il? » — c'était d'eux qu'on voulait parler, et on les comblait de prévenances : on pensait que lorsque la tête d'un millionnaire commence à s'affaiblir, un mot lancé comme au hasard peut avoir quelque effet sur ses suprêmes décisions. Ce valet de chambre et cette religieuse ne s'étaient jamais vus à pareille fête. Sœur Eugénie n'y entendait pas malice : consommée dans son métier, on avait bientôt trouvé les bornes de son esprit. Fille de cultivateurs aisés, elle avait été sur le point de se marier; peu de jours avant la cérémonie, son futur, ayant mangé des champignons suspects, en était mort. Quoique ce malheur, qui l'avait dégoûtée du monde et avait décidé de sa vocation, fût arrivé vingt ans auparavant, la mémoire lui en était toujours présente, et elle s'imaginait que tous les chagrins devaient ressembler plus ou moins au sien, que les plus cruelles catastrophes qui affligent l'espèce humaine sont causées par les champignons. Sa psychologie étant très simple, il lui était impossible de deviner ce qui se passait dans des âmes plus compliquées que celle de sœur Eugénie. Qu'on se tracassât la cervelle à propos d'une succession, cet ordre de sentimens lui échappait. Elle s'étonnait des empressemens obséquieux, des sourires, des caresses que lui prodiguaient Mme Lejail et sa sœur; mais elle en était touchée, et pour ne pas être en reste, elle leur recommandait les précautions :

— Comestibles ou vénéneux, on croit les connaître, disait-elle avec un accent pathétique, et on y est pris.

Sam tirait un tout autre parti des avantages de sa situation, dont il se prévalait pour se procurer de nombreuses satisfactions

d'amour-propre. Sa fatuité se révélait dans son maintien, dans ses attitudes, et il passait fréquemment le doigt entre son faux-col et son cou pour donner de l'air et du jeu à son importance. Grave ou la bouche en cœur, il répondait aux questionneurs sur un ton d'oracle, se plaisant, selon les cas, à les alarmer ou à les rassurer. Ce qui lui agréait plus que tout, c'étaient les avances, les politesses d'une jeune fille pour laquelle il nourrissait un amour malheureux, comme il l'avait confessé à l'aubergiste du Lavandou. Elle avait pour lui tant de flatteuses attentions qu'il commençait à se repaître d'espérances, et cet incorrigible parieur fit contre John la gageure d'obtenir un baiser de celle qu'il osait appeler sa bien-aimée. Ayant reçu de Casimir, par la poste, une grande boîte de fruits confits, elle l'ouvrit devant Sam et lui permit d'en prendre un. Il choisit une figue, qui lui parut délicieuse. Tenant cette gracieuseté pour une déclaration muette, il ne réprima plus l'audace de ses désirs, tout lui sembla possible, et il lançait à Huguette des œillades tour à tour si langoureuses ou si brûlantes qu'elle regrettait sa figue et le tint désormais à distance.

M. Trayaz se défendait bien. Après quelques jours d'une amélioration lente, indécise dans son état, le mieux fut plus sensible et se soutint. Sa respiration était plus aisée, ses nuits étaient presque bonnes. M. Listel l'assura, de son air d'enterrement, que sous peu il pourrait sortir.

— Oui, docteur, pour faire le voyage dont personne ne revient! répondit-il en plongeant dans les yeux du jeune praticien un regard interrogateur et perçant.

Mais on ne pouvait rien lire sur le visage impassible du docteur Listel, qui autorisa son malade à quitter le lit. Il usa de la permission avec empressement. Il passait des heures dans le fauteuil de cuir, maniant, tâtant, retâtant son fameux petit couteau, secourable fétiche qui l'avait tiré de plus d'un mauvais pas. Tout en se livrant à cet exercice, sa tête travaillait. Il semblait que l'Antonine fût un lieu favorable aux héroïques prouesses : Ameline, en venant l'y trouver, lui avait fourni l'occasion d'en faire une; cet homme de forte volonté en voulut faire une seconde. Ayant éloigné sœur Eugénie et Sam, il employa tout un après-midi à jeter sur le papier des décisions et des raisons qu'il avait écrites dans son cerveau. L'effort fut dur, il se faisait violence, et son écriture ne tremblait pas; il suait d'ahan, soufflait, geignait, respirait des sels; à plusieurs reprises la plume lui tomba des doigts. Quand il eut fini, il fut pris d'une défaillance; mais il avait fait ce qu'il voulait faire. Sam annonça aux visiteurs que Monsieur avait passé une demi-journée à écrire, et il donna sa

nouvelle d'un ton si mystérieux que l'émotion fut profonde.

Il est des événemens si graves qu'on y pense à toutes les minutes du jour, qu'on les mange avec son pain, qu'on les boit avec son vin, et que cependant on n'ose pas en parler. On se racontait les uns aux autres des choses indifférentes, des bagatelles, sur un ton échauffé; on causait cuisine, chiffons, et les regards étaient fiévreux. Huguette rêva la nuit suivante qu'ayant consenti à se laisser embrasser par Sam, il l'avait introduite dans le lieu très saint, qu'après avoir fouillé partout, elle avait découvert le précieux papier, que, l'ayant déplié, elle y avait lu ces mots tracés en caractères flamboyans : « Pour la consoler des chagrins que je lui ai faits, j'institue ma petite-nièce Huguette Lejail ma légataire universelle. » La secousse qu'elle ressentit la réveilla en sursaut. Il lui parut que son rêve était de bon augure; mais, étant une fille raisonnable, elle se dit que, si le testament avait été si court, le testateur n'aurait pas été si long à l'écrire, qu'au surplus les songes sont des songes, et elle se résigna de bonne grâce à en rabattre beaucoup.

— Je ne lui demande que mon million, pensa cette sage personne : je l'aurai sans avoir eu besoin d'embrasser Sam.

Quelques heures plus tard, M. Trayaz recevait la visite d'un homme maigre et sec, qui s'appelait M. Noudet, et qui avait une grosse loupe assez bizarre sur la narine droite. C'était le notaire de Collobrières, chef-lieu du canton auquel appartiennent la commune de Bormes et une villa célèbre par ses figuiers. M. Trayaz, qui avait eu souvent recours à son ministère, faisait grand cas de lui : il lui savait gré non seulement d'instrumenter fort bien, mais d'être du petit nombre des officiers publics dont la parole vaut de l'argent et qui méritent l'estime et la confiance. Il l'avait mandé pour lui lire son testament olographe, s'assurer que l'acte était en bonne forme et inattaquable, le confier à sa garde, mais surtout pour lui dire certaines choses qu'il n'avait jamais dites qu'à son bonnet. Il le fit déjeuner dans sa chambre et lui tint de longs discours d'une voix précipitée et haletante. Par intervalles, brisé de fatigue, le souffle lui manquant, il faisait une pause; à peine remis de son épuisement, il recommençait à discourir. Ses récits étonnèrent M. Noudet, qui ne partit que vers le soir, emportant une dépêche pressée que M. Trayaz adressait à son ami M. Brodley, lequel en devait donner connaissance à Mme Wheeler.

La grosse loupe qu'il avait à la narine droite n'était pas la particularité la plus curieuse qu'offrît la figure de M. Noudet. Atteint de la foudre dans sa jeunesse, son accident n'avait pas eu d'autres suites que de lui déformer la bouche, qui remontait un

peu vers l'oreille gauche. Cela donnait à sa physionomie une expression d'hilarité équivoque, et on se demandait sans cesse si cet homme grave riait ou ne riait pas. Cette bouche légèrement tordue avait failli jadis lui attirer une querelle avec un lieutenant de vaisseau, qui l'accusait de se moquer de lui; mais on s'expliqua, et on n'alla pas sur le terrain. Quand M. Noudet repartit de la villa dans la voiture découverte qui l'avait amené, tous les hôtes de la Figuière firent la haie sur son passage, et, ne l'ayant jamais vu jusque-là, ils s'imaginèrent qu'il leur avait souri agréablement.

— Il avait l'air de nous dire : Heureux coquins! s'écria M. de la Farlède, qui ne savait pas se taire.

Le docteur Listel, que personne ne pouvait soupçonner d'être sujet à des gaîtés intempestives, après avoir consenti pendant trois jours à dérider son front, s'était assombri de nouveau : il venait de constater chez son malade une légère enflure des pieds et du dos de la main.

— Il fait de l'urémie, dit-il un soir en sortant de table.

On interrogea pour la seconde fois M. Lejail, qui expliqua avec complaisance que l'urémie est un envahissement du sang par l'urée; que les caractères de cette maladie, par laquelle se termine souvent l'artério-sclérose, sont un œdème lentement progressif, une faiblesse croissante, un état cérébral fort singulier, un délire ambulatoire, intermittent, avec idées partielles très précises, que le malade voit avec horreur venir la nuit sachant que les heures noires, qui semblent interminables, n'accorderont aucun répit à ses angoisses. — « Il peut s'en tirer, » avait ajouté charitablement le docteur, en prononçant sa sentence. Sam disait au contraire à qui voulait l'entendre : « Il est perdu, il n'ira pas loin. » Et on l'en croyait.

M. Trayaz ne se faisait aucune illusion; il sentait le danger de la crise qu'il traversait; que, s'il ne désenflait pas, il était un homme fini, et l'enflure augmentait de jour en jour. Son irritabilité croissait avec sa faiblesse; il était devenu terrible pour les gens qui le soignaient. Il se contenait en présence de M. Listel : ce jeune homme silencieux lui imposait. Dès que le docteur n'était plus là, il déclarait avec véhémence que le régime lacté auquel on l'avait mis le tuait, que son sang s'appauvrissait, qu'il avait faim, qu'il voulait manger, et il s'indignait des refus de sa garde-malade. Il reprochait aussi à sœur Eugénie de ne pas lui donner régulièrement ses potions : elle devait argumenter longtemps pour lui prouver qu'il les avait prises. Dans ses accès de délire, il perdait toute notion du temps et des lieux. Une nuit, on l'entendit

s'écrier : « S'ils veulent forcer l'entrée de la galerie, canardez-les ! » Il se croyait dans sa mine et se battait avec des morts. Plus souvent il s'imaginait qu'on l'avait ramené dans la villa : il fallait s'épuiser en paroles pour le convaincre qu'il n'avait pas quitté l'Antonine. Dans ses heures de lucidité, ses souvenirs étaient si précis, ses idées si nettes, ses raisonnemens si limpides, que Sam l'accusait « de s'amuser à feindre la folie par pure méchanceté, » en quoi Sam était souverainement injuste. Son dogue était un appréciateur plus équitable des situations; il devinait qu'il y a des faiblesses, des déraisons permises aux urémiques. Contre sa constante coutume, M. Trayaz le brutalisait : il prenait ses duretés en patience et léchait la main qui le frappait.

— Wasp, lui disait l'homme terrible, tu as un défaut impardonnable : tu n'as jamais mordu personne.

La fantaisie lui vint subitement de revoir les membres de sa famille, à qui il avait jusqu'ici fermé sa porte. Pour prolonger son plaisir, hommes et femmes, il les fit tous défiler dans sa chambre l'un après l'autre, séparément. Assis dans son fauteuil noir, les pieds emmitouflés de flanelle, les lèvres pincées, le front crispé, hérissant ses épais sourcils, l'œil dur et luisant comme une prunelle de loup, il décocha à chacun d'eux au passage un trait amer.

Il dit à sa sœur : — N'as-tu pas honte de l'ambassade dont tu t'es acquittée auprès de M. de Coulevreux? Oter le pain de la bouche à un neveu pauvre! la belle action que tu as faite là! Ce n'est pas un de ces souvenirs qu'on emporte en paradis. Mais vous êtes tous de si plates gens que, pour vous faire entrer en danse, je n'ai besoin que de vous montrer mon violon.

Il dit à M. Lejail, qui en eut la chair de poule : — Vous êtes, mon cher, un homme de sens. Quand donc comprendrez-vous qu'un tombeau bien fermé est le seul endroit où il n'y ait jamais de vents coulis? A votre place, j'aurais hâte de m'y voir.

A M. de la Farlède : — Qu'attendez-vous, baron Bourdigue, pour renoncer aux petites vanités? Écoutez la grosse voix de la mer. Comme elle nous méprise, vous et moi, vous surtout, vos marquis en clinquant et vos comtesses de carton!

A Mme Lejail : — Tu te crois fine, Mélanie, et tu te trompes : tu ne sais pas cacher ton jeu. Blandine m'a fait croire un jour qu'elle m'aimait sincèrement.

A Mme de la Farlède : — J'ai un faible pour toi parce que tu as trompé ton mari ; je t'aimerais davantage si tu l'avais trompé deux fois. Tu es une pécheresse timide et fort incomplète.

A Jules : — Tu as résolu, mon garçon, un problème que je

croyais insoluble : tu es presque aussi sot que tu le parais... Cache ta vilaine langue, ou je la coupe.

A Huguette : — C'est bien peu de chose qu'une jolie figure. Mlle Verlaque, que tu n'aimes pas, ne tardera pas à s'empâter, et avant peu elle aura l'air d'une oie en mue. Toi, ma petite, tu deviendras si maigre que les os te perceront la peau ; ta destinée est de sécher sur pied et de ressembler à ceci.

Il lui montrait l'une des lames de son couteau. Ameline fut reçue la dernière.

— Comment, mademoiselle, osez-vous rentrer dans cette chambre?... Avez-vous de ses nouvelles?... C'est un garçon avisé, qui ne vous a jamais prise au sérieux. Croirait-on que je comptais sur vous pour l'attirer ici! Petite niaise, de quoi pouviez-vous me servir? Passe-t-on les ruisseaux sur une planche pourrie?

Tout le monde se retira consterné. On n'eut garde de se faire part les uns aux autres des mauvais complimens qu'on avait reçus, mais l'allongement des figures prouvait assez que personne n'avait été épargné.

— Je suis sûr, disait M. Lejail à Huguette, que chacun de nous a eu son paquet ; je suis également sûr que c'est tout ce que nous aurons de lui.

M. de la Farlède était furieux. Il déclara à sa femme qu'il perdrait toute dignité s'il restait une heure de plus dans une maison maudite où l'on ne respectait rien, qu'il était résolu à partir, qu'il partait. Il le déclara et ne partit pas. On continua, par habitude ou par bienséance, de se rendre plusieurs fois chaque jour au chalet pour chercher des nouvelles ; mais on ne s'arrêtait plus à causer avec sœur Eugénie et Sam. A quoi bon? Le testament étant fait et signé, il n'y avait plus rien à attendre de leurs bons offices. Leur importance avait singulièrement diminué, ils étaient rentrés dans leur néant. Absorbée dans les soins de son métier, sœur Eugénie ne s'apercevait pas qu'on la négligeât. Sam était outré de dépit. Les grands airs de Huguette l'exaspéraient ; il roulait les yeux ou murmurait entre ses dents : « Petite pimbêche ! »

Mais la déchéance la plus sensible à la vue et la plus digne de pitié était celle d'une jeune fille qu'on croyait appelée aux plus hautes destinées, et qu'on avait vue sortir de la maison du peintre le visage décomposé, les yeux noyés de larmes. On ne se pardonnait pas de s'être abusé sur son compte, de l'avoir crainte et courtisée, d'avoir dépensé pour cet être nul tant de paroles et tant de soins. Comme si on eût voulu rentrer dans ses frais, on n'avait plus pour elle qu'une très courte politesse, on la mettait à la

portion congrue. M. Sucquier, qui lui imputait sa disgrâce, la regardait de travers; Virginie lui reprochait sans cesse d'avoir fait manquer par sa gaucherie le plus beau plan de campagne; elle lui racontait des histoires de mariages *in extremis*, et terminait ses discours en disant :

— Aujourd'hui vous seriez sa femme et demain vous seriez sa veuve. Quelle situation! On n'a jamais perdu à si beau jeu.

Ce n'était pas là ce qui la touchait. Elle avait appris d'un grand magicien que Silvère ne l'aimait plus et peut-être ne l'avait jamais aimée : pouvait-elle douter de son malheur? La malveillance qu'on lui témoignait sans qu'elle sût pourquoi, les dédains de Mme Lejail, les froideurs de Mme de la Farlède, les objurgations muettes de M. Sucquier ajoutaient à ses misères. Elle écrivait chaque jour à sa mère des lettres lamentables, lui demandant en grâce de la rappeler ou de venir la chercher.

On apprit bientôt de sœur Eugénie qu'un changement étrange, miraculeux, s'était opéré dans les dispositions d'esprit et dans l'humeur de M. Trayaz; que ce malade quinteux, colérique était devenu subitement un malade très doux. Il lui avait fait peu auparavant une scène parce qu'elle s'était permis d'avancer et de soutenir qu'il avait dormi deux heures de suite; il lui répliqua avec emportement qu'il ne fermait jamais l'œil et la traita d'idiote; elle ne l'abordait plus qu'en tremblant. Un matin il l'appela d'une voix presque bénigne, la fit asseoir à son chevet et lui dit :

— Je ne sais pas si j'ai dormi, ma sœur, mais causons.

Il lui confessa qu'il était le plus insensé, le plus stupide des hommes; que pour avoir le droit de se fâcher contre la mort, il faut avoir des raisons de regretter la vie; qu'il ne voyait rien à regretter dans la sienne; qu'après s'être tourmenté, s'être rongé, consumé, pour amasser une grande fortune, il n'avait su qu'en faire; que depuis son retour en Europe, il avait été en proie à la plus cruelle des maladies, qui est le spleen des richesses; qu'il n'avait jamais connu qu'en songe le bonheur qu'elles peuvent donner; que tout est vanité sous le soleil, que tout lui paraissait égal, tout lui était indifférent; qu'il ne lui restait qu'un désir, celui de s'en aller bien vite et de s'assurer s'il y avait dans un autre monde quelque endroit où l'on pût se tenir en repos sans s'ennuyer. Elle constata cependant que dans son état d'indifférence, il avait encore un souci, car à deux reprises il lui dit :

— Vous verrez qu'elles arriveront trop tard!

Elle demanda une explication, qu'il ne lui fournit pas. Elle profita de son amendement, où elle reconnaissait le doigt de Dieu, pour l'engager à se mettre en règle avec sa conscience, à faire venir

le prêtre. Il s'y prêta de fort bonne grâce, édifia le curé de Bormes par sa résignation. Sam, qui était un hérétique, fit ses réserves et dit à John :

— Je gagerais bien cinq cents dollars que le diable n'y perd rien, que lorsqu'il dort, c'est le vieil Harry qui le berce.

— Qui est le vieil Harry? demanda John.

— Le vieux Nick.

Le lendemain, M. Trayaz reçut de nouveau la visite de son notaire. Il recouvra toute sa tête, toute sa présence d'esprit, pour lui donner ses instructions détaillées touchant ses obsèques et l'ouverture du testament. Après lui avoir fait ses dernières recommandations et ses adieux, il témoigna le désir de voir une fois encore tout son monde. Il en coûta à ses neveux et à ses nièces de se rendre à son invitation; quoique sœur Eugénie s'efforçât de les rassurer, ils s'attendaient à essuyer de nouvelles rebuffades. Mme de la Farlède était fort anxieuse; elle tremblait qu'il ne répétât en présence de son mari ce qu'il lui avait dit tête à tête.

Ils eurent peine à le reconnaître, tant la maladie l'avait changé. Ce petit homme maigre et grêle avait singulièrement grossi; l'œdème était remonté jusqu'au ventre, la face était bouffie, les lèvres et les paupières étaient enflées. L'âme leur parut métamorphosée comme le corps; à leur agréable surprise, il eut de bonnes paroles pour tout le monde. Il dit à Huguette, en lui caressant le menton :

— Toujours jolie, ma petite!

— Autant qu'on peut l'être quand on ressemble à votre petit couteau de poche, répondit-elle sur un ton de gracieuse coquetterie.

— Mauvaise! On pardonne tout aux mourans.

Elle eut un accès de sensibilité aussi vive, aussi sincère que ses moyens le lui permettaient. Elle le baisa au front et s'écria :

— Vous ne mourrez pas, je ne veux pas que vous mouriez.

Il hocha la tête, et d'une voix éteinte, les regardant avec des yeux attendris : — Pouvais-je quitter ce monde sans vous avoir remerciés de vos affectueuses attentions pour votre vieil oncle? Vous l'avez aimé, choyé.

Il ajouta : — Vous souvenez-vous de la soirée du Lavandou? Nous étions gais ce soir-là... Vous serez contens de moi, mes enfans. Je vous ai dit un jour que j'étais le miel, que vous étiez les mouches. Le miel est fait pour être mangé par les mouches. Tout ce que je vous demande, c'est de penser à moi en le mangeant. Mais j'aurais dû vous l'offrir plus tôt : je ressemble à

l'homme qui donnait ses prunes à son curé parce que son cochon n'en voulait plus.

Puis, s'étant tourné vers Ameline, qui se tenait à l'arrière-plan, il lui fit signe d'approcher et lui souffla tout bas à l'oreille :

— Il ne faut pas se désespérer : les affaires les plus gâtées s'arrangent quelquefois... J'y ai mis ordre.

Elle s'inclina humblement, les yeux pleins de larmes. Ceux qui lui en voulaient de s'être si longtemps aplatis devant elle ne devinèrent pas qu'elle pleurait de joie. Convaincus qu'elle avait été seule exclue de l'indulgence plénière, qu'elle n'aurait aucune part à la béatitude éternelle, rien ne manquait à leur contentement.

Cette seconde entrevue réparait tellement l'effet désastreux produit par la première que toute l'assistance sembla profondément émue. A peine eurent-elles quitté le moribond, Mme Lejail et Mme de la Farlède, qui ne pleuraient pas souvent et ne s'embrassaient jamais, tombèrent dans les bras l'une de l'autre en sanglotant. Les grandes émotions transforment les caractères ; peut-être aussi voulaient-elles mériter leur bonheur par leurs bons sentimens. « — Vous serez contens de moi... Pensez à moi en mangeant le miel. » Ces paroles exaltaient, échauffaient l'imagination des mouches, et les faisaient bourdonner. Il n'y avait plus rien à craindre, et on pouvait tout espérer. En bonne foi, fallait-il souhaiter la prolongation d'une existence qui n'était plus qu'une angoisse continue? Si pour tuer le mandarin il avait suffi de toucher un bouton, peut-être M. Trayaz serait-il mort dans la soirée.

Il traîna quelques jours encore. Le docteur Listel, pressé de questions, avait dit que le malade obtiendrait un délai de grâce indéfini si l'œdème augmentait et que l'état cérébral demeurât le même, mais que « selon toute apparence, il y aurait terminaison brusque par urémie convulsive. » L'événement vérifia son pronostic. Un après-midi, M. Trayaz fut saisi de convulsions. Il claquait des dents ; sa respiration s'affaiblissait de plus en plus ; son corps, dont la température s'était considérablement abaissée, se refroidissait par degrés. Pour l'acquit de sa conscience, M. Listel pratiqua inutilement la saignée. M. Trayaz passa le jour et la nuit dans des alternatives de tremblement dans tous les membres et de sommeil comateux. L'agonie fut courte, mais il ne faisait rien comme les autres. On le croyait près de s'éteindre, quand vers quatre heures du matin il parut reprendre connaissance. Il tourna la tête, contempla sœur Eugénie avec des yeux morts ; puis, rassemblant tout ce qui lui restait de forces et de souffle, il lui demanda d'une voix presque distincte si elle pensait que de là-haut

on pût voir ce qui se passait ici-bas. « — Oui, j'en suis sûre, » répondit-elle avec un accent de pieuse conviction. Il la remercia du regard et se rendormit. Elle assura qu'en cet instant le visage du mourant avait une expression de douceur angélique. Sam prétendit au contraire l'avoir vu ricaner. Le docteur Listel se garda bien, peut-on croire, d'intervenir dans cette querelle.

Quelques minutes plus tard, tout était fini. La mer, fort émue et tapageuse, avait battu toute la nuit avec rage la petite falaise de granit : elle éclaboussa de son écume la galerie de l'Antonine au moment où un homme qui n'avait été médiocre ni dans le bien ni dans le mal rendait l'âme, dégorgeant avec sa vie son incurable ennui et ses millions, viande indigeste qui n'avait pu passer.

Huguette, qui avait le sommeil léger, s'était levée de bonne heure pour courir aux informations; elle revint promptement sur ses pas et colporta la grande nouvelle. Chacun s'empressa d'offrir ses services à sœur Eugénie, qui les refusa : M. Trayaz lui avait notifié sa volonté expresse de recevoir les derniers soins d'elle et de Sam, et de n'être veillé que par eux. Tout le jour, on fut sérieux, presque sombre. Les femmes disaient à tous coups, d'un air de componction : « Ce pauvre oncle! » On ne se rappelait que ses bons jours, ses bons caprices, ses gaîtés, ses présens et surtout les adieux si cordiaux qu'il avait faits à sa famille. A vrai dire, la seule personne vraiment touchée était Ameline. Elle avait refusé tout d'abord de croire au funeste événement, qui bouleversait toutes ses idées sur les hommes extraordinaires, auxquels la mort n'a pas le droit de s'attaquer. Il fallut enfin se rendre; elle pleura beaucoup. Son unique consolation était de se répéter sans cesse à elle-même certains mots que le défunt lui avait murmurés à l'oreille : « Il y a des affaires gâtées qui s'arrangent... J'y ai mis ordre. » Ce souvenir lui était si doux que, quoiqu'elle fût sincèrement affligée, il lui arrivait par intervalles de sourire à son chagrin.

Le soir, tandis que, enfermée dans sa chambre, elle tâchait d'expliquer à Virginie, qui se moquait d'elle, ses sentimens confus, dont la complication l'effrayait, on prenait le thé dans le salon rouge. On ne tint longtemps que des propos graves et onctueux; on chantait des antiennes tristes sur un air assorti au sujet; la musique était grise, comme les paroles. Ce fut M. de la Farlède qui rompit le charme. Comme il préparait son second verre de grog, il s'écria tout à coup :

— J'ai fait mon calcul. Posons en principe que M. Trayaz possédait 80 millions.

— Comment le savez-vous? demanda M. Lejail.

— Eh! parbleu, je le tiens de M. Sucquier, avec qui j'ai longuement causé cet après-midi, et dont j'imagine, mon cher beau-frère, que vous ne contesterez pas l'autorité, si chicaneur que vous soyez. Il m'a positivement affirmé qu'à son premier retour en Europe M. Trayaz possédait une fortune de 60 millions placés en solides valeurs tant en France qu'en Amérique, et qu'en tenant compte de quelques spéculations récentes, des économies qu'il faisait sur ses revenus et des intérêts composés, cette fortune s'est accrue d'un quart au bas mot. M. Sucquier estime aussi que son idée était d'en consacrer une partie à la fondation d'une université chez les Yankees, l'autre à faire le bonheur de sa famille. Soyons généreux, faisons largement les choses, donnons 40 millions à sa chère université: il en reste 40 à nous distribuer. Vous m'accorderez bien que nous n'avons plus à compter avec Casimir et avec l'ex-jardinier. Selon M. l'intendant, notre oncle, nous trouvant tous également aimables et dignes d'intérêt, avait renoncé à favoriser l'un des siens. Nous sommes désormais trois copartageans, notre belle-mère, vous et moi. Le tiers de quarante est treize ou il ne s'en faut guère. Je me contente de ma part, je me déclare satisfait. Qu'avez-vous à répliquer, éternel ergoteur?

— Je réplique premièrement, dit M. Lejail, que l'université de Chicago a coûté plus de 100 millions. En second lieu, je serais curieux de savoir quelle commission réclame M. Sucquier pour les libéralités qu'il nous fait.

— N'avez-vous pas honte, Lejail? repartit M. de la Farlède en gonflant ses narines et levant la crête. Plaisante-t-on dans un jour comme celui-ci? Oubliez-vous que l'homme à qui nous avons de si grandes obligations est mort ce matin? Je porte son deuil dans mon cœur, et je n'ai pas comme vous le mot pour rire. Quoiqu'il eût quelquefois l'humeur maussade, sa mémoire me sera toujours chère.

— J'y consens! Mais, je vous prie, que faites-vous de Sal dans tout cela?

— Sal! Qui est Sal?

— Vous ne vous souvenez plus de l'ancienne maîtresse, de cette Américaine dont nous parla un soir ce pauvre Casimir, et dont M. Trayaz disait que son petit doigt avait plus de prix que toute la personne de Mlle Verlaque? Croyez-moi, si chère que vous soit la mémoire du défunt, défiez-vous de Sal!

De vives réclamations partirent de tous les coins du salon; on cria haro sur l'incorrigible pessimiste, on l'accusa de prendre plaisir à calomnier les morts et à chagriner les vivans. Il dut plier le dos, baisser les oreilles; la tête dans les épaules, il laissa passer

l'orage qui crevait sur lui. Huguette ne sonnait mot. Elle ne croyait pas à Sal; elle soupçonnait Casimir, qui avait la parole légère, d'avoir inventé de toutes pièces cette Américaine. D'autre part, elle était intimement persuadée que, par un heureux retour. M. Trayaz lui avait rendu toute sa faveur, qu'elle serait une héritière avantagée. Elle ne disait pas de chiffres, elle ne précisait rien, mais elle était sûre de son fait.

Quand on eut dit suffisamment le sien à M. Lejail, on éplucha les calculs de M. de la Farlède. Avec son assentiment, on le trouva trop généreux pour les Yankees; de quart d'heure en quart d'heure on rognait un peu plus les ongles à l'université, on s'enrichissait de ses dépouilles; à la fin de la soirée, elle n'avait plus rien, on lui avait tout pris. Si les millions donnent quelquefois le spleen à ceux qui les ont, ils procurent des griseries d'imagination à ceux qui ne les ont pas. Tout le monde sentait souffler sur sa tête le vent des prospérités: on ne désirait plus, on possédait.

Cette conversation fort échauffée fut interrompue par des hurlemens funèbres. Sœur Eugénie, après avoir expulsé Wasp de la chambre mortuaire, où il s'obstinait à rentrer, l'avait fait ramener à la villa par Sam, qui venait de le mettre à l'attache. Ses lamentables gémissemens causèrent un secret malaise à tous ces brasseurs d'or et d'argent. Ils se séparèrent, se mirent au lit; mais, troublés dans leur sommeil, ils pestèrent jusqu'au matin contre cet animal fâcheux, qui, ne cessant d'interpeller la Mort, redemandait son maître à celle qui n'a jamais rien rendu.

XXIV

Après avoir erré toute une nuit dans la montagne, Silvère Sauvagin était retourné à Hyères. Il ne fit que toucher barres. Il repartait bientôt, muni de son cartable, de sa boîte de fer-blanc, le havresac au dos et la houlette à la main. Trois semaines durant, il herborisa dans les Maures, visitant tour à tour les vallées parallèles aux chaînons et celles qui les coupent, interrogeant les buissons, sondant les mares, suivant le cours des ruisseaux, s'égarant dans les bois, se levant avec le soleil et s'accommodant des dînées et des couchées que la fortune lui offrait.

Il menait de front deux affaires. Il cherchait des plantes rares qui manquaient à son herbier ou dont il ne possédait que des exemplaires insuffisans, et du même coup il s'efforçait d'échapper à des souvenirs qui l'obsédaient, le poursuivaient, couraient après ce fuyard. Qu'il gravît des raidillons bordés de jujubiers et de térébinthes, qu'il s'enfonçât dans des ravins ombragés de myrtes et

de lauriers-roses, ou que, le soir, recru, harassé du chemin, il trouvât un gîte dans quelque auberge rustique ou demandât l'hospitalité au paysan, il disait aux hommes comme aux choses et aux plantes : « Surtout ne me parlez pas d'elle ! Laissez-moi oublier ses yeux, ses cheveux, la couleur ambrée de ses joues, les délices que promet sa voix argentine et traînante. » Il cherchait l'oubli, qui de toutes les fleurs rares est la plus difficile à cueillir. Cependant, faute de mieux, il fatiguait son chagrin ; ses longues marches et contremarches lui procuraient des étourdissemens salutaires et des nuits de plein sommeil. Il ne la rencontrait pas dans ses rêves ; mais à peine avait-il ouvert les yeux, il la revoyait, et elle lui parlait. Elle l'accusait d'un ton gémissant d'être trop sévère pour elle : était-ce sa faute si elle était facile à convaincre, si elle écoutait les conseils et si on lui en donnait de mauvais ? Il n'acceptait pas ses excuses ; il lui répliquait : « Ce vieillard t'a dit ton nom : je n'épouserai jamais une inconsciente. » Et il recommençait à courir.

Il s'était mis à un bon régime ; il n'oubliait pas, mais, par degrés, il se calmait. Un soir, dans les environs de Collobrières, il rencontra le juge de paix de l'endroit, qui avait été fort lié avec son père, et qui l'engagea à venir se reposer quelque temps chez lui. Il accepta son invitation. Le juge de paix lui apprit que M. Trayaz était gravement malade, et, le surlendemain, M. Noudet, dont il reçut la visite, lui apprenait que ce malade était mort. Cette nouvelle lui fit une vive impression. Il éprouvait à l'égard du défunt des sentimens contradictoires ; il aurait pu dire de lui :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

— Je te pardonne, pensa-t-il. Dieu te fasse grâce !

Mais il fronça le sourcil quand le notaire lui annonça que, ainsi que son cousin Casimir, il était du nombre des personnes spécialement désignées par son oncle pour assister à la lecture du testament, laquelle devait avoir lieu dans la maison du peintre deux heures après l'inhumation.

— M. Trayaz était vraiment tenace dans ses rancunes, s'écria-t-il. S'il a voulu m'infliger une mortification de plus, il a mal choisi son moyen. Pour être déçu de ses espérances, il faut en avoir, et que puis-je espérer ? Parlez-moi de Casimir ! il a ce genre d'imagination qui tirerait de l'huile d'un caillou. C'est égal, on devrait bien m'exempter de cette corvée.

La bouche contournée de M. Noudet sembla lui répondre par

un sourire; mais, n'étant pas lieutenant de vaisseau, Silvère ne lui en demanda point raison.

Les Trayaz possédaient dans le cimetière de Bormes une modeste sépulture de famille. C'était là que le seul d'entre eux qui eût fait quelque bruit dans le monde entendait goûter, auprès des os paternels, la douceur d'un repos sans fin que n'empoisonne pas l'ennui. Silvère arriva comme le cortège se formait. On l'invita à monter dans une des voitures réservées à la famille, où Casimir, accouru en grande hâte pour la fête, avait déjà pris place; il préféra faire la route à pied. L'enterrement du nabab avait attiré de partout une foule de curieux. Ainsi qu'Ameline, la plupart s'étonnaient que la maladie eût en si peu de jours emporté comme un simple mortel un homme si riche, si puissant et si superbe. On parlait de lui comme d'un phénomène; mais, parmi ceux qui l'admiraient le plus, il n'en était aucun qui lui eût donné une parcelle de son cœur. On lui rendait la justice qu'il avait eu la main large et libérale, qu'il ne refusait personne, mais on se rappelait que sa parole était dure et morose; que s'il ne repoussait pas les requêtes, il rabrouait ceux qui les présentaient : sa bienfaisance farouche, sa charité triste et sans grâce ressemblait à un paysage du Nord sans soleil.

Le mistral soufflait ce jour-là par rafales, et il n'était pas chaud. M. Lejail soupçonnait le mort de l'avoir méchamment commandé à son intention : c'était un guet-apens, et au départ il avait prévenu sa femme qu'il ne sortirait pas vivant de cette aventure. Silvère pensait que ce temps haut et rude était bien assorti à la circonstance, que le mistral est un vent dur, mais purifiant.

— Cet homme, se disait-il, a dépouillé ma vie de tout ce qui en faisait le charme; peut-être l'a-t-il assainie. Les eaux engourdies et somnolentes dégagent des miasmes; il y a une corruption secrète dans les bonheurs qui dorment.

La cérémonie fut courte : M. Trayaz avait décidé qu'on ne dirait pour lui qu'une messe basse et qu'aucun discours ne serait prononcé sur sa tombe. On parlait beaucoup, mais tout bas : il y a des morts qui inquiètent les vivans. Dans un moment d'universel silence, on entendit le bruit creux de la terre tombant sur un cercueil, le chant d'un merle en gaîté perché sur un cyprès, et au loin, dans le fond de la vallée, les longs et lugubres aboiemens d'un dogue inconsolable. Le chien a été créé pour que, dans ce monde livré aux vaines disputes, il y eût un être capable de ressentir cet amour divinement bête qui ne juge pas ce qu'il aime.

Au retour, une collation somptueuse fut servie pour les per-

sonnes qui devaient assister à l'ouverture du testament, et parmi lesquelles figuraient les officiers municipaux de quelques communes avoisinantes. En entrant dans la salle à manger, Silvère se trouva face à face avec Ameline et sa mère; il tressaillit, fit le plongeon, s'éloigna. Quelques instans après, s'étant retourné, il s'aperçut qu'elle le regardait fixement, et qu'il y avait dans ce regard une supplication muette. Elle ne tenta point de l'aborder. Elle était retombée sous la puissance maternelle, et Mme Verlaque ne faisait rien à l'étourdie; elle s'accommodait au temps, à la saison; selon le vent, la voile, c'était son grand et invariable principe, et, avant de régler sa conduite à l'égard de Silvère, elle attendait des informations sûres, qu'elle ne devait pas tarder à recevoir.

L'heure avait sonné. Depuis quelque temps déjà, la jeunesse du Lavandou s'était attroupée sur la crête de la petite falaise qui forme la limite de la Figuière et abrite au nord l'Antonine. Garçons et filles observaient curieusement ce chalet où allait se décider plus d'une destinée, et d'où les uns sortiraient le cœur gros de joie, les autres la mort dans l'âme. En vain la vague, secouée par le mistral, rejaillissait parfois jusqu'à leurs pieds ou leur crachait à la figure; ils s'essuyaient et ne quittaient pas la place. Jusqu'à la fin des siècles on prendra plaisir à contempler un mur derrière lequel il se passe quelque chose.

Les intéressés arrivaient isolément ou par petits groupes. Sans s'être donné le mot, ils s'appliquaient tous à composer leur visage, leurs attitudes. Ils affectaient l'indifférence; mais leur émotion se trahissait par leurs regards allumés, par leur agitation fébrile, par les petits mouvemens spasmodiques qui contractaient ou dilataient leurs lèvres. Mme Limiès, qui pensait toujours aux autres, éprouvait entre cuir et chair les anxiétés d'une poule méditant si ses poussins auront du grain en suffisance. Mme Lejail était fort pâle et à la fois rigide comme une barre de fer, vibrante comme une corde de violon. Mme de la Farlède était très rouge, et, quoique la chaleur fût modérée, elle s'éventait sans cesse avec son mouchoir. Jules, pendu à sa jupe, lui exposait tout bas une ingénieuse invention dont il venait de s'aviser : il projetait d'écrire son nom en gros caractères sur la poupe et la proue de son yacht, pour que personne ne le lui prît. Casimir tortillait sa moustache; il avait des inquiétudes dans les jambes, allait, venait, sans détacher ses yeux de Huguette : « Si ce bon vieillard, pensait-il, m'a pardonné ma fredaine, cette jolie blonde sera avant peu mon bien et ma chose. » La jolie blonde ne le voyait point; elle ne voyait rien ni personne; le regard perdu dans l'espace,

elle causait avec son idée. Elle était moins sûre de son fait que la veille, et de temps à autre il lui prenait un frissonnement de doute et d'effroi.

Plus bouffi que jamais, faisant le gros dos, M. de la Farlède ne frissonnait que d'impatience. Il avait vérifié ses calculs et les trouvait irréprochables : les certitudes triomphantes sont l'apanage des sots. Il tenait ses millions, il en disposait; il achetait le château seigneurial et les grandes terres qu'il avait si souvent convoités; il transformait son train de maison, triplait le nombre de ses serviteurs. La seule question qui l'embarrassât était de savoir quelle livrée il donnerait à ses cochers; il hésitait entre la culotte Kersey noisette et le pantalon satin noir à passepoil. Pourquoi pas la culotte peau de daim ? L'ex-préfet avait l'esprit beaucoup plus rassis. Il conservait ses méfiances bien ou mal fondées, qui ne le torturaient point. Il était, contre son attente, revenu vivant du cimetière : ce point lui semblait acquis, et ayant gagné le principal, il était coulant sur les accessoires. Assurément il ne demandait pas mieux que d'hériter; mais les pessimistes ont cet avantage que les malheurs leur donnent raison : on est Gros-Jean comme devant, mais on a prouvé qu'on avait le don de prophétie; on raille sa femme et son beau-frère, on s'égaye à leurs dépens, on s'écrie : « Oh ! les bonnes dupes ! » Quand on vit au Dattier, on n'a pas besoin de gros revenus, et les plaisirs que peuvent goûter les prophètes qui ont un fonds de malice y ont plus de prix qu'ailleurs.

M. Sucquier parut; il avait le teint plombé et le front bas. Après lui, entra Mme Verlaque, suivie de sa fille. De toutes les femmes qui se trouvaient là, cette petite Hyéroise rondelette était la seule qui eût l'âme assez forte pour se dominer entièrement, pour immobiliser son visage, pour disposer à son gré de ses muscles extenseurs et fléchisseurs. Sa fille ne se commandait point; aussi pâle que Mme Lejail, elle se disait continuellement : « Pourquoi m'en voudrait-il, puisqu'il ne sait rien? » Le jeune homme à qui elle pensait arriva bientôt : à l'air dont il traversa une salle qu'il ne connaissait que trop, au sombre regard qu'il promena sur les murailles, cette pécheresse ingénue aurait dû deviner qu'il savait tout.

L'atelier du vieux peintre, dont M. Trayaz avait fait son cabinet de travail et sa chambre à coucher, était une grande pièce en forme de carré long. Les meubles avaient été déménagés et remplacés pour la circonstance par plusieurs rangs de sièges, faisant face à une petite estrade où se dressait une table garnie d'un tapis de serge et d'un verre d'eau. Debout près de la fenêtre,

M. Noudet regardait quelquefois l'heure à sa montre. M. de la Farlède s'approcha de lui.

— Eh bien! monsieur, lui dit-il, qu'attendons-nous pour commencer? Nous sommes, ce me semble, au complet.

— Un instant! un peu de patience! répondit le notaire. J'ai reçu tantôt une dépêche...

Il gagna la porte sans terminer sa phrase.

— A qui en a-t-il avec sa dépêche? demanda M. de la Farlède à son beau-frère.

— Que sait-on? repartit M. Lejail. Il est peut-être en communication télégraphique avec le mort.

— Quand cesserez-vous, mon bon, vos plaisanteries déplacées? répliqua M. de la Farlède.

Il admettait bien qu'on badinât quelquefois, mais il n'aimait pas qu'on mêlât les genres. Il ajouta : — La figure de cet homme ne me revient qu'à moitié. Si je l'ose dire, notre oncle aurait témoigné plus d'égards à sa famille en lui faisant connaître ses dernières volontés par un notaire qui n'eût pas la bouche tordue.

Là-dessus les uns soutinrent que M. Noudet riait toujours, les autres qu'il ne riait jamais. Cette discussion fit passer le temps.

Tout à coup la porte se rouvrit, et M. Noudet reparut. A l'universel étonnement, il était accompagné de trois inconnues. C'était une mère et ses deux filles. La mère était entre deux âges; ses filles, qui venaient d'atteindre leur majorité, se ressemblaient tant qu'il fallait les regarder de près pour les distinguer l'une de l'autre. Elles étaient en costume de voyage; leurs toques à plumes étaient un peu fripées et leurs jupes fort poudreuses. Elles venaient d'Amérique; un train rapide les avait amenées de Calais à Toulon. Invitées à faire un séjour à la Figuière, elles comptaient s'y présenter sur la fin de mai; une dépêche reçue par M. Brodley les avait obligées à précipiter leur départ. Quoiqu'elles eussent fait grande diligence, elles n'étaient pas arrivées assez tôt pour assister aux derniers momens de M. Trayaz, ni même à ses obsèques. Leur traversée avait été contrariée par de gros temps; elles arrivaient en retard de quarante-huit heures, mais enfin elles arrivaient, et, prévenu par un télégramme, M. Noudet avait jugé à propos de les attendre. Poli pour tout le monde, il semblait leur témoigner une déférence particulière. Il s'empressa de les faire asseoir dans les meilleurs fauteuils du premier rang; puis, s'adressant aux membres de la famille, il leur annonça qu'il allait ouvrir le testament.

— Expliquez-nous d'abord, lui dit d'un ton rogue M. de la Farlède, ce que viennent faire ici ces trois intruses!

Élevant assez la voix pour être entendu dans tous les coins de la salle :

— Monsieur, répondit-il, ces trois intruses sont la veuve de feu M. Christophe Trayaz, et leurs filles jumelles, Mlles Meg et Sally Trayaz.

La foudre était tombée sur eux : un cri sortit de presque toutes les bouches. Le célibataire était marié, et il avait deux filles! Quelle horrible trahison! Après avoir crié, on restait plongé dans une morne stupeur. Quoique personne ne soufflât mot, tous chargeaient le mort de malédictions, d'injures, lui reprochaient son insigne perfidie. On le croyait encore plus coupable qu'il ne l'était : l'occasion lui avait fait faire une chose à laquelle il n'avait jamais songé. Pourquoi fallait-il qu'étant retourné aux États-Unis l'année précédente, ayant revu les deux jumelles qu'il avait eues de la veuve de son meilleur ami, il les eût trouvées assez charmantes pour que le désir de les légitimer l'eût fait passer par dessus l'antipathie que lui inspirait leur mère? — « Vous m'offrez de vous-même, lui avait-elle dit, ce que vous m'aviez toujours refusé! » — Hélas! un consul de France avait prêté son ministère à cette noire intrigue, que la religion avait consacrée par l'entremise du révérend M. Milson.

Les trois Américaines avaient un air de parfaite innocence. Elles ne paraissaient pas se douter qu'elles étaient une calamité publique, un de ces fléaux qu'envoie aux hommes le Dieu des vengeances et des déboires; que le dégât causé par leur brusque apparition dans toutes ces âmes, subitement déchues de leurs espérances, était comparable aux ravages que fait la grêle dans les vignes ou une invasion de sauterelles dans les moissons. Elles s'étaient assises dans les fauteuils que leur avançait M. Noudet, et calmes, placides, impassibles, semblaient rester tout à fait étrangères à ce qui se passait autour d'elles. Les regards haineux qu'on leur jetait ne troublaient point la sérénité de leurs consciences : elles possédaient cette faculté de s'isoler qui est le privilège de la race anglo-saxonne ainsi que des araignées d'eau. Sam, qu'on avait admis aux honneurs de la séance, jouissait de ce spectacle : il trouvait l'aventure plaisante et réfléchissant à tout ce qu'il y a d'imprévu dans les vicissitudes des choses humaines, il faisait une fois encore le vain serment de ne plus parier. Silvère, indifférent, mais étonné, se rappelait que son oncle lui avait dit un jour : « Je suis une boîte à surprises. » Il l'avait été durant toute sa vie, il continuait d'exercer son talent après sa mort.

Un homme cependant avait failli mourir de ce coup de théâtre que Sam trouvait plaisant : c'était M. de la Farlède. Il était devenu

cramoisi, et sa femme avait craint une attaque. « — Ce notaire ment! » avait-il balbutié, après quoi il était demeuré quelques secondes sans voix, sans pouls, sans regard, et s'était affaissé sur sa chaise. On voulut lui faire respirer des sels; il fit signe qu'on le laissât tranquille. Quand il fut revenu à lui-même, il s'aperçut qu'un notaire qui ne mentait pas avait commencé sa lecture, et il crut comprendre que M. Trayaz nommait deux exécuteurs testamentaires, dont l'un, lui sembla-t-il, s'appelait M. Brodley. Que lui importait? Il crut comprendre aussi que le royal gâteau était partagé également entre Mlles Meg et Sally Trayaz, lesquelles étaient tenues de servir à leur mère jusqu'à sa mort, si elle ne se remariait point, une rente annuelle de 200 000 francs. « Il ne m'en chaut! » se dit-il.

Il avait acquis cette insensibilité aux coups que donnent les rages concentrées. Il sentit toutefois se ranimer en lui un vague espoir. Quoique les bourdonnemens que lui avait laissés dans les oreilles sa commotion cérébrale ne lui permissent pas de saisir tout ce que disait M. Noudet, il induisit de certaines explications, qui lui parurent fort embrouillées, que la quotité disponible montait à plus de vingt millions. C'était assez pour faire le bonheur d'une famille. Hélas! que de co-partageans! M. Trayaz ne donnait pas un radis à M. Sucquier, mais il faisait des legs importans à quelques communes des environs, à ses fermiers, à ses gens, Sam en tête, des legs magnifiques à plusieurs institutions charitables de France et d'Amérique. Il offrait à M. Brodley, comme marque d'affection et de reconnaissance, la modeste somme de 100 000 dollars, « n'osant pas, disait-il, lui offrir davantage, de crainte de troubler le repos de son âme. »

— Vous verrez que nous n'aurons pas un sou! dit M. de la Farlède à sa femme avec un sourire de désespéré.

Il se trompait : M. Trayaz laissait 200 000 francs à sa sœur, Mme Limiès, autant à chacune de ses nièces, à sa petite-nièce Huguette, à Jules son petit-neveu, autant à son neveu Casimir. Ses neveux par alliance n'étaient point mentionnés. On entendit en ce moment un petit cri étouffé, qui prouvait que le philosophe Casimir venait d'éprouver une agréable surprise.

« Je lègue ma propriété de la Figuière avec toutes ses appartenances et dépendances... » Ici M. Noudet fit une pause : il lui était venu un chat dans la gorge. M. de la Farlède s'était redressé à moitié; même dans ses désespoirs, cet optimiste avait l'espérance chevillée dans le corps.

— C'est peut-être ma part, pensa-t-il. Ne le jugeons pas témérairement : il a voulu léguer la Figuière à un agronome décoré de l'ordre du Mérite.

« Je laisse ma propriété de la Figuière, reprit M. Noudet, avec toutes ses appartenances et dépendances à mon neveu... »

M. de la Farlède s'était tout à fait redressé.

« ... A mon neveu... Silvère Sauvagin. »

M. Noudet eut une nouvelle quinte de toux ; il dut s'interrompre encore et avaler un verre d'eau. Silvère venait de recevoir une secousse qui l'avait brusquement tiré de sa torpeur ; mais ses yeux exprimaient la colère plus que la joie.

— Je le connais, se disait-il : il y a une condition et elle est inacceptable.

« ... A mon neveu Silvère Sauvagin, à la condition expresse qu'il épousera dans le délai de trois mois Mlle Ameline Verlaque. Dans le cas où il refuserait de se soumettre à cette clause, j'entends que la Figuière revienne à ma fille Sally, qui l'entretiendra avec soin et y fera de fréquens séjours. Pour lui faciliter ses voyages, je lui lègue mon yacht. »

Jules ne remua pas ; la langue pendante, depuis quelques instans il dormait comme un sabot. Les trois Américaines ne tardèrent pas à se retirer ; elles se rendirent au cimetière pour s'excuser auprès du mort de n'avoir pas reçu ses derniers soupirs ni assisté à ses funérailles. En chemin, Sal expliqua à sa mère et à sa sœur, qui ne savaient pas un mot de français, les principales dispositions du testament. Meg parut satisfaite ; Mme Trayaz l'était moins : elle préférait les capitaux aux rentes et goûtait peu les clauses résolutoires.

— Eh donc ! mon cher Hector, dit M. Lejail à son beau-frère, avais-je raison de me défier de Sal ?

M. de la Farlède n'avait plus le teint ni les langueurs d'un apoplectique ; il était jaune comme un coing et se démenait comme un possédé. Ce qui ajoutait à sa rage, c'est que la sentence fatale lui avait été signifiée par un notaire qu'il s'obstinait à croire goguenard. Il l'apostropha avec véhémence, l'invectiva, lui criant du haut de sa tête tantôt que le mariage était nul, tantôt que le testament était attaquable, qu'il l'attaquerait. A quoi M. Noudet répondait poliment :

— Je suis à vos ordres ; faites-moi l'honneur de venir me trouver dans mon étude, nous nous expliquerons, et vous verrez les pièces.

Sa femme, désolée qu'il se donnât en spectacle, l'emmena. Tout le long de l'avenue et jusqu'au seuil d'une villa, qu'il avait hâte de quitter à jamais en secouant la poussière de ses souliers, il épancha sa bile, déclama de tragiques tirades contre le défunt, le qualifia de misérable, de dernier des hommes. Les champs et les vergers retentissaient des éclats de sa voix.

— Là, vraiment votre oncle Hector est un fameux serin ! disait Casimir à Huguette, qu'il avait réussi à rejoindre et avec laquelle il cheminait côte à côte. Si on lui avait annoncé il y a cinq ans que sa femme et son fils hériteraient en un jour de 400 000 francs, il eût béni sa bonne fortune. Voilà ce que c'est que de se monter la tête ; voilà ce qu'on gagne à jouer avec les gros chiffres : c'est un jeu qu'on devrait interdire aux adultes, comme on défend aux enfans de s'amuser avec les allumettes. Il avait mis le feu à sa cervelle, elle flambait, on ne l'éteindra pas. En ce qui me concerne, si mon oncle avait jugé à propos de m'allouer ce bon petit million dont il m'avait presque gratifié au Lavandou, cela n'aurait pas compromis autrement le repos de mon âme, moins facile à troubler que celle de M. Brodley. Mais il faut être raisonnable. En me laissant 200 000 francs, il a doublé mon petit avoir, que je mets à vos genoux. Si vous me faites la grâce de m'épouser, vous apporterez les vôtres ; Mme Limiès vous donnera bien la moitié des siens : cela nous en fera 700 000, et d'héritage en héritage nous serons un jour millionnaires. Ma délicieuse petite cousine, je vous adore : soyez à moi, toute à moi. Dieu ! que nous nous amuserons !

Et ses yeux la mangeaient. Elle venait d'éprouver une immense déception ; mais, comme l'avait dit Sam, elle avait du nerf, et, comme le disait son père, elle ressemblait à ces chats qui tombent d'un cinquième étage sans se casser les reins, et se remettent à courir. Elle jugea que Casimir avait parfois du sens.

— Mon cousin, répondit-elle, il y a une part de vérité dans ce que vous dites. Venez un de ces jours au Dattier, vous me répéterez votre petit discours, et je finirai par vous croire... Mais parlons un peu de Silvère !

— Ah ! oui, parlons-en, fit Casimir. Il y a des bonheurs dont on n'est pas fier et des morceaux qui vous demeurent dans la gorge, mais on finit par les avaler... Belle matière à mettre en rimes !

Pendant qu'ils devisaient ainsi, celui dont ils parlaient était descendu sur la plage. Assis au pied d'un pin, les bras croisés, le visage fouetté par le vent, il contemplait la mer écumante et houleuse, qui lui semblait exprimer l'état de son âme. S'il n'était pas jaune comme M. de la Farlède, s'il ne se démenait pas comme un possédé, il interpellait le mort, lui aussi. Il ne le traitait point de misérable, mais il lui disait :

— Tu étais le plus malfaisant et le plus ingénieux des tyrans. N'ayant pu te rendre heureux, tu voulais que personne ne le fût. Tu as employé la dernière année de ta vie à me tour-

menter, et tu me tourmentes encore du fond de ta tombe.

Il s'était proposé de retourner le jour même à Collobrières ; l'heure étant trop avancée, il se décida à passer la nuit dans une auberge du Lavandou. Mais il voulut auparavant voir son bien. Il sortit du bois de pins, gravit un petit tertre, du haut duquel il embrassa du regard le magnifique domaine qui lui avait été donné pour qu'il eût à choisir entre la honte de le garder et le chagrin de s'en dessaisir. Ce qui le navrait, ce n'était pas de renoncer à la possession de ce royaume, de ces vignes et de ces forêts, de cette plaine et de cette montagne, mais de se représenter la joie qu'il aurait eue à offrir son héritage à une inconsciente, si un soir... Ce souvenir lui brûlait le sang.

Il aperçut au bout de l'avenue M. Félix Sucquier, qui peut-être l'attendait ou le cherchait. Il se dirigea de son côté, et quand il n'y eut plus entre eux qu'une distance de vingt ou trente pas :

— Monsieur Sucquier, lui cria-t-il, n'ayez donc pas l'air si déconfit ! Il faut se montrer ferme dans les revers, la fortune a ses retours... Oh ! restez où vous êtes : je désire que nous nous parlions d'un peu loin... Monsieur Sucquier, je vous prie, combien la Figuière a-t-elle rapporté l'an dernier ?

— Fermages, exploitation des forêts, produit des vignes, elle a rendu 150000 francs environ.

— Joli denier, ma foi ! et l'honneur vous en revient. Je serais bien fou de me priver des services d'un si habile intendant... Dès demain, monsieur Sucquier, nous nous parlerons de plus près.

Et il s'éloigna, le laissant pétrifié de surprise, éperdu de joie et se disant :

— Voilà pourtant comme le point de vue change quand on devient propriétaire !

Un peu plus loin Silvère vit venir à lui Mme Verlaque et sa fille, qui à son insu guettaient depuis longtemps l'occasion de l'accoster. Mme Verlaque se tirait toujours avec aisance des situations embarrassantes ; lui montrant Ameline du doigt, elle lui dit d'un ton gracieux et dégagé :

— Puisqu'il vous la donne, cher monsieur, elle est à vous. Soyez heureux !

— Grand merci, madame ! répondit-il ; mais au préalable j'ai une petite explication à lui demander : souffrez que je l'entretienne un instant tête à tête.

Et, sans attendre qu'elle l'y autorisât, il prit Ameline par la main et l'emmena dans le kiosque où quelques semaines auparavant M. Sucquier avait exposé à cette catéchumène ses édifiantes instructions. Elle tremblait comme la feuille ; elle se rassura par

degrés. Il la fit asseoir en face de lui, et il la contemplait fixement. Il s'assurait que le charme n'était pas rompu. Non, le charme secret, irrésistible, opérait encore, et, comme autrefois, il songeait à ce petit chien enchanté, dont le grelot avait des tintemens si doux que cette musique faisait oublier tous les chagrins de la vie.

— Elle n'est pas dans le droit commun, pensait-il, et il serait absurde de la juger par les règles de la morale ordinaire. Elle est si belle qu'il faut tout lui pardonner.

Après un long silence :

— Ameline, lui dit-il, je suis prêt à vous épouser, mais je dois vous prévenir que je n'accepte pas le legs de M. Trayaz : j'ai mes raisons, je vous les dirai plus tard. Ne vous faites point d'illusion, je n'ai à vous offrir qu'un maigre traitement d'aide-naturaliste, d'assistant au Muséum de Paris. Nos commencemens seront durs ; nous vivrons d'amour, d'espérance et de privations. Qu'en pensez-vous ?

Elle ne le croyait pas, elle était persuadée qu'il la mettait à l'épreuve ; l'eût-elle cru, sa réponse eût été la même :

— Vous savez, lui dit-elle, que la pauvreté ne m'effraie pas.

— Voilà qui est bien. Mais j'ai quelquefois d'étranges caprices. Je me suis mis un jour à vos genoux : je voudrais vous voir un instant à mes pieds.

Elle ne se fit pas prier. Agenouillée devant lui, elle ressemblait à ces beaux anges sérieux et doux des tableaux de sainteté, qui donnent à l'Enfant Jésus des concerts de viole et de rebec. Sa figure avait une expression de virginale modestie et de suavité céleste ; il aurait voulu l'envelopper d'un nuage d'encens, répandre autour d'elle des jonchées de lis et de roses ; il se félicitait de ce que, ayant perdu ses ailes, elle ne pouvait s'envoler dans le paradis, sa patrie, qui l'avait prêtée à la terre. Et cependant il lui ordonnait de se mettre à ses pieds, et il regardait de haut en bas celle qui avait été les délices de son cœur et qui n'était plus pour lui qu'un beau rêve, une adorable chimère.

— Ma belle pénitente, parlez : j'écoute. N'avez-vous pas des aveux à me faire ? Vous dites que la pauvreté ne vous effraie point ; n'avez-vous jamais eu le désir d'être riche ? Le diable ne vous a-t-il jamais tentée ? Durant votre séjour ici, votre cœur m'a-t-il toujours été fidèle ?

Mme Verlaque avait prévu le cas ; elle lui avait dit : « S'il t'interroge, ne va pas lui faire d'imprudentes confessions ; il ne sait rien et ne peut rien savoir ; il est dur et hautain, il ne pardonne aucune offense ; si tu avoues, tu es perdue. Nie tout ! » Elle nia.

— Pourquoi me soupçonnez-vous de vous avoir été infidèle? pourquoi me faire cette injure?

— Prenez garde, un mot peut vous perdre ou vous sauver. Je vous en supplie, soyez sincère, parfaitement sincère : votre avenir et le mien en dépendent... Votre tort est d'être trop docile aux conseils. Ne vous en a-t-on jamais donné de mauvais? Ne vous a-t-on pas insinué que M. Trayaz était amoureux de vous? Ne lui avez-vous jamais fait aucune avance? N'avez-vous jamais rien dit ni hasardé aucune démarche qui pût lui faire croire que vous étiez à sa discrétion?

— Jamais! dit-elle sans faiblir, jamais!

Il la regarda de travers :

— Vous êtes prête à le jurer?

Puis tout à coup, lui mettant la main sur la bouche : — Ne jurez pas! pour Dieu! ne jurez pas! Ah! la malheureuse!... Le soir où elle est venue s'offrir à un vieillard qui n'a pas voulu d'elle, j'étais embusqué près d'une fenêtre ouverte... Est-il vrai qu'il vous a raconté l'histoire d'un homme qui avait vendu son ombre? Est-il faux qu'il vous ait dit : « Mademoiselle Ameline Verlaque, vous êtes l'ange du vice? »

Elle se cramponnait à lui en pleurant; il se dégagea, la repoussa.

— Plutôt mourir, s'écria-t-il, que d'épouser une femme que j'adorerais sans pouvoir l'estimer ni la croire, et qui m'obligerait un jour à m'avilir ou à la tuer!

Il avait l'air si farouche qu'il lui fit peur, et, quand elle avait peur, elle fermait les yeux. Lorsqu'elle eut le courage de les rouvrir, il avait disparu.

Comme il passait devant la maison pour gagner la grande route qui conduit au Lavandou, il avisa une jeune fille maigrelette, aux cheveux châtain clair, au teint pâlot, aux traits menus et fins, au nez mince, court, un peu moqueur, qui, accroupie près d'une niche de chien, tenait à la main une écuelle. C'était Mlle Sally Trayaz, laquelle, en revenant du cimetière, avait entrepris de consoler un dogue inconsolable. Depuis trois jours Wasp avait refusé toute nourriture. Le caressant, le cajolant, parfois aussi le menaçant de sa houssine, à force de le haranguer en français et en anglais, elle l'avait décidé à manger.

— Il a fini par avaler toute sa pâtée! cria-t-elle à Silvère avec un accent de triomphe, en lui montrant l'écuelle vide. Mais il m'a fallu beaucoup de patience.

Cela dit, elle fut quelques instans à l'observer, la tête droite, le visage parfaitement immobile. Il lui parut que les yeux de cette

Franco-Américaine lui demandaient la Figuière. Il la salua profondément et leva le pied.

— Elle est insatiable, pensait-il; comme son père, elle mourra d'indigestion.

Il remontait la grande allée des eucalyptus lorsqu'il s'entendit appeler de loin. Il se retourna, et aperçut M. Noudet, qui courait après lui.

— Où allez-vous donc? lui dit le notaire. Je crois savoir qu'on vous a préparé ici un logement. Mlle Sally Trayaz m'a chargé de vous présenter ses excuses pour la liberté qu'elle a prise de s'installer chez vous sans vous en demander la permission; elle prétend qu'entre cousins germains c'est un procédé reçu. Elle me prie aussi de vous dire qu'elle est fort désireuse d'avoir un entretien avec vous.

Silvère fronça les narines : il avait juré de rester quelques heures au moins sans parler à une femme.

— Je vais coucher au Lavandou, répliqua-t-il, et demain je serai à Collobrières, où j'écrirai une renonciation en bonne forme. Puisque ma cousine germaine désire causer avec moi, j'aurai l'honneur de lui offrir dans la matinée l'hommage de mes respects. Dites-lui dès aujourd'hui qu'elle ne doit se faire aucun scrupule, qu'elle n'est pas ici chez moi, qu'elle est chez elle.

Et comme le notaire se récriait :

— Mon cher monsieur Noudet, allez aux informations, faites une enquête, instruisez-vous des bruits qui courent. Ce sont, je le veux, des bruits en l'air; qu'importe? Je n'entends pas qu'on puisse dire que M. Trayaz m'a légué la Figuière pour que je fisse un sort à sa maîtresse, que j'ai bu cet affront, que ma complaisance me rapporte 150 000 francs par an. Mon oncle a été jusqu'après sa mort un grand tentateur, et il excellait dans l'art de faire des malheureux. Que voulez-vous? on ne se refond pas, et j'ai toujours préféré le chagrin à la honte.

XXV

Il fut de parole : le lendemain, surmontant ses répugnances, il se présentait à la Figuière de bonne heure et même un peu trop tôt, dans l'espoir que Mlle Sally Trayaz ne serait pas encore levée, qu'il en serait quitte pour lui laisser sa carte. Il avait l'humeur aussi sombre que la veille et une invincible antipathie pour cette cousine germaine qu'il ne connaissait pas, mais qui lui semblait trop pressée de le dévêtir de son héritage. Notre cœur

est ainsi fait : on ne veut pas prendre, mais on n'aime pas les gens qui prennent.

Il s'était trompé dans son calcul : comme si elle eût deviné sa secrète intention, Sal s'était levée de grand matin, et, au moment où il traversait l'un des carrefours du parc, il la vit déboucher d'une allée et s'avancer à sa rencontre. Elle jugeait qu'on est mieux à l'air libre pour dire certaines choses qui ne doivent pas être entendues des indiscrets. N'ayant pu encore s'habiller de deuil, elle avait choisi parmi ses robes celle qui avait la teinte la plus obscure et noué autour de sa taille une ceinture de crêpe. Son chapeau de campagne, qu'elle avait fait garnir de rubans noirs, était d'une forme bizarre : Silvère décida à tort ou à raison qu'elle avait la tournure et la physionomie d'une petite quakeresse, mais qu'à coup sûr elle ne ressemblait pas à un ange. Elle était accompagnée de Wasp, qu'elle gouvernait à la baguette.

— Vous le voyez, dit-elle à Silvère en lui donnant une poignée de main, il m'aime déjà un peu.

— Et il vous obéit beaucoup, répondit-il.

— Oh! je le prends par la douceur. Il a couché cette nuit sur une carpette près de mon lit... Mais, mon cousin, je vous prie, serait-il vrai, comme M. Noudet me l'a assuré hier au soir...

— Il vous a dit l'exacte, la pure vérité.

— Est-il bien possible que vous renonciez au droit que vous avez de posséder cette belle maison, ce beau domaine et tout ce qu'il y a dedans? Je suis amoureuse de la Figuière; c'est le plus charmant endroit que j'aie jamais vu. J'aime l'Amérique, mais je prendrais facilement mon parti de m'établir ici.

— C'est une fantaisie qu'il ne tient qu'à vous de vous passer.

— Oh! oui, mais je ne serais pas heureuse dans le plus charmant endroit du monde si j'avais des remords de conscience, et j'en aurais beaucoup en pensant que je vous ai dépouillé de tout votre bien.

— Les quakeresses ont leurs hypocrisies, pensa-t-il. Ameline est menteuse, elle n'est pas hypocrite.

Sal s'était assise sur un banc; il resta debout devant elle, appuyé sur sa canne.

— Wasp, ne vous agitez point. Je vous ai déjà dit que vous auriez beau le chercher, vous ne le trouveriez pas. Mettez-vous désormais dans la tête que lui c'est moi, et venez vous coucher à mes pieds... Mon cousin, continua-t-elle, décidément vous ne voulez pas épouser Mlle Verlaque? Elle est si belle! Oserais-je vous demander ce que vous avez à lui reprocher?

— Je lui reproche de n'avoir point de caractère, ou, si vous l'aimez mieux, d'avoir toujours celui du dernier quidam qui lui a parlé, et qui d'aventure est quelquefois un drôle.

— Oh ! c'est mal, très mal ! Il vaut mieux avoir un mauvais caractère que de n'en point avoir du tout. Mais souvent, après s'être fâché, on pardonne, et souvent aussi, après avoir renoncé, on se repent. Il n'y a rien qui vous presse, donnez-vous le temps de réfléchir.

— Qu'y gagnerions-nous, vous et moi ? répondit-il sèchement. Jamais, vous m'entendez, jamais je n'épouserai Mlle Verlaque.

Et il se disait : — Les quakeresses font bien des simagrées, bien des mômeries, Ameline n'en fait pas.

Sal grondait Wasp de s'agiter, elle-même s'agitait beaucoup. Elle s'était levée, et tantôt elle pliait en arc la houssine qu'elle tenait à la main, tantôt elle en frappait de petits coups sur le banc. Le carrefour était bordé de grands eucalyptus, au pied desquels s'enlaçaient des rosiers grimpans. Elle cueillit un bouton de rose ; tour à tour elle le contemplait avec autant d'attention qu'un fakir en extase peut contempler le bout de son nez, ou elle le frottait machinalement contre ses joues et ses lèvres. Elle prit enfin son parti :

— Mon cousin, il y a un moyen de tout arranger, je voudrais qu'il vous parût bon. Vous ne me connaissez pas, mais moi je vous connais. L'an dernier, mon père m'avait parlé de vous, et il m'a raconté dans ses lettres la suite de votre histoire. Je lui avais reproché d'être trop dur pour vous, et je le menaçais de vous défendre contre lui. Vous me plaisez, vous êtes quelqu'un ; j'aime qu'on soit quelqu'un... Oui, il y a un moyen de tout arranger, de vous épargner les regrets, de me préserver des remords...

Elle avait parlé en détournant la tête. Elle fit face à Silvère, se planta devant lui, et, rouge d'émotion, elle le regarda dans les yeux :

— Mon cousin, dit-elle, voulez-vous m'épouser ?

Il crut qu'elle se moquait de lui, et il répondit :

— Vous seriez bien étonnée, ma cousine, si j'avais la candeur de vous prendre au mot.

— Vous croyez donc que je plaisante ? répliqua-t-elle avec un accent d'indignation. Ce que je vous dis là est sérieux, très sérieux...

Il ne savait pas que depuis longtemps son rêve, comme elle l'avait confessé à son père, était d'offrir, si jamais elle devenait riche, sa fortune et son cœur à un jeune homme pauvre, doué

de quelque génie, et qui l'autoriserait à le nourrir et à le gouverner. Toutefois il se douta de quelque chose en examinant ses petits yeux gris, où se révélaient une tenace volonté et une âme généreuse, mais superbe.

— La bonne affaire que je ferais-là ! pensa-t-il. Elle tient de son père, elle chasse de race. Je serais son second Wasp, et, selon les cas, elle me donnerait le fouet ou des gimblettes.

— Vous goûtez peu mon moyen ? dit-elle en reculant d'un pas. Je vous déplais ?

— Comment ne me plairiez-vous pas, ma cousine ? Vous consolez les chiens et vous ne méprisez point les pauvres... Je suis profondément touché de votre offre. Hélas ! je ne puis l'accepter.

— Pourquoi donc ?

— Voudriez-vous épouser un homme qui porte une autre femme au fond de son cœur et dans ses yeux ?

— J'avais cru comprendre que vous n'aimiez plus Mlle Verlaque.

— Ma raison pour ne pas l'épouser est que je l'aime trop : je serais capable de lui tout passer, de lui tout pardonner.

— Oh ! bien, dit-elle avec un peu de dépit et d'ironie, voilà un cas singulier ! C'est trop profond pour moi : on n'apprend pas aux Américaines à résoudre des problèmes si compliqués.

— Au surplus, reprit-il, vous me faites l'honneur de croire que je suis quelqu'un. Serais-je encore quelqu'un si j'épousais Mlle Sally Trayaz et ses trente millions ?

Cette raison lui parut, sinon meilleure, du moins plus compréhensible que la première.

— Soit ! vous n'aimez pas mon idée : j'en ai une autre à vous proposer. Je posséderai la Figuière et j'aurai le plaisir d'y vivre ; mais je vous en servirai la rente, ou, si vous le préférez, vous ferez estimer le domaine, et vous en toucherez le prix.

— Impossible ! Je n'avais qu'un droit conditionnel à la Figuière, je m'en suis privé en refusant de remplir la condition. De ma part ce serait de la fraude, de la vôtre un acte de pure bienfaisance. Il y a des fardeaux que je n'aime pas à porter.

Pour cette fois, elle se fâcha tout de bon. Frappant la terre du pied :

— En voilà trop ! Vous refusez tout ce qu'on vous offre, et on ne saurait s'entendre avec vous. Vous avez, mon cousin, un détestable caractère... Oubliez Sal ou souvenez-vous d'elle, cela m'est égal, vous ne serez jamais rien pour moi.

Elle s'en allait ; de gré ou de force, il la ramena, la fit asseoir sur le banc, y prit place à côté d'elle. Il comprenait enfin qu'elle avait l'âme encore plus généreuse que superbe. Il lui tint un long

discours presque tendre, lui exprima chaleureusement l'estime, l'admiration qu'elle lui inspirait.

— Vous serez, lui dit-il, ma Dame-de-Bon-Secours. Si jamais je suis dans la détresse, ou si seulement j'éprouve de graves embarras, je vous appellerai à mon aide : je vous jure, le cas échéant, d'accepter votre assistance ou vos dons sans vergogne et sans pudeur, et de vous avoir de grandes obligations sans en sentir le poids.

— Vous devenez plus gentil et à moitié raisonnable, fit-elle en se déridant. Voilà la première bonne parole que vous ayez dite. Mais il faudra que vous me teniez au courant de vos petites affaires. M'écrirez-vous quelquefois ?

— Aussi souvent qu'il vous plaira.

— Vous le voyez, Wasp, il se forme, et en y prenant peine, nous ferons quelque chose de lui... Mais, mon cousin, dès aujourd'hui acceptez de moi un petit présent. Je le veux, oui, je le veux, faites une fois ma volonté. Que me demandez-vous ?

— Donnez-moi cette pauvre fleur que vous martyrisez entre vos doigts.

— Elle sera fanée avant ce soir. Demandez-moi quelque chose de beaucoup plus sérieux.

Elle le sollicita, le pressa tant qu'il finit par lui dire :

— Il y a au bout de la Figuière, au bord de l'eau, dans un bois de pins, un chalet qui fut bâti jadis par un vieux peintre et qu'on appelle l'Antonine. Vous le connaissez, vous y avez passé hier une heure en compagnie de nos chers parens, qui ne vous ont point fait fête. L'Antonine me plaît infiniment : cédez-la-moi, et si vous voulez mettre le comble à vos bontés, donnez-moi pardessus le marché une vache et un bateau.

— L'Antonine est à vous ! s'écria-t-elle d'un air radieux. Je ferai rédiger l'acte par M. Noudet. Oh ! la bonne pensée que vous avez eue là ! Mais, j'y songe, quand on a une vache, il faut avoir un pré ; je vous donnerai un pré, un grand pré ; vous me permettrez bien d'arrondir votre petite propriété.

— Un peu, mais pas trop, je vous prie.

— Et puis je remeublerai le chalet, je veux le rafraîchir, l'embellir...

— Pas trop, ma cousine, pas trop !

— Et vous aurez deux bateaux.

— A la rigueur, un seul me suffira.

— Oh ! la bonne pensée que vous avez eue là ! Oui, j'arrondirai, j'embellirai l'Antonine à mon idée...

— Pas à la vôtre, ma cousine : à la mienne, s'il vous plaît.

— Laissez-moi faire : si vous êtes têtu, je le suis encore plus que vous. Je veux que ce chalet soit un vrai petit paradis, où vous viendrez passer vos vacances. Que je suis contente! Nous voisinerons, nous déjeunerons, nous dînerons l'un chez l'autre, nous nous promènerons ensemble, nous nous querellerons, nous nous dirons notre fait, et vous m'apprendrez la botanique. Nous deviendrons un couple de bons amis... Et puis, mon père m'a dit que vous saviez l'anglais : je fais des vers, je vous les lirai, et si vous ne les comprenez pas, je vous les expliquerai.

Et cette dernière considération l'ayant charmée encore plus que toutes les autres, elle battit joyeusement des mains. De cette affaire elle laissa tomber le bouton de rose qu'elle avait froissé dans ses doigts, frotté contre sa joue, et Silvère le ramassa.

Un quart d'heure plus tard, il se mettait en route pour Collobrières. Il avait l'esprit fort occupé et ne pensait pas à chercher des plantes. Tantôt il croyait revoir les yeux gris d'une jeune fille qui l'avait réconcilié avec l'espèce humaine, et il se disait qu'une amitié de femme doit répandre beaucoup de douceur dans la vie. Tantôt l'Antonine lui revenait en mémoire : elle était à lui; de quelque façon que Sal l'arrangeât, ce serait un domaine à sa taille, un délicieux nid pour un petit oiseau, qui se promettait de devenir grand. Tout à coup une image, qu'il ne pouvait repousser, chassait brusquement toutes les autres : il ne songeait plus qu'à la plus perverse des innocentes; il se rappelait ses sourires, son parjure, tout ce qu'elle avait dit, les grosses larmes qui lui coulaient une à une jusqu'au menton, et son cœur se serrait.

Partagé entre les pensées riantes et les souvenirs amers, il s'en allait la tête haute, une fleur au coin de la bouche, imprimant fortement ses pas dans la poussière blanche du chemin, et comme il tournait le dos au soleil, il était certain de n'avoir pas vendu son ombre, qu'il voyait s'allonger, marcher, trotter devant lui.

VICTOR CHERBULIEZ.

LA COUR D'ASSISES DE LA SEINE

I

LE JURY

S'il est vrai, comme le dit Montesquieu, que les règles à tenir dans les jugemens criminels « intéressent le genre humain plus qu'aucune chose qu'il y ait au monde », un pays qui n'a pas foi dans sa procédure pénale doit être un pays gravement troublé.

Tel est peut-être le cas de la France, où le code d'instruction criminelle, amèrement critiqué, inspire à bien des esprits un sentiment de défiance. Ce sentiment ne pouvait manquer d'atteindre les magistrats qui appliquent ce code, et qu'on a parfois rendus injustement responsables de tous les défauts de la loi. Un désaccord a paru s'établir ainsi entre l'esprit public et la magistrature, et quand ce symptôme est aperçu dans une nation où, par l'extension progressive des pouvoirs du ministère public, l'État semble avoir absorbé l'action judiciaire, il est bien difficile que le gouvernement n'ait pas à souffrir d'un tel dissentiment entre le public et les juges. Il est difficile aussi qu'un grave préjudice moral ne résulte pas pour cette nation de l'habitude de railler et de battre en brèche la loi et ses représentans.

Un pays maître de lui-même doit-il indéfiniment subir ses lois avec des alternatives de scepticisme et de colère, au lieu de les renouveler dans un effort d'énergie créatrice? Nous ne le croyons pas, et le moment semble venu de chercher si, dans ce flot de récriminations qui, depuis si longtemps, bat le mur ébréché de notre code d'instruction criminelle, certains principes n'émergent pas, lumineux, aperçus de tous, et de nature à sou-

tenir l'édifice des lois nouvelles. Si l'on parvenait à dégager de tels principes, ayant des racines profondes dans l'esprit national, le code qui les exprimerait, malgré des difficultés de détail et des imperfections certaines, serait durable et respecté.

L'Angleterre, à ce point de vue, nous donne un admirable exemple. Après l'histoire judiciaire la plus troublée et la plus sombre, ce pays a su conquérir des juges qu'il vénère et des lois auxquelles il accorde sa confiance la plus complète. Ces lois, pourtant, ne sont pas plus qu'aucune loi humaine un modèle de perfection; mais elles reposent sur quelques principes salutaires auxquels la nation est inébranlablement attachée. Il n'est pas d'Anglais dans le monde qui ne soit convaincu qu'il est indispensable pour la Grande-Bretagne de posséder des magistrats d'une indépendance absolue, d'une impartialité visible, d'une capacité notoire, et qu'il est non moins essentiel que l'accusé, depuis la constatation du crime jusqu'au jugement, soit garanti et protégé de toutes manières, par l'assistance d'un conseil, par le grand jour d'une enquête toujours publique et contradictoire; qu'il faut enfin, si l'accusé est reconnu coupable, qu'il soit sévèrement puni et qu'il exécute intégralement sa peine, sans faveur ni faiblesse. Ces principes inattaqués soutiennent tout l'édifice.

Aperçoit-on chez nous quelques tendances analogues qui puissent guider le législateur dans l'œuvre tant de fois reprise et délaissée qui s'impose à l'attention du Parlement? Peut-être; et notamment en ce qui concerne les premières opérations de la procédure pénale, celles qui consistent à réunir les preuves de la culpabilité, un courant d'opinion se forme sous nos yeux. La protestation contre le secret de l'instruction semble générale, et ce serait, à notre avis, marcher d'accord avec le sentiment public que de faire disparaître de notre code cette pratique surannée, aussi dangereuse pour le juge que pour l'accusé; cette pratique qui compromet les gouvernemens sans servir la société, et qui, suivant l'expression du grand jurisconsulte anglais Stephen, « empoisonne la justice à sa source ».

Cette question semble assez mûre; la Constituante, en 1789, l'avait résolue dans ces beaux décrets optimistes qui allaient avoir de cruels lendemains. Elle avait créé l'information publique et contradictoire : douze ans après, le 7 pluviôse an IX, le secret était rétabli. La procédure pénale entrait avec l'Empire dans la période (où nous sommes encore) des compromis bâtards, souvent contradictoires, entre les principes de la liberté et les prétentions du pouvoir personnel. S'il est vrai, comme l'a dit M. Tarde, « que chaque âge reflète visiblement dans la procédure criminelle la foi fondamentale qui l'anime », il est bien naturel que l'Instruc-

tion criminelle en ce siècle n'ait reflété que variations et révolutions, luttes entre des principes contraires. Si l'on a touché quelquefois au code de 1808, ç'a été sous l'empire de quelque préoccupation politique immédiate, et de telles retouches n'ont pu qu'ajouter encore à l'incohérence de l'édifice. Il fallait sans doute, pour qu'on entendît sonner l'heure des réformes, que ce pays fût calme et sûr du lendemain, et peut-être aussi que l'expérience des faits eût rendu plus évidens encore les défauts de notre procédure pénale. Donc sur le point spécial de l'Instruction préparatoire, il nous semble pouvoir dire qu'un mouvement se dessine dans l'esprit du public, une tendance de retour à la conception libérale de 1789.

Sur l'autre partie de la procédure, sur la période du débat oral et du jugement, les aspirations semblent encore bien confuses. Les critiques s'accumulent, souvent mal fondées, souvent contradictoires, et révélant en général une connaissance incomplète du fonctionnement réel de notre juridiction criminelle. Aussi un examen pratique de cette juridiction, c'est-à-dire de la cour d'Assises, dans son fonctionnement quotidien semblera peut-être une œuvre opportune, et pourra constituer, en vue des réformes, un utile document.

I

Que le lecteur nous suive donc dans la capitale du Droit criminel, à la cour d'assises de la Seine. Et s'il craint le récit de quelque drame judiciaire très noir et très sanglant, qu'il veuille bien se rassurer! Notre but est d'étudier la cour d'assises elle-même, et non les procès qui s'y déroulent.

Il n'est point de lieu plus propice à l'examen des problèmes du droit pénal que le lieu où cette juridiction célèbre tient ses audiences. Toutes les questions sociales et philosophiques qui passionnent une époque y sont chaque jour posées. Aussi n'est-il pas une assemblée, un congrès, un journal, un salon ou une loge de concierge qui ne s'intéresse à la Cour d'assises, et ce lieu est, au point de vue de l'observateur, une admirable clinique.

Étrange clinique, au premier aspect! On ne voit pas au lit du malade, c'est-à-dire autour de l'accusé, quelques savans attentifs, mais des groupes fiévreux, diversement vêtus, qui s'interpellent à voix haute, qui s'agitent avec passion. Et ce débat, à le juger sur l'apparence, semblerait se rapprocher à la fois de l'antique « combat judiciaire » et de la représentation d'un mystère au moyen âge, plutôt que d'une enquête moderne d'un caractère réellement scientifique et rationnel.

Nul ne conteste que l'œuvre à accomplir en ce lieu soit une œuvre de haute et sereine justice. Comment donc se fait-il que tout dans cette salle ait un air d'agitation et de tumulte? que tous les yeux expriment ce sentiment particulier à la cour d'assises, que quelqu'un a nommé la « colère légale »?

Pour répondre à cette question, et à bien d'autres, il faut chercher à découvrir le secret des rouages, à voir la coulisse du grand spectacle que cette scène offre au public. Nous offrirons sur ce point quelques observations, qui n'ont d'autre mérite que d'avoir été prises sur le vif, avec la plus grande impartialité. Nous laisserons les faits parler d'eux-mêmes, et ils nous apporteront peut-être certaines conclusions.

Institution à peine séculaire, la cour d'assises, telle qu'elle est constituée, est-elle une institution utile et vivace qui a poussé de fortes racines dans notre sol et à laquelle l'avenir appartient? Est-elle au contraire une institution déjà condamnée, tout au moins dans sa forme présente, dans la combinaison actuelle de ses organes? Raillée par beaucoup de criminalistes, serait-elle graduellement dépossédée, et déjà réduite, soit par certaines lois, soit par l'action latente et continue de la magistrature, au rôle d'un moulin qui déploie dans le vide sa solennelle évolution et n'a plus de grain à broyer?

Derrière ce majestueux décor de la cour d'assises, peut-être viendrons-nous à apercevoir, par la démonstration des faits, que la France, en réalité, n'a plus de juridiction criminelle, que le jury est un trompe-l'œil, que supprimé en fait (ou à la veille de l'être) il laisse ses pouvoirs passer aux mains du tribunal de police correctionnelle. Et peut-être serons-nous ensuite forcés de reconnaître qu'il serait fâcheux de restituer à ce jury, tant qu'il aura sa forme actuelle, toutes les affaires de sa compétence.

Examinons-le donc de près, et avant tout, répondons aux questions suivantes :

Quelles sont les affaires jugées par la cour d'assises?

Avec quels hommes et par quelles méthodes les juge-t-elle?

Abordons d'abord la première question : quels sont les faits déférés à la Cour d'assises? Quelle est la matière première offerte par la loi à cette haute machine sociale destinée à produire de la justice et de la vérité? La réponse, au premier abord, semble si facile et élémentaire qu'il paraît oiseux de l'avoir posée. Ce sont, d'après la loi, les faits qualifiés « crimes » qui sont renvoyés devant la cour d'assises. Et qu'est-ce qu'un « crime », dans l'opinion du public? C'est un délit plus grave que les autres, puni de peines plus rigoureuses, et dont la répression appartient au jury.

Or, il se trouve que rien de tout cela n'est exact, et qu'en cette

matière, la loi et le public sont également en défaut. D'une part, il est reconnu que plusieurs faits qualifiés » crimes » et, à ce titre, renvoyés à la cour d'assises, ont moins de gravité que tel ou tel délit déféré par la loi au tribunal correctionnel. D'autre part, il n'est pas vrai que tous les faits qualifiés « crimes », à tort ou à raison, par le législateur, soient soumis au jury.

C'est sur ce dernier point qu'il nous faut insister.

Il y a une pratique, devenue dans tous les parquets banale et quotidienne, encouragée par des circulaires ministérielles, et qui porte le nom barbare de *correctionnalisation*. Par l'effet de ce procédé, il arrive que le jury, loin de statuer, comme le veut la loi, sur tous les « crimes », n'est réellement appelé à se prononcer que sur les infractions que la magistrature veut bien lui déférer. Les parquets étant de moins en moins disposés à reconnaître la compétence des cours d'assises, il se trouve que tous ceux qui raisonnent sur le jury raisonnent sur une institution qui tend, en fait, à disparaître, lorsqu'elle semble, en droit, dans sa pleine vigueur. Il y a là une situation singulière et grave. Déjà, nous le répétons, la question en France n'est plus de savoir s'il faut réformer notre juridiction criminelle, mais s'il faut enfin en constituer une. Il ne s'agit plus de modifier le jury : en fait, on le supprime. Faut-il le rétablir, et sur quelles bases? Tel sera le point à débattre.

Mais enfin, dira-t-on, comment font les parquets pour correctionnaliser des faits qualifiés crimes? Quels sont, en chiffres, en officielle statistique, les résultats d'une telle pratique?

Sur le premier point, la réponse est trop simple et trop connue, même de ceux qui sont étrangers à la législation pénale, pour qu'il soit permis d'insister. Donnons cependant un exemple : Un vol est commis par un domestique au préjudice de son maître. Voilà un fait qualifié crime et, comme tel, de la compétence de la cour d'assises. Mais pourquoi est-ce un « crime »? Parce que le voleur était le domestique du volé. C'est cette circonstance qui aggrave l'acte et constitue sa criminalité. En ce cas, pour réduire le fait au caractère d'un délit, le soustraire au jury et l'attribuer au tribunal correctionnel, il suffira que le juge d'instruction et le parquet se mettent d'accord pour oublier la circonstance de domesticité. Dès lors, ce vol, réellement commis par un domestique, ne sera plus qu'un « vol simple », et la correctionnalisation sera accomplie. Le prévenu sans doute pourrait encore plaider l'incompétence du tribunal correctionnel, mais les statistiques apprennent que cet incident est rarement soulevé.

Donc, rien ne fait obstacle au « progrès » de la correctionnalisation. Des lois l'ont consacrée; celle du 13 mai 1863 défère à

la juridiction correctionnelle plusieurs faits jusqu'alors qualifiés crimes. Et cette correctionnalisation « légale », loin d'enrayer celle qui est « extra-légale », lui a donné plus d'essor. Le système (comme le faisait remarquer le garde des sceaux dans son rapport de 1880) est « entré dans nos mœurs judiciaires (1). »

Une conséquence de ces pratiques, dans la matière du vol par exemple, est que, si l'on ouvre les comptes de la justice criminelle, on voit le total des « vols simples » s'augmenter énormément chaque année, tandis que le total des « vols qualifiés » diminue. C'est ainsi que le garde des sceaux, dans son rapport au Président de la République pour l'année 1891, a pu montrer que « le progrès de la correctionnalisation a grossi la rubrique des vols simples en y comprenant des vols réellement qualifiés. » Quelques chiffres feront mieux ressortir la portée de cette constatation officielle. Dans l'année 1891, les cours d'assises de France ont jugé, en tout et pour tout, 2932 affaires, comprenant environ 900 « vols qualifiés ». Or, cette même année, les tribunaux correctionnels ont jugé 194673 affaires, comprenant 50874 « vols simples (2) ».

La signification de tels chiffres est aisée à déduire, et l'on voit la part laissée au jury !

Mais, pour saisir la progression croissante du procédé de correctionnalisation, un peu de statistique ancienne est instructive. De 1826 à 1850, le chiffre des affaires déférées au jury oscille de 5700 à 5100, et, à cette époque, le nombre des plaintes et dénonciations reçues au parquet s'élève seulement à 225000. En 1891, le total des plaintes, un peu plus que doublé, s'élève à 500000 : les cours d'assises n'ont plus que 2900 affaires à juger. Et la progression décroissante est absolument régulière, ininterrompue. De 1826 à 1850, le jury a 5000 affaires ; de 1856 à 1860, le chiffre tombe à 4000 ; de 1860 à 1880, on est arrivé à 3000. Nous voici à 2900. Il est aisé de prévoir l'époque à laquelle les jurés auront à statuer sur 2000, bientôt après sur 1000, et peut-être enfin sur 500 affaires. A ce moment, sans doute, on voudra bien ouvrir les yeux et reconnaître que la juridiction de la Cour d'assises a vécu.

Dès à présent, n'avons-nous pas le droit de dire que, tandis que chacun discute le jury, le jury est en train de disparaître du

(1) Déjà, en 1850, M. Abbatucci, ministre de la Justice, marquait la tendance des magistrats à n'admettre que très difficilement les circonstances aggravantes afin de réduire les faits à de simples délits correctionnels.

(2) En 1892, les Cours d'assises ont jugé *866* « vols qualifiés » ; le nombre des affaires de « vol simple » s'est élevé à *53175*, et le chiffre des affaires *de vol impoursuivies* a été de *71102*.

cercle de nos institutions (1)? On l'a dépossédé de ses propres affaires. Il n'a jamais connu des délits aggravés par la récidive, c'est-à-dire des infractions qu'on s'accorde aujourd'hui à compter au nombre des plus importantes. On lui laisse les attentats à la pudeur, qu'il n'y a pas grand intérêt à faire juger par lui (2).

Enfin il garde encore dans son domaine amoindri quelques délits de presse et les « beaux crimes », les crimes vraiment décoratifs, les tueries passionnelles, les boucheries à la Troppmann. Ainsi la France n'a pas en réalité de juridiction criminelle; mais il lui en reste le décor, où se jouent, pour le plus grand profit de « l'éloquence judiciaire, » quelques représentations de gala.

II

Nous venons de le montrer, c'est le tribunal correctionnel qui statue sur les crimes que les parquets ont démarqués.

Ainsi il y a en France une juridiction qui, en fait et en réalité, rend la justice criminelle, alors que rien, dans les vues du législateur, ne la destinait à ce rôle. Il est clair que cette juridiction, déjà compétente dans la matière immense des délits, investie de pouvoirs considérables par plusieurs lois récentes (et notamment par la loi du 27 mai 1885 sur la relégation), tend à devenir dans notre droit pénal la juridiction universelle.

Sous l'action du ministère public, et par un mouvement qui semble irrésistible, tout reflue vers le tribunal correctionnel. Et tout y aboutit de plus en plus vivement, directement et sans intermédiaire, car les parquets, pour plus de rapidité, suppriment l'instruction préparatoire.

Le jury n'est point seul à périr de disette : le juge d'instruction est dans le même cas. Tandis que le public discute ses pouvoirs, ce magistrat en est peu à peu dépouillé, mais par une autre voie que celle des réformes. Le nombre des affaires qui lui sont confiées diminue chaque jour. Aussi, quand une loi hardie et libérale viendra enfin fixer les garanties de la défense et les nouvelles méthodes de l'instruction préparatoire, il sera établi en fait que les quatre cinquièmes des affaires se jugent sans instruction.

Les magistrats du ministère public, disait M. le garde des sceaux en 1891,

(1) Qu'on veuille bien rapprocher ces constatations de la phrase connue de Faustin Hélie : « La cour d'assises est la juridiction générale et ordinaire du pays... » Cela est vrai... en Angleterre où, dans l'année 1893, le jury criminel (l'Écosse exceptée) s'est prononcé sur le sort de 12 296 accusés. (*Criminal statistic*, London, 1895, p. 131.)

(2) En 1892, sur 2 949 affaires jugées par les Cours d'assises, il y a eu 673 attentats à la pudeur.

ont une louable tendance à simplifier les procédures pour les abréger dans l'intérêt du justiciable. Aussi les affaires qu'ils confient aux juges d'instruction vont toujours diminuant en nombre : 72758 en 1860 ; 51912 en 1880 ; 42605 en 1891.

Et le nombre des citations directes (affaires transmises au tribunal sans instruction régulière), de 66000 en 1880, atteint en 1892 le chiffre énorme de 164162. La grande majorité des affaires s'en va donc au Tribunal sans intermédiaire. L'information est réduite à sa plus simple expression : un procès-verbal, des renseignemens de police, un bulletin du casier, et peut-être un témoin, expédié en hâte, avec le dossier et le prévenu, à l'audience encombrée de la police correctionnelle. Là le magistrat, surchargé de besogne, est contraint de prononcer en quelques instans, sans documens qui puissent l'éclairer, sur des questions qui engagent parfois les plus délicats problèmes de la criminalité.

Et cette justice haletante, vertigineuse, qui n'a qu'un but : aller vite ; cette justice qui, substituée maintenant à toutes les autres, devient la juridiction moderne par excellence, est précisément en contradiction avec toutes les idées scientifiques admises aujourd'hui. Aux yeux des hommes de science, en effet, la condition d'une lutte efficace contre la criminalité (qui depuis cinquante ans aurait augmenté de 133 pour 100) (1), c'est l'examen attentif et réfléchi de chaque prévenu. L' « individualisation de la peine. » le bon et sérieux] « classement » des délinquans, tel est le but à atteindre au prix d'informations prudentes et complètes.

Combien nous sommes loin d'une telle justice ! Ce tribunal correctionnel, qui se sent mal informé, qui n'a pas confiance en lui-même, a une tendance invincible à se réfugier dans le compromis des « courtes peines ». Le fait est établi, et il est établi aussi que ces « courtes peines, » appliquées sans un examen suffisant, ont pour résultat certain l'augmentation de la récidive.

D'autres inconvéniens résultant de la suppression de l'instruction préparatoire ont été également reconnus.

Écoutons sur ce point le rapport de M. le garde des sceaux (2) :

Cette substitution continue de l'information officieuse à la marche plus coûteuse et plus lente de l'instruction, a permis de réaliser des économies considérables, à tel point que les frais de justice, après avoir été de 22 francs en moyenne par prévenu, sont descendus en quelques années, à 13 ou 14 francs. Mais il est à craindre que l'on ne se soit engagé un peu loin dans cette voie, et l'on peut se demander si ce n'est pas là une des causes qui expliquent un phénomène déjà signalé dans nos comptes antérieurs : *la progression conti-*

(1) Henry Joly, *France criminelle.*
(2) *Journal officiel* du 16 mai 1895.

nuelle du nombre des délits impoursuivis parce que leurs auteurs n'ont pu être découverts.

Et le rapport de M. le garde des sceaux indique que le nombre des affaires impoursuivies, de 201362 en 1880, atteint en 1892 le chiffre de 283688. — Il est clair qu'en matière de poursuites criminelles, la plus réelle économie serait celle qui consisterait à ne pas poursuivre du tout! Comment des pratiques auxquelles on reconnaît d'aussi dangereuses conséquences peuvent-elle avoir des défenseurs? et quels argumens invoque-t-on pour les justifier?

Avant tout, l'argument d'*économie*. Il est curieux de voir depuis quelques années qu'il est toujours question d'économies importantes et ingénieuses dans les frais de la justice criminelle. La France paie très cher ses armées et ses flottes, ses grands travaux publics; mais elle est, paraît-il, tenue à des économies de « bouts de chandelles » et d'un caractère particulièrement dangereux quand il s'agit de l'administration de sa justice criminelle (1). C'est par économie qu'on correctionnalise, et la juridiction qui tend à devenir la juridiction universelle est avant tout l'idéal de la *justice à bon marché*.

Mais un argument d'un autre ordre est invoqué aussi en faveur de la correctionnalisation. Elle est, suivant M. Tarde, un expédient destiné à « échapper au jury, à rétrécir son périlleux domaine. »

Si le jury constitue une juridiction « périlleuse, » il y aurait lieu peut-être de le supprimer ouvertement, ou de lui faire subir de profondes réformes. Éliminer ou remanier le jury, c'est là une opinion qui a ses partisans. Étendre ses pouvoirs au contraire, c'est une autre opinion nette que Gambetta (2) a soutenue en 1875. Mais pourquoi laisser intactes des lois avec lesquelles on ruse, qu'on enfreint par des expédiens? Pourquoi cet arbitraire qui confond toutes les règles de la compétence, qui permet par exemple que deux crimes commis dans des circonstances identiques, aillent, l'un au tribunal correctionnel, l'autre à la Cour d'assises, suivant le gré du parquet?

On ne peut expliquer un état de choses aussi illogique que par l'hésitation qu'on éprouve depuis bien des années à aborder de front les réformes profondes. On a cru suppléer à des réformes officielles par des expédiens officieux; mais ce système empirique

(1) M. Tarde, tout récemment, a taxé ces dangereuses économies *d'excessives et abusives*.

(2) « Au lieu de suivre la coutume adoptée depuis soixante-quinze ans, de correctionnaliser les délits et les crimes, il serait bon de les décorrectionnaliser et de renvoyer au jury tout ce qui peut être soustrait aux juges correctionnels. » (Vifs applaudissemens.) *Discours*, t. IX, p. 408.

ne saurait être maintenu; un chiffre d'une terrible éloquence le condamne sans appel : de 74000 récidivistes en 1880, nous sommes en 1892 arrivés à 105380 (1).

III

A la première question que nous avions posée : Quelles sont les affaires jugées par la Cour d'assises? nous avons dû répondre ceci : « La Cour d'assises juge les affaires, de moins en moins nombreuses, que les parquets se croient contraints de lui déférer. »

Comment donc a pu naître une situation aussi anormale?

Nous avons indiqué quelques-uns des mobiles qui ont conduit le ministère public aux pratiques de la correctionnalisation. Mais un système aussi général, qui a pour effet d'exproprier progressivement le magistrat populaire au profit du magistrat professionnel, doit avoir des causes plus profondes que de simples raisons de célérité ou d'économie. Il a, avant tout, une explication historique et une explication psychologique.

De 1670, de l'ordonnance de Colbert, à 1789, toute procédure criminelle, depuis son premier acte jusqu'à l'arrêt du Parlement, était secrète et confiée à des magistrats de profession. Pas de public à la Tournelle, pas d'avocat, pas de juge tiré des rangs des citoyens. A la Révolution, tout change, ou, du moins, on veut tout changer. Le citoyen va être juge, et, soit au « moment du constat » dans l'instruction préparatoire, soit au « moment du débat » devant la juridiction de jugement, le citoyen sera présent, et présent avec le public, qui le contrôlera lui-même. C'était, dans l'ordre judiciaire, un essai d'organisation du « concours civique, » de la collaboration active et personnelle de chacun à l'œuvre de la justice. Qu'on lise ces décrets, trop oubliés, de la Constituante! Ils créaient du moins une procédure rationnelle et ils avaient un idéal en vue. Le citoyen, dès le premier pas de l'information, était « adjoint » au juge. Dans l'instruction proprement dite tout était public et contradictoire. Le citoyen participait à tout; il était

(1) Si l'on en croit les tableaux de la statistique officielle, et le rapport adressé le 6 avril 1895 au Parlement par les fonctionnaires du *Home Office*, il y a depuis vingt ans en Angleterre *a marked diminution in the total of crime*. Et cette décroissance est fort bien exprimée dans le tableau suivant :

	Moyenne annuelle des accusés pour chaque période de cinq ans.	Proportion sur 100000 habitans.
1874-78	53044	217
1879-83	60080	230
1884-88	57384	208
1889-93	56472	194

tour à tour membre du jury d'accusation et du jury de jugement. Telle était la pensée qui avait inspiré les créateurs du jury criminel et du nouvel ordre judiciaire en 1789 et 1791.

Mais les temps ont marché; l'Empereur est venu. Il avait l'horreur du jury. Tout, dans ses pensées et dans le régime dont il était l'âme, ramenait aux principes de l'ordonnance de 1670, au secret, à l'exclusion du citoyen des fonctions de la magistrature. On sait la peine qu'eurent certains légistes à faire accepter par Napoléon l'idée du jury criminel. Il l'accepta cependant, mais comme on accepte une institution méprisée, en disposant autour d'elle tout ce qui devait tôt ou tard amener sa ruine.

C'est dans ces vues que le code impérial d'instruction criminelle, le code de 1808, qui nous régit encore, a ressuscité l'ordonnance de 1670. Il a réorganisé le secret; puis, au système refleurissant de l'ordonnance, à l'édifice de l'ancien régime restauré, remis à neuf, ce code a consenti à superposer le jury, comme on superpose un toit d'un certain style à un édifice d'un style différent : un toit de pagode à une tour du XIIIe siècle.

Il était bien clair que le professionnel, le magistrat, redevenu puissant comme il l'était sous l'ordonnance, que le magistrat du ministère public surtout, infiniment plus fort, plus hiérarchisé, plus centralisé que jadis; il était bien clair, dis-je, que ce magistrat aurait pour le juré un sentiment d'extrême méfiance; que, maintes fois gêné, contrecarré par lui, il ferait un effort constant pour l'éliminer, pour débarrasser l'édifice ancien, solide et renforcé, du toit étrange dont on avait obligé l'Empereur à l'affubler.

Ainsi, depuis l'Empire, s'est produit, accentué, accéléré avec des vitesses qui depuis quinze ans n'ont fait que s'accroître, le mouvement de « retour à l'ordonnance », retour au secret de la procédure, retour à la toute-puissance des magistrats professionnels.

Encore 2932 affaires à enlever au jury (les 2932 affaires qu'on lui a laissées en 1891), et l'ordonnance de 1670 l'aura définitivement emporté. Or, et c'est ceci surtout que nous voulons dire et établir, malgré le coup terrible que le code de 1808 avait porté aux idées de la Constituante, jamais un tel « retour à l'Ordonnance » n'aurait pu se produire, jamais les parquets ne fussent parvenus à l'élimination presque totale du jury, jamais même l'instruction préparatoire secrète, si désastreusement réorganisée par le code de 1808, n'eût pu résister à l'assaut des idées libérales, si au désir de la magistrature de reprendre tous ses pouvoirs n'eût correspondu chez la plupart des Français le dégoût des obligations du « concours civique », la volonté ferme de s'y soustraire dans toutes les occasions.

En Angleterre, où onctionnent le jury civil et les diverses sortes de jurys criminels, sans compter le jury spécial, et celui qui se réunit à la requête du *coroner* ou du *sheriff*, le *juryman* remplit sa charge, comme il paie l'impôt, avec exactitude et mauvaise humeur. Il ne songe guère à se dérober à ce qu'il considère comme une obligation civique, désagréable sans doute, mais d'un haut intérêt politique et social; et s'il y songe par aventure, on le ramène rudement au sentiment de son devoir. Aussi il s'ingénie pratiquement à rendre tolérable l'obligation qui pèse sur lui. Au civil, il a droit à des honoraires payés par la partie, et dont le taux est chaudement discuté. Le *common juryman* payé « à la cause » ou « à la journée » reçoit des honoraires variant de deux pence à cinq shillings. Le *special juryman* de classe supérieure, trié sur le volet et offrant aux plaideurs des garanties de choix, peut recevoir une guinée.

A leur banc, *in the box*, les jurés ont « droit au confortable » et les Manuels observent avec soin que *ventilation in Court is a common right*.

Au criminel les jurés n'ont point d'honoraires, mais un mouvement se dessine qui a pour but de leur en donner. Tout cela se discute ouvertement, sans fausse honte.

En France, aux heures révolutionnaires où l'on croit aux grands changemens, le citoyen a en vue l'idéal de justice; il veut avec enthousiasme être juge à tous les degrés, il va tout voir, tout contrôler; il se propose de faire un sacrifice constant de ses heures, du temps réservé à sa famille, à ses affaires. Lui parler d'honoraires serait l'injurier! Alors se promulguent les grands décrets, comme ceux d'octobre 1789. Mais le lendemain la fièvre est tombée, la lassitude arrive. Plus de concours civique! A aucun prix on ne veut être juré! Que dis-je? on se plaint vivement s'il faut par hasard aller, comme témoin, à une audience. A titre de concours civique, le citoyen paie l'impôt, mais c'est tout! Il a le droit de suffrage, qu'il n'exerce guère; quant aux obligations du jury (on le verra bientôt), il s'y soustrait le plus qu'il peut. Ce sont de telles tendances qui donnent le secret de nos mœurs, de nos habitudes judiciaires, de ce surprenant retour à l'ordonnance de Louis XIV, de la correctionnalisation enfin. Comment la magistrature ne reprendrait-elle pas des biens qu'elle convoite et que leurs possesseurs laissent tomber en déshérence?

Et dans cette sorte d'impossibilité du Français de se plier aux œuvres du concours civique, il y a d'abord un enseignement pour chacun de nous, et ensuite un enseignement pour ceux qui chercheraient les bases de la juridiction criminelle de l'avenir.

IV

On pourrait croire, en bonne logique, que ce jury, réduit par les parquets à la portion congrue, ce jury considéré par les citoyens comme une charge incommode, à laquelle ils cherchent à se soustraire, pourrait être rayé d'un trait de plume de nos codes, sans qu'une réclamation s'élevât en sa faveur. Ce serait là une erreur bien grande! Le Français supporte mal l'obligation d'être juré, il a le dédain du jury, c'est vrai, mais tout cela fait en lui un excellent ménage avec la *superstition du jury*.

« Le jury est entré dans nos mœurs, » dit-on : c'est là une phrase courante et qui se lit dans les ouvrages les plus graves. On pourrait se demander dans les mœurs de qui le jury est entré, puisque ce n'est ni dans les mœurs des magistrats, ni dans les mœurs des jurés, ni dans les mœurs des accusés, qui s'opposent rarement aux correctionnalisations les plus hardies ; ni dans les mœurs du barreau, qui a un dédain particulier pour la plaidoirie à la Cour d'assises; ni dans les mœurs du public, qui n'a jamais assez de moqueries pour « ces bons jurés, » soit qu'ils acquittent ou qu'ils condamnent.

Mais, quoi qu'il en soit, comme le disait un criminaliste : « Le jury est, à ce qu'il semble, la plus sacrée des coutumes, à laquelle il est défendu de toucher sous peine d'excommunication majeure ! »

Il est vrai que, dans ces derniers temps, le jury a perdu un terrain considérable dans l'opinion des hommes de science. La plupart des criminalistes le condamnent, et ce point est important, car de très loin, mais sûrement, cette opinion mène et prépare les événemens. A ce point de vue, il semblerait que le jury, encore très en faveur dans l'esprit du public, approche cependant de sa ruine.

En effet, les temps sont loin où Rossi s'écriait : « Le jury est la condition de toute bonne justice pénale... La conscience de la justice sociale est dans le jury. »

L'école italienne a commencé l'attaque. M. Garofalo traite le jury d'*institution baroque;* et tout criminaliste un peu à la mode ne manque pas de nommer irrévérencieusement le jury « la garde nationale du Droit! » On connaît le réquisitoire célèbre que D. Manuel Silvela a prononcé aux Cortès contre l'institution du jury criminel. Un autre événement, d'une portée plus grande encore, et plus pratique, s'est produit lorsque, devant le Parlement, le ministre de la Justice de Prusse, le docteur Leonhard, a déclaré que le jury lui paraissait « une institution qui penche vers le déclin

de sa vie. » Parole d'autant plus grave qu'elle a eu sa traduction dans les faits. La cour d'assises n'est plus en Allemagne qu'une juridiction exceptionnelle. L'*échevin* tend de plus en plus à remplacer le *juré* de l'autre côté du Rhin; l'échevin, qui n'est autre qu'un juré siégeant à côté du juge, et décidant avec lui les questions de fait et de droit. La presse quotidienne n'est pas moins sévère pour le jury que ne le sont les criminalistes et les hommes d'État. Tout récemment, nous avons rencontré les lignes qui suivent sous la plume de M. Francisque Sarcey :

Ce verdict sera un argument de plus contre l'institution du jury, qui est déjà depuis quelques années battue de toutes parts en brèche. Si elle succombe sous les coups qui lui sont portés, elle ne devra attribuer sa chute qu'à ses excentricités, à ses sottises et j'oserai même dire à ses folies.

Chose remarquable, ceci s'adressait (à propos d'une récente affaire scandaleuse) non pas au jury parisien, mais au jury anglais!

Or, jusqu'à ces derniers temps, le Français avait eu, à côté d'un immense dédain pour son propre jury, une vénération sans bornes pour le jury britannique. Cette superstition du jury d'Angleterre était devenue chez nous une opinion en quelque sorte nationale. Aujourd'hui la maladroite imitation que nous en avons faite nous a dégoûtés même de l'original. Le jury, cette idole, vacille sur son piédestal, et s'il reste pour lui un goût inexpliqué dans le public français, cela tient à un motif fort simple : on est détourné d'attaques trop vives contre le jury par la difficulté de le remplacer. Tout le monde en effet semble d'accord sur ce point : que le magistrat actuel ne saurait succéder au juré. Ainsi, l'opinion unanime, celle des hommes de science et celle du public, a un résultat bien net. Elle déclare qu'un tribunal de magistrats professionnels ne peut actuellement être substitué à la Cour d'assises, et elle élimine ainsi en théorie, de plein droit et sans discussion, l'opinion même que les parquets font chaque jour prévaloir dans la pratique.

En résumé, il y a, à l'heure actuelle et dans le monde entier, une « question du jury. » Cette institution a des défenseurs et d'ardens adversaires. Parmi les opinions contradictoires qu'elle a fait naître, où est la vérité ? Un examen attentif de son fonctionnement pourra seul nous le dire. Abordons notre deuxième question : Avec quels hommes et par quelles méthodes fonctionne la cour d'assises ?

V

Dès qu'il est question de cette cour d'assises, neuf fois sur dix il n'est question que du *jury*. L'opinion s'obstine à ne voir que lui dans la juridiction criminelle. Qu'on songe à telle ou telle affaire : le « verdict » a été « excellent » ou « stupide; » le jury a bien ou mal accompli sa tâche, il a été « la conscience de la nation » ou « au-dessous de tout ». Mais il semble que lui seul a tout fait, qu'il est la cour d'assises elle-même, et que c'est à lui qu'il convient de rapporter la responsabilité totale des arrêts.

Cette opinion repose sur une erreur fondamentale, qui en fait tous les jours commettre bien d'autres.

A la cour d'assises, tout dépend du verdict sans doute, mais le verdict n'est point un phénomène de génération spontanée. Il est « déterminé » par le jeu complexe des organes dont le législateur a organisé le concours, et dont l'ensemble constitue la « juridiction ». Le jury n'est lui-même qu'un des rouages de la machine dont l'arrêt de condamnation ou l'ordonnance d'acquittement constitue le produit.

Ce produit est une œuvre collective, à laquelle de nombreux ouvriers ont collaboré. Il faudra donc envisager à côté du jury :

la cour, qui est composée des magistrats professionnels ; le président surtout, qui remplit aux assises un rôle capital ;

le ministère public, la défense, les témoins, les experts et l'accusé lui-même ;

le public, qui, silencieux ou non, réagit sur l'enquête et a une influence certaine sur le résultat ;

la presse, élément extrajudiciaire qui s'ajoute d'office aux élémens de l'enquête officielle ;

la procédure écrite, recueillie par l'instruction secrète, fort mal soudée à l'instruction orale, et qui apparaît et disparaît tour à tour, jouant dans le débat un rôle équivoque et assez mal défini.

Tous ces élémens, et d'autres encore, concourent au verdict autant que le juré lui-même, bien qu'à son insu le plus souvent. Nous pensons donc qu'il est dangereux, pour tous ceux qui observent la cour d'assises en songeant aux réformes que cette institution peut appeler, d'examiner isolément le jury. Suivant une autre méthode, nous démonterons la machine, afin d'étudier chacun de ses rouages principaux dans son jeu propre et dans l'action qu'il exerce sur les organes voisins ; commençons par le jury.

VI

La session est ouverte. Les 36 jurés titulaires et les 4 jurés suppléans composant la « liste de session » sont réunis dans la salle d'audience. La cour, le ministère public et le greffier ont pris séance. Il va être procédé à la « revision de la liste », et tout d'abord à « l'appel général ».

Regardons bien, à ce premier instant, nos quarante jurés. Ils sont parfaits d'allure extérieure, de tenue grave et presque religieuse. Les physionomies ont souvent l'expression et le pli d'une attention tendue qui s'efforce vers un objet nouveau et difficile. Les plus vulgaires de ces jurés, empêtrés dans les redingotes dominicales, et tortillant entre leurs doigts la sommation qu'ils ont reçue, ont malgré tout l'expression fière de l'homme libre qui va remplir « en son âme et conscience » une haute mission. On peut dire ce qu'on voudra des jurés parisiens, et je prétends moi-même m'exprimer sur leur compte avec la plus entière indépendance; mais, à mon avis, on ne saurait avoir vécu près d'eux sans être pénétré de la droiture de leurs intentions, de leur ardent désir de bien juger... fort conciliable, comme nous le verrons tout à l'heure, avec le désir non moins ardent de ne pas juger du tout et de retourner à leurs affaires.

Les bonnes intentions d'ailleurs, nous tenons à le dire, sont dans toutes les âmes à ce moment solennel du jugement d'un accusé, et, si souvent elles dévient, nous prétendons bien montrer que ce sont les défauts de l'organisation qui en sont seuls coupables. Le juré, tout spécialement, a un instinct vague, mais très élevé, de la mission qu'il va remplir. Il a la ferme volonté de « rentrer en lui-même, » quitte à n'y rien trouver du tout, et de se rendre inaccessible aux « bruits du dehors, » aux passions et aux sentimens de toute sorte, qui bientôt cependant, par mille infiltrations, vont sourdre sous ses pas, tout submerger en lui, sans qu'il en ait conscience. Zèle, anxiété, honnêteté, cela se lit sur tous les visages, ou du moins j'ai cru toujours le lire, et c'est un élément de notre enquête.

Mais enfin quels sont tous ces hommes? Extraits par le tirage au sort des quatre coins de cette liste annuelle où figurent 3 000 Parisiens, quelle moyenne intellectuelle et sociale expriment ces quarante noms? Comment se fait le recrutement du jury?

Nous nous garderons bien d'exposer, même en traits généraux, le mécanisme de la loi du 27 novembre 1872. Qu'il nous suffise d'indiquer qu'à Paris la liste est dressée par deux commissions

dont les travaux sont dirigés par des magistrats. La première de ces commissions fait une liste préparatoire, qui sert à la seconde pour composer la liste annuelle. Les membres de ces commissions ont été choisis par le législateur avec un soin extrême. Il s'agissait, en 1872, de substituer, dans le choix du jury, à « l'arbitraire des préfets » « l'action indépendante » de la magistrature. Est-ce que cela a bien changé les choses ? J'ai comparé aux listes actuelles des listes du jury impérial. La différence n'est pas grande. Ce sont toujours, dans tel quartier, les mêmes gens qu'on appelle à la gloire peu recherchée d'une magistrature temporaire. Cela prouve au moins que les lois et les commissions qu'elles instituent, fussent-elles présidées par des juges de paix au lieu de l'être par des conseillers de préfecture, ont de la peine à déranger certaines habitudes.

Dans notre cas, on imagine bien que sous tous les régimes, après les beaux discours, libéraux ou autoritaires, qui amènent des modifications aux lois sur le recrutement du jury, il faut arriver à ceci : que dans chaque arrondissement parisien, c'est toujours le même homme, quelque employé de mairie obscur, mais sachant son monde, qui désigne en fait les jurés. J'entends bien que les commissions, loin d'abdiquer entre les mains d'un subalterne, remplissent leur devoir avec le plus grand zèle ; mais comment ce juge au tribunal pourrait-il deviner les aptitudes judiciaires de l'épicier du coin ou du marchand de charbon ? Il faut quelqu'un qui le renseigne, et ce sera toujours cet employé obscur dont nous avons parlé. Comment cet anonyme, ce « sergent recruteur » du jury, compose-t-il, en fait, la liste annuelle ?

Pour répondre à cette question avec la plus complète exactitude, nous avons voulu faire un travail de pointage sur 1 500 noms, représentant la moitié de la liste des jurés titulaires dans une année toute récente. Ces 1 500 jurés, au point de vue des professions, se décomposent de la manière suivante :

Négocians ou fabricans, et commis ou employés de commerce	849
Propriétaires ou rentiers	281
Ingénieurs, professeurs, avocats, fonctionnaires et membres de diverses professions libérales	174
Vétérinaires, médecins ou pharmaciens	53
Architectes	57
Retraités	64
Artistes	22
TOTAL	1500

De tels chiffres on peut tirer immédiatement quelques con-

clusions intéressantes, notamment celle-ci qui a la clarté de l'évidence : Le jury de la Seine se compose en majorité de négocians, et il est infiniment rare que, pour chaque affaire et parmi les douze jurés, il n'y ait pas au moins 7 commerçans, c'est-à-dire la majorité absolue.

Le fonctionnement pratique de la loi de 1872 conduit donc à ce résultat : que la juridiction criminelle à Paris est en réalité une sorte de juridiction « consulaire ». Dans son organe fondamental, la cour d'assises de la Seine est composée, pour la plus grande part des membres du jury, comme un tribunal de commerce.

Et de quels négocians se compose ce tribunal ? Nous pouvons dire que la grande majorité appartient au petit commerce. Ici, la statistique est forcément moins rigoureuse ; mais on nous permettra d'ajouter aux vérifications que nous avons pu faire sur certaines listes les résultats de notre expérience personnelle. Nous croyons pouvoir affirmer que la grande et la moyenne industrie, le grand et le moyen commerce, sont représentés, fort honorablement d'ailleurs, mais sont représentés à peine sur les listes annuelles du jury parisien. Parmi les membres d'un jury de session qui, en dehors des affaires les plus variées et les plus complexes, avait encore à statuer sur le sort de plusieurs anarchistes et sur deux causes célèbres, j'ai relevé les noms de 21 négocians, et notamment de trois marchands de vin, de plusieurs cordonniers, chapeliers, passementiers, tenant de modestes boutiques. Plus récemment encore, un procès des plus retentissans a eu pour juges neuf commerçans, deux rentiers et un artiste peintre. Dans ce jury, du moins, les négoces les plus divers étaient représentés : il y avait un coiffeur, un marchand de vin, un épicier, un marchand de bois, un parfumeur, un entrepreneur d'éclairage, un marchand de meubles et un entrepreneur de peinture.

Nous n'entendons, quant à présent, tirer de tous ces faits aucune conclusion. Qu'il nous suffise de constater, sans la moindre critique, qu'à Paris, dans le temps où nous sommes, les affaires les plus délicates, celles qui engagent les plus hauts problèmes de la criminalité, sont toujours soumises à un jury composé en majorité de petits négocians.

Quant à la minorité, il suffit de jeter un coup d'œil sur le tableau que nous avons dressé tout à l'heure pour voir de quels élémens il se compose. Après les négocians, viennent les rentiers et propriétaires. Et ces deux groupes, fournissant ensemble 1 122 noms, laissent bien peu de place aux professions libérales,

à la phalange sacrée des artistes, qui, au nombre de 22, arrivent bons derniers.

J'ajoute que, si l'on jette un regard plus indiscret sur les noms de tous ces jurés, on voit sans doute quelques noms connus et même illustres resplendir au milieu de la foule; mais ces noms sont bien rares, et on ne peut qu'être frappé du soin avec lequel les commissions multiplient les choix les plus modestes, alors qu'il leur serait aisé de multiplier les plus brillans. Je ne veux pas dire par là que des hommes brillans jugeraient mieux que des hommes modestes, et, à vrai dire, je n'en crois rien; j'entends à présent me borner à constater des faits. Ajoutons au tableau encore un peu de statistique, mais, bien entendu, de la statistique discrète, qui ne peut désigner personne par son nom. Sur nos 1500 jurés, j'aperçois, en étant très large, les noms de 33 ou 34 Parisiens célèbres ou puissans, ou simplement connus. Je vois les directeurs d'une grande revue et le secrétaire de rédaction d'une autre, deux académiciens, trois ou quatre peintres, quelques hommes de lettres, deux membres de l'Institut, un grand banquier, deux grands éditeurs, et c'est à peu près tout, sauf (j'allais l'oublier!) le directeur d'un grand moulin qui n'est pas fort loin de Montmartre. Telle est, ou, si l'on veut, telle était, hier encore, la liste du jury parisien.

Il est aisé de voir que d'une telle liste l'élément populaire et l'aristocratie de tous ordres sont également exclus. Ce jury parisien résultant de la loi de 1872 s'éloigne également du jury populaire de 1848, et du jury qui, dans la plupart des nations européennes, est recruté à l'heure actuelle par voie de sélection, au moyen d'un système dit « des catégories ».

Soit que le jury, considéré au point de vue politique, ait un caractère représentatif et constitue une « émanation du peuple souverain, » soit qu'on l'envisage simplement dans son rôle judiciaire et comme « une garantie de bonne justice, » on peut être surpris que la méthode actuelle de recrutement ait pour effet d'écarter d'une tâche aussi délicate tous ou presque tous ceux qui, dans le peuple même et, si l'on veut, dans le prolétariat, dans les arts, dans les lettres, l'enseignement et les hautes fonctions, constituent la richesse de l'organisme social, le sang et le cerveau de la cité.

Un grand nombre de bons esprits croient que la réforme du jury devra consister dans la réforme de son recrutement. Les uns croient pouvoir établir par des faits que le meilleur jury a été le jury populaire. Les autres rêvent, pour Paris au moins, une liste éclatante : trois mille noms brillans! un Panthéon moderne : le tout-Paris des assises!

Quatorze fois depuis qu'il existe, c'est-à-dire depuis un siècle, le jury français a été l'objet de réformes et de retouches dans son mode de recrutement. Faut-il souhaiter et préparer une quinzième expérience ?

Nous réservons l'examen de cette question à une autre partie de ces études. Ici, en recherchant la composition du jury parisien, nous n'avons eu pour but que de savoir exactement quels sont les hommes qui vont accomplir devant nous leur besogne de justiciers.

VII

Il y a dans notre jury :

18 commerçans, 8 propriétaires ou rentiers, 1 écrivain célèbre, 1 capitaine retraité, 1 chef de bureau, 3 architectes, 3 commis ou employés, 1 ouvrier charpentier, 1 professeur, 2 ingénieurs, 1 médecin.

A l'appel de son nom, chacun a répondu : *Présent*. Voici l'heure instructive où « ceux qui ont des motifs d'excuse à faire valoir » vont les présenter. Celui qui a assisté à ce spectacle est fixé sur l'empressement des Parisiens à remplir les fonctions de juré !

Au moment où nous sommes, deux groupes se constituent : le groupe des consciencieux qui prétendent accomplir leur mandat, et le groupe des fuyards décidés à s'évader à tout prix et cherchant à leur fuite un prétexte légal. Cette dernière catégorie a des subdivisions. D'abord ceux qui organisent savamment une retraite définitive, une retraite sanctionnée par l'arrêt de la Cour qui va statuer sur les excuses. Ceux-là ont su se procurer une pièce sérieuse, un bon certificat. D'autres, moins ambitieux, ne vont pas jusqu'à solliciter leur radiation de la liste de session, mais ils sont décidés à découvrir chaque matin un motif plausible d'être libérés pour la journée.

Ces derniers, assez observateurs, et renseignés par quelqu'un dans la coulisse, varieront leurs moyens, siégeront une fois ou deux, « pour ne pas se faire trop remarquer. » Le matin, vers onze heures, on les verra affairés, tantôt dans les couloirs, guettant l'avocat, tantôt auprès du cabinet de l'avocat général. Le pouvoir de récusation appartient à la défense et à l'accusation, et il se trouve que ce pouvoir, si rébarbatif d'apparence et qui a pour base la méfiance, devient dans la pratique un aimable pouvoir, semblable dans les mains de ceux qui l'exercent au droit de grâce d'un souverain.

Pour être récusé, le juré insidieux observe les figures. Tantôt c'est la mine de l'avocat, tantôt celle de l'avocat général qui « lui revient » et le dispose à l'attaque. D'ailleurs, s'il échoue

près de l'un, il se retournera vers l'autre. Tous deux seront aimables; car chacun, dans l'intérêt de la défense ou dans l'intérêt de la vindicte publique, cherche à se concilier son jury. A l'avocat, le juré qui veut fuir n'a point d'excuse à donner : un mot seulement, accompagné, suivant les caractères, d'un salut ou d'un coup de coude avec un clignement d'yeux : « Maître, récusez-moi ! » Et le maître récuse. A l'avocat général le juré doit fournir un prétexte, qui ne sera pas examiné d'un œil trop farouche... Et il s'en ira, libre et content. Il est à remarquer que ceux qui cherchent ainsi à s'esquiver par tous les moyens sont précisément ceux qui semblent avoir le moins d'excuses véritables; ceux qui appartiennent à la catégorie sociale la plus élevée, la moins préoccupée du pain de chaque jour. C'est surtout dans le groupe de nos 18 petits négocians qu'il faudra chercher « ceux qui restent. »

L'ouvrier charpentier, « qui a besoin de son travail manuel et journalier pour vivre », a fait valoir la dispense formelle de la loi. Avec lui a disparu de notre liste de session tout élément populaire.

Des vides se sont faits dans les rangs déjà clairsemés de ceux qui représentaient les professions libérales. L'écrivain célèbre est resté, parce qu'il n'a jamais vu fonctionner les assises, et qu'il n'est pas fâché de voir une fois la pièce de l'Ambigu se réaliser dans quelque drame véritable. Mais pourquoi donc ces petits commerçans sont-ils si fermes à leur poste? Ils sont pourtant, plus que les autres, asservis à des nécessités impérieuses, et l'inventaire est là qui les talonne.

Que sais-je? Une gloriole « de quartier ». Dans le milieu où le jury se recrute, c'est un grade d'être juré; cela se sait et se répète entre voisins. Puis aussi, le goût du spectacle. Enfin il nous est permis de croire, et ceci vaudrait mieux, qu'à mesure qu'on descend des sommets sociaux le sentiment du « concours civique » (je ne dis pas de l'héroïsme civique) apparaît dans les âmes, nuageux encore, mais déjà plus distinct.

Quoi qu'il en soit, la liste est faite, la Cour a statué sur les excuses; elle a du même coup écarté quelques négocians faillis ou condamnés pour tromperie qui étaient parvenus (cela arrive assez souvent) à se glisser sur la liste annuelle. La liste de service étant constituée, les jurés restans, au nombre de trente au moins, « montent dans leur salle. » Ils vont y attendre le moment de rejoindre la Cour, qui procédera tout à l'heure en chambre du conseil à la formation du jury de jugement pour l'affaire du jour.

Ainsi groupés pour la première fois, que pensent tous ces hommes? Ils étaient tout à l'heure inquiets et recueillis, et tels ils sont encore. Tout trahit en eux le malaise honorable de petites

gens, qui savent combien il faut de temps et de peine pour apprendre un petit métier, et qui sont bien confus de se voir tout à coup et sans aucun apprentissage chargés de faire le plus grand des métiers sans doute : celui qui consiste à rendre la justice, à distribuer les peines, la vie, la délivrance et peut-être la mort. Que cherchent donc ces mines inquiètes? Elles cherchent un maître, elles veulent un enseignement. Ce sont mines de gens qui sentent le besoin de se mettre à l'école, et réclament un instructeur.

Il faut avoir vécu auprès des jurés pour se rendre compte de l'importance qu'acquiert dans leur milieu l'homme « informé », autorisé à un degré quelconque à enseigner « ce qu'il faut faire, » à dire « ce qui va se passer. » L'ancien juré, par exemple, celui qui a déjà « fait une session, » prend une autorité incroyable. Heureux les jurés, heureuse la justice, si ce vétéran n'est pas un sot pourvu de faconde, qui va éblouir ses collègues et les conduire avec éclat à de médiocres sentences! Tout est perdu quand le jury « possède un orateur! » Car le propre des gens inexpérimentés qui veulent se mettre en apprentissage est souvent de choisir l'école à l'éclat de l'enseigne, au tapage du professeur.

« Mais, dira-t-on, c'est le débat public qui va éclairer le juré ; c'est ce débat qui sera son école et qui satisfera son légitime besoin d'apprendre. » N'allons pas aussi vite. Nous verrons tout à l'heure si dans chaque affaire déterminée l'*enquête orale* peut suffire à instruire les jurés.

Nous les examinons à ce moment où, à peine constitués, ils sentent le louable désir d'étudier leur métier de juge, songeant à l'affreuse nécessité de tout apprendre en une quinzaine, et de mettre en même temps en œuvre les notions qu'ils vont acquérir. De tous côtés ils regardent, ils s'informent. Leurs yeux rencontrent d'abord l'*Instruction* « affichée en gros caractères dans le lieu le plus apparent de leur chambre. » Ils lisent ce texte, ils le dévorent. Il faut le reproduire tout entier.

La loi ne demande pas compte aux jurés des moyens par lesquels ils se sont convaincus ; elle ne leur prescrit point de règles desquelles ils doivent faire particulièrement dépendre la plénitude et la suffisance d'une preuve: elle leur prescrit de s'interroger eux-mêmes dans le silence et le recueillement, et de chercher dans la sincérité de leur conscience quelle impression ont faite sur leur raison les preuves rapportées contre l'accusé et les moyens de sa défense. La loi ne leur dit point: *Vous tiendrez pour vrai tout fait attesté par tel ou tel nombre de témoins;* elle ne leur dit pas non plus: *Vous ne regarderez pas comme suffisamment établie toute preuve qui ne sera pas formée de tel procès-verbal, de tant de témoins ou de tant d'indices;* elle ne leur fait que cette seule question, qui renferme toute la mesure de leur devoir: *Avez-vous une intime conviction?* — Ce qu'il est bien essentiel de ne pas perdre de vue, c'est que toute la délibération du jury porte sur l'acte d'ac-

cusation ; c'est aux faits qui le constituent et qui en dépendent qu'ils doivent uniquement s'attacher, et ils manquent à leur premier devoir lorsque, pensant aux dispositions des lois pénales, ils considèrent les suites que pourra avoir, par rapport à l'accusé, la déclaration qu'ils ont à faire. Leur mission n'a pas pour objet la poursuite ni la punition des délits : ils ne sont appelés que pour décider si l'accusé est ou non coupable du crime qu'on lui impute.

Ce texte, qui est reproduit presque intégralement dans plusieurs des législations de l'Europe, constitue donc pour le juré, au premier pas de sa carrière, une sorte de *vade mecum* philosophique.

Les commentaires enthousiastes n'ont pas manqué à ce morceau, tout imprégné de lyrisme judiciaire. Cependant, à voir les choses de près, cet article 342 du Code d'instruction criminelle, qui déborde d'ailleurs d'intentions excellentes, ne peut offrir à nos jurés pour les guider dans leurs ténèbres que les lueurs les plus vagues et peut-être même les plus fausses. Ce texte, qui est un résumé de l'article 372 du Code du 3 Brumaire an IV rédigé par Merlin, est moins une instruction à des hommes simples, tirés des rangs des citoyens, qu'une justification philosophique, abstraite et confuse, des principes sur lesquels on entendait fonder l'institution du jury.

La loi, dit-on d'abord au juré, ne vous prescrit point de règles d'après lesquelles une preuve doive être admise ou rejetée. Qu'est-ce que cela veut dire?

Cela veut dire que l'ancien système des « preuves légales » est définitivement ruiné, et que le législateur y a substitué le système des « preuves morales ». Dans sa portée historique et philosophique, cette phrase a donc un sens qui doit échapper totalement aux dix-huit membres du petit commerce qui composent notre jury.

Sans doute on pourra la lui expliquer en disant : que le jury peut toujours acquitter, quels que soient le nombre et l'importance des preuves; qu'il peut toujours condamner, quelle que soit l'indigence des preuves. Mais ceci même pour les jurés ne signifiera qu'une chose : c'est que, s'ils n'ont aucune barrière, ils n'ont aussi aucun guide.

Dans d'autres pays (en Angleterre par exemple), bien que les jurés soient maîtres de leur verdict, on admet une *théorie des preuves*, c'est-à-dire des règles qui sont le résultat soit des statuts, soit d'anciennes traditions. Il y a des choses que l'accusateur et l'avocat (placés, comme cela devrait être chez nous, sur un pied de parfaite égalité) *ne peuvent pas et n'essaient pas de dire*. Il y a des dépositions (les témoignages par ouï-dire, par exemple) qu'il est

défendu d'invoquer. De tout cela il résulte que les jurés, quoique toujours libres et souverains, ne se sentent point *au-dessus de la loi*. Et c'est précisément une sensation de despotisme, d'arbitraire absolu, que le membre de phrase de Merlin a pour résultat de faire naître dans l'âme de nos jurés.

Il a été d'ailleurs d'autant plus facile de donner à cette phrase des interprétations fantaisistes devant le jury, qu'elle ne peut avoir pour lui que la signification la plus vague.

La seconde partie de ce discours, adressé par Merlin aux jurés de notre siècle au nom de la philosophie du siècle dernier, est un peu plus saisissable que la première. Elle prescrit au juré de descendre en lui-même, d'interroger sa conscience, de chercher quelle *impression* il a reçue au cours du débat.

L'*impression!* Au milieu de ces phrases vagues, voilà le mot qui domine, qui donne sa couleur, sa tendance définitive à la juridiction. Le jury doit juger sur ses impressions, c'est là la seule idée précise et caractéristique qui se dégage du texte cité. Le jury, d'après la loi même, sera une sorte d'enregistreur d'émotions, de plaque photographique où iront se superposer des traits, des images de toutes sortes. L'art de choisir, de débrouiller, de réagir au moyen de son intelligence, de son expérience, après que les impressions ont été subies; cet art, qui est tout l'art du juge, est étranger au jury; la loi ne cherche pas à le lui apprendre, ne lui conseille pas de s'y essayer. Il ne doit pas être le peintre qui dispose, combine les couleurs : il doit être la toile qui subit ces couleurs variées, et qui prend finalement la teinte de la dernière ou de la plus active. Le jury décidera « dans la sincérité de sa conscience » d'après *la plus forte des impressions qu'il aura subies.*

Enfin, l'article 342 s'achève par cette distinction célèbre du « fait » et du « droit » qui est le principe même de notre juridiction criminelle, et peut-être une des causes de son imperfection.

Les jurés doivent « s'attacher uniquement aux faits qui constituent l'acte d'accusation. » Le domaine du droit leur est sévèrement interdit. Ils ne sauraient, sans « manquer à leur premier devoir, penser aux dispositions des lois pénales » et « considérer les suites que pourra avoir, par rapport à l'accusé, la déclaration qu'ils ont à faire. »

Que d'erreurs, de soupçons, de calomnies et d'équivoques, que de sentences mauvaises sont nées de cette prescription bizarre, qui ne saurait être et qui n'est point obéie ! « La première question, disait Tronchet, homme sage et raisonnable, à la séance du jeudi 29 avril 1790, est de savoir si vous admettrez des jurés destinés à distinguer le fait et le droit... *Cette distinction est et sera toujours impraticable.* » Et Robespierre de répondre : « Les

faits sont toujours les faits; le commun des hommes peut en être juge. » Une expérience de cent ans semble bien avoir donné raison à Tronchet et tort à Robespierre. Nous le verrons bientôt. Ici nous n'avons qu'à noter le trouble et la confusion que le texte emphatique de l'article 342 fait naître dans l'esprit du malheureux juré. Il revient à lui dire : « Seul parmi les Français, vous êtes censé ignorer la loi, et dans le moment même où vous auriez un besoin si pressant de fixer les regards sur elle. Ne tentez pas de la connaître, vous commettriez une mauvaise action! C'est en vous-même qu'il vous faut trouver de quoi suppléer aux enseignemens de tous les codes. Rentrez donc en vous-même! »

Mais une cloche a retenti : avant de rentrer en eux-mêmes, il faut que les jurés se rendent à l'audience; voici qu'on les appelle en chambre du conseil. Ils descendent un à un, pensant peut-être à la vague homélie qui jusqu'ici s'est seule offerte à leur besoin d'apprentissage. Quelques-uns, d'esprit avisé, ont demandé à un « ancien juré » des renseignemens que Merlin et le code n'avaient point prévus. D'autres, les moins fiers aiment, à cet instant critique de leur début dans la magistrature, à entrer en relations avec *le garçon de la Cour d'assises*, c'est-à-dire avec quelqu'un qui « sait » et qui « voit » tous les jours, qui peut d'un mot, d'un geste, d'un sourire, mettre un juré novice au courant des choses et des gens. Ce garçon prend vis-à-vis du juré une réelle importance. Il est par rapport au texte solennel de l'article 342 ce qu'un fait d'expérience, vu, réel et vécu, est à un système de métaphysique.

VIII

Donc, les jurés sont dans la chambre du conseil, dans cette salle haute et carrée, où leurs yeux, d'abord levés au plafond peint, aperçoivent une Justice grasse et blanche qui défend d'une main quelque innocence blonde, et menace de l'autre le crime brun et crépu. A gauche, les fenêtres; à droite, le grand mur où l'accusé se tient, debout entre ses gardes, adossé contre la plinthe, l'œil surpris, la paupière battante dans ce jour clair succédant tout à coup à l'obscurité des couloirs. En face des jurés, la cheminée très haute, surmontée du visage barbu d'Achille de Harlay. Au milieu de la salle, la table ovale à tapis vert, supportant l'urne et entourée des fauteuils où la Cour, en robes rouges, a pris place. Le président, tandis que chacun s'installe, debout et relevant sa manche, la main déjà plongée dans l'urne, regarde les jurés. Devant la cheminée, l'avocat prépare ses récusations, et d'un œil vif scrute ses juges, supputant à leur mine renfrognée ou débon-

naire ses chances d'acquittement. L'avocat général, assis à côté de la Cour, a intérêt aussi à étudier les physionomies de ces nouveaux jurés avec lesquels pendant quinze jours il va vivre.

Chacun observe, dans cette salle, et chacun est observé. Il y a dans l'atmosphère autre chose que la tristesse solennelle qui convient à ce lieu : il y a une froideur, une gêne visible. On dirait des troupes ennemies pendant quelque veillée des armes. Ces hommes cependant sont réunis pour accomplir une œuvre collective de paix sociale et de justice; leurs intentions à tous, répétons-le hautement, sont d'agir pour le mieux, pour le droit et la vérité. Comment donc semblent-ils tant se défier les uns des autres?

Ce juré, novice et désireux d'apprendre, n'a-t-il pas justement dans le magistrat l'éducateur tout trouvé, le conseiller naturel et légal de son inexpérience?

Mais non, ce juré inquiet est avant tout soupçonneux. Il a sur tous ceux qui l'entourent, sur le magistrat, sur l'avocat, même sur les bons gardes républicains, qu'il englobe dans la « police », une opinion préconçue et peu favorable que trahit l'attitude de sa personne endimanchée.

La robe rouge d'abord l'impressionne : cet uniforme de caste qui élève et maintient la barrière entre le juge de circonstance et le juge de profession.

Puis, le juré n'est-il pas convaincu, d'après son journal, d'après l'opinion courante de son milieu, que le magistrat a une tare professionnelle, un « calus » qui empêche tout sentiment humain de se frayer la route vers son cœur endurci? Ne croit-il pas que ce magistrat voit dans chaque accusé un coupable, d'avance condamné; que d'ailleurs il a un intérêt de premier ordre à ce que toute affaire s'achève par une condamnation rigoureuse; que les acquittemens lui sont comptés par « ses chefs », et même au ministère, comme de mauvais points à un élève peu diligent ou mal doué?

Sur l'avocat général son opinion est plus claire encore. Celui-ci, cela est convenu, sera toujours et quand même « l'accusateur » inexorable, sourd à toute défense, mort à toute pitié!

Mais l'impartialité la plus stricte et la plus délicate n'est-elle point l'office capital du président d'assises? Le juré peut-il l'ignorer?

Il l'ignore en effet, et comment, à première vue, ses soupçons seraient-ils dissipés à l'aspect de la Cour?

Président et accusateur ont tous deux le même costume, et, de rouge vêtus, familiers et échangeant des signes, ils sont assis dans deux fauteuils semblables, lorsque le défenseur et les jurés

eux-mêmes sont debout. Ce voisinage intime des conseillers et du ministère public, cette alliance créée par la fonction et l'uniforme, par les mœurs et les traditions, fortifient les soupçons de notre juré à l'égard des deux magistratures. Ne croit-il pas d'ailleurs, si la session comprend une affaire de presse, un procès politique, que ce président et cet avocat général vont se révéler à lui comme des « agens politiques, » « instrumens du pouvoir, » pliés et façonnés par leur éducation ou même « contraints directement au zèle le plus domestique » ?

Et ce jeune avocat qui, perdu dans ses manches, sautille d'un air vif devant la haute cheminée, que pense sur son compte notre ombrageux juré? Du mal, beaucoup de mal! Ce frais stagiaire qui va plaider d'office, gratuitement, cela va sans dire, et, tremblant sous sa robe, se donne un air de crânerie : n'est-il pas « le mensonge même, le mensonge insinuant, tentateur et intéressé! »

Notre juré se tient donc en garde contre tout le monde, et c'est avec un sentiment de visible méfiance qu'il écoute l'allocution du président.

Dans la suite de cette étude, nous allons voir le débat s'engager. Alors, peut-être, ce juré qui, à présent, n'est à personne, et que toute apparence de mainmise officielle sur sa conscience droite fait cabrer et rend indomptable, ce juré appartiendra « à qui saura le prendre », aux circonstances, à de futiles conjonctures, au mot bien ou mal dit, aux murmures de la foule, au vent qui arrive du dehors, à ces hasards perfides que le théâtre des Assises met en jeu. Sous son air renfrogné il veut être séduit, et nous verrons comment la séduction s'opère, parmi les incidens de l'enquête tumultueuse où celui qui voudra gagner ces juges incertains songera moins à les instruire qu'à bien connaître leurs goûts et leurs faiblesses; songera surtout à démêler le petit fait insignifiant qui, à leurs yeux de myopes, l'emportera enfin et produira la « petite secousse, » l'impression dernière qui fixera le verdict.

JEAN CRUPPI.

ORPHÉE A ROME[1]

... L'attention de Baldwin était moins absorbée par la réalité de ce théâtre romain que par les vagues réminiscences du passé :

— Il est curieux, dit-il, qu'un des rares lambeaux qui subsistent de mon vieux savoir musical, — car au temps où vous étiez encore une méchante petite fille, chère Donna Maria, et moi, un adolescent épris de chimères, j'aurais pu disserter sur *Orphée* pendant des heures, et nous aurions eu sans doute dans la *nursery* de terribles luttes gluckistes et piccinnistes, — il est curieux qu'une des rares impressions qui surnagent de mes jours d'enthousiasme pour le XVIIIe siècle soit celle du chanteur qui créa ce même opéra, de l'homme pour qui Gluck composa son *Orphée*.

— Ah ! s'écria vivement Donna Maria, contez-nous cela tout de suite. Je croyais, infortuné Baldwin, que vous alliez déclarer avoir oublié qu'une époque eût jamais existé où vous aimiez la musique ancienne.

Baldwin sourit mélancoliquement, de ce nouveau sourire à lui, qui touchait Donna Maria comme un soupir. De fait, il songeait combien il avait changé, non seulement depuis ces jours lointains de culte pour le XVIIIe siècle, mais depuis des temps beaucoup plus récens, même depuis la dernière fois qu'il avait vu Donna Maria. Cette chère petite personne, dans ses charmantes

(1) Ce morceau est extrait du nouveau recueil de dialogues que la femme distinguée qui signe Vernon Lee vient de donner pour suite à un autre ouvrage du même genre publié il y a quelques années et qui exprimait ses opinions personnelles sur nos devoirs, nos aspirations, les nuances subtiles des rapports humains, les problèmes enfin de la question sociale et de la vie spirituelle. Il est intéressant de lire *Althea* après *Baldwin* et d'y constater les évolutions de cet esprit sincère servi par des dons d'artiste et par un rare talent d'écrivain. (*Althea* by Vernon Lee; London, Osgood, Mac Ilvaine and Co.)

toilettes à la dernière mode et avec ses charmantes spontanéités en dehors de toute convention, lui semblait aussi étrangère que la musique même qui avait autrefois parlé si éloquemment à son âme, et qui allait à présent, il le prévoyait, lui dire si peu. Elle était devenue, comme cet opéra, une sorte de représentation, un spectacle extérieur, indifférent, inopinément et délicieusement varié, passant tantôt d'un babil frivole à l'expression de savantes théories, tantôt d'une véhémence sincère à des plaisanteries enfantines sur sa propre nature ensoleillée, impulsive, à coups de vent.

— Eh bien, oui, peut-être! répondit-il tandis que les violons commençaient à s'accorder pour l'ouverture. Peut-être ai-je réellement gardé du signor Gaëtano Guadagni — il s'appelait Guadagni et était Lombard, comme vous, Donna Maria — une impression plus nette que celle qui me reste de ce que j'étais au temps où je fis sa connaissance dans les vieux livres de musique et les mémoires d'autrefois. Par quel étrange caprice tire-t-on du passé telle créature oubliée, ou plutôt par quel caprice tel fantôme se décide-t-il à se manifester et à nous hanter? Quoi qu'il en soit, j'avais l'habitude de voir et d'entendre le signor Guadagni chaque fois que je tournais les pages d'*Orphée*, ou quand un de ses airs me traversait la mémoire. Vous souciez-vous d'entendre parler de mon ami le spectre? Et d'abord, mon ami Guadagni paraît avoir été un très beau personnage et un acteur de premier ordre, assez pour induire Garrick lui-même à lui donner des conseils. Il n'avait pas une grande voix, — beaucoup parmi les chanteurs les plus renommés de cette époque, où le chant était un grand art, se trouvaient dans le même cas, — préférant des airs peu chargés de notes, dont l'accompagnement était léger, les points d'orgue prolongés, comme Gluck les écrivait. Et il n'avait pas l'habitude pratiquée par d'autres artistes, — au moins ceux de ce temps-là qui modelaient les passages avec la respiration, — d'enfler et de diminuer régulièrement ces quelques notes; mais ayant la poitrine faible, il les attaquait d'emblée à pleine voix et les laissait s'amoindrir et s'éteindre, notes et phrases, comme une harpe éolienne ou comme un écho. Ne pouvez-vous l'imaginer faisant passer à travers ces chants, aux cadences constamment languissantes, un organe qui n'avait rien d'humain, ombre parmi les ombres de l'Hadès et des Champs Élysées? Mais ce qui me frappait le plus dans les récits relatifs à cet homme, c'est que, comme acteur, il semble avoir été précisément ce qui est requis dans un opéra, et surtout dans un opéra peu mouvementé quant à l'action, lyrique plus que dramatique, tel qu'est *Orphée*. Car on nous rapporte que son jeu n'était pas simplement pathétique et passionné,

mais extraordinairement intéressant à regarder. Le vieux Burney dit que ses gestes eussent été d'excellentes études pour un statuaire, et on s'éloignait avec le souvenir d'une succession ininterrompue, ondoyant et variant avec la musique, de mouvemens nobles et beaux, complétant par leur spontanéité, leur charme et leur puissance suggestive le genre de poésie pénétrante de la musique et de la légende, celle-ci parfumée, indépendamment de la beauté qui lui est propre, du sentiment de tous les poètes qui l'ont redite et de tous les siècles qui l'ont écoutée. Il est difficile de définir avec des mots ce que je sens devoir être le jeu idéal d'un acteur d'opéra, chose qui diffère complètement de l'exécution d'une simple pièce parlée; le mouvement et l'expression doivent obéir aux mêmes nécessités de mesure, de grâce et de noblesse que les mélodies, et paraître aussi spontanés, inévitables et inconsciens que les airs qui sortent des lèvres du chanteur. Pensez à ce que dut être, exécuté ainsi, l'*Orphée* de Gluck, à toute cette poésie animée dans ce grand artiste! Pauvre vieux signor Guadagni, — continua Baldwin après une pause, en riant de son enthousiasme pour un chanteur qu'il n'avait jamais entendu, — sa fin fut pathétique. Au lieu d'être empoisonné ou percé de part en part par quelque mari jaloux, ou bien, le front ceint encore des lauriers d'*Orphée*, exilé par le frère de quelque princesse électorale trop sensible, il eut le malheur de devenir un paisible citoyen de Padoue, d'être longtemps vieux, et, dans sa vieillesse, de tomber en enfance. Certain jeune lord Mount Edgcamb, dont la famille avait adoré Guadagni, en Angleterre, alla le voir quand il fit le grand tour, et trouva le pauvre vieil Orphée occupé à jouer avec un guignol d'enfant. N'était-ce pas à la fois triste et comique? Et le pire n'est-il pas qu'il soit mort et disparu, enterré dans un coin de Padoue, et qu'aucun de nous ne puisse jamais le voir ni l'entendre.

— Qui sait? répondit Donna Maria d'un petit air mystérieusement excité.

Elle avait écouté avec un intérêt extraordinaire et (Baldwin l'avait remarqué) s'était visiblement efforcée de supprimer toute sa gamme d'exclamations; puis, vers la fin du panégyrique de ce chanteur depuis longtemps silencieux, elle avait intimé de l'œil et du geste à leur ami Carlo un ordre de discrétion péremptoire.

— Qui sait? Évidemment, quelque chose de surnaturel entoure votre ami Guadagni et, puisqu'il a eu le caprice de vous hanter, ne croyez-vous pas qu'il puisse lui prendre un jour ou l'autre la fantaisie de nous réapparaître sur la terre?

Mais Baldwin était déjà retombé dans cette indifférence nonchalante qui semblait être devenue son état normal.

— Je pense, dit Carlo, s'avançant sur le devant de la loge tandis que les violons allaient attaquer l'ouverture, que ce serait une grande erreur de la part de ce délicieux fantôme du XVIIIe siècle de réapparaître devant Baldwin ; il courrait le risque d'être froidement accueilli, son aventure rappellerait celle des dieux exilés de Heine, qui revinrent pour trouver leurs temples dédiés à la Vierge et leurs bois sacrés utilisés comme bûches à brûler. Baldwin ne s'occupe guère plus de la musique de nos pères qu'il ne s'occupe — réellement et activement — de sculpture antique. En se laissant absorber par d'autres soucis, en négligeant l'art pour ce qu'il appelle des intérêts plus pratiques, Baldwin est devenu un moderne.

Donna Maria ferma son éventail avec une vivacité belliqueuse, menaçante pour ce chef-d'œuvre Louis XV.

— Baldwin a eu une congestion au cerveau et la malaria, s'écria-t-elle. C'est peut-être ce que vous appelez devenir moderne ; et Baldwin a laissé les terribles questions du jour, paupérisme, scepticisme, les horreurs de toutes classes, envahir son âme au point de ne pouvoir songer à autre chose. Maintenant il se trouve dans l'impossibilité de jouir d'aucun art ou d'aucun objet plaisant et simple, quel qu'il soit.

— Pardonnez-moi, Donna Maria, répondit Carlo, souriant de son humeur guerrière. Je maintiens que la préoccupation de ces horribles conceptions modernes, — qui, considérées au seul point de vue de leur valeur psychologique, m'intéressent en effet, — ont eu pour résultat, non pas de rendre notre ami indifférent à tout art, mais de le métamorphoser en un homme complètement moderne pour qui tout art classique, — celui de Phidias comme celui de Gluck, — peut avoir une valeur intellectuelle, historique, mais sans la réelle valeur artistique, celle qui consisterait à être l'expression de son âme, de ses aspirations, de ses besoins, de ses faiblesses.

— Où donc est le plaisir d'exprimer toutes ces misérables choses? commença impétueusement Donna Maria.

Elle s'arrêta, car au moment même les premières notes de l'ouverture, les premières notes vibrantes de cet orchestre de violons vinrent frémir à travers le théâtre, comme le vent disperse les nuages à travers les panaches des pins de la montagne.

Quelques minutes plus tard, toute discussion était oubliée. Dans le chœur des pleureuses qui se succédaient lentement, s'affaissant de douleur autour de la tombe d'Eurydice, s'échappèrent inopinément, mais avec la lenteur rythmée de larmes qui tombent, quatre notes d'une voix surprenante ; Orphée arpentait la scène et gravissait les degrés du tombeau. Ces quatre notes,

soutenant le nom d'Eurydice, appartenaient à une voix de mezzo-soprano. Mais au lieu du fait troublant d'une femme habillée en homme, elles transmettaient tout à fait simplement, naturellement et irréfutablement à l'auditeur l'existence d'un monde de poésie et de roman, et la présence d'un demi-dieu. La frêle créature penchée sur la tombe, suspendant ses guirlandes avec des doigts distraits et des yeux qui ne voyaient pas, était en réalité une femme. On le constatait en une seconde, mais en une seconde aussi on l'avait oublié. Et quand, après avoir congédié les prétendus bergers et bergères, tous maquillés et emperruqués, introduits là pour le ballet, Orphée, avec l'expression et l'allure d'un jeune faune mélancolique, s'avança gémissant sur la perte d'Eurydice et la redemanda aux dieux, cette scène italienne de cinquième ordre, ces arbres de carton et ces rochers de bois avaient disparu et un nouveau théâtre les avait remplacés, — une vallée de Thessalie, composée du bruissement des violons, des échos tremblans du hautbois solitaire, des notes fraîches et sonores de cette voix jeune et souple.

— Il est étrange, dit Donna Maria quand le rideau fut tombé à la fin du premier acte, qu'une des choses qui nous plaisent le plus et qui sont surtout applaudies, ce dernier air qu'il — car ma pensée la change en *il* — cet air qu'il chante d'une voix et d'un style si larges (ne semble-t-elle pas jouir vraiment de tous ces petits trilles et grupetti, ou les lancer parce qu'elle est heureuse?) — il est étrange que cet air ne soit pas du tout de Gluck, au moins à ce qu'on raconte. Est-ce vrai, Baldwin?

— Rien de plus vrai, répondit Baldwin. Ce dernier air du premier acte est d'un nommé Bertoni qui, de son temps, n'avait pas grand renom, et il a pris place dans la partition d'*Orphée* par le caprice de quelque chanteur, puis il y est resté, faute de mieux. Moi, je trouve quelque chose de pathétique dans la survivance de ce chant d'un médiocre de troisième catégorie (je ne médis nullement de l'air en lui-même), quand ceux des plus illustres rivaux de Gluck, Piccinni, Jomelli, Sacchini, ont été complètement oubliés.

— Je suis bien aise aussi que l'air de Bertoni soit resté, ajouta Carlo. Comme il ne fait pas disparate avec le reste, cela prouve que Gluck, après tout, était, comme un autre, homme du XVIIIe siècle. Nous devrions en déduire ce que Donna Maria n'admet pas, que toute cette musique d'*Orphée* ne peut nous plaire qu'à titre de résurrection, qu'elle nous intéresse, et même, quand nous sommes dans l'état d'esprit voulu, nous donne une certaine somme de plaisir sans pouvoir jamais devenir une réalité dans notre vie intellectuelle comme Schumann et Wagner, et même comme Grieg

et Boïto, parce qu'elle n'est pas le produit de notre propre temps et de notre propre esprit. Je ne parle pas de la partie technique de l'œuvre; l'orchestration de Gluck est, cela va sans dire, misérablement mince comparée à celle d'aujourd'hui; mais les airs de Gluck, comme technique, sont peut-être préférables aux nôtres; et cet accompagnement, composé uniquement de violons, avec un hautbois, une harpe ou un cor surgissant au besoin pour jouer un motif à lui, ou pour souligner tel passage spécial, est tout à fait approprié à ces airs si chantans, si bien écrits pour la voix, de même que le volumineux instrument, aux sons déchaînés et éblouissans, qu'est notre orchestre moderne composé de cinquante instrumens différens, est tout à fait en rapport avec la déclamation passionnée de nos compositeurs. Remarquez que je n'ai pas insinué une seule fois qu'*Orphée* ne fût pas une grande et parfaite œuvre d'art. Ce que je maintiens, c'est qu'il est l'œuvre d'un passé entièrement suranné, d'un art absolument éteint, et que, produit en complète inconscience de ce que devait être l'âme moderne, il ne répond plus à nos besoins, à nous autres modernes.

— Mais à ce compte-là, s'écria Donna Maria irritée, vous expulseriez tout art dont nous ne sommes pas les créateurs, vous renonceriez à Homère, à Dante, à Raphaël, et à tout ce qu'on a jamais pu déterrer de statues antiques!

— En effet, j'y renonce, répondit Carlo avec calme; je renonce délibérément à toutes ces légions d'hommes et de femmes blancs et nus, immobiles et impassibles, que l'antiquité nous a légués; créatures dont l'état mental (en admettant qu'elles en aient un) n'a plus le moindre lien avec le nôtre, et dont nous ne pouvons apprécier le mérite plastique qu'à travers une étude approfondie, consacrée, remarquez-le bien, spécialement à elles, puisque toutes nos idées du beau dans le nu sont empruntées à ces mêmes statues. Et de même qu'on ne peut apprécier une statue antique et en jouir qu'à travers une étude des statues antiques, ainsi, je le maintiens, on ne peut jouir d'un opéra de Gluck qu'après une étude sérieuse de Gluck et de ses contemporains. Car je ne crois pas que le public de ce théâtre, quoiqu'il applaudisse beaucoup, prenne à cette musique le plaisir que prendraient ceux-ci au *Trouvère* de Verdi, et ceux-là au *Tristan* de Wagner. Vous devez admettre que toute musique convenablement exécutée est plutôt une jouissance, tout comme n'importe quelle statue bien faite est intéressante à regarder, quoiqu'une statue de Rodin puisse avoir plus d'intérêt pour nous qu'une œuvre de Phidias?

— Que répondez-vous, Baldwin? demanda Donna Maria espérant que, comme autrefois, son vieil ami aurait bientôt fait d'attaquer toutes les hérésies modernes.

Mais Baldwin paraissait peu disposé à se mêler à la conversation.

— Je pense, dit-il, qu'il y a beaucoup de vrai dans ce qu'avance Carlo. Seulement, pour ce qui regarde l'antique, je dois lui rappeler que nous ne jouissons d'aucun art, quel qu'il soit, sans un certain apprentissage. Une dame de comptoir par Manet peut éventuellement intéresser davantage l'homme moderne qu'une Madone de Raphaël; mais il ne s'intéressera à aucune des deux en tant qu'œuvre d'art, sans une certaine habitude préalable : les gens ont besoin d'apprendre l'effet qu'un mur couvert d'affiches produit à une certaine distance, tout autant que de savoir comment un bras nu se plie dans une certaine action. Par le fait, la sculpture antique leur a enseigné à demi une de ces choses, et la peinture moderne ne leur a pas encore appris l'autre, puisqu'on soutient habituellement qu'elle dit des mensonges. Oh! non, l'initiation préalable ne prouve rien contre le pouvoir réel d'aucun art : à tous, il nous faut un peu de temps avant de discerner les beautés de quelque paysage nouveau; il semblerait que nous ayons requis tous les siècles des siècles pour sentir le charme d'un ciel gris et d'une route humide. Mais quant à la musique, je confesse qu'il y a une différence due au fait qu'elle n'imite pas les choses qui nous entourent, et aussi à ce qu'il n'y a pas d'époque précise pour maintenir dans leur fraîcheur, par des exécutions répétées, les genres différens de tous les différens siècles; une représentation comme celle-ci est nécessairement exceptionnelle, et c'est une résurrection. La question reste : « Rendons-nous la vie à une œuvre viable ou galvanisons-nous un cadavre? » J'ai trop aimé cette vieille musique, et je me soucie trop peu maintenant de la musique quelle qu'elle soit, pour être capable de répondre.

— Oh! cette malaria, cette malaria! gémit Donna Maria, pas seulement la malaria physique, mais l'autre, toutes les atroces préoccupations qui, comme l'air d'un hôpital mal organisé, rendent les gens modernes tout à fait malades, ou les poussent à vivre de drogues intellectuelles, d'absinthe, d'opium, de hachich, et Dieu sait de quelles autres ordures, comme les petits pessimistes et les *décadens* de Carlo!

— D'absinthe, de hachich ou d'opium, si vous voulez, répondit Carlo avec l'enthousiasme d'un néophyte, ou même, je vous l'accorde, de curare, ce médicament qui excite jusqu'à l'agonie les nerfs de la sensation et paralyse ceux de l'action. Je n'ai jamais dit que l'art des temps modernes soit du lait, de l'eau rougie, ou le vermouth et quinine que vous nous faites boire contre la fièvre après nos courses dans la Campagna. Mais, poison

ou non, cet art moderne, avec sa saveur âcre, sa force capiteuse, ses vapeurs fantastiques, nous a gâtés par rapport à un art comme celui-ci. Nous pouvons boire à cette source claire de la musique de Gluck et dire : « Oh ! oui, très bonne eau, tout à fait délicieuse et sans doute exempte d'aucune matière délétère ; » mais notre âme est encore altérée et nous retournons en hâte à Wagner et à Schumann, ou même à Grieg et à Fauré.

La colère de Donna Maria fut encore interrompue par le lever du rideau ; ou plutôt détournée de l'esthétique *décadente* de Carlo, pour s'appliquer à l'extrême médiocrité de la mise en scène, aux rangées de bonshommes Noëls et de dames en waterproofs gris qui rugissaient et gesticulaient aux portes de l'enfer comme des ombres malheureuses, et aux chaînes de Furies qui, la taille sanglée et les mollets saillans, cabriolaient alentour, sous la lueur rose des feux de Bengale.

— Écoutez, Baldwin, murmura-t-elle, se retournant vite et présentant son dos à la scène, écoutez, mais pour l'amour du ciel, ne regardez pas avant qu'on vous le dise.

Soudain, après le vacarme de ce chœur qui s'enfle et s'abaisse comme le flot impuissant et irrité sur la grève, on entendit les notes limpides et faibles d'une harpe, et la voix claire et fraîche, mais suppliante et découragée de ce jeune dieu des forêts, repoussé, puis revenant pour implorer encore, jusqu'à ce que le chœur bruyant des gardiens de l'enfer se ralentît et diminuât. Surpris par la pitié, il se laissa enfin fléchir et ordonna aux portes de l'Hadès de rouler sur leurs gonds.

— Maintenant, regardez, Baldwin, chuchota Donna Maria.

La foule des démons et des spectres s'était séparée, et au bas du sentier rocailleux qui conduisait aux enfers, arrivait Orphée, triomphant mais terrifié. La lumière de notre terre filtrant blafarde à travers les rochers, formait autour de sa tête une auréole bleue, spectrale ; elle blêmissait ses lèvres haletantes, ses mains qui tremblaient et argentait les cordes de sa lyre, les lauriers de sa couronne ; tandis qu'il descendait ainsi à pas rapides, entrecoupés, par l'épouvante, d'arrêts et de saccades, les vapeurs rouges de l'Enfer faisaient briller les broderies de son manteau, léchaient le bord de sa tunique et vacillaient en étranges splendeurs de rubis et d'or tout autour de lui.

— Ah ! s'écria Carlo avec un enthousiasme contenu, voilà une figure tout étincelante des feux de la joaillerie mystique, qui conviendrait à un de nos grands peintres préraphaélites ou à Gustave Moreau.

Le chœur qui faisait retentir maintenant un chant de bienvenue s'affaiblissait de plus en plus, semblait-il, en présence du

mortel victorieux, et Orphée, d'un bond, descendit des rochers; il descendit, mais seulement pour chanceler et s'affaisser tandis que la lumière de la terre et celle de l'enfer se confondaient en lueurs fantastiques autour de lui; l'effroi de ce monde souterrain l'avait saisi et plus encore l'étonnement éperdu de voir sa prière exaucée à l'improviste. Étendant le beau bras qui avait abrité sa jeune tête effarée, assourdie, il le lança joyeusement en l'air; de l'autre, il saisit sa lyre, et se précipita vers les portails embrasés, son visage changeant visiblement de la terreur au triomphe.

— Dieu, que c'est grand! s'écria Carlo, qui oubliait toutes ses théories sur l'insuffisance de la musique ancienne et se joignait à Donna Maria dans un accès de bravos frénétiques.

Pendant quelques instans, ils ne parlèrent pas. Carlo, assis au fond de la loge, fredonnait l'air du dernier chœur dont il rythmait la mesure sur le dos de sa chaise, comme s'il eût été composé la veille, au lieu de dater de cent vingt-cinq ans, et Donna Maria épiait l'effet produit sur Baldwin. Désappointée à la fin de son indifférence apparente, elle lui serra tout à coup la main :

— Eh bien, Baldwin, n'aimez-vous vraiment plus la musique ancienne?

Baldwin se mit à rire. — Quel est le nom de cette chanteuse? demanda-t-il simplement.

— Hélène Hastreiter, répondit Donna Maria.

— Vous pensiez peut-être, ajouta Carlo, qu'elle pouvait bien être le spectre du signor Guadagni?

II

— Oui, répondit Baldwin; j'ai passé toute la matinée au Vatican; et ce qui est encore plus satisfaisant, — vu du moins vos intentions classiques, — je suis tombé amoureux d'une petite Muse de marbre.

Donna Maria lui semblait alors une créature infiniment charmante, mais décidément comique, une enfant à qui l'on ne pouvait débiter que des fadaises et des contes de fées. Elle était venue le chercher, en splendide tenue de visites, avec sa livrée et ses chevaux fringans, déclarant qu'il était tout à fait indispensable qu'elle allât voir une douzaine de gens et déposer une vingtaine de cartes. Puis, avec une exclamation, un petit cri de délices sur la brise printanière et les rayons du soleil, elle avait annoncé qu'il était encore bien plus indispensable de se promener sur l'herbe de la villa Borghèse. Éparpillant ses cartes dans la voiture, elle avait saisi la main de Baldwin : — Il faut que je vous

parle très sérieusement, dit-elle. Je vous ai revu hier soir à *Orphée*. Et vous étiez au Vatican ce matin?

— N'êtes-vous pas contente de moi qui suis tombé amoureux de ma Muse? J'oublie de quoi elle est la Muse; en tous cas, ce n'est ni celle de l'économie politique, ni celle de la philosophie pessimiste.

— Je ne sais pas, répliqua gravement Donna Maria pendant que la voiture s'engageait dans le parc encore vide. Il faut que je découvre si vous êtes sincère, Baldwin. Il faut que vous soyez sérieux, car j'ai réfléchi sur d'importantes questions.

— Pas aux visites que vous étiez forcée de faire et aux conséquences irréparables de votre retard, Donna Maria?

— Lequel de nous deux est frivole, vous ou moi? demanda Donna Maria irritée. Écoutez. J'ai pensé tous ces jours-ci à ce que vous disiez, à ce que Carlo disait de vous tandis que nous étions à *Orphée*; peu importent les dissertations de Carlo sur lui-même : il n'est qu'un gamin et se lassera vite de sa pose de décadence et de morosité: d'ailleurs, il a joui terriblement d'*Orphée* et l'a avoué ensuite simplement, comme s'il n'avait pas prétendu le contraire toute la soirée, pauvre cher enfant! Mais pour vous, c'est différent, *caro* Baldwin. Si *Orphée* vous assomme, si toutes les belles choses dont vous vous occupiez jadis ne sont plus qu'autant de jouets abandonnés, si tout cela est vrai et demeure vrai, alors, vous êtes perdu, mon pauvre Baldwin. Vous pouvez aussi bien, en ce cas, cesser de vous tourmenter au sujet du paupérisme, du pessimisme, de vos responsabilités et de celles de chacun; vous ne ferez aucun bien, car votre esprit sera en tout aussi mauvais état que le reste du monde et ce ne sera pas vous qui pourrez améliorer les affaires. Ne m'interrompez pas et ne me dites pas que, pour être de quelque utilité, on doit avoir été remué par ces questions, qu'elles doivent nous avoir rendus malades. Je le sais à merveille, c'est logique. Mais pour contribuer à guérir le mal, il faut surmonter cet état de nausée, il faut être sain dans tous ses sentimens et envisager les choses comme elles sont, sans exagération et sans dégoût. C'est le langage que vous nous teniez autrefois; vous pouvez vous expliquer beaucoup mieux que moi. Seulement, on dirait que vous avez oublié; peut-être est-ce excès de fatigue ou parce que vous avez été malade? Et mon emploi est de vous raviver la mémoire. Je n'ai pas votre cerveau et ne puis expliquer pourquoi on doit aimer ce qui est classique et être en quelque sorte classique dans sa vie; mais je suis construite de telle façon que le classique me plaît, et je préfère être bien portante d'esprit, avant tout naturelle; je sens aussi que les anciens et Gœthe avaient raison,

qu'ils suivaient la pente de la nature, imitant les arbres, le soleil et le vent, — comprenez-vous? et je me sens jeune et suis résolue à rester telle, même à quatre-vingts ans, tandis que, tous tant que vous êtes, vous vieillissez et prenez de l'âge à plaisir. Voilà pourquoi je suis préoccupée d'*Orphée* et du Vatican; mon analyse là-dessus ne peut aller plus loin.

Baldwin écoutait attentivement, sans pouvoir s'empêcher de sourire de la gravité répandue sur ce cher visage enfantin rappelant dans son irrégularité celui d'un ange de Luini. Il semblait maintenant si naturel de se retrouver avec elle, d'éprouver les fluctuations de cette nature chaude, douce et impétueuse qui vous animait d'une vie plus intense et vous enveloppait d'un bonheur momentané comme la brise capricieuse, comme l'éclat du soleil de ce printemps romain, parmi les acacias sans feuilles et les majestueux chênes verts.

— Vous avez raison, chère Donna Maria, répondit-il. J'ai été malade moralement autant que physiquement, mais je m'en suis rendu compte, je l'ai regretté, j'ai soupiré après mon vieux moi; vous le voyez, je suis trop préoccupé de la misère du monde pour pouvoir jouir d'être pessimiste. Et j'ai associé cet état de maladie avec l'indifférence que je sens ou que j'ai sentie pour l'art que j'aimais. Croyez-vous que j'étais heureux l'autre soir de penser qu'*Orphée* ne me ferait plus aucun plaisir? Mais il faut que je vous raconte ma matinée au Vatican. Sachez que, tandis que je revenais vers l'Italie, je me demandais souvent quelle influence allait avoir sur moi, après deux mois de maladie devant cet art oriental, étranger et silencieux, un retour aux choses familières de l'antiquité. Je me souviens qu'un Janus à deux têtes, aux cheveux archaïquement bouclés, aux yeux étroits et sourians, m'a causé une légère angoisse de plaisir et de vieille connaissance retrouvée, quand je l'aperçus inopinément sur la fontaine d'un palais mauresque à Séville. Puis, j'allai à Naples. Au musée, je fus saisi d'un sentiment de familiarité avec l'antique, mais c'était une familiarité parente de l'indifférence et du mépris. Tout cet art, avec son extraordinaire perfection de talent hérité, semblait vide et en quelque sorte vulgaire; tous ces corps nus, florissans, bien bâtis, m'accablaient d'une impression d'ennui et de banalité, presque vulgaire. Ils avaient l'air de parler très haut, avec emphase, pour ne rien dire, comme font les gens communs. Je soupirais après quelque créature allégorique infiniment recherchée, après quelque hybride délicat entre le moyen âge et le XIXe siècle, par Burne Jones ou un élève de Burne Jones, après une créature d'anatomie douteuse, à la physionomie énigmatique. Je soupçonnais que j'étais en train de devenir ce que

Carlo appelle un moderne, un être qui ne cherche dans l'art qu'un miroir de sa propre personnalité. Et il en a été tout autrement. Vous allez rire, mais je goûte une joie d'enfant à l'idée que le Vatican n'a pas été pour moi ce matin une nouvelle édition du musée de Naples; j'y ai trouvé vraiment des jouissances prodigieuses.

Donna Maria avait brusquement interrompu Baldwin au milieu de son discours en sautant debout pour crier au cocher: « Arrêtez, arrêtez! » Car elle avait reconnu dans un sentier voisin l'élégante nourrice et le baby d'une amie. Sans s'excuser le moins du monde de cette interruption, elle se pencha par-dessus la capote de la voiture et, à genoux sur les coussins, elle lança de sa voix chaude et profonde un sonore : *O caro, caro!* à la vue de cette créature potelée, de ses fossettes, de sa petite mine boudeuse, de tout ce paquet de chair rose satinée et de soyeux cheveux blonds. Puis, elle revint à Baldwin et l'écouta très attentivement.

— Oui, j'ai bien joui ce matin, reprit-il, de ma visite au Vatican. Tout me plaisait, comme au temps de mon adolescence où je croyais que la beauté est la vérité, la vérité la beauté, que c'est tout ce que nous savons sur la terre et tout ce que nous avons besoin de savoir... ainsi de suite. J'aimais les sarcophages avec les grands masques qui les regardent béans, et les bains de porphyre, et l'eau jaillissante des fontaines; j'aimais les innombrables petits marbres subalternes, faunes, athlètes et Vénus qui ne sont de personne en particulier; j'aimais leur bonne humeur, leurs jolies formes, je les aimais d'être nombreux, de fourmiller partout.

— Maintenant pourquoi les aime-t-on? dit tout à coup Donna Maria, arrêtant la voiture et s'élançant dehors, du côté où les chevaux de marbre pataugent allégrement dans la fontaine centrale. Pourquoi les aime-t-on au lieu de les admirer simplement, et pourquoi sent-on qu'on a raison de les aimer?

— Mais il y a des gens qui ne les aiment pas, Donna Maria. Je ne les aimais pas à Naples, et Carlo dit que c'est par pure habitude, par pure convention que nous prétendons les aimer.

— C'est cela, répondit-elle triomphante, examinant l'eau qui jaillissait en éclaboussures vertes parmi les sabots des chevaux de pierre dont le temps et le lichen avaient doré les crinières. — C'est tout à fait cela. Pourquoi savons-nous que vous étiez dans un état morbide quand vous ressentiez à Naples de l'antipathie pour les antiques, et que les modernes de Carlo doivent être d'abominables gens, si l'antique ne leur plaît pas? J'y ai pensé très souvent, et maintenant je sais pourquoi. L'explication est la même que celle qui nous fait trouver malades — à moins qu'ils ne soient

complètement stupides — les gens qui n'éprouvent pas un plaisir beaucoup plus intense que la simple admiration, à la vue des nuages, errans comme aujourd'hui, des branches qui s'inclinent et de l'eau qui danse dans cette fontaine. — Regardez ces arbres en face de nous, continua-t-elle, indiquant avec son ombrelle un groupe de lauriers flexibles élançant sur le gazon court, étoilé d'anémones, leurs troncs réunis. Nous les admirons, mais nous faisons plus, car nous admirons aussi tout ce qui est bien fait, par exemple un horrible sonnet de Baudelaire ou un vilain saint espagnol de Zurbaran.

— Nous les aimons parce qu'ils sont beaux, n'est-ce pas assez ? ajouta Baldwin tandis qu'ils erraient sous un tunnel de branches de lierre entrelacées, noires et rugueuses comme des trompes de pachydermes, au bout duquel un petit temple circulaire étincelait blanc, aux rayons intermittens du soleil.

— Ce n'est pas seulement pour cela, car des objets morbides, ceux-là mêmes qui nous font éprouver un certain dégoût, ont quelquefois de la beauté : par exemple le sang qui coule de la tête décapitée du Maure de Regnault. Vous ne comprenez pas ce que je veux dire. Nous aimons ce ciel mouvant, ce vent qui frémit, nous aimons ces arbres, avec une sorte de sympathie pour la vie, la santé, la force qui est en eux. Nous distinguons dans les arbres, dans la façon dont ils étreignent la terre avec leurs racines, dardent leurs branches, et poussent leurs feuilles, le signe même de la vie, quelque chose qui dit : — Voilà ce que préfère la Nature, — quelque chose qui ressemble à ce que nous sentons quand nous sommes jeunes, sains et forts. Et il en est de même pour les statues : elles peuvent être de bons ou de mauvais antiques, mais nous distinguons en elles le genre de symétrie du corps, d'équilibre intellectuel, bref le genre de vie conforme aux intentions de la Nature et dont nous approchons quand nous sommes bien portans, simples et bons.

— Mais les intentions de la Nature, objecta tristement Baldwin, sont quelquefois que nous soyons faibles, malades et sans valeur, que nous n'étendions pas de fortes racines, que nous ne poussions pas des branches vigoureuses.

— Oui, mais alors la Nature se débarrasse de nous aussi vite qu'elle peut. Bien entendu, elle produit souvent des êtres faibles et misérables, mais elle ne les aime pas ; aussi, je suppose qu'elle les produit parce que, pour une raison ou pour une autre, elle ne peut pas s'en empêcher, répondit Donna Maria, qui avait une tendance païenne à personnifier. Et c'est pourquoi je souhaitais que votre visite au Vatican vous fît plaisir. C'est un signe de santé spirituelle.

— Quelle Grecque vous faites, Donna Maria! dit en riant Baldwin, pendant qu'ils s'asseyaient sur les marches de l'amphithéâtre, pour voir les séminaristes blancs et rouges jouer au ballon sur l'herbe, à l'ombre des pins, et les lézards s'élancer parmi les soucis nains et les gesses germant entre les pierres.

— Quant à cela, je n'en suis pas sûre, répondit Donna Maria, d'un ton méditatif en dessinant du bout de son ombrelle. Je n'aurais pas aimé les Grecs, pour bien des raisons, probablement. Peut-être, du reste, n'étaient-ils pas en toutes choses ce que j'entends par Grec. Et d'ailleurs, tout art, dans un temps ou dans l'autre, chaque fois qu'il a eu le grand souci de la beauté, a, en ce sens, été grec, quelque peu grecs que pussent être les gens qui le pratiquaient à cette époque. Titien est grec sous beaucoup de rapports, et Giorgione dans cette pastorale où des personnages jouent sous les arbres, et l'*Orphée* de Gluck est grec aussi, quoique Gluck ait porté perruque et pris du tabac. N'est-ce pas drôle de penser qu'il prisait?

— Vous arrivez juste à temps! cria Baldwin à Carlo, tandis que le jeune homme qui avait suivi la voiture depuis la porte, traversait le gazon hors d'haleine. Donna Maria explique en quoi consiste la santé de l'antique, du classique, et pourquoi nous en sommes tous partisans quand nous nous portons bien. A vous maintenant d'exposer une fois de plus pourquoi aucun moderne sincère ne peut en avoir le goût, et pourquoi il ne prend qu'un intérêt historique à l'*Orphée* de Gluck où, par parenthèse, j'apprends que vous, le moderne par excellence, vous êtes déjà retourné cinq fois.

— Au diable l'intérêt historique, au diable le classique et le moderne! s'écria Carlo, se jetant sur les degrés de l'hippodrome, un bras sous sa tête, les yeux fixés sur le ciel toujours mobile où des plaques d'un bleu humide et des guirlandes de nuées grises flottantes se pourchassaient, actionnées par le vent d'ouest. Nous sommes tous classiques en pareil lieu, un jour comme celui-ci. Voyez les lauriers s'inclinant sous le vent; voyez les chers lézards qui se précipitent alentour, les scarabées étrusques rouges et noirs parmi les feuilles d'acanthe (en voilà un qui court sur ma manche, Dieu le bénisse!); écoutez le vent du sud-ouest dans les branches des pins et dans le tronc des yeuses. Chut! voici les pins, un bruissement; ce sont les violons et les ténors. Et les chênes verts caverneux, — entendez-vous? — tout à fait différent; ce sont les violoncelles et les contrebasses, accompagnés par momens d'un gros coup de timbale quand une branche se casse. Puis il y a l'odeur des feuilles de laurier; le soleil les a déjà cuites à moitié, et la résine qui fond sur l'écorce des pins.

Délicieux!... Et il y a autre chose encore. Ah! il y a les jonquilles jaune pâle de votre corsage, Donna Maria! Comme vous avez eu raison de les apporter, puisque la nature n'a pas le bon sens d'en faire croître ici. Ai-je dit que j'étais moderne? Quelle idiotie! C'était la peluche rouge des fauteuils du théâtre qui m'en donnait la pensée. Entendez-vous?... L'ouverture d'*Orphée* — la, la, la; ta, ta, ta; ti, ti, ti — elle passe dans l'herbe à présent. Et voilà le premier chœur exécuté par les chênes verts. Ne vous attendez-vous pas à voir intervenir ces quatres notes — ces belles notes de mezzo, remuantes comme le son de l'alto : *Eurydice?* Ne vous attendez-vous pas à voir Orphée descendre les degrés de ce petit temple, le front penché, les mains négligemment pendantes, dans l'attitude de l'Antinoüs?

Et Carlo dont la tête reposait encore sur ses bras croisés, étendu sur les marches du cirque, chanta de sa forte voix de basse, les quatre notes fameuses : *Eurydice!*

Donna Maria et Baldwin se mirent à rire.

— Pourquoi riez-vous? demanda Carlo, interrompant sa représentation. Je suis très sérieux. Je suis classique, les arbres le sont, l'herbe et le firmament aussi : le monde entier est classique. Je suppose que vous ne vous attendez pas à m'entendre déclarer que je suis moderne?

— Tout cela est très bien, dit Donna Maria, creusant entre les marches de pierre, avec son ombrelle, une tache de verdure fraîche, mais il faut que je découvre comment tout cela s'enchaîne; pourquoi ce jour et ce lieu sont classiques, et ce qu'ils ont à faire avec les statues antiques, la musique de Gluck et le jeu de la Hastreiter? Libre à vous, Carlo, qui direz demain comme hier que le classique n'est qu'un amas de vieilleries, un affreux mélange de plâtre de Paris et de poudre à friser, de ne pas vous en occuper. Mais, *moi*, je suis immuablement classique et intéressée à savoir... Pourquoi une chose est-elle classique, Baldwin? Qu'est-ce qu'être classique?

— Le classique, répondit avec solennité Carlo qui, toujours couché, contemplait un de ses pieds tenu en équilibre et balancé en l'air, le classique, c'est l'idéal. Quant à l'idéal, eh bien, c'est la qualité qui est remarquable dans le classique. Et tout cela d'ailleurs a été inventé par feu Platon. — Eurydice!

— Tenez-vous tranquille, Carlo! s'écria Donna Maria; écoutez donc, il me faut une explication, Baldwin. Je comprends que certaines choses sont classiques parce qu'elles semblent comme ces arbres, cette herbe, ce ciel, suivre la pente de la Nature, vivre, je le répète, de la vie la plus simple, comme les statues, la musique de Gluck et bien d'autres choses. Tout cela revient-il à

votre théorie de la beauté qui est la vérité, de la vérité qui est la beauté?

— Oh, mon Dieu non ! exclama Baldwin; ce n'est que de la métaphysique, car il y a, vous le savez sans doute, chère Donna Maria, deux charmantes définitions de la beauté qui se contredisent violemment l'une l'autre et dont chacune cependant est également orthodoxe, — au surplus l'orthodoxie esthétique, comme d'autres orthodoxies, dépend de la conciliation de ces deux principes contradictoires. Selon la première, la beauté serait l'idéal, c'est-à-dire l'abstrait, chose qui n'existe pas en dehors de l'intelligence humaine. L'autre veut, comme Keats nous l'apprend, que la beauté soit la vérité, et la vérité la beauté, ce qui revient à dire, si cela veut dire quelque chose, que la beauté est ce qui existe réellement. Le résultat de cet aperçu métaphysique est que la moitié du monde, Zola en tête, explique et démontre perpétuellement que la vérité est la laideur, que la laideur est la vérité. De fait, la beauté est une qualité parfaitement distincte, ou une combinaison de qualités qui existent indépendamment de la vérité, laquelle est elle-même, par parenthèse, une qualité très relative. Ce que les élémens qui constituent l'impression désignée sous le nom de beauté peuvent être ou ne pas être, est un interminable sujet que la psychologie physiologique me semble beaucoup plus autorisée à résoudre que la simple métaphysique spéculative; mais, quels qu'ils soient, l'impression ou le groupe d'impressions appelé beauté, est une matière spécifique et distincte.

— Je comprends, répondit Donna Maria; mais ce n'est pas sur la beauté que j'ai besoin de me renseigner, c'est sur le genre spécial de beauté que nous appelons classique, que moi du moins je désigne ainsi, — celui de l'antique et d'*Orphée*. Il y a un autre genre de beauté tout aussi admirable, qui n'est pas classique, et qui n'a rien à faire avec un jour comme celui-ci, qui ne nous fait pas sentir que nous suivons la pente de la Nature. Par exemple, le genre de beauté du dernier acte de *Tristan*, le *Tristan* de Wagner. C'est beau, autant qu'*Orphée*, mais d'une beauté qui nous trouble et nous rend vaguement malades.

— Oh! dit Carlo; si vous appliquez des règles hygiéniques à la beauté, je cours chez moi jouer d'abord *Orphée*, puis *Tristan*, au piano.

— Faites, répliqua-t-elle avec mépris. Vous voyez, Baldwin, je suis hygiénique; je suis pratique. Aussi pourquoi n'appliquerais-je pas à la beauté des règles d'hygiène? C'est l'unique moyen de mesurer sa valeur pratique dans la vie.

Baldwin ne répondit pas. Il était frappé par cette simple remarque, si simplement énoncée par Donna Maria qui siégeait là,

parmi les rayons capricieux du soleil, revêtue de son uniforme mondain le plus élégant, comme quelque petite dryade antique, — divinité qui vivait en contact plus qu'habituel avec la Nature.

— Le classique serait-il ce genre de beauté qui est hygiénique? Je tiens à mon expression, Carlo. Est-ce le genre de beauté qui nous rend la vie plus douce?

Carlo s'était redressé, il réfléchissait.

— Oui, répondit-il, se substituant à Baldwin, le classique est ce que vous entendez par beauté hygiénique. Ce sont les choses telles qu'elles doivent être : les corps, — bras, jambes, dos et têtes, — tels qu'ils doivent être; c'est l'émotion telle qu'elle doit être; et c'est pourquoi je reviens à ma vieille théorie. Aucun genre d'art classique ne peut réellement exprimer, reproduire l'humanité comme elle est, parce que nos bras et nos jambes, nos pensées et nos émotions ne sont pas ce qu'ils doivent être; et c'est pourquoi tout art classique doit être nécessairement moins humain, moins puissant, moins grand par le fait, que l'art moderne qui n'est pas classique et qui représente nos corps et nos âmes, non comme ils devraient être, mais comme ils sont.

Baldwin sourit du retour de Carlo à ses théories. — *Eurydice!* chanta-t-il à demi-voix.

Carlo comprit la critique. — Eh bien, oui, répondit-il avec bonhomie, aujourd'hui, il arrive tout juste que je me sens classiquement disposé. C'est le temps, l'audition d'*Orphée* hier, la perspective de le réentendre ce soir; je suis heureux, et j'aime les choses qui sont ce qu'elles devraient être. Mais c'est là une disposition individuelle, un moment individuel. Vous attendez-vous à m'y voir souvent retomber?

— Très souvent, à chaque instant, répliqua Donna Maria irritée, sachant combien les misères de ce monde vous sont peu connues, et combien vous êtes jeune.

— Moins souvent, peut-être, pour cette raison même, reprit Baldwin; quand vous serez moins jeune et moins dégagé de pensées douloureuses, vous vous intéresserez peut-être moins à la représentation des choses mêmes, des imperfections qui vous tourmentent; vous rechercherez les heures qui vous feront sentir les choses telles qu'elles devraient être au lieu de vous les montrer comme elles sont.

— Peut-être! répondit Carlo avec indifférence. — Il se leva et alla s'adosser au tronc d'un pin. — En tous cas, je me sens classique aujourd'hui, j'ai besoin de l'être, d'oublier l'art moderne, de fouler l'herbe de la villa Borghèse, de sentir les feuilles des lauriers, les branches des pins et les jonquilles de Donna Maria; il faut que je disserte sur la musique de Gluck, que je rêve à ce pro-

digieux *Orphée* s'appuyant sur le sarcophage dans la pose du Faune de Praxitèle, errant la tête inclinée et les mains languides, comme l'Antinoüs, et nous faisant sentir que les jeunes herbes, les buissons bourgeonnans, le vent qui siffle dans les pins et joue de la contrebasse dans les chênes verts, ont tous entre eux produit une créature divine, un jeune sylvain dont le mouvement naturel est la musique, dont le langage ordinaire est le chant.

— Oui, répondit Donna Maria, mais il faut aussi que je sache pourquoi nous ne pouvons nous empêcher de parler d'*Orphée* ici même, aujourd'hui, pourquoi le souvenir de cette musique, de cette attitude, du chef-d'œuvre de poésie auquel Gluck et la Hastreiter ont collaboré, provoquent la même émotion que toutes ces belles productions naturelles qui nous rendent heureux et forts. La pensée de Wagner ne viendrait pas nous hanter sous ces pins, pas plus que l'interprétation de *Fédora* par Sarah Bernhardt; et il faut que je sache pourquoi.

— Vous voulez le savoir, Donna Maria? dit Baldwin tandis qu'ils se frayaient passage à travers une haie de buis et de laurier qui fermait un petit vallon humide tapissé de feuilles d'arums et de cyclamens, où les premiers oiseaux chantaient dans les yeuses autour d'une fontaine remplie d'eau d'un vert sombre. — Vous voulez savoir pourquoi j'ai été réconcilié avec la sculpture antique et converti de nouveau aux vrais dieux aussitôt après l'audition d'*Orphée*, — pourquoi la petite Muse, dont je suis tombé amoureux au Vatican ce matin, venait certainement de jouer sur son pipeau l'une des mélodies de Gluck?

— Ah! soupira Carlo, saisissant une branche de laurier au-dessus de sa tête, Donna Maria n'est pas pour rien une Italienne moderne, une descendante de ces terribles Romains si pratiques. Il faut qu'elle sache pourquoi la musique classique est hygiénique.

— Eh bien! oui, répondit-elle. Assurément, j'y tiens... Si l'art n'avait pas sur notre bien-être moral un effet possible, il n'aurait pas plus d'importance et de dignité dans notre vie qu'une distraction frivole.

— Oh, la valeur morale de l'art! grommela Carlo.

— Écoutez, continua Donna Maria s'adressant à Baldwin; il y a des choses qui sont à ma portée, mais d'autres qui m'échappent. Je puis comprendre que la beauté soit indépendante du bien et du mal quoiqu'elle s'y trouve liée à l'occasion. Je puis comprendre que la beauté soit quelquefois hostile à nos sentimens les plus élevés...

— Moi, je nie cela! s'écria Carlo avec enthousiasme.

— Alors, écoutez. Avez-vous jamais regardé un cœur de bœuf

dans une boucherie? Eh bien, au point de vue de la couleur, c'est une des plus jolies choses qui soient au monde. Le sang qui jaillit du cou de cet homme décapité, et qui coule sur le marbre dans le tableau de Regnault est aussi exquisement beau. Et la femme la plus indécente peut être, — nous le voyons à chaque exposition de peinture française, — un juste objet d'admiration. Mais le cœur de bœuf est malpropre; la décollation est barbare, la femme nue est indécente, et cela étant, nous sommes révoltés par des objets dont la beauté, pourtant, nous attire. Les gens sont assez absurdes pour ne pas admettre cette attraction autant que cette répulsion; ils disent qu'un homme qui peint des cœurs de bœufs, des décollations et des nudités inconvenantes, a le sens artistique dégradé, ce qui revient à dire que toutes ces choses sont laides. Et l'heureux résultat (appliqué même à nos chers Faunes pour les écraser, sous prétexte qu'ils ne sont pas suffisamment divins) est naturellement celui-ci : d'autres individus répètent que toutes choses, bestiales ou non, doivent être belles; mieux encore, que plus elles sont bestiales, plus elles sont belles. Le public est trop stupide pour découvrir la vérité toute simple, à savoir que chez un être bien organisé, la répulsion pour l'étal du boucher, les exécutions capitales et les indécences doit l'emporter sur l'attrait produit par toute la beauté imaginable de formes et de couleur : quiconque surmonte en ce cas la répulsion et ne sent que l'attrait, peut être supérieur comme artiste, mais comme être humain, il est plutôt sens dessus dessous.

— Je ne vois pas ce que cela peut avoir à faire avec la nature hygiénique de la musique de Gluck, objecta Carlo.

— Tout, riposta résolument Donna Maria. Il en est du cœur de bœuf comme d'une quantité de belles choses ; prenez par exemple les poèmes de Baudelaire et un grand nombre de ceux de Swinburne : ils sont beaux, mais ils s'adressent à ceux de nos instincts qui sont bas, sauvages, en hostilité avec notre santé morale. Je reviens au *Tristan* de Wagner. Hier, chez moi, dans l'après-midi, la gouvernante et le maître de musique me jouaient toute la « mort d'Iseult » arrangée à quatre mains. C'est magnifique. Aussi beau certainement que les « Champs Élysées » de Gluck et beaucoup plus émouvant. Mais tandis que ceci est sacré, cela — je parle d'Iseult — est impie. Je l'ai senti très fortement et me demandais pourquoi. En m'interrogeant, je me suis soudain rappelé un livre d'anthropologie que j'avais lu, un catalogue effrayant de férocités et de fureurs des temps primitifs. Je compris alors. Cette musique ultra-moderne éveille la bête sauvage qui dort dans l'humanité. C'est une longue, horrible attaque

d'hystérie mise en musique; ce sont les furies de la passion muette, douloureuse, torturante, meurtrière.

— Bien; et pourquoi pas, si, comme vous dites, c'est réellement beau? demanda Carlo.

— Parce que, répondit Baldwin voyant que Donna Maria était plutôt embarrassée de s'expliquer; parce que toutes les fois que l'art joue avec la brute qui est en nous et qu'il excite ces passions primitives, il atteint peut-être ses effets émotionnels les plus puissans, mais il devient moralement nuisible. Les récens progrès de l'âme, — la noblesse, l'enthousiasme, la pitié douloureuse, — n'offrent pas à l'art des matériaux aussi magnifiquement combustibles. Mais c'est en touchant à des émotions beaucoup plus récentes et plus hautes, ou du moins en ne touchant pas aux autres, que l'art a un effet moralement sain. Orphée dans la musique de Gluck, dans le jeu et le chant de la Hastreiter (si mesuré, harmonieux et délicat), est une noble, tendre et chevaleresque créature; avant tout, un être humain civilisé. Iseult — et pour trouver l'exact équivalent, nous devons imaginer Iseult jouée par une Sarah, — est la femme damnée en qui la révolte des pouvoirs féroces de l'amour et du désespoir a étouffé toutes les hautes émotions sans lesquelles le roi des animaux, l'homme, n'est pas sain, parce qu'il n'est pas complet.

— Merci, Baldwin, vous m'avez aidée à m'expliquer. Mais j'arrive maintenant à l'inexplicable. Je comprends comment la musique d'Iseult, quoique belle, est moralement dégradante. Je sais que certaines combinaisons de rythme et d'harmonie fouettent nos nerfs à la manière des passions qu'elles suggèrent, je comprends que la musique qui imite le mouvement, la respiration haletante et les secousses convulsives du sanglot nous donne la sensation d'une attaque d'hystérie. Il est très facile de saisir pourquoi une certaine musique rend ce que Carlo appelle l'*émotion comme elle ne doit pas être*, mais pourquoi telle autre musique rend-elle l'émotion *comme elle doit être?* Je vois de quelle façon un bel antique peut suggérer l'idée de la santé intellectuelle. Il éveille celle de la santé du corps, du calme, de la modération : un être qui lui ressemblerait ne pourrait être moralement malade. C'est un idéal qui en suggère un autre. Les statues sont saines, comme ces arbres, comme ce vent sont sains, moralement autant que physiquement. Cela étant, il est aisé de comprendre pourquoi nous pensons aux deux choses à la fois. Mais la musique de Gluck n'imite rien, et par conséquent ne doit rien suggérer. Je comprends pourquoi cela ne nous frappe pas comme étant impie. Mais, dites, pourquoi cela nous frapperait-il comme empreint

d'un caractère sacré? Et cependant, c'est l'effet que nous a produit cette représentation : la musique de Gluck, les gestes et l'expression de la Hastreiter m'impressionnent comme une cérémonie religieuse, mais la cérémonie d'une religion d'innocence, de force et de lumière, non pas d'un culte de mystère, de péché et de faiblesse.

— Il faut que je sache aussi, — dit Carlo, sa passion naturelle pour la discussion l'emportant sur son fantaisiste et indolent désir de jouir et de rêver, — non pas la qualité hygiénique d'*Orphée;* oh non, j'abhorre la juxtaposition de la poésie et de l'acide carbonique, mais ce que j'ai été souvent embarrassé de comprendre : comment il se fait que certaines représentations me conduisaient à me sentir meilleur. Vous rappelez-vous, Baldwin, une certaine chanteuse livonienne, — créature toute différente de la Hastreiter, — que vous avez entendue chez nous il y a des années, si commune, si grossière, mais qui chantait comme vingt-quatre anges?

— Si je m'en souviens, Carlo! et je me rappelle aussi ce que vous m'avez souvent dit à l'oreille, quand ayant fini de chanter, elle improvisait au piano : « Cela fait comprendre que le beau, c'est le bien. »

— Oui, continua Carlo. Ce chant me faisait penser à tous les meilleurs parmi ceux que je connais. Mes enthousiasmes, mes aspirations semblaient monter avec les vibrations de sa voix; pour moi, elle chantait tout ce que je prise le plus dans la vie, sans nommer les choses explicitement, mais en me donnant leur essence et les émotions qu'elles éveillent, puis quand je la regardais, quand nous causions ensemble, qu'était-elle? De la prose, de la prose, de la triple prose! J'ai le souvenir de m'être senti tout à fait humilié ensuite en songeant qu'une telle femme, une telle chose avait pu, ne fût-ce que quelques minutes, être tout pour quelqu'un, lui remplir l'âme à ce point; j'ai encore présente aussi l'espèce d'orgueil et de satisfaction que j'éprouvai le lendemain du jour où je l'avais entendue, en m'apercevant qu'une parole prononcée par un ami très cher, un regard de ses yeux lorsqu'il parla de sa mère morte, m'avait fait éprouver une émotion aussi noble que ce chant; oui, j'étais fier de constater qu'une simple impression morale avait pu m'émouvoir autant que cette voix. Comment cela peut-il se faire?... Tout cela est en étroite relation, ajouta-t-il pour s'excuser, avec la curiosité de Donna Maria sur la salubrité d'*Orphée*.

— Je pense, répondit Baldwin après une pause, tandis qu'ils marchaient en bas du parc sous les chênes desséchés et rosâtres, en foulant l'herbe flétrie et les feuilles mortes bruissantes; je

pense que je pourrais mieux expliquer mon idée à l'aide d'une métaphore. Imaginez donc qu'il y a dans notre nature un carillon de cloches qui ne sont mises en branle que rarement et par des cordes différentes. Ce qui fait sonner chacune d'elles, c'est quelque beauté, quelque bonté, quelque noblesse, quelque tendresse extraordinaire, tout ce qui, en somme, est désirable et rare : l'idéal sous une forme ou sous une autre. Ces cloches, par exemple, peuvent être mises en mouvement par l'aspect d'une belle personne, des montagnes, du soleil, de l'eau ou des fleurs, auquel s'unissent les échos des premières vibrations de ces cloches de l'âme. Des associations de nobles sonorités et de nobles sentimens, assez vagues quelquefois pour être à peine définies ou reconnues, affluent en nous, mais liées à l'expérience présente dans leur pouvoir essentiel qui est de donner un noble plaisir : nous entendons les notes de la joie présente, les échos ou plutôt les harmonies de la joie qui fut. L'idéal, le désiré, le désirable de nos instincts les moins égoïstes, tout s'unit et redouble l'émotion première. Votre chanteuse livonienne ouvre dans notre âme les portes d'un paradis où elle peut être incapable de pénétrer elle-même, comme les ombres qui glissent sur l'herbe, les nuages dans le ciel, les arbres et les fleurs, les lignes et les teintes des collines, sont incapables de percevoir les actes et les paroles d'héroïsme ou de tendresse qu'ils évoquent en quelque sorte dans nos pensées; comme les fleurs que nous déposons sur la tombe de ceux que nous avons aimés, l'encens que nous brûlons sur un autel sont incapables d'amour ou d'adoration. Nous sommes ainsi faits que la noblesse entraîne la noblesse, que la beauté entraîne la beauté. Nous nous sentons bons en présence d'une grande perfection corporelle. La beauté, il me semble, n'est pas simplement, comme Rossetti l'a dit quelque part, du génie; la beauté, c'est la bonté. Nous sommes ennoblis d'autant par l'illusion, que dis-je? par la grande réalité de l'association ressentie.

— Alors, demanda avec chaleur Donna Maria, la musique qui n'excite pas en nous la pensée ou le sentiment de la passion violente, énervante — la musique qui n'est que belle — ne devient pas seulement passive à l'égard de notre bien spirituel? elle lui est absolument et activement favorable?

— Je n'en doute pas, répondit Baldwin; et c'est pourquoi une musique comme celle de Gluck suggère certainement *l'émotion comme elle devrait être*, de même que la sculpture antique nous fait voir des bras et des jambes comme ils devraient être aussi.

Ils étaient arrivés à ces hauts pâturages qui s'étendent sous les pins. Le ciel était tumultueux, le vent du sud-ouest exécutait une

musique bruyante dans les branches, dans les troncs creux des chênes verts, inclinant les groupes de lauriers élancés, secouant la cime des pins, et, — on le savait, on le sentait, — aidant doucement néanmoins les anémones à s'ouvrir dans l'herbe. Pour nos trois amis, encore pénétrés de l'impression des soirées précédentes, l'oreille déjà ouverte aux harmonies qu'ils allaient entendre le soir, cette symphonie de la nature était la musique d'*Orphée ;* de même que cette musique d'*Orphée* leur avait semblé remplir le théâtre du parfum des lauriers, des pins de montagne, et des jonquilles : craquemens de branches, gémissemens de cavernes, frémissemens de feuillage, musique délicate de violons et de hautbois, notes pleines et fraîches d'une voix jeune, jeune autant que l'herbe nouvelle que foulaient leurs pieds, — tout cela se mouvait et se fondait dans leurs pensées comme les guirlandes de nuées grises se mouvaient et se fondaient sous l'action du vent et du soleil.

— Regardez ! cria Donna Maria, se précipitant en avant, voici quelque chose pour Orphée ! — Et elle se mit à détacher d'une grande branche de laurier, que le vent avait cassée et jetée à terre, de longues tiges garnies de baies.

— Oh ! ajouta Carlo avec enthousiasme, mais ce n'est pas tout. Regardez donc ! ces branches de pin !

Des forestiers élaguaient les arbres dans un petit bois ; les tiges vertes gisaient en tas sur le sol, prêtes à être charriées.

— Puis-je en voler quelques-unes ? demanda Carlo aux bûcherons étonnés.

Et il remplit ses bras de ce butin frais, souple et résineux.

— A présent, dit-il prenant tout à coup les branches de laurier des mains de son amie, donnez-moi vos jonquilles, Donna Maria. Tout cela ne représente-t-il pas la musique de Gluck, n'est-ce pas le symbole de ce bel Orphée aux sourires capricieux de jeune faune, à demi enfantins et graves à demi ?

— Oui, répondit Donna Maria d'un air distrait. — Et se tournant avec vivacité vers Baldwin : — Alors il est vrai qu'il y a un art qui nous montre comme nous sommes, et un autre comme nous devrions être ? Alors, il est vrai qu'il est meilleur pour nous de rechercher l'art qui n'est pas consacré simplement à nous représenter, mais celui qui suggère quelque chose de mieux ? Alors j'ai raison en disant que cela *est* l'art classique, et que l'art classique est l'art sain, et qu'il y a une valeur morale dans certains genres de beauté ?

— Certainement, répondit Baldwin souriant de son ardeur à conclure, tandis qu'il suivait des yeux les évolutions de Carlo, qui parcourait la pelouse en quête d'autres lauriers.

— Alors, continua Donna Maria, j'avais raison d'être triste à l'idée que vous ne goûteriez plus la musique de Gluck; j'ai eu raison de me réjouir en apprenant que vous aimiez encore les chères statues du Vatican?

— Tout à fait raison, chère Donna Maria; mais j'ajouterai que c'est la musique qui m'a permis une fois de plus d'aimer les statues; c'est la poésie de ces divines mélodies, de ce jeu exquis, qui m'a fait sentir une fois de plus celle qui émane de ce silencieux et impassible monde de marbre. Et je veux vous faire une confession : je vous disais que j'étais tombé amoureux d'une petite Muse antique toute jeune, tout innocente qui, éloignant la flûte de ses lèvres, pense à l'air qu'elle vient de jouer et se demande pourquoi il était à la fois si triste et si consolant. Elle avait cru que c'était là une mélodie comme une autre, ni gaie ni mélancolique, et cela pourtant la transporte vers ces prairies mystérieuses, vers ces champs *d'ailleurs*, ensoleillés et fleuris, mais où les morts marchent séparés des vivans qu'ils aiment jusqu'à ce que l'amour devienne plus fort que la mort, et les réunisse de nouveau. L'air que jouait ma petite Muse, l'air qu'à travers les siècles elle s'est joué à elle-même, et qu'elle a joué pour moi toute la journée, est ce solo de hautbois du troisième acte d'*Orphée*.

Ils avaient rejoint la voiture qui attendait à un coude de la route près d'un petit temple d'Apollon caché dans les lauriers, et réduit, en deux siècles, de l'état de ruine simulée à celui de ruine véritable.

— Eh bien? demanda Carlo au moment de placer sa récolte de feuillage dans la capote : — Eh bien?

— Eh bien, répondit Donna Maria avec un éclair soudain dans les yeux; nous enverrons tout cela ce soir en offrande à Orphée.

Et, prenant la brassée de branches, pins et lauriers confondus, elle détacha de son sein le bouquet de jonquilles et le posa doucement dessus.

III

Ils étaient encore réunis au théâtre, Donna Maria, Baldwin et le jeune Carlo.

Le silence avait été rompu par le prélude de violon du troisième acte, au mouvement marqué dans la partition : *Lento e dolce*, et qui semble dans son cours égal porter l'âme sur quelque rive bordée de roseaux et de saules, au cœur du pays des morts

bienheureux. Les morts bienheureux, les héros et les héroïnes qu'Énée vit dans l'Hadès étaient assez piètrement figurés par un corps de ballet, vêtu de gaze rose et verte, se couronnant réciproquement de guirlandes de papier, tout en observant les contorsions et les grâces d'une étoile élyséenne *di primo cartello*. Mais la musique de Gluck effaçait cette vision de douteuse félicité. Après ces mesures d'introduction, de voyage, pour ainsi dire, vers la terre des ombres, s'éleva la voix pastorale d'un hautbois, frissonnant à des hauteurs surnaturelles au-dessus des violons qui tremblaient. Tous les autres instrumens sont des instrumens; mais le hautbois avec son acuité douce, ses vibrations frémissantes, ou du moins ce hautbois spécial de Gluck, semble l'ombre d'une voix humaine; voix qui a secoué son enveloppe mortelle, la laissant bien loin en bas et qui plane sur une couche d'air supérieur où elle frémit dans l'isolement, voletant et palpitant comme des ondes de chaleur dans l'atmosphère estivale. Le hautbois s'éleva au-dessus des violons, serpentant en longues cadences compliquées, revenant sur lui-même en petits *grupetti* semblables à des battemens d'ailes, se relançant encore dans une série de notes poussées en *crescendo*, arrivant peu à peu au silence, pour se précipiter de nouveau en d'autres labyrinthes de mélodie, ou monter et descendre rapidement de vertigineuses petites gammes : un long solo instrumental accompagné par l'orchestre, qui paraît simple quand nous l'examinons, mais qui (et c'est peut-être le plus haut effort du génie de Gluck) implique un sentiment d'éloignement infini, de clairières paisibles, mais vastes, inaccessibles aux pieds des vivans. Cette impression était si forte que, quand le chœur, mené par Eurydice, s'avança en chantant que cette terre sacrée était le lieu du repos éternel, on était prêt à le croire et à sentir, lorsque l'orchestre par des gazouillis, des murmures, des bruissemens, des ondulations, commença à signaler l'arrivée d'Orphée, que le demi-dieu avait réellement pénétré dans un pays enchanté. Orphée s'avança, couronné de lauriers, la lyre au côté, radieux d'apercevoir le soleil élyséen, et de respirer cet air d'immortalité, radieux de l'espoir de retrouver Eurydice. Et quand les nuages de carton se furent dissipés et qu'il se mit à marcher parmi les ombres heureuses, il fut accueilli par un chant solennel de bienvenue, large et doux. Mais avec sa sérénité mêlée de tristesse, Orphée, au milieu de cette musique éthérée, ressortait bien comme un être bizarre, étranger, une créature vivante parmi des ombres; les membres impatiens, le visage passionné, il attendait dans l'angoisse qu'Eurydice lui fût rendue.

Alors, quand le chœur s'était tu, et que les derniers échos d'or-

chestre s'étaient éteints, il avait regardé autour de lui, mais avec des yeux qui n'osaient voir (car la promesse faite aux dieux était telle qu'il ne devait pas regarder Eurydice avant qu'elle fût arrivée sur notre terre), puis il avait commencé à se mouvoir lentement, allant et venant aux accords d'une musique qui semblait résulter de ses propres mouvemens plutôt que les diriger. Muet, sans un mot ou une note, il se tourna vers un groupe, puis vers un autre, implorant, conjurant Eurydice de paraître, de ne pas le laisser languir davantage d'espérance et d'incertitude. Puis, vite, il se fraya passage, les bras étendus, écartant les ombres qu'il rencontrait comme il eût pu faire d'un amas de branches feuillues, à travers un bois, s'enfonçant dans la foule, les mains tremblantes et détournant ses yeux remplis d'anxiété, agissant silencieux au gré de cette musique enlaçante jusqu'à ce qu'il fut clair qu'Eurydice n'était pas là; alors, il retourna, la face suppliante, le geste fatigué, pour l'attendre impatiemment une fois de plus.

Soudain un éclair brille dans ses yeux, un curieux sourire, ardent, enfantin, passe sur ses lèvres; il lève une main comme pour saisir quelque son entendu de lui seul, puis rapidement, doucement, comme obéissant à un magnétisme subit, il se glisse dans un autre groupe en éloignant d'un geste prompt les femmes qui l'entourent, jusqu'à ce qu'il s'arrête tout à coup derrière l'une d'elles, hésitant, n'osant respirer, ses craintes et ses espérances en alerte. Avec le même singulier sourire d'enfant, demi-fou, il lui pose une main sur l'épaule; les rayons de la joie illuminent son mince visage; la prenant par la main, il la conduit hors de la foule; le cœur d'Orphée palpite visiblement avec cette musique qui soupire et qui halette, qui bientôt se développe en ondes sonores, oscille en petites notes aiguës et pointées; et la main levée derrière la tête de la jeune femme hésite et tremble. Alors, avec une douceur infinie et joyeuse, cette main descend lentement, sur le visage qu'il prend pour celui d'Eurydice. Mais en palpant ces traits bien connus pour la seconde fois, le rayonnement qui le transfigurait s'efface et peu à peu fait place à une expression de doute et de désappointement. D'une main, il retient encore l'étrangère; mais l'autre retombe, inerte. La face d'Orphée se convulse d'incertitude et de crainte. La musique oscille, cependant, affirmant et niant tour à tour et, comme elle lance encore des notes délicates, hésitantes, détachées, il passe une dernière fois sa main désenchantée sur ce visage qu'il avait cru reconnaître; il la passe languissamment, timidement et avec un petit frisson. La musique s'enfle dans une cadence finale, la main se

retire, Orphée recule, pénétré d'une répugnance soudaine; en proie à un sentiment d'irrésolution et d'horreur, il étreint pendant une seconde les doigts qu'il tient encore; il la rapproche de lui, l'espace d'un battement de cœur, puis tandis que la musique achève la cadence, il la rejette au loin avec dégoût.

« O heureux habitans de l'Élysée, commence Orphée dans son récitatif passionné, ne me tenez plus en suspens; rendez-moi mon Eurydice. »

« Les Parques accèdent à tes vœux, » répond le chœur dans une grande phrase massive, et le chant de bienvenue retentit encore, mais pour appeler Eurydice et lui ordonner de rejoindre son époux, entonnant cette fois l'adieu solennel du pays de la Mort.

Orphée reste là debout, silencieux, tête baissée, les mains jointes, les broyant d'impatience contenue, et, comme le chœur tire à sa fin, tout à coup arrive, par derrière, l'Eurydice longtemps cherchée. Elle appuie les mains sur ses épaules. A ce contact, l'amant frissonne, mais non pas de joie : son corps frêle recule sous l'étreinte, il pâlit et tremble, saisi par la grandeur de cette félicité, par le sentiment des choses surnaturelles. Puis, après une seconde, son visage pâli et contracté s'inonde de joie, il jette ses bras autour du cou d'Eurydice, et passant légèrement, à mesure qu'il marche, sa main sur ses traits, pour la sentir au moins puisqu'il ne peut la voir, il l'emmène silencieusement, vite, vite, emporté pour ainsi dire avec elle, sur les dernières notes du chant d'adieu, doux et solennel, qu'exhalent les morts.

Les dernières mesures de ce chœur furent répétées en écho par les violons; la scène était vide, le rideau tomba. Mais personne ne parla. Plus poignante qu'aucune douleur, était cette grande joie chèrement achetée; elle imposait silence, elle accablait...

— Donna Maria, dit Baldwin après un long moment, je me demande si on lui a porté vos branches de pin et de laurier?

— Je sais qu'on l'a fait, répondit Carlo. J'ai parlé à votre domestique avant le dernier acte; il les a données et il jure qu'il n'a rien dit.

— Croyez-vous qu'elle appréciera une telle offrande qu'aucune grande fleuriste n'a signée? demanda sceptiquement Baldwin. Comprendra-t-elle ce que cela veut dire?

— Quelle importance cela peut-il avoir? repartit Carlo cyniquement. Il est plus que probable qu'elle ne comprendra pas, mais nous n'en saurons jamais rien, et puisqu'il en est ainsi, et qu'un valet de pied discret nous sert de paravent, pourquoi ne nous donnerions-nous pas le plaisir de nous abandonner à une pointe

de sentiment? Ces branches n'étaient pas destinées à lui plaire à elle, elles nous plaisaient à nous-mêmes, en mettant la touche finale à notre impression.

Donna Maria craignait de s'être sottement conduite; ce sentiment la dominait surtout depuis qu'elle voyait émerger des coulisses les extrémités des diverses couronnes, corbeilles et coussins de fleurs prêts à être offerts avec éclat. Envoyer une brassée de branches de pins à une actrice, et elle, une femme du monde! Mais l'explication de Carlo la mit hors d'elle.

— Non! vous êtes par trop révoltant! J'admets qu'elle jette tout cela au feu, mais je ne veux pas me permettre d'être cynique.

Un souffle du vent de sud-ouest dans les pins, un parfum de laurier, d'herbe nouvelle et de fleurs qui s'entr'ouvrent, rafraîchit l'esprit de Carlo.

— Et cependant, dit-il, nous avons tous connu des exemples d'artistes, non seulement de chanteurs et d'acteurs, mais de peintres et d'écrivains tout à fait impénétrables, étrangers en apparence, à l'impression particulière que produit leur talent. Ils vivent inconsciens du genre d'images et d'émotions que leur art éveille chez les autres; étant de fait, précisément, s'il fallait faire un choix entre mille, les créatures humaines que nous écarterions comme indignes d'écouter leur propre musique, de voir leur peinture, leur jeu, et même de lire leur propre poésie.

— Mais comment, dit Donna Maria obstinée, son visage mobile montrant pathétiquement néanmoins qu'elle entendait ces branches crépiter dans l'âtre de la chanteuse; comment une créature peut-elle nous communiquer ce qu'elle n'a pas elle-même? Croyez-vous donc possible qu'elle ne produise qu'une combinaison fortuite, régie par quelque mécanisme automatique de sa nature, une combinaison fortuite de tons et de gestes qui, comme celle des lumières, des ombres et des couleurs dans les arbres et dans les prés constitue une forme, ou un caractère et suggère des idées, seulement quand cela est perçu par notre intelligence? Alors tout cela n'existerait pour elle qu'à l'état de chose morte? C'est absurde! absurde! Expliquez si vous pouvez.

— Je vois, répondit en riant Carlo, que vous êtes déterminée à ce qu'elle comprenne la connexion qu'il y a entre Orphée et la villa Borghèse. Mais ne pouvons-nous supposer, — et l'expérience journalière nous oblige à former, n'est-ce pas, quelque supposition explicative, — que chez certains êtres doués du don spécial d'évoquer la poésie chez les autres, il existe une sorte d'interruption, de séparation entre cette entité artistique et

leur entité d'hommes et de femmes? Ce qui circule dans toute la vie du spectateur et de l'auditeur, se mélangeant à leurs sentimens, à leurs perceptions, à leurs fantaisies de chaque heure, resterait donc isolé dans ces créatures spéciales, contenu dans un coin particulier de leur nature comme l'eau peut l'être dans un réservoir.

— Ah! dit Baldwin intervenant, vous ne persuaderez jamais cela à Donna Maria; vous ne convaincrez jamais vos propres sentimens, quoique vous puissiez arriver à convaincre votre raison. Nous souffrons ou plutôt nous jouissons d'une illusion spéciale, d'une sorte de mirage intellectuel, en vertu duquel la moitié du charme que possèdent les choses charmantes réside dans la suggestion qu'elles doivent en renfermer davantage encore. L'illusion est due, je suppose, à la connexion d'apparence logique qui relie le visible à l'invisible, et celui qui donne à celui qui reçoit. La joie que nous avons reçue nous met dans l'attente d'une autre joie. La faculté poétique qui existe en nous est exactement ce pouvoir de créer pour nous-mêmes quelque chose au delà, de nous faire un idéal de chaque réalité. La moitié du charme de la musique de Gluck est d'évoquer pour nous les prairies de la villa Borghèse; la moitié du charme de ces prairies à l'avenir sera de nous rappeler toujours la musique de Gluck. La moitié du charme d'Orphée tient à ce qu'il doit posséder encore bien d'autres charmes : si nous pouvions seulement connaître ce jeune homme, embaumé pour nous de l'odeur des pâturages et des forêts, débordant de vie intense et tendre, nous pénétrerions, croyons-nous, un être pour qui les bois, les prés, la vie et l'amour ont infiniment plus de portée que pour nous-mêmes; un être qui pourrait nous apprendre beaucoup de choses et enrichir d'autant plus notre nature.

— Et alors, il vous plaît d'admettre comme possible que tout ceci soit un non-sens? s'écria Donna Maria. Selon vous, nous serions en face d'une interprète qui de tout ceci possède moins que nous-mêmes : sachant moins, sentant moins. Vous trouvez votre solution satisfaisante?

— Non pas satisfaisante, mais, dans un certain sens, consolante, répondit Baldwin. Cela nous montre en vérité, pour la centième fois, que tout dans ce monde est isolé, dispersé, imparfait; mais cela montre aussi le pouvoir, le besoin irrésistible qui est en nous d'unir, de concentrer et de perfectionner par notre vision, notre perception, notre sentiment. Si grand que soit l'art d'un artiste, l'art de celui qui perçoit, qui relie avec la vie l'œuvre isolée, l'art isolé, l'enchevêtrant dans toutes les artères et tous les nerfs de la vie, est plus puissant encore. Et, par conséquent, je ne me plain-

drai pas trop si Orphée, ignorant de la poésie qu'il évoque, jette au feu les branches de pin et de laurier. Arpente la scène parmi les arbres postiches, mon pauvre Orphée, agite tes beaux bras et ouvre tes yeux passionnés, chante tes pastorales! Nous te reconnaissons quand il nous arrive de te rencontrer toi ou tes frères, aussi bien que nous reconnaissons en passant, les lauriers et les cyprès du Pinde. Nous reconnaissons, ton visage, Orphée. Mais écoute! Lorsque nous l'examinons de près, c'est le visage d'un être qui n'a ni geste, ni voix; c'est celui d'un de nos chers amis.

Et Baldwin pressa légèrement les petits doigts d'enfant de Donna Maria qu'elle abandonnait sur le bras de son fauteuil.

Le dernier acte tirait à sa fin. Eurydice avait imploré et tempêté, Orphée avait tenu parole aux dieux sans regarder ni prononcer un mot jusqu'à ce qu'à la fin son courage eût faibli. Il avait regardé, mais pour voir Eurydice s'affaisser morte une seconde fois. Quand l'horrible réalité lui était devenue claire ou à peu près, il l'avait doucement soulevée de terre et enveloppée dans son manteau. Puis après l'avoir vainement appelée, suppliant, agonisant, enfin presque irrité, il était tombé à côté d'elle pendant que les violons jouaient les dernières notes du fameux air : *Che faro senza Eurydice*, étreignant ses mains inertes dans les siennes, et cachant sa tête sur la poitrine de la bien-aimée.

— Eh bien, dit Carlo tandis qu'ils sortaient et comme pour rompre le silence, — en quoi consiste, après toutes nos discussions, la valeur morale du beau?

— Elle consiste à nous faire croire qu'il y a du bon en nous-mêmes et dans les autres, répondit Donna Maria.

— Et que les grands artistes ne sont pas nécessairement des automates, ajouta Baldwin en manière d'excuse.

Car, dans cette dernière scène pathétique où Orphée avait enlevé son manteau pour l'étendre sur Eurydice, on avait aperçu, enroulée à la ceinture de sa tunique, une longue tige de laurier, d'une espèce qui ne croît pas dans les loges d'actrices, mais sur les hauts pâturages de la villa Borghèse.

VERNON LEE.

LA RELIGION DE LA MORT

ET LES

RITES FUNÉRAIRES EN GRÈCE

INHUMATION ET INCINÉRATION

I

On sait l'erreur où ont vécu, jusqu'à ces dernières années, les historiens de l'antiquité les mieux informés même et les plus pénétrans, erreur qu'ils avaient héritée des écrivains de la Grèce et de Rome : les modernes comme les anciens se figuraient que l'épopée homérique renfermait les plus anciens souvenirs qui fussent restés à la Grèce de son passé; que, sur le sol de la Grèce, il ne subsistait pas de monumens qui fussent antérieurs à l'âge d'Homère; enfin qu'aucune voie ne s'ouvrait ni ne s'ouvrirait jamais qui permît de remonter au delà des conceptions et des croyances, des rites et des usages que nous révèlent et que nous peignent, chez les ancêtres des Grecs de l'histoire, l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Les découvertes de Schliemann et de ses émules, dont les premières ne datent que d'un quart de siècle, ont dissipé cette illusion. Des tranchées que la pioche de leurs ouvriers a creusées sur les emplacemens de Troie, d'Ialysos, de Mycènes, de Tirynthe, d'Orchomène et d'Amyclées, pour ne rappeler ici que les sites qui ont été le plus productifs, il est sorti toute une Grèce préhistorique et préhomérique, dont la mémoire vivait encore, très vague, très déformée par les caprices de la transmission orale et par le travail de l'imagination, chez les chanteurs épiques, mais

dont les contemporains d'Hérodote et de Thucydide ne soupçonnaient déjà plus l'existence.

Cette Grèce primitive ne connaissait pas l'écriture, ou si, comme on commence à le croire, elle possédait déjà un système de signes, celui-ci était trop élémentaire, il n'était pas d'un usage assez courant pour lui permettre de tracer des inscriptions qui témoignassent de ses actions, de ses mœurs et de ses idées (1). On aurait donc pu craindre que, malgré l'importance des édifices encore apparens ou ensevelis sous les décombres, enceintes colossales et coupoles funéraires, malgré l'intérêt des dispositions qui se révélaient dans ces tombes et dans ces palais que l'on déblayait avec tant d'ardeur, malgré le nombre et la variété des objets qui partout reparaissaient au jour, les résultats des fouilles ne demeurassent enveloppés de quelque obscurité, que l'on eût peine à savoir quelles tribus avaient érigé ces monumens, où elles avaient été chercher tout cet or et cet argent qui, sous le fer de la bêche, étincelait au fond de leurs sépultures. On pouvait craindre surtout de ne pas réussir à indiquer, pour cette civilisation, une date même approximative. Par bonheur, les égyptologues étaient là. Dans les textes lapidaires de l'Égypte, le seul pays qui, pour ces temps reculés, ait des documens écrits et quelque chose qui ressemble à une chronologie, ils ont relevé certaines mentions, certaines données qui se trouvent présenter une singulière concordance avec les plus vieilles traditions de la Grèce et qui établissent plus d'un point d'attache entre l'histoire de l'Égypte, dont les grandes lignes sont aujourd'hui fixées, et ce monde oublié, ce monde inconnu qu'un coup de divination et de fortune venait de rendre à la vie. Grâce aux rapprochemens ainsi institués, on a pu reconnaître, avec toute vraisemblance, dans les premiers habitans de l'Asie Mineure, des îles de l'Archipel et de la Grèce orientale, quelques-uns de ces *peuples de la mer* qui ont menacé et attaqué à plusieurs reprises l'Égypte de la 18e et de la 19e dynastie. Les *Aqaiousha* qui figurent une fois parmi les envahisseurs que les Pharaons se vantent d'avoir repoussés doivent être les *Achéens* d'Homère, et c'est dans le cours du XIVe siècle avant notre ère qu'ils seraient allés assiéger les embouchures du Nil et saccager les campagnes et les bourgs du Delta. D'autres textes démontrent que, vers la même époque, avant comme après ces incursions, les insulaires de la mer Égée étaient censés être les vassaux de l'Égypte, qu'ils lui payaient un tribut,

(1) Voir les recherches si curieuses de M. J.-A. Evans : *Primitive pictographs and a præ-phenician script from Crete and the Peloponnese* (*Journal of Hellenic Studies*, 1894, p. 270-372).

sans doute pour être admis à venir trafiquer sur ses marchés. Le fait de ces relations commerciales est attesté aussi bien par les objets de fabrication égyptienne ou imités de modèles égyptiens qui ont été recueillis en Grèce que par la poterie mycénienne dont plusieurs exemplaires de choix ont été ramassés en Égypte. L'épopée a d'ailleurs conservé, en maint endroit, la trace de ces rapports : on y voit les Grecs visiter l'Égypte, tantôt comme trafiquans et comme hôtes des princes, tantôt en corsaires, qui débarquent à l'improviste sur les côtes pour y enlever du butin et des esclaves.

Grâce aux liaisons ainsi constatées et aux synchronismes dont elles fournissent les élémens, on arrive à déterminer, dans une certaine mesure, les limites de l'âge que paraît avoir rempli le développement de la civilisation des tribus au milieu desquelles les Achéens occupaient le premier rang, de cette civilisation que l'on est convenu d'appeler mycénienne, du nom de la ville qui paraît en avoir été le plus brillant foyer; ce serait entre le XVIe et le XIIe siècle qu'elle aurait atteint son apogée. Par les mêmes méthodes, en tirant parti tout à la fois des indications que l'on doit à l'Égypte, de celles que l'épopée tient en réserve pour qui sait l'interroger, et surtout des monumens de tout genre qui ont été exhumés par les fouilles, on en vient, sans prétendre restituer le détail, à se faire une idée générale, très plausible, de ce que put être, au cours de cette période, la vie des populations qui nous ont laissé, dans tous ces ouvrages de leurs mains, des témoignages si divers et si imposans de leur puissance et de leur activité créatrice. Dans les lointains de cet arrière-plan que les trouvailles récentes ont ménagé à l'épopée, on voit se dégager, des profondeurs de l'ombre, des groupes dont chacun a son centre dans une citadelle, haut placée au-dessus de la plaine, sur quelque colline dont la crête est entourée d'épais et indestructibles remparts, sur quelque mont abrupt où l'art n'a pas eu beaucoup à faire pour achever ce qu'avait commencé la nature. C'est dans ce château que le roi dépose et enferme le butin qu'il rapporte des expéditions qu'il entreprend, à tout moment, sur terre et sur mer. Les énormes quantités de métaux précieux qu'il entassait dans son trésor et dont une partie le suivait dans la tombe, il les devait surtout à la guerre et à la piraterie; mais tout ce pillage ne suffirait pas à rendre compte des progrès d'une industrie déjà fort avancée, de celle par qui ont été bâtis des édifices qui nous étonnent par leur masse et par la richesse du décor dont ils étaient jadis revêtus, de celle qui a façonné les armes de luxe, les bijoux et les instrumens que l'on admire aujourd'hui dans

une des salles du musée d'Athènes. Autour de la forteresse, dans des villages qu'elle couvrait de sa protection, habitaient les artisans qui travaillaient pour le prince et pour ses compagnons d'armes, les paysans qui cultivaient pour eux les champs et paissaient leurs troupeaux. Serfs ou francs tenanciers, ces ruraux s'employaient à défricher le maquis et à endiguer les torrens dévastateurs. C'est de ce temps que paraissent dater les plus anciens de ces canaux d'écoulement, de ces émissaires et de ces levées qui, en Béotie, avaient, dans l'antiquité, assaini le bassin du lac Copaïs et livré à la charrue de vastes espaces que, depuis lors, ont reconquis le marais et les miasmes qui s'exhalent de ses roseaux.

Le commerce, lui aussi, contribuait à la prospérité de ces petits royaumes. Si la forteresse n'était pas, d'ordinaire, située au bord de la mer, celle-ci n'était jamais loin. Le port de Nauplie avoisinait Tirynthe et Mycènes. Les trafiquans étrangers fréquentaient les marchés qui se tenaient sur le sable des grèves, et eux-mêmes, les sujets des princes achéens, habitués à la navigation par les courses aventureuses auxquelles ils avaient pris part, allaient porter, d'une rive à l'autre de la mer Égée, dans les îles et peut-être jusqu'en Syrie et en Égypte, les produits de leurs ateliers, par exemple leurs vases peints, ces vases d'argile, si originaux de forme et de décor, qui semblent avoir été surtout fabriqués dans la plaine d'Argos. On sait quels marins renommés étaient les Minyens, ces Minyens que l'on trouve à la fois en Thessalie, en Béotie, en Laconie, ailleurs encore, et chez qui est né le mythe du navire Argo.

Si l'historien saisit ainsi, sans trop de difficulté, les grands traits du tableau ; s'il devine, en gros, ce qu'a dû être, selon toute apparence, l'état politique et social de cette Grèce préhellénique, son effort et son ambition ne s'arrêtent pas là : il veut atteindre l'âme même de ces peuples et y surprendre le secret de quelques-unes au moins des pensées qui leur ont été le plus familières. Retrouver et rétablir l'ensemble de leur religion, il n'y faut pas songer. Les statuettes de pierre ou de terre cuite qui paraissent avoir été des simulacres divins sont d'une exécution trop grossière ; elles sont trop dénuées d'attributs et trop peu expressives. Quant aux figures de dieux ou de démons que l'on rencontre sur les pierres gravées et aux groupes qui semblent y retracer des scènes du culte, tout cela pique la curiosité, mais ne la satisfait point : l'image, là surtout où elle est très sommaire, ne se suffit pas à elle-même, lorsqu'on n'a pas, pour la commenter et l'expliquer, le secours de la poésie. Il est pourtant toute une part de

leurs croyances, celle peut-être qui a exercé sur leurs esprits l'empire le plus absolu, que, grâce aux dispositions de la tombe et au caractère du mobilier qui la garnit, la critique peut aspirer à découvrir et à restituer : c'est la religion de la mort, c'est l'idée que les vivans se faisaient de la condition posthume des amis et des parens dont ils confiaient la dépouille à la terre, c'est les rites des funérailles et le culte que l'on rendait aux défunts. Comme dit le poète,

Dove la storia è muta, parlan le tombe.

Ce langage de la tombe, il a été entendu et compris. Les Achéens de Mycènes, les Minyens d'Orchomène et les autres tribus de même race se représentaient, on n'en saurait douter, le mort comme continuant à vivre, dans le sépulcre, d'une vie aussi semblable que possible à celle que les hommes mènent sous le soleil, mais pourtant toujours menacée, toujours défaillante. On le logeait donc, revêtu de ses plus beaux habits et couvert de bijoux, dans un caveau où l'on mettait à portée de sa main ses armes, des vases remplis d'alimens et de boissons, tous les objets qui pouvaient lui être utiles; on le désaltérait, on le nourrissait par le sacrifice, par celui que l'on célébrait dans la cérémonie des obsèques, par les offrandes qui, d'année en année, tant que durait la famille, se répétaient sur la sépulture. On en arrosait le sol du sang et de la graisse des victimes : c'était le seul moyen que l'on imaginât pour empêcher que ce disparu achevât de périr d'inanition dans la nuit de sa dernière demeure.

Cette solution de l'éternel problème est la première qui se soit présentée à l'esprit, dès que l'homme s'est élevé au dessus de l'animalité, dès qu'il s'est assez dégagé de la barbarie initiale pour commencer à réfléchir et à s'interroger sur le mystère de sa destinée, devant une bouche qui vient de se fermer à jamais, au contact d'un corps d'où la chaleur se retire et dont les membres se raidissent. Pas plus que l'enfant, l'homme primitif ne s'explique cette brusque cessation de la parole et du mouvement, de cette vie qu'il sent déborder en soi et bouillonner dans la nature entière. Il n'arrive pas à concevoir la mort autrement qu'une sorte de demi-sommeil, avec des réveils intermittens, que comme une vie faible et inconsistante, qui, sous la terre, se continue, sinon toujours, au moins très longtemps, et que la piété des survivans peut prolonger presque indéfiniment, lorsqu'elle s'applique à ne laisser le défunt manquer de rien, à le maintenir dans des conditions qui se rapprochent autant que possible de celles

où il était placé avant l'accident qui l'a fait descendre au tombeau.

Le rite funéraire qui s'accorde le mieux avec cette hypothèse, ou, pour parler plus exactement, le seul qui ne soit pas en contradiction avec elle, le seul qu'elle conseille ou plutôt dont elle commande l'emploi, c'est évidemment le rite de l'inhumation. C'est le seul en effet qui conserve le corps intact, qui, moyennant certaines précautions telles que l'asséchement du caveau et que l'embaumement, assure encore à la forme humaine, après qu'elle a été touchée par la mort, certaines garanties de durée, une persistance sans laquelle l'imagination, malgré sa vivacité, ne trouverait pas à quoi rattacher ce souffle de vie et ce semblant de conscience qu'elle prête au mort. Voyez l'ancienne Égypte : c'est, de tous les pays du monde, celui où cette conception s'est le plus impérieusement imposée à l'esprit et où celui-ci en a tiré avec le plus de rigueur les conséquences logiques, celui où il l'a traduite par l'ensemble le mieux lié de dispositions et de pratiques. Or l'Égypte a toujours inhumé ses morts. On sait avec quelle ingénieuse adresse et avec quel succès elle a disputé le corps à la destruction, et comment, dans les chambres des pyramides memphites ou des syringes thébaines, elle l'a si bien caché, que beaucoup de momies s'y dérobent encore à l'avidité des chercheurs de trésors et aux explorations méthodiques des savans. Personne n'ignore comment elle a pourvu à toutes les nécessités de l'existence des hôtes de « la bonne demeure », et comment elle les y a souvent entourés d'un luxe vraiment royal.

Pendant la période mycénienne, les riverains de la mer Égée ne disposaient pas, pour honorer leurs morts et pour assurer leur bien-être, de ressources comparables à celles dont usait l'opulente Égypte, cette aînée de la civilisation. Mais l'arrangement de leurs tombes nous avertit qu'ils avaient, sur les effets de la mort et sur la situation où elle met ceux qu'elle a frappés, des idées qui ne différaient point, au fond, de celles que l'Égypte a toujours professées. Aussi, pendant toute la durée de ce premier âge, l'inhumation a-t-elle été la règle. Schliemann avait cru et avancé le contraire. Trompé par sa préoccupation constante, par son parti-pris de retrouver toujours et partout, dans la Mycènes qu'il déterrait, les personnages d'Homère, les mœurs et les tableaux de l'épopée, il avait affirmé que les cadavres couchés dans les fosses de l'acropole mycénienne, ces cadavres que désignait comme ceux des rois l'or répandu sur eux à pleines mains, avaient été brûlés, ou du moins l'avaient été à demi. Rien de plus invraisemblable, *a priori*, que cette crémation qui aurait été opérée non sur

un bûcher qu'attise le vent, mais dans le fond d'un trou. D'ailleurs, au témoignage d'observateurs non prévenus et plus sûrs, ce que suppose l'état dans lequel ont été découverts plusieurs des corps, c'est un essai d'embaumement. Le mort dans lequel Schliemann, ivre d'enthousiasme, avait voulu tout d'abord reconnaître Agamemnon, à sa haute taille et à ses trente-deux dents, était presque momifié. Ce qui a contribué à induire Schliemann en erreur, c'est que les fosses renfermaient des cendres et des ossemens calcinés; mais ces ossemens, un examen attentif a permis de le constater, étaient ceux des brebis, des chèvres et des porcs qui avaient été immolés sur la tombe; ces cendres étaient celles du bois qui avait servi à cuire la chair des victimes.

Partout ailleurs, où, depuis lors, on a ouvert des tombes de cette même époque, on est arrivé au même résultat. Dans certaines îles, à Antiparos et à Amorgos, les cadavres ont été introduits comme de force, les membres repliés sur le tronc, dans des fosses étroites et courtes, recouvertes d'une simple dalle. A Ialysos, dans l'île de Rhodes, il y a de petits caveaux, où le mort était déjà moins à la gêne et doté d'un plus ample mobilier. La tombe de la Grèce propre a pris un tout autre développement. Dans l'intérieur de la citadelle, à Mycènes, là où se trouvent les plus anciennes sépultures, c'est une fosse large et profonde, à lit de sable, à parois formées d'une maçonnerie de petites pierres, à plafond de bois. A Nauplie, dans l'énorme rocher qui domine la ville, il y a, en maints endroits, plusieurs chambres à la suite l'une de l'autre, reliées par d'étroits passages : c'est comme une sorte de catacombe. A Mycènes, dans la ville basse, on a dégagé de grandes pièces, creusées à même le tuf calcaire, qui devaient être, vu leurs dimensions, des sépultures de famille; chacune d'elles est précédée d'un couloir d'accès, qui était muré après l'ensevelissement. La forme la plus avancée de cette architecture funéraire c'est la tombe à coupole, type dont les exemplaires, nombreux surtout en Argolide, se sont rencontrés, épars sur une grande étendue de terrain, de la Laconie à la Béotie et même à la Thessalie. Les chefs-d'œuvre de ce type sont les monumens que l'antiquité admirait déjà sous les noms de *Trésor d'Atrée* et de *Trésor de Minyas*, à Mycènes et à Orchomène. Au moyen d'appliques de bronze ou d'un placage de pierre multicolore, on y avait donné, à la façade et à l'intérieur du caveau, une décoration qui avait sa richesse et sa beauté. D'autres coupoles étaient d'une construction bien moins soignée et de dimensions plus restreintes. Mais, partout, le mort, couché soit dans un caveau latéral, soit dans une salle spacieuse, sous la rondeur du dôme,

avait, si l'on peut ainsi parler, toutes ses aises. La place ne manquait pas pour grouper autour du chef de clan ses parens et ses fidèles, pour déposer près d'eux les provisions de bouche qui les aideraient à lutter contre la faim, les objets de prix dont la possession tromperait l'ennui de leur longue réclusion.

La tombe est donc loin de présenter partout le même aspect, au cours d'une période à laquelle on peut, sans exagération, attribuer une durée d'environ mille ans; mais partout, aussi bien là où elle est encore toute rudimentaire que là où elle est devenue un édifice grandiose et somptueusement orné, elle n'a livré à ses récens explorateurs que des ossemens qui n'avaient point passé par la flamme. La Grèce primitive n'a point connu le rite de l'incinération, ce rite que nous étions portés, par les souvenirs de notre éducation classique, à considérer comme le seul que les Grecs et les Italiotes aient jamais pratiqué, ou, du moins, comme celui qui avait été, de tout temps, le plus répandu, le plus usité chez ces peuples.

II

Avec Homère et avec la société dont il peint les mœurs, tout est changé. Pas un héros ne succombe, sous les murs de Troie, sans que s'allume pour lui la flamme du bûcher. Ce serait un affront pour le mort que de ne pas être étendu sur cette dernière couche par la main d'un ami ou d'un parent. Celui-ci, pour nourrir et activer la combustion, enveloppera le cadavre dans la graisse des victimes égorgées; il posera près de lui, appuyées contre la civière, des amphores pleines d'huile et de vin, dont le contenu se répandra sur le brasier; il approchera la torche des branchages secs, puis, quand la flamme aura fait son œuvre, il recueillera, parmi les cendres encore tièdes, les ossemens blanchis et les déposera dans l'urne funéraire. Ces honneurs du bûcher, Agamemnon, dans sa rancune persistante contre Ajax fils de Télamon, les refuse au héros, quand celui-ci s'est donné la mort, désespéré de n'avoir pas obtenu les armes d'Achille; il défend de brûler le cadavre et le fait inhumer (1).

Par quelle voie cette pratique de la crémation s'est-elle répandue dans le monde grec? Les Grecs l'ont-ils tirée du dehors? l'ont-ils reçue de l'un des peuples avec lesquels ils étaient en relations suivies? ou bien y sont-ils venus d'eux-mêmes, quand se sont modifiées les idées qu'ils se faisaient de la condition des

(1) C'est ce que racontait l'auteur de la *Petite Iliade* (Eustathe, *ad Iliada*, p. 285, 34).

morts ? La question a son intérêt, et il ne nous paraît pas qu'elle ait encore reçu une solution qui ne laisse plus place au doute.

Il est une première conjecture qui se présente à l'esprit : c'est celle d'un emprunt fait à l'étranger ; cependant l'Égypte et la Phénicie n'ont jamais usé que de l'inhumation. Les Chaldéens, embarrassés de leurs cadavres, que se prêtait mal à recevoir le sol meuble de leurs plaines alluviales, ont commencé, semble-t-il, par les soumettre à une sorte de crémation imparfaite ; mais, devenus ensuite constructeurs et potiers plus habiles, ils paraissent avoir renoncé à cet expédient bien avant le temps où, par des intermédiaires, ils auraient pu exercer, à distance, quelque influence sur les Grecs. Dans les nécropoles de *Moughéïr* et de *Warka*, qui sont elles-mêmes très anciennes, des caveaux voûtés en brique ou de grands couvercles d'argile cuite renferment des squelettes, que l'on retrouve souvent intacts (1). La tombe lycienne, cette fidèle copie de la demeure des vivans, suppose des hôtes qui y dorment allongés sur leur couche de pierre. Il en est de même des tumulus en maçonnerie des pentes méridionales du Sipyle, de la vallée de l'Hermos et de la Carie. Dans ces monumens phrygiens et lydiens, il y a des chambres, il y a des lits pourvus de leurs coussins ; on n'aurait pas pris ces dispositions si l'on n'avait eu à enfouir sous ces tertres qu'un vase contenant quelques pincées de cendres. Où donc chercher le peuple dont les exemples auraient suggéré aux Grecs l'abandon du rite antérieur et l'adoption d'un rite nouveau ?

Toutes les vraisemblances sont en faveur de l'autre hypothèse. C'est à la Grèce même et à son histoire que nous devons demander la raison de ce changement.

Cette raison, on a cru la trouver dans l'existence incertaine et agitée que l'invasion dorienne, après le XIe siècle, a faite, pour un temps, à toute une partie de la race grecque, aux tribus qui s'étaient vues forcées de quitter leurs demeures pour aller en chercher d'autres sur la rive opposée de la mer Égée et dans les îles. Ceux des leurs qu'elles perdaient au cours de ces migrations, elles ne pouvaient plus les déposer dans les caveaux de famille où reposaient leurs ancêtres. Les enterrer dans un canton que l'on quitterait demain, c'était condamner leur dépouille à demeurer toujours privée des hommages qui étaient la consolation du mort ;

(1) L'explorateur qui a relevé, en Chaldée, ces traces du rite de l'incinération croit pouvoir attribuer les nécropoles où il les a rencontrées à un temps qui est vraisemblablement plus ancien que les plus anciennes phases de la civilisation qui nous soient connues par ailleurs. Koldevey, *Die altbabylonischen Græber in Surghul und El-Hibba.* (*Zeitschrift für Assyriologie*, herausgegeben von Karl Bezold, t. II, p. 403-430.)

c'était même l'exposer, dans cette tombe sur laquelle personne ne veillerait, à se sentir un jour réveillée de son sommeil et rejetée à la surface du sol par le fer de la charrue. Ému de ces dangers, on aurait voulu se ménager le moyen de défendre contre toute profanation les restes des êtres chéris, et, ce moyen, on l'aurait trouvé dans la crémation. Un vase où seraient renfermés les ossemens calcinés du défunt, on pourrait toujours, de campement en campement, l'emporter avec soi, jusqu'à l'heure où, parvenue au terme de ses pérégrinations, la tribu confierait enfin ce dépôt à une terre qui lui appartiendrait en propre (1). C'est de ce sentiment que se serait inspiré l'auteur de l'*Iliade* quand il fait proposer par Nestor de brûler sur un même bûcher les corps de tous les guerriers qui venaient de succomber dans la première bataille et de réunir ensuite leurs cendres sous un même tertre, « afin, dit-il, que, lorsque nous retournerons dans notre patrie, nous rapportions aux enfans, chacun pour sa part, les os des pères (2). »

Par malheur, ces deux vers paraissent n'être qu'une interpolation, due à un rhapsode qui aurait eu souci d'expliquer pourquoi les Grecs auraient entrepris un si grand travail. La raison qu'il en donne est des plus gauches. Tous ces ossemens se mêleront sur le bûcher et dans le tombeau : comment ensuite, au moment du départ, reconnaître, dans ce charnier, ceux de tel ou tel mort ? C'est ce qu'Aristarque, souvent si judicieux, avait très bien senti. Ces vers, il les effaçait comme suspects. Nulle part d'ailleurs, en aucun autre endroit des poèmes homériques, on ne trouve la moindre trace de cette préoccupation. Quand Agamemnon, voyant son frère blessé par la flèche de Pandaros, se reproche de l'avoir exposé à la mort, en concluant la trêve si tôt violée, c'est sous les murs de Troie qu'il se le représente couché dans la terre, alors que les Achéens seront retournés en Grèce, et il se figure les Troyens venant prodiguer l'insulte à la tombe du héros (3). Agamemnon aurait cependant pu charger sur son navire l'urne qui aurait contenu les cendres de son frère (4). Achille parle de

(1) Helbig, *l'Épopée homérique expliquée par les monumens*, traduction française de M. F. Trawinski, avec une introduction, par M. Collignon, in-8°; Didot, 1894.

(2) *Iliade*, VII, 335-336.

(3) *Iliade*, IV, 169-177.

(4) L'observation est d'Erwin Rohde (*Psyche, Seelencult und Unsterblichkeitglaube bei den Griechen*, 1894, in-8°, p. 28.) Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce livre, un des plus riches en idées et des mieux composés qui aient paru depuis longtemps en Allemagne. La théorie qu'il y expose ne diffère pas très sensiblement de celle que nous étions arrivé à nous former par nos propres réflexions, avant d'avoir lu cet ouvrage, auquel nous avons emprunté plus d'une remarque utile et judicieuse.

même. Il fait souvent allusion au coup qui le frappera devant Troie; mais jamais il ne paraît supposer que ses restes, tout au moins, aient chance de retourner en Phtiotide: son espérance, c'est qu'ils seront ensevelis auprès de ceux de Patrocle; ce qu'il demande aux Grecs, c'est d'agrandir et de surélever le tumulus lorsqu'ils l'y mettront auprès de son ami (1). Les noms d'Antiloque et d'Ajax demeuraient attachés à d'autres de ces buttes funéraires, sur le rivage de l'Hellespont (2). D'après la tradition, il n'était pas un des héros grecs dont la cendre eût été retirée du tertre qui l'avait reçue au moment des obsèques.

D'autre part, c'est aussi le bûcher qui dévore le cadavre de ceux qui, mourant au pays, ne peuvent avoir qu'un désir, à leur dernière heure: c'est que leur cendre ne soit pas arrachée à la terre sur laquelle se sont écoulés les jours de leur vie mortelle. Quand les Troyens rendent à Hector les honneurs suprêmes, ils remettent aux troncs résineux des pins de l'Ida le soin de consumer le corps du héros.

Dans les parties authentiques des deux poèmes, il n'y a donc pas trace de la pensée et du souci par lesquels on avait prétendu expliquer la préférence accordée à l'incinération. Ce souci ne se manifeste point à propos des morts qui ont succombé loin de chez eux, au cours d'une expédition militaire, et ceux dont la vie se termine là où elle a commencé sont également soumis à la crémation. On ne saurait donc expliquer ce changement que par la marche même de la pensée grecque, par le chemin qu'elle a fait d'une époque à l'autre, entre le temps où vivaient les héros achéens et celui où le poète a chanté leur prouesse.

III

Nous avons défini la conception première, et peut-être, en essayant de la rendre intelligible, lui avons-nous donné une précision qu'elle n'a jamais eue dans l'esprit des hommes d'autrefois. Celui-ci se contentait, en pareille matière, d'idées vagues et d'images confuses. Nous pensons pourtant avoir saisi le vrai sens de la doctrine et montré comment la tombe mycénienne, de même que la tombe égyptienne, avait reçu d'elle sa forme et son originalité. Cette croyance suffit, pendant des siècles, à satisfaire les inquiétudes de la pensée; celle-ci pourtant ne pouvait se défendre de se tourmenter du problème que posait à nouveau chaque ensevelissement. Une observation bien simple la mettait

(1) *Iliade*, XXIII, 245-248.
(2) *Odyssée*, III, 109-112.

en défiance; elle éveillait le doute, dans quelques esprits, sur le compte de la solution jusqu'alors aveuglément acceptée.

Dans la tombe, quand on la rouvrait, au bout de quelques années, pour y déposer un membre attardé de la famille, on ne retrouvait plus que des ossemens épars et une poussière que l'on avait peine à distinguer de la terre où elle se mêlait. Qu'était donc devenu ce mort que l'on avait cru pouvoir faire vivre, à force de soins pieux, dans son sépulcre? Devant ce néant, il devenait difficile d'affirmer la persistance de l'être; et cependant on ne pouvait se résoudre à admettre que rien ne subsistât plus de celui que la veille on avait entendu donner son avis dans le conseil ou déployer sa vaillance dans le combat. Il ne paraissait pas possible que toute cette sagesse et toute cette force se fussent évanouies, à la manière du son qui s'efface et qui meurt dans les airs. On en vint alors à se demander s'il ne fallait pas chercher ailleurs ce que l'on ne trouvait plus dans la tombe, ce qui durait encore lorsque les organes avaient achevé de périr. Ce je ne sais quoi d'indéfinissable auquel on ne pouvait se décider à renoncer, on se le figura comme une sorte de reflet et de simulacre du corps, que celui-ci, avant de disparaître, projette dans l'espace. Pour s'en former quelque idée, on le compara à une fumée, aux apparitions du rêve, à l'ombre que le soleil dessine sur un mur (1). Le terme que l'on finit par employer de préférence pour le désigner, ce fut celui d'*image* (εἴδωλον).

Si cette image n'avait pas de solidité ni d'épaisseur, si, quand les yeux la voyaient, le doigt ne pouvait pas la toucher, elle n'en gardait pas moins l'apparence et les traits de celui qu'elle représentait. Elle gardait aussi, avec le souvenir du passé, les amours et les haines d'autrefois, les sentimens qui avaient fait battre le cœur de l'homme dont elle perpétuait la forme. Presque immatérielle, légère et insaisissable, comment se serait-elle laissé enfermer dans la prison de la tombe, de cette tombe où jamais on ne l'avait aperçue quand on avait soulevé la dalle du caveau dans lequel dormaient les ancêtres? Il fallait pourtant qu'elle fût quelque part, qu'elle eût une demeure qui lui appartînt. Cette demeure, ce fut un pays mystérieux, pays de silence et de ténèbres, l'Hadès ou Érèbe.

Où plaçait-on l'Hadès? Personne n'aurait su le dire. C'était bien loin, vers le Nord, sur le rivage de l'Océan; mais l'ombre, dès qu'elle était dégagée de la chair, en trouvait d'elle-même le chemin, ce chemin par lequel tant d'autres ombres avaient déjà

(1) *Iliade*, XXIII, 100-101. — *Odyssée*, X, 495; XI, 207-208.

passé (1). Ces ombres sœurs, ces « images de ceux qui avaient cessé de peiner » (εἴδωλα καμόντων), elle allait les rejoindre dans la morne étendue de la lande inculte où fleurissait la pâle asphodèle.

Avec le temps, de cette conception sortira celle du bonheur réservé aux justes dans l'Hadès et de la punition qui y frappe les méchans. Déjà, chez le poète de l'*Iliade*, il y a, dans la formule du serment, un mot qui indique que l'esprit de l'homme commençait à chercher dans les châtimens d'outre-tombe la sanction de certains devoirs moraux; on y invoque, comme garantes des paroles échangées, les Erinnyes, « qui punissent sous la terre ceux qui se sont parjurés (2). » Cependant, si cette croyance apparaît dans l'*Odyssée*, c'est seulement vers la fin de la *Nekyia*, dans un morceau dont les données ne semblent pas s'accorder avec celles de toute la première partie du chant. Il y a eu là, ce semble, insertion d'une cinquantaine de vers ajoutés par un poète qui serait moins ancien que celui qui a composé le reste de l'épisode. Titye, Tantale et Sisyphe y sont représentés souffrant de supplices que le poète décrit, sans spécifier nettement par quelles fautes ils ont été mérités (3).

Tout en paraissant rompre ainsi avec le passé, le poète, dans le récit de la visite d'Ulysse à l'Hadès, laisse deviner combien l'esprit de l'homme était attaché à la première conjecture que lui ait suggérée le secret irritant de la mort. Les fantômes que le héros a évoqués sont muets tant qu'ils n'ont pas trempé leurs lèvres dans le sang des victimes égorgées : alors seulement, quand ils l'ont bu, ils reprennent un éclair de vie, ils ont la force de parler (4). Lorsque le corps était conçu comme continuant de vivre dans la tombe, on devait se préoccuper de lui fournir une nourriture réparatrice qui descendît dans ses viscères et les ranimât d'instant en instant; mais qu'ont à faire du boire et du manger, ces ombres vaines, νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα, qui n'ont plus de chair, que ne peuvent presser dans leurs bras ceux qui les voient flotter devant leurs yeux (5) ? Le travail de la réflexion a eu beau aboutir à une solution du problème qui est moins matérialiste que la précédente, le poète qui l'expose y mêle, sans s'apercevoir

(1) L'idée que, pour trouver ce chemin, l'ombre ait besoin d'un guide, n'apparaît que dans le dernier livre de l'*Odyssée* qui, au jugement de tous les critiques, ne fait pas corps avec le poème et n'y a été ajouté qu'assez tard. C'est là que se montre, pour la première fois, l'Hermès *psychopompe* ou conducteur des âmes (XXIV, 1-10).

(2) *Iliade*, XIX, 259-260. — Cf., III, 279.

(3) *Odyssée*, XI, 575-625.

(4) *Odyssée*, XI, 95-99; 152-155.

(5) *Odyssée*, XI, 204-208.

de la contradiction, des élémens qui n'y sont pas à leur place, qui, logiquement, appartiennent à la donnée que l'intelligence paraissait avoir dépassée et délaissée.

La croyance à l'Hadès, rendez-vous et séjour des ombres, n'a donc que très incomplètement triomphé : elle n'a pas supprimé toute trace et toute manifestation de la croyance antérieure. Cependant, même ainsi, elle n'a pu manquer d'avoir une certaine action sur les rites funéraires, et c'est par cette action que nous inclinerions à expliquer le changement qui s'est produit dans les usages, quand la Grèce a commencé de brûler les cadavres que, jusqu'alors, elle avait toujours inhumés. Nous croyons saisir le lien qui rattache la pratique de la crémation à l'hypothèse que l'épopée suppose, partout où elle fait allusion à la condition des morts.

IV

Pour Homère, il ne reste de l'homme, après le trépas, que l'ombre, que cette ombre impalpable qui est pourtant le vivant portrait du défunt, son portrait physique et moral. Quelles particules ténues, quelles vapeurs subtiles entraient dans la composition de ce fantôme, nul n'aurait su le dire ; mais, en tous cas, elle n'était pas faite d'os, de tendons ni de fibres musculaires, de rien qui eût quelque consistance et quelque poids. Il semblait donc qu'elle ne pût naître et se former, pour prendre ensuite son essor vers l'Hadès, que quand serait détruite toute la matière organique. Les débris du corps, tant qu'ils n'auraient pas achevé de se dissoudre, empêcheraient la personne humaine de se transfigurer en une image incorporelle et comme de se volatiliser. Pour hâter le moment où s'accomplirait cette séparation, était-il un plus sûr moyen que de livrer ce corps aux ardeurs dévorantes de la flamme ? C'est ce qu'ont certainement pensé les inventeurs de l'incinération, et, dès que l'on se place à leur point de vue, on ne saurait contester la justesse de leur raisonnement. Sans doute, celui-ci n'est exposé nulle part dans l'épopée tel que nous le présentons ; mais on le sent impliqué dans la réponse que la mère d'Ulysse adresse à son fils quand celui-ci se plaint de ne pouvoir la presser dans ses bras :

Telle est la loi qui s'impose aux mortels lorsqu'ils sont morts ;
Alors plus de nerfs qui maintiennent la chair et les os.
Tout cela, la force puissante du feu brûlant le consume

Après que la vie s'est retirée des os blancs;
Mais l'âme s'envole; elle s'envole comme un songe (1).

Là le poète donne à entendre que c'est la flamme du bûcher qui dégage et qui affranchit l'âme, la *psyché*, laquelle, sous un nom différent, n'est pas autre chose que ce qu'il appelle ailleurs l'image, l'*eidolon;* mais, dans l'*Iliade*, il traduit encore plus clairement la pensée de ses contemporains quand il fait parler Patrocle, qui, sous les murs de Troie, apparaît à Achille pendant la nuit, pour presser la célébration de ses propres funérailles :

Ensevelis-moi le plus tôt possible, afin que je franchisse les portes de l'Hadès.
Les âmes, les images des morts me repoussent bien loin.
Elles ne me laissent pas les rejoindre en traversant le fleuve.
J'erre ainsi tout autour de la demeure d'Hadès, de sa demeure aux larges portes,
Allons, je t'en prie, donne-moi la main; car jamais plus
Je ne reviendrai de l'Hadès, lorsque vous m'aurez accordé les honneurs du bûcher (2).

On ne saurait marquer plus nettement l'effet décisif et libératoire de la crémation. C'est comme un sacrement qui confère à celui qui l'a reçu le droit d'aller trouver sinon le bonheur, tout au moins le repos dans l'asile commun des morts. Il a quelque chose de la vertu que possède, dans les croyances catholiques, l'absolution donnée par le prêtre au mourant (3).

On remarquera le dernier mot de Patrocle : « Une fois que je serai entré dans l'Hadès, grâce à la flamme du bûcher, je ne reviendrai plus sur la terre. » Peut-être y a-t-il lieu de chercher là l'écho d'inquiétudes qui ont pu contribuer, pour leur part, à suggérer aux Grecs l'idée de la crémation. On sait combien a été répandue au moyen âge, dans toute l'Europe, la crainte des *vampires*, comme on les appelait, de ces morts qui étaient censés sortir la nuit de leur tombe pour surprendre les vivans plongés dans

(1) *Odyssée*, XI, 218-221.
(2) *Iliade*, XXIII, 71-74.
(3) Comme Patrocle, Elpénor n'a pu pénétrer dans l'Hadès, parce que, quand il s'offre aux regards d'Ulysse, il n'a pas encore été brûlé (*Odyssée*, XI, 50-79). S'il est dit parfois, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, que l'âme, aussitôt reçu le coup mortel et avant la crémation, est *allée* ou *descendue* vers l'Hadès (Ἀϊδός δε βέβηκεν, Ἀϊδός δε κατῆλθεν), ce n'est là qu'une manière abrégée de parler, une expression courante qui ne prétend pas à une pleine exactitude. Le poète s'exprime autrement lorsqu'il tient à marquer que le mort, mis en règle par la combustion de sa dépouille, a pénétré dans les profondeurs de l'Hadès. Après avoir causé avec Ulysse sur cette sorte de frontière où le héros a convoqué les ombres, l'âme de Tirésias rentre dans l'intérieur de l'Hadès (ψυχὴ μὲν ἔβη δόμον Ἄϊδος εἴσω). (*Odyssée*, XI, 150.)

le sommeil, pour sucer leur sang, pour faire périr ainsi hommes, femmes et enfans. Ces croyances, qui paraissent avoir disparu de l'Occident, existent encore chez les Slaves de l'Autriche et chez ceux de la péninsule balkanique, ainsi que chez les Grecs des îles et du continent. Les Slaves et les Albanais donnent au vampire le nom de *Vourvoulakas* ou *Vroukolakhas:* les Grecs se servent du terme *Katachanas*, qui signifie *destructeur* (1). Partout, pour mettre fin aux incursions du mort soupçonné d'être un vampire, on déterre son corps et on le brûle jusqu'à la dernière parcelle; cela fait, dans le village que désolaient ses attaques, on dormira en paix (2). On a relevé chez les auteurs anciens maintes traces de superstitions analogues à celles qui se rapportent aux vampires et à leur activité meurtrière. Si ces superstitions continuaient à troubler les âmes dans la Grèce instruite et civilisée, c'est qu'elles avaient leurs racines dans un passé très reculé. Les générations qui ont cru le plus fermement à la présence, dans le tombeau, du mort toujours vivant, ne devaient pas laisser de trembler quand elles sentaient si près d'elles ce voisin redoutable dont il leur était impossible de deviner toutes les volontés et de prévoir tous les caprices, alors qu'elles n'avaient sur lui, par le sacrifice propitiatoire, qu'une prise faible et intermittente. Si, du fond de son tombeau, le mort était apte à protéger et à secourir ceux de ses descendans qui ne manquaient pas à lui payer le tribut de leurs offrandes, on risquait aussi qu'il s'échappât de sa prison pour aller tourmenter, avec ou sans juste cause, ceux dont il croirait avoir à se plaindre. La destruction du corps par le feu, celle de ces dents qui pouvaient mordre, de ces ongles qui pouvaient déchirer la chair, mettait à l'abri de ce péril. Qu'aurait-on à redouter d'un fantôme, d'un fantôme d'ailleurs relégué dans l'Hadès lointain, qui refermait ses portes sur ceux auxquels il les avait ouvertes?

V

Que de telles appréhensions aient ou non contribué à accréditer la nouvelle conception et le nouveau rite, celui-ci, là où il aurait prévalu, devait amener la décadence de l'architecture funé-

(1) Koraï, *Atakta*, t. I, p. 267.

(2) Pashley, *Travels in Crete*, 1837, t. II, ch. XXVI. L'auteur y raconte de curieuses histoires de vampires, qu'il a recueillies de la bouche des paysans, chez les Sfakiotes et autres montagnards de la Crète. Il renvoie aussi à de nombreux ouvrages qui montrent combien autrefois cette croyance a été générale en Angleterre, en France et en Allemagne, et quelle prise elle garde encore sur les imaginations, dans toute l'Europe orientale, de la Dalmatie et de la Bohême à la Crète.

raire et l'appauvrissement de la tombe. Si la tombe n'était plus la demeure d'un mort qui voulût y être au large, il n'était plus nécessaire de lui donner ces proportions spacieuses que l'on admire dans les tombes à coupole. Si elle était vide, l'âme s'étant envolée vers l'Hadès, pourquoi aurait-on continué à y entasser des trésors? Des cendres renfermées dans un vase tiennent d'ailleurs bien moins de place que des cadavres, et pour mettre ce vase à l'abri de toute insulte il n'était besoin que d'un trou creusé en terre. Si l'homme n'avait pas partout le désir que sa mémoire lui survive, ce trou eût été toute la tombe; mais on souhaitait qu'une marque visible indiquât aux générations futures le lieu où reposait la dépouille du prince ou chef de guerre. Plus tard, un nom gravé sur la pierre rendra ce service; mais, en attendant, on avait le tumulus, qui, pointant au-dessus de la surface du sol, appellerait l'attention du passant, le provoquerait à demander quel était le héros auquel avait été élevé le monument. Ce tumulus, c'était ce que l'on appelait le *signe* (σῆμα). Ce terme finit même par désigner, dans l'usage courant, lorsqu'il s'agissait d'obsèques, le tertre funéraire. On disait dresser le signe, ou plutôt *verser* (σῆμα χέειν), parce qu'il était fait de terre meuble et de cailloux que l'on répandait sur un soubassement formé de grosses pierres et entouré, à la périphérie, de grands blocs qui devaient empêcher le glissement des matériaux (1).

Ces tumulus, avec leurs pentes arrondies qui se revêtaient de gazon, ne différaient guère les uns des autres que par leur plus ou moins d'ampleur ou de hauteur. Ce qui permettait de les distinguer, c'était la dimension et le nombre de la stèle ou des stèles que l'on plantait sur le sommet du tertre. Quand il décrit les obsèques de Patrocle ou celles d'Hector, le poète ne mentionne pas ces stèles; mais c'est qu'il n'entre pas dans tous les détails de la cérémonie; ceux-ci étaient connus de ses auditeurs, auxquels il suffisait de rappeler les circonstances principales pour que leur imagination rétablît celles qui avaient été omises. La plantation de la stèle paraît avoir été de rigueur : c'est ce que l'on peut inférer d'une formule qui est deux fois répétée dans l'*Iliade*.

Quand Zeus se décide à laisser son fils chéri, Sarpédon, succomber sous les coups de Patrocle, il annonce que la Mort et le doux Sommeil l'emporteront jusqu'en Lycie « où ses frères et ses amis l'honoreront d'un tumulus et d'une stèle, car c'est là l'hommage dû aux morts (2). »

L'usage de marquer par une stèle la place où un mort a été

(1) *Iliade*, XXIII, 255-256, XXIV, 797-799.
(2) *Iliade*, XVI, 456, 674.

enseveli remonte à l'âge précédent. La stèle, on l'a trouvée, à Mycènes, dans l'enclos funéraire de l'acropole et dans les tombes rupestres de la ville basse; on a même relevé quelques indices qui feraient supposer qu'elle surmontait aussi le dôme des tombes à coupole. La stèle est une pierre brute ou une pierre taillée à faces lisses; mais parfois une de ces faces est décorée ou de motifs d'ornement ou de figures qui rappellent les occupations favorites et les exploits du défunt. Aurait-on encore trouvé, du temps d'Homère, sur les stèles auxquelles il fait allusion, des dessins et des représentations de cette espèce? Rien, dans aucun des deux poèmes, ne le donne à penser.

L'érection du tertre est alors si bien entrée dans les usages que l'on n'y renonce pas, alors même que l'on ne possède pas les restes du mortel et que l'on n'a pu les brûler. Dans ce cas, on croit encore s'acquitter d'un devoir en construisant le tumulus. Celui-ci, quoique vide, prolongera la mémoire du mort. Les honneurs qui seront rendus à cette tombe fictive, s'ils n'ont pas la même efficacité que la crémation et que l'ensevelissement des cendres, seront, en attendant mieux, une satisfaction accordée à l'âme errante. C'est ce que Télémaque se propose de faire le jour où il aurait obtenu la certitude de la mort d'Ulysse: il lui élèverait un cénotaphe (1).

Si le développement de conceptions du genre de celles que nous avons analysées avait pu être soumis aux règles d'une logique rigoureuse, le culte des morts, tel que nous l'avons deviné et restitué d'après la tombe mycénienne, aurait cessé de plein droit là où prévalut le rite de l'incinération. Toute offrande est intéressée. Les sacrifices que recevait la tombe avaient pour objet d'empêcher les morts de nuire aux vivans et de les décider à leur être favorables: quand ces morts seraient enfermés dans l'Hadès, on n'aurait plus aucune raison de leur faire des cadeaux qu'ils n'auraient pas le pouvoir de reconnaître par une intervention efficace; aussi ne trouve-t-on, chez Homère, aucune allusion à un culte qui devrait se continuer, d'anniversaire en anniversaire, sur ces tumulus que l'on élève aux héros. Cependant, c'est encore l'ancienne croyance qui inspire Achille lorsque, le soir du jour où il a tué Hector, il fait couler autour du corps de Patrocle le sang des victimes, lorsque, le lendemain matin, les Myrmidons coupent leurs cheveux et les répandent sur le corps, lorsque Achille met sa propre chevelure dans les mains de son ami, lorsque enfin, autour du bûcher qu'il arrose d'huile et de miel, il immole des

(1) *Odyssée*, I, 290-292; II, 220-223.

moutons et des bœufs, quatre chevaux, deux chiens qui avaient appartenu à Patrocle et douze jeunes prisonniers troyens (1). Ne sent-on pas encore là, dans ces libations et dans ces égorgemens, l'action persistante de l'idée primitive, du besoin que l'on éprouvait de nourrir le mort et de lui fournir des compagnons, animaux domestiques ou esclaves familiers, qui le servissent dans la tombe?

C'est ainsi que, dans les funérailles princières, bien des traits rappelaient encore le régime antérieur, au prix d'une de ces contradictions qui n'embarrassent guère le sentiment et l'imagination. Cependant l'adoption d'un rite nouveau n'avait pu manquer d'avoir ses effets. Du moment où le mort n'habitait plus la tombe, pourquoi y aurait-on déposé des objets qui n'auraient servi à rien ni à personne? De là l'usage de brûler avec le mort, au lieu de les enfouir dans un caveau, les vêtemens et les armes du défunt. « Brûle-moi avec mes armes, dit Elpénor à Ulysse, avec toutes celles que j'ai (2). »

Si le rite de l'incinération avait partout prévalu avec les conséquences qu'il comporte, les nécropoles grecques de l'âge classique n'auraient, pour ainsi dire, rien à nous apprendre. La piété des générations successives n'y aurait pas accumulé ces précieux dépôts où les archéologues ont trouvé le meilleur de leur butin. Par bonheur, le rite de l'inhumation s'est maintenu à côté de celui de l'incinération, pendant toute l'antiquité, chez les Grecs comme chez les Italiotes. Dans les plus vieilles des tombes du Céramique, à Athènes, dans celles qui, là et à Éleusis, renferment la poterie à décor géométrique, c'est l'inhumation qui domine de beaucoup, et s'il en est ainsi au IXe et au VIIIe siècle, on la trouve encore employée, dans le même cimetière, pour des sépultures qui ne datent que des VIe, Ve et IVe siècles. On ne s'est déshabitué de l'inhumation que très lentement, et on n'y a jamais tout à fait renoncé. Les pauvres paraissent l'avoir toujours employée de préférence: elle était plus expéditive, elle coûtait moins cher que la crémation. Celle-ci passait, semble-t-il, chez les Grecs, pour un mode de sépulture plus honorable, plus aristocratique que l'autre, opinion qui avait peut-être son fondement dans les souvenirs de l'épopée, présens et chers à tous les esprits. A Rome, on voit une des familles de la haute noblesse, celle dont les Scipions étaient une branche, rester obstinément fidèle à l'habitude d'enterrer ses morts. Sylla est le premier membre de la *gens Cornelia* dont le corps ait été déposé sur le bûcher. Si l'on déro-

(1) *Iliade*, XXIII, 34, 135-153; 166 176.
(2) *Odyssée*, XI, 74; XII, 13. — Cf. *Iliade*, VI, 417-419.

gea, pour lui, à la règle héréditaire, c'est que l'on ne se sentait pas sûr du lendemain. Quelque jour, dans une émeute, les fils des proscrits auraient pu aller chercher dans sa tombe, pour la traîner par les places et la jeter ensuite à l'égout, la dépouille de l'impitoyable dictateur qui avait soulevé tant de haines. L'urne funéraire, avec la poignée de cendres qu'elle renferme, courait moins de chances : il serait plus aisé de la dérober à ces colères et à ces vengeances.

Là même où, comme dans la Grèce des successeurs d'Alexandre et dans l'empire romain, l'usage de brûler les morts était devenu presque universel, ce fut le rite antérieur qui demeura toujours comme le maître et l'ordonnateur de la tombe. S'il garda ainsi, jusqu'aux derniers jours de l'antiquité, son influence secrète, son empire tacite et souverain sur l'âme populaire, à plus forte raison l'autorité devait-elle en être à peine ébranlée vers le temps où s'achevait l'épopée.

Ce serait, en effet, commettre une grave erreur que de considérer les poèmes homériques comme la fidèle et complète expression des idées et des sentimens qui, au moment où furent composés ces poèmes, régnaient sur tous les esprits, étaient répandus dans toutes les couches de la société grecque. Œuvre d'une élite, ils sont, à bien des égards, en avance sur les opinions moyennes des contemporains. La théorie religieuse qu'ils impliquent est beaucoup plus abstraite que celle qui a persisté, bien longtemps après l'époque d'Homère, dans l'esprit des foules. Les puissances divines qui gouvernent le monde tel que se le représente l'épopée sont en petit nombre. L'action régulatrice, celle qui préside à la succession des phénomènes, est partagée entre quelques grands dieux, nettement définis. Au contraire, il y avait alors, et pendant de longs siècles il y aura encore, dans les croyances populaires et locales, une complexité ou, pour mieux dire, une confusion infinie. Chaque canton a toujours eu ses dieux à lui, qui différaient de ceux du canton voisin, soit que, portant le même nom, ils eussent, en réalité, un autre caractère, soit que la similitude des conceptions se dissimulât sous la variété des épithètes et la multiplicité des vocables. Malgré la subtilité de ses analyses, la science moderne est comme étourdie par cette diversité, tandis qu'elle se meut à l'aise dans l'interprétation de la mythologie homérique.

Il y a, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, une force et une liberté de pensée qui laissent déjà prévoir l'état d'esprit auquel arriveront, chez le même peuple, quatre ou cinq cents ans plus tard, un Anaxagore et un Périclès, un Thucydide et un Aristote. Quand

on voit les Spartiates, au temps des guerres médiques, être encore les esclaves superstitieux des devins, et, sur le champ de bataille de Platées, risquer de compromettre le succès de la journée en refusant d'attaquer tant que ne paraissent point favorables les signes tirés des entrailles de la victime, n'est-on pas surpris d'entendre la réponse que fait Hector à Polydamas, qui, en lui annonçant des présages défavorables, prétend arrêter son élan? « Tu veux que j'obéisse à des oiseaux aux larges ailes! » s'écrie le héros. « Sache que je ne m'en inquiète ni ne m'en soucie, qu'ils aillent à droite, du côté de l'aurore et du soleil, ou bien à gauche vers le couchant obscur... Le seul augure, le meilleur, c'est de combattre pour sa patrie (1)! »

La création de l'Hadès, le parti pris d'y envoyer et d'y parquer les morts, témoignent du même effort et du même progrès d'une intelligence qui s'affranchit des préjugés enfantins et qui fait effort pour s'émanciper. Par les développemens qu'elle était susceptible de recevoir, la doctrine à laquelle correspond le rite de la crémation se prêtait mieux que celle qui l'a précédée à satisfaire ce besoin de justice qui obsède le cœur de l'homme. Dans les champs de l'Hadès, on devait aisément trouver place pour les juges des morts, qui, par leurs justes arrêts, contraindraient les coupables à expier dans de longues souffrances leurs triomphes éphémères et assureraient aux bons la félicité, nécessaire compensation des misères subies. Ce fut là ce qui valut à la conception nouvelle l'honneur d'être adoptée par les poètes et ensuite par les philosophes, d'entrer même, par les mystères, dans la religion, dans le dogme, dirions-nous, si ce terme pouvait s'appliquer à des croyances que jamais des théologiens n'ont réunies en corps de doctrine. Cependant, malgré la brillante fortune de ces poèmes qui sont devenus le patrimoine commun de la nation tout entière, la masse n'a pas suivi les exemples donnés par le groupe dont Homère traduit les idées et peint les mœurs. Tout en professant, au sujet de la condition des morts, la croyance dont les premiers linéamens se trouvent chez Homère, la Grèce n'a point adopté le type de sépulture que cette croyance suggérait et que décrit l'épopée. Si ce type est le seul dont celle-ci fasse mention, c'est que, pendant un certain temps, il a été en faveur dans ces cités de l'Éolie et de l'Ionie où la poésie épique a pris sa dernière forme. Mais, là même, il n'a dû avoir qu'une vogue passagère, et, un peu plus tard, on y est revenu au caveau creusé dans le roc et plus ou moins richement meublé. Dans la série des monumens

(1) *Hérodote*, IX, 40-41. — *Iliade*, XII, 237-243.

funéraires qu'a fait découvrir l'exploration méthodique du sol de la Grèce, le modèle que semblent avoir eu sous les yeux les auteurs de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* n'est donc représenté que par un très petit nombre d'exemplaires. On ne peut guère le reconnaître que dans les tertres qui se dressent encore sur plusieurs points de la plaine de Troie.

Schliemann a sondé tous ces tumulus, ainsi que celui auquel était attaché, dans la Chersonèse de Thrace, près de la ville d'Elæous, le nom de Protésilas. Il n'y a rien trouvé, ni chambres souterraines, ni débris humains, ni traces de cendres ou d'ossemens. On pourrait presque douter que ce soient là les tumulus auxquels Homère fait allusion, si l'on n'avait les tessons qui ont été ramassés, en grand nombre, dans le remblai. Parmi ces fragmens, on distingue diverses espèces de poteries; mais toutes ces espèces sont de celles qui précèdent de loin l'âge classique, qui ne peuvent guère être postérieures au IXe siècle.

Nulle part ailleurs qu'en Troade on n'a découvert de tumulus semblables à ceux que décrit le poète, et, d'autre part, là où des tombes ont été rencontrées que l'on est en droit d'attribuer à la période qui suit l'invasion dorienne, le type auquel ces tombes se rattachent, par l'ensemble de leurs dispositions, n'est pas celui que nous avons défini d'après l'*Iliade;* c'est bien plutôt, avec quelques différences toutes secondaires, celui de l'époque précédente, de l'âge mycénien, comme on le constate en étudiant les nécropoles attiques, où beaucoup de tombes ont été ouvertes sous les yeux d'observateurs attentifs et compétens. Les plus anciennes de ces sépultures sont celles de générations qui, par la date où elles ont vécu, ne peuvent être très éloignées de ces Homérides ioniens dans les récits desquels il n'est question que du rite de l'incinération et de l'érection du tumulus.

Or, et c'est ce que l'on ne constate pas sans surprise, si, vers ce temps, le rite de la crémation n'est pas inconnu dans la Grèce continentale, il n'y est pratiqué que par exception. A Athènes, sur les dix-neuf tombes du *Dipylon* (c'était le nom de la porte qui séparait le Céramique intérieur du Céramique extérieur et autour de laquelle s'est créé un vaste cimetière) qui ont été fouillées en 1891, il n'y en avait qu'une où eût été sûrement enseveli un mort incinéré; dans toutes les autres on a trouvé ou des squelettes entiers ou des ossemens que la flamme n'avait pas calcinés.

Comme les tombes découvertes par Schliemann, à Mycènes, dans l'enclos funéraire voisin de la Porte aux lions, la tombe du Dipylon est une fosse pratiquée en terre et parfois maçonnée en pierres sèches, que recouvraient soit des dalles de pierre, soit

un plancher de bois. Les fosses du cimetière athénien sont moins creuses et moins grandes que celles où ont été ensevelis les prédécesseurs des Atrides; le fond n'en était guère qu'à deux mètres au-dessous du sol, et les dimensions moyennes de ces cuves ne dépassent guère $2^{m},50$ de long sur $1^{m},50$ de large. Cette différence s'explique : la tombe mycénienne était une tombe de famille; la tombe du Dipylon n'a guère reçu qu'un seul cadavre. La tombe attique est donc plus modeste et plus exiguë que celle de Mycènes; mais, à cela près, elle témoigne des mêmes préoccupations et des mêmes croyances. Des sacrifices paraissent avoir été offerts au mort avant l'ensevelissement. On trouve ici des cendres et des os d'animaux, soit dans la terre qui remplit la fosse, soit dans des assiettes où étaient des mets préparés pour l'habitant de la tombe. Divers liquides, du lait ou de la bouillie, devaient avoir été versés dans des vases communs, lourds de forme et sans ornement, dont le fond est encore tout noir de fumée; avant de descendre dans la tombe, ces vaisseaux avaient fait sur l'âtre de la maison un long séjour. Les *hydries* ou aiguières qui ont été rencontrées dans plusieurs de ces tombeaux sont au contraire des pièces très soignées, d'un galbe assez élégant et décorées de peintures; elles renfermaient l'eau pour la boisson et pour les ablutions.

Toute cette vaisselle était disposée comme si le maître de cette demeure avait dû vraiment en faire usage. Près des vases qui contenaient les boissons, il y avait des coupes et des tasses de diverses grandeurs, et dans le col de l'hydrie était cachée une sorte de cuiller qui servirait à y puiser le liquide dont était plein le grand récipient. Les *aryballes* étaient remplis d'huiles parfumées; un d'eux avait encore, quand on l'a ramassé, son bouchon d'argile.

Le mort était paré de bijoux qui étaient semblables à ceux qu'il avait portés pendant sa vie, mais plus minces, d'un moindre poids. Si c'était un homme, il avait au côté, suspendue par un baudrier, son épée de fer, et, sous la main, ses poignards et ses deux lances. Si c'était une femme, près d'elle étaient déposées les boîtes, ornées d'appliques en os ou en ivoire, où elle serrait jadis ses joyaux et ses objets de toilette. Dans une tombe d'enfant, on a recueilli, avec des vases de dimensions minuscules, un petit cheval de terre cuite. L'objet porte des marques d'usure.

On ne retire pas de ces sépultures les statuettes de terre cuite, grossières images d'une divinité protectrice des morts, qui abondent dans les tombes de l'âge mycénien; mais une au moins de

ces fosses a livré des figurines d'ivoire qui paraissent avoir joué ce même rôle.

Là où c'est le rite de l'incinération qui a été employé, le mobilier garde le même caractère que dans les tombes à incinération. La fosse est pareille, et on y a disposé tout un assortiment des mêmes vases. Il n'y a qu'une différence : les os calcinés sont renfermés dans une urne de bronze, parfois portée sur un trépied.

C'est surtout par sa partie extérieure que la tombe du Dipylon se distingue de la tombe mycénienne. Elle aussi, elle se recommande, par un signe visible, à l'attention et à la piété des survivans; mais, ici, ce signe n'a été ni, comme sous les murs de Troie, le tumulus dressé au-dessus de la cavité où repose la dépouille mortelle, ni la stèle lapidaire de Mycènes. Pour perpétuer la mémoire du défunt, on n'a pas fait appel au ciseau du sculpteur; il semble que la sculpture fût alors tombée trop bas pour que l'on songeât à en réclamer le concours. L'art qui avait le moins souffert de l'appauvrissement du monde grec et du ralentissement de l'activité industrielle, pendant la période troublée qui suivit l'invasion dorienne, c'était celui du potier. Les besoins auxquels il avait à donner satisfaction étaient trop variés pour que son tour et son pinceau aient jamais chômé, même pendant les heures de lutte et de détresse. Cette supériorité relative du céramiste suggéra l'idée de lui demander le monument qui formerait la portion apparente de la sépulture. La terre cuite remplaça ainsi la pierre ciselée; ce fut un vase d'argile qui, le plus souvent, servit de cippe.

On dressa donc sur la tombe de grands vases, fabriqués tout exprès pour remplir cette fonction, qui comptent parmi les ouvrages les plus curieux et les plus considérables de la céramique grecque. Ils avaient la forme d'une amphore ou d'un cratère, et présentaient des dimensions inusitées. On en a reconstitué qui atteignaient jusqu'à $1^{m},60$ et $1^{m},80$ de haut. Le pied en était enterré dans le creux qui existait au-dessus du plafond de la fosse, ce qui leur donnait de l'assiette. Les parois, très épaisses, n'étaient pas à la merci d'un choc accidentel et léger. Pour les rompre, il fallait les battre à coups de pierre ou de marteau, et ce danger n'était pas à craindre, tant que la piété des descendans veillait sur la sépulture des aïeux.

Ce qui fait d'ailleurs surtout l'intérêt de ces vases, ce sont les peintures qui les décorent. Le dessin a beau être d'une gaucherie singulière; on saisit aisément le sens des tableaux qui se développent sur le col et la panse de ces vases, tableaux dont le thème a été fourni par la cérémonie même des funérailles. Cette céré-

monie, le peintre la divisait en plusieurs actes, dont chacun était représenté séparément. Il y avait l'exposition du corps, la *prothésis:* on le montrait étendu, la face découverte, sur un lit autour duquel parens et amis gémissaient et s'arrachaient les cheveux. Il y avait le transport au cimetière, l'*ecphora :* le lit, chargé de son fardeau funèbre, était posé sur un char que traînaient des chevaux conduits à la main par des hommes qui marchaient devant eux; derrière, venaient les pleureuses, les proches et les amis. Peut-être y avait-il aussi des jeux funéraires. On se demande si, dans les défilés de chars qui sont représentés sur ces vases, il ne faut pas voir une préparation à des courses qui auraient eu lieu après la mise en terre du cadavre.

Les vases qui nous fournissent ces renseignemens précieux avaient encore une autre destination, que révèle une particularité singulière : ils n'ont pas de fond, ou le fond en est percé. Ce fond, l'aurait-on supprimé pour faire une économie de travail? Ce n'est pas vraisemblable, étant donnée la maîtrise des ouvriers qui façonnaient couramment des pièces de cette taille. S'ils ont pris ce parti, c'est pour des motifs d'un autre ordre. La disposition de la tombe du Dipylon implique le culte des morts, culte dont l'un des rites les plus importans était celui de la libation nourricière. Dans des fosses, à parois murées, que l'on a découvertes à Tirynthe et à Mycènes, on a reconnu des puisards où ont jadis été versés le sang des victimes, le vin et le lait. Au fond, rien que de la terre meuble, que traversaient aisément, pour arriver à leur adresse, les liquides destinés à l'alimentation du mort. Les premiers vases qui furent placés au-dessus des caveaux mortuaires ont dû l'être pour remplacer ces cuvettes maçonnées. Au lieu de répandre au hasard la libation sur le sol, on la faisait ainsi couler dans un récipient que l'on savait placé au-dessus même du cadavre; c'était là le canal par lequel les vivans communiquaient avec leurs morts. La jarre la plus grossière suffisait à remplir cet office; mais, une fois que le vase fut là, planté dans le cimetière, l'idée ne dut pas tarder à venir de l'utiliser à d'autres fins. En l'agrandissant et le décorant, on en fit l'enseigne du tombeau, le témoin qui attestait l'illustration du défunt et l'hommage suprême que lui avaient rendu la famille et la cité.

Si la tombe, tout en continuant à se rattacher au type qu'avaient créé les premiers pères de la race, n'a pourtant pas, au Céramique d'Athènes, la même ampleur qu'à Orchomène et à Mycènes; si elle ne comporte plus ni façades richement décorées, ni dômes majestueux, ni même grottes profondes découpées dans l'épaisseur du tuf, on peut indiquer deux raisons de cette différence. La pre-

mière, c'est que l'état social de la Grèce, après la chute des dynasties achéennes, n'est plus ce qu'il avait été pendant que celles-ci régnaient dans leurs châteaux imprenables. Autant que l'on peut entrevoir ce que fut la condition du monde hellénique pendant les deux ou trois siècles qui suivirent l'invasion dorienne, ce fut là un temps d'abord d'agitations et de guerres sans cesse recommençantes, puis, quand se fut achevée la conquête et que se fut fait le tassement, de vie médiocre et rustique. Les vainqueurs ne se dépouillaient que très lentement des habitudes de simplicité presque barbare qu'ils avaient apportées des montagnes et des forêts du Nord. Quant à ceux des vaincus qui avaient réussi soit à se maintenir dans une partie de leur domaine héréditaire, soit à trouver ailleurs un canton où ils pussent s'établir à demeure, ils étaient trop ébranlés par ces assauts et par ces fuites pour être en mesure d'entreprendre les hardis travaux de construction et de décoration qui semblaient avoir été un jeu pour leurs ancêtres. Nulle part alors, en Grèce, il n'y avait de rois qui eussent le goût et le pouvoir d'appliquer des centaines de bras à détacher de la carrière, à tailler, à appareiller et à couvrir de fines ciselures des blocs semblables à ceux qui forment les jambages et les linteaux du *Trésor de Minyas* ou du *Trésor d'Atrée*. Les royautés d'autrefois, avec le prestige de leur antiquité séculaire, ont disparu sans retour. Partout, chez les Ioniens comme chez les Doriens, la fortune et l'autorité sont aux mains de ces nobles que l'on appelait les *Eupatrides* ou « fils de bons pères. » Ce sont les tombes de ces nobles que l'on a retrouvées dans le Céramique, avec le vase monumental qui les surmonte. Il n'en fallait pas davantage pour les distinguer de celles du bas peuple; mais ces sépultures aristocratiques devaient être toutes à peu près pareilles. En donnant à l'une d'elles des dimensions inusitées et un aspect exceptionnel, on aurait risqué de blesser le sentiment public. Une certaine égalité, une certaine uniformité s'imposaient.

Il y a aussi à tenir compte de l'apparition d'une théorie nouvelle, au sujet de la vie posthume. Malgré les résistances que rencontrait le rite de l'incinération, les croyances dont il était issu ne purent manquer de s'insinuer dans les esprits; il en résulta quelque incertitude. Le parent ou l'ami que l'on avait perdu, on se le figurait successivement ou même tout ensemble domicilié dans la tombe et mêlé, dans l'Hadès, à la troupe innombrable des morts. Que l'une de ces hypothèses fût la négation de l'autre, on n'en avait cure; cependant, du jour où, par momens tout au moins, on se représenta le mort comme absent de la tombe et habitant un autre séjour, il y eut quelque chose de changé. Sans

doute on n'agit pas comme si la tombe n'eût renfermé qu'une muette et insensible poussière : on continua de la garnir du même mobilier et d'y payer le tribut des mêmes offrandes; mais on ne voyait plus aussi nettement le défunt y poursuivant dans les ténèbres, par la vertu de la libation, l'existence qu'il avait jadis menée sous le ciel. De là une sorte d'hésitation que l'on ne s'avouait pas, mais qui n'en dut pas moins avoir son influence sur l'architecture funéraire. Ne sentant plus le mort aussi près de soi, on était tenté de ne plus s'astreindre à d'aussi pénibles efforts, pour faire la tombe spacieuse et riche; surtout on se déshabituait d'y jeter avec profusion ces métaux précieux auxquels il était facile de trouver un meilleur emploi. Les caveaux de l'âge classique n'offriront pas les dimensions imposantes et le décor somptueux que nous avons admirés dans les coupoles funéraires; les bijoux que nous en verrons sortir nous paraîtront bien légers, en comparaison de ceux que nous avons soupesés à Mycènes.

Le travail et le mouvement de la pensée sont donc aussi pour beaucoup dans cet amoindrissement de la tombe. Lorsque dominait cet animisme primitif dont le culte des morts n'est qu'une des formes, celles peut-être de toutes les divinités que l'on craignait le plus et dont il paraissait le plus urgent de se concilier la faveur, c'était les mânes des chefs de la famille et de la tribu : or, quel plus sensible hommage pouvait-on leur rendre que d'employer toutes les ressources de l'art à construire et à parer la demeure au fond de laquelle ils régnaient encore, investis d'un pouvoir indéfini et redoutable, soit pour récompenser, soit pour châtier leurs descendans, suivant que ceux-ci les honoraient ou se montraient négligens à leur égard? La tombe est donc alors le principal objet des préoccupations de l'homme, et c'est elle qui fournit à l'artiste l'occasion de déployer le plus librement sa maîtrise; mais elle perdra de son importance lorsque l'esprit, devenu plus capable d'abstraction, sera parvenu à concevoir des dieux qu'il placera au-dessus du monde et en qui il personnifiera les forces éternelles, les lois de la nature. C'est alors que la Grèce créera, en l'honneur de ses dieux, un type d'édifice, le temple, qui sera le suprême effort et le chef-d'œuvre du génie grec.

VI

Peut-être, si l'on a bien voulu nous suivre dans ces recherches critiques, n'a-t-on pas pu se défendre de quelque surprise en constatant avec quelle ténacité obstinée l'esprit des peuples anciens, de ceux mêmes dont la civilisation fut la plus brillante, est

resté, pendant des milliers d'années, passionnément attaché à la première hypothèse que leurs ancêtres aient formée pour expliquer le mystère de la mort. A ce qu'il nous semble aujourd'hui, un cerveau d'enfant a seul pu s'imaginer que le mort habitait la tombe et qu'il continuait à y éprouver les besoins qui, suivant que l'homme trouve ou non à les satisfaire, sont, pour lui, une cause de jouissance ou de souffrance. Comment, se dit-on, une telle illusion a-t-elle pu résister aux démentis quotidiens que l'observation lui infligeait et au premier éveil de la pensée? Ces morts, auxquels, sans se lasser, on apportait le manger et le boire, les a-t-on jamais retrouvés vivans dans la tombe, même de cette vie imparfaite et précaire que l'on essayait de se figurer? Comment, dès que l'on a commencé de réfléchir, n'a-t-on pas compris que la vie ne pouvait se prolonger après la dissolution des organes? Comment enfin cette croyance, toute grossière, toute déraisonnable, toute puérile qu'elle nous paraisse, tout immorale aussi qu'elle fût, puisqu'elle ne mettait pas de différence entre le sort final des bons et celui des méchans, n'a-t-elle pas cédé le terrain à l'hypothèse qui dirige les morts sur l'Hadès et qui les y rassemble?

Cette seconde hypothèse a, sur sa devancière, deux grands avantages : elle se place en dehors du monde sensible, et si, par là même, elle se condamne à n'être jamais vérifiée, elle se met, par là même, à l'abri des objections qui prétendraient se fonder sur l'expérience; d'autre part, elle donne pleine satisfaction à la conscience, car elle lui permet de chercher dans une autre vie la réparation des injustices dont le spectacle s'offre à elle dans ce monde. C'est là, sans doute, ce qui a valu à cette théorie l'adhésion des poètes et des philosophes, celle de tous les esprits cultivés. Mais pourquoi, malgré ce triomphe apparent, n'a-t-elle exercé sur les sentimens des hommes et sur leurs actions qu'une superficielle et faible influence? pourquoi est-ce l'autre croyance, la croyance primitive, qui, comme l'a si bien montré Fustel de Coulanges, a été comme le principe moteur et régulateur de la société antique, a marqué de son empreinte ses mœurs et ses institutions, les a faites si paradoxales en apparence et, à ce qu'il semble, si contre nature, si différentes de celles des peuples modernes?

Ce qui, tout d'abord, explique le succès que cette conception a obtenu, c'est son extrême simplicité. Il nous semble, à nous autres qui ne croyons qu'aux phénomènes dûment constatés et qui sommes toujours occupés à en chercher la loi, que cette croyance ait dû exiger de l'esprit un grand effort. C'est là com-

mettre une grave erreur. L'imagination était alors puissante, et il ne lui en coûtait pas de se représenter, avec une vivacité singulière, cette vie souterraine dont tous les traits lui étaient fournis par la vie réelle et sublunaire. Ces traits, elle n'avait qu'à les transposer et à les atténuer pour y trouver tous les élémens du tableau. Projeter dans les ténèbres du tombeau cette sorte de reflet et de décalque du présent, composer d'après celui-ci l'avenir qui attendait chaque mortel dès qu'il aurait fermé les yeux à la lumière, assimiler les incidens qui rempliraient la longue nuit de cette existence sans terme fixe à ceux dont est tissue la trame de nos courtes journées, c'était pour l'intelligence une opération des plus aisées, qu'elle accomplissait spontanément; mais il ne lui eût pas été possible, à l'âge qu'elle avait, de construire une théorie aussi compliquée que celle qui détache du corps l'ombre mobile vouée à l'Hadès, qui rompt tout lien entre la personne et le tombeau.

Alors que cette dernière théorie, d'un caractère plus abstrait, eut commencé de se répandre, alors même qu'elle parut, à n'en juger que par la littérature, avoir obtenu le consentement général, la croyance première ne s'était pas effacée; elle semblait abrogée et comme périmée; cependant, en fait, son autorité était à peine atteinte. C'est que, dans l'espèce comme chez l'individu, rien ne s'abolit entièrement, rien ne se perd. Tout en se succédant, les divers modes du sentiment et de la pensée ne se remplacent point. Le dernier venu s'ajoute et se superpose à celui qui l'a précédé. Comme la planète qui nous porte, l'âme de l'humanité est faite de couches stratifiées. Celles de ces couches qui sont les plus anciennes ont beau être recouvertes par plusieurs autres et, sur de grands espaces, rester invisibles, elles existent partout, dans l'épaisseur de la croûte terrestre, et les réactions qui s'y produisent se font sentir à la surface du sol. D'ailleurs, en maint endroit, elles reparaissent, et, comme on dit, elles affleurent. L'œil avisé ne les perd donc jamais de vue, là même où elles se dérobent et où elles plongent le plus avant; il les suit, dans leurs inclinaisons variées, aussi bas qu'elles descendent. Les croyances fétichistes dont nous venons d'étudier l'une des formes sont ce que les géologues appellent les terrains primitifs. Il n'est pas de champ sous lequel elles ne s'étendent: elles persistent; elles sont là, cachées dans les profondeurs de notre être moral, sous la mince écorce des terrains récens, des croyances polythéistes et monothéistes, des doctrines métaphysiques. Ce qu'elles représentent, ce sont les vues de l'homme enfant, c'est sa manière de comprendre et d'expliquer la nature: or, dans l'humanité, pendant

que les chefs de file, les grands esprits initiateurs et les groupes placés sous leur influence immédiate marchaient de l'avant et passaient de la jeunesse à l'âge adulte, les multitudes restaient dans l'enfance. A beaucoup d'égards, elles y sont encore. L'esprit scientifique ne les pénètre, ne leur impose ses méthodes, ou plutôt ses jugemens et ses conclusions, qu'avec une prodigieuse lenteur. Faut-il donc s'étonner que, pendant toute la durée de ce que l'on appelle l'antiquité, la foule, sans repousser la conception supérieure qui lui était présentée, en paraissant même l'accepter et en la professant du bout des lèvres, soit demeurée constamment fidèle à des pratiques et à des rites qui ne s'expliquaient et ne se justifiaient que par l'hypothèse du mort domicilié dans la tombe?

L'étonnement serait d'autant plus déplacé que, malgré les apparences, cette croyance naïve n'est pas morte, que, sans même le savoir, beaucoup de nos contemporains obéissent encore à ses suggestions secrètes. C'est elle qui fait naître, chez les Slaves et chez les Grecs, la crainte des vampires et qui leur conseille les expédiens étranges dont ils usent pour s'affranchir des visites de ces monstres imaginaires. Ailleurs, dans la même région, elle se manifeste d'une autre façon, mais non moins clairement. Dans les villages albanais de l'Épire, j'ai vu les femmes, à la sortie des offices du dimanche, déposer sur les pierres tombales des gâteaux faits de miel, de farine et de graines de pavot. Je leur demandais pourquoi elles les mettaient là et à qui elles les destinaient : « C'est pour les morts, » me répondit-on, comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle. Ce qui surprenait, c'était ma question.

« Fort bien ! dira-t-on ; mais il s'agit là de populations arriérées et ignorantes, qui, demeurées en dehors du mouvement de la civilisation, appartiennent, en un certain sens, plutôt au monde ancien qu'au monde moderne. Trouveriez-vous rien de pareil en Occident, là où tous les enfans vont à l'école primaire? » Pour prouver que la différence est moindre qu'on ne le croirait à première vue, pas n'est besoin de rechercher s'il subsiste encore dans telle ou telle de nos provinces, au fond des campagnes, certains usages singuliers qui ne s'expliquent que par cette illusion : il suffit de passer quelques heures dans les cimetières de Paris. Vous assistez à un enterrement. Le prêtre, en jetant une pelletée de sable sur la bière, prend ainsi congé de celui qu'il vient d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure : « Tu es poussière, lui dit-il, et tu retournes à la poussière ; mais l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné. » Mettons que ces hautes paroles tombent,

comme il arrive souvent, dans des cœurs chrétiens. Ceux-ci y ont trouvé quelque allégement à leur affliction. Cette âme qui s'est envolée vers son Créateur, ils se la représentent déjà en possession des éternelles délices, juste récompense de ses vertus, ou, s'ils conservent quelque doute sur son sort ultérieur, ils se promettent de tant prier pour elle que son temps d'épreuves en sera abrégé; ils feront dire des messes pour la retirer du purgatoire. En théorie, ils n'admettent donc pas que, dans cette fosse qui s'est refermée, il reste du mort, après quelques jours écoulés, autre chose que, comme dit Bossuet, « ce je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue. »

S'il en est ainsi, pourquoi voyons-nous ceux mêmes qui cherchent le plus sincèrement leur réconfort dans ces religieuses espérances revenir dès le lendemain, et, parfois, tous les jours pendant des années, s'agenouiller sur une même pierre? pourquoi la parent-ils de fleurs sans cesse renouvelées? pourquoi ces jouets que l'on voit rangés sur le marbre de la petite chapelle, derrière la grille qui la clôt? pourquoi, à certaines dates, tout un peuple accourt-il dans les cimetières, les mains chargées de bouquets et de couronnes? Que viennent faire là les chrétiens, puisque, comme le dit l'ange aux saintes femmes qui n'avaient pas prévu la résurrection du Seigneur, « la tombe est vide »? Et les autres, pourquoi prennent-ils le même chemin, ceux qui pensent que tout finit pour l'homme avec la mort, que l'homme se survit seulement dans ses œuvres, dans ses actions bonnes ou mauvaises? Diront-ils que c'est parce qu'ils veulent s'isoler et se recueillir un instant, afin de penser à ceux qui ne sont plus et d'évoquer leur image? Mais, ces morts chéris, où les revoit-on mieux, où se sent-on plus près d'eux que dans la maison qu'ils ont jadis remplie de leur activité, de leur tendre et affectueuse bonté? où a-t-on plus chance de ressaisir l'accent de leur voix et le sourire de leurs yeux que parmi les objets familiers dont chacun nous rappelle une de leurs paroles ou un de leurs gestes coutumiers?

Non certes, ce désir, si naturel qu'il soit, ne suffirait pas à expliquer cette contradiction de la pratique et de la théorie, ces touchantes inconséquences, ces visites répétées aux cimetières, ces soins rendus à la tombe. Ce qui commande ces habitudes, c'est une impulsion inavouée et irrésistible, un effet de l'atavisme. Catholiques et protestans convaincus ou matérialistes qui se vantent d'être affranchis des vieux préjugés, tous ces visiteurs, tous ces *ornateurs* de la tombe, ne peuvent se défendre de penser que les morts auxquels ils rendent ces hommages y sont sensibles en quelque façon. A la veuve qui murmure des mots de

plainte et de regret au-dessus de la dalle sous laquelle est couché l'époux qu'elle a perdu, vous ne persuaderez pas que ces mots n'arrivent pas à leur adresse, qu'il n'y a pas là quelqu'un qui les écoute et qui en jouit ; elle vous répondra qu'elle entend sortir de terre une voix, bien basse et bien douce, qui répond à la sienne. Irez-vous dire à la mère que l'enfant qui lui a été ravi ne saurait plus s'amuser de la poupée qu'elle lui apporte le jour de sa fête? Vous lui paraîtrez grossier et cruel ; au prochain anniversaire, elle reviendra, les yeux baignés de larmes, avec le même cadeau.

C'est que « le cœur a ses raisons que l'esprit ne connaît pas. » Ici, ces raisons, c'est la répugnance instinctive que nous inspire l'idée d'une brusque et complète cessation de la vie, c'est le rêve ingénu de nos lointains ancêtres, c'est l'antique croyance à la survie des morts dans le tombeau, croyance qui s'est imprimée si fortement dans la substance et comme dans la moelle même de l'âme humaine, que des siècles d'expérience, de réflexion et de culture scientifique n'ont pu encore l'arracher de ses replis et en faire disparaître les dernières traces. Quand on est de sang-froid, on l'analyse en curieux et en critique ; on en parle comme de tel ou tel usage singulier des peuplades préhistoriques ou des tribus qui demeurent encore dans l'état de barbarie ; on serait presque tenté d'en sourire. Pourtant elle n'a pas péri ; elle se transmet encore de génération en génération. Comme ces sources qui jaillissent tout d'un coup sous la pioche, dans le sol que défonce le fer, elle reparaît, faible et vague consolatrice, dans les esprits qu'une grande douleur ébranle jusqu'en leur dernier fond, qu'elle place, tout frissonnans, en face de l'éternel et insoluble problème.

GEORGES PERROT.

BOCCACE

I

LE PROLOGUE DU DÉCAMÉRON ET LA RENAISSANCE

I

Voulez-vous bien comprendre l'originalité de Boccace et de son œuvre et juger la valeur du *Décaméron*, embrassez d'abord d'un rapide coup d'œil la vie et l'œuvre de son grand ami, le poète Pétrarque, dont le conteur consola la vieillesse et à qui il ne survécut que d'une année. Pétrarque est l'initiateur de la Renaissance. Au delà de Rome, de Cicéron, de Virgile, il put entrevoir et saluer la maîtresse intellectuelle de Rome et de l'humanité, la Grèce antique. Il étudie le grec sous deux ou trois maîtres, dépense la moitié de sa fortune dans la recherche des manuscrits grecs, forme toute une académie de jeunes lettrés, de patriciens, et Boccace lui-même à l'apostolat de l'antiquité. Déjà vieux, valétudinaire, il dort et mange à peine, travaille seize heures par jour, écrit encore la nuit à tâtons sur son lit. Il ne parvient pas à déchiffrer Homère, mais il en caresse amoureusement le manuscrit; il sent sa fin prochaine, lègue ses chers livres à la république de Venise et redouble d'ardeur. « Je vais plus vite, je suis comme un voyageur fatigué. Jour et nuit, tour à tour, je lis et j'écris, passant d'un travail à l'autre, me reposant de l'un par

l'autre ; il sera temps de dormir quand nous serons sous terre. » Il meurt avec une grâce merveilleuse. Un matin d'été, dans sa maison d'Arqua, on le trouve endormi de l'éternel sommeil, le front couché sur un livre.

Il a vu l'aurore d'une civilisation très noble, et cependant, en lui, de sa jeunesse à sa dernière lecture, tout est mélancolie et découragement. Cette âme vibrante, lyrique et maladive, qui n'a jamais su se détacher d'elle-même, ne nous rend que ses émotions, ses tristesses et ses souffrances, amours chimériques et douloureuses, ennuis d'exil, espoirs évanouis, rêves de citoyen enflammé par les souvenirs de Tive-Live, que les misères d'un âge affreux ont dissipés, vanité de la gloire et de la liberté, amertume de la vieillesse, charmes de la solitude, douceur de la mort. Toutes ses passions ont été déçues, tous ses efforts impuissans, toutes ses missions diplomatiques stériles. Les fantômes qu'il a poursuivis ont échappé à son étreinte : Laure de Noves, la République romaine, le principat mystique de Rienzi, le secret de la langue grecque. Mais il n'a pu ni ramener à Rome l'Église d'Avignon, ni rappeler en Italie le protectorat de l'Empire. Autour de lui, le moyen âge tombe en ruines, et lui, qui fut l'ouvrier inconscient de l'avenir, l'adversaire ironique de la scolastique, il s'attarde, par certaines formes de son art et les habitudes de sa pensée, au moyen âge. La poésie de ses sonnets se fond trop souvent dans l'abstraction ou la subtilité ; ses traités de morale ont la sécheresse du XIIe siècle ; tel chapitre de ses dialogues sur la *Vie solitaire* ou la *Paix des religieux*, semble une page détachée de l'*Imitation*. Et, sur le front pâle de celui que l'on appelle volontiers « le premier homme moderne », la lueur d'aurore prend parfois la teinte attristante du crépuscule.

Combien différent Boccace n'apparaît-il pas tout d'abord ! Moins grand par la pensée, moins pur par le cœur, mais plus vivant, d'un esprit plus éveillé et plus heureux, on ne l'imagine point enfermé dans le désert de Vaucluse ou la retraite ombreuse d'Arqua. « Il était, dit Philippe Villani, agréable et de caractère joyeux, plaisant en ses propos et amoureux des beaux discours. » C'est un homme de conversation et de plaisir qui n'entend rien au platonisme, à qui la gaieté d'une société polie est aussi nécessaire que la lumière du jour. La cour riante de Naples, au temps de Robert d'Anjou, est véritablement son cadre naturel. On y lit des vers d'amour et on les commente, car les dames n'y sont point farouches. « Souvent, dit-il, telle y entre Lucrèce, qui retourne Cléopâtre à sa maison. » L'allégresse de Naples, la sensualité légère qu'on y respire, le sourire voluptueux de son

golfe, les mœurs bruyantes, l'insouciance morale de son peuple charmèrent Boccace autant que la solennité un peu funèbre de Rome et de sa campagne enchantait Pétrarque. Est-il né près de Florence ou à Paris, est-il par sa mère et son berceau Français ou Toscan? on ne le saura sans doute jamais très sûrement (1). La veine gauloise est en lui fort visible, mais la finesse florentine, le sens inné de l'élégance, le goût passionné des choses charmantes, le sont bien plus encore. Reçut-il un jour quelque degré de cléricature? nous ne le saurons pas davantage. Tout jeune homme, il fut contraint par son père d'étudier le droit canon, la banque, le commerce : il préféra aux Décrétales la lecture de nos fabliaux et de nos romans. Dès qu'il se sentit à peu près le maître de sa destinée, il se jeta à la fois, non sans étourderie, dans la littérature et les aventures amoureuses.

De cette première période littéraire et de ses amours napolitaines, il nous reste des sonnets, le petit roman de *Madonna Fiammetta*, les demi-confidences indiscrètes du *Filocopo* et de la *Teseide*, inspirés, l'un, par notre *Floire et Blanchefleur*, l'autre par la vénérable histoire médiévale de Thésée, duc féodal d'Athènes; puis l'*Amorosa Visione* où « la dame gentille, plaisante et belle », la « belle Lombarde », la Gloire et une foule de personnes augustes, Saturne, Avicenne, Cicéron, Hécube, Nemrod, Caton, Absalon, Dante et Pâris défilent et gesticulent avec la raideur familière aux héros des très vieilles tapisseries; le *Filostrato*, roman chevaleresque et homérique, en octaves, où le grand prêtre grec Calchas paraît, près de sa fille Chryséis, en qualité d'évêque de Troie, *in partibus infidelium*, enfin, le *Ninfale Fiesolano*, un joli poème bucolique et mythologique d'amour heureux, qui finit bien mal et trop tôt par le repentir tardif de la nymphe de Fiesole et le désespoir du berger Africo. L'amant se tue naïvement, comme il convient, au bord du ruisseau témoin de son bonheur d'un seul jour. Ici, Boccace ne fait plus penser à nos trouvères ni aux pâles tapisseries de nos aïeux : il s'est inspiré d'Ovide et fait pressentir le Corrège.

Les plus belles fêtes ont une fin. Le père de Boccace, guelfe de vieille roche, du fond de son comptoir florentin, suivait d'assez méchante humeur la vie poétique et joyeuse de son héritier, à la cour angevine. En 1341, il le rappela à Florence. La première entrevue fut certainement pénible. « L'aspect horrible de ce vieillard froid, rustique et avare m'attriste et m'effraie chaque jour davantage », écrit Giovanni dans son *Ameto*. Ajoutez que le sé-

(1) Voyez, à ce sujet, l'étude de M. Henry Cochin dans la *Revue* du 15 juillet 1888.

jour de Florence était bien moins riant alors que celui de Naples. Un duc d'Athènes, en chair et en os, plus difficile à vivre que Thésée, Gaultier de Brienne, durant près d'une année, pendit les mécontens, vida le coffre-fort des bourgeois et leur enleva leurs filles. En quelques mois, Boccace eut en raccourci le spectacle des agitations qui troublaient Florence depuis plus de deux siècles : coups d'État, conspirations, émeutes, incendies, massacres et proscriptions, et, du haut du campanile communal, la clameur lugubre du tocsin. L'incorrigible jeune homme, loin de se convertir à cette vie nouvelle, souhaitait passionnément de s'enfuir à Naples. « O combien est heureux celui qui se possède en pleine liberté, ô vie de plaisir, plus belle qu'aucune autre ! »

O lieto vivere e più ch'altro bello!

Il revint donc à ses premières amours. Mais Robert le Sage était mort ; André, neveu et gendre du bon roi, assassiné, avait été jeté par les fenêtres du palais ; Louis de Hongrie, frère de la victime, chassait Jeanne, la reine sanglante, et s'emparait violemment du royaume ; les chants et les rires avaient cessé et les amours pleuraient sur les rives du golfe charmant. La peste de 1348 rappela Boccace à Florence. Son père venait de mourir et laissait à sa tutelle un très jeune frère, Giacomo, issu d'un second et récent mariage du vieux marchand. Florence et la Toscane étaient en deuil. Toutes sortes d'impressions graves, l'influence morale de Pétrarque, alors dans toute sa gloire, l'étude assidue de Dante, la maturité commençante de la vie, produisent alors sur l'esprit de Giovanni un effet singulier, comme une soudaine fécondation. Il suffit qu'un souffle de tristesse l'ait effleuré pour que son propre génie lui soit révélé, et qu'il prenne des choses humaines une conscience nouvelle, plus généreuse et plus claire. Sa période lyrique est désormais close. Il renonce à répandre l'histoire de son cœur en des poésies ou des romans d'une assez médiocre invention. Il s'est beaucoup diverti jusqu'alors ; mais il vient de traverser des heures mauvaises, et tout ce qu'il a aimé comme le peu qu'il a souffert de la vie lui dévoile les joies ou les misères de la vie d'autrui. Le sens dramatique s'éveille en lui. Montrer, sans mélancolie aucune, les passions, les ridicules, les vices de son temps, non point sur des tréteaux et par l'artifice du dialogue, mais par des contes, telle sera l'œuvre du grand écrivain. A la *Divine Comédie* qu'il devait commenter, déjà vieux, devant les petits-fils des hommes que Dante avait brûlés et marqués d'infamie, Boccace fera succéder la comédie italienne, surtout florentine, souvent aussi la tragédie humaine, avec ses hor-

reurs et ses larmes. Les modèles que lui laissaient les premiers conteurs florentins étaient bien imparfaits, mais, à peine aura-t-il touché au genre qu'il le transformera, et la *Nouvelle* sortie de ses mains paraîtra le premier grand monument littéraire de la Renaissance. S'il eut assez de pitié ou de courage pour suivre, à travers Florence pestiférée, le corps de l'honnête et pudique Francesco da Barberino, peut-être, tout en cheminant, a-t-il médité le plan du *Décaméron* et, rentré au logis, en a-t-il écrit la première page.

II

Cette page est bien lugubre. C'est la chronique de la peste de 1348. Boccace la dédie « aux dames compatissantes, *donne pietose* », si souvent invoquées par Dante. Ne cherchez point ici une fantaisie d'esprit raffiné, atteint de *morbidezza*, la mélancolique ironie d'un poète pessimiste épris des contrastes violens de la mort et de la vie, le charnier d'Ézéchiel ou le cimetière d'Hamlet. Non, l'idée de ce Florentin, fils adoptif de Naples, est plus simple, très méridionale et, je l'avoue, légèrement païenne. Afin de la bien pénétrer, arrêtons-nous un instant aux vigiles mortuaires du *Décaméron*.

Cette peste était le retour d'un accident familier. Dix fois par siècle, les navires marchands et les caravanes de Venise, de Gênes, de Pise, ramenaient à l'Italie et à l'Europe le fléau asiatique. Les symptômes et la marche de la maladie, cent fois décrits, sont à peu près les mêmes, depuis la peste d'Athènes racontée par Thucydide, jusqu'à la peste de Milan, en 1576, et celle de Marseille, en 1720. Dans chacune de ces catastrophes, reparaît le même désarroi moral, la fuite des peureux, la désertion des plus impérieux devoirs, l'oubli de la famille, la trahison des amis, les gens sages qui pèsent prudemment leur manger et leur boire et jusqu'à l'air qu'ils respirent et plongent le nez dans les drogues, les parfums et les fleurs; les étourdis, qui se jettent éperdument dans toutes les débauches; les femmes, qui perdent toute pudeur; les malades délaissés, l'avidité féroce des serviteurs. Ici, quelques traits, pris sur le vif, accentuent la peinture traditionnelle de la crise. Boccace a vu, dans une rue de Florence, deux porcs occupés à fouiller et à secouer des griffes et des dents les haillons d'un mort; tout à coup ils tournèrent, pris de vertige, sur eux-mêmes et tombèrent morts. A peine quelques voisins osaient accompagner les morts jusqu'à l'église. Les confréries « des nobles et distingués citoyens » cédaient la place à

d'immondes fossoyeurs qui emportaient le cercueil à la course vers l'église la plus voisine, précédés de quatre ou six clercs, *con poco lume*, avec peu de cierges, et parfois « sans aucun cierge. » Puis on précipitait la triste dépouille à la première sépulture « inoccupée » que l'on trouvait sur le chemin. Chaque matin, le clergé recueillait, en passant, alignées sur des tables, devant leurs maisons, des familles entières. Deux clercs venaient-ils, avec une seule croix, chercher un mort, en un clin d'œil ils se voyaient à la tête d'une procession de cercueils qui couraient sur leurs talons. Bientôt les cimetières regorgèrent d'habitans ; on creusa alors, près des églises, des fosses profondes où les corps étaient déposés « par couches », à la façon des « marchandises dans la cale des navires », recouverts de quelques poignées de terre, jusqu'à ce que la tombe fût comblée de cadavres. On mourait en foule dans la campagne, et les troupeaux, privés de leurs bergers, erraient le jour à travers champs et rentraient le soir d'eux-mêmes à la maison vide. A Florence et dans le *contado* florentin, plus de cent mille personnes moururent. « On déjeunait le matin, dit Boccace, avec ses parens et ses amis ; on soupait le soir avec ses ancêtres dans l'autre monde. »

Le noir archange passa sur la chrétienté entière, et le monde se crut arrivé à son dernier soir. Il mourut, selon certains chroniqueurs, soixante personnes sur cent. A Constantinople, on perdit le fils de l'empereur Andronicus ; en France, la reine et trois princes du sang ; à Florence, l'historien Jean Villani ; à Rome, sept cardinaux ; en Provence, la bien-aimée de Pétrarque, Laure de Noves.

Or, un mardi matin, se rencontraient, à l'issue de la messe, dans la claire église de Santa-Maria-Novella, à Florence, sept jeunes dames, en grands habits de deuil, qui n'avaient nulle envie de goûter de sitôt au banquet funèbre. La plus âgée n'avait pas plus de vingt-huit ans, la plus jeune moins de dix-huit. « Chacune d'elles était sage et de noble race, belle et de mœurs pures et d'une grâce honnête. » La doyenne de l'aimable cercle, Pampinea, prit la parole, et se fit l'interprète des terreurs et des ennuis de ses compagnes : « En vérité, on voit dans Florence beaucoup trop d'enterremens ; les fossoyeurs et les mauvais sujets y tiennent insolemment le haut du pavé et chantent des chansons bien libertines. Ici, dans l'église des dominicains, on ne voit presque plus de frères, et il est fort triste de penser que les autres sont morts. » Quand Pampinea rentre chez elle, elle ne trouve plus, de toute sa maison, que sa femme de chambre, et cette désolation lui « fait dresser les cheveux. » Dans la rue, elle croit apercevoir

« les pâles fantômes de ses amis morts. » « Nous serions bien sottes, dit-elle, de séjourner plus longtemps dans une ville où les nonnes elles-mêmes se rient de la clôture et se donnent du bon temps. Notre vie vaut autant que la vie d'autrui et elle ne tient pas à nos corps par des liens plus solides que chez les autres. Allons-nous-en donc ensemble à la campagne, dans nos villas, afin de fuir à la fois la mort et les mauvais exemples, et livrons-nous à l'allégresse et au plaisir, en tout honneur, bien entendu, et au grand air pur des champs, des bois et de la mer. »

La très discrète Filomena répondit : « C'est une sage pensée et nous ne demandons pas mieux; mais vous savez, mesdames, combien les femmes sont malhabiles à tenir leur maison et à se conduire en l'absence de tout homme. Nous sommes mobiles, fantasques, soupçonneuses et timides à l'excès. J'ai grand'peur que notre compagnie ne se brouille et ne se sépare bientôt. — Cela est bien vrai, dit Élisa avec candeur, mais comment faire pour emmener des cavaliers qui nous protègent et nous conseillent dans notre solitude? »

Trois jeunes gens entraient, à l'heure même, dans Santa-Maria-Novella, non pour y entendre une messe basse, mais pour y retrouver leurs dames, qui étaient parmi les sept Florentines. On se fit la révérence, et Pampinea proposa aux cavaliers de conduire l'exode féminin. Ils acceptèrent de bonne grâce, et le mercredi, dès l'aurore, ce monde charmant s'enfuyait à deux milles de la triste nécropole, dans une villa située sur une colline, entourée d'un parc, de jardins et de prairies. Les caves étaient fournies de vins précieux; les vastes chambres, très fraîches, jonchées de fleurs et ornées de peintures riantes. Pampinea fut élue reine du joli royaume et couronnée d'une guirlande de fleurs. Elle choisit ses ministres et donna un règlement à la communauté. Après le repas du matin, on chantait, on dansait, on errait dans les prairies; puis, à l'heure brûlante de midi, on se quittait pour la sieste; vers trois heures, on se réunissait de nouveau sur un tapis d'herbes fleuries, et là, assis en cercle, au souffle frais de la brise marine, au chant lointain des cigales, pendant dix soirs d'été, les cénobites de cette douce Thélème, les dames comme les jeunes cavaliers, racontèrent des histoires.

Ce *Prologue du Décaméron* est une grande nouveauté. C'est un adieu au moyen âge, à l'ascétisme monacal, à la religion de la mort. Pour la première fois, un écrivain proteste contre la tristesse séculaire des races chrétiennes. La mort souveraine, invincible, méchante; la mort consolatrice et maternelle, qui

ouvre la porte de la vie véritable; la mort indifférente et fatale qui foule aux pieds l'homme en sa fleur :

Tout homme de la femme yssant,
Rempli de misère et d'encombre,
Ainsi que fleur tost finissant,
Sort et puis fuyt comme fait l'umbre;

l'Italie se détourne de la formidable vision, car elle n'a pas le courage de l'envisager avec le calme dédain des sages antiques, et la vie seule lui semble bonne, la joie seule excellente et le rire plus divin que les larmes. Elle se fait déjà une conscience nouvelle, voluptueuse et légère. L'enfer de son plus grand poète est un cauchemar inquiétant qu'elle rejette pour toujours. Elle revient à l'inspiration sensuelle de ses clercs errans du temps jadis :

Fronde sub arboris amœna
Suave est quiescere,
Suavius ludere in gramine
Cum virgine speciosa.

Le *Triomphe de la Mort*, de Pétrarque, qui est sans doute d'une date plus récente que le *Décaméron*, se rattache encore aux idées et aux émotions d'autrefois. L'ombre de Laure morte dit au poète : « Je suis vraiment vivante, et c'est toi qui es mort et qui seras mort jusqu'à l'heure dernière qui t'enlèvera à la terre. La mort est la fin d'une prison ténébreuse pour les âmes gentilles; pour les autres, qui ont mis leurs soins dans la fange, elle est une douleur. »

Regardez maintenant, au Campo Santo de Pise, le *Triomphe de la Mort*, qui est de l'école florentine d'Orcagna, et contemporain de Boccace. Au dernier plan de la fresque, c'est encore la tradition macabre qui passera, hors d'Italie, aux peuples austères et tristes, à Albert Dürer et à Holbein. La mort, toute en noir, fauche pêle-mêle les rois, les papes, les clercs, les abbesses, et court à une retraite ombreuse où, sous les orangers chargés de fruits d'or, autour desquels voltigent des amours, des cavaliers et des dames écoutent un concert de musique. Plus bas, dans le désert farouche, les Pères ascétiques s'agenouillent et prient. Voilà pour le passé. Et voici, au premier plan du tableau, le Verbe de la Renaissance. Une chevauchée brillante, jeunes seigneurs et jeunes dames, est arrêtée brusquement par trois sépulcres ouverts, par trois cadavres de rois couronnés : l'un, livide et difforme, l'autre, rongé des vers, le troisième, squelette décharné. Le cortège se penche avec plus d'ennui que de terreur vers la

poussière humaine, et la contemple avec des gestes de déplaisir plutôt que de pitié. Mais n'en doutez pas, jeunes dames et jeunes seigneurs vont tourner bride, non point du côté des Ermites du désert, mais vers la lumineuse villa florentine où les attendent, parmi les myrtes et les buissons d'églantiers, les heureux conteurs du *Décaméron*.

III

Si chacun de ces contes est une œuvre d'art, c'est qu'il répond à la vue profonde et périlleuse de la Renaissance sur la vie et le bonheur. Pour l'Italie nouvelle, la condition première du bonheur est la sérénité, telle que la voulait Épicure, la paix du cœur, la joie secrète d'une âme qui se sent supérieure aux accidens de la fortune, aux misères de l'histoire, comme à ses passions et à ses souffrances propres. L'homme paraît alors le maître de sa destinée, comme le sculpteur l'est de sa statue, et sa vie est véritablement digne d'envie. Il est le maître même des angoisses de son honneur, des révoltes de sa conscience. Il peut aller droit, sans entrave ni scrupule, sans miséricorde ni douceur, jusqu'à l'extrémité de ses désirs, assouvir son orgueil et sa sensualité, tempérer même par la froide sagesse les violences de son égoïsme. Tels les grands virtuoses du xve et du xvie siècle italien, capitaines, papes, condottières et tyrans, impassibles ouvriers d'une histoire tragique.

Ajoutez les artistes. L'artiste, lui aussi, est un virtuose. Peintre, conteur, sculpteur ou poète, il tient, en quelque sorte, son cœur dans sa main, et il en règle toutes les ardeurs. Il aime, il sourit, il pleure, il hait ou il adore à l'heure qu'il lui plaît de choisir. S'il abaisse son regard sur les choses humaines, il n'en jouit ou il n'en souffre qu'autant qu'il lui convient. Les émotions qu'il reçoit du spectacle du monde, celles mêmes qui sortent de son âme, se transforment en un idéal impersonnel, et son chant poétique est d'autant plus sonore et pur que l'accent en est moins intime. Il est le passant tranquille de Lucrèce qui, du rocher où il se tient, contemple la tempête et l'agonie des naufragés et prête l'oreille à la clameur de l'ouragan. C'est au temps même où Pétrarque se lamentait sur la ruine de l'Italie, son inconsolable deuil, que Boccace écrivit le *Décaméron*. Ici apparaît, pour la première fois, la sérénité indifférente de la Renaissance, et de Boccace à l'Arioste, comme dans l'œuvre des peintres et des sculpteurs italiens, florentins, lombards, romains ou vénitiens, à quel signe soupçonnerait-on que ces écrivains et ces artistes ont habité « l'hôtellerie de douleur », sur laquelle Dante avait appelé la pitié de la

chrétienté, cette Italie outragée et torturée par les grands virtuoses politiques dont je parlais tout à l'heure? Un seul, peut-être, échappa à cette ataraxie superbe : Michel-Ange. Il marqua d'une énigme douloureuse les tombeaux inachevés des Médicis, et imprima sur les murailles de la Sixtine quelques-unes des terreurs de son siècle. Mais son siècle ne le comprit point, et le vieux Jules II, dont l'âme était cependant très haute, quand on lui montra les grands prophètes d'Israël, debout parmi des scènes d'exil, ne sut que murmurer d'un ton grondeur : « Il n'y a pas d'or dans tout cela! »

Ce n'est pas le tout, pour l'artiste de Renaissance italienne, d'avoir assuré son cœur contre le trouble ou la tristesse : il faut qu'il ait encore la sympathie esthétique pour toutes les formes de la vie, pour les sentimens qui ne sont pas les siens, pour les passions contre l'assaut desquelles il s'est fortifié, même pour les plus affligeans épisodes de cette mêlée humaine d'où il s'est retiré, et les ridicules et les faiblesses de sa race, de sa cité et de son temps, dont il se persuade qu'il est exempt. Quand il a reproduit la vie dans toute son énergie ou toute sa grâce, l'œuvre d'art est accomplie. A l'artiste, elle a donné la joie de la création, à nous, qui feuilletons ces pages ou qui nous arrêtons en face de ces tableaux, elle rend le plus délicat des plaisirs, l'évocation des hôtes familiers de notre esprit ou de notre cœur, l'image de nos amours ou de nos souffrances, la parodie de nos vices, la mesure de notre petitesse, la glorification de nos enthousiasmes, la clef de nos songes. Que nous importe d'être les dupes de ces enchanteurs : il nous ont charmés et tout est bien. Certes, la plupart des peintres de la Renaissance ont été de grands voluptueux; mais, quand ils peignaient une *Madone*, une *Sainte Famille*, un *Ecce Homo*, une *Crucifixion*, leur imagination, bercée par le rêve mystique, s'était faite d'abord très chaste et très pieuse, et, jusqu'aux jours de la décadence, ils demeurèrent fidèles à la tradition de tendresse et de respect que Giotto, Masaccio et Frà Angelico avaient léguée à l'Italie. Je connais peu d'œuvres plus chrétiennes et plus pathétiques que la *Déposition* du Pérugin, qui est au palais Pitti. Au delà des personnages évangéliques, agenouillés au premier plan autour de Jésus mort et recueillis comme au pied d'un autel, la nature elle-même s'est faite religieuse : elle semble fêter, par la noblesse du paysage, la pureté du ciel, la paix des collines azurées, par les eaux transparentes et les prairies en fleurs, l'espoir de la résurrection toute prochaine. Et cependant, le maître ombrien, pénétré d'incrédulité florentine, « n'eut aucune religion, dit Vasari, et l'on ne réussit jamais à le persuader de l'immortalité de l'âme; avec des paroles bien dignes de sa cervelle de gra-

nit, il refusa toujours obstinément la bonne voie, il n'avait foi qu'aux biens terrestres. »

Tout ce que le récit comporte de vie, de mouvement, de couleur, toute l'illusion de réalité qu'il peut donner au lecteur, se rencontre en Boccace. Mais le réalisme florentin de la Renaissance répugne à toute vie grossière, à toute couleur crue. Quand les sept dames du *Décaméron* ont entendu conter par l'un de leurs trois cavaliers quelque histoire un peu vive, elles rient et rougissent tout à la fois et baissent un instant leurs beaux yeux sur l'herbe émaillée de virginales pâquerettes; elles risquent volontiers, à demi-voix, une remarque édifiante sur les périls du péché ou la sottise des pauvres gens qui ont péché sans élégance ni esprit. Forment-elles, dans le secret de leurs consciences, de fermes propos de vertu ou seulement de prudence? Je ne le crois pas, car elles ne sont point là au sermon de la paroisse Santa-Maria-Novella, et le conteur ne s'est point proposé de leur aplanir la voie du salut. Il n'a voulu que les divertir ou les émouvoir, même jusqu'aux soupirs et aux pleurs. Boccace fait, je le veux, semblant de moraliser au préambule de ses *Nouvelles;* mais ce n'est guère qu'une précaution littéraire, une façon de sous-titre qu'il attache à ses contes, un catalogue raisonné de ses peintures. Il promène la joyeuse compagnie le long d'une galerie de tableaux très différente, sans doute, d'une fresque d'église, où les scènes pathétiques s'entremêlent aux scènes plaisantes, mais où celles-ci, grâce à certains artifices de clair-obscur, ou même au voile léger que l'écrivain y jette, à l'occasion, d'une main fort adroite, se dérobent à temps pour n'être point choquantes. L'admirable artiste n'a point affaire à de petites nonnes envolées par-dessus les murs de leur couvent, mais à des femmes de « grande valeur » et d'esprit cultivé, *valorose donne*, et bien charmantes aussi, *vaghe donne*, — mariées, veuves ou jeunes filles, il ne nous l'a pas dit, — qu'aucun mystère, aucune singularité de la vie n'étonne beaucoup, et qui tiennent néanmoins aux délicatesses et aux demi-pudeurs d'une civilisation déjà très raffinée. La musique italienne, la musique sensuelle les caresse sans les troubler, mais elles aiment que certains airs soient joués en sourdine. Or jamais chef d'orchestre ne sut, mieux que Boccace, adoucir à propos l'éclat strident de ses cuivres et le chant ironique de ses violons.

IV

La Renaissance des Italiens se distingue essentiellement de la nôtre en ceci surtout qu'elle ne marque point un saut brusque,

une révolution hâtive dans l'ensemble de la vie intellectuelle et de la civilisation. Chez nous, la langue, la littérature, les arts et les mœurs se sont détachés et éloignés du moyen âge avec une étonnante rapidité. Entre Villon et Ronsard, Commines et Montaigne, Louis XI et François Ier, il semble que deux siècles au moins se sont écoulés. Le dernier représentant du vieux goût français, du symbolisme médiéval et de la vieille langue populaire, Rabelais, paraît, au milieu des cardinaux et des beaux esprits de la cour de Henri II, comme un survivant attardé de cet âge gothique dont il avait déploré la barbarie et l'*infélicité*. Le contact subit de l'Italie et de l'humanisme, en très peu d'années, mûrit et transforma le génie français. Pour l'Italie, l'évolution avait été autrement plus lente et plus conforme à la nature. C'est par transition imperceptible qu'elle alla de Giotto à Raphaël et au Corrège, des premiers sculpteurs de Pise à Donatello et à Cellini.

La littérature présente un développement tout pareil. Nos souvenirs chevaleresques, les romans de la Table Ronde, les *matières* de France et de Bretagne, recueillies, dès la fin du XIIe siècle, dans la vallée du Pô et la Marche de Trévise, reparaissaient bientôt en des poèmes de langue franco-italienne, puis d'italien pur, tels que la *Spagna* et les nombreux *Aspromonte* des XIVe et XVe siècles. Dans le même temps, en Toscane, la *matière* de France se confond avec les fictions du cycle d'Artus, s'enrichit du merveilleux, des aventures amoureuses, de la grande liberté d'invention de la Table Ronde. Chanson de Geste et roman passent en une multitude de compilations rimées et d'ouvrages de prose; de ces derniers, au début du XIVe siècle, les *Reali di Francia* sont le type réellement populaire, et, à la fois, le prologue de toute une littérature où l'amour altère de plus en plus le caractère primitif des héros carolingiens : Charlemagne, Renauld de Montauban, Milon d'Anglante perdent tous la tête par amour, et, de moins en moins, les écrivains prennent au sérieux ces hauts personnages : le poème héroï-comique, découpé en octaves, rehaussé d'épisodes miraculeux, plaisans ou tragiques, était né : Pulci et Bojardo lui impriment, vers la fin du XVe siècle, sa forme définitive, élégante et très rythmée. Moins d'un demi-siècle plus tard, l'Arioste lisait à la cour de Ferrare son *Orlando furioso*, l'œuvre exquise de la Renaissance italienne. Durant plus de trois cents ans l'Italie avait entendu chanter les exploits et les amours et « la grande bonté des chevaliers antiques; » les sources françaises, descendues des Alpes, s'étaient lentement rejointes et se perdaient enfin en un fleuve magnifique, mais les derniers poètes gardaient toujours la mémoire des lointaines origines che-

valeresques de leurs contes; Bojardo disait, tout comme l'Arioste :

Ed io cantando torno alla memoria
De le prodezze de' tempi passati.

De même que la peinture italienne avait maintenu, en des formes de plus en plus belles et colorées, l'inspiration mystique de la vieille foi, la littérature revêtit de fictions de plus en plus riantes ou voluptueuses les traditions du monde féodal. Le moyen âge avait donné la fleur; la Renaissance, en son âge d'or, recueillit le fruit.

Le conte florentin ne connut pas d'autre loi de croissance. Boccace, au milieu du XIVe siècle, nous fait voir l'éclosion d'un art nouveau qui tient encore, par ses racines les plus profondes, à l'art du moyen âge. L'ironie de nos trouvères reparaît en lui; mais l'ironie des conteurs français, quand elle s'adresse, par exemple, à l'Église, est enfantine, superficielle et fuyante : elle atteint çà et là quelque pauvre moine, quelque *prouvère* de campagne, engagés en un mauvais pas; elle se permet, dans le *Roman de Renard*, quelque léger sacrilège : elle recule en face des graves infirmités morales contre lesquelles tonnaient les docteurs et les ascètes; elle n'ose effleurer l'ombre même du dogme. Elle a beau se complaire à la satire ecclésiastique, ce sont toujours de joyeuses et inoffensives histoires de clercs en gaieté : *Saint Pierre et le Jongleur*, *le Vilain qui gagna Paradis en plaidant le Testament de l'Ane*. L'évêque est entré en fureur contre un bon curé qui a enterré son âne en terre chrétienne. Le curé apporte au prélat vingt livres que le laborieux animal a épargnés en vingt ans :

Pour ce qu'il soit d'Enfer délivrez
Les vos laisse en son testament.

« Que Dieu lui pardonne ses péchés, » répond l'évêque, avec une mansuétude d'héritier :

Li asnes remest crestiens.

Chez Boccace, — qu'encouragent les étonnantes audaces de Dante, les railleries prodiguées par Pétrarque à l'Église d'Avignon, — l'ironie est très libre, très consciente, encouragée par la tradition de cet épicurisme florentin que Villani signale dès le XIe siècle, affermie en outre par les sentimens nouveaux, pénétrés de rationalisme, qui viennent des lettres païennes et cette indifférence croissante pour la religion des œuvres qui éloignait peu à peu l'Italie de la pratique chrétienne.

Boccace tire beaucoup de contes de l'immense et séculaire trésor du conte universel; mais il y mêle aussi les aventures re-

cueillies dans Florence et les histoires, très souvent véritables, qui amusaient la cour de Robert d'Anjou, histoires napolitaines, siciliennes, grecques, orientales, africaines. Parfois, il se contente d'un motif assez vague de moralité déjà traité par quelque écrivain du moyen âge et le vivifie en le transplantant sur la terre italienne. Ainsi, pour le conte du *Trompeur trompé*, qui était aux *Gesta Romanorum*, dans la *Disciplina Clericalis* et le *Castoiement d'un père à son fils*. Le récit des compilateurs scolastiques est d'une sécheresse admirable. Un soldat a confié mille talens à un vieillard. Celui-ci, plus tard, nie le dépôt. Une vieille s'offre à aider le soldat. Elle remplit de pierres dix vases de belle apparence, soigneusement clos. Puis elle se présente au vieillard, suivie d'un esclave portant l'un de ces vases. « Un étranger, dit-elle, voudrait vous confier toutes ses richesses, enfermées en dix amphores, dont voici la première. » Au même instant, entre, comme par hasard, le soldat, qui réclame encore son argent. L'usurier n'ose, cette fois, l'éconduire, dans la crainte de manquer l'autre affaire. Il lui rend ses talens. « Bien le bonjour, lui dit la vieille : cet homme et moi, nous allons chercher le reste des richesses. Attendez notre retour. » L'usurier attend encore.

Mille récits analogues ont dû courir à travers le moyen âge. En Italie, pays des changeurs, des *Lombards*, des prêteurs aux longues griffes et des esprits subtils, celui-ci parut assurément savoureux et fit fortune. Mais Boccace enlèvera ces masques inertes : des personnes bien vivantes, dont nous croirons reconnaître le visage et les mœurs, remplaceront les figures abstraites de tout à l'heure. Et l'action se passera *quelque part*, parmi des décors bien appropriés. Un jeune Florentin, Nicolo Salabaetto, « blond et très aimable, » a remis aux douaniers de Palerme des draps de laine, valant cinq cents florins d'or, qu'il rapporte de la foire de Salerne. Une *barbière*, c'est-à-dire une de ces dames aux paroles de miel, qui s'entendent à merveille à raser leurs cliens et à prendre aux trop jeunes marchands « leur navire, leur chair et leurs os, » Madonna Jancofiore, jette son dévolu sur Nicolo. Elle lui dépêche une vieille professionnelle, qui porte au Florentin, « avec des larmes dans les yeux, » un message, un anneau d'or et l'invitation à visiter Jancofiore dans une maison de bains. Nicolo ne se tient plus de joie et s'empresse d'accourir au rendez-vous. C'était un bain de vapeur, et aucune des cérémonies accoutumées, mousse de savon, parfums de roses, aromates suaves, confitures, vins siciliens, ne fut oubliée. Salabaetto « se croyait en paradis. » Le soir, rencontre nouvelle à la maison de la dame, souper en tête à tête, dans un appartement luxueux. Au matin, le jeune Florentin reçoit en cadeau, sans embarras,

une bourse pleine de florins. Salabaetto n'avait pas perdu son temps. Tout lui souriait : dans la journée même, il vendit ses marchandises avec un gros bénéfice. Aussi Jancofiore était, chaque soir, plus aimante. Un jour, elle fond en larmes et conte une histoire à frémir. Un sien frère, qui réside à Messine, lui demande sur le champ mille florins d'or, faute desquels on lui couperait la tête. Si la dame avait seulement quinze jours devant les mains, elle vendrait un de ses nombreux et riches domaines. Mais le temps presse horriblement. Et de sangloter de plus belle et de s'évanouir. Salabaetto n'hésite pas à offrir tout ce qu'il possède, ses cinq cents bons florins d'or. Il les donne en vrai chevalier, sans témoin ni écrit. Dès lors, brusque changement à vue de la scène. L'amour s'envole. La porte de la belle se ferme quotidiennement au nez de l'amoureux. Il finit par comprendre son malheur. Notre Florentin va se confesser à Naples à un sien ami, homme *di sottile ingenio*. Canigiano, trésorier de l'impératrice de Constantinople, un Florentin aiguisé de byzantinisme, qui lui répond : « Tu as eu tort, tu as désobéi à tes patrons, tu as jeté ton argent par la fenêtre, pour le plaisir seulement. » Les deux compères inventent alors une bonne ruse. Nicolo retourne à Palerme, avec une pacotille de fausses marchandises, ballots et tonneaux d'huile, simples chiffons et pure eau de mer, qu'il livre à la douane et fait inscrire pour plus de 2 000 florins d'or. Vous devinez la suite. Jancofiore, trompée par le stratagème, se réconcilie avec son amant et lui rend tout d'abord les 500 florins. A quelques jours de là, le malicieux personnage feint une grande mélancolie. Un navire qui lui apportait, dit-il, pour 3 000 florins de marchandises, a été pris par les corsaires de Monaco et ceux-ci lui demandent, pour sa part de rachat, 1 000 florins. La dame les emprunte à un usurier, qui reçoit en gage tout un magasin de la douane palermitaine, avec toutes ses clefs et tous ses rats. Salabaetto saute sur le premier navire en partance pour Naples, avec 1 500 florins dans sa ceinture. Le tour était joué. L'histoire archaïque du soldat, du vieux fripon et de la bonne vieille, encore visible ici en ses lignes élémentaires, n'était qu'une maigre et raide figurine d'argile. La *nouvelle* de Boccace est une ciselure de bronze florentin, fouillée en toutes sortes de détails, spirituelle, complexe et touffue comme une œuvre de Cellini.

V

De même pour tous les récits du *Décaméron* empruntés aux fabliaux de France. Il y en a, selon M. Bartoli, une vingtaine, qui roulent sur le thème éternel de la sottise humaine dupée,

bafouée, des libertins pris au piège de leurs convoitises, du triomphe des habiles, des femmes surtout. Le docte Victor le Clerc, à la suite de Le Grand d'Aussy, Barbazan, du Méril, se persuada que Boccace avait arrangé et retouché les ouvrages de nos trouvères d'une façon assez fidèle pour que le mérite de la plus grande invention leur demeurât acquis. Moins de naïveté, une sensualité plus délicate et plus inquiétante, une langue plus fine, telle serait, pour le vénérable érudit, toute la différence. Le *Décaméron* ne serait ainsi qu'un « écho ». En vérité, il l'est à la manière de La Fontaine « mettant en vers » les fables d'Esope, si loin d'ailleurs que ce pauvre sire soit de nos plaisans vieux conteurs. Ceux-ci, Rutebeuf, Eustache d'Amiens, Jean de Condé, Raoul de Houdun, inventent le canevas de farces excellentes, mais le rôle joué par leurs personnages est d'une simplicité extrême. Ils ressemblent à des marionnettes dont les deux profils porteraient chacun une grimace immobile : d'un côté, la malice, la gaieté libertine, la convoitise ardente, de l'autre, la déconvenue, le dépit comique. Le geste de ces *pupazzi* est immuable, l'allure toute mécanique est légèrement gauche. L'action se déroule à travers les incidens d'une fourberie souvent bien triviale, d'une escapade d'amour parfois bien grossière : mais dès le début de la fable on aperçoit sans peine toute la suite de l'action. Les figures qui s'y meuvent nous montreront peut-être les deux faces de leur profil ; mais les héros du trouvère ne sauront pas changer prestement le cours de l'intrigue, retourner la farce à leur avantage, ajouter au drame un acte imprévu, entraîner en des sens opposés la troupe des rieurs. La contre-intrigue des fabliaux, si elle ose se dessiner, ne le fait guère que par quelque tirade de morale fort honnête, mais assez puérile, quelque jeu de scène très rapide, puis le rideau tombe, et, déjà, les rieurs ne riaient plus.

Je prends deux fabliaux fameux, le *Cuvier* et le *Chevalier qui fist sa femme confesse*, dont Boccace s'est certainement souvenu dans le conte de *Peronella qui met son amant en tonneau* et celui du *Jaloux qui en forme de prêtre confessa sa femme*. Sur le mince canevas du trouvère il a su broder une tapisserie très riche, une comédie vivante sur la farce gothique.

Notre *Cuvier* tiendrait en quatre lignes. Un marchand voyageait pour ses affaires, loin de son logis,

> En sa meson lessoit sa femme,
> Qui de son ostel estoit Dame.

Un clerc aussi y était maître et seigneur, en l'absence du marchand. Un jour, comme « ils se déduisoient », le mari revient inopinément « de Provins » avec trois autres marchands. Fâcheuse

surprise ! La dame n'a que le temps de cacher son clerc sous un cuvier. Le mari demande « soupe au vin » et, sans malice aucune, met lui-même la nappe sur la cuve. Les quatre compères festinent, au grand ennui du pauvre clerc,

Qui ne menoit pas trop grand feste,
Qu'il li menjuent sur la teste.

Or, le cuvier était le bien d'une voisine qui, ayant besoin de l'ustensile, le fait quérir par sa « meschine ». Le marchand ordonne qu'on le rende sur l'heure. C'était découvrir le pot aux roses. La bourgeoise renvoie à sa commère une réponse entortillée où celle-ci entrevoit toute la vérité. Compatissante autant que madrée, elle appelle « un ribaud » qui passait « enmi la rue », et lui promet quelques liards s'il crie : « Au feu ! » de tous ses poumons. Le ribaud crie ; les quatre marchands, emportés par l'horreur naturelle aux bourgeois pour l'incendie,

Trestuit ensemble au cri saillirent.

A peine ont-ils tourné le dos, que la dame soulève la cuve et fait évader le clerc

Qui n'ot cure de plus atendre.

Mais la farce du cuvier a manqué ses plus plaisans effets. La complication comique échappe au trouvère : ses personnages vont à tâtons, sans s'affronter ni se mesurer entre eux. Le clerc, une fois escamoté, ne compte plus et son rôle disparaît. La bourgeoise est comme assommée par le retour imprévu du marchand ; le stratagème d'une voisine l'empêche seul de se noyer sans s'être débattue : le mari n'a point l'occasion même d'une ombre de jalousie. Il est trompé et fort peu ridicule. Ces trois rôles imparfaits sont repris et, pour ainsi dire, renversés par Boccace.

C'est à Naples, en une rue écartée, déserte, que se place l'aventure. Peronella, fileuse de son métier, femme d'un pauvre maçon, reçoit les hommages d'un joli jeune homme, Giannello, qui lui rend visite chaque fois que le mari s'est éloigné pour son travail. Un matin, celui-ci revient sur ses pas et trouve porte close : « Béni soit Dieu, dit-il, qui m'a donné une femme si fidèle ! » Il frappe, et Peronella fait entrer l'amant dans un tonneau. Puis, elle ouvre et accueille son mari par une scène où se rencontrent les principaux ingrédiens d'une bonne querelle de ménage. Pourquoi rentre-t-il ses outils à la main ? Deviendrait-il paresseux ? Comment mangera-t-on demain à la maison ? Devra-t-elle mettre ses jupons en gage ? En vérité elle se tue au travail, elle use ses doigts « pour mettre de l'huile dans la lampe. » Toutes les voi-

sines s'apitoient sur elle ou s'en moquent. Puis des larmes. Ah! que n'imite-t-elle la conduite de toutes les autres qui ont deux ou trois amoureux et « font voir à leurs maris la lune pour le soleil! » Et cela lui serait si facile! Elle est trop bonne et trop sage. On lui a offert déjà de l'argent, des bijoux. Mais non, elle est de nature tout à fait vertueuse. Enfin, pourquoi rentre-t-il ce jour-là sans avoir travaillé?

Le bonhomme, une fois l'averse tombée, répond : « C'est aujourd'hui la Saint-Galéon, jour férié. » Mais il n'a pas perdu son temps, on aura du pain à la maison pour plus d'un mois. Il vient de conclure un marché d'or; il a vendu, au prix de cinq sequins, ce gros tonneau qui encombre le logis. L'acheteur le suit de près pour emporter sa marchandise. « Cinq sequins, réplique Peronella, tu es un sot; moi, pauvre petite femme, *feminella*, je l'ai tout à l'heure vendu sept sequins à un brave homme qui entrait dedans pour l'examiner de plus près juste au moment où tu as frappé à la porte. » Le maçon renvoie le vrai acheteur, Giannello sort du tonneau et se plaint de la lie qui y demeure attachée. « Qu'à cela ne tienne, dit Peronella, mon mari va s'y mettre à son tour, afin de le bien nettoyer. » Le maçon retire sa jaquette, allume une chandelle, prend un grattoir, descend dans la futaille et la gratte en conscience. L'opération est assez longue, à la grande joie des deux traîtres. Puis Giannello emporte son tonneau et Peronella embourse les sept sequins. Et rien ne manque plus ce jour-là à la félicité des trois personnages.

La donnée du *Chevalier qui fist sa femme confesse* n'est pas moins simple que celle du *Cuvier*. La dame, étant tombée malade, prie son mari de lui amener, pour la confesser, un moine, très saint homme, dont le couvent n'est pas fort éloigné. Le Chevalier, tout en chevauchant,

Et de sa fame moult pensant,

songe qu'un moyen sûr de savoir

S'ele est tant bone com l'en dit

est de faire lui-même le confesseur. L'abbé du couvent, léger de scrupules canoniques, lui prête robe et capuchon; le chevalier

Bien s'enbroncha au chaperon

et ainsi chaperonné s'assit au chevet de son épouse qui

De son seignor ne connut mie,

car la chambre était fort obscure, et le malin sire

Sa parole entrechanjoit.

Mais la confession fut amère au chevalier. La dame ne lui cèla aucune de ses nombreuses infidélités : elle a aimé ses pages et aussi certain neveu de son seigneur, cinq années de suite. Le faux confesseur boit l'aigre calice avec une bonne contenance, absout la pénitente, et s'en va tout mélancolique et méditant sa vengeance. A quelques jours de là, tout à coup, il accabla la dame d'injures si précises qu'elle vit clairement

Que il l'eust fete confesse.

Elle ne perd point la tête. « Je savais bien que le moine, c'était vous ! »

Ha! mauvès home traitier,
Tu pris l'habit d'Ermitier
Por moi prover à desloial;
. . . . . .
Moult ne poyse par Saint Symon,
Que ne vous pris au chaperon,
Ne que ne vous deschirai tout.

Que ne lui a-t-elle conté de plus gros péchés encore, afin de le mieux punir de sa félonie! Mais c'est fini, et pour toujours, entre elle et lui :

Je ne vous dois jamais amer.

Au fond, l'aventure est plutôt triste. Le chevalier a commis un sacrilège, par la raison que sa femme s'est confessée de bonne foi. Celle-ci ne lui pardonnera jamais sa supercherie. C'est en mentant qu'elle réussit à sauver à peu près son honneur. Le mari se voit odieux et se sent stupide. Et voilà une maison troublée pour toujours. Les compères du pays, qui n'ont pas le goût difficile, seront seuls à s'amuser de ce drame féodal :

Granz risées et granz gabois
En firent en Bessinois.

Boccace va réparer le point faible du fabliau. Il y met l'idée joyeuse que le trouvère n'avait point su imaginer et qui éclairera tout le conte italien : la femme, avant de s'agenouiller au confessionnal, avait reconnu les traits et la voix de son mari. Ce n'est plus alors qu'une confession pour rire. Il a voulu la tromper et c'est elle qui le trompera et sur l'heure, allégrement, avec une mine confite et des soupirs de contrition : par un faux aveu elle l'obligera à se faire l'innocent complice de sa rusée pénitente et l'artisan de sa propre infortune conjugale. Il était jaloux avec excès, ce riche marchand de Rimini; sa femme était belle, fort éveillée, et il ne lui permettait point, à la maison, de regarder par la fenêtre. Il avait lu certainement son Francesco da Barbe-

rino, et le mettait à profit. Pour distraire son ennui, la recluse élargit une fente de la muraille et communique bientôt en paroles avec un jeune et aimable voisin. Mais comment recevoir Philippe en ses appartemens? Cependant, la fête de Noël approchait, la *Pasqua di Natale*. Elle demande au marchand la permission de se rendre à l'église afin de s'y confesser « et d'y communier, comme font les bons chrétiens ». Notre jaloux est fort troublé par cette pieuse requête. Sa femme a donc des péchés sur la conscience? S'il pouvait en recevoir lui-même la confidence! « Vous n'irez qu'à notre chapelle et ne prendrez que notre aumônier ou tel autre prêtre qu'il vous donnera pour vous entendre. » « La dame comprit alors *à moitié*. » Le matin de Noël, à l'aurore, elle se rend à l'église où se trouve la chapelle patrimoniale de son mari. Celui-ci l'y avait devancée, et, d'accord avec l'aumônier, déguisé en prêtre, la tête dans un vaste capuchon serré aux joues, il attendait, assis au chœur. Il tenait des cailloux dans sa bouche, afin de changer sa voix. L'aumônier le montre dans l'ombre comme le confesseur du jour, et la dame, qui achève aussitôt de comprendre : « C'est bien, dit-elle, je vais lui donner ce qu'il est venu chercher. »

Elle le lui donne, en effet, et très libéralement. « Mon Père, j'aime un prêtre qui, chaque nuit, vient chez moi. C'est un vrai sorcier : il ouvre les serrures rien qu'en les touchant et quant à mon mari, il l'endort par des paroles magiques. » Le confesseur, très déconfit, furieux, gronde, tempête, refuse l'absolution, menace des feux de l'enfer. Il promet néanmoins de prier pour cette âme en perdition, impose la pénitence et sort du saint réduit *soffiando*, en soufflant de rage mal étouffée. Elle, très calme, « se releva et alla entendre la messe. »

Les époux se retrouvent à la maison, le mari, farouche, la femme, heureuse de voir, sur le visage de son seigneur, « quelle mauvaise Pâques elle lui avait donnée. » Le soir venu il feint d'aller dîner en ville; mais il se cache, entouré d'un véritable arsenal, dans une chambre du rez-de-chaussée, attendant le prêtre nocturne, décidé à le massacrer sur place. La femme avertit le jouvenceau qui promet de descendre chez elle par le chemin du toit. Philippe tient scrupuleusement sa promesse et le marchand de Rimini veille toute cette nuit, l'oreille au guet, transi de froid, écrasé de sommeil. Plusieurs nuits se passent ainsi, le mari, à demi gelé et terrible, au pied de l'escalier, Philippe se coulant par une lucarne et la pénitente très peu soucieuse des flammes de l'enfer. La colère du jaloux finit par faire explosion. « Le nom du prêtre! » crie-t-il sottement. Elle lui rit au nez. L'inévitable explication tourne à la confusion du jaloux. « Tu n'es qu'une

bête, qui ne mérites point une femme aussi sage et vertueuse que moi. Oui, j'aime un prêtre et bien à tort, car c'est toi-même, prêtre postiche. Reviens à toi : prends garde qu'on ne se gausse à tes dépens et renonce à cette veillée « solennelle » de chaque nuit : je te le jure, si je voulais te tromper, cela ne me serait pas difficile et tu ne t'en douterais pas. » La leçon était dure; elle fut efficace. L'époux se guérit comme par enchantement de ses soupçons trop fondés; Philippe n'eut plus à courir sur les toits « à la façon des chats », car la maison lui fut ouverte et la bonne dame mena désormais la vie la plus libre et la plus joyeuse du monde.

Du *Novellino* et de Francesco da Barberino à Boccace, des vieux contes scolastiques et des fabliaux au *Décaméron*, nous sommes assurés que la transition n'est autre que le passage du moyen âge à la Renaissance. C'est bien la grande crise historique, précoce à la fois et d'un progrès continu, chez les Italiens, tardive et presque subite dans la civilisation et la littérature de la France. Les sèches moralités des clercs, les récits sommaires du *Novellino*, écrits en vue du mot ingénieux, de la ruse divertissante, de la grave sentence philosophique que le scribe florentin se propose de mettre en pleine lumière, les paraboles du notaire Barberino, qui veut inspirer l'amour de la vertu même par la crainte du diable, les triviales et bouffonnes aventures d'alcôve de nos trouvères se transforment en une œuvre d'art très diverse, animée par le spirituel et léger naturalisme florentin, où tous les traits ont été choisis, aiguisés et accumulés pour donner au lecteur une sensation vive de réalité humaine. Ce livre n'est ni un bréviaire, ni une éthique, ni une *Disciplina*, ni un *Castoiement*, mais un tableau de la vie italienne. Ce n'est pas la faute du conteur si cette vie n'est pas toujours pure, si elle apparaît parfois scélérate et comme empourprée de sang. Il nous invite à jouir de son théâtre, tantôt comique, tantôt tragique, afin de nous distraire des ennuis quotidiens, de même qu'il convie les belles dames de son *Prologue* à une villégiature riante et chantante, loin des tristesses désespérées de Florence. C'est à nous seuls de tirer de ses contes l'impression morale, bonne ou mauvaise, dont il se soucie assez peu. Allons d'abord à sa comédie. Les honnêtes gens peuvent y entrer sans crainte. Il est, en effet, très facile de n'assister qu'aux scènes qui ne sauraient chagriner les délicats, ou même de ne point attendre, pour sortir sans bruit de la salle, que les murmures des spectateurs vertueux forcent l'impresario à baisser le rideau.

ÉMILE GEBHART.

LE GÉNÉRAL DRAGOMIROW

Bien que la doctrine militaire du général Dragomirow soit construite sur de fermes idées et qu'elle compose un édifice très complet, elle se présente au premier abord sans claires linéatures et sans parties saillantes : elle n'a pas de façade, pas de fronton, pas d'écusson, pas de devise. Ces matières utiles valent en soi et sans combinaison d'art ; on voit que l'œuvre agie a primé l'œuvre écrite ; qu'au fur et à mesure, d'après les occasions de guerre, d'après les positions de service, d'après les nouveautés de la spéculation théorique et les modifications aux règlemens, surtout d'après les rares loisirs d'une carrière très remplie, ce recueil se complétait de lui-même, semblable à quelque vieille demeure de famille divisée, développée, surélevée suivant les changeans besoins de la vie ; ou plutôt, semblable à une forteresse ancienne accommodée sans cesse aux conditions nouvelles de la guerre, et dont l'appareil montre à la fois ce qu'il reste d'hier et ce qu'on pourrait créer aujourd'hui.

Ces différens essais, entre lesquels il n'est que le lien d'une intention commune et d'une destination commune, doivent à leur indépendance relative un grand charme de liberté et de sincérité : l'homme se laisse volontiers voir en ces occasions littéraires dont aucune ne mérite une expression définitive de sa doctrine, mais qui toutes l'entraînent à sa conviction du jour ou son indignation du moment. Celles-ci montrent à découvert une noble figure d'officier moderne, investie de bonté et de savoir ;

une stature impropre à la pose du héros et qui s'aime mieux sous l'apparence humaine; une conscience assez forte pour ne s'appuyer que sur soi et pour trouver en elle-même la racine de son autorité; l'esprit le plus riche, l'intelligence la plus adroite, servant ce simple caractère, et la plume d'un Montaigne écrivant sur l'expérience de ce Montluc; enfin une grande âme forgée exprès pour entreprendre et maîtriser ces grands sujets menaçans, la guerre moderne et la nation en armes.

Tous ces plaisirs de lecture deviennent cas de conscience pour l'analyste : il ne se résout pas à sacrifier une seule de ces pages, dont la moindre a son prix de grâce et de vérité; il comprend qu'il doit, avec une patience de topographe, minuter son levé de l'œuvre et cheminer autour des moindres détails, une boussole à la main. Mais nous, qui n'écrivons que pour faciliter l'attaque de l'ouvrage, nous opérerons plus brièvement; comme un officier subalterne envoyé en reconnaissance au delà des tranchées, nous donnerons seulement trois croquis, mais pris de points de vue différens : l'un dessinera les idées de Dragomirow sur le caractère essentiel de la guerre et sur le rôle du général; un autre tentera de saisir ses méthodes quant à l'éducation du soldat et la préparation des troupes; enfin, conformément à la constante habitude du maître, nous ajouterons à sa doctrine un exemple, et le sien propre: ce sera cette opération de guerre à laquelle il présida en 1877, quand il dut franchir le Danube avec sa division sur les devans de l'armée russe.

I

Jamais ouvrage ne produisit sur le lecteur des impressions plus contraires que le roman de Tolstoï *Guerre et Paix*. — *Émotion et Déception*, ce pourrait être son véritable titre, car on voit bien que l'auteur, génial dans la conception, s'égare tendancieusement dans les détails; la vérité se retire de page en page devant lui comme l'armée russe se retirait devant Napoléon. Or, il arrive qu'un ferme esprit, inapte à franchir les frontières du bon sens, a porté sur ce livre un jugement qui est aussi un commentaire; que cet esprit, c'est Dragomirow; enfin, que ses idées propres sur la guerre ne sont nulle part si près d'être réunies en un corps de doctrine que dans les considérans de ce jugement.

C'est un important phénomène que cette rencontre intellectuelle de Tolstoï et de Dragomirow. Officiers de la même armée, l'un en devient le généralissime; l'autre, laissant là ses épaulettes, se retire au désert, se fait ouvrier, moujik et consume ses facultés

d'artiste en lamentations sur la moderne Babylone. Lequel des deux a le mieux servi les hommes? La question est d'autant plus pressante que l'opposition de ces deux caractères est en réalité celle de deux morales, et que nous avons à choisir entre elles. L'une absolue, désolée, prêche le nirvana de la volonté humaine, tout entière dissoute en pitié; morale impitoyable cependant aux formes de vie que nous ont laissées les hommes antérieurs, subversive d'institutions qui sont le fruit d'une expérience millénaire, fautrice de violence au nom même de la non-résistance au mal. L'autre : une morale de bon vouloir, d'effort, de travail, de solidarité; une morale résignée aux maux nombreux de l'existence; avertie par l'histoire qu'un seul remède prévaut ordinairement contre eux, l'initiative des hommes supérieurs; soucieuse de ne pas ajouter à ces maux inévitables un appoint de doute et de désespoir, mais de les combattre au contraire avec les armes de l'autorité. Telle est l'infirmité des mots humains que ces morales inconciliables peuvent se vanter toutes deux d'être *chrétiennes*. Mais qu'importe ici le nom? La question est de savoir laquelle répond actuellement aux besoins des consciences. Or trop de signes ont fait voir que voilà bien la question vitale de ce temps-ci, et que notre génération ne saurait, sans imprudence, se remettre à l'avenir du soin de la trancher, pour qu'il nous soit pardonné d'avoir tout d'abord élargi de la sorte l'examen que nous entreprenions.

Le débat peut se résumer simplement : Dragomirow, en Tolstoï, admire sans réserve l'artiste, il combat sans merci le théoricien. Il donne de son *distinguo* une raison psychologique. Selon lui, le don de Tolstoï réside surtout dans une certaine ubiquité de la conscience et dans une aptitude à percevoir d'un seul coup d'œil plusieurs phénomènes, tous exacts et vraiment vus : ce pouvoir éminemment créateur, puisque à l'intérieur du tout agissant il assure la réalité des moindres parties, et puisqu'il multiplie la vie dans la vie même, vaut à l'œuvre son étonnant relief et ses justes couleurs. Mais cette justesse tout artistique n'est que celle des rapports aperçus, non celle des rapports existans; incommensurable avec la justesse logique, elle ne répond pas aux besoins de l'histoire, laquelle réclame des comptes rendus plutôt que des poèmes, la carte plutôt que la perspective, Cassini plutôt que Van der Meulen. Ainsi la vision la plus vaste ne se prêtera qu'à une théorie médiocre; et même l'étendue de la vision fera la faiblesse de la théorie. Car toutes ces choses que l'artiste voyait d'un seul regard, et sur lesquelles il projetait la couleur de sa pensée, se présenteront distinctes à son examen

philosophique; car cette discontinuité des objets, sur laquelle son talent se jouait et se mesurait, apparaîtra nouvelle et douloureuse à son esprit. Il conclura trop vite que les scènes dépeintes sont radicalement incohérentes et qu'elles échappent à tout gouvernement rationnel. C'est rester à mi-chemin de la vérité; c'est ne pouvoir s'élever d'analyse en synthèse, et c'est nier l'existence de l'eau sous prétexte qu'au fer rouge elle se décompose en oxygène et en hydrogène. Plus d'un noble esprit est tombé dans cette faute commune, et même Gœthe est le seul que Dragomirow en absolve complètement. Victor Hugo, dont il ne parle pas, l'a tout particulièrement commise, en s'adonnant à ce raisonnement antithétique qui n'était qu'un don visuel exploité par la plume et réduit en procédé.

La justesse de ces aperçus va se vérifier devant nous, car nous ne pourrons rappeler les thèmes sur lesquels s'exerce l'exégèse de Dragomirow sans faire en réalité comparaître Tolstoï. Mais exposons ces thèmes avant toute chose.

Refaire ce peu de chemin à travers l'ouvrage, c'est accompagner ce délicat témoin, de bonne heure frappé de la tristesse qui sera propre aux penseurs de ce siècle, — le prince André. Avec quelle habileté, avant de le livrer à l'orage des événemens et des passions, Tolstoï l'a choisi et préparé comme le réactif le plus sensible et le mieux approprié aux milieux dans lesquels il veut le plonger, chaque page du livre le raconte. Pourtant, quelque soin qu'il ait mis à composer cette âme, Tolstoï a négligé un détail, pour lui secondaire et pour nous important, — l'éducation militaire du personnage. Une note du commentateur permet de réparer l'omission.

A l'époque où le prince André est entré au service, le patrimoine purement russe des traditions militaires créées par Roumianetz et Souvarow tombait en déshérence; c'est à peine si quelques vieux officiers pratiquaient encore par habitude une doctrine qu'ils n'osaient plus transmettre. Le reste de l'armée s'adonnait à la manie prussienne. André Bolkonsky a donc connu de bonne heure ces manœuvres frédéricienne qui consistent perpétuellement à s'avancer en colonne à distances entières, à former la ligne déployée, puis à marcher en bataille après le déploiement. Une régularité parfaite et, comme on dit, « une propreté entière », sont exigées durant l'exécution de ces mouvemens; les moindres fautes, d'une section qui arrive avec un retard infinitésimal, d'un rang qui perd son alignement, irritent jusqu'à la démence des chefs dont le contrôle brutal échappe lui-même à tout contrôle.

Une pareille troupe a de la ressemblance avec une boîte à musique, et l'officier est le bouton sur lequel on presse pour avoir un air. Pas un bras ne bouge dans ces rangs d'automates sans un commandement de l'officier supérieur préposé à la manœuvre; ce commandement, répété de degré en degré, descend le long de l'échelle hiérarchique jusqu'aux exécutans qui sont en bas. Pour cette transmission purement vocale, l'énergie, le caractère, les qualités intimes qui font dans la vie le mérite des gens ne servent de rien : une voix de stentor, l'habitude de crier à l'instant où crient ceux du même grade, voilà de quoi faire un subalterne. Ce système a pu trouver sa raison d'être dans une tactique maintenant surannée; fondé sur un principe de crainte, il a pu fournir quelque rendement militaire en tirant de sujets médiocres plus que n'auraient donné leurs propres ressorts ; mais il a désormais ce défaut grave de ne plus répondre aux conditions de la guerre. C'est à quoi les Prussiens réfléchissent depuis les leçons de Valmy et d'Iéna ; ces réflexions, d'où sortiront soixante ans plus tard de redoutables événemens, n'ont pas encore porté leurs fruits. On continue à dire qu'il faut rechercher les bases enveloppantes et les angles objectifs de 90°, se retirer par les routes divergentes, s'avancer par les routes convergentes... D'après ces règles, un Phull pense arrêter un Napoléon; il recommande à Barclay de prendre une position de flanc par rapport à Vilna. « — Très bien, si c'est à Vilna que Napoléon en veut, répond Dragomirow ; mais si c'est à vous, vous mettrez-vous hors de vous-même? »

Sorti de cette école pédantesque pour entrer dans la guerre réelle, humaine, souffrante et vivante, aimante aussi, le prince André aurait pu réformer une à une les opinions des maîtres et se servir de leurs erreurs pour découvrir la vérité. Mais, en dépit de ses ambitions, ce songeur ne voit que son rêve, ce mélancolique ne connaît que ses chagrins. Plusieurs années de désillusion l'ont préparé pour la négation suprême, le désespoir et la mort, quand il arrive à ses dernières épreuves, les campagnes de 1809 et de 1812.

Il suit Bagration sur le champ de bataille d'Hollabrunn, et considère curieusement ce visage hâlé, ces yeux mi-clos, ensommeillés, qui ne laissent voir ni si le général perçoit les choses, ni s'il songe à quelque chose. Il l'accompagne cependant sur un des points principaux de la position, à la batterie du capitaine Touchine. Bagration reçoit tous les rapports avec un air de dire : « Voilà précisément ce que j'attendais; » s'il parle, il laisse tomber ses mots avec une lenteur particulière, comme pour mon-

trer qu'il importe, en ce moment, de ne rien précipiter. Un boulet vient en sifflant tuer un cosaque et bouleverser un rang de l'escorte : « Le prince Bagration regarde en fronçant les sourcils ; l'incident jugé, il se retourne avec indifférence, puis il replace son sabre, dont la poignée s'est prise dans les plis de sa bourka... » Il demande plus loin : « Quelle compagnie ? » et cette interrogation qui est un reproche suffit à redresser cette troupe fléchissante. Nulle part, il ne donne d'ordres positifs ; mais tout ce qui arrive par nécessité, par hasard ou par l'initiative de ses inférieurs, il veut faire croire que ces résultats étrangers à ses prescriptions sont du moins conformes à ses prévisions. En dépit du pur hasard qui, selon le prince André, régit les faits et les soustrait à la volonté du général, le témoin remarque que la présence de Bagration *fait partout un bien immense*.

Sur le flanc droit de la position, un colonel vient annoncer que son régiment a repoussé une charge de cavalerie. Bien que l'aspect de la troupe soit tel qu'on ne puisse dire si le régiment a vraiment repoussé la charge, ou si la charge a culbuté le régiment, Bagration fait sur tout cela un signe de tête : il l'avait bien prévu... Mais voilà que pour la première fois un ordre sort de cette bouche, l'ordre d'amener au pied de la hauteur deux bataillons du 6e chasseurs ; et tout d'un coup un autre homme paraît dans Bagration : il semble que pour la première fois une impression, émergeant enfin de son inconscience, ait atteint les ressorts de sa volonté ; son visage respire une résolution joyeuse, ses yeux s'éclairent, sa physionomie se dessine, ses yeux se fixent vers l'avant avec hardiesse et comme avec mépris.

Les deux bataillons arrivent émus, s'arrêtent frissonnans ; on les aligne ; on leur crie : *Maladtzami, rebiata* (1) ! » Bagration parcourt les rangs, descend de cheval, donne ses rênes au cosaque, lui jette sa bourka ; il assure son aplomb sur ses jambes, redresse sa coiffure sur sa tête. La minute suprême approche, celle où le général ne se ménage plus et commande au soldat qui est en lui-même. Bagration, élève de Souvarow, ne connaissait ni les angles ni les lignes de l'école allemande, mais il connaissait ces minutes-là.

— Avec Dieu !... crie-t-il d'une voix forte et nette. Il se retourne encore une fois vers le rang, fait un geste de la main, puis, de son pas lourd de cavalier, il s'avance sur le sol inégal. Le prince André sent qu'une force invincible l'attire et qu'une joie immense l'envahit...

(1) Littéralement : « Comme des braves, les enfans ! » ce qui signifie à peu près : Soyons braves, ou : Voilà le moment d'être braves ! Mais rien de cela ne rend la finesse et la douceur de l'expression russe.

La scène d'après la bataille n'est pas moins belle. On y voit le général, à son rapport, vainement occupé à démêler la part de chacun dans l'action commune; circonvenu par le mensonge, incapable de justice, il écoute le traître Jerkow et blâme le héros Touchine; il se montre dans cet état d'isolement et de faiblesse qui est à jamais la rançon de l'autorité, car le maître, de qui découlent les faveurs, est celui qu'on veut surprendre et l'ennemi commun à tous les ambitieux, inconsciens conjurés de la lutte pour la vie. La scène, digne de Shakspeare, rappelle celle où le roi Lear, déchu de toute dignité, accablé de toute misère et ne s'appuyant plus que sur Cordelia, lui demande humblement le bien refusé d'habitude aux grands de la terre : « Dites-moi la vérité... » Mais il y a plus d'intérêt militaire dans un autre épisode, celui de Koutousow à Borodino.

Comme pour Bagration à Hollabrunn, rien en Koutousow qui lui soit propre; il ne prévoit rien, n'entreprend rien, mais il écoute, se souvient, remet tout à sa place, ne contrevient à aucune mesure utile, ne permet aucune mesure dangereuse. Une chose cependant lui paraît soudainement propre, et c'est une étrange certitude qu'il ne fonde sur aucune preuve, qu'il improvise, dont il accable Wolzogen, venu, après l'engagement du premier jour, apporter de mauvaises nouvelles : « L'avez-vous vu? l'avez-vous vu? s'écrie-t-il. Comment! vous osez?... Comment osez-vous me faire un rapport pareil? Allez dire au général Barclay que je sais mieux que lui où en sont les affaires. L'ennemi est battu à gauche et contenu à droite. Pour vous, si vous ne voyez pas clair, peu importe; mais ne parlez pas de ce que vous ignorez! Allez! portez au général l'ordre d'attaquer demain matin. » Un silence se fait, qu'interrompt seulement la lourde respiration du maréchal. « Ils sont repoussés de partout, ce dont je remercie Dieu et notre brave armée. Demain, nous les chasserons de la sainte terre russe, » achève-t-il, et il se signe en sanglotant. Tel est donc son secret, qu'il ne veut pas être vaincu; il résiste à ce qu'on a vu, car il sait que les yeux sont la partie de l'homme la plus prompte à se laisser vaincre; il résiste à ce qu'on dit, car il comprend que les sacrifices d'hommes consentis par Napoléon dans cette affaire ont pour jamais émoussé le perçant de son armée et rompu ses forces d'agression. Ainsi, parce qu'il n'a pas voulu se laisser vaincre, Koutousow n'est pas vaincu : aussi, quand on délibère autour de lui sur l'abandon ou la défense de Moscou, il pense contre tous que l'armée doit s'écarter de la ville, emportant avec elle sa volonté de vaincre, source abondante de victoires. « Bonne ou mauvaise, prononce-t-il, ma tête en ceci doit se décider toute

seule. » Il pèse un instant dans son cœur ce grand devoir et conclut : « Par l'autorité que je tiens du tsar et de la patrie, j'ordonne la retraite. »

S'il fallait un contre-exemple concourant avec les deux preuves précédentes, on pourrait montrer Napoléon passant outre à l'avertissement de Borodino, et s'installant dans Moscou pour y attendre la paix face à face avec sa sinistre erreur. On noterait chez lui cette fausse appréciation des quantités morales qui fut sans doute la seule faiblesse de ce grand homme et la cause trop certaine de ses revers. Mais c'est assez des exemples purement russes, qui, remis en mémoire, nous permettent de revenir au commentateur.

Qu'il s'agisse de Bagration ou de Koutouzow, Dragomirow admire ces portraits si fortement peints sur ces fonds de bataille ; il écoute le souffle qui gonfle ces pages et qui les pousse à pleines voiles comme un vent de tempête ; il frissonne aux tragiques tableaux de la retraite d'Hollabrunn : le torrent humain coulant on ne sait où ; les chariots qui roulent, les voix qui s'appellent, les soupirs des blessés mêlés aux ténèbres de la nuit ; puis, tout à coup, l'arrêt de ce flot et son murmure pareil à celui d'une mer qui clapote et s'apaise après la tourmente. Mais de l'infinité et de la variété des forces que l'armée renferme, faut-il conclure avec Tolstoï qu'un général ne puisse personnellement rien pour les diriger, et qu'il soit à jamais le jouet des événemens qu'il pense conduire, la créature des hommes qui semblent ses serviteurs? Non, répond Dragomirow, car ces visions apocalyptiques de la foule armée, la motion nombreuse et puissante de cet organisme à mille têtes, ne font que traduire en gestes immenses la motion intellectuelle et volontaire qui gouverne secrètement la masse. Cette direction ne saurait consister en commandemens détaillés ni s'exercer sur tous, à tout instant ; mais elle est une influence sollicitant chacun à vouloir ce que les circonstances réclament de lui dans la sphère d'action ouverte à son initiative. Cette influence, le général peut l'exercer rien que par sa présence et son prestige ; il agit alors tout en paraissant indifférent : ainsi Bagration à Hollabrunn emploie ses moindres gestes à calmer son monde ; pour se faire voir, feint d'aller voir ; approuve par son silence toute disposition prise. Pourquoi s'irriterait-il alors? c'est fouetter la mer que de s'élever contre la nation en armes. Mieux vaut répandre partout cette confiance qui est la condition, la cause même de l'effort. Cependant l'affaire s'engage, se poursuit, se précise ; subitement l'instant et le lien du dé-

noûment apparaissent avec évidence; le général comprend « qu'il faut aller là »; et sa volonté foudroyante suit le rapide éclair de son intelligence. C'est alors Bagration qui descend de cheval pour marcher devant ses bataillons et qui, marchant avec eux, dit qu'il marche « avec Dieu ».

Ainsi, pour Tolstoï, l'armée est une masse inorganique; pour Dragomirow elle est *un organisme à mille têtes*. C'est la contradiction profonde de l'artiste et du penseur. Pour mesurer cette différence radicale de leurs points de vue, risquons ici un symbole emprunté à la physique. La convergence des énergies militaires vers la volonté d'un seul peut se comparer au groupement des rayons lumineux qui traversent une lentille; ces rayons concourent vers un certain point, s'y coupent, puis s'écartent. Si l'on place l'œil un peu en deçà de ce foyer, on recevra les rayons venus de la lentille; si on le place au delà, on apercevra à la fois le foyer et la lentille. Ainsi, Tolstoï ne voit que la troupe, et Dragomirow la voit à travers le général. De ces deux points de vue, choisissons celui qui manifestement embrasse l'ensemble des choses: rangeons-nous du côté du penseur et demandons-lui cette synthèse dont c'est la gloire de l'artiste de demeurer à jamais incapable.

La guerre est un fait éternellement commun à toute humanité (1) et contre lequel tous les appels à la raison ne serviront de rien. Préparée par les différences d'idées et d'intérêts qui séparent les nationalités, déclenchée par les ressorts de la politique, elle se fonde psychologiquement sur cet instinct combatif qui perpétue au cœur de l'homme la loi primitive de la lutte pour la vie. Or, quel est le problème premier de la guerre, réduite ainsi en un chapitre de morale positive? Assurément, l'étude de cette conscience humaine qui doit agir sur le champ de bataille, au milieu d'une foule armée, dans une atmosphère de danger. Et pourtant, depuis plus de deux cents ans que des gens cultivés se livrent tant et de si terribles guerres, ce problème n'est pas encore résolu. C'est que les militaires n'ont pas perdu l'habitude de se donner pour des héros, soit qu'ils veuillent simplement passer pour insensibles à la peur, soit que, posant dans le rôle suprême de Jupiter assemble-nues, ils dérobent aux regards des mortels le procès de leur entendement, les mobiles de leur

(1) Dragomirow se tient à cette conception simple et positive de la guerre, et ne professe pas sur le sujet l'enthousiasme métaphysique qui est de mode en certaines contrées d'Europe. Que le glaive soit l'outil propre du Germain, il se peut; mais cette antienne allemande ne se traduit pas aisément en russe, la charrue va mieux à la main du Slave.

volonté, bref tout cet appareil humain qui pourrait fournir des preuves contre leur infaillibilité. Il est temps, cependant, que nous sortions de la période épique; mettons les Achille et les Agamemnon à la porte; considérons ce soldat de chair et d'âme, capable de tuer par haine et de se faire tuer par amour, de gravir sous la mitraille la paroi d'un mur ou de tourner les talons si quelque polisson crie : « Nous sommes trahis ! » ; convenons enfin que les militaires sont des hommes comme les autres hommes et que les affaires militaires sont des affaires comme les autres affaires.

Or, rien n'est plus désastreux en affaires qu'un esprit d'absolutisme et d'a-priorisme; imbus de cet esprit, Tolstoï et son prince André n'ont pu que s'égarer dans leur chasse à la formule. Les paroles humaines n'ont pas la vertu qu'ils leur voudraient, celle de symboles algébriques capables de représenter avec une exactitude constante l'infinité des valeurs propres à une même grandeur. Ils s'étonnent, par exemple, que dans un conseil de guerre tous les généraux diffèrent d'opinion; mais cette discordance était à prévoir, elle n'affectera pas le généralissime qui sait ce qu'on doit demander à un conseil de guerre et ce qu'on n'en doit pas espérer. Il se peut, d'ailleurs, et sans inconvénient pratique, que ces opinions différentes soient également plausibles. Il y a toujours cent manières d'arriver à un résultat concret. Pour un atelier à créer, pour une charpente à construire, pour le plus simple problème de l'industrie, plusieurs solutions se présentent, toutes capables de bons résultats, et parmi lesquelles il faut laisser libre de son choix l'ingénieur — ou l'ouvrier — responsable du travail.

Les moyens d'action propres au général, et dont on voit bien qu'il doit être le seul maître, sont, pour une part, intellectuels, et pour l'autre, moraux. Que dire des moyens intellectuels? Destinés à régler l'emploi logique des forces matérielles mises entre ses mains, ils se fondent, non pas sur la *science* militaire, car il faut réserver ce mot de *science* à des constructions mentales plus restreintes dans leur objet, plus certaines dans leur ordonnance; mais ils se fondent sur cette théorie de la guerre toute pareille à celle qu'on nomme en mathématiques la *théorie des erreurs* et qui procède aussi par analyse de chaque facteur et par équilibration des différens facteurs.

Quant aux moyens moraux, ils peuvent moins encore, ils ne peuvent aucunement se déduire d'une doctrine abstraite; ils sont l'œuvre propre du général et l'émanation directe de sa personne. L'énergie nationale, semblable à un volume d'eau sortant d'une

source, lui parvient avec sa valeur de masse; à lui d'élever cette masse jusqu'à un certain niveau, de la conduire jusqu'à l'endroit du besoin, de la déverser à l'instant propice, enfin de produire avec elle le coup de bélier qui emportera l'obstacle. Son écluse une fois lâchée et son torrent répandu, il semble que rien ne lui appartienne plus, et la fin de l'action dépend vraiment, comme le veut Tolstoï, du hourra poussé par la troupe; mais on voit que ce hourra lui-même reste indirectement commandé.

Ainsi se trouve indiqué par Dragomirow le double rôle du généralissime. Reprenant une comparaison déjà introduite, nous résumerons peut-être ce rôle en une assez belle formule si nous disons que dans l'armée, organisme à mille têtes, le généralissime doit être le cerveau des cerveaux et le cœur des cœurs.

II

Pour que la matière première mise aux mains du général, la troupe, puisse recevoir de lui cette façon intellectuelle et morale, il faut qu'elle ait été composée et maniée d'avance; pour que son énergie, non seulement se répande, mais aille droit à sa besogne et l'achève avec le rendement le meilleur, il faut qu'elle ait été d'abord exercée à se dépenser utilement; ainsi se rattache à la conception moderne de la guerre la conception moderne de l'éducation militaire. Préparer pour la guerre le vouloir et le savoir du soldat, cultiver ensemble toutes les facultés qu'il mettrait en jeu sur le champ de bataille, cette définition est si simple et si analogue aux faits qu'à peine paraîtra-t-elle nouvelle, et en effet elle ne l'est pas. Son établissement définitif n'en a pas moins été une victoire remportée sur une idée toute contraire, longtemps pratiquée et plus longtemps qu'elle n'était utile, l'idée ancienne du dressage purement mécanique ou du *drill* prussien. Celle-ci se caractérise assez par la formule monosyllabique où se résumaient les qualités requises du troupier ; on le voulait *stramm*, *strack*, *straff*, *drall und prall*, *adrett*, *nett*, *fett;* on le préfère aujourd'hui bon juge de ce qu'il doit faire, exercé et décidé à le faire.

La manière moderne, en réalité fort ancienne, appartient pour une part à tous ceux qui ont rempli vraiment le métier d'éducateurs; plus d'un écrivain français, avant comme après Bugeaud, l'a formulée; mais on peut dire qu'elle a pour père authentique Souvarow, tant il l'a nettement définie, infatigablement démontrée. Le premier, il posa comme terme à l'apprentissage des armes la guerre et les douloureuses obligations de la guerre; le

premier, il affranchit son armée de tout formalisme et de tout pédantisme; il voulut qu'elle vécût sa vie propre, exaltée seulement et soutenue par la journalière et commune expérience du devoir. Son *desideratum*, — il n'a pas vieilli, — était une troupe prompte à l'exécution, intrépide devant les obstacles et contenant ces vertus martiales dans les limites que trace l'obéissance passive. « Pour atteindre cet objet, il voulait habituer le soldat aux faits de la guerre par des manœuvres du tout conformes à la réalité du combat, de sorte que le soldat arrivât à ne voir dans un véritable assaut rien autre chose qu'une simple manœuvre (1). » Ce peu de mots contiennent déjà notre méthode actuelle, mais seulement comme le gland contient le chêne, car tous les élémens ont grandi depuis : l'importance des campagnes, le front des batailles, la profondeur des combats, la portée des canons et celle des esprits. Rien que l'emploi des armes implique aujourd'hui la connaissance de leur construction, l'intelligence de leurs propriétés, ou, comme l'a spirituellement dit l'archiduc Jean Salvator, l'ennemi mortel du *drill*, le tir s'est logé dans la rayure du fusil; rien ne le fera plus déguerpir de là. Ainsi les commandemens de Souvarow ont dû croître et se multiplier pour embrasser l'ensemble d'une profession devenue plus complexe dans ses parties, plus délicate dans ses détails. Voyons-en, chez Dragomirow, le vaste développement.

Il y a vingt ans qu'il prit la plume pour indiquer quel grand changement s'opérait à l'intérieur de l'armée et pour montrer sur quelles données nouvelles se posait désormais le problème de l'éducation militaire. La réduction de la durée du service à son minimum, disait-il, entraîne pour conséquence une formation du soldat plus prompte et plus difficile; la responsabilité de cette besogne incombe entière à l'officier. Il devient la pierre angulaire de l'armée; tout repose sur lui, soit qu'il doive affermir dans leur rôle les cadres subalternes, ou soutenir dans leur équilibre réciproque des soldats mal cimentés entre eux; il est enfin le seul point fixe du système, entre le terrain toujours affouillé et meuble de ses propres connaissances et l'appareil toujours incomplet de sa troupe.

Dès lors, la nécessité de son travail devient manifeste, car ce qu'il aura négligé sera négligé derrière lui, que l'omission porte sur une insignifiante pratique de propreté corporelle ou qu'elle porte sur les essentiels devoirs de la sentinelle sous les armes. Dans tous les cas, le poids de cette ignorance, exprimé par une

(1) Du Bocage.

moins-value de la troupe, retombe sur l'officier. Au contraire, ses efforts d'instructeur, sensibles un instant seulement dans leurs résultats immédiats, transformables à distance en actions de guerre, s'en vont à travers la masse nationale en bons effets de discipline : discipline civile, il est vrai, mais discipline nécessaire à toute réunion humaine et pour tout labeur commun. Participant de la sorte à l'éducation populaire, l'officier remplit un grand rôle social.

Cette proposition ne sera pas contestée en ce qui concerne l'armée et le peuple russe, mais puisqu'elle a soulevé des controverses en France, l'occasion est bonne d'introduire dans le débat l'opinion de Dragomirow. Par ce jugement, la question se trouve réduite à la considération simple du devoir professionnel (1), considération qui non seulement n'a pas formé jusqu'ici le corps du procès, mais n'en a été que le lest ou le poids mort.

Car il semblait à certains que c'était outre les devoirs propres de son état, ou même malgré ces devoirs, que l'officier pouvait exercer quelque action sociale ; on demandait qu'après les heures du service, heures en soi infructueuses, on eût les heures de l'influence et du contact personnels ; que cette grosse machine hérissée de la nation en armes, utilisable Dieu sait quand pour un travail de guerre, fût mise en marche tout de suite pour un travail de moralisation pacifique. D'autres, compliquant d'idéaux religieux les fins toutes pratiques de l'éducation militaire, subordonnant l'obligation de métier à l'obligation de croyance, attendaient de l'officier cette régénération idéale qu'ils demandent aussi au prêtre. On se trompait ainsi tantôt sur les moyens et tantôt sur le but. Mais toute erreur se dissipe si l'on se tient sur le terrain du devoir direct et de la fonction ; le but est d'amener un homme de vingt ans jusqu'à ce degré de développement qui fera de lui un soldat moderne ; les moyens, ceux que fournissent les principes de la pédagogie appliqués aux matières de la profession. C'est ainsi la règle militaire toute simple, ni suppléée ni déformée, mais obéie dans sa rigueur, comprise dans son sens, qui doit se propager par surcroît hors des casernes en habitudes d'ordre et de solidarité.

Être un instructeur adroit et zélé, préparer les siens avec soi et par soi à la tâche de guerre : voilà tout ce rôle social ; il grandit en dignité morale autant qu'il perd en étendue. Par lui, s'établit entre le soldat et l'officier une réciprocité étroite et vraiment organique dont ceux-là seuls pourront médire qui n'en auront

(1) Tel est aussi le sens d'un article célèbre paru ici même le 1er septembre 1891.

pas senti la force féconde et la captivante douceur; ce que l'un sait théoriquement, il le convertit en exercices pratiques; l'autre s'essaie à ces exercices et les retient dans sa mémoire; les connaissances de l'officier deviennent de la sorte les habitudes du soldat. Tout ce qui ne peut se convertir dans ces habitudes est de trop dans ces connaissances; et s'il s'agit d'étudier la tactique par exemple, on devra s'en tenir à « savoir où et quand il faut employer la balle ou la baïonnette; où, quand, et comment il faut former sa troupe. » Il suffirait de généraliser ce précepte de Dragomirow pour en faire une belle règle de morale positive, ou plutôt de philosophie profonde, et ce serait la limitation de la culture individuelle aux intérêts de la communauté, l'acte social utile donné comme but aux spéculations des intellectuels. Accomplie conformément à cette règle, qui ne voit que la fonction de l'officier est non seulement sociale, mais absolument et purement sociale?

Avec la même prudence positiviste, Dragomirow établit son programme général d'enseignement. Les lignes principales d'après lesquelles il le dessine sont à peu près les suivantes : Rompre la théorie de la guerre en exemples pratiques de moins en moins larges, de plus en plus simples, mais toujours accommodés aux besoins d'un ensemble et participant d'une nécessité générale; arrêter ce fractionnement aux actes qui ressortissent à l'énergie, et, dans une certaine mesure, à l'initiative de l'homme de troupe; prenant alors ces actes pour premiers élémens de l'instruction, les démontrer à cet homme; de là, l'élever progressivement jusqu'aux actions collectives dont chacune, suivant son degré de complexité croissante, marque une phase de cette éducation graduée. Avec des recrues, faire des soldats; avec des soldats instruits, composer une troupe; avec des troupes assouplies dans tous les exercices qui leur sont propres, former des unités tactiques prêtes pour une action combinée des trois armes sur le champ de bataille; voilà les principales de ces phases; on les dénomme, dans le langage professionnel, *instruction individuelle*, *instruction d'ensemble*, *instruction tactique*.

Nous verrons comme le soldat qui passe de l'une à l'autre exerce des facultés et gagne des qualités nouvelles, enfin comme il franchit un degré dans une certaine ascension mentale; mais cette triple division du travail militaire se fonde aussi sur la nature des choses. En effet, pour un soldat isolé, le seul intérêt en jeu est la conservation de son propre individu; pour une troupe, c'est celle de la collectivité qu'elle compose soit seule, soit en liaison avec d'autres troupes; à ces fins différentes s'ajustent des

moyens différens; les devoirs du soldat varient ainsi d'après l'ordre du groupement où il se trouve engagé. L'exemple *du tir* rend cette variation bien sensible : un tireur qui loge ses balles avec sûreté dans la cible d'un stand n'est pas prêt encore à devenir tirailleur dans le déploiement de la compagnie; car celui-ci doit successivement faire choix d'une hausse et pour cela apprécier la distance, disposer sa hausse, saisir l'instant de tirer, tirer sans gêner ses camarades et sans perdre de l'œil son ennemi, ni de l'oreille, son chef direct. En revanche, peu importe le point où il touche, pourvu qu'il touche; et ce n'est pas précisément sur sa balle que l'on compte pour avancer les affaires, mais sur le pour cent des atteintes que sa compagnie mettra dans la surface verticale présentée par l'adversaire. De là, avec une entière évidence, la nécessité de former le soldat au tir individuel; puis, au tir sur les rangs; enfin, — exercice du troisième ordre, — aux tirs de combat.

L'instruction individuelle est à la base des deux autres; conformément à une distinction posée dès le début de l'examen, on peut dire qu'elle a deux assises, l'une morale et l'autre intellectuelle. « La guerre, écrit Dragomirow, demande au soldat le sacrifice personnel de sa vie; elle exige aussi qu'il sache rendre ce sacrifice utile aux siens, nuisible à l'adversaire. Donc, deux résultats à poursuivre : Développer chez le soldat ses qualités de dévouement et son aptitude au sacrifice; lui donner des moyens de défense quant à lui-même, de nuisance quant à l'ennemi. Ces résultats s'obtiennent l'un par l'éducation militaire proprement dite (*vospitanié*); l'autre par l'instruction militaire (*obrazovanié*). »

L'éducation prime rationnellement l'instruction; et c'est précisément dans la supériorité qu'il accorde à l'une sur l'autre, dans l'usage incessant qu'il fait des moyens de persuasion et d'émotion, dans l'abondance, dans la familiarité, dans le caprice de ses argumens, enfin dans le mélange et dans la substitution des raisons de son cœur aux raisons de sa raison que réside la rare originalité de Dragomirow.

Dans la pratique, ces deux modes de formation militaire se mélangent intimement. Rien qu'un maniement d'armes escamoté fait perdre au soldat de son loyalisme; et ce qu'un instructeur négligent montre à ses élèves, c'est avant tout la négligence. Inversement, les matières nouvelles de l'enseignement professionnel offrent chaque jour le thème d'une leçon morale : s'agit-il d'étudier le *règlement sur le service intérieur*, non seulement on fera connaître au soldat les prescriptions relatives à sa vie propre dans l'intérieur de la troupe, mais on l'habituera à classer ces

obligations d'après leur importance relative, en sorte qu'il choisisse entre elles dans toute circonstance et n'obéisse jamais qu'avec discernement; s'agit-il de *service de garde*, on lui séparera le cérémonial d'avec les devoirs personnels, celui-là conventionnel, ceux-ci graves et par les intérêts généraux qu'ils couvrent et par les responsabilités dont ils chargent la sentinelle isolée. L'instruction préparatoire de tir offrira l'occasion de prêcher les aphorismes suivans : Tire peu mais juste, c'est vrai depuis Souvarow; l'arme actuelle n'est pas à tir rapide, mais à chargement rapide; le soldat n'a pas le droit de disposer de son feu si ce n'est à de certains momens exceptionnels, il doit savoir quand. — On voit comme Dragomirow subordonne la valeur mécanique de l'arme à la valeur personnelle du soldat; mais il a mis quelque part cette idée sous une forme trop caractéristique pour que la citation ne doive trouver place ici : il s'agit d'une fable, la fable de *l'Ours et le Fusil.*

L'OURS ET LE FUSIL

« Nous étions attablés au château de X... après une belle matinée de manœuvres et, tout en expédiant le déjeuner, nous discutions. La conversation roulait sur l'idole du jour : les feux de guerre. On n'entendait parler que de gerbes, pluies de plomb et autres phénomènes du même genre. Les opinions là-dessus se partageaient.

« D'aucuns disaient qu'il faut enseigner au soldat à garder ses cartouches comme la prunelle de l'œil et à ne point jeter ses balles dans le bleu aux quatre vents du ciel; que le soldat, comme le chasseur, ne doit tirer que s'il a de belles chances d'atteindre; enfin, qu'un coup lancé au hasard peut toucher, c'est vrai, mais que sur le champ de bataille il faut tabler non sur ces chances aléatoires, mais bien sur les propriétés combinées de l'arme et de l'homme qui la porte.

« Les autres vantaient l'efficacité terrible des feux de masse et démontraient la nécessité évidente de brûler le plus de cartouches possible afin d'augmenter le POUR-CENTAGE.

Toutes ces discussions m'avaient troublé, et de la journée je n'en eus pas de repos. Qui a tort? Qui a raison? Cette question me trottait par la tête. Fatigué, je finis cependant par m'assoupir; mais, comme il arrive quand on s'endort mal, j'eus un cauchemar.

Je me voyais seul, abandonné, au milieu d'une grande plaine déserte, et je sentais dans l'air une catastrophe. Pourtant, j'avais

entre les mains une merveille de fusil à magasin, et tout autour de moi dansaient des milliers de cartouches. Je n'avais pas pressé la détente qu'une de ces cartouches descendait du ciel et venait se placer d'elle-même dans son logement. Je ne saurais dire combien ce spectacle me réconfortait; — maintenant, pensais-je, je ne crains plus rien ni personne; tout ce qui m'approche est mort.

« Cette belle résolution à peine formulée, j'aperçois sur l'horizon un ours qui semble chercher quelque chose.

« Je n'hésite pas une minute; j'ajuste et lui envoie un coup de fusil. L'ours, comme s'il attendait ce signal, se tourne de mon côté et marche droit sur moi. Je tire et retire sans relâche; à moi seul je fais une fusillade infernale. La bête — est-elle ensorcelée ou, comme une bête qu'elle est, n'a-t-elle point conscience du danger? — s'avance de son pas tranquille. Je veux fuir : les jambes me refusent tout service. Je tire avec rage : le monstre se rapproche de plus en plus, je vois grandir son énorme silhouette. Mes mains se raidissent, un tremblement nerveux secoue tous mes membres; pourtant je rassemble encore une fois mes forces et — je tire, — mes bras retombent, ma carabine se tait; l'ours, dressé sur ses pattes de derrière, vient à moi. Nous voilà face à face; j'entends la lourde respiration de l'animal et je sens son souffle sur mon visage. O terreur! il me montre ses dents cruelles, et une voix, une voix humaine, ironique, sarcastique, sort de cette gueule terrible : « Eh bien! et après? gros nigaud! va donc jouer aux osselets et ne touche plus aux armes à feu. Est-ce qu'on ne t'a pas appris dans ta jeunesse que la fortune ne sert de rien aux imbéciles? Tu l'apprends aujourd'hui à tes dépens. »

« Je m'éveillai, cette gueule bâillait encore sur moi; et dans l'air, ces cartouches, toujours ces mêmes cartouches dansaient, s'entre-choquaient, se précipitaient.

« Eh oui! la fortune ne sert de rien aux « imbéciles »... au contraire! Et c'est la morale de la fable. Nos fils de famille, — les enfans de la civilisation moderne, — auront la bonne fortune de tenir entre leurs mains des instrumens de plus en plus perfectionnés, mais si on leur répète trop souvent qu'avec cette arme merveilleuse ils peuvent se débarrasser à distance de leur adversaire, si on ne les convainc pas qu'au contraire ils le mettront sûrement à bas le jour où ils auront le cœur d'aller le regarder dans les yeux, alors on les verra plus désarmés, plus stupides devant l'ours avec leur magnifique fusil qu'avec la hallebarde de leurs ancêtres (1). »

(1) Extrait de la *Revue militaire de l'Étranger*, année 1883.

Quant au procédé que l'instructeur doit suivre au cours de la formation individuelle, il tient dans une seule règle : la démonstration par l'acte substituée, autant qu'il se peut, à la démonstration par les mots. La conviction créée par la parole s'arrête au creux de l'oreille ; le souvenir d'un acte vu et reproduit demeure au fond de l'esprit. Vous demandez au soldat : « Pourquoi vous donne-t-on un fusil ? » Apprenez-lui plutôt le maniement de l'arme ; veillez à ce qu'il ne charge jamais sans placer effectivement la cartouche ; qu'il ne tire pas sans viser, qu'il ne s'escrime pas sans pourfendre un mannequin : il saura ensuite pourquoi vous lui donnez un fusil, quand bien même il ne saurait vous dire ce pourquoi. Autre erreur : vous lui parlez de la trajectoire dans le vide, dans l'atmosphère, de la résistance de l'air, de la pesanteur ; faites-lui simplement jeter une pierre, dites-lui qu'il la lance plus haut pour atteindre plus loin ; il aura par là tout le mystère de la trajectoire. Que la chose aille devant, le signe suivra de lui-même. A la base d'une action quelconque même la plus mécanique, il existe toujours une idée ; faites que cette idée se trouve manifestée par le détail même de l'action, et votre sujet ne pourra pas ne pas se développer et il arrivera à une vraie formation, à celle que donne la substance même de l'objet, réduite aux correspondances mentales de l'individu.

Réglez-vous sur l'aptitude du soldat à apprendre, non sur votre facilité à enseigner ; surtout, ne confondez pas aptitude intellectuelle avec aptitude militaire. On a vu des officiers qui répandaient autour d'eux, les bonnes âmes, des notions sur le système solaire ; leurs soldats répétaient fort bien que la terre se meut et qu'elle tourne, mais ils continuaient à croire aux *domovoïs* et à dire que, quand le tonnerre gronde, c'est que le prophète Élie se promène dans le ciel. Ces officiers oubliaient que la seule ressource dont l'homme dispose pour atteindre à la vérité est de résoudre une longue série de questions partielles, en vérifiant chaque fois que la question est en effet partielle ; ils oubliaient qu'on peut parler d'une chose non seulement sans la comprendre, mais encore sans comprendre ce qu'on dit ; ils oubliaient enfin l'impropriété foncière du signe appelé mot, signe sans valeur fixe même pour les gens cultivés, terme différemment intelligible aux différens esprits. Qu'on note à ce propos la variation considérable de la langue russe dans l'espace des vingt dernières années ; il y a un écart plus grand encore entre la langue classique et la langue populaire. Celle-ci manque de vocables abstraits et de conjonctions ; on la croit pauvre, mais ce n'est là qu'une apparence. A la vérité, les gens du peuple sous-entendent ordinairement

en paroles ce qu'ils ne savent qu'en actes; de là l'incohérence de leur discours; mais qu'on vienne à compléter l'expression de leur pensée, et leur logique se trouve restituée dans toute sa réalité et sa pureté. La *Science de vaincre*, ce catéchisme écrit par Souvarow pour les troupiers de son armée, a justement ces défauts extérieurs et ces qualités secrètes : « Force à travers les abatis; comble les trous-de-loup; cours vite; franchis la palissade; jette-toi dans le fossé; pose ton échelle... » Voilà des commandemens décousus; ils sont clairs cependant pour un homme exercé chaque matin à l'assaut d'une même redoute. Qu'on sache donc que l'homme du peuple raisonne et raisonne juste. Qu'on observe que la conscience du soldat a particulièrement droit à sa nourriture, car celui-là accomplit plus souvent la volonté des autres que la sienne propre. Ces hommes, plantés dans la cour d'une caserne et qui décomposent le pas sur place, sans savoir pourquoi ni comment, ne font-ils pas pitié? Qu'ils comprennent au moins à quoi sert ce pas, soit : à la marche parallèle des individus qui composent le rang. Pour cela, prenez-en deux, mettez-les l'un derrière l'autre, et faites-leur voir comment, s'ils s'en vont à la mode de leur village, le numéro 2 rabotera les talons du numéro 1. Ces réponses simples aux pourquoi du soldat satisfont son instinct de curiosité et nourrissent son intelligence. Il perd peut-être par là la foi aveugle qu'il aurait eue dans la vertu d'un commandement, mais c'est pour donner à ce commandement une autre efficace, venue de la confiance que le chef inspire. Cette confiance est bien le meilleur ressort de discipline, et le seul qui vaille en guerre. Ceux qui ont vu des affaires ne contrediront pas ceci.

C'est à peu près dans ces termes que le grand pédagogue militaire ramène le mot *discipline* à son sens étymologique, lequel rappelle la maison d'école et se rattache à une idée d'enseignement. Poursuivant cette analogie, il dit que l'officier est en somme un magister : ce magister montre d'abord l'alphabet (c'est l'instruction individuelle); puis il apprend à épeler des mots (instruction d'ensemble); enfin, il fait lire des combinaisons de mots, des phrases (instruction tactique). Arrivons donc, comme y parvient le soldat qui connaît ses lettres, au syllabaire et au rudiment.

Le syllabaire, c'est l'ensemble des travaux par lesquels se *forme* l'unité collective, c'est, dans la langue de Dragomirow, *la préparation de la compagnie au combat*. Deux phases dans cette préparation, et qui rappellent justement la distinction posée plus haut entre l'*obrazovanié* et le *vospitanié* : d'abord des exercices exécutés suivant la lettre du règlement, exercices purement théoriques par lesquels la troupe apprend à se développer, à se plier

dans toutes ses formes de manœuvre; puis des applications ou des arrangemens de ces mêmes exercices accommodés cette fois aux conditions d'un terrain et aux péripéties d'une action. La seconde phase succède logiquement à la première et la complète indispensablement; jusque-là on n'a préparé que les moyens, non la correspondance de ces moyens avec la fin. Établir cette correspondance, sera résoudre sur la donnée de certaines hypothèses la question que Napoléon veut qu'on ait toujours présente à l'esprit: « Que ferai-je si l'ennemi apparaît tout à coup sur mon front? sur mes flancs? » Or le règlement décrit des formations, il émet des commandemens; il offre enfin tout un code de signaux par lesquels on peut faire réponse à la question. Une compagnie instruite doit entendre couramment ce langage symbolique. Quant au soldat, les exercices strictement réglementaires lui ont fait sentir pour la première fois le coude-à-coude; ils l'ont mis dans le rang, — sous pression, pour ainsi dire. Les exercices d'application donneront à son esprit une tournure objective favorable à l'objectivation de son énergie et à la dépense de ses facultés. Savoir où l'on va, pourquoi on y va, quand et dans quel ordre on ira, voilà des aimans qui tirent vers eux les baïonnettes. Posés toujours devant le soldat, ils le magnétiseront à la fin, ils développeront cette volonté personnelle qui seule meut la troupe à partir de l'instant où le général l'a lancée à la grâce de Dieu; seule porte le soldat à travers les dernières péripéties du drame, et seule assure cette *attaque à l'arme froide* qui tremble incertaine, tout au sommet des actes du combat.

Le rudiment tactique auquel la troupe vient finalement travailler de concert avec d'autres troupes est une suprême leçon d'énergie et de solidarité. Dans un domaine de tension morale plus haute, succèdent des exercices plus aigus, propres à faire passer dans les moelles l'ivresse et le frisson du danger. Car rien ne sera de trop pour accroître chez l'homme son délire cruel, et pour l'empêcher de juger cette étrange condition mentale dans laquelle il frappe par amour et se sacrifie par haine : il meurt pour détruire, il tue pour protéger.

C'est la cavalerie qui débouche à l'improviste et qui charge; c'est l'artillerie qui canonne par-dessus les lignes amies, et qui, travaillant au loin pour elles, les inquiète et les assourdit de près. L'infanterie tire sur des cibles entre lesquelles des rassemblemens immobiles frémissent au bruit des balles; elle porte en hâte sur les positions son feu qui marche; elle projette et elle subit tout ensemble ces attaques traversantes, renouvelées de Souvarow, par lesquelles l'assaut s'achève en mêlée et en corps à corps. Les aptitudes au sacrifice se développent dans les consciences à la de-

mande des circonstances; le soldat comprend pourquoi il a dû aimer sa compagnie plus que lui-même, son bataillon plus que sa compagnie, son régiment plus que son bataillon. C'est que maintenant ces unités entières se donnent et s'immolent les unes aux autres, tantôt découvertes pour accomplir leur œuvre propre de destruction et tantôt retirées à l'abri de la forteresse mouvante dont chaque pierre est une poitrine d'homme. A mesure que le faisceau humain pénètre dans le fourré humain, le fantassin voit l'artilleur qui travaille à déblayer le terrain; il le couvre par la haie de ses fusils et par la pluie de ses balles. L'artilleur cependant prépare les voies; pourvu qu'on protège un moment sa machine, il promet de marcher par la route une fois ouverte, moins pour tirer que pour partager les risques, moins pour nuire que pour encourager. Le cavalier se lance pour l'un et pour l'autre, étant lui-même le seul projectile dont il dispose dans cette tourmente de feu, de fer, de sang, de haine et d'amour.

Ainsi s'achève en actes de guerre cette éducation tournée tout entière vers la guerre. On imaginerait difficilement une méthode pédagogique mieux fondée sur le respect des personnes et sur l'économie du temps, plus exactement adaptée à sa fin, plus soigneusement graduée dans ses parties. Et non seulement l'ordonnance logique, mais encore la correspondance du système avec les formes constitutives de l'armée sont à considérer. Car si les armes doivent être les membres du soldat, si les soldats, ces armes vivantes, doivent être réunis à leurs chefs par un lien vital, si tous les officiers doivent n'avoir qu'un souffle, celui du général, enfin si l'organisme réclame la souple obéissance de chacun de ses organes avant qu'on puisse garantir les mouvemens et le rythme du corps entier, la méthode de Dragomirow marque justement d'une phase distincte chacun de ces assouplissemens successifs. Il y aurait sans doute un vif intérêt à montrer comment, dans la pratique, cet enseignement se succède et se subordonne; ce serait étudier la *compagnie*, unité pédagogique parce qu'elle est unité tactique, dans son fonctionnement de détail. Du caporal au capitaine, on verrait les zones d'action ouvertes à l'effort de chacun s'envelopper sans se recouvrir. On verrait l'autonomie s'établir partout en proportion de la responsabilité, car nulle part, et pas même pour un sous-ordre, *on ne supplée le chef* (1). Mais cette étude plus spéciale nous ferait tourner le dos à nos conclusions; il est temps au contraire d'en finir avec les analyses et de jeter en arrière un regard d'ensemble.

Nous avons vu, du haut en bas, le droit de commander se fonder

(1) « A l'ataman la première lippée e la première frottée » est une autre maxime familière au général.

sur le devoir d'instruire, et la vie en armes s'organiser d'après une loi unique, la loi du travail. Le travail militaire nous a paru se diviser de proche en proche suivant les attributions dévolues à chaque grade, et ressembler de la sorte à tous les travaux dont le branle compose le labeur national. L'armée établie sur le plan de Dragomirow est enfin comme une vaste usine où l'impulsion descend du général ingénieur à l'ouvrier soldat; les outils sont des armes; ils travaillent à vide, jusqu'à l'heure où l'usine à instruire deviendra une usine à tuer. Mais quel que soit le rendement, nul ou meurtrier, les conditions morales de la coopération restent les mêmes : c'est un impersonnel « il faut » substitué au vexatoire « je veux »; l'autorité de chacun renforcée par la force vive commune; le devoir individuel changé en devoir réciproque; la conservation du mouvement reconnue pour loi d'équilibre; la passivité tenue pour funeste. Et quant à l'impérieuse nécessité avec laquelle peuvent tout à coup s'imposer les résultats d'un travail de guerre, cette contrainte naturelle participera de la rigueur et de la fatalité qui mèneront tous les événemens de la crise; le sacrifice qu'elle exigera peut-être sera d'autant plus sûrement consenti qu'il sera réclamé d'hommes plus sûrs d'eux-mêmes, au nom d'un intérêt plus manifestement général.

Telle est l'évolution morale accomplie dans les armées d'Europe depuis le *Drillmeister* prussien qui dressait les recrues à copier sur le *Flugelmann* les mouvemens du maniement d'armes jusqu'au pédagogue Dragomirow, qui dit aux soldats d'être les plus forts, les plus braves, et les meilleurs qu'ils pourront. Cette évolution s'achève au milieu de nous, avec quelle lenteur, c'est ce dont le maître lui-même s'est plaint doucement, disant que l'écriture en ces matières n'a point de pouvoir, qu'il y faut la parole et les exemples, que l'homme persévère naturellement dans ses habitudes, qu'une collectivité instruite d'après d'autres maximes résiste davantage encore aux idées nouvelles, que rien de tout cela ne doit étonner.

Justifions autrement cette marche si peu rapide, en caractérisant d'un mot le phénomène : c'est le passage de l'armée du souverain à l'armée de la nation. Celle-là n'était qu'un instrument de contrainte aveugle mis aux mains du pouvoir, celle-ci devient l'instrument actif de la défense nationale. Le progrès d'une de ces formes vers l'autre va s'accomplissant en vertu des idées, en dépit des hommes, et la France marche à la tête de ce mouvement. C'est pourquoi la France peut tirer des préceptes de Dragomirow un profit particulier. Elle les reconnaîtra pour son bien propre et pour les fruits de son histoire; car cette grande solidarité graduée, cette synergie de travailleurs en armes, nos

armées révolutionnaires les ont réalisées les premières. Sans valeur professionnelle, sans organisation et presque sans armement, mais mues par une même foi, ces armées se levèrent grandes devant le danger; sous l'impulsion de généraux jeunes et qui comprenaient les choses de leur temps, elles improvisèrent une guerre conforme à l'esprit de hardiesse qui les animait. Cette guerre nouvelle cessait de s'orienter vers une place forte, comme elle cessait de se fonder sur une querelle de cabinet; sa victoire ne pouvait être que là où l'adversaire plaçait toutes ses ressources et toutes ses espérances, c'est-à-dire au milieu du rassemblement ennemi. C'était la guerre sanglante, nombreuse, affreuse, immense; c'était la guerre vraie. De grandioses simplifications en résultaient pour la théorie; débarrassée de tout raisonnement pédantesque, elle se réduisait à ces formules de bon sens que Dragomirow a dit pouvoir résumer en trois règles : 1° taper dans le tas; 2° taper dans le tas; 3° taper dans le tas. Ainsi, cette théorie que nous rendons aujourd'hui au soldat sous la forme de son instruction militaire nous vient du soldat; c'est lui qui l'a décrochée un jour à la pointe de sa baïonnette, et c'est lui qui nous a montré ce que nous le préparons à montrer encore, à savoir l'armée sortant prête du cœur et du cerveau de la nation pour vivre, sous une forme intense et précipitée, toute la vie de la nation.

III

Comment une philosophie si haut perchée reprend-elle terre et se soutient-elle au milieu des faits? Cette face morale de la guerre, cette préparation morale de la troupe, que la théorie ajuste assez bien l'une à l'autre, trouve-t-on qu'elles s'accordent dans la réalité d'une affaire? L'examen de l'exemple concret choisi, le passage du Danube (1) exécuté par la 14e division le 27 juin 1877, répondra justement à la question. On va voir par une transition naturelle, à l'heure du besoin, la troupe changer en un combat ses exercices ordinaires, le chef sortir du pédagogue; on va le voir, soit pour préparer l'action, soit pour l'accomplir, pétrir d'un même effort la pâte humaine à laquelle il donne pour levain son propre cœur.

Le 12 juin, la 14e division marche vers Paréda; elle apprend qu'elle va franchir la première le Danube, s'installer sur l'autre rive, s'y fortifier, couvrir le passage de l'armée. Le fleuve étant à cet endroit large de deux verstes, on le traversera à la rame,

(1) Il y a longtemps qu'un récit de cet épisode et que bon nombre des données de cet article ont paru dans la *Revue militaire de l'Étranger* sous une signature bien modeste et plus qu'anonyme, sous le numéro 45.

par détachemens, sur des pontons. Tout d'abord la colonne des haquets qui transportent ces lourdes embarcations a failli s'égarer et manquer le port de Zimnitza; arrêtée à temps sur sa fausse route, elle roule maintenant vers le point désigné.

Le général Richter, commandant les pontonniers, a fait connaître les dimensions exactes des bateaux : ordre est donné à tous les régimens de creuser, d'après ces dimensions, des excavations dans le sol; les hommes seront exercés à descendre dans ces trous et à en sortir comme s'il s'agissait d'embarquer et de débarquer. Rangés là dedans, ils sauront qu'ils doivent garder le silence, ne pas tirer, ne pas bouger.

Cependant, le grand-duc Nicolas, accompagné de son fils, dirige vers Zimnitza la première reconnaissance. Il existe là une grande île, toute proche de la rive gauche et dans laquelle on pourrait aisément passer, même avec l'artillerie : la traversée se trouverait abrégée d'autant. Il est vrai que la courbe du fleuve tourne sa convexité vers l'adversaire, circonstance défavorable; plus haut, à Tournou-Magourelli, cet inconvénient n'existe pas; mais voici trop longtemps que l'armée russe marche le long de l'obstacle et présente le flanc; il faut en finir : vaille que vaille, on passera à Zimnitza. « Fais tes mouvemens de la nuit tombante au matin, ordonne le grand-duc; ne commence pas avant, n'achève pas après, car tu vois que l'adversaire a sur toi l'avantage du soleil. Garde le secret de l'affaire; pour cela, rien que des ordres verbaux : point d'encre, point de papier... »

Béni et congédié, Dragomirow revient chercher sa division au village d'Atternazzi : il la met en marche vers le fleuve. La troupe s'avance dans son ordre ordinaire : la brigade des chasseurs est à l'avant-garde, les deux autres forment le gros. Le général parcourt les rangs. Après le *zdorovo* de chaque matin, il engage la conversation :

— Eh bien, vous autres ! vous savez les nouvelles... Un grand honneur pour nous, mes enfans ! Il y a du danger aussi... Enfin, c'est vous qu'on a choisis, non pas moi. Mais si vous pensez que vous ne suffirez pas à la besogne, dites-le tout de suite; j'en chercherai d'autres.

— Hourra ! hourra ! nous suffirons !

Au détour d'un des couverts boisés qui dérobent la marche, ils voient miroiter la grande nappe du fleuve.

— C'est ici ! leur dit-il. C'est ici qu'on doit vous voir vainqueurs au delà de l'eau ou morts au fond de l'eau !

— Hourra ! hourra ! nous passerons !

La rumeur enthousiaste grandit; bien qu'on soit à la fin de l'étape, le pas s'allonge; pareils aux flots d'une marée montante,

les rangs se chassent les uns les autres. Le général s'arrête pour regarder passer, pour sentir vivre, ces hommes qui sont des fibres de lui-même. Ceux auxquels il n'a pas parlé encore le saluent par des clameurs; aussi loin qu'il aperçoit, il voit des bouches s'ouvrir et des bras gesticuler. Tous agitent ainsi sa joie immense et surhumaine. Il s'approche d'un groupe d'officiers; mais, l'émotion lui coupant la parole, il ne peut que les bénir et s'écarte pour pleurer.

On se pelotonne, on se cantonne sur les bords du fleuve; quelques journées seront nécessaires pour assurer le détail de l'affaire. Le général reçoit dans son jardin les officiers du régiment de Volhynie, lequel porte aussi le nom de S. A. I. le grand-duc Nicolas Nicolaiévitch; ceux du régiment de Minsk; puis, de jour en jour, ceux de tous les corps placés sous son commandement. Il explique le programme des opérations et montre cet îlot qu'on a devant soi, à distance d'assaut. Voilà la plate-forme et l'embarcadère; les eaux qui baissent le découvrent entièrement; on s'y établira à l'abri des vues, sur le côté qui fait face vers Zimnitza. De là partiront deux flottilles. Pour que chaque homme connaisse exactement sa place et puisse l'occuper de lui-même, en silence, il convient de former par *tableaux vivans* le personnel de ces deux détachemens; qu'on donne plusieurs fois cette même instruction; chaque soldat devra savoir le numéro de son bateau dans l'escadrille et son propre numéro dans le bateau. Lancées successivement, les escadrilles auront pour point commun de direction ce pli qu'on aperçoit dans l'escarpement de la rive, l'embouchure du Tékir Déré. Qu'on s'attende à débarquer sous les coups de fusil; il faudra probablement enlever à la baïonnette ce morceau qu'on voit là-bas, la hauteur de Sistova.

Le 26, le pont qui dessert l'îlot est achevé. Le général réunit une dernière fois les chefs de corps : qu'on fourbisse les armes et qu'on hausse les cœurs, c'est pour la nuit suivante. Que les officiers de tous grades désignent immédiatement leur remplaçant éventuel; de la sorte si l'officier tombe, sa pensée restera debout; que les colonels expliquent ce qu'ils veulent jusqu'aux derniers de leurs soldats; de la sorte, les soldats le voudront aussi...

L'après-midi se passe à écrire des lettres, à faire des toilettes, à déposer l'argent et les objets précieux; les camarades se rendent des visites; les régimens se portent des toasts. Les caporaux ont mené leurs hommes se laver, les troupiers ont mis du linge propre; un service religieux se célèbre à l'intérieur de chaque compagnie. La nuit vient, on se rassemble aux abords du pont, dans la formation de manœuvre.

Deux personnages viennent d'arriver : le grand-duc Nicolas

Nicolaiévitch et le général Skobelev ; celui-là, très impatient de voir pour la première fois le feu, celui-ci, à qui pèse sa disponibilité, heureux de s'offrir comme aide de camp à son ami Dragomirow. Tous deux assistent à l'installation des trois batteries qui vont veiller sur le fleuve et répondre peut-être aux monitors turcs : ces poissons de proie auraient vite mangé le fretin des embarcations russes. Le général, lui, se tient à la pointe de l'îlot; ayant tout prévu, il a donc fini de commander, et maintenant, il s'écarte; il veut montrer par un instant d'absence jusqu'à quel point il a confiance.

Confiance en eux, oui; mais confiance en soi?... Les eaux sombres s'épanchent à ses pieds sous la nuit d'été; il mesure de l'œil les hauteurs de Sistova. C'est plus qu'un passage, c'est une traversée, et que sait-on que l'on trouvera de l'autre côté? Pas d'exploration possible, au delà d'un obstacle pareil; on dirait d'une armée française partant de Boulogne pour descendre en Angleterre. Tout a été préparé conformément aux règles, seulement on va voir aujourd'hui la théorie aux prises avec les faits. Que vaudra-t-elle contre la réalité? Ou plutôt, car c'est ici le commencement d'une guerre si nouvelle, que vaut le passé au regard de l'avenir? L'homme a beau s'évertuer à tout comprendre, tout embrasser ; il n'empêche pas, autour de lui, la croissance invisible des *causes*, et brusquement, il achoppe, il se brise : comme dans ces nuits noires, si soigneusement qu'on aille et qu'on regarde, tout d'un coup on se voit sur un obstacle qu'on n'avait pas aperçu. Qui dira si l'alarme n'est pas donnée déjà dans le camp turc? Depuis plusieurs jours, peut-être? Ont-ils armé cette crête comme la courtine d'une forteresse? Le véritable obstacle, le seul obstacle, l'obstacle humain, comment le supputer? La masse de cette eau, la pente de cette montagne, tout ce qu'on sait est si peu de chose auprès de ce qu'on ignore...

Ainsi, la trêve à l'action n'est que le commencement de l'inquiétude, et ces doutes hantent le général, tandis qu'il attend entre la confiance de ses soldats et la menace de ses ennemis, toutes les deux muettes. Mais subitement s'élèvent des cris de bêtes et des battemens d'ailes; une bande d'oies sauvages, dérangées par les premiers pontons qu'on descend au milieu des roseaux, s'effare et s'envole. Justement elles traversent vers l'autre rive, criant plus fort à mesure qu'elles en approchent. Que le diable étrangle ces oies du Capitole !... Puis, les haquets à bateau roulent sur le tablier du pont avec un grondement de tonnerre, qu'exagèrent encore la paix du soir et l'impatience des esprits.

— Pour Dieu, qu'on recouvre les madriers avec de la paille ! commande le général. C'est à croire que nous tirons le canon !

Les canons dorment cependant; ils allongent parallèlement leurs volées vers le bord, ils attendent l'instant de jeter par-dessus les eaux l'arche aérienne de leur trajectoire. Un arrêt s'était produit dans le roulement; le défilé recommence assourdi; puis, un nouveau silence.

— Tout est prêt, Excellence, annonce un officier.

La lune se lève; éclairant les choses, elle augmente le mystère de la nuit. Le général s'approche de la première flottille; les pontons se bercent gravement sur l'eau, portant leurs chargemens d'âmes; les rameurs assis tiennent leurs bras allongés; les soldats debout s'entassent au centre. Les canons des fusils sont parallèles aux tiges des roseaux.

— Chaque homme est-il à sa place?

— Oui, oui, Excellence!

— Dieu soit avec vous, mes enfans!

Il se découvre, bénit les pontons, et se signe; les soldats se signent de même. On entend le bruit de leurs rames, et les voilà qui s'éloignent doucement, au clair de la lune. Les perdant des yeux, on ne peut non plus les suivre de l'oreille : ils se taisent tous si sagement. Une heure : toujours le silence; les Turcs sont surpris, décidément. Deux heures : le premier coup de fusil. Puis d'autres, qui font une rampe de lumière à mi-côte; ce ne sont toujours que des coups isolés. Trois heures : depuis un moment des flambées s'allument là-bas qui s'éteignent vite; des feux de paille peut-être, des signaux, à coup sûr. Et dans l'air où jouent déjà des oiseaux du matin monte pressant l'appel du clairon turc.

Un ponton, un seul, vient de revenir. Un soldat qui a vu une sentinelle ennemie saute à terre et fait son rapport : « Ils l'ont traitée à la baïonnette, pour ne pas faire de bruit, Excellence... » Rien que ce détail; ni le danger du débarquement; ni l'inévitable échauffourée qui s'est produite là. Car sur une si grande distance, à travers un courant si rapide, la flottille s'est dispersée; plusieurs embarcations ont manqué l'embouchure du Tékir Déré, pour atterrir plus tard et plus bas. Trois compagnies se sont butées contre une falaise du haut de laquelle les tirailleurs turcs fusillaient les derniers bateaux. Mais tout d'un coup, leur feu cessa; les baïonnettes russes arrivaient là-haut. C'était la compagnie du capitaine Motorny progressant dans le ravin du ruisseau, par les pentes de la rive droite, qui se présentait sur les derrières de l'ennemi et qui l'acculait au précipice. Trop tard cependant, car déjà coulait un ponton criblé de balles; un autre, percé à jour, ses avirons brisés, se traînait sur les crosses de fusil qui lui servaient de rames; les soldats écopaient l'eau avec leurs bottes.

Heureusement, le général n'aura pas été témoin de ce désordre. Depuis l'îlot il entend seulement la pétarade du combat, il voit les coups de fusil plus fréquens illuminer la rive. Où le sang coule, là est sa place, à lui responsable du sang versé (1). Son supérieur direct, le général Radetzki, qui assiste en silence à l'opération, l'autorise à s'embarquer avec la 2e flottille. Les balles pleuvent sur son ponton; trois bateaux percés, déchiquetés, sombrent sous ses yeux. On voudrait s'arrêter pour recueillir les naufragés; mais le temps presse, le danger redouble; les autres aussi ont besoin de secours. Que le Seigneur pardonne à ceux-là! Les enfans du régiment de Minsk ont fait leur devoir.

Un groupe sanglant descend vers la berge; deux soldats soutiennent un officier, assis sur des fusils et le rapportent à la terre russe; c'est le capitaine Brianov (2).

— Eh quoi! *goloubchik*, es-tu blessé?

— Cela marche, Excellence, tout va bien à présent. Ils sont déjà là-haut, les enfans! Mais tout à l'heure, ils n'avançaient guère. Ils trouvaient les baïonnettes turques un peu trop pointues. Alors je leur ai montré le chemin...

En effet ils ont volé là-haut, ils se sont répandus dans les vignes comme des moineaux francs; des tirailleurs cheminent de droite et de gauche sur les deux crêtes du ravin; mais, au lieu de se déployer en éventail, ils vont par files; d'une bande à l'autre, ils se lancent des invectives, et leurs balles, qui portent mieux que leurs injures, passent par-dessus leurs têtes, volent vers les Turcs.

— Vois les sottises qu'ils me font! dit Dragomirow. Il y a quatre ans que je leur apprends à former le cordon des tirailleurs, et les voilà qui se traînent en ordre profond...

— Laisse donc ces vétilles, répond Skobelev. En une seule nuit, tu as fait avancer de vingt-cinq ans notre art militaire russe.

Skobelev a beau dire, l'affaire n'est pas décidée ici. Et sur les berges du fleuve, ne se passe-t-il rien? Enfin tout va comme le bon Dieu veut; une seule chose paraît claire, c'est que les prévisions relatives au théâtre probable de la lutte ne se sont pas réalisées; et que la résistance ennemie s'offre ici, non sur les pentes de Sistova. Cependant un rang entier, qui se dresse au milieu de la vigne, passe devant le général. Où vont-ils, tous ceux-là? Ils ne savent pas. Le combat s'éloigne; eux s'avancent.

(1) « Chaque fois qu'un manque de savoir ou l'indifférence du chef pour son métier causent la perte inutile d'un soldat, la conscience de ce chef assume une responsabilité aussi lourde que s'il avait tué ce soldat de ses propres mains. » (Préparation de la compagnie au combat.)

(2) Il mourut le lendemain soir, à l'ambulance de Zimnitza. L'empereur était venu dans la matinée l'embrasser et lui dire adieu.

— Je te félicite, Mikaïl Ivanovitch... dit à ce moment Skobelev.

— De quoi? tout est confus! Personne ne me rend compte... Je ne vois rien!

— Tu vois bien au moins ta victoire?

— Ma victoire?

— Oui, là... Regarde les museaux de tes soldats. Ne lis-tu pas la victoire dans leurs yeux?

En effet, au fond de ces figures pâles de fatigue, rayonnantes de joie, ce sont des yeux ardens qui cherchent l'ennemi. Les chaloupes à vapeur viennent de débarquer des renforts; mais, sans les attendre, et comme jalouse d'achever toute seule, la première ligne progresse incessamment au bruit des hourras. Les Turcs se retirent; rien qu'au rythme de la fusillade, on reconnaît la fin de l'affaire.

— Eh bien! te voilà convaincu! reprend Skobelev. Enverras-tu l'ordre d'arrêter tes hommes?

— J'y songeais... Mais, tu vois, je n'ai pas d'adjudant sous la main.

— J'irai moi-même, si tu veux.

Skobelev, en habit blanc, va se promener sous les dernières balles turques et dire un bonjour aux tirailleurs. On le voit à gauche sous les arbres d'un verger : puis il disparaît dans le ravin. Il revient enfin, et, saluant le général avec la gravité qu'il faut mettre dans l'accomplissement de toute besogne militaire :

— Ordre transmis, dit-il. Partout on se retranche comme tu l'avais commandé.

— Merci, merci... mais ne me salue plus si respectueusement.

— Et pourquoi ne te saluerais-je pas? Je suis ici ton serviteur...

— Non pas, tu es mon maître, et tu m'as appris aujourd'hui une bien grande chose, puisque tu m'as appris à lire la victoire dans les yeux de mes soldats.

ART ROË.

LE

THÉATRE ANGLAIS CONTEMPORAIN

V[1]

IBSEN A LONDRES. — LE DRAME DE DEMAIN

I

« Aujourd'hui vit à Munich un gentleman norvégien, d'âge mûr; les habitans de la riante cité le voient souvent passer au milieu d'eux. Il regarde tout, et peu de gens le regardent. Il est retiré, contemplatif, pacifique. De temps à autre, il jette à la poste un manuscrit et, quelques jours après, les journaux de Copenhague annoncent la prochaine apparition d'une œuvre nouvelle du grand poète Ibsen. »

C'est par ces lignes caractéristiques que l'Angleterre apprit l'existence de l'homme étrange qui exerce aujourd'hui une si grande influence sur l'art, les pensées et la vie morale de l'Europe entière. Il était alors enfermé dans sa petite gloire dano-norvégienne comme ce géant qu'un conte oriental nous montre prisonnier dans une bouteille. Quant à l'auteur de l'article qui le signalait au public anglais, c'était un tout jeune homme, poète subtil et critique délicat, M. Edmund Gosse. Il occupe de notre

(1) Voyez la *Revue* des 15 juin, 15 juillet, 15 août et 15 septembre.

temps, en littérature, un des premiers rangs parmi ceux qui produisent et qui jugent, mais les vraies bonnes fortunes sont celles de la jeunesse. Dans sa belle carrière d'écrivain, il n'en a pas rencontré une plus précieuse que cette découverte d'Ibsen faite à un âge où, d'ordinaire, on se découvre à peine soi-même.

M. Gosse faisait connaître les œuvres, déjà parues, d'Henrik Ibsen, ses drames historiques et historico-légendaires, ses premières tentatives pour prendre pied dans la réalité moderne Il montrait une partialité indulgente pour la *Comédie de l'Amour* et la justifiait par des traductions ingénieuses en vers de sa façon ; il condamnait comme une œuvre à demi manquée *Empereur et Galiléen*, bien que sa fidèle et pénétrante analyse ne fît tort à aucune des beautés de la pièce. Mais il rendait pleine justice à la sombre grandeur de *Brand* et à l'éblouissante fantaisie de *Peer Gynt*. En somme, il annonçait un poète et un satiriste. Il y a longtemps qu'Ibsen a abdiqué le premier de ces titres, et, quant au second, M. Gosse doit le trouver un peu grêle, aujourd'hui, pour un tel homme. Il ne pouvait, en 1873, prévoir le dramaturge réaliste, le réformateur, le psychologue et le symboliste qui se sont successivement déployés devant nous. Mais il donnait, je crois, la note juste, lorsqu'il saluait en Ibsen un « vaste et sinistre génie, une âme pleine de doute, de tristesse, de désir non satisfait. »

Ibsen entra en correspondance avec son jeune critique, comme autrefois, dans des circonstances analogues, Gœthe avec Carlyle. M. Gosse fut informé un des premiers de la crise intérieure qui transformait le talent du poète et qui a servi de point de départ à la série des drames sociaux et psychologiques. « Le drame que je fais en ce moment, écrivait-il, — c'était *les Colonnes de la société*, — donnera au spectateur exactement la même impression que s'il voyait les événemens de la vie se dérouler devant lui. » Le théâtre n'était plus qu'une chambre dont on a abattu une paroi pour permettre à deux mille personnes de voir ce qui s'y passe. M. Gosse supplia l'auteur de *Brand* et de *Peer Gynt* de ne pas déserter la poésie, mais Ibsen suivit son destin.

En Angleterre, on commençait à le traduire. En 1876, Katharine Ray donna une version anglaise d'*Empereur et Galiléen;* trois ans après, la *British Scandinavian Society* imprimait à Gloucester des morceaux choisis d'Ibsen. En 1882, miss H.-F. Lord traduisit la *Maison de Poupée* sous le titre de *Nora* et fit précéder la pièce d'une introduction où elle présentait Ibsen comme le champion des droits de la femme. Les femmes aiment assez à se figurer leurs amis sous une forme concrète. C'est pourquoi

Henriette Lord eut soin de les informer que leur défenseur « possède un grand front, des favoris gris, presque pas de lèvres, des petits yeux qui disparaissent presque entièrement derrière ses lunettes. un nez tout à fait septentrional dans son irrégularité; qu'il est très sobre de gestes, et que son calme confine à la froideur. » En 1886, M. Havelock Ellis publia dans les *Camelot Classics* trois pièces d'Ibsen, *les Colonnes de la société*, *les Revenans*, *Un ennemi du peuple*, accompagnées d'une étude d'ensemble où il passait en revue, avec une sympathie évidente pour les idées nouvelles en même temps qu'avec une extrême finesse de sens littéraire, les drames de la série sociale et psychologique. A cette série s'ajoutait en 1888 l'*Ondine*, et M. Gosse rentra en scène pour reprendre les choses où il les avait laissées en 1873. Arrivé alors à la pleine maturité du talent, il offrit en 1889 une analyse et un jugement sur les drames en prose qu'on peut, à certains égards, considérer comme définitifs (1).

C'est dans cette année 1889 qu'a commencé une période nouvelle pour la réputation et l'influence d'Ibsen en Angleterre. On ne se contente plus de le lire; on s'essaie à le jouer. On le risque dans des représentations de l'après-midi, ou comme pis-aller, comme fin de saison, quand on n'a plus rien à gagner ni à perdre, dans un théâtre de second ordre qui va se fermer ou qui s'entr'ouvre; un peu plus tard sous les auspices de l'*Independent Theatre*, qui est le « Théâtre libre » de Londres, mais qu'on pourrait appeler, mieux encore, le Théâtre nomade, car il n'a point de *home* à lui et se glisse, comme les vagabonds, dans les maisons inhabitées. On peut dire que, de 1889 à 1893, le drame ibsénien a vécu à Londres en parfait bohémien, ne sachant jamais la veille s'il dînerait ni où il coucherait le lendemain. Pourtant il y a un beau côté à cette existence précaire : c'est que la préoccupation des shillings et des pence ne s'y mêlait pas un seul instant. Les commerçans ont jugé une entreprise ou un homme quand ils ont dit qu'elle ou qu'il « ne paie pas » : or Ibsen n'a jamais « payé ». Si j'osais renverser le mot d'Irving que j'ai cité dans un précédent article, je dirais que le succès artistique était de nature d'autant plus fine et rare que l'affaire était plus mauvaise. Peu à peu s'était formée une bande d'acteurs et d'actrices qui se donnaient à cette tâche, interprétaient leur auteur avec foi, passion et courage, prêts à « confesser » Ibsen, à endurer, avec lui et pour lui, non la mort, mais les sifflets. Je citerai M. Waring et miss Robins, et surtout miss Achurch. Le public d'Ibsen se formait en même

(1) E. Gosse, *Northern Studies, edited by* Ernest Rhys; London, Walter Scott.

temps. Il avait pour noyau un petit groupe de fervens de la première heure. Autour d'eux, un grand nombre de curieux hostiles, venus pour blâmer, mais qui se comportaient, en somme, très décemment. Il y avait aussi les curieux naïfs et de bonne foi, qui apportaient à ces soirées émouvantes une âme ouverte et libre de préjugés. Ceux-là s'en retournaient songeurs et parlaient entre eux : « En vérité, je vous le dis, murmurait plus d'un de ces convertis, l'homme que nous avons vu et entendu ce soir est réellement le fils de Shakspeare ! »

C'est dans la presse que se livrèrent les grandes batailles. Bien des critiques perdirent le sang-froid et la politesse, glissèrent sans s'en apercevoir de la moquerie dans la grossièreté. Je ne confonds avec ces excès ni la discussion sérieuse à laquelle, dans des revues ou des conférences, des hommes de talent ont soumis la philosophie d'Ibsen, ni les joyeuses facéties, comme celles de M. Anstey, qui a donné, dans le *Punch*, un *Ibsen de poche*. Ces parodies n'impliquent, à mon avis, ni le manque d'intelligence, ni le défaut de respect. Je parle de ces attaques furieuses et brutales qui ne tendaient à rien moins qu'à renvoyer Ibsen en Norvège, comme les tailleurs de l'East-End voudraient renvoyer à Hambourg les émigrés allemands qui font baisser le taux des salaires.

M. Archer a été très visé et très maltraité dans ces batailles où il commandait la brave petite phalange ibsénite ; mais il rendait coup pour coup, avec usure, car son tir était infiniment mieux dirigé que celui de ses adversaires. Ainsi que M. Gosse, quinze ans plus tôt, avait révélé Ibsen au monde littéraire, M. Archer l'introduisait dans le monde dramatique.

S'il est entré longtemps après son confrère dans la controverse relative à Ibsen, il n'en faut pas conclure qu'il fût moins bien armé au point de vue des études préalables, ni qu'il soutînt des convictions improvisées. Pour lui aussi, Ibsen était un amour de jeunesse. Dès 1873, il savait par cœur, dans l'original, ces scènes admirables de *Brand* qui remuent l'âme jusqu'en son dernier fond. Avant chaque représentation d'une œuvre nouvelle il essayait d'expliquer le monstre au public et de l'habituer par avance à le regarder en face, traduisant le symbole en termes très clairs, parlant comme on parle aux enfans, avec une douceur d'autorité, une netteté d'expression et une abondance de développemens dont cette intelligence primesautière n'a pas coutume de se soucier. Mais le plus grand service qu'il ait rendu à la cause, ce sont ses traductions, qui sont maintenant dans toutes les mains : non seulement elles font passer en anglais l'intense réalisme du

dialogue d'Ibsen, mais elles peuvent montrer aux jeunes auteurs à imiter les flexions nouvelles du langage familier et à s'approcher ainsi d'un pas plus près de la vie.

M. Archer a été suivi et peut-être dépassé dans son apostolat par des écrivains pleins d'ardeur et de talent. Parmi ces critiques d'avant-garde, il est impossible de ne pas citer celui qui signe *Spectator* dans le *Star* et A. B. W. dans le *Speaker*. Sous ce pseudonyme et à travers ces initiales le public est habitué à reconnaître un de ses favoris, M. Arthur B. Walkley. A ce nom s'ajoute celui de M. G. Bernard Shaw, dont les articles dans la *Saturday Review* ont fait, cette année même, beaucoup de bruit et forment une véritable campagne en l'honneur d'Ibsen.

Les directeurs de théâtre, on le devine, craignaient Ibsen comme le feu. M. Tree est le premier des acteurs-directeurs qui ait osé tenter l'aventure; c'est un esprit qui accepte les réformes et, au besoin, les provoque. Dès 1891, dans une conférence faite devant le *Playgoers' Club*, il analysait très spirituellement une des pièces les plus frappantes de M. Mœterlinck (1). En 1893 il a donné au Haymarket une pièce d'Ibsen. Le drame qu'il avait choisi, c'est *Un ennemi du peuple*. Il avait supposé, non sans vraisemblance, que la génialité, le courage, l'optimisme invincible de Stockmann feraient la conquête de son public. Je ne pense pas qu'il se soit repenti, puisqu'il a fait, depuis, une tentative analogue, avec une pièce de Björnson. Il a donné là un bon exemple à de plus grands que lui, et, à ce propos, j'oserai risquer une question. Est-ce qu'Irving quittera la scène sans s'être mesuré avec un rôle d'Ibsen? Quoi qu'il en soit, les temps sont proches où le drame norvégien « paiera ». Oh! pas comme *Charley's Aunt*, évidemment! Il faut être modeste quand on n'a que du génie. Ibsen peut et doit vivre sans enlever et surtout sans envier un seul spectateur à l'heureux M. Penley.

Maintenant qu'Ibsen est connu en Angleterre, quelle influence exerce-t-il déjà et doit-il exercer dans l'avenir sur la littérature dramatique nationale? Par quelles affinités de race a été préparée cette influence? Par quels partis pris religieux, ou philosophiques, ou esthétiques, a-t-elle été contrariée? Sur quoi a-t-elle porté? Sur l'art du dramaturge ou sur les idées dont le drame s'alimente? C'est la dernière grande question que je rencontre sur mon chemin avant de conclure ces études.

Je ne veux pas porter cette question sur le terrain mouvant de l'ethnographie : je m'y perdrais. Je dirai seulement que les

(1) *On some interesting fallacies of the modern Stage.*

Anglais se tournent vers le monde scandinave comme nous nous tournons vers le monde gréco-latin, avec un sentiment de vague tendresse et de filiale curiosité. Si le Teuton est un cousin, le Scandinave est un frère, sinon l'aîné de la famille, du moins celui qui a le mieux gardé les traditions. Aussi est-ce à lui qu'on va les demander quand on veut les rajeunir ou s'en inspirer. N'est-ce pas un fait significatif que M. Gosse et M. Archer, deux des plus brillans esprits de leur génération, possédassent à 25 ans l'idiome littéraire du Danemark et de la Norvège? N'est-ce pas singulier que les Sagas aient été le fonds commun où le vieux Carlyle a puisé son dernier livre (1) et William Morris l'un de ses plus importans poèmes (2)? Les Sagas, c'est le *common place book*, le *livre de raison* où s'est gravée cette âme du Nord, pure de tout mélange méridional et libre de tout servage antique. Pour l'Anglais qui pense et qui rêve, c'est la vraie Bible de sa race.

Précisément parce que le Norseman avait incarné dans le monde médiéval le génie teuton à l'état pur, un certain nombre d'enthousiastes ne permettent pas à ses descendans d'exister dans le présent et de se mêler à la vie moderne. Faire de ce petit pays un musée de souvenirs runiques et de ce petit peuple qui s'élance si vigoureusement dans la vie un simple gardien de reliques, c'est plus que du pédantisme : c'est de la cruauté. Croirait-on que ce fut la première objection qu'on fit avant d'admettre Ibsen? L'idée était si curieusement rétrograde et artificielle qu'elle ne devait pas tenir longtemps contre la force du courant. Ces archéologues, fourvoyés dans la critique, se trompaient deux fois : d'abord parce qu'ils méconnaissaient la loi qui impose le mouvement et le progrès à tous les organismes vivans ; ensuite parce qu'ils ne savaient pas reconnaître dans Ibsen, sous le costume moderne et avec les inquiétudes de notre temps, cette âme vaillante, à la fois hautaine et familière, des anciens vikings, aussi hardie devant les énigmes de la pensée qu'autrefois devant les périls de la tempête et de la bataille.

Aussi bien Ibsen, comme avant lui Oehlenschläger, comme Björnson avec lui, a pris son point de départ dans les Sagas. C'est là que les génies du Nord ont leur racine, comme en une eau calme et profonde ; puis ils poussent leur tige vers la lumière et viennent fleurir à la surface. Aujourd'hui encore la Norvège et le Danemark lisent plus volontiers les drames historiques et semi-légendaires d'Ibsen, les *Prétendans*, la *Dame Inger d'Östraät*, les *Vikings à Helgeland*, que ses œuvres plus récentes ; mais,

(1) *The Old Kings of Norway.*
(2) *Sigurd the Wolsung*, tiré de la *Wolsunga Saga.*

quoi qu'ils en puissent penser eux-mêmes, ainsi que les dévots de la tradition runique, leur personnalité nationale s'est modifiée depuis le XIIe siècle. Plusieurs races ont contribué à la formation de leur caractère, comme à la formation du caractère anglais et, chose remarquable, dans les deux cas, les élémens sont presque identiques. Le Finn énergique et vigoureux, le Lapon faible et mystique, le Norseman aux yeux bleus et aux cheveux blonds, nature silencieuse et profonde, pourraient trouver leurs équivalens ou même leurs semblables parmi les ancêtres du peuple britannique. Les circonstances historiques ont été différentes et pourtant analogues : comme l'Angleterre, la Norvège a eu pour école ou plutôt pour principe plastique l'individualisme religieux et politique. Une indépendance absolue sous une royauté nominale ; la liberté de la presse avec l'intolérance religieuse. Pas de noblesse, pas de distinctions sociales. La Norvège est, depuis 1814, à peu près ce qu'eût été l'Angleterre si l'établissement semi-républicain de Cromwell et la démocratie puritaine avaient duré.

Dans son étrange poème de *Peer Gynt*, Ibsen a voulu représenter le type norvégien, et il l'a fait d'une façon d'autant plus intelligible pour un étranger qu'il a exagéré par momens jusqu'à la caricature les traits saillans de son modèle. Le peuple norvégien a l'imagination pleine de rêveries farouches qui lui semblent aussi réelles que des faits. L'existence solitaire et difficile, au milieu d'une nature gigantesque et ennemie, lui a appris à vivre en lui-même et pour lui-même. Beaucoup d'orgueil, d'ambition et une bonne dose de sagesse pratique. C'est encore son imagination qui le jette dans les voies du négoce maritime et lointain, puisque ce négoce est une des routes ouvertes à l'esprit d'audace et d'aventures. Peer Gynt vend des idoles aux Chinois et des Bibles aux missionnaires : ce second trafic rachète le premier. Deux fois il fait sa fortune et deux fois la perd, mais il est beau joueur, et quelques jurons le soulagent des plus rudes mécomptes. Lorsque, pour mourir, il retrouve, en guise d'oreiller, le sein fidèle de la femme qu'il a abominablement trahie, il accepte cette dernière bonne fortune comme tout le reste, reconnaissant mais non étonné. La scène la plus bouffonne du drame est une agonie. La vieille mère de Peer Gynt va trépasser, et elle est secouée d'une rude peur. Alors son fils la fait souvenir que, quand il était enfant, tous deux jouaient ensemble à la voiture et au cocher. Si l'on faisait encore une partie ? Où faut-il vous conduire, mère ?... Là-bas, là-haut chez le bon Dieu... — Clic, clac, on est parti... On arrive à la porte, on se chamaille avec saint

Pierre, on lui force la main il faut que la maman de Peer Gynt entre au paradis. La vieille femme éclate d'un rire rauque comme un hoquet; au milieu de ces drôleries, égayée et rassurée, elle franchit le mauvais passage. Aux lecteurs français cette scène peut paraître du guignol macabre : l'humour anglais doit l'accepter sans difficulté de l'humour norvégien. En traçant d'après Peer Gynt le portrait d'une race, je croyais peindre l'autre. Le portrait a deux modèles.

Voilà pourquoi Ibsen parle de si près à l'âme anglaise. Il est, pour elle, plus aisé à comprendre et à suivre que ne le fut Carlyle à ses débuts. Le Norvégien cosmopolite est plus intelligible que le paysan écossais à demi germanisé par une trop longue intimité d'esprit avec Gœthe et Jean-Paul.

Tout d'abord, je remarque qu'Ibsen a sa méthode artistique, sa façon à lui de construire une pièce, qui diffère sensiblement de la nôtre. Est-elle meilleure ou pire ? C'est une question qui ne me regarde pas. Ce qui importe, c'est que les Anglais, qui ont été pour nous de détestables élèves, et qui, en cinquante ans, n'ont pas pu arriver à « apprendre Scribe, » ont très vite découvert et imité ce qui pouvait leur convenir dans les procédés d'Ibsen. Pour comprendre ce fait, il faut se rappeler que les Anglais ont horreur de notre réalisme, même mitigé, même « retour d'Amérique. » Leur compatriote George Moore, malgré son talent, qui est très réel, ne peut le leur faire accepter. On lit ses œuvres avec curiosité, mais sans le moindre plaisir. Ceux qui ont bien voulu lire mon précédent article ont dû remarquer que, sur les trois auteurs dominans du drame contemporain, deux tournent résolument le dos au réalisme, l'un par instinct et l'autre par système. Quant au troisième, il ne peut s'y acclimater : son tempérament l'emporte toujours vers la fantaisie et la chimère. Sur ce point l'accord est parfait entre les écrivains et le public. La *Seconde Mrs Tanqueray* est une exception : c'est un compromis entre le système dramatique de l'*Étrangère* et celui d'*Hedda Gabler*. Je crois que le second y prévaut. Ibsen a apporté aux Anglais la forme, le genre et le degré de réalisme qu'ils peuvent supporter.

Ce n'est pas que tout soit accepté sans résistance, même dans ce réalisme d'Ibsen. On regimbe contre la brutalité de certains détails ; d'autres semblent trop menus, presque enfantins. C'est ainsi que les neuf poupées de Mme Solness ont fait courir quelques ricanemens à travers les stalles (1). Dans *Eyolf*, si on laisse pro-

(1) Lorsque vint cet épisode, le soir de la première du *Maître constructeur*, un critique se retourna vers M. Archer : « Nous expliquerez-vous encore ce symbole-là?

noncer à Alfred Allmers la phrase où il avoue, au milieu du désespoir que lui a causé la mort tragique de son petit garçon, avoir songé à ce qu'il mangerait à dîner, je ne serais pas surpris qu'il y eût, à cet endroit, comme un frisson de protestation. Mais ces momens de mésintelligence entre le dramaturge et les spectateurs sont rares; Shakspeare leur a appris à ne s'étonner de rien, à voir la nature humaine tomber effroyablement bas, après s'être envolée à de vertigineuses hauteurs. Ce qu'ils veulent, c'est de passer rapidement du fait à l'idée et de l'idée au rêve, pour revenir brusquement au fait. L'exacte reproduction de la vie ne leur paraîtra jamais, comme chez nous à certaines époques littéraires, la raison suprême et finale de l'art : elle ne leur plaît qu'à la condition de les conduire à quelque découverte sur les problèmes de la conduite, sur les énigmes de la Destinée, sur les obscurités fascinantes de ce monde psychique où nous vivons sans le voir, sur l'en-dedans, l'à-côté et l'au-delà. Il ne faut jamais oublier que le symbolisme n'est pas, parmi ces races, un jeu et une fantaisie, mais un besoin d'origine et de nature que ne peut remplacer l'idolâtrie des formes et des couleurs, comme dans le sensuel et heureux Midi. Non satisfait, ce besoin s'irrite jusqu'à la nostalgie. Le fait, traduit ou suggéré, suit ou précède la pensée; sans elle, il n'est rien qu'une enveloppe vide, un vêtement sans corps, une boîte où il n'y a rien. Il sert l'idée et doit rester avec elle dans des rapports de valet à maître. D'où cette formule que je crois vraie malgré son étrangeté : En Angleterre le réalisme sera symbolique, ou il ne sera pas.

Donc, si l'art d'Ibsen peut et doit convenir aux Anglais, c'est parce que cet art se subordonne à l'expression de certaines émotions ou de certaines inquiétudes de l'ordre moral; c'est aussi que toutes les questions qui préoccupent l'âme du dramaturge sont précisément celles qui agitent et divisent la société anglaise; qu'enfin le « message » d'Ibsen, pour employer l'expression carlylienne, s'adresse à cette société plus qu'à toute autre.

En ce qui touche proprement la philosophie, la théorie de l'atavisme, qui se montre pour la première fois dans un lugubre épisode de la *Maison de poupée* et qui remplit les *Revenans*, *Rosmersholm* et l'*Ondine*, trouve des spectateurs bien préparés

— Je ne suis pas sûr, répondit paisiblement M. Archer, que ce soit un symbole. » A ce moment, une dame, assise près d'eux, prit la parole : « Pardonnez-moi, messieurs, de me mêler à votre conversation, mais il n'est peut-être pas inutile que vous sachiez que beaucoup de femmes se trouvent dans le cas de Mme Solness. Moi aussi, j'ai gardé à la maison mes poupées d'enfance et je les soigne tendrement. » Qui n'a, également, entendu parler de la collection des poupées de la Reine, conservée à Windsor?

dans les lecteurs de Darwin, d'Herbert Spencer et de Huxley. Au point de vue social, les plaies qu'Ibsen cautérise au fer rouge sont les ulcères qui rongent l'Angleterre. Cette tyrannie des majorités, cette morale conventionnelle et machinale, qui étouffe toute initiative, cette charité tracassière et dégradante qui s'exerce au profit d'une formule sectaire, l'Angleterre la connaît trop. Le pasteur Rörlund en est l'expression grossièrement impétueuse et fanatique, le pasteur Manders l'expression moutonnière et pusillanime; l'un incarne l'intolérance, l'autre le respect humain, et l'Angleterre sait bien qu'elle a ses Rörlund et ses Manders. Quand elle voit sur la scène un consul Bernick qui a de grands mots à la bouche, mais dont la fortune est fondée sur des mensonges et qui envoie de braves gens mourir sur un navire voué au naufrage, elle doit songer à ses armateurs philanthropes qu'enrichit l'assurance des « bateaux-cercueils ». Comme elle peut produire un Bernick, en revanche elle n'est pas incapable de produire un Stockmann, ni par conséquent, de comprendre et d'aimer ce bavard génial, cet enragé de vérité et de vertu, ce don Quichotte-Pangloss qui irait jusqu'au martyre, mais qui préfère s'arrêter en chemin. Ses ennemis ont cassé ses carreaux : que fait-il ? Il fait demander un vitrier. Il ramasse les pierres qu'on lui a lancées, les soupèse, les critique : « Mais ce ne sont que des cailloux : il y en a à peine une ou deux qui soient décentes ! » Il est revenu d'une réunion publique avec son pantalon déchiré, et il en conclut philosophiquement que, « quand on va défendre la justice devant les hommes, il faut bien se garder de mettre sa meilleure culotte. » Si tous ces traits ne sont pas anglais, je ne sais ce que c'est que l'esprit anglais.

Si je passais en revue un à un les types d'Ibsen, je n'aurais aucune peine à montrer avec quelle facilité ils s'adaptent à la vie anglaise. Engstrand, l'homme du peuple, toujours pécheur et toujours pleurant son péché, qui se fait du faux repentir une carrière et un gagne-pain; Lövborg, ce noble et faible esprit que l'ivrognerie ressaisit pour le rendre à la débauche, et en qui les tentations d'une nuit annulent des années d'effort et de vertu, n'ont besoin ni d'être modifiés ni d'être commentés pour paraître sur les planches d'un théâtre londonien. Mais ce sont surtout les femmes qu'Ibsen semble avoir devinées. Presque toutes les revendications de la femme anglo-saxonne, dont on fait aujourd'hui tant de bruit, sont contenues en germe dans la dernière scène de la *Maison de Poupée*, qui date de 1879. La femme est lasse d'être une servante ou un jouet pour l'homme; elle ne veut pas se trouver face à face avec des responsabilités et des devoirs aux-

quels rien ne l'a préparée; elle entend vivre sa vie propre d'être raisonnable et pensant : voilà ce que répètent chaque jour toutes les revues et les tribunes ouvertes à la femme, et par là se prolonge indéfiniment la plainte de Nora.

Il y a plus de quinze ans qu'Ibsen écrivait : « La démocratie peut seule résoudre la question sociale. Mais la société nouvelle devra contenir un élément aristocratique. Non pas l'aristocratie de la naissance, ni celle du coffre-fort, pas même celle de l'intelligence, mais l'aristocratie du caractère, de la volonté, de l'âme. J'attends beaucoup, à ce point de vue, de la femme et de l'ouvrier, et c'est pour assurer leur avènement que je travaillerai toute ma vie. » Ces paroles, justifiées par les premiers drames sociaux d'Ibsen, ont fait naître beaucoup d'espérances auxquelles ne répondent pas tout à fait les œuvres les plus récentes du maître. Il est difficile de croire que sa foi démocratique ait gardé sa ferveur primitive.

Quant aux femmes, il est resté leur ami, mais un ami terriblement clairvoyant. Bonnes ou mauvaises, les traits qu'il leur donne sont communs aux races septentrionales. Cette joie de vivre qui, chez Nora, rejaillit et s'épanche en sympathie bienfaisante, mais qui, chez Régina (des *Revenans*), prend la forme d'une sereine et marmoréenne inconscience qu'aucune pitié n'entame ni n'effleure; la jalousie et l'orgueil d'Hedda Gabler, qui aime mieux envoyer un homme à la mort que de le voir repentant, heureux et guéri par l'action d'une autre femme et se décide à mourir elle-même plutôt que de se soumettre au joug ou d'endurer le mépris du monde; le sensualisme, naïvement animal, de Rita Allmers (dans *Eyolf*) qui préfère son mari à son enfant et joue la courtisane pour rallumer un cœur refroidi, pour revendiquer la part d'amour à laquelle elle a droit, voilà des caractères, ou des nuances morales qui se rencontrent au delà du cinquantième parallèle et au nord du Pas de Calais aussi bien qu'au nord du Sund.

Je n'irai pas jusqu'à dire qu'Ibsen a appris aux dramaturges anglais à connaître les femmes de leur nation, mais il leur en a présenté certains aspects qui étaient restés dans l'ombre, soit que l'intelligence psychologique, soit plutôt que le courage d'esprit, chose si rare, eût manqué jusqu'ici à ceux qui avaient tenté l'entreprise. Ils n'acceptent pas tous Ibsen pour maître; Sydney Grundy, tout en désapprouvant avec énergie les injures dont une certaine fraction de la critique accable Ibsen et ses partisans, a déclaré nettement qu'il n'appartenait point comme disciple à l'auteur du *Maître-constructeur*. Nous le croirons sans

peine, et, à défaut de cette déclaration, son œuvre nous l'eût appris. M. Pinero ne me semble avoir accepté aucune des idées d'Ibsen, mais il a dû méditer sur ses procédés et il n'a certes pas perdu son temps ; car si le cerveau qui a conçu *Hedda Gabler* est puissant, la main qui en a disposé les parties et enchaîné les effets est une main habile. Quant à M. Jones, il a étudié à la fois dans Ibsen l'artiste et le penseur. En parlant de ses drames, j'ai omis à dessein l'adaptation qu'il a faite de la *Maison de poupée* avec la collaboration d'Herman, un Alsacien établi à Londres depuis 1870 et mort aujourd'hui. A certains égards la pièce anglaise est mieux faite que le drame original, en ce qu'elle nous débarrasse du docteur Rauk, qui est un hors-d'œuvre, et des amours de Krogstad avec Mme Linden, qui n'ont vraiment pas le sens commun. Mais M. Jones, mal conseillé, j'imagine, par un collaborateur d'esprit timide et banal, a reculé devant la dernière scène, qui peut révolter certains spectateurs, mais qui est toute la pièce. A cette terrible porte qui se referme avec un bruit inexorable, au milieu du silence de la nuit, séparant peut-être pour jamais les deux époux, laissant Nora chercher sa route à travers les ténèbres glacées, symbole d'une vie inconnue et hostile, les auteurs de *Breaking a butterfly* avaient substitué un embrassement général. Ils justifiaient ce dénouement optimiste en faisant réaliser au mari l'acte de dévouement que, dans la pièce originale, Nora avoue avoir espéré de son mari. Ibsen ne l'entendait pas ainsi, et il avait raison. Il faut que Nora attende ce sacrifice, et il faut qu'elle soit déçue. L'homme et la femme gardent ainsi leur caractère : l'un reste dans la logique pratique, l'autre dans la logique romanesque, et, si tout n'est pas bien, tout est vrai dans le plus désuni des ménages possibles.

M. Jones a été beaucoup plus heureux lorsqu'il s'est inspiré d'Ibsen que lorsqu'il l'a traduit. C'est surtout quand il dessine des figures de femmes qu'il me paraît hanté par le souvenir des héroïnes du maître norvégien. On peut dire, d'une manière générale, qu'un souffle d'ibsénisme passe à travers son œuvre depuis sept ou huit ans. Mais son dialogue est trop vif; il cède trop visiblement au plaisir de jouer avec son esprit; il a trop de joie en lui pour être un véritable ibsénien. C'est là en effet que commence le désaccord entre l'auteur d'*Hedda Gabler* et ses admirateurs au delà de la Manche. Les Anglais consentent bien à médire de la vie, mais non à la maudire; en dépit d'une certaine maussaderie apparente, ils savent jouir de l'existence et ils ne veulent encore s'aventurer qu'en touristes dans ce monde d'Ibsen où, pour quelques coins rians et ensoleillés, pleurent tant de

vastes et mornes solitudes où rien ne chante, où rien ne fleurit.

On a dit qu'Ibsen était l'hiver du nord et que Björnson en était le printemps. Ce Björnson est un homme étrange. L'esprit et le caractère luttent en lui et se sont disputé sa vie comme un champ de bataille. Né pour écrire des idylles, il s'est jeté à corps perdu dans les batailles du journalisme. Il a subi et même recherché mille influences au lieu de se chercher lui-même. Son antagonisme amical avec Ibsen lui a fait probablement plus de tort que de bien. Ce rapprochement l'a fait connaître aux lecteurs de l'Europe occidentale, mais l'a entraîné dans des voies où ses facultés ne le conviaient point et ne l'ont pas soutenu. Par sa confiance en l'avenir, son humeur à la fois combative et confiante, il semblait appelé à plaire aux Anglais. Longtemps avant que le nom d'Ibsen eût été prononcé à Londres, on y avait lu *Arne* et *Synnové Solbakken*, deux paysanneries qui peuvent soutenir la comparaison avec *la Mare au Diable* et *la Petite Fadette*, et les romans idéalistes qu'il a publiés depuis dix ans n'ont réussi auprès des compatriotes de l'auteur qu'après avoir fait fortune en Angleterre. Mais ses drames font, jusqu'à présent, assez médiocre figure sur la scène anglaise, et il ne partage que dans une mesure infinitésimale les sympathies et les inimitiés soulevées par son illustre rival.

Lorsque Ibsen attaque les puritains et les hypocrites, ceux qui passent en détournant la tête devant la porte d'un théâtre, on ne craint pas de l'applaudir et de l'imiter. Mais quand il ébranle tout l'édifice social et parle de remettre en question les idées et les habitudes sur lesquelles cet édifice repose, le théâtre hésite à le suivre, car il sent qu'une partie de sa clientèle, et la meilleure, celle qui lui a toujours été fidèle, va s'irriter ou s'effrayer. Le théâtre est réactionnaire et sait fort bien pourquoi : il a des raisons commerciales pour se ranger du côté du privilège et de la tradition contre le changement et le progrès. Il est du parti de ceux qui ont de l'argent en poche et qui veulent s'amuser, car ce sont précisément ceux-là qu'il invite et reçoit chez lui.

Or ils se plaignent très haut lorsque, venus pour pleurer ou pour rire, on les force à penser, lorsqu'un certain homme, qu'on ne peut pas ne point écouter, leur parle de leurs droits et de leurs devoirs, de la vie, de la mort, de leurs pensées les plus secrètes, de ce qu'ils voudraient oublier ou ignorer, et tout cela avec une liberté, une autorité, une profondeur que le théâtre ne connaissait pas encore et que la chaire ne connaît plus. De là ce brouhaha de surprises, de colères, de moqueries qui s'élèvent autour d'Ibsen et de ses adeptes. Mais on se blase sur tout, on s'habitue à tout, même à être insulté, et on finit par y prendre plaisir. C'est un des

amusemens de la décadence. Peut-être verrons-nous les adversaires d'Ibsen, fascinés par son génie, suivre sa barque, comme les rats suivent celle de la vieille charmeuse, dans *Eyolf*, et se noyer au son de sa flûte (1).

II

J'ai raconté les origines du mouvement dramatique contemporain, indiqué les influences du dedans et du dehors qui le modifient, le stimulent ou l'entravent, analysé, parmi les œuvres déjà produites, celles qui me semblent les plus caractéristiques. Que me reste-t-il à faire, sinon de monter en quelque sorte sur une tour et de voir ce qui vient à l'horizon, de pressentir, si je puis, ce que sera le théâtre de demain?

Si j'avais écrit ces articles à la fin de l'année dernière, ou même au commencement de celle-ci, j'aurais été obligé, que cela me plût ou non, de placer ici en évidence le nom d'Oscar Wilde. Son œuvre, très importante lorsqu'on la considérait comme un début, perd de son intérêt si la déchéance morale et sociale qui a frappé l'auteur clôt irrévocablement, comme beaucoup de personnes le pensent, sa carrière dramatique. Je voudrais passer tout à fait sous silence M. Wilde, car j'ai une égale répugnance à le louer ou à le blâmer. Ce que je tiendrais surtout à éviter, ce serait le trop facile mérite de découvrir dans les pièces d'Oscar Wilde le manque de moralité, l'absence d'une âme. Je retrouve dans mes notes, écrites en rentrant du Haymarket, où j'avais vu jouer *The ideal Husband :* « Le malheur de cet écrivain est de ne pas savoir ce qui se passe dans le cœur des honnêtes gens. » C'est sur ce point que j'aurais insisté, et j'aurais justifié mon impression par une analyse de la pièce et des énormités morales qui y fourmillent. Mais à quoi bon, maintenant? M. Wilde n'avait pas seulement le courage de son scepticisme, ce qui est une sorte de vertu : il avait l'orgueil de son nihilisme, ce qui est un état d'esprit dangereux et malsain. « La pensée est destructive, dit un de ses personnages, lord Illingworth, dans *A Woman*

(1) J'aurais voulu déterminer l'influence que peut exercer sur le mouvement dramatique en Angleterre le théâtre allemand contemporain, mais je ne trouve aucune trace appréciable de cette influence sur les œuvres et sur les idées. Un seul ouvrage de Sudermann a été traduit jusqu'à présent : encore est-ce d'Amérique que vient cette traduction. On a essayé, l'année dernière, d'établir à Londres un *Deutsches Theater* permanent; on y a représenté les ouvrages de Freytag, de Sudermann, de Hauptmann, d'Otto Hartleben, de Max Halbe et de Blumenthal. J'ignore si cette tentative, faite dans des conditions modestes et même assez mesquines, sera renouvelée. La critique a suivi ces représentations, mais le grand public ne semble pas y avoir donné beaucoup d'attention.

of no importance : quand on pense, rien ne subsiste. » Voilà avec quelle philosophie M. Wilde a tenté d'éblouir et d'effrayer. Elle risque de se trouver cruellement juste si on l'applique à ses œuvres; lorsqu'on s'arrête et qu'on réfléchit à ce qu'elles contiennent, il n'en reste rien.

Mais j'ai beau essayer de séparer les ouvrages dramatiques de M. Wilde et sa personnalité, je ne puis y réussir. Il les a trop fortement liés ensemble, trop irrémédiablement solidarisés, en faisant de ses opinions la préface nécessaire ou la conclusion obligée de ses drames. Son système dramatique, si on peut l'appeler ainsi, est fondé sur le mépris qu'il professait pour le public comme pour l'art théâtral, en même temps que sur le culte qu'il rendait à son propre esprit. Ses pièces sont un compromis entre ces deux sentimens. Que demandent les imbéciles qui remplissent une salle de spectacle? Des coups de théâtre, des situations qui se retournent, des caractères qui se renversent, la vie envisagée comme une partie de cartes où A gagne la première manche, B la seconde, et où la troisième manche décide; des lettres qui se trompent d'adresse, des secrets enfouis pendant vingt ans, et qui sortent de terre au bon moment, des gens cachés derrière des portes pour entendre des choses qu'on veut leur cacher. Quoi encore? Des paroles plus grandes que nature, des délicatesses impossibles, des coquineries invraisemblables, des dévouemens que tout le monde applaudit et dont personne n'est capable. M. Wilde se considérait comme fort adroit à manufacturer ce genre d'émotions et à manœuvrer les ficelles dramatiques. Après avoir travaillé ainsi pour la canaille, il se dédommageait en s'offrant, à lui et à ses amis, le régal de son esprit, qu'il jugeait de qualité supérieure. Cet esprit, que M. Archer qualifie de « pyrotechnique », consiste à greffer des paradoxes sur des proverbes, à mettre les pieds en l'air et la tête en bas à tous les axiomes du sens commun. Quelquefois on rit de ces mots, et on s'aperçoit qu'ils ne signifient rien, ou fort peu de chose. Au mieux, ils expriment une philosophie dure et sèche, un pessimisme méphistophélique dont une expression élégante et nettement découpée déguise mal la vulgarité, car, hélas! le pessimisme commence à vieillir et à se démoder. Quand cet esprit est sur les lèvres de lord Illingworth, le libertin, on l'accepte comme un des traits essentiels du personnage. Mais lorsque M. Wilde est obligé, comme dans *The ideal Husband*, d'introduire des caractères inutiles qui n'ont d'autre emploi que d'embraser ses fusées et ses chandelles romaines, quand l'action est arrêtée et que les acteurs du drame, les bras croisés, n'ont qu'à regarder passer l'esprit de M. Wilde, l'impression des spectateurs

n'est pas tout à fait celle que l'auteur eût attendue. Chaque jour ce malentendu entre l'auteur et son public se fût accusé; M. Wilde eût appris à ses dépens que la première qualité pour faire du théâtre c'est de croire au théâtre. A moins d'une radicale transformation, ce talent était frappé d'impuissance et touchait à un déclin prématuré.

En tout cas, ce n'est pas lui, assurément, qui eût renouvelé le théâtre. Il l'eût plutôt ramené dans les vieilles ornières où le drame s'est tant de fois embourbé, et d'où Ibsen l'a tiré : l'exagération des sentimens et l'abus de l'humour. C'est à des hommes d'un tout autre tempérament qu'appartient l'avenir de la scène. Il y a un groupe d'écrivains qui se tiennent sur les confins du drame et du mélodrame, tiraillés entre l'ambition littéraire et le désir, très naturel, de gagner de l'argent. Que feront-ils? Seront-ils des ouvriers ou des artistes? descendront-ils vers le métier? s'élèveront-ils vers l'art? Il en est plusieurs que sir Augustus Harris a dévorés et qu'il ne nous rendra pas.

Je me rappelle les espérances que donnait M. Buchanan. Mais à force d'espérer... Oronte lui dira le reste. Le cas de M. G. R. Sims est différent. Celui-là n'a pas eu à apostasier; il est resté ce qu'il était, il a donné ce qu'il devait donner. Conteur, journaliste ou dramaturge, c'est un improvisateur et un observateur, qui ne vise pas très haut, mais qui a une sorte d'imagination et d'humeur populaire, avec une touche de zolaïsme. Par-dessus tout, il est cockney et rien de ce qui est cockney ne lui est étranger. Le seul drame de ce temps où l'on sente vraiment, comme dirait le maître de Médan, l'odeur de l'East End, c'est *The Lights of London*, et c'est sans doute pour cela que tous les directeurs de Londres, l'un après l'autre, l'ont poliment rendu à M. Sims « avec leurs remerciemens. » *The Lights of London* a, cependant, fini par être joué et a obtenu un énorme succès, mais ç'a été un succès sans lendemain. Ce n'est pas, comme on l'a vu, vers le réalisme que s'oriente le drame anglais.

Qui prendra la tête parmi les jeunes? Qui nous écrira demain des *Judah* et des *Mrs Tanqueray?* Sera-ce M. Louis Parker, M. Malcolm Watson, M. J. M. Barrie? Sera-ce M. Carton, l'auteur de cette aimable pièce, *Liberty hall*, un des succès de la mémorable année 1893 qui marque, à l'étiage de la critique, le point le plus haut atteint par le drame dans sa marche progressive? Sera-ce M. Haddon Chambers qui est déjà connu à Paris puisqu'un de ses ouvrages, *The Fatal Card*, a passé le détroit? Depuis, il a donné au Haymarket (novembre 1894) une pièce intitulée *John-a-Dreams*, où Mrs Patrick Campbell et M. Tree unissaient

leur talent. Ce n'est pas une bonne pièce, mais c'est une pièce où se peignent très bien les tendances du drame nouveau. Je me rappelle une scène très simple dont l'émotion sobre et contenue contraste singulièrement avec les grandes phrases qu'une telle situation n'eût pas manqué d'inspirer à un auteur d'il y a vingt-cinq ans. Kate Cloud aime Harold Wynn et est aimée de lui. Avant de consentir à l'épouser, elle se fait présenter au père du jeune homme, qui est un clergyman vivant à la campagne : « Vous ne me connaissez pas, monsieur; moi, je vous connais. Vous êtes venu prêcher il y a dix ans au village de***. J'étais alors chez Mrs Withers. — Oh! c'est une excellente femme!... Mais comme c'est étrange qu'elle ne m'ait pas fait faire votre connaissance. — Non, il n'y a là rien d'étrange... Vous vous rappelez de quelle œuvre elle s'occupait — Oui, la réhabilitation des filles déchues. — Précisément. — Et, sans doute, vous... vous l'aidiez. — Non, répond Kate d'une voix grave, tremblante, pleine de larmes, c'est elle qui m'a aidée... » Elle raconte, ou plutôt elle laisse deviner la triste, l'éternelle histoire : « On est venu à mon secours, mais personne n'était venu au secours de ma mère... Elle m'avait nourrie et vêtue quand j'étais petite : à mon tour, je l'ai vêtue et nourrie... » Puis ce sont les années d'effort, l'apprentissage tardif par lequel elle est devenue une honnête femme, une pure et vaillante artiste. « Maintenant, monsieur, si un homme de cœur, instruit de mon passé, voulait m'épouser, aurais-je le droit d'accepter? — Certes oui, mon enfant, répond le vieillard. — Vous seriez de cet avis, même si cet homme était un de vos égaux... un de vos amis... si c'était... votre fils? » Le père d'Harold a un mouvement d'horreur et d'angoisse, de recul physique et d'inexprimable désarroi. Puis il balbutie, cherche à se ressaisir, veut appeler à son aise les indulgences du divin livre qu'il a eues toute sa vie sur ses lèvres et qu'il croit avoir dans le cœur. Mais Kate ne lui en laissera pas le temps. Un geste a décidé de sa vie; elle s'en tient à cette instinctive révolte du préjugé social qui est devenu une seconde nature, une seconde conscience, jusqu'à effacer l'idée de pardon chez celui qui en est l'interprète et le messager.

Le titre de la pièce ne ment point, l'action est traversée et comme imprégnée, baignée de rêverie. M. Haddon Chambers ose rêver au théâtre et le public m'a paru d'humeur à lui tenir compagnie. Qu'on vienne au théâtre pour rêver, la chose paraîtra peut-être incroyable à beaucoup de Parisiens. Mais il faut se rappeler encore une fois que l'âme anglaise a des besoins et, jusqu'à un certain point, des organes littéraires différens des nôtres. Il faut aussi, au lieu de nos salles violemment éclairées où le spectacle

est souvent dans les loges et au balcon encore plus que sur la scène, s'imaginer ces salles londoniennes, plongées dans une demi-obscurité qui aide et invite à l'oubli de soi-même et des conditions ordinaires de la vie. La scène apparaît comme une rayonnante vision. Les figures plates et moroses des musiciens ne viennent pas s'interposer entre l'œil et le décor. C'est à peine si un léger cliquetis de bracelet, un suave bruissement de satin, l'odeur faible et subtile d'une rose, la respiration un peu pressée d'une voisine émue, rappellent, par échappées, la présence d'autres êtres humains. Peut-être est-ce l'endroit du monde où l'on perd le mieux le sentiment du réel, où l'on est le plus disposé à souhaiter l'invraisemblable et à aimer l'impossible.

Après les auteurs que j'ai nommés, il y en a d'autres, et d'autres encore, dont le public ne sait pas bien les noms et dont les manuscrits sont reçus avec quelque défiance par les directeurs. L'*Independent Theatre* leur a fourni une occasion de se produire, mais ce théâtre lui-même a clos sa carrière, devenue difficile, et rien n'annonce qu'il doive revivre. Restent les représentations de l'après-midi, dans les grands théâtres qui prêtent leurs planches, d'une manière plus ou moins désintéressée, à ces tentatives éphémères où l'on voit souvent des acteurs débutans interpréter un auteur inconnu devant le plus étrange des publics. La salle est pleine d'amis... à moins qu'elle ne soit absolument vide. Un certain nombre de patiens amateurs suivent ces représentations d'essai, soutenus par l'espoir de découvrir les premiers un talent. Je me suis quelquefois mêlé à eux et j'avais eu d'abord la pensée de raconter mes expériences en ce genre, mais j'ai craint que l'impression personnelle, n'étant pas contrôlée par le jugement public, ne se trouvât plus un guide assez sûr. Les maladresses et les outrances d'un talent qui se gouverne mal et se cherche où il n'est pas ne sont pas toujours aisées à distinguer de l'excentricité artificielle et de seconde main. Mieux vaut noter les tendances générales, sans s'arrêter à un nom ou à une œuvre en particulier.

Ceux qui m'ont suivi dans cette longue étude et qui ont vu se déployer, dans ses phases successives, l'évolution du drame anglais, ont pu constater les différens progrès accomplis depuis trente ans. C'est d'abord un progrès dans le goût public. La démocratie a fait son éducation; elle a, si je puis dire, « déposé, » et la lie est tombée au fond. Trois classes de spectateurs se sont peu à peu formées par sélection. Les *music-halls* ont assuré une pâture au plaisir des yeux; le mélodrame et la farce ont attiré et gardé une masse énorme de cliens; le drame littéraire et la haute comédie ont eu leurs maisons propres où l'on n'est venu cher-

cher que des émotions artistiques ou des amusemens délicats.

Les artistes ont vu s'accroître leur bien-être matériel et leur considération sociale. Ils sont devenus des gentlemen et des ladies. Le théâtre se trouvant de plain-pied avec le monde, les acteurs ont pu étudier de près ces modèles aristocratiques que leurs devanciers singeaient avec tant d'ignorance et tant d'aplomb; de leur côté, les gens du monde ont pu monter sur les planches sans se déclasser, et j'ai vu récemment, dans un des premiers théâtres de Londres, un rôle de grande dame supérieurement joué par une actrice qui a elle-même le droit de faire armorier son coupé. Il y a toujours eu de bons artistes, mais ce qui avait constamment fait défaut avant les Bancroft, c'était l'unisson. Aujourd'hui, les « ensembles » scéniques sont beaucoup meilleurs, et ils deviendraient excellens s'il n'y avait un perpétuel va-et-vient dans le monde théâtral qui nuit à l'homogénéité des troupes.

L'art de la mise en scène n'existait pas. Non seulement il existe aujourd'hui, mais il a atteint une sorte de perfection. Je ne parle pas des magnificences et des trompe-l'œil de Drury-lane, quoique je n'en fasse point fi, mais de ce cadre approprié, de cette sévère exactitude dans le détail historique ou dans l'accessoire moderne, de cette « atmosphère respirable », suivant la formule d'Irving, dont un intelligent metteur en scène doit envelopper l'action. J'ai déjà indiqué les restitutions shakspeariennes du Lyceum. Personne ne s'entend aussi bien que M. Tree, du Haymarket, à donner une échappée de la véritable vie mondaine ou à rendre perceptible à nos sens la poésie que l'auteur a eue dans l'esprit lorsqu'il concevait son drame, M. Haddon Chambers a dû le remercier pour ce yacht qui filait si rapidement devant les Aiguilles de l'île de Wight, sous une tombée de blanche clarté lunaire, tandis que le dénouement du drame empruntait au décor une austère et solennelle grandeur. Dans la même pièce, lorsque Harold, après une nuit d'insomnie, ouvrait sa fenêtre et qu'on découvrait les champs endormis sous la vapeur matinale, avec la fraîche et joyeuse lumière pénétrait dans la chambre un gazouillis d'oiseaux, la chanson confuse des nids qui s'éveillent. C'était une sensation charmante et rare, qui servait d'andante à de très hautes émotions.

Il semble que les auteurs dramatiques n'aient pas en matière de mise en scène toute l'autorité qu'ils souhaiteraient. Mais ne serait-ce pas que, pour une raison ou pour une autre, leur compétence, à part quelques exceptions, est inférieure à leurs prétentions? C'est assez l'usage de se plaindre des acteurs-directeurs et de les signaler comme un des obstacles qui retardent le complet

épanouissement du drame national. C'est là une question de ménage, et il ne fait pas bon se jeter entre Sganarelle et sa moitié. Il est possible que certains acteurs-directeurs succombent à la facile tentation de se commander des rôles sur mesure et demandent aux jeunes auteurs qu'ils emploient encore plus de docilité que de talent. Il est possible aussi que la rancune d'un dramaturge refusé, d'un artiste mis au second plan, ait quelque peu grossi le mal. Passez en revue l'auteur-directeur, qui a sa vanité personnelle, son credo littéraire et sa coterie à servir, le directeur-commerçant pour qui les questions d'art sont réglées par le bilan de fin d'année, le directeur-homme du monde, amateur de théâtre et surtout amateur de femmes : vous verrez que chacun a ses défauts, et ces défauts ne le cèdent point à ceux de l'acteur-directeur.

Un autre obstacle, c'est la censure. J'ai montré combien elle est absurde en principe; j'ai le devoir d'ajouter que, dans la pratique, elle est assez raisonnable. Elle a encore, de temps à autre, des retours offensifs de susceptibilité, des rechutes de pudeur. J'ai lu, ces jours-ci, un drame émouvant, dû à M. William Heinemann, le célèbre éditeur, dont l'esprit d'initiative est bien connu dans le monde de la librairie et qui est aussi fort capable de se faire un nom dans celui du théâtre. La censure a interdit *The first step :* cette pièce risquait d'apprendre aux Londoniens qu'il existe, dans leur grande ville, des couples que le *Registrar* n'a pas associés et que le clergyman n'a pas bénis, des gentlemen qui se grisent et qui battent leurs maîtresses, des jeunes filles qui sortent de chez elles le matin et ne rentrent pas le soir. Grâce à la censure, cette révélation leur a été épargnée.

Encore une fois, le cas est rare. La censure se modifie peu à peu, comme les gardiens de la Tour, qui, il y a quelques années, sans en rien dire à personne, ont remplacé leur haut-de-chausses par un pantalon. Ce pantalon, je le sais, ne va pas avec le chaperon, le doublet et la hallebarde, mais c'est là notre pauvre manière à nous d'imiter la nature en ses transformations. La censure n'a qu'une façon de se moderniser tout à fait : c'est de disparaître. Elle le fera d'une façon lente et graduelle, en limitant son action aux cas essentiels et, par là, elle se fera souffrir quelque temps encore. Quand enfin on viendra lui donner le coup de grâce, on s'apercevra qu'elle a cessé de vivre et de fonctionner.

Alors qui héritera de la censure ? qui sera censeur, lorsqu'il n'y aura plus de censeur ? Le public lui-même, le public, représenté non seulement par les plus délicats, mais par les plus rigides et les plus tracassiers de ses membres. En d'autres termes,

les puritains veilleront. Et, après tout, pourquoi pas? Ne sont-ils pas une des forces de l'âme nationale, une des raisons qu'a l'Angleterre d'être au monde? Ce sont les ennemis nécessaires du théâtre : ils dureront autant que lui. Quand ils le lâcheront, c'est que leur fin ou la sienne sera proche, et celle de l'Angleterre ne serait pas loin.

Nous ne choisissons pas de vivre : nous y sommes forcés. Comme tout être, le drame anglais a subi cette loi. L'ordonnance du conseil qui a assimilé la production dramatique des étrangers à celle des nationaux, au point de vue de la propriété littéraire, a rendu la traduction et l'adaptation presque impossibles. De ce jour-là, il a fallu inventer, être original, être soi-même, et voilà le drame obligé de naître! Le vote du Congrès américain, qui, en 1890, a assuré une protection à la propriété des auteurs anglais, a mis fin au système de garder les pièces en manuscrit. Du moment que l'impression était sans danger, comment eût-on dédaigné cette nouvelle source de profit, cette seconde forme de succès? On s'est donc mis à imprimer. Mais pour être vraiment lue, il faut qu'une pièce ait été vraiment écrite, et voilà le drame obligé à devenir littéraire! Aujourd'hui il l'est plus qu'à demi.

Je me suis posé, en commençant, la question que voici : « Y a-t-il, à l'heure actuelle, un drame anglais vivant? » Pour être vivant, il fallait que le drame exprimât les idées et les passions du temps, et pour être anglais, il devait être la ressemblance fidèle, la complète synthèse de tous les élémens du génie national. Or le drame, pour diverses causes, n'était pas de son temps. Ces causes, que j'ai signalées et discutées, étaient : 1° la timidité imposée par des mœurs trop sévères; 2° l'impossibilité où se trouvaient les auteurs d'observer la société; 3° la religion de Shakspeare, qui paralysait l'imagination en lui offrant un modèle trop grand et des formes périmées. Ces causes, l'une après l'autre, ont disparu. L'idéal moral s'est élargi et a livré un domaine plus vaste au dramaturge. Le dramaturge lui-même a appris à connaître la vie autrement que dans les coulisses d'un théâtre ou dans l'arrière-salle d'un cabaret. Il a étudié d'après nature, au lieu de copier Goldsmith ou Sheridan. Shakspeare n'a jamais été moins imité, peut-être parce qu'il n'a jamais été mieux rendu ni mieux compris.

Mais qui empêchait le drame d'être « anglais » ? C'est nous, c'est notre théâtre, où les auteurs londoniens ont si longtemps puisé, d'abord avec une avidité et une indiscrétion sans égales, plus tard avec honnêteté et avec discernement. Au risque de blesser mes compatriotes, je suis obligé d'énoncer ici mon abso-

lue conviction. Sauf en ce qui touche le jeu des acteurs, l'influence française a été néfaste pour le drame anglais. Nos écrivains dramatiques ont enrichi quelques directeurs de Londres; ils ont pesé trente ans sur les dramaturges britanniques, et ont étouffé leur originalité, sans tirer grand profit de cette tyrannie involontaire. Encore s'ils leur avaient appris les secrets de leur métier! Mais les Anglais ont été des disciples maladroits de Scribe et de Sardou, pendant que la philosophie de Dumas et d'Augier restait pour eux lettre close.

Enfin l'influence française est redevenue ce qu'elle devait être. Les deux théâtres, replacés sur le pied d'égalité, s'emprunteront, de temps à autre, soit des idées de pièces qui, traitées différemment des deux côtés de la Manche, serviront à mesurer la divergence ou la similitude des deux sociétés, soit des pièces tout entières qui, traduites littéralement, donneront à Paris l'image parfaite de la vie londonienne, à Londres l'exacte reproduction de nos mœurs véritables. Pendant ce temps, le drame, débarrassé de toutes ses lisières, cherchera sa voie. Il est capable de la trouver tout seul, mais je suis persuadé que les pièces d'Ibsen peuvent l'y aider. A ce nom d'Ibsen, quelques lecteurs croiront voir une contradiction dans mon raisonnement. « Comment! pour rendre le drame anglais à lui-même, il faut le soustraire à l'influence étrangère, et vous l'envoyez à l'école en Norvège! » J'ai répondu d'avance à cette objection; j'ai prouvé qu'Ibsen, en Angleterre, n'était pas un étranger. Il semble avoir écrit pour les Anglais, il leur donne à peu près le théâtre que leur eût donné leur Shakspeare s'il vivait parmi nous. J'écris cette phrase avec sérénité, convaincu que, si dans vingt ans je suis en ce monde ou si on me lit encore après que j'en serai sorti, nul n'aura la tentation de me la reprocher. Pour les races du Nord tout au moins, Ibsen n'est pas une mode, mais une ère.

Ce que cherche le drame anglais, ce qu'il est en train de créer, — avec ou sans le secours d'Ibsen, — c'est une forme nouvelle pour traduire ce dualisme qui a frappé et déconcerté tous les observateurs, nationaux et étrangers, Matthew Arnold, Emerson, Taine, et les lecteurs de la *Revue* ne me sauront pas mauvais gré d'ajouter M. Émile Montégut à cette belle compagnie de grands esprits. Pour ma part, j'ai quelquefois essayé de m'expliquer ce dualisme par le mariage, orageux mais fécond, du Saxon et du Celte, par l'effort éternellement vain et éternellement renouvelé, que font les deux élémens réfractaires pour se fondre et s'unir. Le drame du XVIe siècle est né, à une heure mémorable et émouvante de l'histoire, d'un de ces embrassemens entre des

êtres jeunes et vigoureux, où il entre un peu de violence et de folie. Le drame actuel est né de parens âgés, dans un temps ennuyeux et triste. L'enfant est délicat et demande des soins. Tout de même il a les traits de ceux qui l'ont jeté dans la vie. Une race de héros qui sont aussi des pirates, une race poétique et commerçante, qui méprise la mort et aime l'argent, qui entremêle la passion et le calcul, le rêve et l'action, qui a fait la charge de Balaklava et la rafle des actions de Suez, ne peut trouver son expression littéraire ni dans l'idéalisme pur, ni dans le réalisme sans mélange. La « tranche saignante de vie » n'éveille en elle aucun appétit, « l'art pour l'art » la laisse merveilleusement indifférente. Elle est, d'ailleurs, rassasiée de moralité. Elle traverse une heure de torpeur sensuelle qui n'est pas sans charme, étonnée et comme hésitante devant la fatigue d'une société à refaire, d'une civilisation à rebâtir. Elle veut et ne peut oublier ces problèmes, ce terrible lendemain dont nous sommes partout menacés. C'est pourquoi son sensualisme est tempéré, affiné, attristé de philosophie. Et dans cette situation, ce qu'elle demande au drame, ce n'est ni de l'amuser, ni de la passionner, mais de la faire songer.

AUGUSTIN FILON.

L'INSTITUT DE FRANCE

Déjà l'Institut compte un siècle!... la durée
Au plus vieux des vivans ici-bas mesurée :
L'âme cent ans au plus reste fidèle au corps.
Ainsi les fondateurs de l'œuvre séculaire
N'ont vu que le lever du grand jour qui l'éclaire;
L'hommage à ce qui dure est un hommage aux morts.

Salut donc! gloire à vous! nos aïeux de l'An Quatre,
Législateurs qui, las de briser et d'abattre,
Osiez en plein tumulte exalter les penseurs,
Les maîtres dans les arts qu'effarouche la guerre,
Imposer cette élite au respect du vulgaire,
Et rendre un sûr asile aux neuf divines Sœurs.

Ah! vous aviez compris que les seules victoires
Exemptes de retours, de deuils expiatoires,
Les assauts à la nuit s'épuiseraient bientôt,
Si des esprits, sauveurs du savoir et du rêve,
Pour le Vrai, pour le Beau ne combattaient sans trêve,
Loin des bruits du forum et loin des camps... plus haut.

A leurs cultes divers ouvrant un même temple,
Depuis cent ans la France offre au monde en exemple,
Chez ces zélés chercheurs, le concert fraternel
Des seuls travaux humains dont le triomphe assure
A notre insigne espèce un rôle à sa mesure,
Et force l'Infini d'exaucer notre appel!

Les uns se sont voués à scruter la Nature :
Ils arrachent au fait qui meurt sa loi qui dure ;
L'œil de l'homme est en eux l'impérieux miroir
Des soleils monstrueux que nul vivant n'anime
Et des fermens de vie au foyer si minime
Qu'il fallut un Pasteur pour les apercevoir.

Ces pionniers font luire au-dessus de la foule,
Dont l'aveugle labeur se répète et s'écoule,
La Science unissant l'éternel au nouveau.
— Contre une égalité dont le joug rapetisse
D'autres font prévaloir librement la Justice,
Qui tient une balance et non pas un niveau.

Leur regard, non moins sûr et plus hardi, réclame
Tout l'intime univers, tout ce qu'on nomme l'âme,
Et l'obstiné secret du terrestre bonheur.
Sous l'éclat des soleils, éblouissans mirages,
Ils cherchent l'Être, auteur et fin de ces ouvrages,
Le grand semeur des cieux et leur grand moissonneur.

D'autres ont affronté la tâche aventureuse
D'explorer le tombeau que sans relâche creuse
Aux siècles entassés leur fossoyeur, l'oubli ;
D'épeler leur histoire écrite sur les pierres,
D'ouvrir patiemment les lèvres, les paupières,
Et l'antique linceul du monde enseveli.

D'autres, les plus aimés (car c'est une caresse
Que donne aux sens, au cœur leur œuvre enchanteresse)
Montrent que l'Art français, de la Nature épris,
En reçoit des leçons constamment rajeunies
Sans déserter le choix des rares harmonies
Qui font du Beau pour l'âme une forme sans prix.

Fiers d'un premier servage aux plus nobles modèles,
Ils en sont demeurés les affranchis fidèles.
L'Art novice est hardi, mais ce jeune étalon,
C'est moins en liberté qu'il achève sa grâce
Que sous un fort dompteur qui d'abord le ramasse
Pour le mieux enlever au signal du talon.

D'autres guettent l'essor des humbles cœurs dans l'ombre,
La Charité sauvant l'Espérance qui sombre,
Les belles actions sans éclat pour les yeux;
Ils poursuivent le Beau jusqu'à sa source même,
Dans la vie atteignant sa dignité suprême,
Dans le mieux aspirant à l'infiniment mieux!

O France! ils ont, ceux-là, pour mission première
D'allier, confondus dans la même lumière,
Les noms les plus fameux, les plus saints, les plus chers.
Leur compagnie illustre a la garde sacrée
De tes gloires qui sont tes droits à la durée,
Tes titres au respect, plus grands que tes revers.

Ils sont gardiens aussi de ta langue immortelle;
Ils en ont la prudente et flexible tutelle.
Ton passé d'âge en âge y fermente et mûrit;
Mais ils ne souffrent pas que le caprice altère
Ce dépôt qui détient ta verve héréditaire
Où la vertu des mots fait scintiller l'esprit.

Cette langue est loyale et l'univers l'honore :
Sans rivale naguère elle illumine encore
Les débats solennels entre les nations.
Son cristal transparent fait les pactes honnêtes;
Elle a du jour vainqueur propagé les conquêtes :
Tout penser qu'on y verse est vêtu de rayons!

C'est ainsi que toute œuvre excellemment humaine,
Par où l'âme décore ou grandit son domaine,
Toute œuvre auguste, ayant sur l'avenir des droits,
Trouve en ces créateurs des maîtres et des juges,
Chez eux contre l'oubli le meilleur des refuges,
Une cité sans roi, qui s'ouvre aux fils des rois!

Généreuse cité, pour soi seule économe!
Ils prodiguent un or qu'on recherche et renomme,
Pluie utile au laurier déjà mûr ou naissant.
Des deniers de la gloire ils n'ont que la gérance :
Les palais qu'on leur lègue enrichissent la France,
C'est dans leur cœur le sien qui bat reconnaissant.

Tout penseur leur est proche en dépit de l'espace;
L'étranger que nul autre en éclat ne surpasse
Dans leurs travaux par eux est élu leur second,
Car sa race et la leur sont en vain différentes :
Un même haut souci fait les âmes parentes,
Et le même idéal sacre leur nœud fécond.

Pourtant ils ont, Français, la patrie à défendre.
Ils l'aiment, eux aussi, d'un amour mâle et tendre :
S'ils ont dû poser l'arme en prenant le flambeau,
Remettre aux jeunes bras l'honneur de sa frontière,
Ils réclament le droit de déployer entière
L'aile de son génie autour de son drapeau.

Ce libre et fier génie, ennemi des ténèbres,
A pour symbole cher les trois couleurs célèbres,
Dont l'histoire a scellé l'union pour jamais,
Surtout les deux couleurs voisines de la hampe,
Où l'aspiration s'épure et se retrempe,
Les sublimes couleurs du ciel et de la paix!

SULLY PRUDHOMME.

LE CONSEILLER GENEVOIS FRANÇOIS TRONCHIN

ET SES

RELATIONS AVEC VOLTAIRE

« L'ermite de Ferney, écrivait Voltaire le 23 décembre 1763, présente ses hommages à M. François Tronchin... Nous sommes tous ici assez gais, aimant beaucoup M. François, M. Jean Robert, M. Jacob, M. Tronchin le procureur général, M. Tronchin l'Esculape général et toute la tribu. » L'ermite de Ferney avait sujet d'aimer toute la tribu des Tronchin; il avait eu souvent besoin d'eux, les avait fait travailler pour lui. Il avait de grandes obligations au docteur Théodore Tronchin, savant médecin doublé d'un habile homme, qui méprisait les faiblesses humaines et dans l'occasion savait les exploiter. Voltaire faisait si grand cas de cet « Esculape général », que le désir de se rapprocher de lui et d'être à même des consultations fut une des raisons qui le déterminèrent à venir se fixer en 1754 dans les environs de Genève. Il devait beaucoup aussi à un cousin du docteur, Robert Tronchin, sagace et heureux financier, « d'esprit cultivé, de mœurs faciles, recherché et fort bien en cour. » Enrichi par le système de Law, et tour à tour banquier à Paris et à Lyon, il avait en 1762 succédé à M. d'Epinay dans la charge de fermier général. « Cet événement inopiné, écrivait à ce propos l'illustre docteur, a beaucoup étonné notre patrie. Il est sans exemple qu'un protestant et un étranger ait reçu pareille marque de distinction, bien moins encore, qu'il ait obtenu une place aussi lucrative. » Voltaire avait confié à Robert Tronchin la gestion de sa fortune, à Théodore celle de sa santé. Un troisième Tronchin, beaucoup plus obscur, devait lui rendre une foule de petits services en devenant son factotum, chargé, selon les cas, de conclure ses marchés, de l'assister

dans ses bâtisses ou de le tirer par ses conseils et son crédit des pas difficiles où il aimait à s'engager.

Quand on emploie les gens, on leur écrit, et on savait depuis longtemps que Voltaire avait entretenu avec les Tronchin une correspondance très active, que leur bibliothèque de Bessinge renfermait un grand nombre de curieux documens inédits. Mais on les célait au public. Il y a quelque trente ans, le bruit courut à Genève que les possesseurs de ce trésor, méthodistes ardens, à qui la gloire de Voltaire était en abomination, se proposaient d'épurer leurs archives, pensant faire ainsi œuvre pie. Genève s'émut, et un chaud bibliophile, qui n'admettait pas qu'on brûlât une ligne d'écriture d'un grand homme, leur fut dépêché pour leur représenter qu'il y a des exécutions qui déshonorent l'exécuteur. On ne brûla rien, mais on tenait les chercheurs à distance. Heureusement l'esprit des familles change avec le temps. Le dernier héritier du précieux dépôt, M. Henry Tronchin, vient d'y faire un premier choix, et il y a trouvé les matériaux d'une publication aussi agréable qu'intéressante, dont le succès, nous l'espérons, le mettra en goût. Peut-être écrira-t-il un jour une biographie complète du docteur Tronchin. Il s'est attaqué d'abord à un personnage beaucoup plus modeste, à son cousin le conseiller, et il s'est plu à nous apprendre combien était dur le métier d'homme de confiance, de factotum de Voltaire, mais par quelles douceurs étaient rachetées les peines attachées à cet épineux emploi (1).

François Tronchin, né en 1704, mort en 1798, avait passé dans sa jeunesse quelques années à Paris auprès de son frère Robert, et rencontré Fontenelle et Montesquieu dans le salon de Mme de Tencin, qui lui écrivait : « Vous êtes d'un âge et d'une figure où il serait peut-être bien aussi sûr de vous intéresser par le plaisir, mais ce n'est pas chez moi où vous en pourrez trouver d'assez vif pour cela : des conversations de philosophes où, à la vérité, la morale est accompagnée d'assez de gaîté, voilà tout ce que je puis vous offrir. » Il accepta ce qu'elle lui offrait et s'en remit à lui-même du soin de se procurer le reste. Durant toute sa vie il considéra le vrai bonheur comme « une morale accompagnée d'assez de gaîté. »

En 1736, il épousait à Paris Marie-Anne Fromaget, d'une ancienne famille de robe de Saint-Quentin. La même année, il revenait se fixer dans sa ville natale. Il ne tarda pas à entrer dans le conseil des Deux-Cents, et de 1753 à 1768 il siégea dans le Petit-Conseil, qui constituait le pouvoir exécutif. Il travailla en bon Genevois aux affaires de son pays, démocratie quelque peu fictive, gouvernée de fait par un patriciat fort intelligent et très politique. Mais avec quelque conscience qu'il

(1) *Le conseiller François Tronchin et ses amis Voltaire, Diderot, Grimm, etc., d'après des documens inédits.* Paris, 1895. Librairie Plon.

s'acquittât des fonctions publiques qu'il eut à remplir pendant quinze ans, ce n'était pas là son occupation favorite. Étant plus de son siècle que de son pays, d'autres passe-temps lui étaient plus chers, et il pensa toujours que l'homme a été mis dans ce monde pour contenter ses goûts.

Au demeurant, la cité de Calvin ne l'était plus guère que de nom : « L'Europe, disait Voltaire, a vu une république dix fois plus petite qu'Athènes attirer pendant cent cinquante ans tous les regards... Cette fourmilière imperceptible ne put être écrasée par le roi démon du Midi ni par les intrigues du Vatican, qui faisaient mouvoir la moitié de l'Europe. Elle résista par la parole et par les armes, et, à l'aide d'un Picard qui écrivait et d'un petit nombre de Suisses qui combattit, elle triompha, elle put faire dire : Rome et moi! L'absurdité de la plupart des questions de controverse qui tenaient l'Europe attentive ayant été enfin reconnue, la petite république se tourna vers ce qui paraît solide, l'acquisition des richesses. Le système de Law engagea dans l'arithmétique ceux qui ne pouvaient plus se faire un nom en théo-morianique. Ils devinrent riches et ne furent plus rien. » Il en parlait un peu cavalièrement ; il ne prévoyait pas qu'un banquier de cette ville riche deviendrait le ministre du roi Louis XVI, et que son Rousseau serait le grand inspirateur d'une révolution qui allait transformer la France et le monde. Mais il avait raison de dire que désormais il était plus facile de trouver à Genève d'habiles hommes d'affaires que de profonds théologiens, qu'on y était fort indifférent à la querelle des supralapsaires et des infralapsaires, et que si Calvin était revenu au monde, il aurait eu de la peine à reconnaître la Sparte qu'il avait bâtie de ses puissantes mains, et sur laquelle il s'était flatté de mettre à jamais sa marque.

Les grands changemens ne s'opèrent pas tout d'un coup, on ne rompt pas en un jour avec de glorieuses traditions, on ne se détache pas sans regrets d'un passé dont on est fier : on en conserve quelque chose ; on s'applique du moins à sauver les apparences. C'en était fait du vieux dogme et de la vieille discipline, mais on avait encore l'humeur calviniste. On vivait dans un état de contradiction avec soi-même : on avait répudié les doctrines, on tâchait de garder les formes. Les banquiers affectaient un air d'austérité puritaine, les hommes de plaisir mettaient la sourdine à leurs gaîtés, on s'amusait gravement.

Les règlemens, les lois juraient avec les nouvelles mœurs, les nouvelles habitudes ; mais on refusait d'en convenir ; on désirait surtout que le monde n'en sût rien, que l'étranger qui traversait Genève pût s'y tromper. Aussi l'émoi fut-il grand quand d'Alembert, informé, instruit par Voltaire, se permit d'apprendre au monde que le clergé genevois ne croyait plus à la prédestination et à la divinité du Christ, qu'il se composait en majorité de sociniens timides et honteux. On savait bien que c'était vrai, mais on ne voulait pas que cela se sût, que

cela se dit : c'était un de ces secrets de famille qu'il ne faut pas divulguer, qu'on dérobe soigneusement à la connaissance des curieux qui furettent dans les coins des maisons. Pour expier ses infidélités, on sévissait contre les impies, contre les philosophes et leurs œuvres; on brûlait l'*Émile*, on brûlait *Candide* et le *Petit Dictionnaire philosophique*. On n'avait garde de se dire que Calvin aurait brûlé ces brûleurs. Eût-il brûlé François Tronchin? J'aime à croire que non; mais cet aimable homme aurait été tenu de cacher prudemment ses plaisirs, et malgré toutes ses précautions, il eût été plus d'une fois cité devant le consistoire et condamné à d'humiliantes pénitences.

Il était le moins calviniste des enfans de Calvin; les austérités de l'esprit et du cœur n'étaient pas son fait. Il avait la passion des beaux-arts. Un pastel de Liotard le représente assis devant une table sur laquelle on voit des compas et des papiers révélant son goût pour l'architecture; à sa gauche est un Rembrandt posé sur un chevalet. Qu'en eût pensé le Lycurgue des huguenots? Les lois somptuaires, dont une cour spéciale, dite Chambre de la Réforme, assurait l'exécution, n'avaient pas été abolies. En 1668, « tout ameublement de prix excessif, comme coffret, cassette de bois ou autre excédant le prix de vingt écus, » était encore interdit. Mais à mesure que Genève s'enrichit, on entre dans la voie des accommodemens. Trente ans plus tard on permet « aux personnes de la première qualité les cadres dorés aux miroirs. » On ne touche pas au texte des édits, mais on ferme les yeux sur les abus. Comme le remarque M. Henry Tronchin, la Chambre de la Réforme n'autorise à construire que de modestes « bâtimens bourgeois, » et des hôtels du meilleur style s'élèvent dans la ville haute. Elle prohibe « toute peinture de prix servant à orner le dehors ou le dedans des maisons, » et parmi les peintures dont un des chefs de l'État, le syndic Burlamachi, orne « le dedans de sa maison, » figurent des Rembrandt, des Corrège et des Van Dyck.

François Tronchin ne possédait pas des Corrège, mais il était riche en tableaux français, flamands, hollandais. Savant connaisseur et collectionneur acharné, sa galerie, fort admirée de Grimm, fut achetée par la grande Catherine. A peine l'eut-il vendue, il s'occupa de s'en faire une autre. En 1780, Grimm écrivait à l'Impératrice : « Ce brave Tronchin vendit jadis à Votre Majesté un très joli cabinet de tableaux. Il se disait guéri de la manie des tableaux; mais il y a des maladies dont le redoublement vous prend quand vous y pensez le moins. Aussi a-t-il aujourd'hui un cabinet plus nombreux et tout aussi précieux que le premier. »

Il avait un autre goût plus dangereux, plus criminel encore : il adorait le théâtre et composait des tragédies. Son œuvre de jeunesse, sa *Marie Stuart*, fut jouée au Théâtre-Français le 3 mai 1734, en vertu d'un traité entre l'auteur et les comédiens. Six mois après, elle était

représentée à Fontainebleau devant le roi. On assure « que tous les spectateurs parurent fort contens et fort touchés, surtout au cinquième acte ; que la reine et les autres dames se servirent du mouchoir. » L'auteur garda le plus strict incognito ; même dans les temps de demi-tolérance, il faut compter avec l'opinion : qu'eussent pensé les bourgeois de Genève en apprenant qu'un Tronchin avait commerce avec les histrions ?

Il acheta toujours des tableaux et toujours il eut une tragédie sur le métier. A l'âge de quatre-vingts ans, il retouchait les *Andronics*, et le prince de Ligne le proclamait le patriarche de la littérature. Que valaient ses pièces ? Dieu le sait. Diderot faisait toutefois assez de cas de son talent pour lui donner des conseils, et même il lui envoya un jour le canevas d'une tragédie, d'une *Terentia*, en l'engageant à prendre pour modèle le *Jules-César* de Shakspeare, « à faire monter la foule sur le théâtre, à faire marcher et vivre l'immense plèbe romaine. » — « Ah ! monsieur, ce Shakspeare était un terrible mortel ! Ce n'est pas le gladiateur antique ni l'Apollon du Belvédère ; mais c'est l'informe et grossier saint Christophe de Notre-Dame : colosse gothique, mais entre les jambes duquel nous passerions tous, sans que le sommet de notre tête touchât à ses t... » Diderot n'avait pas trouvé son homme ; on ne se refond pas, et il ne s'est jamais rien passé entre Shakspeare et le conseiller François Tronchin.

Il aimait la peinture, il aimait le théâtre. A ces deux inclinations il en joignait une troisième fort innocente et assez répandue à Genève, qui contribua beaucoup à son bonheur et à laquelle il demeura fidèle jusqu'à sa mort : il avait l'amour des transactions, des courses, des marchés, des négociations et le don de s'intéresser aux affaires d'autrui autant qu'aux siennes. On lui faisait plaisir en l'employant, en recourant à ses bons offices. Jamais il ne plaignit ni ses peines ni ses pas : il était reconnaissant aux gens qu'il obligeait, à quiconque lui fournissait l'occasion d'exercer ses talens d'entremetteur aussi diligent que désintéressé. C'est de cette précieuse qualité que Voltaire fit son profit. Lorsqu'il arriva à Genève en 1754, il avait confié la plus grande partie de sa fortune à Robert Tronchin, établi alors à Lyon, et Robert le recommanda chaudement à son frère François, qui ne le connaissait encore que de vue. Il l'avait aperçu un jour, et c'était tout ; mais il y a des rencontres qu'on n'oublie pas : « En 1722, étant à l'amphithéâtre de la Comédie-Française, un jeune homme fort maigre, habit noir, longue perruque naturelle, passa dans le couloir. J'étais assis à côté d'un inconnu qui lui demanda comment il se portait : « Toujours allant et souffrant, » fut toute sa réponse, et je ne l'ai retenue que parce que j'appris un moment après que c'était Voltaire qui venait de passer. Dès lors il est allé « toujours allant et souffrant » cinquante-six ans avant de mourir. C'est ainsi que je l'ai connu tout le temps. »

Ce valétudinaire excellait dans trois arts : il s'entendait également à haïr ses ennemis, à obliger ses cliens et à se servir de ses amis. Ceux qu'il employait au service de ses intérêts ou de ses commodités n'avaient pas besogne faite. Il les déconcertait par l'extrême mobilité de son esprit, par la vivacité de ses désirs et de ses dégoûts, par les ardeurs d'une imagination prompte à s'éprendre, prompte à s'effaroucher. Ajoutez que cet homme pétri de salpêtre et abondant en projets se faisait un devoir de concilier l'économie avec les grandes acquisitions, « d'être sage dans ses folies, » et qu'à l'heure du règlement des comptes il était plein de difficultés, chicaneur, minutieux, vétillard. Il a dit « que les détails sont la vermine qui ronge les grands ouvrages. » Dans la conduite de sa vie, cette vermine lui tenait au cœur; les menus détails d'un marché ne le laissèrent jamais indifférent. Il avait toutes les passions, les petites et les grandes, et les grandes ne mangeaient pas les petites.

Il arrivait à Genève avec la ferme résolution d'asseoir sa vie en achetant une maison et un domaine. Il pensait que, pour faire figure dans le monde et garantir sa liberté, un homme de lettres doit posséder un grand jardin. Il pensait aussi que la terre est le seul placement sérieux, vraiment solide : « Quand l'Électeur palatin, le duc de Wurtemberg et le Roi me paieraient aussi mal qu'on fait à Cadix, nous aurons toujours le lait de nos vaches, Mme Denis et moi, pour nous nourrir. Il n'y a que cela de bien sûr dans le monde. On peut mourir de faim avec les rois, mais jamais avec des terres. »

Il ne sera tout à fait heureux que lorsqu'il aura acquis Ferney et obtenu de M. de Choiseul et de Mme de Pompadour le brevet de franchise qui lui permettra d'être maître et seigneur chez lui. Mais il y a commencement à tout, et il se contente d'abord d'acquérir une villa sur le territoire genevois. Il dissimule avec soin ses ambitions. Il est vu de mauvais œil, il est mal en cour; il s'applique à ne donner d'ombrage à personne, il voudrait persuader à tout ce qui habite Versailles qu'il n'est venu se fixer sur la frontière de France que pour être à portée du meilleur médecin de l'Europe et des eaux d'Aix en Savoie. Il joue l'éternelle comédie du mourant, qui cherche un endroit où il puisse couler en paix ses derniers jours et s'occupe « d'ajuster son tombeau. » Il écrit à son ami François : « Je voudrais bien ne pas manquer les occasions d'une retraite; si celle de Saint-Jean me manque, permettez-moi de recourir à d'autres saints... Voilà bien de la peine pour mettre trois pelletées de terre transjurane sur le squelette d'un Parisien. Je signifie au territoire de Saint-Jean que, s'il ne veut point de moi, j'irai me faire inhumer ailleurs. » Et dix ans plus tard : « Je ne suis qu'un pauvre homme enterré à Ferney, attendant doucement la fin des pauvretés du court pèlerinage de cette vie. » Ce moribond, qui n'a que le souffle, a en lui de la vie à re-

vendre, et jusqu'à son dernier soupir il fera le diable à quatre.

Mais pour s'établir à Genève, il s'agissait tout d'abord d'obtenir un permis de séjour, et nombre de magistrats genevois se souciaient peu d'héberger un hôte si illustre, mais si suspect. Il les inquiétait par sa gloire, qui n'était à leurs yeux qu'une désastreuse renommée; peut-être aussi se défiaient-ils de sa redoutable clairvoyance, de ses regards perçans et de sa langue indiscrète. Quand on aime à vivre en repos, on écarte les gens bruyans, et quand on a quelque chose à cacher, on est plus enclin à clore sa porte qu'à l'ouvrir. François Tronchin se remua, multiplia ses démarches auprès de ces magistrats perplexes, dont quelques-uns étaient ses parens et qui étaient presque tous de sa connaissance. Autre difficulté : les protestans seuls étaient admis à acquérir un immeuble sur le territoire de la République. Voltaire avait jeté son dévolu sur une maison de campagne située aux portes de la ville : il fallait trouver un prête-nom, qui consentît à en devenir le propriétaire fictif. Après de longues négociations, l'acte est signé le 11 février 1755, et le prête-nom est le banquier Robert Tronchin, qui achète Saint-Jean pour la somme de 87 000 livres de France, et en donne la jouissance immédiate à Voltaire par un bail indéfiniment renouvelable de trois en trois ans. Voltaire contribuait pour 77 000 francs dans l'achat, et Tronchin, le jour où il rentrerait en possession, devait lui rembourser 38 000 livres. Voltaire est content. Il écrit à François : « Le malade et la garde-malade ne peuvent vous exprimer à quel point ils sont touchés de vos bontés, de vos soins officieux, de votre sagesse conciliante. Nous attendons le jour que nous pourrons faire avec vous la dédicace de Saint-Jean. Nous appelons cette maison : *les Délices*. Elle méritera ce nom quand nous aurons l'honneur de vous y recevoir. »

Il a son gîte assuré : dès le lendemain il s'y installe. Il ne pensait pas, comme le lièvre du fabuliste, qu'il n'y a rien à faire dans un gîte, « à moins que l'on ne songe. » Laissant à Rousseau une place à prendre, il n'a jamais rêvé : c'était le seul talent qui lui manquât. Il s'occupe sur-le-champ « d'ajuster son tombeau des Délices » à son idée et à sa guise. Comme le dit fort bien M. Henry Tronchin : « Il en a fini avec la vie errante, avec l'hospitalité des rois et des amis; à soixante ans, il a, grâce à l'obligeance des Tronchin, trouvé une résidence dont il peut se considérer comme le propriétaire. Il se complaît dans ce rôle tout nouveau pour lui, il y apporte son activité infatigable, sa passion débordante. Tout entier à son établissement, il s'occupe des moindres détails; il déballe, il cloue, il tapisse, il arpente, il plante, il badigeonne ses portes et ses treillages à grands coups de pinceau. Il applique à tant de besognes différentes cette agilité, cette souplesse d'esprit qui lui permettent de s'intéresser à tout, de toucher à tout, de s'assimiler toutes choses. »

S'il se donne du tracas, il en donne beaucoup à ses amis. Il les met

sans cesse en réquisition; les commandes succèdent aux commandes, les requêtes aux requêtes. Il les supplie de prendre en bonne part ses importunités « et l'exposé téméraire de tous ses petits besoins. » Au fait, peut-on l'accuser d'indiscrétion? La maison n'est pas à lui; en travaillant à l'embellir, il travaille pour Robert Tronchin, qui en est le vrai propriétaire. Il n'est que « son concierge, son fermier, le *bostangi* de ce sultan. » — « On m'a donné une patraque, lui dit-il : je veux vous en faire une jolie montre. »

Il le charge « de l'abreuver, de le sucrer, de l'huiler, de le meubler, » de lui expédier de Lyon des harnais, de la lavande, des graines, des fleurs, des légumes, du thym, du romarin, de la menthe, du basilic, de la rue, de la mignardise, du baume, de la sarriette, de la pimprenelle, de la sauge, de la rhubarbe pour se purger, de l'hysope « pour se laver de ses péchés, » 150 livres de verdet et 300 livres d'huile de noix pour peindre ses treillages, 200 livres de céruse, 50 de bleu, 50 d'ocre jaune, 50 de rouge pour les planchers, 50 de litharge, 80 livres de colle forte. — « J'ai une peine incroyable à trouver des pieds de fraisiers et des œilletons d'artichauts. Ah! si... mais je ne veux pas vous excéder... Ayez donc toujours bien pitié de nous. Figurez-vous, monsieur, qu'on ne connaît point ici les sangles pour les lits et les fauteuils; la propreté et la commodité sont les dernières choses qui s'établissent chez les hommes. Je vous fais cette déclamation pour vous préparer à la prière de nous faire avoir quatre cents aunes de sangle pour *vous* bien coucher et pour *vous* asseoir aux Délices, vous et tous les Tronchin, et nous aussi qui nous comptons Tronchin. » On n'a jamais demandé tant de choses à la fois, mais jamais aussi on n'a mieux su demander; c'était encore un art où il excellait.

Il fait travailler Robert, il fait courir François : il le connaissait trop pour ne pas savoir qu'en l'épargnant il eût désobligé cet homme serviable et toujours trottant. C'est François qui approvisionne la cave des Délices; c'est lui qui est chargé de mener à bonne fin la grande affaire de la terrasse, c'est-à-dire la construction d'un mur destiné à soutenir les terres « de l'immense domaine tronchinois », de régler le prix des transports, de la chaux, des pierres, et comme le *bostangi* n'oublie aucun détail, il lui enjoint de stipuler « que le clédat sera appuyé de deux pieds-droits et de convenir d'un rabais en cas que tout ne soit pas fait en octobre. » Durant les séjours que Voltaire fait à Lausanne, c'est François qui surveille les Délices. On le commet au soin de nettoyer « un grenier funeste, » envahi par les neiges, de renvoyer un cinquième jardinier dont on n'a plus que faire et de lui régler son compte, d'avoir l'œil sur une cuisinière au cœur trop tendre, « la grosse Billot, qui s'en va faire l'amour on ne sait où. » On lui imposera bientôt d'autres tâches plus délicates que celle de surveiller la grosse Billot. Pendant de longues années, Voltaire

s'occupera de conclure des marchés, de négocier des transactions, de solliciter des privilèges et des dispenses, d'éviter ou de gagner des procès. En mainte rencontre il recourra aux bons avis et aux bons offices du conseiller François Tronchin. Le pauvre homme enterré à Ferney l'y fera souvent venir ; il y arrivera monté sur un bidet, il y dînera, il y jouera aux échecs, il y causera théâtre, et il repartira chargé de nombreuses commissions. Elles seront exécutées à merveille : on fait toujours bien ce qu'on aime à faire.

On peut tirer de la correspondance de Voltaire toute une philosophie de la vie, et l'un des articles de cette philosophie était que pour avoir, il faut donner. Il se servait de ses amis, mais il se croyait tenu de récompenser leur zèle. Il savait un gré infini à Robert Tronchin de faire fructifier « son magot, » et il le questionnait sans cesse sur les emprunts, les loteries, les tontines. Mais à son tour il lui rendait service. Si ce grand banquier, nous dit M. Henry Tronchin, était fort bien renseigné sur les opérations de finances, Voltaire ne l'était pas moins sur tout ce qui se passait dans le monde et le tenait au courant des événemens politiques. Comment payait-il François de ses peines? Il s'intéressait à ses pièces, le conseillait, lui indiquait des retouches à faire. — « Je n'ai quitté ma Byzantine, lui écrit l'auteur des *Comnènes*, que lorsque mon rabot glissait sans mordre... Par moi-même je ne sais pas faire mieux. C'est vous seul, mon cher ami, que je veux pour juge ; tout ce que vous trouverez bon sera fait, et pour tout ce que mes forces ne pourront atteindre, je profiterai avec empressement et reconnaissance de vos cordiales prévenances. »

Non seulement il s'intéressait aux *Comnènes*, il entrait dans les plaisirs, dans les déconvenues, dans les contrariétés de son utile ami. Il prenait part à son chagrin d'avoir été battu dans une élection disputée, et lui prouvait que ce n'était pas uniquement dans ses propres affaires qu'il avait l'esprit de détail : « On s'y est bien mal pris, écrit-il à Robert, pour faire votre frère François syndic. On devait savoir que le noir Dupan partageait les voix : donc il ne fallait pas encore partager les voix opposées et se mettre trois ou quatre contre lui. Il fallait que les compétiteurs cédassent à François qui, combattant seul, aurait réuni la majorité en sa faveur, et François et la Tronchinerie auraient, à la première occasion, donné tout leur parti à ceux qui cette fois lui auraient donné le leur. Mais quand chacun tire à soi, on n'attrape rien. » Le conseil était bon, et c'est ainsi que les choses se passaient et se passent encore à l'Académie française. Les uns s'en plaignent, les autres s'en louent ; mais il est des cas où l'on ne se tire d'intrigue que par des expédiens, et les élections académiques ne sont pas les seules où, comme le disait sagement Voltaire, le parti qui tire tout à soi n'attrape rien.

Plus qu'aucun homme de son temps, il possédait le don de sortir

de lui-même pour entrer dans les pensées, dans les situations d'esprit qui lui étaient le plus étrangères. Il n'avait pas eu besoin d'habiter longtemps l'Angleterre pour savoir ce que c'était qu'un quaker ; peu de mois lui suffirent pour se rendre compte de ce qui se passait dans les âmes genevoises. Les magistrats, qui ne lui avaient accordé qu'à leur corps défendant un permis de séjour, et qui gémissaient de le voir s'établir à Saint-Jean, s'étaient montrés fort avisés ; ils se défiaient avec raison de sa merveilleuse intelligence, de la redoutable acuité de son flair. Il fut bientôt au fait. Cette ville qui se détachait de son passé et refusait d'en convenir, ces âmes changées qui prétendaient être restées les mêmes, ces demi-croyans, ces tièdes qui font du zèle, leurs contradictions, leurs embarras, leurs inconséquences, leurs petites hypocrisies, la gravité du maintien, des discours, et les sévérités affectées par lesquelles on dissimulait le relâchement de la discipline et des mœurs, l'inquiétude de ces papillons qui se souvenaient d'avoir été chenilles et par instans cherchaient à rentrer dans leur cocon, les intérêts et les intrigues des partis, la lutte des émancipés contre les timorés, des bourgeois contre le patriciat, des natifs contre les bourgeois, il avait tout compris, tout deviné, tout pénétré, et je crois vraiment qu'il connaissait mieux Genève que Rousseau, qui y était né. Il n'était pas homme à garder pour lui ses découvertes. Cet indiscret, dont la trompette se faisait entendre jusqu'au bout du monde, s'amusait à publier sur les toits que Genève n'était plus Genève, qu'on pouvait faire le tour de la Rome de Calvin sans y rencontrer un calviniste, « que Vernet le tartufe et Sarasin le fanatique n'étaient que des sociniens. »

Il ne lui suffisait pas de dévoiler, de divulguer les secrets de Genève ; il joue avec délices le rôle de tentateur, il s'évertue pour inoculer aux timorés le goût des plaisirs défendus et particulièrement celui des représentations dramatiques. A peine installé à Saint-Jean, il y fait venir Lekain : « Toute votre respectable famille, que j'aime tendrement, écrit-il à son banquier, sort de chez moi dans l'instant. Nous avons joué presque toute la pièce de *Zaïre* devant les Tronchins et les syndics : c'est un auditoire à qui nous avons grande envie de plaire. Calvin ne se doutait pas que des catholiques feraient un jour pleurer des huguenots dans le territoire de Genève. » Il aura bientôt l'audace de construire chez lui un théâtre, et il se flatte d'y attirer des ministres du Saint-Évangile. Cette fois le consistoire s'émeut et rappelle au Conseil les arrêtés qui interdisaient « toute représentation de comédie publique ou particulière. » Les pasteurs des quartiers sont chargés d'intimer aux acteurs l'ordre de s'abstenir, et Voltaire est mis officiellement en demeure de renoncer à son projet. Il plie et s'incline, et, feignant l'ignorance, il déclare que, s'il a commis quelque infraction aux lois, la faute en est à ses visiteurs qui ne l'ont point averti. L'*Orphelin*

de la Chine ne sera pas joué ; faute de mieux, il remplace la représentation par une lecture, et François récite avec succès le rôle de Gengis. Au surplus, « la parvulissime république » a un très petit territoire. Il installera un théâtre à chaque porte de la ville, à Carouge sur terre de Savoie, à Chatelaine sur terre de France ; Genève y accourt. Plus tard il donnera la comédie à Tournay, et, bravant les foudres du Consistoire, il aura la satisfaction de recruter dans l'aristocratie genevoise d'excellens acteurs et de charmantes actrices.

Il avait une autre joie : pour l'appeler comme l'appelait Tronchin le docteur, qui, beaucoup moins indifférent que son cousin François, était membre du Consistoire et avait des accès de zèle, « le vieux brochurier » se plaisait à inonder Genève de libelles anonymes, qui se débitaient sous le manteau. Le scandale que causaient ses irrévérences délectait sa diabolique malice. Mais, étant tour à tour le plus téméraire et le plus prudent des hommes, il s'empressait de tirer son épingle du jeu, il désavouait ses libelles, invectivait « les malintentionnés » qui lui attribuaient « ces infamies, » applaudissait aux magistrats qui faisaient brûler ces ordures par la main du bourreau. Il a toujours posé en fait que, pour quiconque veut penser librement et ne se sent aucune vocation pour le martyre, la vie est impossible sans le mensonge, et il le déclarait tout haut, en quoi il était plus honnête que les gens qui mentent en s'indignant contre les menteurs. Quand le Consistoire et le Conseil se fâchaient tout rouge, quand son cas devenait mauvais, il mettait François Tronchin en campagne, et de toutes les commissions qu'il pouvait donner à ce complaisant et laborieux entremetteur, c'étaient les plus désagréables. Il l'enverra un jour jusqu'à Dijon pour y étouffer une procédure qui l'alarmait.

M. Henry Tronchin s'étonne que le conseiller François, qui ne se faisait aucune illusion sur le caractère et la véracité de Voltaire, soit demeuré jusqu'à la fin en relations avec lui. Je ne partage point son étonnement. Il faut avoir une bien étroite cervelle ou l'amour du faux et du frelaté pour ne pas goûter passionnément la correspondance de Voltaire. La lire, c'est vivre avec lui, et on la relit sans cesse ; toutes ses misères s'y dévoilent, mais le charme est le plus fort. Aussi bien François ne voyait en lui que l'auteur de *Zaïre* et de *Mahomet*, et il faisait grâce au philosophe en considération des plaisirs que lui procurait le poète, qui lui faisait la grâce de le traiter lui-même « de sectateur de Melpomène. » C'était au philosophe que pensait l'impératrice Catherine quand elle se disait redevable au patriarche de Ferney de tout ce qu'elle savait, de tout ce qu'elle était : « Je suis son écolière ; plus jeune, j'aimais à lui plaire ; une action faite, il fallait, pour qu'elle me plût, qu'elle fût digne de lui être dite, et tout de suite il en était informé. » Le conseiller François n'a jamais rien compris à la grande

mission que remplissait l'homme extraordinaire qui avait tant de petitesses.

Quand Voltaire sera mort, il remisera son bidet, on ne le verra plus sur la route de Ferney. Il s'occupera de faire les honneurs de sa ville à tous les étrangers de renom qui la visitent, et parmi lesquels il y aura des princes, des princesses et des margraves. Il sera récompensé dans sa vieillesse de toutes ses peines, de toutes ses démarches officieuses : enfin Genève aura son théâtre, et il y sera joué. « Il se trouva, nous dit son biographe, un directeur, applaudi sur la scène genevoise à la fois comme acteur et comme dramaturge, à qui vint l'idée, pour ramener au théâtre les spectateurs un peu hésitans, de monter *Terentia*. L'impresario qui voyait ainsi, en 1785, dans la tragédie du conseiller « une œuvre vraiment cornélienne » allait bientôt se faire un nom sur une autre scène et jouer un rôle plus tragique : c'était le futur proconsul de Lyon, Collot d'Herbois. » Grâce à Collot d'Herbois, le 6 avril 1786, le jour même où il avait célébré ses noces d'or, François Tronchin eut la joie délicieuse de voir représenter *Terentia*.

C'était un homme heureux, qui aidait à son bonheur, et dont les accidens funestes ne troublaient pas la sérénité. Pendant la Terreur genevoise, quand tous les membres de sa famille s'étaient exilés pour se soustraire à la tourmente, il demeura paisiblement tout seul aux Délices, allègre, content de vivre, « revisant ses anciennes tragédies, composant de nouvelles pièces, ou se reposant en la douce compagnie de ses tableaux aimés. » Il mourut à l'âge de 94 ans, et jusqu'à son dernier jour il avait conservé l'aménité de son caractère. Il était le plus serviable, le plus obligeant des épicuriens. On aurait pu graver sur sa tombe cette inscription : « Il aimait les douceurs de la vie, la vieille peinture, la tragédie et à courir pour son prochain. » Il avait des goûts vifs, mais il n'a jamais connu ces affections profondes qui souvent brûlent le cœur et dévastent une existence. Il ne se donnait pas, il se prêtait. Voltaire était un diable ; mais qu'il écrivît *Zaïre*, l'*Essai sur les mœurs* ou *Candide*, qu'il réhabilitât les Calas ou marquât les intolérans au fer rouge, il se donnait : c'est la première condition pour devenir un grand homme.

G. Valbert.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

La vie et l'œuvre d'Henri de Sybel.

Le critique allemand Varnhagen von Ense se plaignait jadis à son ami l'historien Ranke de la répugnance instinctive de ses compatriotes pour la publication de lettres intimes, et en général de tous documens d'un caractère privé. « En Allemagne, disait-il, nous avons honte de tout. L'excès de scrupule et le souci des convenances sont chez nous des sentimens naturels ; et nous attachons à l'idée de la publicité une importance hors de raison. »

Varnhagen n'était pas, à l'ordinaire, un esprit bien clairvoyant, et peut-être s'est-il trompé sur ce point-là, comme sur d'autres. Mais peut-être aussi, sur ce point-là comme sur d'autres, sont-ce les Allemands qui ont changé, depuis soixante ans. Ils sont fort éloignés, en tout cas, de témoigner aujourd'hui la moindre répugnance pour la publication de lettres et de documens intimes. Et non seulement la publicité ne les effraie plus, mais ils en usent au contraire avec une aisance, une abondance, une indiscrétion, dont je ne crois pas qu'on puisse trouver l'équivalent dans aucun autre pays.

Je ne parle pas ici de leurs journaux, qui tiennent à cette heure un véritable marché de « petits papiers ». Mais il n'y a pas une de leurs revues où l'on n'accumule à plaisir, sous prétexte de biographie, les lettres, les anecdotes et les *interviews*. Lettres du maréchal de Moltke,

de Varnhagen von Ense et de Léopold Ranke, du romancier Gottfried Keller, du poète Hamerling; *interviews* des peintres Kaulbach, Herkomer, Alma Tadema; anecdotes sur Liszt, sur Kossuth, sur le baron de Putlitz, sur l'archéologue Gustave Hirschfeld : voilà, avec de nombreux souvenirs militaires de 1870 et quelques nouvelles, le principal contenu des dernières livraisons de la *Deutsche Rundschau* et de la *Deutsche Revue*. On n'attend plus même la mort des hommes célèbres pour publier leur correspondance. Un camarade de collège du peintre bâlois Arnold Bœcklin offre aux lecteurs de la *Deutsche Revue* deux lettres de son condisciple, datées, l'une de 1849, l'autre de 1851; ailleurs, ce sont des lettres du malheureux Nietzsche, de M. Virchow, d'un ancien secrétaire de M. de Bismarck : le tout reproduit simplement à titre de curiosité, avec à peine quelques mots d'introduction ou de commentaire. De telle sorte que, si les Allemands continuent « à attacher à l'idée de la publicité une importance hors de raison », ce n'est plus, tout au moins, dans le sens où l'entendait le naïf Varnhagen.

Rien ne prouve, d'ailleurs, que l'importance qu'ils y attachent soit si déraisonnable : et c'est précisément un des problèmes les plus difficiles de notre temps, de savoir jusqu'à quel point la publication de lettres, *journaux* intimes, et autres documens du même genre, est capable de servir, ou de nuire, à notre connaissance du caractère et du génie des grands hommes. Avons-nous gagné, ou perdu, à avoir dans son entier la *Correspondance* de Flaubert? Stendhal nous est-il devenu plus cher, l'avons-nous tout au moins mieux compris, depuis qu'on nous a donné ses lettres, son *Journal*, et ses innombrables ébauches de romans et de contes? Et, d'une façon générale, lequel vaut le mieux, tant pour nous que pour les grands hommes eux-mêmes, ou que nous ayons sur eux le plus de renseignemens possible, ou bien que nous sachions d'eux seulement ce qu'ils ont voulu nous en faire savoir?

Après cela, peut-être ce problème est-il de ceux qui comportent, suivant les cas, un nombre indéfini de solutions différentes. Peut-être y a-t-il des documens qui éclairent une figure, et d'autres qui auraient plutôt pour effet de nous l'obscurcir. Et peut-être y a-t-il aussi des époques, et des pays, où la publication de cette sorte de littérature est mieux venue que dans d'autres. Je ne puis croire, par exemple, que, pour assoiffés que nous soyons nous-mêmes de documens inédits, nous nous accommodions sans un peu de fatigue de l'énorme déballage qui s'en fait en ce moment dans la presse allemande.

Et le pire malheur est que, dans ce déballage, mainte pièce risque de passer inaperçue qui, mise en valeur et isolée de celles qui l'entourent, aurait pu être d'un intérêt précieux pour l'historien ou le psychologue. On trouverait ainsi, dans les lettres de Gottfried Keller que

publie la *Deutsche Rundschau*, plusieurs jugemens originaux sur les écrivains allemands d'il y a vingt-cinq ans; et l'on y trouverait surtout des renseignemens curieux sur Gottfried Keller lui-même, ce vieux garçon maniaque et hargneux, habitué à considérer sa pipe et sa cruche de bière comme le centre du monde. Mais encore faut-il avoir la patience de rechercher ces quelques traits intéressans dans un épais fatras de détails oiseux, de fades complimens, et de plaisanteries massives et plates, dont une seule, en vérité, aurait largement suffi à faire connaître l'espèce.

Combien me paraît plus prudent et plus sage le parti que viennent de prendre, dans des circonstances pareilles, les parens et les amis d'un autre écrivain allemand, l'historien Henri de Sybel, mort, comme l'on sait, en août dernier! Ils ont voulu, eux aussi, révéler au public la vie et le caractère de l'homme éminent qu'ils avaient connu; et eux aussi se sont empressés de recueillir ses lettres, tous les documens intimes qu'ils ont pu trouver. Mais au lieu de publier pêle-mêle ces documens et ces lettres, ils les ont remis à l'un des élèves les plus distingués de Sybel, M. Paul Bailleu, qui s'est chargé de tirer de ces pièces une étude d'ensemble, à la fois biographique et critique, résumant d'un seul coup la carrière et l'œuvre de son maître défunt. Cette étude vient de paraître dans la *Deutsche Rundschau :* consciencieuse, solide, écrite avec un souci manifeste d'exactitude et d'impartialité, elle mérite, je crois, de nous retenir un instant.

Non pas que la figure ni la vie d'Henri de Sybel nous puissent rien offrir de bien original. L'historien qui vient de mourir n'était pas un homme de génie : il n'avait pas, comme son maître Léopold Ranke ou comme son rival M. de Treitschke, une de ces personnalités singulières et fortes qui s'imposent d'emblée à notre attention. Et point davantage que son esprit, sa longue vie ne nous présente la moindre trace d'aventures imprévues. Mais outre qu'avec tout cela il a laissé une œuvre considérable, et que son rôle dans l'évolution historique de son pays égale en importance celui des deux grands écrivains que je viens de nommer, c'est précisément à la simplicité de sa vie et, pour ainsi dire, à son manque de personnalité, qu'il doit de pouvoir nous apparaître comme le représentant typique d'une espèce tout entière de savans allemands : d'une espèce qui tend aujourd'hui à devenir plus rare, mais qui durant près d'un demi-siècle a rempli les universités, et exercé une influence décisive sur la vie intellectuelle et politique de l'Allemagne. Et il n'y a pas un des traits distinctifs de cette espèce mémorable qui ne se retrouve dans l'œuvre et dans la personne de M. de Sybel.

Tous ces traits peuvent d'ailleurs se résumer dans un seul, qui con-

siste à concevoir la science non pas comme une recherche toute spéculative, mais comme un moyen d'action politique et patriotique. C'est de cette façon que Sybel a toujours conçu l'histoire, depuis ses thèses de doctorat jusqu'à cette *Histoire de la fondation du nouvel Empire allemand* où il travaillait encore quelques semaines avant de mourir. Le savant, chez lui, s'est toujours doublé d'un politicien; et ce n'est pas sans raison que M. de Bismarck l'a naguère félicité d'avoir été « un de ses collaborateurs les plus précieux dans la grande œuvre nationale. »

Mais si personne peut-être parmi les savans allemands n'a collaboré à cette « grande œuvre » d'une façon plus ouverte, des centaines de collègues de M. de Sybel, dans les universités allemandes, se sont efforcés comme lui de mettre la science au service de la politique, employant la philosophie, la sociologie, le droit, et la philologie elle-même, à propager les thèses de l'unité germanique et de l'hégémonie de la Prusse. Il y a eu là, pendant cinquante ans, mais surtout dans l'intervalle des années 1840 et 1870, toute une lente préparation de l'Allemagne à de nouvelles destinées. Et c'est le principal intérêt de l'étude de M. Bailleu, de nous faire voir à l'œuvre un des agens les plus actifs de ce grand mouvement de transformation de la conscience d'une race.

*
* *

Henri de Sybel est né à Dusseldorf, le 2 décembre 1817, d'une vieille famille de pasteurs et de magistrats. Son père, d'abord procureur impérial sous la domination française, avait été ensuite anobli par le gouvernement prussien. C'était un homme intelligent et lettré, professant les idées politiques et religieuses les plus libérales, ce qui ne l'empêchait point de rester fidèlement dévoué au pouvoir qu'il servait. Sa maison était le lieu de réunion de tout ce qu'il y avait alors à Dusseldorf d'écrivains et d'artistes. Les peintres Schadow, Lessing et Schirmer, le poète Immermann, le musicien Mendelssohn en étaient les hôtes assidus; et c'est dans la société de ces hommes célèbres qu'Henri de Sybel a vécu ses premières années. Mais déjà les études historiques l'intéressaient plus que tout : il lisait l'*Histoire romaine* de Niebuhr, et se passionnait pour les écrits d'Edmond Burke, son premier maître, qui lui enseignait dès lors à considérer l'histoire comme une dépendance de la politique.

Son second maître fut, à l'Université de Berlin, le grand Léopold Ranke. Celui-là avait une tout autre façon de considérer l'histoire. Jamais peut-être un historien ne fut plus sincèrement, plus réellement impartial, ne voua plus passionnément sa vie à la seule recherche de

la vérité (1). Il estimait que c'était dégrader l'histoire, de vouloir la faire servir à autre chose qu'elle-même. Il lui défendait de « chercher dans le passé des leçons pour l'avenir. » Protestant convaincu, il traitait des questions religieuses avec si peu de parti pris, que vingt fois durant sa longue vie le bruit s'est répandu de sa conversion au catholicisme. Mais c'était en outre un homme d'une intelligence supérieure, et le meilleur des hommes. Du jour où il reconnut les solides qualités de son jeune élève Sybel, il se prit pour lui d'une tendre affection, que ne devaient entamer, par la suite, ni les divergences d'idées ni les rivalités personnelles. A chacune des étapes successives de la carrière d'Henri de Sybel nous retrouvons un nouveau témoignage de cette sollicitude paternelle du vieux maître pour son élève. Et celui-ci ne dut pas seulement à Ranke son rapide avancement universitaire : c'est de lui qu'il apprit le métier de l'historien, l'art de découvrir les bonnes sources et d'en tirer parti.

« C'est vous, écrivait-il à Ranke en 1867, c'est vous qui m'avez mis, comme tant d'autres, sur la voie de la science : et toujours depuis lors vous êtes resté mon modèle, en même temps que vous m'encouragiez de votre active et bienfaisante amitié. J'éprouve aujourd'hui une joie dont je me sens tout ravivé, à me rappeler le jour, si lointain déjà, où dans votre cabinet de travail de la Jægerstrasse un monde d'idées nouveau s'est ouvert à moi. »

Encore M. de Sybel ne s'est-il peut-être jamais rendu compte lui-même de l'importance du service que lui a rendu Léopold Ranke : car sans la rigueur de méthode, sans les habitudes de conscience et d'exactitude minutieuse qu'il a prises à l'école de son maître, et toujours fidèlement gardées, ses thèses politiques les plus ingénieuses, et ses plus hautes aspirations philosophiques n'auraient encore fait de lui qu'un médiocre historien. C'est à la fermeté de ses assises, et non pas à l'originalité de ses conclusions, que son ouvrage a dû de devenir classique dans l'Europe entière. Henri de Sybel a d'ailleurs raconté, dans un fragment de ses *Souvenirs* cité par M. Bailleu, comment son intention avait été d'abord d'écrire une brochure politique, quelque chose comme un pamphlet antirévolutionnaire. « Les radicaux de 1848 ayant manifesté des tendances socialistes, l'idée m'était venue de leur montrer, en quelques pages, les funestes effets de ces tendances pendant la période de la Révolution. » Mais au dernier moment l'élève de Ranke avait reparu sous le politicien ; et la brochure projetée avait

(1) J'aurais aimé à pouvoir insister plus longuement sur la vie et l'œuvre de ce grand écrivain, à propos d'une série de ses lettres que vient de publier la *Deutsche Revue*. Mais ces lettres, datant de la première jeunesse de Ranke, sont vraiment trop insignifiantes pour qu'il y ait lieu de s'en occuper ; et l'on se rappelle que l'éminent historien de la papauté a déjà fait l'objet d'une étude de M. G. Valbert, dans la *Revue* du 1er août 1886.

fini par prendre la forme d'une compilation historique en cinq gros volumes, si bourrée de faits, si documentée, et d'une érudition si solide, que Ranke lui-même, après en avoir blâmé l'esprit et réfuté les conclusions, félicitait M. de Sybel de l'excellence de la méthode qu'il y avait employée.

Mais tout en apprenant de Ranke, à l'université de Berlin, cette partie technique de son art, Sybel paraît avoir dès lors compris d'une autre façon que son maître le rôle et la portée de l'histoire. Voici, en effet, deux des sujets de thèses qu'il choisit, lorsqu'il eut à subir, en 1838, l'examen du doctorat : il se fit fort de démontrer que « la destinée des nations dépendait des personnalités, et non point des circonstances », et que « le devoir de l'historien devait être d'écrire l'histoire *cum ira et studio.* » C'était, on le voit, une doctrine nouvelle, substituant le culte de la personnalité à la théorie de Ranke sur l'évolution spontanée de l'*idée*, et subordonnant l'étude du passé aux nécessités du présent.

Deux ans après, en 1840, Sybel fut autorisé à faire un cours libre d'histoire à l'université de Bonn. L'ouvrage qu'il publia l'année suivante, une *Histoire de la Première Croisade*, mais surtout sa *Formation de la Royauté en Allemagne*, parue en 1844, contiennent déjà le développement des idées que présentaient en germe ses thèses de doctorat. Le jeune historien s'est efforcé d'y prouver l'influence prépondérante des personnalités sur le cours des faits. Il a mis en relief le rôle joué par Bohémond de Tarente dans la première croisade, cherchant à dépouiller, au profit de ce héros méconnu, Pierre l'Ermite et Godefroid de Bouillon de la gloire séculaire qui s'est attachée à leurs noms. Et avec plus de force encore il a combattu la doctrine de Grimm, suivant laquelle l'évolution historique de la race allemande se serait accomplie d'une façon spontanée et ininterrompue. C'est à l'action personnelle de certains chefs germaniques et des empereurs romains qu'il attribue la première formation de la royauté en Allemagne.

Et déjà, à cette époque, Sybel avait clairement affirmé son intention d'écrire l'histoire *cum irâ et studio.* En collaboration avec un de ses collègues il avait publié une sorte de pamphlet : *La Sainte Tunique de Trèves et les vingt autres tuniques sans couture*, où, sous prétexte d'histoire, il attaquait le parti ultramontain de la façon la moins déguisée.

Il menait d'ailleurs à Bonn une vie laborieuse et tranquille. « Il ne faut pas croire, nous raconte-t-il lui-même, que nous fussions du matin au soir plongés dans nos livres. Les divertissemens ne nous manquaient point. Nous avions créé entre nous une joyeuse confrérie, l'ordre du Cygne, ainsi nommé d'après l'enseigne de la brasserie où il

tenait ses séances. Nous organisions des concerts, des bals, des parties de campagne ; et nous étions reçus familièrement dans la meilleure société de la ville. » Inutile d'ajouter que, suivant l'usage des professeurs allemands, Sybel s'était marié à peine en possession de sa *docenture*, ce qui ne l'empêchait point du reste, toujours suivant l'usage des professeurs allemands, de passer à la brasserie une grande partie des heures qu'il n'employait pas à « se plonger dans ses livres ». Son revenu, malheureusement, restait assez mince, malgré la réputation croissante de son enseignement ; et il se trouvait dans une situation matérielle assez embarrassée lorsque, en 1845, le ministre Eichhorn, sur la recommandation de Ranke, lui offrit la place de professeur titulaire d'histoire à l'université de Marbourg.

En arrivant à Marbourg, Sybel se proposait d'écrire une histoire des Gètes et des Goths, et un tableau de la condition politique et sociale des premiers chrétiens. Mais le milieu nouveau où il se trouvait transporté ne tarda pas à éveiller en lui d'autres curiosités. Marbourg était alors, en effet, un ardent foyer d'agitation politique : on n'y parlait que de suffrage universel, de réformes sociales, voire même de république et de révolution. Plusieurs des collègues de Sybel à l'Université professaient les opinions les plus radicales, notamment l'économiste Hildebrand, qui eut vite fait de faire oublier au jeune historien les Gètes et les Goths pour l'entraîner avec lui dans la lutte politique.

Non pas cependant qu'il soit parvenu à le convertir à ses idées : car dès ce moment Sybel était l'adversaire déclaré du radicalisme. Il le fit bien voir, l'année même qui suivit son installation à Marbourg, en publiant un ouvrage sur *Burke et la Révolution française*, où, rendant compte de la correspondance de Burke, qui venait de paraître, il exposait en même temps un programme complet de politique nationale et antirévolutionnaire. « Sybel, dit M. Bailleu, était un libre penseur, en matière politique comme en matière religieuse ; mais on ne peut pas même dire qu'il ait été un libéral. C'était plutôt quelque chose comme ce qu'il nous dit qu'était Burke : un *whig conservateur*. De la formation d'États constitutionnels, mais non pas d'une révolution, il attendait la réalisation de l'idéal libéral. Ennemi de l'ultramontanisme et du féodalisme, il n'était pas moins opposé à la doctrine de la souveraineté populaire. Et il avait la conviction que seule la monarchie prussienne était capable de réaliser l'État allemand idéal, cet État qu'il considérait comme « le but suprême de toute l'évolution historique de l'Allemagne. »

La réforme de l'enseignement, en particulier, lui paraissait une condition nécessaire de toute grande réforme politique et sociale. Il demandait que « les universités allemandes fussent plus profondément imprégnées de l'esprit de leur temps, » il rêvait de substituer dans

tous les ordres de science un enseignement pratique et national aux recherches spéculatives et à l'étude désintéressée.

C'est avec de telles idées que Sybel, en 1848, entra résolument dans l'action politique. « Je pris part avec mon ami Hildebrand, nous raconte-t-il lui-même, au Congrès préparatoire du Parlement de Francfort, et je ne tardai pas à devenir, à Marbourg, un personnage assez populaire. Mais il me fut impossible de trouver une circonscription qui voulût me choisir pour la représenter, et ma popularité, d'ailleurs, fut de courte durée. Les partis, en effet, ayant commencé à se dessiner, je me rangeai ouvertement dans les rangs des constitutionnels. J'eus même le malheur de devoir me prononcer un jour en public contre la république allemande et le suffrage universel : sur quoi le peuple souverain me donna mon congé. » Il n'en fut pas moins délégué, par ses collègues de l'université, au Landtag hessois : mais là encore on le trouva trop modéré, et son rôle politique resta de peu d'importance.

C'est alors que, pour répondre aux démocrates et aux socialistes de son pays, il forma le projet de cette brochure sur la Révolution française qui devait se transformer, peu à peu, en une vaste *Histoire de l'Europe durant la période révolutionnaire*. Trente ans Sybel travailla à cet ouvrage mémorable, dont chacun des tomes successifs lui valut un surcroît de réputation. Il voulait en faire un livre d'action, une forte et définitive leçon qui dégoûterait à jamais ses compatriotes des funestes chimères du radicalisme. Et en effet ce grand ouvrage, à le considérer dans l'ensemble, apparaît comme une dissertation monumentale, établissant sa thèse à grand renfort de preuves et de contre-preuves. Toutes les idées de l'auteur s'y retrouvent, et son conservatisme politique, et son culte des personnalités, et sa conception d'une histoire écrite *cum ira et studio*. Le tout appuyé d'une érudition très solide, et présenté en outre sous une forme claire et simple, mais peut-être bien froide pour un livre d'action (1).

Sybel, d'ailleurs, agissait encore par d'autres moyens. Nommé en 1854, — toujours sur la recommandation de Ranke, — professeur d'histoire à l'université de Munich, il créait dans la capitale bavaroise un centre important d'études politico-historiques : il accoutumait les jeunes étudians à considérer l'histoire comme une science pratique, à ne s'occuper du passé qu'en vue du présent et de l'avenir. Il leur communiquait son rêve d'une grande monarchie constitutionnelle, terminant l'évolution séculaire de la race allemande. Et personne peut-être n'a contribué davantage à modifier dans l'Allemagne entière l'esprit et les méthodes de l'enseignement supérieur, en formant cette génération nouvelle de professeurs doctrinaires et patriotes qui devait bientôt

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 décembre 1867, le jugement porté sur cet ouvrage par M. Challemel-Lacour.

fournir une collaboration si précieuse à la « grande œuvre » politique de M. de Bismarck.

Lui-même continuait à prêcher d'exemple. Non content de fonder à Munich des écoles, des commissions, des revues, destinées, suivant son expression, « à l'étude des seules questions historiques qui pouvaient offrir des points de contact avec l'époque présente », il publiait une foule d'essais et de brochures d'un caractère essentiellement politique, cherchant pour ainsi dire dans le passé, au fur et à mesure des événemens, les sujets les plus actuels et les mieux appropriés à servir de leçon. Tour à tour Joseph de Maistre, Catherine Ire de Russie, Napoléon Ier, lui donnaient l'occasion d'exposer ses vues sur la politique courante. Mais aucune de ses publications ne fit autant de bruit que son essai sur une *Conception nouvelle de l'époque impériale allemande*, écrit en 1859, puis récrit et réédité avec d'importans remaniemens en 1861. Sybel y déclarait en termes précis que « de même que les fleuves coulaient fatalement vers la mer, de même l'histoire de l'Allemagne devait aboutir fatalement à la formation d'une grande ligue allemande, sous la présidence du plus fort de ses membres. »

Cette déclaration, et la confiance qu'il ne manquait jamais de témoigner dans les hautes destinées de la Prusse, finirent par lui rendre difficile de prolonger son séjour à l'université de Munich : et c'est sur l'avis formel du roi de Bavière qu'il se décida, en 1861, à revenir à Bonn, cette fois en qualité de professeur titulaire.

A Bonn, il se lança de nouveau dans la politique militante. Élu député par la circonscription de Crefeld, il fut, deux années durant, un des chefs du centre gauche dans la Chambre prussienne; ce qui ne l'empêchait point de rester professeur, et de poursuivre par tous les moyens ses projets de réformes universitaires. Et lorsque, en 1864, l'état de sa santé le contraignit à se démettre de ses fonctions législatives, il eut de nouveau recours aux études d'histoire pour soutenir et pour développer son idéal politique.

Cet idéal se trouva réalisé, quelques années plus tard, de la façon que l'on sait. Et pour récompenser Sybel de la part qu'il avait prise à sa réalisation, M. de Bismarck, en 1875, l'appela à Berlin, où il lui confia la direction des Archives prussiennes. Sybel continua d'ailleurs, d'après sa propre expression, à « se considérer plutôt comme un professeur que comme un fonctionnaire » dans cet emploi nouveau, qu'il ne devait plus cesser de remplir jusqu'à la fin de sa vie. Tout en s'occupant d'entretenir et de classer les documens dont il avait la garde, et qu'il lui fut bientôt permis de faire transporter dans un vaste édifice expressément construit pour les recevoir, il inaugura dès son arrivée à Berlin, avec le concours de jeunes assistans convertis à ses idées, les

Publications de pièces des Archives prussiennes, entreprise considérable, qui s'est poursuivie depuis lors sans interruption. Il présidait en même temps la section historique de l'Académie des Sciences de Bavière et l'Institut historique de Rome, dont il avait été l'un des fondateurs. En qualité de membre de l'Académie des Sciences de Berlin, il dirigeait la publication des *Acta Borussica*, et de la *Correspondance politique de Frédéric II*. Et comme son *Histoire de l'Europe pendant la période révolutionnaire* touchait à sa fin, il avait formé le projet d'utiliser ensuite les innombrables documens qu'il avait sous la main pour écrire, à son tour, une grande *Histoire de l'Allemagne*.

Mais une fois de plus le politicien qui était en lui vint contrarier les projets du savant. Comme autrefois l'*Histoire des Gètes et des Goths*, l'*Histoire d'Allemagne* fut abandonnée pour un sujet plus actuel, plus capable de servir de prétexte à une démonstration politique. En 1881, Sybel sollicita et obtint de M. de Bismarck l'autorisation d'écrire, à l'aide des pièces des Archives prussiennes, cette *Histoire de la fondation de l'Empire allemand par Guillaume Ier*, qui fut le dernier de ses grands ouvrages et que sa mort a laissée inachevée. Le tome Ier parut en 1889 ; les tomes VI et VII, dans les derniers mois de l'année passée. Le tome VIII devait être employé au récit de la campagne de 1870, et Sybel en avait déjà, suivant son habitude, publié divers fragmens dans des revues spéciales.

Il ne m'appartient pas de porter de jugement sur ce livre, après les pages éloquentes et fines que M. Valbert lui a naguère consacrées ici (1). Mais M. Bailleu lui-même est forcé d'avouer que l'*Histoire de la fondation de l'Empire allemand* n'a point la force ni l'originalité de l'*Histoire de l'Europe pendant la période révolutionnaire :* « De l'un à l'autre de ces deux grands ouvrages, dit-il, un nouveau changement s'est produit dans la manière d'Henri de Sybel. Les deux ouvrages ont été conçus pareillement dans un rapport immédiat avec les événemens contemporains : tous deux se rattachent à la lutte pour la solution de la grande question allemande, et en ce sens ils portent tous deux le même caractère essentiellement national et politique. Mais au moment où il écrivait son *Histoire de la fondation de l'Empire allemand*, ce n'est plus en combattant, mais en vainqueur, que Sybel se tenait sur le champ de bataille : aucun pressentiment de nouvelles luttes prochaines ne troublait la joie de son triomphe. Combien nous apparaît différent l'ouvrage de M. de Treitschke, dont toutes les pages retentissent encore de cris de guerre et du cliquetis des épées, comme si la lutte durait toujours pour l'unité allemande ! »

Énorme en effet est la différence de ces deux histoires, et il n'y a point de comparaison qui nous éclaire mieux sur le caractère véritable

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars 1890.

de l'œuvre d'Henri de Sybel. Car M. de Treitschke appartient lui aussi à l'école des historiens patriotes ; lui aussi se vante d'écrire l'histoire *cum ira et studio*. Mais il est avant tout un artiste, un voyant passionné à la manière de Michelet ; et ce qu'il prend lui-même pour son parti pris politique n'est encore chez lui qu'une exaltation désintéressée. Sybel au contraire n'est en réalité qu'un politicien, employant au service des intérêts du moment l'excellente méthode historique qu'il tient de son maître Ranke. Et de là vient que, pour étranges et souvent choquantes que soient les thèses qu'il défend, M. de Treitschke voit sans cesse grandir le nombre de ses admirateurs, tandis que les remarquables ouvrages d'Henri de Sybel ont perdu déjà une forte part de leur intérêt, et ne vaudront plus bientôt que par l'abondance des documens qui s'y trouvent reproduits. Encore à ce point de vue même ne saurait-on leur accorder une confiance absolue, lorsqu'on s'est rendu compte de l'intention qui les a inspirés. Comme les *Deux Révolutions* de Dahlmann, comme les écrits de Droysen, ce sont avant tout des pamphlets politiques : et la biographie de leur auteur suffirait, à elle seule, pour nous le prouver.

Ce qui n'empêche pas Sybel d'avoir employé à ces pamphlets, jusqu'à la fin de sa vie, une application, une conscience, un zèle admirables. « A soixante-dix-sept ans, dit M. Bailleu, son ardeur au travail ne s'était pas ralentie. Sous les fenêtres de son cabinet, dans la Hohenzollernstrasse, les arbres du Thiergarten étalaient leur verdure ; mais le vieillard ne faisait aucune attention à eux. Parfois seulement il se levait de son fauteuil pour se promener un moment de long en large dans la chambre, et se détendre les muscles par un peu de gymnastique. « Il y a littéralement des mois que je ne suis pas sorti, » me disait-il l'hiver dernier, « mais maintenant je vais enfin pouvoir me reposer et me distraire. » L'a-t-il pu vraiment, ou sa rage de travail l'en a-t-elle empêché ? Lorsque je l'ai vu la dernière fois, le printemps passé, je l'ai trouvé comme toujours assis devant sa table, entouré de livres et de journaux. Sa haute taille s'était encore voûtée, des quintes de toux lui coupaient la voix, mais ses yeux et sa bouche gardaient leur vivant sourire. »

Quelques semaines après il quitta Berlin pour passer ses vacances à Marbourg, où l'un de ses fils était professeur à l'université. Une cure qu'il fit à Wiesbaden lui rendit des forces, et il put se remettre à son grand travail, qu'il avait à cœur de pouvoir achever. Mais le 30 juillet il eut une rechute, et il mourut le surlendemain, sans trace de souffrance. Son heureuse vie avait duré soixante-dix-huit ans.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 octobre.

Les Chambres se sont réunies le 22 octobre, et le ministère a été renversé le 28. Cela n'a pas été long, comme on voit. Personne ne s'attendait à un dénouement aussi rapide : on croyait généralement que le ministère rencontrerait les premières difficultés réelles dans la discussion du budget, mais qu'il traverserait sans beaucoup de peine le fouillis d'interpellations dont on avait embarrassé ses premiers pas. Il y en avait une quarantaine, et, dans le nombre, beaucoup paraissaient plus sérieuses et plus dangereuses que celle de M. Rouanet. M. Rouanet interpellait sur les chemins de fer du Sud de la France, triste affaire, mais en somme assez vulgaire. On aurait compris, sans l'excuser, que le gouvernement fût renversé sur la grève de Carmaux, et, malgré le succès final de l'expédition malgache, beaucoup de ses adversaires l'attendaient aussi sur ce terrain. Les fautes initiales qui ont été commises à Madagascar avaient produit dans le pays tout entier une émotion très vive, et la nouvelle du traité de Tananarive ne l'avait pas complètement dissipée. Nous connaissons ce traité aujourd'hui ; il est excellent ; mais on a créé artificiellement dans les esprits une telle confusion au sujet des avantages ou des désavantages respectifs de l'annexion et du protectorat, que l'opinion est restée incertaine et qu'un débat approfondi était nécessaire pour l'éclairer et la fixer. Si le gouvernement avait sombré à propos de l'expédition de Madagascar, ou même du traité de Tananarive, encore une fois nous l'aurions déploré, mais le sujet en aurait valu la peine. Mais l'interpellation sur Madagascar n'a pas eu le temps de se produire, et le gouvernement a traversé victorieusement celle de M. Jaurès sur la grève de Carmaux. Après trois jours de discussion, où beaucoup d'éloquence a été dépensée, où beaucoup de passions se sont déchaînées, il est resté maître du terrain. Qui aurait pu croire qu'il s'écroulerait le lendemain sur une interpellation où les assaillans n'ont montré ni éloquence, ni même de passion, et qui paraissait devoir aboutir à l'ordre du jour pur et simple ? S'il est tombé, c'est évidemment qu'il était peu solide, soit qu'il eût été plus ébranlé encore qu'on ne le croyait par le travail qui s'était fait dans les esprits pendant les vacances, soit que l'assiette parlementaire sur laquelle il

s'appuyait fût des plus instables. Et peut-être aussi ces deux motifs se sont-ils réunis pour déterminer sa chute.

Il y a vraiment peu de chose à dire de l'interpellation de M. Rouanet sur les chemins de fer du Sud de la France. L'affaire est bien connue, puisqu'elle a été portée deux fois devant la cour d'assises de la Seine, et qu'elle a abouti, d'abord à l'acquittement de MM. Martin, André et Bobin, puis à la condamnation de M. Magnier. On a prétendu qu'il y avait contradiction entre ces deux verdicts; si cela est vrai, il faut s'en prendre à l'institution du jury. Il y a des jurys trop indulgens, il y en a de plus sévères, et on passe des uns aux autres sans qu'il soit possible d'assigner aucune règle à ces variations infiniment plus capricieuses que celles de l'atmosphère. Cela ne veut pas dire que l'institution du jury soit mauvaise. Sans doute, elle présentera toujours un peu de hasard dans ses résultats; mais ces hasards seraient moindres si la liste des jurés était dressée autrement qu'elle ne l'est, et si on ne semblait pas quelquefois en éliminer par système les élémens intelligens et, dès lors, indépendans des surprises de l'audience. Les choses étant ce qu'elles sont, que pouvait faire le gouvernement, sinon ce qu'il a fait? Il a exercé des poursuites contre tous ceux qui avaient encouru des responsabilités pénales, et il n'a pas lui-même plus de responsabilité dans les acquittemens que dans les condamnations prononcés. A toutes les questions qui lui ont été posées par M. Rouanet d'un côté et par M. Binder de l'autre, M. le garde des sceaux a répondu avec une clarté qui ne laissait rien à désirer. La Chambre, un peu dépaysée, a assisté à un débat qui aurait été mieux à sa place dans un prétoire. Les orateurs parlaient comme des avoués beaucoup plus que comme des hommes politiques. Il fallait être du métier pour s'y reconnaître. Qui pourrait dire s'il y a eu vraiment des fautes dans la conduite de la procédure? Les orateurs de l'opposition l'ont affirmé, M. le garde des sceaux l'a nié : la Chambre était un juge incompétent en pareille matière. On lui demandait d'évoquer par devers elle, de rouvrir, de juger sommairement et par à peu près, non pas à la lumière de la raison juridique, mais à la lueur confuse et trompeuse de passions politiques, des procès qui avaient reçu ailleurs une solution définitive. La chose jugée n'existe-t-elle donc pas pour elle? Les lois qu'elle fait pour les autres ne l'obligent-elles pas aussi? A-t-elle le droit de s'ériger en autorité souveraine qui casse à son gré les sentences, les jugemens, les verdicts, et en impose de nouveaux? Telle est la question qui s'agitait. Elle n'est pas nouvelle. Elle a reçu déjà, suivant les cas, les circonstances, l'humeur du moment, le degré de sympathie qu'inspirait tel ou tel ministère, l'habileté de ses orateurs ou l'énergie de leur attitude, des réponses très différentes. Lundi dernier la réponse a été de telle nature que le ministère a dû se retirer.

L'ordre du jour qui a été voté est dû à la collaboration de M. Marcel

Habert et de M. Rouanet. Chacun de ces députés en avait rédigé un; mais, à la lecture, ils se sont aperçus qu'ils se complétaient fort bien, et M. Rouanet a demandé que son texte fût joint à celui de son collègue. On est arrivé ainsi à la rédaction suivante : « La Chambre, considérant qu'il importe d'interdire aux membres du Parlement de participer à des syndicats financiers, » — ceci est l'œuvre de M. Marcel Habert, — « et résolue à faire la lumière complète sur l'affaire des chemins de fer du Sud, invite le ministre de la justice à poursuivre toutes les responsabilités. » Ce dernier membre de phrase est de M. Rouanet. Sur le premier, aucune opposition ne s'est manifestée dans la Chambre, ni dans le gouvernement; ce qui ne veut pas dire qu'il soit clair, ni qu'il puisse devenir tel quel un texte de loi; mais il indique une tendance, il exprime un vœu auquel la Chambre presque tout entière a voulu s'associer. Il n'en était pas de même de l'addition de M. Rouanet. Comment le ministère aurait-il pu l'accepter? Il aurait reconnu par là n'avoir pas fait toute la lumière, n'avoir pas poursuivi déjà toutes les responsabilités. Il se serait donné un démenti et infligé un blâme à lui-même. M. Ribot, président du Conseil, est monté à la tribune pour déclarer qu'il repoussait cette seconde partie de l'ordre du jour. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas fait avec plus de force? Pourquoi n'a-t-il pas posé plus nettement la question de confiance? Le ministère a paru fatigué, un peu découragé, peut-être dégoûté : il s'est abandonné lui-même. Peut-être aussi n'a-t-il pas bien calculé la force de pénétration et d'entraînement qu'ont toujours sur une Chambre, même lorsqu'elles sont employées mal à propos, les expressions que M. Rouanet avait données comme sauf-conduit à son ordre du jour. Que demandait-il, en effet? Qu'on fît plus de lumière, et n'est-ce pas toujours chose à dire? Quoi encore? Qu'on poursuivît toutes les responsabilités, et n'est-ce pas toujours chose à faire? Le malheureux député d'arrondissement, soucieux avant tout des conversations de son village, s'est demandé s'il pouvait repousser ces formules honnêtes et vagues, adéquates à tant d'esprits. Le soupçon, ce poids menaçant et terrible qui plane déjà sur tant de têtes, ne s'appesantirait-il pas sur la sienne? S'il votait pour le gouvernement, pour un gouvernement déjà ébranlé, entamé, peu sûr de son lendemain, trouverait-il en lui un appui plus solide que celui qu'il lui donnerait? La question qui était posée est de celles qui ne laissent pas une assemblée dans son sang-froid. Il s'agissait pour chacun de la vertu des autres, excellente occasion de montrer la délicatesse intransigeante de la sienne propre. Cela coûte si peu cher. Cela ne coûte, en effet, qu'un ministère. Hélas! que j'en ai vu mourir, de ministères! N'est-ce pas le destin?

Cette fois pourtant, l'accident dépasse la portée ordinaire. Bien que sa politique ne se soit jamais nettement dessinée, — ce qui était impossible de la part d'un gouvernement de concentration, combinaison

nécessairement provisoire et condamnée à osciller tantôt dans un sens et tantôt dans un autre, — le ministère de M. Ribot avait eu, sur les points essentiels, une bonne et ferme attitude. Son empirisme a été intelligent et souvent courageux. Tout en ménageant les socialistes dans la forme, il leur a résisté dans le fond. Son malheur est qu'il ne s'appuyait sur aucune majorité homogène et compacte, parce que, ni avant de prendre en main les affaires, ni depuis qu'il les détenait, il ne s'était donné la peine de faire cette majorité, de la grouper, de la maintenir sous les attaques, de l'habituer à soutenir le feu parlementaire. L'action du cabinet sur la Chambre a été intermittente, parfois heureuse, presque toujours assez faible, et tout à fait nulle au dernier moment. Nous avons vu autrefois des hommes politiques, des chefs de parti, et nous prenons ce mot dans le meilleur sens, se donner une peine extrême pour former une majorité, et refuser le pouvoir jusqu'au moment où ils avaient achevé cette première et indispensable partie de leur tâche. Lorsqu'ils étaient aux prises avec une Chambre nouvelle, pleine de bonnes intentions mais aussi d'inexpérience, ils entreprenaient avant tout de faire son éducation politique, et ils n'y ménageaient ni leurs forces, ni leur temps. Optimistes quand même, — car il faut une grande provision d'optimisme, et aujourd'hui plus que jamais, pour faire de la politique, — ils ne connaissaient ni lassitude, ni découragement. Toujours sur la brèche, ils croyaient qu'il y avait toujours quelque chose à faire, même dans les circonstances les plus troublées, ou les plus désespérées. Ils étaient sans cesse au premier rang du combat. Ils finissaient sans doute par succomber, mais non pas sans laisser quelque chose après eux, car ils avaient lutté pour une idée et ils continuaient de la représenter. Si l'idée contraire à la leur avait prévalu, du moins elle aussi s'était dégagée de la lutte avec des lignes et quelquefois des arêtes nettes et distinctes. Le chef irresponsable du pouvoir exécutif, qu'il fût roi ou président, lorsqu'il se trouvait en présence d'une crise, savait ce qu'elle voulait dire et quels hommes il devait faire appeler. Un cabinet, en tombant, rendait encore service au gouvernement parlementaire. En est-il de même aujourd'hui? Bien grand doit être l'embarras de M. le Président de la République! Les orateurs qui, dans la journée de lundi dernier, ont remporté la plus stérile des victoires sont M. Rouanet, de la gauche socialiste, et M. Binder, de la droite. Le scrutin, lorsqu'on le dépouille, présente un embrouillement inextricable des noms les plus divers. Il était naturel que, sur le terrain de la vertu, tout le monde voulût occuper une place; mais il en résulte la plus fâcheuse confusion. Jamais, en demandant plus de lumière, on n'a fait plus d'obscurité. Il n'y avait pas, il ne pouvait pas y avoir de majorité à la Chambre, puisqu'il n'y avait pas de partis tranchés, de programmes opposés, de politique définie, et c'était un grand mal;

mais ce mal a encore empiré à la suite du vote de l'ordre du jour Marcel Habert-Rouanet. Peut-être sortira-t-il de là un nouveau ministère qui, après s'être livré sur les divers groupes de la Chambre à un travail d'arpentage, de pesage et de soupesage, prendra des moyennes, tirera des résultantes et aboutira à un nouveau compromis. La logique semble indiquer qu'il penchera plus à gauche, puisque la grande victoire de lundi a été remportée par les socialistes. On les connaît assez pour savoir qu'ils se feront payer très cher leurs services, et que leurs exigences ne s'arrêteront pas à moitié chemin. Nous serions surpris si la question de Carmaux, qui paraissait avoir été définitivement réglée samedi dernier, ne se trouvait pas posée à nouveau après la séance de lundi. M. Jaurès, en effet, bien qu'il n'ait pris aucune part à la dernière bataille, est appelé à en profiter grandement. On imagine sans peine quelle joie il a dû éprouver lorsque, arrivé à Carmaux où il était allé se consoler avec les grévistes de la victoire que le gouvernement avait remportée sur lui, — nous nous gardons bien de dire sur eux, — il a reçu un télégramme lui annonçant que ce même gouvernement avait mordu la poussière sous les coups du redoutable M. Rouanet, et que déjà il n'était plus. Les journaux socialistes intitulent leurs articles sur la chute du cabinet : La revanche de Carmaux.

Le ministère s'était fait beaucoup d'honneur par l'attitude qu'il a prise dans la grève de Carmaux, et par la manière dont il l'avait expliquée et défendue devant la Chambre. Il faut bien revenir sur ces incidens, puisque notre chronique embrasse une quinzaine. Au reste, parmi les choses qui paraissent déjà vieilles, à cause des catastrophes ministérielles qui se sont produites depuis et de l'intérêt momentanément exclusif qui s'y attache, beaucoup reprendront plus tard leur importance propre. Un ministère de plus ou de moins n'est peut-être pas une grande affaire, mais la grève de Carmaux restera une des pages les plus curieuses de notre histoire économique, politique et parlementaire. Les traits principaux méritent d'en être fixés : on les retrouvera d'ailleurs, avec beaucoup de précision et d'exactitude, dans le discours qu'a prononcé M. le ministre de l'intérieur. M. Georges Leygues a tracé de M. Rességuier un portrait bien différent de celui que nous avaient présenté les socialistes. M. Rességuier est un homme de soixante-quatorze ans, ancien ouvrier verrier, qui s'est élevé par son intelligence et son travail au-dessus de sa condition première, mais qui en est resté fier, ne l'a jamais oubliée, et en a conservé pour ses ouvriers, qu'il regarde comme ses collaborateurs et ses amis, des sentimens affectueux et dévoués. On lui a reproché quelquefois d'avoir fait de la politique, et, en effet, il a été républicain toute sa vie; il a été un des adversaires de l'Empire à un moment où ce régime en avait fort peu; mais il a toujours eu soin de porter son action politique en dehors de Carmaux, parce que là, dans ce milieu particulier où il avait mis

ses intérêts les plus chers, il voulait que rien ne vînt troubler les rapports de simple patron qu'il entendait conserver avec ses ouvriers. Il a fait de la politique à Toulouse, et de la meilleure; il n'a fait à Carmaux que de l'industrie. Très en avant des réformes qui n'ont été législativement réalisées que plus tard, il a spontanément et depuis longtemps créé autour de son usine toutes les institutions qui devaient améliorer le sort de ses ouvriers et assurer leur avenir. Les premiers fonds versés dans leurs caisses sortaient toujours de sa poche. Enfin il a recherché dans toute la France quels étaient les salaires les plus élevés que ses concurrens donnaient à leurs ouvriers, et, pour les siens, il les a majorés de 3 pour 100. Voilà l'homme qu'on a dénoncé comme un exploiteur égoïste et un affameur du peuple. Pendant trente années consécutives, l'harmonie la plus complète n'a pas cessé de régner dans son usine. Pas un nuage n'a obscurci la sérénité du ciel. M. Jaurès a reconnu lui-même que M. Rességuier avait été autrefois un bon patron.

Trente ans sont, en effet, un long espace dans la vie de toute une génération. Le caractère d'un homme a le temps de s'y dessiner et de s'y fixer avec des traits qui ne changent plus. Comment donc un accord qui s'était maintenu si longtemps a-t-il pu être troublé? C'est ce que M. Jaurès n'a pas dit. Il y a eu, à cet endroit de son récit, une véritable solution de continuité. Du jour au lendemain, tout s'est trouvé changé à Carmaux, sans qu'il ait expliqué cette brusque métamorphose. Heureusement, M. Leygues a été plus complet; il a fait comprendre l'évolution. Entre temps la loi de 1884 était survenue, loi excellente lorsqu'elle est bien appliquée, détestable lorsqu'elle l'est mal. Elle a, comme on le sait, créé les syndicats ouvriers. M. Rességuier s'en est-il ému? Au contraire : il a le premier conseillé à ses ouvriers de former un syndicat, et, suivant sa généreuse habitude, il a versé les premiers fonds dans la caisse qui s'ouvrait. Pourquoi se serait-il méfié? Les ouvriers et lui n'avaient-ils pas l'habitude de s'entendre toujours et sur tout? Et en effet, le bon accord s'est maintenu pendant quelques années. Puis, à la suite d'une grève des ouvriers mineurs de Carmaux, M. Jaurès a été élu député de l'arrondissement. Carmaux est devenu un des centres socialistes les plus actifs, les plus remuans, les plus surchauffés. Peu à peu, le syndicat des ouvriers verriers a été entraîné dans le mouvement qu'on s'efforçait de rendre général. La politique, avec les élémens de discorde qu'elle apporte si souvent avec elle et que M. Rességuier avait réussi jusqu'à ce moment à écarter de son usine, la politique y est entrée tyranniquement. L'œuvre de paix qui, au bout de trente ans, semblait avoir atteint l'âge de la prescription et la consécration de la durée, a été aussitôt compromise. Le syndicat a voulu être le maître, le seul maître à Carmaux, devenir le régulateur de la discipline, donner des congés ou les refuser,

embaucher les ouvriers ou les congédier, et cela à l'exclusion du patron, qui devenait un simple ouvrier comme les autres. La lutte a été vive. M. Rességuier a réclamé ses droits et annoncé l'intention de les exercer intégralement. Avec sa loyauté ordinaire, il a averti les ouvriers des conséquences de leur conduite. Il a dit par avance tout ce qu'il ferait dans telle et telle circonstance déterminée, et il l'a fait ensuite comme il l'avait annoncé. Sa seconde manière a été aussi nette que la première. La surprise a été grande quand on a vu le spectacle extraordinaire d'un patron qui se défendait. On s'était habitué à regarder le patron comme quelque chose de mou, de cotonneux, de non résistant. Lorsqu'un conflit éclatait entre un patron et ses ouvriers, sans doute le premier ne consentait pas docilement à sa ruine; il savait attendre; il usait de toutes les forces de l'inertie, jusqu'à ce que les ouvriers lui fussent ramenés par le découragement et par la faim; mais alors il se montrait trop heureux, au prix d'une transaction quelconque, de rouvrir son usine et d'accueillir tous les revenans. C'est toujours lui qui avait l'air de capituler. Avons-nous besoin de dire ce qu'il y avait, dans cette attitude, de mépris mal dissimulé pour les ouvriers? M. Rességuier a d'autres sentimens. Ayant été ouvrier, il traite ses ouvriers comme des hommes. S'il les rudoie, il les respecte. Il a la prétention d'élever leur intelligence jusqu'à la notion et à la conscience de ce que c'est qu'un contrat. Il aspire à leur inculquer, par les leçons de l'expérience, le sentiment de leur responsabilité. Quoi! les ouvriers auraient donc une responsabilité? On croyait jusqu'ici que les patrons seuls en avaient une. M. Rességuier a lutté droit contre droit, et s'il a usé largement du sien, il ne l'a jamais dépassé. Cet homme si bienveillant a montré un courage d'esprit, une résolution, une ténacité qu'on ne lui connaissait pas. Tout le monde a compris qu'il y avait à Carmaux, grâce à lui, quelque chose qu'on n'avait pas encore vu ailleurs et qui méritait grande attention. Mais comment tout cela se terminerait-il? Les uns suivaient les péripéties de l'événement avec une surprise un peu scandalisée, les autres avec sympathie, tous avec une curiosité ardente. On sortait enfin de la routine des grèves antérieures. Il y avait, cette fois, de l'inopiné, de l'inédit, de l'incertain dans le résultat. Quelque opinion que l'on eût sur M. Rességuier, il renouvelait un genre épuisé; il se montrait original; on ne pouvait pas lui refuser l'intérêt qui s'attache toujours, dans notre époque banale, à un homme qui fait preuve de caractère et de tempérament. Le mot qu'on a prêté à un ouvrier : « Nous avions cru avoir affaire à un patron, et nous sommes tombés sur un artiste, » peint assez bien la situation.

Mais une pièce de ce genre ne vaut que par le dénouement. Malgré tous les efforts qu'ont faits les députés socialistes pour prolonger la grève jusqu'à la rentrée de la Chambre, elle était, en fait, terminée au

moment où la discussion s'est ouverte. Deux fours étaient rallumés, un troisième sur le point de l'être. A force d'énergie, et, si on le veut, d'obstination, M. Rességuier avait atteint son but. Que signifiait, dès lors, la proposition d'arbitrage par laquelle M. Jaurès a terminé sa harangue? Entre autres objections contre l'arbitrage, il y en avait une plus forte que toutes les autres: c'est qu'il arriverait trop tard. Les questions soulevées par la grève sont résolues : l'arbitrage n'aurait d'autre résultat que de les remettre en cause. Il ferait croire que la grève n'est pas terminée, et elle l'est, ou du moins elle l'était au moment où M. Jaurès parlait : peut-être la chute du ministère la fera-t-elle renaître. Faut-il rappeler d'ailleurs qu'elle a été provoquée par une question de discipline, et que les questions de ce genre ne sont pas de celles que l'on peut soumettre à un arbitre?

Cet arbitrage après la grève était la surprise finale que M. Jaurès réservait à la Chambre comme péroraison de son discours. Il a pris soin, au préalable, d'énumérer tout ce que les ouvriers accepteraient et tout ce qu'ils n'accepteraient pas, puis, après avoir ainsi limité, enchaîné la liberté de l'arbitre éventuel, il s'est tourné vers le président de la Chambre et il lui a demandé d'en jouer le rôle. Qui pourrait soupçonner M. Brisson de partialité? Ne connaît-on pas sa loyauté parfaite? N'a-t-on pas confiance dans ses lumières et dans son indépendance? Son autorité n'est-elle pas universellement respectée, — en dehors du Palais-Bourbon bien entendu, car, au dedans, elle vient d'être soumise à de cruelles épreuves? Quelque inacceptable que soit, dans son principe même, la proposition de M. Jaurès, la manière habile dont il l'a présentée a jeté d'abord quelque désarroi dans la Chambre et même dans le langage de son président. Terminer la grève par une réconciliation générale, quel beau rêve! Pourquoi ne serait-il pas réalisable? Il y avait sur tous les bancs, à cette pensée, de l'émotion et de la confusion. Si on pouvait pourtant?... M. Brisson s'est levé de son fauteuil au milieu d'un silence solennel. Il a donné, en termes graves, de très bonnes raisons pour ne pas accepter la tâche qu'on voulait lui imposer; après quoi, il a conclu qu'il l'assumerait tout de même si la Chambre était de cet avis. Partagé entre sa raison et son cœur, son attitude a paru embarrassée. Heureusement, la prolongation du débat jusqu'à la séance du lendemain a laissé à M. Brisson le temps de réfléchir davantage et de s'arrêter à un parti plus ferme. Après avoir lu divers ordres du jour, parmi lesquels figurait celui de M. Jaurès, il a, cette fois, décliné nettement la mission dangereuse qu'on voulait lui confier. Oh! combien dangereuse! Quel précédent aurait créé une assemblée politique en évoquant par devers elle une cause toute privée, pour confier à son président le soin de juger entre les intérêts en présence et de prononcer d'office une sentence arbitrale! De tous les empiétemens d'une Chambre en dehors de son domaine propre, celui-

là aurait été le plus monstrueux. Il l'aurait été, s'il avait pu s'accomplir jusqu'au bout. Mais M. Jaurès méconnaissait, il affectait d'oublier la nature même de l'arbitrage, qui ne peut jamais être imposé aux parties, et qui doit être d'avance demandé par elles ou librement accepté. Il se portait fort pour les ouvriers de Carmaux qu'ils acceptaient M. Brisson pour arbitre et qu'ils s'inclineraient devant sa sentence quelle qu'elle fût; mais personne ne parlait pour M. Rességuier, et personne ne pouvait le faire. Il y a trois ans, à propos d'une autre grève de Carmaux, celle des ouvriers mineurs, une situation en partie analogue à celle-ci s'était déjà produite. M. Clémenceau, pour dénouer le conflit entre ouvriers et patrons, avait proposé à cette époque, demandé, exigé, arraché l'arbitrage. Comme M. Jaurès, il parlait au nom des ouvriers, mais il avait en face de lui, dans la Chambre même, le président du Conseil d'administration des mines de Carmaux, M. le baron Reille. Les deux parties étaient donc en présence, et l'accord avait pu se faire entre elles, séance tenante, sur l'acceptation de l'arbitrage. « Acceptez-le, disait M. Clémenceau à M. Reille, et tout sera fini. » M. Reille a accepté, et rien n'a été fini. Les ouvriers, on s'en souvient, une fois la sentence rendue, ont refusé de s'y soumettre. Ils ont manqué à la parole donnée par M. Clémenceau. Mais il faut rendre à celui-ci la justice que, dans un sentiment plus juste de la réserve que ses fonctions imposaient au président de la Chambre, ce n'est pas à lui, comme l'a fait M. Jaurès, mais au ministre de l'intérieur, président du Conseil, agissant d'ailleurs à titre privé et comme simple citoyen, qu'il confiait la mission de dénouer arbitralement le conflit. La proposition de M. Jaurès accentuait, aggravait, dénaturait celle de M. Clémenceau.

Au surplus, M. Jaurès pouvait-il se faire illusion sur la réponse de M. Rességuier si on lui proposait l'arbitrage? Il savait fort bien qu'elle serait négative. Que voulait-il donc, sinon engager la Chambre dans une démarche sans issue, compromettre son président, fausser l'institution de l'arbitrage, tout cela pour jeter aux yeux des âmes simples un peu d'odieux sur M. Rességuier dont il escomptait le refus, sans tenir compte de ce qu'il y a de cruel dans ce jeu trop longtemps prolongé qui consiste, après avoir donné un encouragement de plus aux grévistes, à leur ménager une nouvelle et plus amère déception? Le gouvernement n'a pas laissé la Chambre tomber dans le piège qui lui était tendu. Il a combattu et fait repousser l'arbitrage. Il a défendu tous ses agens. On a relevé contre quelques-uns d'entre eux un grand nombre de faits dont la plupart ont été démontrés inexacts, et dont quelques-uns seulement sont restés incertains. M. Leygues a promis de rechercher sur tous la vérité, bien qu'elle ne soit pas toujours facile à démêler. Les instructions qu'il avait données, et qu'il a lues à la tribune, avaient toujours été parfaites; elles recommandaient sans cesse

le calme, le sang-froid, le respect scrupuleux des procédés légaux. Mais s'il y a eu quelques écarts commis, est-ce donc là un crime impardonnable? Les agens sont des hommes, comme l'a dit M. Ribot. A voir les passions déchaînées sur les bancs de la Chambre, on peut se faire une idée de celles qui se sont donné carrière à Carmaux. Pendant trois mois, agens administratifs, fonctionnaires et magistrats, ont été soumis au régime d'injures, d'outrages, de calomnies, auquel les ministres à leur tour ont été en butte pendant trois jours. Qu'ils aient quelquefois perdu patience, cela est possible, et même probable. Il faut les avertir sans doute, les remettre dans la voie d'où ils n'auraient pas dû sortir, les réprimander s'il y a lieu, mais seuls M. Jaurès et ses amis peuvent les juger sans excuses. Ce sont en effet M. Jaurès et ses amis qui ont fait dégénérer un conflit originellement peu grave en une lutte politique, où s'agitaient tout ce que les préoccupations électorales apportent avec elles de troubles véhémens et d'âpres colères : si, là aussi, on poursuivait toutes les responsabilités, les leurs seraient les premières en cause.

L'interpellation sur Carmaux était donc bien terminée, et la grève paraissait l'être du même coup : on n'oserait plus répondre qu'elle le soit encore maintenant. Le gouvernement qui avait, au milieu des séances les plus orageuses et les plus passionnées, guidé la majorité jusqu'à son vote final, a été, nous l'avons dit, renversé le surlendemain. Le vote de la Chambre subsiste, et on ne voit pas trop comment il serait possible de l'effacer. Et d'ailleurs, aujourd'hui comme hier, l'arbitrage n'a plus d'objet. Il en a même moins que jamais, car M. Rességuier a annoncé l'intention d'allumer le quatrième et dernier four de son usine, four qui ne fonctionnait pas avant la grève, afin de pouvoir embaucher deux cents ouvriers de plus. Qui sait pourtant ce qui se passera à Carmaux à la suite de la nouvelle que le ministère Ribot a succombé? Tout ne sera-t-il pas remis en question? Les grévistes ne voudront-ils pas attendre le cabinet de demain? Qui sait s'ils n'auront pas quelque chose de mieux à obtenir de lui? Les inquiétudes qui se manifestent déjà de ce côté augmentent encore la gravité d'une crise que rien n'explique, que rien ne justifie. Qu'adviendra-t-il du budget qu'il serait si urgent de discuter? Qu'adviendra-t-il du traité de Madagascar qui vient d'être publié et qu'il serait si important de voir expliqué et défendu par les ministres qui l'ont conclu? Jamais crise n'a été plus inopportune, et n'a jeté plus d'ombres sur l'avenir immédiat. Nous dirons dans quinze jours quel en aura été le dénouement.

On aime à se détourner un moment de l'arène bruyante de la Chambre des députés pour parler des spectacles bien différens qu'a offerts le centenaire de l'Institut. Il y a plus longtemps que nous

avons des académies, mais il y a un siècle qu'elles ont été réunies en un faisceau qui porte le nom d'Institut de France. Cette création unique au monde correspond à cette idée si juste, que l'esprit humain est un sous ses manifestations multiples, et que les lettres, les sciences, les arts, se prêtent un mutuel appui lorsqu'ils se rapprochent dans une synthèse où ils trouvent plus de force, de profondeur et d'éclat. De toutes les institutions issues de la Révolution française, il n'en est aucune qui ait, si on nous permet le mot, aussi bien réussi que l'Institut, ni qui ait rendu de plus grands services. Célébrer son centenaire était chose naturelle et presque nécessaire. Il y avait là, pour l'Institut, une occasion précieuse d'appeler à lui, en un jour de solidarité universelle, ses associés étrangers et les correspondans qu'il a en province et dans le monde entier. La plupart ont répondu à cet appel, et jamais peut-être Paris n'avait réuni un aussi grand nombre d'hommes distingués ou éminens dans les genres les plus divers. Il en est venu d'Angleterre, il en est venu d'Allemagne, il en est venu d'Italie, il en est venu de partout. Un même sentiment les animait, l'amour du vrai et du beau, et la sympathie que la France inspire et qu'elle mérite pour les initiatives intelligentes prises par elle et pour les succès qu'elle a remportés au profit de tous.

Cette fête de l'esprit humain a eu, dans sa simplicité, un véritable caractère de grandeur. Elle a duré plusieurs jours, elle a traversé plusieurs phases, mais c'est peut-être dans la réunion de la Sorbonne qu'elle a revêtu le caractère le plus élevé. M. le Président de la République, entouré du Corps diplomatique, avait tenu à y assister. Une foule brillante se pressait dans l'amphithéâtre au delà duquel l'admirable fresque de M. Puvis de Chavannes semble découvrir sous un ciel éclatant un horizon infini. M. Gréard, vice-recteur de Paris, avait tout organisé avec un tact parfait. M. Ambroise Thomas, qui est cette année président de l'Institut, a ouvert la séance par un discours éloquent et sobre ; puis il a donné la parole à M. Jules Simon, et quel autre mieux que celui-ci pouvait, en traits larges et fermes, raconter l'histoire de l'Institut, remonter à ses origines, faire assister à sa création, rappeler tout ce que nous lui avons dû depuis cent ans ? Son discours survivra à la circonstance qui l'a provoqué. Ce siècle qui s'achève y trouvera l'énumération de ses gloires les plus pures et de ses travaux les plus féconds ; il y a là comme un testament à l'adresse de la postérité, si on peut donner le nom de testament à ce qui est pardessus tout une œuvre de vie. Il était difficile de succéder à M. Jules Simon ; M. le ministre de l'instruction publique a montré de nouveau, dans cette épreuve, la souplesse et la vigueur de talent qu'on avait admirées déjà aux obsèques de Pasteur. Il a dit à son tour ce qu'il y avait à dire sur l'inspiration d'où est sorti l'Institut, sur l'étroite intimité de toutes les manifestations de l'intelligence humaine, sur le sur-

croît de puissance et de lumière qu'elles trouvent dans leur rapprochement. L'auditoire a éclaté en applaudissemens unanimes. Que pouvait-on ajouter à cette belle solennité? Une représentation des chefs-d'œuvre de notre théâtre, interprétés à la Comédie-Française par nos meilleurs artistes, s'est terminée par la lecture de beaux vers, pénétrans et harmonieux, de M. Sully Prudhomme. Ce poète de l'âme sait aussi parler aux foules assemblées par une grande idée. Enfin, l'Institut, par une belle journée d'automne, s'est transporté à Chantilly, et M. le duc d'Aumale, directeur de l'Académie française, l'a reçu dans ce château qu'il lui a si généreusement donné. N'est-ce pas, comme l'a dit M. Gaston Boissier, le plus beau legs qui ait jamais été fait? Tout a une fin. Après quatre jours, la célébration du centenaire de l'Institut s'est terminée, mais le souvenir en restera. Les écrivains, les savans, les artistes les plus illustres s'y sont rencontrés, oubliant les frontières qui les séparent les uns des autres, pour habiter en commun les *templa serena* où ils servent tous le même idéal. Une telle fête fait moins de bruit et remue moins de matière qu'une Exposition universelle, mais elle est à tous égards plus rare, et peut-être est-elle aussi plus bienfaisante pour l'avenir de l'humanité.

Les affaires d'extrême-Orient ont pris depuis quelques jours meilleure tournure, et l'on peut enfin espérer que l'évacuation du Liao-Tung par le Japon se fera à une date prochaine. La France, la Russie et l'Allemagne en avaient obtenu la promesse, mais on sait qu'en fait d'évacuation une promesse peut rester longtemps sans se réaliser, et la première condition pour lui donner un commencement d'efficacité est d'attribuer à son exécution une date fixe. Les négociations entre les trois puissances occidentales et le Japon ont duré assez longtemps; elles viennent enfin d'aboutir, au moment même ou au lendemain du jour où une révolution de palais s'est produite à Séoul, avec des circonstances restées obscures, qui ont causé en Europe une émotion mêlée d'inquiétude quand on a su que la reine avait été assassinée. La reine de Corée passait pour intelligente et résolue; elle avait une grande influence sur son mari, d'un caractère plus faible que le sien. Le père du roi conspirait contre son fils, qu'il désirait remplacer. Comme il arrive toujours dans des pays plus ou moins livrés à l'anarchie, les deux partis cherchaient à l'étranger un concours et un appui, la reine du côté de la Chine, et le père du roi du côté du Japon. Cette situation connue devait inspirer des doutes au sujet des intrigues japonaises qui, très actives et, comme on le voit, peu scrupuleuses en Corée, ne faisaient pas pressentir dans le voisinage de ce pays des intentions conciliantes. Mais peut-être aussi le Japon eût-il voulu asseoir solidement et à tout prix sa prépondérance en Corée avant d'abandonner le Liao-Tung. Quoi qu'il en soit, il a pris vis-à-vis des

trois puissances l'engagement de procéder à l'évacuation de la péninsule aussitôt après le paiement d'une indemnité de 30 millions de taëls qui viendra s'ajouter à celle que la Chine a déjà consentie. D'après les dispositions prises par celle-ci, et les facilités qui lui ont été données, le versement de l'indemnité aura lieu à la fin de janvier : c'est donc à ce moment, ou au plus tard au commencement de février, que l'évacuation aura lieu.

La Russie, l'Allemagne et la France, auxquelles l'Espagne est aussi venue se joindre, ont donc mené à bonne fin l'œuvre diplomatique qu'elles avaient entreprise, et confirmé le premier succès qu'elles avaient déjà obtenu. Il semble que toute l'Europe devrait accueillir avec satisfaction un fait de cette nature. L'Angleterre, toutefois, a montré plutôt de la mauvaise humeur, et quelques-uns de ses journaux, le *Times* en particulier, manifestent encore des appréhensions qu'il est difficile de partager. Le *Times* a lancé il y a quelques jours la nouvelle à sensation que la Russie aurait fait avec la Chine un traité contre lequel il s'empressait de protester : elle aurait obtenu le droit de construire directement un chemin de fer à travers la Mandchourie, de Nertchinsk à Vladivostock, et d'y rattacher, à la hauteur de Tsitsikar, un embranchement qui viendrait aboutir à Port-Arthur. Là, elle aurait encore obtenu le droit d'ancrage pour sa flotte, sans parler d'autres avantages commerciaux d'autant plus menaçans qu'on ne les énumère pas, le tout sous la seule réserve que la Chine pourrait racheter les lignes ferrées au bout de vingt-cinq ans, à un prix à débattre ultérieurement. Nous souhaitons que la première partie de la nouvelle du *Times* soit exacte, et que la Russie puisse, en effet, pousser en droite ligne son chemin de fer transsibérien jusqu'à Vladivostock ; quant au reste, il mérite confirmation. La dépêche du *Times* n'a d'ailleurs pas tardé à être démentie, et le journal de la Cité se montre maintenant un peu plus rassuré, personne n'ayant consenti à partager ses craintes. Le seul fait certain est que le Liao-Tung sera évacué dans trois mois, et que notre diplomatie a utilement contribué à cette précieuse garantie du maintien de la paix en extrême-Orient.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

DERNIER REFUGE

PREMIÈRE PARTIE

... un amour taciturne et toujours menacé.
A. DE VIGNY.

I. — CHEZ LES AUTRES

Des roses partout : elles grimpaient aux chambranles des portes ; elles écrasaient les cheminées, épanouies en gerbes somptueuses dans les vases, ou semées à même sur les tablettes ; elles fleurissaient les cadres des grandes glaces froides, montaient aux branches des lustres, s'entre-croisaient aux plafonds en molles guirlandes capricieuses, emplissant de leur odeur lourde l'hôtel entier, dont leur grâce voilait le luxe criard. Sous l'éclat d'une profusion de lumière électrique adoucie par des transparens, elles prenaient des tons faux et charmans, leur rouge velouté s'assombrissant parfois jusqu'au noir, ou leurs blancheurs se faisant livides, comme mourantes. Leur parfum triomphait, dans cette pesante chaleur d'une orageuse soirée de juin, qui les fanait très vite ; leurs pétales, pleuvant sur les invités, jonchèrent bientôt les tapis, pareils aux larges flocons d'une neige bariolée et fantastique. Cette originale décoration était une idée de Mme de Venado, qui recevait, pour la dernière fois de la saison, dans son vaste hôtel de la rue de Marignan, le monde mêlé qu'elle avait réussi à attirer chez elle pendant l'hiver. Tombés à Paris deux ans

auparavant, du Brésil ou de la République Argentine, on ne savait pas au juste, mais en tout cas de l'Amérique du Sud, les Venado, qu'on disait immensément riches, n'avaient pas eu de peine à former un noyau de dîneurs, de valseurs, auxquels s'étaient agrégés peu à peu des artistes, des gens de lettres, des mondains, des déclassés, amenés par la curiosité, l'intérêt ou le désœuvrement. Ils achetèrent des tableaux, ils commandèrent des bustes, ils firent chanter des divettes, ils donnèrent des dîners où défilaient des plats exotiques, des bals en travestis où s'étalèrent leurs pierreries; ils firent imprimer dans les journaux du boulevard la liste de leurs invités suivie de complimens pour leur propre « bonne grâce », et en quelques mois leurs salons devinrent un centre recherché, capable de donner à des esprits un peu naïfs l'illusion du monde et celle de l'élégance. Ce soir-là, leur fête devait être un éblouissement : ils avaient lancé cinq cents invitations, en sorte que les gens se pressaient, se bousculaient, s'étouffaient les uns les autres : ce qui constitue le plus éclatant succès que puisse convoiter une maîtresse de maison; ils avaient convoqué des acrobates, des comédiens, des chanteurs, triés parmi les « attractions » de l'année, qui exécutaient leurs habiletés sur une petite scène dressée dans le salon principal, tandis que dans les autres pièces la foule circulait tant bien que mal, envahissant jusqu'au fumoir où de vieux messieurs avaient tenté vainement de s'installer à des tables de jeux, remplissant la vaste véranda, débordant dans les allées du jardin ou sur l'étroite pelouse au milieu de laquelle miroitait un jet d'eau lumineux.

Énorme, le corsage ruisselant, portant sur elle tout ce qu'elle pouvait de soie, de dentelles, de bijoux, Mme de Venado recevait l'hommage de chaque arrivant, répondait de sa voix forte, gutturale, comme graissée par son accent, en s'éventant avec des minauderies d'un autre continent, tandis que son mari, long, maigre, triste, l'air ennuyé, le teint jaune, s'inclinait en des révérences mécaniques.

Quoique l'hôtel fût plein, la foule arrivait encore; et cette foule constituait un des plus bizarres mélanges de types, de races, de castes qu'on pût voir.

Il y avait d'abord les Américains du Sud : des hommes au teint olivâtre, aux cheveux de jais, aux membres grêles, portant à leurs boutonnières d'énormes fleurs ou de chimériques décorations, indolens et graves, dont quelques-uns, mêlés sans doute aux drames politiques qui là-bas précipitent les empires et les républiques, conservaient des airs sombres de tyrans détrônés ou de vagues allures suspectes de conspirateurs; tandis que les jeunes femmes et les jeunes filles, adorablement belles, ravissaient

les regards par la blancheur nacrée de leurs épaules, par l'éclat de leurs grands yeux chargés de flammes foncées et de leurs merveilleuses chevelures noires, où, pareils à des rubis incendiés de lumière, luisaient des fleurs rouges. Marquées du sceau commun de leur race, ces figures étrangères paraissaient se ressembler entre elles; elles formaient comme un fond sur lequel se détachaient des figures mieux diversifiées de Parisiens, spirituelles et narquoises, ou fatiguées et maussades, ou tranquilles et hautaines, ou parfois louches, ombrageuses, inquiétantes, labourées d'envie, de vices ou d'ambition. C'était à ceux-là surtout, aux Européens, aux civilisés, que Mme de Venado réservait son plus aimable accueil. Elle eut des minauderies à n'en plus finir pour Pierre Villard, le dramaturge, élu depuis peu à l'Académie, qui se glissait parmi les groupes avec une souplesse de couleuvre; elle retint un long moment le peintre Durocher, tout fluet, asthmatique et timide, amené là par une énorme femme dont il semblait la poupée, qui le poussait et le maniait comme un objet; elle rit bruyamment d'un mot que, pareil à un clown qui fait son entrée par un saut périlleux, lança dès son arrivée le journaliste Landry, en s'inclinant si imprudemment que son monocle en tomba; elle gloussa et caqueta de son mieux avec des savans, des financiers, des sénateurs, des députés, des bohèmes, des ratés, tous plus ou moins célèbres, venant seuls ou flanqués de femmes tantôt despotiques et triomphantes, tantôt effacées et soumises. Eux cependant, après avoir reconnu d'un coup d'œil le monde où le hasard les poussait, s'étonnaient une seconde de se voir entourés de tant de figures exotiques, cherchaient la main à serrer, un coin où l'on pût respirer, un fauteuil où l'on pût choir, pour causer entre eux de leurs affaires ou poursuivre leurs préoccupations, en applaudissant du bout des doigts les divettes.

En ôtant son léger pardessus au vestiaire, où parvenaient l'odeur des roses, des bouffées de musique, des murmures de voix, Martial Duguay sentit, à l'indéfinissable frisson qui lui serra le cœur, que cette soirée lui serait douloureuse. Aussi, dès le seuil du premier salon, eut-il un de ces regards trop expressifs, comme il lui en échappait quelquefois, qui alla se briser contre un paysage de Durocher. Il s'inclina devant Mme de Venado, dont les épaules ruisselaient comme si la chaleur les eût fondues, trouva les paroles qu'on ne peut se dispenser de dire, reçut l'immuable révérence du maître de la maison; et déjà son œil inquiet furetait plus loin, dans l'enfilade des salles, parmi la foule des visages étrangers ou connus.

Martial Duguay n'était pas de ceux qui peuvent passer inaperçus, dans quelque milieu qu'ils se trouvent. Avant même

qu'on connût son nom, sa personne attirait les regards. De haute taille, svelte, robuste, il avait dans sa démarche, dans ses allures, dans ses moindres gestes, quelque chose de tranquille à la fois et de fort qui, d'emblée, le séparait de la moyenne agitée, perplexe et falote. On ne pouvait le trouver beau, avec ses traits irréguliers, comme enlevés à grands coups nets d'ébauchoir, ayant un caractère par trop tourmenté, qu'accentuait encore l'éclat de ses yeux bruns, sous des sourcils épais qui se rejoignaient presque et le pli de sa lèvre forte, dédaigneuse, volontiers ironique, ombrée d'une lourde moustache relevée en crocs, noire et plutôt dure, du même noir que ses cheveux taillés en brosse, très court. Son teint bistré l'eût peut-être fait prendre pour un de ces Brésiliens ou de ces Argentins auxquels il allait se mêler, s'il n'eût eu la solide carrure, plus lourde, d'un homme du Nord. Quelques marques de petite vérole achevaient de le singulariser. Mais ce qui frappait le plus en lui après un court examen, c'était l'air fermé qu'il donnait à son visage expressif, le masque de froideur qui semblait comme posé sur ses traits si mobiles, une retenue, en un mot, qui, par son évident désaccord avec l'ensemble de la physionomie, trahissait un effort constant d'énergie en même temps qu'elle éveillait des idées de mystère.

Comme il essayait d'avancer dans le premier salon, Landry, qui causait avec une délicieuse Brésilienne, le salua de la main, en murmurant :

— C'est Martial Duguay!

La jeune femme le suivit un instant de ses yeux de velours, qu'elle ramena bientôt sur son interlocuteur, en demandant d'un ton de curiosité indifférente :

— Qu'est-ce que Martial Duguay?

Un peu étonné d'avoir manqué son effet, Landry s'écria :

— Comme on voit que vous êtes étrangère, madame! Martial Duguay est l'une de nos illustrations. Et il est aussi une des figures les plus singulières de cette fin de siècle. Figurez-vous une espèce de sorcier...

A ce mot de sorcier, les yeux noirs devinrent plus attentifs, tandis que Landry expliquait :

— Un sorcier comme il y en avait au xve siècle en Italie, comme les Léonard de Vinci ou les Pic de la Mirandole. Oh! de très grands sorciers qu'on n'a pas brûlés, mais qui secouaient l'arbre de la connaissance à en faire tomber toutes les pommes! Eh bien! M. Duguay est de leur race. Il est versé dans toutes les sciences. Il est artiste : musicien, peintre, que sais-je? Prestidigitateur aussi, car il fait des tours de cartes mieux que feu Robert Houdin. Il doit posséder des secrets merveilleux, et d'abord celui

de l'éternelle jeunesse. Voyons! quel âge lui donneriez-vous?

La jeune femme chercha du regard Martial, qui n'avait pas encore réussi à fendre la foule, et répondit sans hésitation :

— Vingt-six ans?

— Dix de plus, madame, pour le moins. Et il a derrière lui une vie dont le labeur aurait usé plusieurs hommes. Une belle vie, d'ailleurs. Il est parti de rien. Son père était un simple artisan, un charpentier, je crois, dans je ne sais quelle petite ville du Nord. Il a fait ses études en gagnant sa vie. A vingt-cinq ans, il était célèbre, et depuis...

Le journaliste oubliait la complète ignorance de sa voisine, qui, pour se renseigner, dut l'interrompre...

— Mais... qu'a-t-il fait pour devenir célèbre?

— Des inventions.

Les yeux noirs, quoiqu'un peu déçus, — car ils s'attendaient, sans doute, à entendre parler d'œuvres plus accessibles, — demandaient des détails. Landry continua :

— Oui, madame, Duguay est un inventeur comme Edison, Raoul Pictet et quelques autres. Un type d'hommes qu'on ne connaissait guère autrefois, et qui est bien d'aujourd'hui. Un inventeur est un savant qui ne fait pas de la science pour elle-même seulement, mais qui en cherche les applications. Celui-ci en a trouvé d'extraordinaires, je vous assure. Si je ne craignais de vous ennuyer, je vous expliquerais sa machine...

Aussitôt qu'il s'agit de machines, les yeux noirs cessèrent d'écouter : ils restaient définitivement détournés de Martial Duguay, qui circulait avec peine à travers la foule, en promenant autour de lui ce regard fureteur, inquiet, dont il s'était mis dès son entrée à fouiller les salons. Peu à peu, il cessait de surveiller son visage : la mobilité passionnée en reflétait maintenant toutes les impressions; une tristesse s'étendait sur son front, — presque visible, pareille à ces ombres qu'on voit monter et flotter dans l'air par les jours où le ciel menace. Et l'on eût dit que ses yeux errans, à force de chercher parmi les figures, ne distinguaient plus; car il négligea de répondre à plusieurs salutations qu'on lui adressait du regard et du geste.

— Bonjour, monsieur Duguay!

Une main se tendit : celle d'un gros homme à face rougeaude, à l'air vulgaire et malicieux, au nez violet coiffé de lunettes teintées qui abritaient des yeux pervers, trop clairvoyans, chargés de vice, d'ironie et de méfiance. Martial réprima un mouvement d'humeur, serra la main offerte, et répondit :

— Bonjour, monsieur Levolle!

Il ne semblait pas disposé à poursuivre l'entretien ; mais une

poussée de la cohue qui se pressait vers le grand salon, où venait d'apparaître, sur l'estrade, la chanteuse à la mode, le refoula dans un angle. Il se trouva comme emprisonné par son interlocuteur dont le gros ventre lui barrait le passage. Le tenant donc à sa merci, M. Levolle commença :

— Savez-vous que vous êtes un sphinx, cher monsieur?

Duguay ne put réprimer un léger tressaillement.

— Moi? commença-t-il. Hé! grand Dieu...

Sans lui laisser le temps de se récrier, l'autre répéta :

— Oui, un sphinx, un véritable sphinx...

Il le tenait sous son regard perspicace, observant la nuance de l'embarras qu'il provoquait. Après un instant d'arrêt, il reprit :

— On se demande...

Il s'arrêta de nouveau deux ou trois secondes, fouillant de ses petits yeux indiscrets les grands yeux francs, effarés, que Duguay n'osait détourner.

— Oui, on se demande, continua-t-il lentement, comment vous vous y prenez pour faire chaque jour une invention nouvelle, en passant toutes vos nuits dans le monde?

Duguay sourit, comme si la sottise de cette question l'eût rassuré.

— Vous savez bien, répondit-il, que je ne fais pas tous les jours une invention nouvelle et que je ne passe pas non plus toutes mes nuits dans le monde.

Levolle éclata d'un rire épais :

— Oh! fit-il, j'aime à croire que vous en passez bien quelques-unes autrement! C'est une façon de parler, vous comprenez! Ce qu'il y a de sûr, c'est que moi, qui ne sors pas beaucoup, je vous rencontre partout où je vais, et Berthemy, mon associé, qui sort davantage, faisait l'autre jour, pour son compte, la même remarque. Dame! on vous observe, n'est-ce pas? Les gens en vue ne peuvent pas passer inaperçus. Et puis, moi, je m'étais toujours figuré les savans comme des ours. Et vous n'êtes pas un ours, vous, pas du tout. Ou du moins vous ne l'êtes plus. Car il n'y a pas longtemps que vous courez comme cela les salons.

Martial crut devoir s'excuser de sa mondanité.

— Il y a un engrenage... balbutia-t-il.

— Oui, oui, il y a un engrenage, c'est vrai; et vous y êtes pris. Ah! ah! Et vous trouvez cela charmant, n'est-ce pas? Voyons, avouez que c'est charmant!

Du geste, il désigna la foule, en se retournant à demi.

— De la petite musique, pas fatigante, un bon buffet, des tas de jolies femmes, des bras, des épaules, des gorges tant qu'on en veut... C'est délicieux!

Puis, surprenant le regard quêteur de Duguay.

— Vous cherchez quelqu'un?

Impatienté, Martial répondit, presque brutalement :

— Mais non, je ne cherche personne.

— Ou bien, vous voulez entendre cette demoiselle? Allons l'écouter : je suis sûr qu'elle chante de jolies polissonneries. J'adore ça, moi. Vous aussi, n'est-ce pas?

Il se mit en mouvement. Duguay se hâta d'en profiter pour se séparer de lui; mais il ne réussit à le quitter que pour une autre rencontre, qui parut aussi le contrarier : au moment où il se détournait de Levolle, il se trouva en face d'une grande et belle femme, très blonde, au profil régulier comme une des beautés professionnelles d'outre-mer, mais d'une dureté impérieuse qu'accentuait l'éclat inquiétant du regard, au décolletage triomphal qui montrait une chair encore fleurie, bien qu'un peu mûre. Elle l'interpella avec un léger accent anglais.

— Ah! monsieur Duguay, on vous rencontre enfin! Qu'est-ce que vous devenez donc? On ne vous voit plus nulle part.

Cette observation contredisait si bien la précédente, que Martial ne put s'empêcher d'en sourire. Elle était, du reste, également juste : il sortait beaucoup, mais ne fréquentait plus les milieux où il rencontrait autrefois Mme Waters.

— C'est vrai, madame, répondit-il, sans savoir dissimuler sa gêne, qu'il y a longtemps que je n'ai eu le plaisir...

Il laissa sa phrase en suspens, tandis qu'elle reprenait, en agitant son éventail d'un geste un peu énervé, avec, dans la voix, une nuance de mélancolie qu'elle ne chercha pas à dissimuler :

— Il paraît que nous ne voyons plus le même monde. Pour nous réunir, il fallait bien les hasards de l'*olla-podrida* de Mme de Venado.

Elle jeta un regard circulaire et dédaigneux sur la foule; puis ramenant sur lui ses yeux clairs, d'un bleu de lin, qui s'adoucirent un instant, elle demanda :

— Pourquoi donc ne venez-vous plus me voir?

A cette question directe, il se troubla tout à fait :

— Vous savez bien, madame, fit-il en hésitant, que je suis extrêmement occupé.

Elle ferma son éventail, d'un coup sec, et se mit à en tapoter la paume de sa main gauche :

— Oh! dit-elle, je sais bien que vos occupations vous laissent des loisirs, car on voit à chaque instant votre nom dans les échos mondains des journaux. Il y a deux ans, vous passiez pour un sauvage, et pourtant vous veniez quelquefois causer avec moi. Maintenant que vous êtes un mondain, je ne vous vois plus. Savez-

vous que, de tout l'hiver, vous n'êtes venu qu'une fois chez moi, une seule ?

En ce moment, l'expression de Duguay changea ; il venait enfin de *la* distinguer, dans un groupe dont une dizaine de personnes le séparaient. Et, rassuré par *sa* présence, mais inquiet d'ignorer qui l'entourait, de ne pas entendre ses paroles, et craignant tout à coup qu'elle ne souffrît de le voir d'abord auprès d'une autre femme, il eut un léger frémissement qui n'échappa point à son interlocutrice. Celle-ci, avertie par une intuition que quelque sentiment violent l'agitait et le distrayait d'elle, voulut surprendre la direction de ses yeux. Mais déjà, par instinct de défense, il les tournait d'un autre côté, avec cette peine nouvelle d'abandonner le regard qui venait de rencontrer le sien. Et il dit, trop précipitamment :

— Il faut m'excuser, madame : j'ai eu vraiment un hiver très laborieux. Mais j'irai vous demander mon pardon, si vous voulez bien le permettre. C'est toujours le mardi ?

— Je n'ai plus de jour : venez quand même, je vous en prie.

Pressé d'en finir, il demanda :

— Demain ?

Elle se hâta d'accepter.

— C'est cela, demain. Je serai chez moi toute l'après-midi. A demain donc !

Elle passa, le laissant perplexe, aux regrets déjà de cet engagement pris à l'étourdie, pour se libérer, qui dérangerait peut-être d'autres plans.

Maintenant, il fallait *la* rejoindre, à travers ces inconnus qui dressaient entre *elle* et lui le mur de leur indifférence. Martial, d'abord, observa si quelque fâcheux se trouvait dans son voisinage. Il n'en aperçut aucun, sauf Levolle, plus loin, dont il redoutait sans raison précise les soupçons. Pourtant, comme le gros homme ne semblait pas s'occuper de lui, il surmonta son hésitation, et se rapprocha, avec cette émotion poignante et indéfinissable qu'il éprouvait chaque fois qu'il *l'*apercevait où que ce fût, chaque fois qu'il allait entendre le son de *sa* voix. *Elle* se tourna vers lui, la main tendue, avec un sourire vite éteint dont il sentit pourtant la caresse. Et il s'inclina cérémonieusement, en prenant sa main. Puis, ce furent les phrases banales qu'on échange en se rencontrant :

— Vous allez bien, madame ?

— Très bien, je vous remercie.

— Et Jacques ?

— Très bien aussi.

— M. Berthemy vous accompagne ?

— Naturellement. Les Venado sont de ses cliens. Il est là.

En effet, Berthemy venait d'aborder Levolle.

— Je vais le saluer, dit Martial, qui souffrait de ne pouvoir échanger avec l'aimée que ces phrases insignifiantes et craignait déjà que leur colloque fût remarqué.

Il s'éloigna d'elle, l'abandonnant à ces étrangers, à ces inconnus, à ces indifférens, qui pouvaient plus librement que lui écouter la musique de sa voix et caresser des yeux la beauté de ses épaules.

Plus âgé de quelques années que Martial Duguay, Berthemy semblait son vivant contraste. De taille moyenne, mais extrêmement bien prise, la tête petite, les mains longues, les gestes sûrs et savans, il donnait une impression de distinction fine, rare, presque aristocratique. Avec son visage un peu bilieux, encadré de cheveux coupés à mi-longueur qui commençaient à peine à grisonner et d'une barbe déjà toute blanche, taillée en pointe, avec son front haut et calme, avec le regard aigu, tranquille, perspicace, de ses yeux gris froid, on l'aurait pris pour un ancien officier ou pour un diplomate plutôt que pour un homme d'argent. Sa parole, brève, affirmative, tranchante, révélait les certitudes d'un esprit ferme : quelque sujet qu'il traitât, il s'exprimait avec une clarté parfaite et parfaitement sobre, gardant jusque dans les discussions les plus vives un sang-froid que peu d'hommes possèdent. Rien ne l'étonnait. Jamais il ne perdait la mesure. Peu de gens le connaissaient, mais tous s'accordaient à voir en lui « un homme très fort ». De fait, il était de ces êtres qui prennent la vie pour ce qu'elle vaut ou pour ce qu'elle a l'air de valoir, lui demandant tout ce qu'elle peut rendre en biens positifs, en plaisirs directs, en jouissances immédiates, sans jamais tendre leur désir vers un but inaccessible, ni se préoccuper des régions inconnues qui s'étendent au delà de leur rayon visuel. Son grand-père avait été un de ces rêveurs pratiques comme notre siècle en a connu plus d'un, qui conciliaient les spéculations d'une philosophie vaguement mystique avec celles d'entreprises hardies, et que les utopies du saint-simonisme ne gênèrent point dans la conduite de leurs affaires. Son père, dégagé des songes humanitaires, avait élargi, sous le second Empire, la fortune commencée sous Louis-Philippe, pour la voir s'écrouler presque entièrement dans la catastrophe de 1870. Une mort prématurée empêcha le chef de la famille de la reconstituer, et laissa, en 1876, à un jeune homme de vingt-trois ans, la lourde direction de la Banque mobilière franco-étrangère, atteinte dans son crédit, menacée dans plusieurs de ses entreprises. Dès ce moment, la vie d'Alexandre Berthemy fut absorbée par les affaires.

Son mariage, contracté dix ans plus tard, en fut une, et non la moins habile : car l'orpheline qu'il épousa, Geneviève de Croix, lui apportait en même temps qu'une belle dot et le charme de sa beauté, des alliances et des relations avec un monde qui jusqu'alors l'avait tenu en suspicion. Elle inaugura donc, dans l'existence de son mari, une phase nouvelle, très brillante, qui aurait pu être heureuse s'il n'y avait eu, entre elle et lui, la distance irréductible qui sépare les êtres de sentiment des hommes de proie. Aucune intimité ne s'établit entre les deux époux, même après la naissance de leur unique enfant. Toujours égal à lui-même, Berthemy demeurait dans sa famille ce qu'il était dans ses bureaux : il traitait sa femme comme un employé supérieur, avec beaucoup d'égards, mais sans jamais lui laisser croire qu'elle fût indispensable; il traitait son petit garçon, qui venait d'accomplir sa sixième année, avec la bienveillance hautaine qu'il témoignait à ses commis, auxquels il inspirait une crainte nuancée d'un certain attachement respectueux. Il ne leur demandait point d'affection et paraissait ne leur en vouer aucune : sa vie semblait exclusivement une lutte très âpre avec les autres au profit de soi-même et des siens, envers lesquels il croyait remplir tous ses devoirs s'il leur donnait le luxe et la richesse. Merveilleusement outillé pour cette guerre où il n'avait jamais subi de revers, Berthemy avait cependant un défaut qui aurait pu lui nuire : il s'exagérait sa connaissance des hommes; en sorte que, quand il s'était trompé sur quelqu'un, ce qui lui arrivait souvent, il persévérait dans son erreur avec une aveugle ténacité. C'est ainsi qu'il prenait son associé, M. Levolle, pour un galant homme, — « malgré les apparences », disait-il, — et qu'il se faisait de Martial Duguay l'idée banale et traditionnelle que les gens d'affaires et les gens du monde se font des savans, sans prendre la peine de la corriger par aucune restriction plus sagace ou plus fine.

En ce moment, Levolle, désignant Duguay d'un clignement d'yeux et faisant allusion à l'affaire qu'ils cherchaient à nouer ensemble, lui demandait :

— Eh bien! ça marche?

Berthemy fit un geste d'incertitude :

— J'ai vu Duguay il y a trois jours, répondit-il; je le reverrai demain. Je l'éperonne de mon mieux. Mais, vous le connaissez, ce diable d'homme est indécis comme il n'est pas permis de l'être. Il manque toujours quelque chose à sa découverte.

— Voilà pourtant trois ans qu'elle est sur le point d'aboutir! fit Levolle.

— Sur le point, comme vous dites. Et notez qu'il s'agit de points... électriques, de choses presque inconcevables!

— Vous croyez vraiment qu'il ne s'agit que de cela?

Levolle prit un air mystérieux, qui intrigua Berthemy :

— Que voulez-vous qu'il y ait d'autre?

— Je ne sais pas, je ne sais rien. Mais je trouve qu'il a beaucoup changé, Duguay, depuis le jour où il vint nous entretenir de son *scopophore*. Il ne parlait alors que de son invention, il en avait la tête remplie, il touchait au but, il allait l'atteindre. Le *scopophore* était une espèce de personne vivante : on eût dit qu'il l'aimait jusqu'à l'idée fixe. Maintenant, on dirait que le mot le met mal à l'aise. Tenez! c'est comme si l'on parlait d'une ancienne maîtresse à un homme qui en a changé...

— Vous croyez qu'il chercherait autre chose?

— Je ne dis pas cela! Mais... il y a autre chose au monde que l'électricité, même pour un inventeur. Je vous ai souvent dit que je me méfiais de ces affaires qui dépendent exclusivement d'un homme : car la vie est pleine d'imprévu, et celui-ci même...

— Oh! interrompit Berthemy, avec celui-ci, la part d'imprévu est aussi minime que possible. Il est d'un équilibre admirable et tout à son affaire. Inventer est sa fonction naturelle : il l'accomplit sans le moindre effort, sans penser à autre chose. Je n'imagine vraiment pas ce qui pourrait ralentir une production comme la sienne. Quand on sait que pendant beaucoup d'années une source a produit un certain nombre de litres d'eau à la minute, on n'a nulle raison de craindre qu'elle tarisse, on peut en entreprendre l'exploitation. Il en est tout à fait de même avec Duguay. Vous pouvez être sûr qu'il ne cessera pas de travailler avant la vieillesse : le travail est sa passion. Je parie qu'il n'en a jamais eu d'autre. Il doit ignorer même l'ambition.

Comme Martial s'approchait d'eux, Berthemy l'interpella :

— Voyons, Duguay, est-ce que je me trompe? Nous parlons de vous : je prétends que vous n'avez aucune ambition, est-ce vrai?

— C'est vrai.

Berthemy se retourna vers Levolle :

— Vous voyez bien que je devine toujours juste.

Le gros homme haussa ses larges épaules en s'écriant, avec son habituelle vulgarité :

— Allons donc! Ne voyez-vous pas qu'il pose, notre savant? Pas d'ambition! Tout le monde a de l'ambition, d'abord! Les uns veulent l'argent, les autres la gloire; les plus malins veulent l'un et l'autre. C'est l'ambition qui mène le monde. D'ailleurs, si vous n'aviez pas d'ambition, monsieur Duguay, est-ce que vous seriez l'homme que vous êtes? est-ce que vous feriez ce que vous faites? Pourquoi donc travailleriez-vous?

Il y eut un peu d'impertinence dans le ton de la réponse :

— Pour me distraire, mon cher monsieur.

Levolle ricana :

— Pour se distraire, on ne travaille pas, on s'amuse. Et vous ne vous amusez pas, vous. Je gage que vous ne vous êtes jamais amusé?

D'un geste, il lui désignait un pouf à côté de lui, comme pour l'inviter aux confidences, en même temps qu'il clignait de l'œil vers Berthemy, d'un air d'intelligence qui signifiait sans doute : « Vous allez voir, nous allons l'interroger! » Mais Martial, qui haïssait la familiarité, répondit, cette fois, avec une franche impertinence :

— Si je voulais me confesser, monsieur, je réclamerais le droit de choisir mon confesseur.

Et il s'éloigna, laissant Levolle, un peu piteux, grommeler :

— Pas aimable tous les jours, notre grand homme!

Mme Berthemy avait passé dans un autre salon. Martial l'y suivit, et réussit à se cacher à demi, non loin d'elle, dans une embrasure de fenêtre, d'où il put la contempler. Elle était désespérément belle, dans sa toilette en satin souple, d'un bleu pâle glacé de blanc, avec, au corsage et à la ceinture, des touffes de roses blanches. La pâleur de l'étoffe et la blancheur des fleurs formaient une exquise harmonie, une gamme de nuances délicates avec la blancheur de son teint, avec la pâleur de ses cheveux légers et cendrés, où passaient de rares reflets d'or, très doux; l'ensemble était relevé par une magnifique parure de saphirs ardens illuminée de brillans, éclatant dans le mélange des blancs et du bleu pâle comme un rappel audacieux des yeux, qui, sous leurs longs cils noirs, avaient, comme les pierres, le regard bleu foncé; et ce regard, qui semblait d'habitude retenu ou suspendu, partait en de certains momens avec une rapidité d'éclair. A cette heure, elle l'avait éteint, pour causer sans animation avec des indifférens qui se succédaient autour d'elle : elle n'était qu'une jolie femme, pareille à beaucoup d'autres, qui ne montrait rien de son âme; et Martial se remémorait tout ce qu'il savait d'elle, tous ces traits qui la séparaient des autres, qui faisaient d'elle, pour lui, un être unique, sans aucune ressemblance avec les poupées mondaines qu'habillaient pourtant les mêmes faiseurs, qui portaient les mêmes coiffures, les mêmes bijoux, les mêmes étoffes, qui tenaient les mêmes propos en les accompagnant des mêmes gestes. Elle traversa le salon pour changer de place. Martial suivit son passage : la démarche aisée et sûre, avec les souples mouvemens qui imprimaient à ses lignes une grâce suprême, elle rappelait ces figures de Tanagra, si sim-

ples et si parfaites. Il fit la remarque que, ce soir-là, sa beauté était toute classique, qu'elle aurait pu être Diane ou Vénus. Mais, d'autres fois, il la voyait autrement, plus expressive, avec des traits mobiles qui semblaient changer à l'infini, n'ayant plus rien d'une déesse, n'étant plus qu'une délicieuse mortelle, faible, inquiète et tendre, et toute à lui. Cette beauté froide, c'était un masque qu'elle mettait avec ses robes de fête et ses bijoux de gala pour rester elle-même parmi la foule, pour se réserver pour lui, pour cacher ce qu'il ne voulait pas qu'elle montrât. Les yeux étrangers pouvaient l'observer comme les siens mêmes : ils ne la voyaient pas comme eux. Hélas! ils la voyaient quand même ; — et c'était sa torture d'y songer, et il y songeait sans cesse, chaque fois qu'il la rencontrait en public, dans cette fièvre de jalousie qui faisait battre ses tempes sous un afflux de sang, qui bourdonnait à ses oreilles de folles suggestions, qu'il ne réussissait à repousser qu'en faisant appel à toute son énergie.

Justement, Levolle l'arrêtait et la saluait. Martial perçut le regard dont il la toucha, qui lui parut un regard de convoitise impudente, et il frissonna de colère et de haine. Quoi donc! le premier venu pouvait ainsi la dévisager, tandis que lui, bien qu'elle fût sa chose et son bien, osait à peine s'approcher d'elle, à peine lui parler, et se dissimulait derrière un rideau pour la contempler un instant! Une fois de plus, avec une force nouvelle, l'instinct de révolte qui l'agitait depuis longtemps gronda dans son âme. Oh! partir avec elle, fuir ces faussetés, ces mensonges, ces compromis, ces hypocrisies! fuir ce monde où il fallait cacher leur amour comme une honte, alors qu'il eût voulu l'étaler en triomphe et leur crier à tous : « Elle est à moi! » Mais non, ils passaient, ces étrangers, ces ennemis, autour d'elle, entre elle et lui, les séparant par une infranchissable muraille de curiosité et de malveillance, de préjugés et de jugemens, d'envie et de conventions, plus forts qu'elle et que lui, vainqueurs par leur nombre, — barrière maudite, pouvoir despotique et détesté. Plus robuste que chacun d'eux, il ne pouvait rien contre leur masse. Son amour, que son cœur faisait libre, restait leur prisonnier, souillé par leur contact, tyrannisé par leur caprice, arrêté dans ses élans par le poids invisible qu'ils entassaient sur lui. Et comme pour le fortifier dans ses pensées, voilà justement qu'il entendit parler d'elle. Deux jeunes gens, corrects, fleuris, élégans, engageaient à demi-voix ce dialogue, dont il ne perdit pas un mot :

— Qui est donc cette jolie femme, en bleu clair?

— Mme Berthemy.

— La femme du banquier?

— Oui.

— Pas mal!...

— Un peu maigre.

— Mais non. Regardez donc les épaules. Très belles. Je m'en contenterais.

— Oh! moi aussi!

— Est-ce qu'on parle d'elle?

— Je n'en sais rien. Je ne la connais pas.

— Avec qui cause-t-elle?

— Ce vieux? C'est Levolle, l'associé.

— Ah! ah!... Berthemy, Levolle et Cie!

Il pâlit. Il fit un pas en avant, mais il se contint. Et la parole empoisonnée entrait dans son cœur, cruelle comme le fer, perfide comme le venin. Non, certes, qu'il soupçonnât Geneviève d'aucune familiarité avec le gros homme dont la face vulgaire et rougeaude servait en ce moment même de repoussoir à sa pâle beauté; mais enfin, elle en subissait l'approche; il lui lançait au visage son mauvais souffle, et elle souriait; il lui tenait, de sa voix grasse, Dieu sait quels propos imbéciles ou malséans, et elle souriait; il la souillait de son évidente convoitise, prenant sans doute un bas plaisir à la frôler de son désir sans qu'elle pût s'y soustraire, et elle souriait, — condamnée à toujours sourire, puisque le sourire était son masque et faisait partie de ses devoirs : fleur innocente que salit la bave de quelque rampante limace, et qui pourtant continue à s'épanouir.

Enfin, un inconnu ayant abordé Levolle, Martial osa de nouveau s'approcher d'elle. Mais des oreilles étrangères pouvaient entendre leurs paroles, des regards curieux surprendre leurs mouvemens : le cœur débordant, avec un léger essoufflement qui trahissait à la fois son émotion et son effort pour la dominer, il parla de choses indifférentes. Plus maîtresse d'elle-même, elle répondait avec sang-froid, esquissant, des lèvres, un imperceptible sourire, pour lui seul, que seul il pouvait deviner. Pourtant, entre deux phrases sur l'opéra nouveau dont se discutait le succès, il glissa à voix basse ces quatre mots, où il mit la torture de sa jalousie, son désir éperdu d'intimité, la meurtrissure des paroles qui venaient de le froisser :

— Vous êtes trop belle!

Elle comprit sûrement le sens de ce compliment ambigu, car Martial remarqua qu'elle le regardait avec ce qu'il appelait ses yeux de pitié : des yeux tendres, soumis, douloureux, résignés, les yeux consolans et charmeurs qu'elle savait faire quand elle le devinait dans la peine à cause d'elle, ou quand les hasards de leur vie l'obligeaient à lui causer un chagrin. Il en fut si pénétré, que ses yeux à lui s'humectèrent; mais en même temps, troublé jus-

qu'au fond de l'âme, ne sachant pas, ne pouvant savoir si ce regard était une réponse compatissante, un encouragement, une consolation, où s'il annonçait autre chose, un imprévu toujours redouté, le dérangement d'un de leurs rendez-vous, ou la séparation annuelle dont la date approchait. Son désir d'intimité en fut décuplé : il fallait savoir à tout prix, échanger avec elle les quelques phrases qui le rassureraient ou préciseraient ses craintes vagues, intolérables comme tout ce qui flotte dans l'inconnu pire que la pire certitude. Mais le salon était bondé : pas un coin, pas un angle où il pût s'isoler un instant auprès d'elle. Il savait lui déplaire en manquant de prudence : à tel point, que d'habitude il évitait avec elle tout ce qui pouvait paraître amical ou familier, et que l'acte le plus insignifiant qu'il commettait par rapport à elle prenait à ses yeux une importance énorme. Aussi se jugea-t-il très hardi d'oser lui offrir le bras pour la conduire au buffet, en mettant d'ailleurs dans ce geste si simple la brusquerie maladroite d'un homme qui prend un grand parti. Tout en écartant les groupes qui barraient le passage, il lui demanda, très bas :

— Qu'est-ce qui se passe?

C'était sa question coutumière. Cette fois-ci, elle avait plus de sens que souvent, car à cette période avancée de la saison, les Berthemy pouvaient partir d'un moment à l'autre.

Très calme, Geneviève répondit :

— Rien.

Mais, comme ses yeux gardaient leur expression trop charitable, il ne fut point rassuré.

— Vous partez bientôt? reprit-il.

— Pas encore.

Il ne pouvait insister davantage, n'ayant pas cette maîtrise de soi qui permet de crier à voix basse ce qu'on a dans le cœur en gardant l'indifférence au front, et craignant toujours que chacun de ces inconnus sous les yeux desquels ils passaient ne lût leur cher secret sur son visage ou sur ses lèvres. Pourtant, il osa murmurer :

— Je vous aime!

La main de Geneviève pressa doucement son bras, soit pour lui répondre, soit pour l'arrêter. Alors, comme ils approchaient du buffet, il demanda :

— Que voulez-vous prendre, madame?

— Une glace, monsieur, je vous prie.

Elle la but lentement, à petites cuillerées, tandis qu'il avalait d'un trait un verre de champagne.

Il la reconduisit dans le grand salon. En chemin, elle lui dit :

— Plus tard, quand il y aura moins de monde, nous pourrons un peu causer.

— Vous resterez?

— Je l'espère.

Que de longues soirées passées ainsi à guetter le moment où, les salons étant moins remplis, on trouvait deux fauteuils voisins, dans un isolement relatif! Et combien de fois la persistance d'importuns obstinés, ou le départ hâtif de Berthemy, qui n'aimait pas veiller, avaient-ils déjoué ce calcul! Alors Martial, n'osant sortir tout de suite après elle, restait un moment encore, la tête vide, comme entouré de néant, puis s'en allait seul, l'âme effarée à la sensation de tout ce qui les séparait, à la pensée de ces étrangers dont le premier venu pouvait toujours interposer entre elle et lui sa figure, son bavardage ou son désir, de cette autorité légitime, infrangible, qui pesait sur elle et la lui arrachait avec un simple : « — Il est temps de rentrer, ma chère! » — comme si son départ était la chose du monde la plus naturelle, comme si rien ne se déchirait au moment où cessaient la rencontre de leurs yeux, l'accord du même air respiré, le frêle et puissant lien de la présence.

N'importe qui, un homme en tous points pareil aux autres, décoré comme la plupart, vint saluer Mme Berthemy. Martial dut la céder. Comme il s'éloignait en tâchant de la voir encore, des questions inquiétantes traversèrent son esprit : « Qui donc est cet homme que je n'ai pas encore vu chez elle et qui a l'air de la connaître beaucoup? Pourquoi ne m'a-t-elle pas présenté? » Il observa le groupe à la dérobée : Geneviève avait le même air qu'avec lui, exactement, son beau visage immobile n'exprimant rien ou voulant tout dire; quant à l'homme, il faisait l'aimable, non sans une nuance de familiarité, en gesticulant avec son chapeau. « Il faut que je sache son nom ce soir même, il faut que je sache comment elle le connaît, depuis quand?... » Son front se plissait dans un effort violent de calcul ou d'impossible divination, quand soudain la phrase qui l'avait déjà dérangé à deux ou trois reprises le surprit de nouveau :

— Bonjour, monsieur Duguay!

Mais cette fois, au lieu de prendre un air maussade ou distrait, la figure de Martial s'éclaira, car il venait de reconnaître sa vieille amie, Mme Lancelot.

— Comment, vous, chère madame, dans le monde?... Et dans ce monde-là?

La vieille dame, très belle sous ses bandeaux blancs, avec ses yeux restés jeunes, sourit d'un air malicieux :

— Vous y êtes bien, vous!

— Oh! moi, je vais partout.

Il n'avait pu s'empêcher de mettre un peu d'amertume dans sa riposte.

— Ça vous amuse?

— Non.

— Alors, pourquoi?...

Il était dans cette disposition d'esprit où le moindre mot qu'on laisse tomber dans une oreille amie est une confidence. Le regard de Mme Lancelot l'interrogeait avec sympathie et semblait l'avertir que, sans y songer, il disait autre chose que ses paroles. Il voulut se reprendre.

— Est-ce qu'on sait? murmura-t-il en haussant les épaules.

Elle le regardait toujours.

— On soupçonne, fit-elle.

Il rougit comme un enfant.

— Venez me voir, nous causerons, dit la vieille dame.

Et elle s'éloigna, avec cette discrétion qu'ont les âmes vraiment bonnes, qui devinent toujours si ceux qu'elles voient souffrir et voudraient soulager ont besoin de solitude ou de compassion.

Martial laissa tomber de longs momens. Résigné, il écouta des chansonnettes, distrait par leurs rythmes de sa songerie, qu'interrompaient aussi, par intervalles, des poignées de main ou des fragmens de conversation. Soudain, son attention fut fixée : un pianiste attaquait une fantaisie sur *Tristan et Yseult*. Il reconnut bientôt le fiévreux prélude du deuxième acte; et cet orage déchaîné de l'âme et des sens, jetant ainsi, dans la banalité du lieu, les appels dévorans de l'amour, exaspéra son rêve, lança son imagination, déjà tendue, sur la piste affolante des désirs et des souvenirs, lui suggéra mille pensées confuses, dont une, bientôt, se détacha sur la trame des harmonies et l'emplit tout entier : celle de l'amour triomphant, plus fort que la vie, qui dédaigne les obstacles, les abat, les oublie, pour s'effondrer dans la mort comme dans son unique et véritable asile. Voici qu'aux phrases tourmentées de l'attente succédait, après une transition, le chant apaisé d'Yseult invoquant la mort : « Se perdre, s'abîmer dans le souffle éternel... » Et sa pensée se précisait : rien, sauf l'amour, ne vaut de vivre et de mourir; entre ces deux termes, entre ces deux champs remplis, l'un d'une végétation vaine, l'autre de silences sans rêves, l'amour n'est-il pas le port mystérieux et salutaire, le sentier d'ombre dont la douceur appelle nos pas, le mirage bienfaisant qui nous cache et nous abrège le vide désolé du chemin?...

— Eh bien! monsieur Duguay, vous inventez quelque chose?

C'était de nouveau Levolle, suant, fripé, qui venait de lui frapper sur l'épaule.

— Oui, répondit Martial dans l'espoir de se débarrasser de lui : je poursuis une idée.

— Même ici ! s'écria l'autre avec admiration. Est-ce possible?

Mais il ne le lâcha pas, au contraire. Il glissa familièrement le bras sous le sien, et le forçant à regarder un groupe qui entourait Geneviève :

— Voyons, comment la trouvez-vous, ce soir, Mme Berthemy?

Il répondit froidement :

— Très belle !

— Vous dites cela sans enthousiasme : elle est admirable, tout simplement !

Il fit claquer sa langue, en reprenant :

— Oui, admirable... et adorable... Ah ! son mari est un heureux homme !... Et notez qu'il ne l'apprécie pas à son prix, cher monsieur. Il court les coulisses des petits théâtres... Oh ! quand il a le temps, sans se déranger... Moi, si j'étais lui...

Martial dégagea son bras, d'un geste trop brusque.

— Après tout, continua Levolle, on ne sait jamais !... Elle a l'air de glace, cette beauté-là... Et la glace, vous savez, finit par refroidir ceux qui la touchent.

Duguay réussit à s'éloigner. Comme il le haïssait, cet homme qui osait parler ainsi ! Du reste, il haïssait tous ceux qui l'approchaient, qui la frôlaient, qui la regardaient. Est-ce que tous, sans même s'en douter, ne lui volaient pas quelque chose d'elle, un peu de sa beauté, un peu de ses regards, un peu de son sourire? Or, il la voulait toute, pour lui seul. Et qu'en avait-il de plus, pendant le plus long de sa vie, que ce que ces indifférens pouvaient prendre en passant? Il l'aimait pour toujours et pour tout à fait, non pas pour les rencontres qui, comme celle de ce soir, mêlaient leurs âmes muettes à travers trop d'obstacles, ni pour leurs rendez-vous furtifs et inquiets. Il l'aimait pour l'avoir à lui, aux yeux de tous, fièrement, pour se fondre en elle dans l'intimité des jours et des nuits, pour lire dans ses yeux ses plus fugitives pensées et s'en imprégner, pour n'exister que par elle, qu'en elle, hors du siècle. Et ils étaient là tous les deux, très près et pourtant si loin, à surveiller leurs regards forcés de se fuir, à comprimer leurs cœurs où chantaient ces appels qu'ils devaient réduire au silence ! Et jamais, jamais elle ne serait à lui comme il la voulait !...

Cependant les salons se vidaient, l'heure approchait où ils pourraient peut-être trouver l'instant désiré de solitude. Soudain, Martial frissonna : Berthemy s'approchait de sa femme et lui disait

quelques mots à voix basse. Elle répondit : sans doute, elle résistait, elle demandait un sursis. Hélas! il savait ce que pouvaient ses résistances, que brisait un péremptoire : « — J'ai beaucoup à faire demain! » qui l'emportait toujours.

En effet, ce soir-là comme tant d'autres, avec un regard circulaire qui s'adressait à lui seul, mais qui, dans la seconde qu'il dura, se dispersa sur tous, et qu'il fallut encore partager, elle partit. Il ne saurait donc rien de ce qu'il comptait apprendre, ni le secret que recélaient ses « yeux de pitié », ni le nom de cet inconnu qui l'avait chassé d'auprès d'elle, ni le jour où il pourrait la revoir...

II. — INTERMÈDE

Le lendemain, Martial prévit un message qui remplacerait l'entretien manqué de la soirée; en quittant, pour se rendre à son laboratoire, son petit appartement de la rue de Lille, il ordonna donc à son domestique de lui apporter immédiatement les télégrammes qui pourraient arriver dans la matinée.

Sa vie d'homme actif lui devenait chaque jour plus lourde depuis que l'amour y était entré comme un coup de tempête. Autrefois, il s'y absorbait tout entier, en être ardent qui se livre au travail comme d'autres au jeu ou au plaisir. Maintenant, elle ne représentait plus pour lui qu'une vaine succession de dérangemens et de préoccupations qu'il s'agissait d'éviter. Souvent encore, en des heures noires, il trouvait une distraction d'un moment dans la poursuite de son œuvre, dans la passionnante recherche des problèmes que rien ne révèle et qu'il faut tirer de soi; mais, d'autres fois, il fuyait l'effort qui l'écartait trop de son unique souci. Ce matin-là, il avait l'esprit plus distrait encore que de coutume, un besoin plus tyrannique de laisser sa pensée vagabonder en liberté, dans le seul champ où elle se plaisait. Ses assistans lui parlaient des expériences en cours, le conduisaient devant les mystérieux appareils qui pèsent l'impondérable, qui mesurent l'infini, et il n'entendait qu'une autre voix, plus lointaine, dont il se morfondait à saisir le son. Il s'efforçait de suivre de vastes calculs, et le seul que malgré lui son esprit recommençait sans cesse, c'était celui des menus incidens de la veille; en sorte que, humilié à la fois et ravi de son esclavage, il s'adressait mille reproches, non sans une intime complaisance pour sa chère faiblesse.

« J'ai trente-six ans passés, songeait-il. C'est l'âge où l'ambition s'éveille, à supposer qu'elle ait sommeillé jusque-là; l'âge où elle se fait âpre, rapace et volontaire. C'est aussi l'âge robuste de l'action. A cet âge-là, la plupart des hommes n'ont plus de vie sen-

timentale; l'amour n'est plus pour eux qu'une rêverie d'adolescent, qui ne trouverait plus de place dans leur âme et dérangerait leurs édifices. Ils le dédaignent, le méprisent ou le nient. Moi, j'aime comme si j'avais dix-huit ans, avec tout le bonheur et toute la tristesse d'un premier amour; j'exulte et je succombe, je ne sais plus rien du monde qui m'entoure, de ce que je fais, de ce que je suis. Je n'ai plus qu'un seul intérêt, qu'une seule pensée, qu'un seul désir, qu'une seule volonté... »

De temps en temps, ses préparateurs venaient l'interrompre. Il leur répondait distraitement, pour reprendre le fil de ses pensées qui, souvent, s'arrêtaient, se fondaient en un mot d'amour, en un détail de souvenir rappelé, en une image évaporée qui s'élevait lentement dans la mémoire et, triomphante, chassait tout devant elle.

Vers les dix heures, Martial vit arriver Berthemy, qui, la veille, avait annoncé sa visite. Il s'informa d'abord de Geneviève et n'obtint qu'une réponse distraite.

— Non, Mme Berthemy n'a pas été fatiguée de sa soirée d'hier. Du reste, nous sommes partis de bonne heure: vous ne vous en êtes pas aperçu?

Pour parler d'elle, Martial suggéra :

— J'avais cru remarquer que Mme Berthemy avait l'air un peu souffrante?

— Souffrante? Non. Ma femme a une santé excellente, elle n'est jamais malade; d'ailleurs, elle adore le monde : le monde la guérirait de toutes les migraines, si elle en avait.

Martial tressaillit. Jetée d'une voix indifférente, cette phrase réveillait un de ces doutes qui demeuraient toujours tapis sous sa confiance. *Elle adore le monde :* était-ce pour l'y rencontrer lui seul ou pour y briller à d'autres yeux? Il ne savait pas, il ne pouvait savoir. Or, il voulait posséder toute cette âme, et tels étaient les caprices de leurs vies séparées qu'elle lui échappait toujours; les lumières que le hasard jetait sur elle n'en éclairaient jamais à ses yeux que des aspects incomplets ou contradictoires; il croyait en elle : pourtant des mots arrêtés au vol, comme celui qui venait de tomber des lèvres de Berthemy, des regards, des gestes, des riens suffisaient à ébranler jusqu'aux assises l'édifice de sa foi, bouleversaient en un clin d'œil l'idée qu'il aimait à se faire d'elle, le troublant d'autant plus que jusqu'au moment de la revoir il ne pouvait ni approfondir le doute suggéré ni préciser l'impression subie. Maintenant, par exemple, mille questions se pressaient en lui, et Geneviève n'était pas là pour y répondre, et ce n'était point à Berthemy qu'il pouvait les poser. Berthemy, d'ailleurs, se hâta de mettre fin

à ces propos oiseux; l'entretien ne roula plus que sur les affaires.

Martial, ayant rencontré Geneviève sans connaître Berthemy, s'était d'abord promis d'éviter ce péril et cette humiliation : l'amitié du mari. Mais son amour croissant, sa pressante curiosité de suivre de plus près la vie de l'aimée, sa jalousie de l'homme qui pouvait se parer d'elle et dont l'autorité les menaçait sans cesse, auraient fini par le pousser chez le banquier si même le hasard ne s'était chargé de l'y conduire.

Depuis ses premiers débuts, Duguay était en relation avec une de ces compagnies qui se fondèrent après la première exposition d'électricité, la « Société pour l'exploitation des forces électriques ». C'était elle qui lui avait acheté son premier brevet, — il s'agissait alors d'une ingénieuse application intéressant la chimie métallurgique, — pour une somme qui lui assurait l'indépendance; dès lors, à plusieurs reprises, il avait traité avec elle pour des affaires importantes. Quand la Banque mobilière franco-étrangère prit un gros intérêt dans cette compagnie, Berthemy fut appelé à en présider le conseil d'administration. Or, à ce moment même, on commençait à parler, dans les cercles spéciaux, d'une invention nouvelle de Duguay, qui ne pouvait manquer de se prêter à un grand développement commercial : celle d'un appareil destiné à reproduire et conserver l'image, comme le phonographe reproduit et conserve le son, et qu'on baptisait déjà le *scopophore*. Berthemy se trouva donc amené à négocier avec Martial une combinaison qui assurât à sa « Société » l'exploitation de la précieuse découverte. Ses démarches ne tardèrent pas à placer Duguay dans une situation fort embarrassante : d'une part, il lui répugnait de nouer avec Berthemy des relations d'affaires; d'autre part, il entendait bien profiter de la coïncidence pour se rapprocher de Geneviève ; de sorte que le *scopophore* devint bientôt un aide et un embarras, dont on se servait selon les circonstances, que de nouvelles difficultés retardaient sans cesse, tandis que Martial s'engageait de plus en plus dans l'intimité des Berthemy. Le banquier, qui tenait à l'affaire, s'informait avec sollicitude, de semaine en semaine, des progrès de l'appareil; cependant, depuis près d'une année, on en demeurait au même point :

— C'est toujours la même difficulté qui m'arrête, expliquait Martial : mon diapason, ce diapason dont les oscillations seraient assez rapides pour absorber normalement, suivant leurs émissions, toutes les vibrations lumineuses qui produisent une image. Eh bien ! mon diapason n'est pas encore complet : il n'absorbe que les huit dixièmes environ des vibrations qui seraient nécessaires pour reconstituer l'image au complet. Donc, il faut attendre !

Le banquier demandait :

— Vous trouverez ?

— Sans doute, répondait Martial.

En réalité, quand les recherches furent sur le point d'aboutir, il les abandonna, tant il redoutait le moment où prendrait corps le projet d'association caressé par Berthemy; mais on ne cessa pas d'en parler.

Ce jour-là, comme d'habitude, la conversation des deux hommes n'aboutit qu'à des atermoiemens :

— Ainsi, demandait Berthemy, le front barré d'humeur et d'entêtement, il vous manque toujours ces deux dixièmes ?

Il semblait si déconcerté, que Martial, qui craignait de l'irriter, s'avança davantage :

— Oui, dit-il, mais je suis sur une autre piste. Vous savez que la rétine de l'œil peut distinguer un objet sans en percevoir tous les points. Ainsi, dans certains tissus où la chaîne seule représente l'image qu'on a voulu reproduire et où la trame a une couleur uniforme qui dissimule une partie de cette image, cela ne nous empêche pas de reconnaître parfaitement ce qu'on a voulu représenter. Eh bien ! je songe maintenant à utiliser ce principe pour la construction de mon appareil. Au fond, ce n'est plus qu'une affaire de fils de cuivre, ou plutôt de « bronze silencieux ». Vous voyez bien que nous marchons !...

Soudain, l'idée le traversa que, pendant la séparation si redoutée de l'été, le *scopophore* pourrait lui rendre quelque service. Et il ajouta :

— Je suis persuadé que l'été ne se passera pas sans que j'aie trouvé ce qui me manque encore, et que cet automne, peut-être avant, vous pourrez voir fonctionner l'appareil enfin construit !

— J'y compte. Et, n'est-ce pas ? où que je sois, vous m'avertirez dès que vous serez sûr de vos résultats.

— Soyez tranquille : je n'y manquerai pas !

Rassuré, Berthemy prit congé ; puis, en ouvrant la porte, il se retourna tout à coup, l'expression changée :

— Oh ! dit-il, que je vous raconte une singulière chose !

Sa figure souriait; et il donnait des détails sur une histoire d'adultère, survenue dans leur monde, qui circulait depuis la veille : un flagrant délit, constaté par la femme, qui possédait toute la fortune ; en sorte que la situation du mari, édifiée sur la dot et d'ailleurs plus brillante que solide, s'effondrait avec son ménage.

— Comprenez-vous cela ? demanda-t-il en terminant. Courir de pareils risques, gâcher sa vie, ruiner son avenir, et pourquoi ?...

— Jeux de l'amour ! expliqua Martial.

Berthemy éclata de rire :

— Oh ! l'amour, fit-il, l'amour ! Est-ce qu'il existe, après vingt ans ? Il n'y en a que dans les romans. Comment y aurait-il place pour l'amour, dans une vie occupée ? Est-ce qu'il joue un rôle dans mon existence à moi, l'amour ? Non, n'est-ce pas ! Et dans la vôtre ? Non plus... Alors ?

Il était à peine parti depuis un quart d'heure, que Martial vit arriver son domestique avec deux dépêches. Il ouvrit celle de Geneviève, brève et prudente comme toujours :

« Je descendrai de voiture aujourd'hui, à 4 heures et demie (aussi précises que possible), devant le n° 15 de l'avenue Hoche. Tâchez de vous trouver dans le voisinage. Et après-demain, à 2 heures, *chez nous*. — G. »

Par une de ces coïncidences qui venaient souvent déranger les projets de Martial, la seconde dépêche, signée d'un des noms les plus illustres de la science contemporaine, lui demandait un rendez-vous pour « affaire urgente » le même jour, à 4 heures, dans le quartier du Luxembourg. Il n'y avait aucun moyen de concilier les deux choses : Duguay, qui se faisait une sorte de devoir de sacrifier toujours les affaires aux moindres intérêts de sa liaison, se hâta de répondre à son confrère qu'il ne pouvait se rendre à son invitation.

Ces brèves rencontres, comme celle dont il escomptait déjà le plaisir furtif et décevant, devenaient dangereuses depuis que le cocher de Mme Berthemy connaissait Martial. Aussi Geneviève ne les accordait-elle plus qu'à des intervalles éloignés, et seulement quand elle voulait consoler Martial de quelque peine ou lui prouver qu'il tenait bien toute la place dans son cœur : car elle avait un fonds de prudence qui subsistait encore, malgré le désarroi de sa conscience et de sa vie, comme un dernier vestige de sa nature régulière, modérée et douce, que la passion n'avait pas entièrement changée. Parfois seulement, elle s'oubliait tout à coup pour se ressaisir bien vite : c'étaient des momens délicieux, car Martial adorait ces éclairs d'instinct, qui lui révélaient, sous l'être de convention, façonné par la vie, l'être réel, ardent, spontané, irréfléchi. Il se rappelait volontiers qu'aux premiers temps de leurs relations, ayant une fois rencontré sa voiture, il suivit en courant pendant plusieurs minutes pour voir descendre Geneviève et la saluer au passage. A leur rendez-vous suivant, elle l'avait remercié, en disant :

— J'aime qu'on fasse des folies pour moi !

Cela était-il bien vrai ? Il ne savait pas. Elle, en tout cas, n'en faisait presque jamais.

Martial réussit à travailler jusqu'à la fin de la matinée, qu'il

prolongea le plus qu'il put; puis il déjeuna dans un restaurant, fuma lentement devant son café, en oisif, et, par le lourd soleil qui pesait sur les boulevards poussiéreux, se dirigea à petits pas vers la plaine Monceau. En tirant sa montre, dans le parc, il s'aperçut qu'il avait près d'une heure à attendre : depuis deux ans, il n'avait pas encore perdu cette habitude adolescente de devancer ainsi le moment fixé, quoiqu'il sût bien que Geneviève, elle, arrivait de préférence avec un léger retard. Aux temps éloignés de son ancienne vie, un spleen insurmontable s'emparait de lui dès qu'il avait une heure inoccupée : maintenant, au contraire, il affectionnait ces momens perdus, qu'il employait à caresser ses souvenirs, à penser à Geneviève, à l'appeler, à lui parler; car n'était-elle pas toujours là, en lui, présente malgré l'espace ? Il s'installa près d'une pièce d'eau qui dégageait un peu de fraîcheur et un peu de musique, et les paroles de Berthemy passèrent dans son esprit : « L'amour, est-ce qu'il existe ? » Il sourit, et répondit : « Parbleu ! » Car il ne lui déplaisait pas, en cette minute-là, de railler l'homme dont les caprices pouvaient toujours interrompre son rêve, le possesseur légitime du bonheur qu'il volait. Ce sentiment de joie médiocre s'effaça bien vite pour faire place à une vague rêverie, au fond de laquelle il y avait, confuse et tyrannique, inexprimée et triomphante, cette soif éperdue, toujours déçue d'union intime, profonde, éternelle, que la vision passagère de tout à l'heure allait exacerber une fois de plus. Oh ! éternelle surtout ! A l'ombre de ces arbres aux jeunes feuillages, que chaque automne dépouille, que chaque printemps fait reverdir, il sentait tout son être comme brûlé par ce désir impossible. Comment croire que le sentiment qui s'allume en nous peut s'éteindre sans avoir jeté toute sa lumière, chauffé de toute sa flamme ? Hélas ! il possédait l'amour, et il le sentait fuir comme une mirage insaisissable, dont on pourrait jurer qu'il est réel, où l'on court haletant, épuisé, — qui se dissipe en fumée. Le plus insignifiant des hasards, un soupçon de l'homme dont il souriait tout à l'heure, un signe imprévu du destin, un saut de l'existence impossible à calculer ou à prévenir, pouvait d'une minute à l'autre étendre entre elle et lui des espaces infranchissables. Il le savait, il se le répétait toujours. Cette désolante certitude d'être incertain, dépendant, transitoire, hélas ! n'était-ce pas tout ce qu'il y avait d'éternel dans leur pauvre amour ?

Martial s'enfonça dans ces sombres pensées, et l'heure arriva. Il sortit du parc. Il se trouva bientôt dans l'avenue. Il attendit quelques minutes. Enfin la voiture passa. A la portière de gauche — telle était leur convention — il aperçut la tête de la bien-aimée. Il s'arrêta. En se retournant, il la vit descendre, toute

légère, donner des ordres au cocher, — pour prolonger sans doute l'instant si bref où elle resterait sous ses yeux, — adorablement jolie, dans sa claire toilette où brillaient des fleurs, puis tourner la tête, une seconde, de son côté, et disparaître derrière cette lourde porte qui se referma sur elle : image de la barrière qui les séparait toujours, du mur infranchissable que des mains invisibles maintenaient entre eux. En s'éteignant ainsi, la furtive apparition ne lui laissait qu'une vague sensation de crainte, d'angoisse, de solitude, qui, jusqu'au lendemain, irait s'exaspérant dans le désir et dans l'attente...

... Pourtant, en dehors de leurs rendez-vous plus intimes qui revenaient à peine une fois par quinzaine, c'était presque toujours ainsi, ainsi seulement, qu'il parvenait à la voir au passage, au vol, un instant. Quelquefois, quand elle réussissait à renvoyer sa voiture, ils avaient des visions meilleures et plus longues; par exemple, il leur arrivait de marcher, pendant plusieurs minutes, des deux côtés d'une même rue, sur les trottoirs parallèles. La chaussée les séparait, bruyante, agitée, roulant toute la vie humaine qu'il y avait entre eux : il se disait parfois qu'ils pouvaient marcher ainsi, longtemps, jusqu'au bout du monde, qu'il y aurait toujours ce bruit, cette agitation, ce mouvement entre leurs deux lignes qui ne se rejoindraient jamais...

Debout sur le trottoir, Duguay songea un instant à attendre la sortie de Geneviève : peut-être qu'elle y comptait, et serait déçue de ne pas le revoir. Mais peut-être aussi que cette « folie » lui déplairait. Il décida de reprendre sa route ; comme il n'était pas loin de la demeure de Mme Waters, il voulut tenir sa promesse de la veille, bien qu'il n'en eût guère envie.

La jeune femme était seule dans un petit boudoir anglais où la lumière entrait à peine, tamisée par des étoffes à dessins somptueux. Ce fut tout au plus si, dans cette demi-obscurité, il distingua sa forme élégante, enveloppée de dentelles. Il vit avancer vers lui la blancheur de son bras nu, et prit, sans la baiser, la petite main qu'elle lui tendait. Et ce furent d'abord des manifestations d'amitié.

— Ah ! c'est vous, enfin ! On vous voit !

Puis, avec un imperceptible changement de ton :

— Mais, vraiment, on ne l'espérait pas.

— Oh ! fit-il, je m'étais annoncé hier.

— C'est vrai. Mais aujourd'hui, tout à l'heure, j'ai eu de vos nouvelles... Oui... J'ai vu M. B..., qui vient quelquefois me dire bonjour en passant, et il s'est plaint de vous. Il m'a dit qu'il vous avait demandé un rendez-vous, à cette heure-ci, justement, et que vous l'aviez refusé.

Martial se sentit rougir, comme pris en faute.

— Naturellement, continua la jeune femme, je n'ai pas la naïveté de croire que c'était pour moi.

— J'avais une affaire à quatre heures, balbutia-t-il, dans ce quartier-ci. Je ne croyais pas être libre sitôt.

— Vous ne voulez pas me dire que vous m'avez préférée à M. B...? Vous le pourriez, pourtant : je ne vous croirais pas. Oh! je vous connais bien! Vous êtes un homme de science. La science avant tout!

Était-elle ironique ou sérieuse? Savait-elle quelque chose? Avait-elle des soupçons? Elle continua :

— ... Le reste ne compte pour rien... A propos, vous êtes-vous amusé, hier soir?

— Oh! non!...

Cela jaillit, sans calcul. Mme Waters eut un petit rire un peu grinçant, et reprit :

— Pourtant il y avait beaucoup de monde, beaucoup d'hommes célèbres, beaucoup de jolies femmes. Il y en a une avec qui vous avez longtemps causé. Je vous assure que vous ne paraissiez pas vous ennuyer auprès d'elle.

La voix mal assurée, il demanda :

— Qui donc?

— Mme Berthemy.

Cette remarque le frappa d'autant plus qu'elle lui semblait moins juste, car il ne croyait pas avoir passé plus de dix minutes auprès de Geneviève. Pour lancer ainsi ce nom sans motif plausible, avec une intention évidente, il fallait que Mme Waters eût en tous cas la curiosité éveillée. Et elle l'observait avec des yeux très particuliers, qui luisaient dans la pénombre, trop pénétrans, presque méchans. Son premier mouvement fut de protester; mais il pensa que cela ne servirait à rien et serait maladroit.

— En effet, répondit-il froidement, j'ai causé un moment avec Mme Berthemy. C'est une charmante femme.

Mme Waters répéta :

— Charmante!

Sa voix sifflait, comme si de ce mot elle eût voulu cingler l'absente. Elle continua :

— Vous la voyez souvent?

— Oui, quelquefois. Je suis en relations d'affaires avec son mari.

— Ah!

Un silence, qu'il n'osa pas rompre, suivit cette exclamation. Puis Mme Waters reprit :

— Alors, malgré Mme Berthemy, qui est charmante, vous ne vous amusiez pas chez Mme de Venado?

L'occasion lui parut bonne pour écarter le nom de Geneviève.

— Est-ce qu'on s'amuse nulle part? s'écria-t-il en s'efforçant de s'animer. Est-ce qu'on fait rien pour s'amuser? Nous vivons dans un temps où il n'y a plus que des corvées, tout étant subordonné à l'intérêt. On ne voit que les gens qu'on a intérêt à voir; on ne fréquente que les maisons qu'on a intérêt à fréquenter; on ne reçoit que les personnes qu'on a intérêt à recevoir, en paquet, en tas, sans le moindre souci du plaisir qu'on leur offre, et sur lequel d'ailleurs elles ne comptent guère. Hier, par exemple, on étouffait, on transpirait comme à l'étuve, on se marchait sur les pieds, on mourait d'envie de s'asseoir sans trouver une chaise où se laisser tomber, on s'ennuyait épouvantablement à écouter des pitres qu'on n'aurait jamais l'idée d'aller entendre dans leurs cafés-concerts; pourtant Mme de Venado était ravie; et bien peu protestaient dans leur for intérieur.

Elle le laissait aller, très chatte, presque roulée en rond sur son canapé, l'observant plus qu'elle ne l'écoutait, le silence un peu moqueur. Quand Duguay s'arrêta, au bout de sa tirade, il se sentit gêné par cette attention qui portait plus loin que ses paroles, semblait entendre autre chose et le deviner trop bien. Décontenancé, il répéta :

— Oui, vraiment, comme je vous le disais, nous n'avons plus que des corvées.

Avec un regard aigu qui fouilla au fond de lui, elle demanda :

— Et l'amour?...

Il se souvint à propos des paroles de Berthemy.

— Oh! fit-il, est-ce que cela existe?

Les yeux de Mme Waters ne le lâchaient pas; sa voix répondit, en se forçant un peu :

— Vous le savez bien.

Il se récria :

— Moi?...

— Oui, vous... vous.

La vague angoisse qu'il éprouvait depuis le commencement de l'entretien croissait sans cesse. Maintenant, il n'en doutait plus, elle soupçonnait ou savait quelque chose, devineresse habile à découvrir les secrets des cœurs. Mais tout à coup, comme il se morfondait à chercher un moyen de lui donner le change, elle reprit, d'un autre ton, plus léger, plus naturel :

— D'ailleurs, vous n'êtes pas seul à le savoir, cher monsieur. L'amour existe pour tout le monde. Oh! pas l'amour de roman, bien entendu, le grand amour qui a disparu de nos mœurs, l'amour unique, absolu, éternel. Il est très rare, celui-là, et un peu ridi-

cule : aussi ne le pardonne-t-on guère, quand d'aventure il se produit. Mais l'autre amour, ce bon petit amour complaisant, confortable, accommodant, pratique...

Il interrompit.

— Celui qu'un sage a défini : la rencontre de deux fantaisies.

Elle compléta sans aucune hésitation :

— ... et le contact de deux épidermes. Oui, justement, celui-là. On ne pourrait vivre sans lui, n'est-ce pas? Il nous est nécessaire à tous, comme l'eau, comme le soleil. Il est la vie et la source de la vie. Il est l'instinct, aveugle et sage, qui a toujours raison de nos subtilités. Le reste... ce qu'il y a en plus ou à côté... oh! le reste, c'est de l'imagination, du superflu, du luxe. Aussi c'est affreusement gênant. Il y a des gens qui souhaitent d'avoir des passions...

Elle bâilla, exprès.

— Oh! s'ils savaient comme cela dérange : des existences ravagées, des catastrophes, du temps perdu! Cela est bon pour les oisifs. Encore ceux-ci n'ont-ils plus le ressort intérieur nécessaire. Pour des hommes occupés, pour des femmes intelligentes, il faut un petit commerce frivole, agréable, piquant : la part de l'esprit, la part des sens, la part du cœur...

— Du cœur aussi!

— Pourquoi non? il demande si peu de chose! D'ailleurs, quelque banale que soit l'histoire, les dérangemens, les difficultés, les complications, les intrigues, le hasard, se chargent bien de fournir à l'imagination l'excitation indispensable. On a des illusions sur ses sentimens, on croit courir de vrais dangers, on se figure qu'on pleure de vraies larmes : alors, on est très heureux!

Toute sa personne exprimait la satisfaction qu'elle venait de définir; ses yeux luisaient comme s'ils eussent promis davantage. Duguay se leva pour partir.

— Cela s'appelle de la galanterie, dit-il.

Il y avait peut-être dans sa voix une nuance de dédain; elle riposta :

— Et vous méprisez cela! Vous avez mieux!

— Mais...

— Oh! cher monsieur, je ne vous demande pas de confidences! Vous reviendrez?

Froissé, irrité, inquiet, il se promettait de ne la revoir jamais. Pourtant il savait bien qu'il reviendrait, puisqu'on lui avait parlé d'*elle*...

Dehors, ayant devant lui des heures vides, il se sentit désespérément isolé : seule dans le vaste monde, seule parmi la foule des âmes étrangères, une âme unique attirait la sienne, et il

ne la pouvait joindre; et il lui semblait qu'elle l'appelait, à des distances infinies, d'une voix éperdue dont les vibrations mouraient à travers l'espace. C'est que tout cet espace étendu entre eux, n'était point libre : une forteresse s'y dressait, construite par la cruauté des hommes contre les cœurs aimans; sous ses murs erraient, comme des sentinelles montant bien leur garde, des êtres étrangers, différens ou hostiles, pareils au petit être de caprice, de ruse et de volupté qu'il venait de frôler. Qu'attendre d'eux? Y en aurait-il un seul qui pût compatir, ou seulement comprendre? Les meilleurs blâmeraient; les autres auraient une indulgence de complices; quelques-uns haïraient, par malice, ou chercheraient à nuire, par bassesse. Il repassa quelques noms dans sa mémoire. Aucun ne lui suggéra une pensée de sympathie. Mais celui de Mme Lancelot effleura amicalement son souvenir. Se trouvant près de sa demeure, il alla sonner à sa porte.

Veuve d'un ambassadeur du second Empire, Mme Lancelot portait allégrement ses soixante ans passés. Sous les bandeaux de ses cheveux blancs, malgré ses traits amaigris et ridés, elle conservait encore une trace effacée de son ancienne beauté, qu'un grand poète avait autrefois célébrée. Elle avait un passé perdu dans le lointain des années. Quelques vieilles gens le rappelaient encore parfois. Et elle vieillissait entourée d'un cercle d'amis pour la plupart plus jeunes qu'elle, qui venaient souvent profiter de son esprit vif et charmant, plus encore de cette chaleur d'âme qu'elle conservait sous les années, comme un feu ralenti. Martial la connaissait de longtemps : après une fortuite rencontre, elle l'avait engagé à venir la voir; il y était allé, attiré, puis ramené par sa bonté pénétrante, par la tendresse qui émanait d'elle, par une sympathie que chacune de ses visites rendait plus vive. Dans sa nouvelle vie, il la négligeait un peu, sans qu'elle s'en offensât, mais il revenait à elle aux heures tristes, en ces heures où l'on recherche l'apaisante caresse d'un cœur qui vous devine sans vous le dire, d'une voix amie qui va plus loin que ses discrètes paroles. Elle n'était point une confidente, car il y a des secrets qu'on garde pour soi seul; mais avec son intelligence de femme qui a connu toute la vie, elle devinait en lui des peines dont elle savait l'impitoyable cruauté, et les pansait délicatement, sans en avoir l'air, en sœur aînée et charitable, aux mains maternelles pleines de dictames.

Quand Martial entra dans le boudoir empire de Mme Lancelot, un grand vieillard tout blanc, au visage grave, encadré de favoris courts, en qui l'on pouvait reconnaître un ancien magistrat ou un ancien diplomate, se levait pour prendre congé. Mme Lancelot, cependant, présenta les deux hommes :

— M. Duguay... Le comte de Marville.

Le vieillard regarda Martial, lui adressa quelques complimens sur sa belle activité, et prolongea un moment la conversation, sans se rasseoir, en s'appuyant sur la haute cheminée que décoraient une pendule, des flambeaux, des vases à l'aigle impériale. Des phrases neutres, presque sans accent, tombaient de ses lèvres amollies; il écoutait les réponses avec indifférence, sans soulever les paupières à demi fermées qui voilaient ses regards atones. Il sortit lentement, en appuyant sur une canne ses jambes engourdies.

— Vous ne connaissiez pas M. de Marville? demanda Mme Lancelot quand elle fut seule avec Martial.

— Non, je ne crois pas l'avoir jamais rencontré.

— Vous avez entendu parler de lui?

— Tout au plus.

La vieille dame sourit :

— Que nous sommes donc loin de votre temps, s'écria-t-elle, nous, les gens d'autrefois!

— Je sais pourtant, reprit Duguay, que M. de Marville a joué un rôle dans la politique impériale. Il a été ministre, je crois ?

— Non, vice-président de la Chambre seulement. Mais ce n'est pas cela qui le rend intéressant.

Quoique cet inconnu qu'il ne reverrait peut-être jamais ne l'intéressât guère, Martial demanda distraitement :

— Qu'est-ce donc?

— Sa vie.

— Sa vie intime?

— Oui. Oh! une vie intime qui n'a de secret pour personne, une de ces existences ouvertes dont toute une génération a connu, suivi, commenté les orages! Si vous étiez un peu plus curieux, si vous traversiez le monde en regardant ailleurs qu'en vous-même; si vous écoutiez mieux ce qui se dit autour de vous, vous la connaîtriez certainement. Mais vous ignorez jusqu'à sa liaison historique avec une femme célèbre de mon jeune temps : une histoire dont on a fait quatre ou cinq romans, mon ami! C'est tout ce qu'il en reste. Car elle est morte, la pauvre grande héroïne. La paix de l'oubli s'est étendue sur les ruines. Et c'est toujours ainsi que cela se passe.

— Vous croyez? insinua Martial.

Mme Lancelot le dévisagea un instant.

— Je le sais, fit-elle, avec un geste affirmatif. On souffre, on crie, on a le cœur labouré, on voudrait mourir, on se demande où l'on prendra le courage pour subir, les forces pour supporter sa torture; on frissonne devant l'avenir, on croit que chaque jour

verra recommencer le supplice de la veille ; et puis, les jours tombent, les années s'amassent, tout cela recule dans le lointain comme un clocher dont on s'éloigne, qui se rapetisse, qui se confond avec la plaine, qu'on ne voit plus. Et ce n'est pas tout, mon ami : ce qui était amer, affreusement amer, finit par sembler doux, très doux, très bon. L'on ne sait plus qu'on a souffert. On ne se rappelle que les belles heures. Le souvenir les ressuscite quelquefois, mais toutes pâles, prêtes à s'effacer comme le reste. Allez, mon cher enfant, rien ne subsiste, rien, rien de nos angoisses d'âmes, de nos désirs, de nos passions : un fleuve dont les vagues se confondent pour se perdre dans la mer, qui les accueille avec la même indifférence.

Il écoutait, tandis que de confuses pensées s'éveillaient en lui, et qu'il protestait. Oui, sans doute, sa vieille amie avait raison : les amours passent, mais pas le sien ; les passions s'apaisent : c'est que les cœurs sont lâches et aspirent au calme, qu'il repoussait, lui, de son énergie tendue et vivace. C'est vrai, il y a une loi qui gouverne les affections humaines et règle leur courbe : il s'en affranchissait.

— Vous ne me croyez pas ? demanda Mme Lancelot en remarquant le demi-sourire de doute et de victoire qui errait sur ses lèvres.

— Si fait, répondit-il d'un ton qui disait le contraire.

Et, revenant à l'histoire de M. de Marville :

— Elle est donc morte, la femme qu'il aimait ?

— Elle est morte.

Mme Lancelot baissa la voix pour ajouter :

— Quelques-uns prétendent qu'elle s'est tuée.

— Ah !... Et lui ?...

— Lui ? Vous le voyez, il a vécu. J'imagine qu'il s'est consolé.

— A-t-il eu d'autres... aventures ?

— Sans doute. Il lui en fallait. Il avait besoin d'orages, de fièvre, de folie. Il a aimé... jusqu'à l'extrême limite de l'âge où l'on peut aimer. Maintenant, il s'est fait joueur. Oui, cet homme d'aspect grave et de haute mine passe ses nuits au tripot : il se ruine deux ou trois fois par année. Qui le croirait, n'est-ce pas ? On le prendrait, à son air, pour le plus ordonné des vieillards. Mais est-ce qu'on connaît jamais les hommes ?...

... Oh ! que de fois, songeait Martial, nous frôlons, sans le savoir, des destinées sœurs de la nôtre ! que de voix, sans y penser, nous envoient d'énigmatiques réponses aux soucis qui nous harcèlent, au moment précis où leurs vrilles labourent nos chairs !...

III. — INTIMITÉ

Le lendemain, comme finissait la matinée consacrée à la joie anxieuse de l'attente, Martial reçut le télégramme qu'il redoutait toujours, — qui venait souvent :

« Mon pauvre ami,

« Pas aujourd'hui, je ne puis pas. Jacques est malade. Ne soyez pas inquiet, je vous en prie : ce n'est rien, j'en suis sûre. J'ai attendu pour vous écrire d'avoir vu le médecin, qui a été tout à fait rassurant; mais je ne puis m'éloigner. Le cher petit m'appelle, il veut toujours tenir ma main dans sa petite main qui brûle. Ayez patience, n'est-ce pas? Après-demain, à la même heure. On est avec vous, quand même. — G. »

Ainsi, l'enfant souffrait. Geneviève, plus inquiète sans doute qu'elle ne l'avouait, — car sait-on jamais ce qu'ils ont, ces pauvres petits êtres qui ne peuvent pas expliquer leur mal? — fatiguée par une nuit de veille, appelait auprès d'elle, pour y puiser un peu de réconfort, le seul cœur qui pût comprendre entièrement et partager les nuances de sa peine. Et il restait loin d'elle : lasse, découragée ou triste, elle ne pouvait pas lire dans les yeux aimés les paroles inexprimées qui apaisent ou consolent. Si le mal s'aggravait, leur séparation croîtrait encore et se prolongerait sans qu'il pût rien pour elle, sans qu'il eût le droit de partager ses veilles, ses fatigues, ses angoisses, — pas plus qu'il n'avait celui d'aimer avec elle cet enfant, qu'il aimait pourtant, puisqu'elle l'aimait. Ah ! c'était bien leur pire douleur, cette séparation de leurs affections, de leurs peines, de leurs devoirs, qui leur rappelait toujours la séparation de leurs vies. Ils pouvaient, par-dessus la loi, mêler leurs corps comme leurs âmes : ils ne pouvaient pas n'être qu'un. Hélas ! et ce qu'il n'était pas pour elle, un autre l'était, un étranger, un ennemi, qui n'avait pas le même cœur, qui ne l'aimait pas, mais que rien n'empêchait de la voir à toute heure, de la rassurer ou de la consoler s'il en voulait prendre la peine !

Martial relut la dépêche, avant de la détruire selon la règle de leur prudence, fouillant le sens des phrases sans y rien découvrir de plus que ce qu'elles disaient. Puis son imagination, portée aux extrêmes, se remit à galoper dans la piste étroite où le télégramme l'enfermait. Sait-on jamais ce que sont ces malaises d'enfant, insidieux et traîtres, qui, en quelques heures, font un cadavre du petit corps aimé, si plein de sève, d'espoir, de vie? Jacques était malade, Jacques pouvait mourir, et *leur* douleur ne serait pas commune. L'autre serait seul à pleurer avec elle,

atteint du même coup, au même endroit. Lui, ne pourrait que se cacher dans la foule, le jour des obsèques, avec un front indifférent : à peine les convenances lui permettaient-elles un froid billet de condoléances, une banale poignée de main, un regard qu'il faudrait éteindre. Cependant, sur les traits ravagés de l'amie, dans les yeux dévorés de larmes, il lirait, derrière le voile de deuil, le cri d'appel, la supplication désespérée : « Viens, toi qui sais ! toi qui comprends !... » Ce fut comme une vision que l'intensité de son évocation finit par rendre réelle et présente, qui le poursuivit, le hanta, lui fit mal. Il lui fallut un grand effort d'énergie pour en chasser l'obsession :

— Non, non, c'est une folie : Jacques est à peine indisposé ; Jacques guérira !

Dans le courant de l'après-midi, un hasard un peu calculé fit rencontrer Martial et Berthemy aux abords de la Bourse. Le banquier semblait préoccupé : un pli d'inquiétude barrait son front, ses yeux froids cherchaient dans le vide. Duguay l'arrêta, lui serra la main, et, l'ayant interrogé sur sa femme et sur son enfant, reçut cette réponse inattendue :

— Ils vont très bien, je vous remercie.

Berthemy parti là-dessus, il demeura stupéfait au bord du trottoir, à en chercher le sens. Son premier mouvement fut de douter de Geneviève. Mais il était trop sûr de son amour et de sa loyauté. Il comprit qu'il y avait autre chose. Il reconstitua l'état d'esprit de Berthemy, que trop d'affaires harcelaient pour qu'il pût s'attarder aux petits malaises d'un enfant. Il entendit Geneviève lui disant, de la voix neutre qu'elle prenait pour lui parler, de cette voix qui ne trahissait jamais rien d'elle :

— Vous savez, mon ami, que Jacques n'est pas très bien aujourd'hui ?

Et le mari répondre, avec certitude :

— Ce ne sera rien !

Il vit le coup d'œil distrait jeté sur le petit malade. Il se figura le souci d'un instant vite écarté, sitôt franchi le seuil de la maison, pour livrer la place aux autres soucis, positifs, immédiats, auxquels il s'agissait de faire face, en laissant l'enfant à la mère et au médecin. Oui, il se figura très exactement la succession de ces détails intimes, et il conclut :

— Mieux vaut qu'il en soit ainsi ! Entre elle et moi, il n'y a du moins que l'espace.

En rentrant chez lui, le soir, Martial trouva un nouveau télégramme, qu'il ouvrit en tremblant. Les nouvelles étaient tout à fait rassurantes :

« Cela va beaucoup mieux. La fièvre est tombée. Je n'ai plus

aucune inquiétude. Ces petits êtres sont aussi vite guéris que malades. A après-demain. Courage ! — G. »

Oh ! comme elle le connaissait, la chère, qui avait eu le temps de crayonner et de porter à la poste voisine cette rassurante dépêche ! comme elle devinait ce qui se passait dans son pauvre cœur, si tourmenté dès qu'il perdait sa trace un jour, une heure ! Mais pourquoi donc le consolait-elle si bien ? pourquoi était-ce toujours elle qui lui disait : « Courage ! » Est-ce que les femmes sont plus vaillantes contre ces peines de l'angoisse qui brisent notre force ? ou peut-être est-ce qu'elles les sentent moins ?... Voilà ce qu'il ignorerait toujours : car c'est en vain que nous aimons, que nous sommes aimés, — nous ne savons jamais ce qui se passe derrière les yeux que nos lèvres ont baisés.

« A après-demain. Courage ! »

... Martial savoura longuement la tendresse qu'il devinait sous la banalité des mots ; car il en est des mots comme des yeux : ils ont des secrets infinis dont ils ne livrent que de faibles parts. C'est ainsi que cette demi-ligne d'écriture signifiait qu'il était aimé comme il voulait l'être, comme il aimait, « pour l'éternel », disait-il quelquefois. Comme il rêvait ainsi, évoquant toute une filiation d'idées, d'impressions, de souvenirs qui s'enchaînaient et s'amenaient l'un l'autre, il entendit la voix de Geneviève murmurer, tout bas, une phrase souvent répétée, — le refrain mélancolique de leurs furtifs rendez-vous qui s'envolaient si vite :

— Je voudrais être avec toi, toujours !

Cela ne voulait-il pas tout dire, ce cri qui revenait dans leurs rencontres, comme un souffle d'éternité ? Ne renfermait-il pas la réponse à ses doutes, une caresse de cœur à cœur, dont il pouvait encore sentir à travers l'espace la douceur pénétrante ? Que demander de plus ? Hélas ! la chose même qu'exprimaient les paroles qu'il répéta mentalement, pour son compte, avec la désolation de savoir que le souhait resterait irréalisable et vain :

— Je voudrais être avec toi, toujours !...

Le jour suivant, pendant que Martial essayait de se mettre au travail, une troisième dépêche vint achever de le rassurer. Jacques était tout à fait remis ; il ne restait aucune trace de son indisposition ; il dormait, mangeait, riait, gazouillait comme auparavant. Le rendez-vous tenait pour le lendemain.

Il ne s'agissait plus que de tuer les heures lentes. Comment ? Le travail ne suffit pas toujours à dominer nos hantises. Il vient des momens où il faut céder à l'obsession qui appelle, qui réclame, qui exige nos moindres pensées, où il faut s'enfermer seul avec elle, afin que plus librement elle tourne dans nos têtes, y fasse le vide et les ravage. Le monde est alors aboli. Nous n'exi-

stons plus que par rapport à l'image que nous nous morfondons à préciser; cependant, elle perd ses contours nets, nous ne l'apercevons que sous un voile de brume, elle s'enfuit comme le souvenir de ces figures mortes que nous croyons burinées dans notre mémoire et que notre mémoire ne possède plus. Comme d'habitude en ces jours-là, Martial prolongea tant qu'il put son travail du matin, déjeuna dans un restaurant où il se croyait sûr de ne rencontrer aucun visage connu, et se réfugia dans l'asile que Geneviève appelait « chez nous », où il se sentait moins éloigné d'elle.

Étant un peu peintre, Duguay avait loué, pour recevoir son amie, un atelier, dans une petite rue, habitée en partie par des artistes, du quartier du Trocadéro. Tant de gens de toutes sortes y passaient, d'ailleurs si indifférens les uns aux autres et d'une catégorie sociale si distante de Mme Berthemy, qu'elle y pouvait venir avec quelque sûreté. Décoré surtout de tapisseries qui tendaient ses hautes parois grises, d'étoffes, d'épais rideaux qui tamisaient la lumière crue de sa vaste baie, l'atelier avait été emménagé avec un luxe confortable et discret, calculé moins pour les yeux que pour étouffer les bruits voisins, pour créer un centre de solitude, pour favoriser l'illusion d'une retraite écartée, loin de la foule, en dehors de la vie. Quelques esquisses pendaient aux murs; car, pour donner le change à la femme qui faisait son ménage le matin ou préparait sur son ordre un déjeuner froid et ne se trouvait jamais là aux heures de Geneviève, Martial affectait de prendre son rôle de peintre au sérieux : l'exceptionnelle adresse qu'il possédait à tout faire lui permit de brosser réellement quelques toiles qui justifiaient sa présence intermittente, et que des ignorans pouvaient prendre pour œuvres d'artiste. Depuis longtemps déjà, le portrait commencé de Geneviève attendait sur un chevalet. C'était, ce portrait, l'occupation des journées vagues et perdues, — une façon de poursuivre, de distraire ou de fixer sa rêverie. Jamais d'ailleurs Martial n'aurait prié son amie de poser : il voulait la peindre telle qu'il la voyait quand elle n'était pas là, fixer sur la toile l'image insaisissable qui flottait toujours dans son esprit, mobile, fuyante, irréelle. Geneviève riait de son travail. A chacune de ses visites, elle demandait en plaisantant :

— Est-ce que j'avance?

Elle prétendait voir, aux progrès accomplis, si Martial avait plus ou moins pensé à elle, ou bien, en veine de taquinerie, elle s'écriait :

— Mais ce n'est pas moi! elle ne me ressemble pas du tout! Ce n'est donc pas à moi que vous pensez quand vous êtes seul?...

Il discutait, défendant son œuvre, alléguant l'exactitude du contour des joues ou de la couleur des cheveux, ou rejetant la faute sur les difficultés de l'entreprise. Alors elle se faisait mutine, elle ne voulait rien entendre, elle riait de cette Elle méconnaissable qui pourtant — elle finissait par le reconnaître — n'était du moins pas une autre femme. Il y avait aussi des jours où elle capitulait et s'écriait devant la toile :

— Oui, c'est bien moi, je me reconnais... Je t'aime!...

Ce jour-là, Martial ajouta quelques traits à sa peinture et passa tout l'après-midi dans l'atelier, jusqu'à l'heure où le crépuscule l'en chassa, errant, effrayé au calcul du temps qui le séparait encore de Geneviève. Souvent, quand il était à ce point tourmenté et possédé, une révolte le prenait contre cette force entrée en lui qui ne lui laissait plus ni loisir ni liberté, et qui, pour quelques rares instans d'un bonheur furtif, lui coûtait tant de journées désolées. Alors il discutait, il se dérobait, il invoquait mille argumens qui le faisaient rougir de sa sujétion et qu'il invoqua une fois de plus, pendant ce soir d'été, dans la victoria qui le promenait par les allées du Bois :

« Je suis un homme, pourtant, se dit-il. J'ai devant moi tout le champ de la vie, un champ magnifique dont les plus belles récoltes m'appartiennent. Je puis être utile et faire le bien. Je puis m'enrichir et cueillir la gloire. Et deux yeux de femme bornent mon horizon! Est-ce qu'on peut se donner à ce point-là, oublier ainsi son être, anéantir sa volonté, abdiquer son action? Cela est vil, lâche, misérable... »

Une voix secrète lui répondait aussitôt :

« Cela est superbe! Il n'y a dans le jardin de la vie qu'une fleur unique qui vaille d'être cueillie. Quelques êtres seuls en approchent : tu es de ceux-là. Laisse à d'autres, qui ne l'ont pas vue, les pauvres hochets de leur œuvre qui passe!... »

Cette voix-là pacifiait toujours ses révoltes: alors même qu'il raidissait son effort pour se reconquérir, il savait bien qu'un baiser de Geneviève aurait raison de lui, et qu'ensuite, les sens et le cœur apaisés, il la bénirait pendant deux jours pour le bonheur reçu, — jusqu'à ce que, dans la fièvre de l'attente, il tendît de nouveau sa volonté vers d'autres fins qui n'étaient plus les siennes.

Aucune dépêche fatale ne vint remettre encore le rendez-vous. Geneviève arriva, comme chaque fois, émue, contente et tendre, plus tendre que lui, et — c'était encore une des craintes de Martial — plus heureuse du bonheur qu'elle donnait que du sien propre.

Leurs momens les plus doux, c'était lorsque, après les caresses,

pendant l'heure brève qui leur restait, ils se sentaient infiniment près l'un de l'autre, unis dans une parfaite tendresse, heureux et lassés. Pourtant, ces momens mêmes étaient aussi ceux des reproches, car ils s'en faisaient quelquefois, et ceux encore que traversaient les inquiétudes qu'ils mettaient en commun, les menaces qu'ils sentaient suspendues sur leur amour, toutes les ombres qui passaient sans cesse dans leur ciel incertain. Ainsi, Martial songeait au regard de pitié surpris, l'autre soir, dans les yeux de Geneviève. Il avait cru le revoir à son entrée, sous la voilette ; il en avait oublié les craintes dans un baiser. Voici maintenant qu'il reparaissait, hésitant et craintif, au fond des yeux fidèles. Parfois Martial avait la faiblesse d'éviter ou de détourner l'explication que ce regard annonçait, tandis que Geneviève, faible comme lui, partait sans rien dire, emportant le secret de sa compassion. Mais cette fois, connaissant d'avance le coup qui allait le frapper, il fut plus brave. Il l'interrogea :

— Vous pensez quelque chose?...

Elle se serrait contre lui, toute abandonnée. Elle détourna la tête en le serrant plus fort. Il comprit qu'il ne se trompait pas. Comme elle gardait le silence, il reprit :

— ... Quelque chose de triste?

Elle ne le regardait plus. Elle lui tendit les lèvres. Il cueillit le baiser, sans renoncer à son idée, et précisa :

— Vous partez?

Elle murmura :

— Oui.

Après un nouveau baiser, elle ajouta, très bas, très vite :

— Dans dix jours, le 2 juillet... Pour *les Charmilles*.

Il y eut un silence. Martial soupira :

— Déjà!...

La tête cachée sur la poitrine de son ami, Geneviève expliquait :

— On s'est décidé brusquement. On est fatigué. On a besoin du grand air. J'ai eu beaucoup de peine à gagner quelques jours, en alléguant des arrangemens de maison. Que voulez-vous que je fasse? Ce n'est pas ma faute, mon pauvre ami!...

C'était l'étranger, le maître, qui jetait entre eux sa volonté tyrannique. Le front plissé, la révolte au cœur, Duguay répéta :

— Déjà!...

Et, cherchant à justifier sa plainte :

— L'année dernière, vous n'avez quitté Paris qu'au commencement d'août.

— Ah! fit-elle, si cela dépendait de moi!...

Sans relever cette exclamation, il se remit à l'interroger :

— Vous y resterez, aux *Charmilles?*...

— Comme d'habitude, je pense... Vous viendrez me voir?

Il eut un petit ricanement d'amertume :

— Deux ou trois fois, à votre jour.

Elle s'efforçait de le consoler.

— Nous ne serons pas tout à fait séparés, dit-elle. Je viendrai aussi, moi.

La voix de Martial prit un accent dur et mauvais :

— ... Comme l'an dernier : une fois.

Ce reproche mouilla les yeux de Geneviève, qui protesta :

— Oh! plus souvent, j'espère!

De nouveau, elle lui tendit les lèvres et le pressa contre elle. Deux larmes glissèrent sur ses joues :

— Méchant! fit-elle. Pourquoi me reprocher ce que je ne puis changer?

Martial but lentement les deux larmes qu'il faisait couler; puis, décidé à tout savoir, il demanda :

— Après *les Charmilles*, où irez-vous?

— A Étretat.

— Toujours comme l'an dernier. Pour deux mois aussi, je pense?

Elle ne put que répéter.

— Je... Je pense...

Nerveusement, il continua :

— Ensuite, vous reviendrez aux *Charmilles*, pour les fruits et les confitures. Et vous rentrerez à Paris en novembre. Mais cela fait cinq mois, cinq mois sans vous! Cinq mois presque sans nouvelles, puisque de la campagne vous pouvez à peine écrire! Cinq mois sans savoir ce que vous faites, qui vous rencontrez! Cinq mois sans être sûr de vous revoir!

Il se leva en la repoussant, marcha de long en large dans l'atelier, et, tout à coup, revenant vers elle, s'écria violemment, brutalement :

— Vous ne m'aimez pas!

Il éclatait de temps en temps, ce cri du doute, ce reproche injuste et cruel; il jaillissait du cœur tourmenté, exprimant en réalité bien autre chose que ce qu'il semblait dire, mais frappant à la place sensible, et faisant mal. Martial avait la lâcheté d'homme de le laisser échapper ainsi pour exprimer sa douleur, sachant que c'est ce qu'il y a de pire à dire et de pire à entendre, la parole qui meurtrit plus que nulle injure, — celle qui soulage, aussi, à la façon d'un acte de violence. Geneviève ne pleurait

plus. Elle leva vers lui ses yeux où cette injustice avait allumé comme un éclair d'indignation, et, sans rendre le coup reçu, doucement, elle répondit :

— Si je ne vous aimais pas, serais-je ici ?...

Car sa droiture d'âme trouvait ainsi, d'emblée, des argumens directs, décisifs, dont la victorieuse simplicité faisait rougir Martial. Vaincu et soumis, il s'agenouilla devant elle, en l'embrassant :

— Pardon ! fit-il. Je sais bien que je suis injuste, que j'ai tort, que je suis méchant de vous parler ainsi... Pauvre chérie, je sais bien que tu m'aimes... Vous n'étiez point faite pour le mensonge : c'est pour moi que vous mentez, pour moi seul, je le sais... Et pourtant...

Elle s'était mise à lui caresser les cheveux, d'un geste consolant de mère qui pardonne. Elle s'arrêta pour l'interrompre en lui posant sur les lèvres sa main, qu'il baisa :

— Il n'y a pas de pourtant ! fit-elle.

Il se dégagea ;

— Si fait, dit-il, il y en a un, un seul... Vous savez bien lequel, n'est-ce pas ?... Vous le savez !... Puisque vous m'aimez, puisque vous m'avez voué votre vie, — oh ! pourquoi ne voulez-vous pas m'aimer jusqu'au bout ?... Pourquoi vous résigner lâchement à ces coups qui frappent notre pauvre bonheur, à ces cruautés des hasards et de l'existence qu'avec un peu d'énergie nous pourrions dominer ?... Dites, pourquoi ne voulez-vous pas partir avec moi ?...

Elle attendait et redoutait cette conclusion, que Martial ramenait volontiers à la fin de leurs discussions. Sans le regarder, elle murmura, de sa voix calme :

— Vous savez bien que c'est impossible !

Peut-être lui en voulait-elle encore un peu de son injuste reproche, car elle ajouta, avec une pointe d'ironie :

— Songez-vous à l'embarras que je serais dans votre vie !

Comme il protestait du geste, elle continua, plus gravement :

— N'avez-vous donc jamais rencontré de ces couples qui se sont unis dans... la faute ?... Oh ! laissez-moi employer ce mot qui vous choque : si nous sommes réellement coupables de nous aimer, je ne le sais pas, je ne m'en inquiète plus, mais, en tous cas, nous sommes coupables selon le monde, et nous le serions davantage si notre... notre faute entraînait un de ces scandales qu'on ne pardonne point... Moi, j'en ai connu quelques-uns, de ces couples dont je vous parle. Je les ai vus honteux, gênés, mendiant un peu de sympathie ou d'indulgence, et malheureux. Oui,

malheureux, parce qu'ils sont repoussés par tout ce qui est honnête, bon et sain, condamnés à la seule promiscuité de ce qui est louche et taré... Je ne veux pas d'une telle vie, mon ami, ni pour moi ni pour vous. Non, non, jamais!...

Il résista :

— Quelle faible raison! s'écria-t-il, indigne de vous, oui, indigne de votre courage et de votre droiture! Voyons, n'êtes-vous pas lasse de ce poids étranger qui pèse sur nous et nous opprime? Quand nous l'aurions une fois secoué, croyez-vous donc que nous ne serions pas assez forts pour braver ce péril imaginaire? Croyez-vous que nous ne nous aimerions pas assez pour être tout à nous-mêmes, sans souci des autres, n'importe où, dans une ville où nous ne rencontrerions pas des regards indiscrets, dans un autre continent si vous voulez?... Le monde! les autres!... Je vous parle de nous, et vous me répondez en invoquant les autres!... Comme s'ils existaient! Comme s'il y avait autre chose que vous, et moi, et notre amour!...

Pendant qu'il parlait, Geneviève avait détourné les yeux; de nouveau, elle le regarda bien en face, et, d'une voix plus basse, qui frémit :

— Vous savez bien que ce n'est pas seulement cela...

A son tour, Martial baissa la tête, tandis qu'elle continuait, avec une force croissante :

— Oh! s'il n'y avait que le monde, mon Dieu! je serais peut-être assez folle pour l'oublier, pour oublier aussi qu'un jour vous le regretteriez, vous, oui, vous, mon ami, parce que vous êtes un homme, parce que si, à cette heure, je suis tout pour vous, vous seriez forcément, fatalement, repris une fois ou l'autre par tout ce que vous auriez abandonné pour moi, votre travail, votre carrière, votre avenir, votre ambition... Oui, je pourrais oublier cela, parce que je vous aime... Mais vous savez qu'il y a quelque chose de plus... Vous le savez... Partir avec vous!... Et Jacques?... Oh! comment pouvez-vous me le demander?

L'idée de la séparation prochaine affolait Martial, qui, buté, répliqua :

— Nous ne serions pourtant ni les premiers ni les seuls!

— Ah! s'écria Geneviève, je ne sais pas ce que sont celles qui font de telles choses. Mais moi, il me semble qu'après, je ne pourrais plus vivre.

Il ne céda pas encore. Le front plissé, très sombre, il rêva tout haut :

— Eh bien! fit-il, si l'on a laissé trop de regrets derrière soi, si l'on est retenu à son passé par trop de chaînes, si l'on ne peut

plus vivre, enfin, on meurt!... On meurt ensemble, en s'aimant. Cela aussi s'est vu quelquefois. Ne lisez-vous jamais, dans les journaux, des histoires pareilles? Il y a quelques jours encore, j'en lisais une. Oh! banale, humble et banale! L'homme était un simple commis, qui volait ses patrons pour faire à sa maîtresse une vie meilleure. On l'a découvert. Ils sont allés ensemble se jeter sous un train. C'étaient de pauvres êtres, de ceux dont on ne parle guère, qui ont lu peu de livres, qui ne comptent pas les battemens de leur cœur, des amoureux perdus dans le monde, ignorant l'élégance et le raffinement, auxquels il ne manquait pour être heureux que le peu qu'il faut pour vivre. Mais, vraiment, je crois qu'ils valaient mieux que nous. Ils ont eu du moins le courage de mourir.

Elle écoutait, heureuse de se sentir aimée, et prise pourtant d'un vague effroi, comme si l'heure fatale eût été proche :

— Mourir! murmura-t-elle les yeux mi-clos, mourir! Pensez-vous bien à ce que vous dites?

— Oui, certainement. Ce mot qui vous épouvante ne m'effraye pas. J'ai toujours été persuadé que la mort est très douce. Je ne la crains pas. Et savez-vous? Depuis que je vous aime, depuis que nous sommes entrés ensemble dans le tourbillon qui nous entraîne, je ne conçois pas à notre roman d'autre fin que celle-là.

Il avait parlé d'un ton si grave qu'elle frissonna toute, et supplia :

— Taisez-vous!

Mais il s'était lancé sur la piste d'une de ces analyses réfléchies et folles qui séduisaient à la fois son imagination, volontiers prête à des bonds déréglés, et sa logique de raisonneur :

— Avez-vous songé quelquefois à ce qui nous attend? Moi, souvent. J'escompte l'avenir, car l'avenir, n'est-ce pas? c'est ce qui importe. Que signifient nos heures de bonheur volé, si nous ne mourons pas la main dans la main? Ce n'est pas pour ces heures-là que je vous aime : elles sont trop courtes; c'est pour l'inconnu, pour l'au-delà, pour emporter votre visage dans mes yeux quand ils se fermeront, dans mon cœur quand il cessera de battre; c'est pour être sûr d'être avec vous là-bas, même s'il n'y a rien, même si je ne sens pas que je vous ai prise en partant et que vous êtes en moi. Je ne pense qu'à l'avenir. Eh bien! dites, qu'est-ce qui nous attend, si nous ne mourons pas ensemble?

Elle secoua la tête d'un geste qui ne voulait pas savoir, et serra craintivement la main de Martial. Il continua, d'une voix incisive, en accentuant ses mots comme s'il se fût agi d'une démon-

stration savante, sans souci d'être brutal ou de sembler cruel :

— Voyons-le un peu, voulez-vous? Voyons-le. Il faut toujours être au clair avec soi-même... Ou bien notre amour finira, étouffé par les fils qui l'emprisonnent, par les craintes qui l'entourent, par les menaces, les faiblesses, les compromis, les séparations dont il est sans cesse diminué ou attristé...

Elle voulut l'interrompre. Mais il ne l'écouta pas et suivit son idée :

— ... Ce serait abominable, n'est-ce pas?... Pas plus que moi, vous ne pouvez concevoir que nous ayons menti, trompé, que nous nous soyons avilis à la comédie honteuse des liaisons coupables, sans être rivés l'un à l'autre par une chaîne mille fois plus solide qu'aucun lien légal. Vous pensez aussi que ce qui relève notre amour, c'est sa force et sa durée, et qu'il ne faut pas qu'il cesse, et que s'il cessait nous n'oserions plus lever les yeux, et n'aurions plus de nous-mêmes que lassitude et mépris... Alors, l'autre alternative?... Eh bien! c'est toute une longue vie d'hypocrisie et de mensonge. Quand nous serons vieux, très vieux, si vieux que nous ne risquerons plus d'exciter aucune médisance, — qu'est-ce que nous verrons en regardant derrière nous, dites?...

Geneviève souffrait. Mais il allait toujours, avec son impitoyable lucidité et sa cruelle logique :

— De longues années pleines de tromperies, de faiblesses, de lâchetés! Nous en avons déjà quelques-unes à notre passif, nous en aurons de pires; elles iront se multipliant, s'appelant les unes les autres, nous enveloppant d'un halo de misère, plus nombreuses, plus noires à mesure que le temps marchera, que nous aurons plus de difficultés à vaincre, plus de soupçons à écarter. Et en échange? Des heures courtes, des rencontres furtives qui n'apaisent jamais notre soif d'amour, qu'abrège le sentiment de leur brièveté, qui ne nous suffisent pas, qui me laissent affamé de vous, qui ne me donnent jamais le temps de vous avoir jusqu'à l'âme!... Eh bien! je vous le demande encore : avant de tomber plus bas dans le mensonge, ne vaudrait-il pas mieux mille fois briser nos entraves, écarter ces préjugés et ces lois qui font notre malheur?... Si vous laissiez derrière vous trop de regrets pour pouvoir oublier, — encore une fois, la mort est là! Pour les autres, elle étendra son linceul sur notre faute, puisque à leurs yeux nous serons des coupables. Pour nous, elle nous donnera ce que la vie nous refuse, ce que nous désirons, ce qu'il nous faut, ce que je veux sans en calculer le prix...

Il se tut. Geneviève avait lâché sa main; elle rêvait, accoudée, comme absente, sans mouvement.

— C'est donc vrai, fit-elle enfin, que vous ne craignez pas la mort?

Il sourit :

— Je crains la vie!

Elle hésita un peu, et finit par avouer, en cherchant de nouveau ses lèvres :

— Moi, j'ai si peur!...

Il la prit contre lui, la tête sur sa poitrine, et se mit à la bercer doucement :

— Nous serions ensemble... comme cela... longtemps... des jours... des semaines... des mois... Nous serions heureux... Nous serions libres... Plus d'obstacles entre nous... Plus d'attache qui nous enchaîne au monde, aux autres, à la vie... Nous serions unis, fondus l'un en l'autre!... Oh! comme à cette hauteur-là, on doit être près de l'infini... Il n'y a qu'un pas de l'amour à la mort... Nous le ferions, un soir, sans faiblesse, sans y songer, peut-être...

Elle s'arracha de ses bras, d'un geste de révolte :

— Non! non! s'écria-t-elle... Non!... Pourquoi donc êtes-vous si noir, aujourd'hui?

Puis elle revint, les yeux pleins de larmes, les lèvres de caresses craintives, suppliante et tendre. Quelque chose d'indéfinissable venait d'entrer en elle : elle n'aurait pas su dire si c'était un pressentiment effrayé, une crainte encore vague, ou, peut-être, une espérance, un appel sourd de l'éternel, au delà du siècle...

ÉDOUARD ROD.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LE JOURNAL DE ROME

Ce n'est pas la première fois que la *Revue des Deux Mondes* s'occupe du sujet que j'étudie. En 1838, J.-V. Leclerc, réunissant deux savans mémoires qu'il avait lus à l'Académie des Inscriptions, donna à l'ensemble le titre de celui des deux qui lui paraissait le plus piquant et l'appela : *Les Journaux chez les Romains.* Ce titre allécha Sainte-Beuve, toujours à l'affût de nouveautés. Il lut avidement le livre, et, suivant son habitude, dit aux lecteurs de la *Revue* ce qu'il en pensait (1). Il laissa entrevoir que son attente avait été un peu trompée, et n'ayant pas grand'chose à dire de l'ouvrage lui-même, il se tira d'affaire en parlant de la presse en général.

Il faut bien avouer que le titre promettait plus que la réalité ne pouvait donner. Sans doute il y a eu des journaux chez les Romains, mais en si petit nombre et si mal connus que l'histoire en est très vite racontée. La question ne reprend son importance qu'à la condition de l'étendre et de la poser autrement que n'avait fait Leclerc.

Quand nous étudions les sociétés antiques, nous sommes ravis de constater que par certains côtés elles nous ressemblent. C'est ce qui établit une sorte de rapprochement sympathique entre les siècles passés et le nôtre : nous nous attachons plus étroitement à des hommes qui sont semblables à nous; nous avons plus de plaisir à les fréquenter, et nous les comprenons mieux en les expliquant par nous-mêmes. Mais il nous est impossible de ne pas voir que par beaucoup d'autres endroits nous différons d'eux,

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1839.

et, quoi qu'il n'y ait rien de plus naturel que ces différences, nous ne pouvons nous empêcher d'en être fort étonnés. Notre surprise est surtout très vive quand il s'agit d'un de ces usages, ou plutôt d'une de ces institutions, qui sont entrées si profondément dans notre vie qu'il ne nous semble pas qu'on puisse exister sans elles. S'il nous est prouvé que les anciens ne la connaissaient pas ou qu'ils n'en avaient qu'une connaissance imparfaite, nous nous demandons, sans pouvoir le comprendre, comment ils faisaient pour s'en passer.

C'est ce qui, par exemple, nous arrive à propos de la presse. Qui de nous pourrait se priver aujourd'hui de lire son journal? C'est devenu un besoin presque aussi impérieux que le boire et le manger. Il ne suffit plus de le recevoir le matin et le soir : il y en a, à Paris, qui se succèdent d'heure en heure, et il se trouve des gens qui achètent toujours celui du dernier moment, pour être mieux renseignés. Notre curiosité s'est excitée par les satisfactions mêmes qu'elle a reçues ; elle est devenue insatiable. Il faut, pour nous plaire, qu'on prenne les bruits à la volée : nous voulons être informés de tout, et par tous les moyens. Comme on s'est fait une habitude du scandale, l'indiscrétion est devenue un métier ; nous exigeons que notre journal nous serve tous les jours une nouvelle à sensation, et quand on n'y trouve pas le ragoût qu'on cherche, on le ferme avec dépit en disant : « Il n'y a rien aujourd'hui ! »

Et pourtant ce divertissement journalier, dont nous nous sommes fait un besoin, qui est devenu une impérieuse nécessité pour nous, il est sûr que les anciens n'en avaient guère l'idée. Nous ne savons pas que les Athéniens aient jamais rien connu de semblable. Chez les Romains, il s'est passé quelque chose de plus surprenant encore ; ils ont eu, eux, des journaux, ou du moins ce qui ressemblait à nos journaux, et ils ont pu se rendre compte des services qu'il était possible d'en tirer, mais ils n'ont su qu'en faire ; ils n'ont pas deviné le rôle qu'ils pouvaient prendre, la place qu'ils devaient tenir dans la politique, dans les lettres, dans la vie de tout le monde ; ils les ont laissés végéter obscurément pendant plusieurs siècles, sans en tirer presque aucun profit. Comment expliquer qu'ils n'en aient pas compris la puissance, qu'ils aient passé à côté de ce qui devait être une des grandes forces — une des tyrannies — de nos jours, sans paraître même s'en apercevoir !

Voilà un problème historique, dont il faut chercher la solution.

I

Il est d'abord évident que si les anciens n'ont pas senti comme nous le besoin d'avoir des journaux, c'est qu'ils avaient autre chose qui en tenait lieu.

Parmi les moyens de publicité dont ils disposaient, il n'y en a pas dont ils aient fait plus d'usage que des affiches; nous nous en servons encore beaucoup, mais bien moins qu'eux. Quand on parcourt les ruines d'une ville romaine, on en rencontre à chaque pas. Il y en a qui étaient faites pour durer et qu'à cette intention on gravait sur l'airain, sur le marbre, sur la pierre. C'étaient les actes de l'autorité, les lois des empereurs, les décrets du sénat et des décurions, ou même, dans la vie privée, les contrats qui garantissent un droit de possession, et jusqu'aux procès-verbaux des corporations religieuses qui veulent établir qu'elles se sont régulièrement acquittées de leurs fonctions sacrées. Pour les choses d'importance moindre, on n'a pas recours à des matières d'aussi grand prix. Sur une planche de bois, ou simplement sur un mur blanchi à la craie, on trace, en noir ou en rouge, avec un pinceau, ce qu'on veut faire savoir : il s'agit d'une location d'appartement « aux kalendes de juillet ou aux ides d'août » ; de l'annonce d'un spectacle « qui aura lieu si le temps le permet ou sans aucune remise », ou plus souvent encore d'une réclame électorale ; la location faite, le candidat élu ou repoussé, on passera une couche nouvelle de blanc sur la tablette, et elle servira pour le candidat de l'année suivante ; les réclames de ce genre sont très nombreuses à Pompéi.

L'abondance des affiches dans les villes romaines s'explique aisément par les conditions mêmes de la vie antique. On sait que les anciens n'ont jamais eu beaucoup de goût pour vivre dans leurs maisons, et qu'ils passaient une partie de leurs journées sur le forum à jouir des spectacles que leur donnait la place publique. Dans ces longues promenades, les affiches venaient naturellement frapper leurs yeux : ils s'arrêtaient pour les lire, et c'était une des occupations ordinaires de leurs journées oisives. Les choses sont bien changées dans nos sociétés modernes ; on y reste plus volontiers chez soi, et l'on y a beaucoup plus à faire. Le temps et l'occasion nous manquent de courir les rues et de regarder les murailles : ainsi est-il arrivé que, comme nous n'allons plus chercher les affiches, ce sont les affiches qui sont venues nous trouver.

Cette petite révolution s'est accomplie au moyen du journalisme. Il y avait à Paris, au commencement du XVIIe siècle, un

homme d'un génie singulièrement actif et audacieux, plein de vues, fort en avance sur son temps, et qui rêvait sans cesse de quelque invention nouvelle, le médecin Théophraste Renaudot. Le 30 mai 1631, il avait fait paraître le premier en date des journaux français, la *Gazette*, qui obtint un grand succès dès son apparition. Mais ce succès était loin de le satisfaire. La *Gazette* s'adressait surtout aux curieux et aux politiques et les renseignait sur les nouvelles officielles de la France et de l'étranger. Renaudot voulait entreprendre une œuvre plus utile que brillante, dont tout le monde profiterait : il créa, au milieu de Paris, un *bureau d'adresses*, centre d'information et de publicité, où chacun se procurerait les renseignemens dont il avait besoin. Les uns y devaient déclarer ce qu'ils avaient à vendre, pour qu'il fût facile aux autres d'y trouver ce qu'ils voulaient acheter. Mais ce n'était encore que la moitié d'une invention : on ne pouvait se renseigner au *bureau d'adresses* qu'à la condition de se déranger et de perdre du temps. Renaudot, qui voulait rendre le trafic aisé, eut l'idée de répandre dans Paris une feuille qui contenait le détail des objets qui étaient mis en vente, en sorte que chacun pouvait faire son choix sans sortir de chez lui. Nous n'en connaissons qu'un numéro (1), ce qui semble indiquer qu'elle n'a pas dû exister longtemps. Mais l'idée était heureuse, et quelques années plus tard elle fut reprise. Celui qui se l'appropria était un nommé Dugone, qui avait remarqué, nous dit-il, que certaines personnes, surtout les étrangers (2), trouvent beaucoup d'intérêt à lire les affiches, mais qu'en même temps c'était un plaisir que tout le monde ne pouvait pas se donner. Les gens en carrosse, par exemple, passent trop vite et regardent de trop loin pour les bien voir; les magistrats et les ecclésiastiques sont gênés par leur robe, qui leur impose une certaine retenue; il serait peu séant aux dames de s'approcher de trop près et de se mêler trop à la foule qui les regarde : c'est de là que vint à Dugone la pensée de les recueillir et d'en former un journal, qu'il appela, d'un nom qui lui est resté, les *Petites Affiches*.

Chez les Romains, l'affiche n'est jamais devenue un journal, mais elle a continué à s'étaler sur les murailles; jusqu'à la fin de l'Empire, elle n'a pas cessé d'être leur principal moyen de

(1) J'emprunte ce détail et beaucoup d'autres à l'*Histoire de la Presse* de M. Hatin. Il a reproduit ce précieux numéro, et parmi les objets qui sont en vente, on remarque ceux-ci : « Un habit de drap écarlate, qui n'est pas encore achevé, doublé de satin de même couleur, avec un galon d'argent; on le laisserait à 18 écus; » — Une maison au quartier du Pont-Neuf, avec sept chambres à coucher pour 1200 livres; — Des lits à pentes de serge, des colliers, des pendans d'oreille; — enfin : « Un jeune dromadaire à prix raisonnable, » — ce qui n'est pas une marchandise courante.

(2) Molière appelle les Allemands « de grands inspecteurs d'affiches. »

publicité. C'est par des affiches ou, comme on dit plus souvent, par des inscriptions, que l'autorité faisait savoir ses décisions, que les citoyens témoignaient leur piété pour les dieux, leur dévouement à leurs princes, leur reconnaissance pour leurs bienfaiteurs, qu'enfin les magistrats et les particuliers répandaient dans le public tout ce qu'ils souhaitaient lui communiquer. Voilà pourquoi les inscriptions étaient alors si fréquentes et ce qui explique comment il nous en reste un si grand nombre, quoi qu'il en ait tant péri; le *Corpus inscriptionum latinarum* en contient déjà près de 120 000, et il n'est pas fini. Sainte-Beuve avait bien raison de dire : « Le véritable *Moniteur* des Romains se doit chercher dans les innombrables pages de marbre et de bronze où ils ont gravé leurs lois et leurs victoires. »

II

Mais les affiches ne peuvent pas suffire à tout, et il y a des services qu'elles ne rendent qu'imparfaitement. Pour n'en citer qu'un exemple, je me demande comment, sans autre secours, les réputations littéraires pouvaient se faire et se propager à Rome et dans l'Empire. C'est surtout, à ce qu'il nous semble aujourd'hui, l'affaire de la presse, et voilà plus de deux siècles qu'elle se charge chez nous de cet office. En 1665, un conseiller au Parlement de Paris, Denis de Sallo, créa le *Journal des Savans*, pour signaler aux curieux, par des *extraits* ou analyses, les livres importans qui paraissaient dans le monde entier (1). Puis vint le *Mercure*, qui s'occupait des ouvrages plus légers. C'est l'aïeul de notre petite presse, et l'on ne peut pas dire qu'elle soit d'hier, puisqu'elle a, tout compte fait, deux cent vingt-trois ans d'existence. Pendant tout le XVIIIe siècle, les journaux et les correspondances n'ont pas cessé de tenir le public français et étranger au courant des nouvelles littéraires. C'est par eux qu'on apprenait qu'une tragédie de Voltaire venait de réussir, qu'on lisait, dans la bonne société, quelque roman sentimental à la façon anglaise, ou qu'il courait quelque écrit piquant sur des matières philosophiques ou religieuses, ce qui donnait l'idée de se les procurer. Il en est à peu près de même aujourd'hui, et quand on voit combien un livre signé d'un nom inconnu, malgré les réclames et les annonces, en dépit du bruit qu'un journalisme complaisant fait autour de lui, a de peine à percer, et comme il lui est difficile d'attirer l'attention publique, on ne comprend pas comment les auteurs anciens pouvaient y arriver sans toutes ces ressources.

(1) Il faut remarquer que le *Journal des Savans*, ainsi que la *Gazette* et les *Petites Affiches*, existent encore.

Ils y arrivaient pourtant, et non seulement les grands écrivains, qui ont partout des moyens particuliers de forcer l'indifférence générale, mais quelquefois les médiocres et même les mauvais; ce qui prouve qu'il ne leur était pas aussi malaisé que nous nous l'imaginons de se faire connaître. Comment y arrivaient-ils, il vaut la peine de le chercher.

Prenons les poètes. Sans aller jusqu'à dire avec Malherbe qu'ils n'ont pas plus d'utilité dans un État que les bons joueurs de quilles, il est sûr qu'ils sont un luxe dont on peut à la rigueur se passer. A Rome, où l'on condamnait si sévèrement les gens oisifs, on ne distinguait pas entre ceux qui ne font rien et ceux qui font des riens, et l'on mettait sans hésiter les poètes dans cette dernière catégorie (1). Il était donc naturel qu'on fût assez mal disposé pour eux et peu empressé à connaître leurs vers. Cependant on ne fait des vers que pour qu'ils soient connus. Aujourd'hui on les imprime, et, si le public ne les achète pas, on les donne. Le moyen n'est pas toujours bon, car celui qui reçoit un livre n'est pas forcé de l'ouvrir. Dans l'antiquité, l'auteur en donnait lecture, ce qui est plus sûr, les gens mêmes qui ne veulent pas écouter étant forcés d'entendre. Pour un homme riche, la chose était aisée : il n'a qu'à donner à dîner. Autour d'une table bien servie il réunit des amis qu'il sait complaisans de nature, des cliens qui sont forcés de l'être par situation, quelquefois des débiteurs qui espèrent par quelques louanges bien placées mériter quelques douceurs à l'échéance. Quand, après un bon repas, le maître se met à lire, l'enthousiasme déborde ; « on crie : Bien ! très bien ! admirable ! on pâlit d'émotion ; au besoin une larme complaisante coule des yeux, on sursaute, on trépigne. » Le lendemain le bruit de ce triomphe se répand dans Rome, et voilà les vers du maître lancés. Mais le pauvre n'a pas les mêmes ressources. Ne pouvant réunir des auditeurs chez lui, il est bien obligé de les prendre où il les trouve. Quelquefois il débite sa poésie au milieu du forum; au bruit qu'il fait, les oisifs arrivent, quand ils ne sont pas trop occupés à jouer à la marelle sur les marches des temples, et il se forme des cercles autour de lui, comme autour des saltimbanques ou des montreurs d'animaux savans. D'autres se réservent pour les bains publics; il y a là des salles voûtées qui font résonner les vers pompeux :

Suave locus resonat voci conclusus.

Le besoin de trouver quelqu'un qui les écoute les rend féroces. Martial nous les montre armés de leur manuscrit et à la re-

(1) Caton ne les distinguait pas des bouffons qui gagnent un dîner en amusant les convives, et les appelait les uns et les autres des *pique-assiettes*.

cherche d'un auditeur. Quand, par bonne fortune, ils l'ont rencontré, ils s'acharnent après lui; ils le poursuivent au bain, à table et jusque dans sa chambre, où ils ne le laissent pas reposer en paix.

C'est un moyen de faire connaître leurs vers, mais non de les faire estimer. On comprend que ni les convives du poète riche, quand ils quittent sa salle à manger, ni les victimes du poète pauvre, quand ils sont parvenus à lui échapper, ne se piquent d'emporter une très vive admiration pour ce qu'ils viennent d'entendre malgré eux. Mais il y avait des gens qui jouissaient d'un certain crédit auprès du public, des critiques officiels reconnus, et pour ainsi dire patentés, des œuvres littéraires, dont on devait chercher à s'assurer la faveur. C'étaient les grammairiens, c'est-à-dire ceux qui étaient chargés, avec les rhéteurs, d'élever la jeunesse. Ils prenaient les enfans dès le premier âge, leur enseignaient d'abord à lire, puis à comprendre ce qu'ils lisaient, puis à juger ce qu'ils avaient compris. C'est ainsi qu'ils devinrent les arbitres du goût et de la renommée. Ils ne s'acquittaient pas toujours de leurs fonctions d'une manière intelligente; leurs procédés de critique étaient assez élémentaires : tantôt ils donnaient des places aux grands écrivains, comme ils faisaient à leurs écoliers, mettaient Cæcilius avant Plaute, ou Plaute avant Cæcilius; tantôt ils essayaient de résumer leurs mérites dans une épithète, donnant à Pacuvius le surnom de *Doctus*, à Attius celui d'*Altus*, comme nous disons Philippe le Hardi ou Louis le Juste. Ils n'en jouissaient pas moins d'une grande autorité, et c'était, pour un auteur, une chance très favorable que d'avoir leur approbation. Vers le règne d'Auguste, il se fit une sorte de révolution dans leur métier. Jusqu'à cette époque les grammairiens n'avaient expliqué dans leurs classes que des auteurs très anciens : le maître d'Horace, Orbilius, remontait jusqu'à Livius Andronicus, le premier en date des poètes romains, et il avait la prétention de le faire admirer à coups de fouet. Un homme d'esprit, et d'un esprit entreprenant, Cæcilius Epirota, ancien esclave d'Atticus, qui l'avait fait élever avec soin, ouvrant une école, eut l'idée, pour l'achalander, d'y introduire l'étude des poètes contemporains. C'est ce que nous avons vu chez nous, quand on a fait figurer Victor Hugo et Leconte de Lisle sur nos programmes scolaires. L'innovation dut réussir. Ce fut, pour un écrivain, comme une sorte de consécration de sa gloire d'être expliqué dans les écoles, et les grammairiens devinrent plus que jamais les dispensateurs de la renommée. On leur faisait la cour, et, pour me servir de l'expression d'un poète du temps, on briguait leur suffrage comme autrefois celui du peuple au Champ de Mars.

Vers la même époque, un très grand personnage, Asinius Pollio, imagina, nous dit-on, les lectures publiques. Il est trop évident qu'il ne s'agit pas de ces lectures qu'on faisait à des amis et dont j'ai parlé plus haut : c'est un usage qui a existé de tout temps et qu'il n'était pas besoin d'inventer. Ce que fit Pollion, c'est de le régler, de l'entourer de certaines formalités, d'en faire une sorte d'institution. On créa des salons exprès, qui ressemblaient à des théâtres; on étendit le nombre des invités, on les partagea en diverses catégories, on plaça les hommes importans dans l'orchestre, les autres sur les gradins, et tout en haut les claqueurs. C'était des représentations véritables, et il faut reconnaître qu'elles avaient l'avantage de procurer des succès plus rapides et plus retentissans qu'aujourd'hui. Un livre répandu par l'impression va trouver les lecteurs isolés et ne les gagne que peu à peu, et l'un après l'autre. Dans les lectures publiques, ils sont conquis à la fois, et comme ils s'échauffent mutuellement par le voisinage, on y obtient plus facilement des triomphes. Un historien, un philosophe, un poète, pouvaient ainsi devenir illustres d'un seul coup, comme aujourd'hui un auteur dramatique, après une pièce qui a réussi. C'était un moyen puissant de publicité (1).

De son côté, le libraire, comme on pense, ne négligeait rien pour vendre avantageusement sa marchandise. Il y a toujours eu des libraires à Rome, mais d'abord leur profession paraît avoir été fort modeste. Ils n'avaient pas le monopole exclusif de la vente des livres; et il est arrivé que les gens riches leur aient fait concurrence. Nous savons qu'Atticus, qui possédait un grand nombre d'esclaves copistes, quand ils avaient transcrit les livres qu'il voulait garder pour lui, les faisait travailler pour le public. C'est ainsi qu'il fut une sorte d'éditeur pour son ami Cicéron, et non seulement il faisait copier ses livres et les répandait, mais il en augmentait le débit par d'habiles réclames. Cicéron lui écrivait à ce propos : « Vous avez si bien fait valoir mon discours sur Ligarius, que je vous confierai ce soin désormais pour tous mes ouvrages. » A partir de l'Empire, les libraires semblent être devenus plus importans à Rome. On nous parle d'eux; nous savons les noms de quelques-uns, nous connaissons leurs habitudes. Ils s'installaient d'ordinaire sous les portiques fréquentés des oisifs, comme au XVIIe siècle Barbin et ses confrères

(1) Horace, qui avait horreur de la réclame, répugnait beaucoup à employer ces procédés. « Je ne lis mes ouvrages à personne, nous dit-il, si ce n'est à mes amis, et quand j'y suis forcé. » Il nous dit aussi qu'il ne s'abaisse pas à flatter les grammairiens et à capter leur bonne grâce; mais il était de ceux qui n'ont pas besoin de ces artifices pour réussir.

dans la galerie du Palais; devant la porte, les volumes étaient disposés avec goût, nettoyés à la pierre ponce, brillans d'une couche d'huile de cèdre, enroulés autour d'un bâton noir dont les extrémités étaient dorées, avec des bandes de parchemin qui portaient le titre de l'ouvrage. « Je le vois bien, disait Horace à son livre, qui lui semblait trop impatient de paraître, tu veux aller voir le portique de Vertumne ou celui de Janus; tu meurs d'envie de t'étaler coquettement à la devanture des frères Sosies. » Sur les colonnes ou les pilastres qui encadraient la boutique, les nouveautés étaient annoncées, probablement avec quelques éloges bien sentis. On y lisait même quelquefois des vers, les meilleurs sans doute de l'ouvrage qu'on proposait au public, et qui devaient donner une bonne opinion du reste. Martial prétend qu'on n'avait qu'à se promener pour faire une lecture rapide des poètes du jour.

Voilà quelques-uns des moyens dont usaient les écrivains antiques, en l'absence de la presse, pour se faire connaître au public, et il est certain qu'à Rome, ces moyens étaient tout à fait suffisans. Mais comment s'y prenaient-ils quand il s'agissait de répandre leur nom et leurs livres dans le reste de l'Empire? C'est en cela surtout que les journaux auraient été utiles. Ils servent aujourd'hui à faire voyager les réputations dans les pays éloignés; grâce à eux les nouvelles littéraires pénètrent partout, et elles y sont reçues avec d'autant plus d'avidité qu'elles viennent de plus loin. A Paris, on se contente de parcourir le journal, on l'apprend par cœur en province; là, rien n'échappe à la curiosité du lecteur, il veut savoir le nom de la pièce qu'on applaudit et du livre dont on parle, et c'est ainsi que la littérature se propage du centre aux extrémités. Les Romains, par d'autres procédés, obtenaient à peu près les mêmes résultats que nous. Dans les pays vaincus, la haute société, au contact des personnes distinguées que Rome y envoyait, légats impériaux, officiers supérieurs des légions, percepteurs de l'impôt, avait pris très vite le goût des lettres latines; les écoles s'établissaient partout, et, avec elles, une passion pour la rhétorique que nous avons peine à comprendre. Tacite raconte que les jeunes provinciaux, qui étudiaient à Rome, avaient grand soin de recueillir les belles phrases qu'ils entendaient dire aux rhéteurs et aux avocats en renom, et les envoyaient dans leur pays, où elles faisaient sans doute l'admiration de tout le monde. Il est probable aussi qu'ils devaient entretenir leurs parens et leurs amis des ouvrages qui venaient de paraître, et leur donner, par les éloges qu'ils en faisaient, le désir de les connaître. — Mais comment pouvait-on se les procurer en province? Le plus simplement du monde : les libraires de Rome devaient y avoir

des correspondans, chez lesquels ils déposaient, comme ils font aujourd'hui, les livres qu'ils voulaient vendre. Cicéron écrit à son éditeur Atticus : « Ayez soin que mon ouvrage soit à Athènes et dans les autres villes de la Grèce ; » c'est-à-dire déposez-le chez les libraires du pays, où les curieux pourront le prendre. Pour faire entendre qu'un livre a du succès, Horace dit « qu'il fait gagner de l'argent aux frères Sosies et qu'il passe la mer ; » ce qui signifie qu'on le vend dans les provinces sur la réputation que les Romains lui ont faite. Si, au contraire, le débit n'en est pas très productif à Rome, le libraire, qui veut rentrer dans ses fonds, et qui compte que les Africains et les Espagnols n'auront pas le goût si fin ou si difficile que les Romains, en fait empaqueter les exemplaires avec soin, et les envoie à Utique ou à Ilerda. On vendait donc en province les livres bons ou mauvais qui paraissaient dans la capitale. Il s'y trouvait des libraires, ce qui causait quelque surprise à Pline le Jeune, qui croyait sans doute, comme beaucoup de beaux esprits, que le monde finissait aux limites du *pomœrium*. Mais sa surprise se tourna bien vite en satisfaction quand on lui apprit qu'ils tenaient ses ouvrages, et que les provinciaux les lisaient et les admiraient beaucoup : « Je commence à croire, disait-il, que mes livres ne sont pas loin d'être parfaits, puisque, dans des pays si différens, le goût de gens qui se ressemblent si peu s'accorde à les estimer. » On voit que sa réputation n'avait pas mis longtemps à pénétrer jusqu'en Gaule. Celle de Martial était allée plus loin encore, puisqu'il nous dit que « la Bretagne chante ses vers. » C'est qu'on croyait, en le lisant, se trouver au milieu des sociétés légères de Rome, et que c'était un plaisir aussi vif pour un Breton ou un Gaulois de cette époque que c'en était un d'entendre parler des salons de Paris pour un seigneur allemand ou russe de la fin du siècle dernier.

III

C'est surtout à la communication des nouvelles politiques que sert aujourd'hui le journal, et il nous paraît bien difficile qu'en ce genre de service il puisse être remplacé. Les Romains, qui étaient un peuple libre, s'occupaient beaucoup de leurs affaires (1). Les débats de la place publique, les procès devant

(1) Quand Virgile nous dit que le laboureur italien « détourne les yeux des faisceaux populaires et du forum insensé, et que le Dace descendant de l'Ister avec toutes ses tribus conjurées ne lui cause aucun souci ; » il veut parler du laboureur qui vient de traverser les guerres civiles, qui est fatigué de la liberté, et qui s'est choisi un maître.

les tribunaux, l'annonce des candidatures, la discussion des lois dans les assemblées populaires passionnaient tout le monde. Les événemens extérieurs n'avaient pas moins d'intérêt pour eux : non seulement ils voulaient connaître ce que devenaient leurs légions qui combattaient en Espagne, en Afrique, en Grèce, mais il leur semblait utile d'être informés de la situation intérieure des pays suspects ou hostiles, de connaître, par exemple, qui l'emportait, de Démétrius ou de Persée en Macédoine, de Jugurtha ou d'Hiempsal en Numidie. Pour soutenir avec succès les guerres qu'ils avaient entreprises ou se préparer à celles qui les menaçaient, il leur fallait avoir l'œil ouvert sur le monde entier et savoir ce qui s'y passait.

Il est sûr qu'ils le savaient et que les événemens de quelque importance, même sans le télégraphe et le journal, arrivaient assez vite à la connaissance du public. Les historiens nous racontent que plusieurs fois les résultats de certaines batailles, qu'on attendait avec impatience, sont parvenus à Rome avant d'y être apportés par les messagers officiels : c'est que les nouvelles voyagent par des chemins qu'on ne peut pas toujours découvrir; elles circulent mystérieusement de l'un à l'autre, et la parole, « qui a des ailes », selon l'expression du vieil Homère, les porte à travers d'immenses espaces, sans qu'on puisse dire précisément d'où elles viennent et par où elles ont passé. Pour rendre compte de cette propagation obscure et rapide, les anciens avaient imaginé une déesse aux cent yeux, aux cent oreilles, aux cent bouches, la Renommée (*Fama*), dont Virgile nous a fait le tableau : « Le jour, elle se tient aux sommets des édifices élevés, pour tout voir; la nuit, elle parcourt le ciel pour tout raconter; elle ne se repose jamais, aussi empressée à colporter le faux qu'à répandre le vrai. » Il est aisé de voir que cette allégorie renferme un assez grand fond de réalité.

Ces bruits que la Renommée sème dans l'air ne se perdent pas ; ils sont recueillis au passage par des gens qui les propagent en les amplifiant : ce sont les nouvellistes. Il n'y a plus guère de nouvellistes aujourd'hui : le télégraphe et le téléphone leur font une trop rude concurrence; c'est une profession qui disparaît. Mais elle florissait chez nous au XVIIe siècle, et même après qu'on eut inventé les journaux. La *Gazette* de Renaudot ne paraissait qu'une fois par semaine, les nouvellistes avaient sept jours d'avance sur elle, et ils en profitaient. On nous dit qu'ils se tenaient dans les jardins publics, soit au Luxembourg, soit aux Tuileries, sous les ormes de la terrasse qui borde la Seine. Ceux du Palais-Royal avaient la réputation de dire tant de mensonges que l'arbre sous lequel ils se rassemblaient en avait pris le nom

d'*Arbre de Cracovie* (1). Ils formaient une corporation qui n'était pas sans importance ; pour quelques-uns d'entre eux c'était un métier qu'ils exerçaient en ville pendant la journée, et dont ils se faisaient un revenu. On a trouvé, dans un livre de comptes du duc de Mazarin, la mention suivante : « Au sieur Portail, pour les nouvelles qu'il fournit toutes les semaines : pour cinq mois, à dix livres par mois, cinquante livres. »

Dans une ville comme Rome, qui, selon Tacite, était curieuse et bavarde, — *in civitate sermonum avida et nihil reticente*, — il ne devait pas manquer de nouvellistes. Il y en avait qui se réunissaient au forum, tout près de la tribune, ce qui les avait fait appeler *Subrostrani*. De là partaient les bruits les plus sinistres : on y annonçait la mort de gens qui se portaient fort bien et la défaite d'armées qui n'avaient pas combattu. Les nouvellistes sont, en général, des gens d'humeur sombre, à qui rien ne plaît, des effrayés qui mettent les choses au pire. Ceux de Rome trouvaient toujours que les affaires étaient mal conduites, que les généraux ne savaient pas leur métier, et ils se permettaient de leur proposer des plans de campagne. Tite Live fait dire à Paul-Émile, au moment où il partait pour la Macédoine : « Il y a des gens qui, dans les réunions du forum (*in circulis*), veulent nous apprendre où il faut camper, les places dont nous devons nous rendre maîtres, par quel chemin il convient de pénétrer dans le pays ennemi, comment on pourra s'approvisionner, quand il sera le plus utile d'entrer en action, ou s'il vaut mieux se dérober ; et non seulement ils conseillent ce qu'il faut faire, mais quand on ne fait pas ce qu'ils ont conseillé, ils se fâchent. » Et pour satisfaire leur curiosité, cet homme d'esprit leur propose de les emmener avec lui ; il s'offre à leur payer le passage, à leur fournir un cheval, à les placer au premier rang pour leur donner le plaisir de voir la bataille de plus près. Sous l'Empire, les mécontens ne s'en tiraient pas à si bon compte et avec quelques railleries. Le forum était surveillé par des soldats habillés en bourgeois, qui parcouraient les groupes, excitant les gens à parler, donnant l'exemple d'attaquer l'empereur et son gouvernement. Quand ils avaient ainsi délié les langues, ils prenaient les noms des bavards et allaient les dénoncer à l'autorité : c'est le commencement des agens provocateurs.

On pense bien que les gens importans de Rome ne se commettaient pas dans ces groupes en plein air et qu'ils se gardaient d'aller discourir sur la politique au pied de la tribune ; ils en

(1) L'arbre de Cracovie fut abattu, à la fin du siècle dernier, quand le duc d'Orléans fit construire les galeries latérales du Palais-Royal. Ce fut un événement, et il fut chanté par les poètes. On peut voir, dans la *Correspondance* de Grimm, des vers qu'inspira sa disparition.

parlaient chez eux, surtout dans les repas, qui étaient alors l'occasion ou le prétexte de toutes les réunions mondaines. Il y avait des gens qu'on n'invitait à dîner que parce qu'on les croyait bien renseignés. On nous les dépeint allant de maison en maison et racontant ce qu'ils savent, ou ce qu'ils inventent, au sujet des Parthes ou des Germains, l'éternel effroi de l'Empire ; ils n'ignorent rien, ils vous disent le nombre exact des hommes qui sont en armes sur les bords du Rhin ou du Danube ; puis, continuant à faire le tour du monde, ils s'occupent de l'état des récoltes en Égypte et en Afrique, ce qui intéressait beaucoup les Romains, qui tiraient de là leur subsistance. Ce n'étaient pas les hommes seuls qui se piquaient d'avoir de bonnes informations : Juvénal a tracé le portrait de la femme nouvelliste, qui serait, nous dit-il, la plus insupportable de toutes, s'il n'y avait pas la femme savante. On pense bien que, dans ces réunions, il n'était pas seulement question des affaires extérieures, et qu'on devait y parler beaucoup, ou plutôt y médire, de ce qu'on savait du Palatin : aussi étaient-elles encore plus étroitement surveillées que les conciliabules du forum. Du reste, on n'avait pas de peine à savoir ce qui s'y disait ; il n'était pas besoin d'y introduire des espions de métier, il y en avait de volontaires, les meilleurs de tous, parce qu'on ne pouvait pas s'en méfier. Comme les délateurs étaient sûrs de la faveur du prince et qu'ils héritaient d'une partie des biens de ceux qu'ils avaient fait condamner, il ne manquait jamais de gens qui allaient redire les propos qu'ils avaient entendus et accuser les causeurs imprudens devant l'empereur ou le sénat. Et cependant, quoiqu'il fût si dangereux de parler, on ne pouvait pas prendre sur soi de se taire. Rien ne put guérir cette société spirituelle et légère de la manie d'aiguiser des malices contre le maître et de répéter les méchans bruits qui couraient sur lui et sur les siens. Jamais il n'a tant circulé de fausses nouvelles qu'à ce moment où l'on se donnait tant de mal pour les empêcher de se répandre. Les précautions mêmes qu'on prenait contre elles leur donnaient plus d'importance. Comment n'auraient-elles pas semblé sérieuses et vraisemblables quand on voyait des gens qui risquaient leur vie pour les redire ? Aussi les ouvrages de Tacite en sont-ils remplis, et même quand il les juge futiles et indignes de toute créance, il ne peut s'empêcher de les reproduire.

Voilà de quelle manière les gens qui vivaient à Rome étaient informés, avec plus ou moins d'exactitude, des nouvelles politiques. Comment les apprenaient ceux qui se trouvaient en province ? Ils ne pouvaient guère les savoir que par les lettres de leurs amis ; aussi les correspondances entre Rome et les diverses parties de l'Empire étaient-elles très actives. De là toute une littérature était

sortie dont malheureusement il reste bien peu de chose; mais les lettres des grands personnages de ce temps, qui nous ont été conservées parmi celles de Cicéron, et qui ne souffrent pas trop de ce voisinage, nous montrent quelle dépense on faisait d'esprit, de finesse, de bon sens, dans ces relations épistolaires, quelle connaissance on y déployait de la comédie politique, quelle pratique des hommes, quel usage de la vie. Elles n'avaient pas toutes la même destination : tantôt elles ne s'adressent qu'à une seule personne, et tantôt elles sont faites pour être lues de plusieurs. Ces dernières ont été quelquefois affichées (*in publico propositæ*) pour que tout le monde les pût connaître, quelquefois transcrites à plusieurs exemplaires et envoyées à divers personnages importans; il arrive souvent aussi, pendant les momens de crise, où l'on a tant besoin d'être informé, qu'une lettre qui contient quelque nouvelle intéressante est communiquée, par celui à qui elle est adressée, aux gens de sa connaissance, passe de main en main et finit par devenir publique. C'est ce qui est arrivé sans nul doute à la plupart de celles que Cicéron a reçues ou envoyées aux approches de la guerre civile. De cette sorte de lettres, il me semble qu'on peut dire qu'elles remplissaient presque, pour un cercle restreint, l'office des journaux d'aujourd'hui (1).

Ces gens d'esprit n'étaient guère embarrassés pour écrire des lettres charmantes; la difficulté commençait pour eux quand ils voulaient les faire partir : ils ne pouvaient employer que des moyens coûteux ou incertains. Dans les grandes maisons, il y avait des esclaves dont la fonction consistait à porter les lettres de leur maître : on les appelait *tabellarii*. Ils faisaient quelquefois de fort longs voyages. Cicéron en envoya un tout exprès de Cilicie à Rome pour remettre au sénat un rapport sur ses exploits militaires et demander qu'on lui décernât le titre d'*imperator;* mais c'était une dépense qui ne pouvait pas se renouveler souvent. D'ordinaire les *tabellarii* portaient les lettres à de petites distances; quand il s'agissait d'un long voyage, il fallait user d'autres procédés : on employait alors ce que chez nous, quand

(1) Il y a eu aussi un moment, en France, avant la création des journaux, où les lettres en ont tenu lieu. Quand Charles VIII fut parti pour la guerre d'Italie, beaucoup de gens, surtout à Paris, étaient mécontens et inquiets; de mauvais bruits circulaient sur la situation de l'armée. Pour y répondre, le gouvernement eut l'idée de faire imprimer des « extraits de lettres envoyées de l'ost de la guerre de Naples », et de les répandre dans les principales villes du royaume. Il est naturel que ces feuilles volantes, imprimées en caractères gothiques, et qui se vendaient dans les rues, aient été en grande partie détruites. On en a pourtant conservé quelques exemplaires, soit à la Bibliothèque nationale, soit à celle de Nantes, qui ont été publiés par M. de la Pilorgerie. Il s'en trouve aussi dans l'admirable bibliothèque de M. le duc d'Aumale, à Chantilly, et M. Picot les a mentionnées et quelquefois transcrites dans son catalogue.

la poste était chère, on appelait des *occasions*. Cicéron confiait souvent les siennes aux messagers des publicains. Ces grandes sociétés financières, qui levaient l'impôt dans les provinces, étaient forcées de communiquer souvent avec Rome, où résidaient les chefs de la compagnie ; elles entretenaient donc un certain nombre de messagers, qui étaient sans cesse sur les routes. Comme Cicéron était l'ami de ces sociétés et leur avocat ordinaire, elles étaient heureuses de lui être utiles. Quand cette ressource lui manquait, il fallait bien qu'il eût recours à des moyens moins sûrs : il écrivait à son affranchi Tiron, qu'il avait laissé malade à Patras et dont il voulait savoir des nouvelles, d'envoyer tous les matins quelqu'un sur le port qui s'informerait des gens qui partaient pour Rome et leur remettrait des lettres pour lui. Malheureusement les gens qui paraissent s'en charger le plus volontiers ne sont pas toujours exacts à les remettre ; ils tardent à les rendre, et quelquefois même ils les perdent ou les gardent. Que de lettres attendues avec impatience et qui apportaient d'importantes nouvelles ne sont jamais arrivées à leur adresse !

Il fallait au moins préserver de ce sort les dépêches officielles. Dans un État bien gouverné, les communications entre le maître et ceux qui le servent doivent être rapides et sûres. Que devenait l'Empire si le prince ne pouvait pas faire parvenir ses ordres, quand il en était besoin, aux gouverneurs de provinces et aux chefs d'armée ? C'est ce qui amena Auguste à créer la poste (1). Cette institution fut perfectionnée par ses successeurs ; sous les derniers Césars, elle fonctionnait avec une admirable régularité. Le long des grandes routes militaires, on avait disposé des relais (*stationes*), et, de temps en temps, des gîtes (*mansiones*) où l'on pouvait trouver de quoi se loger et se nourrir. Les relais contenaient des chevaux et des mules, qu'un service de remonte renouvelait par quart tous les ans, des voitures à deux et à quatre roues, toutes construites sur le même modèle, et un personnel de postillons, de charrons, de vétérinaires, d'employés de toute sorte dont le code Théodosien détermine les attributions. A côté de ces chars légers qui amenaient en quelques jours le voyageur dans les pays les plus lointains, on avait préparé des chariots plus lourds pour voiturer les impôts en nature que fournissaient les provinces et porter les approvisionnemens aux

(1) Il y avait quelques élémens de cette institution sous la République. Les villes étaient tenues de loger les fonctionnaires romains qui se rendaient à leur poste, et de leur fournir des voitures et des chevaux. Cette obligation fut le point de départ et le principe de la création d'Auguste. C'étaient les villes situées sur le passage de la poste qui devaient faire les frais des chevaux et des voitures. De cette façon, la poste ne coûtait rien à l'Etat, mais elle devint, pour les municipes, un de ces lourds impôts sous lesquels ils succombèrent.

armées. Toute cette organisation était fort habilement entendue, et il n'est pas douteux que l'Empire n'en ait tiré de très grands avantages.

Mais elle ne profitait pas aux particuliers. Le gouvernement se l'était entièrement réservée et n'en donnait l'usage à personne. L'empereur remettait à quelques grands fonctionnaires un certain nombre de ces autorisations qu'on appelait *diplomata*, et qui donnaient le droit de voyager en poste, mais ils ne devaient en user que pour le service de l'État. Pline, gouverneur de la Cilicie, s'excuse très humblement à Trajan d'en avoir disposé en faveur de sa femme qui venait d'apprendre la mort de son grand-père et avait besoin de retourner sans retard à Rome. Il était donc très difficile aux particuliers, auxquels la poste était formellement interdite, et même aux fonctionnaires, qui ne pouvaient s'en servir que dans certaines conditions, d'être exactement renseignés des nouvelles politiques. Ils ne pouvaient les connaître que par des correspondans souvent mal informés eux-mêmes et qui avaient la plus grande peine à leur faire parvenir leurs informations. Et pourtant la plupart de ces personnages, quand ils étaient loin de Rome, éprouvaient le plus vif désir et même le plus grand besoin de savoir ce qui s'y passait. On va voir que ce besoin, qui n'était pas satisfait, fut une des raisons qui, vers la fin de la République, fit naître les journaux.

IV

Le journal n'a pas été créé tout d'un coup à Rome; il ne s'y est pas trouvé un homme, comme Théophraste Renaudot chez nous, qui en ait compris d'avance l'utilité et qui, sans hésitation, sans tâtonnement, l'ait donné au public à peu près sous sa forme définitive : il y est né presque par hasard, et il est sorti d'une réforme qui avait été entreprise dans une tout autre intention. L'histoire mérite d'être racontée.

En l'an de Rome 695 (59 avant Jésus-Christ), César fut nommé consul. Il arrivait au pouvoir avec la pensée bien arrêtée de nuire autant qu'il le pourrait au parti aristocratique, et, sous prétexte de servir la démocratie, de préparer l'Empire. « Un de ses premiers actes, dit Suétone, fut d'établir que les procès-verbaux des assemblées du sénat, comme de celles du peuple, seraient tous les jours rédigés et publiés : *Instituit ut tam senatus quam populi diurna acta confierent et publicarentur.* » Les assemblées du peuple se tenaient sur le forum; tout le monde y pouvait assister, et c'est peut-être parce qu'il ne s'y passait rien de secret qu'on n'avait pas éprouvé le besoin jusque-là d'en rédiger et d'en publier les

procès-verbaux. Au contraire, la Curie était rigoureusement fermée au public; le sénat ne laissait rien transpirer de ses délibérations que ce qu'il voulait bien en faire savoir. Ce secret était une de ses forces. Les assemblées politiques ne gagnent pas à être regardées de près; il est difficile de conserver beaucoup de respect, même pour les plus honorables, quand on voit à quelles intrigues elles sont livrées et quels conflits d'intérêts ou de passions s'y dissimulent sous l'apparence du bien public. César pensait qu'on estimerait moins le sénat quand on le connaîtrait mieux; il voulait lui ôter ce mystère qui créait une sorte de prestige autour de lui; c'est pour cela qu'il décida que, désormais, « on rédigerait et on publierait » les procès-verbaux de toutes les séances. Par ces deux mots que voulait-il dire? Le sens du premier ne donne lieu à aucune contestation: on choisissait un sénateur jeune, d'ordinaire un ancien questeur, qui prenait le titre de secrétaire du sénat (*ab actis senatus*) et il lui était facile de faire son travail avec les notes des sténographes. Quand le procès-verbal était rédigé, on le publiait. Qu'entendait-on par là? Voulait-on dire seulement qu'il était mis à la disposition du public et qu'on le laissait consulter à ceux qui le demandaient? Le mot *publicare* a, je crois, un autre sens. Dans la langue juridique des Romains, un acte était devenu public quand on l'avait affiché à un endroit où d'en bas on pouvait le bien lire, *unde de plano recte legi possit*. C'est évidemment de cette manière que César fit publier les procès-verbaux du sénat.

Il y avait d'ailleurs à cette façon d'agir un précédent qu'il convient de rappeler. On comprend que Rome, engagée dans ces grandes entreprises qui l'ont rendue maîtresse du monde, ait éprouvé le besoin d'en faire connaître au peuple les résultats. Quand ils étaient heureux, on avait naturellement une très grande hâte de les lui annoncer; mais on ne les cachait pas non plus quand ils étaient contraires. Tite-Live a raconté d'une manière saisissante comment la défaite de Trasimène fut connue à Rome: il régnait une grande anxiété dans la ville; déjà commençaient à s'y répandre ces bruits avant-coureurs d'un grand désastre dont j'ai parlé tout à l'heure; instinctivement toute la foule se réunissait au forum. Quand elle y fut rassemblée, le préteur monta à la tribune et ne dit que ces mots: « Citoyens, nous avons été vaincus dans une grande bataille, *pugna magna victi sumus*. » Lorsqu'il s'agissait de rencontres de moindre importance, il fallait les faire connaître plus simplement, et voici ce qu'on avait imaginé. Sur le mur de la *Regia*, où demeurait le grand pontife, on plaçait chaque année une planche soigneusement blanchie qu'on appelait *album;* en tête on inscrivait le nom des consuls et des magistrats;

puis, chaque fois qu'il survenait quelque événement à Rome ou dans les provinces, on le notait en quelques mots. C'était un moyen de mettre les citoyens au courant de leurs affaires. Les paysans, qui faisaient partie des tribus urbaines, les plus nombreuses et les plus honnêtes de toutes, ne venant à Rome qu'une fois par semaine, et n'entendant parler de rien le reste du temps, avaient plus besoin d'être renseignés que les autres. La *nundine* venue, on nous dit qu'ils se lèvent de grand matin; ils font sommairement leur toilette (Varron prétend qu'ils ne se rasaient que tous les huit jours); ils prennent la toge et se mettent en route. Je me les figure arrivant dans la ville comme leurs descendans, les *contadini* d'aujourd'hui, qu'on voit se réunir le dimanche près du Vélabre, vêtus de leurs habits de fête. Il est probable que la première visite des paysans anciens était pour la table blanche du grand pontife. Plusieurs d'entre eux avaient leurs enfans à l'armée, tous étaient fort préoccupés des affaires de leur pays; il leur plaisait d'apprendre que tout allait bien dans les légions, qu'on avait pris la ville qu'on assiégeait et que l'armée ennemie était en fuite. Alors, l'esprit libre et joyeux, ils allaient entendre, à l'assemblée populaire, les discours enflammés des tribuns, ou voter, au Champ de Mars, pour les magistrats amis du peuple. La table du grand pontife restait à sa place toute l'année. On la détachait à la fin de décembre et on la gardait dans les archives. Plus tard, on s'avisa que toutes ces planches, qui contenaient tant de souvenirs du passé, pouvaient avoir un grand intérêt. On les réunit, on les publia sous le titre d'*Annales maximi* : ce fut le commencement de l'histoire romaine.

Il n'est guère douteux que les procès-verbaux des assemblées du sénat et du peuple ne fussent communiqués au public de la même façon que les Grandes Annales. Nous ne savons pas où on les affichait; mais ce devait être au forum, et dans un endroit très fréquenté. La foule a dû s'attrouper souvent pour les lire, surtout dans les momens d'émotion populaire. On y venait voir ce qui s'était passé dans les assemblées, où l'on n'avait pas assisté, et prendre une idée des discours qu'on n'avait pas entendus. C'est pour cela qu'ils étaient faits.

Mais ce qui en fit surtout la fortune, c'est que, dès le premier jour, ils furent employés à un usage auquel assurément César n'avait pas songé. On vient de voir qu'il était très difficile d'être au courant de ce qui se passait à Rome quand on en était éloigné. Les amis, dérangés par des occupations imprévues, écrivaient moins régulièrement qu'ils n'avaient promis de le faire; les esclaves, les affranchis ne connaissaient pas toujours le meilleur moyen d'être bien renseignés. On prit donc l'habitude de s'adresser à des gens qui

faisaient le métier de recueillir les nouvelles pour les communiquer à ceux qui avaient envie de les savoir. Ce sont les ancêtres des *reporters* d'aujourd'hui; mais alors, comme la profession n'était pas très estimée, on les appelait simplement des manœuvres (*operarii*). Le nom de Chrestus, que porte l'un d'entre eux, laisse supposer que c'étaient des Grecs, c'est-à-dire de ces gens souples, adroits, intelligens, qui s'insinuaient partout et qui étaient prêts à tout faire pour ne pas mourir de faim. En courant les rues, en écoutant ce qui se disait au forum, ils attrapaient quelques renseignemens qu'ils mettaient bout à bout, et ils en composaient un ramassis de nouvelles, auquel les personnes graves donnaient quelquefois un nom défavorable (*compilatio*), mais qui ne laissait pas d'amuser un moment le Romain perdu dans quelque coin de la Germanie ou de l'Afrique.

Ce que ces pauvres « manœuvres » connaissaient le moins, c'était la vie politique de Rome. Ils n'entendaient rien aux affaires, et le monde qu'ils fréquentaient ne pouvait guère les leur apprendre. Dans cette ignorance, on comprend que les procès-verbaux des assemblées du sénat et du peuple affichés au forum aient été pour eux une grande ressource; ils les copiaient sans y rien changer, ils n'avaient plus qu'à y ajouter ce que leurs courses journalières leur avaient appris, et leur « compilation », ou, comme nous dirions aujourd'hui, leur chronique, était faite. Cælius, en envoyant à Cicéron ce qu'il appelle *Commentarius rerum urbanarum*, lui dit : « Vous y trouverez les opinions que chacun des hommes politiques a soutenues. » Ceci évidemment était pris aux procès-verbaux officiels. Il ajoute, et cette fois il s'agit des nouvelles empruntées à quelque « compilation » de Chrestus : « Quant au reste, prenez-en ce qui vous intéressera, et passez une foule d'articles, tels que les acteurs sifflés, les enterremens, et autres futilités de ce genre. En somme, les renseignemens utiles l'emportent. »

Mais voici une innovation bien plus inattendue. Nous venons de voir que Cælius avait quelque honte d'envoyer à son ami Cicéron ces gazettes à la main où les anecdotes légères se mêlaient aux nouvelles sérieuses. Il paraît pourtant que ce mélange était du goût de beaucoup de personnes, car de très bonne heure nous le voyons s'introduire jusque dans les affiches mêmes du forum où l'on publiait les procès-verbaux des assemblées du sénat et du peuple. C'était tout à fait dénaturer la pensée de César que de joindre à ces documens politiques, qu'il avait voulu porter seuls à la connaissance du public, ce que Cælius traitait sans façon de futilités (*ineptiæ*), et que nous appelons aujourd'hui des faits divers. Les hommes graves devaient être scandalisés de lire, à quelques

lignes de distance, les discours des tribuns ou des consuls et le compte rendu de quelque enterrement ou de quelque mariage; et pourtant, grâce aux circonstances, ces petits faits devinrent bientôt plus importans que le reste. Depuis l'Empire, il n'y avait presque plus d'assemblées du peuple; quant à celles du sénat, Auguste, qui se plaisait à défaire ce qu'avait fait César, défendit de nouveau qu'on en publiât les procès-verbaux. En supposant que cet ordre n'ait pas été exécuté à la lettre, il est probable qu'on n'en donna plus qu'un assez court résumé. Dès lors il était naturel que la partie essentielle des *acta senatus et populi*, celle qui avait été d'abord leur raison d'être, se trouvant de plus en plus réduite, les nouvelles de Rome, ou, si l'on veut, les faits divers, qu'on y avait ajoutés, prissent peu à peu le dessus, et que l'accessoire finît par devenir le principal. C'est ce qui ne manqua pas d'arriver.

Nous pouvons, je crois, nous faire une idée assez exacte de ce que devaient contenir ces grandes affiches qui se renouvelaient tous les jours, et que les curieux venaient lire et copier au forum. Il y avait d'abord une partie officielle, c'est-à-dire ce qui restait, ce qu'on voulait bien laisser connaître, des procès-verbaux du sénat, les décrets des magistrats, les lettres et les discours des empereurs, avec la mention des interruptions et des applaudissemens qui les avaient accueillis (1); puis une partie que nous pourrions appeler semi-officielle, et qui n'est pas moins intéressante. Elle comprenait, avec les nouvelles de la cour, les « communiqués » de l'autorité impériale. César y fit mettre qu'il avait refusé le titre de roi, qu'on lui offrait. Les cérémonies importantes y étaient décrites; on y inscrivait tous les jours les noms des personnes que l'empereur avait reçues au Palatin. Nous savons que Livie et plus tard Agrippine s'attribuèrent le même privilège, et qu'elles y firent mentionner aussi les visites qu'on leur faisait, ce qui blessa beaucoup Tibère et Néron. Quant à la partie réservée aux faits divers, elle devait être très bien remplie, si nous en jugeons par le nombre de récits extraordinaires qu'elle a fournis aux auteurs latins. Pline surtout, qui aime tant l'étrange et le surprenant, lui doit beaucoup : c'est là qu'il a pris l'histoire d'une pluie de briques qui tomba sur le forum, pendant que Milon

(1) Nous savons par Pline que les acclamations du sénat furent mentionnées dans les procès-verbaux à partir de Trajan. M. Mommsen pense que la mention des interruptions était plus ancienne. Dans le discours de l'empereur Claude, qu'on a retrouvé sur des tables de bronze, à Lyon, et qui évidemment a été pris dans le journal de Rome, on lit ces mots : « Il est temps, Claude, de dire au sénat où tu veux en venir. » On croit d'ordinaire que Claude ici s'interpelle lui-même, ce qui a paru fort étrange. L'opinion de M. Mommsen est qu'on a introduit ici une interruption d'un sénateur peu respectueux. Claude, on le sait, n'était guère respecté, et l'on ne se gênait pas pour l'appeler un imbécile en sa présence.

haranguait la foule; il lui emprunte aussi celle d'un chien fidèle qu'on ne put pas arracher du cadavre de son maître qu'on avait tué et jeté dans le Tibre, et celle encore de cet admirateur passionné d'un cocher de la faction rouge, qui, ne voulant pas lui survivre, se jeta dans le bûcher où l'on brûlait son corps, exemple de dévouement et de passion qui remplit de jalousie les autres factions. C'est aussi d'après la même source qu'il raconte que, sous le huitième consulat d'Auguste, un habitant de Fæsulæ vint sacrifier au Capitole avec ses huit enfans, ses vingt-huit petits fils et huit petites-filles et ses dix-neuf arrière-petits-enfans; il est probable que cette historiette y fut insérée par l'ordre exprès de l'empereur qu'inquiétait la dépopulation de l'Italie et qui aimait à rendre hommage aux familles nombreuses. Ajoutons qu'on y trouvait aussi la mention des mariages importans, des naissances et des décès, sans compter celle des divorces, qui devait occuper une grande place, car, nous dit Sénèque, il y en avait à Rome au moins un par jour, *nulla sine divortio acta sunt*. Enfin le même Sénèque laisse entendre que quelques vaniteux s'en servaient à l'occasion pour se faire des réclames quand il dit : « Pour moi, je ne mets pas mes libéralités dans la gazette, *beneficium in acta non mitto*. »

Sous cette forme, et avec les développemens qu'ils avaient reçus, les anciens *acta senatus et populi*, que César avait créés, devenaient méconnaissables. Aussi semble-t-il qu'on ait éprouvé le besoin de modifier le nom qu'ils portaient. On les appelle d'ordinaire *acta diurna populi romani*. Ce nom, nous avons le droit de le traduire par celui de Journal de Rome (1).

IV

Le succès du Journal de Rome ne fut pas douteux un instant. Dès le premier jour nous le voyons répandu partout; tous les grands personnages que leurs fonctions retiennent dans les provinces se le font adresser. « Je sais, dit Cicéron à tous ses amis, que vous recevez le journal, — *acta tibi mitti certo scio*, — *acta omnia ad te arbitror perscribi*. — Vous devez savoir tout ce qui se passe par les lettres de ceux qui se sont chargés de transcrire le journal pour vous. » Et lui-même ne néglige pas ce moyen d'être informé quand un sort qu'il déplore l'exile pendant un an dans le gouvernement de la Cilicie. « J'ai le journal jusqu'aux nones de

(1) D'autant plus que le mot de *journal* est sorti de l'adjectif *diurnalis*, qui vient lui-même de *diurnus*. — On trouvera la collection la plus complète de ce qui nous reste du *Journal de Rome* dans l'opuscule de M. Hübner intitulé : *De senatus populique romani actis*, Leips., 1860.

mars, écrit-il à Atticus, et j'y vois que, grâce à Curion, on ne s'occupera pas des provinces, et que je pourrai quitter la mienne sous peu de temps. » Un siècle et demi plus tard, Pline le jeune, qui est dans ses terres, écrit à l'un de ses amis resté à Rome : « Conservez la bonne habitude de faire copier le journal et de me l'expédier, pendant que je suis aux champs. » Plus tard encore, sous Théodose, Symmaque remplit ses lettres de politesses banales et s'épuise, suivant son expression, à souhaiter finement le bonjour à ses amis. Mais, pour ne pas les laisser tout à fait dans l'ignorance des affaires publiques, il joint à ces généralités un résumé des nouvelles politiques ou autres, qu'il appelle *Breviarium* ou *Indiculus*. Ce résumé fait sous sa direction par quelqu'un de ses secrétaires est emprunté, sans aucun doute, au Journal de Rome.

Ainsi, pendant toute la durée de l'Empire, du commencement à la fin, le journal a vécu ; mais il a vécu toujours de la même manière. Aucune innovation féconde ne paraît jamais s'y être introduite, et vivre ainsi c'est végéter. On s'en est servi pour transmettre les nouvelles, c'est à cela qu'il avait été employé dès le début ; mais on n'en a pas fait autre chose, et personne ne s'est douté de l'importance qu'il pouvait prendre. On lui était même fort peu reconnaissant du profit qu'on tirait de lui, et ceux qui auraient eu grand'peine à s'en passer affectaient de n'en parler qu'avec le plus grand dédain.

On peut donner beaucoup de raisons pour expliquer que la presse n'ait pas pris alors le même développement et la même importance qu'aujourd'hui ; et pourtant il me semble qu'à les regarder de près aucune d'elles n'est tout à fait décisive. La plus grave de toutes assurément, c'est qu'entre les Romains et nous il y avait cette différence, que le journal vient nous trouver, tandis que, chez les Romains, il fallait aller trouver le journal. On l'affichait dans un endroit où tout le monde pouvait le lire ; en réalité, on ne le lisait que par hasard, quand on était de loisir et qu'on passait près de la muraille où il était écrit. On pouvait à la vérité l'envoyer copier, mais c'était une affaire, et on ne s'y résignait que quand on ne pouvait pas faire autrement, c'est-à-dire quand on s'absentait de Rome et qu'on voulait savoir ce qui s'y passait. Tant qu'on habitait la ville, qu'on assistait aux réunions du sénat, qu'on fréquentait les sociétés bavardes dans lesquelles se répétaient ou se fabriquaient les nouvelles, on se croyait dispensé de les chercher ailleurs. Ainsi l'usage qu'on faisait des journaux n'était qu'intermittent : il aurait fallu qu'il fût régulier pour devenir une habitude ; et, comme il ne devint pas une habitude, il ne fut jamais un besoin.

Tout cela est juste; mais il n'était pas impossible, il était même très naturel qu'un jour ou l'autre on eût l'idée de modifier les conditions dans lesquelles se produisait le journal. Il suffisait pour cela qu'un de ces « manœuvres » que les grands seigneurs employaient à recueillir les nouvelles pour leurs amis absens parvînt à les convaincre de l'intérêt qu'ils auraient eux-mêmes à trouver tous les jours sous leur porte cette feuille qu'ils ne recevaient que de temps à autre et à être régulièrement renseignés chez eux et sans peine, au lieu d'aller chercher les renseignemens au forum. Dès lors tout était changé, et la « compilation » de Chrestus pouvait devenir un journal comme les nôtres.

Mais voici une autre difficulté, et des plus graves : le journal rédigé, il fallait le répandre, ce qui n'était pas aisé avec les moyens dont on disposait alors. L'imprimerie n'existait pas, et sans elle on ne croit pas que la diffusion du journal soit possible. Sans doute l'antiquité n'a pas connu l'imprimerie; mais il faut avouer aussi qu'elle a été bien près de la connaître : tous les jours on se servait de matrices de fer, qui portaient des caractères en creux ou en relief, pour imprimer sur des milliers de vases, de lampes, de tuiles, le nom du fabricant, le lieu de la fabrique, la mention des consuls en exercice, qui donnait la date de la fabrication. On peut donc dire qu'on était sur la route d'une grande découverte, et qu'un effort ou un hasard pouvait un moment ou l'autre y conduire. Est-il bien téméraire d'imaginer qu'on eût fait un pas de plus, le seul qui restait à faire, si le journal avait pris son importance légitime, et que le besoin de le répandre eût excité l'esprit d'invention? Dans tous les cas, l'imprimerie, quoi qu'on dise, n'était pas tout à fait indispensable au succès du journal : il restait la copie manuscrite. Les esclaves copistes étaient nombreux à Rome, ils écrivaient rapidement, ils ne coûtaient pas cher, et, à la rigueur, leur travail pouvait suffire. Quand Cicéron éprouva le besoin de soulever l'opinion publique en sa faveur, il n'eut pas de peine à se procurer un assez grand nombre de copistes pour transcrire et distribuer en très peu de temps, dans toute l'Italie, les dépositions des témoins dans l'affaire de Catilina. Pline rapporte que l'ancien délateur Regulus, ayant perdu son fils, envoya mille exemplaires de l'éloge qu'il en avait fait, pour être lus solennellement sur la place publique des principales villes de l'Empire. Mille exemplaires, c'est bien peu, si nous songeons aux millions d'abonnés qu'il faut servir aujourd'hui; c'était assez alors pour créer la publicité du journal qui venait de naître : le temps aurait fait le reste.

Quant à la difficulté qu'on éprouvait à faire parvenir le journal à son adresse, c'était en apparence la plus gênante de toutes,

et pourtant c'était celle qu'il eût été le plus aisé de résoudre. La poste existait. Il est vrai que, comme on l'a vu, l'empereur s'en était réservé l'usage; mais concevrait-on que, si l'autorité impériale avait compris les services que la presse pouvait lui rendre pour diriger l'opinion, elle eût hésité à faciliter au Journal de Rome les moyens de parvenir régulièrement dans toutes les provinces? Rien ne lui eût moins coûté, ou plutôt rien ne lui eût rapporté davantage. On a de la peine à comprendre comment des gens aussi pratiques que les Romains, et dont Pline l'Ancien dit qu'il n'y en a pas qui soient plus avides de tout ce qui peut être utile, *omnium utilitatum rapacissimi*, ne se sont pas décidés à faire profiter tout le monde de la poste impériale. Restreinte au service des dépêches du prince, elle était une des plus grandes dépenses de l'Empire, et devint avec le temps une des causes de sa ruine; mise à la disposition des particuliers, elle pouvait être une source abondante de revenus. Pour qu'on fût amené à saisir l'utilité de cette réforme, il suffisait d'une occasion, et le journal pouvait la fournir. Comme il avait une origine et un caractère officiels, il semble que l'empereur devait avoir moins de répugnance à permettre, par exception, à la poste de le transporter, et qu'avec le temps l'exception pouvait devenir la règle. D'ailleurs ici encore on aurait pu à la rigueur se passer de la poste. Nous savons qu'on voyageait beaucoup dans l'empire romain, et qu'en somme on voyageait assez vite (1). Autour des relais où l'on réunissait les voitures et les chevaux de l'empereur, il ne manquait pas de voitures et de chevaux de louage que l'on mettait volontiers à la disposition des particuliers; il n'était pas impossible d'organiser avec eux un service indépendant, si on l'avait bien voulu.

Il est donc sûr qu'aucun des obstacles que la presse a rencontrés devant elle à Rome n'était en soi insurmontable, mais il est sûr aussi qu'on n'a fait aucun effort pour les surmonter. C'est la preuve manifeste du peu d'intérêt qu'on éprouvait pour elle. Parmi les raisons qui ont dû indisposer les Romains de cette époque contre les journaux, une des plus graves peut-être, c'est qu'ils étaient fort mal écrits. Des gens dont Sénèque nous dit qu'ils souffraient d'une intempérance de littérature devaient être très sensibles à ce défaut. Le Journal de Rome, il ne faut pas l'oublier, est sorti d'un procès-verbal : il en a toujours conservé la monotonie et la sécheresse. Pétrone, dans son roman satirique, suppose qu'il prend fantaisie à Trimalchion, au milieu de l'étrange dîner qu'il offre à ses invités, de se faire lire son livre de comptes. Ce

(1) Je renvoie aux renseignemens que donne M. Friedländer sur la façon de voyager des Romains dans le premier volume de ses *Mœurs romaines d'Auguste aux Antonins*.

livre, qui contient le détail de tout ce qui se passe dans les immenses domaines du riche affranchi, est rédigé, nous dit-on expressément, à la façon du Journal de la ville (*tanquam urbis acta*), et voici ce qu'on y lit : « Le 7 après les kalendes de sextilis, dans la terre du Cumes, propriété de Trimalchion, il est né 30 garçons et 40 filles. On a porté de l'aire au grenier 500 000 boisseaux de blé ; on a dompté 500 bœufs. Le même jour l'esclave Mithridate a été mis en croix, pour avoir mal parlé du génie de notre maître ; — le même jour, incendie dans les jardins de Pompéi ; le feu a commencé par la demeure du fermier. » Et la lecture continue avec le même pêle-mêle de nouvelles entassées, sans que rien ressorte et arrête dans cette sèche énumération. On comprend que ce genre de littérature, qui a l'air de charmer Trimalchion, ne fût pas pour plaire beaucoup aux lettrés délicats qui composaient la société de ce temps.

Ajoutons que le Journal de Rome était une sorte de Moniteur de l'Empire, et qu'il n'est guère dans la nature des feuilles officielles d'être fort agréables. Celle-là devait être très surveillée. On nous dit que Tibère désignait lui-même le secrétaire qui devait être chargé de la rédaction des procès-verbaux du sénat, et nous pouvons être sûrs qu'il ne choisissait qu'un homme de confiance. Il n'y a pas de doute qu'on ne mît le plus grand soin à ne rien laisser passer dans le journal dont pût profiter la malignité publique ; et pourtant, si nous en croyons Tacite, on n'y parvint pas toujours. Il rapporte que les ennemis de Thraséa, qui incriminaient toutes ses actions et voulaient à toute force le faire passer pour un rebelle, disaient à Néron : « On lit les journaux avec plus d'avidité que jamais, dans les provinces et les armées, pour savoir ce que Thraséa s'est abstenu de faire, *diurna populi romani, per provincias, per exercitus, curatius leguntur, ut noscatur quid Thrasea non fecerit.* » Thraséa était un sage, et, malgré tout, un modéré ; il parlait très peu au sénat, il se gardait bien d'attaquer en face un personnage aimé de l'empereur, ou de contredire ouvertement une proposition à laquelle on le savait favorable. Seulement, le jour où elle devait être discutée, il restait chez lui. Il ne se joignait pas à la foule de ceux qui allaient complimenter le prince toutes les fois qu'il avait commis un crime ; il se garda bien d'assister à la séance du sénat, lorsqu'on félicita Néron de la mort de sa mère ou qu'on décerna les honneurs divins à Poppée. Il suffisait donc, pour juger un sénatus-consulte, que le nom de Thraséa ne fût pas parmi ceux qui l'avaient voté, et voilà pourquoi, dans les provinces et les armées, où il était plus difficile de savoir la vérité, on mettait tant de soin à constater ses absences. Mais c'était un vrai tour de force, et qui ne pouvait pas se renou-

veler souvent, de faire du journal officiel lui-même un instrument d'opposition. D'ordinaire il était plus inoffensif. Tandis que par la fadeur des flatteries il irritait les gens du monde toujours disposés à médire de l'autorité impériale, la complaisance avec laquelle il racontait les petits événemens de la ville indisposait contre lui les esprits sérieux. Déjà Cicéron en avait parlé assez légèrement. Tacite est plus sévère encore dans un passage important de ses *Annales*, où il montre ce qu'il en pense et le rôle auquel il le réduit. « Le second consulat de Néron, dit-il, n'offre rien de remarquable à l'historien, à moins qu'il ne lui plaise de remplir des volumes à décrire les fondemens et la charpente de l'amphithéâtre que le prince fit construire au Champ de Mars. Mais la dignité du peuple romain exige qu'on ne rappelle dans son histoire que les faits éclatans, et qu'on laisse ces minces détails aux journaux (1). » Voilà un partage d'attributions dont la presse, aujourd'hui si orgueilleuse, si tyrannique, n'aurait pas à se glorifier.

Ainsi les Romains, tout en se servant des journaux, en faisaient au fond peu d'estime. Ils les trouvaient utiles pour répandre les documens officiels, et faire connaître les nouvelles, mais ils ne pensaient pas que leur importance pût s'étendre plus loin. Du moment qu'ils ne se sont pas rendu compte de ce que valait l'instrument qu'ils avaient dans la main, il est naturel qu'ils n'aient pas tenté de le perfectionner et de le rendre capable des merveilleux effets qu'il a produits de nos jours. Aussi n'a-t-il fait aucun progrès en cinq siècles, et était-il encore, sous Théodose, ce qu'il avait été sous Auguste. On peut donc affirmer que, si les Romains ont eu des journaux, en somme ils n'ont pas connu le journalisme.

Est-ce un bien? est-ce un mal? faut-il les en féliciter ou les plaindre? la réponse à cette question dépend du jugement qu'on porte sur la presse, et l'on sait qu'il n'y a pas de sujet sur lequel on soit moins d'accord. Ce qu'on peut dire, ce qui mérite d'être remarqué, c'est que les Romains n'en ont pas eu besoin pour accomplir les grandes choses qu'ils ont faites; elle les aurait aidés sans doute à obtenir quelques-uns des résultats auxquels ils sont arrivés, mais ils les ont obtenus sans elle. Chez nous, par exemple, elle a été l'un des agens principaux de l'unité nationale : c'est elle qui, depuis le XVIIe siècle, habitue la France à tenir les

(1) Tacite a fait usage des journaux plus qu'il ne le dit. Son ami Pline, qui devait être au courant de sa méthode de travail, le laisse entendre. En lui rappelant un fait qu'il souhaite voir mentionné dans ses *Histoires*, il ajoute : « Du reste, il ne vous aurait pas échappé, puisqu'il est dans les *Acta*. » Cependant on peut soupçonner que le peu d'estime que l'historien avait pour les journaux l'a empêché de s'en servir autant qu'il aurait pu et qu'il aurait dû le faire.

yeux fixés sur Paris, qui en impose les idées, les goûts et les modes, qui a peu à peu rompu les barrières, dans lesquelles s'enfermait chaque province, pour établir partout la même manière de parler et de vivre. Mais, par d'autres moyens, Rome y était arrivée aussi bien et presque aussi vite que nous. Tout le monde occidental, de l'Océan aux Balkans, et du Rhin à l'Atlas, s'est habitué à se modeler sur elle; des nations différentes d'origines et de nature se sont entendues pour recevoir ses lois, adopter ses coutumes et parler sa langue; et à la fin elles se les sont si complètement appropriées qu'aujourd'hui encore ce qu'elles trouvent de plus solide en elles, après tant de bouleversemens, c'est ce vieux fond romain que la conquête y a laissé. On dit — et l'on a bien raison de le dire — que la presse est ce qui aide le plus à la diffusion des idées, et nous sommes disposés à croire que sans elle il ne leur serait pas possible de se répandre. Et pourtant la presse n'existait pas quand s'est accomplie la plus grande des révolutions dont nous ayons gardé le souvenir. Le christianisme s'est propagé sans journaux, presque sans livres, par la parole parlée, et en moins de deux siècles il s'est étendu aux pays les plus lointains, et, dans ces pays, il a pénétré jusqu'aux couches les plus profondes.

Tirons-en la conclusion que les progrès de l'humanité ne sont pas si étroitement liés à certaines conditions particulières qu'ils ne puissent s'effectuer sans elles. Ce qui est dans l'ordre finit toujours par arriver. Quelque admiration que nous éprouvions pour les découvertes merveilleuses qui ont changé notre existence, n'oublions pas qu'à la rigueur on peut s'en passer, qu'on a longtemps vécu sans elles, et que, sans elles, on est souvent parvenu aux mêmes résultats où elles nous conduisent aujourd'hui. Par des chemins différens, le monde s'avance vers le but qui lui est marqué, et rien ne l'empêche de l'atteindre. D'une façon ou d'une autre, un peu plus lentement ou un peu plus vite, il accomplit toujours ses destinées: *fata viam inveniunt.*

GASTON BOISSIER.

ESSAIS

DE LITTÉRATURE PATHOLOGIQUE

I

LE VIN. — HOFFMANN

Notre siècle a été favorable à la littérature fantastique. Elle y a eu sa Renaissance, dont nous n'avons peut-être encore vu que l'aurore. L'honneur de cette nouvelle floraison revient tout d'abord à la science. Chez beaucoup d'êtres humains, un obscur instinct tend à admettre la contingence des lois de la nature dans le monde où nous vivons, et la science moderne est en train de leur donner quelque apparence de raison. Quand elle nous enseigne qu'une légère altération de notre rétine ferait le monde à jamais décoloré, elle encourage le vague pressentiment que le monde réel pourrait bien n'être qu'une apparence. Quand elle nous entretient de créatures douées d'organes et de sens différens des nôtres, elle suggère la pensée qu'il doit y avoir autant d'apparences de mondes que de formes d'yeux et de variétés d'entendement. La science devient ainsi l'alliée, et, plus encore, l'inspiratrice de l'écrivain fantastique : elle l'encourage à rêver de mondes imaginaires en lui parlant sans cesse de mondes ignorés.

Hoffmann — dans ses bons jours — a été le grand rénovateur d'un genre qui n'avait pas varié ses formules depuis le moyen âge, même dans *Faust*. Il a épuré le fantastique en le séparant du merveilleux. Selon la belle expression de Barbey

d'Aurevilly, il avait obéi à « une voix qui l'appelait au delà de l'être », mais en ayant soin, dans toute la partie de son œuvre qui compte, de s'arrêter en deçà du surnaturel, à l'extrême bord du possible, sinon du réel. Même dans ces limites, la fascination de l'au-delà n'a pas été sans danger pour l'homme, sinon pour l'écrivain. Ces mondes imaginaires, qui font de si jolis jouets intellectuels, semblent devoir coûter cher à leurs créateurs, peut-être parce qu'il faut y croire soi-même à moitié, au moins pendant qu'on écrit, pour trouver les accens de sincérité et de conviction auxquels le lecteur se laisse prendre; et cela n'arrive qu'à condition de rêver tout éveillé. L'écrivain fantastique a besoin d'être un visionnaire, et Hoffmann l'était en effet. Quand Heine disait de lui : « Sa poésie est une maladie », ce n'était pas une figure de rhétorique; il n'ignorait pas que Hoffmann, à sa table de travail, avait des hallucinations à être saisi d'épouvante, et qu'il les cherchait, les provoquait, sachant bien que plus il aurait le cauchemar de son sujet et de ses personnages, plus son récit s'illuminerait des apparences de la vie et de la réalité.

Ce n'est jamais par des moyens inoffensifs qu'on appelle à soi les hallucinations. Hoffmann, et d'autres avec lui, ont eu recours aux poisons de l'intelligence pour voir ce que ne voient pas les cerveaux parfaitement sains. Les excitans ne leur manquaient point. Ils n'avaient que l'embarras du choix et, selon qu'ils avaient préféré l'un ou l'autre poison, leur œuvre littéraire prenait des teintes différentes. Le fantastique inspiré par le vin, ou l'alcool, n'est pas le même que celui de l'opium, et il y a des nuances poétiques qui relèvent de la pathologie. Hoffmann va nous en fournir un exemple.

I

Au siècle dernier vivait à Kœnigsberg un ménage mal assorti, où chacun faisait le désespoir de l'autre. Ils avaient dû se marier par amour, quoique l'histoire n'en dise rien, car jamais des gens en possession de leur sang-froid n'auraient eu l'idée d'associer des humeurs aussi disparates. Le mari était un joyeux compère, la femme une pauvre créature, maladive et lamentable. Le mari avait des idées romantiques sur la beauté du désordre et du décousu, la femme croyait tout perdu quand on dérangeait une épingle. Le mari pensait que les conventions sociales ont été inventées par les sots, tout exprès pour donner aux gens d'esprit, parmi lesquels il se rangeait, le plaisir de s'en moquer et de les insulter avec raffinement. La femme avait été élevée dans un

saint respect des rites établis par le monde pour manger ou pour saluer, et voyait de la perversité dans le refus de s'y soumettre. Ils n'étaient d'accord sur rien, ne s'entendaient sur rien; la vie commune était intolérable. — Ces braves gens, très aimés l'un et l'autre de leur entourage, étaient le père et la mère de Hoffmann, qui naquit dans ce triste intérieur le 24 janvier 1776. Il était encore tout petit lorsque ses parens, renonçant à une lutte sans issue, prirent le parti de se séparer. Le père se retira dans une autre ville, et l'enfant resta avec sa mère.

Hoffmann considérait cet événement comme le grand malheur de sa vie. Il lui attribuait la tristesse de son enfance, qu'il comparait « à une lande aride, sans fleurs ni végétation, dont l'implacable monotonie énerve l'intelligence et le caractère. » Le mal aurait été moins grand, selon lui, si M. Hoffmann l'avait emmené. Un père comprend toujours plus ou moins ses enfans : « Le plus mauvais, disait son fils, vaut encore mieux sous ce rapport que le meilleur pédagogue. » Mais son père l'avait abandonné, et ce n'était pas sa pauvre mère qui pouvait le remplacer auprès de leur petit garçon.

Mme Hoffmann s'était retirée dans sa famille, chez sa mère Mme la conseillère Dœrffer, où elle avait enfin retrouvé des gens corrects et comprenant que la correction est le but final de la vie. Elle ne put jouir de ce rare bonheur. Ses chagrins l'avaient brisée. Elle était la vivante image de l'accablement, ne remuant pas, ne parlant pas, et ne pensant plus. Toujours recluse dans sa chambre, on l'y trouva morte un matin, et ce ne fut qu'une ombre de moins dans la maison.

Mme la conseillère ne bougeait non plus de son coin, étant devenue impotente avec les années. C'était une vieille dame extraordinairement imposante, car elle apparaissait au milieu des siens comme Gulliver parmi les Lilliputiens. La nature en avait fait une façon de géante, et le reste de la famille était composé de pygmées. Jamais on n'avait vu pareille collection de petits bouts d'hommes et de petits bouts de femmes. Jamais non plus on n'a eu autant d'oncles et de tantes que Hoffmann, et il n'y avait rien de plus étrange que leurs réunions de musique chez la grand'-mère Dœrffer. Il en venait une légion, tous hauts comme une botte, et jouant pour la plupart d'instrumens anciens et démodés. Hoffmann se demandait plus tard où ils les avaient déterrés. Il lui semblait rêver lorsqu'il se rappelait leurs formes bizarres et les sons vieillots de cet orchestre fantasque.

Peut-être rêvait-il en effet. Ses souvenirs d'enfance sont sujets à caution. Hoffmann avait une théorie qui peut mener loin, avec

de l'imagination. Il soutenait que les impressions reçues dans la première enfance sont autant de semences qui germent et se développent en même temps que nos facultés mentales. Un beau jour, la fleur du souvenir s'épanouit tout à coup au fond de notre mémoire, et nous revoyons, comme par une illumination soudaine, des scènes qui n'avaient frappé que nos yeux et n'étaient jamais parvenues à notre conscience. Il expliquait ainsi comment il pouvait décrire des événemens arrivés lorsqu'il n'était qu'un nourrisson « disant *ba ba ba ba* et mettant ses doigts dans la lumière de la chandelle. » Son idée fait comprendre à merveille que ses souvenirs d'enfance soient quelquefois trop spirituels.

Il faut cependant admettre la réalité de deux au moins des exécutans de son concert de rêve. Sa petite tante Sophie, dont il a parlé souvent, a certainement existé. Elle avait vraiment une robe de taffetas vert ornée de nœuds roses, et bien d'autres que son neveu n'ont jamais oublié ses yeux et sa voix. Celle-là jouait du luth, instrument qui était relégué au grenier partout ailleurs que dans la famille Dœrffer, et elle en tirait des sons pénétrans, qui remuaient les auditeurs. « J'ai vu de mes yeux, dit Hoffmann, des gens graves, qui savaient écrire et compter, et encore d'autres choses avec, verser des larmes au seul souvenir du luth de *mamzelle* Sophie. » Lui-même avait été bouleversé, dès sa première enfance, par l'étrange harmonie qui coulait « de l'âme même » de la mignonne joueuse de luth. Cette charmante créature était la bonne fée de la maison, et son neveu l'adorait. Quand la petite tante Sophie le prenait sur ses genoux pour lui raconter des histoires ou lui chanter de sa voix pure de vieux airs berceurs, l'infinie douceur de ses regards « lui mettait une grande lumière dans le cœur. »

Sans elle, il aurait été entièrement livré au petit oncle Otto, très honnête homme, rempli des meilleures intentions, qui le rendit très malheureux et entrava son développement intellectuel en lui donnant une éducation à rebours. C'était du moins l'avis de l'élève. D'autres penseront peut-être, en lisant son histoire, que son « pédagogue » n'avait pas toujours eu tort de contrarier ses instincts.

L'oncle Otto, conseiller de justice en retraite, était un singulier petit vieux, drôlement bâti. Il avait un toupet frisé et portait une robe de chambre à fleurs. Les idées de la famille Dœrffer sur l'importance capitale de la règle et des formes s'étaient tournées chez lui en manies. Un ordre minutieux et inflexible présidait jour et nuit à ses actions. Il s'était assigné tant de minutes pour manger, tant pour jouer du clavecin ou

lire des vers afin de faciliter la digestion, tant pour dormir ou se promener, et tant pour témoigner son affection filiale à sa vieille mère. Le même esprit d'ordre présidait à ses sentimens et à ses pensées. Il n'y avait pas dans la ville de Kœnigsberg un autre homme aussi esclave des conventions sociales, aussi à genoux devant tous les préjugés et aussi convaincu qu'ils sont le salut de la société; mais il lui semblait toujours possible, sinon facile, de munir chaque enfant du viatique des « principes normaux » sans lesquels notre monde n'est « qu'un tohu-bohu et une bousculade, où l'on attrape à tout bout de champ des bourrades et de vilaines bosses. » C'est de cette dernière idée, la toute-puissance de l'éducation, que Hoffmann lui en a le plus voulu, et pour cause. L'oncle Otto entreprit de faire de son neveu un citoyen respectable, ayant de l'ordre et de la tenue, et le dressage fut dur, pour le maître et pour l'élève.

L'élève était d'une exiguïté remarquable, même pour une tribu de nains; on l'aurait tenu dans le creux de la main. Cet atome toujours agité et tourbillonnant avait l'humeur extrêmement mobile. Il riait, pleurait, se fâchait, se consolait dans la même minute, et le tout avec explosion. Un seul sentiment était invariable chez lui : l'horreur de l'ordre et de la régularité. Devenu grand, Hoffmann ne comprenait point que son oncle n'eût pas reconnu à ces signes qu'il avait un tempérament d'artiste. Rien ne dit que son oncle n'eût pas reconnu ce tempérament ; seulement il en avait conclu que Hoffmann serait aussi insupportable que son père, et il se proposa de le repétrir en le soumettant à la discipline que lui-même s'était imposée. Bon gré mal gré, Hoffmann dut se faire son ombre, accomplir les mêmes choses aux mêmes heures, avec une ponctualité d'horloge, et cultiver aussi les arts par hygiène. Ce dernier souvenir lui était particulièrement odieux. Lui qui, dès l'âge le plus tendre, ne vivait et ne respirait que pour l'art, et « tendait vers lui de toutes les forces de son âme ! » être condamné « à n'entendre parler musique, peinture, poésie que comme d'agréables distractions, » saines après les repas, quel supplice pour une nature enthousiaste, « éprise de tout ce qui était noble et grand ! » Il était certainement à plaindre ; mais son oncle l'était peut-être encore plus ; la race brillante et séduisante des romantiques a toujours eu le don de faire souffrir autour d'elle.

Pour comble de misère, son « pédagogue » le contraignit à faire des études régulières, au risque d'étouffer en lui le poète et l'artiste, dans l'espoir de compter un jour un honnête magistrat de plus dans la famille Dœrffer. C'était un crime de lèse-génie, et

c'était encore plus stupide que féroce, d'après Hoffmann, car on ne force point la nature. « — Que pensez-vous, demande un de ses personnages, de l'axiome en vertu duquel une éducation appropriée peut faire très rapidement d'un enfant quelconque, sans s'occuper de ses aptitudes, de ses dons naturels, de son génie, un homme éminent dans n'importe quelle branche? — Que puis-je penser de cet axiome, réplique l'interlocuteur, si ce n'est qu'il est inepte et impie? » Il fallait être l'oncle Otto, c'est-à-dire la fleur des philistins, pour entreprendre de faire un conseiller de justice d'un bambin sur lequel l'art et la poésie avaient aussi manifestement mis leur empreinte. Le bonhomme l'a payé cher; son neveu ne s'est jamais lassé de le tourner en ridicule dans ses œuvres.

L'oncle était pourtant très libéral, quelquefois trop. Sa bibliothèque était bien garnie, et le petit Hoffmann avait la permission d'y fouiller. Ce fut ainsi qu'il tomba sous la domination d'un génie qui n'a jamais lâché prise quand il s'est une fois emparé d'une âme. A quatorze ans, il mit la main sur une traduction allemande des *Confessions*, qu'il dévora, en recevant à de certains passages « comme des secousses électriques. » Il assure que sa jeunesse même le préserva d'abord des dangers d'une pareille lecture, mais il y revint, toujours, sans cesse. On lit dans son *Journal* à la date du 13 février 1804, moins de quinze ans après la première initiation : « Je lis les *Confessions* de Rousseau peut-être pour la trentième fois. Je me trouve beaucoup de ressemblances avec lui. »

Qu'on songe à la tyrannie qu'un Jean-Jacques, lu avec une passion si tenace, peut exercer sur une intelligence encore tendre. C'est bien autre chose que tous les oncles Otto du monde. Hoffmann était né avec l'esprit de révolte qui est le fond du romantisme; il l'avait hérité de son père. Rousseau l'attisa en lui. L'étudiant Hoffmann, fils et petit-fils de bons bourgeois de Kœnigsberg, se complut dans le sentiment qu'il y avait un abîme entre lui et la société, et qu'il ne lui restait d'autre parti à prendre que de faire bande à part A dix-neuf ans, il écrivait à son ami Hippel : « Je reviens d'une petite fête à laquelle on m'avait invité. J'y ai été bavard, profond avec les gens âgés, — galant avec les dames, — et, au fond, aussi seul que si j'avais été dans un désert. » Il dit au même correspondant, dans une autre lettre : « Je n'ai jamais vécu aussi isolé, aussi à part de tous. Celui-là seul m'adresse la parole qui vient me chercher tout exprès, et je lui sacrifie alors dix minutes, après quoi : un point. Je crois qu'une personne ne s'y connaissant pas pourrait voir là-dedans un peu d'anthropophobie, mais il se tromperait complètement. J'aime tou-

jours les hommes, autant qu'auparavant. » Il les aimait à condition de n'être tenu à rien vis-à-vis d'eux, ni retenu en rien, de peur de devenir aussi un philistin, lui que la nature avait créé pour de plus hautes destinées. Hoffmann était à point pour le satanisme esthétique, auquel conduit en littérature l'esprit de révolte du romantisme. Qu'est-ce, disait-il, qu'un philistin? « C'est un chat qui ne bouge de derrière le poêle, où il se sent en sûreté, parce que les toits lui donnent le vertige. » Rousseau lui avait montré le chemin des toits, et il rongeait son frein, d'impatience de ne pouvoir s'y élancer. Il prenait en haine les personnes de sa famille qui, par un zèle mal entendu, tenaient fermée la porte menant aux gouttières : « Dieu sait, écrivait-il à Hippel, quel hasard ou, plutôt, quel bizarre caprice du sort m'a placé ici, dans cette maison ! Le noir et le blanc ne peuvent pas être plus contraires que moi et ma famille. — Mon Dieu, quelles gens ! — J'avoue volontiers que bien des choses, chez moi, peuvent paraître passablement excentriques. — Mais aussi, pas la moindre indulgence. — Le gros sire, trop usé pour ma plaisanterie, trop pitoyable pour mon mépris, commence à me traiter avec une indignation que je ne mérite vraiment pas (22 septembre 1795). »

Le « gros sire » avait ses raisons, qui n'étaient pas toutes mauvaises. Son neveu passait son temps à le mystifier, sous prétexte qu'il était né humoriste, et le petit vieillard ne trouvait pas cela convenable. « L'humour, disait Hoffmann, n'a rien de commun avec son avorton de frère, le persiflage. » Mais l'oncle Otto n'entrait pas dans ces distinctions, et la moutarde lui montait au nez de servir de plastron à ce galopin. Il lui en voulait aussi d'avoir mal placé son cœur dès la seconde fois qu'il était devenu amoureux. Leurs relations devenaient difficiles, et il était urgent de se séparer. En 1796, Hoffmann avait terminé cahin-caha ses études de droit et passé un examen qui lui ouvrait la carrière de la jurisprudence. Il comprit la nécessité de quitter Kœnigsberg et partit pour la petite ville de Glogau, en Silésie, où il était assuré d'une situation « dans les bureaux de la régence. » L'oncle Otto en était arrivé à ses fins : son neveu était en passe de devenir à son tour conseiller de justice.

Hoffmann avait vingt ans. De sa personne, il avait l'air d'une plaisanterie spirituelle de la nature. C'était un rien d'homme, très jaune et très laid, avec des cheveux bruns tout hérissés qui lui mangeaient le front, si fluet qu'il passait partout, si vif qu'il lui était impossible, avec la meilleure volonté du monde, de rester une seule minute tranquille ; quand son corps ne pouvait absolument pas bouger, son visage vibrait — le mot est de lui — et faisait

cent grimaces à la minute. Sa physionomie était malicieuse, et il parlait si vite qu'on le comprenait à peine.

Au moral, beaucoup d'esprit, mais du plus mordant, beaucoup de fantaisie, mais tournée à la caricature, et le cœur bon, malgré des habitudes de moquerie qui le faisaient redouter; il avait beau protester que « l'esprit du véritable amour habitait en lui, » ses victimes refusaient d'être persuadées. Beaucoup de gaieté aussi, inclinant trop à la farce, et coupée d'accès d'une noire hypocondrie qui le laissaient tout épeuré et plein d'angoisse. Ignorant comme une carpe, en dehors du droit et de ce qu'on lui avait enseigné à l'école, lisant peu, et jamais de journal, par principe, ne s'intéressant ni au mouvement général des idées ni aux affaires publiques, mais artiste jusqu'au bout des ongles, jouant du piano, chantant, composant, improvisant, dessinant, peignant, s'exerçant à écrire, il rêvait d'une existence poétique où il n'irait plus à son bureau et ne ferait plus de rapports, et quittait Kœnigsberg mécontent de sa carrière, exaspéré contre l'esprit et les préjugés bourgeois, juste au moment où l'Allemagne intelligente avait pour marotte d'être « géniale ».

II

A la fin du siècle dernier et au début du nôtre, le romantisme allemand était une manière de vivre et de comprendre la vie, autant et plus qu'une manière d'écrire et de comprendre la littérature. La jeunesse s'y jetait avec entraînement, joyeuse d'être débarrassée des tyrannies sociales, car ici encore, et plus que jamais, romantisme signifiait révolte. Ce ne fut que plus tard qu'il s'identifia avec un réveil de l'idée catholique et de tout ce qu'elle ramène avec elle d'opinions et de sentimens. Pour le moment, il consistait essentiellement à s'insurger contre l'étiquette ou la morale courante, contre la mode ou les institutions, pêle-mêle et avec la même ardeur. On n'en faisait pas la différence, et c'est à croire qu'on n'en voyait pas. Un principe unique présidait à la conduite. Tout ce qui empêche l'homme ou la femme d'être « génial », que ce soit la forme d'un chapeau ou le préjugé du mariage, est également impie et intolérable : on se doit à soi-même de le supprimer. Et on le supprimait.

Gœthe avait donné l'exemple à Weimar avant de devenir la plus gourmée et la plus cérémonieuse de toutes les Excellences de l'Allemagne. Ce grand homme — cela n'ôte rien à son génie — ne s'était pas montré difficile, au cours de sa crise romantique, sur les diverses façons d'affirmer sa génialité à la face du monde.

Tous les moyens lui étaient bons : excentricités, mauvaises manières, farces d'étudiant, amours variées, orgies plus ou moins élégantes. Il est amusant à contempler à l'œuvre, s'exerçant à se mettre le bonnet sur l'oreille, lui, l'Olympien. Ce n'était qu'un accès, peut-être même qu'un rôle, et il s'en lassa vite, mais il avait donné l'impulsion aux beaux esprits réunis à Weimar sous ses auspices, et l'on s'explique l'inquiétude des bonnes gens de la ville chaque fois que la grande-duchesse Amalia partait pour un voyage. Pourvu, disaient ses sujets, qu'elle n'aille pas en découvrir encore un et nous l'amener !

Iéna dépassa Weimar en laisser aller quand les doctrinaires du romantisme, les deux Schlegel, vinrent s'y établir, Guillaume en 1796, Frédéric un peu plus tard. L'un et l'autre prêchaient et pratiquaient, et leurs femmes avec eux, le culte de la génialité sous toutes ses formes, y compris la liberté de la passion. Ils ne manquèrent point d'adeptes, parmi lesquels le philosophe Schelling ; ils furent immoraux avec pédanterie, ce qui est de l'immoralité triple, et confirmèrent le philistin dans l'opinion que l'homme génial est un vilain animal et un grand pécheur, ainsi que l'enseigne le christianisme.

Iéna ne possédait pourtant, comme on l'a dit spirituellement (1), que « la chaire » du romantisme. L'église était à Berlin, où elle prospérait. Un groupe de Juives intelligentes et peu austères, les Rahel, les Henriette Herz et leurs amies, y menaient le chœur des muses folles devant un troupeau enthousiaste de poètes, de savans, et même de théologiens. L'espèce humaine est si peu inventive, qu'à Berlin comme à Weimar et à Iéna, l'amour libre représentait le point culminant de la génialité. Il en a été de même en France pour nos romantiques de 1830. Est-ce qu'on ne trouvera jamais autre chose ?

Il faut dire, à l'excuse de la jeunesse germanique d'il y a cent ans, que le milieu d'où elle sortait était souvent bien peu intellectuel, bien peu propre à contenter et à retenir des esprits ardens et curieux. La plupart des nobles ne se piquaient que d'être grands chasseurs et grands buveurs ; nombre de bourgeois ne le cédaient en rien, pour l'humeur routinière et provinciale, à l'oncle de Hoffmann ou au père de Gœthe, nombre de parens étaient aussi incapables qu'eux, par le même zèle étroit et mal entendu, de respecter la personnalité d'autrui. Il est pénible de se sentir suspect aux siens, et c'est ce qui arrivait fréquemment aux jeunes gens. Hoffmann, qui en savait quelque chose, a dépeint

(1) Rudolf von Gottschall : *Die deutsche Nationallitteratur des neunzehnten Jahrhunderts.*

la situation avec vivacité dans une page du *Chat Murr* où il se met en scène sous son déguisement favori de Jean Kreisler, maître de chapelle. L'une de ses héroïnes, Mme la conseillère Benzon, est en train d'exprimer sa satisfaction de ce qu'il est arrivé malheur à ce Kreisler dont l'esprit tourmenté se plaît à remuer des problèmes qu'il vaut infiniment mieux laisser dormir. Un ami du maître de chapelle l'interrompt violemment et prend en ces termes la défense de l'artiste : « Qu'avez-vous donc tous contre ce pauvre Jean? Quelle méchanceté vous a-t-il donc faite pour que vous ne vouliez pas lui accorder une petite place, un petit coin sur cette terre? Vous ne le savez pas? Eh bien! je vais vous le dire. Kreisler ne porte pas vos couleurs, il ne comprend rien à vos façons de parler. La chaise que vous lui offrez pour s'asseoir parmi vous est trop petite, trop étroite pour lui. Vous ne pouvez pas le considérer comme votre pareil, et c'est ce qui vous blesse. Il ne veut pas reconnaître l'éternité des conventions sur lesquelles vous avez fondé votre conception de la vie; il pense que les préjugés misérables où vous êtes emprisonnés ne laissent pas apparaître à vos yeux la vie véritable; il trouve tout à fait plaisante la solennité avec laquelle vous vous figurez régner sur un empire qui vous est impénétrable, et voilà ce que vous appelez de l'amertume... Vous ne pouvez pas souffrir Kreisler parce que le sentiment de la supériorité que vous êtes forcés de lui accorder vous est insupportable; vous le redoutez parce que son esprit est en commerce avec des choses plus élevées que celles qui cadrent avec l'étroitesse de votre cercle. »

Madame la conseillère répondit à cette tirade par une autre tirade, trois fois plus longue, sur l'utilité des conventions sociales, qui lui avaient seules procuré la paix et le repos, et elle avait raison de s'y tenir, puisqu'elle s'en trouvait bien, mais elle avait tort de manquer d'indulgence envers ceux qui s'en trouvaient mal. C'est ainsi qu'on pousse les Jean Kreisler à aller chercher n'importe où des âmes plus charitables et un peu d'air respirable. Sans l'oncle Otto et les bonnes dames des concerts de famille, Hoffmann n'aurait peut-être pas fait, lui aussi, tant de sacrifices fâcheux à la génialité à tout prix.

Dans toute sa génération, nul n'a été plus pénétré de la nécessité de « faire de sa vie un tout harmonieux. » Il ne reconnaissait pas au poète le droit de s'en dispenser. Le poète *doit* vivre en poète, parce qu'il ne *doit* pas pouvoir s'en empêcher; c'est le signe auquel on reconnaît qu'il possède réellement l'étincelle divine : « Il y a, disait-il, tant de gens qu'on appelle poètes et à qui, d'ailleurs, on ne saurait refuser ni l'esprit, ni la profondeur,

ni même le sentiment ! Mais, comme si la poésie était autre chose que la vie même du poète, ils ne savent se dégager d'aucune des trivialités de la vie quotidienne ; ils s'abandonnent même volontiers à ces trivialités, et tracent soigneusement une ligne de démarcation entre les heures de la cérémonie sacrée, à leur table de travail, et tout le reste de leur activité... Il m'est odieux qu'on mette toujours à part la vie privée, chez le poète, comme s'il s'agissait d'un personnage diplomatique, ou d'un homme d'affaires en général. On ne me persuadera jamais que celui dont la vie tout entière n'est pas soulevée par la poésie au-dessus de la vulgarité, des misérables petitesses et des conventions du monde, celui qui n'est pas à la fois ardent et grandiose, soit un véritable poète, et que sa vocation ait surgi des profondeurs de l'émotion et du sentiment. »

Vivre la poésie, c'est bientôt dit. Ce n'est pas toujours facile pour un petit fonctionnaire très pauvre, envoyé de-ci de-là au hasard des postes vacans ; Hoffmann s'en remit à sa nature d'artiste : elle le mena au cabaret. Il en eut d'abord quelque honte : « J'ai voulu m'étourdir, écrivait-il à Hippel, et je suis devenu ce que les maîtres d'école, les prédicateurs, les oncles et les tantes appellent un débauché. » Mais il reconnut promptement que ce langage était d'un ingrat, et que son instinct l'avait très bien servi. La bouteille, qui abrutit tant de gens, peut en soulever d'autres au-dessus d'eux-mêmes : « On parle souvent de l'inspiration que les artistes puisent dans l'usage des boissons fortes, — on cite des musiciens et des poètes qui ne sauraient travailler autrement (les peintres, autant que je sache, sont restés à l'abri de ce reproche). Je n'en crois rien, mais il est certain que, lorsqu'on est dans l'heureuse disposition, je pourrais dire dans la constellation favorable, où l'esprit passe de la période d'incubation à celle de création, une boisson spiritueuse imprime aux idées un mouvement plus vif. La comparaison qui me vient à l'esprit n'est pas bien noble ; mais, de même qu'une roue de moulin travaille plus vite quand le torrent grossit et augmente de force, de même, quand l'homme se verse du vin, le mouvement intérieur prend une allure plus rapide ! C'est tout de même beau qu'un noble fruit porte en lui-même de quoi régir l'esprit humain, par un procédé inexplicable, dans ses résonances les plus personnelles. »

Le tout est de savoir se griser. C'est une science comme une autre, qui exige des études et un sens délicat des rapports de la psychologie avec la physiologie. Hoffmann se flattait de la posséder à fond et de pouvoir, au besoin, en donner des leçons. C'était avec du vin, et du meilleur, qu'il accélérait la roue de son

moulin. Il y ajoutait çà et là un bol de punch, pour le plaisir de contempler « le combat entre les salamandres et les gnomes qui habitent dans le sucre. » En bon français, il aimait à le voir flamber; mais le punch jouait un rôle secondaire dans l'évocation de ce qu'il appelait « son humeur exotique ». C'est au vin qu'il la demandait, source unique des ivresses généreuses et légères qui excitent le cerveau et donnent des ailes à la pensée. Hoffmann se faisait fort d'indiquer aux artistes quels crus sont favorables aux genres sévères, quels font éclore les œuvres passionnées ou légères : « S'il était réellement à conseiller de verser quelque spiritueux sur la roue intérieure de l'imagination (et je le crois, car cela procure à l'artiste, outre l'allure plus rapide des idées, un certain bien-être, une gaieté, qui rendent le travail plus facile), on pourrait établir certains principes, une certaine méthode, pour l'usage des boissons. Par exemple, je recommanderais pour la musique d'église les vieux vins de France ou du Rhin, pour l'opéra sérieux le meilleur bourgogne, pour l'opéra-comique le champagne, pour les canzonettes les vins chaleureux d'Italie et enfin, pour une composition éminemment romantique comme le *Don Juan*, un verre modéré de la boisson issue du combat entre les salamandres et les gnomes. — Cependant, je laisse à chacun son appréciation individuelle. Je crois seulement devoir me faire remarquer à moi-même, discrètement, que l'Esprit fils de la lumière et du feu souterrain, dominateur insolent de l'homme, est extrêmement dangereux, et qu'on ne doit pas se fier à sa bienveillance, car il a vite fait de changer d'attitude, et devient un tyran terrible, d'ami agréable et bienfaisant qu'il était. »

Hoffmann se surveillait pour ne pas tomber sous le joug du « tyran terrible », et il y a réussi en ce sens qu'il n'a jamais été un ivrogne vulgaire, buvant pour boire, jusqu'à l'abrutissement final. Il a presque toujours su s'arrêter quand il se jugeait assez « monté ». Il n'en a pas moins été un alcoolique, — il en est mort, — et comme son alcoolisme a influé sur la forme de son talent; comme nous sommes, d'autre part, très renseignés, par lui-même ou par son biographe (1), sur les sensations qui se transformaient sous sa plume en personnages ou en incidens fantastiques, on nous excusera d'insister sur un sujet qu'on a plutôt l'habitude de séparer de la littérature. Dans le cas de Hoffmann, il la rejoint. Il serait dommage de ne pas en profiter pour hasar-

(1) Hitzig, son premier biographe. Ceux qui sont venus après lui n'ont pu que le piller; il était intimement lié avec Hoffmann, et il a eu tous ses papiers entre les mains.

der des suppositions extra-scientifiques sur ce qu'il peut entrer d'élémens pathologiques dans une œuvre littéraire.

Il eut le temps de s'alcooliser tout doucement, n'ayant commencé à écrire pour le public qu'en 1809. Jusque-là, il avait toujours tâtonné dans des voies qui n'étaient pas la sienne. On lit dans son *Journal*, à la date du 16 octobre 1803 : « Suis-je né peintre ou musicien ? Il faut que je pose la question au président *** ou au grand chancelier; eux le sauront. » Il demandait la réponse, avec persévérance, à ses crayons ou à son papier à musique, et jamais elle n'était concluante. Il avait le désir de faire des portraits, mais ses dessins, toujours vivans et spirituels, tournaient toujours à la caricature, qu'il le voulût ou non; aussi les cliens ne venaient-ils point. En musique, il a été un compositeur fécond et varié. Il a écrit de tout et en abondance : opéras, symphonies, sonates, airs de chant, musique de chambre, musique d'église, ouvertures, et ce n'était pas mauvais. Il manqua pourtant mourir de faim, faute d'éditeur, le jour, tant souhaité, où il fut réduit à l'art pour vivre.

C'était après Iéna, la date fatidique du relèvement de l'Allemagne. En toutes choses, avec ce peuple, il faut dire : Avant Iéna, après Iéna. Comme les leçons du malheur leur ont profité ! Comme ils ont été eux-mêmes une leçon inoubliable pour les autres ! Le patriotisme naquit en un jour; poètes et écrivains parlèrent aux vaincus, dans un langage enflammé, « de la nationalité allemande, d'une patrie commune à tous, de la réunion des races chrétiennes de la Germanie, de l'unité de l'Allemagne (1), » et la nation se leva en masse. Les folies romantiques et les paradoxes de salon s'évanouirent comme une fumée, cédant la place aux pensers graves et aux haines vigoureuses. Un souffle religieux passa sur les âmes : « La mauvaise fortune, dit encore Henri Heine, enseigne à prier, et vraiment jamais elle n'avait été si grande parmi nous, et par conséquent le peuple plus enclin qu'alors à la prière, à la religion, au christianisme. »

Quelques Allemands, et non des moindres, auxquels leurs compatriotes ne l'ont jamais pardonné, demeurèrent pourtant insensibles aux désastres de la patrie, étrangers au glorieux mouvement qui les suivit. Hoffmann fut du nombre; il dépassa Gœthe en indifférence, et ce ne fut pas sa faute si la bataille d'Iéna eut pour lui les conséquences les plus graves, si elle a été cause que nous possédons les *Contes fantastiques*.

Il avait été nommé « conseiller de régence » dans la ville de

(1) Henri Heine, *De l'Allemagne*.

Varsovie, qui appartenait alors à la Prusse, et il y menait joyeuse vie avec une bande d'amis des arts et du plaisir. Ce n'était que concerts, théâtres, bals masqués, parties de campagne et de cabaret. La défaite d'Iéna trouva Hoffmann et ses compagnons ordinaires dans un ouragan d'amusemens, et, chose incroyable si elle n'était affirmée par un témoin oculaire, ils n'en furent pas dérangés, n'eurent même pas la curiosité d'ouvrir un journal, jugeant impossible, à la distance où était Iéna, que le contre-coup des événemens arrivât jusqu'à eux, et c'était tout ce qu'il leur fallait. Hoffmann aurait cru déroger en s'intéressant aux affaires publiques. « Quel artiste, disait-il, s'est jamais soucié de la politique? » L'arrivée d'une armée russe charma sa badauderie, et son bonheur fut au comble quand les Français eurent remplacé les Russes, parce qu'il n'allait plus à son bureau : il n'y avait plus d'administration prussienne. Les employés se partagèrent la caisse pour l'empêcher de tomber aux mains de l'ennemi, et Hoffmann mangea sa part en bonne compagnie, dans un cabaret d'où l'on apercevait chaque matin Napoléon à la parade.

Lorsque tout fut mangé, et bu, il revint à Berlin et se résolut à mener la vie d'artiste, puisque les circonstances l'avaient débarrassé de sa situation. Il mit une annonce dans un journal pour demander une place de chef d'orchestre, et il en trouva une. C'était à Bamberg. Hoffmann arriva tout à point pour assister à l'agonie et à la faillite du théâtre, mais il n'en fut point découragé. Il avait la foi, il avait l'enthousiasme, il était décidé à « vivre la poésie, » et il la vécut pendant huit ans, si c'est vraiment « se soulever au-dessus des vulgarités et des misérables petitesses de l'existence quotidienne » que d'être compositeur à gages, machiniste, ténor, peintre de décors, architecte pour trucs et praticables, chef d'orchestre à Bamberg, metteur en scène, et, quand tout cela ensemble ne suffisait pas pour le nourrir, professeur de piano au cachet. Les acteurs et les auteurs le firent enrager. Il subit les caprices et les humeurs de la *prima donna* et de la jeune première. Il fut sifflé parce que le public le trouvait trop ridiculement petit et trop bizarre d'allures pour conduire un orchestre. Il voyagea avec sa troupe dans un attirail digne du *Roman comique*. « Nous remplissions neuf voitures... Il y en avait une surtout qui me paraissait si remarquable que je ne manquais jamais d'être présent pour la voir charger et décharger. Tout bien compté, il y avait là dedans : un coiffeur, deux hommes de peine, cinq filles de chambre, neuf enfans, dont deux nouveau-nés et trois autres tétant encore, un perroquet jurant sans discontinuer, cinq chiens, quatre cochons d'Inde et un écu-

reuil. » Il fut ballotté d'une ville à l'autre, au gré des hasards de la guerre, jouant pour les Français ou pour les Allemands sans regarder à l'uniforme, enchanté de Napoléon quand ses soldats remplissaient la salle, furieux contre lui d'avoir donné une bataille à Dresde, en pleine saison théâtrale, et découvrant alors subitement que l'empereur avait « un effroyable regard de tyran et rugissait d'une voix de lion. » Il eut quelques bons jours, et beaucoup de mauvais, connut les délices des soupers de comédiennes, les dettes, les expédiens, la misère noire, en vint à inscrire dans son *Journal* cette note de bohème : « Vendu ma vieille redingote pour avoir de quoi dîner. » Et il demeura persuadé jusqu'à son dernier soupir qu'il avait « vécu la poésie. » Heureux homme!

L'idée d'écrire lui vint dans un des mauvais jours. Il n'était pas seul à souffrir la faim. Hoffmann avait épousé une gentille Polonaise, nommée Micheline, qui doit avoir une place d'honneur au paradis des poètes, car elle ne s'est jamais impatientée contre son mari. A cause d'elle, celui-ci fit un dernier effort dans un moment d'extrême détresse. Il offrit sa collaboration au directeur de la *Gazette musicale*, de Leipzig, par une lettre de 1809 où il lui racontait gaiement son histoire et finissait par lui avouer « qu'en ce moment il n'était rien, qu'il n'avait rien, mais qu'il voulait tout, sans savoir précisément quoi, et que c'était précisément là ce qu'il désirait apprendre de lui. Il ajouta qu'il lui fallait une réponse prompte, vu que la faim, et surtout celle de sa femme, lui faisait mal, et qu'il n'y avait qu'une seule chose au monde qui pût l'attrister davantage, ce serait de recevoir de l'argent qu'il n'aurait pas gagné (1). »

Le directeur de la *Gazette musicale* était homme d'esprit. Il répondit à ce correspondant original de lui écrire un conte dont le héros serait un musicien plein de belles idées, mais aux trois quarts fou et tant soit peu grotesque. Le conte ne fut pas écrit; néanmoins le conseil ne fut pas perdu. Il poussait Hoffmann du côté où il penchait. La mode du jour l'avait disposé à chercher ses sujets dans le monde des malades et du mystère, et les progrès de l'alcoolisme ne lui rendaient que trop facile de se représenter des personnages singuliers, faisant des actions de rêve.

Le romantisme allemand était devenu morbide sous l'influence des Schlegel et de Tieck. Henri Heine appelait les écrivains de leur école des « troubadours somnambules », et le nom était bien trouvé. Tieck et les Schlegel, en opposition à l'esprit cosmo-

(1) Hitzig, traduction Loève-Veimars.

polite de Gœthe, avaient excité l'Allemagne à se replier sur elle-même et à ne demander qu'à son passé les élémens d'un renouvellement poétique. On ne voulait plus d'influences étrangères, de peur de retomber encore dans les imitations. On se retourna vers le moyen âge germanique, et ce fut alors une débauche de mysticisme et de fantastique. En même temps, l'ironie devenait le mot d'ordre du romantisme, pour des raisons subtiles qu'un des esthéticiens les plus distingués du parti, le philosophe Solger, a expliquées ingénieusement, sinon avec clarté. S'inspirant de la théorie platonicienne des Idées, Solger fait jaillir l'ironie du contraste douloureux entre l'Idée et les formes périssables, éphémères, sous lesquelles elle se manifeste sur la terre. Le parfait n'apparaît à nos yeux qu'en cessant d'être parfait; il n'existe pour nous qu'en s'anéantissant, et, par une conséquence naturelle, « le mysticisme engendre l'ironie quand il abaisse ses regards vers la réalité. »

Hoffmann n'avait pas besoin qu'on lui recommandât l'ironie. Il aurait eu besoin plutôt qu'on lui apprît à parler quelquefois sérieusement. Il se fait dire, dans un de ses contes, par un interlocuteur imaginaire : « Je t'en supplie, pas de ta maudite humour, ça me coupe la respiration. » Telle de ses lettres, sans parler de ses ouvrages, vous coupe, en effet, la respiration, par exemple quand il fait part à un ami de la mort d'un oncle qu'il aimait tendrement (ce n'était pas l'oncle Otto) dans les termes que voici : « L'oncle de Berlin est devenu, comme dit Mercutio, un homme tranquille; il est mort... »

Le fantastique le séduisait à l'égal de l'ironie, parce qu'il y était aussi dans son élément, grâce à son système d'entraînement par le vin. Il y avait une dizaine d'années qu'il se « montait » presque tous les jours, et il en était arrivé à voir des scènes irréelles qu'il n'avait plus qu'à raconter. D'après les recherches scientifiques sur l'alcoolisme, il n'est pas donné à tout le monde de tomber jusqu'aux hallucinations sans se mettre dans un état qui ne permet plus d'en faire de la littérature : « Si les illusions, dit le docteur Magnan, sont fréquentes dans l'ivresse, les hallucinations, au contraire, sont rares; certains auteurs... n'en font pas mention; d'autres, au contraire, attribuant à l'ivresse des symptômes qui appartiennent à une autre phase de l'alcoolisme, signalent non seulement des hallucinations, mais encore des idées de suicide sous l'influence des hallucinations, des impulsions maniaques, etc. Ce n'est plus là de l'ivresse, mais bien des accidens aigus soit chez des individus adonnés depuis longtemps aux excès de boissons, atteints conséquemment de délire alcoo-

lique, soit chez des individus à prédisposition spéciale, chez lesquels l'alcool ne vient agir qu'à titre d'excitant (1). »

Hoffmann appartenait à la classe des « individus à prédisposition spéciale. » Mal équilibré, il avait été voué dès le berceau aux troubles nerveux. Les hallucinations ne se firent pas attendre. Deux ou trois ans après avoir commencé à boire un peu trop, il écrivait dans son *Journal :* « Hier soir, tous les nerfs excités par le vin épicé. Léger accès de pensées de mort. Fantômes. »

Les troubles sensoriaux suivaient chez lui la marche classique : D'après le savant déjà cité, « on observe une gradation successive et dans l'intensité des phénomènes et dans leur mode d'évolution. L'on passe du simple trouble fonctionnel à l'illusion, de celle-ci à l'hallucination confuse d'abord, unique, puis multiple et devenant peu à peu hallucination nette, précise, distincte, s'imposant, en un mot, comme la réalité. » Le moment où l'on s'endort est particulièrement favorable « à l'éclosion des troubles hallucinatoires. »

Chaque mot de ce qui précède s'applique à Hoffmann. Les soirs de sobriété relative, et justement dans « l'état intermédiaire à la veille et au sommeil », il éprouvait une perversion générale des sens. Ce n'était plus seulement, comme chez Alfred de Musset et d'autres poètes nerveux, le phénomène de l'audition colorée. Hoffmann entendait les couleurs ou les odeurs, et réciproquement il voyait les sons. « Dans l'état de délire qui précède le sommeil, disait-il, et surtout quand j'ai entendu beaucoup de musique, il se produit chez moi une confusion entre les couleurs, les sons et les parfums. C'est comme si les uns et les autres naissaient mystérieusement tous ensemble d'un même rayon de lumière et s'unissaient ensuite pour former un concert merveilleux. — Le parfum de l'œillet rouge foncé agit sur moi avec une puissance extraordinaire et magique. Je tombe involontairement dans un état de rêve, et j'entends alors, comme dans un grand éloignement, les sons d'un cor s'enfler et s'affaiblir tour à tour. »

Après des séries de séances trop prolongées au cabaret, les hallucinations se précisaient. Hitzig et d'autres amis étaient venus le soigner, à Varsovie, pendant une « fièvre nerveuse » assez grave, résultat de plusieurs mois de désordres. Hoffmann, très agité, très irritable, se plaignait sans discontinuer « des souffrances que lui infligeaient ses gardes-malades, qu'il prenait pour des instrumens de musique. — Aujourd'hui, la flûte m'a cruellement tourmenté, s'écriait-il, désignant par là un ami qui parlait très bas et

(1) *De l'Alcoolisme.*

dont la voix avait quelque chose de langoureux. Ou bien : — Toute l'après-midi, cet insupportable basson m'a fait souffrir le martyre ; il manquait toujours sa rentrée, ou bien il était en retard. — Le basson était ***, qui avait une grosse voix de basse (1). »

Les hallucinations des alcooliques sont presque toujours « pénibles, désagréables, agressives. » Ici encore, Hoffmann n'échappa point à la règle commune ; cependant, il n'a jamais eu les visions terrifiantes des malheureux qui se croient entourés d'assassins, de bêtes féroces ou immondes, qui voient couler du sang et entendent des cris d'angoisse. Les siennes étaient relativement douces. Tantôt il lui semblait « répandre dans l'obscurité une lueur phosphorescente (2). » Tantôt, dans un salon très éclairé et plein de monde, il apercevait un gnome sortant du parquet, et refusait avec humeur d'admettre que les autres personnes ne voyaient rien. Il lui arrivait cependant d'être entouré de spectres et de figures grimaçantes, en particulier la nuit, lorsqu'il était seul, assis à sa table de travail. Ses contes fantastiques se vivaient alors autour de lui avec tant de réalisme, que l'effroi le prenait et qu'il allait réveiller sa femme. La patiente Micheline se levait, tirait son tricot, et s'asseyait auprès de son mari pour le rassurer.

Aux médecins à dire si le caractère singulier et poétique, plutôt que terrible et repoussant, des hallucinations de Hoffmann, doit être attribué à la délicatesse de son goût, qui le réduisit de plus en plus, avec les années, à ne boire que les vins les plus fins. Quoi qu'il en soit, les seules hallucinations vraiment cruelles lui venaient de la crainte de la folie, qui l'avait poursuivi depuis qu'il était en âge de penser : « Pourquoi, écrivait-il, pensé-je si souvent à la folie, endormi ou éveillé ? — Je me figure que les purgations intellectuelles peuvent agir comme une saignée. » Nous devons probablement à cette idée bizarre les nombreux détraqués que l'on rencontre dans ses récits. Chaque fou qu'il « projetait de son monde intérieur au dehors, » selon ses expressions, équivalait à une « purgation intellectuelle. » Mais il avait beau lutter, l'obsession ne le quittait pas. Il l'a dépeinte avec un accent de terreur qui remplit de compassion pour lui : « Vous ne la reconnaissez pas ? — Vous ne la reconnaissez pas ? — Regardez-la ; elle saisit mon cœur avec des griffes de feu ! — Elle prend toutes sortes de déguisemens grotesques — en chasseur noir — en chef d'orchestre — en charlatan — en *ricco mercante.* — Elle frappe les cordes du piano avec les mouchettes, pour m'empêcher de jouer ! —

(1) Biographie de Hitzig.
(2) Lettre à Hitzig, du 20 avril 1807.

Kreisler! — Kreisler! — Garde à toi! — Le vois-tu te guetter, le spectre pâle aux yeux rouges étincelans? — Le vois-tu sortir ses griffes de squelette de dessous ses haillons pour te saisir, en secouant sa couronne de paille sur son crâne chauve et poli? — C'est la démence! — Tiens-toi ferme, Jean! — Comme tu me secoues, spectre irrité... Comment fuir?... Laisse-moi (1)! »

D'après tout ce qui précède, la voie littéraire de Hoffmann était tracée au moment où il commença à écrire. Il ne pouvait guère faire que ce qu'il a fait.

III

Son œuvre est considérable. Elle forme douze volumes compacts, bien qu'on n'ait point recueilli les nombreux articles de critique musicale qui ne furent pour lui qu'un gagne-pain et qui n'offriraient d'intérêt — s'ils en offraient — qu'aux historiens de la musique. Parmi les ouvrages admis dans « l'édition complète, » quelques-uns, où l'influence de Jean-Paul Richter est sensible dans le tour d'esprit et dans le style, ont été composés à la louange et en l'honneur de la déesse Ironie, prônée par les Schlegel. « Il aimait sur toutes choses, disait Hoffmann de lui-même, ce badinage qui naît d'une intuition profonde de l'être... Mais vous êtes des gens sérieux et distingués, et vous n'aimez pas la plaisanterie. » Un ou deux des douze volumes excusent en vérité les « gens sérieux et distingués » d'avoir boudé certaines plaisanteries de Hoffmann. On devient philistin déterminé en face d'un « badinage » de plusieurs centaines de pages qui naît tout le temps, sans rémission, « d'une intuition profonde de l'être. » Le *Chat Murr*, par exemple, chef-d'œuvre de Hoffmann d'après son dernier biographe (2), est un défi effronté à la patience du lecteur le plus débonnaire. Il faudrait être la douce Micheline pour aller jusqu'au bout sans avoir envie de jeter le livre à la tête de l'auteur.

Murr est un chat philosophe qui écrit ses mémoires. Son maître ayant laissé un livre sur la table, il en déchire des pages pour se faire du papier buvard, et néglige ensuite de les retirer de son manuscrit. L'imprimeur des mémoires croit qu'elles font partie du texte, et les réflexions de Murr sur la vie ou sur l'art se trouvent ainsi entremêlées, à bâtons rompus et au beau milieu des phrases, avec des fragmens d'une histoire mélodramatique

(1) *Kreisleriana.*

(2) *E.-T.-A. Hoffmann, Sein Leben und seine Werke*, par Georg Essinger (1 vol. in-8°; Léopold Voss, Hambourg et Leipzig, 1894).

dont nous n'avons ni le commencement ni la fin. Voilà ce qu'on appelait, en langage romantique allemand, posséder le sens de l'ironie. Ce sont des inventions de ce genre qui ont arraché à Henri Heine ce cri du cœur, à propos des disciples de Tieck et de Schlegel : « Je viens de comparer le Parnasse allemand de ce temps-là à Charenton; mais je crois qu'en cela j'ai dit trop peu. Une démence française est loin d'être aussi folle qu'une démence allemande, car dans celle-ci, comme eût dit Polonius, il y a de la méthode. » La méthode dans l'extravagance a été la perdition de Hoffmann humoriste ; on croit toujours être tombé sur le morceau auquel il songeait en notant dans son *Journal*, de peur, apparemment, de l'oublier : « A présent, il faut écrire quelque chose de très spirituel (1). »

Plusieurs critiques l'ont rangé en même temps parmi les écrivains réalistes, et cela peut se défendre. Hoffmann est, en effet, réaliste par la précision et la vérité des détails, jusque dans ses fantaisies les plus folles. Il devait cette qualité, très frappante dans des contes fantastiques où on ne l'attendait guère, à une étude approfondie du *Neveu de Rameau*. C'est Diderot qui lui avait appris à poser un personnage de manière à le rendre vivant et présent, fût-il habitant de la lune.

On a encore de lui, en dehors du genre hoffmannesque, des souvenirs personnels plus ou moins arrangés (2) et des fragmens, ou dialogues, sur des questions d'art et de littérature et sur tous les sujets se rattachant au monde occulte, sa grande préoccupation, de plus en plus, à mesure que les hallucinations augmentaient (3).

Quelques-unes de ses idées sur l'art sont intéressantes. Il a soutenu, comme Gluck et longtemps avant Wagner, que les paroles et la musique doivent être étroitement liées dans un opéra, et il a conseillé aux compositeurs d'écrire eux-mêmes leurs livrets. « L'unité parfaite du texte et de la musique, disait-il, ne peut s'obtenir que si le poète et le compositeur sont une seule et même personne. » Cela doit « couler ensemble. » Il avouait toutefois qu'il était incapable, pour sa part, d'écrire les paroles d'un opéra, faute de savoir manier le vers, et encore pour d'au-

(1) Le *Chien Berganza* et certaines *Kreisleriana* appartiennent aussi au genre humoristique. D'autres ouvrages, par exemple le grand conte intitulé *Petit Zachée*, sont un mélange d'humour et de fantastique.

(2) Les *Souffrances musicales de Jean Kreisler;* les *Pensées très dispersées;* les *Singulières souffrances d'un directeur de théâtre;* des passages du *Chat Murr*, du *Chien Berganza*, des *Frères Sérapion*, etc.

(3) La majeure partie des *Kreisleriana* et toutes les conversations où s'encadrent les contes fantastiques dans les quatre volumes des *Frères Sérapion*.

tres raisons, et il ajoutait que la question des livrets avait été la grosse pierre d'achoppement de sa carrière musicale.

Il défendait chaleureusement la doctrine de l'art pour l'art : « Je fais dater la décadence du théâtre allemand, écrivait-il en 1813, de l'époque où l'on a posé en principe que le but le plus élevé de la scène, et même son but unique, est de moraliser l'homme, et où l'on a ainsi transformé les salles de spectacle en écoles de réforme. Le comique le plus comique n'amusait plus ; on apercevait derrière chaque plaisanterie les verges du pédagogue... Les Allemands me rappellent toujours ce mathématicien qui avait été entendre l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck, et qui demandait en riant à son voisin : — Qu'est-ce que cela prouve ? — Tout doit avoir un sens en dehors de son sens propre ; tout doit tendre à un but *extérieur*, que l'auteur doit avoir en même temps devant les yeux. Le plaisir même ne se contente pas d'être le plaisir ; il faut qu'il procure quelque profit matériel ou moral, afin que l'utile soit toujours mêlé à l'agréable, suivant le vieux précepte des livres de cuisine. »

« Mais, objecte un interlocuteur, un simple divertissement passager est un but si mesquin, que tu en assignes assurément un plus élevé au théâtre ? »

Le personnage qui exprime les vues de l'auteur reprend avec entraînement : « L'art ne saurait avoir de but plus élevé que d'éveiller chez l'homme une impression de plaisir d'une nature particulière, de l'affranchir par là, comme on le débarrasserait d'impures scories, de tous les soucis terrestres et de l'action déprimante de la vie quotidienne, de le relever et de l'amener, joyeux et la tête haute, à la vision et presque au contact des choses divines. Éveiller ce plaisir, susciter la foi aux merveilles du pur idéal, élever l'homme à ce point de vue poétique d'où il aperçoit la vie et ses innombrables manifestations illuminées et ennoblies par l'éclat de la poésie — cela seul, à mon avis, est le véritable but du théâtre. » Le théâtre étant pris ici pour emblème de l'art en général, la page est aussi juste que noble. L'œuvre d'art moralisatrice est celle qui fait passer dans les cœurs un certain frisson, unique et combien joyeux ! que donne, et que donne seule « la vision des choses divines. »

Hoffmann devient inépuisable en théories et en réflexions dès qu'il touche au monde occulte. Il est là dans son domaine. A peine y a-t-il posé le pied, qu'on sent devant soi le vrai Hoffmann.

Il possédait un grand avantage sur le commun des romantiques allemands, qui fabriquaient du fantastique de commande, parce qu'on avait décidé entre poètes de ressusciter le moyen âge,

et que le moyen âge était crédule et superstitieux. Leurs personnages surnaturels sentent toujours le bric-à-brac. Ils ne sont jamais faits comme vous et moi, et ne savent pas vivre simplement. On les voit sortir d'une fente de rocher ou du fond de l'eau. Ils sont accompagnés d'un bruit de tonnerre ou de flammes de Bengale. Leurs costumes et leurs manières attirent l'attention. Ce sont des faiseurs d'embarras, et c'est pourquoi ils n'ont pas été populaires longtemps.

Quelle différence avec ceux de Hoffmann, qui frayait jour et nuit avec les fantômes! Comme les siens sont modestes et naturels! L'un de ses héros, le comte Hippolyte, est tranquillement assis à sa table de travail. Il reçoit la visite d'une vieille dame à toilette provinciale, suivie de sa fille. La mère lui raconte ses malheurs. Tandis qu'elle débite sa litanie, Hippolyte s'occupe à regarder la fille, qui est très jolie. Comment se douterait-il qu'il vient de recevoir dans son cabinet deux vampires (1)?

Mme G*** a chez elle quelques amis. On bavarde autour de la lampe en prenant du thé ou du punch. La porte s'ouvre et l'on voit paraître un monsieur très bien mis, très correct, qui se présente en homme « du grand monde ». C'est un invité de M. G***, qui a oublié d'en avertir sa femme. C'est aussi un hypnotiseur (Hoffmann dit « magnétiseur »), possédant le pouvoir de la suggestion à distance, et il va jeter le trouble dans cette famille paisible (2).

Un brave Berlinois rentre chez lui, le soir, après avoir bu sa chope de bière. Il aperçoit un passant qui frappe à une maison inhabitée, et il l'avertit charitablement de son erreur. Par reconnaissance, l'autre l'invite à vider une bouteille. Le bonhomme accepte, sans pouvoir deviner qu'il trinque avec un célèbre alchimiste du XVIe siècle, et que le vieux juif assis en face d'eux fabriquait de la monnaie à la même époque (3).

L'ombre de dona Anna vient causer avec Hoffmann dans une loge de théâtre, et c'est à une table de café, dans un jardin empesté par l'odeur du tabac, qu'il fait connaissance avec l'ombre de Gluck. Des fantômes qui sont comme tout le monde n'ont pas besoin de paysages romantiques et de châteaux moyen âge. Ils se montrent, sans être embarrassés de leur personne, dans les lieux où tout le monde va, où tout le monde est. Ceux du *Majorat* n'habitent parmi des ruines que parce que Hoffmann avait

(1) Dans les *Frères Sérapion*, vol. IV.

(2) *Le Spectre fiancé. Ibid*, vol. III. Nous conservons aux contes qui sont célèbres en France le titre sous lequel ils ont été traduits.

(3) *Le Choix de la fiancée. Ibid.*, vol. III.

réellement séjourné dans le vieux château des bords de la Baltique. Le décor lui avait paru joli; il l'utilisa, mais sans croire un instant qu'on ait plus de chances de voir des revenans dans une salle gothique et croulante qu'au coin de son feu, dans la modeste chambre soigneusement époussetée par la bonne Micheline. Il savait trop bien le contraire, lui qui en était entouré, étant un Voyant, puisqu'il était un poète.

En ce temps-là, l'alcoolisme n'avait pas été étudié scientifiquement. Hoffmann ne se doutait pas, lorsqu'il buvait pour exciter son cerveau, que ses visions sortaient avec le vin du goulot de la bouteille. Il croyait seulement avoir donné à ses facultés toute leur acuité, afin de pouvoir plonger ses regards dans le monde mystérieux qui reste invisible à l'homme ordinaire. Le poète, disait-il, « favori de la Nature, » peut seul aspirer à « la connaissance profonde, complète, de l'être. » Il n'est donné qu'à lui de lever les voiles qui dérobent aux yeux du vulgaire des phénomènes obéissant à d'autres lois, à d'autres forces, que les lois et les forces étudiées, formulées, mesurées par les docteurs et les académiciens. Quand on a « le don », beaucoup de choses qui paraissent inexplicables aux autres deviennent toutes naturelles. Hoffmann avait le don. Il n'était donc pas surprenant qu'il vît les habitans de cet autre monde, et qu'il conversât avec les esprits des trépassés. Plus les hallucinations redoublaient, plus il avait la foi et, inversement, plus il réfléchissait à ces mystères, plus il apercevait après boire de revenans et d'êtres extra-terrestres en tout genre, car il a été constaté que « les hallucinations ont pour objet, soit les occupations ordinaires, soit les préoccupations dominantes du moment (1). » Ce n'était pas un état d'esprit sain; on ne le souhaiterait à personne; mais c'était un état d'esprit éminemment favorable pour un écrivain fantastique, puisque Hoffmann aurait souvent été bien en peine de faire la part du rêve et celle de la réalité dans ses portraits *d'après nature*. Il ne s'imaginait pas que les personnages de ses contes, qui gambadaient dans la chambre tandis qu'il écrivait, avaient tous une existence véritable. Et pourtant! puisqu'il les voyait et les entendait! Il s'y perdait, et en arrivait à se demander si ce que nous appelons le monde réel ne serait pas une apparence, s'il existe en dehors de notre entendement.

Dans un de ses plus jolis contes, un promeneur, nommé Cyprien, s'égare dans une forêt. Il aperçoit un ermite assis sur une pierre et s'approche pour lui demander son chemin. L'ermite

(1) Magnan, *loc. cit.*

lui répond d'une voix solennelle et caverneuse : « Tu agis bien légèrement et bien étourdiment, d'interrompre par une sotte question mon entretien avec des hommes de poids... Tu vois que je n'ai pas le temps de causer avec toi. Mon ami Ambroise, des Camaldules, retourne à Alexandrie; va avec lui. » Comprenant qu'il a affaire à un fou, Cyprien n'insiste pas.

Il demande dans le pays qui est cet ermite. On lui apprend qu'il appartient à une excellente famille, et qu'il n'y avait pas jadis dans toute la province de jeune homme mieux doué, plus cultivé et plus spirituel. Un beau jour il avait disparu, et on l'avait retrouvé ermite. Sa famille l'ayant ramené de force, il avait eu un accès de folie furieuse. Le médecin avait conseillé de ne pas le contrarier, et il était retourné vivre dans les bois. Les paysans du voisinage l'aimaient, parce qu'il leur faisait de bons sermons et leur donnait d'excellens conseils. Il ne divaguait que sur un seul point : il soutenait qu'il était un certain Sérapion, martyrisé à Alexandrie sous l'empereur Décius, et que sa forêt était le désert de la Thébaïde. Sur tout autre sujet, il s'exprimait avec autant de raison et d'esprit qu'autrefois.

La curiosité de Cyprien avait été piquée par ce récit. Il noua connaissance avec le Père Sérapion, qui lui parut en effet un homme instruit et aimable, et lui parla agréablement de son martyre. L'ermite l'entretint aussi des visites qu'il recevait des grands hommes des siècles passés et lui montra un rocher d'où l'on distinguait, disait-il, les tours d'Alexandrie. Il redevenait parfaitement sensé dès que sa personne et son histoire étaient hors de cause. Son calme et sa bonne grâce encouragèrent son hôte à mettre la conversation sur les maladies mentales, et à citer des cas d'aberrations étranges chez des hommes distingués, sains d'esprit en dehors d'une seule idée fixe. Qu'y avait-il de plus fou, par exemple, de plus absurde, que de se croire en Égypte, lorsqu'on était à deux heures de la ville de B***, et de se prendre pour un homme martyrisé il y avait plus de quinze siècles?

L'ermite l'avait écouté patiemment, avec un sourire un peu railleur. Quand Cyprien eut achevé, le Père Sérapion lui répondit à peu près ceci : « Vous avez très bien parlé, monsieur. Permettez-moi de vous répondre quelques mots. Je suis comme saint Antoine au désert, lorsqu'il était tenté par des démons. Il me vient de temps en temps des gens, envoyés par le diable, qui veulent me persuader que je suis le comte P*** et m'attirer dans le monde. Je les mets à la porte de mon jardinet. Je pourrais en faire autant avec vous, mais ce n'est pas la peine. Vous êtes évidemment le plus faible de tous les antagonistes qui se sont présentés devant

moi, et je vais vous battre avec vos propres armes, puisque vos armes sont la raison. Vous parlez de folie : mais lequel de nous deux est le fou? D'après vous, je ne puis pas être le martyr Sérapion, parce qu'il est mort il y a des centaines d'années. Moi, il me semble qu'il y a trois heures à peine, — puisque vous appelez cela des heures, — que l'empereur Décius m'a fait supplicier. Pourquoi serait-ce vous qui avez la juste notion du temps, et pas moi? Vous prétendez que l'endroit où nous sommes n'est pas la Thébaïde, mais une forêt à deux heures de B***? Prouvez que c'est moi qui me trompe en voyant un désert où vous voyez des arbres? »

Cyprien était lui-même trop réfléchi pour ne pas sentir la force de l'objection. Il garda le silence, et s'aperçut que les yeux du Père Sérapion riaient. Malgré leur querelle, ils se quittèrent bons amis, et Cyprien s'est souvent demandé depuis si les fous ne voyaient pas quelquefois plus loin que les prétendus sages.

Au fond, Hoffmann n'en était pas au même point que le Père Sérapion. Sa pensée était moins extrême et pourrait se formuler ainsi : non seulement le monde que nous voyons n'est pas le seul possible, mais il n'est pas le seul existant. Le monde qu'il devinait, à côté de celui qui nous est familier, n'est pas jugé chimérique et impossible par tous les esprits rassis, puisqu'il se trouve en ce moment même des savans pour y croire et l'étudier, et que leurs observations, par une rencontre assez curieuse, vérifient le tableau que nous en avaient présenté les contes fantastiques de Hoffmann.

Ces récits, dont l'ensemble forme une masse imposante, sont de valeur très inégale. On peut négliger, d'un côté, les contes de nourrice (1) et la littérature commerciale, bâclée pour payer le cabaret (2), de l'autre, une partie des contes de la fin de sa vie, alors qu'il n'était plus lui (3). Le résidu, qui représente l'effort du poète et de l'artiste et a valu à Hoffmann sa réputation, comprend une trentaine de courts récits (4), reposant tous (il ne faut pas compter le *Vampire* parmi les bons) sur les mêmes phénomènes qu'enregistrent aujourd'hui avec tant de soin les *Annales psychiques* (5) et d'autres recueils spéciaux, en France et hors de

(1) *Casse-noisettes, le Roi des Souris*, et *l'Enfant étranger*, écrits pour les enfans de son ami Hitzig.

(2) *La Princesse Brambilla, Maître Puce, l'Elixir du diable*, dont lui-même ne faisait aucun cas, et encore plusieurs autres. En général, la plupart des longs récits.

(3) Les deux derniers volumes, sauf quelques exceptions, de l'édition complète.

(4) Il suffirait de faire quelques changemens et additions aux deux volumes de traduction française de Loève-Veimars, si populaires chez nous, pour avoir toute la fleur des œuvres fantastiques de Hoffmann.

(5) Paris, Félix Alcan.

France. La coïncidence est, au fond, très naturelle, puisque Hoffmann a vécu au temps du mesmérisme, et que les phénomènes qu'il attribue au magnétisme n'ont fait que changer de nom; on les appelle maintenant télépathie, hypnotisme, suggestion à distance, mais ce sont toujours les mêmes. De sorte que si les sciences psychiques ont un fondement dans la réalité, Hoffmann cessera prochainement d'être un écrivain fantastique. Il aura simplement devancé la science et justifié sa prétention d'être un Voyant.

Tous ses bons contes ont jailli sous la double influence indiquée plus haut. Ils peuvent tous se ramener à un mélange de troubles sensoriaux, fruits de l'alcoolisme, et d'idées imprécises, relevant des sciences psychiques. Le mélange se fait à doses inégales d'un récit à l'autre, sans doute en raison des conditions physiques de l'auteur. Tantôt une pure hallucination lui fournit son point de départ; il en tire ensuite toute une histoire, en ayant soin, — c'est son procédé pour donner l'impression de la réalité, — d'y introduire des détails et des personnages de la vie réelle, observés pendant les heures de lucidité où on le rencontrait trottinant d'un air fureteur. Tantôt son cerveau a conservé la faculté de diriger, dans une certaine mesure, ses visions, et elles obéissent alors à l'obsession de ce monde occulte dans lequel Hoffmann s'acharnait à pénétrer. Ce n'était pas une entreprise qui fût vue d'un bon œil par ses contemporains; les âmes pieuses la jugeaient dangereuse et quelque peu satanique. Mais Hoffmann refusait d'avoir des scrupules : « On ne saurait nier, disait-il, l'existence du monde surnaturel qui nous environne, et qui se révèle souvent à nous par des accords singuliers et par des visions étranges. La crainte, l'horreur que nous éprouvons alors, tient à la partie terrestre de notre organisation : c'est la douleur de l'esprit, incarcéré dans le corps, qui se fait sentir... Peut-être est-ce la punition que nous réserve la nature, dont nous tentons sans cesse de nous éloigner comme des enfans ingrats. Je pense que, dans l'âge d'or, lorsque notre race vivait dans une bienheureuse harmonie avec toute la nature, nulle crainte, nul effroi ne venait nous saisir, parce que, dans cette paix profonde, dans cet accord parfait de tous les êtres, il n'y avait pas d'ennemi dont la présence pût nous nuire. » Ce sont les mauvaises consciences qui redoutent le monde occulte; tout est pur aux purs. — Les deux façons de voir ont conservé des partisans.

Parmi les contes ayant eu un trouble fonctionnel pour point de départ, *Don Juan*, qui me semble le chef-d'œuvre de Hoffmann à tous les égards, est fondé sur l'une des hallucinaions auxquelles il était le plus sujet. On se rappelle la scène

dans la loge, tandis qu'il écoutait attentivement l'opéra de Mozart : « Depuis longtemps déjà, je croyais entendre derrière moi une haleine douce et chaude et comme le frôlement d'une robe de soie : je soupçonnais la présence d'un être féminin; mais, entièrement plongé dans le monde poétique que m'ouvrait l'harmonie, je ne me laissai pas distraire de mes rêves. Quand le rideau se fut abaissé, je me retournai. Non, il n'est pas de paroles pour exprimer mon étonnement : Donna Anna, entièrement habillée comme je l'avais vue sur le théâtre, se trouvait là et dirigeait sur moi son regard plein d'âme et d'expression!... Il ne me vint pas à la pensée de discuter la possibilité de sa double présence dans la salle et sur la scène (1). » Il ne pouvait pas la discuter, étant perpétuellement assiégé par des « doubles, » au nombre desquels il semble bien que fût le sien. Il adressa la parole à l'*autre* Dona Anna, — c'est ici que commence la fiction, — et de leur entretien exalté sortit la page fameuse : « La nature pourvut don Juan, comme le plus cher de ses enfans, » etc.

Dans le *Cœur de pierre*, un grave conseiller aulique raconte qu'en ouvrant la porte d'un pavillon, il y a trouvé son double : « C'était moi — moi-même. » Tandis qu'il regardait et écoutait, avec une curiosité naturelle, ce que faisait et disait son autre Moi, il vit entrer le double d'une de ses amies. Encore une fois, c'était à peine extraordinaire pour Hoffmann. On lit dans son *Journal* qu'un soir, à un bal, s'étant amusé à se figurer que tous les assistans étaient « des Moi, » multipliés et diversifiés, il s'était aussitôt senti responsable de leurs faits et gestes et disposé à s'en irriter. Hoffmann n'aurait pas eu besoin d'un grand effort pour prendre son idée tout à fait au sérieux, en supposant même qu'elle ne lui ait pas été suggérée par une hallucination.

Les contes où les personnages se métamorphosent sans se métamorphoser, de façon que le lecteur ne sache pas au juste à quoi s'en tenir, relèvent aussi des troubles sensoriaux. Dans le *Pot d'or*, histoire très décousue, le poète Anselmus, qui tient beaucoup de Hoffmann, voit des êtres en chair et en os se transformer par instans en créatures fantastiques; mais le lecteur incertain et hésitant se demande toujours si l'auteur admet que la métamorphose a vraiment eu lieu, ou s'il a voulu nous représenter les rêveries d'Anselmus, et ses visions de demi-malade. Dans l'*Homme au sable*, dont j'ai le portrait sous les yeux, dessiné de la main de Hoffmann, l'avocat Coppélius et le marchand de baromètres Coppola sont deux et ne sont qu'un, selon les ca-

(1) J'emprunte l'excellente traduction de Loève-Veimars.

prices d'un cerveau où fermente la folie. Nathanaël est impuissant à distinguer les « images intérieures, » créées par son délire et extériorisées par le désordre de ses sens, des personnes et des objets que chacun peut voir et toucher. Clara, sa fiancée, lui écrit : « Toutes ces choses effrayantes que tu nous rapportes me semblent avoir pris naissance en toi-même : le monde extérieur et réel n'y a que peu de part. » Ces paroles ne servent qu'à exaspérer Nathanaël, spectateur terrifié d'une fantasmagorie envahissante, qui n'est que trop réelle pour lui, et ne lui laisse bientôt plus un coin de saine réalité où se réfugier.

Dans l'autre groupe de contes, celui qui se réclame des sciences psychiques, une idée théorique a fourni le point de départ. Les images sont venues ensuite, plus ou moins à l'état d'hallucinations, selon les jours et surtout selon les heures. D'après Hoffmann, inhabile à discerner les sensations maladives, le degré de force avec lequel la vision s'impose fait la différence de puissance entre un poète et un autre. Quand la création de son imagination ne s'objective pas devant ses yeux de chair à le remplir « de joie, d'horreur, d'allégresse, d'épouvante, » le poète n'enfante que des poupées, de pauvres marionnettes collées à grand'peine. Il n'y a de vrai poète que le « vrai Voyant ». Le *Serment* roule sur deux des phénomènes que des hommes de science nous convient aujourd'hui à tenir pour authentiques. L'un, le plus difficile à croire, est la communication à distance, la « télépathie ». L'exemple choisi par Hoffmann est classique. On en trouve de tout semblables, en abondance, dans les travaux de médecins et de professeurs appartenant à différentes nations.

Le comte de C*** voit entrer sa fille Hermengilde en vêtemens de deuil. Elle lui annonce avec désespoir que Stanislas, son époux, a été tué au loin dans des circonstances qu'elle lui rapporte. Le comte la croit folle. Il a de bonnes nouvelles de Stanislas, qui n'est point, d'ailleurs, le mari d'Hermengilde ; il n'est que son fiancé. Les jours passent ; on apprend que le jeune homme est mort et que le récit de la jeune fille était exact.

Il reste à s'expliquer l'obstination d'Hermengilde à soutenir qu'elle s'est mariée tel jour, à telle heure, avec un homme qui se trouvait alors au bout de l'Europe. La malheureuse a été victime d'un phénomène dont nous voyons qu'il est question à présent jusque dans les antichambres des cours d'assises. Un amoureux éconduit, le comte Xavier, avait abusé de ce qu'elle était facilement hypnotisable (1) pour lui suggérer qu'il était Stanislas, et

(1) J'ai déjà prévenu que les termes employés de nos jours n'étaient pas connus au temps de Hoffmann. Toutes les fois qu'il s'agissait de phénomènes évidemment

pour prendre avec elle, durant son sommeil, les diverses attitudes qui accompagnent les cérémonies du mariage.

C'est encore la suggestion qui fait les frais du *Spectre fiancé*. Maurice, le fiancé d'Angélique, a disparu pendant la campagne de France. A la surprise générale, Angélique, qui l'adorait, l'oublie du jour au lendemain, et se dispose à épouser un certain comte italien qui lui avait toujours inspiré de la répugnance et même de l'effroi. Sa mère, choquée de sa légèreté, lui dit le matin du mariage : « Il reste incompréhensible pour moi que tu aies si promptement oublié Maurice. — Jamais, répond Angélique, je n'oublierai Maurice ! Le sentiment que je ressens pour le comte est bien différent !... Non, je ne l'aime pas, je ne puis l'aimer comme j'aimais Maurice; mais c'est comme si je ne pouvais pas vivre sans le comte, comme si je ne pouvais penser, sentir que par lui ! Un esprit invisible me dit sans relâche que je dois devenir sa femme, que sans lui il n'est plus d'existence pour moi. J'obéis à cette voix qui semble la parole mystérieuse du destin. » Le comte italien est frappé d'apoplexie au moment de se rendre à l'église. Il se découvre alors qu'on avait eu affaire à un grand « magnétiseur », qui employait sa puissance « à capter les forces psychiques. » Angélique avait été la victime de suggestions répétées à plusieurs reprises pendant le sommeil.

Les revenans ont aussi de chauds partisans, à l'époque actuelle, parmi d'honnêtes gens dont plusieurs sont docteurs. Hoffmann a largement usé des fantômes et des bruits mystérieux entendus de toute éternité dans les maisons hantées. Il croyait aux fantômes avec la certitude d'un halluciné, et ce n'est même pas intéressant à suivre dans ses contes. C'est la partie banale et usée de son fantastique. Il suffira d'avoir constaté qu'ici encore, il n'est point sorti du monde occulte que plusieurs tâchent à faire rentrer dans le monde réel. De quelque côté qu'on l'envisage, Hoffmann n'a donc jamais dépassé, quand il faisait œuvre d'artiste, les limites où s'arrête le possible pour les imaginations mystiques, comme il y en a eu dans tous les temps et comme il y en aura toujours. Il donnait satisfaction à un besoin de l'esprit humain, sans exiger de son lecteur un trop grand effort de crédulité.

De là son succès. Si la science a favorisé la renaissance du fantastique en lui suggérant des thèmes nouveaux, moins grossiers que les anciens, le matérialisme, que la science amène après soi, a avivé le besoin d'un à-côté, à défaut d'un au-delà, et il a disposé les âmes éprises de rêve à aimer les Hoffmann

identiques, je ne me suis pas fait scrupule de prendre les mots nouveaux que tout le monde comprend.

et les Poë. Ceux-ci venaient à point nommé pour consoler nos imaginations, brutalement sevrées du merveilleux, qu'on pourchasse à présent de toutes parts. Le merveilleux suppose l'ignorance ou, plutôt, l'inconscience des lois de la nature. Il a dans la science une ennemie irréconciliable, et l'ingrate humanité, orgueilleuse de son jeune savoir, s'est détournée de lui avec dédain, même lorsqu'il était le merveilleux divin. Elle a oublié tout ce qu'elle lui avait dû, depuis sa naissance, de doux et de bon. Elle a oublié que sans lui, sans les amis surnaturels et tout-puissans dont il avait peuplé la terre et les cieux et qui jouaient auprès de nous le rôle de redresseurs de torts, l'homme n'aurait jamais eu cette foi bénie à une justice supérieure et réparatrice, dont la perte le laisse aujourd'hui meurtri et sans courage. Abandonné de tous ceux qui croyaient savoir mieux, le merveilleux s'est envolé, nous abandonnant à notre tour dans ce qu'on a appelé la prison du Cosmos.

L'humanité se lassa vite de son cachot. Les savans nous ont fait un univers trop bien réglé. Leur monde devient pédant à force d'être incapable de manquer aux formules imprimées dans les manuels. On voudrait le prendre en flagrant délit d'infraction aux principes, convaincre la mécanique ou la physique de fantaisie, et le fantastique raffiné de notre siècle, celui que Hoffmann a créé et qu'Edgar Poë a porté après lui à une si grande hauteur, est alors une joie pour l'imagination en révolte. Il ressemble peu aux inventions ingénues de nos pères. Il ouvre au lecteur des mondes imaginaires, mais non pas monstrueux, où personne n'est dispensé d'obéir aux lois de la nature : la nature s'est seulement mise en frais de lois spéciales. Ce n'est plus le désordre et l'illogisme, comme dans le royaume du merveilleux, c'est un autre ordre et une logique particulière ; tel le mathématicien s'amuse à raisonner sur l'espace à quatre dimensions. L'éducation scientifique que nous possédons d'aventure contribue à notre plaisir loin de nous gêner et de nous troubler. Sans elle, nous n'aurions pas la jouissance un peu perverse de reconnaître où le ressort a été faussé, quel rouage est changé ou supprimé, en quoi ce monde qui marche si bien est absurde ou impossible. Les enfans et les simples, qui aiment tant les contes de fées, ont en général peu de goût pour Poë et Hoffmann.

IV

Sept années s'étaient écoulées depuis que Hoffmann avait réalisé son rêve de n'être que poète et de vivre en poète. Il en avait

assez. Il commençait à s'avouer que le romantisme en action est une erreur. La misère avait été le moindre de ses maux, le pire étant de trafiquer de ses dons d'artiste et d'écrivain. Quand il tirait ses crayons pour exécuter une commande de caricatures patriotiques à quatre thalers pièce; quand il rentrait d'une soirée où il avait accompagné au piano les « piaillemens, miaulemens, gargouillades, soupirs, geignemens, trémolos et grincemens » de ses élèves mâles et femelles; quand il avait barbouillé un article sur la dernière œuvre d'un musicien infime ou un conte à dormir debout pour un almanach quelconque, le dégoût le prenait, et le regret de son honnête bureau, qui lui assurait des loisirs pour bayer aux étoiles. Il arriva ainsi que, tout en ne pardonnant pas à l'oncle Otto de l'avoir destiné à l'administration, Hoffmann accueillit son ami Hippel comme « l'Ange de la consolation » lorsque ce dernier se chargea de le faire rentrer dans les fonctions publiques : « (*Journal*, 6 juillet 1813.) Il est toujours le même. Il m'a promis à l'instant même une place à Berlin; il m'a donné sa montre à répétition en or... »

Hippel s'acquitta de sa promesse sans trop de peine. Hoffmann avait été un employé modèle. C'est un des plus beaux triomphes de l'éducation que je connaisse, l'un des plus propres à confondre ceux qui viennent vous dire qu'on est ce qu'on est, et que rien n'y change rien. Voyez Hoffmann, ce bohème, ce buveur romantique qui mettait sa gloire à n'avoir ni ordre, ni suite, ni sens commun, à n'agir que par boutades et fantaisie : si jamais homme sembla prédestiné à être la honte d'une administration, c'est bien lui. Mais l'oncle Otto croyait à l'éducation. Il s'était juré de faire de son coquin de neveu un bon fonctionnaire, et il avait réussi. Grâce à lui, Hoffmann au bureau était un autre homme, ponctuel et laborieux, justement réputé pour la lumineuse précision de ses rapports. Le poète n'intervenait dans les affaires de l'employé que s'il se présentait quelque problème psychologique à résoudre; Hoffmann se laissait alors entraîner par son imagination et était trop ingénieux dans ses déductions et conclusions. En toute autre circonstance, il était le parfait bureaucrate. Aussi ne fit-on point de difficulté de le replacer à Berlin (1814), dans un poste modeste, à la vérité.

Ce fut un temps heureux. Il était tranquille et libre, content de frayer avec quelques gens de lettres, et trop pauvre pour abuser des vins de cru; il fut des mois sans pouvoir se griser, ou à peine.

Le succès le perdit. En 1816, la gloire lui arriva brusquement. Ce fut à la musique qu'il la dut. Hoffmann avait écrit un nouvel

opéra, *Ondine*, qui fut joué à Berlin et très applaudi. L'auteur devint célèbre du soir au matin. Il fut le grand homme que les salons se disputent, que les belles dames encensent, et la tête lui en tourna. Il dédaigna les poètes et autres pauvres diables, n'alla plus que chez les comtesses ou, à tout le moins, les présidentes.

Berlin avait alors des salons littéraires. Berlin donnait des « thés esthétiques » où l'on mangeait des tartines de beurre en écoutant des vers et en contemplant la face du génie. Hoffmann se fit contempler, ne trouva pas que ce fût aussi amusant qu'il l'avait cru, et en conçut une vive indignation. Il l'exhala en descriptions très malicieuses, mais qui devaient être ressemblantes.

Voici d'abord les jolies mondaines, qui raffolent de la littérature parce que la mode l'exige et qu'il est distingué d'avoir une opinion sur Shakspeare. Pour leur punition, madame la Présidente du Consistoire les a conviées à la lecture d'une tragédie en cinq actes. Elles sont rangées en demi-cercle, parées, héroïques, s'exerçant à avoir l'air d'écouter : « La première sourit sans penser à rien; la seconde regarde le bout de son soulier et répète en tapinois un pas nouveau; la troisième dort et fait évidemment de doux rêves; la quatrième coule des regards enflammés du côté où se tiennent les hommes; la cinquième murmure : — Divin... ravissant... sublime. »

Voici la jeune personne romantique, consumée par l'enthousiasme, dévorée par l'admiration des grands hommes. Elle se jette à la tête de Hoffmann, qui s'y laisse prendre comme un benêt : « Mina donnait en m'écoutant des signes non équivoques d'un intérêt si intense, d'une telle attention, que moi, je m'élevais de plus en plus dans les régions de la poésie transcendante. Je finis par ne plus me comprendre moi-même. Mina ne me comprenait pas davantage, mais elle manifestait un ravissement sans égal. Elle protestait qu'un de ses plus ardens désirs avait été de me connaître. Elle avait lu mes œuvres. Que dis-je? Elle en avait pénétré le sens profond et en savait de grands morceaux par cœur. » Tandis que Hoffmann déploie ses grâces et fait la roue, un joli petit jeune homme bien mis s'approche de Mina, qui n'a plus d'yeux que pour lui et d'oreilles que pour son insipide bavardage. Le grand homme est oublié. Il essaie de se rappeler à l'attention de la jeune fille : elle s'échappe avec une moue d'impatience et ne se laisse plus rejoindre de la soirée.

Cette dame mûre, qui a intrigué pour être placée à souper auprès de la nouvelle célébrité, c'est un bas-bleu. Elle se faisait une fête de causer en confrère avec Hoffmann, mais sa joie n'a

pas été de longue durée. Aux premiers mots qui l'ont décelée, il a saisi son assiette et son couvert, et s'est enfui à toutes jambes à l'autre bout de la table. Pour lui, une femme auteur était un monstre : « Elles appartiennent, disait-il, à l'hospice des Incurables, au moins passé vingt-cinq ans. » Il ajoutait : « Quant à vos femmes intellectuelles, qui pérorent sur toutes sortes de sujets savans sans y rien entendre, je les hais à la mort. »

Je ne voudrais pas qu'on crût qu'il était mieux élevé avec les hommes, de peur de tourner toutes les femmes contre lui. Il n'y avait pas d'impertinences qu'il ne se permît avec eux, sous prétexte que le monde avait été une déception, qu'il s'y ennuyait « abominablement » et qu'il était incapable de supporter l'ennui. Les soirées données en son honneur, pour le produire et s'en parer, étaient marquées par des séries de déconvenues. On avait promis aux invités un causeur éblouissant, doublé d'un original. Ils arrivaient la bouche en cœur, et le premier coup d'œil était réellement intéressant. Hoffmann avait l'air plus fantastique que ses propres personnages, tant il était immatériel d'aspect et voltigeant. On s'empressait pour entendre ce farfadet : Hoffmann se mettait à faire l'imbécile et à débiter des balourdises. Ou bien il faisait le pitre et lançait à la ronde d'ineptes facéties, avec une espèce de fureur, à la noble compagnie. Ou bien il inventait une mystification qui mettait la maison sens dessus dessous. Ou bien il s'arrangeait pour qu'il se produisît un charivari au moment où la musique commençait. Ou bien il jouait quelque mauvais tour à une personne considérable. Il n'y avait plus de sécurité pour aucun des invités, et quiconque essayait de l'amadouer recevait une bordée de mots piquans. C'était un farfadet enragé.

Il savait bien qu'il avait de très mauvaises manières : « Comment se fait-il, écrivait-il, qu'il y ait de grands poètes, de grands philosophes, pleins d'esprit du reste et connaissant la vie, qui ne sachent absolument pas comment s'en tirer dans ce qu'on est convenu d'appeler le monde distingué ? Ils sont toujours à l'endroit où il ne faudrait pas être. Ils parlent quand ils devraient se taire, et se taisent quand ils devraient parler. Ils sont toujours à rebours des usages reçus, froissent les autres et sont froissés. En un mot, ils ressemblent à un individu qui remonterait à grands coups de coude un courant de promeneurs paisibles. Je sais qu'on l'attribue à ce qu'ils n'ont pas l'habitude du monde, qui ne se prend pas devant sa table de travail ; mais ce n'est pas difficile à acquérir ; il faut qu'il y ait une autre raison à cette incapacité dont rien ne triomphe. » Quatre pages plus loin, Hoffmann se donnait à lui-même la réponse : « Je m'en-

nuyais trop; il n'y avait pas de considérations qui pussent tenir. »

J'imagine que les invités des thés esthétiques devaient s'amuser; les grands hommes des salons littéraires ne sont pas toujours aussi divertissans que l'était ce malin petit démon; mais leurs hôtes étaient au supplice. Hoffmann fut très rarement prié deux fois dans la même maison, et jamais trois. Sa carrière mondaine se termina ainsi d'elle-même au bout de peu de temps. Les gens de lettres ne se souciaient plus de lui, ou lui d'eux, depuis qu'il leur avait si lestement tiré sa révérence pour courir après les gens titrés, et il se trouva entièrement isolé.

D'autres succès le précipitèrent alors dans l'abîme. La fortune lui était venue en même temps que la gloire. Il avait été nommé à de hautes fonctions, fort bien rétribuées. Les éditeurs le payaient au poids de l'or depuis qu'il était célèbre. Hoffmann reprit le chemin du cabaret et n'en bougea plus.

Aux temps héroïques où les exploits des buveurs excitaient l'admiration, il aurait laissé une légende. Je ne sais s'il existe dans les fastes de la vigne un autre exemple d'un homme ayant réussi à boire de gros revenus. Hoffmann avait adopté un cabaret où il s'installait le soir pour n'en sortir qu'au jour. C'est là que les étrangers en tournée de monumens et de curiosités venaient contempler l'auteur des *Contes fantastiques*. Ils le trouvaient discourant, avec une verve étincelante, au milieu d'une très mauvaise compagnie; Hoffmann était capable de parler, et d'avoir de l'esprit, cinq ou six heures de suite.

Il avait compté sans la justice des choses, la seule qui ne soit pas boiteuse. Elle ne se fit pas attendre. Ni le talent de Hoffmann, ni sa santé ne résistèrent longtemps à de pareils excès. Ses plus mauvais ouvrages datent de cette période; quelques-unes des meilleures pages aussi; mais c'étaient des éclaircies. En général, il y a grande décadence. Non, certes, que le sens du fantastique fût éteint chez lui. Son cerveau surexcité ne cessait de « projeter » des visions mouvantes et bruissantes, dont l'agitation fatigante lui donnait, disait-il, la sensation d'être éternellement ballotté sur une mer éternellement agitée, et jamais ses rêves de dormeur éveillé n'avaient été plus ingénieux; seulement, quand il voulait les écrire, Hitzig, son confident littéraire, l'avertissait qu'il devenait « obscur et nuageux. » Des hallucinations saisissantes de réalisme n'étaient plus sur le papier que des « ombres vaines, dans un milieu sans consistance. » Il avait un jour entrevu dans la fièvre un sujet charmant. « Figurez-vous, disait-il à son ami avec une respiration encore haletante, un affreux petit bonhomme, stupide, — faisant tout de travers, — et,

tout ce qui est bien, c'est à lui qu'on l'attribue. Par exemple, quelqu'un lit de beaux vers dans une réunion, — on s'imagine qu'il en est l'auteur, — c'est lui qui reçoit les complimens; ainsi de suite. — Un autre, au contraire, rien ne lui réussit. — Quand il veut mettre un habit, les manches deviennent trop courtes et les basques trop longues. — Dès que je serai debout, j'en ferai un conte. » Il le fit en effet; mais ce conte, *Petit Zachée*, est fort médiocre.

Sa plus belle vision n'a jamais été utilisée. C'était un sujet à l'Edgar Poë, et Hoffmann n'était plus en état de le traiter. Le voici, tel qu'il l'avait noté : « Rêve. — La police enlève toutes les horloges publiques et confisque toutes les montres, parce qu'on veut confisquer le temps. La police ne réfléchit pas qu'elle-même n'existe que dans le temps. » Quel beau sujet de conte pour un philosophe!

Les buveurs impénitens n'ont de choix, d'après la médecine, qu'entre la démence et la paralysie. Hoffmann se croyait voué à la démence; il comptait même écrire un volume où il se montrerait perdant la raison. Ce fut la paralysie qui le happa. Il en fut quitte pour analyser les sensations d'un impotent, et dicta la *Fenêtre d'angle du cousin*, tableau exact, et très moral, de son état dans les derniers temps. Le « cousin », c'est lui. J'abrège : « Mon pauvre cousin a eu le même sort que le fameux Scarron. Une maladie opiniâtre lui a aussi ôté l'usage de ses jambes. Il en est réduit à rouler de son lit à son fauteuil, et de son fauteuil à son lit, avec l'aide du bras vigoureux d'un invalide maussade qui lui sert de garde-malade. Mon cousin a une autre ressemblance avec Scarron. Il est aussi auteur. Il a aussi beaucoup de fantaisie et d'humour, une manière à soi de plaisanter. Le public lit volontiers ses ouvrages; il paraît que c'est bon et amusant; moi, je ne m'y connais pas. Cette passion d'écrire a pourtant joué un vilain tour au pauvre cousin. Il a beau être très malade, la roue de l'imagination tourne toujours au galop dans sa tête; il invente, invente, malgré toutes les souffrances. Mais quand il s'agit de faire prendre aux idées le chemin du papier, le méchant démon de la maladie a barré le passage. Non seulement la main refuse le service, mais les idées s'envolent, ce qui jette le cousin dans la plus noire mélancolie. »

Un ami va rendre visite au « cousin ». Il trouve ce pauvre petit sac-à-vin, encore plus ratatiné par la maladie, posé sur un fauteuil parmi des oreillers. L'invalide morose l'avait enveloppé dans une ample robe de chambre rapportée jadis de Varsovie. Il lui avait mis sur la tête un bonnet rouge qui avait vu sauter bien

des bouchons et que tous les amis de Hoffmann connaissaient, et il l'avait roulé dans la fenêtre d'angle, d'où l'on découvrait la place du marché et son fourmillement. Le paralytique regardait la foule. Il faisait des conjectures sur les passans, leur état social, leur caractère, leurs idées, leur histoire, et se donnait ainsi l'illusion de mettre « son honorable cadavre » en communication avec la vie. D'après son ordre, on avait fixé sur un paravent, à portée de sa vue, une feuille de papier sur laquelle étaient tracés ces mots : *Et si male nunc, non olim sic erit! Et si cela va mal maintenant, cela ira mieux un jour.* « Pauvre cousin! » conclut Hoffmann.

Triste loque humaine, si piteuse à voir parce qu'elle avait quelque chose de risible à force d'être réduite à rien, fripée, recroquevillée, lamentable. La servante portait Hoffmann dans ses bras comme un enfant au berceau. Il trouvait cela très drôle, car il trouva tout drôle, jusqu'à la fin. Il était de ceux qui sont incapables d'être sérieux, même devant la souffrance, ce qui est très beau; même devant la mort, ce qui est un grand malheur.

Hoffmann acheva de mourir le 25 juin 1822. Peu s'en fallut que ce ne fût au milieu d'une phrase : il venait de demander à sa femme de lui relire le passage où il en était resté. Quand il n'avait pas bu, ses facultés avaient peu baissé, quoi qu'il en dise dans la *Fenêtre d'angle du cousin.* Les contes dictés de son fauteuil ou de son lit, depuis qu'il n'allait plus au cabaret, valent mieux que ceux des années précédentes, comme pour narguer la médecine, qui prédit la ruine intellectuelle aux alcooliques saisis par la paralysie. Le pauvre Hoffmann aurait été content s'il avait su que, même en mourant, il se moquait encore de quelqu'un et de quelque chose.

Il avait occupé une grande place dans la littérature allemande de son temps, si l'on mesure le succès au nombre des lecteurs plutôt qu'à leur qualité. « Les véritables penseurs et les natures poétiques ne voulurent pas entendre parler de lui, » dit Henri Heine, dont on n'a pas oublié le mot cruel : « Sa poésie est une maladie. » Gœthe non plus ne l'aimait point. « Quel est, disait-il en 1827, l'ami sincère de la culture nationale qui ait pu voir sans tristesse l'influence exercée en Allemagne, pendant bien des années, par les œuvres morbides de ce malade, et l'inoculation aux esprits sains d'imaginations aussi fausses, présentées comme des nouveautés ayant de l'importance? »

Les romantiques étaient partagés, variaient dans leurs jugemens. L'homme privé les gênait; il ne pouvait pas leur être agréable que Hoffmann jouât au naturel le rôle de l'ilote ivre

sous les yeux des bons bourgeois imbus de préventions contre la vie d'artiste. L'auteur les gênait aussi, en tenant boutique de camelote littéraire. En un mot, Hoffmann était compromettant, et il n'y avait aucune raison de faire cause commune avec lui. « Hoffmann, dit encore Heine, n'appartient pas à l'école romantique. Il ne fut pas en contact avec les Schlegel, et encore moins avec leurs tendances. » Pour d'autres écrivains allemands, qui n'aiment pas l'école romantique, Hoffmann est, au contraire, « le romantisme en chair et en os (1). » Les deux thèses peuvent se soutenir. L'auteur de *Don Juan* était de ceux qu'on a le droit de se renvoyer d'un camp à l'autre, au mieux des intérêts de chacun, parce qu'il n'a jamais été enrôlé sous aucun drapeau.

On a vu que son fantastique était à part et bien à lui. C'étaient même son originalité, son raffinement, qui le rendaient malsain. Le merveilleux ne fait plus peur qu'aux petits enfans et aux bonnes femmes, tandis que le monde et les sciences occultes ont conservé leur empire sur les tempéramens nerveux et les esprits impressionnables. Les contes de Hoffmann agissaient sur une portion du public à la façon d'une séance de tables tournantes ou d'hypnotisme. On conçoit que Gœthe les jugeât dangereux, dans un temps où le magnétisme troublait les cervelles; mais on ne saurait refuser à leur auteur le mérite d'avoir créé un genre, bon ou mauvais, sain ou malsain. Hoffmann avait subi plus ou moins diverses influences; il n'était vraiment le fils ou le frère spirituel de personne.

Quand un écrivain n'est inféodé à aucun groupe, il court risque d'être abandonné à lui-même dans la lutte pour l'existence. S'il est, de plus, contesté, les chances de survivance deviennent problématiques. Tel fut en Allemagne le sort de Hoffmann. La haute critique ne s'en occupa guère, lui étant indifférente ou hostile. Il avait pour lui la foule, mais la foule est très inconstante. Il sombra. Des divers écrivains qui étaient en lui, l'humoriste fut le premier démodé : « Ce Hoffmann m'est insupportable, disait Guillaume Grimm, avec son esprit et ses pointes à tout propos. » L'humour qui n'amuse pas exaspère; il n'y a pas de milieu; et j'ai grand'peur pour Hoffmann que l'esprit tortillé du *Chat Murr* ou du *Chien Berganza* ne réjouisse plus ses compatriotes.

L'écrivain fantastique se défendit mieux et exerça une certaine influence sur la littérature nationale; mais lui aussi a succombé et n'est plus guère lu dans son pays. Il n'intéresse plus.

(1) Gottschall, *loc. cit.*

L'Allemagne actuelle est trop loin de celle qui réclamait le monopole des fantômes et des choses vagues et terribles, criant à nos romantiques par la voix d'un de ses grands poètes : « Dans le mot *spectre*, il y a tant d'isolement, de grondement, de silencieux, d'allemand... Laissez-nous, à nous autres Allemands, toutes les horreurs du délire, les rêves de la fièvre et le royaume des esprits. » Les nouvelles générations germaniques, qui ont la tête si claire et si solide, doivent hausser les épaules lorsque des lignes comme celles-là leur tombent sous les yeux. Les esprits n'ont jamais habité les casernes ni les usines.

Tout compte fait, c'est en France que Hoffmann a été vraiment aimé, j'ose dire plus, vraiment compris, et par l'élite. On sait combien son action a été forte sur nos romantiques. Dès que parurent les premières traductions fidèles, Sainte-Beuve signala le côté original et séduisant des « meilleurs contes, » ceux où l'auteur a « dégagé et mis à nu le magnétisme en poésie, » et qui s'expliquent ainsi par des moyens humains, sans « exiger à toute force l'intervention d'un principe supérieur (1). » Il loua Hoffmann d'avoir découvert à la limite des choses visibles et sur la lisière de l'univers réel un coin mystérieux et jusque-là inaperçu, dans lequel il nous a appris à discerner « tout un revers imprévu des perspectives naturelles et des destinées humaines auxquelles nous étions le plus accoutumés. » C'est, en effet, à ce coin obscur et insondable, qui irrite depuis plus d'un siècle notre curiosité, qui n'est peut-être rien et qui est peut-être immense, que Hoffmann a dû sa popularité en France. Nous l'aimons dans ses « meilleurs contes » seulement, lorsqu'il est le Voyant et l'aède de ce qu'il appelait déjà le monde des forces psychiques. Il aura été le premier poète de ce trouble univers où habitent, à tout le moins, les illusions et les hallucinations. On ne demande plus comme lui la clef du royaume à une bouteille, mais on la demande toujours à des phénomènes pathologiques, et les nouveaux procédés ne paraissent pas moins dangereux que le sien pour la santé et la sérénité d'âme des curieux de l'à-côté. C'est à leur imprudente lignée qu'il faut transmettre et recommander le mot dans lequel Hoffmann résumait ses vues sur le monde et la vie : « Le diable fourre sa queue partout. »

ARVÈDE BARINE.

(1) L'article est de 1830.

LA COLONISATION FRANÇAISE

A PROPOS DE MADAGASCAR

I

Depuis un quart de siècle l'auteur de cet article a fait de la colonisation l'un des objets favoris de ses études; il s'est aussi pratiquement mêlé à diverses entreprises coloniales. Bien des fois il s'est demandé pourquoi la France, dont la situation en Amérique et en Asie paraissait si brillante et si pleine de promesses soit à la fin du XVIIe siècle, soit dans les trois premiers quartiers du XVIIIe, avait laissé glisser aux mains d'autrui les fruits de ses explorations et de ses découvertes. Les causes de nos échecs dans notre première carrière coloniale sont nombreuses; elles peuvent, toutefois, se ramener à deux principales. Voici la première : parcourant habituellement le *Times*, mes yeux se fixèrent, il y a un peu plus de onze ans, sur un *leading article* du numéro du 12 septembre 1884, où, remontant le cours de l'histoire coloniale britannique, à propos de la publication d'un volume des *Rolls Calendar of State Papers*, lequel concernait les affaires des colonies de 1625 à 1629, c'est-à-dire il y a plus de deux siècles et demi, l'écrivain anglais s'exprimait en ces termes :

Si le résultat final obtenu encourage à la persévérance dans les affaires coloniales, *les commencemens, tels qu'ils sont détaillés dans ce livre, de nos entreprises en Asie, destinées à une fin si triomphante, nous avertissent d'une manière plus significative encore de la patience infinie nécessaire pour le succès.* Naufrages et mésaventures sur mer, collisions avec l'autorité métropolitaine, mécontentement parmi les agens et les collègues, luttes avec des princes barbares ou demi-barbares, furieuses jalousies avec les États commerciaux rivaux : voilà ce qui remplit toute cette énorme compilation de huit cents pages. M. Noël Sainsbray, en dépouillant la multitude de rapports qui sont

à la garde du *Master of the Rolls* (conservateur des Archives), et qui rendent compte de la pose des bases de notre empire de l'Hindoustan, a dû souvent répéter l'exclamation du poète romain sur l'immensité de l'œuvre qui consiste à établir une race sur un sol étranger :

Tantæ molis erat Romanam condere gentem!

Pendant plus d'un siècle au delà des années qui sont comprises dans ce volume, il n'y avait aucune certitude apparente de l'établissement d'un Empire britannique aux Indes. Sous le roi Charles Ier, l'Angleterre, bien loin d'être le plus puissant, pouvait être considérée comme le plus faible des trois compétiteurs apparens pour le commerce de l'Est. Politiquement, l'Espagne et le Portugal conservèrent un droit traditionnel à la suprématie. Commercialement, l'Angleterre venait bien après la Hollande.

Ces lignes saisissantes, cette déclaration inattendue de la prodigieuse lenteur du développement des entreprises coloniales de la Grande-Bretagne, firent une impression profonde sur mon esprit. Je recueillis ce passage et je l'insérai dans mon ouvrage sur la *Colonisation chez les peuples modernes*, comme la plus vivante leçon qui puisse être donnée aux peuples contemporains que tentent les entreprises coloniales. J'ai cru devoir le reproduire ici, tellement il mérite d'être lu, retenu et médité. Il fallut un siècle et demi ou plutôt même deux siècles pour faire épanouir en l'immense empire indo-britannique, que nous admirons et envions, les germes épars que la Grande-Bretagne avait semés en Asie et qu'elle arrosa de son sang et de ses trésors. Une non moins longue période d'années fut absorbée par la lente croissance des établissemens britanniques en Amérique.

Comme le dit excellemment l'écrivain anglais que nous citions : *une patience infinie est nécessaire pour le succès.* Dans la carrière coloniale, il faut, certes, la réunion de beaucoup de qualités : l'esprit d'entreprise, l'esprit de combinaison, l'esprit d'association, entre autres ; mais il est une vertu plus essentielle encore, c'est une immense persévérance, une persévérance qui se soutienne non pas pendant des années seulement, ni des décades d'années, mais pendant un ou plusieurs siècles. Ce serait une erreur de croire que la vapeur, l'électricité et toutes les inventions contemporaines aient rien changé à ces conditions primordiales de l'œuvre colonisatrice. Sauf des cas exceptionnels, comme la découverte de gisemens aurifères d'une immense richesse, tels que ceux de l'Australie ou de l'Afrique du Sud, toute colonie exige des dizaines d'années pour parvenir à l'âge où elle se suffit. Bien étourdi qui s'en étonnerait : un jeune homme n'arrive pas à pourvoir lui-même à ses besoins avant dix-huit, vingt ou vingt-cinq ans, suivant que le but qu'il poursuit dans la vie est plus

ou moins élevé ; comment s'étonner qu'il faille trois ou quatre fois plus de temps pour former une société vivant de son propre fonds?

Cette longue et nécessaire persévérance, c'est surtout ce qui nous a manqué. A peine la semence jetée sur le sol, nous étendons la main pour saisir le fruit et nous nous lassons de ne pas le recueillir encore; nous déclarons que le sol ne vaut rien et ne produira jamais; d'autres surviennent, prennent notre place, se rient de notre lassitude enfantine, profitent de nos défrichemens, les étendent, les fécondent et avec le temps engrangent l'ample récolte. Telle est l'histoire à peu près de notre Canada, de notre Louisiane, de l'Inde qu'un moment on crut devoir nous appartenir.

Le second défaut principal de la France dans les entreprises coloniales, c'est que nous les avons toujours considérées comme un but secondaire, un emploi accessoire et subalterne de notre activité, un objet de fantaisie ou de caprice, dont on s'éprend un instant, puis qu'on délaisse. La colonisation ne s'accommode pas de ce dilettantisme; pour réussir, elle doit tout primer. Elle prime tout en Angleterre, tout aussi en Hollande; elle tend de plus en plus à tout primer en Russie. Si nous voulons vraiment devenir colonisateurs, il faut que durant un quart de siècle tout au moins, la gestion et le développement de nos colonies deviennent le premier et le plus persistant de nos soucis nationaux.

Aussi bien, ne serait-ce aucunement déroger, ni nous distinguer du reste des nations, que de faire de notre politique coloniale l'objet principal de notre activité nationale. Le dernier quartier du XIXe siècle et, sans doute, les deux premiers quartiers du XXe, quand on les considérera de loin dans l'histoire, se caractériseront surtout par l'expansion des peuples européens, peut-être aussi d'autres peuples de notre race ou de la race jaune, en Asie, en Afrique et dans les îles du Pacifique et de l'Océan Indien.

« L'homme malade » de Constantinople intéresse moins aujourd'hui les gouvernemens occidentaux et l'opinion publique occidentale que « l'homme malade » de Fez et que la grande agglomération malade qui s'étend de la Manchourie au Pamir. Tout ce qui est asiatique ou africain passionne les esprits : ces énormes espaces, habités par des peuplades inorganisées, qui ne savent pas tirer parti de leurs immensités et des plus certaines ressources naturelles, séduisent les hommes du vieux monde, à l'étroit sur leurs territoires exigus. On voit réapparaître des héros qui, par leur audace, leur âpre volonté, leur avidité par-

fois, leur implacabilité, reproduisent tous les traits des Cortez et des Pizarre et dotent leur patrie d'empires dix fois grands comme elle.

Ce ne sont pas seulement les Européens qui obéissent à ce que M. de Bismarck appelait *furor colonialis*, la folie coloniale; divers symptômes indiquent que les Américains eux-mêmes et tout au moins une des races asiatiques, les Japonais, commencent à céder à la même passion. Il fut question récemment de la prise de possession de l'archipel Hawaï par le gouvernement de Washington, et dans ces îles situées à six jours de distance de San Francisco, les plus opposés à cette annexion américaine sont les Japonais, qui y forment une colonie de vingt-quatre mille âmes sur environ quatre-vingt-dix mille habitans et y constituent le groupe de population le plus nombreux après les indigènes. L'Europe doit s'attendre à voir les Japonais élever des prétentions colonisatrices; leur annexion de l'île de Formose, qui inquiète les Espagnols pour les Philippines, situées dans le voisinage, pourrait n'être qu'un prélude. Ce peuple de plus de quarante millions d'habitans sur un territoire de trois cent soixante-dix mille kilomètres carrés, dont la moitié septentrionale n'est que médiocrement habitable et exploitable, nourrit l'ambition d'être une Angleterre orientale. Puisqu'on l'exclut du continent, il cherchera à se rejeter sur les îles, petites ou grandes, du Pacifique. Si l'Europe ne se fortifie dans ces contrées, il serait possible qu'il jetât son dévolu sur les archipels encore sans maîtres, peut-être même sur quelque partie négligée de grande île, comme la Nouvelle-Guinée : le groupe de vingt-cinq mille âmes de population japonaise qui s'est constitué dans l'archipel Hawaï avant les grands succès récens de l'Empire du Soleil Levant est un avertissement pour les puissances occidentales.

Cette *furor colonialis* est-elle si déraisonnable? Au lieu de s'égorger, comme les peuples européens n'ont cessé de le faire durant trois siècles, pour quelques bicoques situées sur leurs frontières, est-il si absurde qu'ils s'efforcent d'acquérir, avec de bien moindres sacrifices d'hommes et d'argent, des domaines énormes dans d'autres parties du monde? De froids calculateurs s'étonnent et s'irritent de cette ardeur à revendiquer et à prendre des territoires tellement immenses qu'il faudra des décades d'années, sinon des siècles, pour les mettre en valeur. Pourquoi ne pas procéder progressivement? disent-ils, pourquoi accumuler colonies sur colonies? Ne vaudrait-il pas mieux attendre que les plus anciennes fussent mises en valeur et devenues productrices,

sinon rémunératrices, pour leur en joindre d'autres? Ce raisonnement pourrait être exact, il aurait, du moins, l'apparence de l'exactitude, s'il était loisible à tous les peuples civilisés de s'imposer une règle commune, de se mettre tous à la même ration coloniale, si, par un accord loyalement observé, ils pouvaient déterminer, mesurer leurs prises de possession successives; on se bornerait alors à occuper, par exemple, les côtes de l'Afrique et l'on ne pénétrerait que vers la fin du premier et du second quartier du xxe siècle dans l'*arrière-pays*.

Mais au cas même où pourrait s'établir et s'observer cet accord problématique, cette politique de limitation serait beaucoup moins sage en réalité qu'en apparence. L'expérience témoigne qu'un établissement civilisé ne peut supporter longtemps le voisinage de peuplades inorganisées et instables; pour jouir de quelque sécurité, il faut à toute force les soumettre; les occupations limitées, les zones neutres n'ont jamais pu se maintenir. Les leçons les plus logiques données aux peuples barbares ne portent aucun fruit, si on ne les soumet. Nos succès au Dahomey n'ont pas impressionné les Hovas; une première expédition victorieuse contre les Achantis, il y a une vingtaine d'années, ne dispense pas les Anglais d'en faire aujourd'hui une seconde qui, sans doute, sera décisive; tant que nous n'aurons pas réduit Samory dans la boucle du Niger, c'est-à-dire tant que nous ne lui aurons pas imposé le sort de Behanzin, notre situation dans les régions avoisinantes sera toujours précaire. Un peuple européen ne peut s'arrêter dans la carrière colonisatrice qu'au point où il rencontre un autre peuple européen, ou tout au moins quelque grand État barbare organisé d'une façon à peu près compacte, ce qui est rare.

Le plus grand obstacle, toutefois, à la lente progression des prises de possession coloniales, c'est que l'époque du partage de l'Afrique, sinon d'une partie de l'Asie, est arrivée, et que ceux qui ne seraient pas parmi les copartageans actuels se présenteraient trop tard dans dix ans ou dans vingt ans. Ils trouveraient les autres pourvus et resteraient les mains vides; ce qu'ils auraient hésité à prendre, d'autres se le seraient attribué. Cette politique d'extension graduelle n'aurait mené qu'à l'accaparement de la plus grande partie du monde par la puissance la plus active et la plus ambitieuse. De là vient que les divers peuples civilisés sont obligés de faire des approvisionnemens de colonies; ils en prennent, certes, plus qu'ils ne pourront en utiliser dans le présent ou dans l'avenir prochain; c'est une des nécessités de la concurrence entre les nations; celle qui se montrerait trop circonspecte finirait par se trouver exclue.

Toutes ces colonies dont on fait ainsi provision à l'envi, qu'en fera-t-on? Si l'on a de la persévérance et de l'habileté, on en fera avec le temps, suivant qu'il s'agit de colonies de peuplement dans les climats tempérés ou de colonies d'exploitation dans les climats tropicaux ou équatoriaux, ce que les générations précédentes, disposant de beaucoup moins de moyens, ont fait des deux Amériques, de l'Australie, des Indes anglaises ou des Indes néerlandaises, c'est-à-dire une source merveilleuse de richesse pour l'Europe et d'amélioration des conditions d'existence du genre humain tout entier (1).

Par une rare bonne fortune, en ce qui nous concerne, les terres que les nations européennes se partagent aujourd'hui ne peuvent pas, sauf l'exception de quelques points, devenir des colonies de peuplement; nous n'aurions guère la matière première à cet usage, qui est un excédent de population. Mais elles s'annoncent comme pouvant constituer de fort bonnes colonies d'exploitation, c'est-à-dire des colonies où les capitaux, l'esprit d'organisation et de combinaison et les capacités techniques du peuple colonisateur peuvent faire épanouir une production abondante, à la place de la stérilité actuelle. Les capitaux, on ne pourra prétendre que nous n'en possédons pas; quoique la puissance d'épargne se soit peut-être un peu affaiblie chez elle depuis vingt ans, la France reste encore l'une des plus grandes fabriques de capitaux qui soient au monde. L'esprit d'organisation et de combinaison, nous en sommes un peu moins doués peut-être que certains autres peuples, mais il ne nous fait pas défaut. Les capacités techniques, elles abondent sur notre sol, et beaucoup n'y trouvent pas un emploi rémunérateur; depuis que l'on a prodigué l'instruction, la question que posait déjà Proudhon, il y a cinquante ans, prend une actualité saisissante : si vous formez 500000 capacités techniques par an, qu'en ferez-vous? Ainsi, ces trois facteurs des colonies d'exploitation, les capitaux, l'esprit d'organisation et de combinaison, les capacités techniques, on peut espérer, sinon absolument compter, qu'ils ne nous manqueront pas dans la nouvelle carrière coloniale où nous sommes entrés depuis une vingtaine d'années.

Les terres non plus et les ressources naturelles à mettre en œuvre ne nous font pas défaut. Je relève dans un document parlementaire qui, lui-même, emprunte ce renseignement à la publication britannique bien connue, le *Statesmans Year Book*, que notre domaine colonial africain serait plus vaste que celui de l'Angleterre

(1) Pour les avantages qu'offrent les colonies à la métropole, se reporter à notre *Colonisation chez les peuples modernes*, 4e édition, 1891.

sur le même continent. Nous détiendrions 2783950 milles carrés de territoire en Afrique, alors que la Grande-Bretagne ne possède dans cette partie du monde que 2462436 milles carrés. Il est vrai que ces surfaces, possédées par les deux nations, sont d'une valeur bien dissemblable; sur l'énorme empire africain qui nous appartient et qui, en mesures françaises, s'étend sur environ sept millions de kilomètres carrés, treize fois l'étendue de la France, le Sahara à lui seul entre pour plus du tiers, et non seulement il est et restera sans doute éternellement, pour la plus grande partie du moins, presque stérile, mais, en outre, nous ne le possédons que de nom, et il nous reste à y établir notre domination. En ajoutant à ces chiffres nos possessions dans les autres contrées du monde, les coloniaux consciencieux qui ne laissent pas échapper une parcelle de nos droits supputent à 8350000 kilomètres carrés (1), soit seize fois environ la superficie de la France, l'étendue de notre empire colonial. Quant à sa population actuelle, elle ne monterait qu'à trente-cinq millions d'âmes, restant ainsi un peu inférieure à celle de la mère patrie.

En déduisant pour les déserts, les savanes, les sols voués à une improductivité prolongée, sinon absolue, la moitié de cette immensité, il nous resterait encore, comme susceptible de mise en valeur prochaine, un domaine colonial égal à huit fois l'étendue de la France. Il est clair qu'il faudra bien des générations pour accomplir cette œuvre; on ne peut aujourd'hui que l'ébaucher dans son ensemble et l'avancer sur quelques points. Si deux siècles trois quarts environ se sont écoulés depuis l'apparition des Anglais en Extrême-Orient jusqu'à l'heure présente où l'Empire indien est arrivé à une puissance de production qui est loin d'avoir atteint encore les limites qu'on peut lui assigner, il faudra un temps au moins aussi long pour la mise complète en œuvre du domaine colonial français contemporain.

Ce domaine, nous ne croyons pas que ce fut une faute de le former. Nous pensons seulement que, à l'heure présente, il est constitué dans ses grandes lignes et que nous n'avons plus à l'étendre; il suffit de le consolider et de le rendre compact en réunissant les divers morceaux de notre Afrique Nord-Occidentale, en joignant le Congo au Sahara, le Dahomey au Niger. C'est une tâche plutôt d'explorations et de négociations avec les puissances voisines, l'Angleterre et l'Allemagne, que de campagnes militaires. Il reste, toutefois, un adversaire dont il faut à tout prix se

(1) *Rapport fait au nom de la Commission chargée d'examiner le projet de loi concernant la création de compagnies de colonisation,* par André Lavertujon, sénateur, pages 27 à 30.

débarrasser dans la boucle du Niger, c'est Samory. Nous avons commis une lourde faute en usant à son endroit de demi-mesures et en laissant croître son ascendant; on eût épargné bien des hommes et beaucoup d'argent en lui portant plus tôt un coup décisif. Il faudra bien en venir à cette résolution définitive; on l'aura rendue plus coûteuse en la différant.

II

Parmi les huit millions et quelques centaines de mille kilomètres carrés que les écrivains coloniaux assignent à nos possessions extérieures, un des morceaux les mieux configurés et qui peuvent le plus aisément, non certes sans beaucoup de temps, recevoir l'empreinte de notre civilisation, c'est Madagascar; elle entre pour près du dixième dans l'étendue totale de nos dépendances et se trouve à elle seule égaler en territoire la mère patrie. Objet de tentatives multipliées d'établissement et d'aventures, de la part de nos gouvernemens et de nos compatriotes depuis plus de deux siècles et demi, Madagascar vient enfin de tomber dans nos mains. Nous n'en occupons pas seulement quelques baies ou quelques côtes qui sont marécageuses et, en l'état actuel, insalubres. Nous en détenons le noyau qui est sain. Madagascar offre bien des avantages pour la colonisation; d'abord c'est une île, ce qui est inappréciable; on n'aura pas ainsi à lutter sans cesse contre de nouveaux groupes de populations instables; on possède un territoire défini et circonscrit. Les communications par mer entre les différens ports permettront, au moins pendant un assez long temps, de se passer de voies de communication artificielles, toujours très coûteuses. Il suffira de relier Tananarive, par un chemin de fer à voie étroite, soit à Tamatave ou à tout autre port de la côte orientale, soit à Majunka. Les côtes, il est vrai, de la grande île malgache sont insalubres; mais presque tout le littoral français de la Méditerranée l'est également, ou le fut autrefois, avant que des soins intelligens et le progrès des cultures n'aient atténué cet inconvénient. L'insalubrité bien connue de la vieille cité d'Aigues-Mortes, par exemple, ne l'empêche pas d'être le centre d'un des plus beaux vignobles du monde. Insalubre aussi est la côte africaine opposée à Madagascar, la célèbre Delagoa Bay, qui ne s'annonce pas moins comme devant être à bref délai un des points commerciaux les plus importans du globe. Comme il ne peut s'agir pour la France d'une colonie de peuplement, le mouvement intérieur de notre population ne se prêtant pas à ce genre de colonies, cette insalubrité, à supposer qu'elle persiste,

et certainement on arrivera à l'atténuer, ne constitue pas un obstacle insurmontable. On dispute sur la qualité du sol de Madagascar; les uns le considèrent, sauf dans les rares vallées, comme peu fertile et propre surtout aux pâturages; d'autres en ont une opinion meilleure; sur un point il y a unanimité d'avis, c'est que l'île abonde en richesses minérales, notamment aurifères. Il est si difficile à un explorateur, si instruit et si consciencieux soit-il, de juger, d'après les bandes de terrain parcouru, de l'avenir agricole d'un pays, qu'on doit n'accepter qu'avec beaucoup de réserve ces appréciations nécessairement sommaires. La colonisation ménage souvent des surprises; le Canada et l'Australie passaient naguère pour des terres fort peu engageantes au point de vue cultural; elles se trouvent, néanmoins, parmi celles qui, à l'heure présente, alimentent en produits divers les marchés européens et luttent avec succès contre les produits protégés du vieux monde. Les hauts plateaux du Transvaal, d'autre part, ne paraissent pas bien supérieurs au territoire de la grande île malgache, qui semble posséder, comme ceux-ci, la grande richesse, servant d'amorce à la colonisation, l'or.

La prise de possession de Madagascar par la France, quelque prix qu'elle nous ait coûté, quelles que soient les fautes ou les erreurs qu'on ait pu constater dans la préparation de l'expédition, a été une grande et belle œuvre. Une question se pose, toutefois, à l'heure actuelle, qu'il importe de trancher dans le bon sens, alors qu'il en est encore temps. Serons-nous vraiment les maîtres de la grande île australe? Le traité intervenu entre la France et la reine Ranavalo nous donne-t-il un titre précis, incontesté, complet, non seulement pour l'administration intérieure, mais aussi à l'égard des étrangers, Anglais, Américains, Allemands? Ne nous procure-t-il pas, au contraire, un domaine grevé de nombre de servitudes plus ou moins perpétuelles, et dont nous supporterons tous les frais sans jouir d'aucun avantage quant aux profits?

Nous n'hésitons pas à dire que nous craignons, si l'on ne prend actuellement un supplément de précautions, qu'il n'en soit ainsi. Le traité conclu avec la reine Ranavalo nous paraît prêter à équivoque; il ne nous assure pas une situation assez nette à l'égard des puissances étrangères. L'expérience que nous avons des affaires coloniales nous fait appréhender que l'on n'ait renouvelé, dans une mesure atténuée, si l'on veut, les fautes du traité du Bardo. Avec tous les hommes, nous pouvons dire sans aucune exception, qui ont suivi de près les questions concernant les colonies et qui se sont mêlés aux entreprises coloniales pratiques,

nous pensons qu'il serait dangereux de s'en tenir à l'arrangement conclu par le général Duchesne, qu'il faut, soit l'amender, soit le compléter et l'expliquer par un autre acte ou par une déclaration formelle. C'est aussi l'avis de l'homme qui connaît le mieux en France Madagascar et les Hovas, de notre ancien résident à Tananarive, M. Le Myre de Vilers.

Nous rendons, certes, justice à MM. Ribot et Hanotaux; on leur sera reconnaissant d'avoir établi notre domination à Madagascar; mais on regrettera qu'ils n'aient pas déclaré, sans aucun ambage, Madagascar *possession française;* et nous pensons que le Parlement doit faire cette déclaration dans les termes les plus décisifs.

Il s'est élevé dans beaucoup d'esprits une confusion au sujet des termes de protectorat et d'annexion; les polémiques des journaux, notamment, sont remplies d'ambiguïtés à ce sujet. Le mot de protectorat est une formule nouvelle, introduite depuis très peu de temps dans la langue coloniale et politique et dénuée de toute précision. On entend par là, en général, qu'un gouvernement établit une sorte de contrôle sur un pays barbare et, sans modifier essentiellement la forme de l'administration intérieure, en laissant subsister, tout au moins en apparence, parfois aussi en réalité, les autorités indigènes, dirige, en quelque sorte par persuasion ou par suggestion, les affaires de ce pays. C'est donc un procédé d'administration; comme tel, il donne souvent d'excellens résultats quand l'autorité indigène est à la fois solidement constituée, obéie par la population, et docile aux conseils ou aux ordres dissimulés du protecteur. Nul homme avisé et expérimenté dans les affaires coloniales ne contestera les mérites de cette méthode dans les conditions que nous venons d'indiquer. Elle fut imaginée par les Hollandais à Java et à Sumatra : les Anglais se l'approprièrent dans certaines parties de l'Inde, notamment au Kachmir; des maharajahs, entourés d'une grande pompe et ayant au-dessous d'eux tout un appareil de fonctionnaires indigènes, sont les fidèles agens de transmission et d'exécution des volontés britanniques. Quelques résidens et sous-résidens européens suffisent alors à diriger l'administration de vastes pays. Cette appellation de *résident*, ce sont les Hollandais qui l'ont inventée et les Anglais, la trouvant bonne, la leur ont empruntée. Mais ni les Hollandais ni les Anglais n'ont pensé qu'ils dussent mettre officiellement le monde entier dans la confidence de ce procédé intérieur d'administration et en rendre en quelque sorte toutes les autres nations garantes. Ils ont considéré cette institution comme une organisation purement domestique,

et les territoires où ils la laissaient subsister, ils les ont simplement déclarés possessions néerlandaises ou possessions britanniques. Ni le Kachmir, ni quelque autre partie de l'Inde où règne soit un maharajah, soit un prince feudataire, ne diffère aucunement au point de vue diplomatique, au point de vue de l'acte civil public, si nous pouvons ainsi parler, de la province de Madras ou de celle de Bombay.

Malheureusement, depuis notre occupation de la Tunisie, le mot de protectorat, dont il a été fait alors, si nous ne nous trompons, le premier usage dans la langue diplomatique et internationale, a pris un sens des plus confus. Il n'a pas de signification définie, il ne crée pas un titre de propriété clair, indiscutable et absolu ; il prête à des contestations sur une foule de points. J'ai, quant à moi, dès la première heure, désapprouvé le traité du Bardo et montré les difficultés incessantes qui en devaient découler. Nous avons, certes, bien fait de maintenir le bey, le premier ministre, le « ministre de la plume », les caïds et les khalifas. Nous avons constitué, au point de vue intérieur, un régime d'administration assez efficace, simple et peu coûteux. La colonisation française a pu s'établir en Tunisie et, sinon s'y épanouir aussi brillamment que le croit le public en général, du moins y prendre quelques développemens. Mais, il ne faut pas s'y méprendre, tous ceux qui connaissent ce pays savent que la colonie française y est très inquiète, qu'elle se trouve dans une situation très précaire, qu'elle est entravée et quasi arrêtée par les nombreuses servitudes qui grèvent la Tunisie au profit des étrangers et qui ont leur origine dans le titre confus de possession et non de propriété que nous crée le protectorat. Tous les colons qui sont venus dans ce pays au lendemain de notre occupation, c'est-à-dire de 1881 à 1885, ne se doutaient pas du régime auquel ils allaient être soumis, par les douanes notamment, soit pour l'importation des articles français qui leur devaient être nécessaires, soit pour l'exportation en France de leurs propres produits. Ce fut pour eux une douloureuse stupéfaction quand, au moment où leurs exploitations, par exemple leurs vignobles, arrivèrent à la période de production, vers 1887 et 1888, ils apprirent que les produits tunisiens ne pourraient pas entrer en franchise en France, qu'ils étaient assujettis à notre tarif général, encore plus dur à cette époque que le tarif conventionnel qui régissait l'importation sur notre marché des produits similaires espagnols et italiens.

M. Ribot, dans son passage au ministère des affaires étrangères, trouva, en 1890, un procédé pour atténuer les conséquences

d'une aussi fâcheuse situation; il fit admettre en franchise sur le territoire français quelques produits de la Tunisie, comme les céréales; il réduisit les droits, sans les supprimer, sur d'autres articles, comme les vins communs; il laissa subsister, au contraire, des taxes énormes, en certains cas tout à fait prohibitives, sur d'autres denrées tunisiennes, comme les vins de liqueur, les eaux-de-vie et tous les articles non dénommés, qui sont soumis à l'entrée en France au même traitement que les produits espagnols et autres; dans certains cas, comme pour les eaux-de-vie, le droit qui monte à soixante-dix francs par hectolitre équivaut à une prohibition absolue. Ce régime adouci, par rapport aux rigueurs des premières années, ne laisse pas encore, on le voit, d'être bien sévère; il n'est pas, en outre, définitif; il est toujours révocable, dépendant d'une interpellation quelconque d'un député défavorable à la Tunisie; les exportations tunisiennes, sous ce régime qualifié fort improprement de faveur, sont entourées des formalités les plus décourageantes pour le producteur. Le ministère du quai d'Orsay fixe d'avance chaque année les quantités des divers produits tunisiens qui pourront être introduites en France; si ses estimations sont trop faibles, les denrées tunisiennes ne peuvent plus entrer, ou il faut attendre un nouveau décret, toujours incertain, augmentant ce que l'on appelle « les crédits d'exportation ». L'an dernier, au mois de mai, plusieurs milliers d'hectolitres de vins tunisiens qui étaient dans le port de Tunis et même déjà sur chalands pour être embarqués furent arrêtés, parce que l'on avait découvert que ces fameux « crédits d'exportation », fixés seulement à la somme dérisoire de soixante mille hectolitres de vin pour toute l'année, étaient atteints. La colonie fut dans une anxiété profonde durant plusieurs jours; le résident télégraphiait au quai d'Orsay qui faisait attendre sa réponse; je me trouvais à ce moment à Tunis et je parle ici des choses que j'ai vues. Heureusement, le ministre de l'agriculture devait venir présider le concours général agricole qui allait s'ouvrir dans la capitale de l'ancienne Régence. Le résident général lui fit comprendre que, si le décret élevant les crédits d'exportation ne devançait pas son arrivée, il ne pouvait répondre de l'accueil qu'il recevrait dans une colonie en proie aux plus vives alarmes.

Telle est encore la situation qui pèse sur la Tunisie : un colon tunisien ne peut vendre à l'avance ses produits dans la métropole, il ne peut conclure de marché à livrer, parce qu'il n'est jamais sûr que, sous prétexte d'épuisement des crédits d'exportation, ses denrées ne seront pas refusées en France. En vendant sa récolte, il risque toujours, de ce chef, de ne pas pouvoir tenir ses enga-

gemens et d'être condamné à des indemnités, par la faute du déplorable régime auquel le commerce du pays est assujetti.

La France, d'un autre côté, ne peut pas davantage introduire en franchise ses produits dans l'ancienne Régence de l'Est; ils sont uniformément frappés du droit de 8 pour 100 qui grève les marchandises des autres nations. Tout avantage que la France voudrait établir pour ses nationaux, toute immunité dont elle prétendrait faire jouir les produits français, seraient immédiatement revendiqués par l'Angleterre, qui se prévaut de la clause de la nation la plus favorisée à perpétuité. Dans une lettre écrite, il y a quelques semaines, par lord Salisbury à la Chambre de commerce de Manchester, lord Salisbury affirme hautement que les produits anglais jouiront en Tunisie de toute amélioration de traitement accordée aux produits français. Cette situation se résume en cette formule : les Français sont considérés en Tunisie comme des étrangers, ils ont la charge de l'administration, mais les étrangers sont, sous tous les rapports, leurs égaux.

On a bien dénoncé le traité italo-tunisien, et on sait avec quelle affectation l'Italie a fait remettre sa réponse à la communication qui lui a été faite, non pas au quai d'Orsay, ni à l'ambassade de France à Rome, mais au gouvernement du bey à Tunis; on sait aussi comment elle fouille tout le passé et remue toutes les paperasses du vieux temps pour prétendre que, réserve faite du pouvoir d'administration, les Français ne peuvent avoir aucun droit à Tunis que n'y aient aussi les Italiens.

Sous ce régime, où aucune colonie ne s'est trouvée à l'égard d'aucune métropole, l'élan de la colonisation tunisienne s'est brusquement arrêté; il y a en France, au sujet de la Tunisie, une légende dorée qui date des espérances des premiers jours. En fait, depuis 1888 ou 1889, la fondation d'exploitations agricoles a été presque complètement suspendue dans le pays; tous les domaines que l'on cite datent des premiers jours où d'imprudens colons apportèrent d'amples capitaux, ne se doutant nullement du sort que leur réservait le traité du Bardo. Le budget s'aligne régulièrement en Tunisie, ce qui est, sans doute, un grand point; mais les cultures s'étendent peu, il ne s'est encore fixé dans le pays qu'une douzaine de mille Français, dont la moitié représente les fonctionnaires et leurs familles. La Tunisie ne reprendra vraiment de l'essor que le jour où elle sera considérée comme une possession française véritable, le jour où une union douanière sera constituée entre elle et la France, où les Français seront regardés en Tunisie, non pas comme des étrangers, ce qui est leur situation officielle à l'heure présente, mais comme des nationaux.

Ce que nous venons de dire des entraves au commerce tunisien et à la production tunisienne s'étend aussi aux impôts, aux tribunaux, à tout le régime personnel des Européens et des Français dans l'ancienne Régence de l'Est. On voudrait effectuer quelques modifications à l'organisation fiscale, par exemple, qui comporte trop de restes de l'ancienne barbarie, on est arrêté à chaque pas, parce que le gouvernement français n'est pas en Tunisie un maître incontesté; on ne l'admet que comme une sorte de conseil judiciaire qui ne peut modifier les engagemens antérieurs de son pupille; si, pour redresser ou tempérer quelque impôt baroque sur les ventes des denrées, on songe à établir un système de patentes, on éprouve l'appréhension que quelque consul étranger ne se réclame de quelque convention archaïque pour réclamer l'immunité en faveur de ses nationaux.

Ces difficultés viennent de ce que ce mot de protectorat, qu'on a employé légèrement, est un terme nouveau dans la langue diplomatique et qui n'a aucune signification définie. Il paraît laisser ou du moins certains intéressés prétendent qu'il laisse à la nation protectrice et à ses nationaux la qualité d'étrangers sur le sol de la nation protégée. Un conseil judiciaire ne peut administrer les biens de son pupille comme il administre ses propres biens à lui-même, il n'a pas la même liberté d'allures et de décision. Certes, nous espérons bien qu'à Tunis le gouvernement français sortira de cette situation ambiguë, qui contrarie le développement tunisien, mais il y faudra beaucoup de résolution; il faudra qu'il fasse un acte d'autorité en déclarant qu'à ses yeux la nation protectrice a sur le territoire de la nation protégée des droits spéciaux, que la clause de la nation la plus favorisée ne peut être opposée par des tiers aux nationaux de la nation protectrice, qui doivent être considérés comme des nationaux sur le sol de la nation protégée. Il importe que le gouvernement français fasse cette déclaration, cet acte d'autorité, le plus tôt possible, sans ambages, et qu'il se rie ensuite avec courtoisie, mais fermeté, des remontrances qui pourront lui être adressées. Si le gouvernement français a ce devoir en ce qui concerne Tunis, on ne comprendrait pas par quelle aberration il se jetterait dans un guêpier du même genre à Madagascar.

On voit depuis plusieurs années, bien avant ses éblouissans succès, le Japon mettre tout en œuvre pour se dégager des servitudes qui, sous le nom de traités, le liaient aux puissances occidentales, et un grand pays comme la France irait assumer, dans des possessions qui lui ont coûté des trésors et du sang, des servitudes du même genre à l'égard de toutes les nations civilisées!

Le tort de notre gouvernement en cette matière a été de confondre une méthode intérieure d'administration avec un titre de possession. Le procédé qui consiste à maintenir, quand il se trouve suffisamment bien constitué, le gouvernement indigène et les autorités indigènes, est un procédé parfois excellent. Nous ne voudrions aucunement, quant à nous, que l'on supprimât le bey de Tunis, les deux ministres tunisiens, les caïds et les khalifats; nous n'aspirons pas à ce qu'on donne à la Tunisie des députés et des conseillers généraux; mais nous pensons que le bey de Tunis ne doit exister que pour nous et pour les indigènes, qu'il doit être, pour l'Angleterre et pour l'Italie, ce qu'est pour nous tout maharajah indien auquel le gouvernement britannique a laissé, sous le contrôle d'un résident, l'administration de ses États héréditaires. Voilà pourquoi nous avons imaginé cette formule : l'annexion à l'égard de l'étranger ; l'administration avec le concours des autorités indigènes comme régime intérieur.

Cette formule est la seule qui concilie les divers termes du problème ; c'est celle qui pratiquement a été observée, en mainte circonstance, par les Anglais dans l'Inde, par les Hollandais à Java et à Sumatra, par les Russes à Khiva où ils ont maintenu un khan, à Bokkhara où ils ont conservé un émir, par tous les peuples colonisateurs en un mot. Le bey de Tunis, la reine de Madagascar doivent être pour nous ce que sont le khan de Khiva, l'émir de Bokkhara pour la Russie, des intermédiaires commodes et souples pour l'administration intérieure, mais rien de plus. Un haut personnage russe que nous voyions ces jours-ci même nous disait que l'empereur de Russie avait fait le khan de Khiva colonel russe, et que celui-ci en avait éprouvé une grande joie.

L'homme qui connaît le mieux Madagascar et les Hovas et qui a du régime à suivre en ce pays la même conception que nous, M. Le Myre de Vilers, a trouvé une autre formule qui exprime la même idée que la nôtre : il faut à Madagascar un protectorat administratif, non un protectorat politique. Avec sa grande expérience des choses coloniales, M. Le Myre de Vilers a raison : le protectorat, dirons-nous en nous résumant sur ce point, est une méthode intérieure d'administration ; ce n'est pas un titre de possession ; comme titre de possession, c'est un mot sans précision, au sens vague et incertain et dont les quelques rares précédens au point de vue diplomatique, notamment celui de Tunisie, sont fâcheux et prêtent à chicane.

Qu'on ne s'entête pas à tout confondre, comme l'ont fait les polémiques de presse en opposant à ce qu'on appelle ainsi le protectorat l'administration directe, la suppression des autorités

indigènes, la création d'une série infinie de fonctionnaires français; il ne s'agit de rien de pareil; c'est en vérité se donner trop beau jeu que de dénaturer ainsi les idées et les projets des gens que l'on prétend réfuter. Le dissentiment porte non pas sur la méthode intérieure d'administration, mais sur la nature du titre de possession que la France revendiquera sur Madagascar. Or, ce titre de possession, ce ne peut être le protectorat, qui est un mot nouveau, à sens ondoyant et incertain, ambigu et contestable. Nous devons purement et simplement déclarer Madagascar possession française, comme les Anglais ont déclaré les Indes possessions anglaises, et les Hollandais Java et Sumatra possessions hollandaises; puis, cette possession française, ainsi officiellement et nettement constituée, nous l'administrerons avec le concours de la reine et des autorités malgaches, comme les Anglais et les Hollandais, qui sont les inventeurs de tout ce système, administrent certaines parties de l'Inde, de Java ou de Sumatra, avec le concours de maharajahs ou de princes indigènes. Mais, au moins, nous aurons un titre de possession clair; nous serons souverains à Madagascar et, quoi qu'on en dise, après tout le sang que nous y avons répandu et la centaine de millions au moins que nous y avons dépensée, la France a le droit d'y jouir de la souveraineté, et elle en a même le devoir.

On demandera ce que deviendra en cette occurrence le traité passé avec la reine Ranavalo, et quelles peuvent être les conséquences de la modification que nous réclamons dans notre titre de possession.

Il est manifeste que le gouvernement, MM. Ribot et Hanotaux, se sont efforcés d'exclure de l'acte conclu avec la reine Ranavalo, les engagemens imprudens et les sources de difficultés qui se sont trouvés dans le traité du Bardo. Leur effort est méritoire, mais y ont-ils réussi? Le traité paraît avoir été emporté ou envoyé de France au début ou au cours de la campagne, alors que l'on ne pouvait pas encore en supputer exactement les sacrifices ou mesurer la complète déroute finale des Hovas. Certes, si dès l'arrivée de nos troupes à Majunka, la reine Ranavalo avait spontanément accepté ces clauses, on eût pu arguer que, pour restreindre au minimum les sacrifices de la France, il était sage de s'en tenir là; mais après une campagne de six mois, qui aura coûté plus de cent millions et environ quatre ou cinq mille hommes, quand nous possédons Tananarive et que la reine et tout son gouvernement sont dans nos mains, convient-il de se contenter d'un titre de possession qui est incomplet et ambigu? Ce n'est pas trop s'avancer que de dire qu'il y a eu dans toutes les classes

de la population en France une pénible surprise à la lecture des clauses du traité. J'en ai recueilli l'impression tant en province qu'à Paris, tant parmi les cultivateurs et les ouvriers que parmi les négocians et les hommes des professions libérales.

Convenait-il d'abord de faire un traité? Rédiger à l'avance, tout au moins deux ou trois mois d'avance, une série d'engagemens qu'un général imposerait au vaincu, était-ce bien la meilleure méthode de tirer de notre coûteuse victoire tout le parti possible? Il faut toujours un accord consacré par écrit pour mettre fin à toute lutte, même entre un peuple civilisé et un peuple barbare. Mais cet accord peut revêtir différentes formes; ce pouvait être un acte de soumission, ce pouvait être une convention et non un traité : les mots ont ici leur importance, car toutes les nuances en ont une dans les questions de ce genre. On eût fait une convention où le général Duchesne, au nom du gouvernement français, se fût engagé à maintenir à la reine Ranavalo tous ses honneurs et toutes ses dignités, à lui assurer une liste civile d'une somme déterminée, à s'aider du concours des autorités hovas pour l'administration de l'île; il n'y a aucun doute qu'une convention de ce genre eût été acceptée par la reine, au point où en étaient ses affaires. Cette convention eût été, certes, bien préférable au traité. Si l'on avait voulu faire un traité à proprement parler, encore le général en chef du corps expéditionnaire eût-il dû avoir mission de poser seulement des préliminaires. Le général Bonaparte était certes un victorieux: ce ne furent pourtant que des préliminaires qu'il signa à Léoben.

Il est manifeste que le dernier cabinet a prévu les inconvéniens d'un traité aussi rapidement conclu; il a été stipulé que ce traité ne serait valable qu'après l'approbation des Chambres. Les Chambres ont le droit, soit de l'approuver, soit de le rejeter, soit d'en amender le texte, sous la réserve que les Hovas donnent leur consentement aux modifications introduites, soit de le compléter et de l'expliquer par une déclaration et un commentaire.

Entre ces diverses solutions, quel est le parti le plus sage et le plus prévoyant? Pour répondre à cette question, il faut rechercher le sens du traité. Les clauses en sont en partie fort claires, en partie fort obscures. Quant au droit de contrôle et même de direction du gouvernement français sur l'administration intérieure, elles sont suffisamment claires et précises. Quant au statut personnel de nos nationaux dans l'île, quant à l'assimilation des produits français aux produits malgaches, quant à l'impossibilité pour les gouvernemens étrangers d'invoquer à notre encontre la clause de la nation la plus favorisée, comme elles s'en

prévalent en Tunisie, les clauses du traité sont absolument obscures; elles nous laissent dans l'état de choses antérieur, et il n'en pouvait être autrement, puisqu'il s'agit d'un traité entre la France et les Hovas, liés eux-mêmes par des engagemens en cours, plusieurs à forme perpétuelle, avec différentes nations. Le gouvernement a bien vu la difficulté, mais il ne l'a pas résolue; il a inséré à l'article VI cette clause : « Le gouvernement de la République française n'assume aucune responsabilité à raison des engagemens, dettes ou concessions, que le gouvernement de Sa Majesté la reine de Madagascar a pu souscrire avant la signature du présent traité. » Certes, nous approuvons le dernier cabinet de n'avoir pas répété dans le traité hova l'imprudente déclaration du traité du Bardo; mais cette clause défensive constitue une précaution, sinon absolument inutile, du moins insuffisante. Déjà les journaux anglais déclarent que le traité entre la France et les Hovas, étant *res inter alios acta*, ne peut porter aucune atteinte aux engagemens qui ont été pris par la reine de Madagascar envers l'Angleterre; les Américains feront demain le même raisonnement et également les Allemands.

Dans cette situation, les Français continueront d'être considérés à Madagascar comme des étrangers; les produits français seront assujettis à toutes les taxes qui grèveront les produits britanniques et américains; éternellement, puisque les traités entre Madagascar et la Grande-Bretagne sont perpétuels, ce sort pénible sera réservé à nos exportations dans l'île. Nous ne serons jamais, pas plus dans un siècle ou deux qu'à l'heure présente, les maîtres des douanes, dont le maximum des droits ne devra jamais dépasser 8 pour 100, ni les maîtres des impôts, ni même les maîtres incontestés du régime des terres. Privée de ressources, car celles-ci ne lui peuvent venir que des douanes et des impôts, Madagascar ne pourra pas se développer. Nous aurons toutes les charges de l'occupation; il faudra qu'avec les deniers de la mère patrie nous comblions les déficits d'un budget privé d'élasticité; et les étrangers ayant tout autant de droits que nous, étant exactement sur le même pied que nous, tireront les plus palpables bénéfices de nos efforts et de nos dépenses. Il ne faut pas oublier, en effet, que Madagascar se trouve en face des possessions britanniques de l'Afrique australe. Si encore à Tunis, situé à peu de distance de la France et voisine de notre Algérie, nous avons pu, malgré le précaire et fâcheux régime international, implanter quelques cultures et jeter en quatorze ans une douzaine de mille âmes de population française, nous ne pouvons espérer à Madagascar, sans aucun avantage à l'encontre des Anglais, obtenir un

résultat analogue. Avec ce protectorat, qui laisserait les Français et les produits français traités en étrangers à Madagascar, nous ferions tous les frais d'une sorte de communal européen, où ceux de nos rivaux qui ont déjà de grands établissemens dans cette région s'épanouiraient à l'aise. Il se rencontrerait, en peu d'années, que nous aurions simplement, avec le sang français et l'argent français, préparé, couvé et développé une colonie britannique.

Notre situation d'étrangers à Madagascar est encore accentuée dans le traité par l'article VII, relatif à la délimitation du territoire de Diego-Suarez. Le soin qui est apporté à préciser la ligne de démarcation ne fait qu'accentuer la différence entre la minuscule et infertile colonie qui nous appartient et la grande terre où nous serions des protecteurs, mais où nous resterions des étrangers.

Quand on analyse ces clauses, on comprend la déception qu'ont éprouvée, non seulement le gros public, qui juge d'après les impressions générales, mais tous les hommes, sans presque aucune exception, qui ont quelque pratique des questions coloniales : ceux, comme M. Le Myre de Vilers, qui ont représenté la France dans l'île, et ceux qui, s'étant mêlés à la colonisation tunisienne, ont éprouvé les fâcheux effets de ce que l'on appelle le protectorat diplomatique et politique.

Si, au contraire, on déclarait Madagascar possession française, réserve faite du régime d'administration intérieure, la situation serait tout autre. Dans ce cas, il est incontestable que les Français seraient considérés à Madagascar comme des nationaux ; les produits français seraient assimilés, dans l'île, aux produits nationaux ; ils seraient, *ipso facto*, affranchis des droits de douane ; les étrangers ne pourraient s'autoriser de cette immunité pour réclamer le traitement de la nation la plus favorisée. Ce serait là, déjà, un grand point ; nous n'avons pu encore y arriver, en Tunisie, après quatorze ans d'occupation. La déclaration que Madagascar est possession française suffirait-elle pour faire tomber les traités conclus entre la reine et l'Angleterre et les autres puissances ? Bien des précédens diplomatiques pourraient être invoqués dans ce sens, et l'affirmative paraît beaucoup plus probable que la négative. Mais en admettant que la question prêtât à douter, nous serions dans une situation bien meilleure pour en obtenir une solution favorable. Notre droit, par exemple, n'admet pas les engagemens perpétuels ou ne les admet que comme susceptibles de dénonciation à la volonté de l'une des parties ; nous serions donc dans une bien meilleure posture pour remanier des

conventions contraires à tous les principes de notre droit que si nous sommes simplement les protecteurs des Hovas qui, en pleine connaissance de cause, ont conclu ces conventions. Mais n'y eût-il que ce fait, celui-ci incontestable, qu'en déclarant Madagascar possession française nous assurons aux produits français dans l'île l'immunité de tous droits, cette seule considération suffit pour démontrer que Madagascar doit être proclamée possession française. Ainsi il est impossible de s'en tenir au traité. Convient-il maintenant de l'amender? On le pourrait, certes, et il n'en résulterait, suivant toutes les probabilités, aucun inconvénient matériel. La reine a signé l'acte qu'on lui a présenté, après l'épuisement de ses forces et dans l'impossibilité de toute résistance; elle et son gouvernement étaient et sont encore dans nos mains. Elle eût signé et elle signerait encore tout autre acte qui lui conserverait ses honneurs, ses dignités, qui lui assurerait les moyens de tenir son rang, et qui ferait aux autorités malgaches une large part de collaboration dans l'administration intérieure de l'île. A vrai dire, les remaniemens à apporter à la convention conclue entre la reine et la France importeraient fort peu à la reine, puisqu'ils ne changeraient rien d'essentiel à sa situation; qu'ils laisseraient subsister, suivant l'heureuse distinction de M. Le Myre de Vilers, le protectorat administratif; et se contenteraient de substituer notre souveraineté, au point de vue diplomatique, à un indécis et obscur protectorat politique. On pourrait donc parfaitement amender la convention passée avec les Hovas sans qu'il en résultât rien de fâcheux.

Si l'on éprouve, cependant, quelque scrupule à le faire, il s'offre un autre moyen tout simple de trancher la question. Il suffit de considérer le traité comme une convention concernant uniquement le régime intérieur de l'île, à ne pas le communiquer aux puissances, à faire émettre par les Chambres la déclaration que Madagascar est possession française et à ne porter à la connaissance des puissances que cette seule déclaration. Le gouvernement saisirait le Parlement d'un projet de loi dans l'exposé duquel serait relaté le traité malgache et qui se terminerait par ce dispositif: le gouvernement français, approuvant les conventions passées avec la reine de Madagascar pour l'administration intérieure de cette île, déclare Madagascar possession française. Ainsi, tous les élémens du problème seraient résolus; Madagascar serait, au point de vue politique et diplomatique, une possession française pure et simple; d'un autre côté, pour l'administration intérieure, toutes les clauses du traité seraient observées, et c'est ce qui importe à la reine et aux Malgaches. Cette solution est la

plus simple; elle est d'une complète correction. Rien ne nous oblige à communiquer les diverses clauses du traité aux puissances; le traité lui-même porte que « le résident général sera chargé des rapports avec les agens des puissances étrangères. » Nous avons donc toute liberté de nous en tenir à la communication qui nous paraîtra résumer le mieux la situation nouvelle de l'île.

On s'est demandé quel serait celui des ministères français qui aurait la charge d'administrer Madagascar. Si l'on déclare hautement le protectorat, il en découle que c'est le ministère des affaires étrangères qui dirigera les affaires malgaches, comme il dirige déjà les affaires tunisiennes. Si, au contraire, objecte-t-on, Madagascar est déclarée possession française, ce serait, objectera-t-on, le ministère des colonies qui devrait en avoir l'administration. Cette conséquence n'est nullement nécessaire; les affaires de Madagascar, même proclamée possession française, peuvent parfaitement ressortir au ministère du quai d'Orsay; il suffirait de modifier légèrement le titre d'une des directions de ce département et de l'intituler : direction des protectorats et des possessions diverses. Ce mot de *possession* est employé depuis longtemps chez nos voisins, dans la langue politique, en opposition au mot de colonie. Ainsi l'Inde n'est jamais qualifiée en Angleterre de colonie, mais toujours de possession, ce qui n'enlève rien à l'absolue souveraineté de la Grande-Bretagne sur cette dernière contrée (1). Nous comprenons que l'on éprouve quelque défiance à l'endroit du ministère des colonies; nous-même, si dévoué que nous soyons à l'expansion coloniale de la France, dont nous avons quelque droit de dire que nous avons été l'un des promoteurs, nous avons souvent déclaré que l'institution d'un ministère des colonies avait été prématurée et que ce rouage était plus dangereux qu'utile.

Voilà donc la solution trouvée, très simple, très nette, décisive et definitive : Madagascar est déclarée possession française, et le traité avec les Hovas est ratifié comme régime intérieur. Les mots confus et équivoques d'annexion et de protectorat sont éliminés.

Si l'on adopte ce procédé, les difficultés disparaissent; Madagascar est à nous et bien à nous; les Français et leurs produits sont traités à Madagascar comme nationaux; d'autre part, nous

(1) Le document officiel anglais qui rend compte annuellement de tous les faits concernant les dépendances britanniques est intitulé : *Statistical abstract for the several colonial and other possessions of the United Kingdom.* Les possessions sont ainsi distinguées des colonies; mais le droit de la métropole est aussi complet sur les unes que sur les autres.

conservons comme instrumens de transmission et d'exécution les autorités indigènes.

Si, au contraire, on communique aux puissances la convention conclue entre les Malgaches et la France, si l'on s'en tient pour notre dépendance nouvelle à l'appellation imprécise et vague de protectorat, alors les Français et leurs produits continueront à être traités à Madagascar comme étrangers; les difficultés seront insurmontables et se succéderont les unes aux autres.

Qu'on y prenne garde : la France a bien des fois péché par légèreté et par précipitation dans sa carrière coloniale récente. Dans le désir de terminer hâtivement une affaire difficile, elle a signé des arrangemens désastreux qui ont été l'origine d'énormes et imprévus sacrifices. Il suffit de rappeler ici le déplorable traité de la Tafna conclu en 1837 avec Abd-el-Kader; l'opinion publique en France le blâmait hautement; on le ratifia par lassitude et pour en finir; ce traité ne finit rien, au contraire, il aggrava la situation et on peut dire que, par ses conséquences, il coûta à la France plus d'un milliard et la mort de vingt mille à trente mille hommes. De même, le traité de 1883 avec la reine Ranavalo constitua une de ces paix boiteuses qui ne terminent rien. De même encore, quoique à un degré moindre, si l'on veut, le traité du Bardo a été l'origine de difficultés incessantes au milieu desquelles nous nous débattons aujourd'hui : quatorze ans après avoir occupé la Tunisie, nous ne sommes pas encore arrivés à constituer la franchise des relations commerciales entre ce pays et la France; on n'entend pas encore dire que le gouvernement ait dénoncé le traité anglo-tunisien. Que l'expérience de toutes ces fautes nous instruise. Réglons définitivement l'affaire de Madagascar par la seule solution juste et précise, qui est celle que nous venons d'indiquer.

III

Nous nous sommes arrêté longtemps à notre dernière acquisition coloniale et à la définition de la formule qui doit la sanctionner et enlever toute équivoque à notre titre de possession. C'est que, par son urgence, cette question prime actuellement toutes les autres.

Nous voudrions, dans l'espace qui nous reste, examiner rapidement quelques autres sujets qui se rattachent à la colonisation française. Comment devons-nous organiser, d'une part, la garde de nos colonies, d'autre part, l'exploitation ou les premiers travaux de mise en œuvre des énormes régions qui nous sont dé-

volues? C'est l'incertitude qui prévaut, dans les sphères gouvernementales et parlementaires, sur ces importans problèmes. On tâtonne et l'on hésite sans cesse; on va au hasard, ou plutôt on suit à de courts intervalles des procédés contradictoires. On n'a aucune méthode.

On peut se passer de méthode pour acquérir, mais non pour mettre en valeur, ni même pour conserver.

En ce qui touche la garde de nos colonies, il est un instrument indispensable, c'est la constitution d'une armée coloniale spéciale; cette armée ne peut être recrutée sans inconvéniens, que par des engagemens volontaires. Elle doit être une armée de mercenaires. Ce mot d'armée de mercenaires choque les oreilles délicates. Voilà vingt ans, quant à nous, que nous l'employons, parce que les idées nettes exigent des mots d'une complète netteté; faute de les mettre en relief et de les employer, on n'a plus aucune ligne directrice et l'on crée des organisations confuses et instables.

Toutes les grandes puissances coloniales, aussi bien dans le passé que dans le présent, ont recouru ou recourent aux armées de mercenaires; il suffit d'en citer les deux plus éclatans exemples : Carthage et la Grande-Bretagne.

Cela ne veut, certes, pas dire que tous les hommes qui s'engageront dans ces corps de troupes n'auront d'autre but que l'intérêt pécuniaire; il s'y présentera, nous l'espérons, surtout pour le corps d'officiers, nombre de jeunes gens enthousiastes, épris d'aventures et de gloire; mais le fonds même de la troupe sera composé d'hommes qui, tout en étant énergiques, sensibles à l'attrait de l'inconnu et de la vie exotique, ne seront attirés, pour la plupart, dans le rang que par des avantages de paie et surtout de primes d'engagement immédiatement payées. L'armée coloniale doit donc être une armée professionnelle où l'on ne passe pas, mais où l'on reste, d'où l'on ne sort que vers la quarantaine, sinon même un peu plus tard, pour jouir d'une pension ou de certains emplois coloniaux.

C'est une des plus grandes lacunes des sociétés du continent de l'Europe qu'il n'y existe plus de carrière militaire pour les hommes du peuple, sans instruction et sans aptitude spéciale. Dans tous les siècles antérieurs et dans toutes les autres sociétés, aujourd'hui encore chez les Anglais et, dans une moindre mesure, chez les Américains, la profession militaire est ouverte aux gens qui ne se sentent aucun goût pour une autre. On peut y être soldat, simple soldat quasi à vie, comme on est maçon ou tailleur, ou cordonnier. C'est alors un métier comme un autre, d'être soldat. Les an-

ciennes monarchies, pour ne pas remonter plus haut, remplissaient ainsi l'armée d'engagés volontaires de trempe solide. Il y a toute une catégorie de gens qui ont des muscles robustes, de la bravoure en face du danger, de l'endurance dans des circonstances exceptionnelles, et dont l'esprit et le caractère sont faibles, qui consentent malaisément à s'assujettir à un travail libre et régulier, qui ne savent pas et ne veulent pas conduire leur vie. Ces hommes, bien encadrés, dirigés par une discipline à la fois sévère et bienveillante, ayant dans le régiment une vie toute tracée, où les devoirs imposés alternent avec des loisirs de quelque étendue, où les vivres sont assurés, où de temps en temps quelque grain d'aventure vient satisfaire la fantaisie, nos grandes armées modernes ne les emploient plus. Il n'existe aujourd'hui de carrière militaire que pour ceux qui veulent et peuvent devenir officiers ou tout au moins sous-officiers; cette carrière est fermée à ceux qui constitueraient de simples soldats permanens, professionnels, n'ayant pas d'aptitude pour être gradés, à tous ces hommes, en un mot, qui ont le corps robuste et l'esprit nonchalant, insouciant.

De ces hommes, cependant, les nations modernes fourmillent. Certainement, il s'en trouve en France bien des dizaines de mille. C'étaient eux qui, il y a un quart de siècle encore, formaient « les remplaçans ». Ils faisaient de très bons soldats. Sait-on combien il s'en trouvait dans notre armée du second empire qui, si elle a été médiocrement commandée, a magnifiquement combattu? D'après le *Compte rendu sur le recrutement de l'armée* pour l'année 1868, il se trouvait au 1er janvier 1869 dans l'armée française 1225 substituans et 59,171 remplaçans; plus de soixante mille hommes de ces deux catégories (1).

Ainsi, il se trouve en France une soixantaine de mille hommes qui ont le goût d'être soldats, simples soldats, et de faire de cette situation un métier permanent et professionnel. Ce sont des hommes qui préfèrent une vie dont tous les détails sont réglés d'avance et dépendent des ordres d'autrui à une existence qu'ils seraient obligés de conduire eux-mêmes et de pourvoir chaque jour. Mauvaises têtes, natures molles et muscles robustes, on peut se demander avec inquiétude ce que deviennent, aujourd'hui que la carrière militaire leur est, pour ainsi dire, fermée, ces soixante mille hommes. Si le nombre des délits et des crimes et celui des vagabonds se sont sensiblement accrus, la cause n'en est-elle pas en partie dans l'élimination d'une profession qui est une des plus naturelles à l'humanité, la profession de soldat?

(1) Voir l'Extrait du *Compte rendu sur le recrutement de l'armée pour 1868* dans l'*Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique pour 1870*, page 97.

Si, d'autre part, en Angleterre, les crimes et les délits sont beaucoup moins nombreux que chez nous, n'est-ce pas, pour une part, que l'armée sert d'asile permanent, non pas à plusieurs dizaines de mille hommes, mais à plusieurs centaines de mille, qui n'ont pas le goût des métiers civils et qui préfèrent une vie disciplinée avec quelques loisirs et quelque confortable à l'embarras de conduire soi-même son existence et d'y pourvoir chaque matin.

Le jour où on le voudra, on trouvera, parmi les hommes de vingt-quatre à quarante ans, beaucoup plus que le nombre qui serait nécessaire pour recruter amplement une armée coloniale professionnelle. Il n'est pas besoin, en effet, de soixante mille soldats français coloniaux, chiffre des remplaçans dans l'armée du second empire; vingt mille à vingt-cinq mille Français suffiraient, au grand maximum, avec cinq mille hommes de la Légion étrangère et vingt-cinq mille à trente mille Kabyles, Arabes, Sénégalais, Haoussas, Comorriens, Annamites, etc.

Toute cette armée coûterait-elle cher? Évidemment, il faudrait des primes d'engagement et peut-être un prêt un peu plus élevé que dans notre armée nationale; on devrait y ajouter des pensions, les emplois coloniaux ne pouvant toujours suffire. Mais, d'une part, en ce qui concerne les Kabyles, Arabes, Sénégalais, Haoussas, Comorriens, les primes d'engagement peuvent être assez légères, ces gens ayant des habitudes peu exigeantes. Pour les Français, elles devraient naturellement être plus élevées; mais, comme les engagemens ne seraient reçus que pour cinq ans au moins, qu'il y aurait beaucoup de réengagemens, que les frais de transport, de rapatriement, de maladie et d'hôpital resteraient des deux tiers ou des trois quarts au-dessous de ce qu'ils atteignent actuellement, il est probable qu'on trouverait dans ces économies la compensation de ce surcroît de dépenses. S'il manquait quelque chose à cette balance, on le regagnerait par la plus grande efficacité et rapidité des expéditions.

On objecte que les essais faits pour recruter des engagemens volontaires dans l'infanterie de marine n'ont pas donné tous les résultats qu'on en attendait; c'est, sans doute, qu'on s'y est mal pris. On a été arrêté par des scrupules excessifs. Les « remplaçans » du second empire cédaient, en général, à l'appât d'une forte somme immédiatement payée : on leur remettait mille francs ou mille cinq cents francs, que beaucoup, sans doute, gaspillaient et dont ils faisaient un usage parfois peu recommandable. Cela valait toujours mieux que s'ils avaient été enclins à voler une somme de ce genre, et le résultat pratique que l'on cherchait était obtenu :

on avait des soldats, hommes faits et vigoureux, sous les drapeaux. Aujourd'hui, par une pudeur, dont la source sans doute est louable, mais dont les résultats sont funestes, on appréhende de remettre à l'engagé volontaire une forte somme lors de son engagement; on la lui inscrit sur un livret de caisse d'épargne dont le montant lui sera remis à sa sortie. Cette méthode est, certes, vertueuse, mais dénuée de toute efficacité. Si l'on veut que les engagemens volontaires affluent pour l'armée coloniale, il faut que, sur la prime d'engagement de mille à mille deux cents francs ou mille cinq cents francs, supposons-nous, pour un service de cinq à sept ans, la moitié soit offerte en paiement immédiat à l'engagé avec faculté pour lui d'en disposer à son gré. Dans ces conditions, on retrouverait les soixante mille remplaçans du second empire, et l'on n'a besoin que du tiers ou du quart de ce nombre.

Pour ce qui concerne les auxiliaires Kabyles, Arabes, Sénégalais, Haoussas, Dahoméens, Comorriens, Annamites, il importe ainsi que le service militaire soit strictement professionnel, avec des primes d'engagement qui peuvent être assez modiques et des pensions légères après quinze ou vingt ans de service. Ce système fortifierait considérablement notre situation dans nos diverses colonies et y rendrait beaucoup moins fréquentes les insurrections et les émeutes. Nous nous sommes avisés d'introduire dans diverses de nos dépendances le service militaire obligatoire pour les indigènes, en Tunisie par exemple; au Tonkin, nous avons imposé une sorte de service de garde nationale; c'est agir avec la plus grande imprévoyance. Nous n'avons aucun intérêt à apprendre le maniement des armes et la discipline à toute la population; au contraire, c'est la mécontenter dans le présent et nous affaiblir en cas d'insurrection. Il faut, dans toutes nos colonies, n'imposer à personne le service militaire, mais faire de la situation de soldat un métier permanent, qu'embrasseront les hommes qui en auront le goût: en leur accordant quelques primes, quelques distinctions et quelques légères pensions, au bout d'un long temps de service, ces gens-là nous seront tous dévoués, ils craindront que la domination française ne disparaisse; ils formeront un noyau actif pour nous soutenir.

La future armée coloniale doit donc être une armée strictement professionnelle. Divers projets ou propositions de loi s'écartent de ce principe et admettent que l'on pourra continuer à puiser dans le contingent annuel; ce serait une énorme erreur; il n'y a d'armée coloniale réelle que celle qui se recrute uniquement par engagemens volontaires, et à la condition d'offrir des

primes d'un paiement immédiat, on trouvera trois ou quatre fois plus de volontaires qu'il n'est nécessaire.

On agite souvent aussi la question de savoir à quel ministère devra être rattachée cette armée coloniale. Nous répondons, quant à nous, sans hésiter, que c'est au ministère de la marine; mais il serait trop long d'en exposer ici les raisons.

IV

Nous venons d'exposer le moyen de garder, au besoin même d'étendre ou de consolider, en ce qui concerne le Soudan et l'Afrique occidentale, nos colonies; il convient, d'autre part, de les mettre en exploitation; quelle est la méthode à suivre à ce sujet?

Ces colonies sont de nature très différente: il y a les contrées proches de nous et où les travaux préparatoires sont déjà assez avancés, comme l'Algérie et la Tunisie; on y peut joindre encore le Sénégal, Soudan non compris, et nos établissemens de l'Afrique occidentale dans leur partie côtière. Il suffit d'avoir dans ces régions un régime administratif libéral et souple, une gestion économe, d'y procurer la sécurité, d'y faire sans exagération quelques travaux publics, en recourant particulièrement aux ressources locales, pour que la colonisation, ou du moins l'exploitation, s'y développe. Les capitaux s'y porteront, pour peu que l'on soit bienveillant, c'est-à-dire équitable à leur endroit, et que l'on ne change pas, sans cesse, de méthode administrative.

Le premier devoir qui s'impose à la nation colonisatrice c'est une très stricte fidélité à ses engagemens; nous craignons fort que, depuis quelques années surtout, les pouvoirs publics n'aient un peu dégénéré à ce sujet. Nous avons différens indices récens, en ce qui concerne l'Algérie, par exemple, et la côte d'Ivoire, d'une tendance de l'État à s'affranchir du respect des contrats qu'il a passés avec les particuliers. Les chemins de fer algériens fournissent une première preuve de cette disposition fâcheuse: l'État a fait exécuter les chemins de fer algériens, depuis 1871, sous un régime de garanties d'intérêts établies d'après des forfaits de construction et des forfaits d'exploitation. Il s'est trouvé à la longue que ce système, surtout en ce qui concerne les forfaits d'exploitation, a été démontré offrir de graves inconvéniens; les compagnies n'avaient aucun intérêt parfois à accroître le trafic; il se pourrait même qu'elles en eussent eu à l'écarter. Au lieu de négocier avec ces sociétés pour obtenir d'elles quelques remaniemens à des clauses anormales, — et l'on serait facilement arrivé à

une solution équitable quand il s'agissait d'additions de lignes nouvelles, par exemple, ou de travaux extraordinaires, — on a prétendu leur imposer des modifications profondes à leur contrat, qui en altéraient complètement l'esprit et menaçaient la situation des actionnaires. Cette conduite arrogante et prépotente de la part de l'État est aussi imprévoyante qu'inique. Si le gouvernement ne respecte pas les contrats qu'il a signés, s'il s'attribue le droit de les changer par la force, quand ils se révèlent comme désavantageux, toute entreprise nouvelle, surtout aux colonies, est impossible.

Les capitaux que l'on expose dans des œuvres d'utilité publique ou privée, en plein pays neuf ou barbare, sont soumis à des aléas si nombreux et si intenses que toutes les personnes qui n'ont pas, à un assez haut degré, l'esprit d'aventure et de lucre s'abstiennent systématiquement de ce genre de placemens. Si l'État vient encore détruire l'équilibre naturel entre les bonnes et les mauvaises chances, en prétendant s'attribuer en partie le bénéfice des premières, quand par hasard elles se rencontrent, les motifs qui portent certains capitalistes aux entreprises lointaines et coloniales disparaissent absolument. Il faut laisser à ceux qui s'engagent dans ces emplois hasardeux de capitaux la plénitude des bonnes chances, et si le succès se manifeste, éclatant une fois, entre dix ou cent échecs, ne pas venir chicaner à ces aventuriers heureux la plénitude des résultats favorables qui leur échoient.

Nous devons en prendre notre parti : les colonies ont toujours dû leur fondation et aussi leur prospérité première à des aventuriers : Cortez et Pizarre, comme Stanley et Cecil Rhodes, même Raleigh et Penn, comptent parmi les aventuriers. Un biographe de Raleigh résume ainsi sa vie : « Il se montra insatiable de places, de dignités et de richesses ; mais en même temps il avait le génie et les sentimens d'un héros. » Croire à la modération des désirs, au désintéressement démocratique, des hommes qui vont conquérir et défricher des continens nouveaux et qui y jettent les fondations d'immenses empires, c'est d'une inexprimable naïveté. Il n'est pas jusqu'à Colomb, dont la postérité pieuse a transfiguré les traits, qui n'ait stipulé à son profit d'énormes avantages pour les terres qu'il découvrirait. Les commerçans, les capitalistes, les amorceurs de trafic et de civilisation qui, non seulement au XVIe, mais au XVIIe siècle, nouèrent les premiers des relations ou qui les développèrent, quand elles n'étaient qu'en embryon, avec les pays barbares ou sauvages d'Orient et d'Occident, furent longtemps appelés, dans la Grande-Bretagne, *merchants aventurers*, les marchands aventuriers. Vouloir

transformer ces vigoureuses et exubérantes natures, débordantes d'énergie et aussi parfois de cupidité, en des sortes de modestes pionniers, de pédagogues d'exportation, de comptables méticuleux, en vérité c'est une conception des plus enfantines et des plus ridicules.

Que la race des Pizarre, des Cortez, des Raleigh, se continue dans les grands héros colonisateurs du XIXe siècle, avec leurs belles qualités d'audace, d'esprit de suite, de persévérance, et leurs inévitables défauts, ressorts et moteurs de leurs qualités, la recherche âpre surtout et inassouvie des biens de ce monde et des richesses, un exemple récent et éclatant le démontre. Le compte rendu de l'assemblée générale d'une société financière, la *Consolidated Goldfields of South Africa*, est venu nous apprendre, ces jours derniers, la part de lion que sait se ménager dans les entreprises de finances le grand homme de l'Afrique du Sud, celui que l'on a appelé le Napoléon africain, M. Cecil Rhodes, qui, maître Jacques colossal, se trouve être à la fois premier ministre de la colonie du Cap, président de la compagnie à charte de l'Afrique du Sud, la célèbre *Chartered*, administrateur-directeur de la *Consolidated Goldfields of South Africa*, compagnie des mines d'or consolidées de l'Afrique méridionale, de la société de diamans *De Beers* et de nombre d'autres peut-être qui m'échappent. Un cumul si étrange de fonctions publiques et de fonctions privées choquerait, certes, et non sans quelque raison, le public français. Mais ce qui étonnerait bien plus nos législateurs, c'est que la seule *Consolidated Goldfields*, pour l'année qui vient de se clore, ayant réalisé un bénéfice net, dans un exercice exceptionnel il est vrai, de un million neuf cent soixante-dix mille sept cent quarante et une livres sterling, dix-neuf shellings, sept deniers, c'est-à-dire de cinquante millions de francs en chiffres ronds, la participation allouée aux deux directeurs généraux (*managing directors*), MM. Cecil Rhodes et C. Rudd, à raison de deux quinzièmes des bénéfices, monte pour cette seule année à trois cent trente-trois mille cinq cent trente-deux livres sterling, huit shellings, cinq pence, soit huit millions cent mille francs en chiffres ronds. Ainsi le premier ministre du Cap, le président de la Compagnie Britannique de l'Afrique du Sud, le Napoléon africain, reçoit en une seule année plus de quatre millions de francs pour sa part dans les bénéfices de la *Consolidated Goldfields;* mais il est aussi un des *managing directors* de la célèbre Compagnie de diamans *De Beers;* ils sont trois là, si nous ne nous trompons, au lieu de deux; j'ai sous les yeux le chiffre des bénéfices de la compagnie *De Beers*

pendant le dernier exercice; il s'élève à quarante millions cinquante mille francs; mais je n'ai pas en mains la répartition de cette somme et j'ignore combien de millions ou tout au moins de centaines de mille francs, mais il doit être plutôt question de millions, sont venus grossir les émolumens professionnels du grand metteur en œuvre de l'Afrique Centrale, M. Cecil Rhodes.

Les hommes et les peuples qui réussissent dans la carrière coloniale sont ceux qui ont une imagination réaliste, un idéal très élevé et très ample de grandeur matérielle; ce ne sont pas les natures très correctes, si vous le voulez, mais pusillanimes et mesquines. Nous ne prétendons pas proposer les grands aventuriers que nous venons de nommer à l'imitation de nos compatriotes. Serait-ce, toutefois, un si grand malheur qu'il s'en élevât quelqu'un parmi nous; et si quelque Warren Hastings devait nous valoir un Empire Indien, ne devrait-on pas avoir pour lui des trésors d'indulgence? Nous entendons, au contraire, protester énergiquement contre le bas pharisaïsme, la niaise hypocrisie, l'esprit général d'envie et de suspicion, qui excitent la généralité du public français et du monde gouvernemental même contre toute entreprise, du moment où elle est heureuse, contre toute œuvre, fût-ce d'utilité publique, du moment où elle comporte quelques utilités particulières. Ces fâcheuses dispositions à l'endroit de toutes les sociétés, de tous les capitalistes, de tous les gens qui réussissent, ne peuvent que river la France à la médiocrité.

On vient d'avoir encore dernièrement un exemple de la jalousie qui s'attache chez nous à tout succès. On sait combien est lent le développement de l'Algérie; il reposait uniquement, jusqu'à ces dernières années, sur l'agriculture, et celle-ci se montrait peu prodigue de fortune envers les colons. L'Algérie n'a pas de mines d'or, la grande amorce de la colonisation australienne, californienne, australo-africaine; elle n'a pas de charbon non plus; quelques bonnes mines de fer, mais assez rares, quelques gisemens médiocres de zinc, voilà les maigres ressources minières qu'elle pouvait joindre à ses peu rémunératrices cultures. Tout à coup, le bruit se répand qu'on y a découvert d'énormes gisemens de phosphates, les plus vastes du monde peut-être, après sinon avant ceux de la Floride. Les phosphates sont un engrais des plus puissans pour l'agriculture, et comme le nitrate fait la richesse du Chili, ainsi les phosphates pourraient faire celle de notre Afrique du Nord. Ces phosphates ont été concédés par la préfecture de Constantine, légèrement ou non, à deux compagnies anglaises; j'ai vu moi-même l'an der-

nier la gare de Soukharras encombrée de wagons qui portaient en grosses lettres *Constantine Phosphate C° limited*. Ce sont des Anglais qui ont obtenu ces concessions de phosphates dans notre Algérie; aussitôt c'est une clameur universelle; les concessions doivent être viciées; il faut faire une enquête et les casser. En vérité, si c'est là le moyen que vous avez de développer les ressources des colonies françaises, il est d'un heureux choix!

Pourquoi, je vous prie, ne sont-ce pas les Français qui ont obtenu les concessions des phosphates de la province de Constantine? Comment, nous occupons l'Algérie depuis soixante-cinq ans; un chemin de fer est établi à Soukharras, voisin des phosphates, depuis une douzaine d'années au moins; un autre petit chemin de fer relie, depuis six à sept ans, Soukharras à Tébessa, centre des gisemens de phosphates; nous possédons le corps le plus remarquable qui soit, au point de vue théorique, d'ingénieurs des mines et d'ingénieurs des ponts et chaussées; toute cette contrée de Soukharras et de Tébessa est complètement connue, pleine d'allans et venans, et il faut que ce soient des Anglais qui viennent nous révéler qu'il y a là des richesses prodigieuses. Ils ont obtenu du préfet les concessions, et l'on argue de quelques vices de forme pour les leur contester. Notez que, aux mains d'Anglais ou de Français, ces phosphates seront toujours pour le pays même une source de grande richesse, que le seul trafic des chemins de fer de Tébessa à Soukharras et de Soukharras à Bône va s'en trouver accru de plus de deux millions de francs par an, et la garantie d'intérêt de l'État en être allégée de un million à un million et demi annuellement. N'importe, on a, paraît-il, trouvé je ne sais quel défaut dans les concessions; en attendant l'exploitation est en partie arrêtée et les recettes des chemins de fer qui aboutissent aux centres phosphatiers a baissé d'un bon tiers.

Nous voudrions, quant à nous, que notre administration coloniale se signalât par une plus stricte et plus scrupuleuse bonne foi, aussi bien vis-à-vis des étrangers que des Français; ce serait le moyen de donner à nos colonies un grand essor. Il est un souhait aussi que nous formons, c'est que nos admirables corps des ingénieurs des mines et des ponts et chaussées s'imprègnent, dans les colonies tout au moins, d'un esprit un peu plus investigateur et plus pratique. Cette affaire des phosphates de Tébessa est assez désagréable pour nous; de même, il est regrettable, lorsqu'il se fait quelque immense découverte pratique, comme celle des mines d'or du Transvaal ou de l'Australie de l'Ouest, que ce soient des ingénieurs américains ou allemands, MM. Hamilton Smith

et Smeisser, qui révèlent au monde et mesurent ces richesses nouvelles. Il ne faut pas se préoccuper chez nous de former uniquement des professeurs, mais aussi, sinon des prospecteurs, du moins des découvreurs de gisemens et de ressources naturelles.

Un autre acte de médiocre scrupule dans l'observation des contrats se rencontre dans la révocation de la concession accordée à un commerçant, M. Verdier, dans notre colonie de la Côte d'Ivoire. Nous arrivons ici à un sujet que nous ne pouvons qu'esquisser en quelques lignes, celui des compagnies de colonisation. Les immenses solitudes que se sont adjugées, comme on l'a vu au début de cet article, les peuples civilisés, ne peuvent attendre de la simple action individuelle, ni de l'action de l'État, leur premier degré de préparation et de mise en œuvre. Notre territoire colonial comprend huit millions et quelques centaines de mille kilomètres carrés, soit exactement seize fois la superficie de la France; en déduisant les déserts proprement dits, qui cependant sont susceptibles de culture de place en place, il reste encore au moins dix fois la superficie de la France. Que voulez-vous que fassent de simples particuliers, surtout de petits colons, dans ces immensités? Si l'on voulait y constituer actuellement je ne sais quelle colonisation démocratique, on peut se demander s'il n'y aurait pas là autant de barbarie et d'inhumanité que d'ineptie. Que pensez-vous que deviendraient ces petits colons français, bretons ou languedociens, perdus au milieu des savanes, de la brousse, des marécages, en région tropicale ou équatoriale, à un ou deux mois de distance de la mère patrie, sans aucune des organisations protectrices auxquelles ils sont habitués et de l'outillage collectif qu'ils ont coutume de regarder comme naturel, routes, ponts, justice, poste, etc. L'idée que l'on procède ainsi avec des atomes en matière de colonisation est une des plus décevantes qui soient. Que l'on essaie d'implanter de petits colons en Tunisie, en Algérie, soit; encore doit-on y apporter beaucoup de prudence. Mais sur nos huit millions et quelques centaines de mille kilomètres carrés, il s'en trouve tout au moins sept millions qui ne peuvent comporter, à l'heure actuelle et pendant plusieurs décades d'années encore, qu'une exploitation extensive faite par des groupes bien organisés et pourvus de capitaux.

Ces groupes coloniaux, ou plutôt ces groupes de capitalistes qui sont assez hardis pour tenter des entreprises coloniales, il faut les armer de certains pouvoirs, de droits de police, de justice, de fiscalité. Ce n'est pas là une conception arbitraire; c'est la nature des choses qui le veut, et l'on n'a pas le choix. Ou l'on ne fera jamais rien des huit millions de kilomètres carrés que

nous possédons, car l'action individuelle s'y perdrait et l'action de l'État s'y épuiserait, en y épuisant nos finances; ou l'on ne pourra donner à ces huit millions de kilomètres carrés quelque préparation économique, un commencement d'exploitation, qu'en y taillant des domaines de quelques dizaines de milliers, tout au moins, de kilomètres carrés, qu'on conférerait à des compagnies. Les préjugés de juristes qui vont à l'encontre de ce système ne peuvent que rendre impossible toute exploitation, si sommaire fût-elle, de notre gigantesque empire colonial. Vous ne pouvez pas, en effet, disséminer dans ces immensités des dizaines de mille sous-préfets, juges de paix, commissaires de police, des centaines de mille agens. L'office que l'État ne peut pas remplir, il faut que des compagnies, d'une façon plus sommaire et plus économique, s'en acquittent. Les vastes concessions pour un quart ou un tiers de siècle, avec délégation de certains droits de police, de justice, de fiscalité, à des compagnies de colonisation sont la conséquence nécessaire de l'énormité des possessions coloniales contemporaines. Les mêmes raisons se présentent aujourd'hui pour la constitution de compagnies de colonisation temporairement privilégiées qu'au XVIe et au XVIIe siècle.

Il y a un ordre naturel de mise en œuvre des terres et des contrées; il ne peut s'agir, d'abord, que d'une exploitation tout extensive, avec quelques essais de culture intensive sur de rares points bien choisis. Dans la colonisation contemporaine, l'exploitation des richesses minérales doit aider à l'agriculture, sinon même la précéder. Des compagnies importantes de colonisation, avec certains privilèges temporaires, constituant pour elles une sorte de brevet d'invention, sont l'instrument indispensable de la préparation des pays barbares à une culture plus soignée, qui constituera un stade ultérieur de développement.

Si nous ne nous décidons pas à recourir à des compagnies coloniales, si nous avons toujours des sentimens de jalousie envers les sociétés et les capitalistes, nous continuerons peut-être de posséder, pendant un temps du moins, huit millions de kilomètres carrés de terre africaine, mais il est certain que nous n'en ferons rien. Nous pouvons redevenir colonisateurs; nous possédons une importante partie du globe dans laquelle se trouvent quelques très bons morceaux ; l'obstacle que nous avons surtout à surmonter, pour réussir dans cette grande œuvre, ce sont nos propres préjugés.

PAUL LEROY-BEAULIEU.

ÉMILE AUGIER

I

Le 20 mai 1844, Émile Augier, absolument ignoré alors, faisait représenter sur le théâtre de l'Odéon sa pièce de *la Ciguë*. C'était une comédie en deux actes et en vers, pseudo-grecque, assez amusante, assez insignifiante aussi, et qui, dès le premier soir, fut saluée par des applaudissemens unanimes. Sans être grand clerc, et sans savoir que Ponsard eût revu et corrigé le manuscrit, on pouvait deviner de quelle doctrine poétique et théâtrale se recommandait le débutant; la presse littéraire anti-romantique exulta; les querelles d'écoles, d'autre part, n'empêchèrent pas les amis de Victor Hugo de célébrer le talent moyen, mais réel de l'auteur. Parmi eux, Théophile Gautier, qui pourtant, l'année précédente, n'avait accueilli *Lucrèce* qu'avec des éloges presque hostiles, se montra un des plus sympathiques admirateurs. Jamais écrivain, pour un coup d'essai aussi modeste, n'avait bénéficié d'une plus heureuse fortune.

Son succès lui ouvrit les portes de la Comédie-Française, et l'échec d'*Un homme de bien* n'empêcha pas le comité de recevoir *l'Aventurière*.

De même que, dans *la Ciguë*, Émile Augier avait pastiché les procédés et le style de Ponsard, dans *Un homme de bien* il pasticha les procédés et le style de Molière avec conscience et maladresse; il imita naïvement jusqu'aux platitudes et aux lourdeurs de son modèle; il copia les tours de phrase ou les expressions du vieux maître, et parfois avec une telle ignorance grammaticale

de la langue du XVIIe siècle qu'il lui arriva de faire dire à une femme : « Je me tiens *coi* » (1), au lieu de « je me tiens *coite* », ce qui est inharmonique, mais du moins correct.

L'Aventurière, qui réussit pleinement et est depuis demeurée au répertoire, ne révélait pas un tempérament beaucoup plus original dans le fond ni dans la forme. Le fond, c'était l'apologie des bonnes mœurs et de la vie de famille, la satire de la courtisane, le conseil donné aux vieillards de prendre garde aux amours tardives, et, brochant sur le tout, dans un amalgame bien étrange, quelques réminiscences sentimentales de Victor Hugo et d'Alfred de Musset (2) ; la forme, c'était, pour la contexture générale de l'œuvre, une imitation sans légèreté ni fantaisie des comédies romanesques à la manière du même Alfred de Musset ; c'était, pour le style, un nouvel exemplaire de cette pesante et inerte prosodie néo-classique qu'Émile Augier a maniée comme personne.

Gabrielle continua la série. On la joua dans les dernières semaines de 1849. Soit que le public fût véritablement las du romantisme et de ses outrances, et que la pièce ait profité d'un de ces instinctifs mouvemens de réaction violente par où procèdent les foules ; soit que ces cinq actes, essentiellement moraux et moralisateurs, aient bénéficié de la crise de vertu qui accompagne toujours en France l'éclosion du régime républicain, *Gabrielle* fut un triomphe. Cette tragédie bourgeoise, selon les rêves de Diderot et de Mercier, semble remarquable surtout par une harmonieuse combinaison de toutes les qualités négatives que peut contenir un morceau de littérature ; elle est en outre écrite dans un indicible jargon ; elle n'en enchanta pas moins les spectateurs de l'époque ; si elle eut à subir les réserves assez timides de quelques critiques, elle reçut de la plupart les louanges les plus enthousiastes ; le suffrage du parterre fut encore corroboré et consacré par l'Académie française ; l'auteur, à vingt-neuf ans, passait maître, presque chef d'école.

La gloire oblige. Mais, peut-être, Émile Augier s'exagéra-t-il les obligations auxquelles le contraignait sa rapide et victorieuse carrière. Aussitôt après *le Joueur de flûte*, une bluette anodine dans le genre de *la Ciguë*, et après *Sapho*, un livret d'opéra, il crut devoir, par un coup d'éclat, affirmer la formule des poètes

(1) *Un Homme de bien*, acte I, sc. II.

(2) Voir particulièrement (acte III, scène V) la tirade de Clorinde sur la pauvreté mauvaise conseillère, telle qu'elle avait été déjà dépeinte dans *Rolla*, et (acte IV, scène II) le couplet de Fabrice sur l'irréparable cicatrice laissée par la débauche au cœur d'un jeune homme, couplet renouvelé des célèbres imprécations de Frank, dans *la Coupe et les Lèvres*.

dits du *bon sens*, en opposition avec la formule des écrivains romantiques. Il s'attaqua directement au grand prêtre de la doctrine adverse, et, voulant apprendre à Victor Hugo comment on traite un sujet historique, il refit *Marion de Lorme* sous le titre de *Diane*.

Cette fois, l'entreprise avorta. Le prestige de Rachel, qui tenait le principal rôle, ne suffit pas à sauver une élucubration médiocre. La comparaison, que le dramaturge lui-même avait cherchée, tourna à son désavantage et écrasa son drame. Il revint dès lors à des visées plus modestes. *Philiberte*, dans le genre de Marivaux, moins la grâce raffinée et précieuse, *la Pierre de touche*, dans le genre d'Alfred de Musset, moins l'envolée lyrique, répondent mieux à l'idée qu'on se fait d'un littérateur susceptible d'avoir signé *Gabrielle*. Il n'y a à insister spécialement ni sur l'un ni sur l'autre de ces essais. Ils sont pourtant à noter parce que, avec eux, se termine ce qu'on peut appeler la première manière de l'écrivain, celle où il compose des pièces sinon poétiques, au moins toutes versifiées, à l'exception de *la Pierre de touche*. Désormais, il n'usera plus du vers qu'en deux occasions et à de longs intervalles, pour *la Jeunesse* et pour *Paul Forestier*, après l'insuccès du *Mariage d'Olympe* et le demi-succès de *la Contagion*, comme si ses déboires momentanés, dans les tentatives nouvelles où il s'engageait, l'eussent ramené d'instinct vers ses anciennes idoles.

Jusqu'à la date où nous arrivons, jusqu'à la fin de 1853, Émile Augier, on s'en aperçoit par une simple analyse de ses diverses productions, a paru hésiter sur la route à suivre. Il transpose sans cesse en langue vulgaire, il embourgeoise tantôt l'œuvre d'un homme de talent, tantôt celle d'un homme de génie. A force de subir l'influence de tout le monde, il donne l'impression de ne bien savoir lui-même ni ce qu'il veut, ni où il va, et à peine devine-t-on sa personnalité qui ne s'affirme nulle part. L'heure est venue cependant qui décidera de sa vocation définitive.

Au commencement de 1852, M. Alexandre Dumas fils avait donné à l'ancien Vaudeville *la Dame aux Camélias*. On n'ignore pas le bruit énorme qui se fit autour de la représentation. On s'accorde volontiers à reconnaître que cette irruption éclatante de la vie moderne et réelle sur la scène contemporaine ne fut point sans modifier assez profondément les théories esthétiques professées par l'auteur de *l'Aventurière*. A vrai dire cette modification fut plus considérable encore qu'on ne se le figure ordinairement ; elle n'est pas loin d'équivaloir à une transformation com-

plète; et un examen parallèle des deux théâtres démontre nettement l'action morale que, d'une manière continue, l'un exerça sur l'autre.

Avec *le Gendre de M. Poirier* et *Ceinture dorée*, l'ex-disciple de Ponsard débuta dans la comédie de mœurs : début timide et circonspect sans doute, comédies de mœurs bien adoucies et dont on peut se demander pourquoi elles eurent un sort plus noble que de grands vaudevilles en trois ou quatre actes. Elles marquaient, en tout cas, un changement d'orientation générale intéressant vers une nouvelle littérature dramatique et indiquaient que l'exemple donné par M. Alexandre Dumas fils n'était pas demeuré stérile.

Seulement, en même temps que *la Dame aux Camélias* révélait à Émile Augier sa seconde manière, elle devait le froisser gravement dans plusieurs de ses convictions intimes. Nous étudierons plus tard sa conception de la courtisane. Dès maintenant, par *l'Aventurière*, par *Gabrielle* surtout, nous sommes édifiés sur ses sentimens en ce qui concerne les amours irrégulières ou illégitimes. A la triste et douloureuse histoire de Marguerite Gautier, il répondit par l'histoire odieuse et cynique d'Olympe Taverny. Cette satire de la fille entretenue, lourdement chargée et poussée au noir, ne plut pas au public; elle a pourtant des admirateurs qui ont tenté d'expliquer son échec par la belle, mais trop brutale audace du dénouement; ils oublient que ce dénouement n'était pas une innovation, et que, deux ans plus tôt, le pistolet dont se sert le marquis de Puygiron pour exécuter Olympe avait déjà servi dans *Diane de Lys;* l'unique différence consistait en ce qu'il tuait un homme au lieu d'une femme. Pour cet infime détail, comme en tant d'autres occasions, le maître du *Demi-Monde* avait ouvert la voie.

Après un retour vers la tragédie bourgeoise, son rival continua à le suivre à distance. Dans *les Lionnes pauvres*, il passa à côté d'un chef-d'œuvre; le sujet était si puissant que, même à l'état d'ébauche, il n'en demeure pas moins un des plus dignes d'attention en ce théâtre dont la portée philosophique est si courte. Il vaut qu'on le mentionne à côté des comédies politico-sociales qui vont se succéder de 1860 à 1870, même un peu au delà, et en qui nous semblent contenus les meilleurs titres de gloire de l'écrivain. Encore serait-il bon de reconnaître que, s'il a assez curieusement observé en moraliste la question d'argent et le rôle de plus en plus tyrannique des grands remueurs d'argent dans le monde moderne, l'initiative de cette observation ne lui appartient pas plus qu'aucune autre espèce d'initiative. Dès 1857,

trois ou quatre ans avant *les Effrontés* (1), M. Alexandre Dumas avait déjà posé le problème. Son influence, là aussi, paraît n'avoir pas été inefficace, et la preuve manifeste qu'elle continuait à agir, nous la trouverons dans les deux dernières créations d'Émile Augier, dans *Madame Caverlet* et dans *les Fourchambault*.

Ici le mot d'influence ne suffira même plus; il y a davantage; il y a un reflet si exact des doctrines chères à l'auteur de *Monsieur Alphonse*, il y a une absorption si complète d'une personnalité par l'autre qu'il serait impossible de ne pas classer à part la brève période occupée par les deux pièces. A la première manière, celle de *la Ciguë* et de *Gabrielle*, à la seconde manière, celle du *Gendre de M. Poirier* et du *Fils de Giboyer*, il en faut ajouter une troisième; et celle-ci, issue d'une soudaine et tardive révélation, ne semble pas la moins étrange, quand on considère qu'elle se trouve en flagrante contradiction avec les précédentes. Le tableau apologétique des ménages adultères sanctifiés par l'amour et la fidélité, le relèvement de la fille séduite par la maternité, l'apothéose de l'enfant naturel, les thèses en faveur du divorce et les variations éloquentes sur les devoirs qu'entraîne la paternité illégitime, nous connaissions tout cela depuis longtemps en 1876 et en 1878. Il nous manquait seulement de le connaître par l'entremise de celui qui avait employé trente ans à nous prêcher, avec une inflexible et étroite rigueur, le dogme du mariage.

Cette absence radicale et absolue de pensée individuelle n'est évidemment pas sans exemple dans l'histoire des littératures : de très illustres écrivains furent assez souvent de très médiocres penseurs. On a paru au moins s'en apercevoir, et on le leur a parfois bien durement reproché. Ici, rien de semblable; et ce qui rend cette partialité plus étonnante encore, c'est que l'éclat de la forme ne dissimule seulement pas l'inanité du fond.

II

Le style en prose d'Émile Augier est assez clair, assez rapide, sans rien qui le distingue; ses tendances prudhommesques ne suffisent pas à le gâter complètement; mais ses qualités de précision ne suffisent pas non plus à lui donner beaucoup de relief artistique. Il demeure en somme uniformément neutre et indifférent. Le style poétique, en revanche, ne saurait encourir le même

(1) *Les Effrontés* furent représentés en 1861.

genre de reproches, et il ne pèche certes pas par défaut de caractère.

C'est un thème commun de plaisanteries faciles que de relever chez Ponsard ou chez Scribe certaines incorrections, de fréquentes platitudes et un bon nombre d'incongruités malheureuses. On se demande vraiment pourquoi l'ironie — d'ailleurs justifiée — des critiques s'attaque sans cesse à l'auteur de *Lucrèce* ou à l'auteur de *la Camaraderie* et n'a presque jamais effleuré l'auteur de *la Ciguë*... Celui-ci n'aurait pourtant rien à gagner à une comparaison avec ses deux prédécesseurs. Réfractaire à la rime, inapte à la science du rythme, souvent maladroit dans l'usage de la métaphore et négligent dans le choix du terme propre, vulgaire et poncif par-dessus le marché, il a écrit en vers à peu près aussi mal qu'il est possible. Le fait ressort avec une telle évidence de l'examen le plus superficiel qu'on hésiterait à y insister, si les admirateurs n'affichaient trop souvent une intransigeance indiscrète en leur admiration.

La question de la rime reste encore discutable. Assurément *cher* et *sert*, *peu* et *veut*, pour terminer des alexandrins, eussent causé à Théodore de Banville et aux virtuoses de son école des sursauts d'horreur; sans être virtuose, on serait en droit de se trouver désagréablement impressionné à moins. Il est juste de considérer cependant que la rigueur des Parnassiens nous a entraînés à des exigences grammaticales outrées, et que leurs formules sur la rime, « unique harmonie » et condition essentielle de notre prosodie nationale, ne reposent sur aucune espèce de preuve. Presque toute la vieille poésie, et, maintenant, la poésie populaire se contentent au contraire de l'assonance; au XVIIe et au XVIIIe siècle, Racine, Boileau, Voltaire, qui sont des puristes, ne soupçonnent pas un instant l'intérêt des sonorités rares ou de la fameuse consonne d'appui; c'est au XVIe et au XIXe seulement qu'apparaissent les règles étroites dont l'observation nous a semblé peu à peu indispensable, mais sans lesquelles on conçoit parfaitement un cycle poétique non inférieur au cycle actuel.

La question du rythme en général demeure également incertaine et soumise aux interprétations les plus diverses. Que la vulgarité monotone de la cadence métrique soit sans importance à la scène, qu'elle soit même favorable à l'effet théâtral et produise sur la foule une impression d'entraînement comparable à celle de la musique militaire, la thèse peut se défendre. Mais ce que rien n'absout ni n'excuse, ce sont les incroyables défaillances de style qu'on ne tolérerait pas chez un collégien, les fautes de français comme :

Un voyage plus long que de Chypre ou de Crète (1),

au lieu de « *celui* de Chypre ou de Crète »; les incohérences comme :

Il existe *des cœurs où reposer vos yeux* (2),

ou bien :

Ne me rejetez pas *à l'orage en pâture* (3);

les lourdeurs telles que :

Ma mère m'a quittée *au milieu de son âge* (4),

les archaïsmes dans le genre de celui-ci, malencontreusement renouvelé des classiques :

CAMILLE.

Maman, la blanchisseuse est là.

GABRIELLE.

Dis à la bonne

De recevoir le linge.

JULIEN.

Eh! reçois-*le* en personne (5);

ce qui oblige à une élision invraisemblable, si l'on cherche à ne pas fausser la mesure.

Ces quelques fragmens n'ont pas besoin qu'on les commente; ils ne sont du reste ni pires ni meilleurs que tant d'autres, faciles à recueillir parmi les vingt ou vingt-cinq mille vers d'Émile Augier. Et encore n'appuyons-nous pas sur la multitude des détails qui prêteraient au moins à sourire chez un écrivain moins solidement établi que lui dans la faveur publique. Il composa une fois une pièce presque entièrement dirigée contre cette forme de la raillerie moderne qu'on appelle la *blague;* il avait en vérité de bons motifs pour ne point aimer ce genre d'esprit; le sentiment du ridicule lui fait totalement défaut.

Pourquoi la réflexion baroque sur « les grandes dames, les très grandes dames », ou l'histoire de « la noble tête de vieillard » dans *la Tour de Nesle*, pourquoi la phrase fameuse sur « la croix de ma mère », dans on ne sait quel mélodrame, sont-elles devenues légendaires, tandis qu'on n'a jamais paru

(1) *La Ciguë*, acte II, sc. IX.
(2) *La Ciguë, id.*
(3) *L'Aventurière*, acte II, sc. VIII.
(4) *Un Homme de bien*, acte II, sc. VI.
(5) *Gabrielle*, acte I, sc. II.

s'apercevoir de naïvetés équivalentes dans le théâtre que nous étudions? Il y avait cependant matière à raillerie dans ce simple hémistiche de *la Ciguë*, où Hippolyte, la belle esclave grecque qu'a achetée Clinias et qu'il prend la peine de courtiser, s'exclame avec une douloureuse et pudique stupéfaction : « Où donc es-tu, ma mère? » Et si poignante que soit, dans *Gabrielle*, la souffrance de Julien, en voyant sa femme prête à déserter sa maison et à fuir avec un amant, il y a bien aussi quelques secondes de répit à l'émotion du spectateur, quand on entend ce mari amoureux et outragé retenir sa colère par ce judicieux aphorisme :

Tais-toi, cœur frémissant!
Il sera toujours temps de répandre du sang.

Et enfin, quoique la prose soit ordinairement plus châtiée, elle n'est pas non plus exempte de défaillances : « Oui, s'écrie M. de Trélan dans *Ceinture dorée*, le monde est aux pieds des spéculateurs heureux. Mais debout, là, dans un coin, il y a un gentilhomme pauvre qui ne s'incline pas. Ce *gentilhomme, c'est la conscience publique.* » « *Les scrupules sont l'avant-garde de l'honneur*, dira un autre, et, lorsqu'ils tombent, l'honneur reste à découvert (1). » « Va! déclare une honnête femme trompée et ruinée par son mari, *file comme une mercenaire le manteau de ton fils, pour que son joyeux père en fasse un couvre-pied au lit de sa maîtresse* (2). » Toutes métaphores d'un goût au moins suspect.

Ainsi, dans les sept volumes de celui qu'on a placé parfois pas très loin de Molière, et que quelques-uns proclamèrent le maître de la scène française pendant la seconde moitié du XIXe siècle, la langue est en partie quelconque, en partie franchement mauvaise. Cette infériorité eût dû suffire, semble-t-il, pour rejeter l'écrivain à un rang secondaire. Et ce n'est pas tout, nous aurons occasion, au cours de cette étude, de constater combien médiocre a été sa philosophie, combien mesquin son idéal, combien superficielle sa peinture des caractères ou des mœurs. Avec de pareilles recommandations, il n'en devint pas moins une des célébrités de notre époque; il connut la gloire, et put s'estimer une des puissances morales de son pays et de son temps.

Au fond d'ailleurs, il ne se trompait pas. Son règne, qui dure encore aujourd'hui, ne fut point illusoire; et, si les raisons qui le justifient ne relèvent guère de la littérature, elles sont pourtant assez intéressantes pour valoir qu'on les signale et qu'on les analyse.

(1) *Jean de Thommeray*, acte I, sc. I.
(2) *Les Lionnes pauvres*, acte II, sc. V.

III

Et d'abord, une pièce de ce théâtre, en vers ou en prose, est toujours amusante; elle amuse à la représentation; elle amuse même à la lecture. Le plaisir qu'on y goûte ressemble à celui que donnerait un roman dextrement conduit, sans trop ni trop peu de complications d'intrigue, avec un déroulement de péripéties savamment combinées selon les principes de la véritable narration. Quand on l'a finie, il ne vous en reste évidemment rien; vous avez passé une heure ou deux. C'est médiocre comme résultat, si vous regardez les choses d'un peu haut; c'est énorme, si vous n'envisagez que la question du succès matériel.

A l'instinct de la composition, à l'art de mettre en valeur jusqu'aux moindres élémens du sujet choisi, Émile Augier joignait certains dons plus particulièrement professionnels et dont l'effet manque rarement sur les mille ou douze cents auditeurs d'une salle de spectacle. Personne, ni M. Victorien Sardou, ni M. d'Ennery lui-même, n'a su amener avec plus d'adresse, et en dissimulant mieux ses moyens, les scènes capitales autour desquelles pivote tout l'intérêt d'un drame ou d'une comédie; personne n'a été plus habile à enchâsser dans ces scènes un mot ou un incident qui fasse coup de théâtre, en resserrant dans l'intervalle de quelques secondes toute l'émotion du public.

Plusieurs spécimens de ce procédé sont célèbres. On connaît, dans *les Lionnes pauvres*, le « Bandit! c'était toi! » de Pommeau, au moment où il découvre que son ami le plus cher, son protégé, presque son enfant, est l'amant de sa femme; ou bien, dans *le Fils de Giboyer*, l'éclat hardi par où Fernande Maréchal dénoue la situation et oblige son père à accepter pour gendre Maximilien. Les *mots* à panache héroïque ne sont pas moins fameux. A propos du « Maintenant, va te battre » d'Antoinette de Presle, quand, amoureuse et jalouse de son mari, soucieuse néanmoins de lui conserver son honneur, elle le pousse à un duel pour une de ses maîtresses; à propos du « Efface! » de Bernard, dans *les Fourchambault*, quand, souffleté par son frère naturel, il lui tend sa joue à embrasser; à propos de quelques formules du même genre flamboyant, le nom de Corneille a été rappelé. Du Corneille pour les *snobs*, déclarent dédaigneusement les délicats... mais enfin, du Corneille.

Et ce n'est pas tout. A ces multiples causes de succès, une encore au moins doit être ajoutée, et non des plus négligeables, à savoir, l'emploi fréquent des discours transportés de la chaire

ou de la tribune sur les planches. Nous n'avons pas à rechercher ici les origines de ce goût très vif que le Français a toujours manifesté pour l'art oratoire; il suffit de le constater; et on le constate par le plus rapide coup d'œil jeté sur notre littérature et sur nos mœurs. Nous en sommes venus à ne pas concevoir une notion très nette de ce qu'est la poésie; nous la confondons volontiers avec l'éloquence, et nos poètes les plus populaires ne sont le plus souvent que d'admirables orateurs, écrivant en langage rythmé. Quand Mme de Sévigné parle avec enthousiasme de Corneille, elle cite naturellement comme type et modèle du beau parfait et absolu « les tirades qui donnent le frisson. »

Or, les « tirades » chez Émile Augier, on n'en sait pas le nombre, assez courtes d'ordinaire dans ses œuvres en prose, beaucoup plus longues dans celles où le balancement du vers soutient l'allure de sa période. Il en use et en abuse alors avec la bonne foi d'un homme qui n'entendit jamais grand'chose au jeu des passions, mais qui crut en revanche à l'efficacité des argumens rationnels, groupés et présentés en un ordre pseudo-logique. Tels exemples, faciles à rappeler, semblent extraordinaires. Pendant le cinquième acte de *Gabrielle*, Julien surprenant sa femme au moment où elle va le trahir, imagine de lui faire une conférence sur les misères et les hontes de l'adultère; comme psychologie, rien de plus absurde; on a beau être avocat, dans la réalité, on ne le fut jamais à ce point. Mais ce qui paraîtra plus étonnant encore, c'est le résultat que produit ce plaidoyer, c'est le revirement subit d'une incomprise qui se disait prête par amour à affronter les pires scandales, et qui se jette aussitôt dans les bras de son mari en l'appelant : « O poète ! » Et, malgré tout, la scène passe sans encombre à la représentation; non seulement le public l'accepte; il l'accepte avec des applaudissemens, oubliant l'incommensurable ignorance de l'âme sur laquelle elle est fondée, pour ne sentir que l'attrait du développement oratoire qu'elle renferme.

Enfin, en dehors des qualités de métier, — secondaires, mais non méprisables, — par où l'écrivain eut l'art de capter la foule, les faiblesses et les lacunes de son organisation intellectuelle lui furent peut-être plus précieuses que les plus beaux dons réservés aux cerveaux supérieurs. Son absence d'originalité le mit à même de refléter sans cesse les idées et les sentimens rudimentaires qui agitaient la masse de ses contemporains; les tendances simplistes et superficielles de son esprit, l'étroitesse de ses conceptions philosophiques et morales le placèrent dans un état de communion constante avec ceux qui ne sont ni l'élite ni la plèbe,

et qui constituent la principale clientèle des théâtres. De ceux-là, il partagea instinctivement les croyances et les préjugés. Son génie moyen s'adapta exactement aux aspirations de ce qu'on a appelé la *classe moyenne*.

Cette classe moyenne, ce n'est pas ici le lieu d'en apprécier le mérite ou le démérite en soi. Quelle qu'ait été sa valeur morale et intellectuelle, elle a joué en France, depuis plusieurs siècles, un rôle historique d'une importance capitale, et il ne semblera à personne que, depuis cent ans, cette importance ait diminué. On en est venu, non sans quelque raison, à considérer son esprit comme l'esprit traditionnel français; elle a eu sa politique, sa philosophie, son art, sa littérature. Pour ne parler que de sa littérature, on peut la juger, en son essence, d'ordre inférieur; elle se recommande néanmoins de si hauts représentans qu'il serait impossible de n'en tenir aucun compte.

Les frères de Goncourt avaient écrit jadis : « C'est un grand avènement de la bourgeoisie que Molière, une grande déclaration de l'âme du Tiers-État. C'est l'*inauguration du bon sens et de la raison pratique*, la fin de toute chevalerie et de toute haute poésie en toutes choses. La femme, l'amour, toutes les folies nobles, galantes y sont ramenées à la mesure étroite du ménage et de la dot. Tout ce qui est élan et de premier mouvement y est averti et corrigé. Corneille est le dernier héraut de la noblesse; Molière est le premier poète des bourgeois. » La part étant faite de l'antipathie instinctive qui perce sous ces lignes, on est forcé de reconnaître qu'elles répondent assez à la vérité exacte. Le grand comique, dont l'admiration chez certains a pris la forme d'un culte, et qui, dans la foule demi-lettrée, ne saurait même être envisagé comme discutable, le maître du *Tartufe* et du *Misanthrope* eut d'autres *qualités*, au sens technique du mot, que celles que signalent ses adversaires; mais il les eut. Et La Fontaine, et aussi Voltaire et Diderot, comme l'a montré M. Émile Faguet, les eurent également parfois à des degrés divers, et pourraient se voir appliquer les observations applicables à leur prédécesseur. Ils subissaient « l'influence du milieu »; leur génie ne les empêchait pas d'en conserver l'empreinte.

Sans génie, malheureusement, et sans jamais, comme ses devanciers, avoir pu s'élever au grand art dans une seule pièce, dans une seule scène, Émile Augier continua la tradition. Il la continua, grâce à son esthétique, toute de transitions et de compromis entre des genres en apparence inconciliables, faisant du vaudeville de mœurs dans *le Gendre de M. Poirier*, du théâtre bourgeois-romanesque dans *l'Aventurière*, du berquinisme sati-

rique dans *le Fils de Giboyer*. Il la continua aussi par ce qu'il faut bien appeler ses idées philosophiques. Par là, il est quelqu'un et quelque chose; il a sa place dans une histoire littéraire.

Examinez une à une les diverses théories qui peuvent être dégagées de son œuvre. — On a prétendu qu'il haïssait l'argent, en qui il voyait le grand corrupteur des sociétés actuelles. La thèse, ainsi présentée, ne serait déjà pas d'une originalité transcendante. Affirmée avec un peu de rigueur, elle aurait au moins quelque noblesse hautaine, et vaudrait ce que vaut toute protestation sincère et désintéressée de la conscience. Malheureusement, nous sommes loin de ce dédain superbe.

Personne, au contraire, ne paraît avoir été plus hanté par le souci très bourgeois des questions pécuniaires. Il les fait intervenir presque dans chacune de ses pièces, jusque dans les pièces antiques ou romanesques; dans les autres, il leur donne sans cesse un rôle plus ou moins prépondérant, et parfois un rôle assez vil quand elles se trouvent mêlées aux choses de l'amour. Ce moraliste, dont on nous vante couramment le talent sain et robuste, est un de ceux qui nous ont appris combien la passion résiste peu aux tristesses de la pauvreté (1). Il est aussi probablement le seul qui ait trouvé dans la comptabilité matière à poésie familiale, et qui ait eu l'idée de rédiger en alexandrins le budget d'un ménage :

> J'ai quinze mille francs chez Lassusse; dix mille
> Chez Blanche, hypothéqués sur sa maison de ville...
> Je fais, bon an, mal an, vingt mille francs; je gage
> Que j'en vais faire trente et même davantage.
> Or nous en dépensons douze mille environ (2)...

Et notez que cette arithmétique qui, dans l'édition primitive, se continue encore pendant une dizaine de vers, ne sert absolument à rien; elle n'a été intercalée là que pour sa beauté propre.

Évidemment, en plusieurs passages de ses comédies, l'auteur s'explique. Il qualifie même la pauvreté de « grande déesse », et rêve — un peu pompeusement — de lui élever un temple avec cette inscription : *A la mère du monde* (3). Mais, en somme, ce n'est là que le développement de l'éternel lieu commun sur le mépris des richesses. La haine réelle et profonde, celle qui part d'un sentiment vrai, elle ne vise pas l'argent; elle ne vise que les

(1) Voir dans *la Jeunesse* la longue scène du IVe acte entre Philippe et madame Huguet.

(2) *Gabrielle*, acte I, sc. I.

(3) *Ceinture dorée*, acte II, sc. III.

grands financiers, et n'attaque que l'importance politique, sociale et même morale qu'ils ont conquise dans l'État moderne.

Il y aurait des réserves à faire sur cet anathème dont on couvre d'ordinaire les spéculateurs, et ce ne serait pas une tâche impossible de démontrer que, si l'agio a ses côtés infâmes ou malfaisans, on lui doit aussi, pour une bonne part, les prestigieux progrès de notre civilisation. Il faudrait examiner en outre si l'épanouissement de ce qu'on a dédaigneusement appelé la *ploutocratie* n'est pas la résultante directe du coup porté par le XVIIIe siècle, puis par la Révolution française, à l'aristocratie héréditaire, et la corrélation inévitable du régime démocratique. En tout cas, justes ou injustes, les diatribes violentes des *Effrontés* ou de *la Contagion* cadraient exactement avec l'opinion intime de la majorité bourgeoise; on les proclama admirables, sans s'occuper beaucoup de contrôler leur valeur.

On ne contrôla rien, ni le fond du réquisitoire, ni les argumens sur lesquels il s'appuyait. Au milieu de l'engouement universel, personne ne s'aperçut que le principal, on pourrait dire l'unique argument du procès, consistait à rééditer l'argument le plus banal et le plus mesquin qui ait jamais été, celui qui consiste à ne voir dans l'*homme d'argent* qu'un viveur et un oisif. Le baron d'Estrigaud apparut comme l'incarnation parfaite du haut baron de la finance. Ce type de boursier véreux, coureur de tripots et pilier de coulisses, dandy, duelliste, et au besoin entretenu par sa maîtresse, existe certainement dans la vie réelle et n'y est peut-être pas rare; mais le confondre avec les redoutables remueurs de millions, qui, en effet, semblent prendre aujourd'hui dans notre organisme social une place encombrante et inquiétante, c'était avouer n'avoir jamais ouvert *la Gazette des Tribunaux* et méconnaître un peu trop la matière que l'on prétendait traiter.

Comme pendant au spéculateur, nous allons avoir la courtisane selon les données de la tradition, la créature fatale, perverse, cupide et féroce, sans nuances aucunes, tout d'un bloc; non point fausse peut-être, mais symbolique, et d'un symbolisme puisé dans une observation superficielle et grossière. Elle passera sa vie à faire le mal, toujours et quand même, par une sorte d'impulsion instinctive, par « nostalgie de la boue ». Ce mot du *Mariage d'Olympe* a paru une trouvaille et, depuis sa création, on l'a répété quelques centaines de fois. En réalité, il n'exprime, par une phrase énergique et pittoresque, qu'une vérité des plus contestables, dès qu'on la généralise. L'aventurière qui *se range* est au moins aussi fréquente que la drôlesse, à la façon d'Olympe

Taverny, abandonnant sa *respectabilité* laborieusement gagnée pour recommencer à courir le monde où l'on s'amuse; et son machiavélisme cynique, aussi bien que, dans *la Contagion*, celui de Navarette, dénonce, chez le moraliste, une singulière inexpérience. C'est trop uniformément parfait d'abjection; c'est trop beau. On sent le caractère composé d'après un type conventionnel et idéal; comme étude de mœurs, cela vaut ce que valaient les personnages sommairement dessinés dont usait *la commedia dell'arte :* le mari toujours vieux, jaloux et ridicule, l'amant toujours séduisant et jeune, la femme toujours menteuse et coquette.

Mais, à cause même de sa faiblesse, on comprend combien cette psychologie devait réussir devant un public d'intelligence peu complexe, et déjà convaincu, dans son ensemble, de ce dont on le convainquait à grand renfort d'argumens. Sans troubler les opinions établies de personne, quelques expressions avaient « l'air d'une pensée », et donnaient à ces conceptions banales une apparence d'originalité et de profondeur : « Mettez un canard sur un lac au milieu des cygnes, vous verrez qu'il regrettera sa mare et finira par y retourner : la nostalgie de la boue (1). » — « Après avoir racheté pour quelque cent mille francs d'anges déchus, je me suis aperçu que les vierges folles sont encore moins folles que vierges, si c'est possible (2). » — « Tu descends à la courtisane, c'est-à-dire au mépris de l'amour... Du mépris de l'amour au mépris du mariage, il n'y a qu'un pas (3). » L'antithèse, comme dans la dernière citation, peut être complètement vide de sens; elle n'en sonne pas moins bien.

Après le financier, après la courtisane, aucun des poncifs de théâtre, rajeunis par quelques nuances de modernisme qui suffisent à l'illusion, ne nous sera épargné. Nous aurons l'ingénue à la manière de Scribe, toute de chasteté : Geneviève du *Mariage d'Olympe*, Aline de *la Contagion*, Camille de *Paul Forestier*, dont l'innocence, du reste, paraît souvent un pur artifice scénique destiné à mettre en relief l'infamie des *irrégulières;* quand le besoin de contraste ne se fait pas sentir, les jeunes filles d'Émile Augier, ainsi que l'a très justement remarqué M. Léopold Lacour (4), ressemblent en effet, avec leur honnêteté savante et pratique, plutôt à des jeunes femmes.

Nous aurons le vieux gentilhomme qui « n'est pas de ce temps-ci », tout de chevalerie et d'honneur : le marquis de Puy-

(1) *Le Mariage d'Olympe*, acte I, sc. I.
(2) *Le Post-scriptum*, sc. I.
(3) *Jean de Thommeray*, acte III, sc. IV.
(4) Léopold Lacour, *Trois Théâtres*, p. 75.

giron, le comte de Thommeray; et, pour compléter la série des pères nobles, le bourgeois sermonneur, vénérable et rigide : Tenancier de Chellebois, Michel Forestier. Nous aurons le jeune gentilhomme, pauvre mais fier, qui refuse par dignité la main d'une héritière qui l'aime, et qu'il finira par épouser au dernier acte : M. de Trélan, M. de Sergine. Nous aurons l'officier modeste et brave, Hector de Montmeyran, ou mieux, Louis Guérin, percé de trois coups de baïonnette à l'assaut de Puebla, colonel à trente-trois ans, et rehaussant son héroïsme par une sensibilité qui le force à « se détourner pour s'essuyer les yeux », quand il assiste à un beau trait de dévouement filial. Nous aurons à profusion le classique mauvais sujet, compensant ses écarts de conduite par une bonté de cœur infinie et un fond de vertus inépuisable : Clinias dans *la Ciguë*, Fabrice dans *l'Aventurière*, Henri Charrier, Lucien de Chellebois, Jean de Thommeray, Léopold Fourchambault. Nous aurons enfin le jeune savant, romanesque par la grâce de la science : André Lagarde, Pierre Chambaud. Mais on doit dire que, pour ce dernier, Émile Augier, qui jusque-là s'est beaucoup inspiré des modèles anciens, devient un précurseur à son tour : il annonce le règne de l'ingénieur, dont *le Maître de Forges* marquera plus tard l'éclatant apogée.

Au milieu de cette collection d'images impersonnelles et pâles, plusieurs figures se détachent pourtant avec plus de vigueur de dessin et plus de netteté dans les contours : Séraphine Pommeau, Giboyer, Vernouillet, quelques autres encore. De ces physionomies, la plus célèbre, la plus populaire est certainement celle de Giboyer, et ceci fournirait une belle occasion d'observer avec quoi se fait la popularité au théâtre et à quoi tient la célébrité d'une pièce.

La pièce du *Fils de Giboyer*, — quoique l'auteur eût voulu un moment, paraît-il, l'intituler *les Cléricaux* (1), — était surtout un pamphlet assez anodin de la bourgeoisie riche et vaniteuse, qui renie ses antécédens pour singer l'ancienne aristocratie; le sujet ne se recommandait pas par une nouveauté rare; les développemens qu'il reçut rajeunirent peu le vieux thème. Rien n'invitait donc à prévoir le brusque et bruyant succès qui, de Paris, s'étendit rapidement à toutes les villes de province. Mais quelques phrases contre la noblesse, qui ne paraissent cependant pas avoir été mises en vedette dans une intention agressive, servirent aux spectateurs pour manifester les sentimens vaguement libéraux-socialistes qui commençaient à fermenter dans les foules; huit ou

(1) Voir la préface de l'auteur.

dix lignes très dures contre Louis Veuillot, sous le nom de Déodat, provoquèrent un scandale, des ripostes violentes, des polémiques de presse, la publication d'une série de brochures, et enfin, à diverses reprises, l'intervention de la police des théâtres. Ce soulèvement de passions politiques à propos d'une œuvre de littérature lui fut plus utile que tous ses mérites littéraires réunis.

On commenta à outrance le caractère et les professions de foi de Giboyer. On rappela les noms de Beaumarchais et de Figaro; et plusieurs scènes, plusieurs répliques prêtaient, il est vrai, à un rapprochement. Malgré certaines réminiscences, doit-on chercher de ce côté la filiation du personnage? Nous croirions plutôt à la descendance qu'indiquait Prevost-Paradol, quand il parlait de « ce grand philosophe politique, vil auteur de biographies, démocrate convaincu et insulteur stipendié de ceux qui pensent comme lui, écrivain infâme et père sublime, appartenant en somme à cette famille de vertueux criminels et de saintes prostituées, qui croît et multiplie depuis une trentaine d'années sur la scène et dans le roman ». Giboyer en effet, — et c'est par là qu'il mérite d'attirer l'attention, — s'affirme bien comme un pur héros à la mode de 1830, moins le lyrisme naturellement, moins la poésie, moins le panache; il s'exprime en prose au lieu de parler en vers; il porte le vêtement moderne en place du pourpoint. Cela ne l'empêche pas d'avoir dans les veines tout le sang de Marion de Lorme ou de Triboulet. « Étrange garnement! *C'est la courtisane qui gagne la dot de sa fille* », s'écrie en le désignant le marquis d'Auberive. Grâce à ce romantisme édulcoré, embourgeoisé, abâtardi, l'auteur flattait une fois de plus, avec un merveilleux instinct, les aspirations secrètes de son temps.

En 1862, le romantisme n'avait plus à être acclimaté chez nous; il y était universellement admis, à condition surtout qu'on le présentât sous des formes suffisamment atténuées. D'un autre côté, par une ironie supérieure, la sourde montée des doctrines révolutionnaires lui fournissait alors un nouveau terrain d'action et un regain d'actualité. Lui qui, d'abord, par le choix de ses sujets, par son amour du moyen âge, par les opinions de ses représentans, était apparu comme une protestation contre l'œuvre de 1789, il se trouvait peu à peu, par ses tendances ultra-individualistes, en conformité parfaite avec les mœurs et les idées nouvelles les plus avancées. Hernani, le bandit sympathique, était devenu Jean Valjean, le forçat respectable; le premier tenait la campagne contre les soldats du roi dans le noble dessein de venger son père; le second volait avec effraction pour nourrir sa belle-sœur et ses neveux. Lucrèce Borgia, adultère, inceste et empoi-

sonneuse, mais aimant par-dessus tout son fils, était remplacée par Fantine, la fille publique sanctifiée par la maternité. Ce fut à cette époque, quelques mois après la publication des *Misérables*, sans qu'on puisse établir exactement jusqu'à quel point il subit l'influence de cette œuvre, qu'Émile Augier s'empara de Triboulet, l'habilla à la mode du second empire, lui conserva ses instincts de diffamateur, d'entremetteur et de bouffon, l'installa dans le journalisme au lieu de le laisser à la cour, lui donna un fils à la place d'une fille, et l'appela Giboyer. Ce fantoche, faux d'un bout à l'autre, réussit aussi bien que les personnages chimériques de Victor Hugo. Il vaut pourtant qu'on le mette à part, sinon pour lui-même, au moins pour l'intérêt documentaire qui s'attache toujours aux spécimens dégénérés d'une descendance illustre.

En face de ce type d'aventurier, modernisé plutôt que moderne, un autre, qui eut une fortune moindre, serrait pourtant de plus près la réalité contemporaine. Vernouillet faillit être une des incarnations du journalisme, tel qu'il se pratique quelquefois aujourd'hui, depuis qu'Émile de Girardin inventa la presse à bon marché. Brasseur d'affaires avant tout, ramenant tout, idées ou sentimens, à la question des affaires, il use sans scrupule du journal comme du plus puissant moyen de brigandage qui existe dans les conditions de la vie actuelle : « Je m'empare, avec mon argent, de la seule force dont l'argent ne disposât pas encore, de l'opinion ; je réunis dans ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse. Je les décuple l'une par l'autre, je leur ouvre une ère nouvelle, je fais tout simplement une révolution. » Et la physionomie de ce forban, qui eût tenté Balzac, serait véritablement curieuse, si, au lieu d'être indiquée sommairement, elle avait été marquée au contraire de quelques traits caractéristiques plus inédits ; elle est peinte, par malheur, selon les procédés trop généraux qui ont déjà servi pour tous les rôles antipathiques au théâtre, voire pour tous les traîtres du mélodrame. La vilenie uniforme de Vernouillet se trouve en outre mise en relief par l'uniforme noblesse d'âme de Sergine, journaliste comme lui, mais journaliste honnête ; et l'artifice, dans ce contraste, apparaît terriblement voulu : s'il produit son effet à la scène, il inspire quelque défiance sur la valeur d'une étude de mœurs conçue et exécutée grâce à ce genre d'oppositions symboliques. Considérez enfin la naïveté souvent extraordinaire que manifestent les victimes et les complices de cet individu plus que louche, la candeur qu'il révèle dans la conduite de ses intrigues, la pauvreté de ses ambitions qui ne vont

guère au delà de la main d'une héritière, et vous vous convaincrez que, si Vernouillet semble un assez mésestimable drôle, nous sommes loin avec lui de l'audacieux et redoutable corsaire de la finance et de la presse qu'il était permis de rêver. L'auteur a entrevu l'œuvre à faire; il a passé à côté.

Quelques années auparavant, dans *les Lionnes pauvres*, il avait, de la même manière, laissé perdre un admirable sujet. L'erreur apparaissait alors si flagrante qu'il en eut conscience, et jugea à propos de s'excuser par une dizaine de lignes de préface qui, si elles n'expliquent pas grand'chose, jettent cependant un jour assez intéressant sur l'état d'esprit et les préoccupations d'un *professionnel* du théâtre : « La peinture de la dépravation graduelle de Séraphine nous a paru aussi dangereuse que tentante. Nous avons craint que le public ne se fâchât tout rouge à la transition de l'adultère simple à l'adultère payé. *Cette peinture ne présentant d'ailleurs qu'un intérêt psychologique*, il nous a semblé que ce côté de notre sujet pouvait être traité suffisamment en récit, et nous l'avons placé dans la bouche de Bordognon, le théoricien de la pièce. *Une donnée aussi scabreuse ne pouvait passer que par l'émotion; et l'émotion ne pouvait être obtenue que par la situation du mari; c'est donc là que nous avons cherché la pièce.* » Et c'est en effet avec Pommeau, avec son honneur, son amour et sa douleur qu'est fait le drame, drame lugubre et pitoyable peut-être, très adroitement machiné pour le succès, surtout à une époque où l'époux trompé sympathique est devenu un personnage consacré à la scène, mais drame sans aucune portée générale, sans autre valeur esthétique que celle résultant du spectacle de misères presque physiques. Séraphine, elle, n'arrive qu'au second plan; une série de tableaux de mœurs, brillamment enlevés, nous montrent bien les complications et les accidens de sa laborieuse existence, dans son intérieur, en soirée, chez la marchande à la toilette, dans le coupé de louage où elle manque d'être surprise avec son amant; en réalité, nous ne savons rien de ce qui concerne les dessous de cette âme mystérieuse et monstrueusement *a-morale* qui n'aime personne, en qui on ne trouverait pas un atome de sensibilité, pas même de sensualité, et pour qui la vie entière paraît se résumer dans la joie passionnelle, et maladive jusqu'à en être terrible, d'attacher à sa robe un coupon de dentelle de trois mille francs. Une seule fois, à la fin du quatrième acte, dans la scène tragique des explications avec Pommeau, elle se révèle par un cri : « Je ne veux pas être pauvre ! » Le mot, d'une concision odieuse, a par cela même grande allure dans la situation où il se place; mais il constitue

l'unique indication psychologique un peu suggestive sur le caractère de celle qui devrait être l'héroïne de la pièce. Quant aux théories du théoricien Bordognon, ce ne sont que des variations spirituelles sur un thème connu. Dans Séraphine, comme dans Vernouillet, comme dans quelques autres personnages encore, l'effort d'Augier hors de sa banalité coutumière n'a jamais complètement abouti.

IV

Assez médiocre comme artiste et comme écrivain, superficiel comme analyste et comme peintre de mœurs, il pouvait encore valoir, abstraction faite de la forme, par un certain fond d'idées philosophiques. Il visait assez ouvertement à se poser en moraliste social, et ne se jugeait sans doute pas impropre à la politique, quoiqu'il fît profession de la classer « au premier rang des sciences inexactes, entre l'alchimie et l'astrologie judiciaire (1). » Presque d'un bout à l'autre, son théâtre fourmille de considérations sur la famille, le mariage, l'éducation, le dépeuplement des campagnes au profit des villes, les réformes somptuaires, la bourgeoisie, la démocratie, les principes de 1789; en dehors de ses comédies, d'un mince volume de poésies insignifiantes et de quelques préfaces, il n'écrivit jamais qu'une courte brochure; ce fut pour proposer à la France un nouveau mode de procédure électorale, auquel il attribuait bénévolement « l'avantage d'être infaillible. » Lui-même enfin avouait que, de son passage pendant trois ans au conseil-général de la Drôme, « il lui était resté un goût très vif de la *médecine sociale*, et que, pour sa satisfaction particulière, il en avait poussé l'étude plus loin qu'il n'était nécessaire à son art (2). »

A quelles conclusions devait le mener la susdite étude? De quelles idées générales allait-il se constituer l'apôtre? Dans un très remarquable portrait d'Émile Augier, M. René Doumic répondit un jour à la question : « Dans la lutte de l'individu contre la collectivité, c'est pour la collectivité qu'Augier se prononce. C'est à ce point de vue de l'intérêt social qu'Augier se place toujours et uniquement (3). » Ce qui tendrait à faire de l'auteur des *Effrontés* un défenseur du dogme de l'État, une sorte de Joseph de Maistre n'envisageant les circonstances particulières

(1) Discours pour la réception de M. Émile Ollivier à l'Académie française.
(2) *La Question électorale*, avant-propos.
(3 René Doumic, *Portraits d'écrivains*.

qu'au point de vue du bon fonctionnement de la chose publique, et absorbant par principe le citoyen dans la cité.

La théorie ne serait pas absolument neuve. On en pourrait au moins dire ce que nous disions plus haut de la haine de l'argent. Présentée avec quelque rigueur systématique, comme si elle émanait d'une forte conviction personnelle, elle vaudrait d'être analysée et mise en discussion. Malheureusement, du plus rapide examen, il semble bien résulter que M. René Doumic a prêté à l'original de son portrait des qualités de théoricien qu'il ne justifie guère ; son anti-individualisme existe peut-être, vaguement indiqué dans une moitié de son œuvre ; il se trouve, en revanche, formellement démenti dans l'autre.

Le culte de la loi, le respect de l'ordre établi se rencontrent bien par intermittence, quand l'occasion s'offre de placer une scène à effet. Seulement, Augier n'hésitera jamais à se contredire, non point par hypocrisie, non point par scepticisme, mais simplement par incapacité philosophique, par absence d'idées : « Et le Code pénal ? » dit un personnage du *Mariage d'Olympe* au marquis de Puygiron qui ne rêve rien moins que de « tordre le cou » aux aventurières qui épousent des fils de famille. « Le Code pénal ! répond le vertueux marquis, je m'en moquerais bien en pareille circonstance. Si vos lois ont une lacune par où la honte puisse impunément s'introduire dans les maisons, s'il est permis à une fille perdue de voler l'honneur de toute une famille sur le dos d'un jeune homme ivre, c'est le devoir du père, sinon son droit, d'arracher son nom au voleur, fût-il collé à sa peau comme une tunique de Nessus. » Tout souci de style mis à part, le droit revendiqué ici s'appelle proprement le droit de se faire justice soi-même. La pure doctrine anarchiste ne demande pas davantage.

Ce qui peut faire illusion, c'est l'intransigeance inaltérable du dramaturge dès qu'il touche à la question des rapports des sexes. Encore faut-il laisser de côté ses dernières pièces, *Madame Caverlet* et *les Fourchambault*. Mais, en dehors de ces deux œuvres, l'opinion de l'écrivain ne varie pas ; depuis *la Ciguë* jusqu'à *Jean de Thommeray*, son théâtre n'est qu'un hymne perpétuel à la gloire du mariage ; ni l'amour, ni la passion, *dans aucune circonstance*, ne s'excusent, s'ils n'ont été estampillés par l'officier de l'état civil, et, à plus forte raison, s'ils entraînent un manquement à la loi conjugale. En ces matières, le bonheur, la liberté, la volonté des individus semblent être en effet impitoyablement subordonnés par le moraliste aux nécessités de l'ordre social.

Nous disons « qu'ils semblent l'être » ; en réalité, nous n'affirmerions rien. Si l'on excepte une phrase assez peu concluante

« sur l'amour qui est la loi naturelle, dans le mariage qui est la loi sociale (1) », Émile Augier ne s'explique nulle part. Il n'invoque jamais clairement d'argumens politiques, encore moins d'argumens religieux, mais plutôt des motifs de convenance, de bonne tenue mondaine, et aussi, et surtout, des raisons d'intérêt personnel bien entendu.

Il avait écrit une fois, à propos des spéculations financières, ce distique assez plat :

> Vous comprendrez trop tard, imprudens que vous êtes,
> Que *le meilleur calcul est encor d'être honnêtes* (2).

Il établira de même, avec une sorte de cynisme naïf, que, en matière de spéculations sentimentales, la plus avantageuse règle de conduite, *le meilleur calcul*, c'est encore de ne point se compromettre en des liaisons irrégulières.

> Il n'est pas de bonheur hors des routes communes (3).

Et pour confirmer son aphorisme, il appuiera lourdement sur les ennuis des retours de passion, sur les tracas qui suivent les fièvres de la première heure. Toutes les conversations de Sergine et de la marquise dans *les Effrontés* ne tendent qu'à faire ressortir les tristesses et les misères des situations fausses. *Gabrielle* et *Paul Forestier* ne sont que le développement du même thème, en cinq actes et en vers. Seulement, l'auteur ne s'aperçoit pas que les armes dont il use en faveur de sa thèse peuvent aussi bien servir contre elle.

Au fond, d'ailleurs, il est toujours illusoire de chercher dans ses idées des déductions suivies. On qualifierait sa philosophie d'un mot en disant qu'elle fut le reflet de tous les préjugés plus ou moins durables, plus ou moins contradictoires et plus ou moins dignes de respect qu'adopta l'opinion courante de son temps ; nous prendrons naturellement ici le terme *préjugé* dans son acception neutre de croyance bien ou mal fondée, mais établie sans examen préalable sérieux. Augier, du reste, ne dissimulait pas ses procédés d'investigation doctrinale : « Le monde n'est pas si bête et si méchant que nous autres, pauvres diables, nous nous plaisons à nous le figurer. Je suis convaincu qu'à son insu ses iniquités apparentes cachent toujours une logique profonde (4). » Cette logique-là, profonde peut-être, mais obscure et

(1) *Les Fourchambault*, acte IV, sc. VIII.
(2) *La Jeunesse*, acte II, sc. V.
(3) *Gabrielle*, acte V, sc. V.
(4) *Un beau Mariage*, acte II, sc. XIII.

souvent contestable fut malheureusement la seule admise et appliquée dans le théâtre qui nous occupe. Elle en constitue toute l'unité et toute la continuité.

Le mariage y sera donc posé comme une institution inviolable par la force de l'évidence, par le fait du consentement universel. S'il subit, dans *Madame Caverlet* et dans *les Fourchambault*, quelques attaques discrètes, c'est que, chez la foule même, son prestige a baissé : les mœurs commencent à réclamer le divorce, la recherche de la paternité et l'amélioration du sort des enfans naturels. Quasi sacré par définition, le mariage devra, en outre, être pratiqué selon l'usage le plus généralement considéré comme le meilleur. Les questions de fortune ne sauraient y être négligées ; n'épousez pas une femme trop pauvre, car la misère deviendrait rapidement une cause de désaffection, sinon de discorde (voir la longue scène du IVe acte de *la Jeunesse* entre Philippe et Mme Huguet). N'épousez pas non plus une femme trop riche, car elle vous ferait sentir l'infériorité de votre situation vis-à-vis d'elle, et vous perdriez bientôt votre indépendance (voir les cinq actes d'*Un beau Mariage*). Ayez des enfans, car

> ...L'amour n'étant pas éternel par essence,
> S'éteint avec l'ardeur qui lui donna naissance,
> Quand la paternité, son complément divin,
> Ne vient pas le doubler d'un sentiment sans fin (1).

En dépit des couplets sur la poésie de l'enfance, évitez pourtant de procréer une trop nombreuse famille, en disproportion avec vos ressources pécuniaires ; Julien, dans *Gabrielle*, vous apprendra comment on organise son budget, avant de pouvoir « se donner le luxe d'un garçon ». Il est vrai que ce conseil, formulé dans les premières éditions, disparaîtra des éditions postérieures, quand le *malthusianisme* aura cessé d'être une manœuvre avouable. Enfin, pour achever de relever cet ensemble de belles maximes, notez quelques plaisanteries conformes à la tradition gauloise sur la chasteté trop prolongée chez l'homme, de nombreuses tirades indignées à l'adresse de la femme entretenue, et vous aurez à peu près toute une doctrine sociale de faible envergure philosophique, mais d'un bien terrible bon sens.

Ce grossier bon sens aboutissant parfois à une moralité douteuse, non par excès de lyrisme, — comme chez les romantiques, — mais à force de vulgarité, il ne se démentira pas une seconde, en une seule phrase, en une seule ligne, le long des huit volumes

(1) *Paul Forestier*, acte I, sc. VIII.

qui forment l'œuvre complète d'Émile Augier. Clinias, dans *la Ciguë*, vous prouvera combien le calme de la vie honnête est supérieur aux fièvres du libertinage. Monteprade, dans *l'Aventurière*, démontrera le danger des amours séniles. Julien, dans *Gabrielle*, dira quel tort se fait une mère de famille en prenant un amant. Verdelet, dans *le Gendre de M. Poirier*, expliquera le ridicule et le péril des ambitions politiques chez un ancien commerçant que le goût de la pairie entraîne à mal marier sa fille. Trélan, dans *Ceinture Dorée*, flétrira la richesse acquise par des procédés suspects. Hubert, dans *la Jeunesse*, établira que, si l'on est trop pauvre pour habiter Paris, il vaut mieux s'exiler à la campagne. Et la série peut se continuer. Et l'on aurait tort de croire que ces pensées quelconques ne soient ici qu'un accessoire. Enlevez à l'auteur de *Maître Guérin* ses *idées*, vous n'avez plus qu'un vaudevilliste de style médiocre, à la psychologie sommaire, très inférieur à Scribe comme homme de métier; grâce, au contraire, à ses prétentions de moraliste, nous possédons du moins un document curieux sur l'âme de la bourgeoisie française durant la seconde moitié du XIXe siècle.

V

Ce mérite purement documentaire, nous admettrions volontiers que ce sera le meilleur titre de l'écrivain devant l'avenir. Il a amusé ses contemporains; quand les modes littéraires changeront, il les amusera peu ou pas, selon les circonstances. Mais, comme on chercherait vainement en ses écrits autre chose que des *faits divers* dialogués et présentés avec d'ingénieuses combinaisons d'intrigue, leur chute sera irrémédiable dès le jour où le public des théâtres aura cessé de s'y plaire. Les érudits seuls continueront alors à le lire, pour y puiser des renseignemens sur une certaine catégorie sociale d'une certaine époque historique, ainsi qu'on peut lire à l'heure actuelle les romans de Mlle de Scudéry pour se faire une idée du monde des *Précieuses*.

Et, à ce point de vue, nul ne sera plus instructif. Non seulement, il a promené sur les planches des personnages de la classe moyenne, surtout il a été lui-même le symbole le plus parfait de cette classe, par ses qualités et par ses défauts. Au cours de cette étude, nous avons déjà signalé avec quelle sûreté et quelle précision instinctive il sut adapter son talent aux préoccupations et aux aspirations d'un auditoire spécial. Si l'on s'attachait à pousser l'analyse plus avant, jusque dans les plus infimes détails, on verrait combien cette adaptation fut naturelle et spontanée. En-

nemi des exagérations, doué d'une imperturbable santé physique et intellectuelle, libéral comme il convient, sans que jamais on ait à craindre que son libéralisme prenne des allures révolutionnaires, soucieux des bonnes mœurs, des progrès de la science et du bonheur de l'humanité sans vouloir pourtant procéder par aucune mesure violente qui trouble sa quiétude, *chauvin* et anticlérical à la manière de Béranger, fort honnête homme en définitive, on pourrait exactement lui appliquer les qualificatifs dont il use envers M. Poirier : il est « modeste et nourrissant » ; mais il n'est rien de plus. Et, par là, il échappe à toute espèce de discussion.

Quand on aura blâmé chez lui une certaine sécheresse égoïste de parvenu satisfait, beaucoup d'incomplexité d'esprit et une absence rare de sens artistique, on aura épuisé la somme des reproches à lui adresser ; et, en vérité, ces reproches ne sont point écrasans. On n'y insisterait même pas, si de malencontreux admirateurs n'avaient essayé de placer au rang des maîtres ce bon écrivain de deuxième ou de troisième ordre. On cherche alors quelque chose en son œuvre, et l'on arrive vite à cette conclusion qu'elle ne résiste pas à l'analyse. A la scène, et avec l'interprétation de comédiens habiles, son inanité se dissimule sous des apparences plus ou moins spécieuses ; à la lecture, le vide en semble insondable ; et dans des conditions pareilles, ses prétentions au sérieux ne servent qu'à y mettre une nuance de ridicule. Émile Augier avait une fois fait dire à l'un de ses héros cette phrase étonnante : « Les grands mots représentent les grands sentimens. » Il était très sincère sans doute ; conformément à cet axiome, il composa de grandes pièces, pleines de grandes intentions ; il n'y manque, par malheur, que les grands sentimens, les grandes idées et les grandes peintures de caractères.

MAURICE SPRONCK.

LES

INVASIONS DES SAUTERELLES

C'est un triste vocable que celui d'invasion; il sonne toujours d'une façon lugubre à l'oreille, même lorsqu'il s'applique à ces fléaux qui s'abattent sur la terre pour y causer d'effroyables famines et au premier rang desquels il faut placer les invasions de sauterelles.

Notre Algérie en a cruellement souffert. Plus d'une fois les acridiens des Hauts Plateaux y ont engagé contre l'agriculture une lutte violente. Duel terrible où l'homme fut souvent vaincu! On a vu des soldats illustres, Bugeaud, Mac-Mahon, Chanzy, Ladmirault et d'autres, en proie à de grandes angoisses lorsqu'il leur a fallu défendre le territoire qui leur était confié contre un ennemi plus insaisissable, plus difficile à réduire qu'une armée arabe.

Ainsi qu'on l'a dit quelque temps après que l'Algérie eut eu à supporter la plus affreuse des disettes, et que l'on eut vu, dans un appel suprême à la solidarité publique, les prêtres du Christ s'unir aux serviteurs d'Allah, ce combat entre l'homme et l'insecte eut par momens un caractère de grandeur qui impressionna et frappa l'imagination tout en imposant à l'homme de science, plus qu'à tout autre, réflexion et méditation.

C'est qu'en effet c'était au naturaliste qu'incombait le devoir de pénétrer le mystère qui entoure l'apparition des vols envahisseurs, de déterminer les lois qui président à leur organisation, à leurs déplacemens, puis à leur disparition soudaine; c'est à lui que revenait le soin d'observer toutes les particularités de l'existence des sauterelles afin de savoir à quel moment il serait avantageux de les combattre, de rechercher les causes naturelles

qui arrêtent leur multiplication indéfinie, afin d'éviter des destructions onéreuses si elles sont inopportunes.

« Il n'est pas, dit M. Künckel d'Herculais, un point de l'étude anatomique, physiologique et biologique des acridiens, qui n'offre un vif attrait au savant; il n'est pas une observation relative aux mœurs des animaux ou au développement des végétaux parasites de ces insectes qui ne conduise à des déductions d'une haute importance pour l'agriculture (1). »

Cela devient aussi une question d'humanité lorsqu'on songe qu'en 1867 des milliers d'Africains moururent des suites d'une famine due à une irruption formidable de sauterelles. Après cette année néfaste, ces insectes reparurent en 1888 aussi nombreux et presque aussi meurtriers. Depuis lors, habilement combattus, ils sont devenus bien moins agressifs, plus rares, et l'on est heureux d'avoir à dire que de ce côté du moins la science semble avoir triomphé.

I

C'est en 1845, le maréchal duc d'Isly étant gouverneur général de l'Algérie, qu'une circulaire administrative signala pour la première fois, dans le nord de l'Afrique, une apparition assez importante de sauterelles. Évidemment, ce ne pouvait être la première qui se montrait dans notre colonie, mais les soucis de la conquête ou bien encore le peu d'importance des invasions précédentes avaient empêché sans doute que l'on s'en préoccupât. Quelques généraux avaient-ils vu peut-être aussi dans la famine qui sévissait parfois dans plusieurs provinces à la suite de la perte des récoltes, un moyen pratique de dominer plus aisément les indigènes insoumis? On l'a dit; mais ils durent abandonner au plus vite ce projet quelque peu barbare, lorsqu'ils virent que les Arabes, loin de lutter contre la faim, se laissaient mourir stoïquement. Notre domination ne se fût étendue que sur un vaste ossuaire, si pendant quelques-unes des années qui suivirent 1845, on n'eût secouru ces entêtés fatalistes.

Il est nécessaire et intéressant de savoir comment fut tenue en échec cette première attaque, afin de comparer ce qui fut fait alors avec ce que l'on fit plus tard.

Tout d'abord, le gouverneur général invita les maires à prévenir leurs administrés que ceux-ci toucheraient une prime de quinze centimes par kilogramme d'acridiens recueillis. Au fur et à mesure des livraisons, les insectes devaient être entassés

(1) *Les Acridiens*, vulgo *Sauterelles, et leurs invasions en Algérie. Rapports administratifs et scientifiques*, par J. Künckel d'Herculais. — Paris et Alger, 1888-1894.

dans des fosses de soixante centimètres de profondeur, puis avant de les recouvrir de terre on recommandait de jeter sur eux une forte couche de chaux vive afin de combattre l'odeur épouvantable causée par leur rapide décomposition. Là où la chaux vive manquerait, on devait brûler les sauterelles, dans un mélange d'herbes desséchées et de broussailles. La conservation des eaux exigeait aussi de salutaires mesures. Les acridiens arrivant en masses pressées tombent souvent dans les sources, les puits et les citernes qu'ils corrompent; il fallut donc que sans retard tous les récipiens d'eau potable fussent recouverts de planches, de branches d'arbre, de roseaux ou de toute autre fermeture de nature à empêcher leur chute.

A cette époque déjà lointaine et quand la colonisation en était à ses débuts, les résultats obtenus grâce à ces instructions et aux primes offertes furent satisfaisans; mais les insectes détruits avaient laissé avant de mourir, enfouie profondément dans la terre, une seconde génération qui, en juin, pullulait déjà et menaçait les cultures, les plantations, et même les grands arbres. Ordre immédiat fut donné aux maires d'aviser les habitans du péril qui les menaçait de nouveau, et de procéder par voie de réquisitions contre ceux qui manifesteraient quelque répugnance à s'associer aux efforts de l'administration. Déjà on avait constaté que matin et soir, pendant que les sauterelles étaient engourdies, on pouvait au moyen de battues générales dans les lieux où elles se retiraient, en détruire des quantités considérables.

Pendant vingt ans, soit de 1846 à 1866, l'Algérie parut à peu près débarrassée de son plus tenace ennemi, car on n'en parla guère durant cette longue période, et il faut en compulser avec beaucoup de soin les archives pour retrouver la trace d'une invasion peu importante en 1849. Le fléau fit sa réapparition en 1864, et son intensité alla croissant pendant les années 1865 et 1866 : les récoltes furent totalement détruites, une disette effroyable en fut la conséquence et, en 1867, 250 000 indigènes moururent de faim.

C'est de Blidah, la ville aux oranges savoureuses, le 19 avril 1866, que partit le premier cri d'alarme. Ce jour-là, le maire avisa ses administrés qu'un passage de sauterelles ailées était signalé dans le voisinage de Mouzaïaville. Il indiqua aussitôt ce qu'il croyait être le meilleur moyen de les combattre :

1° Quand elles sont en l'air, les poursuivre par des bruits stridens, les effrayer par des détonations, par des feux, par de la fumée, pour les empêcher de s'abattre et les forcer à continuer leur route vers la mer;

2° Les assommer sur place avec des balais de broussailles;

3° Les réunir en tas et les brûler;

4° Les jeter dans les fosses et les couvrir de terre.

En dépit de ces mesures reconnues par la suite inefficaces, Blidah fut ravagé, et, le 20 avril, le maire d'Alger, M. Sarlande, signalait, à son tour, l'arrivée de l'ennemi dans les localités environnantes.

Débouchant par les gorges des montagnes et par les vallées dans les plaines fertiles du littoral, les sauterelles s'étaient d'abord abattues sur la plaine de la Mitidja et sur le Sahel d'Alger. « Leur masse, dit un témoin oculaire, intercepta la lumière du soleil et ressemblait à ces tourbillons de neige qui, pendant les tempêtes d'hiver, dans les campagnes d'Europe, dérobent aux regards les objets les plus rapprochés. » La récolte était prochaine, et la végétation, luxuriante, offrait un riche appât à leur voracité. Bientôt les colzas, les avoines, les orges, les blés tardifs, les plantes maraîchères furent détruits; sur certains points, les sauterelles pénétrèrent jusque dans l'intérieur des habitations. Presque en même temps, les provinces d'Oran et de Constantine furent envahies. A Tlemcen, où les acridiens n'avaient point encore paru, le sol en fut jonché. A Sidi-bel-Abbès, à Sidi-Brahim, à Mostaganem, ils attaquent les tabacs, les vignes, les figuiers et les oliviers, malgré leur feuillage amer; à Relizane, à l'Habra, ils envahissent les cultures cotonnières. La route de 80 kilomètres qui relie Mostaganem à Mascara en est couverte sur tout son parcours. Dans la province de Constantine, le fléau apparaît presque simultanément du Sahara à la mer et depuis Bougie jusqu'à la Calle. A Batna, à Sétif, à Constantine, à Guelma, à Bône, à Philippeville, à Djijelli, les populations luttent avec énergie; mais ni le feu, ni les obstacles opposés à sa marche ne peuvent empêcher des désastres qui frappent principalement les exploitations européennes.

En cet instant de crise suprême, le maréchal de Mac-Mahon était gouverneur de l'Algérie. Par ses ordres, l'armée se joint aux colons pour combattre l'ennemi; les indigènes que la faim talonne, se sentant exposés à une mort horrible, rejettent enfin leurs croyances en une fatalité inéluctable. Ils se lèvent et résolument apportent leur concours.

Après quelques jours de lutte fort vive, on constata que des quantités immenses de sauterelles avaient été détruites; mais, hélas! que pouvaient les efforts humains contre ces multitudes qui fuyaient dans l'espace et ne quittaient un champ que pour aller en dévaster un autre. Il n'était pas possible d'empêcher la fécondation et la ponte, donnant promptement naissance à des larves innombrables, et les premiers essaims furent bientôt rem-

placés et centuplés par une génération nouvelle. Cette apparition des jeunes criquets fut particulièrement redoutable en raison de leur voracité; leurs masses affamées se jetèrent sur tout ce qui avait été épargné par leurs devancières. Elles encombrèrent les sources, les canaux, les ruisseaux, et nos soldats, toujours dévoués quand il s'agit d'un danger public, eurent toutes les peines du monde à débarrasser les eaux de tant de causes d'infection.

En mai, et pendant quelques jours, les populations s'imaginèrent toucher au terme de leurs épreuves; des détachemens d'infanterie n'en restèrent pas moins à la disposition des colons qui s'en servirent pour rentrer dans les fermes ce qui restait sur pied de plantes fourragères. Les soldats qui firent ces corvées ne reçurent cependant plus la prime dont on les gratifiait au début de la crise : une addition de café et de sucre à leur ordinaire fut tout ce qui leur fut accordé.

Grande était la misère, et des secours étaient urgens : le gouverneur fit alors proposer que des souscriptions volontaires fussent ouvertes dans chaque localité. Les indigènes riches et les juifs opulens sont invités à y prendre part, tous les indigènes sans distinction de race et de nationalité devant être secourus. De son côté l'évêque d'Alger adressa à ses fidèles un appel pressant. Il leur rappela qu'au IIIe siècle la peste avait sévi cruellement en Afrique. Saint Cyprien, alors évêque de Carthage, mit tout en œuvre pour provoquer la charité et l'élever à la hauteur de la désolation publique. Ses exhortations eurent le succès qu'un si grand pasteur avait le droit d'en attendre, et l'aumône s'échappant de toutes les mains, non seulement dans les provinces de Carthage, mais encore dans toute la Numidie et principalement à Cirtha, la Constantine moderne, raviva les courages défaillans et consola l'indigence en détresse.

L'amélioration constatée dans les premiers jours de mai fut de courte durée. Au commencement de juin, des éclosions sont signalées et les jeunes criquets vont encore tout ravager. En colonnes aux masses profondes, ils se dirigent comme obéissant à une même impulsion tout d'abord vers les cultures, puis vers les canaux et les cours d'eau. Heureusement qu'à cette époque la plus grande partie des céréales était coupée; aussi est-ce sur les cultures maraîchères et industrielles, tabac et coton, qu'ils s'abattent et font table rase.

En août le fléau disparaît enfin après avoir été combattu avec une rare énergie par la troupe, les colons et les indigènes. Ce ne fut qu'en septembre que la grande commission centrale chargée des travaux de l'évaluation des pertes et de la répartition des secours put répondre aux questions qui suivent :

1° Quel est le montant total des pertes causées par l'invasion des sauterelles ?

2° Quel est le montant des sommes à répartir entre les sinistrés ?

Nous laissons de côté deux autres questions qui n'offrent qu'un intérêt secondaire.

Sur la première demande, la commission arrêta ainsi l'appréciation des pertes :

Province d'Alger	13 868 337	francs.
— d'Oran	3 343 151	—
— de Constantine	2 441 493	—
Total	19 652 981	—

Sur la seconde question, secours à distribuer :

Province d'Alger	514 300	francs.
— d'Oran	171 420	—
— de Constantine	114 280	—
Total	800 000	—

Huit cent mille francs ! Un grain de blé pour tant de millions d'affamés et en y comprenant la remise gracieuse qui fut faite des rentes rurales de 1866 et de 1867, les deux années de famine, aux sinistrés (1).

Pendant de longs mois on assista dans les grandes villes à des apparitions navrantes d'hommes hâves, épuisés ; ils tombaient sans force le long des routes, ou se couchaient mourans dans les rues et les places publiques. Nous avons dit ce qu'il en périt.

II

Au nombre de ses années calamiteuses, l'Algérie compte encore 1869 et 1870, 1877, et celles de 1885 à 1893. La plus mauvaise fut 1888. Elle ne le cède que de fort peu à l'année dont nous avons mentionné les douloureuses péripéties. Avant d'énumérer les procédés nouveaux qui furent employés pour combattre le mal renaissant, — procédés qui, cette fois, seront, espérons-le, définitifs, — apprenons quelle est l'origine du fléau.

C'est le savant naturaliste attaché au Muséum d'histoire naturelle de Paris et dont nous avons déjà cité l'un des ouvrages, M. Künckel d'Herculais, qui nous le dira avec certitude (2). Au

(1) L'accroissement du fonds des souscriptions a permis en réalité de distribuer 1 104 622 francs.

(2) Consulter du même auteur : *Invasions des Acridiens*, publié sous les auspices de M. J. Cambon. — Alger, 1893-1895, avec cartes, planches, photogravures, etc.

moment même où notre colonie voyait se renouveler les horreurs de 1867, une circonstance providentielle l'avait conduit en Algérie. Chargé par le ministre de l'Instruction publique et mis par le gouvernement à la tête d'un service d'étude et de destruction des acridiens migrateurs, il se consacra tout entier à cette tâche. Si, aujourd'hui, nos colons, au lieu d'attendre l'invasion de l'insecte rongeur, savent comment la prévenir, c'est à lui, en très grande partie, qu'ils le doivent.

Très nombreux cependant sont les naturalistes qui ont étudié les acridiens. Un petit animal aussi malfaisant qu'une épidémie mortelle, était en effet bien digne d'attirer sur lui l'attention des spécialistes. Plus de cinq cents notes et mémoires peuvent être consultés à ce sujet. Ils n'ont appris que peu de choses avant les travaux des naturalistes américains et russes, et c'est le cas de leur appliquer l'adage : *Much ado about nothing*.

Aux États-Unis d'Amérique, c'est M. Riley qui, à la suite de ravages causés par d'immenses bandes de sauterelles à l'ouest du Mississipi et sur le versant californien, a dénoncé, comme la plus nuisible, l'espèce *Caloptenus spretus* (Thomas). Elle a son développement normal dans les Montagnes Rocheuses où elle se trouve en permanence. De là, il lui arrive parfois d'envahir les régions environnantes, et même de se répandre sur une très grande zone, aussi bien sur le versant de l'Atlantique que sur celui du Pacifique.

La Russie méridionale, les provinces Danubiennes, la Hongrie, sont aussi périodiquement dévastées par des bandes considérables appartenant à une espèce connue sous le nom de *Pachytylus migratorius* (Linné). M. Krassiltschik, de l'Université d'Odessa, a clairement démontré que les Bouches du Danube et celles de Koubani, tous les deux affluens de la mer Noire, sont les foyers permanens de multiplication de la sauterelle *Pachytylus migratorius*.

L'île de Chypre a été très souvent aussi ravagée par le *Stauronotus Maroccanus*, celui que nous ne retrouverons que trop dans les champs algériens. Son foyer permanent est dans les montagnes de l'île même. Un ingénieur anglais, M. Samuel Brown, a eu le mérite de maintenir les Cypriotes dans leurs foyers en les délivrant par un heureux procédé, dont il n'était pas l'inventeur, du fléau qui, annuellement détruisait les récoltes, et qui eût fini par leur faire abandonner leur propre pays.

Les sauterelles dévastatrices des années de 1881 à 1888 n'étaient pas les mêmes que celles qui avaient causé les ravages de 1866, 1874, 1875 et 1877. Ces dernières étaient de l'espèce appelée *Acridium peregrinum* (Olivier) tandis que les premières

appartenaient à celles du *Stauronotus Maroccanus* (Thunberg).

De grandes particularités les distinguent : L'*Acridium peregrinum* est de grande taille, — 46 à 55 millimètres chez les mâles, 57 à 60 millimètres chez les femelles ; — il est suivant son âge de couleur rose ou jaune citron marqué de fauve. Ses vols se montrent dans le Tell au printemps, avril et mai ; les terrains propices trouvés, chacun de ces acridiens n'a qu'un souci, c'est de perpétuer sa race ; les femelles, obéissant à leur instinct maternel, enfoncent leur abdomen de 6 à 8 centimètres dans le sol et y cachent leur progéniture ; leur rôle n'est point de mourir, comme on l'a cru longtemps, aussitôt après la ponte, mais de s'apparier et de pondre nombre de fois.

Le *Stauronotus Maroccanus* est de taille moitié moindre, — 17 à 28 millimètres chez les mâles, 20 à 33 chez les femelles ; — il est de couleur roux testacé, relevé de taches fauves.

Les vols du *St. Maroccanus* descendant des Hauts-Plateaux, lieux de leur origine, font leur apparition dans les plaines pendant les mois de juin, juillet et août ; les champs de prédilection trouvés, chacun s'unit selon son goût ; les femelles fouillent le sol de leur abdomen jusqu'à 3 et 4 centimètres, et y effectuent le dépôt de leurs œufs. Leurs devoirs remplis, pères et mères, après s'être accouplés à diverses reprises, et avoir pendant deux mois effectué de nouvelles pontes, s'en vont en trébuchant mourir dans quelque coin. Maigre engrais pour une terre qu'ils ont si prestement dépouillée de ses récoltes ! Quant à leurs pontes, ce n'est qu'après neuf mois de séjour en terre, c'est-à-dire au printemps, que les jeunes voient la lumière du jour.

Les vols des *Acridium peregrinum*, composés des individus de la seconde génération, nés et développés dans le Tell et qui ont échappé à une mort violente, vont, à notre exemple, ainsi qu'on le verra plus loin, passer l'hiver dans de chaudes stations au Sahara, sauf à revenir sous une latitude plus tempérée quand le désert devient brûlant.

Les jeunes criquets éclosent, temps moyen, une vingtaine de jours après la ponte (10 à 45 jours).

De toutes les espèces connues, celle du *Stauronotus Maroccanus* paraît être en somme la plus répandue, surtout dans les régions qui avoisinent la Méditerranée. On le rencontre dans les pays suivans : Espagne, Portugal, France méridionale, Sicile, Grèce, Hongrie, Crimée, Chypre, Asie Mineure, Égypte, Tripolitaine, Tunisie, Algérie et Maroc. Il a été le grand ravageur de l'île de Chypre ; il n'a pas épargné l'Asie Mineure ; il a commis des déprédations jusqu'en Russie ; il est une des plaies de l'Espagne ; il reste toujours la terreur de l'Algérie. Vu l'aire immense

qu'il occupe, on ne peut plus dire, comme autrefois, qu'il est apporté par les vents du désert du Sahara ou du Soudan jusqu'en Algérie. M. Künckel s'est élevé de toutes ses forces contre l'opinion qui érigeait en principe que tous les criquets migrateurs venaient invariablement du sud. Partout où il alla examiner les terrains où des pontes s'étaient effectuées, il constata qu'ils étaient placés dans des situations identiques, entre les montagnes qui limitent les Hauts-Plateaux sur des points en apparence presque dénudés, mais en réalité revêtus de quelques plantes clairsemées. Sur les terrains de Batna, sur ceux d'Ain-M'lila, M'sila, du Bordj Redir et bien d'autres, il vit les jeunes criquets descendre des hauteurs en colonnes serrées pour envahir les cultures.

L'insecte fléau, le *Stauronotus Maroccanus*, est donc une espèce autochtone, tout à fait indigène. Les Algériens savent désormais où est leur ennemi, d'où il guette leurs récoltes. Dans de telles conditions, il nous semble qu'il doit leur être facile d'en triompher, s'ils continuent à persévérer dans l'emploi des méthodes de prévision, dont nous parlerons plus loin.

III

L'effroyable fécondité des sauterelles avait bien été constatée et leurs pontes suivies avec intérêt par de nombreux savans, mais très peu s'étaient inquiétés d'étudier les moyens mécaniques, vraiment surprenans, dont usent les femelles pour enfoncer dans le sol, même le plus compact, le dépôt de leurs œufs; ils s'étonnaient, non sans raison, de la facilité et de la rapidité de l'opération, sans soupçonner l'ingéniosité des procédés mis en œuvre.

« Tous les naturalistes admettent, nous dit M. d'Herculais, que les deux paires de pièces de l'armure génitale transformée sont les instrumens de perforation; ceux-ci croient qu'elles fonctionnent comme quatre pioches, ceux-là prétendent que, mises en jeu par des muscles qui les écartent et les rapprochent alternativement, elles agissent comme des outils perforans; pour quelques-uns elles constituent une tarière qui, actionnée par des demi-rotations de l'abdomen dans un sens, puis dans l'autre, s'ouvre à chaque demi-révolution. Plusieurs reconnaissent bien, les figures qu'ils donnent en font foi, que l'abdomen s'allonge lors de la ponte; mais ils supposent *a priori* qu'il se distend par un effort musculaire. »

Voici, d'après M. d'Herculais, la façon bien intéressante dont se produisent les pontes :

« Solidement cramponnées à l'aide de leurs pattes antérieures

et médianes, jetées de-ci de-là, souvent même relevées, les femelles des acridiens tâtent le terrain avec leur armure génitale; s'il est reconnu favorable, elles insinuent leur abdomen graduellement, mais assez rapidement, en reculant au fur et à mesure jusqu'à ce que le plastron sternal vienne toucher l'orifice du trou. Chaque femelle de criquet pèlerin, prise comme exemple, peut creuser une cavité ayant jusqu'à 8 centimètres de profondeur, alors que son abdomen, rempli d'œufs, n'en mesure seulement que 5; il est donc capable de s'allonger de 3 centimètres, et en même temps d'accroître sa capacité en proportion de son allongement.

« Avec un peu d'adresse, je pus surprendre des couples de criquets pèlerins au moment de la ponte; je dis couple, parce que le mâle des acridiens ne se sépare pas de sa compagne pendant l'opération et demeure fixé sur son dos, ce qui a fait croire à quelques observateurs qu'il lui venait en aide. Les maintenant appliqués contre terre, j'injectai délicatement, à l'aide d'une seringue de Pravaz, ceux-ci d'alcool absolu, ceux-là d'une solution de bichromate de potasse; la mort étant presque instantanée, la conservation des attitudes était assurée. Déblayant le terrain latéralement, j'ai obtenu bientôt des coupes de trou avec pontes commencées ou presque terminées; les pièces de l'armure étaient toujours écartées et leurs positions indiquaient leurs fonctions. Rien ne peint mieux l'acte de la ponte que le langage imagé des Arabes lorsqu'ils disent que les femelles « plantent ». En effet, elles se servent de leur abdomen comme d'un plantoir, et les pièces solides de l'armure ne servent qu'à maintenir les grains de sable jusqu'à ce que ceux-ci aient été agglutinés par la matière spumeuse qu'elles sécrètent en même temps qu'elles pondent. »

Au nombre des paroles de Mahomet, recueillies par ses disciples, et transmises jusqu'à nous par la tradition, on trouve dans les *Hadis*, — nom du recueil qui les contient, — qu'une sauterelle tomba étourdiment aux pieds du Prophète et que, sur les ailes étalées de l'insecte, il put lire les mots suivans écrits en langue hébraïque : « Nous sommes les légions du Dieu suprême; nous portons quatre-vingt-dix-neuf œufs; si nous en avions cent, nous dévorerions le monde entier. » Le Prophète a dû mal lire, car il est reconnu aujourd'hui que les criquets pèlerins, les sauterelles de la Bible et des Hadis, pondent neuf cents œufs en moyenne, et cependant, le monde en entier n'a pas été dévoré. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces paroles sacrées furent transmises d'âge en âge, et personne, musulman et chrétien, ne songea à contrôler l'assertion de Mahomet. Les naturalistes re-

cueillirent pieusement la légende et nous l'ont répétée; ceux qui, témoins des invasions, furent en situation de faire des observations, la reproduisirent, en lui octroyant un véritable caractère d'authenticité.

Lorsque, le 16 mai 1891, à la Société d'agriculture d'Alger, M. Künckel d'Herculais annonça d'abord que, contrairement à l'opinion accréditée, les criquets pèlerins ne mouraient pas après la ponte, qu'ils s'appariaient et s'accouplaient de nouveau, et en second lieu, que les femelles, un certain temps écoulé, étaient susceptibles d'effectuer une nouvelle ponte, l'éminent naturaliste rencontra bien des sceptiques; cependant, les criquets capturés à Biskra par lui le 26 mars, appariés et accouplés nombre de fois, avaient fait une première ponte le 26 avril, puis avaient déposé dans la terre une seconde ponte le 14 mai, c'est-à-dire au bout de dix-huit jours. Lorsque, le 18 septembre 1891, dans un congrès tenu à Marseille par l'Association française pour l'avancement des sciences, le même savant fit connaître que ces mêmes femelles avaient enfoui dans le sol quatre pontes séparées par des intervalles de quinze, dix-huit ou vingt jours, ceux qui avaient révoqué en doute la vérité de ses assertions, commencèrent alors à se dire qu'il pouvait avoir raison. On s'effraya toutefois en pensant que ses observations, bouleversant toutes les idées reçues, montraient que ce n'était plus 50, 60, 70, 80 à 99 œufs qu'une femelle déposait en terre, mais que c'était le double, le triple, le quadruple même.

Cette découverte, il faut en convenir, ne laisse pas d'être des plus inquiétantes, car elle prouve que certaines femelles, dans l'espace de sept mois, peuvent déposer dans le sol huit, neuf, et jusqu'à onze pontes. Ce sont bien en effet les innombrables légions d'un Dieu suprême, comme dit Mahomet; heureusement que ce même Dieu, ainsi qu'on le verra un peu plus loin, nous a fourni les moyens de les combattre.

IV

Nous connaissons la façon originale dont les pontes des acridiens sont « plantées » dans la terre, selon le dire des Arabes. Non moins curieux est le mécanisme physiologique de leur éclosion, des mues et des métamorphoses.

Laissons encore parler M. d'Herculais.

« Je me suis attaché tout d'abord, nous dit-il, à observer la sortie des jeunes stauronotes de leurs cocons, ou plutôt de leur coque ovigère; pour cela, isolant celle-ci dans des tubes de verre,

j'ai pu suivre, au lever du jour, toutes les phases de l'éclosion. Chaque coque est fermée par un couvercle admirablement adapté; six ou sept jeunes, réunissant leurs efforts, le font sauter, en le projetant parfois à plusieurs centimètres; et cependant ils ne peuvent faire usage des outils que la nature mettra plus tard à leur service : mandibules tranchantes, pattes robustes garnies d'épines et terminées par de forts crochets; ils sont encore soigneusement emmaillotés.

« Si on les examine attentivement, on reconnaît qu'ils ont la faculté de faire saillir de la région dorsale, entre la tête et le prothorax, une ampoule qu'ils gonflent ou rétractent à leur guise; c'est à l'aide de cette *ampoule cervicale* qu'ils soulèvent la porte de leur demeure. Mais là ne s'arrête pas le rôle de cet appareil; il leur fournit le moyen de renverser les obstacles qui s'opposent à leur passage pour arriver au jour; bien plus, il leur permet de modifier à leur gré le volume de chacune des régions du corps, et, de la sorte, leur donne la facilité de passer à travers les fissures du sol les plus étroites, de sortir de leurs coques ovigères, au couvercle obturé, par une fente que l'on dirait faite au canif, de s'échapper des boîtes par des trous imperceptibles.

« Le rôle de l'*ampoule cervicale* est encore plus important : aussitôt qu'ils sont parvenus à la lumière, les jeunes acridiens muent; c'est en gonflant l'ampoule qu'ils rompent la membrane qui les enveloppe, et c'est en emmagasinant le sang dans sa cavité qu'ils diminuent les autres parties du corps et détachent cette membrane ou amnios; les mouvemens de contraction des muscles achèvent de la conduire à l'extrémité du corps. Ainsi délivrés, les jeunes acridiens peuvent alors faire usage de leurs membres pour la marche, le saut; ils ont la libre disposition de leurs antennes et de leurs pièces buccales. »

Rentré en France, M. Künckel d'Herculais se préoccupa de savoir si les faits qu'il avait observés étaient consignés dans les beaux travaux des naturalistes américains sur les acridiens ravageurs des États-Unis. Il s'assura que l'un d'eux, M. Riley, dans les différentes descriptions qu'il donne du processus de l'éclosion, ne signale pas l'ampoule cervicale, et par conséquent ne parle pas de ses importantes et multiples fonctions; pour lui, ce sont les pattes qui jouent le principal rôle (1). Un autre savant, de même nationalité, M. Packard, a vu le gonflement et l'expansion de la membrane unissant la tête et le prothorax; mais s'il lui attribue la faculté de rompre la coque de l'œuf et l'amnios, il

(1) Ch. V. Riley, *Ninth annual Report of the noxious, beneficial and other Insects of the state of Missouri*. Jefferson City, 1877.

le fait avec quelque restriction, bien qu'il s'attache à réfuter l'opinion de M. Riley (1).

Il ne restait plus qu'à savoir par quels moyens les acridiens chassaient leur sang dans l'ampoule. Des dissections répétées permirent à M. Künckel de découvrir que ces insectes usent d'un artifice tout à fait particulier pour diminuer la capacité de leur cavité générale; ils remplissent leur jabot d'air au point de le distendre complètement; des contractions musculaires, même peu énergiques, peuvent alors aisément chasser le sang dans l'ampoule cervicale. En possession de ce fait, il fut établi qu'à chaque nouvelle mue, et qu'au moment de la métamorphose complète, le jabot se remplissait d'air pour diminuer la capacité de la cavité générale; que le sang venait toujours gonfler la région membraneuse, unissant en dessus la tête et le prothorax, région qui continue à jouer le rôle d'ampoule cervicale. Mais ici, les fonctions bien spéciales du jabot acquièrent une grande importance; elles n'ont pas seulement pour but de permettre à l'acridien d'opérer à l'aide de son sang une pression destinée à rompre l'enveloppe tégumentaire; elles lui donnent encore le moyen de disposer de son sang pour déplisser ses élytres et ses ailes.

De ces minutieuses recherches se dégagent ces conclusions :

1° Les acridiens rompent la coque de l'œuf et successivement à chaque mue jusqu'à la métamorphose, l'enveloppe tégumentaire dont ils doivent se débarrasser par la pression exercée à l'aide de la membrane unissant dorsalement la tête au prothorax qui se transforme par afflux du sang en une *ampoule cervicale*.

2° A tous les stades du développement les acridiens diminuent la capacité de leur cavité générale par l'introduction directe d'air par déglutition dans le tube digestif, principalement dans le jabot, afin de pouvoir refouler le sang, soit dans un appareil spécial, — l'ingénieuse ampoule cervicale, — soit dans les différentes régions du corps, notamment dans les élytres et les ailes.

C'est par un procédé analogue que les acridiens peuvent allonger leur abdomen et le transformer en un outil rigide capable de percer le sol; pour effectuer leur ponte, ils remplissent leur tube digestif d'air, et le sang qui remplit leur cavité générale peut ainsi être refoulé dans cet abdomen. On ne saurait dire maintenant que ce sont les hommes qui ont inventé la pompe à air.

(1) A. S. Packard. *Report on the Rocky Mountain Locust*. Washington, 1877.

V

Les plus récens gouverneurs généraux de l'Algérie, MM. de Gueydon, Chanzy, Tirman, J. Cambon, se sont efforcés à tour de rôle, et avec le plus grand zèle, de combattre les invasions. Ce fut par l'étude, l'expérience aidant, que l'on sut peu à peu que la destruction préventive était le meilleur des préservatifs.

Entre temps, tantôt on préconisait un labour assez profond pour ramener à la surface du sol les œufs qui avaient été déposés par les sauterelles et que le soleil stériliserait; tantôt c'était l'extirpation du sol de ces mêmes œufs qui se trouvent enfouis à une faible profondeur et qu'on extrayait à l'aide de couteaux et d'instrumens en bois en ayant la forme. Là encore ce sont des coups de feu, le bruit à l'aide d'ustensiles en cuivre ou en fer battu et la projection de gravier sur le sol qui mettra en fuite l'insecte ailé. Ici, dans les terrains à alfa, les indigènes emploieront l'incendie pendant la nuit, en mettant le feu sur différens points. Ils usent également, dans les pays découverts, d'un autre moyen, plus lent peut-être, mais sûr : ils forment des groupes suivant l'importance de la destruction et coupent les colonnes d'insectes en divers tronçons. Armés de branches de laurier-rose recueillies dans le lit des rivières voisines, ils entourent chaque tronçon et, dans une marche concentrique où les pieds et les branches de lauriers jouent le même rôle, ils écrasent les sauterelles qui couvrent le sol. Un autre procédé conseillé aux colons fut celui de creuser de larges fossés dans la direction que prenaient les criquets, à les y précipiter et à les enfouir en tassant vigoureusement la terre avec les pieds.

En 1868, notre consul à Chypre, M. Colonna Ceccaldi, recommande l'emploi, en Algérie, de l'appareil imaginé par un agronome du pays M. Riccardo Mattei, et qui, depuis, a reçu le nom d'appareil cypriote. Nous le décrirons plus loin, car c'est de tous les appareils connus celui que le gouvernement français paraît préférer. Les Arabes, et surtout ceux de la province de Constantine, ont de leur côté employé très habilement le *melhafas*, pièce d'étoffe dont leurs femmes s'entourent le corps. On force les criquets à y grimper, ils y sont enveloppés et piétinés en masse.

Cette multiplicité de moyens de défense — et nous sommes contraints d'en passer un grand nombre sous silence — prouve déjà surabondamment combien étaient vives et justifiées alors, comme elles le sont encore aujourd'hui, les craintes des colons et des gouvernans. L'incinération fut aussi recommandée dans les

lieux boisés. On dépose sur un point déterminé, après avoir au préalable, et s'il y a lieu, enlevé les chaumes, un amas de feuilles sèches, bois et broussailles. Un certain nombre de personnes, munies de branches de laurier-rose, s'il est possible, forment sur une certaine étendue le cercle et dirigent les criquets sur cet amas; puis on y met le feu. Ceux de ces insectes qui s'échappent peuvent être aisément ramenés sur le foyer, et par cette méthode on obtient de très bons résultats.

M. Durand, vétérinaire militaire, directeur de la bergerie de Ben-Chicao, proposa à son tour un appareil établi sur le principe de celui qu'on emploie dans l'île de Chypre; cet appareil breveté parut au début, aux yeux de la commission chargée de rechercher les moyens de prévenir les irruptions des sauterelles, réunir toutes les qualités désirables de légèreté, de facilité de maniement, et enfin d'efficacité; il en fut fait quelque usage, mais son prix élevé, son peu de solidité, et, paraît-il, sa complexité le firent abandonner. L'appareil cypriote, dont la fabrication était libre, ce qui permettait d'avoir recours pour la fourniture aux adjudications, et qui avait fait ses preuves dans l'île de Chypre, offrait de tels avantages qu'il fut définitivement adopté à partir des années 1888 et 1889.

Mais avant de décrire le procédé qui allait rendre en Algérie les mêmes services qu'il avait rendus dans son pays d'origine, disons dans quelles conditions doivent être les sauterelles, pour qu'il puisse fonctionner avec utilité.

La sauterelle ailée, forme sous laquelle l'insecte apparaît d'abord, est d'une destruction très difficile, grâce à son vol rapide et puissant qui lui permet d'échapper à tous les efforts. Il y a cependant deux états pendant lesquels chacun peut en détruire des quantités relativement appréciables. C'est d'abord pendant les premiers momens du jour, où la fraîcheur et la rosée les maintiennent dans un état d'engourdissement complet; c'est ensuite l'époque de l'accouplement où l'insecte se soustrait difficilement aux attaques dont il est l'objet. Dans ces deux états l'emploi de branchages, de verges, de balais en fil de fer peut avoir une efficacité relative; mais en dehors de ces deux états, tous les moyens employés dans cette période ne peuvent avoir d'autre résultat que de rejeter les sauterelles d'un point menacé sur un autre point qui ne l'est pas. D'ailleurs, il est acquis que l'insecte en question, arrivé à son développement complet, ne mange que dans l'intervalle de chaque ponte et cause relativement moins de ravages que les jeunes criquets.

La phase qui suit est celle de la ponte, où les efforts, — bien que l'on ne puisse s'en dispenser, — sont peut-être encore plus

loin de correspondre à la somme des forces dépensées, car toutes les pontes ne peuvent être attaquées; celles qui ont été faites dans les terrains boisés et couverts notamment d'une végétation vivace, sont de celles-là. Or, si l'on veut bien tenir compte de ce fait que chacune des sauterelles formant l'un de ces nuages gris que le colon avec effroi voit passer sur sa tête, donne naissance à quelques centaines de criquets, on comprendra qu'il suffira de deux ou trois gisemens d'œufs préservés par la nature du sol où ils furent déposés, pour ravager toute une contrée. Mais il y a plus : celles des pontes qui sont attaquées le plus vivement donnent encore naissance à un nombre infini de criquets, et ce fait, qui a été constaté, se comprend si l'on considère, d'une part, les moyens plus qu'imparfaits dont les corvées indigènes se servent pour rechercher les œufs, — de simples piquets de bois, — et d'autre part, cette circonstance que des œufs seulement retournés ou déterrés peuvent encore éclore.

Dans la troisième période, le criquet est né; pendant quelques jours, il s'agite sur place; les taches mouvantes qu'il forme à la surface du sol s'étendent en raison du développement rapide de l'insecte; elles se soudent les unes aux autres et, à ce moment, se trouvent formées des bandes innombrables qui s'ébranlent et s'avancent, triomphant, par leur nombre infini, des obstacles les plus insurmontables en apparence.

C'est à ce moment que les ravages atteignent la proportion d'un désastre complet. Armé par la nature de mâchoires puissantes, doué d'organes particuliers de sécrétion qui rendent la digestion presque instantanée, et poussé d'ailleurs par un besoin irrésistible qui prend sa source dans les transformations rapides que l'insecte doit subir, le criquet dévore sur son passage tout ce que le règne végétal peut produire. On a souvent parlé de l'immunité acquise à certains végétaux; les renseignemens fournis tendent à démontrer qu'il n'en existe qu'un bien petit nombre.

Mais c'est aussi à cet instant, si critique pour la colonisation, que l'insecte ravageur peut être détruit avec plus de facilité. Grâce à la connaissance de cette loi mystérieuse qui le pousse à vivre en société et à se grouper en bandes immenses, et les pontes ayant été signalées à l'avance, on peut choisir le terrain sur lequel on combattra l'ennemi. Ce terrain doit être autant que possible découvert, uni et de consistance légère. Les appareils cypriotes déposés, avec une somme de travail infiniment moindre que celle qu'aurait réclamée la destruction partielle de la ponte, l'anéantissement de la bande entière des criquets peut être réalisée.

L'appareil cypriote consiste en barrières mobiles, faites de toile, de 50 mètres de long et de $0^{m},75$ à $0^{m},90$ de hauteur, portant

sur une face, près du bord supérieur, une bande de toile cirée de $0^m,10$ à $0^m,15$ qui oppose un obstacle infranchissable aux criquets, les griffes et les pelotes adhésives de leurs pattes ne pouvant avoir prise sur cette surface lisse. Les toiles sont attachées à dix-neuf piquets placés à des distances régulières et suspendues à une corde qui relie les piquets entre eux pour assurer la stabilité de l'ensemble.

Les criquets, d'eux-mêmes ou poussés par des rabatteurs, rencontrant les appareils qu'il est avantageux de placer en V, les escaladent rapidement; mais, arrêtés par la toile cirée, ils entament une lutte désespérée; épuisés, ils se laissent choir au pied des toiles et viennent, de gré ou de force, tomber dans les trous creusés sous leurs pas de distance en distance le long des barrages. Ces trous sont des fosses rectangulaires, plus ou moins profondes, selon l'âge des criquets, sur le bord desquelles on adapte des feuilles de zinc de 25 centimètres de largeur, et qu'on assujettit à l'aide de courts piquets passant par des trous forés d'avance; ces feuilles, qui doivent être bien nettoyées en dessus pour offrir des surfaces polies, non seulement sont inclinées en dedans pour favoriser le glissement des criquets, mais encore sont disposées de façon à dominer les fosses afin d'en empêcher les prisonniers d'user de leur agilité pour s'échapper d'un bond rapide. Les fosses à moitié remplies, un ou deux Arabes s'y jettent et de leurs pieds nus écrasent avec rage les infortunés criquets, en les vouant au nom d'Allah à toutes les malédictions; les ravageurs d'hier ne seront bientôt plus qu'une boue hideuse, exhalant une odeur nauséabonde que la putréfaction rendra demain intolérable.

VI

En attendant le jour ardemment souhaité où se découvrirait le moyen de préserver l'Algérie du fléau, sinon entièrement, du moins d'en atténuer la violence, chacun s'ingéniait à utiliser soit comme engrais, appât de pêche ou produit alimentaire, les néfastes insectes.

J'ai goûté plusieurs fois, aux Philippines, à une friture de belles sauterelles, friture fortement épicée, et je n'en ressentis ni dégoût ni déplaisir. On a voulu souvent me persuader que je devais y avoir trouvé une saveur de crevettes, mais je n'ai pu y consentir. Leurs vols sont nombreux dans l'archipel en question, et beaucoup d'indigènes les utilisent en les mangeant. Dans l'extrême sud de l'Algérie, les indigènes en usent aussi comme d'alimens. Aux alentours de Touggourt, chaque tente, chaque

maison fait sa provision évaluée en moyenne à une charge et demie par tente; on estime à 60 charges de chameau, soit 9 000 kilogrammes, les quantités qui entrent journellement dans les ksours de l'Oued Souf. Les acridiens constituent la grande ressource des gens pauvres. Pour les conserver, ils les font cuire d'abord dans l'eau salée, de la même façon que nous préparons les crevettes, puis ils les sèchent au soleil. Ils en ramassent et préparent des quantités si considérables que, non contens d'assurer leurs approvisionnement, ils en font un article de négoce: c'est ainsi qu'ils les vendent sur les marchés de Touggourt, de Témacin et des villages voisins. Je regrette que, pendant mon passage à Kairouan et à Biskra, l'on ne m'ait pas présenté une de ces conserves, d'abord comme variété dans l'ordinaire, puis pour me confirmer ou changer l'idée que je m'en étais faite.

Il est intéressant de constater que, de nos jours, il subsiste encore, dans les régions sud de l'Algérie, une coutume qui remonte à la plus haute antiquité et qui s'est transmise, à travers les âges, chez les habitans du désert. Strabon, qui écrivait au commencement de notre ère, rapporte que dans les contrées sahariennes auxquelles correspond en partie notre extrême sud algérien et tunisien, au voisinage des Strutophages — mangeurs d'autruches — habitent les « Acridophages qui vivent des sauterelles que les vents du sud-ouest et de l'ouest, toujours très forts au printemps dans ces régions, emportent et chassent vers leur pays »; et plus loin il ajoute: « Après qu'on les a ramassés, on les écrase, on les pile dans la saumure pour en faire des espèces de gâteaux qui forment le fond de la nourriture des Acridophages. »

Est-ce en lisant Strabon qu'il vint à l'idée de M. Morvan, de Douarnenez, ancien médecin de la marine, de substituer la sauterelle salée à la rogue de Norvège dont les pêcheurs de la Manche et de l'Océan font usage? Un essai fut aussitôt tenté sur une petite échelle, essai qui, d'après les rapports, ne donna pas d'excellens résultats. Il fallait lutter contre la tradition et l'on avait contre soi de sérieuses objections économiques. Au dire des pêcheurs, la sardine ne « lève » bien qu'avec la rogue de morue, et, d'autre part, le prix des récipiens et leurs frais de transport de l'intérieur de l'Afrique jusqu'aux côtes de Bretagne, grevaient la marchandise de charges trop lourdes. M. le docteur Morvan pria le ministre de la marine de lui faire un second envoi *gratuit*. Il lui fut répondu que, si l'appât nouveau pouvait remplacer avec avantage la rogue norvégienne, c'était à l'industrie privée de rechercher les moyens de se le procurer par une voie économique. Le général Chanzy, alors gouverneur général de l'Algérie, fit en outre remarquer à M. Morvan qu'il n'était pas toujours facile

— fort heureusement — de se procurer d'une manière périodique, à époque fixe, des quantités importantes de sauterelles. Les invasions de ces insectes n'ont pas lieu tous les ans, et, pour en obtenir, il devait traiter avec des commerçans indigènes de l'extrême sud. C'était une question qui demandait à être réglée sur place par les intéressés eux-mêmes, et à laquelle l'État ne devait qu'un secours moral.

Pouvait-on utiliser les sauterelles ou criquets comme engrais? Cela est certain, si l'on s'en rapporte aux analyses faites par les chimistes, Lallemand, docteur Jaillard, Müntz, Dugast, Dessoliers, etc.; en effet toutes ces analyses révèlent la présence d'une notable proportion d'azote et de quantités très sensibles d'acide phosphorique et de potasse (à l'état sec, 11 à 12 pour 100 d'azote; 1,70 à 2 pour 100 d'acide phosphorique). M. Dessoliers, joignant la théorie à la pratique, a expérimenté dans sa propriété de Ténès soit les sauterelles desséchées seules, soit des mélanges de sauterelles et de superphosphates qui lui ont donné, comparativement aux champs voisins cultivés sans engrais, des accroissemens de récolte de céréales très importans. S'il ne peut y avoir de doute sur les bons effets obtenus par l'emploi des sauterelles comme produit fertilisant, il y a des considérations d'ordre économique qui en restreignent l'usage. Heureusement pour l'Algérie, il n'y a pas d'invasions régulières qui puissent fournir à point nommé la matière première, et d'autre part, si l'on donne une valeur aux sauterelles, on sera bien obligé de les payer; il faudra ensuite tenir compte des frais de manutention et de transport; de telle sorte que, tout compte fait, ce nouvel engrais pourrait bien coûter autant, si ce n'est plus, que celui fourni par l'industrie.

VII

Les acridiens ne pouvaient échapper à cette loi générale qui veut que tout être vivant, le plus gros comme le plus infime, ait son parasite. Celui des sauterelles ne se borne pas toujours à tirer de sa victime une substance qui le nourrisse, il cause ordinairement la mort de celui qui longtemps l'a fait vivre. Les sauterelles ont plusieurs de ces parasites mortels, et il est permis de regretter qu'elles n'en aient pas un plus grand nombre. Ce sera grâce aux patientes recherches de M. Künckel que nous pourrons citer ceux qui, indépendamment des alouettes et des étourneaux, — grands destructeurs des œufs des stauronotes marocains, — diminuent le nombre des ennemis les plus acharnés de l'agriculture algérienne.

En 1891, le naturaliste s'attacha à rechercher si les saute-

relles, hôtes de l'Algérie, n'étaient pas atteintes par une affection due à des champignons parasites. A Biskra, il recueillit un grand nombre de criquets pèlerins des deux sexes. Ces insectes étaient parfaitement sains; au fur et à mesure des appariemens, les couples étaient isolés. Quelques cas d'affection cryptogamique se manifestèrent dans ceux qui étaient réunis en groupe; mais la mortalité fut insignifiante, la contamination de proche en proche paraissant très difficile. Le mâle d'un couple mourut portant des signes d'infection; sa femelle fut associée à un autre mâle, s'accoupla, fit une première ponte, une seconde six jours après et mourut. Son second mâle passa lui aussi quelque temps après de vie à trépas sans avoir manifesté de signes d'infection. En résumé, les acridiens, s'ils trouvent parfois, à l'état libre, les conditions favorables au développement des champignons parasites, n'en paraissent guère incommodés, car ils continuent à s'apparier et à pondre; l'on peut même dire que la maladie cryptogamique ne se montre que sur un certain nombre d'individus arrivés au terme de leur existence.

Des agronomes avaient pensé que l'on pouvait cultiver artificiellement ces cryptogames pour en recueillir les spores que l'on aurait ensuite semées à la volée sur les jeunes acridiens pour les contaminer; ils avaient fondé de grandes espérances sur ce procédé de destruction tout scientifique; mais des observations précédentes aussi bien que des études du docteur Trabut et du professeur Giard une conséquence se dégage. En admettant, par hypothèse, que les expérimentateurs aient pu se procurer l'immense quantité de spores nécessaires, en admettant encore qu'ils aient réussi à infester les sauterelles dès leur naissance, ils ne leur auraient inoculé qu'une maladie bénigne, incapable de les empêcher de commettre leurs déprédations et de procréer de nombreuses générations.

Nos savans devront remettre le problème à l'étude pour lui trouver une solution pratique.

L'étude des mœurs des cantharides démontre que certains insectes de ce groupe accomplissent les premiers stades de leur existence dans les coques ovigères des sauterelles. M. Künckel a constaté que les larves des mylabres, proches parens des cantharides, vivaient dans les coques ovigères des sauterelles et se nourrissaient de leurs œufs. Mais sa découverte a une portée plus générale; depuis les belles études de J. H. Fabre, d'Avignon, on admettait que tous les vésicans ne se métamorphosaient, comme la majorité des insectes, qu'après avoir passé par certaines phases évolutives qui les ramenaient à des formes antérieures : ils subissaient ce que l'on a appelé des hypermétamor-

phoses. Notre naturaliste a fourni la preuve que les cantharides sans exception étaient soumises à la loi générale; leur évolution s'effectue seulement avec un temps d'arrêt pendant lequel elles s'enkystent comme le font nombre d'insectes.

Dans l'être enkysté, le développement s'arrête, la vie demeure latente, jusqu'à ce que les milieux extérieurs redeviennent favorables, et l'évolution normale s'achève alors sans discontinuité. Les cantharides à une époque de leur existence tombent dans un sommeil léthargique, et abritées sous une ou plusieurs peaux de larve qu'elles n'ont pas rejetées par la mue, elles traversent parfois plusieurs étés et plusieurs hivers, passant, suivant l'expression de l'auteur, par l'état d'*hypnodie*, sans que les tissus se modifient; puis, sous d'heureuses influences, ces tissus reprennent leur activité et se transforment rapidement en nymphe et en insecte adulte à la façon de tous les coléoptères.

Le phénomène de l'hypermétamorphose n'existe donc pas : ainsi tombe la légende accréditée depuis quarante ans. La science, elle aussi, passe par des périodes de repos suivies de rapides transformations. Les opinions se modifient, et la vérité d'hier devient erreur aujourd'hui.

Dans les coques ovigères des sauterelles, le naturaliste a trouvé des larves qui devaient donner naissance à d'autres insectes destructeurs, les bombylides. Ce sont ces parasites qui jouent le rôle le plus important dans la mortalité des acridiens à évolution lente ; dans beaucoup de gisemens, leurs larves ont débarrassé de leurs œufs 15, 20, 30, 50 et jusqu'à 80 pour 100 des coques ovigères. Il ressort d'observations méthodiques ce fait important, c'est que la proportion des parasites est bien plus considérable dans les gisemens situés dans le Tell (38 pour 100 en moyenne) que dans ceux des Hauts-Plateaux (8 pour 100). Cela permet de comprendre pourquoi le Tell est la région temporaire de séjour des stauronotes marocains; pourquoi, au contraire, les Hauts-Plateaux sont la *région permanente* d'habitat de ces sauterelles.

Ce sont les *Anthrax fenestrata* du groupe des bombylides qui vivent ainsi aux dépens des acridiens. La nature les a douées d'une armature faite de pointes et d'épines qui donnent à l'animal toute facilité pour triompher des obstacles qui s'opposent à sa sortie des coques ovigères.

Voici la façon singulière, mais toute naturelle dont opère la nymphe de l'*Anthrax fenestrata* lorsqu'elle s'est transformée dans une coque à œufs de sauterelle. Le moment venu, secondée par les soies qu'elle porte sur les côtés du corps, elle grimpe le long des parois à la façon d'un ramoneur ; lorsque sa tête vient

heurter la fermeture de la coque ovigère, elle s'arc-boute et, solidement fixée par les deux pointes terminales de l'abdomen et par ses huit rangées d'épines, elle imprime, à l'aide de ses muscles du thorax, un très rapide mouvement de va-et-vient à sa région céphalothoracique. Ses outils entrent en jeu; les deux longues pointes frontales entament d'abord l'obstacle, les quatre longues pointes oculaires l'attaquent ensuite; les trois petites pointes de la face le râpent à leur tour, et, pour conclure, de faibles mouvemens permettent à ces dernières d'arrondir l'orifice du trou de sortie.

On a constaté qu'une nymphe d'anthrax peut percer, dans une feuille de papier en la pulvérisant, des trous ronds sans trace de bavure. Arrivée à la lumière, elle perd complètement sa motilité si puissante quand elle est prisonnière, et, quelques jours après, donne naissance à l'insecte adulte.

L'innombrable famille des muscides fournit son contingent d'ennemis. Des mouches s'attaquent les unes aux insectes eux-mêmes, les autres aux œufs qu'ils déposent dans le sol; non contentes de jouer un rôle bienfaisant en contribuant pour une large part à arrêter la multiplication des acridiens, elles offrent des particularités biologiques et des attributions physiologiques que nous ne pouvons que résumer.

Lors de la grande invasion des criquets pèlerins en 1866, l'existence de larves de mouches dans un certain nombre de ces insectes fut si considérable, que le général de division commandant la province d'Alger, de Wimpffen, crut devoir en faire la remarque par dépêche au gouverneur de l'Algérie, maréchal de Mac-Mahon. En 1889 et 1890, partout où les bandes de criquets marocains échappaient à la destruction, on remarquait que de nombreux individus se traînaient au milieu des chaumes sans avoir pu suivre leurs compagnons dont les vols parcouraient l'espace. Ils étaient infectés d'une ou de plusieurs larves de la *Sarcophaga clatharata*, une mouche fort répandue en Algérie.

Les mœurs de mouches devenues adultes méritent d'être connues. Vivipares, elles suivent les bandes de criquets en les harcelant sans cesse. Pourquoi? Si on s'arme de patience, on peut parfois surprendre une femelle introduisant son oviducte recourbé dans le dos de la victime qu'elle a choisie pour y déposer une petite larve aux anneaux postérieurs armés d'une rangée de spinules, qui saura s'ouvrir une voie pour pénétrer dans le corps de l'insecte devant lui fournir le gîte et le couvert. Le dépôt de cette larve, dans le corps d'une sauterelle marocaine, suffit pour supprimer en elle la locomotion aérienne et les facultés génésiques. Lorsque nous aurons dit quelques mots d'une élégante

petite mouche cendrée du nom d'*Anthomya Cana*, une espèce en quelque sorte retrouvée, nous en aurons fini avec la série des diptères parasites des acridiens. Quelques-uns de nos lecteurs, le plus grand nombre sans doute, la trouvent déjà beaucoup trop longue, mais il n'en sera pas ainsi des colons algériens qui voient dans ces insectes minuscules, protecteurs de leurs moissons futures, un secours en quelque sorte providentiel.

Cette anthomye joue en Algérie un rôle de quelque importance dans la destruction des œufs de sauterelles. Elle est remplacée aux États-Unis par une espèce connue sous le nom d'*Anthomya augustifrons*. Elle détruisit dans le Missouri, le Kansas et autres États, dix pour cent et au delà de l'acridien ravageur, le *Caloptenus spretus* (1).

Lors des invasions de 1891, 1892 et 1893, la présence de larves fut signalée sur une foule de points; dans les trois départemens algériens, on en vit pulluler là où se trouvaient des pontes de criquets pèlerins; devenues fortes, elles labourèrent en tous sens certains gisemens d'œufs et en détruisirent jusqu'à 50, 75 et 100 pour 100. De leur éclosion, naquirent des mouches de la taille de la mouche commune, celle qu'on appelle l'*Idia lunata*.

Ces mouches suivent les vols des criquets pèlerins et lorsque les acridiens atterrissent pour s'accoupler et pondre, elles voltigent autour d'eux et se posent sur les mottes de terre avoisinantes. Si l'on regarde attentivement, on est tout étonné de les voir surgir tout à coup là où leur présence n'était pas supposable, et l'on est encore plus surpris de les voir sortir des fissures du sol. Fouillant la terre, on met à découvert les grappes d'œufs des criquets, et sur ces œufs, la loupe aidant, on trouve des œufs minuscules que la forme et la structure feront reconnaître pour des œufs de mouches.

Les *Idia* sont capables de pénétrer dans les terres fortes pour y stériliser les œufs des sauterelles, mais elles sont impuissantes à travers les sols légers et sablonneux; d'où deux déductions importantes. Si les *Idia* peuvent détruire totalement les pontes des criquets pèlerins déposées dans les terres fortes, elles ne s'attaquent jamais à celles enfouies dans les sables; cela explique le choix que l'*Acridium peregrinum* fait, pour y effectuer le dépôt de ses œufs, des terrains légers et frais : lits de rivières, et dunes des bords de la mer. D'autre part, le parasitisme exerçant sa puissance sur les pontes confiées aux terres fortes qui sont cultivées de préférence, il y a le plus grand intérêt à surveiller les gise-

(1) *First annual Report of the United States entomological Commission for the year* 1877, *relating to the Rocky Mountain Locust.* Washington, 1878.

mens d'œufs situés sur les terrains sablonneux, généralement abandonnés et qui laissent surgir de redoutables armées de sauterelles.

Mais ce n'est pas seulement certaine catégorie de terrains qu'il faut surveiller ; toutes les terres doivent être soumises à une minutieuse inspection, car cette inspection doit servir à dresser ce que M. Künckel, qui en est l'inspirateur, appelle les cartes de prévision. Ces cartes donnent au gouvernement algérien, comme à celui de la métropole, le moyen de connaître par avance si l'Algérie est oui ou non sous la menace d'une invasion, d'en apprécier l'importance et de prescrire les moyens de destruction. Elles servent encore à justifier ou à repousser les demandes de secours devenues malheureusement très fréquentes en Algérie.

On estime que l'on a mis à mort, dans la seule campagne 1887-1888, 1 200 milliards d'acridiens, et c'est encore par milliards qu'on les a détruits de 1889 à 1893. Quelles multitudes ne détruirait-on pas, si — ce qu'à Dieu ne plaise — une nouvelle invasion se produisait, maintenant qu'on est pourvu d'un nombreux outillage et qu'on sait utiliser d'excellens procédés de destruction. En 1888 et 1889, 6000 appareils cypriotes perfectionnés de 50 mètres chacun, en toile de cretonne, ont été mis en adjudication par le gouvernement, livrés et répartis. Le service des forêts algériennes a fourni plus de 100 000 piquets de chêne pour la pose des barrages ; l'industrie privée a livré 6 000 masses d'acier pour enfoncer ces piquets, 400 000 mètres de cordes pour les relier entre eux et y suspendre les toiles ; elle a encore fourni 60 000 feuilles de zinc pour garnir les fosses, sans compter un nombre considérable de *melhafas*, des approvisionnemens de branches ou de battes en alfa tressé pouvant écraser les criquets naissans et, enfin, des matières combustibles devant servir à les incinérer.

Aujourd'hui la colonie africaine, pourvue de 12 à 15 000 appareils avec tous leurs accessoires, peut donc se défendre scientifiquement et méthodiquement. En sus de l'aide que la troupe peut lui fournir, elle possède tous les moyens possibles de combattre avec succès un fléau dont la disparition sera, à tous les points de vue, un grand bienfait.

EDMOND PLAUCHUT.

POÉSIE

A SAINTE MADELEINE

O blonde Madeleine, heureuse fiancée,
Qui tenez en vos mains le bouquet toujours vert,
Pensez-vous à ce monde où votre âme blessée,
Tourterelle légère et tendre, a tant souffert?

Du haut du paradis qu'embaume votre grâce,
Parmi les harpes d'or des séraphins charmés,
Avez-vous un regard pour la honte qui passe?
Entendez-vous encor le cri des opprimés?

Avez-vous oublié la foule méprisante,
Les cœurs toujours fermés, la bouche qui maudit?
Vous souvient-il encor de l'heure agonisante
Où vous avez prié sans qu'on vous répondît?

Ah! Notre pauvre terre! Elle est bien toujours telle
Que vous l'avez quittée au jour du grand pardon.
Si l'homme doit mourir, la haine est immortelle.
C'est la même misère et le même abandon.

Regardez-les plutôt, ces sages au front blême.
Les voilà bien, tous ceux qu'effaraient vos seins nus.
Mêmes gestes, mêmes hoquets, même anathème.
Ces maîtres sans pitié, vous les avez connus.

Ils disent : « Je suis grand. Il faut qu'on me révère. »
Et leurs pieds orgueilleux foulent le genre humain.
Ils disent : « Je suis pur ; j'ai droit d'être sévère. »
Qu'un mendiant s'approche, ils referment la main.

L'odeur de ses haillons troués les importune.
Ils ne voient pas en lui Jésus-Christ haletant.
Sans doute que le vice a fait son infortune.
S'il peinait davantage, il serait mieux portant...

Ah ! qui voudrait savoir de quelle pourriture
Est fait l'être jaloux qui le tient enchaîné ?
Les sépulcres blanchis dont parle l'Écriture
Marchent encor parmi le peuple prosterné.

Et nous qui restons droits devant l'idole infâme
Et ne fléchissons pas volontiers les genoux,
Sommes-nous donc si fiers en regardant notre âme ?
Se pourrait-il qu'un Dieu se réfléchît en nous ?

Comme l'agneau perdu qui laisse de sa laine
Aux ronces de la route, aux épines des bois,
Nous courons, au hasard, où le vent nous entraîne ;
La vie, ainsi que l'eau, nous coule entre les doigts.

Nous aimons à parler d'art et de poésie,
Et leur pâle soleil nous enchante un instant.
Mais quel guide peu sûr que notre fantaisie !
Et le temps va toujours, et la mort nous attend.

Parfois, nous semble-t-il, un reflet de l'Aurore
Illumine la lande où nous allons rêver.
Mais ce jour incertain, qu'il est timide encore !
Que l'aube de nos cœurs est lente à se lever !

Nous sommes le tombeau que recouvre la mousse,
La mer de sable où le bon grain ne peut germer,
L'implacable désert où nulle fleur ne pousse,
Hélas ! Et nous mourons de ne pouvoir aimer !

O sœur des pauvres gens qu'a ballottés l'orage,
Vous qui savez le poids de l'humaine douleur,
Vous, toute frissonnante en face de l'outrage!
Comme l'oiseau captif aux mains de l'oiseleur,

Madeleine au front blanc, Madeleine au cœur tendre,
Qui trônez aujourd'hui dans le ciel azuré,
Soufflez sur ce néant, éveillez cette cendre,
Touchez du doigt ces yeux qui n'ont jamais pleuré.

Le spectre qui nous hante était à votre porte.
Les rêves de nos nuits, vous les aviez souvent,
Et vous étiez aussi comme la feuille morte
Que tour à tour apporte ou remporte le vent.

On a craché sur vous, on vous a souffletée.
Sous un ciel toujours sourd vous erriez sans abri.
Mais une larme tombe, et soudain rachetée,
Au jardin de l'Époux vous avez refleuri.

Oh! S'il reste un peu d'huile à la lampe d'argile,
Si le figuier séché doit reverdir un jour,
Délices du ciel bleu, rose de l'Évangile,
Heureuse Madeleine, apprenez-nous l'amour!

GABRIEL VICAIRE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA FAMILLE DE MONTAIGNE

Il y a de très grands écrivains, qu'on a lus, qu'on ne cesse pas d'admirer, auxquels on revient à l'occasion, dont on commente la pensée quand le moment s'en présente, mais dont l'œuvre vous reste comme extérieure. D'autres, qui peut-être ont moins de puissance, ont un charme qui s'insinue, en sorte que désormais et pour toujours on sent leur pensée vivre au plus intime de soi. Montaigne est l'un de ces charmeurs, et le premier d'eux tous. Pour s'être une fois prêté à la séduction de son esprit, on en devient le prisonnier. Parmi ces fidèles qu'il a captivés, on compte peu de femmes ; car pour être aimé des femmes il ne suffit pas d'en avoir médit : il y faut encore la manière. Les jeunes gens non plus ne fréquentent guère chez lui. Mais ceux qui sont engagés déjà sur l'autre versant de la vie, qui ont éprouvé la vanité de beaucoup de choses et ne veulent plus être dupes, qui s'approchent du terme sans illusions comme sans colère, sans appréhension tragique et sans un attachement assez ferme aux suprêmes espérances, ceux-là trouvent dans la sagesse de l'auteur des *Essais* le modèle dont leurs yeux ne se détournent plus. Nous trouvons un témoignage de cette sorte d'attrait dans le livre que M. Stapfer vient de publier sous ce titre : *la Famille et les amis de Montaigne* (1). S'étant fait, voilà deux ans, le biographe de Montaigne, M. Stapfer n'a pu se résoudre à prendre congé de lui. Faute de pouvoir s'éloigner définitivement du sujet, il a trouvé ce biais d'y revenir dans des « causeries

(1) *La Famille et les amis de Montaigne*, par M. Paul Stapfer. 1 vol. in-12, chez Hachette. — Cf., pour le texte de Montaigne, l'édition Courbet et Royer, 4 vol. in-8°, chez Lemerre.

autour du sujet. » Ce sont des causeries en effet autour d'un sujet et autour de tous les sujets, ingénieuses, et paradoxales de propos délibéré. L'auteur nous expose sa méthode : « c'est de scandaliser l'innocence, d'inquiéter la foi, de troubler la paix des esprits et de leur faire un peu violence afin de les forcer à la réflexion et au doute, discourant à tort et à travers, de tout et du reste. » Cette méthode, en tant qu'elle s'applique à l'enseignement, pourrait bien n'être pas la meilleure. Mais sans doute il n'y faut voir qu'un hommage de plus rendu à l'esprit de Montaigne.

La famille de Montaigne, c'est d'abord sa « maison », et ce sont ceux qu'il appelle ses ancêtres. Le premier en date de ces ancêtres vendait du poisson salé rue de la Rousselle, à Bordeaux. Il en vendit tant et si bien qu'il put acheter le 10 octobre 1477 les maisons nobles de Montaigne et de Belbeys en la châtellenie de Montravel, avec les vignes, bois, terres, prés et moulins y attenant. Cela permit plus tard à son arrière-petit-fils d'oublier son nom patronymique et roturier d'Eyquem et de peindre dans la chapelle de son château de superbes armoiries en couleurs jaune et noir : « Je porte d'azur semé de trèfles d'or, à une patte de lion de même, armée de gueules, mise en fasce, etc. » Ce philosophe était d'une vanité puérile. Ce n'est pas, quoi qu'on en dise, ce qui nous le fait aimer. — Le père de Montaigne était un homme de grand mérite, esprit original et cerveau à idées ; son fils lui doit beaucoup et n'a pas manqué de le reconnaître. En revanche il ne nous a jamais parlé de sa mère, qui pourtant lui a survécu. Cette mère était d'origine juive ; un frère et une sœur de Montaigne furent protestans. C'est un trait à retenir que le moraliste ait trouvé dans l'intérieur même de sa famille, avec le spectacle de la diversité des religions, le conseil de la tolérance. Il se maria, l'heure venue, sans enthousiasme mais avec conviction. Il pensait que le mariage est la maîtresse pièce de l'ordre social, et qu'il convient, là comme ailleurs, de se conformer à l'usage. On se marie non pour soi, mais pour sa postérité, pour sa famille ; et le mariage est, tout compte fait, une condition supportable, pourvu que l'amour en soit banni. Montaigne perdit des enfans en bas âge et n'éleva qu'une fille : Léonor. Elle semble n'avoir eu qu'un médiocre souci de la gloire paternelle et n'a guère de titres à notre souvenir. La fille d'alliance de Montaigne a fait tort à sa fille selon la nature.

Par eux-mêmes ces comparses ne nous intéressent pas ; c'est Montaigne que nous voulons retrouver dans ses rapports avec eux. C'est bien à lui en effet que M. Stapfer nous ramène sans cesse ; et son livre n'est pas si librement composé qu'il n'y circule une idée générale. M. Stapfer s'est efforcé, sinon de détruire, au moins de reviser la légende qui fait de Montaigne un égoïste. C'est une thèse qui peut

se soutenir, bien entendu, mais qui a chance en outre d'être voisine de la vérité. Regardons-y à notre tour. Montaigne a parlé maintes fois de son père avec la tendresse la plus respectueuse et la reconnaissance la plus émue. S'il ne nous a rien dit de sa mère, on peut le regretter sans aller jusqu'à voir dans ce silence la preuve d'une exceptionnelle sécheresse de cœur; c'est qu'il n'attribuait que peu de part à l'influence de la femme dans la formation intellectuelle et morale de l'homme, étant d'avis « qu'une femme est assez savante quand elle sait mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari. » Pour ce qui est de la fidélité conjugale, il ne se pique pas de l'avoir toujours observée; ou plutôt il tient à ce que nous sachions le contraire. Cela ne l'a pas empêché d'être un bon mari. Il savait gré à Mlle de Montaigne d'être une ménagère entendue et une bonne femme. « Il n'en est pas à douzaines, comme chacun sait, et notamment aux devoirs de mariage. » Il a eu pour elle mieux que de l'estime. Il lui donne le titre d'être sa meilleure amie, lui qui entendait plus qu'aucun autre à ce nom d'ami. Et quand il nous peint cette douce société de vie qu'est le mariage fondé sur l'amitié, nous pouvons croire que cette fois encore c'est son histoire qu'il nous conte. La façon dont il nous dit qu'il a perdu en nourrice deux enfans ou trois, sans se bien souvenir du nombre, ne laisse pas que de nous choquer; mais c'est que la fibre paternelle est devenue chez nous extraordinairement sensible, sans d'ailleurs qu'il soit prouvé par là que les parens d'aujourd'hui fassent leur métier beaucoup mieux que ceux d'autrefois. Montaigne ne s'est pas désintéressé de l'éducation de sa fille; il y a appliqué les mêmes principes de douceur dont il avait lui-même éprouvé le bienfait. Enfin on a tout dit sur son amitié pour la Boëtie; et ce pouvoir de mourir à soi-même pour vivre en autrui n'est certes pas d'un égoïste. Il reste cette affaire de la peste de Bordeaux; Montaigne se trouvait hors de la ville, en bon air; il jugea inutile de rejoindre son poste et de s'exposer à la contagion. Nous n'avons garde de l'en excuser. Encore est-il juste de tenir compte de la différence des temps; ce qui d'après nos idées actuelles passerait pour trahison n'étonna ni ne scandalisa personne. Le contraire eût été tenu pour marque d'héroïsme. Montaigne ne se donne pas pour un héros : « En quelque manière qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, fust-ce sous la peau d'un veau, je ne suis pas homme qui y reculast. » Cette attitude évidemment n'est pas la plus relevée qui se puisse concevoir. Mais la peur des coups est à l'homme un instinct naturel. Montaigne ne prétend pas être au-dessus de la moyenne. De même qu'on lui ferait trop d'honneur en lui attribuant le mérite, dont au surplus il ne se souciait pas, d'une extrême sensibilité, de même il n'a guère dépassé la mesure au delà de laquelle l'égoïsme devient un défaut qu'on remarque.

Que Montaigne ait été un bon fils et un père attentif, cela certes ne nous est pas indifférent. Mais il y a une question singulièrement plus intéressante et d'une tout autre portée : c'est celle de l'égoïsme intellectuel de Montaigne. L'auteur des *Essais* se prend lui-même pour le sujet de son livre. Il se met en scène ; il se raconte au public. Il étale ce moi haïssable. Jansénistes et prédicateurs le lui ont au XVIIe siècle durement reproché. « Le sot projet qu'il a de se peindre ! » s'écrie Pascal. Et les auteurs de la *Logique de Port-Royal :* « Un des caractères les plus indignes d'un honnête homme est celui que Montaigne a affecté, de n'entretenir ses lecteurs que de ses humeurs, de ses inclinations, de ses fantaisies, de ses maladies, de ses vertus et de ses vices... il ne naît que d'un défaut de jugement, aussi bien que d'un violent amour de soi-même. » L'exemple de Montaigne a été abondamment suivi. Notre littérature a été comme inondée par le débordement des confessions, mémoires intimes, souvenirs personnels, et autres produits de l'outrecuidance et de la sottise. La responsabilité n'en remonte-t-elle pas jusqu'à notre moraliste? et n'a-t-il pas par avance autorisé de son nom ceux qui, avec moins de grâce et de légèreté, ont fait une œuvre au fond pareille à la sienne?... C'est l'une des questions qui se posent à propos de Montaigne, et c'est le reproche dont on peut — en partie du moins — le justifier.

Je n'oublie pas que Montaigne au cours de son livre nous donne sur lui-même des détails que nous ne lui demandions pas, que nous nous serions très bien passés de connaître, ou que peut-être nous aimerions à ignorer. Il nous fournit sur ses facultés, sur ses goûts, sur ses talens d'homme d'intérieur et ses talens de société les renseignemens les plus inutiles; c'est par exemple qu'il a la mémoire courte et la vue longue, qu'il est inapte au ménage, ne sait compter « ny à get ny à plume » et ne fait pas la différence « d'entre les choux et les laictues de son jardin », ou encore qu'il trouve le jeu d'échecs trop difficile et n'aime pas à perdre aux cartes. Il nous dit comment il règle sa dépense et aussi ce qu'il aime chez ses maîtresses et comment il se conduit avec les femmes. Nous savons par lui qu'il est d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, qu'il a l'oreille petite, la barbe épaisse et brune, couleur d'écorce de châtaigne, les mains gourdes et les jambes velues, une peau qui de soi n'avait pas de senteur, mais à laquelle toutes les odeurs s'attachaient de la façon parfois la plus compromettante. Par lui toujours nous sommes informés qu'il a perdu une dent passé cinquante ans, qu'il aime le poisson, qu'il boit un grand coup à la fin du repas, qu'il ne peut supporter d'aller en voiture, qu'il est sujet au soulèvement d'estomac et toutefois qu'il n'a pas voulu pour remédier à cet inconvénient qu'on lui sanglât le bas du ventre. Il nous instruit de ses digestions et de ses coliques. « Il a vraiment eu

raison, dit Mlle de Gournay, de montrer comme il se gouvernait en l'amour, au devis, à la table, voire à la garde-robe... » Cette vieille demoiselle était d'une intrépidité que nous admirons sans pouvoir la partager ; nous nous refusons à la suivre jusque-là. Du moins, Montaigne n'a-t-il pas cherché à se faire gloire du cynisme de certains aveux. Ses confidences partent non de forfanterie mais plutôt de naïveté. Il se peut qu'ayant formé le projet de se peindre, il ne se soit pas cru en droit d'effacer complètement du portrait les traces de la commune misère. Prenons garde aussi que notre badauderie s'amuse de ces menus détails autant que s'y complaît la vanité de l'auteur. Il ne faut pas qu'ils nous donnent le change et nous empêchent d'apercevoir le véritable dessein de Montaigne.

Celui-ci a bien prévu les objections qu'on ne manquerait pas de lui faire et que peut-être lui ferait-on avec quelque apparence de raison. « La coutume a fait le parler de soy vicieux, et le prohibe obstinément, en hayne de la ventance qui semble tousjours estre attachée aux propres témoignages. » Et ailleurs : « De samuser à soy il leur semble que c'est se plaire en soy, de se hanter et prattiquer que c'est se trop chérir. » Pourquoi est-ce qu'il s'expose à ce reproche sinon parce qu'il a conscience à part lui de ne pas céder uniquement au plaisir mesquin et par trop indigne d'un homme d'esprit de se donner en spectacle et d'occuper la scène ? Il se rend compte qu'il fait une œuvre nouvelle : « C'est le seul livre au monde de son espèce et d'un dessein farouche et extravagant. » Pourquoi est-ce qu'il y persévère et qu'il la mène à bout, sinon parce qu'il s'assure que l'extravagance en sera rachetée par le profit solide qu'il en retirera ?

En fait, l'un des traits qui caractérisent le mieux Montaigne, c'est sa curiosité de l'âme humaine. Il se peut bien qu'il se soit refusé à s'embarrasser de questions qui d'après lui dépassent la portée de notre raison et dont la recherche stérile, condamnée par avance à ne pas aboutir, ne peut nous apporter que trouble et que déceptions. Il n'en est que plus soucieux d'explorer en tous sens le champ laissé à notre connaissance. Qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce que l'âme considérée dans son essence ? Quelle destinée l'attend au lendemain de la mort ? C'est affaire aux théologiens de nous le dire et il est prudent de s'en remettre de ces matières à l'autorité de l'Église. Mais nous vivons et nous mourrons ; nous sommes en rapport avec les hommes et en contact avec les choses ; nous sommes aux prises avec la souffrance, en butte aux hasards de la fortune, et nous voulons être heureux. Comment est-ce que les hommes se comportent en présence des accidens qui forment la trame de la vie humaine, depuis qu'il y a une humanité, dans tous les temps et dans tous les pays ? Quelle est la formule la plus approchante du bonheur et quel est le plus sûr moyen pour arriver

sans secousse au moment qui décide lui seul de tout? A tous ces problèmes de la vie pratique nul n'a cherché la réponse avec plus d'ardeur et de patience que Montaigne. Il s'est adressé à tous ceux qui pouvaient lui apporter quelque utile renseignement, il a varié et multiplié l'information. Il interroge ceux que le hasard met sur sa route et fait parler ceux qui passent près de son château. Il a chez lui un homme qui a demeuré dans la *France antartique*, et par son intermédiaire il lie conversation avec plusieurs matelots et marchands qui l'avaient accompagné dans ce voyage. Ce lui est un moyen de s'enquérir des coutumes de pays que nous tenons pour barbares et de les comparer avec les nôtres. Y a-t-il dans le voisinage quelque phénomène autour duquel s'attroupent les badauds? il suit la foule. Il recueille les anecdotes qui courent le pays, et dans le récit qu'on lui en fait tâche à démêler quelque signification morale. C'est le même soin qui le guide à travers ses lectures. De là vient son goût pour les historiens et pour ceux-là surtout qui, tels qu'un Plutarque, se sont attachés moins à reproduire l'appareil extérieur des événemens et à décrire le décor, qu'à enregistrer ces traits par où se découvre l'intérieur de l'homme. « Les historiens sont ma droitte bale : car ils sont plaisans et aysés; et quant et quant l'homme en général de qui je cherche la connaissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul autre lieu. » La connaissance de l'homme en général, tel est bien en effet le but qu'il s'est proposé. Et celui qui nous confesse qu'il n'a que lui pour visée à ses pensées, est le même qui définit avec précision et d'un mot le sujet de son étude. Ce sujet, c'est l'homme.

Mais les rapports des historiens, les récits des voyageurs, les dépositions des témoins, ce ne sont pour qui veut connaître l'homme que de bien insuffisantes ressources. Tous les jugemens qui se font des apparences externes sont merveilleusement incertains et douteux. Nous nous formons une opinion sur un homme d'après quelques traits que nous connaissons de sa vie; nous introduisons dans cette vie une unité factice et qui n'existe que dans notre esprit; nous faisons dépendre toutes ses actions de quelques principes, toujours les mêmes, et de deux ou trois facultés dominantes; mais au contraire c'est la loi de notre nature d'être ondoyante et diverse, et d'offrir des aspects toujours différens. « Pour juger d'un homme, il faut suivre longuement et curieusement sa trace. » Cela ne suffit pas et encore faudrait-il pénétrer jusqu'aux mobiles qui inspirent la conduite de chacun et donnent à des actes, les mêmes en apparence, une signification tout opposée. C'est une remarque que nous avons faite bien des fois. On nous a fait honneur de mérites que nous n'avions pas et d'intentions dont nous ne nous étions pas avisés, on a rapporté à notre prudence ce qui était un effet du hasard, on a mis sur le compte du

courage ce qui ne partait que d'insensibilité, ou peut-être à l'inverse. « Quand on juge d'une action particulière, il faut considérer plusieurs circonstances et l'homme tout entier qui l'a produite avant la baptiser. » C'est la vie intérieure qui donne à l'autre sa signification et son prix. Mais ici nul regard ne pénètre que le nôtre, et notre témoignage est seul recevable. Nous n'atteignons directement que nous seuls. Et qui veut saisir la réalité elle-même, aperçue sans intermédiaire dans la continuité vivante de son développement, n'a d'autre recours que celui de l'observation intérieure. Cette étude est la seule qui ne trompe pas et d'où nous puissions rapporter des documens dont on ne contestera pas la valeur. Car le monde est plein de gens qui nous font des contes de pays où ils ne sont pas allés; mieux feraient-ils de nous entretenir d'un coin de cette terre si petit qu'il fût, mais qui fût leur coin familier. « Il nous faudrait des topographes qui nous fissent narration particulière des endroits où ils ont été. Mais pour avoir cet avantage sur nous d'avoir vu la Palestine, ils veulent jouir du privilège de nous conter nouvelles de tout le demeurant du monde. Je voudraye que chacun écrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait : non en cela seulement, mais en tous autres subjects. » Parti du désir d'embrasser la connaissance de toute l'humanité, Montaigne est ramené à se replier sur lui-même.

Son livre lui est ici d'un grand secours; et, à vrai dire, c'est à quoi il lui sert, c'est à mener cette enquête qu'il fait sur son propre compte. Cherchant à se peindre pour autrui, il est obligé de se peindre d'abord à ses propres yeux et de démêler avec plus de netteté qu'il n'avait fait les traits de sa physionomie. Il y a en lui toute sorte d'idées mal débrouillées, d'aspirations encore confuses, de remarques restées vagues; il en prend peu à peu conscience et fait le jour dans ces ténèbres. Au cours de ce travail qu'il opère sur lui il devient, par là même et par suite, différent. L'auteur se modifie à mesure que son livre s'avance, en sorte qu'on ne sait s'il l'a davantage composé à sa ressemblance ou s'il ne s'est plutôt modelé sur lui. « Je n'ay pas plus faict mon livre que mon livre m'a faict. Livre consubstantiel à son autheur. » Ils ont vécu de compagnie. Montaigne s'est envieilli depuis le jour où il avait commencé de se prendre lui-même pour objet de ses méditations. « Ce n'a pas été, nous dit-il, sans quelque nouvel acquest. J'y ay pratiqué la colique par la libéralité des ans. » Il y avait gagné quelque autre chose encore. Nous pouvons en juger. Et ce serait ne pas comprendre les *Essais* que de n'y pas apercevoir le progrès qui s'y fait dans la pensée du moraliste. L'ouvrage a été composé peu à peu, les deux premiers livres d'abord, auxquels s'en est venu ensuite ajouter un troisième; les chapitres se sont enflés de remarques ou de citations nouvelles, des passages ont été remaniés, des phrases refaites,

et tout l'aspect a changé grâce aux œillades fréquentes que l'écrivain, tout insouciant qu'il en veuille paraître, ne cessa d'envoyer à son livre. En se plaçant à ce point de vue, en tenant compte des dates, en comparant les éditions, on s'aperçoit que la manière de Montaigne est devenue plus libre et sa pensée plus hardie. Cela déjà pour lui n'est pas un mince profit, et il peut se rendre le témoignage qu'il n'a pas perdu son temps.

Il reste à savoir si par ce chemin le moraliste s'est rapproché de son but, et si l'étude qu'il fait de lui-même lui a servi pour atteindre à cette connaissance de l'homme dont le désir est ce qui l'a d'abord sollicité à penser et qui a donné le branle à son esprit. Nous ne connaissons que nous-mêmes : mais en nous-mêmes n'atteignons-nous pas plus que nous? N'y a-t-il pas un fond commun, qui d'un homme à l'autre ne varie pas, et qui est précisément le caractère de l'humanité? Cela ne fait de doute pour personne et pas davantage pour ceux-là qui s'amusent à soutenir qu'aucune de nos pensées ne vaut au delà d'une constatation individuelle. Mais personne aussi n'a aperçu avec plus de clarté, affirmé avec plus de conviction et de vigueur cette foncière ressemblance par laquelle nous communions tous dans une même nature. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition. » Qu'y a-t-il dans cette forme d'essentiel et d'immuable? Montaigne sait mieux qu'un autre la diversité des humeurs, la bigarrure des coutumes, tout ce qui fait que la société diffère, et qu'elle-même la vérité change d'un versant à l'autre des Pyrénées. Les conditions varient dans lesquelles travaille la pensée, et la matière sur laquelle nous exerçons notre jugement n'est pas la même; mais la faculté de penser et de juger est identique. « Les hommes sont tous d'une espèce, et, sauf le plus ou le moins, se trouvent garnis de pareils outils et instrumens pour concevoir et juger. » Tout l'art devra donc consister à faire porter l'attention, non pas sur les différences individuelles, mais sur les points communs et à découvrir par delà la mobilité superficielle des apparences le fond solide. C'est aussi bien ce que Montaigne a cherché à faire, et c'est là qu'il nous invite à chercher l'originalité de son œuvre. « Ce ne sont mes gestes que j'escris, c'est moy, c'est mon essence... Les autheurs se communiquent au peuple par quelque marque spéciale et estrangère : moy le premier par mon être universel : comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poète, ou jurisconsulte. » Cet être universel, voilà ce qui est d'un intérêt universel. Et c'est parce qu'il le porte en soi que Michel de Montaigne devient un objet digne de l'attention de tous. Comme nous avons dépassé la réalité individuelle, nous nous élevons au-dessus de la vérité relative. Ce qui est général est objet de science. Il y a une science de la vie; elle est incomparablement plus

utile et de plus de prix que les autres. Pourquoi donc n'aurait-on pas le droit de faire part aux autres hommes de ses progrès dans cette science de l'homme et de la vie?

Nous voilà assez loin, semble-t-il, de cet égoïsme qu'on a coutume de reprocher à Montaigne. Nous touchons ici à quelque chose de fondamental. Peut-être n'était-il pas indifférent de rappeler que celui de qui se recommandent comme de leur ancêtre les dilettantes et les partisans de l'impressionnisme en littérature a porté si nettement témoignage de l'universalité de notre nature. Et c'est par là également qu'il diffère de la manière habituelle des faiseurs de confessions.

Ceux-ci ont pour dessein principal de se distinguer et de se mettre à part. Ils ont conscience de réunir en eux un ensemble de qualités, ou peut-être un concours de défauts dont le pareil, qui ne s'était pas encore vu au monde, ne s'y rencontrera pas une seconde fois. Ils sont un exemplaire unique. C'est pourquoi ils convient les hommes à les admirer : c'est le phénomène autour duquel on fait cercle. Aussi sont-ils portés à faire saillir ce qu'il y a en eux d'original et de particulier; ils l'exagèrent, ou ils l'inventent au besoin; ils se composent une physionomie en dehors de l'ordinaire et une personnalité excentrique. Voulez-vous les désobliger? Dites-leur qu'ils ne s'écartent guère du patron commun et qu'à tout prendre ils rentrent assez bien dans l'humanité moyenne. Mais telle est justement la prétention de Montaigne. Il répète à satiété qu'il ne croit avoir aucun mérite singulier, mais plutôt une âme ordinaire. Il se tient pour être de la commune sorte, et il s'en vante. C'est de cette médiocrité même qu'il s'autorise pour entretenir de lui le public; car s'il était de complexion rare et d'une nature faire s'exclamer les gens, on pourrait le reprendre du reproche d'ostentation; mais tel qu'il se montre à nous, il n'est pas suspect. Il s'empresse de prévenir et de décourager dès l'abord ceux qui seraient tentés de chercher dans son livre ce qui n'y est pas. Les amateurs de sensations rares n'y trouveraient pas leur compte. Ce n'est ici un livre ni qui puisse réjouir les esprits vulgaires ni qui doive contenter pleinement les excellens esprits : les uns n'y entendraient pas assez et les autres y entendraient trop. Lecteurs et auteur doivent être faits de même, et ceux-là, comme celui-ci, logés entre les deux extrémités. Telle est cette moyenne région où Montaigne estimait que les *Essais* pourraient « vivoter ». Ils y vivotent, en effet, assez à leur aise et en bonne santé. Et on voit bien quelle est la raison de leur succès. C'est qu'ils offrent à l'humanité une image d'elle-même où le plus grand nombre peut se reconnaître. C'est qu'ils sont faits de la même étoffe dans laquelle les hommes se taillent leurs vêtemens de tous les jours. Montaigne est pareil à la plupart d'entre nous, sauf qu'il se connaît mieux. Il est avec plus de clairvoyance ce que nous sommes.

Par là Montaigne échappe encore à cet autre défaut de l'égoïsme, qui consiste à faire de l'individu le centre de tout. Juger de tout par rapport à soi, et se faire la mesure de toutes choses, quelle folie! « O l'asnerie dangereuse et insupportable! » opine Montaigne. Pour ce qui est de lui, il ne croit nullement qu'il ait toujours raison; surtout il n'éprouve aucun plaisir à avoir raison lui seul contre tous. A rompre en visière à tout le genre humain, il serait d'avis qu'il y a bien du mauvais goût et une affectation ambitieuse. Il se range volontiers au style commun. Il n'a pas tant de confiance dans ses opinions qu'il veuille les imposer à autrui. Il n'a pas tant de foi dans la vertu de ses idées qu'il en attende la réforme et le bonheur de l'humanité. Il n'est pas avide de renverser l'édifice pour le réédifier à sa guise. Bien au contraire. Il redoute tout ce qui est nouveau parce qu'il est nouveau. Il n'ignore pas que les mœurs sont corrompues, les lois injustes, les usages monstrueux : « Toutefois pour la difficulté de nous mettre en meilleur état, et le danger de ce croullement, si je pouvoy planter une cheville à nostre roue et l'arrêter en ce point, je le ferais de bon cœur. » Montaigne est un grand défenseur de l'ordre établi, partisan déclaré de tout ce qui peut entretenir l'harmonie et l'entente. Il n'est pas disposé à jeter l'anathème à la société, au nom de l'individu. Au rebours des égoïstes, il est éminemment sociable.

On voit maintenant quelle est exactement la situation de Montaigne. La description qu'il nous fait de son âme n'est pour lui que le moyen et non le but. Il n'étudie la réalité individuelle que pour la dépasser. C'est vers la vérité qu'il tend, mais il s'y achemine par une voie non encore frayée. Il inaugure la méthode d'observation intérieure. Il en fait, lui vraiment le premier chez nous, un procédé littéraire. On aperçoit sans doute la portée d'une telle nouveauté et comment en cette fin du XVIe siècle elle venait si bien à son heure. Le XVIe siècle est une époque d'érudition et de littérature toute livresque. On est tout à la ferveur qu'inspire l'antiquité retrouvée. On jure sur la parole des anciens et on n'aperçoit l'humanité qu'à travers ce qu'ils en ont dit. Leurs sentences tiennent lieu de philosophie; et les anecdotes dont leurs livres sont pleins sont plus familières aux esprits que les événemens qui datent d'hier. Montaigne a beau s'élever contre le pédantisme de ses contemporains; il en est infecté. D'elle-même sa pensée se moule dans une phrase de Sénèque, et c'est à Plutarque qu'il emprunte ses plus beaux exemples. Il se pourrait néanmoins que parmi tant de contes qui nous sont venus des Latins et des Grecs, il y en eût de saugrenus; et il n'est pas impossible que ces maîtres de la sagesse aient d'aventure laissé échapper quelques sottises. A tout le moins il y faudrait regarder. Il faudrait séparer le bon grain de l'ivraie. Mais quel moyen de contrôle avons-nous? Et de quel contrôle peut-il

s'agir sinon de celui de notre raison? Il est temps de ne plus se contenter d'une science verbale et vaine, mais d'éprouver par nous-mêmes, de vérifier par notre expérience personnelle, d'éclairer de nos lumières la déposition des anciens. C'est ainsi que le trésor de leur sagesse pourra devenir notre propriété légitime. C'est ainsi que, l'union s'étant faite entre la pensée antique et la pensée moderne, on pourra bientôt comparer justement l'humanité tout entière à un même homme qui vivrait toujours en apprenant sans cesse.

Les habitudes de la pensée de Montaigne sont devenues celles mêmes de notre littérature classique, et, pour la partie morale, cette littérature date des *Essais*. Elle aussi chez les moralistes, chez les prédicateurs, chez les écrivains de théâtre, elle aura pour instrument l'analyse, pour objet la connaissance de l'homme pris dans ses caractères généraux. Elle se pliera au joug de la raison. Elle aura avec le culte du bon sens la crainte des opinions singulières. Elle sera respectueuse de l'ordre établi, dépendante de la tradition, et se défiera des nouveautés qui ne se recommandent que par ce qu'il y a en elles de nouveau, d'inédit et d'inouï. C'est ainsi que se développera pendant deux siècles la méthode de Montaigne, s'imposant à ceux mêmes qui le méconnaissent et qui le combattent, jusqu'au jour où, le principe ayant donné sans doute tout ce qu'on pouvait en attendre et s'étant épuisé, le moment viendra d'en changer et quelqu'un devra faire le contraire de ce qu'avait fait Montaigne. Ce quelqu'un s'appellera Rousseau.

On a coutume de considérer les *Confessions* comme une suite des *Essais*. C'est une opinion qu'il faudrait corriger en remarquant que d'une œuvre à l'autre il n'y a guère qu'opposition et contraste. Pour ma part, en tâchant tout à l'heure d'indiquer le caractère véritable des *Essais*, je le définissais par comparaison et en antithèse avec les *Confessions*. Dès les premières lignes nous sommes avertis. « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature; et cet homme, ce sera moi. » Cette emphase sonne étrangement à nos oreilles encore tout au charme d'une parole modeste. « Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » Montaigne ne se targuait pas de ce mérite de la différence, et il aurait eu horreur d'une si farouche solitude. « Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. » Montaigne n'était pas si sûr de lui. Il n'avait pas ces airs de provocation et de défi. Il ne mettait pas sa coquetterie dans le cynisme. C'est Rousseau qui dans son œuvre ne cherche que lui-même, c'est lui

qui en écrivant ses souvenirs bâtit le monument de son orgueil. Il aura lui seul raison contre tout le monde et contre la raison même. Il ne doutera ni de la bienfaisance de ses conceptions personnelles, ni du droit qu'il a de les faire passer dans l'ordre des faits. Entre le bon sens de Montaigne et l'exaltation de Rousseau il y a la différence de la santé à la folie. Aussi de l'œuvre politique et sociale de Rousseau sortira une Révolution; de son œuvre littéraire, une littérature consacrée à célébrer les droits de l'individu et la valeur esthétique de l'exception.

Aujourd'hui nous ne voyons l'œuvre de Montaigne qu'à travers celle de ses héritiers du XVIIIe siècle; son égoïsme nous apparaît à travers celui de Rousseau, comme ce que nous appelons son « scepticisme » à travers celui de Bayle et de Voltaire. J'ai essayé sur un point d'indiquer la distinction à faire. C'était aller dans le sens où nous conviait le nouveau biographe de Montaigne, de sa famille et de ses amis. M. Stapfer est d'avis que, quoi qu'on puisse tenter pour la détruire, la légende prévaudra. Je crois bien qu'il a raison. Mais c'est que la légende ici n'est pas une déformation de la vérité, elle en est plutôt un grossissement et une simplification. Nous avons montré que Montaigne n'est pas égoïste au sens de n'être curieux que de lui-même; nous aurions été un peu plus embarrassé d'établir qu'il ait senti aucun désir de se dévouer aux intérêts de l'humanité. De même nous nous ferions fort de découvrir dans le prétendu scepticisme de Montaigne des affirmations très précises; mais nous aurions peine à constater chez lui aucun souci de répandre une idée et d'amener les hommes à des manières de penser plus conformes à la justice et au bien. Les nuances dans l'éloignement s'effacent. Ou encore les idées ont une vertu secrète qui se développe avec le temps. En dépit de toutes les différences individuelles, il n'y a que deux familles d'esprits; et Pascal l'avait bien vu. Les uns sont ennemis de la contrainte et de l'effort, soucieux de leur tranquillité toute seule et contens d'avoir passé sans trop souffrir le peu de temps qu'il nous est donné de vivre. Les autres méprisent ces biens à portée de la main et vont les yeux fixés sur un idéal. Il faut choisir, être avec les premiers ou avec les seconds, se ranger au parti d'Épictète ou à celui de Montaigne. Et l'humanité va son chemin partagée en deux groupes qui se côtoient sans pouvoir s'unir, qui s'étudient sans pouvoir se comprendre et qui en viennent immanquablement à se haïr.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

QUELQUES FIGURES DE POÈTES ANGLAIS

Seventeenth-Century Studies, par M. Edmund Gosse.

M. Augustin Filon parlait ici, l'autre jour, de la « belle carrière d'écrivain » de M. Edmund Gosse, et de la précieuse découverte faite par lui jadis de l'œuvre et du génie d'Ibsen, « à un âge où d'ordinaire on se découvre à peine soi-même. » M. Gosse était en effet un tout jeune homme lorsqu'il fit paraître, en 1873, son mémorable essai sur *Henrik Ibsen;* et la carrière qu'il a parcourue depuis lors est vraiment une des plus belles qu'on puisse rêver pour un écrivain. Poète, romancier, critique, il n'y a pas un genre où il ne se soit essayé, sans cesse révélant sous des aspects nouveaux cette justesse d'intuition et cette élégance d'expression qui sont, je crois, les deux traits distinctifs de sa physionomie littéraire.

Nulle autorité ne vaut la sienne désormais, dans son pays, pour ce qui concerne les littératures étrangères : et aussi bien semblent-elles lui être toutes également familières, à en juger par les savantes notices dont il accompagne les tomes successifs de la *Collection internationale des Romans*, fondée et dirigée par lui seul. Mais M. Gosse a eu encore cette bonne fortune admirable, que la connaissance approfondie des littératures étrangères n'a jamais détourné sa curiosité de sa littérature nationale. L'homme qui a en quelque sorte découvert Ibsen, qui a introduit en Angleterre Goutcharof et Biörnson, M. Louis Couperus et don Juan Valera, se trouve être avec tout cela un des historiens les plus érudits de la poésie anglaise; il a publié sur *Congreve*, sur *Gray*, sur le vieux *Donne*, des travaux qui suffiraient à eux seuls pour justifier sa renommée; et ses *Études littéraires sur le XVIIe siècle* sont tenues dès maintenant pour un livre classique au même titre que ses *Essais sur les Poètes scandinaves.*

Un éditeur anglais, M. Heinemann, vient précisément d'entreprendre une nouvelle édition, uniforme et complète, des ouvrages de M. Gosse, à l'occasion sans doute du vingt-cinquième anniversaire de ses débuts

dans les lettres. Et il y aurait là, pour nous aussi, une excellente occasion de jeter un coup d'œil d'ensemble sur la belle carrière de l'éminent écrivain, si la diversité même des sujets qu'il a traités ne nous engageait plutôt à considérer d'abord séparément quelques-uns de ses ouvrages principaux, et en particulier celui de tous où il paraît avoir mis le plus d'amour et de soin, ses *Études littéraires sur les Poètes anglais du XVIIe siècle.*

« Je me suis proposé, nous dit M. Gosse dans la préface de ce livre, de faire pour quelques poètes secondaires du XVIIe siècle ce que la critique moderne a fait, sur une échelle plus vaste, pour Shakspeare, Milton, et Dryden. Ces grandes figures ont été isolées de leur entourage, et l'on s'est attaché à l'étude de leurs mérites propres, sous les points de vue divers de la biographie, de l'histoire, et de l'esthétique. Mais jamais encore une entreprise semblable n'a été tentée avec suite pour les poètes de second ordre, contemporains de ces trois grands hommes; et cependant c'est dans ces figures d'une originalité moins saillante que se marque le plus clairement le progrès de l'histoire littéraire. Aussi ne m'a-t-il point semblé sans intérêt de projeter sur Cowley et sur Otway, par exemple, un peu de cette lumière que nous cherchons à projeter sur Milton ou Dryden. Et c'est pourquoi j'ai essayé de faire de chacune des dix études qu'on va lire une sorte de biographie critique en miniature, formant un tout complet, et se rattachant pourtant de quelque façon à celles qui la précèdent et à celles qui la suivent.

On ne saurait en effet mieux définir le caractère particulier de ces dix études. Au premier abord, le livre de M. Gosse apparaît comme une galerie de portraits, sans autre lien entre eux que d'avoir tous pour modèles des poètes, — la plupart assez oubliés, — du XVIIe siècle. On croit lire une manière d'imitation anglaise des *Grotesques* de Théophile Gautier; une imitation d'ailleurs la plus adroite du monde, car le style de M. Gosse, s'il n'a point l'adorable couleur de celui de Gautier, en rappelle du moins l'élégance et la mobilité; et il faut bien avouer, sans l'ombre de parti pris, que les personnages qu'il nous présente, Thomas Lodge, Robert Herrick, Richard Crashaw, Etheredge, Otway, et l'Incomparable Orinda, ont par eux-mêmes un autre relief que les petits poètes français de la même époque. Dévots ou athées, tempérans ou ivrognes, chastes ou débauchés, en tout ils sont excessifs, avec une violence, une ardeur fiévreuse, une excentricité naturelle et constante qui suffiraient à justifier M. Gosse de la peine qu'il a prise pour nous les dépeindre.

Mais nous nous apercevons bientôt, en parcourant cette galerie de portraits, qu'un fil caché les rejoint l'un à l'autre, qui leur donne toute la valeur d'un tableau d'ensemble de la vie et des mœurs littéraires anglaises au XVIIe siècle. Depuis Thomas Lodge jusqu'à Otway, c'est ce

siècle entier qui se déroule devant nous, le siècle le plus accidenté de toute l'histoire d'Angleterre, et dont il n'y a pas une des péripéties qui n'ait eu son contre-coup dans les lettres. De telle sorte que chacun des poètes étudiés par M. Gosse, en outre de son intérêt et de son mérite propres, nous offre encore l'expression concrète d'une époque et d'un genre spéciaux. Chacun, en s'en allant, emporte avec lui une portion de l'histoire. Et ainsi le livre de M. Gosse se trouve être une contre-partie du troisième volume de la *Littérature anglaise* de Taine, où les divers auteurs nous apparaissent, comme l'on sait, presque entièrement dépouillés de leur caractère personnel, au profit de la peinture totale du milieu dont ils font partie. Dans l'ouvrage anglais, au contraire, la peinture des milieux se dégage pour ainsi dire spontanément d'une suite de portraits, dont l'auteur a eu soin seulement de choisir les modèles parmi les représentans les plus typiques des différens âges et des classes différentes de la société. Et il en résulte, sans doute, une impression générale moins précise et moins forte : mais outre qu'elle a des chances d'être par là plus vraie, nous y gagnons encore de connaître la personne et l'œuvre de ces écrivains, que le livre de Taine nous faisait imaginer comme d'abstraites entités, sentant, parlant et agissant toutes de la même manière. Ils portent tous, assurément, la marque de leur temps et de leur milieu : mais elle ne les empêche pas, au demeurant, d'avoir chacun son individualité ; elle ne les empêche pas d'être des personnes, et de vivre. Et c'est le grand mérite de M. Gosse, d'avoir voulu faire de chacun d'eux, à la fois, un type et un être vivant.

*
* *

Voici d'abord un prédécesseur de Shakspeare, un des premiers représentans de l'*euphuisme*, le poète Thomas Lodge. Né à Londres vers 1557, il était fils d'un épicier, qui devait, quelques années plus tard, se voir anobli en qualité de lord-maire. La noblesse des Lodge, d'ailleurs, à en croire le poète, remontait plus loin, car un certain baron Odoard de Logis, mentionné par les chroniques du XIIe siècle, ne pouvait manquer d'avoir été leur ancêtre. Ni cette haute origine, cependant, ni l'anoblissement imprévu de l'épicier enrichi, ne paraissent avoir empêché le jeune Thomas d'entrer d'abord, en 1671, à l'École des Marchands Tailleurs, d'où il ne sortit que deux ans après, pour commencer de tout autres études à l'Université d'Oxford.

« Il y avait à cette époque en Angleterre, dit M. Gosse, trois écoles, ou plutôt trois tendances littéraires distinctes, dont aucune ne s'était encore révélée au grand public, mais qui déjà toutes trois préparaient des soldats pour la lutte prochaine. A la cour d'Élisabeth, Sidney, Greville, et Dyer étudiaient les chefs-d'œuvre des littératures grecque et italienne. A Cambridge, au milieu d'un cercle d'admirateurs enthousiastes,

Spencer faisait l'essai de ses talens de versificateur, sans pressentir encore très clairement la destination où il les emploierait. A Oxford enfin, au moment où y arriva Thomas Lodge, John Lily, bien qu'à peine âgé de vingt ans, s'était acquis déjà une considération spéciale. »

Aussi le jeune Lodge ne manqua-t-il pas de subir, dès lors et pour toujours, l'influence de Lily. Dans tous les genres où il s'essaya, à travers toutes les péripéties de sa longue carrière, il resta un *euphuiste*, c'est-à-dire en somme quelque chose comme un parnassien, sacrifiant volontiers à la pure élégance de la forme tout souci de naturel et de simplicité. Avec cela un des hommes les plus instruits de son temps, connaissant à fond les littératures classiques, et si versé dans les langues modernes qu'il pouvait écrire des vers en français, en italien, et en espagnol.

Ayant obtenu, en 1577, son diplôme de bachelier ès arts, il quitta Oxford pour venir à Londres, où il exerça d'abord, croit-on, le métier d'avocat. En 1579 il perdit sa mère, qui lui légua presque la totalité de sa fortune, à la condition expresse « qu'il poursuivrait ses études » et « serait tel que doit être un bon étudiant. » L'excellente dame entendait-elle par là que son fils aurait à courir les cabarets, et à faire des dettes, suivant l'usage général des « bons étudians » du temps? Toujours est-il qu'en 1581 Lodge se plaignait de la « longue détresse » qui paralysait son imagination, et que nous le voyons, en 1584, mettre au jour une *Alarme contre les Usuriers*, petit pamphlet en prose d'une verve très âcre et d'un réalisme très poussé, où se sentent à chaque ligne une expérience et des griefs personnels. Il y raconte l'histoire d'un jeune homme plein des plus brillantes qualités, qui, au sortir de l'Université, vient à Londres pour pratiquer le droit, et que la rencontre de mauvais compagnons entraîne peu à peu au dernier degré de l'ignominie.

En même temps que ce pamphlet, Lodge publiait deux autres ouvrages : un roman en prose et en vers, *l'Histoire délectable de Forbonius et de Prisceria*, imitation évidente de la *Mamillia* de Greene, et un poème satirique, *Les plaintes de la Vérité sur l'état de l'Angleterre*. Mais la première de ses œuvres vraiment intéressantes est son poème des *Métamorphoses de Scilla*, composé sans doute vers 1586. C'est l'essai d'un genre nouveau, une sorte d'épopée romantique, appliquant aux vieux sujets de la mythologie grecque une forme toute moderne, débordante de lyrisme et de fantaisie. Il était d'ailleurs réservé à Lodge d'inaugurer ainsi dans la poésie anglaise plusieurs genres, dont de plus grands artistes, après lui, allaient tirer un parti plus heureux. Celui qu'il inaugurait dans ces *Métamorphoses de Scilla* eut une fortune particulièrement prompte : il fut repris dès l'année 1593 par Shakspeare, dont le délicieux poème, *Vénus et Adonis*, non seulement rappelle le caractère général du poème de Lodge, mais en paraît même directement imité.

Et Shakspeare ne s'en est point tenu à cette seule imitation. C'est à Lodge encore qu'il a pris le sujet, le cadre et les principaux développemens d'une de ses comédies les plus célèbres, *Comme il vous plaira*. Cette pièce charmante se retrouve en effet tout entière, à la poésie près, dans une *Rosalinde* que Thomas Lodge fit paraître en 1590.

Le succès de cette *Rosalinde* fut considérable. Aussi bien, comme le fait remarquer M. Gosse, l'instant était-il particulièrement propice pour la renommée du poète. Ni Shakspeare, ni Marlowe ne s'étaient encore montrés à l'horizon; les poèmes de Sidney restaient inédits; et rien n'empêchait Lodge de pouvoir passer, avec Spenser, pour le plus grand des poètes anglais.

Mais Lodge n'était pas homme à savoir profiter de cette occasion. Dès l'année qui suivit la publication de *Rosalinde*, son humeur aventureuse l'entraîna dans un nouveau voyage, dont il nous a lui-même raconté, dans les préfaces de ses poèmes, quelques-uns des incidens les plus lamentables. « Quant à l'endroit où j'ai écrit ceci, nous dit-il en nous présentant sa *Margarite d'Amérique*, c'était dans ces détroits que Magellan a baptisés de son nom, lieu terrible où maintes îles prodigieuses, maints poissons bizarres, maints Patagons monstrueux, égaraient mes sens; parmi d'affreuses montagnes que revêtent continuellement, au plein de l'été, de sévères et mortelles gelées. De sorte qu'il y avait de grands prodiges dans le lieu où j'ai écrit ceci; et que c'est un prodige non moins digne d'étonnement que, dans une telle détresse, avec tant de causes de crainte, et de si puissans découragemens, et parmi tant de traverses, j'aie pu m'employer à éterniser quelque chose. »

Il s'était embarqué le 26 août 1591, à Plymouth, pour une grande expédition en Chine et aux îles Philippines. Mais le chef de l'expédition, le fameux Cavendish, avait dans ses voyages précédens ravagé tant de côtes, qu'il y avait maintenant peu d'endroits où il pût aborder sans crainte de représailles. Il aborda au Brésil, s'empara un matin de la ville de Santos, pendant que les habitans étaient à la messe; et durant plus d'un mois Lodge demeura chez des jésuites brésiliens, explorant les vieilles chroniques espagnoles de leur bibliothèque pour y découvrir de nouveaux sujets de poèmes, mais aussi sans doute s'entretenant avec eux de matières théologiques, et préparant déjà sa prochaine conversion au catholicisme. Puis un jour vint où la flotte anglaise dut quitter Santos, et se réfugier dans le détroit de Magellan, « où, dit encore Lodge, j'étais plus préoccupé de trouver de quoi dîner que de me gagner de la gloire. » Les dissensions, bientôt, s'ajoutèrent à la famine. Et il n'y eut pas de misère que ne subît le malheureux poète, jusqu'à ce qu'enfin, le 11 juin 1593, il put atterrir sur la côte d'Irlande, épuisé, affamé, et l'unique survivant, ou à peu près, de l'expédition.

C'est à son retour de ce voyage que pour la première fois il aborda

le théâtre. Fut-il vraiment acteur, comme le veut la tradition, ou se contenta-t-il de faire jouer par d'autres les deux pièces qu'il écrivit, toutes deux d'ailleurs également informes, le *Miroir pour l'Angleterre et Londres*, et les *Plaies de la guerre civile?* Ces deux pièces, en tout cas, ne mériteraient pas même d'être signalées, si la première ne contenait certains passages lyriques d'une suavité délicieuse, et si dans l'autre Lodge ne se montrait une fois de plus l'introducteur en Angleterre d'un genre nouveau : car les *Plaies de la guerre civile* sont le premier en date des drames anglais traitant des sujets de l'histoire romaine. Elles ont précédé, et sans doute inspiré, *Coriolan*, *Jules César*, *Antoine et Cléopâtre*.

Dans un recueil publié en 1595, *The Fig for Momus*, Lodge, inventeur acharné, offrait à ses compatriotes le premier échantillon de deux autres genres, tous deux destinés, après lui, à une brillante fortune : la satire héroïque, et l'épître en vers. En 1596 il fit paraître un long écrit en prose, le *Diable conjuré*, qui présente dans sa conception et dans plusieurs de ses détails une analogie extraordinaire avec la *Tentation de Saint-Antoine* de Gustave Flaubert. Et ce fut encore, quelques années plus tard, cette *Margarite d'Amérique*, où Lodge essayait de transporter à la poésie anglaise des rythmes et des coupes de strophe de provenance italienne.

Mais la renommée d'un inventeur poétique n'est point la seule qu'il mérite. Personne peut-être des poètes de son temps n'a eu un sentiment aussi profond de la pureté de la forme ; ses vers, trop souvent prétentieux et amphigouriques, sont toujours d'une correction et d'une harmonie impeccables, sans compter une certaine douceur de sentiment qui leur est bien propre, et qui suffirait pour assurer à Lodge une des premières places dans la glorieuse galerie des poètes de son temps. *Rosalinde* et la *Margarite d'Amérique*, notamment, abondent en petits poèmes d'une grâce charmante ; et davantage encore il s'en trouve dans un recueil de sonnets, *Phillis*, publié en 1593, au retour du malheureux voyage. Cinq ou six des pièces de ce recueil sont devenues classiques : et M. Gosse en cite d'autres qui vaudraient également d'être conservées. « Le bruit court que, sur les eaux de ce pays d'Isis, nagent — de si nobles cygnes et si confians dans la mort — que lorsqu'ils se sentent arrivés au bord du Léthé, — ils chantent leur hymne funèbre, tandis que la mort leur fait signe. — Et moi, comme eux, sentant que mes blessures sont mortelles, — mais heureux de mourir pour celle que j'adore, — dans mes hymnes joyeux je vous exhorte tous — à mourir pour une telle divinité, ou à ne plus aimer. »

C'est de ce poème, sans doute, et d'autres semblables, que Lodge a fait solennellement pénitence en 1596, dans la préface de son *Diable conjuré*. Il venait alors de se marier (ou plutôt de se remarier) avec une veuve, catholique zélée, qui l'avait converti lui-même au catholi-

cisme. Ce fut elle, peut-être, qui lui inspira un de ses ouvrages les plus singuliers, la *Prosopopée, ou les Larmes de la sainte et bienheureuse Marie, mère de Dieu*. Et peut-être est-ce encore sous son influence que le poète, dans les dernières années du XVIe siècle, renonça définitivement aux lettres pour s'essayer dans une autre carrière. Toujours est-il qu'on le retrouve, vers 1600, étudiant à l'Université d'Avignon, d'où il revient, en 1602, avec le grade de docteur en médecine. En 1616, un acte officiel autorise « Thomas Lodge, docteur en médecine, et Henri Sewell, gentleman, à voyager dans les pays de l'Archiduc, pour y recouvrer des créances qui leur sont dues, sous condition d'être de retour au bout de cinq mois. » Cinq mois après, Lodge, rentrant en Angleterre, est arrêté et emprisonné : remis en liberté, il s'expatrie, va exercer la médecine dans les Pays-Bas. Et de nouveau nous le trouvons pratiquant à Londres, cité parmi les premiers médecins de l'Angleterre. Il meurt de la peste, en 1625, à soixante-dix-huit ans.

*
* *

Voici maintenant deux contemporains de Charles Ier, Robert Herrick et Richard Crashaw, les deux figures les plus opposées qui se puissent imaginer.

Robert Herrick est le type parfait de l'épicurien. Vivant une grasse vie, dans son presbytère de Dean Prior, il n'a point d'autre souci que de bien manger et d'écrire de beaux vers. « Je ne crains, dit-il, aucune puissance terrestre — et ne m'inquiète que de couronnes de fleurs. — J'aime avoir ma barbe — enduite d'huile et de vin. — Et je veux aujourd'hui noyer toute tristesse : — qui sait s'il vivra le jour suivant? » Ou encore : « Dans les matinées sobres, n'essaie pas de prêter l'oreille — à l'enchantement sacré d'un poème ; — mais quand tu auras à la fois bien mangé et bien bu — c'est alors que tu pourras lire ou chanter mes vers. »

Ce qui n'empêche pas ses vers d'être vraiment très beaux, à la fois lyriques et simples, rappelant encore par leur forme l'*euphuisme* de Lodge, mais avec un accent tout moderne de naturel et d'intimité. Le règne de Charles Ier vit surgir d'ailleurs tout un groupe de brillans poètes. « Nous ne pouvons concevoir, dit M. Gosse, à quel degré de perfection formelle serait parvenue la littérature anglaise, si les poètes royalistes n'avaient pas été distraits par des événemens plus graves de l'agréable soin de polir leurs vers. Mais il se trouve en fait qu'un seul d'entre eux n'a point subi le contre-coup de la crise politique. Pour ce qui est des autres, les plus faibles, tels que Lovelace, en ont été complètement brisés ; les plus forts, comme Suckling, se sont jetés tout entiers dans la lutte des partis. Seul Herrick, avec une sérénité imperturbable, a continué à siffler ses petites chansons pastorales, et à se couronner la tête de narcisses, tandis que l'Angleterre s'abîmait sous

la guerre civile. La publication de ses *Hespérides* n'a précédé que de quelques mois l'exécution de Charles Ier ; et pour offrir à ses compatriotes ses madrigaux sur le *Corsage de Julia*, il a choisi le moment où se proclamait la République Anglaise. »

Il convient d'ajouter cependant que Robert Herrick ne resta pas aussi insensible à ses propres misères qu'il l'avait été à celles de sa patrie. Chassé de son presbytère par les puritains, en 1648, il renonça du même coup à la poésie. Il avait alors cinquante-sept ans. Il vécut cependant près de trente ans encore, et obtint même, en 1662, de rentrer en possession de sa sinécure. Mais jamais plus il ne paraît avoir écrit un seul vers.

Tout son bagage poétique consiste d'ailleurs en deux petits recueils, l'un profane, l'autre pieux, les *Hespérides* et les *Nombres Nobles*, publiés simultanément en 1648. Dans les *Hespérides*, Herrick chante pour ainsi dire au jour le jour le détail de sa vie, tantôt décrivant son presbytère, ses repas, ses promenades aux environs de Dean Prior, tantôt nous entretenant de ses maîtresses, dont la plupart du reste semblent n'avoir existé que dans sa fantaisie. D'autres fois encore ce gros curé de village évoque des paysages de rêve, infiniment délicats et nuancés, qu'il peuple de jeunes fées, d'elfes et de follets. Il aura été, comme le dit M. Gosse, le dernier visiteur de ce Royaume des Fées où Shakspeare, Drayton, et Ben Jonson, avaient fait avant lui d'inoubliables séjours. Bientôt le puritanisme allait, pour plus d'un siècle, en fermer la porte aux poètes anglais.

Le recueil de poèmes sacrés de Herrick, très inférieur aux *Hespérides*, contient cependant, lui aussi, plus d'une pièce charmante. Mais il en contient surtout d'extravagantes, et qui nous donnent vraiment une idée bizarre de la piété de ce pasteur protestant. C'est ainsi que dans l'une d'elles Herrick, apostrophant son Créateur sur le ton le plus familier, lui énumère, sous prétexte de lui en rendre grâce, tous les légumes qu'il a l'habitude de manger. Une autre fois il invite Dieu, le plus sérieusement du monde, à jeter les yeux sur ses *Hespérides*.

Tout autre nous apparaît la piété de son contemporain Richard Crashaw, le plus mystique des poètes anglais du XVIIe siècle. Il ne s'en dégage pas, comme de celle de Herrick, un bon parfum de cuisine et de garde-manger, mais on ne sait quelle étrange odeur mêlée de sang et d'encens ; et ce n'est pas le trait le moins singulier de cette singulière figure d'illuminé, de lui voir appliquer aux sujets sacrés une imagination débordante de vigueur et de sensualité. Ce ne sont en vérité, dans les *Degrés du Temple* de Crashaw, que de sombres peintures de martyres et de morts, alternant avec des hymnes à la Madeleine, ou à sainte Thérèse, plus passionnés et plus tendres que les galans madrigaux de Robert Herrick.

Mais combien plus attirante encore la personne du dévot poète! Né à Londres en 1612, d'une famille puritaine, il avait dès sa jeunesse cherché autour de lui une foi plus artistique, mieux appropriée à son besoin naturel de couleur et de poésie. C'est ainsi qu'il fit quelque temps partie de la pieuse communauté protestante fondée à Gidding par Nicolas Ferrar. Mais un jour le protestantisme, même sous cette forme mystique, ne lui suffit plus. Peut-être aussi, comme le suppose M. Gosse, ne put-il pas se résigner à voir disparaître la hiérarchie et le formalisme de l'Église d'Angleterre ; et peut-être est-ce la peur de l'anarchie religieuse qui le poussa dans le sein de l'Église romaine ? Toujours est-il qu'en 1643, au début de la guerre civile, nous le trouvons définitivement converti au catholicisme.

En 1646, il s'enfuit en France, d'où la reine Henriette-Marie l'envoie à Rome, avec une mission auprès du cardinal Pallotta. C'est une vie nouvelle qui s'ouvre pour le jeune mystique. Attaché, avec un bénéfice, à la Basilique de Notre-Dame de Lorette, il renonce lui aussi, comme avait fait Herrick, aux vaines agitations de la poésie : mais c'est pour se perdre désormais tout entier dans des visions pieuses, pour goûter enfin librement l'extase depuis si longtemps désirée. Vivre là, dans la maison même de Jésus, respirer tout le long du jour l'odeur de l'encens, entendre les chants des prêtres et des enfans de chœur ; et pouvoir contempler de ses yeux le portrait de la Vierge, toucher de ses mains le manteau sacré ! Hélas, le rêve était trop beau, et c'était trop de bonheur pour le pauvre Crashaw. Il mourut à trente-sept ans, en août 1649, quelques jours à peine après son arrivée à Lorette. Son ami Abraham Cowley composa en son honneur une belle élégie, où il lui promettait, en échange de sa courte vie, une gloire immortelle.

Abraham Cowley était lui-même un personnage curieux; et non moins curieuse sa rivale et amie, cette Incomparable Orinda — de son vrai nom Mrs Catherine Philips — dont les vers ont été longtemps célèbres à l'égal des siens. Il y aurait aussi bien des détails à noter dans la belle étude consacrée par M. Gosse à la vie et aux ouvrages de Thomas Otway, dont la *Venise sauvée* vient d'être jouée, l'autre semaine, au théâtre de l'Œuvre. Mais forcés que nous sommes de choisir, entre tant de figures diverses, nous nous arrêterons de préférence à celle d'un des poètes les moins connus de la fin du XVIIe siècle : plus remarquable à dire vrai par la singularité de son caractère que par la beauté de ses ouvrages, mais qui n'en gardera pas moins la gloire d'avoir le premier introduit en Angleterre le genre illustré après lui par les Wycherley, les Congreve et les Sheridan.

Né à Londres en 1634, Etheredge paraît avoir, de très bonne heure, émigré en France, d'où il n'est revenu à Londres qu'en 1664, pour

écrire et faire représenter au théâtre du Duc d'York une tragi-comédie, la *Vengeance comique*, ou l'*Amour dans un tonneau*. Ce n'était pas, à proprement parler, en Angleterre, la première tentative d'une imitation du théâtre français. « Au lendemain de la Restauration, en 1661, un anonyme avait publié à Londres une adaptation du *Menteur* de Corneille : et dix ans auparavant déjà, Lower avait traduit les tragédies de ce grand poète. Mais le retour précipité des royalistes, au moment de la Restauration, les avait empêchés d'assister aux débuts de Molière. Et ce qui donne à la *Vengeance comique* une valeur toute spéciale, c'est qu'on y sent l'œuvre d'un homme qui a entendu et apprécié l'*Étourdi*, le *Dépit amoureux*, et les *Précieuses ridicules*. »

Comme dans ces comédies, en effet, le héros de la pièce est un valet, Dufoy, une manière de Mascarille, qu'un jeune seigneur anglais, sir Fred Frollick, a un jour rencontré à Paris, flânant sur le Pont-Neuf, et qu'il a aussitôt engagé à son service, sur la recommandation de son ami M. de Grandville. L'action de la *Vengeance comique* ne rappelle d'ailleurs que de très loin celle des pièces de Molière. Comme le fait remarquer M. Gosse, « la tâche de moraliste, que s'est imposée dès l'abord le poète français, aurait été à ce moment trop lourde pour des épaules anglaises. » Et c'est en effet le trait le plus frappant de cette tragi-comédie, de n'être rien qu'une série de portraits individuels, sans la moindre prétention à une peinture générale des mœurs de l'époque.

La même différence apparaît mieux encore dans la seconde des comédies d'Etheredge, *Si Elle pouvait !* que l'imitation évidente de *Tartuffe* n'empêche pas d'être une farce, pleine avec cela de petits détails finement observés. Elle obtint à Londres un succès énorme ; et l'on put espérer qu'Etheredge se consacrerait désormais exclusivement à la comédie. Mais Etheredge n'avait de vocation que pour boire, pour courir les filles, et pour se reposer. Il attendit huit ans avant de produire sa troisième comédie, *l'Homme à la Mode;* après quoi, jugeant sa tâche accomplie, il renonça complètement à la littérature.

Il ne manquait point, d'ailleurs, d'autres soucis plus urgens. L'*Homme à la Mode* venait à peine d'être joué, en 1676, que le malheureux auteur était forcé de se cacher et de fuir, pour avoir, avec son ami Rochester, attaqué la nuit un officier de police. Il s'était cependant marié, quelque temps auparavant : il avait épousé une veuve riche et noble, dans l'espoir, dit-on, de pouvoir être lui-même plus facilement anobli. Et en effet dès 1676 il devient sir George Etheredge ; et dès la même date nous le voyons en très mauvais termes avec sa femme, la délaissant pour se constituer l'amant en titre de cette belle et cruelle Mrs Barry, que Thomas Otway a longtemps poursuivie d'un amour passionné.

En 1685, à l'avènement de Jacques II, Etheredge est envoyé à Ratisbonne, en qualité d'ambassadeur du roi auprès de la Diète. Il se met en route sans se hâter, passe plusieurs mois en Hollande, se fait ra-

masser ivre-mort dans une rue de la Haye, et n'arrive à Ratisbonne que pour songer aux moyens d'en repartir au plus vite.

« Le divertissement le plus galant du pays cet hiver, écrit-il en français à un de ses amis, c'est le traîneau, où l'on se met en croupe de quelque belle Allemande, de manière que nous ne pouvons ni la voir, ni lui parler, à cause d'un diable de tintamarre des sonnettes dont les harnais sont tout garnis. »

Pour se consoler, l'étrange ambassadeur joue aux cartes avec tous les aventuriers qu'il rencontre, reçoit ouvertement à sa table une actrice de passage, au grand scandale des braves Allemands, s'endette, s'enivre, et adresse aux belles des madrigaux en anglais et en français :

Garde le secret de ton âme,
Et ne te laisse pas flatter
Qu'Iris espargnera ta flamme
Si tu luy permets d'éclater.
Son humeur, à l'amour rebelle,
Exile tous ses doux désirs ;
Et la tendresse est criminelle,
Qui veut luy parler en soupirs.

Une autre de ses distractions est encore de recevoir les lettres indignées de sa femme, qui ne peut lui pardonner ses galanteries pour la petite actrice. « Madame, lui répond-il, je voudrais qu'on répandît dans Londres des copies de votre lettre, pour montrer aux femmes trop modestes comment elles peuvent écrire à leurs maris. »

En 1689, après un séjour à Ratisbonne de trois ans et six mois, il s'enfuit à Paris, ne laissant pour tout gage à ses créanciers que le *Théâtre* de Shakspeare, et une édition en deux volumes des *Œuvres* de Molière. Et là s'arrête tout ce qu'on sait de lui. M. Gosse nous apprend seulement qu'un acte officiel du 1er février 1692 porte la mention de « lady Mary Etheredge, veuve; » d'où l'on peut présumer que sir George Etheredge n'a guère joui longtemps d'un repos si honnêtement gagné.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 novembre.

Il semble que plus de quinze jours se soient écoulés depuis notre dernière chronique, non pas que des événemens considérables aient eu lieu depuis lors, mais parce qu'un changement très caractérisé s'est produit dans l'orientation de notre politique intérieure; — et, qu'à l'extérieur aussi, la situation s'est, sur quelques points, renouvelée. La constitution chez nous d'un ministère radical, au dehors le développement de la question arménienne et le discours que lord Salisbury a prononcé, le 10 novembre, au banquet du lord-maire, ont fait de la quinzaine qui s'achève une des plus importantes que nous ayons traversées depuis longtemps. Aucune question, à la vérité, n'y a été résolue, mais combien ont été soulevées!

Nous avons raconté dans quelles conditions le ministère de M. Ribot est tombé. Y avait-il lieu de lui substituer un ministère radical? Sur ce point, les esprits sont restés divisés. Pour beaucoup, et nous en sommes, cette obligation ne s'imposait en aucune manière. Les radicaux, grâce à des coalitions passagères, tantôt avec la droite, tantôt avec les mécontens de tous les partis, avaient mis en minorité plusieurs gouvernemens modérés; mais eux-mêmes n'ont jamais eu la majorité. Ils ne l'ont pas, ils ne la conquerront pas. La base parlementaire sur laquelle ils s'appuient est des plus étroites, et tout fait croire qu'elle est destinée à se rétrécir chaque jour davantage. C'est une démonstration qui n'avait peut-être pas besoin d'être faite; on en a jugé autrement, soit! Laissons à l'événement le soin d'achever la démonstration. Il faut bien reconnaître que le parti modéré, quoique le plus nombreux, avait éprouvé depuis deux ans tant de déceptions et de mésaventures que si ses forces numériques n'étaient pas entamées, ses forces morales avaient grandement besoin d'être retrempées dans une épreuve régénératrice. La chute successive de plusieurs ministères qui l'avaient plus ou moins exactement représenté au pouvoir l'avait un peu découragé : il se demandait s'il serait plus heureux dans une nouvelle expérience, faite à peu près dans les mêmes conditions que les précédentes. A quatre reprises différentes, les radicaux avaient réussi à renverser les ministères modérés,

et, bien qu'il y ait toujours eu de la surprise et de l'équivoque dans ces votes destructifs, leur répétition avait jeté une grande incertitude sur l'avenir. Le pays se demandait, on l'a cru du moins, si ces radicaux, si habiles à détruire, si forts pour démolir, seraient également habiles et forts pour gouverner. Ils parlaient sans cesse de réformes à faire, et ils dénonçaient l'impuissance du parti modéré. On se demandait quelles étaient précisément ces réformes dont il était si souvent question, et dont la séduction sur la foule devenait d'autant plus grande que les linéamens en restaient plus confus. Chacun pouvait y loger ses espérances, ou ses fantaisies particulières. Peu à peu l'opinion s'accréditait qu'il y avait vraiment des réformes à faire, urgentes, indispensables, impérieuses, mais que les modérés étaient incapables de les opérer. Il était à craindre que cette opinion ne se propageât toujours davantage, et qu'elle n'eût une influence funeste sur les élections qui auront lieu au printemps de 1898. Les radicaux et les socialistes ne cessaient de répéter que les modérés ne pouvaient, ne savaient rien faire : eux seuls possédaient la véritable panacée avec la manière de s'en servir. Ne fallait-il pas, un jour ou l'autre, les mettre en demeure d'en fournir la preuve? On a cru le moment venu, on les a appelés au pouvoir. Nous l'avons regretté parce que, si courte que soit l'expérience, elle risque d'avoir de très funestes conséquences au dedans et au dehors; mais, puisqu'elle est commencée, nous souhaitons qu'elle soit complète et définitive. Si le parti radical est, comme il s'en est fait fort, capable de réaliser son programme et de gérer nos affaires, qu'il le montre; s'il ne l'est pas, qu'il le montre encore, et nous serons, sans doute, débarrassés de lui pour toute la suite de la législature. Il restera encombrant, mais il cessera d'être menaçant.

Le chef du nouveau ministère, M. Léon Bourgeois, est un homme intelligent, personnellement sympathique, dont les interventions à la tribune ont toujours été discrètes, rarement efficaces, quelquefois adroites, et qui, sorti de l'administration dont il a parcouru tous les échelons avec une rapidité trop grande pour qu'on puisse le regarder comme un administrateur de carrière, est entré jeune dans la politique, où il a occupé tout de suite une place très en vue, bien qu'il n'y ait jamais joué un rôle important. Depuis plusieurs années déjà, il est considéré comme le plus ministrable des radicaux, et il est devenu le chef nominal du parti, sans qu'on puisse dire ce qu'il a fait pour cela. Sa principale qualité, celle qui l'a mis hors de pair dans son parti, est que, s'il a adopté le programme, il n'a jamais montré le tempérament radical. Il est très éloigné d'être un sectaire. C'est un homme de conciliation et de transaction. Il est venu trop tard dans un monde parlementaire déjà trop rajeuni. Il aurait été autrefois un très bon président de ministère de concentration républicaine, à base radicale s il

avait pu donner libre cours à ses préférences, à base plus modérée si les circonstances l'avaient comporté, ou exigé. On voit par là que M. Léon Bourgeois n'est pas un type absolument nouveau dans notre personnel parlementaire; mais ce qui est nouveau c'est la situation qui lui est faite et qu'il a dû accepter. Il aurait joué volontiers un air que nous sommes très habitués à entendre, sans qu'il soit facile de dire s'il aurait été supérieur ou inférieur dans l'exécution à la plupart de ses devanciers; mais cet air est pour le moment démodé. M. Ribot en a tiré les dernières variations. Il y a neuf mois, lorsque la chute de M. Dupuy a été suivie de la démission de M. Casimir-Perier et de l'élection à la présidence de la République de M. Félix Faure, celui-ci, frappé dès ce moment de la difficulté de vivre que les radicaux imposaient à tous les ministères modérés, a fait appeler les radicaux, c'est-à-dire M. Léon Bourgeois. M. Bourgeois a essayé alors de constituer un ministère, mais, croyant bien connaître la Chambre alors qu'il se connaissait surtout lui-même, il n'a pas voulu faire autre chose qu'un cabinet de concentration. L'idée d'un gouvernement purement radical lui répugnait: il ne croyait pas qu'un tel gouvernement fût viable. Il s'est adressé à un certain nombre de modérés, d'abord aux uns, ensuite aux autres, pour leur demander leur concours, mais toutes ses démarches sont restées sans résultat. Peut-être certaines difficultés de personnes ont-elles, sans qu'on l'ait dit, contribué à ce dénouement négatif; le désaccord apparent s'est produit au sujet de l'impôt général sur le revenu que M. Léon Bourgeois voulait insérer dans son programme, au moins comme une promesse d'avenir, et qu'aucun modéré n'a voulu accepter. Dès lors, M. Bourgeois a renoncé à sa tâche. Ne pouvant pas faire un cabinet de concentration, il a préféré ne pas en faire du tout. Son échec n'a eu, à ce moment, d'autre conséquence que de rendre plus facile à M. Ribot de réussir à sa place, un peu dans les conditions qu'il n'avait pas pu réaliser lui-même, mais pourtant avec des différences notables, puisque, dans le ministère de M. Ribot, la majorité appartenait aux modérés comme elle leur appartient à la Chambre, et que l'impôt général sur le revenu, aussi bien que la plupart des autres conceptions radicales, étaient formellement abandonnés.

Si nous rappelons ces souvenirs d'histoire ancienne, c'est pour montrer que M. Léon Bourgeois n'est pas de sa nature un radical intransigeant et exclusif. Encore maintenant, tout porte à croire qu'il aurait préféré faire un cabinet de concentration; mais il le pouvait moins que jamais. Après la tentative stérile du mois de janvier dernier, comment conserver à cet égard la moindre illusion? Si à cette époque, M. Bourgeois a voulu faire un cabinet de concentration ou rien, il devait faire aujourd'hui un cabinet radical ou rien. Peut-être aurait-il mieux aimé cette seconde solution, qui lui aurait permis de

se réserver pour un meilleur avenir, mais les hommes politiques, surtout lorsqu'ils sont devenus bon gré mal gré chefs de parti, ne sont pas toujours libres de suivre leurs préférences. M. Bourgeois, il y a neuf mois, a été accusé de désertion par les radicaux, et de trahison par les socialistes. Les mots les plus durs ont résonné à son oreille. Sans doute il en a fait exactement le cas qui convenait; il a trop d'esprit pour se laisser émouvoir plus que de raison par ces injures éphémères; toutefois, il ne pouvait pas sans inconvénient s'y exposer de nouveau. Il y aurait eu, tranchons le mot, quelque chose de ridicule pour lui d'échouer une fois de plus dans la tâche qui lui était confiée. Eh quoi! le chef d'un parti aussi présomptueux, aussi arrogant, aussi agressif, aussi malfaisant que le parti radical, aurait avoué derechef son irrémédiable impuissance à gouverner! Cette récidive était inadmissible. Il fallait tout risquer plutôt que d'encourir la responsabilité d'un pareil échec. M. Léon Bourgeois a jugé qu'il ne pouvait plus se dérober, et, peut-être avec quelque scepticisme intérieur, il a fait un ministère radical, le plus homogène que nous ayons jamais eu, qu'aucune tache ne dépare dans sa coloration uniforme, et qui serait vraiment un gouvernement, — un mauvais gouvernement bien entendu, — s'il avait une majorité; mais en a-t-il une?

Au mois de janvier dernier, quelques jours avant d'être mis en demeure de prendre le pouvoir, à la fin d'une séance qui s'était prolongée jusqu'à une heure avancée de la nuit, M. Léon Bourgeois a demandé subitement la parole, et il a exposé tout une méthode de gouvernement qui n'était autre chose que la concentration républicaine. Hors de la concentration, point de salut! Est-ce à dire que M. Bourgeois considérait que tous les républicains, quels qu'ils fussent, pouvaient entrer indifféremment dans une majorité gouvernementale? Il était loin de le penser, il prononçait nettement l'exclusion des socialistes. Une telle déclaration devait produire un vif émoi sur les bancs de ces derniers. — Est-ce que, par hasard, a demandé une voix, vous nous excluez de la République? — Non, a répondu M. Bourgeois, mais seulement d'une majorité capable de soutenir un gouvernement. — Ce petit dialogue, malgré son intérêt, est presque oublié aujourd'hui, car tout s'oublie vite au temps où nous sommes: les hommes changent trop rapidement pour que rien puisse faire sur eux une impression durable; enfin les gros mots s'accumulent sur ceux qui sont simplement expressifs, et les écrasent sous le nombre. Il n'est pas moins vrai que M. Bourgeois repoussait naguère les voix des socialistes: que ferait-il aujourd'hui si elles lui manquaient? Il en a le besoin le plus strict, le plus absolu, le plus indispensable. Le jour où elles lui feraient défaut, la composition même de son ministère le condamnerait à une chute immédiate. Il est condamné à vivre, sinon pour les socialistes, au moins par eux, et son sort dépend du plus ou moins d'exigences qu'ils manifesteront. On

s'attendait à ce qu'ils en eussent beaucoup; à vrai dire, ils n'en montrent jusqu'ici aucune. Tout neufs dans le rôle de députés ministériels, ils en pratiquent déjà toutes les obligations avec un dévouement, avec un renoncement, qui surprendrait beaucoup s'il devait être durable. Ils paraissent tenir au ministère de M. Bourgeois comme s'ils en attendaient beaucoup, mais ils ne lui demandent rien. Il faut voir avec quelle vigilance, toujours attentive et empressée, ils écartent de sa route les moindres obstacles qui pourraient le faire trébucher. Si les modérés s'étaient montrés aussi attentifs et aussi soigneux à l'égard des ministres d'hier et d'avant-hier, aucun ne serait tombé. On a parlé d'interroger M. Bourgeois sur ses intentions au sujet des lois contre les anarchistes. Les maintiendra-t-il? En acceptera-t-il le retrait? C'est une grave question, mais elle n'a pas pu jusqu'à ce jour être posée. On annonce toujours qu'elle va l'être, et probablement elle le sera en effet, mais non pas par un socialiste. Les socialistes sont trop heureux d'avoir ce ministère, et s'il y a des mécontens, c'est plutôt parmi les radicaux. Il n'est pas jusqu'à l'élection d'un vice-président et d'un secrétaire de la Chambre qui n'ait donné aux socialistes l'occasion de faire étalage de leur sollicitude ministérielle : ils se sont mis en grève et ont obligé les radicaux à s'y mettre pour empêcher les candidats des modérés de passer du premier coup, faute de *quorum*. Quant à des candidats à eux, ils avaient trop grand'peur d'être battus pour en avoir, et ils sentaient bien que leur échec rejaillirait sur le gouvernement : ils se sont abstenus. Grâce à cette tactique, il a fallu une séance et demie pour élire M. Poincaré vice-président à la place de M. Lockroy devenu ministre, et M. Ernest Carnot secrétaire à la place d'un socialiste qui avait donné sa démission. Que de fausses manœuvres! que de scrutins nuls! que de temps perdu! Les socialistes enseignent aux modérés à soutenir un gouvernement: le ministère leur enseignera-t-il ce que c'est qu'un gouvernement? Cela n'est pas impossible. En affichant son caractère de radicalisme tranché, avoué, il les oblige à prendre position sur leur propre terrain, à se défendre, bientôt à attaquer, et Dieu sait à quel point ils en avaient perdu l'habitude! On annonce que M. le président du Conseil, ministre de l'intérieur, est sur le point de faire un grand mouvement administratif et de sacrifier un certain nombre de préfets et de sous-préfets. A la bonne heure, et voilà ce qui s'appelle gouverner! Les modérés, aussi longtemps qu'ils sont restés aux affaires, n'ont même pas osé déplacer un garde champêtre. Les socialistes et les radicaux ne parlent aujourd'hui que d'épurer le personnel. Soit! que M. Bourgeois donne l'exemple : ceux qui viendront après lui sauront s'en inspirer, bien qu'en sens inverse, et les partis sortiront enfin de leur trop longue torpeur.

Nous dirons peu de chose des personnes. L'homogénéité du cabinet est toute politique; elle ne s'étend pas uniformément à la valeur de

tous ses membres : toutefois, parmi eux, il y a des hommes de beaucoup de mérite, tels que M. Berthelot, M. Cavaignac, d'autres encore, et tout ce qu'on peut se demander est s'ils ont toujours été mis à leur place. M. Godefroy Cavaignac est un des hommes les plus studieux de la Chambre ; malheureusement ses études, assurément très sincères, l'ont peu à peu détourné des modérés pour le rattacher aux radicaux. Il a signé, avec le ministre actuel des finances, M. Doumer, un projet d'impôt progressif sur le revenu. Les questions militaires ne l'ont pas moins attaché que les problèmes financiers ; nous aurons, un jour prochain, à nous demander s'il les a mieux résolues. Sa nomination au ministère de la guerre a produit quelque émotion dans l'armée. Quant à M. Berthelot, s'il a été placé aux affaires étrangères, c'est probablement parce que les nouveaux ministres ont pensé que le plus illustre d'entre eux était celui qui les représenterait le plus convenablement auprès de l'Europe, et aucun n'avait, au surplus, des connaissances diplomatiques supérieures aux siennes : ils étaient tous également novices en pareille matière. On assure qu'ils ont fait les plus grands efforts pour retenir M. Hanotaux, mais que celui-ci s'est absolument refusé à rester dans un ministère qui s'éloignait trop de ses opinions. Les diplomates de carrière auxquels on a demandé de le remplacer n'ont pas cru pouvoir le faire, probablement pour des motifs analogues à ceux qui avaient provoqué son propre refus. Et voilà comment M. Berthelot est devenu ministre des affaires étrangères. Les choix de ce genre ne sont pas sans précédens au quai d'Orsay, et il y en a qui ont réussi : nous souhaitons bonne chance à M. Berthelot. Que dirons-nous de ses autres collègues ? Ils sont presque tous connus, car presque tous ont déjà été ministres. M. Lockroy l'est pour la troisième fois, sinon pour la quatrième ; il vient de se révéler marin. M. Ricard avait déjà été garde des sceaux, on se souvient dans quelles circonstances délicates. M. Guyot-Dessaigne lui-même avait déjà été ministre, au moins pendant huit jours : c'était, si nous ne nous trompons, tout à la fin du ministère de M. Floquet. On voit que s'il y a quelque chose de nouveau dans ce ministère, ce n'est pas précisément dans les hommes qui le composent. Presque tout ce personnel a déjà servi, et il y en a au moins une partie qu'on croyait bien tombé hors d'usage. Mais, dans le monde parlementaire, il ne faut désespérer de rien. Il n'est personne aujourd'hui qui, à un moment donné et par suite d'un coup de vent imprévu, ne puisse devenir ministre, et quand on l'a été une fois, on peut le redevenir toujours. M. Viger en est une preuve : mais sa modestie l'attache toujours à l'agriculture, tandis que la règle générale, quand on a fait ses preuves dans un ministère, est de passer aussitôt à un autre. Ainsi, M. Guyot-Dessaigne ancien procureur impérial, ayant été à la justice, est aujourd'hui aux travaux publics ; M. Cavaignac, ayant été à la marine, est à la guerre ; M. Lockroy, ayant été au commerce, est à la marine ; M. Ber-

thelot, ayant été à l'instruction publique, est aux affaires étrangères : tant la fixité dans les opinions dispense d'en avoir dans sa spécialité.

Et si le nouveau personnel politique est vieux, le programme qu'il a apporté aux Chambres ne l'est pas moins. Nous avons vu cela partout. Il n'est pas une seule des promesses de M. Bourgeois qui n'ait été déjà faite, et bien souvent. Il est vrai que jamais elles n'avaient été groupées en pareil nombre. La phrase de la déclaration ministérielle qui a le plus étonné est celle où il est dit que, pour aboutir, il faut savoir se restreindre. M. Bourgeois promet tout, et quelques autres choses encore. Ce n'est pas un programme qu'il a rédigé, c'est une table des matières. Combien de fois, par exemple, n'a-t-on pas annoncé une loi sur les associations? Il y a déjà plusieurs projets à l'étude dans une commission qui est présidée par M. Goblet. Quelques-uns d'entre eux, tout comme celui que nous ne connaissons pas encore, mais que le gouvernement annonce, ont pour objet avoué de préparer la séparation de l'Église et de l'État, ce qui a toujours été le moyen le plus sûr de les faire tous échouer. Combien de fois ne nous a-t-on pas parlé d'un projet de loi sur l'armée coloniale? La commission de l'armée est déjà saisie de quatre ou cinq. L'ancien ministère avait promis d'en déposer un autre, mais il ne l'a pas fait, sans qu'on puisse dire que le temps lui ait manqué pour cela. Il a temporisé jusqu'au moment de sa chute. Tout porte à croire, pourtant, qu'il n'en sera pas ainsi avec le nouveau cabinet, car l'auteur d'un des projets en cours d'étude n'est autre que M. Cavaignac, lequel est devenu ministre de la guerre. Il est donc probable que le ministère se contentera de s'approprier le projet de M. Cavaignac, et quant à nous, nous en sommes bien aises, car il vaut mieux pour le gouvernement présenter un mauvais projet que de n'en présenter aucun : il donne toujours par là un point de départ à la discussion. Avons-nous besoin de dire que le ministère déposera un grand nombre de projets relatifs à des réformes sociales, caisse de retraite pour la vieillesse, pour les accidens du travail, sociétés de secours mutuels, etc., etc.? Enfin il se propose d'introduire des changemens très profonds dans notre système fiscal. Dès maintenant, la Chambre discute la réforme des successions qui, pour la première fois, introduit dans nos lois le principe de la progression. C'est là un legs de l'ancien ministère, et non pas le meilleur; mais du moins, avec un gouvernement modéré, on pouvait espérer que le mal ne se serait pas étendu plus loin. M. Poincaré, tout en présentant la loi, s'était déclaré d'une manière générale hostile à la progression. C'était une concession qu'il faisait; il s'appliquait à en diminuer l'importance; il entendait qu'elle fût la dernière. Le nouveau gouvernement entend que ce soit la première, et qu'elle soit suivie de beaucoup d'autres. Ce n'est plus une concession qu'il fait, c'est tout un système dans lequel il s'engage, car MM. Doumer et Cavaignac ont présenté et défendu en commun un

projet d'impôt général sur le revenu à base progressive. Avec eux, aucune illusion n'est possible : nous savons où on nous conduit. La Chambre n'en a pas moins écouté avec quelque indifférence la longue nomenclature des réformes qu'on lui annonçait. Un peu moins du tiers de l'Assemblée a applaudi avec enthousiasme; les deux autres tiers sont restés silencieux et impassibles. Le gouvernement demandait à être jugé d'après ses actes; on les attendra, et quelques-uns ne doivent se produire que beaucoup plus tard. Qui sait si le ministère vivra jusque-là? Généralement, on en doute. Ainsi, le ministère a déclaré qu'il acceptait tel quel le budget de son prédécesseur avec la ferme résolution de le faire voter avant le 31 décembre: la première des réformes, a-t-il dit, est le vote du budget en temps normal. Cela est vrai, mais rien ne sert de courir, il faut partir à temps, et, au surplus, on ne s'aperçoit pas du tout que la Chambre coure plus vite depuis qu'elle a un ministère radical. Quoi qu'il en soit, ce n'est que dans le budget de 1897 qu'on présentera les grandes réformes; on ne les discutera que dans une année; cela donne le temps de respirer, et tout le monde serait bien surpris, le Cabinet tout le premier, si dans un an, le roi, l'âne ou moi n'étions pas morts. A une aussi longue distance de leur exécution, les menaces n'effraient pas plus que les promesses ne rassurent, et, dans leur vieille expérience, les Chambres restent également sceptiques envers les unes et envers les autres.

La seule crainte sérieuse est que, pendant le temps plus ou moins long de la durée du ministère, l'anarchie morale, politique, administrative, qui a fait tant de progrès dans le pays, n'en fasse encore davantage, et qu'il ne soit ensuite très difficile d'y remédier. C'est sur ce point que portent les préoccupations principales. Dans le pays comme à la Chambre, on verra beaucoup de revenans reprendre une vie qui commençait à languir et à s'éteindre. Les comités radicaux dont l'action avait beaucoup baissé essaieront de ressaisir sur les préfets et les sous-préfets le détestable empire qu'ils ont exercé si souvent. Leur effort principal tendra à empêcher de venir à la république tous ceux que la désillusion, le besoin de repos, souvent le simple bon sens et le patriotisme tendaient de plus en plus à rapprocher de l'ordre de choses actuel. Sans doute il faut distinguer entre les ralliés. Il en est dont la conversion, pour être prise au sérieux, a grandement besoin d'être confirmée par sa persévérance. Rien ne serait plus imprudent que d'abandonner les destinées de la République à ceux qui, hier encore, en étaient les adversaires les plus déterminés. Mais le mouvement d'adhésion qui se produisait partout n'en était pas moins un symptôme favorable, heureux, pacificateur, et qu'il convenait d'encourager en le surveillant. Ce qui distingue le gouvernement actuel, à le juger par la plupart de ses membres et par tous ceux qui le soutiennent, est l'horreur instinctive et la terreur des ralliés. Le royaliste obstiné dans ses convic-

tions, où il est assurément très respectable; le bonapartiste entêté à espérer le retour des grandes aventures; enfin l'adversaire loyal, mais intransigeant, n'est pas l'ennemi. L'ennemi est celui qui désarme, même lorsqu'il le fait sincèrement, et qui, soit pour lui-même, soit pour ses enfans, — car les fils n'héritent pas toujours nécessairement des passions de leurs pères, — demande à entrer dans la république et n'y revendique d'autres droits que ceux de tous les citoyens. C'est à celui-là qu'on déclare la guerre. On ne veut pas de lui. On trouve qu'il y a, dès maintenant, assez de républicains, et que, le jour où l'union de tous les enfans d'un même pays serait faite, où nos luttes d'autrefois seraient apaisées, où nous respecterions le passé mort tout en cherchant à tirer le meilleur parti possible du présent et de l'avenir, serait un jour néfaste, un jour maudit. Nous avons entendu retentir les cris de guerre d'il y a quinze ans, et la déclaration du ministère en reproduit elle-même l'écho. M. Bourgeois a déclaré que son gouvernement s'inspirerait du « vieil esprit républicain. » C'en est fait de « l'esprit nouveau » que M. Spuller avait autrefois annoncé, un peu maladroitement peut-être, mais avec beaucoup de courage et d'honnêteté. Nous n'aimons pas, en politique, ces mots d'auteurs qui, à moins d'avoir été longuement préparés et d'arriver au moment où tout le monde les attend, produisent d'ordinaire un effet tout contraire à celui qu'ils se proposent. Personne ne parlait plus de « l'esprit nouveau », mais évidemment M. Bourgeois et ses collègues ne cessaient pas d'y penser comme à un cauchemar, puisqu'ils ont tenu à lui opposer « le vieil esprit républicain ». Malheur aux gouvernemens qui ne savent pas se renouveler! C'est parce qu'il y en a eu beaucoup de ceux-là qu'il en est tombé un aussi grand nombre en France. M. Bourgeois, qui est un positiviste et un partisan de la doctrine de l'évolution, devrait savoir que le vieil esprit d'autrefois ne suffit pas indéfiniment à tous les âges, à toutes les situations. Le monde politique est dans une transformation éternelle. Si nous jetons les yeux sur l'Europe, il n'y a pas un seul pays qui soit aujourd'hui ce qu'il était il y a vingt ans. Les générations qui se succèdent et qui se remplacent viennent au jour avec des besoins nouveaux. Elles ne comprennent rien à notre « vieil esprit », à nos querelles rétrospectives, à nos mots de passe démodés, et ce n'est certainement pas en lui proposant de revenir en arrière et de vivre des passions qui, après nous avoir violemment émus nous-mêmes, nous laissent aujourd'hui indifférens, qu'on groupera la jeunesse autour de soi et qu'on préparera l'avenir. Cette erreur chez nos gouvernans a déjà produit l'explosion du boulangisme, qui n'a été dans le pays qu'une tentative empirique et grossière, non pas pour changer une forme de gouvernement qui restait la seule possible, mais pour échapper à un « vieil esprit », à une routine politique dont on ne voulait plus. Tant pis pour ceux qui ne l'ont pas compris! Mais tant

pis pour nous tous si, en recommençant l'expérience, il leur était donné de la poursuivre trop longtemps!

Au dehors comme au dedans, le nouveau ministère rencontre une situation difficile. Jamais la permanence dans notre conduite diplomatique n'a été plus utile qu'aujourd'hui, car beaucoup de points noirs, ou du moins très obscurs, apparaissent. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se reporter au discours prononcé, le 10 novembre, au banquet du lord-maire par le marquis de Salisbury. Ce discours était attendu avec impatience. Il semble que toute la presse britannique, et, il faut bien le dire aussi, la plus grande partie de la presse européenne se soient donné le mot pour le trouver très rassurant: cela porte à croire qu'il y a en ce moment, dans le monde, un désir bien ardent d'être rassuré. Quelque générale qu'ait été cette impression satisfaisante, il nous est impossible de la partager.

Le discours de lord Salisbury se divise en deux parties bien distinctes. Dans la première il est question de l'Extrême-Orient, et dans la seconde de l'Orient méditerranéen. Dans la première, il a montré tout en rose, et dans la seconde tout en noir. Il s'est appliqué à rassurer ses compatriotes sur les dangers qui pouvaient se produire en Chine, et à les effrayer sur ceux qui menacent l'Empire ottoman. Nous souhaitons qu'il ait réussi à dissiper les chimères dont les imaginations anglaises s'étaient alarmées bien à tort, à propos des événemens asiatiques. Quant à l'Empire ottoman, il est profondément troublé, en effet, mais le langage de lord Salisbury n'est peut-être pas celui qu'il eût fallu pour y ramener la tranquillité et la paix.

Une campagne diplomatique est ouverte depuis plusieurs mois au sujet des affaires d'Arménie par lord Rosebery. La Russie et la France s'y sont associées, et nous avons raconté tout ce qu'il a été possible d'en savoir jusqu'ici, c'est-à-dire assez peu de chose. Lord Salisbury a complété nos renseignemens. Lorsqu'il est arrivé aux affaires, les représentans des trois puissances avaient adressé au sultan une demande commune, sinon collective : il s'agissait d'adjoindre un nombre proportionnel de fonctionnaires chrétiens aux fonctionnaires ottomans de toutes les provinces où vivent un grand nombre d'Arméniens. La demande des trois puissances était sur le point d'être accueillie, lorsque lord Salisbury a proposé ce qu'il appelle une alternative. Sa proposition n'était peut-être pas meilleure, dit-il modestement, mais il la croyait « plus acceptable ». Or il s'agissait de maintenir telle quelle l'administration mahométane, mais de la faire contrôler par une commission mixte, c'est-à-dire européenne. Comment lord Salisbury a-t-il pu croire un seul instant que sa proposition était « plus acceptable » que la première? Il y a déjà, dans l'Empire ottoman, des provinces qui ont des gouverneurs et des administrateurs chrétiens, et depuis longtemps des chrétiens ont été admis dans toutes les branches de l'administration :

il y en a même eu qui ont représenté le sultan auprès des puissances étrangères, et personne n'a jamais vu là une diminution de sa souveraineté politique ou religieuse. En serait-il de même si une commission de contrôle, sous prétexte de surveiller l'administration ottomane, la dominait réellement et l'absorbait? C'est mal connaître le sultan que de le croire capable de donner la préférence à une solution de ce genre. Aussi ne l'a-t-il pas fait, et lord Salisbury paraît avoir supporté assez allégrement l'échec de son alternative. Celle-ci n'a eu qu'un inconvénient, à la vérité des plus regrettables, à savoir de faire perdre un temps précieux, et de permettre aux massacres de Constantinople de se produire.

La proposition, ou suggestion de lord Salisbury a donc été assez malencontreuse, mais elle appartient déjà au passé, et le présent seul nous intéresse. Le sultan a cédé ; il a accordé tout ce qu'on lui demandait. Ne semble-t-il pas, dès lors, que les puissances auraient dû mettre leur point d'honneur à décourager toute tentative nouvelle de la part des Arméniens, et à leur faire comprendre qu'on avait beaucoup fait en leur faveur, assez pour une fois, assez pour longtemps? Le langage de lord Salisbury est-il propre à leur donner cette impression ? Y ont-ils trouvé ces avertissemens graves dont ils avaient certainement besoin pour rentrer enfin dans le calme, et pour laisser l'Europe s'y reposer elle-même pendant quelque temps ? Point du tout. Il n'y a pas un seul mot, dans le discours, à l'adresse des Arméniens ; en revanche, il y en a beaucoup à l'adresse du sultan. Lui seul est rendu responsable de tous les maux de son empire, comme s'il pouvait, quand il le voudrait avec une énergie sans égale, échapper lui-même et soustraire du jour au lendemain ses sujets au poids qu'un long atavisme fait peser sur leurs têtes. La thèse de lord Salisbury est que le sultan peut tout. Ce souverain des *Mille et une Nuits* n'a qu'à dire un mot pour changer autour de lui les choses et les hommes. Que ne prononce-t-il ce mot féerique ? S'il ne le fait pas, il encourt une responsabilité redoutable. Il est dans l'ordre de la nature et dans la volonté de la Providence que tout gouvernement mal dirigé succombe, et « que l'injustice conduise à leur perte les plus élevés de la terre ». Nul ne peut échapper à cette fatalité. Les peuples qui souffrent et qui gémissent ont tout à espérer, car leurs souffrances seront réparées et leurs gémissemens entendus. Celui qui les opprime sera puni. En vérité, pendant que lord Salisbury tenait ce langage tout biblique, ses auditeurs n'auraient pas été très étonnés de voir une main sortir de la muraille et y écrire les mots fatidiques : Mane, Thecel, Pharès ! « Tant que l'empire ottoman sera debout, » disait lord Salisbury. « Si l'Empire ottoman venait à tomber, » ajoutait-il, et à chaque mot les pires hypothèses se dressaient devant les esprits.

Il faut reconnaître, et nous nous empressons de le faire, que lord

Salisbury a parlé dans les termes les plus forts de l'importance pour toute l'Europe de rester unie dans sa politique orientale. Aucune des puissances ne doit, et ne pourrait sans un immense danger se livrer à une action isolée. L'accord de toutes est nécessaire, indispensable, et l'Angleterre ne négligera rien pour le maintenir. C'est là une garantie dont la valeur est incontestable. Elle témoigne des bonnes intentions de lord Salisbury. Sans doute, lorsqu'il a parlé au sultan, le langage des prophètes de l'Ancien Testament, il l'a fait seulement pour être mieux entendu, et mieux compris. Le malheur est qu'il sera entendu et compris par d'autres encore que le sultan. Est-il sage, est-il prudent d'élever si fort la voix dans la chambre d'un malade et devant ses héritiers présomptifs? L'expérience d'hier a montré, à propos des Arméniens combien il est difficile, en Orient, de contenir les passions qu'on a une fois déchaînées. Est-ce que tout le monde ne sait pas que la révolution est toute prête à éclater sur plusieurs points de l'Empire ottoman, pour peu qu'on l'encourage, ou qu'on paraisse le faire? Ce ne sont pas seulement les Arméniens dont les entraînemens sont à craindre : dans la Turquie d'Europe, aussi bien que dans la Turquie d'Asie, dans les îles de l'Archipel ou de la Méditerranée, il suffirait d'une allumette pour mettre le feu aux poudres. D'autres populations, d'autres nationalités, si l'on veut, attendent avec anxiété le dénouement des affaires arméniennes pour réclamer à leur tour, et par analogie, leur portion de réformes ou d'indépendance. Il n'y a pas une question d'Orient, il y en a vingt, et il est presque impossible de toucher à une sans que toutes les autres se trouvent aussitôt posées. C'est pour cela qu'il convient de les traiter d'une main délicate. Si l'on parle aux uns un langage sévère, il serait à propos de le parler aussi aux autres, à tous ceux qui en ont besoin. Est-ce là ce qu'a fait lord Salisbury? Son langage, qui a été au cœur de la nation britannique, y a fait naître un enthousiasme indescriptible. Tous les journaux demandent à grands cris des solutions immédiates. Quoi d'étonnant à cela lorsqu'un premier ministre a fait entendre que l'Empire ottoman était condamné dans les desseins de la Providence, et que les arrangemens qui en assurent tant bien que mal la sauvegarde seront bientôt remaniés? Ils le seront sans doute un jour, un jour que nous désirons lointain, car, avant qu'ils le soient, il coulera beaucoup plus de sang, de sang chrétien et de sang musulman, que n'en ont fait encore répandre les révoltes des Arméniens et la manière, parfois cruelle, dont elles ont été réprimées.

Nous comptons sur la sagesse de l'Europe pour empêcher ce danger de naître. Jusqu'ici l'Angleterre, la Russie et la France s'étaient seules chargées de demander et d'obtenir des réformes pour l'Arménie; depuis, les autres puissances sont entrées dans le concert général, et nous n'y voyons que des avantages. On connaît l'opinion de M. de Bismarck sur l'intérêt qu'ont pour l'Allemagne les affaires d'Orient : il

n'aurait pas voulu leur sacrifier la solide charpente d'un soldat poméranien. La situation de plus en plus grande que l'Allemagne a su prendre à Constantinople n'a probablement pas modifié les vues de son gouvernement. Quant à l'Autriche, elle est essentiellement conservatrice, et d'ailleurs l'action diplomatique et pacifique lui a été toujours plus profitable que les aventures. L'Italie n'offre évidemment pas les mêmes garanties, et M. Crispi n'a probablement pas oublié que les 10000 hommes envoyés jadis en Crimée, ont été pour le comte de Cavour comme le premier pion qu'il a très habilement poussé sur l'échiquier de l'Europe. Cet enjeu lui a singulièrement profité et rapporté. Mais l'Italie est engagée dans d'autres entreprises, et, à moins qu'elle ne cherche un prétexte d'en sortir pour remplir ailleurs un plus grand rôle, elle aussi doit désirer que la tranquillité de l'Orient ne soit pas troublée. La Russie et la France ne sont pas suspectes. Si la question d'Orient venait à se rouvrir, la première surtout ne pourrait pas s'en désintéresser; mais elle a donné, dans les Balkans, assez de preuves de sa modération pour qu'on puisse y avoir confiance, et ses préoccupations sont tournées en ce moment du côté de l'Extrême-Orient. Enfin l'Angleterre, malgré des entraînemens où la générosité a une part plus grande qu'on ne le dit, est avant tout une nation sensée, et lord Salisbury a donné trop de preuves de finesse et de sang-froid pour qu'on pousse à l'excès les inquiétudes que son discours a pu causer. L'accord de l'Europe sera conservé et, aussi longtemps qu'il se prolongera, l'équilibre des intérêts en cause sera un gage du maintien corrélatif de ce *statu quo* oriental que l'Europe a établi, et dont lord Salisbury a si bien défini l'objet en disant qu'il était « nécessaire à la paix de la chrétienté ». Voilà ce qui nous rassure : il n'en est pas moins vrai que le discours de lord Salisbury a été sinon la cause, au moins le signe d'une situation nouvelle, qui exige toute l'attention de notre diplomatie.

FRANCIS CHARMES.

L'ŒUVRE
D'AUGUSTIN THIERRY[1]

Messieurs,

« L'esprit souffle où il veut », dit un commun proverbe ; et, en effet, ce que nous admirons le plus du talent ou du génie dans la science et dans l'art, n'est-ce pas, quand on y songe, l'impuissance même où nous sommes de les faire naître ? Mais, à défaut d'une liaison constante et nécessaire, si nous ne laissons pas de pouvoir quelquefois surprendre entre les hommes et les lieux de secrètes convenances, je ne crois pas me tromper lorsque j'en trouve une entre votre ville de Blois et le grand historien dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire. Oui ! c'est bien ici qu'il devait voir le jour, en Touraine ; dans cette ville de Blois, — où l'on respire l'histoire, pour ainsi parler, comme ailleurs l'éloquence ; — à l'ombre de ce château, rendu fameux par tant de tragiques ou d'aimables souvenirs ; sur les bords de ce fleuve de Loire, qui mêle dans l'ampleur de son cours tant de grâce et de force à la fois ; dans cet air privilégié, dont la douceur a fait de votre accent la règle du parler de France. Soyez donc fiers d'Augustin Thierry, si, de tant d'historiens ses émules, n'étant pas lui-même le moins grand ni le moins populaire, nul plus que lui n'est demeuré le fils reconnaissant de sa ville natale ! Soyez-en fiers encore, si le seul reproche un peu grave que l'on ait jamais pu lui faire, c'est d'avoir en histoire toujours pris le parti des vaincus ! Mais soyez-en plus fiers, si cette pitié dont il ne savait pas se défendre pour les victimes des causes perdues, ne l'a cependant

(1) Discours prononcé à Blois, le 10 novembre, pour le centenaire d'Augustin Thierry.

jamais empêché, quoi qu'on en ait pu dire, d'être, quand il l'a fallu, le juge aussi de ses cliens! Son œuvre entière est comme animée du combat de sa justice contre son émotion; et à force d'empire sur lui-même et d'effort vers la vérité, le plus passionné peut-être de nos grands historiens en est devenu le plus impartial. Je ne craindrai pas d'ajouter que le plus « pittoresque » ou le plus « artiste » en a été le plus « philosophe » ; et si l'antiquité même, si le conteur bavard et exquis des guerres médiques ne nous a rien légué de plus naïvement coloré que les *Récits des temps mérovingiens*, ou l'annaliste Romain rien de plus énergique en sa concision que l'*Histoire de Jacques Bonhomme*, je ne vois pas que personne, depuis quatre-vingts ans, ait répandu sur la philosophie de l'histoire plus d'idées ni de plus neuves qu'Augustin Thierry.

C'est ce qu'il m'a paru, Messieurs, que l'occasion de son centenaire me faisait un devoir d'essayer de vous montrer, ou plutôt de vous rappeler. Et, ainsi qu'il convient en ce genre de commémoration, je m'efforcerai d'être bref; mais si vous me trouviez cependant un peu long, vous songerez qu'il m'arrive de représenter aujourd'hui, par une rencontre qui est pour moi comme un quadruple honneur, l'Académie française, dont vous savez assez pour quelles raisons il n'a point fait partie; l'École normale supérieure, dont il fut l'une des « gloires »; un recueil qui s'honore de l'avoir compté parmi ses premiers et ses plus brillans collaborateurs (1); et enfin, — puisque c'est le fils de son frère qui m'a demandé le premier de prendre la parole, — sa famille ou un peu de sa famille elle-même.

Je ne vous raconterai point sa naissance modeste, sa jeunesse obscure, ses laborieux débuts (2)... Mais si nos vrais maîtres sont ceux qui nous éclairent sur nos vraies aptitudes, comment me dispenserais-je de vous rappeler l'influence qu'exercèrent sur Augustin Thierry deux hommes entre tous : le poète inspiré d'*Atala*, de *René*, des *Martyrs ;* et le grand romancier d'*Ivanhoe*, de *Rob Roy*, des *Puritains d'Écosse?* On s'est donné de nos jours des airs de les dédaigner! Mais on n'a point diminué ni seulement entamé leur gloire, et il est possible que l'on ne les lise plus, mais il est certain qu'on a tort. « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée!... » Vous connaissez, Messieurs,

(1) C'est en effet ici même qu'ont paru les *Récits des Temps mérovingiens*, voilà bien des années!

(2) On pourra consulter, sur ces différens points, une intéressante conférence de M. Bar, professeur au collège de Blois, dans le *Bulletin de la Société des Sciences et Lettres de Loir-et-Cher;* et une étude de M. F. Valentin : *Augustin Thierry*, dans la collection Lecène et Oudin.

cette page célèbre! Elle a éveillé l'historien qui sommeillait dans l'élève du collège de Blois; et de là, de cette seule page, pourrait-on dire, nous est venu tout ce qu'en histoire, comme au théâtre, comme dans le roman, comme dans les arts plastiques et ailleurs, nous avons depuis lors nommé du nom de *couleur locale*. Je doute qu'il y ait eu de nos jours, en France ou hors de France, une influence littéraire plus considérable que celle de Chateaubriand; et l'ayant subie comme tout le monde en son temps, l'auteur, des *Récits mérovingiens* a eu du moins la franchise et le bon goût d'en convenir. Mais, pour Walter Scott, c'est encore lui qui nous l'a dit: « Il y a plus de véritable *histoire* dans ses romans sur l'Écosse et sur l'Angleterre que dans les compilations philosophiquement fausses qui sont encore en possession de ce grand nom »; et en effet, il lui devait sinon l'origine, du moins la confirmation de l'idée sur laquelle vous savez qu'il a fondé son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Ceux là seuls renient leurs maîtres qui désespèrent de les égaler!

Une autre influence n'a pas moins agi sur notre historien : c'est celle de ce Saint-Simon, — non pas le duc, mais le comte, on pourrait s'y tromper, — dans la fatrasserie duquel, *quum flueret lutulentus*, tant de grandes idées, d'idées singulières, mais d'idées fécondes se mêlaient à l'expression d'un rêve sociologique informe (1). Deux ans durant, Augustin Thierry lui servit de secrétaire ou pour mieux dire de collaborateur; il se déclara publiquement son disciple; et il y a des pages du futur auteur de l'histoire du tiers état dans les opuscules qui portent les titres caractéristiques de *Mesures à prendre contre la coalition de 1815* et de *la Réorganisation de la société européenne*. Ce n'est pas ici le lieu de juger Saint-Simon, et ce le serait que je devrais me récuser, comme n'ayant pas suffisamment étudié son œuvre. Mais je la connais cependant assez pour être sûr qu'Augustin Thierry n'a pas vécu deux ans dans la familiarité d'un tel homme, sans apprendre de lui quelque chose; et pourquoi ne lui devrait-il pas une part de sa conception de l'histoire?

L'histoire de France, telle que nous l'ont faite les écrivains modernes, — écrivait-il en 1820, — n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale, l'histoire populaire... La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive, reste à écrire; il nous manque l'histoire des citoyens, l'histoire du peuple... Cette histoire nous présenterait en même temps des exemples de conduite et cet intérêt de sympathie que nous cherchons vainement dans les aventures de ce petit nombre de personnages privilégiés qui occupent seuls la scène historique... Nos âmes s'attacheraient à la destinée des masses d'hommes qui ont vécu et senti comme nous... Le

(1) Voyez, à ce sujet, le livre de M. George Weill: *Un Précurseur du socialisme;* Perrin, éditeur.

progrès des masses populaires vers la liberté et le bien-être nous semblerait plus imposant que la marche des faiseurs de conquêtes, et leurs misères plus touchantes que celles des rois dépossédés.

Il y a bien, Messieurs, quelque exagération dans cette page, de l'âpreté, de l'amertume; et on la sent contemporaine des terribles pamphlets d'un autre Tourangeau, le « vigneron de la Chavonnière ». Mais elle contient une idée généreuse et juste, une idée toute nouvelle en 1820, qui est celle du droit des peuples ou des « collectivités » à avoir une histoire; et c'est ainsi qu'Augustin Thierry doit peut-être à son éducation saint-simonienne d'avoir été non seulement le plus « démocratique » de nos grands historiens, mais le plus « socialiste »... Je me sers tout exprès de ce mot, qu'il serait temps enfin d'enlever à ceux qui en abusent; qui en corrompent quotidiennement le sens; et qui ne savent lui faire signifier que haine et misérable envie, quand au contraire on ne l'a justement créé que pour être l'antithèse d'individualisme et le synonyme de solidarité.

Socialiste ou démocratique, de quelque nom qu'on l'appelle, c'est vraiment cette idée qui circule dans l'œuvre entière d'Augustin Thierry. Il a voulu être l'historien des foules. Et pour l'être, il a voulu joindre, unir, et confondre ensemble deux choses que l'on sépare trop souvent.

La passion politique, — a-t-il écrit dans ses *Considérations sur l'Histoire de France*, qui sont l'ouvrage de sa maturité, — la passion politique peut devenir un aiguillon puissant pour l'esprit de recherches et de découvertes; si elle ferme sur de certains points l'intelligence, elle l'ouvre et l'excite sur d'autres; elle suggère des aperçus, des divinations, parfois même des élans de génie auxquels l'étude désintéressée et le pur zèle de la vérité ne l'auraient pas conduite.

Il a raison, Messieurs, cent fois raison! Ce n'est pas de sa propre lumière, c'est de celle du présent que le passé s'éclaire! Pour devenir, comme on l'a quelquefois et à bon droit nommé, « le siècle de l'histoire », il a fallu que notre siècle eût commencé par être « le siècle de la Révolution! » Avant les Guizot, les Michelet, les Thierry, si la France n'a pas eu de grands historiens, c'est que nos vieux érudits avaient manqué de « l'intelligence et du sentiment des grandes transformations sociales. » L'observation est de Thierry lui-même. Mais combien n'est-elle pas plus vraie, quand, à la « passion politique », c'est-à-dire à la préoccupation du présent, on allie, comme lui, l'inquiétude et le souci de l'avenir! quand en même temps que l'on cherche, jusque dans l'histoire des invasions germaniques « la racine de quelques-uns des maux dont souffrent nos sociétés modernes », on y porte, — c'est toujours lui qui parle, — « l'amour des hommes comme hommes,

abstraction faite de leur renommée ou de leur situation sociale! » et quand enfin, Messieurs, en faisant œuvre d'historien ou de philosophe, on aspire à faire œuvre aussi de citoyen? Ce fut l'ambition d'Augustin Thierry; et bien loin que cette préoccupation d'emprunter des « armes » de combat à l'histoire ou de faire servir à la construction de l'avenir les matériaux du passé, l'ait empêché d'y voir clair, ait offusqué la lucidité de son regard, ou gêné la liberté de sa critique, précisément, s'il y a deux ou trois idées d'historien dont son nom demeure inséparable, c'est à la lueur et comme dans la fièvre de cette préoccupation même qu'il les a découvertes.

Telle est, en premier lieu, l'idée si simple, à ce qu'il semble, de la diversité successive des époques, et des lents changemens que le temps, lui tout seul, opère dans la physionomie des hommes et des peuples. Elle est bien simple, je le répète, si simple même qu'à peine en ose-t-on faire un mérite à l'historien. Lequel de nous est aujourd'hui ce qu'il était hier? Nous n'avons pas besoin non plus de longues observations, ni de beaucoup réfléchir, pour nous apercevoir en combien de manières nous ne ressemblons pas aux Français du XVIIIe, du XVIIe, du XVIe siècle. On voyageait alors en patache... on portait des culottes... on mangeait du pain d'orge. Et cependant, Messieurs, ces différences qui sautent aux yeux, je n'affirmerai pas, si vous le voulez, qu'on ne les ait senties que de notre temps, mais elles ne sont toutefois entrées dans l'habitude de l'histoire, et pour n'en plus désormais sortir, que par l'intermédiaire d'Augustin Thierry. Sous l'uniformité mensongère et le vernis de fausse élégance dont on avait recouvert douze ou quinze siècles de nos traditions, retrouver la vraie couleur des temps, caractériser les époques, leur rendre à chacune sa vraie physionomie, faire ainsi de la chronologie, — qui n'en avait été jusqu'alors que le support, — l'âme, et en un certain sens presque le « tout » de l'histoire, telle fut la tâche que se donna d'abord l'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France;* et si nous n'avons garde aujourd'hui de confondre la cour de Louis XIV avec celle du roi Dagobert, c'est à lui que nous le devons.

N'a-t-il pas d'ailleurs exagéré cette diversité? Contemporain des romantiques, et, je le crains, un peu romantique lui-même, n'est-il pas allé trop loin quand, par exemple, aux noms consacrés des Clovis et des Mérovée, il a voulu substituer les appellations évidemment plus « germaniques » de Merowig et de Clodowig? C'est ce qu'il faut bien croire, puisque nous avons continué de dire Clovis et Mérovée! Et si, peut-être, après tout, une francisque n'est qu'une hache de guerre, et un « skramasax » qu'un poignard, nous dirons donc que l'auteur des *Récits mérovingiens* est responsable à sa manière des débauches de couleur locale auxquelles s'est livrée la littérature du XIXe siècle.

Heureusement pour nous, et pour lui, qu'il ne s'en est pas tenu là! Nul n'a mieux connu l'importance du costume et n'en a tiré plus habilement parti; mais quelque différens que nous soyons d'un bourgeois du XVIIe ou d'un paysan du XVIIIe siècle, Augustin Thierry s'est promptement rendu compte que la différence n'était qu'extérieure ou superficielle, et bien moins considérable en tout cas que celle qui nous sépare aujourd'hui même encore d'un Italien, d'un Anglais, d'un Allemand... Ainsi conduit à se demander d'où pouvait procéder cette différence plus profonde, la question de chronologie s'est transformée pour lui en une question de physiologie; la question de date en une question d'origine ou de sang; la race lui est apparue comme la raison dernière de la différence des époques; et cette idée de génie est la seconde que nous lui devions.

Vous rappellerai-je ici la fortune qu'elle a faite; de quel flot de lumière elle a brusquement illuminé le chaos des anciennes histoires; et les conséquences de toute nature que notre historien lui-même en a tirées? Ouvrez et relisez les *Récits des temps mérovingiens :* ce qui en fait à la fois l'intérêt scientifique et la valeur d'art, ai-je besoin de vous le dire? c'est la perspicacité singulière avec laquelle l'historien y a démêlé, c'est la vigueur de relief et la justesse de coloris avec lesquelles le peintre y a représenté l'antagonisme des deux races que le torrent des invasions germaniques avait comme superposées l'une à l'autre sur notre sol gaulois. Aimez-vous mieux relire l'*Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands?* « Je me propose de montrer dans ce livre, écrit l'historien, les relations hostiles de deux peuples violemment réunis sur le même sol, de les suivre dans leurs longues guerres et leur séparation obstinée jusqu'à ce que du mélange et du rapport de leurs races... il se soit formé une seule nation. » Même dessein, vous le voyez, — l'un des plus complexes qu'historien eût encore formés, — et dont l'exécution magistrale donne au chef-d'œuvre d'Augustin Thierry quelque chose de l'air et de l'allure d'une épopée. Nous ne nous en étonnerons pas, et, au contraire, nous y trouverons la confirmation inattendue des théories de la critique moderne, si nous prenons garde qu'en aucun temps, dans aucune langue, l'épopée n'a jamais jailli, si l'on peut ainsi dire, que de la rencontre et du choc sanglant de deux nationalités. Mais, dans son *Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État,* que trouvons-nous encore, si ce n'est l'histoire de la société gallo-romaine défendant ses arts et ses mœurs contre ses conquérans germains; leur disputant, leur reprenant l'un après l'autre les biens qu'ils lui avaient ravis; et, dans la première ardeur d'une grande révolution, revendiquant pour s'en armer à son tour contre eux cette diversité d'origine dont on avait fait pendant douze cents ans le titre, la justification, et l'instrument de sa servitude.

L'œuvre d'Augustin Thierry est comme pénétrée de l'idée de race, et trente ans durant, son effort scientifique n'a tendu qu'à faire de la race la grande ou la principale ouvrière des transformations de l'histoire (1).

A la vérité, si l'importance et la nouveauté de l'idée n'ont pas besoin d'être démontrées, la justesse en est plus contestable, et l'application historique en exige infiniment de tact, de prudence, et de générosité. Car, où commence, où finit la race ? et, tandis que pour l'historien nous en formons deux avec les Germains, qui ne sait que pour le linguiste, Germains et Gaulois, Grecs et Romains, Celtes et Slaves, nous n'en formons qu'une ? et tous ensemble, avec le Juif ou l'Arabe, une seule et la même pour l'anthropologiste ? A un autre point de vue, qui ne sent, qui ne sait le danger qu'il y aurait à diviser l'humanité en races supérieures et en races inférieures ? à chercher la raison de la supériorité des unes, de l'infériorité des autres, dans la fatalité de leurs aptitudes originelles ? à entretenir ainsi parmi les hommes des haines inexpiables, des haines de sang, des haines animales ? Que vous dirai-je encore ? que si jamais la théorie triomphait, d'intrépides logiciens en déduiraient bientôt la justification du régime des castes ? qu'elle engendre en morale la basse religion du succès ? qu'elle autorise en politique non seulement l'oppression, mais la suppression du plus faible ? Messieurs, je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce que peut engendrer de conséquences monstrueuses une maladroite interprétation de la théorie des races ; et c'est pourquoi je m'empresse d'ajouter qu'après l'avoir appliquée le premier, nul n'en a mieux su qu'Augustin Thierry éviter les dangers.

Il avait, je vous l'ai dit, l'âme ardente et naturellement pitoyable aux opprimés, et c'était une raison pour le détourner de croire légèrement à la supériorité des vainqueurs. Il n'est même pas habituellement éloigné de penser que les vaincus peuvent représenter, et ont souvent représenté, non seulement la cause de la justice et du droit, mais la cause encore de la civilisation. Mais ce qu'il a surtout bien vu, c'est que, d'une manière générale, si l'action de la race était prépondérante, pour ne pas dire toute-puissante, à l'origine des civilisations, l'objet propre de la civilisation était de réduire ou d'annuler l'influence de la race. De même en effet que, pour chacun de nous, le progrès consiste à se dégager des servitudes physiologiques dont nous sommes en naissant les esclaves, de même il a bien vu que la civilisation consistait pour les peuples à s'affranchir en avançant en âge de la fatalité de leurs instincts originels. Il a reconnu que, dès le VIe siècle de notre ère, « le

(1) Son frère, Amédée Thierry, a été son premier disciple ; et on ne saurait assez dire ce que Taine et Renan leur ont dû à tous deux.

caractère original de la période mérovingienne consistait dans un antagonisme de races non plus complet, saillant et heurté, mais adouci déjà par une foule d'imitations réciproques, nées de l'habitation sur le même sol. » Il s'est rendu compte que, dès le XIIIe siècle, c'est-à-dire cent cinquante ou deux cents ans après l'invasion normande, il n'y avait plus de Saxons ni de Normands en Angleterre, mais des Anglais seulement. C'est comme s'il eût déclaré qu'à dater d'une certaine époque de l'histoire, le mot même de « race » devait changer de sens; perdre ce qu'il avait de signification physiologique ; ne plus rien vouloir dire que d'historique ou de purement humain. Et de peur que l'on ne se méprît sur sa vraie pensée, c'est ce qu'il a dit en propres termes dans le dernier de ses ouvrages quand il a prétendu montrer, dans « l'élévation continue du tiers état », ce qu'il a lui-même nommé « le fait dominant et comme la loi de notre histoire nationale. » Puisqu'il existe une race française, et qu'elle n'a pas toujours existé, elle s'est donc faite elle-même; et elle est l'œuvre de sa volonté, la créature de son effort, l'enfant de sa persévérance et de sa liberté.

Et en effet, Messieurs, quel a été le rôle du tiers état dans notre histoire, sinon d'effacer ou d'abolir jusqu'aux dernières traces d'antagonisme ou d'opposition entre les différentes races qui ont peuplé notre sol de France ; de n'en former qu'une même nation ; et d'établir, pour ainsi parler, sur les ruines de ce que l'on appelle aujourd'hui le « régionalisme », l'unité de la patrie commune ? Tel est le sens et la portée de cette Révolution, dont il est élégant de médire ; — et dont je n'ignore assurément pas de quel prix nous avons payé les bienfaits! Mais nous eût-elle coûté plus cher encore, elle n'en serait pas moins l'aboutissement nécessaire de plus de mille ans d'histoire, et il faudrait prendre garde, en la reniant aujourd'hui, qu'en vérité nous renierions toute notre tradition nationale. Oui, ce que la Révolution a réalisé, c'est bien ce que nos pères ont voulu : centralisation administrative, afin qu'émancipé des tyrannies locales chacun de nous ne fût sujet que de la loi; égalité civile, pour qu'il ne subsistât entre nous d'autre différence ou d'autre distinction que celle de nos œuvres; indivisibilité du territoire, afin que la France pût achever de remplir son rôle historique; unité sociale, pour que chacun de nous, — dans la paix et dans la guerre, dans le malheur et dans la prospérité, dans la gloire et dans l'humiliation, dans la détresse et dans l'espoir, — se sentît solidaire de tous ceux qui sont nés sur le même sol que lui. Et si d'autres l'ont vu comme Augustin Thierry, c'est ce que personne, à ma connaissance, n'a montré plus clairement ni plus éloquemment que l'historien du tiers état.

Insisterai-je après cela, sur l'étroite liaison des vues ou des idées de l'historien avec celles du publiciste on du politique, je dirais

presque du sociologue, du collaborateur de Saint-Simon, du rédacteur du *Courrier français* et du *Censeur européen?* Je n'aurais qu'à feuilleter ses *Lettres sur l'Histoire de France*, ou le recueil qu'il a intitulé : *Dix ans d'Études historiques ;* et, dans la polémique passionnée du journaliste de 1820, vous reconnaîtriez aussitôt, sous une forme plus âpre, l'idée maîtresse de l'*Essai sur la formation et les progrès du Tiers Etat* ou de l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*. Mais à quoi bon renouveler ou ranimer d'anciennes querelles, dont on en ferait trop aisément d' « actuelles » ? et puisque aussi bien les idées historiques d'Augustin Thierry, pour entrer dans l'histoire, ont dû commencer par dépouiller le caractère d'exagération qu'elles tenaient de leur origine politique, n'en ai-je pas assez ou trop dit, peut-être? J'aime donc mieux, pour terminer, vous parler de l'artiste, et s'il est vrai que l'art seul demeure, j'aime mieux placer la fortune de ses idées historiques elles-mêmes sous la protection de son talent de peintre, de conteur, et de poète.

On veut faire aujourd'hui de l'histoire une science, — c'est le grand mot, — et, comme au savant, on ne demande donc à l'historien que d'établir des « faits, » entre lesquels même on le dispense d'essayer de saisir aucune espèce de liaison ou d'enchaînement. Que dis-je? on le lui interdit! et le plus cruel reproche que nous voyons qu'on lui adresse c'est celui d'avoir des idées. Importunes à ceux qui en ont d'autres, les idées sont toujours suspectes à ceux qui n'en ont pas! On exige encore de lui qu'il se désintéresse de ses personnages, et, sous le nom d'impartialité, qu'il nous parle de Louis XIV ou de la Révolution française avec autant de sang-froid, ou plutôt d'indifférence, je ne dis pas que de Nabuchodonosor ou de Sésostris, mais de l'ours des cavernes ou des poissons ganoïdes. Et, au fait, est-ce que le naturaliste se fâche, est-ce qu'il s'indigne, contre l'animal qu'il décrit? Il ne s'attendrit pas non plus quand il nous conte leurs mœurs, et nous le trouverions ridicule de s'apitoyer sur la destinée des victimes de la lutte pour la vie. Ainsi, dit-on, procédera désormais l'historien. Et alors, et enfin, pour le récompenser de sa docilité, ce qu'on lui défendra plus expressément encore que tout le reste, ce sera de recourir au prestige trompeur de l'art; il ne s'avisera pas d'écrire pour tout le monde, mais seulement pour quelques initiés ; et quand « le divorce sera devenu complet entre le travail de collection des documens et la faculté de les comprendre ou d'en exprimer le sens intime, » c'est alors qu'étant devenue tout à fait une science, l'histoire, devenue tout à fait illisible, sera devenue tout à fait l'histoire.

Telle n'était pas, Messieurs, l'opinion d'Augustin Thierry : il pensait d'une manière plus large ; il sentait d'une manière plus vive ; il estimait que « la recherche et la discussion des faits, sans autre dessein

que l'exactitude, n'ont jamais été, selon sa propre expression, qu'une des faces du problème historique », et je ne veux pas dire la moindre, mais en tout cas la moins intéressante. Ce qu'il savait également, c'est que l'érudition n'est pas son objet, son but ou sa fin à elle-même ; qu'il en faut prendre et qu'il en faut laisser ; que son triomphe serait de se rendre inutile, puisque assurément, Messieurs, je vous demande pardon pour ma naïveté, mais si nous connaissions l'entière vérité des faits, il m'a toujours paru qu'alors nous n'aurions plus besoin de la chercher. Et ce n'était pas qu'il méconnût le pouvoir ou le prix de l'érudition. Il a rendu justice à nos bénédictins. Il a lui-même rivalisé de patience et de conscience avec eux. Après avoir fondé son *Histoire de la Conquête de l'Angleterre* sur l'enquête la plus étendue, la plus longue, la plus scrupuleuse, vous vous rappelez tous, pour l'avoir entendu vingt fois raconter, que, jusqu'à son dernier jour, cet aveugle et ce paralytique n'a pas cessé de reprendre, de revoir, de corriger, de compléter, de remanier, de remettre sur le métier son principal ouvrage. L'*Histoire de la Conquête* avait paru pour la première fois en 1825, et trente ans plus tard, en 1856, la mort le surprenait au milieu d'une quatrième ou cinquième revision de son œuvre. De combien d'érudits en pourrais-je dire autant ! Mais, de plus qu'eux, ou contre eux, — contre quelques-uns d'entre eux, — ce qu'Augustin Thierry a toujours cru, c'est que « toute composition historique était un travail d'art autant que d'érudition » ; et je le crois, et je crois qu'il faut le croire comme lui si nous ne voulons pas qu'avec l'art ce soit non seulement le charme ou l'intérêt, mais la vie même qui se retire un jour de l'histoire. « Nous ne voulons servir la vie, a dit un philosophe, qu'autant qu'elle-même l'histoire servira la vie. »

C'est justement « pour servir la vie, » et non pas du tout par fantaisie de dilettante amoureux du costume qu'Augustin Thierry s'est rendu le contemporain des temps dont il voulait écrire l'histoire. Où tant d'autres n'ont vu depuis lui qu'un prétexte à décor, c'est l'accent même de la vie qu'il s'est proposé de ressaisir, l'empreinte et comme l'air de personnalité qu'un vêtement ou un ustensile conserve de son possesseur. Il a vécu, vraiment vécu les romans et les drames, — la tragique aventure de la reine Galeswinthe, le chaste roman de sainte Radegonde et du poète Fortunat, — dont les anciens chroniqueurs qui lui servaient de guides, s'ils en avaient éprouvé toute l'horreur ou goûté peut-être le charme, n'avaient pas su pourtant nous les communiquer. Il a vu, de ses yeux vu, qu'on pourrait dire qu'il a usés dans l'intensité de cette contemplation, se dresser devant lui la figure entière de ses personnages,

... les uns chantant sur la harpe celtique l'éternelle attente du retour

d'Arthur; les autres naviguant dans la tempête avec aussi peu de souci d'eux-mêmes que le cygne qui se joue sur un lac; d'autres, dans l'ivresse de la victoire, amoncelant les dépouilles des vaincus, mesurant la terre au cordeau pour en faire le partage; comptant et recomptant par têtes les familles comme le bétail; d'autres enfin privés par une seule défaite de tout ce qui fait que la vie vaut quelque chose, se résignant à voir l'étranger assis en maître à leur propre foyer, ou, frénétiques de désespoir, courant à la forêt pour y vivre, comme vivent les loups, de rapine, de meurtre et d'indépendance. »

On ne saurait sans doute mieux montrer que dans cette belle page, souvent citée, ce que l'art en histoire a de relations avec la vie; et le montrer par son propre exemple. Cinquante ans ont passé sur elle, mais l'émotion en a encore quelque chose de communicatif ou de contagieux même. L'homme s'y laisse voir, tel qu'il était, sensible et comme ouvert à toutes les impressions. Il a peut-être partagé le brutal enthousiasme des vainqueurs, mais il a certainement éprouvé « toutes les misères nationales, toutes les souffrances individuelles et jusqu'aux simples avanies des vaincus ». Cela se sent dans le souvenir ému qu'il en garde, treize ans après la publication de son livre. S'il l'a vécu avant de l'écrire, il le revit en le relisant. Et parce qu'on n'a pas trouvé de meilleur ni d'autre moyen d'émouvoir les hommes que d'être ému soi-même, c'est pour cela, Messieurs, que dans l'œuvre d'Augustin Thierry nous ne saurions, nous, séparer l'historien du peintre et du poète.

Et nous ne le séparerons pas non plus du philosophe ou du penseur, si l'un de ses mérites encore, l'une des plus rares parties de son talent est d'avoir su nous faire voir, sous la différence pittoresque des mœurs, ou en s'aidant de cette différence même, ce qu'il y a toujours d'éternelle humanité dans l'âme, — plus subtile et plus compliquée qu'on ne la croit — d'un baron féodal ou d'une reine barbare. « Au milieu du monde qui n'est plus, a-t-il dit lui-même de Walter Scott, son instinct d'artiste l'a averti de placer le monde qui est et qui sera toujours »; et c'est ce qu'il a fait, avec autant ou plus d'art que le grand romancier. Aussi nous retrouvons-nous dans ses narrations les plus « anglo-saxonnes », dans ses récits les plus « mérovingiens ». Vivans de la vie de leur siècle, sa Frédégonde ou son Thomas Becket vivent de la vie aussi de tous les temps; et, Messieurs, n'est-ce pas comme si je disais que la finesse de sa psychologie égale dans son œuvre l'éclat plus apparent de son coloris? On y apprend l'histoire; mais on y avance presque du même pas dans la connaissance de l'homme; et vous ne l'ignorez pas, c'est, ici, de tous les caractères qui distinguent les œuvres qu'on appelle « classiques », le plus rare et le plus éminent.

C'est ce qui assure l'immortalité de son nom. Car, enfin, le politique

peut bien demander à l'histoire des enseignemens ou des leçons, et plus souvent des argumens; le moraliste y trouve des exemples; l'artiste y puise des inspirations; et le simple lecteur, les enfans et les femmes, y goûtent un plaisir analogue à celui que leur procurent le drame ou le roman. Mais, tous ensemble, que nous le sachions ou non, si nous l'aimons, et, de quelque façon qu'elle soit écrite, si nous la lisons, c'est que nous nous y sentons vivre d'une autre vie que la nôtre, moins étroite, qui n'est pas limitée à la durée de notre existence, moins personnelle, plus largement humaine; c'est qu'étant pour nous-mêmes une indéchiffrable énigme, nous sommes avides de révélations qui nous aident à l'épeler; c'est que nous nous doutons que l'histoire du plus lointain passé renferme quelque chose du secret de notre destinée, je veux dire de la destinée de l'espèce. Et, pour en approcher, de ce secret qui nous fuit toujours, mais dont la fuite éternelle fait l'invincible attrait, tous ceux qui ont cru, comme Augustin Thierry, que si le cœur fait les grands orateurs — *pectus est quod disertos facit* — il fait également les grands historiens, nous leur devons un pieux et reconnaissant hommage. Il se pourrait, quand on y pense, qu'un peu de cœur fît aussi les grands, les vrais, les seuls vrais et les seuls grands savans.

F. B.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

DERNIER REFUGE

DEUXIÈME PARTIE [1]

I. — DÉPART

Ainsi que Geneviève l'avait annoncé, les Berthemy s'installèrent aux Charmilles dès le commencement de juillet.

C'était une vaste propriété, située un peu au-dessus de Poissy, qui, descendant jusqu'à la Seine, se prolongeait assez loin sur les basses collines du paysage. La maison, régulière, solide, massive, construite en deux étages sur un large espace et relevée par une sorte de tourelle carrée, avait un aspect riche et confortable de château bourgeois. Devant, des deux côtés d'une avenue de tilleuls dont les fleurs secouaient leur odeur fade, se déroulaient des jardins, soignés avec une rare entente de la beauté des fleurs; derrière, fuyaient les ombrages touffus d'un vieux parc. A quelque distance s'élevait une ferme modèle, construite en style normand, complétée par une importante vacherie. Actif avant tout, incapable de rester inoccupé, Berthemy n'aimait pas la campagne pour en savourer les loisirs, mais pour l'exploiter. Il était de ceux que les arbres intéressent plus par leur profit que par la grâce ou la fraîcheur de leurs branches, les champs par le pain qu'ils fournissent plus que par la beauté

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre 1895.

de leurs aspects. Levé avec le soleil, tout le jour agissant, il cherchait les moyens d'améliorer le revenu de sa terre, comme à la ville des combinaisons pour augmenter le rendement de ses capitaux. Non qu'il fût, plus que beaucoup d'autres, ambitieux d'argent, mais parce que tel était le besoin fondamental de sa nature. Du reste, le repos aux Charmilles, qu'il jugeait indispensable à sa santé, n'interrompait point ses affaires, pour lesquelles il se rendait à Paris trois ou quatre fois par semaine.

Nulle part, la dissemblance qui séparait les deux époux n'éclatait plus vivement que dans ce séjour à la campagne, où ils se trouvaient en contact presque continuel, sans les diversions de la vie sociale. Pendant que son mari, devenu subitement gentilhomme campagnard, courait ses terres, conférait avec son fermier, étudiait des machines agricoles, Geneviève s'abandonnait à ses goûts simples et tranquilles, gênée à peine par la venue trop fréquente d'hôtes d'un jour qu'elle recevait avec bonne grâce, bien que sans plaisir. Sa joie eût été d'éviter entièrement une mondanité hors de saison; mais Berthemy, qui s'ennuyait avec elle, recherchait des passans, et, quand il n'avait pas mieux, ramenait Levolle, qui d'ailleurs venait de mauvaise grâce, ayant peu de goût pour les champs. Celui-là, Geneviève le subissait, en rançon des bonnes journées calmes, comme elle en avait quelques-unes, qu'elle pouvait consacrer tout entières à son petit Jacques, dont le grand air, le soleil, l'exercice coloraient les joues pâles, et qui, d'une semaine à l'autre, se bronzait sous ses belles boucles brunes. Avec lui, elle faisait de longues promenades, dans l'épaisseur du parc, où tout la ravissait : le gracieux babil du petit être découvrant le monde des papillons, des mousses, des libellules, berçait la pensée inquiète de la mère, qui songeait aux tristesses de l'ami absent, — moins triste elle-même qu'elle ne l'aurait cru, gagnée, peu à peu, par une mollesse apaisante et douce qui se glissait en elle, au demi-oubli de l'amour orageux où le hasard l'avait jetée. Mais ces accalmies ne duraient guère; sans cesse quelque incident réveillait son cœur assoupi : c'était, jaillissant d'elle-même, une pensée soudaine, née elle ne savait comment, qui la traversait comme un éclair, en laissant derrière soi un sillon d'angoisses ou de pressentimens; c'était, dans une des rares lettres de Martial, une phrase ambiguë qui lançait son imagination dans un champ vide, où elle s'affolait comme un cheval grisé d'espace; c'était son mari qui arrivait avec des nouvelles ou des suppositions dont elle se troublait; c'était surtout Levolle à qui Duguay, qui l'étonnait, fournissait un thème à commentaires inépuisables. Le vilain homme devait avoir des

soupçons, ou, en tout cas, de vagues intuitions, car il revenait constamment sur Martial, avec une inexplicable insistance :

— A propos... commençait-il en la regardant.

Il s'interrompait une seconde, clignait de l'œil, reprenait :

— A propos, j'ai rencontré hier votre ami Duguay. Où donc était-ce? Dans les Champs-Élysées, je crois. Il s'en allait en rêvassant, une fleur à la boutonnière. Pas du tout l'air d'un monsieur qui manipule de l'électricité et des corps chimiques, pas du tout! On aurait dit plutôt un amoureux, oui, un amoureux en avance au rendez-vous!

Il lançait sa phrase en triomphe, comme s'il eût été sûr de frapper juste et de faire mal.

— Bah! répondait Berthemy. Vous voyez de l'amour partout, Levolle; Duguay a bien autre chose en tête.

Le gros homme prenait un air malin:

— Hé! hé! qui sait? sait-on jamais? Remarquez qu'il ne travaille plus guère. Le résultat de ses recherches, nous l'attendons encore. Je crains bien que nous ne l'attendions longtemps!

Ses joues se congestionnaient, dans une poussée de sensualité; ses yeux se fixaient sur Geneviève, qui se sentait défaillir, car il lui causait une crainte mêlée de dégoût, et dont l'âme, avec une force nouvelle, s'enfuyait alors vers l'absent.

Le malheur voulut que Levolle fût justement amené par Berthemy le jour où, pour la première fois de la saison, Martial osa venir aux Charmilles. Sa présence leur empoisonna la journée; d'autant plus qu'il ne cessa pas un instant de les observer, avec cet air narquois et renseigné qui inquiétait Geneviève. Martial, auquel il s'attacha dès la gare Saint-Lazare, s'énervait à souffrir de son contact, à le secouer dans des discussions qui finissaient toujours par s'envenimer, mais surtout à guetter l'instant d'un bref aparté possible, que le hasard reculait d'heure en heure. Dix fois il aurait éclaté, si Geneviève ne l'avait contenu du regard, de la voix, — du calme surtout, de ce calme qu'elle savait imposer à son visage alors même qu'il était bien loin de son cœur. Levolle cependant, expansif, joyeux, d'une insupportable vulgarité, plaisanta lourdement sur toutes choses pendant le déjeuner; au café, mis en belle humeur par le grand air, l'appétit solide, les vins, il s'en prit à Martial :

— Vous ne dites rien, monsieur Duguay?

Cette remarque lui valut une réponse impertinente :

— C'est probablement parce que j'aime mieux vous écouter.

L'autre, sans se fâcher, continua :

— Mais je crois que vous n'écoutez guère non plus... n'est-ce pas, Berthemy?

Geneviève s'interposa :

— M. Duguay est quelquefois distrait.

— Oh! c'est son droit, s'écria Levolle, c'est son droit de savant!... Seulement il a l'air triste, aujourd'hui... Qu'avez-vous donc, cher monsieur?... Si vous nous faisiez vos confidences?... Nous sommes à la campagne, entre amis, nous avons bien déjeuné : c'est le moment de tout se dire, hé! hé!...

Impatienté, Martial se leva sans répondre, pour aller fumer dans la véranda. Il comptait que Geneviève l'y rejoindrait. Elle n'osa pas : elle lisait ou croyait lire dans les yeux de Levolle qu'il guettait sa sortie.

— Vous savez, expliqua Berthemy, Duguay est un fantaisiste : il faut lui laisser toute sa liberté.

— Oui, oui, répondit Levolle, je le connais : rien de lui ne m'étonne.

Cependant, comme Martial ne rentrait pas, Berthemy dit à sa femme :

— Allez donc le chercher, ma chère amie.

Elle se leva, avec un regard sur Levolle qui lui parut plein d'ironie. Duguay faisait sauter Jacques sur ses genoux, à deux pas de la gouvernante :

— Ces messieurs vous réclament, dit Geneviève.

— Ces messieurs sont bien bons! fit-il avec amertume.

La présence de l'enfant et de la bonne l'empêchant de rien dire, il rentra, et se mit à causer de toutes sortes de choses, avec une abondance nerveuse qui ne tarissait pas. Plus tard, en allant à la gare, accompagné par Berthemy et par l'inévitable Levolle, qui voulait prendre le même train que lui, il se trouva pendant un instant seul avec Geneviève, à quelques pas devant leurs deux compagnons.

— Je ne veux plus que vous receviez cet homme! lui dit-il à voix basse.

Elle ne lui répondit que par un regard dont il comprit tout le sens. Hélas! que pouvait-il vouloir ou ne pas vouloir? Ce n'était pas lui qui disposait d'elle.

— Il me semble pourtant que vous pourriez..., commença-t-il en répondant à l'objection qu'il avait lue dans ses yeux.

Elle ne le laissa pas continuer.

— Enfant! fit-elle.

Il baissa la tête. Pourquoi donc était-elle si sage, si raisonnable, si résignée, et pourquoi l'était-il si peu? Enfant, oui, un

enfant capricieux et folâtre, qui demande la lune parce qu'il en a vu le rellet miroiter dans l'eau, un pauvre enfant trop sensible, dont mille chagrins minimes gonflent le cœur à le faire éclater. C'est bien là ce que l'amour fait des hommes : toute la différence, c'est qu'ils ne pleurent pas comme les petits, dont la tendresse des mères sait tarir les larmes.

— Vous viendrez *chez nous?* lui demanda-t-il encore.

D'un coup d'œil derrière elle, Geneviève s'assura qu'on ne les entendait pas. Elle murmura :

— Oui.

— Quand?

— Bientôt.

— Dites-moi le jour?

— Je ne peux pas!

Comme il se taisait, elle ajouta :

— Je vous écrirai.

L'imprécision de cette promesse le fit partir désespéré, flanqué de Levolle, qu'il eut quelque peine à empêcher, chemin faisant, d'exprimer sa brutale admiration pour Mme Berthemy.

Peu de jours plus tard, Geneviève tint sa parole. Martial s'était promis de lui reprocher son excès de prudence, son peu d'efforts pour lui donner un signe d'affection, sa complaisance trop passive à supporter Levolle, son inaltérable sérénité pendant que se dissipait la journée à jamais perdue où ils avaient compté s'aimer un peu; mais ses griefs et ses doutes fondaient lorsqu'il la voyait, et l'heure unique qu'ils pouvaient passer ensemble s'envola trop vite. En se quittant, ils convinrent qu'elle lui fixerait un jour de la semaine suivante où il pourrait venir aux Charmilles avec des chances de l'y trouver seule.

— Toutefois n'y comptez pas trop, lui dit-elle en le quittant, et soyez sage, si nous sommes victimes d'un nouveau contretemps.

Recommandation superflue! Martial savait bien qu'il ne pouvait compter sur rien; que leur bonheur tremblait à tous les vents; que le plus futile incident dérangeait sans cesse leurs combinaisons et contrariait leurs rencontres, qui pourtant seules, de la vie entière, leur importaient. Cette fois encore, le hasard fut contre eux. Avec Berthemy il y avait toujours des surprises : il amena les Venado.

Mais ceux-là furent moins gênans que Levolle. Venus pour causer d'affaires, aussitôt après le déjeuner bruyant, ils s'enfermèrent avec Berthemy, dans la pièce qui lui servait de cabinet de travail, et laissèrent le champ libre aux amans. Il faisait un

jour orageux. De larges gouttes de pluie tombaient par momens du ciel fuligineux, puis cessaient, tandis qu'un coup de vent balayait soudain un morceau de l'espace et que des bandes de lumière rayaient les nuages. De la véranda, où ils causaient, ils entendaient les éclats de la forte voix de Mme de Venado, qui criait des chiffres et des noms de compagnies de chemins de fer avec son accent cruel.

— Sortons-nous? demanda Martial.

— Par ce temps?...

— Qu'importe!...

— Comme vous voudrez, mon ami.

Le gravier cria sous leurs pas, ils furent bientôt dans les allées silencieuses du parc. Les gouttelettes de pluie suspendues aux branches des hêtres et des bouleaux miroitaient dans des rayons perdus. L'ombre amicale des vieux arbres humides les enveloppait. Ils étaient seuls, à des distances infinies de tout ce qui pesait sur eux. A se trouver enfin auprès d'elle, loin des fâcheux, Martial eut un mouvement de joie.

— Il fait délicieux! s'écria-t-il.

Il la pressa contre lui. Elle se laissa prendre un long baiser, le rendit, puis, brusquement, avec un geste d'effroi, se dégagea.

— Ah! vous avez peur! murmura-t-il avec un accent de reproche. Toujours!

— Songez où nous sommes! répondit-elle.

Mais, revenant après s'être ainsi dérobée, elle lui prit le bras d'un mouvement à la fois affectueux et contenu dont la tendresse intime lui fit honte de ses violences.

Ils marchèrent quelque temps en silence, écoutant bruire leurs pas et leur souffle, ivres d'être ensemble dans cette ombre fraîche, parmi ces senteurs d'arbres mouillés, de terre humide. Puis Martial murmura une de ces phrases qui revenaient sans cesse dans leurs duos :

— Je ne puis plus vivre sans vous!...

Elle se serra davantage contre lui. Il continua :

— Cela est vrai depuis longtemps; cela devient chaque jour plus vrai, depuis qu'il y a plus d'espace entre nous. Oh! si vous saviez comme je me sens loin de vous! Quand vous étiez en ville, je pouvais passer devant votre hôtel, vous apercevoir dans la rue, vous rencontrer au théâtre ou chez des amis communs. Maintenant, plus rien! Quand je sors, je sais que je ne vous verrai pas. Je suis une âme en peine à travers les rues, une pauvre âme qui ne cherche même plus le chemin du Paradis.

Les hommes parlent beaucoup d'eux, tandis que les femmes

ne parlent presque jamais d'elles. Geneviève répondit en le plaignant, sans dire combien elle souffrait aussi des longues journées où elle ne l'attendait pas.

— Pauvre, pauvre ami!

Après avoir un instant joui de cette pitié caressante, il reprit :

— Vous savez, il y a deux parts dans ma vie : les momens que nous passons ensemble, et tout le reste du temps. De petites oasis dans un désert. Et le désert est si vaste, par cet affreux été! Ce sont des solitudes infinies, où il n'y a rien, rien, qui m'engloutissent.

Elle sourit :

— Les oasis sont fraîches, dit-elle en frissonnant un peu sous la caresse humide d'un souffle d'air : tâchez d'en jouir.

Il lui prit un baiser.

— Oui, c'est vrai, c'est vrai... Mais cela compte pour si peu, ces visites que je fais chez vous. J'y suis un indifférent, un étranger, comme les passans qui se succèdent, comme les hôtes de hasard que vous reconnaissez à peine! Tout ce que j'y vois, tout ce que j'y entends me rappelle le petit rôle effacé que j'ai dans votre vie. Voyez, pour être seuls un instant, il nous faut rôder dans ce parc, où vous avez froid, où vous n'osez pas même me donner vos lèvres à baiser. Encore notre promenade doit-elle être brève, car on pourrait la remarquer. Il faudra donc rentrer. Je vous appellerai « madame », vous m'appellerez « monsieur ». Nous ne serons plus rien l'un pour l'autre, que deux personnes cérémonieuses qui s'observent. Et puis, vers la fin de l'après-midi, je m'en irai sous la pluie, vous laissant chez vous, dans votre *home*, que j'aurai traversé comme une mauvaise pensée...

Il baissa la voix.

— ... vous laissant à l'autre, qui vous garde, qui s'enferme avec vous, qui ne se cache pas, lui!

— Vous savez bien pourtant..., commença-t-elle.

Il l'interrompit avec une violence croissante :

— Oui, je sais, je sais! Vous n'êtes plus à lui, vous me le dites et je vous crois. Je souffrirais trop si je ne vous croyais pas. Mais, quand même, il vous a plus que moi. Vous vivez sous ses yeux, il respire votre air. C'est à moi que vous appartenez; pourtant, ce que j'ai de vous, je le lui vole. Et puis, vous dépendez de lui : il n'aurait qu'un mot à dire pour me fermer la maison. Quand il veut partir, vous partez. Il prononce : « Nous irons ici, nous irons là. » Que pouvez-vous faire? Le suivre! Il faut alors que je vous cède, parce qu'il a pour lui le droit, la loi, la société, tandis que je n'ai que l'amour...

Geneviève souffrait. Elle demanda :

— N'est-ce pas la meilleure part?

Mais en même temps elle détourna les yeux; car elle sentait cruellement la vérité de ces paroles : oui, c'était bien là leur plaie de s'aimer plus que des amans, par tous les liens du cœur et de la chair, par le désir, par la tendresse, et de voir toujours se dresser entre eux, sans que leur amour ni leur volonté pût rien pour l'abattre, l'obstacle qui les séparait à jamais : rempart infranchissable, construit par l'expérience des siècles pour braver et dominer l'amour, mur solide auquel toutes les sociétés ont ajouté quelques pierres, que la sagesse des temps a cimenté d'un dur mortier, tour imprenable derrière laquelle se lamentent des âmes prisonnières et dont les créneaux ont vu tant de tristes héros tomber au siège. Hélas! quand le désespoir de leur esclavage les envahissait comme à cette heure, ils n'avaient d'autre remède que les baisers défendus, les caresses coupables : oubli furtif dans la fièvre des sens, passagère victoire de l'éternelle illusion. Voyant que Martial s'affligeait, et que cette journée menaçait de tourner en tristesse, Geneviève ne lui refusa plus ses lèvres, oublieuse de sa prudence : et, sans plus rien dire, sans plus penser, ils allaient à petits pas, par les avenues. Un bruit soudain, tout proche, les sépara.

— Ce n'est rien, dit Martial en rassurant Geneviève.

C'était le glissement furtif de quelque bête sous la feuillée. Il répéta, en regardant autour de lui :

— Tu vois, ce n'est rien !

Mais il n'en fallait pas davantage pour la rendre nerveuse et craintive : un craquement de branchillons morts sous la fuite d'une belette avait détruit l'enchantement. Pourtant, avec effort, toute secouée de légers tremblemens, Geneviève appuya de nouveau sa tête sur l'épaule de Martial; ils reprirent leur marche abandonnée :

— Tu n'as pas peur?

— Non, non, je n'ai pas peur.

— Viens!

Il lui montrait un petit pavillon qu'une fantaisie de Berthemy avait placé là, où l'on n'entrait presque jamais. Elle résista.

— Non, non!

Mais l'amant la guidait, la portait presque : elle se laissa entraîner.

Quand ils rouvrirent la porte, la pluie tombait à torrens.

— Mon Dieu! que faire? s'écria Geneviève, en sondant du regard le coin de ciel ouvert qui semblait tomber sur eux.

— Attendre!

Il fallait bien. Ils se trouvaient à dix minutes au moins de la maison. Ils attendirent. Dans les yeux angoissés de Geneviève, Martial put lire qu'elle songeait aux *autres* : à son mari, à Mme de Venado, à leur retour honteux et trempé.

— Rentrons un moment, voulez-vous? proposa-t-il.

Elle refusa d'un signe de tête; ils restèrent debout sur le seuil, tandis que derrière eux s'esquissait à peine, dans l'obscurité qu'éclairait seule la porte entr'ouverte, l'intérieur du pavillon meublé à la turque, avec de hautes draperies, des panoplies dont les cuivres luisaient dans un rais de lumière, le baldaquin du divan. Elle repoussa Martial qui voulait se rapprocher : les inquiétudes qui sourdaient en elle, et toute cette eau qui lavait l'espace, les attristaient; ils traversèrent un de ces momens où, l'exaltation tombée, il ne reste de l'amour que le décevant fantôme : heures passagères, heureusement, comme les plus belles, et qui, de même que celles-ci vous laissent un arrière-goût amer, vous préparent à de nouvelles joies :

— Nous ne pouvons nous attarder davantage : il faut rentrer, mon ami...

Moins furieuse, l'averse tombait encore : ils enfonçaient jusqu'aux chevilles dans la terre meuble des sentiers; des coups de vent secouaient sur eux la pluie amassée aux feuillages denses. En approchant de la maison, ils virent qu'on les attendait derrière les vitres de la véranda. Ils avancèrent, sous le regard ironique de Berthemy, qui les plaisanta de leur expédition.

— Vous n'avez vraiment pas de chance, monsieur Duguay, de venir à la campagne par le seul jour d'orage que nous ayons eu depuis trois semaines! Mais consolez-vous, la terre est contente, elle avait besoin de cela.

Cependant Geneviève, obligée de s'excuser pour aller changer de toilette, lisait clairement dans les yeux de Mme de Venado une surprise, un soupçon, une indulgence narquoise; et elle se sentait rougir jusqu'au sang, comme si son secret se fût trahi sans qu'elle pût le retenir, dans une brusque découverte de son âme et de son corps, — honteuse de ce qui faisait son orgueil intime, désespérée de ce qui faisait sa joie. Comme, ensuite, Mme de Venado ne cessa pas de lui faire l'éloge de Duguay et l'entoura de chatteries invitant aux confidences, ce sentiment ne la quitta plus, empoisonnant pour elle la fin de la journée. Troublée et perplexe, elle évita tout aparté, tout échange de regards avec Martial, qui dut partir par le même train que les Venado, tourmenté

des mille suggestions douloureuses que pouvait justifier l'attitude de Geneviève et forcé de subir un entretien où les soupçons provoqués par l'incident de la journée amenèrent plusieurs questions perfides.

Pourtant, ce premier mois des vacances maudites se passa moins mal qu'il ne le craignait : il put retourner encore aux Charmilles; Geneviève vint deux fois à Paris sous prétexte d'emplettes. La veille de son échappée, elle envoyait à Martial la liste des objets qu'elle devait rapporter: il les achetait, si craintif de se tromper, avec tant d'hésitations, de soins, de scrupules, qu'il se tirait à peu près d'affaire. En arrivant dans l'atelier, où l'attendaient les paquets, elle commençait par les examiner l'un après l'autre avec une exaspérante lenteur. C'étaient alors des exclamations, des remerciemens, un soudain : « — Mon Dieu! vous vous êtes trompé! » qui le remplissait de la terreur de la voir partir pour le Louvre ou le Bon-Marché; et puis, aussitôt, un éclat de rire, un baiser, ces rassurantes paroles :

— Non, non, ne crains rien : c'est pour t'effrayer!

La revision achevée, ils constataient que la journée presque entière leur appartenait, délicieuse éclaircie dans la morne splendeur de l'été, pour eux si chargé d'ennui. Et la fuite de ces heures brèves, la course en fiacre jusqu'aux abords de la gare, où il descendait avant elle, le départ du train qu'il guettait, perdu dans la foule, les laissaient éperdus du désir d'être ensemble, encore, toujours, sans que les minutes comptent, sans que l'espace se jette entre eux : elle, enfoncée dans un coin de son coupé, les yeux clos, ne voyant que lui, évoquant les souvenirs de la dernière caresse, le son du dernier « au revoir », trop heureuse quand la présence et la conversation de quelques voisins de campagne ne venaient pas abréger ses souvenirs; lui, errant par les rues, l'âme en désarroi, désœuvré comme si tout l'avenir eût été vide, plus seul que si le monde eût été désert, s'en allant tout droit sans savoir où, pour échouer à la fin dans quelque café, autour d'une musique dont les accords l'appelaient. Le lendemain, des jours incertains recommençaient, dévorés par les mirages d'une nouvelle rencontre ou par l'attente de lettres rares, car ils ne correspondaient guère, l'expédition et la réception des lettres étant pour Geneviève d'une extrême difficulté; et si quelquefois elle s'abandonnait à s'exprimer librement, lui, en revanche, avait l'ordre formel de n'écrire que s'il avait un prétexte et, dans tous les cas, avec une réserve extrême.

Martial savait que cette période transitoire de demi-séparation, où du moins il conservait quelque chose d'elle, ne durait guère,

et conduisait à des jours pires. Elle finit encore plus tôt qu'il ne le redoutait, grâce à une brusque décision de Berthemy : un matin, un billet de Geneviève, dont il n'attendait rien ce jour-là, lui apprit leur départ pour le lendemain. Pas de détails : « M. Berthemy a décidé... » Mais la cause de cette décision inattendue, elle ne la disait pas! C'était toujours ainsi, c'était son enrageante habitude de ne jamais expliquer les choses, de laisser entr'ouverte la porte du mystère où il ne manquait pas de précipiter son imagination vite affolée : coquetterie unique de cette femme qui n'en avait point d'autre, mais qui avait celle-là, inconsciente sans doute, cruelle sans le vouloir :

« Nous passerons la journée à Paris, disait-elle encore. Peut-être (le mot dubitatif était souligné deux fois pour bien marquer la restriction qu'il apportait à l'espérance éveillée) pourrai-je aller *chez nous* vers la fin de la matinée. Nous prendrons le train de quatre heures. »

Deux ou trois phrases affectueuses terminaient la communication, mais peu expansives, compassées, comme si l'amie eût senti son impuissance à panser par des mots la blessure que la nécessité l'obligeait à faire.

Il l'attendit sans trop croire à sa venue, dont les chances diminuaient de minute en minute avec une effrayante lenteur.

Tantôt il l'accablait de reproches, préparait le discours qu'il lui adresserait à leur prochain rendez-vous, dans deux mois, plus tard peut-être : « Comment! vous n'avez pas trouvé une heure, une demi-heure pour venir à moi, avant cette longue, longue séparation? vous êtes partie sans un adieu, sans un regret peut-être, sans me sacrifier une de vos emplettes, une dernière course au Bon-Marché, une dernière visite à votre couturière!... » débitant à demi-voix ces phrases-là et d'autres pareilles, qu'il savait bien qu'il ne dirait point; tantôt, au contraire, il lui cherchait des excuses: son mari la harcelait ou ne la quittait pas, ou peut-être avait-elle Jacques, qu'elle ne pouvait renvoyer... Tout à coup, en s'approchant de la fenêtre, il la vit arriver d'un pas inquiet, en se retournant vers la rue. Alors, en un clin d'œil, ses doutes s'évadèrent, sa tristesse se dissipa, son cœur déborda de joie et de reconnaissance, il courut ouvrir la porte en s'écriant :

— Oh! merci... merci d'être venue!

Elle souriait, toute rose de chaleur. Elle se serra contre lui, tendrement.

— Comment aurais-je pu partir sans te revoir?

Mais comme il l'embrassait, elle ajouta aussitôt, la voix tremblante :

— Seulement, je ne peux pas m'arrêter,... je ne peux pas!...

Martial s'écartait refroidi.

— Il ne faut pas m'en vouloir, n'est-ce pas?

— Vous n'avez donc point de temps pour moi? demanda-t-il.

Elle répondit, en lui prenant la main :

— Un tout petit moment!...

Alors, repris par l'angoisse de la lettre imprécise, il sentit tomber toute la joie qu'il avait eue de la voir entrer :

— Dites-moi ce qu'il y a? fit-il en la regardant au fond des yeux.

Elle assura :

— Il n'y a rien.

Il doutait toujours. Il reprit :

— Pourquoi donc partez-vous si tôt?

— Je vous l'ai dit : une idée de M. Berthemy. Il trouve qu'il fait trop chaud aux Charmilles; il prétend qu'il est fatigué cette année, qu'il a besoin d'un repos plus complet.

— Vous resterez donc plus longtemps à la mer?

— J'espère que non.

— Si, je le sens!... Vous ne pourriez pas trouver un prétexte, gagner quelques jours?...

— Oh! fit-elle, avec lui!...

Il voulut chasser l'idée intempestive de cette domination qui l'écartait toujours, et revint à la question :

— Ne pourrais-je pas aller vous voir à Étretat?

Elle hésita un peu, peinée de l'affliger :

— Vous savez que nous y sommes entourés de connaissances, répondit-elle. Il y aura Mme Waters, qui a loué une villa près de la nôtre, Levolle, qui vient continuellement...

— ... Tous les ennemis?

— Oui, tous les ennemis.

— Et ils vous verront chaque jour, eux, pendant que je n'aurai pas même une lettre... Oui, vous serez un peu à tous ces gens-là... Et à d'autres, à des inconnus, aux baigneurs qui vous rencontreront sur la plage...

Elle lui mit la main sur les lèvres :

— Tu sais bien que je ne suis qu'à toi : ne me reproche pas ce que je ne puis changer! ne gâte pas notre adieu!... Et puis, il faut nous entendre... Toi, dis-moi, que vas-tu faire?...

— Voyager, changer de place. Pour rien au monde je ne resterais ici, toi partie : je ne pourrais pas.

— Où iras-tu?

— Je ne sais pas. En Suisse, en Allemagne.

Elle se récria, les sourcils froncés d'inquiétude :

— Mais je veux savoir où vous êtes, moi !

Il s'était promis de la faire souffrir ; pourtant il capitula tout de suite :

— Je vous enverrai mon plan de voyage : ainsi, vous saurez toujours où m'écrire... si toutefois vous avez envie de m'écrire...

Elle ne releva pas l'intention de ces derniers mots :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, que nous serons séparés !... que nous serons loin l'un de l'autre !

Une larme brilla derrière sa voilette ; et Martial, dont la rancune se fondait, ne songea plus qu'à la consoler.

— Chère, chère, ne pleure pas ! disait-il en lui baisant les yeux.

Mais elle avait déjà dominé son émotion et semblait retrouver son habituelle maîtrise d'elle-même.

— Je ne pleure pas, dit-elle bravement. Tu vois, je ne pleure plus ! Adieu.

Puis, tout à coup, perdant sa dernière force, elle éclata en larmes en se jetant dans ses bras. Et ils pleurèrent ensemble, sans plus songer aux vains reproches, aux petites récriminations que provoquent parfois les douleurs communes, sans plus douter l'un de l'autre, tout entiers au désespoir de cette séparation que la minute prochaine allait ouvrir, ne sentant plus que la désolation mortelle de leur amour infini...

Ce fut Geneviève qui se reconquit la première :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, il faut que je m'en aille !... Il faut, il faut...

— Va, dit Martial.

Ils auraient voulu se dire mille choses encore ; et les mots leur manquaient. Pour s'exprimer l'un à l'autre, ils n'avaient plus que le langage muet des yeux qui se cherchent, des mains qui se retiennent, des lèvres qui ne veulent pas se quitter.

— J'irai à la gare, dit-il. Je veux vous voir partir.

Elle répondit :

— Oui, venez ! Adieu !... Adieu !...

Elle referma, pour un dernier baiser, la porte qu'elle venait d'ouvrir ; puis elle la rouvrit, avec un geste de décision et un sourire ; et elle disparut, si vite, qu'il se demanda si réellement elle était venue, si c'était bien son parfum qui déjà s'évaporait de l'atelier, si c'était bien elle qui sortit par sa porte cochère, fila sans se retourner le long de la petite rue où deux ou trois passans la dévisagèrent, et s'évanouit avec une fluidité de fantôme.

Il la revit encore, à la gare, sur le quai de départ, avec son

mari, Jacques et la femme de chambre, installés, tous, déjà, dans leur coupé. Il s'approcha d'eux. Berthemy lui tendit la main, tout souriant, l'air joyeux et détendu de l'homme de travail qui voit commencer les vacances.

— Tiens, Duguay ? partez-vous aussi ?

— Non, je ne pars pas.

Croyant utile de justifier sa présence, Martial ajouta :

— Je reviens de Marly, tout à l'heure. Je vous ai aperçus sur le quai. Un peu étonné, car je vous croyais aux Charmilles.

Il remarqua que Geneviève, qui haïssait les mensonges et les évitait mieux que lui, rougissait de l'entendre. Du reste Berthemy, plus communicatif que d'habitude, l'empêcha de continuer :

— Oh ! les Charmilles, il y fait trop chaud ! Et puis, tant que j'y reste, je ne peux pas rompre avec mes affaires. Paris est trop près. Ma foi, j'étais éreinté, je n'y tenais plus. Est-ce que nous aurons le plaisir de vous voir, à Étretat ?

Martial chercha le regard de Geneviève qu'elle continua de détourner, ne voulant sans doute ni l'affliger en lui commandant de refuser, ni revenir sur la décision prise.

— Je ne pense pas, répondit-il en hésitant. Je vais partir aussi, un de ces jours.

— Ah ! vous êtes fatigué, vous aussi ? Vous allez aux eaux, je pense ?

— Non, je me porte à merveille, je n'ai pas besoin d'eaux. Je vais voyager en Allemagne, simplement. Je pousserai probablement jusqu'à Berlin, où j'ai des laboratoires à visiter.

— Bon, bon. Et vous savez, pour la rentrée, je compte sur le *scopophore*.

Martial essaya de sourire :

— Le *scopophore?* Oui, oui, c'est convenu, soyez tranquille !

— Je le suis, je le suis !

Comme Berthemy endossait un cache-poussière, Duguay en profita pour se retourner vers Geneviève, immobile dans le coin du coupé.

— Et Jacques ? demanda-t-il. Est-ce qu'il est content de partir ?

Elle leva les yeux sur lui pour répondre :

— Sans doute. Les enfans, eux, ne demandent qu'à changer de place.

— Se souvient-il encore d'Étretat ?

— Il en parle souvent.

L'enfant, qui écoutait, intervint gaîment, en secouant sa jolie tête bouclée :

— Oh ! oui, je me rappelle !... Il y a des bateaux... Il y a des pêcheurs... Et la mer !...

Des employés crièrent :

— En voiture !

— Nous partons ! fit Berthemy.

— J'espère que votre saison vous réussira à tous ! dit Martial en leur serrant les mains.

— Merci ! répondit Berthemy. Je vous souhaite aussi bon voyage.

On ferma les portières.

— Au revoir, dit encore Berthemy.

Geneviève répéta :

— Au revoir !

Et Martial, la voix étranglée :

— Au revoir !...

Le train siffla, et s'ébranla lourdement. La tête de Berthemy apparut à la fenêtre : sans perdre de temps, il venait de coiffer sa casquette de voyage. Martial souleva son chapeau, et sentit un affreux déchirement, comme si son cœur s'en allait de sa poitrine, pour jamais. Un instant encore il resta sur le quai, tandis que le train, accélérant sa vitesse, disparaissait sous la lourde architecture des ponts. Puis il s'éloigna, la tête basse, sans rien entendre du bruit qui l'entourait. Il murmura :

— Je suis seul !

C'était vrai : parmi la foule des êtres différens, il se sentait aussi seul qu'un voyageur perdu dans un pays étranger, seul désespérément, pour un temps dont il n'osait calculer la durée, et qui lui semblait infini comme sa solitude, sa tristesse et son amour...

II. — ABSENCE

Deux jours plus tard, Martial partait à son tour.

Il se rappelait d'autres départs, en d'autres temps : l'esprit libre, ouvert à la curiosité des spectacles du monde, l'âme prête à recevoir de fraîches empreintes, il s'en allait alors vers l'inconnu des villes étrangères, vers le charme des paysages agrestes : alors, quand après de longs mois laborieux dans l'horizon fermé de rues grises il retrouvait l'espace enchanté, l'air du ciel, les ondoiemens des collines, le murmure des ramées ou des sources, son cœur se gonflait d'émotion, se dilatait de joie ; il chantait comme un enfant parmi les roseaux d'une berge, sifflait à tue-tête en suivant les sentiers des futaies, ou s'attendrissait, couché

sur la mousse, le regard et la pensée perdus dans le bleu. Cette joie-là, cette joie naïve d'écolier en vacances, de citadin aux champs, de travailleur au repos, il savait maintenant qu'il ne la retrouverait plus. Nul spectacle ne tenterait sa curiosité, fixée sur un seul point ; et la joie était morte en lui, ou plutôt ne savait plus s'épanouir qu'à la seule chaleur des regards aimés, des caresses attendues. Il ne voyait plus la beauté des choses. Quand la douceur de l'air ou les parfums des champs lui mouillaient les yeux de tendresse, il s'y mêlait toujours plus de regret que d'espérance, une inquiétude indéfinissable, des vœux stériles de revoir qu'il formulait parfois en expressions dont le lyrisme, chez d'autres, l'eût fait sourire. L'ennui le suivait partout; loin de fuir sa mélancolie, il s'y plongeait avec délices, comme dans une chère ivresse dangereuse : car le regret et le désir qui en étaient l'essence venaient d'*elle* encore, et il n'en eût point voulu priver son absence. Souvent, railleur de lui-même, il se disait :

« Ce sont des sentimens de bachelier, c'est un retour d'adolescence. »

Puis, un chant triomphal montait en lui :

« L'amour n'a jamais que vingt ans ! »

Son désir eût été d'errer au hasard, à travers des villes inconnues, des paysages qui fuiraient très vite, de sorte que la diversité des choses, berçant sa fantaisie, pût distraire au moins ses yeux. Mais ses chers liens ne lui laissaient point cette liberté : pour avoir des nouvelles de Geneviève, pour qu'elle pût le suivre et se sentît moins seule, il fallait au contraire que son plan de route fût strictement arrêté. Il avait donc banni tout imprévu de son itinéraire, fixé d'avance ses lieux d'arrêt, choisi ses hôtels, et fait tenir cet horaire à Mme Berthemy dans un billet qu'il lui adressa sous couleur de lui renvoyer un livre prêté. En route, il recevrait des lettres, de ville en ville. Mais on ne lui permettait pas d'en écrire, à moins qu'il n'eût un bon prétexte ou sous réserve d'un cas très grave. Or, le bon prétexte était introuvable. En revanche, les cas graves recommençaient chaque jour : c'étaient de folles idées, des pressentimens poignans de réalité, des questions dont il brûlait d'avoir la réponse, des craintes soudaines qui l'étreignaient sans motif avec une lancinante intensité, et sans que rien pût les dissiper, sauf, pour un instant, les enveloppes bleutées où la fine écriture svelte, penchée, avait inscrit les initiales convenues.

Les premiers jours furent intolérables. Dans le déchirement de la séparation, incroyable et accomplie, Martial ne pouvait se représenter ni qu'un nombre restreint d'heures l'éloignait à peine

de la dernière rencontre, ni qu'un temps infini le séparait du revoir. C'était comme un arrêt soudain de sa vie, comme un de ces brusques changemens de destinée qui vous jettent sans pitié dans l'extrême douleur; car plus elle se réalisait, plus l'idée de la séparation lui semblait monstrueuse; et son voyage, qu'il regrettait déjà d'avoir imaginé, s'étendait devant lui comme un interminable calvaire. Son programme était, avant d'arriver à Berlin où l'appelaient quelques vagues affaires, de revoir certains endroits parcourus pendant ses années d'études, semés de souvenirs de jeunesse: Strasbourg, Stuttgard, Ulm, Augsbourg, Nuremberg. De cette espèce de pèlerinage, il attendait, sinon du plaisir, du moins de la distraction. Bientôt il dut reconnaître qu'il n'en trouverait aucune : à travers ces paysages qui jadis gravaient dans ses yeux les fraîches images du monde qui se révèle, il cherchait vainement quelque chose qui fût encore lui; ses regards ne se posaient plus qu'avec indifférence sur les panoramas admirés autrefois; son âme s'en allait, là-bas, dans la petite station banale dont il connaissait les villas environnées d'arbres, le promenoir au bord de la mer, les routes fuyant par les campagnes vertes. Loin de se fixer sur les objets qui l'appelaient au passage, — cathédrales, tableaux, statues, — sa pensée se morfondait à reconstituer les journées inconnues de Geneviève, à la chercher sur la plage aux heures où peut-être elle promenait Jacques, et frémissait en calculant les regards que d'autres recevaient, les sourires que cueillaient des inconnus. Le passé qu'évoquaient les paysages n'existait plus pour lui que comme le souvenir effacé d'un conte écouté autrefois, d'une historiette à laquelle, enfant, on a pris quelque plaisir, et dont, homme, on sourirait à peine avec indulgence. En de certaines heures, devant des toiles qui avaient fait rêver son imagination de vingt ans, par exemple, devant cette *Pietà* de Zeitblom, si belle, si douce, si pure, que recèle le vieux dôme d'Ulm, il se penchait curieusement sur cet autrefois, dont rien absolument ne subsistait. Et il souriait de se trouver, après tant d'années, plus jeune qu'en ce temps-là : car sa vie datait bien du jour où pour la première fois il avait rencontré Geneviève. Oui, ce jour-là marquait sa seconde naissance; à partir de ce jour-là seulement, il vivait, dans le sens large et mystérieux de ce verbe infini, déployant des forces inconnues, traversé par des rayons de joie, crucifié dans des tourmens suprêmes. Aussi, quand il regardait derrière lui, ne voyait-il plus que le roman où pour lui s'absorbait le monde, n'en retrouvait-il que les points de repère, — la liste des chapitres, — deux mots rappelant des suites de sensations aiguës : tels, les jours enfiévrés qui précédaient l'aveu; le désespoir emporté qui l'abattait aux pieds de

Geneviève; le premier abandon des doigts fuselés, déjà caressans, qui se posaient sur son front; le premier baiser, chaste encore, cueilli sur les lèvres qui venaient de s'ouvrir pour un mot de pitié. Car c'était bien la pitié qui l'avait conduite à l'amour. N'est-ce pas toujours elle qui perd les nobles femmes? Tendres d'instinct, elles compatissent au mal aigu de notre désir; elles veulent panser la blessure qu'elles ont ouverte; et, peu à peu, voici que le mal les gagne; elles se grisent aux larmes qu'elles versent, elles implorent à leur tour le réconfort qu'elles apportaient; leurs cœurs saignent à la même place, leurs âmes halettent aussi; et des couples éperdus poursuivent ensemble le rêve qui toujours fuit, poussés à travers le monde par le tourbillon dévastateur...

Devant la blanche *Pietà* de Zeitblom, Martial remuait ces idées : Qui sait? songeait-il avec un peu d'amertume, qui sait si, même après nos ivresses, elle n'a pas pour moi encore plus de pitié que d'amour? Car enfin, le cœur que nous possédons ne livre pas tout son secret; dans les yeux aimés, autour des pensées que nous savons lire, il y a toujours des mystères; et jamais je ne saurai si, à cette heure, elle pense à moi comme moi à elle, avec les mêmes déchiremens, en souffrant autant de l'absence, en appelant si éperdument le revoir? Mais à Ulm même, il trouva une tendre lettre, qui répondait en partie à ses doutes : on lui permettait d'écrire poste restante à Dieppe, où l'on trouverait moyen, une fois par semaine, de recueillir sa correspondance. Il comprit ce qu'avait dû coûter, à la prudence de Geneviève, cette folie, qui supposait des combinaisons difficiles. Pourtant, la lettre était d'un ton très calme, presque conjugal, parlant beaucoup de Jacques, évitant les expansions trop vives. N'importe, son bonheur fut grand de pouvoir, le soir, dans sa chambre d'hôtel, écrire à cœur ouvert, à bâtons rompus, dire pêle-mêle tout ce qui chantait et pleurait dans son cœur :

« ... Comment ceux qui s'aiment peuvent-ils se quitter? C'est l'insoluble question que je me pose, dans cette solitude du monde qui m'entoure, en errant par ces lieux étrangers. Je me la posais déjà, stupidement, désolément, l'autre jour, pendant que le train vous emportait comme une proie, et je me demandais aussi si j'étais seul, sur ce quai de la gare, à souffrir d'un pareil déchirement. A chaque instant nous assistons ainsi à des départs qui nous semblent naturels ou insignifians : le nôtre a paru tel à ceux qui nous ont approchés, à votre femme de chambre, aux inconnus qui nous frôlaient sur le trottoir et vous regardaient, vous trouvant belle. Et pourtant, quel deuil il cachait! Croyez-vous que la mort soit pire que la séparation? Elle a un caractère absolu, fatal, inévitable, qui renferme une espèce de consolation. Mais

ainsi ! Songez donc, je sais que vous êtes à moi, et vous vivez loin de moi, pour d'autres, auprès d'autres. C'est en vain que je vous appelle : il y a l'espace entre nous, l'espace que je ne puis franchir. Ah ! l'absence, c'est une mort consciente, c'est la mort avec le regret, avec le désir, avec toutes les sensations douloureuses qui tourmentent la vie et que du moins l'autre mort, la vraie, apaise... Il est vrai que l'absence n'est point inexorable : vous reviendrez, nous nous reverrons... Mais est-ce bien sûr? Il peut arriver tant de choses pendant que nous ne sommes pas ensemble ! Notre frêle bonheur est à la merci du plus léger hasard. Tenez ! quand je suis seul, livré à moi-même, sans la ressource du travail, avec, devant moi, l'enfilade de ces longues journées qu'il faudra remplir, je suppute tous les accidens qui peuvent mettre entre nous quelque chose de plus infranchissable encore que l'espace. Oh ! qu'ils sont nombreux, — nombreux et redoutables. Je ne vais pas les dénombrer, n'ayez pas peur ! D'ailleurs nous les braverions, n'est-ce pas?...

« Si seulement je savais ce que vous faites, si je pouvais vous suivre le long de vos journées ! Mais vous ne m'en dites pas l'emploi, vous ne me dites rien de votre vie quotidienne, vous me laissez ignorer comment passent vos heures, qui vous voyez, qui s'occupe de vous. Dites-moi tout, je vous en prie : il n'y a rien d'insignifiant, rien d'indifférent dans ce qui vous concerne. Le plus léger détail de vous est pour moi la plus grosse nouvelle. Je voudrais vous suivre de minute en minute, dans votre lumière, dans votre air, dans votre entourage. Écrivez-moi longuement. Ne me parlez que de vous !... »

En réponse à ce vœu, une lettre reçue à Munich donnait les détails demandés, d'un ton enjoué et gracieux. Jacques y tenait toujours une grande place, et son éloge :

« Si vous saviez comme il est drôle, ce tout petit Jacques dans la grande mer, et comme il est joli, quand il sort de l'eau, tout ruisselant, tout brun dans les bras de son baigneur. Car ce n'est pas moi qui le baigne, soyez tranquille ! Vous ne permettez pas : j'obéis ; et il y a là quelque mérite, je vous assure ; l'eau doit être si fraîche, si bonne par cette affreuse chaleur ! Mon Dieu, que vous êtes enfant quelquefois ! Enfin, n'importe, on fait ce que vous voulez, on ne fait pas ce que vous ne voulez pas, on est sage et docile comme un agneau.

« Après le bain, ce que Jacques aime le mieux, ce sont les grandes promenades sur la plage, que nous faisons ensemble. Vous ne dites rien, vous ne grondez pas? Bon ! Eh bien, nous en profitons. Nous allons très loin, en courant après la mer, que la marée emporte à des distances infinies. Il y a des coquillages, il

y a des mouettes, il y a surtout des crabes couleur de sable, auxquels Jacques s'intéresse particulièrement. »

Geneviève continuait ainsi, longuement, d'un ton qu'un indifférent aurait jugé aussi tranquille que si elle écrivait à une amie, sans un mot de passion.

« Qui nous voyons? disait-elle plus loin. Des gens de peu d'intérêt, que je ne regarde guère. Mme Waters, par exemple. Pourquoi donc ne l'aimez-vous pas? Elle vous aime, elle. Un peu trop, même. Nous parlons souvent de vous. Elle flirte avec un certain M. Belmontet qu'on dit poète et qui s'habille en Anglais. On les voit partir ensemble, à cheval, pour d'interminables promenades. Elle est très jolie, en amazone. Comment faites-vous pour lui laisser tant de liberté, puisque vous avez de l'influence sur elle? Nous avons eu déjà deux fois la visite de notre ami Levolle, insupportable comme toujours. Les autres personnes que je rencontre, je crois que vous ne les connaissez pas. Dans le nombre, il n'y en a pas une d'ailleurs qui soit digne de votre attention, ni de la mienne...

« J'espère qu'après tant de détails vous allez être rassuré. Du reste, de quoi donc vous inquiétez-vous? Vous savez bien que je suis avec vous, toujours. »

En continuant, la lettre s'attendrissait : un souffle d'amour passait sur la réserve évidemment voulue. Mais pourquoi ne se livre-t-elle pas davantage? se demanda Martial. Quelle crainte l'empêche donc de m'écrire avec tout son cœur? En relisant, il découvrit un autre sujet d'inquiétude : dans ces longues pages, il n'y avait rien sur Berthemy. Délicatesse bien naturelle! se dit-il d'abord. Puis, cette explication ne lui suffit plus : il en chercha d'autres, qui le tourmentèrent, et dont il ne pouvait, dont il n'aurait point osé dire un mot à son amie.

Dans ses lettres, Martial ne parlait guère de ce qu'il voyait : car les images parmi lesquelles il se mouvait, si même elles distrayaient un instant ses yeux, ne s'imprimaient point dans son âme, absorbée ailleurs. A Nuremberg, pourtant, la tragique figure d'un Christ gravé sur bois par Durer s'imposa fortement à son imagination orientée vers la souffrance : il essaya de le décrire à Geneviève; il disait :

« Jamais mieux que devant cette tête tourmentée, je n'ai compris combien est profonde la pensée chrétienne qui fait la douleur sacrée. En la contemplant, je me rappelais une étrange inscription, lue un jour sur le frontispice d'une médiocre église, à Milan : *Amori et dolori sacrum. — Consacré à l'amour et à la douleur*. Grande parole, au sens infini! Quel prêtre inconnu l'a prononcée? Je ne sais : son nom s'est perdu à travers les âges. Mais

c'est le secret de son cœur qu'il a gravé sur la pierre : hélas ! et celui de tous les cœurs que l'amour a frappés et que séparent le monde, l'espace, la loi. L'Amour et la Douleur sont unis dans une fraternité cruelle. Oh ! chère, je les sens tous deux en moi, en *nous*, insatiables et délicieux. Qui sait si la Douleur n'est pas la source vive où l'Amour s'éternise ? Tenez, en des heures comme celle-ci, où je me sens près de vous malgré la distance, où ma plume court sur mon papier comme mes baisers courraient sur vos lèvres, il me semble que nous avons plus d'amour, ainsi, que tant d'autres qui sont plus heureux. *Amori et dolori sacrum !* Oui, nos cœurs sont comme cette église : ce n'est pas à Dieu que monte leur ferveur ; ils sont, pourtant, pieux à leur manière ; ils se consument dans un sentiment qui dépasse le siècle, ils ont leurs hymnes et leurs prières ! ils sont voués à celui, s'il existe, qui a pitié de l'Amour qu'ennoblit la Douleur. »

La lettre que Martial attendait à Nuremberg manqua, remplacée par ce court billet :

« Il m'a été impossible d'écrire à temps pour le courrier. Mais vous trouverez, à Bayreuth, une lettre que je vous écrirai demain. Adieu. Baisers. »

Il se morfondit sur ce nouveau mystère : comment Geneviève pouvait-elle manquer du peu de temps qu'il faut pour écrire trois pages ? Qu'est-ce donc qui l'en empêchait ? Y avait-il, dans son cœur, un morceau d'indifférence qui, soudain, la rendait paresseuse ? ou, femme comme toutes les femmes, se laissait-elle accaparer, hors de lui, par mille riens où sombraient ses heures ? A moins, peut-être, qu'il s'agît d'un motif grave : combien alors devait-il l'être pour qu'elle ne l'indiquât pas ; car enfin, on n'est jamais si pressé qu'on ne puisse, au lieu de trois lignes, en griffonner six, et elle savait à quel point le silence l'inquiétait. S'exaltant peu à peu sur ces suppositions, il finit par s'irriter contre Geneviève, évoquant le souvenir de leurs légers froissemens, qui grossissaient dans sa mémoire, doutant d'elle, se martyrisant à l'accuser, presque à la maudire. Il se soulagea en écrivant une lettre de reproches. Mais il ne l'envoya pas : et le lendemain, il se félicita de l'avoir mise en pièces, car il trouvait à Bayreuth des pages pleines de tendresse, qui le faisaient s'accuser à son tour de ses injustes pensées :

« ...Pardon ! disait-elle. J'ai laissé fuir la journée que je comptais vous consacrer, sans motif, simplement parce que j'étais lasse et paresseuse. Comme j'allais prendre la plume, au dernier moment, Mme Waters est arrivée ; on l'a reçue, elle ne m'a plus quittée, j'ai eu mille peines à écrire deux lignes, qu'il m'a fallu porter au train.

« Pardon! Ne crois pas que je t'aime moins, ne crois pas que je te néglige! — Tu sais, nous avons nos faiblesses, nous autres femmes, nous sommes de pauvres êtres qu'entraînent des bagatelles, qui sacrifions souvent aux toutes petites choses. Et toute la soirée, et toute la nuit, j'ai pensé à toi, je me suis représenté ta déception, ta tristesse, ton inquiétude en recevant cet affreux billet où je n'ai pas même su mettre, dans un mot, ce que j'avais dans le cœur. Gronde-moi! Punis-moi! Invente quelque chose qui me fasse de la peine! J'espère que tu m'as écrit une lettre méchante qui me fera pleurer! En attendant, je vais me punir moi-même : demain, je me dirai malade, je passerai la journée entière enfermée dans ma chambre, seule, sans livre. Mais sera-ce une punition? Je penserai si bien à toi, je te verrai près de moi, tes mains dans les miennes. Et je poserai ma tête sur ton épaule, et tu me garderas dans tes bras, longtemps, jusqu'à ce que j'oublie, et tu me pardonneras, parce que tu es bon et sais tout comprendre. »

Martial, attendri, monologua longtemps sur la petite feuille :

« ... Te pardonner... Pauvre chérie, que puis-je avoir à te pardonner?... Je trouble ta vie, je la tourmente, je te donne si peu de bonheur!... Non, non je ne te gronderai pas, je te dirai que je t'aime, je te le répéterai, je te demanderai pardon, moi aussi, du chagrin que je te cause, des injustes reproches que je te fais, des mauvaises pensées qui parfois m'effleurent alors que je ne devrais être que tendresse et reconnaissance... »

Il comptait dérouler, dans sa lettre du soir, ce thème infini. Mais la représentation de *Tristan* le bouleversa. Il ne put parler d'autre chose : un instant, ses propres sentimens allèrent se confondre dans le flot de passion que soulève le génie de Wagner :

« Plus encore que la musique, écrivait-il après, le poème s'est emparé de moi. Il dit tout; — oui, tout ce qu'on peut dire sur ce redoutable et délicieux amour qui gouverne les hommes. Il en montre les flammes et la fatalité, et qu'il n'est point coupable, et que seules nos lois le font criminel. Quand je suis sorti de cette fournaise, votre image se levait partout sur mes pas. Je me suis enfui dans les bois, j'ai marché longtemps sous des sapins, sur de la mousse, par des sentiers remplis de silence, dans la nuit claire. Où prendrais-je des mots pour vous dire tout ce que j'ai senti s'agiter en moi? Mais c'était vous, toujours! Tristan, Yseult, Wagner, ombres vaines! Tout ce qui passe, tout ce qui vit, tout ce qui souffre, tout ce qui aime, c'est toi, ce ne peut être que toi! Cette poésie et cette musique ne m'ont ravagé le cœur et les sens que parce qu'elles sont toi. Tu étais au fond du drame comme tu es au fond de toutes choses. La terre avec son travail et celui des hommes, avec l'immensité de ses horizons où vibre notre

désir, notre petit monde que fleurissent le génie et la beauté, — tout cela n'est qu'un vaste néant autour de nous deux, toi et moi, confondus, qui nous cherchons, qui nous trouvons à travers l'espace, qui mêlons nos âmes que séparent de futiles distances, des lois injustes. Seuls nous sommes ; le reste n'est rien. Oh ! ce cri d'Yseult, sur le corps de Tristan, quand la mort l'appelle et déjà la console : « Disparaître, s'anéantir dans les souffles du Tout ! » Mais non, c'est le Tout qui s'anéantit en nous, aux heures dont le souvenir me fait frissonner de délices. Et c'est nous qui sommes vivans, dans le néant des choses. Oh ! chère, je voudrais te prendre, et que cela durât toujours ! Je voudrais fuir avec toi, dans un tourbillon qui ne s'arrêterait jamais ! Comprends-tu bien ? L'éternité pour nous aimer ! Elle n'aurait pas une heure de trop. Elle déroulerait pour nous sa durée infinie, sans que nos cœurs se lassent. Point de séparation, point d'oubli. Notre amour vivrait en dehors du temps, car enfin, qu'est-ce qu'un amour qui finit ? Il faut, il faut qu'il soit éternel...

« ...J'ai divagué longtemps comme cela, roulant de confuses pensées que je ne saurais exprimer, que je n'oserais peut-être. Je te caressais, je t'adorais, je t'implorais. N'as-tu rien entendu de mes paroles ? N'as-tu pas senti, cette nuit-là, que je t'appelais éperdument ? Le soleil levant m'a trouvé dans ces bois. Il a incendié l'horizon, — ce vaste horizon coupé de collines boisées, semé de villages, strié de houblonnières sombres. Alors j'ai traversé les champs qui longent la forêt, en m'orientant au hasard vers la petite ville que j'apercevais estompée dans le crépuscule du matin ; et je suis rentré pour t'écrire. Dans quelques heures, je continuerai mon voyage. Il ne faut point s'attarder aux lieux où l'on vit trop vite. Je ne veux pas, loin de vous, de ces sensations exaspérées : c'est ensemble seulement, c'est à deux qu'il faut se noyer dans ces flots d'amour, dans ces ondes de poésie... »

Geneviève répondit par des paroles exaltées et brûlantes : elle avait pleuré de ne pouvoir entendre avec lui le poème d'amour, elle en avait, de loin, vécu la phrase éternelle. Puis, elle se reprenait peu à peu, elle retrouvait son équilibre, et, d'un ton plus léger, elle grondait amicalement. Elle était charmante dans ses gronderies, elle les semait de câlineries presque maternelles, infiniment douces, douces comme un souffle des lèvres aimées sur le front, comme la caresse de la main chérie dans les cheveux. Pourquoi passait-on des nuits blanches au clair de lune, au risque de se fatiguer, de se rendre malade ? ou dans les bois, encore, comme si l'on n'y courait aucun danger ! Il fallait prendre garde à soi, résister aux caprices de son humeur fantasque, « être sage ! »... « Être sage, » c'était son mot habituel, le mot de sa nature har-

monieuse et pondérée, l'ordre qu'elle donnait d'instinct, tandis que Martial ne parvenait guère à le comprendre, ni à l'obéir. Cette recommandation, d'ailleurs, qui revenait sans cesse, dans les lettres comme dans les rencontres, lui causait volontiers une légère irritation :

« Être sage! » mon Dieu! écrivit-il en relevant le mot, je ne pourrais l'être que sous votre amicale direction, conduit par votre main, apaisé par vos yeux, bercé par vos caresses... Voulez-vous vraiment que je sois sage? Eh bien, hâtez-vous de m'envoyer à Berlin le télégramme que j'attends tous les jours, celui où vous me direz : « Je serai à Paris, tel jour, chez nous. » Car enfin, vous n'allez pas me laisser encore six semaines sans vous voir. C'est impossible! Je ne serais plus sage du tout; il me faudrait bien inventer des folies pour tuer le temps... Vous savez, chaque fois que je vais à la poste, je me demande : « Sera-ce aujourd'hui? »... Et vous me recommandez d'être sage!... Allons! trouvez un prétexte : bon ou mauvais, qu'importe? J'attends votre appel à Berlin... »

Mais à Berlin, Martial ne trouva qu'une lettre inquiète, presque froide.

« J'ai peur de vous écrire aujourd'hui. Pourquoi? Je ne sais; je ne vois rien qui nous menace, et pourtant j'ai peur. Je voudrais vous dire mille choses, et je n'ose pas, ou ne sais pas. Il y a une main invisible qui retient ma main. Vous savez que je suis quelquefois comme cela : ce n'est pas ma faute, n'est-ce pas? Je ne peux rien contre cette faiblesse, ce découragement qui me poursuit. Aussi, je ne vous enverrai que quelques lignes aujourd'hui. Pauvre ami! peut-être qu'elles ne vous feront pas même plaisir... »

Et, posément, elle parlait de ses journées, de Jacques, du temps qu'il faisait, en personne qui n'a pas beaucoup à dire et s'efforce pourtant de remplir les quatre pages de son papier.

Déçu, maussade, Martial répondit sur un ton d'ironie, affectant de s'étendre aussi sur d'insignifians détails, et de ne savoir non plus que dire. Mais l'ironie était un masque qu'il ne gardait jamais longtemps; bientôt, sa lettre changeait de style :

« Non, il n'est pas possible que vous n'ayez pas autre chose à me dire! Comment mille pensées ne jailliraient-elles pas, dans l'absence, de votre cœur? Et pourquoi ne me les confiez-vous pas librement? Vous avez peur, dites-vous. Pourquoi? pourquoi toujours craindre? Il faut avoir le courage de son amour. Pourquoi le souiller par la peur? Trop de prudence l'avilirait. Vengeons-nous par le mépris des périls qui nous entourent, et de tout ce qui nous sépare. L'absence est le seul malheur : qu'avons-nous de pire à redouter? »

Tout en cachetant sa lettre, il songeait à l'inutilité de telles exhortations. Il se figura Geneviève rêvant sur ces lignes pour elle presque incompréhensibles, frissonnant seulement à l'idée des dangers qu'elles évoquaient, qui sait? reprise par ses goûts corrects, regrettant la régularité perdue de sa vie, mesurant le peu de bonheur acquis au prix de tant de soucis. Ce respect qu'elle avait toujours des lois transgressées, ces sacrifices à des devoirs violés qu'elle accomplissait même dans la faute, surtout son besoin de cacher leur secret sous d'irréprochables apparences, semblaient souvent à Martial inconséquence et faiblesse : telles sont les femmes, se disait-il, ballottées, incertaines, et, une fois qu'elles aiment, tiraillées entre la vertu qu'elles regrettent et la passion qui les entraîne. Il n'aurait point voulu, malgré ses heures de révolte, que Geneviève fût autre : car il pouvait du moins mesurer la force de son amour à la peine qu'il lui coûtait d'être entrée dans le chemin de mensonges, semé de périls et de hontes, où ils marchaient ensemble. Et il rouvrit sa lettre pour ajouter :

« Crains seulement, chérie, crains tout ce qui nous menace, tout ce qui nous approche, tout ce qui pourrait survenir! Crains les autres et nous-mêmes, puisque tu es ainsi. Mais ne m'aime jamais moins pour cela, et sache bien que je suis près de toi, prêt à tout pour toi, — moi qui n'ai peur que de ne pas t'avoir assez! »

Il eut, à ce moment, quelques jours de répit. Berlin était le but de son voyage; il comptait y visiter certains ateliers, s'y mettre au courant de certains travaux, qui l'intéressèrent; l'œuvre le reprit : ce fut une saine diversion. Ses lettres s'apaisèrent : il y parla davantage de ce qu'il voyait, de ce qu'il faisait, du monde nouveau qui se révélait à lui, de l'angoisse qui lui serrait le cœur dans cette capitale de fer, parmi ces arsenaux et ces casernes. A son tour alors, Geneviève s'inquiéta : car elle aussi, le voulait tout pour elle. Quand elle lui recommandait d' « être sage », c'était bien dans l'espoir qu'il ne le serait guère, aucune de ses peurs n'équivalant à celle d'être aimée moins; et ce qu'elle craignait surtout, c'était la rivalité du travail, qui, avant elle, avait absorbé l'âme de Martial, et pouvait le reconquérir. D'autres, rusées ou moins sincères, auraient tenté de l'inquiéter par quelque manège de coquetterie, — en excitant, par exemple, sa jalousie aux aguets, par une phrase adroite, par un nom tombé de la plume. Mais elle était, pour cela, trop simple, trop droite, trop fière : elle se fit seulement plus tendre, elle laissa mieux parler son cœur. Et elle atteignit son but : dans une lettre attardée, qui lui coûta deux jours d'angoisse, elle trouva quelques mots qui répondaient à son souci :

« ... Je pense à ma vie active : c'est si peu de chose! Ce que j'ai fait, ce que je fais, ce n'est rien, cela ne compte pour rien. L'insignifiance de tout ce qui n'est pas NOUS me hante toujours davantage : quand, par hasard, je me suis laissé absorber un moment par d'autres pensées, je me les reproche comme du temps perdu, ou comme d'avoir gaspillé un peu de ce qui est votre bien. »

Un jour qu'il revenait de la poste restante, où il n'avait rien trouvé, Duguay, dans un paquet de lettres que lui remit le portier du Kaiserhof, reconnut l'écriture de Berthemy. En un clin d'œil, son imagination rapprocha l'arrivée de cette missive inattendue du retard qu'avait subi son autre correspondance. Pas un instant, il ne songea à l'attribuer à une autre cause qu'à celle qui le préoccupait, tandis que cette idée, rapidement, lui traversait l'esprit : « Berthemy sait tout. » Aussitôt il fit le tour des hypothèses ; et, d'ailleurs très calme, il décacheta l'enveloppe dans le va-et-vient du grand hall. En réalité, il s'agissait de bien autre chose : on lui demandait un simple renseignement d'affaires, qui ne coûterait pas grand effort à sa complaisance. Il fut presque déçu. Mais, l'affaire expliquée, le banquier ajoutait :

« Ne nous ferez-vous donc pas le plaisir, à votre retour, — qui doit être proche. — de venir passer quelques jours avec nous? Nous serions enchantés de vous voir, et vous trouveriez à Etretat, sans nous compter, d'aimables compagnons. »

D'attrayantes combinaisons de revoir le firent sourire ; cette lettre ne lui fournissait-elle pas le prétexte cherché pour une rencontre, dont personne, après une telle invitation, ne pourrait s'étonner? Puis, soudain, son imagination dévia vers un autre objet : qui donc pouvaient être ces « aimables compagnons », dont Geneviève ne parlait jamais? Pourquoi ne donnait-elle pas même leurs noms? pourquoi ne disait-elle rien d'eux? Il était parvenu à vaincre presque sa lancinante jalousie, à se figurer que Mme Berthemy vivait, là-bas, à peu près seule, absorbée par Jacques, dérangée à peine, de temps en temps, par quelques visites de Levolle, évitant les relations bigarrées de la plage. Et voici qu'une phrase que lui jetait le hasard dissipait cette illusion! Aussi bien, comment avait-il pu s'imaginer qu'avec un homme comme Berthemy on pût, le voulût-on, demeurer isolé? Ne le connaissait-il pas assez pour savoir qu'il lui fallait, autour de lui, des gens, quels qu'ils fussent, des gens à sa table, des gens pour ses promenades, des gens pour pêcher, pour se baigner, pour canoter? Mais alors, pourquoi rien, jamais rien sur ces gens, qui pourtant jouaient un rôle dans la vie de Geneviève, arrêtaient le vol de ses pensées, recevaient ou prenaient un peu d'elle, enfin? Peut-être comptait-elle, par son silence, lui éviter tout effleure-

ment d'inquiétude : alors, elle réussissait bien! Ou peut-être... Et mille hypothèses effrayantes le hantèrent, possibles, probables, qu'il appuyait en relisant les lettres reprises, en creusant le sens des moindres phrases, en cherchant entre les mots des sous-entendus ou des réticences. Il fit le projet de partir, pour tomber à Étretat à l'improviste. Mais il ne l'exécuta pas. C'était en de tels momens que le conseil coutumier d'être sage agissait sur lui : inconsciemment, il en subissait l'ascendant; les deux mots le guidaient comme une volonté plus forte, entrée dans la sienne. Or, être sage, à cette heure de sa vie, c'était surtout éviter un revoir dangereux et pénible, sous trop d'yeux étrangers, dans la gêne d'une de ces stations où le désœuvrement de tous, le défaut d'espace, les rencontres de hasard suppriment toute liberté; c'était attendre, sur place, avec les dehors de la patience, dans l'ennui croissant. Et il attendait, sans prendre aucune décision, traînant ses doutes à travers la longueur des jours.

Entre temps, il prit le renseignement demandé par Berthemy : ce qui, avec une longue réponse, tua quelques heures. Ses lettres à Geneviève ne le soulageaient plus : résolu à ne rien lui montrer de ses véritables pensées, il les cachait de son mieux sous le récit de ses journées ou l'évocation de leurs souvenirs. Ce dernier thème, inépuisable, lui convenait le mieux : du moins remplissait-il les pages, ces pages où il brûlait d'écrire autre chose, de crier ses inavouables angoisses, de vider son cœur qui se gonflait de mauvaises amertumes.

«... Je ne sais pourquoi, mais, ce soir, je retrouve dans ma mémoire les moindres détails d'une scène inoubliable que jamais je ne vous ai contée : la première visite que je fis chez vous. Votre mère vivait encore. Elle était avec vous dans votre beau salon, d'un luxe si sérieux, si solide. Plus tard votre mari est arrivé : il a beaucoup parlé, gaiement, il a traité une foule de questions, en homme sûr de lui. Il s'étalait. Naturellement. Il était chez lui, cet homme; qu'étais-je, moi? Un larron qui dresse des plans, un filou qui se demande comment il pourra crocheter la serrure, un mendiant qu'on tolère à son humble place. Quand je suis parti, il est resté. Il m'a reconduit jusqu'à la porte. Il m'a serré la main. Il m'a dit : « Vous reviendrez! » — Et il est rentré auprès de vous, pendant que je disparaissais. Un détail ridicule : il pleuvait, je n'avais pas de parapluie, aucun fiacre ne passait dans votre avenue; je m'en allai donc sous l'averse comme un très pauvre homme, comme un chien battu, pas fier, je vous en réponds, car vous ne m'aimiez pas encore en ce temps-là. Et moi, qui vous adoraïs, qui vous voulais de toutes les forces de mon être, je sentais la robustesse des liens qui vous retenaient

loin de moi. Comment vous arracher à ces chaînes? Comment vous conquérir? Votre enfant, votre mère, votre mari, votre maison, vos meubles, vos fleurs, comme tout cela vous gardait bien! Que pouvais-je espérer d'être pour vous? un caprice, un incident, à peine; votre destinée serait toujours plus forte que mon amour; et je vous aimais pour vous avoir toute, à jamais!... »

Pourtant, quelle que fût sa volonté de cacher son mal, Martial se trahissait par son souci même de n'en rien laisser paraître, comme aussi par les plaintes qui lui échappaient contre la chaleur, contre Berlin, contre son voyage. Harcelé du désir de partir, il restait néanmoins, bien résolu d'achever son épreuve si le télégramme espéré ne le délivrait pas. Étouffé par l'ennui de la ville que l'été avait vidée, il courait les environs moroses, cette plaine sablonneuse de la Marche, où rampe la Sprée grise et triste, dont des forêts noires bornent les horizons assombris. Dans cette morne campagne, il ne trouvait nul soulagement, nulle joie : il faut à nos yeux affligés les paysages familiers du pays natal; et il songeait aux aspects de cette France centrale que les vieux poètes appelaient si gentiment « la douce France », à ces belles prairies étendues sous des ciels tendres, à ces larges fleuves qui roulent glorieusement leurs eaux claires sous les couchans splendides, aux lignes harmonieuses et chuchotantes des peupliers lointains. Quelle fâcheuse idée avait-il donc eue de se condamner à l'exil, sans que rien l'y forçât, pour ces cruelles semaines? Ne savait-il donc pas que seule la terre maternelle a pour nos intimes souffrances des compassions et de consolantes tendresses? Comme il y aurait mieux supporté l'attente, la séparation, l'angoisse! Ici, rien ne parlait à son cœur : il était seul, bien réellement seul dans sa solitude, alors qu'il aurait pu du moins s'entourer de la sympathie des choses muettes, des arbres aimés, des eaux chantantes, des cieux bienveillans. Chaque jour ajoutait au poids qui l'accablait. Enfin, un lundi, au lever d'une semaine qu'il prévoyait interminable, il reçut le télégramme qu'il s'interdisait d'espérer.

« Je serai chez nous jeudi prochain, à trois heures. »

Il faillit pleurer de joie. Geneviève avait compris qu'il était à bout de forces. Et il prit l'express du soir.

III. — ATTENTE

Martial arriva le mardi soir à Paris. Il eut donc une journée entière à errer dans la chaleur torride de la mi-août, par les boulevards surchauffés, sans aucune de ces distractions inci-

dentes qui favorisent en temps ordinaire la fuite des heures : affaires à traiter, rencontres fortuites, visites qu'on croit nécessaires. Le désœuvrement ou l'habitude le conduisit à son laboratoire abandonné : dans une odeur étouffée de renfermé, dans l'obscurité presque fraîche des fenêtres closes, les appareils sommeillaient, prêts cependant à reprendre, au moindre signe, l'activité de leurs mouvemens fantastiques; mais il laissa dormir les roues agiles, les fils conducteurs du fluide mystérieux et formidable, toutes les forces au repos. Impuissant à s'intéresser à quoi que ce fût, il repartit, poursuivi seulement par l'image obsédante qui ne le quittait plus. Une idée, dont la hantise augmentait d'heure en heure, tournait dans son cerveau :

— Elle ne viendra pas!

Longtemps, ces quatre mots retentirent, comme les notes d'un carillon, dans sa tête vide. Des termes catégoriques les accompagnaient : « *Sûrement, certainement* » ; et la phrase, comme grossie d'un son de beffroi, sonnait à toute volée :

— Sûrement, certainement, elle ne viendra pas!

Il la chassa. Raidissant sa volonté, il se força de répondre, avec un sourire de confiance :

— Si fait, elle viendra... Elle viendra... Elle viendra demain, à dix heures, chez nous!...

Et il eut des momens de délices à préciser la vision ainsi évoquée :

— Elle viendra... Elle sera là... Je la verrai... D'abord, je soulèverai sa voilette pour avoir ses lèvres... Je la tiendrai dans mes bras... Je l'emporterai... Je la couvrirai de caresses... Sans rien dire... Des baisers, des baisers, des baisers!

Il sentait son parfum; il se grisait de toute l'ivresse qui faisait leur amour; il était ivre, il était fou; et soudain, cette folie tombait dans une morne accalmie, au moment où reprenait le glas désolé :

— Elle ne viendra pas!... Elle ne viendra pas!...

Le soir le trouva flânant par les Champs-Élysées, où, dans l'air chargé de poussière, luisaient les lumières des cafés. Parmi la foule qui circulait lentement, il reconnut Levolle, le nez au vent, une grosse fleur à la boutonnière, quêtant sans doute quelque aventure.

— Il me parlera d'elle, songea aussitôt Martial.

Et il l'aborda.

Mais le gros homme eut l'air contrarié, l'air de quelqu'un qu'on dérange :

— Tiens! M. Duguay! fit-il sans empressement. Vous êtes donc rentré? Depuis quand?

Par précaution, Martial mentit :

— Depuis quatre ou cinq jours déjà.

Croyant remarquer qu'une curiosité ou un soupçon s'allumait sous les paupières lourdes, il crut nécessaire d'expliquer.

— Oui, une affaire imprévue, qui m'a forcé d'interrompre mon voyage.

— Ah! fit Levolle, une affaire!...

Il était distrait. Martial, le croyant narquois, continua :

— Et j'en suis fort contrarié. Car Paris n'est pas drôle, l'été.

Levolle s'épongea le front :

— Vous trouvez, fit-il. Moi, je l'aime en toute saison. Je ne comprends ni la campagne, ni les eaux, ni la plage. Je n'admets que les banlieues, en bonne compagnie, s'entend!... Tenez! j'ai été dimanche dernier à Étretat, chez nos amis Berthemy. Mon Dieu! que je m'y suis ennuyé! La journée ne finissait pas... A propos, on vous attend là-bas. Irez-vous?

— Peut-être, je ne sais pas encore.

— Oh! Berthemy compte absolument sur vous! Il ne rêve que du *scopophore*.

Martial sourit :

— Bon! bon! fit-il.

Et, d'un ton indifférent :

— Ils vont tous bien?

— Oui. Berthemy adore la mer. Il prétend qu'il en a absolument besoin deux mois par an. Et sa femme, donc! Il faut la voir courir sur la plage, avec son gamin! Une vraie petite fille, vous ne la reconnaîtriez pas. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle fait des pâtés de sable. Enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve, n'est-ce pas? Le mien, c'est l'asphalte et le pavé : c'est encore là que poussent les plus jolies fleurs...

Comme il parlait ainsi, en faisant ses yeux grivois, une petite marchande de violettes, toute jeune, en cheveux, lui jetait en passant un regard effronté. Son visage se marbra de taches brunes, il secoua brusquement la main de Duguay, en disant :

— Au revoir, cher monsieur!... Le *scopophore!*... N'oubliez pas le *scopophore!*...

Et il se mit à suivre la fille, qui se retourna.

— Pouah! murmura Martial avec un geste de dégoût.

Une fois de plus, il s'assombrit en songeant que cet horrible personnage voyait Geneviève avec plus de liberté que lui-même, plus souvent, qu'il lui imposait sa familiarité, qu'il la souillait de ses regards.

— Peut-être a-t-il osé... songea-t-il sans achever de formuler son insupportable soupçon.

Un geste de colère lui échappa :

— Ah! si j'en étais sûr!...

Il haussa les épaules avec amertume :

— Si j'en étais sûr?... Eh bien, je ferais tout ce que je puis faire : je me tairais, je rentrerais ma haine, je continuerais à serrer la main de cet homme!...

Il se retourna : à cinquante pas derrière lui, au bord du trottoir, Levolle parlementait avec la bouquetière, dont il semblait écraser, de sa lourde silhouette, le petit corps fluet, aux frêles formes enfantines.

Il rentra. Il essaya de lire. Il fuma, fiévreux, impatient, incapable de rester en place, la tête battue d'un flot d'idées tumultueuses qui se brouillaient entre elles ou qu'il reprenait comme des refrains. Puis il se coucha, fut tourmenté davantage, obsédé surtout par Levolle, dont l'image surgissait à côté de celle de Geneviève, comme un hideux repoussoir. Il se demandait :

— Pourquoi lui, toujours?

Il finit par croire que, dans ce retour persistant de la même image, il y avait un avertissement de son instinct. De monstrueux soupçons le dressèrent sur son séant. Il les repoussa, honteux, indigné d'en souiller l'amie. Il s'écria :

— Je ne veux plus penser!

Et, à force de raidir son énergie, il finit par obtenir, au dedans de lui, le silence. Alors il s'endormit lourdement.

Quand il s'éveilla, le petit jour pointait à peine, un peu de lumière naissante et d'air plus frais entraient par la fenêtre entr'ouverte. Il regarda sa montre, et murmura :

— Encore cinq heures!

Il se leva aussitôt, prit un bain froid, prolongea sa toilette; rafraîchi, délivré des hantises de la veille, tout à la joie qui s'approchait, il prit à petits pas, vers sept heures, le chemin du Trocadéro. Déjà lourd et malicieux, l'implacable soleil piquait, brûlait, desséchait les êtres et les choses. Martial fit un détour par le boulevard Saint-Germain, pour acheter des roses. Puis, les mains chargées, il longea les quais, en s'arrêtant de place en place, en tirant sa montre à tout moment, en marchant plus vite, d'instinct, à mesure qu'il approchait. Les moindres détails du revoir imminent se précisaient dans son esprit : elle arrivait, telle que toujours, suivant leur petite rue de sa belle démarche calme, avec seulement de furtifs regards autour d'elle, tandis qu'il la guettait, caché par un rideau; elle arrivait, émue, effarée, joyeuse, réprimant son émotion, contenant sa joie qui pourtant éclatait dans ses yeux; elle arrivait, comme ces déesses antiques, qui apportaient aux hommes le mystère de leur beauté. L'esca-

lier criait sous son pas, si léger pourtant. La dernière minute se prolongeait indéfiniment. Il entr'ouvrait la porte. Elle était là, avec son sourire, avec le regard tendre de ses yeux. La porte se refermait sur eux, sur eux deux, sur eux seuls...

Et Martial pressait le pas, le long du fleuve au cours égal, comme si de se hâter pouvait avancer l'heure.

Après un court arrêt dans le jardin du Trocadéro, il se trouva devant la maison, monta chez lui, traversa l'atelier, aéré sur son ordre, disposa dans des vases sa moisson de roses, et attendit.

Ses yeux remarquèrent, sur le piano, la partition de *Tristan*. Il l'ouvrit. Ses doigts, tremblans d'émotion, coururent sur les touches, évoquant ses souvenirs. C'était bien la même musique, tumultueuse et folle, qui chantait dans son cœur. Il attendait, comme Tristan blessé, retenant son âme prête à fuir pour l'exhaler sur les lèvres aimées, ou comme Iseult, plutôt, oui, comme Iseult à l'heure du rendez-vous qui tarde, dans la fièvre de l'air plein d'amour. Il était là, comme elle, à crier au temps : « Plus vite! plus vite! plus vite! » La même force invincible que celle du breuvage magique brûlait dans ses veines. Oh! l'éperdu besoin de caresses qui ne finissent pas, leur soif désespérée d'être ensemble pour toujours, leur passion d'éternité! Car cette heure, si lente à s'approcher, hélas! elle n'aurait pas la durée d'un éclair; elle s'envolerait sans qu'ils la saisissent; après sa brève ivresse, elle les laisserait seuls, de nouveau, séparés et irrassasiés dans le monde désert, avec des regrets plus ardens, des désirs plus fous.

Comme les accords se précipitaient pour annoncer Tristan, comme le cri d'Iseult éclatait, vainqueur, Martial, d'un geste brusque, ferma le piano, dont les cordes vibrèrent. Il marcha. Il s'assit. Il essaya de réfléchir.

— On dit que le temps apaise l'amour : pourquoi donc, moi, l'aimé-je toujours davantage, de semaine en semaine, de mois en mois, d'année en année?... Oui, pourquoi?...

Il se répondit à lui-même :

— Parce que nous sommes séparés, parce qu'il y a des obstacles entre nous, parce que je ne la vois jamais assez, parce que des dangers nous entourent, parce que...

Il haussa les épaules, coupa brusquement la série de ses « parce que », et, les résumant tous, s'écria à haute voix :

— Parce que je l'aime, parbleu!

De nouvelles minutes s'égrenèrent :

En ce moment, sans doute, Geneviève sortait de chez elle, appelait un fiacre, indiquait leur rue; le mauvais cheval partait au

trot boiteux. Mais pourquoi donc avait-elle fixé cette heure tardive de dix heures? Que faisait-elle depuis le matin? Et la veille? Quand était-elle arrivée à Paris? Quel prétexte avait justifié son voyage? Sa dépêche, naturellement, n'expliquait rien de tout cela. Mais pourquoi n'avait-elle pas écrit, une lettre qu'il eût trouvée en arrivant, une longue lettre qui l'aurait renseigné sur l'emploi de ses instans? C'était bien là sa cruauté coutumière : elle n'écrivait jamais assez; elle ne s'inquiétait pas de l'espace ouvert où l'ami laissait son imagination s'affoler, peut-être pour se réserver la joie de l'apaiser d'un regard, d'un mot, d'une caresse.

Il sortit. Il alla jeter un coup d'œil sur l'avenue prochaine. Il vit approcher des fiacres, en se disant : « Celui-ci l'amène » et en se trompant toujours. Il acheta d'autres fleurs. Il rentra : pour attendre, en somme, il était mieux là, dans leur sanctuaire, où les moindres objets parlaient d'elle, où il l'avait possédée tant de fois, où elle serait encore à lui, bientôt, dans un instant, tout à l'heure...

Il ferma les yeux, la gorge sèche.

— Mon Dieu! songea-t-il, à quel point je suis esclave!

Et il sentit qu'il aurait voulu l'être plus encore, être renfermé dans un moindre espace, attaché par une vraie chaîne, à elle, et serré contre elle sans rien penser ni vouloir qui ne fût elle..

Cependant l'heure avançait.

Oh! lentement, avec des lenteurs infinies!

Comme il recommençait à se torturer l'esprit, Martial voulut s'interdire de penser pendant les dernières minutes. Il ouvrit des livres que ses yeux évitèrent. Il essaya de parcourir un vieux journal et le froissa. Il se remit au piano : ses doigts refusaient leur service, manquant les touches. Il essaya de compter, comme font les petits enfans qui ne peuvent pas dormir; mais les chiffres valsaient furieusement dans sa tête, se pourchassaient en des vitesses vertigineuses, puis changeaient, devenant aussi des idées, des sensations, des images. Nul moyen d'abréger la durée. D'ailleurs, le moment était presque là : pourquoi donc Geneviève ne devancerait-elle pas l'heure, ivre de la même impatience? Il s'approcha de la baie et se cacha derrière le rideau où il attendait d'habitude, à l'abri des regards voisins. Sûrement, elle allait apparaître, en avance de cinq minutes, avec un regard pour lui qu'il devinerait sous le voile épais... Mais non! Elle était sage et prudente, malgré son grand amour : ayant fixé dix heures, elle arriverait à dix heures, pas avant, — avec un peu de retard plutôt, de peur d'être la première... Ah! ne brûlait-elle donc pas de la même impatience? Pouvait-elle croire qu'il fût ailleurs que là, à compter les secondes?... Est-ce que les femmes n'aimeraient

pas comme nous?... Ou peut-être sont-elles seulement plus fortes, dans leur faiblesse, pour dissimuler, pour supporter, pour patienter, pour attendre...

. . . . . .

... Les dix coups d'une horloge voisine tombèrent l'un après l'autre, lentement, avec un son grave, solennel, fatal, — ce son des heures qui ne reviendront jamais.

. . . . . .

Alors les secondes, déjà si lentes, se perpétuèrent en des durées infinies; et tout à coup, l'idée de la veille, cette idée que le sommeil avait chassée, mais qui, depuis le matin, rampait impalpable au fond de l'âme de Martial et contre laquelle il luttait par mille petits moyens, revint, terrible, affolante, comme en une intolérable douleur : « Elle ne viendra pas! »

Mille motifs pouvaient retenir Geneviève. D'abord, avec les femmes, un retard est toujours possible : elles sont ainsi faites, les chères, qu'elles manquent le train qui doit les conduire au bonheur parce qu'elles ont oublié leurs gants ou leur mouchoir, ou pour moins que cela, parce que leur montre s'est arrêtée, mon Dieu! ou pour rien! Oui, les meilleures, les plus éprises, les plus tendres, peuvent être, sans y songer, à ce point-là cruelles pour qui les aime et pour elles-mêmes. Mais si Geneviève avait manqué le train, la veille, elle aurait du moins télégraphié. Son retard avait donc une autre cause...

Peut-être que Berthemy l'accompagnait, simplement; le problème était alors de l'écarter sans qu'il s'en doutât. Or, Geneviève, habile à cacher ses sentimens, impénétrable comme un livre fermé, manquait de diplomatie : le moindre obstacle l'arrêtait. Si son mari lui proposait, à brûle-pourpoint, quelque course à faire ensemble, il se pouvait très bien qu'elle ne trouvât aucun prétexte pour l'éviter. Dans un tel cas, le retard serait long, peut-être...

Pourvu, seulement, qu'il ne s'agît pas d'une cause plus grave! car enfin, la moindre indisposition d'elle-même ou de l'un des siens suffirait à l'immobiliser chez elle, prisonnière, sans qu'elle eût la facilité de courir au télégraphe. Qui sait si ce n'était point là ce qui la retenait? Peut-être qu'à cette heure, elle souffrait loin de lui, pensant à lui sans pouvoir l'avertir; ou peut-être que son cœur se tordait d'angoisse au chevet de Jacques et que son amour de mère tuait son amour d'amante, et qu'il n'était plus rien pour elle, l'enfant en péril ayant soudain pris toute la place... Ou bien, leurs plans étaient traversés par un de ces obstacles futiles, presque ridicules, impossibles à prévoir et à éviter, comme il en surgissait sans cesse entre eux : visite de

famille ou d'ami, devoir mondain, bref, une de ces mille corvées auxquelles le hasard nous force à sacrifier en souriant le meilleur de nous-mêmes...

Cependant, ayant constaté qu'il était à peine dix heures un quart, Martial tenta de sourire de ces folles suggestions. Son esprit inquiet, — si vite inquiet dès qu'il s'agissait d'elle, — l'entraînait volontiers ainsi en des hypothèses qui se trouvaient toujours pires que la réalité. Pourquoi chercher si loin la cause d'un léger retard, tout à fait légitime? Le plus probable, c'est que Geneviève était à Paris, à deux pas de lui, et qu'elle allait arriver d'une minute à l'autre. Un quart d'heure, cela n'est rien; un fiacre dont le cheval est mauvais ou s'abat, un embarras de voitures, une rencontre imprévue, — voilà le quart d'heure expliqué; il n'y songerait plus en la voyant apparaître. Fermant les yeux, il entendit la voix chère lui dire :

— Pardon... pardon de t'avoir fait attendre...

Puis un baiser dissiperait toutes les angoisses dont il ne resterait rien, rien, absolument rien, pas un nuage pour ombrager leur bonheur, leur pauvre bonheur si intense et si court, une heure de vie entre des régions de mort...

Martial put ainsi tromper un instant son impatience. Mais à mesure qu'il raisonnait pour se rassurer, le temps passait. Très lentes tout à l'heure, voici que les minutes se mettaient à fuir avec une inconcevable rapidité. Or cette fuite avait son éloquence : un quart d'heure de retard, cela n'est rien; une demi-heure — cela commence à compter. L'explication naturelle et simple se fait plus rare, on est mieux fondé à se dire : « Sûrement, il y a quelque chose! » Le champ des hypothèses s'élargit.

Pas un indice pour les guider.

Certainement Geneviève n'avait pas télégraphié d'Étretat : la dépêche serait arrivée. Peut-être avait-elle écrit, la veille, une lettre qui s'était égarée. Cela se voit, ces choses-là, plus souvent qu'on ne pense : on se met l'âme à la torture, on laisse délirer son imagination, on fait le tour des suppositions les plus affreuses; tout ce qu'il y a, c'est une irrégularité de la poste, un facteur qui s'est trompé de boîte ou l'enveloppe qui s'est glissée dans un imprimé.

Mais comment savoir?

Écrire! Les lettres envoyées à la poste restante de Dieppe n'arrivaient qu'une fois par semaine à leur destinataire. En adresser une à Geneviève, chez elle? Berthemy, en despote occupé qui pense à ses affaires sans se préoccuper de la liberté d'autrui, prenait souvent tout le courrier, déchirait toutes les enveloppes, et si sa femme se plaignait, répondait en haussant les épaules :

— Mais vous n'avez pas de secrets!

Télégraphier? Sous quel prétexte, et quoi? Pourtant, il fallait trouver quelque chose, car maintenant elle ne viendrait plus; à moins... à moins, mon Dieu! qu'elle n'apparût là, tout à coup, un peu confuse de son retard, mais souriante et les yeux pleins d'amour...

Martial observa la rue, déserte sous le soleil. Parfois, quand il attendait ainsi, derrière son rideau, des modèles passaient, dont la taille ou les allures, rappelant un peu celles de l'aimée, lui donnaient une seconde d'émotion. Mais en cette saison les peintres, ses voisins, couraient la campagne; personne ne se montrait, il ne pouvait pas même espérer l'éclair de joie, aussitôt déçu, d'un : « La voici!... non ce n'est pas elle!... » Il se résigna donc à quitter son poste, réfléchit, la tête dans ses mains, et revint à son idée : écrire. Oui, il fallait écrire, n'importe quoi, des mots indifférens, que tous les yeux pourraient lire, dont elle seule comprendrait le vrai sens. Ainsi, du moins, elle saurait qu'il l'avait attendue, et, s'il y avait un malentendu, le dissiperait. Laborieusement, il griffonna des brouillons, pour s'arrêter enfin à ce texte :

« Chère madame,

« Rentré à Paris depuis peu, je me proposais de profiter de l'aimable invitation de M. Berthemy et d'aller passer une journée avec vous; mais un ami commun, rencontré tout à l'heure et mieux renseigné que moi sur vos projets, me dit que vous avez quitté ou allez quitter Étretat. Cela est-il vrai? Je serais désolé de renoncer au plaisir de vous voir, et tout prêt, si vous vouliez bien le permettre, à vous joindre où que ce fût, si toutefois vous ne partiez pas pour des voyages trop lointains.

« Je vous prie d'agréer, chère madame, l'expression de mes sentimens de respectueux dévouement.

« Martial Duguay. »

Il calcula qu'il porterait lui-même ce billet au train du soir; que Geneviève y pourrait répondre en tout cas, si même quelque indisposition la retenait à la chambre, et que dès le lendemain soir, le surlendemain au plus tard, il serait renseigné sur elle,.. si décidément elle ne venait pas. Car elle pouvait venir encore : une fois déjà, pour un rendez-vous du matin, il l'avait vainement attendue, et elle était arrivée plus tard, vers deux heures, alors qu'il ne l'attendait plus. Il se coucha sur un divan, la tête enfoncée

dans les coussins, malgré la chaleur, en tâchant de promener sa pensée à travers des sujets étrangers. Mais bientôt, il était de nouveau debout contre la fenêtre ouverte au soleil de midi, fouillant des yeux le court espace de la rue, où ne glissait aucune ombre qui pût lui donner un instant d'illusion brève : et il se répétait à demi-voix, avec des gestes de ses mains énervées :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne viendra donc pas !

Cependant il réussit à se distraire un moment : il fit du café noir, dans l'appareil que d'habitude, après leurs déjeuners froids, Geneviève préparait. Cette besogne absorba son attention. Mais en vidant sa tasse, il fut repris par le tourbillon des questions insolubles qui tournaient dans sa tête vide : pourquoi cette fausse espérance? pourquoi cette cruauté, de l'avoir arraché à sa solitude par une promesse vaine? pourquoi, pourquoi cette journée affreuse, longue comme une vie, où tenait plus de douleur que dans une année entière?... Ah ! faibles que nous sommes, quand l'amour est en nous ! Stupide amour qui, d'un homme puissant, taillé pour la lutte, armé pour la victoire, fait un être débile, voué aux défaites honteuses, torturé dans son âme, emporté aux moindres souffles ! Stupide amour, qui nous exalte en des ivresses pour mieux nous anéantir ensuite ! Ou plutôt non, stupides les lois que nous n'osons braver, stupide la faiblesse qui nous fait plier sous leur oppression notre amour invincible, stupides nos égards pour les conventions oublieuses de sa toute-puissance — pour tout ce qui n'est pas lui ! Oh ! comme il le crierait à l'aimée, plus tard, avec quelle éloquence, avec quelle conviction ! Il s'agenouillerait à ses pieds, là, devant ce fauteuil vide où parfois elle s'abandonnait, il lui prendrait les deux mains, et, les yeux dans ses yeux, il lui parlerait :

« Oui, c'est vrai, vous avez des devoirs, une famille, un mari, un enfant : jetez tout cela loin de vous, comme un lest fastidieux qui nous alourdit l'âme, — et venez, venez avec moi, n'importe où, loin des autres, loin de leurs jugemens, loin de vos souvenirs ! Ne me répondez plus, comme toujours, qu'après cela vous ne pourriez plus vivre ! Si vraiment vous ne pouviez porter la vie une fois ces chaînes brisées, si le monde n'était pas assez grand pour cacher vos regrets, si votre cœur ne pouvait oublier ce passé qui le retient, eh bien, soit ! nous aurions la mort. Quand on ne peut plus vivre, on meurt, n'est-ce pas? C'est si simple ! Moi, je ne peux plus, je suis las, je suis épuisé. Je suis excédé de douleur, de séparation, d'attente, de désespoir. Alors, toi, pourquoi?... pourquoi?... »

Il parlait à haute voix, avec des gestes, en arpentant l'atelier, comme un acteur qui apprend son rôle. De temps en temps, il

s'arrêtait : que répondrait-elle? Il ne savait pas, il ne pouvait savoir, car on ne sait pas, on ne sait jamais ce qui se passe derrière le voile des yeux mêmes qui nous ont livré leurs secrets, au fond de l'âme qui s'est donnée et qui nous échappe, dans ces ténèbres de l'être étranger où nos regards se butent, où s'éteint le flambeau pâlissant de l'amour...

Alors, il continuait :

— La mort ne m'effraye pas : pourquoi la craindrais-tu davantage? Elle n'est point l'ennemie. En elle seule, va! nous pourrons réaliser le rêve qui s'agite en nous. N'est-elle pas la sœur de l'amour? Elle l'appelle, elle le complète, elle lui ouvre l'éternité, elle lui explique tout ce qu'il voudrait connaître, tous les mystères, tout l'infini. Pourquoi la crains-tu? Tu ne sais donc pas comme elle est apaisante et douce? Oh! la mort, au lieu de ces tortures que renouvelle chaque jour la vie! Et la mort dans l'amour!... Viens, partons, je te veux toute, pour un mois, pour huit jours, pour une heure! Après, ce sera le repos, l'oubli, la paix...

Il s'arrêta, et soudain, presque halluciné, crut entendre, entendit Geneviève lui répondre, de sa voix sage :

— Non, non, c'est impossible, tu sais bien que c'est impossible! Je ne peux pas partir, je ne veux pas mourir, je veux t'aimer seulement. Que demandes-tu de plus? Pourquoi n'es-tu pas heureux ainsi? Tu sais bien que je t'aime... si fort!...

En même temps, elle l'apaisait d'un baiser sur le front, d'un de ces baisers de sœur ou de mère comme elle en avait quelquefois, quand elle voulait lui faire sentir toute sa tendresse. Elle lui murmurait alors dans les cheveux :

— Voyons, dis que tu es heureux, dis...

Et dans le divin oubli de tout ce qui n'était pas l'heure présente, il soupira :

— Oui, oui, je suis heureux!...

. . . . . .

Seulement, pour qu'il pût dire ainsi ces choses qui lui gonflaient le cœur, pour qu'elle y répondît de sa voix sage, en lui mettant au front ce baiser de sœur, il fallait qu'elle fût là, près de lui, dans ce fauteuil vide : et elle n'y était pas; il fallait la revoir : et la reverrait-il jamais? Rien n'était moins sûr : cette absence, sans un mot d'explication, sans un billet, sans une dépêche pour la justifier, — cette absence signifiait peut-être qu'un incident qu'il ignorait, un hasard, un caprice de la destinée avait irrévocablement fermé la barrière élevée entre eux, à jamais, sans qu'il pût désormais la franchir une seule fois. Oui, peut-être qu'il ne reverrait plus Geneviève, et ne saurait pas pourquoi

peut-être que les affres de cette journée se prolongeraient, pendant des mois et des ans. Quelques-uns prétendent que le temps guérit ces blessures-là : ils mentent, ils n'ont jamais aimé.

Cette soudaine vision d'une séparation sans adieu, plus brutale encore que la mort, qui cependant n'était pas la mort, qui laissait subsister dans un coin du monde, dans la même ville, respirant le même air, l'aimée qu'il ne verrait jamais plus, — cette intolérable vision l'affola : et tout autour, comme une germination d'une plante vénéneuse, d'autres idées croissant soudain l'assaillirent et l'étouffèrent. Celle-ci surtout, nette et noire : que Geneviève ne l'aimait plus, pour un autre. Oui, oui, quelque invraisemblable que cela lui parût d'abord, un nouvel amour expliquait seul la cruauté de son silence : un de ces amours subits, en coup de foudre, qui bouleversent les vies. A cette heure où il l'attendait dans un tel paroxysme de désir et de désespoir, — peut-être n'existait-il déjà plus pour elle, aboli comme un grain de poussière devant l'ouragan, effacé comme un souffle sur une lame. Qui sait si l'*autre*, — l'inconnu jeté sur son chemin par les hasards de cette villégiature maudite, n'avait pas obtenu peut-être ce qu'il implorait en vain : l'abandon complet, l'oubli du mal, la fuite? Ou peut-être, ce vainqueur n'en réclamait-il pas tant, peut-être cueillait-il en passant, d'un geste négligent, la fleur offerte. Car les femmes ne sont que caprices : elles dépendent de leurs nerfs vite excités, souvent malades, qui les ballottent de passion en passion, malfaisantes sans y songer ; elles se reprennent comme elles se sont données, selon la suggestion du moment, pour se donner à d'autres qu'elles abandonneront aussi ; elles sont faibles, subites, folles. De vagues souvenirs de lectures anciennes, des vers célèbres traversèrent sa mémoire, appuyant ses soupçons de toute la force de leur rhétorique ; en sorte que ce fut une minute d'égarement où sa raison chancela ; de basses injures lui souillèrent les lèvres ; il eut des cris d'horreur et de malédiction. Puis, brusquement, sans autre cause qu'une réaction intérieure qui s'accomplit en dehors de sa volonté, il s'adoucit, il s'attendrit, il joignit les mains dans un geste de prière ou d'adoration : les autres peuvent être telles, perverses, féroces, capricieuses ; Geneviève, non ! Les larmes aux yeux, il se remémora, pour reprendre confiance, ce qu'il savait de son âme, de sa douceur, de sa bonté, son dévouement tranquille et complet, sa tendresse ; et, comme pour chasser le souvenir des lectures mauvaises, voici qu'un autre souvenir s'estompa dans sa mémoire, où il se précisa peu à peu, diversion apaisante à son angoisse exaspérée.

Il était jeune, il avait vingt-cinq ans ; dans un cercle d'hom-

mes plus âgés dont il revoyait distinctement les traits blasés, on médisait des femmes, — quand un beau vieillard, qui jusqu'alors écoutait sans rien dire, interrompit un des plus cyniques :

— Vous avez beaucoup souffert par elles, monsieur?

Comme l'autre riait et déclarait les mépriser trop pour se tourmenter de leurs grimaces ou leur demander plus que le plaisir qu'elles détiennent, il continua d'une voix grave, que rendait vibrante un léger tremblement d'indignation contenue :

— Moi, monsieur, qui suis votre aîné de plusieurs années, je n'ai jamais connu que des femmes qui valaient infiniment mieux que moi. J'en ai aimé trois. C'est deux de trop : car on ne devrait aimer qu'une fois ; mais la vie n'accorde ce bonheur qu'à quelques privilégiés, d'âme très forte. Eh bien, celles que j'ai aimées, je ne les ai vues que bonnes, douces, loyales, généreuses et tendres. Au contraire, j'ai été méchant, brutal, cruel, égoïste. Cependant je ne crois pas valoir moins que la moyenne des hommes, et en admettant qu'elles fussent, elles, bien au-dessus des autres femmes, la distance entre ce qu'elles furent pour moi et ce que je fus pour elle me paraît si grande encore, que je m'en trouve à jamais humilié. Aussi, je m'acquitte comme je peux de ma dette de reconnaissance, en défendant leur sexe contre ceux qui le méconnaissent...

... Oui, le vieillard avait ainsi parlé, dans un milieu de sceptiques qui, après boire, lâchaient entre eux la bride à leurs mauvais instincts de mâles despotes et pervers ; aucun d'eux ne releva ses paroles, car il avait raison, ce sage au sourire un peu triste : il connaissait, sans doute, toutes les souffrances de l'amour, celles de l'absence, celles de l'attente, le déchirement de l'adieu, le désespoir de la séparation, mais il les avait traversées sans souiller son âme qui planait au-dessus de l'injustice et du mépris.

. . . . . .

... Ayant réussi à fixer un moment, sur ce souvenir, sa pensée éperdue, Martial se sentit plus calme. L'après-midi finissait. Il promena sur l'atelier son regard qui n'espérait plus, et sortit lentement. Il ne réfléchissait plus, il se désespérait sans violences. Presque résigné, il se disait seulement :

— C'est bien! Il faut attendre!

Attendre!...

ÉDOUARD ROD.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

LE
MÉCANISME DE LA VIE MODERNE

VII [1]

LE PAPIER

Semblables à l'enfant qui parle avant d'écrire, les hommes primitifs inventèrent le langage avant l'écriture. Après avoir réussi à communiquer leurs idées par ces sons compliqués que nous appelons des « mots », ils conçurent l'art merveilleux de peindre ces sons eux-mêmes avec des signes. Et comme ils étaient loin d'avoir « tout ce qu'il faut pour écrire » les anciens à la mode des gamins d'aujourd'hui qui gravent avec un canif leurs impressions sur nos murs, se servirent de clous en guise de plumes et de briques en guise de papier. Il fallait, avec ce système, beaucoup de temps pour rédiger une phrase, beaucoup d'espace surtout, — la matière d'une page in-octavo couvrait environ vingt-cinq mètres de muraille, — mais les bibliothèques étaient solides; retrouvés au bout de quatre mille ans, les ouvrages sont encore lisibles.

Ce fut la période cunéiforme; elle dura jusqu'à la découverte, aux bords du Nil, du procédé de compression et de feutrage des pellicules d'une plante locale, le papyrus. Le papyrus subsista jusque dans les premiers siècles de notre ère, coûtant très cher, —

(1) Voyez la *Revue* des 15 juillet et 1er octobre 1894, 1er janvier, 15 mars, 15 juin et 15 septembre 1895.

cinq cents fois plus, a-t-on dit, que notre papier actuel — et, pour ce motif même, ayant à soutenir la conrurrence des tablettes de cire et des peaux de mouton savamment préparées. Ces dernières finirent par l'emporter tout à fait. Il y avait des centaines d'années qu'en France on écrivait exclusivement sur du parchemin, lorsque vers le règne de saint Louis apparut le papier de chiffon.

I

Il venait de Chine, ayant marché fort lentement, avec une vitesse moyenne de cent lieues par siècle peut-être. Les peuplades de l'Asie centrale, puis les Arabes, puis les Égyptiens l'avaient de proche en proche apporté jusqu'à nous. En 650, on le voit à Samarcande; en 800, on le rencontre à Bagdad; en 1100, il est installé au Caire. Il longe alors le rivage africain, traverse ensuite la Méditerranée, et pendant longtemps ne dépasse pas le Languedoc. La plus vieille papeterie française, celle d'Essonnes, fondée en 1340, se trouve — être aussi la plus importante de toutes celles qui existent aujourd'hui sur notre sol.

Au cours de son voyage, le papier s'était transformé : aux écorces de mûrier, aux fibres de bambou que les Chinois employaient, les Turcs avaient substitué le linge usé et les vieux cordages. Le changement de matière première ne modifiait d'ailleurs pas beaucoup la fabrication, la méthode originale qui, dans ses grandes lignes, n'a guère varié : réduire les élémens du futur papier en pâte, en bouillie, en une purée si noyée d'eau qu'il semble, à la voir couler sous ses yeux, qu'on en boirait une tasse aussi facilement qu'une tasse de lait; puis recueillir ce liquide sur un tamis, où les parcelles en suspension se déposent, s'agglutinent, tandis que la partie fluide s'échappe en filtrant à travers les mailles et ne laisse qu'une mince couche blanchâtre qui se solidifie, se dessèche et forme une feuille de papier, tel est le principe que l'on appliqua jusqu'au XVIIIe siècle au chiffon, et que depuis quatre-vingt-dix ans on a successivement adopté pour la paille, l'alfa et les diverses essences de bois. La consommation et la production ont, comme il arrive, grandi de concert, l'une portant, ou mieux poussant l'autre. Elles n'ont point cependant marché toujours du même pas, et, selon que la première ou la seconde s'attardait, des crises survenaient provoquées, tantôt par la cherté extrême, tantôt par l'extrême abondance du papier.

Lorsque celui-ci commença à se répandre, vers le milieu du XIVe siècle, la feuille se vendit, suivant le format, depuis 12 jusqu'à 60 centimes *de notre monnaie*, en tenant compte de la valeur

relative de l'argent. Le parchemin, qui coûtait alors de 1 fr. 20 à 2 francs la feuille, qui valait même 2 fr. 40 pour les qualités supérieures provenant de veaux ou de chevreaux, — parchemins « vélins » ou « chevrotins », — semblait condamné à disparaître, puisqu'il était quatre fois au moins, et, dans certains cas, *dix fois plus cher* que le nouveau papier. Il n'en fut rien, les deux marchandises vécurent côte à côte; quoique le papier ait singulièrement diminué de prix aux époques suivantes, jusqu'à ne plus valoir, dès le xve siècle, que 30 francs au maximum, et le plus souvent 8 et 9 francs les cent feuilles, la valeur du parchemin ne baissa pas, sans doute parce que sa fabrication s'était restreinte d'elle-même, en proportion du petit nombre d'emplois où il demeurait sans rival.

Pour les manuscrits de luxe, pour les copies enluminées et historiées, les frais de main-d'œuvre dépassaient de beaucoup ceux de la matière; l'achat du parchemin était peu important. Un Évangile établi en 1419, à Paris, pour l'hôpital Saint-Jacques, revient à 1600 francs de nos jours, dont 100 francs seulement pour le parchemin, 220 francs pour la copie, 56 francs pour la couverture en drap et 1224 francs pour la dorure. La reine d'Espagne se commande en 1532 un psautier de 440 francs; le parchemin n'entre dans le total que pour 80 francs, tandis que la peinture seule des lettres majuscules y figure pour 160 francs, et les autres peintures pour 120 francs. Pour les livres courans au contraire, registres de compte, ouvrages d'éducation, pour la correspondance, le papier devint presque seul en usage. Il servait aussi pour les fenêtres : un morceau de grand format, remplissant l'office de vitre, revenait au double des carreaux actuels en verre de même dimension. Lorsque les progrès de l'industrie eurent vulgarisé et embourgeoisé le verre, longtemps réservé aux vitraux des églises et des façades de palais, le papier, évincé peu à peu de ce terrain, voyait son propre domaine démesurément accru par l'invention de l'imprimerie. Un volume de 400 pages in-quarto représentait, au temps de Gutenberg, un débours de 150 francs en parchemin et de 10 francs seulement en papier.

Le papier, qui fournissait à la même époque la matière des cartes à jouer, de création récente, sert déjà aux emballages. A mesure que l'instruction élémentaire se répand, sa consommation se développe : l'affiche remplace le crieur aux carrefours; les courriers et messagers partant à date fixe invitent à écrire et à recevoir des lettres. Le papier demeurait précieux pourtant, et noble : Rabelais, dans le chapitre connu où gravement il recherche qui remplira le mieux, au « privé », certaine fonction des « serviettes indispensables », ne s'avise pas qu'il suffirait, sans se

creuser autant la cervelle, d'avoir « du papier dans sa poche. » Au XVIIe siècle naissent les gazettes; au XVIIIe, les papiers de tenture pour appartemens.

A tous ces rôles que lui faisaient jouer nos pères et qu'il joue encore, mais sur quel théâtre différent! — au lieu d'une douzaine de journaux tirant chacun quelques centaines d'exemplaires, nous en avons des milliers dont un seul imprime un million de numéros par jour, — à tous ces rôles dont le papier était chargé, nos contemporains en ont ajouté beaucoup d'autres : il doit fournir aux fumeurs l'enveloppe de leurs cigarettes, aux gouvernemens leurs billets de banque, aux commerçans leurs prospectus, aux fleuristes les pétales de leurs roses artificielles. Que d'espèces et de familles depuis les « minces » : papier photographique, papier dentelle, papier de soie, papier doré, buvard, à calquer, à filtrer, à copier, jusqu'aux « épais » : papier-goudron, papier-carte, papier à dessin, papier linge, dont on fait en certains pays, outre les cols et les manchettes que nous connaissons, des nappes et des serviettes, des chemises aussi, des jupons de femme, des caleçons et des chaussettes, — l'infanterie japonaise en est généralement pourvue. Le papier se métamorphose encore, par la compression, en semelles de chaussures, que les fabricans garantissent imperméables, en tonneaux, tuyaux, roues, vases de toutes sortes, en simili-stuc pour l'ornementation des édifices, en couvertures, plus légères et plus résistantes, dit-on, que l'ardoise. Avec lui on construit des cheminées d'usine, voire des maisons entières... incombustibles, et des canots de six mètres de longueur, ni plus ni moins sujets à chavirer que les embarcations ordinaires.

Ce papier, que l'on appelait avec un mépris décidément injuste du « papier mâché », tandis qu'il peut apprendre ainsi à braver et l'eau et le feu, se transforme indifféremment, sous l'aspect rudimentaire de cellulose de bois, en charpie pour panser ou en coton-poudre pour détruire. Bref, l'homme de ce temps, susceptible d'être vêtu et logé dans du papier, possédant une fortune en papier dans ses tiroirs et de la monnaie de papier dans sa bourse, ne sachant plus à quoi employer son papier, en introduit l'usage jusqu'en ses plaisirs : confetti, serpentins, sont l'âme de notre carnaval régénéré. Pour manifester leur joie, les Parisiens d'aujourd'hui se lancent à la tête les uns des autres, en un seul jour, 50000 kilos de ces poignées de paillettes multicolores. Ce jeu suffit à établir quelque cordialité d'une heure entre inconnus adultes, passagèrement ramenés à l'enfance. De Paris, serpentins, confetti, ont gagné les villes de province, et dans le fond des campagnes, aux foires, aux « assemblées » rurales, paysans

et paysannes sèment consciencieusement à leur tour quelques livres de ces miettes de papier exhilarant. Pour répondre à ce besoin nouveau, des machines spéciales dépècent sans relâche les feuilles qui vont se faire cribler par des emporte-pièce perfectionnés.

II

Les nouvelles sources de papier que nos contemporains ont découvertes, pour abreuver ce siècle altéré de livres, de lettres, d'images et de journaux, rendent aujourd'hui de bien maigre importance la seule matière première d'autrefois, le chiffon, qui ne correspond plus qu'au dixième du total des papiers actuels. Par une contradiction piquante, le chiffon, ce déchet, ce rebut, est ici devenu synonyme de luxe. Il n'engendre le plus souvent que des sortes cossues et distinguées. La cherté ancienne du linge, son usage restreint, avaient pour conséquence jadis la pénurie relative de chiffons. L'Europe d'autrefois craignait toujours d'en manquer; jusqu'à 1860 chaque pays, pour conserver les siens, les frappait d'un *droit de sortie* à la frontière. Aux derniers siècles, l'exportation des vieux « drapeaux », — tissus de lin et de chanvre, — fut souvent prohibée, par lettres patentes, à la demande des papetiers.

De la fin du règne de Henri IV, où le quintal se vendait 25 francs de notre monnaie, jusqu'au milieu de celui de Louis XVI, où il en valait 28, son prix avait peu varié; les besoins étaient demeurés sans doute en rapport avec les offres. Il n'en fut pas de même depuis quatre-vingt-dix ans. A dater du premier Empire le chiffon ne cessa d'augmenter jusqu'à la fin de la Restauration, où il s'éleva un moment à 72 francs les 100 kilos. Il redescendit sous Louis-Philippe à près de moitié, pour remonter ensuite à 56 francs. L'industrie papetière, ainsi ballottée et secouée par ces brusques alternatives, dont chacune coïncidait avec une nouvelle découverte qu'elle enfantait dans la douleur, déclarait à chaque crise nouvelle, — comme elle fait d'ailleurs à l'heure où j'écris ces lignes, — que son dernier jour était venu. Puis elle repartait de plus belle, transformée, rajeunie.

Le papetier, en fait de chiffons, est tributaire du filateur. Le premier doit s'accommoder de ce que le second lui envoie par l'intermédiaire du public, jetant à la voirie ces débris sans nom, ces cadavres de chemises, de blouses, de serviettes, qui vont ressusciter dans une incarnation nouvelle. Depuis un demi-siècle, certaines espèces, telles que les toiles de chanvre tissées à la main, ont disparu; d'autres, comme les cordages, se sont modifiées par

l'incorporation de nouvelles substances dans leur texture. Les fabricans de papier se sont pliés à cette évolution par des traitemens appropriés. Ainsi des chiffons communs, qui ne servaient il y a une quinzaine d'années qu'au carton et au papier d'emballage, ont trouvé leur utilisation dans les sortes blanches, grâce à des moyens de lessivage perfectionnés. La gamme des chiffons est en effet extrêmement étendue; il suffit, pour ne rien perdre, de savoir en jouer. Les manuels ou guides du papetier établissent jusqu'à 70 catégories à séparer dextrement avant leur emploi.

Aux yeux du spécialiste qui connaît les fins dernières des nippes humaines, nous représentons tous une certaine espèce de chiffons qu'il classe dans sa pensée, dont il fixe d'avance la destination exacte et le prix. Le plastron qui bombe, éblouissant, sur la poitrine de ce gentleman, figurera bientôt dans les « grosbons pur fil », très convenables pour les titres de rente. Les dessous de ces dames, assises ici en robe de bal, fourniront les « superfins choisis », excellens pour le papier à cigarette. De ce mendiant agenouillé à la porte de l'église viendront les « vieux droguets et noirs », et de cette jeune fille qui lui fait l'aumône les « mousselines neuves imprimées ». A cette ouvrière, en train de se dégrafer dans sa mansarde, on demandera les « rognures de corset », très recherchées pour le papier à lettre de grande marque, parce qu'elles n'ont pas été brûlées par les acides des blanchisseuses. De ce couple modeste qui passe au bord de la plage, tendrement enlacé, on peut attendre les « indiennes tout venant » et les « bleus mêlés toile et coton », et de ce groupe de matelots qui regagnent leur navire en titubant, les « bulles gris non blanchis! »

Même après leur mort comme vêtemens ou comme étoffes, ces tissus, entrés dans le royaume des chiffons, conservent entre eux une hiérarchie sévère. Confondus un instant peut-être parmi les ordures ménagères, ils ne tardent pas à reprendre leurs distances sous le crochet du « biffin », puis dans les ateliers de triage du marchand. Un certain nombre de ces détritus ne subissent pas l'ignominie du trottoir : les morceaux expulsés après un long service des hôpitaux ou des administrations, les parcelles neuves tombées sous le ciseau des lingères, vont directement aux magasins de gros, d'où ils sont dirigés sur les papeteries de luxe. Quelques ordures privilégiées sont aussi vendues par les domestiques, les garçons de magasin, à une catégorie supérieure de chiffonniers, les « chineurs », très enviés de leurs confrères auxquels ils enlèvent le dessus du panier. La majorité des déchets ne parviennent aux fabriques qu'après avoir séjourné plus ou moins avec les os de poulet et les tranches de melon, dans les boîtes

réglementaires auxquelles le préfet de la Seine, M. Poubelle, a, sans le vouloir, donné son nom.

Trois ordres de ramasseurs se disputent le contenu de ces boîtes : le *placier*, qui jouit, par une entente avec les concierges, de leur primeur, les vide sur une toile lui appartenant, en tire les matières utilisables, puis reverse les dédaignées dans le récipient qu'il dépose sur la voie publique. Le *coureur*, moins favorisé, les fouille à son tour avant le passage du tombereau municipal. Enfin le *vingt-et-un sous*, garçon juché sur la voiture, trouve encore à faire d'un œil perspicace un tri hâtif; tout en vidant les boîtes, il met à part les rebuts qui l'ont séduit. Tous ces débris se retrouvent chez le maître chiffonnier, auquel ils sont vendus au poids, en *salades*, après un classement toujours sommaire et parfois un peu frauduleux. Ce premier intermédiaire les soumet à un nouveau crible, puis les adresse aux négocians de gros qui centralisent seulement quelques spécialités; ici la marchandise vérifiée, nettoyée, manutentionnée à la vapeur, est l'objet de soins délicats dans des ateliers éclairés à la lumière électrique.

Expédiés en balles aux diverses usines, selon les genres de papier qu'ils doivent servir à confectionner, les chiffons sont, à leur arrivée, distribués à des femmes qui procèdent à une classification définitive suivant la nature; — lin, coton, chanvre ou jute; — suivant la couleur, — le coton rouge, par exemple, engendrera le buvard rose, — et suivant le degré de propreté. Debout devant un établi sur lequel est fixée une lame de faux, les ouvrières, la tête couverte d'une *marmotte*, coupent en morceaux réguliers de la grandeur de la main ces lambeaux de draps, ces ex-mouchoirs, ces restans de blouses, en arrachent les boucles ou boutons de métal, les portions de laine ou de cuir, et jettent leur ouvrage dans des paniers dont le contenu vaudra de 60 francs à 2 francs, mais vaudra toujours quelque chose. Les œillets et les baleines, les lacets et les agrafes, se revendent ceux-ci un franc ou cinquante centimes, ceux-là trois centimes le kilo. Ce travail préliminaire est ce qu'on appelle le *délissage*. Pour purifier l'atmosphère créée par ces chiffons secoués, on emploie un ventilateur puissant qui amène au plafond une grande quantité d'air, lequel ne trouvant d'issue qu'au ras du sol, sous les établis, sort en entraînant au dehors toutes les poussières en suspension qu'il chasse dans des cheminées verticales. L'été on insuffle de l'air froid, l'hiver il est chauffé au moyen d'un condenseur.

Après le *délissage* le chiffon passe au *blutage*, dans un tambour de toile métallique, armé de bras et de pointes de fer, qui le déchiquette plus finement; puis au *lessiveur*, sorte de marmite

ronde, hermétiquement close, où il macère dans un bain de soude et de chaux, bercé par un mouvement de rotation lente, échauffé par une projection continue de vapeur. Après une journée de ce traitement il est « cuit », débarrassé de tout élément graisseux et colorant, assez attendri pour être facilement transformé en pâte. Ce qui se fait ainsi en quelques heures demandait jadis des mois; le chiffon humide devait attendre, dans une cave ou « pourrissoir », que la fermentation naturelle eût déglutiné ses tissus; on le réduisait alors en bouillie dans de grands mortiers, à l'aide de maillets ou *pilons*, et cette bouillie était exposée au soleil pour être blanchie par l'oxygénation atmosphérique, opération aussi lente qu'incertaine dans nos climats. De ces procédés archaïques il ne subsiste qu'un souvenir, un nom, celui de « piles », que portent les bacs ou baignoires de forme oblongue, dans lesquelles tourne le cylindre effilocheur qui a remplacé les anciens pilons. Celui-ci, par sa giration rapide, opère le *défilage* de cette matière diluée, qui cesse déjà d'être linge, qui semble loin encore d'être papier, et que M. Vachon, dans un ouvrage pittoresque, appelle un « pantagruélique sorbet granité ». La pâte, propre désormais, demeure assez terne, surtout si elle ne provient pas de chiffons blancs de première qualité. Envoyée dans d'autres bacs ou « piles blanchisseuses », qui remplissent le rôle réservé naguère au soleil, elle y sera lavée par une dissolution de chlore et d'acide sulfurique, et en sortira sous l'aspect d'un ruisseau de neige à demi fondue pour aller se reposer dans les caisses d'égouttage.

Le chiffon fut, jusqu'à notre siècle, la seule substance qui entra dans la composition du papier. Une vingtaine de produits chimiques y participent aujourd'hui et leur emploi constitue des secrets... d'ailleurs percés à jour. Vers 1819, époque où l'industrie papetière était florissante et où la consommation s'était sensiblement accrue, la hausse des chiffons amena les fabricans à introduire les matières minérales dans leurs pâtes. Le désir du bon marché, combiné avec le besoin de bénéfices, entraîna un certain nombre d'usines à l'abus. L'excès de ces additions étrangères, que l'on nomme la *charge*, rendit les papiers défectueux. Avant même que le savant chimiste, J. B. Dumas, l'eût officiellement critiquée comme rapporteur de l'exposition de 1834, les inconvéniens de cette pratique s'étaient fait sentir par le préjudice causé à notre exportation. Cette *charge* est le plus souvent du kaolin, de la pâte à porcelaine extrêmement divisée. Employée avec sagacité, elle permet de réduire le prix de revient, parce qu'elle coûte en moyenne quatre ou cinq fois moins que le chiffon; les Belges avaient notamment un art tout particulier pour la faire passer

dans le papier sans nuire à son aspect. Elle tend maintenant à disparaître, remplacée par la « pâte de bois mécanique » dont l'usage, sans être plus onéreux, procure des résultats meilleurs.

III

La recherche de matières capables de remplacer le chiffon — en langage technique de « succédanés », — ne fut couronnée de succès qu'en 1851 lors de la découverte de la pâte de paille. Il avait été imprimé, d'abord en Allemagne (1765), puis en France (1787) deux livres sur des papiers de jonc, d'écorce d'arbre, de houblon, de mousse. L'ortie et la feuille de chou entrèrent dans ces spécimens, qui constituèrent seulement des essais curieux sans application possible. En 1834 un industriel exposait un papier fait avec l'algue marine des Martigues; on tenta vers 1849 d'utiliser le bananier et le palmier nain d'Algérie. Les Didot se servent à la même époque, dans le Vaucluse, de bois de saule haché.

Depuis 1801 on employait la paille, mais sans pouvoir détruire son principe colorant. Elle restait confinée dans les sortes grossières, vouée aux sacs et à l'emballage, comme elle l'est encore dans les usines du Limousin et de l'Isère, qui fournissent chaque année au reste de la France de quoi envelopper ses paquets, — environ 65 millions de kilos de papier. — Mais ce chiffre imposant, qui forme *en quantité* près du cinquième de notre fabrication nationale, ne représente qu'une valeur minime; si minime, paraît-il, que, malgré le bon marché de la paille dans ces régions, les papetiers y travaillent souvent à perte. Ils ont été obligés l'an dernier de se mettre en grève, d'arrêter de concert pendant un mois la marche de leurs machines, pour faire remonter leurs produits à un taux plus rémunérateur. La paille fut tirée de l'humble fonction qui jusque-là avait été la sienne, lorsque l'on apprit il y a quarante ans à la blanchir. Elle devint ainsi, au commencement du second Empire, sous forme de papier à journal, associée au mouvement d'esprit contemporain. Seigle, blé ou avoine sont également propres à être transmués en pâte chimique; on les marie souvent sous la meule et dans les lessiveurs où la paille, déjà peignée puis hachée, est soumise à l'action de la soude en ébullition. Elle demeure très brune encore, et reste colorée même après d'énergiques lavages. Pour arriver au blanc, elle doit subir un traitement par le chlore, analogue à celui du chiffon, mais à une dose dix fois plus forte.

Presque au moment même où le chaume, expulsé de la literie par l'apparition des sommiers élastiques, inquiété sur les toits ruraux par les progrès de la tuile et de l'ardoise, se réfugiait ainsi dans

le papier du continent, les Anglais et les Américains commencèrent à employer des pâtes tirées de l'*alfa*. On éprouva d'abord de grandes difficultés à lessiver ce sparte, recouvert d'une couche siliceuse très dure et contenant quantité de gomme et de résine qu'il était essentiel d'éliminer. Il fallut, pour en tirer parti, que l'industrie des produits chimiques parvînt, avec des perfectionnemens graduels, à livrer aux papeteries une soude spéciale, très puissante, et que les mécaniciens eussent inventé des appareils nouveaux où cette matière volumineuse pût être aisément travaillée. Les plantes connues sous le nom d'alfa croissent en Espagne et en Algérie, du moins les plus estimées, celles qui servent au papier d'écriture, aux livres de luxe. On exporte de Tripoli des qualités plus ordinaires, destinées à l'impression des journaux. L'alfa a l'aspect du genêt à balais, mais il en diffère complètement par ses qualités fibreuses; aussitôt récolté il est mis en balles comprimées à la presse hydraulique et liées au moyen de tresses du même végétal. Il n'y a de la sorte ni tare, ni déchet. A l'usine ses tiges sont soigneusement purgées des herbes étrangères qui s'y trouvent et formeraient, sur le papier fini, des filamens colorés. Sa cuisson, dans les lessiveurs bourrés de 3000 à 4000 kilos, ressemble à celle d'un chou; le sparte, dans son jus de soude, jaunit comme ce légume et en sort clair et brillant.

Le papier d'alfa est d'une nuance plus belle que les papiers de bois, moins dur au toucher et sous la plume; il porte bien cette « charge » dont je parlais tout à l'heure, volontiers il absorbe de fortes proportions de fécule et de kaolin. Par-dessus tout il est « amoureux », — c'est le mot technique, — amoureux de l'encre, avantage très recherché pour les papiers d'impression. On a récemment inventé en Allemagne du papier que rien ne distingue en apparence de ses similaires, et qui offre cette particularité d'être impénétrable à l'encre par suite d'immersions successives dans des solutions d'ammoniaque et d'acide sulfurique. Le simple frottement d'une éponge mouillée suffit à effacer tout ce que l'on écrit sur les feuilles ainsi préparées. La demande de brevet a d'ailleurs été repoussée par le gouvernement allemand, pour ce motif qu'une découverte de ce genre se prêterait aisément à des usages malhonnêtes.

Si l'alfa, dont le mérite est au contraire de contracter avec « la Petite Vertu » un mariage indissoluble, n'a guère pénétré en France, tandis qu'il est universellement répandu en Angleterre, c'est d'abord que nos voisins d'outre-Manche payaient la paille trois fois plus cher que nous : 100 francs les 1 000 kilos au lieu de 30, et que le transport du sparte d'Oran dans les ports de la Grande-Bretagne, constitue pour les navires un fret excellent,

tandis que l'importation des pailles serait impraticable. C'est ensuite que les Anglais sont beaucoup mieux placés que nous pour transformer l'alfa, en raison du bon marché auquel ils se procurent la soude, la houille et le chlorure de chaux. Il arrive ainsi que les sujets de la reine Victoria écrivent et impriment sur du papier poussé en Algérie, dans une terre française, tandis que nos compatriotes vont chercher dans la Suède et le Tyrol les sapins indispensables à leurs correspondances et à leurs journaux.

La paille de la Brie et de l'Auvergne tend à son tour, en effet, à être abandonnée par nos usines. Non qu'elle soit trop coûteuse en elle-même ; seulement sa métamorphose, avec l'abaissement constant des prix du papier, exige trop de frais. Les industriels s'ingénient pourtant à réaliser toutes les économies possibles : les lessives de soude, qu'il y a trente ans l'on jetait à la rivière, étaient une grosse dépense pour le fabricant : 100 kilos de paille ne valaient pas plus de 3 francs, mais pour les faire « cuire », pour en tirer 40 kilos de pâte, il fallait une quinzaine de kilos de soude qui revenaient à 3 fr. 60. Le quintal de papier absorbait ainsi pour 9 francs de ce seul alcali caustique. Grâce à une série d'appareils, on est parvenu à récupérer les neuf dixièmes de ce produit, en faisant évaporer dans des fours les lessives épuisées et les eaux qui servent aux premiers lavages.

Ce qui a été fait pour la soude n'a pu l'être pour le chlore. Cet agent indispensable du blanchiment a le défaut d'« énerver » la pâte. Il ne donne la beauté qu'au détriment de la solidité; on en use donc à dose variée suivant qu'il s'agit de fabriquer un papier plus fort ou plus blanc. En général 20 kilos de chlore suffisent pour 100 kilos de pâte; mais ils correspondent à un débours de 4 à 8 francs, selon les mouvemens de hausse factice dont cette marchandise est parfois l'objet en spéculation. Ces frais accessoires contribuent au discrédit relatif où tombe de jour en jour la pâte de paille. On l'introduit encore dans les papiers qui demandent du claquant, du « carteux »; mais la « pâte de bois au bisulfite » qui la remplace, fournit une fibre meilleure et se combine mieux avec la pâte de bois mécanique, indispensable aux sortes bon marché.

Sans cesse éveillée en effet, l'industrie n'avait cessé de scruter anxieusement autour d'elle ce qui pourrait bien être transformé en papier. Un novateur avait même préconisé pour cette destination le crottin de cheval. Cet audacieux, nommé Jobard, n'était pas un homme vulgaire; il est mort directeur du Conservatoire des Arts et Métiers de Bruxelles. Il estimait que la paille et le foin avaient déjà subi une première trituration sous la dent et dans l'estomac des chevaux. « Le crottin, disait-il, est en grande abon-

dance; on peut obtenir de chaque cheval un kilogramme de papier par vingt-quatre heures; une seule caserne de cavalerie suffirait à la consommation du ministère de la guerre. Il est étonnant que l'on n'ait pas songé plus tôt à cette matière première; en effet ce sont les choses qui vous crèvent les yeux que l'on aperçoit le plus difficilement. » Je ne pense pas que personne ait jamais exploité l'idée de M. Jobard, mais en 1864 une usine située aux portes de Paris et disposant de deux machines, fabriquait du carton et du papier avec le fumier des écuries impériales. Il est vrai que la litière des chevaux de Napoléon III était changée assez souvent pour que le papetier qui la travaillait en pût tirer des marchandises estimables; je me suis laissé dire que certains « bulles », en paille demi-blanchie, qui sortaient de ces ateliers, étaient appréciés pour envelopper la pâtisserie. La lessive et le chlore purifient tout.

Le fumier de cheval n'est pas le seul qui ait tenté les esprits originaux : une gazette étrangère mentionnait récemment un projet de papier dont l'élément principal serait le fumier d'éléphant, lequel se compose uniquement, quand il a été lavé par la pluie, de courtes fibres mal digérées d'un bambou croissant dans le terreau des forêts vierges. L'éléphant serait ainsi producteur, lessiveur et broyeur de pâte. Il constituerait un appareil automatique, se vidant et se remplissant tout seul, mobile et susceptible de s'installer partout, solide, car l'animal vit très vieux, pas cher parce qu'il se vend presque pour rien avant d'avoir été dressé.

En laissant de côté les imaginations plus ou moins hétéroclites, on doit signaler comme une nouvelle conquête les vieux imprimés qui, refondus, fournissent du papier blanc. L'idée était déjà développée il y a cent ans, dans le *Journal des arts et manufactures*, mais sa réalisation est récente. Le procédé fut découvert par hasard. Un Américain qui, depuis longtemps, transformait les imprimés en carte à chandelle, expédiée dans tous les États-Unis, vit son commerce supprimé vers 1848, par suite de l'usage du pétrole qui fit abandonner les chandelles pour les lampes. Ce fabricant, M. Henry Rogers, étant un jour occupé à rogner les marges blanches de livres mis au rebut, se trouva glisser sur les feuilles gisant à terre. Son pied, dans ce mouvement, effaça l'encre d'imprimerie comme on efface un trait de crayon avec de la gomme élastique. « Je songeai aussitôt, conte l'industriel, que, si je pouvais trouver ce qui avait produit cette place blanche, j'économiserais tout le travail de triage. » Il apprit, après force démarches, de l'imprimeur qu'il mit deux ans à trouver, en 1850, que des taches semblables, simplement causées par de la potasse, gâtaient souvent les livres. « Rentré chez moi, continue-t-il, je me

mis immédiatement à traiter mes papiers de couleur par la potasse, puis, la trouvant trop onéreuse, par le carbonate de soude et la chaux. J'eus l'idée de faire breveter mon procédé, mais l'agent que j'allai voir à cet effet m'engagea à mettre mon secret en pratique à huis clos, sans prendre un brevet qui ne rapporterait pas ce qu'il faudrait dépenser pour le défendre contre les contrefaçons. Lorsque l'on sut que j'avais trouvé un moyen d'enlever l'encre du papier, plusieurs de mes confrères me proposèrent d'acheter mon système. » Pour tromper leurs investigations et se prémunir contre les indiscrétions de son personnel, M. Rogers usa d'une véritable stratégie. Les ouvriers mis dans la confidence travaillaient enfermés dans un coin écarté de la papeterie ; il avait recours pour les dérouter eux-mêmes à des « trucs » subtils, comme de mélanger au chlorure de chaux du bleu dont les blanchisseuses se servent pour azurer leur linge ; ce qui ne faisait ni bien ni mal et corsait le mystère de la préparation. La vérité ne transpira qu'au bout de sept ans. Perfectionnée aujourd'hui cette méthode est usitée dans le monde entier, mais seulement pour les espèces très ordinaires ; car le vieux papier, fût-il de première qualité, est loin, après avoir été ainsi trituré deux fois, de valoir du chiffon médiocre.

Une invention nouvelle, celle des pâtes de bois, allait d'ailleurs révolutionner l'industrie des papiers courans. Dès leur apparition, vers 1867, nos fabricans français se montrèrent incrédules et hostiles à leur emploi, soit par désir de ne rien changer à leurs habitudes, soit pour ne pas effaroucher la clientèle, d'abord réfractaire, soit enfin à cause des dépenses qu'allait entraîner le traitement de ces matières premières, pour lesquelles il fallait créer un outillage et risquer de gros capitaux.

Cet esprit de routine ou, si l'on veut, d'hésitation prudente, fut fatal à beaucoup d'usines. Elles virent décroître leurs affaires au profit de confrères plus hardis ou plus fortunés qui montèrent résolument les systèmes nouveaux, au profit de l'étranger aussi qui se les était plus rapidement assimilés. L'on vit en France à cette époque, à Paris surtout, une invasion de papiers allemands, autrichiens, belges ou anglais, qui, non contens de nous enlever les marchés voisins, arrivèrent chez nous en avalanche. « Cette poussée, dit M. Failliot, le très distingué président de la Chambre syndicale des papiers en gros, fut heureusement salutaire à notre industrie. » Elle se renouvela sous le feu de la concurrence et reprit le terrain qu'une heure de méfiance lui avait fait perdre.

La pâte de bois porte, suivant son mode de confection, les noms de *mécanique* ou de *chimique :* la première n'est autre chose

que du bois moulu, réduit en poudre. Les bûches de 50 centimètres de long, solidement fixées dans des boîtes de fonte, adhèrent par un bout à une meule de grès très dur, qui tourne avec une extrême rapidité. A mesure que la bûche s'effritte, s'émiette et se consomme, un ressort la pousse et la tient clouée à la meule, tandis que la poussière ligneuse est entraînée par un écoulement d'eau incessant. Peu à peu les bûches, rongées, disparaissent; le bois râpé et humide s'épure dans un tamis d'où il est amené entre d'autres meules horizontales, chargées de le raffiner comme une véritable farine. C'est un travail très simple, exigeant peu de place et de main-d'œuvre, mais beaucoup de force.

Cette pâte *mécanique* ne peut toutefois être employée seule; elle ne donnerait qu'un papier sans consistance et sans « soutien ». Alliée au contraire à la pâte *chimique*, dont la théorie venait d'être créée par la science. elle s'est imposée partout. Le bois se compose de cellules allongées, souples et fibreuses, et de matières variées, dites *incrustantes*. Les premières résistent à l'action des acides; les secondes se transforment, au contact de ces réactifs, en produits solubles. Les applications industrielles de cette idée ont donc pour objet de désorganiser le bois, tout en conservant intact le tissu primitif ou *cellulose*. Ainsi, arrachés à leurs solitudes brumeuses et glacées, les épicéas scandinaves qui vont bientôt se couvrir de nos polémiques parlementaires, sur lesquels nos enfans épelleront l'alphabet et que l'on feuillettera le soir en volumes, au coin du feu, uniront la souplesse obligatoire de leur forme nouvelle à la dureté de leur essence originaire. Le prodige s'accomplira sans effort, moyennant un bain de bisulfite de chaux ou de magnésie, administré à des températures variables.

En France, c'est à la papeterie d'Essonnes que la première tonne de « pâte au bisulfite » a été fabriquée. Les propriétaires, MM. Darblay, avaient appris d'un Suisse le procédé suivi en Allemagne : il y était soigneusement tenu secret, l'invention paraissant sauvegardée en outre par un prétendu brevet, annulé depuis à la suite d'un procès célèbre, dont le poursuivant n'était autre que le prince de Bismarck. Presque toutes les espèces de bois peuvent servir à la fabrication du papier, mais leur rendement est très différent : 100 kilos de noyer ou de chêne ne fourniront que 26 ou 29 kilos de pâte; on en tirera 38 d'un quintal de saule ou de marronnier. Les qualités ou les défauts de ces pâtes sont aussi très divers : le tremble, par exemple, a le mérite de fournir un papier très blanc, ayant « de la main » ou du « bouffant », mais peu solide. Il se mélange à la dose de 5 pour 100 contre 95 pour 100 de sapin. Ce dernier bois, le plus employé, a d'abord

été importé de la Forêt-Noire; il voyageait en longs poteaux de 18 à 26 mètres, portés par deux wagons couplés. Il vient maintenant surtout de Norvège et de Finlande, en débris de madriers ou de planches, ou en rondins dont la longueur n'excède pas 1m,10, condition indispensable pour éviter le paiement des droits de douane, dont le nouveau tarif protectionniste frappe les bois de charpente ou de menuiserie.

Au lieu de recevoir le sapin brut, beaucoup d'usines françaises achètent leur pâte mécanique en Norvège, tantôt humide et contenant environ moitié d'eau, tantôt sèche et coûtant, en ce dernier cas, 85 francs la tonne. A ce chiffre il faut ajouter un droit d'entrée de 10 francs et une somme égale pour les frais du transport, qui s'effectue jusqu'à Rouen en bateaux de 1500 à 2000 tonnes. On remarque un écart très sensible entre cette valeur de 105 francs pour les 1 000 kilos de pâte et le prix de 50 francs que valent, dans ce même port de Rouen, 1 660 kilos de bûches entrées en franchise, dont on retirera aussi 1 000 kilos de pâte. Bien que cet écart soit en grande partie absorbé par les frais de fabrication, par l'achat du charbon surtout, de grandes papeteries qui consomment annuellement, comme celle d'Essonnes, 30 000 tonnes de ce produit ont pu réaliser des économies en transformant elles-mêmes la matière première. A bien pénétrer la crise que traverse actuellement la papeterie, on discerne bon nombre de plaintes peu fondées : celles des usines qui ont peine à suivre, avec un outillage imparfait, l'évolution très rapide de leur industrie.

Avant de dégraisser, de décharner ce bois dont le squelette, amolli mais non brisé, va devenir la « pâte chimique », on commence par lui arracher la peau. Des femmes, à Essonnes, s'acquittent de cette tâche. Malgré son costume sommaire, composé d'un jupon court et d'une chemise plus ou moins lâche, la « décorceuse » en action n'est pas de celles dont les charmes inspirent à l'autre sexe des pensées troublantes. On serait plutôt tenté de plaindre cette longue rangée de créatures qui pèlent en hâlant des pyramides de bûches incessamment renouvelées, si l'on ne savait que cet ouvrage a été précisément sollicité par celles qui l'exécutent, comme les détournant moins que tout autre du soin de leur ménage. Une femme, qui apportait à l'usine le déjeuner de son mari, essaya un jour ses forces, en manière de jeu, et demanda ensuite à continuer pour tout de bon. D'autres sont venues peu à peu grossir cet atelier qu'avait créé le hasard ; elles gagnent jusqu'à 3 francs, avec un travail effectif de 6 heures et demie.

Écorcée, la bûche est mise en contact d'abord avec une scie mécanique qui avance, puis recule, — le bois est coupé, — ensuite avec un coin d'acier qui s'abaisse, entre au cœur du rondin comme

en une motte de beurre, puis remonte, — les pièces de sapin sont fendues aussi net qu'une allumette par un canif. — On les jette dans la trémie d'une *hacheuse*, analogue à un vaste concasseur de pommes ou de raisins : les bûches sont avalées en un clin d'œil par les couteaux d'acier ; elles volent en copeaux qui jaillissent tout autour. Dix minutes suffisent pour engloutir un stère. Il s'agit maintenant d'inspecter ces copeaux, étalés sur de larges tables, pour en retirer les parcelles de nœuds qui pourraient s'y trouver encore. Des femmes procèdent à ce triage minutieux, après lequel le bois est enlevé dans des wagonnets à l'étage supérieur.

Pendant ce temps on a préparé le bain de bisulfite qui doit être fabriqué sur place. Il n'existe pas d'autre mode de production en grand de l'acide sulfureux que la combustion, avec un peu d'air, du soufre, soit pur à l'état natif, tel qu'on le tire de la Sicile, soit combiné avec des métaux à l'état de *pyrites*. Ce dernier revient beaucoup moins cher que l'autre, dont le prix est de 7 à 8 francs le quintal ; l'économie est appréciable à Essonnes, où 100 000 kilos de soufre sont absorbés chaque mois par 600 000 kilos de pâte chimique. La combustion s'opère dans des fours en briques ; l'acide sulfureux monte, à l'état de gaz, jusqu'au haut d'une tour carrée, divisée par des cloisons intérieures en autant de cheminées. Celles-ci sont garnies de grilles étagées les unes au-dessus des autres et chargées de pierre à chaux. Du sommet de la tour descend goutte à goutte un mince filet d'eau : c'est lui qui doit marier le gaz qui circule avec la pierre inerte qui l'attend. De leur union naît le bisulfite de chaux, liquide incolore, nauséabond, dont l'action dissolvante est telle qu'il détruit en un instant le zinc, le fer ou l'acier. Le cuivre, le bronze, certains ciments ou briques lui résistent un peu mieux, mais se corrodent ou se délitent après un temps plus ou moins court. Le plomb, pourtant si malléable, est le seul des métaux usuels dont il ne puisse avoir raison, le seul qui l'approche impunément.

La lessive du bois, avec ce produit d'un maniement si difficile, se fait dans des chaudières grandes comme des maisons, — elles ont 12 mètres de long sur 4 de haut, — où les copeaux entassés représentent jusqu'à 50 stères. La carapace de tôle, épaisse de plusieurs centimètres, est doublée de couches successives de ciment très dur, de briques vernissées à grand feu et de feuilles de plomb. Une tuyauterie, également en plomb, amène le bisulfite que la vapeur va porter à la température de 130 degrés. Comme cette vapeur ne doit pas être en communication directe avec le bois coupé, qu'elle noircirait, elle est distribuée dans le

lessiveur par un long réseau de serpentins. Ainsi s'opère la cuisson du bois; les gommes naturelles qui soudent entre elles les fibrilles se dissolvent, et la cellulose isolée reste à l'état pratiquement pur.

Le gaz sulfureux, qui, sous l'influence de la chaleur, s'est en partie séparé de la chaux, est alors renvoyé dans sa tour, et dans le lessiveur à moitié refroidi, des hommes munis de lances en caoutchouc lavent la pâte à grande eau, pour la débarrasser des dernières traces d'acide, des résines et d'un sel de chaux insoluble qui s'est formé pendant l'opération. Diluée par cette masse d'eau, la pâte s'écoule lentement dans de vastes citernes, où tournent des croisillons à hélice, les *agitateurs*, chargés de réduire en bouillie les gros copeaux qui conservaient l'apparence du bois. Après avoir passé par les *épurateurs* dont les uns, dits *sabliers*, sont de longs conduits de bois où se déposent les matières lourdes, dont les autres, appelés *sasseurs*, consistent en caisses à fond mobile, percé de petits trous qui retiennent les *incuits*, la pâte est égouttée dans des tamis coniques. Elle ressemble désormais à du chiffon défilé et peut être employée telle quelle dans bien des papiers comme le journal, le bulle, les couleurs.

Pour les sortes plus fines la cellulose de sapin doit être blanchie; une invention récente, très curieuse, due à M. Hermite, permet d'exécuter ce travail à l'électricité. On décompose, par un courant électrique, le chlorure de magnésium en magnésie et en chlore. Aussitôt libre, ce dernier blanchit énergiquement la pâte de bois avec laquelle il est en contact; mais, par le fait même de cette opération, il se transforme en acide chlorhydrique, et, comme tel, s'unit de nouveau avec la magnésie pour reconstituer le chlorure de magnésium primitif. Cette suite de combinaisons chimiques, par lesquelles un produit coûteux renaît en quelque sorte de ses cendres, prêt à rendre indéfiniment de nouveaux services, est d'un grand avantage, à la condition d'obtenir l'électricité à peu de frais.

En France, la dépense du charbon nécessaire pour actionner les dynamos dépassant l'économie réalisée sur le chlore, le procédé n'est guère en usage. Pour en tirer parti, MM. Darblay sont allés en Autriche, au cœur des forêts du Tyrol, fonder à 500 mètres d'altitude une usine qui brasse annuellement 50 000 stères des sapins dont cette contrée, où ils pullulent, ne savait plus que faire, depuis que la métallurgie abandonne le bois pour le coke. Nos compatriotes ont trouvé là des forces gratuites, les chutes d'eau, qu'ils chargent de faire mouvoir des turbines de plus de 300 chevaux hydrauliques. Cet embrigadement des torrens n'est pas chose nouvelle en papeterie. La vallée du Grésivaudan, où

florit de vieille date, accrochée aux flancs des montagnes, une colonie industrielle qu'illustrèrent les Montgolfier, offre un échantillon superbe du joug imposé par l'homme à une nature rebelle. Ces gaves malfaisans et colères, habiles seulement à détruire, les manufacturiers dauphinois ont su leur donner des lois; ils obligent les plus grands à payer tribut et leur font acheter la liberté au prix du travail. Sur l'autre versant des Alpes, en Italie, au pied du Mont-Rose, une fabrique qu'alimentent 300 hectares de peuplier plantés entre les rizières, livre à la consommation 80 000 kilos de pâte par jour. L'exemple le plus grandiose en ce genre, c'est celui d'une papeterie américaine, fondée il y a six ans, qui emprunte pour ses besoins 3 000 chevaux électriques, loués annuellement 40 francs chacun, à la chute du Niagara, dont la puissance est aujourd'hui, comme on sait, mise en actions et vendue au détail.

IV

Aussi bien nous sommes prêts pour une nouvelle évolution mécanique que les gens du prochain siècle verront s'accomplir. Ce siècle-ci a remplacé, autant qu'il l'a pu, l'ouvrier par la machine, c'est-à-dire par le charbon, puisque la plupart de nos usines n'ont pas à leur disposition, comme celles de l'Isère, la fonte des neiges, « la houille blanche », et qu'elles marchent à la vapeur : Essonnes par exemple, qui a besoin d'une force de 10 000 chevaux, n'en tire pas plus de 75 du courant de la rivière qui la traverse. Elle obtient le reste avec des appareils de 1 000 chevaux chacun, à côté desquels on a l'illusion d'être sur le pont d'un paquebot en marche, tellement on se sent noyé dans le vent que projettent leurs volans de 10 mètres; tandis que l'énergie réglée de leurs articulations géantes fait trembler le sol sous vos pieds.

Quoique l'on ait réalisé, dans la production de la vapeur à bon marché, des progrès dont témoignent ici une batterie de 15 chaudières, avec réchauffeurs et récupérateurs de chaleur perdue, le charbon à son tour semble maintenant trop cher. Il devra céder la place à un travailleur moins exigeant. L'usine où nous sommes en dévore un bateau par jour, quelque chose comme 75 000 tonnes par an, une dépense de 1 500 000 francs sans doute. Les améliorations introduites ont réduit la consommation de houille à 272 grammes pour la force motrice, à 350 grammes pour le séchage, par kilo de papier fabriqué sur les machines dont je parlerai tout à l'heure. Mais, avant d'arriver à ce dernier terme de la fabrication, le bois, pour être amené à l'état de pâte, absorbe beaucoup plus de combustible; si bien que 100 kilos

de papier à journal représentent près de 280 kilos de charbon de terre et seulement 220 kilos de sapin et de produits chimiques de toute nature.

Le plus important de ces produits est la colle. Elle se prépare dans une chaudière couverte, où l'on fait fondre soit de la colophane d'Amérique, soit de la résine de Bayonne, avec du carbonate de soude. Le savon que l'on obtient ainsi, semblable à une crème au café, est filtré puis additionné d'alun. Il forme alors un précipité qui, se mêlant intimement aux fibres de la pâte, a pour effet de rendre le papier à peu près imperméable à l'encre. On ajoute en général de la fécule, destinée à former empois et à retenir plus facilement dans le papier le kaolin ou « le blanc fixe », qu'on y met pour corriger la transparence des qualités moyennes, d'une épaisseur insuffisante. Ces diverses substances, connues sous le nom de « charge » et dont il a été question plus haut, avaient aussi pour but naguère d'économiser un poids égal de chiffons qui coûtaient davantage.

Il demeure admis du reste, par le code de l'industrie papetière, « qu'à moins de conventions spéciales et expresses dans la commande, le fabricant est absolument libre de composer et de charger sa pâte comme il l'entend. » Le consommateur se préoccupe peu de savoir ce que contient un papier qui satisfait à ses exigences, dont la première, pour les emplois communs, consiste à payer le moins cher possible. C'est pourquoi la pâte de bois a tout envahi. Les Norvégiens, qui en fournissent les élémens, prétendent que sa qualité est aussi bonne que celle de n'importe quelle autre fibre végétale : « Le bois, dit Bjonness, n'est autre chose que du chiffon vierge. » Les détracteurs du papier de bois se plaignent au contraire qu'il soit raide au toucher et manque de souplesse, ce qui le rend sujet à craquer et à se rompre, qu'il contienne des taches noires ou brunes, disséminées à la surface, et aussi bon nombre de « bûches », — fibres en paquets mal désagrégées. — Les imprimeurs affirment qu'il n'est pas « amoureux », c'est-à-dire que l'encre, mal retenue par lui, ne sèche pas assez rapidement Personne n'est trompé cependant, puisque les gens du métier savent reconnaître la « pâte mécanique » à la seule inspection du papier et disposent, s'ils conservent quelque doute, de réactifs à peu près infaillibles pour en déceler la présence. Seulement l'introduction de cette pâte dans le dosage est précisément le seul moyen d'abaisser la valeur marchande au niveau souhaité par l'acheteur.

C'est une erreur assez répandue de croire qu'il ne se fabrique guère de beaux papiers ; il s'en fait autant et plus qu'il y a cent ans, mais il se fait en outre, par les procédés nouveaux, une

masse de papiers communs, dont le bon marché seul a permis la création de vingt industries contemporaines. On trouve du papier depuis 15 francs les 100 kilos jusqu'à 15 francs le kilo. Le premier est celui des emballages; il se compose de paille non blanchie. Le second est celui des billets de la Banque de France; on le tire des chiffons de toile neuve et de la ramie. Celui-ci coûtait même le double, — 30 francs le kilo, — lorsque la Banque s'adressait à l'industrie privée. Mais, depuis 1878 elle a fondé à Bierry (Seine-et-Marne), pour son usage exclusif, une usine où se fait la totalité de son papier fiduciaire. Cent vingt ouvriers et ouvrières y sont employés et fournissent annuellement 10 millions de coupures de 50 et 100 francs, et 1 800 000 billets de mille et de 500 francs. Il y a dix ans tous ces billets étaient fabriqués à la cuve suivant les anciennes méthodes manuelles; aujourd'hui, grâce à une machine inventée par lui, M. Dupont, directeur de cet établissement, confectionne mécaniquement les coupures de 100 et de 50 francs, soit plus des quatre cinquièmes de l'ensemble. Le coût de la main-d'œuvre est ainsi *douze fois moindre* et la qualité du papier est identique.

C'est aussi d'une usine française, de celle même où durant la Révolution se fabriquèrent les assignats, que sortirent jusqu'à ces dernières années les billets des banques nationales d'Italie, de Belgique, de Roumanie, de Serbie et de Portugal. Une maison était affectée, dans cet établissement, au logement des commissaires chargés de surveiller les commandes de leurs États respectifs, et l'organisation était combinée en vue de présenter aux diverses banques le maximum de sécurité.

Si les bank-notes anglaises ne viennent pas de France, la famille qui depuis deux siècles les fabrique appartient, par son origine, à notre pays. Parmi les nombreux calvinistes réfugiés en Angleterre, l'un des plus distingués fut Henry de Portal. Pour échapper aux horreurs des dragonnades, son père, Louis de Portal, quittant avec les siens le château de la Portalerie, avait cherché un asile dans les Cévennes. Le père, la mère et l'un des fils furent surpris et massacrés par les soldats, qui incendièrent la maison où ces malheureux s'abritaient. Quatre autres enfans, cachés dans un four hors de l'habitation, furent sauvés. Ils réussirent à s'échapper et passèrent en Angleterre, où l'un d'eux, quelques années plus tard, fonda dans le Hampshire, à Laverstoke, une usine à papier. Entouré des meilleurs ouvriers français, il sut donner à ses produits un tel degré de perfection que la Banque d'Angleterre, dès sa création, le chargea de la fourniture des bank-notes, dont ses descendans ont, jusqu'à ce jour, conservé le monopole.

Si les billets de banque anglais, les plus simples de tous en apparence, sont pourtant beaucoup plus difficiles à imiter que ceux d'autres pays où l'on a prodigué les ornemens fastueux, c'est que leur principale sauvegarde réside dans le papier. Le public ignore tous les pièges tendus au contrefacteur dans cette seule matière première, soit par l'irrégularité voulue du contour, après que la coupeuse à guillotine a séparé les billets fabriqués deux à deux, soit par certaines diversités d'épaisseurs savamment calculées, qui se remarquent en un coin de chaque feuille. Le nombre des billets qui sortent annuellement de l'usine de MM. Portal est d'environ 14 millions, chiffre supérieur seulement d'un sixième aux billets de banque français. Quoique le précieux papier soit surveillé à Laverstoke avec autant de soin qu'un cheval favori de la course du Derby, un vol avec effraction fut commis un jour à la papeterie; mais les malandrins qui s'étaient emparés d'un stock important furent très promptement pris et déportés.

En Russie le gouvernement se charge de fabriquer lui-même ses billets, dans une papeterie qui lui appartient et qui travaille aussi pour le public. Cet établissement occupe plus de 3000 ouvriers et forme une véritable petite ville avec église, écoles et hôpital. Le papier des billets et des titres d'États est fait presque exclusivement avec du chanvre, dont le prix est de 88 francs les 100 kilos: une faible quantité de chiffons y est ajoutée afin de rendre l'impression plus facile. Un bureau technique analyse et contrôle avec le microscope et la photographie la nature de tous les produits employés. Ses recherches portent spécialement sur les modifications à apporter aux dessins et aux couleurs des encres, pour rendre les contrefaçons de plus en plus difficiles, sinon impossibles.

Les États-Unis pratiquent un système mixte. Deux agens du gouvernement résident en permanence dans une papeterie exploitée par l'industrie privée, mais consacrée exclusivement aux bons du Trésor, billets de banques nationales et autres papiers-valeurs de l'État américain. Les chiffons employés sont des toiles neuves, de première qualité, avec un peu de rognures de calicot. Un procédé spécial, imaginé par l'un des chefs de la maison, incorpore à la pâte, d'une manière très régulière, des fibres de soie dont les diverses couleurs sont destinées à distinguer des catégories de billets.

Une qualité exigée, à l'étranger comme en France, de tous ces papiers-monnaie voués à une manipulation incessante, est de posséder sous le plus petit volume une solidité exceptionnelle. Avec l'apparence fluette ils doivent être tout nerfs et tout muscles.

On mesure leur vigueur par ce qu'on nomme la « force de rupture. » Dire par exemple d'un papier qu'il possède une force de rupture de 2000 mètres, cela signifie qu'il ne se rompra que sous une traction de 2000 mètres de son propre poids. Un papier d'emballage est considéré comme suffisant s'il supporte un effort de 1500 à 1800 mètres; pour les titres de rente, on arrive à des résistances de 7000 et 8000 mètres. Une bande de 10 centimètres de large et de 1 mètre de long, pesant 10 grammes, porte ainsi suspendus, sans se briser, jusqu'à 80 kilos.

Au même rang que ceux-ci figure le papier photographique, soumis à une préparation minutieuse au sel d'argent ou au gallate de fer. Une maison française, grâce à la perfection de ses méthodes, s'est créé un monopole de fait en Europe. Elle vend annuellement pour 2 millions et demi de francs de ce seul papier, tant aux photographes de profession qu'aux amateurs, dont le nombre d'ailleurs tend à diminuer depuis la vogue croissante de la bicyclette. La pédale absorbe, paraît-il, des loisirs qu'avait précédemment charmés l'objectif.

Autre variété délicate où nos fabricans excellent : le papier à cigarette. L'usine qui fournit la régie française possède aussi la clientèle des régies Ottomane, Espagnole, Portugaise, Roumaine, celle de la manufacture royale d'Italie et de la compagnie Laferme de Saint-Pétersbourg. Ses produits sont journellement contrefaits en Orient. Quoique le papier à cigarettes ait pris naissance à Paris, en 1824, dans une usine exploitée aujourd'hui par les petits-fils du fondateur, M. Abadie, cette industrie paraît avoir surtout prospéré dans le midi de la France. C'est de la Haute-Garonne, de l'Ariège, des Pyrénées-Orientales, que sortent ces myriades de petits cahiers destinés à être réduits en cendres. La combustibilité doit être en effet l'une des principales vertus de cet article. Une feuille de 1 mètre carré pèse au maximum 16 grammes, — on est descendu jusqu'à 11 grammes, mais il a été reconnu qu'au-dessous de 12 à 13 grammes, poids des meilleures marques, le papier n'a plus la tenue nécessaire, — une pareille feuille contient à peine un gramme de substances incombustibles. Ce papier doit aussi être imperméable au tabac un peu humide; pour le rendre tel, on y introduit des matières terreuses, mais en quantités infinitésimales. Comme l'indique le nom de quelques-uns, « papiers de riz », « papiers de maïs », il entre dans la pâte diverses farines mélangées à des chiffons de choix.

L'importance de cette branche de papeterie sera facilement appréciée lorsqu'on saura que tel fabricant emploie 800 ouvriers et livre à lui seul aux fumeurs des deux hémisphères près d'un million de kilos de papier par an, soit de quoi rouler plusieurs

milliards de cigarettes. Quelques usines vendent le papier en bobines étroites, prêtes à passer sous les cisailles et les emporte-pièce ; d'autres façonnent elles-mêmes les produits sortis de leurs machines et les présentent au public en cahiers, sous leur aspect définitif.

V

Après ces catégories exceptionnelles viennent les sortes de luxe, à écrire ou à imprimer. Le consommateur qui veut se rendre compte des difficultés et des exigences de cette fabrication, n'a qu'à visiter à Rives, dans l'Isère, les usines de Blanchet et Kléber, fournisseurs des titres de la dette publique et des bons du Trésor, qui, par leurs traditions anciennes, leurs eaux très pures, sont passés maîtres dans l'industrie du beau papier. Cette maison, d'où sortent journellement des « chine », des vélins, des bristol, a procuré au marché français certaines spécialités qu'on ne pouvait autrefois trouver qu'à l'étranger. Le prix de revient est ici chose secondaire ; le principal souci est d'approcher le plus possible de la perfection. Et que d'efforts pour y parvenir, depuis le triage des chiffons, où chaque loque est examinée comme s'il s'agissait de blanchir une serviette de table, jusqu'aux piles d'une propreté de porcelaine, jusqu'aux machines d'où le papier sort lentement, solide et pur !

De semblables papiers valent en fabrique depuis 1 fr. 50 jusqu'à 3 francs le kilo. Ce dernier chiffre correspond, s'il s'agit de papier à lettres, à 3 fr. 50 ou 4 francs les 100 feuilles chez le marchand de détail. Comme ces 100 feuilles ne pèsent que 500 ou 600 grammes, on voit que la matière a presque doublé de prix depuis son départ de l'usine, jusqu'à son arrivée chez le particulier qui l'emploie à sa correspondance. Durant le trajet, elle a passé par deux ou trois mains. Le fabricant vend au « transformateur » qui, attentif aux variations de la mode, l'imagination en éveil pour tenter le public par des innovations attrayantes, découpe le papier en cahiers ou en enveloppes et le loge dans des boîtes multicolores Le transformateur à son tour vend au détaillant de quartier, ou au négociant de gros qui fournit les petites maisons de province.

Cette hiérarchie d'intermédiaires est menacée ici comme ailleurs. Plusieurs fabricans se préoccupent de livrer directement leurs produits à la consommation. A Clairefontaine, dans les Vosges, le papier passe d'une façon automatique à l'état d'enveloppe de lettre ; 31 machines à découper et à gommer, assistées de plioirs fonctionnant mécaniquement, fournissent 800 000 enve-

loppes par jour, soit 240 millions par an. D'autres usines assemblent elles-mêmes leurs feuilles en registres, carnets, agendas, copies de lettres, etc., et s'annexent à cet effet des ateliers multiples pour le foliotage, l'impression, la confection de la tranche, la garniture, l'endossure. Les papeteries coopératives d'Angoulème sont entrées largement dans cette voie; elles ont eu pour alliés les magasins de nouveautés, certains grands bazars, et cette rencontre a eu pour résultat un sérieux abaissement des prix. Le rayon de papeterie du *Bon Marché*, qui fait un million d'affaires environ par an, a dû longtemps s'approvisionner en Angleterre. Depuis 1882, il n'achète plus outre-Manche qu'une dizaine de mille francs de marchandises. Ce n'est pas seulement le droit de douane de 30 centimes par kilo qui a fait délaisser les papiers anglais, c'est surtout l'adresse des fabriques françaises à perfectionner le type simili-britannique d'un papier à lettres courant, dont la ramette est aujourd'hui descendue à 0 fr. 65. Or le poids de ces ramettes est de 380 grammes, et le fabricant les vend sur la base de 125 francs les 100 kilos. La marge est donc ici sensiblement réduite entre les prix de gros et ceux de détail.

Le chiffre de 125 francs, pour des feuilles prêtes à accueillir l'encre de nos plumes, correspond à un chiffre naturellement inférieur pour le papier brut. Celui-ci ne saurait déjà plus se composer exclusivement de chiffons. A mesure que le prix baisse, il en contient de moins en moins. Un type semblable à celui sur lequel sont imprimées ces lignes, coûtant 70 francs le quintal, est le résultat d'un mélange d'alfa et de chiffons avec la pâte de bois chimique. Les cartes postales, fournies au gouvernement par la maison Didot, à raison de 52 francs le quintal, ont à peu près la même constitution; le bois mécanique en est sévèrement proscrit. Les sortes pour éditions ordinaires descendent beaucoup plus bas. D'après les résultats de la dernière adjudication l'Imprimerie nationale, qui emploie deux catégories de papiers, paie la première 50 à 80 francs en pâtes de chiffons ou de matières textiles et filamenteuses; la seconde, celle des pâtes de bois ou de matières minérales, lui coûte 36 à 45 francs les 100 kilos.

Parmi les frais de confection d'un livre, le papier n'entre que pour une somme insignifiante. Sur les 3 fr. 50 que l'on cote le volume du format in-18 le plus usité, le papier absorbe seulement 0 fr. 25. Pour les journaux, le prix est moindre encore : le *Petit Journal* ou le *Figaro* s'impriment sur du papier à 35 francs les 100 kilos; c'est dire que le numéro du premier, pesant 24 grammes, revient aux quatre cinquièmes d'un centime, et que le numéro

du second, pesant 36 grammes, représente un centime et quart. Dans les papiers de ce prix, où il ne peut entrer que du bois, l'art du fabricant consiste à marier avec sagacité les pâtes chimique et mécanique. L'une est la chaîne, l'autre la trame; la cellulose sert de soutien et procure la solidité, mais elle est trop chère et trop dure, le bois pulvérisé au contraire donne du moelleux, de l'opacité, et permet d'abaisser le prix de vente. La plupart des feuilles quotidiennes à grand tirage contiennent un tiers de la première et deux tiers du second.

Les papiers communs ont ainsi profité à la fois de l'introduction d'élémens nouveaux et de l'usage de machines perfectionnées. S'il fallait les faire à la main comme jadis, et avec les mêmes matières, le numéro de journal coûterait deux sous, et le roman in-18 vaudrait 2 francs. La grande presse à cinq centimes et les éditions à bon marché reposent donc uniquement sur la baisse récente; les sortes à 35 francs les 100 kilos, dont je viens de parler, se payaient 100 francs au lendemain de la guerre de 1870, 65 francs en 1880 et 44 francs en 1888. La diminution est moins saillante pour les articles de luxe; elle est pourtant générale, depuis le papier de soie jusqu'au carton.

VI

Lorsque la pâte, convenablement dosée, n'attend plus que le dernier terme de sa métamorphose, elle est dirigée sur la machine dont l'inventeur fut un de nos compatriotes, et que les Anglais continuent à désigner sous le nom français de Fourdrinier. Au siècle précédent, où le papier se fabriquait exclusivement « à la cuve », on obtenait les feuilles une à une, en plongeant dans une auge pleine de pâte liquéfiée une sorte de tamis de laiton, appelé « forme », qu'on en retirait aussitôt. Tandis que l'eau s'écoulait, l'ouvrier, par un mouvement de va-et-vient, égalisait le dépôt fixé sur le grillage. Ce dépôt s'agglutinait, se « serrait », prenait tournure. Un autre ouvrier, le « coucheur », enlevait de dessus la forme ce tissu tout humide, bien délicat encore, et le posait sur un feutre. L'opération se poursuivait ainsi jusqu'à ce que l'on eût une pyramide de 800 feuilles; on la portait sous une presse qui la dépouillait de son liquide, puis on enlevait les 800 feutres intercalés, et l'on recommençait, sous un second appareil, à exprimer l'eau qui restait encore dans le papier; enfin on l'étendait, comme du linge, sur des cordes où il achevait de sécher.

Que l'on eût, par ce procédé, des produits supérieurs à ceux

de nos jours, on l'a souvent prétendu. Des praticiens affirment que, pour le papier comme pour les étoffes, il n'est pas de mécanisme qui vaille la main de l'homme, que la force au dynamomètre d'un mouchoir en batiste de Courtrai, le dernier textile qui ait été fait à la main, est plus grande que celle du même tissu fabriqué à la machine, et qu'il en est de même de l'ancien papier, créé si laborieusement, en comparaison de cette large bande blanche qui s'échappe, en courant continu, d'entre nos rouleaux évaporateurs. Rien n'est plus simple, au reste, que d'obtenir du papier « à la cuve » : il suffit de le payer 5 francs le kilo.

Mais cette moindre durée de nos papiers modernes, fût-elle vraie, est-elle bien regrettable? A quoi servirait aux périodiques de pouvoir défier les siècles, puisqu'ils n'ont d'autre ambition que de vivre un jour? C'est une espérance ou une vanité naturelle à tous les auteurs de croire que leurs idées et leurs travaux seront pieusement conservés par les générations lointaines; en fait, les livres continuent à vieillir et à passer très vite; le nombre des gens qui lisent et des gens qui écrivent s'est prodigieusement développé, mais leur accroissement même contribue à abréger leur existence, parce que ceux d'aujourd'hui chassent ceux d'hier. D'une époque à l'autre, la science progresse, les préoccupations changent, et la pensée humaine, en ce qu'elle a d'éternel et d'immanent, s'habille autrement pour courir le monde suivant les caprices du goût. Dès lors, pourquoi empêcher le papier noirci de retourner au pilon pendant que l'homme retourne à la terre? Quelques douzaines d'ouvrages deviennent centenaires; une poignée seulement subsistent davantage. Peut-être y aurait-il profit à imprimer ceux-là sur des chiffons d'un mérite exceptionnel; mais les contemporains ne savent jamais quels sont ceux dont la constitution sera assez robuste pour traverser les âges. Le scrutin secret, dans lequel votent un à un les esprits supérieurs qui font la renommée définitive, ne se dépouille que fort tard. Pourquoi s'inquiéter d'ailleurs de cette élite? Elle n'a rien à craindre de la fragilité de nos pâtes de bois. Tant qu'une œuvre a des lecteurs, elle trouve des éditeurs pour l'offrir au public. Je ne parle que du papier à livres, parce que personne sans doute n'a intérêt à ce que les papiers de tenture ou d'emballage soient immortels. Au temps des papiers à la cuve, lorsque le texte des livres se démodait plus vite que leur substance ne s'usait, on tuait les in-folio embarrassans qui refusaient de mourir. Au temps des parchemins, où cette substance était inusable, on voyait des manuscrits splendides se vendre pour rien, parce qu'après un siècle de vogue ils n'intéressaient plus personne. Ils servaient dès lors à des usages vils,

ou bien on les effaçait, on expropriait ces copies dédaignées de leur demeure pour y loger de nouvelles venues. Le papier à bas prix ne sera pas plus fâcheux que le barbare palimpseste.

Une machine à papier, chargée de faire automatiquement le travail compliqué de la main-d'œuvre ancienne, comprend divers organes dont le but est de retirer par l'égouttage, la pression et l'évaporation, les 3 kilos de papier contenus dans les 100 kilos de liquide qui lui arrivent par les *épurateurs*. Après avoir suivi des labyrinthes de conduits en bois, dont le fond est garni de lamelles en saillie où s'accrochent et s'arrêtent les impuretés échappées aux triages précédens, la pâte aqueuse traverse une caisse percée de fentes très fines, par lesquelles il lui faut passer. Elle arrive sur la « table de fabrication » en quantité strictement limitée par le *réglard*, dont le rôle est de n'admettre que ce qu'il faut par seconde pour l'épaisseur du papier à fabriquer. Trempez à ce moment le doigt dans la pâte, vous croyez ne toucher que de l'eau.

Ce qu'on appelle « table de fabrication » est une toile métallique sans fin, dont les mailles ont un dixième de millimètre d'écartement, qui tourne lentement sur deux gros rouleaux éloignés de huit mètres l'un de l'autre, et est en outre animée d'une oscillation transversale dont le but est de bien répartir la pâte comme faisait l'ouvrier papetier avec son tamis. Deux bordures mobiles en caoutchouc déterminent, à droite et à gauche, le format du papier. L'eau commence à filtrer à travers les mailles et la pâte à « se cailler »; il lui faudrait parcourir un long espace sans parvenir à l'état solide si, vers le milieu de son trajet sur la toile, elle n'était soumise à l'action d'une pompe qui, par-dessous, aspire et avale le liquide avec une énergie telle, qu'instantanément desséchée, cette mince couche de blanc peut désormais s'appeler une feuille de papier. Il est vrai qu'elle se soutient à peine; c'est à ce moment qu'elle reçoit l'empreinte des filigranes. Ceux-ci ne sont-ils qu'une marque de fabrique? on les fait simplement en fils de cuivre tressés dans la trame métallique du rouleau. Ont-ils pour objet de préserver de la contrefaçon les papiers fiduciaires? le modèle est d'abord exécuté en relief, à la cire, par un graveur, et reproduit en creux par le moulage au plâtre. La galvanoplastie tire de ce moulage une matrice et une contre-matrice, avec lesquelles on enfonce à même la toile métallique le dessin qui s'incarnera dans le papier.

Après avoir reçu cette empreinte, la feuille s'engage entre deux gros rouleaux de feutre qui constituent la « presse humide », et compriment la pâte avec une puissance de 20000 kilos. Elle

glisse de là entre un jeu de rouleaux secs, en fonte, les « presses coucheuses »; s'engage sous la « presse montante », qui tourne en sens opposé pour éviter que le papier ne prenne de l' « envers »; et en sort, contenant encore moitié de son poids d'eau, mais cependant à l'état de papier fini, que l'on pourrait faire sécher à l'air. Le besoin du bon marché exige des procédés plus rapides; aussi la feuille continue-t-elle sa route sinueuse, contournant vingt-deux cylindres creux, intérieurement chauffés à la vapeur, de sorte que le premier soit simplement tiède, tandis que la température du dernier dépasse 100 degrés. Appliqué sur les parois brûlantes du métal, le papier est dépouillé de toute humidité lorsqu'il s'enroule sur l'*envidoir*, axe de fer mû par un engrenage à friction, qui tend fortement la nappe sans fin et l'empêche de se plisser.

Les transformations de la pâte par cet ensemble de mécanismes, qui compte mille organes variés, n'ont pas demandé plus de quelques secondes; surtout s'il s'agit de papier mince, avec lequel, l'évaporation étant très rapide, on peut accélérer le mouvement. Pour le papier-journal, on marche à la vitesse de 70 mètres par minute. Une heure suffit pour obtenir ces énormes rouleaux dont la longueur atteint jusqu'à 5000 mètres, que les presses rotatives de Marinoni se chargeront de noircir. L'opération s'accomplit toute seule. Un unique ouvrier y assiste, accoudé contre un bâti; il se penche parfois sur un cylindre, examine le papier, serre un écrou, verse un peu d'huile, puis rentre dans son immobilité, type expressif du travail moderne.

De pareilles machines produisent 12000 kilos par vingt-quatre heures, — on en a construit qui atteignent 18000 kilos; — leur grandeur, leur vitesse, tendent à augmenter sans cesse; chaque quinzaine les gazettes spéciales enregistrent des tentatives nouvelles de perfectionnement. Le matériel est donc sujet à se modifier constamment. Depuis vingt-cinq ans, dans les grandes papeteries, il a été renouvelé en totalité, jusqu'à la plus minime parcelle. Le lecteur se rappelle peut-être que nous avons constaté le même fait en métallurgie. Le stock de marchandises offertes s'accroît pareillement. Lorsque les appareils primitifs rendaient 400 kilos par jour, les fabricans acceptaient des commandes de 100 kilos. Aujourd'hui la tonne devient l'unité, et les ordres de 60 à 80 tonnes d'une même sorte ne sont pas rares. Les usines, dans ces conditions, ont avantage à se spécialiser.

C'est pour avoir deviné cette orientation de leur industrie que les Montgolfier, à la Haye-Descartes, avec le papier écolier, les Outhenin-Chalandre, à Besançon, avec l'alfa, pour publications

illustrées, les Darblay, à Essonnes, avec le papier-journal, sont arrivés à des fabrications de 4 000, 6 500 et 35 000 tonnes par an. Si l'usine d'Essonnes est la plus vieille de France, ses propriétaires actuels sont relativement jeunes dans une profession où l'on compte nombre de dynasties pouvant prouver plusieurs siècles de papeterie héréditaire. Il n'y a pas trente ans que M. Darblay est fabricant de papier, et il l'est devenu par hasard. La société qui exploitait Essonnes en 1867 ayant fait, sous une direction médiocre, d'assez mauvaises affaires, l'usine fut mise en vente. MM. Darblay, ses voisins, absorbés par leurs moulins de Corbeil dont ils avaient rendu la marque célèbre, n'avaient aucune intention de changer d'industrie. Mais, créanciers pour une forte somme de la fabrique de papier, ils avaient intérêt à ce qu'elle ne se vendît pas à vil prix et crurent devoir, à cette fin, pousser eux-mêmes les enchères. A leur grand désappointement l'usine leur fut adjugée pour un million. Ils s'en chargèrent, et cette race puissante des Darblay se trouva ainsi associée, par la farine et le papier, à deux des révolutions de ce siècle : le pain blanc et le journal pour tous.

C'est en effet pour les journaux que roulent près de moitié de ces vingt machines, qui font d'Essonnes un établissement hors de pair dans la France et dans le monde; à eux sont destinés la majeure partie de ces 100 000 kilos de papier qui sortent d'ici chaque jour. Journaux de toutes nuances, pour salons ou mansardes, pour mains calleuses ou mains gantées, journaux de tous pays aussi, — l'Amérique du Sud est un gros client de l'usine, — ces feuilles désormais indifférentes ou hostiles, après avoir poussé dans les mêmes forêts, ont eu les mêmes cuves pour berceau de leur nouvelle existence.

VII

Depuis un demi-siècle, sur la surface du globe, la production du papier a décuplé. Elle était de 221 millions de kilos en 1850; elle est de 2 milliards 260 millions de kilos aujourd'hui. Notre fabrication nationale s'est accrue dans la même mesure : de 40 000 tonnes au début du second Empire, à 137 000 en 1867, à 350 000 tonnes en 1894. Cependant l'industrie papetière souffre dans la plupart des pays d'Europe; elle souffre précisément, à l'entendre, de cette abondance même. C'est que, dans l'intervalle, le prix du papier est tombé au tiers de ce qu'il était, tandis que les salaires ouvriers ont doublé, et que la transformation du matériel impose sans cesse de nouveaux débours. Comme les frais fixes jouent, dans

cette fabrication transformée, un rôle considérable, on marche, pour les amortir, 24 heures par jour et 365 jours par an, du moins sur le continent.

C'est, pour beaucoup d'ouvriers, le revers de la médaille; leur vie est coupée en tranches de douze heures, de l'adolescence à la vieillesse, sans un jour pour la famille, pour la récréation, pour mettre des vêtemens qui ne soient pas des vêtemens de travail. C'est aussi le revers de la médaille pour le fabricant, que l'excès des marchandises accable et que la crainte d'arrêter ses machines conduit à accepter des commandes à perte. Voilà ce que disent les papetiers, — et ils sont nombreux, — qui attribuent leur malaise à la surproduction. Pour y remédier par une limitation conventionnelle, un congrès international s'est réuni l'automne dernier à Anvers. Beaucoup de fabricans français y prirent part, le plus important déclina l'invitation : « En pareille matière, dit-il avec scepticisme, je ne crois qu'aux ententes que l'on fait à un. » L'événement lui donna raison. Parmi les congressistes, unanimes à déclarer qu'il fallait se restreindre, aucun ne put indiquer comment on y parviendrait. Tous craignirent d'être dupes. Quelle sanction garantissait les engagemens pris? La mesure, excellente et irréalisable, valait la formule classique des petits oiseaux, aisément capturés par qui sait leur mettre un grain de sel sur la queue.

N'est-ce pas d'ailleurs un anachronisme que chercher le salut dans une entrave factice à la production, lorsque la pente de l'industrie contemporaine est au contraire d'atteindre son profit particulier par le développement de créations utiles à tous. Produire sans trêve, jeter dans la circulation des marchandises de plus en plus abondantes, dont l'abondance fait le bon marché et qui pénètrent ainsi dans des couches humaines où elles étaient naguère inconnues, telle semble être la loi bienfaisante à laquelle nul ne peut se soustraire. Loi bienfaisante pour la masse des petites gens; loi désastreuse pour l'élite bourgeoise des capitalistes.

Le mal de la papeterie est nécessaire à son existence; ou plutôt ce n'est pas la papeterie qui est malade, ce sont seulement les papetiers. Les bas prix dont ils gémissent, ils les proposent eux-mêmes. Dans une adjudication récente pour le ministère des Postes, on voit les chiffres des soumissionnaires se faire concurrence à quelques centaines de francs d'intervalle. Le prix rémunérateur pour un doit être suffisant pour tous; car les conditions économiques des diverses usines se compensent. Les unes, voisines de Paris, où se centralisent la moitié peut-être des papiers français, auront de moindres frais de transport, mais les salaires y seront

plus élevés. D'autres, plus éloignées des villes, jouissent d'une force motrice gratuite ou d'un combustible moins coûteux. Le secret de la crise c'est que la papeterie exige maintenant des capitaux considérables, pour appareils et fonds de roulement. Il y faut des approvisionnemens énormes de matières premières, et l'argent se renouvelle lentement, les cliens payant à de longues échéances. Les débouchés étrangers deviennent rares, en raison du progrès universel qui pousse chaque nation à s'alimenter elle-même et à s'efforcer de vendre à toutes les autres. Par suite, la maison la plus florissante fait à peine un chiffre d'affaires égal à la moitié de sa valeur. Cependant il est impossible d'arriver au succès sans employer la plus grande partie de ses bénéfices à l'accroissement du capital.

Faute de l'avoir fait à temps, beaucoup de papeteries ont végété, et, lorsqu'elles se sont aperçues de leur erreur, il était trop tard. Obligées d'emprunter au taux commercial, leur gain s'est réduit à néant; souvent un passif redoutable s'est appesanti sur elles et peu à peu les a dévorées. Chaque année voit ainsi disparaître de l'annuaire des fabriques qui, au milieu de ce siècle, étaient prospères, des descendans de générations papetières, nés dans l'aisance, dont l'usine est désormais inerte, ou passée aux mains des banquiers dont elle est débitrice, et qui ne savent qu'en faire. Le *Bulletin de la Chambre syndicale* publiait un jour le martyrologe de ces victimes d'une formidable révolution industrielle : on en cite partout, en Normandie et en Auvergne, en Franche-Comté et en Périgord, dans le papier-goudron comme dans le papier mousseline. Plusieurs de ces vaincus avaient été les artisans ou les précurseurs du mouvement qui les a emportés; ils ont laissé dans nos produits actuels leur bourse et aussi leur vie, un peu de leur âme. Qui donc toutefois songerait à plaindre ces patrons, tombés avec courage dans la lutte, en ce temps où le patron est, par profession, un être si mal vu?

Ceux-là mêmes qui réussissent et inspirent l'envie, ne tirent qu'un intérêt modeste des sommes effectivement engagées : si les papeteries du Marais, par exemple, pour ne parler que de sociétés dont le bilan est accessible à tous, distribuent 100 francs de dividende pour des actions émises à 1 000 francs, cela ne signifie pas que l'entreprise rapporte 10 pour 100; parce que les débours successifs depuis la fondation, en 1828, ont beaucoup plus que doublé les 1 800 000 francs souscrits à l'origine. Tout ce qu'ont pu faire depuis plusieurs années les papeteries coopératives d'Angoulême, dirigées avec talent par M. Laroche-Joubert, a été de gratifier d'un revenu de 5 pour 100 une valeur industrielle de

4 millions et demi. Des observations analogues se pourraient faire partout. Partout même aspect : petites manufactures qui s'effacent, organismes plus puissans qui surnagent, mais à la condition de multiplier leurs risques en multipliant leur puissance. La marge des gains, comparée au total des ventes, demeure si mince que l'oubli d'un instant suffit à les faire évanouir. L'aléa devient si grand, la tension d'esprit si forte, que les fondateurs de machines pareilles, ou du moins leurs héritiers, sont incités par prudence à passer la main à une collectivité. Ainsi les entreprises grandissent par la force des choses, et par la force des choses se morcellent et se transforment en administrations impersonnelles, heureuses si elles peuvent servir au capital la portion congrue qu'il espère.

Car l'« odieux capital » n'attend pas que ses adversaires lui fassent un mauvais parti ; de lui-même il se mortifie et fait pénitence, pressé d'un côté par la masse des consommateurs, c'est-à-dire par l'abaissement des prix de vente, de l'autre par les salaires ouvriers, c'est-à-dire par l'augmentation des prix de revient.

S'il veut subsister entre ces forces contraires, il n'a d'autre ressource que de perfectionner son outillage afin de réduire encore les frais de main-d'œuvre. Le public qui croirait, après avoir lu les lignes qui précèdent, qu'un nouvel effort est impossible, les fabricans qui seraient tentés de se décourager, feront bien de méditer le rapport de l'un des plus notables d'entre eux, M. Blanchet, commissaire français à l'Exposition de Chicago, sur les papiers américains. Ils y verront qu'en remplaçant l'intervention manuelle, dans le travail, par toutes les combinaisons mécaniques imaginables ; qu'en supprimant tout transport à bras d'hommes ; en multipliant les rails, les ascenseurs, les câbles, les moteurs, les industriels des États-Unis sont arrivés, par la réduction du personnel, à ce résultat extraordinaire de payer les ouvriers *trois fois plus cher que nous*, et de vendre le papier au même prix que nous, quoique les matières premières aient une valeur semblable en France et en Amérique, et que les produits fabriqués au delà de l'Atlantique ne le cèdent à aucun égard aux nôtres. Quels que soient les progrès réalisés sur notre sol par l'industrie du papier, ce rapprochement suffit à montrer qu'elle n'a pas le droit de se reposer encore.

Vte G. D'AVENEL.

LA RELIGION DE LA BEAUTÉ

ÉTUDE SUR JOHN RUSKIN

I

SA PHYSIONOMIE

Il y a quelques années, étant à Florence le 7 mars, jour de la fête de Saint-Thomas-d'Aquin, je voulus étudier dans le cloître de l'église dominicaine par excellence, Santa Maria Novella, les fresques de Memmi et de Gaddi où l'on voit le *Triomphe de Saint-Thomas* avec son aréopage des sept sciences célestes et des sept sciences terrestres. Il me semblait qu'aucun jour ne pouvait être mieux choisi pour tâcher de sentir ce qu'avait été cet homme comme disciplineur de la pensée. Puis un soleil splendide brillait sur les dômes de la ville des lis. Or il faut du soleil pour distinguer toutes ces figures d'apôtres, de bêtes allégoriques, de chiens du seigneur mordant les loups de l'hérésie, de savans, depuis Boëtius qui ressemble à un lépreux jusqu'à Tubalcaïn qui ressemble à un orang-outang. Voulant être seul, j'arrivai dès neuf heures du matin. Le cloître était désert. La fraîcheur matinale et le calme monacal en faisaient un promenoir délicieux. Par les vieux arceaux bâtis au XIVe siècle, brillaient les gazons verts qui ne durent pas si longtemps, mais qui se renouvellent toujours. Le sacristain, protecteur et narquois, avait refermé la porte avec un grand luxe de verrous. Les cloches sonnaient à toute volée, puis il y avait de longs silences... Je marchais depuis quelque temps

sur ces trottoirs de tombes qui bordent le *Cloître Vert*, lorsqu'en approchant de la chapelle des Espagnols, j'entendis naître et croître un léger bruit de paroles, de lecture... comme de prière. Avais-je été devancé? Déjà, j'entrevoyais dans l'ombre lumineuse des silhouettes de jeunes femmes au profil giottesque, aux chapeaux canotiers, aux voilettes blanches, aux mains pleines de mimosas. Elles étaient serrées les unes contre les autres devant le *Triomphe de Saint Thomas d'Aquin*. L'une d'elles lisait :

Optavi et datus est mihi sensus,
Invocavi et venit in me spiritus sapientiæ,
Et præposui illam regnis et sedibus.

puis la voix reprenait un texte anglais dont voici le sens :

« ... J'ai prié, et l'esprit de la sagesse est descendu sur moi... Le pouvoir personnel de la sagesse, la σοφια ou sainte Sophie à laquelle le premier grand temple chrétien a été dédié, cette sagesse supérieure qui gouverne par sa présence toute la conduite des choses terrestres et par son enseignement l'art terrestre tout entier, Florence vous dit qu'elle ne l'a obtenue que par la prière... »

Longtemps elle lut ainsi, passant des aperçus les plus vastes sur le rôle de la discipline dans la pensée humaine aux remarques les plus minutieuses sur les doigts ou les cheveux de tel personnage de la fresque, notant les repeints, étudiant les airs de têtes, les plis des robes, opposant l'attitude calme de la *Rhétorique* aux gestes outrés des gens des rues de Florence, « qui font des lèvres de leurs doigts et espèrent sottement arracher par leurs vociférations ce qu'ils désirent des hommes ou de Dieu... »

L'auditoire écoutait recueilli, manœuvrant avec la ponctualité d'un peloton prussien pour se porter en face de telle ou telle figure, suivant les indications du mince livre rouge et or. Parfois le ton s'élevait jusqu'à l'invocation. Quelques lointains bruits d'orgue l'accompagnaient en sourdine. Des souffles d'air parfumés de fleurs passaient comme un encens. Les points d'or des mimosas, touchés par des rais de soleil, brillaient dans les mains comme des cierges. Je remarquai que ces voyageuses se tenaient sur la pierre sépulcrale des ambassadeurs espagnols qui ont donné leur nom à cette chapelle. Ce qu'elles lisaient semblait aussi une gerbe de fleurs jaillie d'un passé mort. Quels étaient donc ce livre, cet office inconnu, le prêtre de cette religion de la Beauté? le sacristain, revenu par là, me jeta ce nom : Ruskin!

Une autre année, je me reposais d'un congrès d'économistes, à Londres, dans un de ces salons d'un gothique sobre et confortable où le goût se satisfait sans détriment des aises. On causait

des transformations que les machines apportent en toute chose et spécialement dans les tissus, les broderies, qui autrefois étaient des ouvrages d'art, travaillés par des êtres pensans, et d'ailleurs beaucoup plus solides dans ce temps où le linge, comme un patrimoine, se léguait de génération en génération. Aujourd'hui, disait-on, le tissu fait à la machine ne dure pas. « Ainsi ces petites serviettes, dit l'un de nos hôtes, — est-il besoin d'expliquer que ceci se passait autour d'une tasse de thé? — Ah! pardon, répondit la maîtresse de la maison, vous oubliez que ceci est du *Langdale linen!* — Et ma redingote, ajouta le maître de la maison, est du drap de *Saint-George's Guild.* » Cela parut péremptoire.

J'appris alors que dans le Westmoreland un ouvroir installé dans un joli cottage s'occupait de filer le lin avec les rouets de nos mères-grands et que des hommes tissaient, avec de vieux métiers, la toile. Cette toile faite à la main coûte de deux à six shillings l'yard. Tout l'argent produit par la vente est payé à la banque et les profits sont divisés entre les travailleurs à la fin de l'année. C'est de là que venait le linge de la maison. Quant au drap de l'économiste, il arrivait du moulin de Saint-Georges à Laxey, dans l'île de Man, où l'on carde la laine et où l'on fait le drap. Seule l'eau du moulin, agent naturel, aide les bras de l'homme. De plus, la couleur de la laine est indélébile, car c'est la couleur naturelle des moutons noirs de l'île. De là, beaucoup de dames anglaises font venir leur drap. Ces tissus sont très résistans et ils ont été confectionnés sans la fumée, le bruit, la laideur des machines, en pleine campagne, en dépit du progrès et comme en défi de tout le mouvement industriel et social de notre temps. Et lorsque je demandais quel était l'initiateur de cette gilde, le Titan ou le fou, qui entreprenait de faire ainsi rebrousser chemin à son siècle, on me répondit par le même nom qui avait frappé mes oreilles dans le cloître vert : Ruskin!

Un homme était donc là, tout près de nous, de l'autre côté de la Manche, qui avait pris assez d'empire sur les esprits britanniques pour les acheminer vers les extases des Primitifs et leur imposer sa conception intrépidement rétrograde de la vie, du style, de l'économie, et jusque du vêtement. Cet homme avait surgi, il y a cinquante ans, avec un livre de bataille, dans une lutte qui de suite l'avait rendu célèbre, et, depuis cette époque, sous le triple aspect de l'écrivain, de l'orateur et du directeur d'usine, il était apparu prêchant la triple doctrine d'un esthéticien, d'un moraliste et d'un sociologue, ou plutôt causant à bâtons rompus avec son siècle, et chacune de ses paroles était recueillie avec un soin pieux par des admirateurs et des admi-

ratrices, comme les gouttes de sang d'un martyr. Ses livres, tirés à vingt, trente mille exemplaires, malgré leur prix très élevé, répandaient dans toute l'Angleterre ses idées de la Vie et de la Beauté, et des éditions « piratées » en jetaient la semence au loin dans le Far-West. Cent mille francs par an, telle était la part de l'auteur dans les bénéfices de cette œuvre esthétique, et ces bénéfices allaient aussitôt alimenter l'œuvre sociale qu'il rêvait. Des sociétés de lecture de Ruskin s'étaient fondées à Londres, à Manchester, à Glascow, à Liverpool, pour le commenter, un journal pour l'annoncer, une librairie spéciale, la *Ruskin House*, à Londres, pour le répandre. A ses côtés, des artistes s'occupaient à graver ses dessins, des écrivains à raconter sa vie, lui vivant, à exposer ses doctrines, lui écrivant, à tirer de ses livres des *Ruskiniana*, des *Birthday Books*, des guides dans les musées, des ouvrages de distributions de prix (1). Pendant les grèves, on jetait dans la discussion des passages des œuvres du grand esthéticien; et il n'y a pas longtemps le directeur d'une institution de jeunes filles, à Londres, déclarait, dans une solennité scolaire, que le XIXe siècle ne serait fameux dans l'avenir que parce que Ruskin y avait écrit!

Quel était donc cet homme et quelle était cette œuvre? Outre l'intérêt de curiosité qu'on peut y apporter, on ne saurait toucher désormais à aucune question d'art, sans y toucher. J'ai donc voulu les connaître, plus complètement encore que par l'excellente étude publiée ici même, il y a trente-cinq ans, par M. Milsand, à une époque où Ruskin n'avait écrit que le tiers de son œuvre, vécu qu'une moitié de sa vie, et dévoilé qu'une face de sa pensée. Pour cela, il m'a semblé qu'il ne fallait pas seulement le lire et lire ceux qui l'ont le mieux connu et, avant tous, son disciple préféré, M. W. G. Collingwood, mais encore resuivre dans l'Europe et dans l'esthétique le chemin que le Maître lui-même avait parcouru. En Suisse, à Florence, à Venise, sur les bords du Rhin ou de l'Arno, partout où il a travaillé, j'ai travaillé après lui, refaisant parfois les croquis d'où sortirent ses théories et ses exemples, attendant les rayons de soleil qu'il a prescrits, guettant en quelque sorte sur les monumens éternels les ombres fugitives de ses pensées. Puis j'ai attendu, pour écrire, que son système, après plusieurs années, m'apparût non plus dans sa délicieuse complication, mais dans sa splendide unité, comme ces montagnes

(1) Voir notamment W.-G. Collingwood, *The Life and Work of John Ruskin*, with portraits and other illustrations in two volumes; Londres, 1893, et *The Art teaching of John Ruskin;* Londres, 1891. — Edward-T. Cook, *Studies in Ruskin;* Londres, 1891, et *Handbook to the National Gallery* including notes collected from the works

des Alpes qu'il a tant aimées : elles semblent un chaos de près et à mesure qu'on s'en éloigne, elles s'unissent pour ne former au bord de l'horizon qu'une petite ligne bleue, — qui est tout un monde.

I

Une nuit de l'été de 1833, le gardien d'une des portes de Schaffhouse était réveillé par le bruit d'une chaise de poste, et lorsqu'il eut, en rechignant, ouvert ou à peu près sa barrière aux tardifs voyageurs qui l'imploraient, la voiture passa avec tant de hâte qu'elle brisa une de ses lanternes, puis elle disparut dans la ville. Arrivée à l'hôtel, on en vit descendre un courrier, un gentleman anglais et sa femme, une petite fille, un jeune garçon de quatorze ans et un domestique. Et tout ce monde chercha aussitôt un peu de sommeil. Il fallait être debout le lendemain matin pour le service, car on était dans la nuit d'un samedi à un dimanche.

Les noms que l'hôtelier inscrivit le lendemain sur son registre n'avaient rien que d'obscur et les renseignemens qu'il pouvait obtenir du courrier, Salvador, sur ses nouveaux cliens, que de banal. Si on lui eût dit que M. John James Ruskin, le gentleman en question, était marchand de vins dans la Cité et avait son nom dûment et honorablement gravé sur une plaque de cuivre de Billiter Street en tête de la raison sociale, *Ruskin, Telford, and Domecq;* qu'il était un des plus grands importateurs de sherry de son époque et un des plus intègres négocians de son pays ; que la dame descendue avec lui à l'hôtel était sa femme, auparavant miss Margaret Cox, le jeune garçon, John, son fils unique, et la petite fille, Mary, une nièce orpheline ; et que tout ce monde était tory et jacobite en politique, presbytérien en religion, — on n'eût rien dit que de vrai, et pourtant ce n'eût point été là de quoi intéresser l'histoire de l'art. Il eût fallu ajouter que cette

of Mr Ruskin; Londres, 1889. — Miss Anne Thackeray Ritchie, *Records of Tennyson, Ruskin and Browning;* Londres, 1893; *The Ruskin Birthday Book;* Londres, 1883. — T.-J. Wise et J.-P. Smart, *The Bibliography of the writings of John Ruskin.* — Miss A.-M. Wakefield, *Ruskin on music.*— William Jolly, *Ruskin on education.* — William White, *A descriptive Catalogue of the Ruskin Museum, Sheffield.* — William E.-A. Axon, *John Ruskin. A bibliographical Biography,* 1879. — William Smart, *John Ruskin, his life and work,* 1880. — Edmund J.-Baillie, *John Ruskin, Aspects of his thought and teachings,* 1882. — W. Smart, *A Disciple of Plato, a critical Study of John Ruskin,* 1883. — J. Marschall Mather, *John Ruskin,* 1883. — William Marwick, *the Ruskin Reading-Guild Journal,* 1889 et *Igdrasil,* 1890. — W.-H. Mallock, *the New Republic.* — H.-W. Acland, *The Oxford Museum Ruskin;* Londres, 1893. — Frederic Harrison, *Ruskin as a master of prose.* Nineteenth Century, 1895.

famille, d'ailleurs un peu sauvage, ne vivait guère que pour la contemplation des beautés de la nature et que l'enthousiasme esthétique était sa principale occupation.

Assurément on eût fort étonné les négocians de la Cité, si on leur eût dit que M. John James Ruskin, si exact à son comptoir, si ponctuel à ses échéances, si expert en bon sherry, avait des velléités d'artiste. Mais le fait est qu'une fois rentré chez lui, il devenait un être enthousiaste et chimérique. Il lavait à la hâte une aquarelle, ou bien, prenant quelque œuvre nouvelle de Walter Scott, quelque vieille pièce de Shakspeare, il en faisait d'une voix harmonieuse et passionnée la lecture à sa femme et à son fils. Bien souvent, dans les années précédentes, la nuit l'avait trouvé penché sur des gravures de Prout ou de Turner, ou dépliant des cartes de Suisse et d'Italie, sous la lampe, rêvant à des fugues alors impossibles, irréalisables, au pays où les montagnes sont si blanches et les flots si bleus.

Mais alors était survenue Mme Ruskin et, par son éloquence persuasive, elle lui avait rendu le souci de ce que les Anglais appellent volontiers le devoir, — qui est de gagner beaucoup d'argent. Mme Ruskin était la cousine germaine de son mari, de quatre ans plus âgée que lui. La connaissant dès l'enfance, il s'était un jour avisé qu'elle réalisait parfaitement le type de la femme qui lui convenait, le lui avait dit et avait décidé avec elle d'attendre pour se marier que toutes les dettes de famille fussent payées, son négoce bien établi, l'horizon libre de nuages. Ils avaient attendu neuf ans. Enfin, un soir, s'étant aperçu que, dans son bilan, l'actif l'emportait sur le passif, il avait laissé son cœur parler plus haut. On avait marié les deux jeunes gens après le souper et si secrètement que les domestiques n'en soupçonnèrent quelque chose qu'au lendemain en les voyant partir ensemble pour Edimbourg. — Ce mélange inattendu de flegme et de sensibilité, de fidélité romanesque et de sens pratique faisait de M. John James Ruskin une physionomie à part parmi les marchands de sherry et lui permit non seulement de sauver l'honneur de la famille en payant toutes les dettes laissées par son père, mais de laisser, à son tour, cinq millions à son fils et en même temps de lui léguer cet enthousiasme pour la nature qui est le trait le plus marquant du grand écrivain.

La nature n'apparut d'abord à l'enfant que par de rares échappées, comme une reine qu'on ne voit qu'aux jours de fête. Il l'apercevait dans ses visites à des tantes soit à Croydon, d'où la vue paraissait si belle que le petit John criait à sa mère effrayée : « Les yeux me sortent de la tête ! » soit à Perth, dont les jardins

descendant vers le Tay enchantèrent ses premiers regards. Puis sur ces visions se refermait le rideau noir des brumes de Londres. Plus tard, quand ses parens quittèrent la ville pour la banlieue et vinrent se fixer à Herne Hill, au bout des coteaux du Surrey, la beauté des choses inanimées lui devint plus familière. De la fenêtre paternelle, il voyait s'étendre, d'un côté, des prairies vertes, des arbres et des maisons semées çà et là sur le premier plan, avec une riche campagne qui ondulait vers le sud, et, de l'autre côté, ses yeux se portaient à travers Londres, vers Windsor et Harrow. Autour de la simple et confortable maison était un jardin aux gazons en pente, bien tondus, au verger plein de cerises et de mûres, « couvert de la magique splendeur de fruits abondans, vert tendre, ambre doux, pourpre veloutée, courbant les branches épineuses, grappes de perles et pendeloques de rubis qu'on découvrait avec joie sous les larges feuilles qui ressemblaient à de la vigne, » jardin délicieux enfin où l'enfant ne voyait aucune différence avec le paradis terrestre, sinon « qu'aucune bête n'y était apprivoisée et que *tous* les fruits y étaient défendus ». Son goût inné pour les formes et les couleurs n'en était plus réduit, comme à la ville, à s'appliquer aux dessins des tapisseries ou aux constructions de briques. « Dans le jardin, quand le ciel était beau, dit-il, mon temps se passait à étudier les plantes. Je n'avais pas le moindre goût pour les faire pousser ou pour en prendre soin, pas plus que pour soigner des oiseaux ou des arbres, ou le ciel ou la mer. Tout mon temps se passait à les contempler. Poussé non par une curiosité morbide, mais par une admiration étonnée, je mettais chaque fleur en pièces jusqu'à ce que je connusse tout ce que j'en pouvais connaître avec mes yeux d'enfant. »

Timide dans le monde autant que triomphant dans son office, M. Ruskin vivait fort isolé, dans la compagnie seulement des personnages légendaires ou romanesques de ses auteurs favoris. Quant à sa femme, élevée dans un milieu inférieur à celui des Ruskin, mal à son aise avec ses nouvelles relations, trop intelligente pour l'ignorer, trop fière pour le souffrir, elle avait pris le parti d'oublier le monde. C'était, d'ailleurs, une mère évangélique et dévouée, avec le *Trésor du chrétien* sur sa table et la haine du pape dans son cœur, détestant le théâtre et aimant les fleurs, « unissant l'esprit de Marthe à celui de Marie », infatigable, ordonnée, ne vivant que pour son mari et pour son fils, capable d'aller demeurer à Oxford, en étrangère, pour ne pas l'abandonner durant ses années d'université, veillant constamment à écarter de lui toute douleur, au risque de l'amollir, et tout danger, au risque

de le rendre gauche; lui donnant chaque jour sa leçon de Bible avec méthode et suite, sans jamais le surmener, ouvrant peu à peu ses yeux à cette clarté de l'Ancien et du Nouveau Testament qui illuminera jusqu'au bout les hautes cimes de son œuvre. L'enfant n'avait même pas la perception de ce que pouvait être l'anxiété. Les Ruskin ne dépensant jamais plus de la moitié de leurs revenus, se libéraient des inquiétudes d'argent et mettant toute leur joie à admirer, ils ignoraient les soucis de la jalousie et de l'ambition. Ils trouvaient le sort d'habiter un cottage et d'avoir le plaisir de la nouveauté en allant visiter Warwick Castle préférable à l'honneur d'habiter Warwick Castle et de n'avoir plus à s'enthousiasmer devant rien. D'un caractère égal, ils ne se passionnaient que pour les idées ou bien pour les spectacles de la nature. « Jamais, dit leur fils, je n'entendis leurs voix s'élever pour aucune discussion, jamais je n'ai vu un serviteur grondé sévèrement. » Sous une discipline douce, régnaient dans cette maison la paix, l'obéissance, et la foi.

Ainsi sauvegardé de tout trouble extérieur, le goût artistique de l'enfant s'affinait dans une sorte d'extase. S'il voyageait, l'extase ne cessait point, mais trouvait un aliment nouveau dans des visions nouvelles. Chaque année, au mois de mai, M. Ruskin partait pour une tournée d'affaires. Sa femme, ne voulant le laisser affronter seul aucune fatigue, le suivait; on plaçait le petit John entre les deux sur le portemanteau et « la bonne » derrière la voiture, sur le *dickey*, et toute la famille roulait en poste. Chaque soir, les visites commerciales terminées, M. Ruskin menait son fils dans les ruines, les châteaux, les cathédrales qu'on trouvait sur la route. On lisait des vers et l'on dessinait. A cinq ans, John s'en va ainsi dans la région des lacs, en Écosse; à dix ans en France, passer à Paris les fêtes du couronnement de Charles X, et il visite le champ de bataille de Waterloo; puis il retourne en Angleterre, prenant partout des notes et des croquis, décrivant les collèges et les chapelles, la musique à Oxford, la tombe de Shakspeare, une fabrique d'épingles à Birmingham, des vues de Blenheim ou de Warwick Castle, découvrant le monde dans sa tangible et pittoresque variété à l'âge où les petits Français déchiffrent laborieusement des vocables abstraits sur de plates cartes de géographie. Enthousiasmé par la région des lacs, il écrit sur le Skidaw comparé aux Pyramides ces vers où l'on ne reconnaîtrait certes pas un enfant de dix ans : « Tout ce que l'Art peut faire — n'est rien devant toi. La main de l'homme — a dressé des montagnes de pygmées, mais des tombes de géans. — La main de la nature a dressé le sommet de la montagne — mais n'a jamais fait de tombes. »

A Herne Hill, il passe de longs mois d'hiver à rêver devant des gravures de Turner illustrant l'*Italie* de Rogers; et un désir violent entre en lui de voir dans quelles *aliquas partes materiæ* le grand visionnaire a puisé ses visions. Il fait des collections de minéraux dans les vallons de Clifton, à Bristol, à Matlock dans le Derbyshire, observe des reflets, calcule des hauteurs. Et ce qu'il perçoit ainsi avec son esprit étonnamment précoce et rempli, il l'aime avec son cœur étrangement neuf et vide. Car en dehors de sa famille il ne connaît aucun être vivant. Même en voyage, les Ruskin ne prennent pas contact avec l'humanité. S'ils sont curieux de voir leur grand poète Wordsworth, ils n'osent prétendre à une introduction et se contentent d'aller le guetter derrière un pilier, à l'église. « Nous ne voyagions pas pour des aventures ni pour des relations, mais pour voir avec nos yeux et mesurer avec nos cœurs. » Le confort qu'ils s'accordent leur permet de bien voir et leur ignorance des langues étrangères les empêche de prendre aux gens un intérêt autre que l'intérêt pittoresque. Ils éprouvent un charme particulier à ne rien comprendre aux conversations des foules qu'ils traversent. Chaque geste est noté pour sa beauté, chaque son de voix pour son timbre, non pour sa signification, « comme dans un mélodieux opéra ou une pantomime. »

Soumises à ce régime spécial, toutes les facultés de l'enfant convergent vers la sensation aiguë, l'analyse méticuleuse des paysages et des figures. Son sens esthétique grandit au détriment de tous les autres. Il ne peut aimer telle petite cousine parce qu'elle porte des *boucles à l'anglaise* et que cette forme est inesthétique. Si, par hasard, on le conduit en visite, il ne prend garde qu'aux tableaux qui ornent le salon et pas du tout aux personnes. Bientôt, à Oxford, il ne pourra supporter les figures des tuteurs ou des camarades qui ne seront pas assez caractérisées, « assez bien peintes, » et n'écoutera que les professeurs pourvus de quelque ressemblance avec l'*Erasme* de Holbein ou le *Melanchthon* de Dürer. Très doué pour la géométrie, il demeure court dès qu'il sort de cette science de dimensions figuratives et tangibles pour entrer dans l'algèbre qui n'exprime que des relations de chiffres. Rien ne l'intéresse dans les choses que leurs rapports de beauté, que la joie ou la souffrance qu'elles causent aux yeux. Le monde entier lui semble organisé en vue de ces rapports. Déjà il conçoit cet aphorisme qu'il exprimera plus tard dans *Proserpina:* « Les semences et les fruits sont créés pour qu'il y ait des fleurs, non les fleurs pour qu'il y ait des fruits et des semences. » Que dès lors une impression esthétique violente l'accueille au seuil de sa vie d'homme, et l'on comprend qu'elle fixera sa vie. Que la

nature lui apparaisse, non plus dans ses parures grises du Nord, mais dans sa splendeur bleue du Midi, non plus fardée comme autour des grandes villes, mais dans sa grande, libre, sauvage et primitive nudité, et aussitôt, intelligence, volonté, cœur, il sera tout à elle et à ceux, comme Turner, qui la lui auront révélée.

Tel était l'état d'esprit du jeune John Ruskin, à quatorze ans, lorsque nous l'avons vu arrivant à Schaffhouse, avec son père, sa mère et sa cousine Mary, au milieu d'une nuit d'été. Telles étaient son ardeur sans objet défini, son espérance sans décision, cette flamme qui brûle sans éclairer, que nous avons tous connue quand nous nous sommes demandé ce que nous ferions de nos vingt ans. — Il avait ardemment désiré ce voyage. A Strasbourg, on s'était demandé si l'on irait à Bâle ou à Schaffhouse. Schaffhouse! s'était-il écrié. « Ma supplication passionnée à la fin l'emporta, et le lendemain, de grand matin, nous vit trottant sur le pont de bateaux vers Kehl et dans la lumière du Levant, je me vois encore guettant la ligne de la Forêt-Noire qui s'élargissait et s'élevait comme nous traversions la plaine du Rhin. « Les portes des montagnes, ouvrant pour moi une nouvelle vie, qui ne devra jamais cesser qu'aux portes de ces montagnes d'où l'on ne revient pas. » Écoutons-le maintenant raconter sa première rencontre avec l'éternelle Beauté. Il semble, après cinquante-deux ans, que sa voix encore tremble :

Nous étions arrivés en ville dans la nuit, et aucun de nous ne semble avoir songé qu'on pût apercevoir les Alpes sans une excursion qui eût été un manquement aux règles religieuses du dimanche. Nous dînâmes à quatre heures comme d'habitude, et la soirée étant entièrement belle, nous sortîmes, mon père, ma mère, Mary et moi. Nous devions avoir passé quelque temps à voir la ville, car le soleil allait se coucher quand nous atteignîmes une sorte de jardin-promenade, à l'ouest de la ville, je crois, et bien au-dessus du Rhin, de façon à commander toute la campagne, au sud et à l'ouest. Nous regardions ce paysage, d'ondulations basses, bleuissant dans le lointain, comme nous aurions regardé un de nos horizons de Malvern dans le Worcestershire ou de Dorking dans le Kent, lorsque — soudainement — voyez !... là-bas !

Pas un moment il ne vint à la pensée d'aucun de nous que ce fussent des nuages. Ces contours étaient clairs comme du cristal, affilés sur le pur horizon du ciel et déjà colorés de rose par le soleil couchant. Cela dépassait infiniment tout ce que nous avions pensé ou rêvé. Les murs de l'Eden perdu, apparus, ne nous auraient pas semblé plus beaux, ni plus imposantes, autour du ciel, les murailles de la mort sacrée... Alors, dans la parfaite santé de la vie et le feu du cœur, ne désirant rien être autre que l'enfant que j'étais, ni rien avoir de plus que ce que j'avais, connaissant la douleur suffisamment pour considérer la vie comme sérieuse, mais pas assez pour relâcher les liens qui m'attachaient à elle, ayant assez de science mélangée à mes impressions pour que la vue des Alpes ne me fût pas seulement la révélation de la beauté de la terre, mais aussi l'accès à la première page de son volume, je redescendis ce soir-là de la terrasse de Schaffhouse avec ma destinée fixée

en tout ce qu'elle devait avoir de sacré et d'utile. A cette terrasse et aux rives du lac de Genève, mon cœur et ma foi se reportent en ce jour, à chaque noble sentiment qui vit encore en eux et à chaque pensée qui y règne, de réconfort et de paix.

Dès lors cette contemplation de la nature remplira sa vie, non plus comme une distraction, une flânerie émerveillée et indécise, mais comme une vocation et une marche à l'idéal. Tous ses premiers essais — écrits de quinze à vingt ans dans le journal scientifique du temps, le *Magazine of Natural History*, — sur les causes de la couleur de l'eau du Rhin, sur les stratifications du Mont-Blanc, la convergence des perpendiculaires, la météorologie, sont signés *Kata Phusin* (selon la nature). Son premier livre, les *Modern Painters*, d'abord intitulé : *Turner et les Anciens*, n'a pas d'autre but que de défendre l'homme qui lui a révélé la nature, et de montrer comment il est le paysagiste le plus « naturel » qui ait jamais vécu. Sa campagne en faveur des *Préraphaélites*, racontée ici même (1), fut entreprise parce que ces peintres se réclamaient « de la nature ». Tous ses ouvrages, depuis les *Pierres de Venise*, en 1851, jusqu'aux *Lois de Fiesole*, en 1878 et depuis la *Mesnie* (ou le Cortège) *de l'Amour*, qui est de l'ornithologie, jusqu'à *Deucalion* qui est de la minéralogie, et de la *Reine de l'Air* qui est de la botanique, à *Fors Clavigera* qui est de l'économie sociale, tous les enfans de son esprit, tous les battemens de son cœur, sont voués à la Nature. L'histoire de sa vie n'est que l'histoire de ses rencontres avec Elle, de ses voyages qu'il renouvelle chaque année, avec ses parens pendant les deux tiers de son existence, seul plus tard, quand ils sont morts. Il ne va pas à elle comme au refuge des lassitudes et des désillusions, comme à la distraction des heures oisives : il y va dans toute la force de l'âge, comme au Dieu qui réjouit la jeunesse. Elle n'est pas seulement la consolatrice de l'amour. Elle est son amour même : « Ce sentiment ne peut être décrit par aucun de ceux qui l'ont ressenti. Le mot de Wordsworth, « cela me hantait comme une passion » n'est pas une bonne définition, car *c'est une passion*. Le point est de définir comment cela diffère des autres passions. Quelle sorte de sentiment humain, superlativement *humain*, est le sentiment qui aime une pierre pour la pierre elle-même et un nuage pour le nuage? Un singe aimera un singe pour lui-même et une noix pour son fruit, mais non une pierre pour une pierre. Pour moi les pierres m'ont toujours été du pain... » Pour voir de plus près ces pierres, il passe des mois entiers en Suisse ou en Italie. Il cherche à fixer sa demeure à Chamonix, au-dessus du chalet de

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre 1894.

Blaitière, mais le flot montant du tourisme l'en chasse. Alors il propose à la commune de Bonneville de lui acheter tout le sommet du Brezon, mais les paysans de l'endroit, stupéfaits qu'on veuille acquérir ces rochers nus et ce gazon, bon tout au plus à nourrir quelques chèvres, soupçonnent le *milord* d'y avoir deviné un trésor et le découragent par leurs exigences excessives. Il s'en console en changeant de climat, mais non d'amour. « Une étude faite dans les jardins de roses de San Miniato, et dans l'avenue de cyprès de la Porta Romana, à Florence, est pour moi, dit-il, parmi les souvenirs des meilleurs jours de ma première existence. »

Longtemps cette passion l'a préservé des autres, et lorsque les autres sont venues, elle l'en a guéri. Jusqu'à dix-sept ans, la continuelle tension de son esprit et de son cœur vers le beau l'avait distrait des séductions de ce que la langue commune appelle la Beauté. Mais comme rien aussi n'est plus propre à développer jusqu'à un état maladif ce romanesque *lakiste* où les Anglais excellent dès qu'ils n'en sont pas dépourvus, le jour où le jeune ermite de Herne Hill leva la tête de dessus ses livres, et vit devant lui le visage d'une jeune fille, d'une Française, souriant dans l'aube de ses seize ans, il en devint éperdument amoureux. C'était une des filles de M. Domecq, l'associé de son père. Elle s'appelait Adèle, et ce nom devint familier aux lecteurs du *Friendship's Offering*, car le jeune homme y publiait des vers qu'il adressait à tout le monde, n'osant les adresser directement à la seule lectrice dont il se souciât. Quant à elle, avertie de la passion de ce jeune savant gauche, de ce troubadour transi, elle ne fit qu'en rire aux éclats. « A chaque occasion bénie de tête-à-tête, avec ma bien-aimée Adèle qui était Espagnole de naissance, Parisienne d'éducation et catholique de cœur, je cherchais à l'entretenir de mes vues personnelles sur l'invincible Armada, la bataille de Waterloo et la doctrine de la transsubstantiation », dit Ruskin dans ses *Præterita*. Quant à Mme Ruskin, la mère, profondément indignée qu'un bon tory, savant, évangélique et révérant George III, pût aimer une Française et surtout une catholique, blessée dans tous ses sentimens et ses traditions les plus essentielles par cet amour monstrueux, elle s'opposa obstinément à toute idée de mariage. Cette passion sans espoir dura pourtant quatre années, pendant lesquelles sévit sur ce frêle organisme d'enthousiaste et de penseur une terrible crise qui faillit le briser tout entier. La mort plusieurs fois venue à son chevet s'éloigna enfin. Adèle était mariée. On emmena le jeune homme à travers l'Europe, pour qu'il laissât sur les grandes routes un peu de ces douloureux souvenirs et de l'image fidèle qu'il gardait au cœur. Il les porta tour à tour sur les bords de la Loire, dans les montagnes de l'Auvergne,

dans les galeries de Florence et de Rome, mais sans les perdre. Enfin il revit les Alpes et il sembla qu'il renaissait : « ce n'était pas seulement l'air des Alpes, dit M. Collingwood, mais l'esprit de l'adoration des montagnes qui le sauvait. » Il a conté lui-même, dans ses *Præterita*, comment une année plus tard, la contemplation de la nature le guérit. Il se trouvait un jour à Fontainebleau encore malade et fiévreux. Il se traîna dans la forêt, s'étendit au bord d'une route sous de jeunes arbres et tâcha de dormir. « Les branches d'arbres profilées sur le ciel bleu ne bougeaient pas plus que les branches d'un arbre de Jessé sur un vitrail. » Il comprit toutefois qu'il ne mourrait pas encore ce jour-là et commença à dessiner avec soin un petit tremble qui était de l'autre côté de la route. Il trouvait, d'ailleurs, que rien à Fontainebleau ne valait la peine d'être vu. Les *hideous rocks* d'Evelyn ne lui paraissaient jamais assez hideux pour l'émouvoir et tout au plus bons à emporter dans sa poche, s'ils avaient valu le transport.

Et aujourd'hui, j'avais oublié les rochers, le palais et la fontaine, tout ensemble, et je me trouvais gisant sur le bord d'une route, dans le sable et sans autre point de vue que ce petit tremble contre le ciel bleu... Languissamment, mais sans paresse, je commençai à le dessiner et, comme je dessinais, ma langueur passait. De belles lignes étaient tracées sans fatigue. Elles devenaient de plus en plus belles à mesure que chacune sortait du reste et prenait sa place dans l'air. Avec une admiration croissante, à chaque instant, je vis qu'elles *se composaient* d'elles-mêmes d'après des lois plus belles qu'aucune de celles que connaissent les hommes. A la fin, l'arbre était là, et tout ce que j'avais pensé auparavant sur les arbres n'était plus...

Comme toutes les passions, si cet amour de la nature remplit sa vie de grandes joies, elle y ajouta aussi des tristesses inconnues à d'autres âmes. S'il n'a plus dans son horizon les corolles accoutumées de sa jeunesse, il se désole. « A peine toutes les jacinthes et les bruyères de Brantwood, écrit-il dans ses Mémoires, compensent-elles la perte de ces fleurs pour moi, et lorsque les vents d'été ont dispersé toutes les feuilles de nos roses sauvages, je pense tristement à la pourpre sombre des convolvulus qui grimpaient et florissaient encore en plein automne autour des pommiers. » Bien plus, si en retournant devant un paysage préféré, il le trouve bouleversé, défiguré par les « progrès » de la locomotion, par un port ou une voie ferrée, ou par les « embellissemens » du tourisme, une guinguette, un hôtel, il est blessé comme par un outrage à son éternellement aimée. « Oui, vous avez méprisé la nature, s'écrie-t-il en s'adressant à ses contemporains, vous avez méprisé toutes les sensations saintes et profondes de ses spectacles! Les révolutionnaires français transformaient en étables

les cathédrales de France. Vous, vous avez transformé en champs de courses toutes les cathédrales de la terre : les montagnes, d'où l'on peut le mieux adorer la divinité ! Votre unique conception du plaisir est de rouler en chemin de fer autour des nefs de ces cathédrales et de manger sur leurs autels ! Vous avez fait un pont de chemin de fer sur la chute de Schaffhouse ! Vous avez fait un tunnel dans les rochers de Lucerne, près de la chapelle de Tell ! Vous avez détruit le rivage de Clarens sur le lac de Genève. Il n'y a pas une paisible vallée en Angleterre, que vous n'ayez remplie de feu mugissant ! »

Quand c'est la nature elle-même qui a voulu changer, il s'en plaint plus doucement, mais comme d'une infidélité. « Oui, écrit-il d'Angleterre à un ami qui est dans les Alpes, Chamonix est une demeure désolée pour moi. Je n'y retournerai plus, je crois. Je pourrais éviter la foule en hiver et dans le premier printemps, mais que les glaciers m'aient trahi et que leurs vieux chemins ne les connaissent plus, c'en est trop ! Faites, s'il vous plaît, mes amitiés à la grosse vieille pierre qui est sous Breven, à un quart de mille au-dessus du village, à moins qu'ils ne l'aient détruite pour leurs hôtels... » Il retourne pourtant dans les Alpes en 1882 et il écrit : « J'ai revu aujourd'hui le Mont-Blanc, que je n'avais point vu depuis 1877, et j'ai été très reconnaissant. C'est un spectacle qui me rend toujours toute la force dont je suis capable pour faire de mon pauvre petit mieux, et devant lequel mes amitiés et mes souvenirs me deviennent plus précieux... »

Joie ou tristesse, cette contemplation, qui par momens ressemble à une rêverie mystique, enfantine et extasiée, est le premier grand trait de la physionomie de Ruskin. Lorsqu'il y est plongé, rien ne l'éveille. Les événemens passent autour de lui sans qu'il leur accorde un regard. Parfois il demeure des semaines sans connaître ceux qui bouleversent son pays. Les événemens mêmes de sa vie privée ne semblent pas le distraire. Il apprend, dans les Alpes, la mort de sa cousine Mary, la compagne de ses premiers voyages, et aussitôt il cherche à reproduire l'effet du soleil levant sur le Montanvert et la qualité aérienne des aiguilles. Poussé par ses parens et ses amis, il se marie, en 1848, avec une jeune fille de Perth, d'une remarquable beauté, mais il continue son rêve mystique, et quand, après six ans, sa femme le quitte et quand l'union légalement formée est dissoute légalement, le grand enthousiaste ne paraît pas avoir détourné un seul instant ses yeux des horizons radieux de la terre, ni à la nature éternelle et insensible avoir fait infidélité.

II

Ce contemplatif est un homme d'action. S'il tient une fleur, il a une épée, comme ces pieux chevaliers du moyen âge qu'on voit tout armés, dans les tableaux des Primitifs, adorant la Vierge, extasiés entre deux batailles. Et ce trait le distingue nettement des critiques d'art ou des poètes lakistes, satisfaits d'ordinaire quand ils ont commenté des *Salons*, ou célébré la nature, sans aucun souci d'améliorer les uns ou de défendre l'autre. Ruskin eut ce souci. Toutes les fois qu'il a lancé une idée, une brochure, un livre, comme le soldat qui jette de loin un coup de fusil, il est allé en pleine mêlée pour voir ce qu'y devenait son idée, pour la soutenir de sa personne et, si l'on peut ainsi dire, se colleter avec les réalités.

Ainsi, il a écrit qu'il fallait répandre le goût des arts dans les masses, non pour que chaque ouvrier fasse grossièrement le métier d'un artiste, mais pour qu'il fasse artistement son métier d'ouvrier. On ne l'a pas écouté. Il se décide donc à donner lui-même des leçons de dessin, le soir, dans une école d'adultes, et pendant quatre ans, de 1854 à 1858, à côté de Rossetti qui enseigne la figure, il s'astreint à guider des mains inhabiles dans l'esquisse du paysage et de l'ornement décoratif et à réchauffer des zèles attiédis. En 1876, de ses deniers et des deniers de ses amis, il établit près de Sheffield, — la cité ouvrière par excellence, la ville du fer — un musée rempli d'œuvres délicates et curieusement choisies, entre autres un tableau de Verocchio, qui fut aussi un travailleur du fer. C'était aux environs de la ville industrielle, dans un cottage situé parmi les champs verts, sur une colline. Des fenêtres, on découvrait la vallée du Don avec les bois des Wharncliffe Crags, et le regard passait ainsi des missels enluminés du XIIIe et du XIVe siècle, aux lointains brillans sous l'or du soleil, des vitrines pleines d'onyx, de cristaux divers, d'améthystes, révélant les couleurs qui embellissent la terre, aux planches coloriées montrant les oiseaux de tous les pays qui animent l'air. Sur les murs, des tableaux évoquant les plus belles architectures du monde entier, entre autres le Saint-Marc de Venise, transportaient les visiteurs dans un pays idéal et leur faisaient un instant oublier les façades mornes et les cheminées fumantes de Sheffield. Plus tard, le musée fut transporté dans la ville même, et l'on voit aujourd'hui, au Meersbrook Park, dans une maison offerte par la municipalité, le *Ruskin museum* pour les ouvriers.

De même, quand, en 1869, Ruskin est choisi pour occuper la chaire d'art créée par M. Slade, à Oxford, il sent qu'on ne

peut utilement parler peinture sans montrer des choses peintes, ni architecture sans produire des exemples de lignes architecturales pour étayer la thèse ou soutenir la discussion. Il ajoute donc à la fondation Slade une école de dessin, et une collection soit d'œuvres originales depuis Tintoret jusqu'à Burne Jones, qu'on peut copier, soit de spécimens d'après les grands maîtres, dont cent soixante-dix sont de sa main, qu'on peut consulter. Dès 1872, il organise ce musée dans les salles d'Oxford, donnant sur Beaumont Street, et alloue à l'Université 125 000 francs pour l'entretien de cette école et le traitement du professeur qui doit y enseigner. Il s'y dévoue pendant treize ans, entretenant le culte du Beau dans le sanctuaire intellectuel de la Grande-Bretagne, jusqu'au jour où les savans y ayant introduit, malgré lui, la vivisection, il donne sa démission avec éclat, car il ne peut tolérer cette pratique laide, cruelle et inutile pour l'art puisque les sculpteurs grecs n'ont même pas connu l'anatomie. Mais le musée demeure. Quelques étudians et beaucoup de jeunes femmes profitent chaque jour de l'enseignement ruskinien. Les matériaux, admirablement classés pour l'éducation de l'œil et de la pensée, les dessins ingénieusement renfermés dans des boîtes d'acajou à étiquettes d'ivoire, sont à la disposition de tous les élèves. Oxford maintenant est un centre artistique grâce au « gradué » qui signa les *Modern Painters*.

Mais à quoi sert de créer dans les académies quelques échantillons de la Beauté plastique, si le monde entier devient laid, si les hommes de la campagne, abandonnant ces travaux qui développent les muscles et fortifient la carnation, viennent s'entasser dans les villes, et s'y exténuer à diriger des machines, machines eux-mêmes, à gestes mécaniques, agissant sous le doigt de leur patron? Et à quoi bon réunir dans les musées quelques pâles copies des beaux paysages, quand les plus beaux de tous, les originaux créés par la nature disparaissent, sous les constructions industrielles, les usines, qui tarissent l'herbe sur la terre et répandent leurs noires fumées dans le ciel? L'amateur se contente de révérer le Beau dans des musées, petites églises où ne viennent, quoi qu'on fasse, que des convertis; il faut combattre le laid jusque dans la vie et l'ayant proscrit de ses propres rêves, l'expulser de la réalité!

Nous allons essayer, s'écrie Ruskin, de rendre quelque petit coin de notre territoire anglais beau, paisible et fécond. Nous n'y aurons pas d'engin à vapeur, ni de chemins de fer; nous n'y aurons pas de créatures sans volonté ou sans pensée; il n'y aura là de malheureux que les malades, et d'oisifs que les morts. Nous n'y proclamerons pas la liberté, mais une obéissance instante à la loi reconnue et aux personnes désignées, ni l'égalité, mais la

mise en lumière de toute supériorité que nous pourrons trouver et la réprobation de chaque infériorité. Lorsque nous aurons besoin d'aller quelque part, nous irons tranquillement et sûrement, non à raison de 40 milles à l'heure au risque de nos vies; lorsque nous aurons besoin de transporter quelque chose, nous le porterons sur le dos de nos bêtes ou sur le nôtre, ou dans des charrettes ou des bateaux. Nous aurons abondance de fleurs et de légumes dans nos jardins, quantité de blé et d'herbe dans nos champs, et peu de briques. Nous aurons un peu de musique et de poésie; les enfans apprendront à danser et à chanter dans ce coin de territoire, pout-être quelques vieilles gens pourront le faire aussi, en temps voulu... Peu à peu quelque art ou quelque imagination supérieure pourront se manifester parmi nous et de faibles rayons de science luire pour nous. De la botanique, quoique nous soyons trop timides pour discuter la naissance des fleurs — et de l'histoire, quoique trop simples pour révoquer en doute la nativité de l'homme; qui sait! Peut-être même une sagesse, sans calcul et sans convoitise, comme celle de Mages naïfs, présentant à cette nativité les dons de l'or et de l'encens.

C'est en mai 1871, durant les jours de la Commune, que Ruskin fit ce rêve. Quelque temps après il fondait la *Saint George's Guild* pour le réaliser. Sur le terrain purement agricole, éternel écueil de toute doctrine socialiste, on échoua. A la vérité, on trouva bien pour 50 000 francs une ferme de cinq à six hectares près de Mickley; et d'autre part, divers amis de la *Guild*, possesseurs de landes ou de rochers incultes et incultivables, saisirent avec empressement cette occasion de s'en débarrasser en faisant le bonheur de l'humanité. C'est ainsi qu'on eut bientôt des terres à Barmouth, à Bewdley, dans le Worcestershire et en d'autres endroits. Seulement, comme on s'aperçut qu'aucun membre de la *Guild* n'était agriculteur et que vainement connaîtrait-on tous les secrets de *Proserpine*, on ne saurait fonder une colonie agricole si l'on n'a pas mis la main à la charrue, Ruskin se tourna vers les communistes et leur demanda leur concours. Il leur offrait ces terrains pour y expérimenter leurs idées sociales, pourvu qu'ils appliquassent ses idées esthétiques. Encore ne les obligeait-il pas, pour commencer, à frapper une monnaie particulière dans le goût du florin de Florence ni à s'habiller comme les trois Suisses du Rütli. Les communistes acceptèrent un rendez-vous. Ruskin y vint en chaise de poste, avec des postillons fastueux, *gorgeous*, afin de ne pas donner un sou aux chemins de fer inesthétiques. C'est à Sheffield qu'il rencontra ses nouveaux alliés. Ils étaient vingt, et pour le moins de vingt sectes différentes. Entre l'homme de l'esthétique et les hommes de la sociologie, entre le tory partisan de toutes les aristocraties et les égalitaires du cinquième état, entre cet esprit libre comme l'air et ces cerveaux systématiques comme un engrenage, l'entrevue fut très extraordinaire. Non seulement on ne s'entendit pas, mais il est douteux qu'on se

comprit. Toutefois Ruskin leur confia les terrains de la Saint-George's Guild et remontant dans sa chaise de poste, avec son *gorgeous postilion*, et tout le pittoresque suranné d'un grand seigneur du XVIIIe siècle, il disparut joyeusement, dans un nuage de poussière, aux yeux de tous ces sécularistes, unitariens, et quakers, stupéfaits et morfondus. — C'est alors qu'ils s'aperçurent, eux aussi, qu'ils n'étaient pas agriculteurs, et comme tout autre propriétaire, ils prirent un fermier. La ferme ne prospérant pas, ils créèrent, à la place du paradis rêvé, une guinguette. C'est ainsi que ne furent appliquées, sur le terrain agricole, ni les théories du communisme ni celles de Ruskin.

Mais en même temps, sur le terrain industriel, le maître prenait sa revanche. Il avait été prévenu que, dans les pittoresques campagnes du Westmoreland, les petites industries rurales disparaissaient de jour en jour. On ne sculptait plus le bois, on ne filait plus, on ne tissait plus la bonne toile d'autrefois. La machine qui tourne bêtement sur elle-même et ne se meut que grâce à la vapeur pestilentielle remplaçait les jolis gestes de la main, animée par le souffle vivant de l'homme. Il courut à ce nouveau champ de bataille pour livrer à la machine un combat suprême. Un de ses admirateurs passionnés qui habitait le pays, M. Fleming, fit serment de rétablir le filage à la main. On chercha longtemps les outils, le rouet n'étant plus guère connu qu'à Covent Garden au moment où Marguerite chante : « Quel est donc ce jeune homme ?... » On battit toute la vallée de Langdale, on fit des annonces dans les journaux. Enfin, chez une vieille femme qui avait filé, un demi-siècle auparavant, on découvrit un rouet caché comme ce fuseau que trouva la belle princesse des contes de fées, et qui, la piquant, l'endormit pour cent ans. Aussitôt, en effet, la vallée offre l'image de ce qu'elle était il y a cent ans. Ce premier rouet est porté en triomphe à travers les rues, comme le tableau de Cimabué, dans Florence. Bientôt on découvre un métier en vingt morceaux. Mais comment les recoller ? Heureusement une photographie du métier qui est sculpté sur le campanile de Giotto, « la tour du berger », enseigne les traditions du moyen âge, de même que demain quelques vers d'Homère dans l'*Odyssée* apprendront aux ruskiniens à blanchir la toile qu'ils auront préparée. Peut-être cette toile est-elle un peu rugueuse. Mais on s'en console en ouvrant le volume des *Sept Lampes de l'architecture* et en y lisant ces mots :

Il est possible pour des hommes de se transformer en machines et de ravaler leur travail au niveau de celui d'une machine, mais tant qu'ils travaillent comme des *hommes* mettant leur cœur à ce qu'ils font et le faisant de leur mieux, peu importe qu'ils soient de mauvais ouvriers : il y aura

cela dans la facture qui est au-dessus de tout prix : on verra clairement qu'il y a des endroits où l'on s'est complu davantage que dans d'autres, qu'on s'y est arrêté et qu'on en a pris soin, que là se trouvent des morceaux sans soin et hâtés..., mais l'effet du tout comparé au même objet fait par une machine ou une main mécanique sera celui de la poésie bien lue et profondément sentie aux mêmes vers récités par un perroquet.

Bientôt en effet cette toile, fabriquée d'abord à Langdale, ensuite à Keswick, fait vivre les vieilles femmes et les robustes ouvriers du village. La mode s'en mêle et l'on entend dire que, dans les corbeilles de mariage, on aperçoit quelquefois du *Ruskin linen*.

Une autre voix s'élève de l'île de Man. Elle dit que le filage de la laine va toujours diminuant. Les femmes quittent donc leurs rouets et leurs cottages pour aller travailler dans les mines. Les jeunes filles n'apprennent plus à filer. Pourtant les moutons noirs de l'île donnent toujours leur laine et l'on demande de tous côtés le tissu résistant du *homespun*. Ruskin se met en campagne, trouve des capitaux, bâtit un moulin, à Laxey, et avec son lieutenant, M. Rydings, y organise des machines nécessaires pour carder la laine et blanchir le drap. Machines, disons-nous, mais machines animées par une force directe de la nature, non par une force artificielle, machines où le moteur est esthétique et immortalisé par Claude Lorrain dans son *Molino*. « Car la machine n'est proscrite de la *Guild* que là où elle remplace soit un exercice corporel qui est sain, soit l'art et la précision de la main qui sont nécessaires dans une œuvre décorative. Le seul moteur permis est une force naturelle, le vent ou l'eau (l'électricité peut-être dans l'avenir pourra être tolérée), mais la vapeur est absolument proscrite, comme étant un immense et furieux gaspillage de combustible pour faire ce que chaque fleuve ou chaque brise fait sans dépense. » Et puisqu'on n'a plus de monnaies esthétiques, comme le beau florin de Florence, on n'usera point de monnaie. Les fermiers apportent leur laine qui est emmagasinée dans le moulin et ils s'en retournent payés soit en drap, soit en fil pour les tricots qu'on fera à la maison, soit en laine préparée pour le filage au rouet. Ces conceptions hardiment réactionnaires n'ont point fait sombrer l'industrie du *Laxey homespun*. Elles ne sont d'ailleurs rétrogrades qu'au premier aspect. Elles ouvrent sur l'avenir de curieuses échappées et quand Ruskin nous dit que toute industrie doit emprunter sa force motrice aux vents, aux fleuves, on ne peut s'empêcher de se demander si cet esthéticien n'a pas trouvé dans ses rêves la formule de tout le machinisme à venir, applicable le jour où l'électricité, en transportant les forces, aura mis la puissance immense et inutilisée des fleuves et des vents, non plus seulement

au service des riverains ou des montagnards, mais à la portée de tous.

S'il a aussi vigoureusement lutté, au dehors, parmi les foules indifférentes, pour la subordination de la vie publique aux lois esthétiques, à plus forte raison leur a-t-il subordonné la sienne. Il n'est pas de ces prêtres qui, selon son expression, « dînent avec les riches et prêchent aux pauvres. » Chez lui, à Brantwood, au bord du lac de Coniston, il a imaginé des défrichemens fort coûteux afin de détourner les paysans du travail des villes qui les enlaidit et pourtant les attire. Il a donné lui-même l'exemple du labeur musculaire en bâtissant un petit port sur le lac avec quelques-uns de ses disciples, entre deux traductions de Xénophon, et en réparant, avec ses étudians d'Oxford, une route près d'Hinksey. Les railleries n'arrêtèrent point ces étranges cantonniers qui brisèrent plus de pioches et dépensèrent beaucoup plus de temps que ne l'eussent fait des manœuvres ordinaires. Le Maître a pris aussi des leçons de balayage, de menuiserie, et de peinture en bâtiment. Par quelques-uns de ces traits, il ressemble à Tolstoï, dont il a dit : « Ce sera mon successeur » et qui a dit de lui : « C'est un des plus grands hommes du siècle. » Poursuivant jusqu'au bout sa lutte contre le machinisme, il a proscrit le gaz de sa maison et s'est opposé de toutes ses forces à l'établissement d'une voie ferrée à Ambleside dans la pittoresque contrée des lacs, qu'il habite. La haine de la vapeur lui a inspiré des argumens inattendus. Voulez-vous savoir à quoi servent les chemins de fer? a-t-il crié à ses concitoyens. Le voici :

La ville d'Ulverstone est à douze milles de chez moi, dont quatre milles de route de montagne auprès du lac de Coniston, trois à travers une vallée pastorale, cinq le long de la mer. On trouverait malaisément une promenade plus jolie et plus saine. Dans les anciens temps, si un paysan de Coniston avait affaire à Ulverstone, il cheminait jusqu'à Ulverstone, ne dépensait rien que le cuir de son soulier sur la route, buvait aux ruisseaux, et s'il avait dépensé un couple de *batz* (deux sous) quand il atteignait Ulverstone, c'était le bout du monde. Mais maintenant il ne penserait jamais à faire cela. Il marche d'abord trois milles dans une direction opposée pour trouver la station du chemin de fer, ensuite il fait en chemin de fer vingt-quatre milles pour aller jusqu'à Ulverstone, en payant deux shillings sa place. Durant ce transit de vingt-quatre milles, il gît oisif, couvert de poussière et stupide, et il a ou plus chaud ou plus froid qu'il ne voudrait. Dans les deux cas, il boit de la bière à deux ou trois stations, passe son temps, dans l'intervalle, avec quelqu'un qu'il aura trouvé, en parlant sans avoir quoi que ce soit à dire, et de telles conversations deviennent toujours vicieuses. Il arrive à Ulverstone éreinté, à moitié saoul et d'ailleurs démoralisé et de trois shillings au moins plus pauvre que le matin...

Non seulement le Maître ne permet pas aux wagons de transporter sa personne, mais il ne leur fait même pas transporter ses

livres, autant du moins que cela lui est possible. Les volumes, que son éditeur envoie de sa librairie d'Orpington à sa maison de Londres, voyagent en charrettes.

Cette librairie elle-même est une application pratique des préceptes ruskiniens. Elle n'ouvre pas sur une rue sans horizon, sans ciel, et ne contient pas de machines, ni d'employés agissant machinalement, loin de tout spectacle esthétique et privés de toute initiative individuelle. Si vous prenez la route d'Orpington et que vous fassiez douze milles dans cette direction, vous atteignez enfin une campagne paisible, pittoresque, égayée par les collines du Kent, et vous trouvez entre autres maisons, parmi des champs de choux et de roses, — les roses qu'on voit sur la couverture des brochures de Ruskin, — un petit cottage appartenant à M. Allen. Dans ce petit cottage il y a pour 700 000 francs de volumes diversement reliés et une famille tout entière occupée à les cataloguer et à les expédier à ceux qui sont curieux de les lire. Ce sont là des amis, des admirateurs, des disciples du grand écrivain. Pas d'éditeur, pas de courtiers de librairie, pas d'intermédiaires. Les mêmes mains qui emballent les livres, écrivent des traités sur la doctrine du maître ou gravent ses dessins. Lorsqu'il y a vingt ans l'auteur de *Sesame et les Lis* décida d'être son propre éditeur et inaugura cette étrange industrie de village, en plein champ, tous les libraires crurent à un désastre proche et inévitable. Ruskin les railla ainsi : « Sans doute (à votre avis), je pourrais tirer de mes livres quelque argent si je me résignais à corrompre les critiques des revues, à payer la moitié de ce que je gagne aux libraires, à coller des affiches sur les réverbères et à ne rien dire qui déplaise à l'évêque de Peterborough. » Et aujourd'hui le succès commercial parle assez en faveur de sa conception nouvelle. On calcule qu'en neuf ans seulement, un seul volume, les *Sept Lampes de l'architecture*, a rapporté 75 000 francs à son auteur. Le profit net d'une seule édition des *Modern Painters* s'est élevé à 150 000 francs. Des volumes qui datent de trente ans comme le *Sesame et les Lis*, se vendent encore à raison de trois mille exemplaires par an, chaque exemplaire étant de six francs. Les roses de Sunnyside ont porté bonheur aux *lis* du jardin de Maud, et la librairie esthétique « établie dans les solitudes du Kent », comme une protestation contre la laideur des boutiques modernes, apparaît aussi comme la plus prodigieuse habileté de ce rêveur.

Ainsi les actes, chez Ruskin, ont toujours suivi de près les idées. Sa devise est *To-day*. S'il écrit, c'est comme on se bat, pour obtenir des résultats évidens, immédiats, décisifs. Et il en a obtenu, sinon autant qu'il en a cherché, du moins plus qu'au-

cun critique d'art n'en pourrait montrer. La première chose qui frappe l'étranger se promenant dans les salles de la National Gallery, c'est l'éclat cristallin de toutes les toiles : il s'aperçoit alors qu'elles sont toutes sous verre, comme nos aquarelles. L'atmosphère enfumée de Londres oblige à prendre cette précaution, mais on ne la prenait pas autrefois, et c'est Ruskin qui, en 1845, dans une lettre adressée au *Times*, suggéra cette idée qui finit par être adoptée. Une chose qu'on remarque aussi bien vite, c'est la prodigieuse richesse de la Gallery en tableaux des Primitifs. Cinq salles consacrées aux écoles de Sienne et de Florence, contiennent des Botticelli, des Lippi, des Benozzo Gozzoli, des Perugin, des Ghirlandajo, des Pinturicchio, d'une exquise pureté. Notre Louvre ne nous offre point les mêmes ressources. Or en 1845, la National Gallery ne possédait presque rien de ces maîtres et le cri de reproche que jeta Ruskin à son retour d'Italie, nous voyons comme il fut entendu. Si nous pénétrons dans la salle des Turner, nous apercevons encore mieux le plein succès de sa campagne en faveur du grand paysagiste, et si nous descendons dans les sous-sols, en y trouvant exposés les dessins ou aquarelles, et jusqu'aux plus minces croquis de l'auteur de *Didon à Carthage*, nous verrons que les *Modern Painters* ne furent pas publiés en vain. Non plus, d'ailleurs, les *Pierres de Venise*, ni les *Sept Lampes de l'architecture*, car l'architecture anglaise tout entière a été transformée depuis que ces livres ont paru et en partie par leurs conseils. De pseudo-grecque qu'elle était, elle est devenue d'un gothique sobre, d'une teinte riante, d'une variété pittoresque. En particulier, les architectes du Museum d'Oxford, sir Thomas Dean et M. Woodward, se sont conformés aux préceptes de Ruskin. Ils ont permis à leurs ouvriers d'imaginer eux-mêmes les détails de l'ornementation, de décorer à leur guise les chapiteaux et les tympans, et l'on y voit maintenant à la place de l'acanthe classique et découpée pour ainsi dire à l'emporte-pièce, des fougères anglaises, qui révèlent toute l'inexpérience, mais toute la liberté naïve du tailleur de pierres. C'est à Oxford aussi qu'un groupe de jeunes artistes enthousiastes tentèrent, sous la direction de Ruskin, la décoration à fresque de la bibliothèque de l'*Union Debating club*. Le temps a effacé depuis ces essais faits dans de mauvaises conditions matérielles, mais ce n'est pas vainement que le maître des *Lois de Fiesole* anima de son feu sacré des hommes comme Dante Rossetti, Morris, Munro, Millais, Hunt, Woolner, Prinsep et Burne Jones. Ceux d'entre eux qui n'étaient pas connus alors ont fait depuis assez bonne figure et les teintes d'enthousiasme jetées ce jour-là sur leurs âmes par Ruskin ont duré plus que les couleurs étendues sur les murs de l'*Union Debating club*.

Ses disciples lui font honneur. L'un d'eux, M. Giacomo Boni, s'est occupé de la conservation des monumens d'Italie et les régit selon les méthodes du maître. De ses cours de dessin au collège des adultes sont sortis des artistes : graveurs, dessinateurs ornemanistes, sculpteurs sur bois ; MM. George Allen, W.-H. Hooper, Arthur Burgess, Bunney, E. Cooke, W. Ward, qui l'aident aujourd'hui de leurs travaux. Les premiers préraphaélites qu'il a défendus ont triomphé. Les néo-préraphaélites, comme Burne Jones, qu'il a encouragés dès le premier jour, sont déjà au-dessus des fluctuations d'opinion, et pour ainsi dire entrés dans l'histoire. Deux des paysagistes qu'il a le plus soutenus, Hook et Brett, sont parmi les premiers, et peut-être les premiers de leur pays. On peut dire hardiment que la moitié du grand art anglais contemporain est dû à Ruskin, tant par son ascendant sur les artistes, qui fut sérieux, que par son influence sur le public, qui fut immense. Car pour qu'il y ait un grand art dans un pays, il ne suffit pas qu'il y ait de grands artistes en puissance, il faut encore qu'il y ait des amateurs pour les admirer, pour les encourager, pour les comprendre, et, — s'il faut dire le mot, — pour les faire vivre. Ruskin a centuplé le nombre de ces amateurs. A ses compatriotes, il a appris à voir la nature, à regarder et à aimer les tableaux. C'est ce que même ses ennemis ne peuvent nier. Il y a déjà longtemps, miss Brontë écrivait : « Je viens de lire les *Modern Painters* et j'ai pris à cette œuvre beaucoup de plaisir nouveau, et j'espère quelque édification. Dans tous les cas, elle m'a fait sentir combien j'étais ignorante auparavant du sujet qu'elle traite. Jusque-là, je n'avais eu qu'un instinct pour me guider dans l'appréciation des œuvres d'art, je sens maintenant comme si j'avais marché à l'aveuglette. Ce livre semble me donner de nouveaux yeux... » Ce n'est pas miss Brontë seule qui pourrait signer cette lettre. Ce sont tous les Anglais pour qui, depuis quarante ans, *a thing of beauty is a joy for ever.*

A la vérité, cette beauté, il ne l'a pas restituée dans la vie nationale comme il l'aurait voulu ; mais pour avoir visé trop haut, il n'en a pas moins atteint certains buts. Ainsi, en 1854, il écrivit une vigoureuse diatribe contre le Palais de Cristal « cette serre à concombres ornée de deux cheminées », et blâmant les dépenses qu'on faisait pour la nouvelle architecture de verre et de fer, il suggéra l'idée d'une société pour la préservation des vieux monumens de pierre. On ne détruisit pas le Palais de Cristal, mais on fonda la société qu'il avait demandée. De même, si l'on n'a pas coupé les rails des chemins de fer et remisé les locomotives, on a compris, en Angleterre, qu'un paysage pouvait être un élément de joie pour les yeux, une oasis pittoresque, une source de ri-

chesse, et il y a peu d'années, des artistes étaient convoqués devant une commission des Pairs pour dire si telle vallée ne serait pas défigurée par un chemin de fer qu'on projetait d'y établir. Enfin la propagande ruskinienne en faveur des costumes pittoresques et des fêtes symboliques du bon vieux temps n'a pas échoué si complètement qu'on pourrait le croire. L'étranger qui passerait à Chelsea, le premier jour de mai, devant le collège de jeunes filles de Whitelands, et qui obtiendrait la permission d'entrer, verrait la chapelle et le hall couverts de fleurs, de fleurs envoyées par les anciennes élèves, de tous les points de l'Angleterre. C'est que, ce jour-là, l'on fête le retour du printemps. Les cent cinquante élèves, assemblées dans le hall, ont élu une des leurs *Reine de Mai*, au scrutin secret. Elle a été choisie, non pour sa beauté ni pour sa science, mais parce qu'elle s'est fait aimer. La voici qui paraît. Ses compagnes font une double haie et tendent des palmes qui forment une voûte au-dessus de sa tête, lorsqu'elle passe. Elle est couronnée de fleurs, vêtue d'une robe archaïque, dessinée par Kate Greenaway, et parée d'une croix d'or, dessinée par Burne-Jones. Derrière elle, marche la reine de l'an passé, couronnée seulement de myosotis. Puis elle monte sur son trône, et c'est au tour de ses compagnes de défiler devant elle pour la saluer et recevoir de ses mains des cadeaux — qui sont les œuvres de Ruskin, magnifiquement reliées. Il semble qu'on entende toutes ces corolles assemblées murmurer les mots qui sont là, sous les feuilles de *Sésame et les lis :* « Que vous le sachiez ou non, vous devez toutes avoir des trônes dans bien des cœurs et une couronne qu'on ne dépose pas. Reines vous devez toujours être, reines pour vos fiancés, reines pour vos maris et vos fils; reines d'un plus haut mystère pour le monde au-dessous de vous qui s'incline et s'inclinera toujours devant la couronne de myrte et le sceptre sans tache de la femme... C'est peu de dire d'une femme qu'elle ne détruit pas les fleurs là où elle pose le pied, il faut qu'elle les ranime! Les campanules doivent, non s'affaisser quand elle passe, mais fleurir... » Les prix ne sont pas distribués à la suite d'un concours, car le maître a horreur des compétitions. La reine en dispose souverainement. Celle-ci aura un prix « parce qu'elle est fidèle à ses amies »; celle-là « parce qu'elle goûte la musique »; cette autre « parce qu'elle est toujours gaie »; cette autre enfin « parce que la Reine l'aime bien ». Et il est particulièrement piquant, dit un témoin, de voir le sourire de reconnaissance de la Reine, lorsqu'une amie préférée passe et lui baise les mains en recevant son livre. Le matin, des chants, à la chapelle, ont précédé par des hommages au roi de l'Éternité ces hommages à une reine d'un jour. Et le soir, si celle qui a reçu

en prix le *Ruskin Birthday Book* l'ouvre à la page du 1er mai, elle n'y trouvera pas, comme dans les journaux socialistes qu'on crie au même moment dans les rues, des nouvelles de la grève universelle, des récriminations contre la loi du travail de chaque jour, mais ces mots du Maître : « Si l'on fait résolument ce qui est le devoir, avec le temps on arrive à l'aimer en le faisant. »

Sans doute c'est bien peu de chose que cette petite protestation dans un pensionnat perdu dans Londres, contre l'unanime indifférence et l'universelle laideur. Mais les élèves de ce pensionnat sont destinées à l'enseignement ; plus d'une a déjà institué, dans son école de village, la fête esthétique de Ruskin. Les fleurs de la couronne sont fanées : les semences de l'idée germent encore dix années après, au loin, jusqu'en Irlande. Et aujourd'hui, lorsque revient le 1er mai, le tableau qui se présente à toutes ces imaginations n'est pas celui d'un meeting enfumé où des hommes chauves, vêtus de noir, pédans et haineux, crient aux travailleurs de tous les pays : « Unissez-vous et ne travaillez pas! » quelque chose comme le tableau de la *Salle Graffard*, de M. Béraud ; c'est une vision de paix, de joie et de belles parures ; c'est la prédication, non des docteurs socialistes, mais de la nature, dont les premiers présens ne sont dus qu'au long, pénible et obscur labeur de la plante pendant l'hiver Elle leur enseigne, non la grève, mais le travail ; non la révolte contre les lois humaines, mais l'obéissance aux lois éternelles, que nous pouvons méconnaître, mais que nous ne pouvons pas violer.

III

L'homme qui fit de telles choses est un homme souriant jusque dans ses douleurs, sympathique jusque dans ses tyrannies, noble jusque dans ses haines. Nous l'avons vu en extase, comme un personnage de l'Angelico, dans une prairie, ébloui par les fleurs. Nous l'avons vu combattant, comme un personnage de Michel-Ange, arrêtant, de ses muscles raidis, l'effort de toute une foule. Regardons-le maintenant, comme on regarde une figure d'Holbein, au repos, si calme qu'on peut compter toutes ses rides même les plus minuscules, si ouverte qu'on peut les lire, même les plus entre-croisées. Peut-être qu'en le considérant dans sa vie privée, dans ses rapports immédiats et personnels, nous trouverons que de celui-là aussi Dante eût pu dire : « Et si le monde savait quel cœur il eut, après l'avoir beaucoup loué il le louerait plus encore... »

Mais le monde ne l'a pas su. Inquiet de cet enthousiaste qui bataillait, on l'a taxé d'intolérance, et suffoqué par sa joie naïve de se donner en témoin des beautés et des vérités qu'il annonçait,

on a crié à l'orgueil. On a appelé contradictions les ardeurs de Ruskin pour toutes les vérités qu'il a cru découvrir les unes après les autres, inconstance ses affections pour toutes les grandes œuvres, tyrannie son zèle, égoïsme sa générosité. Si l'on veut être juste à la fois et compréhensif, on appellera tout cela d'un seul mot qui explique tout Ruskin et qui est le troisième grand trait de sa physionomie : la franchise.

Être ἐλεύθερος, *liber* ou franc, dit-il quelque part, c'est d'abord avoir appris à gouverner ses passions, et alors, certain que sa propre conduite est droite, y persister envers et contre tous, contre l'opinion, contre la douleur, contre le plaisir. Défier l'opinion de la foule, la menace de l'adversaire et la tentation du diable, tel est chez toute grande nation le sens du mot : *être libre*, et la seule condition pour obtenir cette liberté est indiquée dans un seul verset du psaume 119 : « Je marcherai en liberté parce que j'ai cherché tes préceptes. » Cette rude franchise, quand il l'applique aux autres, lui fait perdre quelquefois toute mesure et oublier toute politesse. Comme quelqu'un lui dit que ses ouvrages l'ont beaucoup amusé, il répond durement : « Cela m'est bien égal qu'ils vous aient amusé! Vous ont-ils fait du bien? » A une dame, présidente d'une société pour l'émancipation de la femme, qui lui demande son appui, il répond en français : « Vous êtes toutes entièrement sottes dans cette matière. » A des étudians de Glascow qui veulent l'élire recteur contre M. Fawcett et le marquis de Bute, mais qui sollicitent de lui une explication sur ses idées politiques, qui désirent savoir au moins s'il est avec M. Disraëli ou avec M. Gladstone, il écrit : « Que diable avez-vous à faire, soit avec M. Disraëli, soit avec M. Gladstone? Vous êtes étudians à l'Université et vous n'avez pas plus à vous occuper de politique que de chasse au rat! Si vous aviez jamais lu dix lignes de moi, en les comprenant, vous sauriez que je ne me soucie pas plus de M. Disraëli ou de M. Gladstone que de deux vieilles cornemuses, mais que je hais tout libéralisme comme je hais Beelzébuth, et que je me tiens avec Carlyle, seul désormais en Angleterre, pour Dieu et pour la Reine! » Tout ce qu'il pense, il le dit, sans souci de l'effet produit, sans ménagement pour ses propres admirateurs. Une lettre bien caractéristique à cet égard est celle qu'il écrivait à un révérend endetté pour avoir bâti une église à Richmond et qui s'était avisé de le solliciter.

Brantwood, Coniston, Lancashire, le 19 mai 1886.

Monsieur,

Vous me faites rire en vous adressant à moi, qui suis précisément l'homme du monde le moins disposé à vous donner un farthing! La première chose

que je dise aux hommes et aux enfans qui se soucient de mes conseils est : « Ne faites pas de dettes! Mourez de faim et allez au ciel, — mais n'empruntez pas. Essayez d'abord de mendier, — je ne défendrais pas, si c'était réellement nécessaire, de voler. Mais n'achetez pas de choses que vous ne puissiez payer! »

Et de toutes les espèces de débiteurs, les pieuses gens qui bâtissent des églises sans pouvoir les payer sont les plus détestables fous, à mon avis. Ne pouvez-vous pas prêcher et prier derrière une haie ou dans une carrière de sable, ou dans une charbonnière, d'abord?

Et de toutes les variétés d'églises qu'on bâtit ainsi sottement, les églises bâties avec du fer sont pour moi les plus damnables.

Et de toutes les sectes de croyans, Hindous, Turcs, idolâtres de plumes, et adorateurs de Mumbo Jumbo, de soliveaux et de feu, qui ont besoin d'églises, votre moderne secte évangélique anglaise est pour moi la plus absurde, la plus entièrement inacceptable et insupportable! Toutes choses qu'on aurait pu trouver dans mes livres, — et toute autre secte que la vôtre l'eût fait, — avant de me donner la peine de le récrire.

Toujours, néanmoins, et en disant tout cela, votre fidèle serviteur,

JOHN RUSKIN.

Voilà le côté abrupt de cette franchise, où il pousse plus de ronces que d'herbes bienfaisantes et nourricières. Encore faut-il noter que le maître ne se ménage pas plus lui-même qu'il ne ménage les autres. Bien souvent, dans les *Præterita*, il parle des « folies et des absurdités » de sa jeunesse; il raille le style pompeux des *Modern Painters* et du temps où s'il avait à dire à quelqu'un que sa maison brûlait, il n'eût jamais dit : « Monsieur, votre maison brûle, » mais : « Monsieur, la demeure dans laquelle je présume que vous avez passé les plus belles années de votre vie est consumée par les flammes... » Il réimprime hardiment ses textes défectueux, tout en confessant ses erreurs, et, ayant parlé de M. Gladstone avec le sans-gêne que l'on sait, sans bien le connaître, il efface d'une édition suivante les phrases violentes, mais laisse un espace blanc, en souvenir du jugement injuste, dit-il, qu'il a porté. Il se rend justice à lui-même et à la vanité de la littérature. En 1870, lorsque ses amis l'adjurent d'écrire au roi de Prusse pour détourner les canons allemands des cathédrales gothiques de France, qu'il admire par-dessus toutes, il s'y refuse, appelant ses amis de « vains amis qui s'imaginent qu'un écrivain a quelque pauvre pouvoir d'intercession » auprès du souverain pratique de la Germanie. Toutefois, il souscrit largement pour le fonds des subsistances pour Paris, avec l'archevêque Manning, John Lubbock et Huxley. Enfin, le jour où il lui semble que la critique d'art ne peut sérieusement améliorer l'art d'un pays, ni même rendre l'impression d'autre chose que des œuvres médiocres, il ne songe pas un instant qu'on pourra retourner cet aveu

contre lui, contre les trente volumes où il a mis sa vie, et il proclame hautement ce qu'il vient de découvrir : « Vous m'avez envoyé chercher pour vous parler d'art et je vous ai obéi en venant. Mais la principale chose que j'aie à vous dire, c'est qu'on ne doit pas parler sur l'art. Aucun vrai peintre ne parle jamais, ni n'a jamais parlé beaucoup de son art. Le plus grand ne dit rien... » C'est là une des nombreuses phrases de ses livres qui ont fait crier à la contradiction et considérer le Maître des *Pierres de Venise* comme un Bonghi ou un Chamberlain de l'esthétique. Et en effet il s'est contredit, parce qu'il a pensé des choses différentes sur le même sujet à différentes époques. Nous en sommes tous là, seulement nous ne les disons point. Puis nous ne commençons pas, d'ordinaire, à imprimer dès quinze ans, et ceux d'entre nous qui écrivent encore à soixante-huit ans avec toute leur vigueur d'esprit sont rares. Ruskin s'est hâté de dire ce qu'il pensait, sans retenue, et il n'a cessé de penser. Il n'a pas attendu pour écrire d'être sûr que ses idées fussent fixées, et plus tard il ne s'est point privé d'écrire quand il s'est aperçu qu'elles ne l'étaient point. Partout où il a cru voir luire une lumière nouvelle, il a marché vers elle. S'étant parfois avancé sans prudence, il a reculé sans honte, n'ayant en vue qu'une chose : la vérité. Sa faiblesse serait le lot de bien des auteurs s'ils avaient sa franchise. Chacun de nous se *contre-pense;* ne le blâmons pas trop s'il s'est contredit.

Mais voici où sa franchise devient bienfaisante. C'est lorsqu'elle lui ouvre les yeux sur les misères qui environnent la tour d'ivoire du dilettante, de l'esthéticien, et sur le devoir précis où il est de sortir et de les secourir. Nous avons vu le côté de la franchise qui mène à la diatribe : voyons celui qui mène à la charité. En mars 1863, se trouvant dans les Alpes, à Mornex, au milieu de paysages reposans et splendides, Ruskin s'interroge et se demande s'il a le droit de jouir en paix de sa passion pour la nature. Il écrit à un ami :

> La solitude est très grande et cependant la paix dans laquelle je vis à présent est seulement semblable à celle où je me trouverais si j'étais enterré dans une touffe d'herbe sur un champ de bataille arrosé de sang, car si peu que je relève la tête, le cri de la terre est dans mes deux oreilles... Je suis très mal et tourmenté entre le désir du repos et de la vie heureuse et le sens de ce terrible appel du crime humain à qui il faut résister et de la misère humaine qu'il faut secourir...

Alors il s'arrache aux contemplations égoïstes; il songe qu'il y a des paysans dans les paysages et non pas seulement des

paysagistes. Il ne regarde plus Turner. Il lit les économistes, les trouve absurdes avec leur satisfaction universelle, et va tenter en plein Manchester un fougueux assaut contre la théorie du « laissez faire, laissez passer... » Il écrit sa *Fors Clavigera*, lettre mensuelle adressée aux travailleurs de toutes les classes, et y développe ses doctrines sociales. Mais il n'est pas de ceux qui croient avoir agi quand ils ont parlé. Il reconnaît loyalement qu'il s'est trompé en donnant des conseils au lieu de donner l'exemple. C'est alors qu'il fonde et soutient la *Saint-George's Guild;* qu'il donne à miss Octavia Hill des maisons pour son œuvre des logemens ouvriers; qu'il subventionne de tous côtés les entreprises sociales. Un jour vient où les cinq millions que lui a laissés son père ont disparu, transformés en bijoux dans les musées et en pain dans les taudis. Il prend alors ses Turner et les jette héroïquement dans le gouffre de la misère. Ce qui est l'occasion d'une noble manifestation de ses admirateurs, qui se cotisent pour sauver un ou deux chefs-d'œuvre du naufrage. Ils ne sauvent pas le magnifique *Napoléon* de Meissonier qui ornait sa chambre et qui disparaît avec le reste. Mais tant qu'il n'a pas tout donné, il ne croit pas avoir assez fait encore, ni payé sa « rançon ». La terrible franchise qui, chez lui, a toute liberté s'exhale en termes très vifs : « Je suis là, essayant de réformer le monde, dit-il un jour à un de ses amis dans son appartement d'Oxford, et cependant je devrais commencer par moi-même. J'essaie de faire l'œuvre d'un saint Benoît, mais il faudrait que je fusse un saint. Et cependant je suis là à vivre entre un tapis de Turquie et un Titien et à boire autant de thé — là-dessus il en prit une seconde tasse, — que je puis en avaler! »

Il devait porter cette éclatante et pénétrante loyauté d'observation dans les profondeurs de la conscience et du cœur, là où sont les sentimens inavoués et les doutes inexplorés, là où toute lumière blesse et où toute blessure tue. Il devait l'appliquer aux deux choses qui souffrent le moins l'analyse : la foi et l'amour. Son premier amour, il l'a disséqué dans ses *Præterita* en termes froids et mordans comme l'acier : « J'admire, s'écrie-t-il avec le regret d'un passionné, quelle sorte de créature je serais devenu, si à ce moment l'amour avait été avec moi au lieu d'être contre moi, si j'avais eu la joie d'un amour permis et l'encouragement incalculable de sa sympathie et de son admiration! » mais il ajoute aussitôt loyalement envers la destinée : « De telles choses ne sont pas permises dans ce monde. Les hommes capables de la plus haute passion imaginative sont toujours secoués par elle sur des vagues furieuses. Ceux qui peuvent y trouver une

eau tranquille et non brûlante sont d'une autre espèce... » — Sa foi, il croyait la posséder encore, sinon telle qu'il l'avait puisée dans la lecture des Psaumes sous les groseilliers de Herne Hill, du moins telle que son admiration pour Georges Herbert et les Vaudois l'avait faite. Il se rappelait bien qu'un dimanche, à Gap, il avait « rompu le sabbat », en ascensionnant, après le service, dans les montagnes aimées. Et cette victoire de sa passion pour la nature sur ses devoirs religieux lui était demeurée un souvenir cruel. Douze ans après, il avait osé dessiner le dimanche. Puis le dégoût des étroitesses des sectes, qu'on lui avait appris à aimer, la vue de plus en plus nette des beautés esthétiques du catholicisme qu'on lui avait appris à abhorrer, les doutes que la science sème sur nos chemins à tous, l'avaient plongé dans cette incertitude que Mallock, son disciple, a dépeinte dans sa *New Republic :* « Suis-je un croyant? Non, car je suis un sceptique, aussi. Autrefois je pouvais prier chaque matin et j'allais à mon travail de la journée, raffermi et réconforté. Mais maintenant je ne peux plus prier. Vous avez emporté mon Seigneur et je ne sais où vous l'avez mis... » C'est au plus dur moment de cette torture incessante, mais inavouée, que par un étrange hasard, l'amour vint le forcer à voir clair en lui-même et à faire de sa franchise l'usage qu'il redoutait le plus. Il était à Oxford. Une jeune femme pour laquelle son attachement était connu et qui passait même pour sa fiancée, se mourait. Elle avait des sentimens religieux qui s'étaient réveillés durant les dernières années de son existence et, depuis longtemps déjà, elle ne voulait plus songer au mariage projeté avec « l'incrédule ». Il demanda à la revoir. Mourante, elle lui fit faire à son tour cette question : « Êtes-vous au moins encore assez croyant pour dire que vous aimez Dieu plus que moi? » — Il regarda attentivement à l'horizon de sa pensée. Comme le marin durant une traversée obscure, il ne voyait briller aucun feu de salut, ni sur les rives du Presbytérianisme qu'il venait de quitter, ni sur celle du « Christianisme catholique » (1) où il allait aborder quelques années plus tard. Loyalement, héroïquement, il répondit : Non! Et la porte resta fermée sur lui.

L'homme qui se dénonce à lui-même si franchement ses propres faiblesses n'hésite pas à se réjouir de son œuvre quand il la croit bonne. Et c'est encore de la modestie, sinon comme l'entend l'hypocrisie mondaine, du moins comme on peut l'entendre avec lui. Pour Ruskin, en effet :

(1) Dans le sens le plus large. Il est évident qu'il ne s'agit pas ici de l'Église catholique romaine.

La modestie ne consiste nullement à douter de sa propre capacité ou à hésiter à soutenir son opinion, mais à bien comprendre la relation qu'il a entre ce dont on est capable et ce dont les autres sont capables, à mesurer exactement, et sans l'exagérer, sa propre valeur. Car *modestie* est la vertu des *modes* ou *limites*. Arnolfo reste modeste en disant qu'il peut bâtir un beau dôme à Florence. Dürer aussi en écrivant à quelqu'un qui a trouvé une faute dans son œuvre : « Cela ne peut pas être mieux fait, » car il le voyait clairement, et dire autrement eût été manquer de franchise. La vraie modestie admire d'abord les autres avec ses yeux pleins d'émerveillement; elle est si enchantée d'admirer les œuvres des autres qu'elle ne prend pas le temps de se lamenter sur les siennes; et ainsi, connaissant le doux sentiment du contentement, sans tache, elle ne craint pas de se complaire à sa propre droiture comme à celle des autres, mais dit simplement : « Que ce soit de moi, ou de vous, ou de tout autre, peu importe ! Cela aussi est bien. »

En écrivant ces lignes, Ruskin a cru graver sa pensée : il a reflété sa physionomie. Car nul ne fut moins avare d'admiration, ni plus prodigue d'encouragement. Les *Modern Painters* furent « respectueusement » dédiés non à un prince, non à un grand écrivain, mais « aux paysagistes de l'Angleterre, par leur sincère admirateur. » « Si vous comparez, dit très bien M. Collingwood, la carrière de Ruskin, comme critique, à celles des Jeffries et des Giffords, vous trouverez que s'il a fait des erreurs, ce furent toujours celles d'encourager trop facilement, jamais de décourager trop vite. » Ce n'est peut-être pas là un titre aux yeux de nos jeunes critiques, fort enclins à condamner d'un trait de plume le résultat de toute une vie de travail chez un artiste, mais c'est une leçon pour eux. Si, par hasard, Ruskin se croyait en conscience obligé de maltraiter un artiste dont il estimait le caractère, il le maltraitait, mais en même temps il lui écrivait une lettre particulière pour lui en exprimer ses regrets et lui témoigner l'espérance que « cela ne ferait aucune différence dans leur amitié ». Ce qui lui attira cette réponse d'un de ces artistes : « Cher Ruskin, la première fois que je vous rencontrerai, je vous assommerai, mais j'espère que cela ne fera aucune différence dans notre amitié. »

L'entrain et la naïveté de ses admirations sont proverbiales. A chaque artiste nouveau qu'il étudie, à chaque œuvre importante qu'il analyse, il prescrit à ses auditeurs de se souvenir que cet artiste est le plus grand qui ait jamais vécu, cette œuvre la plus parfaite, sans lui-même se souvenir qu'il a déjà donné cette place unique à cent autres de la même espèce. Pendant un certain temps ce fut une mode, à Oxford, parmi les profanes, de demander aux *ruskiniens :* « Quel est le plus grand peintre de tous les siècles, aujourd'hui ? Hier, c'était Carpaccio... » Le professeur s'enthousiasmait aussi pour les œuvres de ses élèves,

leur attribuant mille mérites imaginaires, déclarant, par exemple, qu'il avait rencontré une jeune Américaine qui dessinait admirablement, si bien qu'après avoir dit jadis qu'aucune femme ne pourrait bien dessiner, il était tenté de penser que nul ne pourrait dessiner, sinon les femmes. Et le même jour, il avait découvert deux jeunes Italiens à ce point pénétrés de l'esprit de leur art primitif que « jamais mains semblables ne s'étaient posées sur un papier depuis Luini et Léonard... » Cet enthousiasme s'exhale quelquefois en éclats comiques. On conçoit quel est le dédain du maître pour l'instruction qu'on donne d'ordinaire dans les écoles populaires, pédante et dogmatique, sans souci de former l'habileté manuelle et d'exciter le goût esthétique chez l'ouvrier. Un jour, un maçon occupé à bâtir quelque annexe à Brantwood manque d'argent et lui demande une avance. Ruskin la lui donne, puis lui présente un reçu pour qu'il le signe. Beaucoup d'hésitation et d'embarras suivent ce geste si simple, et l'ouvrier finit par dire, en son dialecte : « *Ah mun put ma mark!* » Il ne savait pas écrire! Alors Ruskin se lève, tend les deux mains au maçon stupéfait et lui dit : « Je suis fier de vous connaître! Je comprends maintenant pourquoi vous êtes un parfait ouvrier! »

A certains de ces traits, inattendus et paradoxaux, on pourrait parfois s'imaginer que la physionomie du maître est un masque et son originalité une parure dont il s'enveloppe, à la façon des *Esthètes*, ses ennemis personnels, qu'il a très fort et très constamment blâmés. Il n'en est rien. Sa franchise, en même temps qu'elle lui inspira les plus absolues contradictions et les plus étranges violences, l'a gardé de toute affectation. Aucun homme ne vécut plus bourgeoisement de la vie de famille, de *gentleman farmer*, de voisin aimable et attentif, conservant sa glacière bien froide et sa serre bien chaude pour donner de la glace ou du raisin aux habitans du village, lorsqu'ils en ont besoin, mais ne mettant rien ni dans son costume, ni dans ses manières, ni dans sa maison qui puisse les étonner. Aucune recherche « esthétique » de mobilier, ni d'architecture. Il vit dans les meubles d'acajou de ses parens. Lorsqu'il a fait construire le moulin de Saint-Georges, à Laxey, il a songé à ce qu'il fût solide et confortable, pour remplir honnêtement son métier de moulin et n'y a mis aucun ornement. Sa propre habitation de Brantwood est simple, carrée, commode, tapissée de plantes grimpantes, mais sans aucune recherche de style. Rien n'y est de mauvais goût, mais rien n'y est affecté.

Cette simplicité souriante et cette modestie personnelle ont frappé, de tous temps, ceux qui l'ont approché, dans l'intimité.

« Je vous dirai, écrit M. James Smetham à un ami — après une visite à Denmark Hill, en 1858 — qu'il a une grande maison avec une loge, un valet de chambre, un valet de pied et un cocher et de grandes salles, resplendissantes de tableaux, principalement des Turner. Son père est un beau vieux gentleman avec un gros toupet de cheveux gris, des sourcils tout hérissés et en éveil, qui a une manière confortable de venir à vous avec ses mains dans ses poches et de vous mettre à votre aise, en répondant à vos remarques : « Oui, les œuvres en prose de John sont assez bonnes. » Sa mère est une vieille dame de soixante-quinze ans, haute en couleur, digne et fort richement vêtue, qui connaît Chamonix mieux que Camberwell, évidemment une *bonne* vieille dame. Elle malmène « John » et soutient ses propres opinions, le contredit ouvertement; et il reçoit tout cela avec un respect doux et une gentillesse qui font plaisir à constater. — Je voudrais pouvoir vous reproduire une bonne impression de « John » et vous donner l'idée de sa parfaite douceur et modestie. Certainement il s'emporte parfois en faisant une remarque, et en vous contredisant, mais seulement parce qu'il croit que c'est la vérité, sans aucun air de dogmatisme ou de vanité. Il est différent *at home* de ce qu'il est dans une conférence, devant un public mélangé, et il y a une spirituelle douceur dans l'expression à demi timide de ses yeux; et en vous saluant comme en buvant avec un (si j'ai bien entendu) : « A votre santé! » il avait un regard qui m'a suivi... un regard comme mouillé de larmes... »

Mais, dans une conférence, en public, il ne charme pas moins ses auditeurs par cette espèce de magnétisme personnel, qui lui fit tant d'amis parmi les ouvriers de Londres ou les paysans de Coniston. Regardons-le monter dans la chaire d'Oxford, en 1870 par exemple. Depuis longtemps la salle est bondée, tous les coins pris d'assaut par les étudians qui, pour l'entendre, ont déserté les autres cours, ou leurs *luncheons*, ou, ce qui est à peine croyable, leur cricket. Il y en a dans les fenêtres, il y en a sur les armoires. Çà et là des dames, parfois aussi nombreuses que les étudians, des Américaines qui ont passé l'Atlantique pour voir celui que Carlyle appelle l'*ethereal Ruskin*. Les portes restent ouvertes, bloquées par la foule qui reflue au dehors. Quand le maître paraît, tout Oxford l'acclame. Ceux qui ne l'ont jamais vu se hissent sur la pointe du pied et aperçoivent un homme grand et svelte qu'un cortège de disciples accompagne, comme un philosophe d'Athènes. Ce n'est peut-être pas très régulier, mais il semble occuper la chaire de l'irrégularité. Les cheveux, longs et touffus, sont blonds; les yeux, d'un bleu lumineux, changeans comme les flots,

la bouche fine, ironique, plus mobile que l'arc qui lance le trait, le teint vif, les sourcils forts. Toute la physionomie également faite pour l'enthousiasme et le sarcasme, pour refléter la passion qui consume ou la contemplation qui apaise : figure de batailleur et d'extasié. Il salue légèrement et cérémonieusement, échange des signes avec ses amis épars dans l'assistance, dispose autour de lui une foule de petites choses bizarres : des minéraux, des monnaies, des dessins, des photographies, des « diagrammes », comme il les appelle, pour servir à sa démonstration, puis il rejette sa longue robe noire de professeur et il semble que son orthodoxie universitaire s'en aille avec elle. Il apparaît vêtu d'une redingote bleue, avec des poignets blancs épais, un col entonnoir, à la Gladstone, une lourde cravate bleue, sa marque distinctive, tenue simple d'ailleurs, sans bagues ni breloques, mais d'une élégance grave et surannée.

Il parle et tout d'abord on croit qu'un clergyman s'est introduit dans la salle et fait une lecture sacrée. C'est qu'il lit en effet des passages écrits avec soin : il cadence ses phrases, balance ses périodes, contient ses mains, éteint ses regards. Peu à peu toutefois, en se relisant, il se ranime. Son exaltation lui revient comme au jour où il écrivit. Il oublie de regarder les feuilles mortes qui sont là, sur sa table, et regarde les figures vivantes des auditeurs. L'approuvent-ils jusqu'ici? Il ne peut continuer sans le savoir. Il le leur demande, leur fait lever les mains en signe d'assentiment. Enhardi, il attaque le fond du sujet, improvise, s'arrête, montre ses diagrammes. C'est, par exemple, une tête de lion d'un sculpteur pseudo-classique, à laquelle il oppose une tête de tigre du *Zoological garden*, dessinée par Millais. A la vue des contrastes, on éclate de rire. Mais ce n'est point assez : il faut donner une idée pittoresque des choses. Alors le maître se livre : il perd toute retenue. S'il parle sur les oiseaux, il contrefait celui qui s'envole et celui qui se pavane. S'il explique que la gravure est l'art de l'égratignure, il imite le chat donnant un coup de griffe. L'auditoire huerait tout autre que lui, mais on sent qu'il agit sous l'empire d'une idée. Il ne déclame pas : il clame sa vérité, celle qu'il a découverte tout à l'heure : il ne se montre pas, il démontre. Il entasse les observations : il multiplie les argumens. Botanique, géologie, exégèse, philologie, tout lui est bon pour prouver sa thèse. A ce moment il ne plaide plus : il prophétise, et les gens qui prennent des notes renoncent à les coudre entre elles. Il a perdu son plan, mais il a gagné son auditoire. Cette série confuse de pensées claires et ingénieuses, intrigue et subjugue. Est-ce instinct? Est-ce science? Est-ce rouerie? Est-ce

génie? On ne sait, mais on écoute et l'on suit avec joie, quoique dans des cahots perpétuels, cette route qui tourne sans cesse, et, à chaque tournant, nous fait apercevoir une vallée nouvelle, un horizon inattendu. Enfin l'on sent qu'on arrive, qu'on s'élève, la vue s'étend de plus en plus, et au milieu des applaudissemens la conférence, commencée sur un détail microscopique, finit sur une idée générale. — De l'humble village caché au creux d'un vallon, votre guide, l'*edelweiss* au chapeau, vous a conduit sur quelque haut sommet d'où l'on découvre le monde...

Mais le guide, un jour, s'est arrêté au pied de ces montagnes tant de fois conquises. Et voici comment apparaît maintenant le vieillard dont la voix ne retentit plus en public, vu dans sa retraite de Brantwood adossée à des rochers et à des bois sauvages (*brant-wood*), au bord du lac de Coniston où il est venu vivre après la mort de ses parens, parce que rien n'y trouble ses rêves : « Ruskin, écrit miss Thackeray Ritchie, me paraît avoir été moins pittoresque jeune homme que maintenant dans ses derniers jours. Peut-être les cheveux gris ondoyans lui vont-ils mieux que les sombres boucles, mais les yeux ardens, parlans, doivent avoir été les mêmes, ainsi que les tons de cette voix délicieuse avec sa prononciation légèrement étrangère de l' « r » qui nous sembla si familière la seconde fois qu'il nous reçut à Coniston, longtemps, longtemps après notre première rencontre. Le voyant après quinze ans, je fus frappée par le changement en mieux qui s'était fait en lui, par l'aspect brillant, éclatant, sauvage, qu'un homme acquiert en vivant parmi les bois et les montagnes et les pures brises... Ce soir-là, le premier que nous passâmes à Brantwood, les salles étaient éclairées par les rayons obliques du soleil couchant que reflétait le lac. Mme Severn (la cousine de Ruskin) s'assit à sa place, derrière une fontaine à thé, d'argent, tandis que le maître de la maison, tournant le dos à la fenêtre, dispensait cet aliment spirituel et temporel que peuvent seuls se figurer ceux qui ont été ses hôtes : du beau pain de froment et des gâteaux écossais en couronnes et en croissans craquans; et une truite du lac et des fraises telles qu'elles croissent seulement sur les pentes de Brantwood. Étaient-ce là des coupes de thé seulement ou des coupes de fantaisie, de sentiment, d'inspiration? Et tout en croquant et en buvant à longs traits, nous prêtions l'oreille à un certain chant impossible à décrire, passant des notes graves qui le commencèrent aux vibrations les plus douces et les plus charmantes... Comment se rappeler une jolie causerie qui est finie? Vous pouvez vous rappeler la chambre où elle eut lieu, la forme des fauteuils, mais la causerie prend des ailes et disparaît... Le

texte était que les fraises doivent être mûres et douces, que là était un criterium qu'on pouvait appliquer aux qualités de chaque détail de la vie, et ce critérium, avec une certaine malice gracieuse, hospitalière, spirituelle, impitoyable, il commença de l'appliquer à une chose, à une personne et à une autre, aux toilettes, aux alimens, aux livres... »

Ce grand charmeur a déjà ses légendes. On dit qu'un jour, étant entré par hasard chez un joaillier, à Londres, il fut reconnu et qu'on étala devant lui toutes les pierres précieuses en le priant d'en révéler les mystères. Alors debout, au milieu des acheteuses attentives, l'auteur de *Deucalion* parla. Il parla avec la science du nain qui ravit l'or du Rhin, mais avec le charme des ondines qui le gardaient. Il dit et le secret du rubis — en héraldique *gueules* — qui n'est autre chose que la rose persane, couleur d'amour, de joie et de vie sur la terre, empruntant son éclat à la fleur dont le bouton servit de modèle à l'alabastre de parfum versé par Madeleine aux pieds du Sauveur; et le secret du saphir — en héraldique *azur* — qui est le type de l'amour et de la joie dans le ciel, même pierre que le rubis, mais autre couleur : « sous ses pieds était une plinthe de saphir » dit l'Ecriture; et le secret de la perle, qui est la soumission de la lumière, symbole de la patience, couleur de la colombe qui apporte la nouvelle que les eaux sont soumises — *la Marguerite*, en héraldique normande — le gris, couleur inférieure en blason, mais d'un grand prix, car l'humilité ouvre les portes du paradis et l'on a dit que les murs en étaient de jaspe, mais que chaque porte était formée d'une perle. Il conta leurs naissances obscures et lentes au sein de la terre ou des mers, puis se tournant vers les belles mondaines, il leur dit quelque chose comme ceci : « Est-ce sensé de mettre nos affections en ces pierres, de les aimer, de les tenir pour précieuses? Oui, certainement, pourvu que ce soient elles que nous aimions et que nous tenions pour précieuses, elles et non nous-mêmes. Adorer une pierre noire parce qu'elle est tombée du ciel peut ne pas être tout à fait sage, mais c'est à mi-chemin de la sagesse, qui est d'adorer le ciel même. Il n'est pas tout à fait fou de penser que les pierres *voient*, mais il l'est tout à fait de penser que les yeux ne voient pas. Il n'est pas tout à fait fou de penser que le jour où l'on réunira les joyaux, les murs du palais seront maçonnés de vie sur eux comme sur leur pierre angulaire, mais il est fou de croire que le jour de la dissolution, les âmes du globe tomberont en poussière, avec l'émeraude, et qu'aucune spiritualité ne restera, impavide, sur les ruines. Oui, belles dames, aimez les bijoux et prenez soin d'eux, mais aimez vos

âmes plus encore et prenez-en soin pour le jour où le Maître rassemblera tous ses joyaux ! »

Les belles clientes du joaillier écoutaient encore ces paroles que ne leur avait dites aucun de leurs danseurs : le prophète n'était plus là. Il s'était acheminé vers un *grill-room*, et comme, tout en lunchant, il continuait de parler, peu à peu les assistans laissèrent leurs sandwiches et leurs *buns* et se groupèrent autour de lui, silencieux, pour recevoir cet aliment spirituel qu'il leur dispensait. — Ainsi la légende veut qu'il n'ait pas enseigné seulement dans les synagogues, mais aussi sur les places publiques, au milieu de la vie profane et de ses soins vulgaires. Elle veut aussi qu'il apparût soudainement là où il y avait une âme d'artiste à réconforter, un enthousiasme à ne pas laisser éteindre. Un matin, au Louvre, deux lecteurs assidus de ses œuvres, mais ignorans de ses traits, se trouvaient devant les *Pèlerins d'Emmaüs* que l'un d'eux s'appliquait à copier. Un vieillard s'approche, lie conversation, leur parle du tableau de Rembrandt, leur avoue qu'il l'a copié lui-même autrefois, s'anime, semble rajeunir au souvenir des grandes époques de l'art, et voici que dans ses yeux passe un éclair qui les fait frissonner... Puis il les invite à déjeuner à son hôtel et ce n'est qu'en rompant le pain qu'ils découvrent que le Maître est devant eux : Ruskin ! Et sûrement ils se disent en s'en allant, comme les pèlerins du vieux tableau qu'ils contemplaient deux heures auparavant : « Notre cœur n'était-il pas ardent quand il parlait et qu'il nous expliquait les Esthétiques saintes ? »

On conte enfin qu'une nuit, à Rome, Ruskin rêva qu'il était devenu frère franciscain et qu'il se dévouait à cette grande communauté qu'il a célébrée dans son chapitre sur Santa Croce. Peu de temps après ce songe, comme il montait l'escalier du Pincio, il s'entendit implorer par un vieux mendiant assis sur les marches. Il lui donna son offrande et allait continuer sa route lorsque le mendiant lui saisit la main pour la baiser. Ruskin alors se penche vivement et embrasse le vieillard. Le lendemain, il voit entrer chez lui ce loqueteux, les larmes aux yeux, qui le prie d'accepter une relique précieuse, un morceau de drap brun, ayant appartenu, assure-t-il, à la robe de saint François. N'était-ce pas le saint lui-même, dit un biographe, qui était apparu à son disciple dans l'art d'interpréter les voix de la nature ? Quoi qu'il en soit, Ruskin se rappela son rêve et courut aussitôt en pèlerinage au couvent du saint d'Assise. Il ne pouvait mieux choisir son patron, et nous ne pouvons l'assimiler à un plus pur modèle. Comme saint François, Ruskin fit de jolis miracles. Il

fit écouter sa philosophie non des oiseaux à la vérité, mais des femmes du monde, ce qui est peut-être plus difficile. Il ne fit pas pousser des roses sur la neige, mais il mit dans les froides âmes britanniques ces fleurs vermeilles de l'enthousiasme qu'on est maintenant surpris d'y rencontrer. Il ne commanda pas aux saisons, mais un jour qu'il avait demandé que les artistes fissent des pommiers en fleurs, toutes les murailles de l'Academy se couvrirent de pommiers en fleurs. On le raconte ainsi du moins, et le souvenir attendri que le Maître a laissé chez les uns, les sourires extasiés qu'il a semés sur les lèvres des autres, ont peut-être fait naître bien des légendes. Mais ce n'est pas un sort commun, même chez les grands hommes, que de s'envelopper vivans du voile gracieux des légendes. Les nuages ne s'assemblent d'ordinaire qu'autour des plus hauts sommets.

Peut-être le sommet de Coniston nous paraîtra-t-il plus haut encore, quand le temps aura aux nuées profanes de la fiction ajouté sa suprême et sainte obscurité. Peut-être alors les touristes innombrables, pour lesquels Ruskin changea en pains les pierres de Venise et en fleurs les joyaux de Pallas Athéné, voudront-ils voir le lieu où a vécu l'homme qui fit vivre tant d'âmes, où a brillé le feu où se sont allumés tant de flambeaux. Peut-être alors les chemins de fer qu'il a si fort combattus y amèneront-ils de toutes les parties du monde ces pèlerins de l'Esthétique. Les Guides qu'il a si fort raillés marqueront d'un astérisque la demeure du prophète de Brantwood et cet astérisque sera, sous sa forme moderne, l'étoile qui conduira les savans et les riches à ce berceau de la religion nouvelle où il a déjà convié les bergers. Peut-être enfin, si comme tout nous le fait craindre, le laid triomphe avec la science sa complice, et l'économie politique son alliée, nous considérerons comme un personnage fabuleux celui qui lutta seul, contre tout un monde, non pour la vérité qui a ses prophètes, non pour la justice qui a ses apôtres, non pour la religion qui a ses martyrs, mais pour celle de toutes les idées qui n'a pas eu d'autres champions et ne connaîtra peut-être plus d'autres victoires, — pour la beauté.

ROBERT DE LA SIZERANNE.

LA LUTTE

CONTRE

LE SOCIALISME RÉVOLUTIONNAIRE

Le trait saillant de notre état actuel, c'est l'assaut donné à la société par les partis qui se disent radicaux, socialistes et anarchistes. Journaux de tous formats, revues de toutes couleurs, réunions populaires, associations et syndicats révolutionnaires, sacrifices pécuniaires, collectes, tout ce qu'une presse ardente et un parti résolu peuvent mettre en œuvre nous donne l'impression d'une armée opérant un vaste mouvement, avançant méthodiquement et se préparant à un effort décisif.

Ce fait mérite en lui-même l'attention de tous ceux qui observent; mais il ne dépasserait pas la mesure des phénomènes d'activité qui frappent dans les pays libres, il ne serait pas plus extraordinaire que l'organisation des démocrates de l'autre côté de l'Atlantique ou des libéraux au delà de la Manche s'il correspondait à une organisation semblable des autres partis.

Malheureusement il n'en est pas ainsi. S'il arrivait au voyageur entrant en Angleterre de voir sur les murs les appels des radicaux, de lire les violences de leurs journaux, d'entendre les orateurs de leurs réunions, de noter à chaque jour, à chaque heure, leurs menaces, sans qu'en face d'eux, à d'autres heures, mais pied à pied, d'autres meetings, d'autres orateurs, d'autres journaux fissent appel aux conservateurs; si, en un mot, dans l'arène des partis, n'apparaissait qu'une seule couleur, un seul champion; si, au lieu d'une lutte, il n'y avait qu'une phalange d'assaillans, le voyageur serait pris de crainte, et nous rapporterait sur l'avenir prochain de la Grande-Bretagne les plus lamentables pronostics

Ce qui frappe tous les yeux en ce moment en France, c'est l'absence de tout parti organisé et acceptant franchement la lutte contre la coalition du radicalisme, du socialisme et de l'anarchie.

Je voudrais rechercher de quels élémens se compose cette coalition, à l'aide de quelles armes on peut la combattre, comment doit se constituer un parti de lutte, et quel doit être son programme d'action.

I. — INDIFFÉRENCE POLITIQUE

Ceux d'entre nous qui reprochent aux Français de haïr la politique, ne sont-ils pas injustes envers leurs concitoyens? Après dix révolutions, ce que n'a vu aucun peuple organisé en un siècle, il est tout naturel qu'une nation se sente épuisée ou profondément sceptique. Depuis la chute de l'ancien régime que la France a voulue, depuis 1790, on peut affirmer qu'elle n'a souhaité d'avance aucune de ses révolutions: elle les a subies, employant toutes ses ressources, toute son intelligence, la force d'un travail incomparable, à réparer l'édifice lorsqu'il avait été ébranlé. Au lieu de se révolter, la masse laborieuse acceptait la nouvelle constitution, sans arrière-pensée, pour en tirer le meilleur parti; ne se souciant guère de la forme politique et de l'effigie des monnaies, elle se remettait à l'œuvre avec une vigueur nouvelle, sachant bien que l'État, quel que fût son nom, ne toucherait pas aux instrumens de son travail, respecterait sa propriété, ses intérêts, son pécule, parce que l'impôt, le budget, la force même de la France y étaient attachés. Cette confiance s'appelait la sécurité publique.

Entre la nation qui paye sans marchander les contributions et le gouvernement qui assure en retour la protection des personnes et des biens, il se fait un échange de promesses : ce pacte est le véritable contrat social, reposant non sur des chimères, mais sur la réalité des choses.

Ce que le Français possède est son grand souci. Interrogez l'habitant des campagnes dans son champ, celui des villes dans son atelier; écoutez leurs réponses : ce sont les forces vives du pays que vous toucherez du doigt. La propriété est leur passion. Pour le paysan, la terre, pour le commerçant son magasin, pour l'industriel son usine, pour l'ouvrier son marteau, pour tous l'épargne qu'il a pu amasser sou par sou et qui est le noyau de son pécule, tout cet ensemble constitue à leurs yeux le gage de leur affranchissement et l'espoir de leur vieillesse. Souvenez-vous de ce pauvre logis recouvert en paille qu'on appelait jadis cabane

ou chaumière : il se transforme peu à peu en une maison mieux construite et mieux close. Le paysan, l'ouvrier français y met sa coquetterie : depuis cent ans, sous ce régime que maudit le socialiste, un progrès extraordinaire est en voie de s'accomplir. Sait-on qu'en France, où il y a 10 millions d'électeurs, 5 millions et demi de propriétaires habitent leur propre maison et que, sur ce nombre, 5 millions l'habitent *seuls*, sans locataires (1)? Sait-on que le nombre total des propriétaires de terres, déduction faite des doubles emplois et des cotes multiples, est de 8 millions et demi? et que sur mille feux, on compte 849 Français payant une cote foncière (2)?

De tels chiffres résultant de ce qu'il y a de plus précis, la perception de l'impôt, en disent plus long que tous les discours. Or il est prouvé que, loin de diminuer, ce nombre augmente avec les économies d'un peuple qui possède 8 millions de livrets de caisse d'épargne. Est-il permis dès lors de dire qu'il s'agit d'une caste privilégiée, d'une oligarchie restreinte? et ne sommes-nous pas en présence d'une force nationale?

L'espérance de la propriété, pour qui a vécu auprès des paysans et des ouvriers, est l'aiguillon de l'activité, de même que l'habitation possédée par le père est le lien de la famille; assurément, la maison mérite le nom de foyer; c'est bien le centre où se réchauffent tous les sentimens, d'où partent les élans, où chacun revient, dans les heures de tristesse, chercher la force et reprendre courage.

Envisagée sous cet aspect, la possession d'un toit est pour une famille la condition même de sa stabilité. Qui ne possède, dans nos campagnes, ni abri, ni morceau de terre, est comme une pierre détachée qui roule : vienne le moindre incident et il se laissera attirer sans résistance vers le tourbillon de la grande ville. Aussi quelle pensée fixe parmi ceux qui ont des bras robustes au service d'un cœur vaillant! quel travail acharné en vue de la propriété qui est le signe de l'émancipation! Quel soin jaloux pour entasser les moindres profits! Ne tenons pas ces efforts pour un vulgaire souci. Il n'y a pas lieu d'en sourire. Dévouement aux siens, prévision de l'avenir, amour de la famille, toutes les qualités les plus fortes d'une race vaillante se trouvent

(1) Voici les chiffres exacts qui sont extraits de la grande enquête sur l'évaluation de la propriété bâtie : Nombre de propriétés bâties et occupées : 8 100 528. Propriétaires les occupant seuls : 4 969 223. Propriétaires occupant leurs immeubles avec des locataires : 405 597. *Rapport de M. Boutin, directeur général des Contributions directes.* Paris, Imp. Nat. 1891, p. 58.

(2) Le nombre des propriétaires payant l'impôt foncier est de 8 454 218. *Évaluation des propriétés non bâties.* Paris, Imp. Nat. 1883, p. 393.

en réserve dans ce cœur de la France qui, entre le sillon et l'enclume, ne connaît ni paresse ni repos.

Si nous savons lire l'histoire de notre pays et de notre siècle, nous devons reconnaître que la France est une ruche laborieuse bien plus occupée de son travail que de ses révolutions politiques ; assez indifférente aux querelles des partis, elle n'a rien vu jusqu'ici dont la défense méritât ses peines.

L'heure est venue où il ne s'agit plus ni de formes constitutionnelles, ni de politique dans le sens ordinaire du mot, ni de ces débats dont il n'a cure, mais de ce que le Français met au-dessus de tout, de sa terre et de ses économies.

II. — LE SOCIALISME

Le socialisme attaque directement tout cela. Ce n'est plus une vague théorie, reléguée dans des livres ou sortant de la brume nuageuse des universités allemandes ; ce n'est plus le vieux Proudhon et ses sophismes, ce n'est plus Lassalle ou Karl Marx : c'est un corps de doctrine qui prétend s'emparer de la France pour tout détruire, tout refondre et tout résoudre.

Végétant sans bruit, parlant sans succès depuis quelques années, il a trouvé des voix retentissantes et de jeunes audaces qui lui ont donné tout d'un coup une apparence de vie. Servi par des journaux rédigés avec autant de talent que de violence, le socialisme a compris que pour créer des courans dans une démocratie il fallait hausser le ton et entretenir sans se lasser une lutte perpétuelle : aux violens, il donne le spectacle de foyers d'incendie qu'il ne cesse d'alimenter ; aux simples, aux foules, il annonce une doctrine. Procéder à la manière des religions a toujours été la méthode des grands révolutionnaires : ils savent que le jour où les âmes seront conquises, il n'est pas de dévouement, pas de sacrifice que le chef ne puisse attendre de ses troupes. Toute la force des socialistes vient de ce qu'ils ont fait croire à un certain nombre de malheureux que leur cause était celle de la liberté et de la prospérité du peuple.

Changeant de forme et de langage suivant les milieux, tantôt le socialisme s'enveloppe de phrases sonores et obscures, tantôt il se borne à un seul article de son programme habilement choisi pour exciter les esprits. Ici il ne parlera que de morceler les grandes propriétés, faisant croire au petit propriétaire qu'il lui laissera la jouissance du sol ; là il s'élèvera contre les abus du patronat au nom de la liberté du travailleur, n'avouant pas que le collectivisme s'apprête à faire de l'État le patron universel.

Ce qui assure la perte à bref délai du socialisme s'il ren-

contre devant lui de vrais et hardis adversaires, c'est qu'il ne peut sans se perdre découvrir l'ensemble de sa doctrine : il vit de sous-entendus, enrôle ses adeptes en ne leur faisant connaître que ce qui peut les charmer, tient les langages les plus divers, émet les affirmations les plus opposées, se contredit et se coupe. Mais, en attendant que l'offensive résolument dirigée l'ait réduit à néant, quelles théories séduisantes ! Pour les foules ignorantes et misérables, qui souffrent du chômage, que la maladie du chef de famille réduit à la détresse, qui travaillent et s'épuisent sans obtenir la sécurité du lendemain, quoi de plus enchanteur que les promesses du paradis collectiviste ? Écoutez-les : ils ont un remède pour toutes les misères.

« Les soucis du salaire incertain, du loyer inévitable, des dépenses croissantes, de la maladie qui paralyse, de l'accident qui ruine, de la vieillesse qui affame, tout cela s'évanouit comme un cauchemar odieux ! Ces maux que vos tyrans disent inhérens à l'humanité ne sont que les résultats d'une société imparfaite. A la science, notre universelle maîtresse, nous ne devons pas seulement la vapeur, l'électricité, toutes ces forces magiques qui ont changé notre vie, nous devons bien plus : la connaissance de nos maux et leurs remèdes. Elle nous a appris que la société qui vous opprime était mal constituée. Nous venons vous apporter la bonne nouvelle, l'évangile du travailleur ! Vos enfans ne connaîtront plus vos douleurs. Vous avez travaillé dans la peine : ils travailleront dans la joie ! Tels sont les profits honteux du capitalisme, qu'en donnant chaque jour quelques heures seulement d'efforts, l'humanité satisfera ses besoins avec moitié moins de peines. Propriété et salariat, voilà les deux coupables ; la science a prononcé : délivré de ces deux formes oppressives, l'État remettra les hommes et les choses à leurs places et distribuera ses bienfaits à la société régénérée. »

Voilà, sans en retrancher une idée, le chant de triomphe du socialisme. Dépouillons-le des affirmations où se disputent la science et la poésie, et traduisons les mesures qu'il comporte en langage précis, que nous empruntons également au vocabulaire socialiste :

— La propriété est l'erreur la plus grossière d'une société mal faite ; elle vicie tout : il faut la détruire. L'État doit posséder le sol. Lorsque le sol aura été nationalisé, l'État se chargera de le faire cultiver ; mais le cultivateur n'aura aucun des droits de la propriété, il ne pourra s'approprier aucun des fruits du sol. Il sera payé par l'État en bons d'échange.

— La monnaie sera remplacée par des bons d'échange. L'État, chargé de diriger toutes les fabrications, comme il exploite au-

jourd'hui les tabacs ou les allumettes, délivrera à tous les travailleurs des bons proportionnés à leurs besoins : régulateur suprême des échanges, il sera le banquier et le moteur universel.

— Comme le citoyen ne possédera plus ni part du sol, ni monnaie acquise, qu'il ne pourra garder de bons d'échange au delà de ses besoins immédiats, il est superflu de dire que l'épargne est supprimée et que l'héritage est aboli.

— Plus de propriété, plus d'héritages, plus de salaires, une vaste communauté agissant sous l'impulsion méthodique de l'État, voilà l'idéal du socialisme.

Sortons du rêve : revenons au bon sens : la confiscation universelle, l'abolition de la famille, tout travailleur devenu esclave de l'État, dont la tyrannie écrasera la société nouvelle, telles sont en réalité les chimères dont une poignée d'orateurs et d'écrivains nourrissent en ce moment les mécontens de toute classe et de tout sexe.

« Mais, dira-t-on, c'est là le but final des collectivistes. Les socialistes ne vont pas tous aussi loin. » Pardon : tous y tendent avec persévérance (1); tous attaquent la propriété individuelle, soutiennent qu'elle est responsable de tous les maux; sous le nom de salariat, ils ne se lassent pas de la dénoncer, guettent les conflits entre patrons et ouvriers pour les envenimer, transforment chaque grève en bataille, font croire aux travailleurs qu'ils sont les héros de la cause sainte, les enivrent et les excitent, essayent par tous les moyens de ruiner le patron, voulant faire prononcer les déchéances de mines pour les rendre à l'État, rêvant la multiplication des monopoles, souhaitant que l'État exploite directement les chemins de fer, se fasse banquier à la place de la Banque de France, achète tous les blés produits par les cultivateurs français pour en régler le prix; ils poursuivent en détail la réalisation de leur plan, et, comme ce bouleversement social, qui touche à tout, déplace tous les intérêts, supprime le ressort de l'activité humaine, ne peut être opéré qu'à l'aide de forces énormes, les socialistes attisent les haines, allument les convoitises, et cherchent à soulever, pour accomplir leur œuvre, le torrent des passions populaires.

(1) Nous n'avons pas eu la prétention d'analyser en trois pages toutes les écoles et toutes les théories socialistes. Il nous a suffi de résumer les opinions de MM. Jaurès, Millerand, Guesde et de leurs amis, c'est-à-dire des orateurs et des journalistes qui commandent et auxquels on obéit.

III. — RADICALISME

Pour le radical, le parti socialiste est un nouveau venu dans l'arène. Les radicaux se considéraient comme l'extrême gauche nécessaire du parti : ce n'est pas sans une surprise mêlée de dépit qu'ils se sont vu dépasser. D'où venaient ces doctrinaires agités? comment devait-on les traiter? étaient-ce des adversaires ou des alliés ?

Le radicalisme avait lui aussi une méthode ; il avait toujours soutenu qu'il fallait commencer par les réformes politiques : abolition de la Présidence de la République et du Sénat, Chambre unique, comités, renouvelés de la Convention, exerçant le pouvoir ministériel ; puis, ces réformes préliminaires obtenues, l'impôt unique et progressif, la dénonciation du Concordat, les juges élus, la police entre les mains des municipalités, même à Paris et à Lyon, la durée des mandats réduite, les élections plus fréquentes répandant la fièvre électorale dans toute l'étendue du territoire, voilà le plan offert au pays, tel qu'il était franchement exposé dans les journaux et les réunions publiques.

En présence de ces mesures qui auraient bouleversé en quelques mois le pays et l'auraient jeté en pleine révolution, le vieux bon sens de la France s'est révolté. Le suffrage universel ne s'y est pas trompé : à six reprises, en 1875 comme en 1877, en 1881 comme en 1885, en 1889 comme en 1893, il a condamné la politique radicale avec une fermeté qui ne s'est pas démentie.

Le parti radical, se sentant battu et voyant les succès de la propagande socialiste, a modifié son langage et sa méthode ; il parle moins des réformes politiques, qui laissent, on n'en peut douter, l'électeur indifférent. Il insiste sur les souffrances du peuple, et par là il se rapproche du socialisme.

Si on observe les faits avec soin, il est évident que le radical a fait un accord avec le socialisme : tandis que son allié était chargé d'agir sur les masses et de les soulever, le radical devait présenter une à une les lois de destruction propres à préparer la révolution sociale. Le but était le même ; mais chacun gardait son rôle et sa clientèle. Cette tactique, destinée à rassurer les foules, à cacher le bouleversement final, ne manquait pas d'habileté ; si elle réussissait, la société pouvait être prise entre deux feux.

A la stratégie des politiques, le jeune parti socialiste ajoutait son activité infatigable ; multipliant l'action, il parle, écrit, répand les appels, au risque de dévoiler parfois ses plans et de mériter les reproches d'imprudence que déjà lui adressent tout bas les radicaux.

Au fond, le radical est devenu l'opportuniste du socialisme : il lui prépare les voies, pallie ses violences et répare ses fautes, cherche dans son programme ce qu'il peut faire passer, et s'applique à découvrir les idées communes. Il n'adopte pas tous les articles de foi du socialisme, mais il y conduit tout doucement l'électeur. Passons en revue son programme. Que fait-il de la propriété? Il n'ose l'abolir, mais il en limite les droits ; il borne l'héritage aux plus proches degrés, multipliant les cas où l'État hérite; il élève les droits de succession en les transformant en une confiscation partielle.

La fortune mobilière est l'ennemie que partout il poursuit. La société anonyme est l'objet de ses défiances : le membre d'un conseil d'administration doit être frappé d'incapacité politique; la Banque de France, sans laquelle notre crédit national eût sombré en 1871, doit être détruite au profit d'une banque d'État; on doit racheter les chemins de fer, dont les réseaux fortement constitués ont offert aux petits capitaux un placement sûr et aux transports une bienfaisante régularité. Telle est la haine du radicalisme contre le capital, qu'il en poursuit la formation jusque dans ses germes, en manifestant le dédain de toute épargne.

Les projets de destruction ne sont rien auprès des illusions qu'il répand. Lui aussi promet à la fois le maintien des salaires, l'allégement du travail. N'étudiant ni les prix de revient, ni le cours des marchandises, niant les lois économiques quand elles l'embarrassent, supprimant les frontières quand elles gênent ses calculs, mêlant, suivant la tradition jacobine, la haine des rois à l'alliance des nations, mettant en interdit les facultés de production d'un peuple au profit de je ne sais quelle loi supérieure qui fixerait, suivant un tarif uniforme, les prix et les besoins, le radical dispose les résultats suivant son imagination, sans se soucier des statistiques, des chiffres et des budgets.

Il ne s'arrête jamais devant un calcul arithmétique; ayant à tout propos le mot de science à la bouche, il paraît ignorer que toute science qui se respecte découle de l'observation des faits; il méprise comme une objection sortie d'un esprit vulgaire tous les chiffres. Il promet à tous les vieillards une pension, à tous les ouvriers à 55 ans une retraite sur le budget de l'État, sans mesurer les ressources. L'État apparaîtrait, suivant lui, du berceau à la tombe, comme le banquier universel, qui dispense ses bienfaits, élève l'enfant, soutient l'adulte, nourrit le vieillard et joue le rôle d'une sorte de Providence laïque.

C'est le budget, c'est-à-dire l'impôt, qui porterait en dernière analyse le poids de toutes ces expériences. Et quel moment choisit-on pour de telles aventures? Qui ne sait où en est la fortune

de la France et quel problème s'impose à l'heure actuelle aux financiers? Deux phénomènes contradictoires se heurtent et nous menacent : une réduction régulière du taux de l'intérêt, entraînant une diminution correspondante de tous les revenus privés, et en même temps une augmentation d'année en année des contributions publiques!

Et en pleine crise, tout l'effort de ces novateurs consiste à réduire l'initiative des citoyens, c'est-à-dire leur faculté de produire à l'heure où ils augmentent leurs charges! Ils paraissent oublier que le Français paie déjà plus d'impôts qu'en aucun pays civilisé, qu'en augmentant les taxes on tue l'industrie, que la dette publique est de 33 milliards, que l'amortissement annuel est insignifiant, tandis que les États-Unis amortissent 500 millions par an.

Le radicalisme, avant-coureur du socialisme, menace donc tous nos intérêts matériels : revenus fonciers, propriété mobilière, fortune privée ou publique, tout est visé par les propositions actuellement soumises aux Chambres par les députés radicaux.

Que dire de nos intérêts moraux? Des efforts accomplis pour affaiblir la famille, qui est le fondement de la société, le mariage, qui en est le lien? de l'éducation de l'enfant qu'on propose d'enlever à la liberté du père? du monopole de l'éducation qu'on voudrait relever au profit de l'État pour modeler l'esprit de l'enfant en le jetant dans un moule uniforme? des théories abominables que la témérité d'un conseil municipal sans contrôle a pu mettre en pratique, comme l'éducation sans préjugés qui convient à l'avenir?

Que penser d'un parti qui a une si misérable conception de la liberté de conscience, qu'il se plaît particulièrement aux querelles religieuses? Dans notre société où chacun est libre de croire, le radical, se faisant persécuteur, veut déraciner la foi; il trouve devant lui un traité de paix, le Concordat : il a hâte de le rompre pour être libre de transformer en guerre ouverte la lutte sourde où il se complaît.

Ainsi, partout, dans le domaine de la conscience comme dans le cercle des intérêts matériels, la compression, la haine, la guerre, voilà le programme d'un parti qui ne se distingue plus aujourd'hui du socialisme que pour frayer plus habilement sa voie et préparer plus sûrement son triomphe.

A la violence des idées ne tarde pas à répondre la violence des actes. Une campagne de haine aussi déchaînée devait amener des crimes : des assassinats ont été commis. Les coupables, fanatisés, se sont érigés en soldats d'une cause. Les argumens des

socialistes et des radicaux contre le capital et la bourgeoisie ont été traduits en actes : ils ont inauguré « la propagande par le fait ». En quelques semaines, des bombes éclatèrent auprès des casernes, dans l'enceinte de la Chambre des députés, dans un restaurant, sur les marches d'une église ; enfin, le Président de la République fut assassiné, voilà ce que le parti de l'anarchie appelait des avertissemens adressés à la société.

Certes, l'occasion était belle pour les socialistes et les radicaux. La mesure était comble ; l'opinion publique, indignée, appelait de leur part un désaveu. Pas un mot ne vint, pas un chef ne se leva pour protester contre les crimes. Dans les journaux socialistes comme à la tribune des réunions publiques, tantôt on osait accuser la police de complots factices, tantôt on plaignait le « malheureux qu'avaient poussé à bout les oppressions d'une société coupable. » Lorsque le successeur de M. Carnot fut l'objet d'attaques dont la violence sans précédens faisait pressentir de nouveaux attentats, quel est l'orateur qui osa se lever pour défendre devant la cour d'assises non un accusé, mais toutes les pensées qui aboutissaient au crime? Ce fut le porte-paroles du parti socialiste. Il n'est pas un numéro des feuilles socialistes qui ne contienne de tels appels à la haine qu'entre ces écrits et la bombe il n'y a que la distance qui sépare la pensée du geste.

Dira-t-on que les esprits se calment? En juillet, la bombe d'Aniche, jetée sur un patron entouré du respect public, a fait justice du misérable ; la population ouvrière a exprimé son horreur contre le crime. Peu de jours après, on a appris avec stupeur qu'il existait, dans la région, des syndicats, centres du radicalisme local, qui avaient résolu de porter des couronnes sur la tombe de l'auteur de la tentative d'assassinat!

Il y a peu de semaines, les attentats contre M. de Rothschild ont montré une presse radicale, socialiste, anti-sémite, unie dans l'excitation quotidienne au crime, déversant chaque matin l'outrage et la calomnie sur les mêmes personnes, menant une campagne de haine furibonde contre les capitalistes et, le jour où ses conseils ont été suivis, où le bras qu'elle a armé, le cerveau qu'elle a enivré, ont commis le crime, insinuant à l'envi que la police a tout dirigé, que le coup a été ridiculement préparé par elle, qu'il n'en restera qu'une « bonne histoire bien propre à divertir les petits enfans pendant les longues veillées du prochain hiver! »

Hier encore, l'attentat de Carmaux a révélé le même état d'esprit. En face d'un patron luttant de sang-froid, pour la liberté et le salut de toute l'industrie française, tout un parti s'est dressé, l'injure à la bouche, répondant au calme par des outrages sans

nom, ameutant les passions dans toute la France contre un homme et aboutissant à ce terme inévitable d'armer, à force de menaces, le bras d'un assassin. Le crime manqué, socialistes et radicaux ont-ils protesté? Nullement. Ils ont obéi à un mot d'ordre, en jetant la suspicion sur la police, le doute sur l'attentat.

Nous ne sommes plus là en présence de théories ni de doctrines. On est passé à l'exécution. Des victimes sont tombées; d'honnêtes gens, de bons citoyens, le Chef de l'État, ont payé de leur sang ces folies criminelles. Elles reprennent sous nos yeux, et le fait le plus considérable de ce temps, c'est qu'il demeure avéré que, depuis dix-huit mois, ni les radicaux, ni les socialistes ne les ont désavouées.

IV. — CE QU'EST UN PARTI

Un historien a dit que l'erreur des hommes était toujours de croire les maux de leur temps incomparables. Je ne sais ce que pensera de nous la postérité; mais si on réunit les attaques dirigées depuis dix ans contre la société et les actes commis dans ces deux dernières années contre elle, il nous semble qu'on trouve à la fois les menaces et les crimes les plus odieux qu'ait connus notre siècle.

Il ne faut jamais se lamenter dans le vide ni récriminer; nul ne peut retourner en arrière. A quoi sert de se dire : « Il eût fallu agir plus tôt! » Nous sommes en 1895 : il faut regarder en avant et calculer ce qu'on peut faire; ce sera la mesure du devoir à accomplir.

Si les Français, comme nous en sommes convaincu, sont passionnément attachés à leur propriété, aux instrumens de leur travail, à la famille, à leur foyer, si le sang versé leur fait horreur, s'ils veulent conserver autour d'eux tout ce qui constitue la civilisation, ils n'ont plus à délibérer: l'heure est venue d'agir.

Quand on veut constituer un parti avec toutes les conditions de la lutte et de la force, on examine ce qui a été fait dans les pays où ils sont vraiment organisés : aux États-Unis, en Angleterre, en Belgique. Nulle part on ne peut trouver de plus grands modèles. De l'autre côté de l'Atlantique, leur puissance (on l'a montré ici même) (1) va jusqu'à la tyrannie. En Belgique, ils fonctionnent avec une efficacité indéniable. En Angleterre, nous les avons vus de près, dans la lutte récente, manœuvrer comme un instrument de précision, ou plutôt comme ces immenses ma-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 août 1894, l'étude de M. C. de Varigny sur *Tammany-Hall*.

chines à vapeur dont les bras, les leviers et les pistons jouent sans bruit avec une puissance énorme, transmettant au loin la force dans tous les ateliers d'une usine. Nous aurions beaucoup à prendre dans leur expérience séculaire. Nous pourrions montrer également l'œuvre des partis en Allemagne, et il serait facile de tirer du rapprochement de tous ces peuples des exemples qui seraient une leçon. Mais, en France, nous avons horreur des enseignemens qui nous viennent de l'étranger. Notre orgueil souffre, et plutôt que d'imiter ce qui est bien chez nos voisins, nous nous plaisons à dire, pour clore la bouche aux donneurs de conseils : « Nous ne sommes ni Anglais ni Belges ! » vérité irréfutable qui met fin au sermon. Ne parlons donc pas de l'étranger. La hardiesse active de nos adversaires nous présente cette fois un modèle qui nous suffit : c'est en France, c'est le parti socialiste qui nous l'offrira.

Des groupes locaux, tantôt un syndicat, tantôt des fédérations rassemblant plusieurs syndicats, représentent une ville ou un département. L'uniformité est bannie de cette organisation, qui varie suivant le nombre et l'activité des adhérens en chaque localité. Environ 600 groupes existent en France, comprenant 250 villes. Chacun vit de son existence propre, ne relevant que d'un pouvoir supérieur, qui s'intitule « Conseil national du parti ouvrier français. » Entre le Conseil national et les groupes ou syndicats, les relations ne semblent pas très fréquentes, puisqu'en quatre mois le secrétaire s'applaudit d'avoir échangé 2948 lettres ou télégrammes, ce qui comporte une douzaine de lettres par jour en chaque sens, total assez maigre, on l'avouera, pour le gouvernement d'un parti qui compterait 600 groupes. En revanche, 500 conférences de propagande ont été faites, dans 212 villes, par 7 membres du Conseil national ; M. Guesde et chacun de ses amis ont fait en moyenne 71 conférences, soit environ 6 par mois. Ce chiffre ne s'appliquant qu'aux conférences faites par les membres du Conseil, est publié pour accroître leur prestige : aussi n'a-t-on pas essayé de rapprocher de leur œuvre celle de leurs auxiliaires. Quel est celui d'entre nous qui, circulant dans les communes des environs de Paris ou bien dans les régions agitées comme les agglomérations du Nord, n'a vu de petites affiches rouges annonçant des conférences? Ces réunions, assez souvent périodiques, sont en tous cas très fréquentes ; elles constituent sur plus d'un point des cours réguliers de socialisme ; elles ont lieu sur l'initiative d'un groupe, et généralement elles servent à former dans une commune voisine un centre qui, après la série des conférences, acquerra son autonomie. On peut donc évaluer, sans exagération, à plusieurs milliers les séances tenues dans les villes et villages.

La presse relève du Conseil national: aux anciens journaux qui donnent le diapason et qui exercent une influence dominante sur une province s'ajoutent des feuilles nouvelles d'un rang inférieur, puis les publications hebdomadaires et les revues mensuelles. Si la presse socialiste était dirigée avec autant de discipline que ses rédacteurs y consacrent de fécondité, l'effet serait prodigieux; heureusement, les jeunes gens qui déversent dans ces feuilles et ces revues, nées d'hier, le trop-plein de leur imagination, sont le plus souvent des irréguliers qui s'enrôlent avec enthousiasme et qui, la campagne terminée, ne se réengagent guère; souvent même la campagne ne s'achève pas. Le Conseil national ne se préoccupe pas de ces détails, il a d'autres soucis plus graves que n'ont pas les partis en Angleterre ou en Belgique. La politique extérieure tient une grande place dans ses délibérations : dans une déclaration qui rappelle les discours du trône, le dernier Congrès (Romilly, 9 septembre) a traité la question sociale en Belgique, félicité les Italiens, envoyé des avertissemens au tsar et au roi d'Italie et crié « Merci et bravo » aux socialistes allemands; mais, à côté de ces manifestations tapageuses, les rapports sur toutes les formes de la propagande, sur les élections, sur l'action du parti ouvrier, témoignent de l'activité du Conseil.

Faisons la part des exagérations: en fait de charlatanisme, les austères docteurs du socialisme sont passés maîtres; néanmoins les faits sont là, il n'est pas permis d'en douter. On sait s'organiser en France, on sait mettre en commun des efforts, grouper les initiatives, en un mot constituer un parti. Il suffit de vouloir, c'est-à-dire de réunir un petit nombre d'hommes résolus, sachant mettre au service d'une idée leur activité et surtout leur dévouement. Ce serait une erreur de croire que pour réussir il est nécessaire, dès le début, d'être nombreux. Toutes les œuvres vraiment fécondes ont grandi lentement, comme les forces de la nature: sorties d'un germe, elles se sont développées peu à peu, se sont répandues, ont vu naître autour d'elles des rejetons, et, après quelques années d'efforts suivis, on demeure tout étonné de les voir multipliées et prospères. Mais il faut que le germe soit fécon c'est-à-dire que les idées autour desquelles s'unit le parti répondent à un besoin, que le programme soit clair et attrayant, que les hommes inspirent confiance.

V. — PROGRAMME D'ACTION : LES IDÉES

Les partis qui se forment pour repousser une attaque violente sont tentés de mettre sur leur drapeau un seul mot : la résis-

tance. C'est là un écueil. Pour faire une œuvre de longue haleine, il est très périlleux de se contenter d'un programme négatif. Qu'en une heure de crise, au moment du danger suprême, on crée un parti de résistance, rien de plus nécessaire. En 1831, en juin 1848, ce parti n'a pas eu d'autre nom. Demain, il se peut que la France y ait recours; mais nous ne parlons ici ni de guerre civile, ni des extrémités qui s'en rapprochent. Nous nous occupons du jeu normal des partis dans un gouvernement d'opinion, de la formation d'un groupe opposé au socialisme. Rien ne serait plus dangereux pour un parti que de prendre comme mot d'ordre des formules négatives. Il serait trop facile de l'attaquer en soutenant qu'il obéit à un intérêt, qu'il est l'esclave de la routine et du passé, que son rêve est l'immobilité d'une caste, son unique mobile l'égoïsme. Un parti qui serait fondé sur l'égoïsme pourrait avoir un jour de victoire : il serait assuré à bref délai d'une irrémédiable défaite.

L'homme ne s'attache, ne se dévoue qu'à ce qui lui montre l'avenir, lui promet l'espérance et la vie. Il lui faut un idéal. C'est là un besoin de sa nature; qui le méconnaît est sûr d'échouer.

Poursuivant la conception de ce qui est parfait, il cherche sans cesse le mieux, il voit le mal et veut le réprimer; il voit les lacunes et s'attache à les combler. Un perpétuel effort de réformes sur tout ce qui l'entoure est le signe de sa noblesse originelle.

Loin de blâmer les réformes, il faut que le parti conservateur en fasse le fond de son programme. Que ceci n'étonne pas! Chez nos voisins du Nord, à Bruxelles comme à Londres, les grandes lois organiques de réforme ont été dues aux ministères conservateurs. Les radicaux ont, en tous pays, plus d'imagination que d'expérience : ils promettent des merveilles, excitent l'enthousiasme, parlent de vingt réformes à la fois, déposent sur le bureau des Chambres le produit de leur cervelle excitée; les intrigans en font un jeu électoral; quelques hommes sincères veulent obtenir un résultat, multiplient les efforts, mais ils doivent étudier, travailler, s'efforcer de convaincre autour d'eux, faire succéder à l'élan la persévérance, or, la suite et la patience ne sont pas des vertus radicales. Aux ardeurs du premier mouvement succède le découragement, puis l'irritation : étudiez l'état d'âme du radical : c'est un découragé aigri; il a tout rêvé, tout cru possible, il s'était vu, en entrant à la Chambre, en possession d'une baguette magique; on l'accuse d'avoir trompé ses électeurs, en réalité il avait commencé par se tromper lui-même; il n'est pas de réforme qu'il n'ait crue prochaine; puis il a reconnu que le temps et les choses créaient des obstacles qu'il fallait vaincre à

force de volonté. Il n'aime pas l'effort, veut cacher son impuissance, il s'est mis à accuser les hommes.

Tout autre est l'action de ceux qui ont l'expérience de la vie ; ils savent les difficultés, se plaisent à les vaincre : ils ne sont ni rebutés par un délai, ni effrayés d'une étude. Ils ont à leur service cette force lente et irrésistible qui vient d'une bonne méthode. Tels les grands attelages de bœufs d'Auvergne qui labourent tout un champ tandis que des chevaux de course ne creuseraient pas un sillon. Le radical peut gagner un prix de vitesse, mais derrière lui il ne laissera jamais ni une œuvre ni une institution.

Sans remonter dans le passé, quelle leçon nous offre le présent ? Des Chambres affairées et bruyantes, des commissions surchargées de projets, une apparence de travail excessif, et en réalité le spectacle de la plus prodigieuse impuissance législative. Des promesses aussi irréalisables par le nombre que par la qualité, et, quand on cherche les résultats, un très petit nombre de lois. « Ce qui nous sauve, a dit un ardent polémiste, c'est que les Chambres ont une si mauvaise méthode qu'elles ne font rien. Que serait-ce, en vérité, si elles transformaient en lois les 800 propositions qui leur sont soumises? La France serait perdue! » Je ne connais pas de boutade plus vraie et plus désolante. Oui, nous serions engloutis sous une avalanche de lois mal faites. Ce serait l'anarchie instantanée ; mais d'un autre côté, dans le désordre qui retarde toute législation, combien de lois utiles, combien de lois urgentes qui sont arrêtées et cependant attendues, non par des politiciens mais par les services qui souffrent, par les intérêts qui gémissent, par la sécurité publique qui est menacée!

Nos pères ont dit avec résignation pendant des siècles : Si le roi le savait! Nous répétons, à propos de réformes indispensables : Si les Chambres en étaient capables! et ainsi croît de jour en jour, à propos de tout, dans l'ordre judiciaire aussi bien que dans l'ordre administratif, parmi les hommes de loi comme parmi les hommes d'affaires, un profond scepticisme à l'égard du travail législatif. Cette méfiance trop justifiée n'est pas le symptôme le moins grave de notre état politique.

Pendant que les besoins s'accumulent, que rien ne se fait, tout ce qui pense réfléchit aux réformes nécessaires; un travail s'accomplit lentement dans les intelligences. Les idées se mûrissent et se développent. Il y a beaucoup de points en quelque sorte acquis entre les esprits éclairés, des réformes toutes prêtes qui attendent, pour entrer dans nos lois, la fin de l'accès de fièvre radicale qui a créé la stérilité législative.

Ce serait une folie que d'entamer tout à la fois, mais il est bon de dresser l'inventaire de l'œuvre à accomplir, Rien ne peut sti-

muler plus sûrement les courages. Les radicaux et les socialistes ont la prétention d'être des réformateurs; ils ne sont que des révolutionnaires. Il est temps de leur montrer que, résolus à les combattre, nous poursuivons, nous aussi, dans des réformes nombreuses et précises, ce qui n'est pas l'apanage d'un parti, ce qui est le but de toute œuvre humaine : la suppression de vieux abus, le rajeunissement de nos codes, en un mot l'introduction dans nos lois d'un peu plus de justice.

Au premier rang, nos codes criminels, intacts l'un depuis 1808, l'autre depuis 1832, appellent une revision. Recule-t-on devant cette tâche? Il y a des questions pour ainsi dire tranchées : qui veut aujourd'hui conserver l'article 291 du code pénal interdisant toute association de vingt personnes? Refuser la liberté d'association à une démocratie, c'est refuser l'air à un être vivant. La Révolution française, en voulant réagir contre les intolérables abus des corporations, a proclamé l'individualisme à outrance en méconnaissant le besoin qu'a l'homme de se grouper pour agir, elle a commis un non-sens. Depuis la chute de l'Empire, la France d'année en année s'est efforcée de briser les chaînes forgées en 1791; l'association, sous la forme commerciale, a obtenu la première, par une lutte vaillante, son émancipation; puis est née la mutualité, enfin de nos jours le syndicat. De toutes parts, l'œuvre de la Révolution et de l'Empire est menacée; mais le texte impérieux, la défense formelle reste debout : les mœurs de plus en plus libérales et la loi prohibitive sont en perpétuel conflit. Le gouvernement est maître absolu de se servir de l'article 291 ou de le laisser dormir. La tolérance et le caprice, voilà le régime actuel des associations en France. Il est temps de réclamer une loi générale, loi de principe, ayant ces deux qualités de toute bonne législation, l'égalité des droits, la garantie contre l'arbitraire.

En face de l'État tout-puissant, l'individu est écrasé. Il n'a d'autre alternative que d'être esclave ou révolté. En se groupant, le citoyen fait l'éducation de sa propre liberté, il apprend à agir, il ne maudit plus son impuissance. L'association libre, c'est le réveil pour le bien commun de forces jusque-là engourdies. C'est la vie et le salut, à la condition formelle que la loi établisse la plus large publicité, frappe sans merci toute société secrète, et protège efficacement l'individu contre les excès qu'est portée à commettre une association tyrannique.

Quelle est d'ailleurs la liberté qui sans freins n'enfante pas la licence? Une expérience de quatorze années a prouvé aux plus aveugles l'insuffisance de la loi sur la presse. Inspirée par des radicaux répétant à l'envi que les journaux étaient impuissans,

cette législation a assisté, sans l'arrêter, à un développement facile à prévoir et tout à fait alarmant de la diffamation ; il en est résulté un énervement des mœurs publiques, un effacement de la responsabilité dont tout le monde se plaint. Le fonctionnaire hésite et ne cherche qu'à se couvrir; l'homme public, partagé entre la crainte de ses électeurs et la terreur des journaux, se tait ou s'abstient; on ne trouve plus de candidat; la parole et l'action n'appartiennent qu'aux audacieux; ceux-ci élèvent la voix, couvrent celle de leurs adversaires, donnent aux discussions politiques l'apparence des luttes électorales, de toutes les formes de débats les moins propres assurément à éclairer les esprits. En réalité la loi de presse, en établissant l'impunité, a corrompu profondément et à tous les degrés nos mœurs publiques. Malgré les lacunes nécessaires à combler, c'est moins aux textes qu'il faut s'en prendre qu'à la compétence de la Cour d'assises ; c'est elle qu'il faut modifier.

Les provocations à des crimes se rencontrent fréquemment dans les colonnes des journaux socialistes. Elles remplissent les feuilles anarchistes. Le ministère public ne poursuit pas, parce qu'il redoute les acquittemens. Il en résulte qu'une menace de mort écrite dans une lettre ou proférée devant témoins est suivie d'une répression certaine, tandis qu'une menace bien autrement terrible parce qu'elle est répandue à cent mille exemplaires circule librement, protégée par l'impuissance reconnue de la juridiction compétente. Il n'est pas un esprit réfléchi qui hésite un instant à considérer cette impunité comme un intolérable privilège portant atteinte à l'égalité des droits et à la sécurité des citoyens. La loi de 1881 n'est pas une loi de justice : c'est une loi de réaction, sortie de cerveaux agités, qui méconnaît les intérêts dont l'État est gardien et qu'il est urgent de reviser.

L'organisation du jury, dans son ensemble, appelle au plus haut degré l'attention du législateur. Ce n'est plus là une question politique. Que le jury se montre trop indulgent devant certaines accusations, le reproche est banal, à force d'être ancien. Mais depuis peu, la faiblesse s'étend, les variations se multiplient. Notre justice criminelle, ce qui est très grave, n'inspire confiance ni aux magistrats qui l'appliquent, ni à la société qu'elle protège. Les partisans convaincus de l'institution même du jury, ceux qui craignent de confier aux magistrats permanens les procès criminels, pensent qu'il n'est que temps de songer à une meilleure formation des listes de jurés. Il faut que le suffrage universel en prenne son parti : en matière de jury, le nombre ne vaut rien, l'élite est tout. Une bonne loi doit assurer la sélection des meilleurs. Ce principe heurte les préjugés en cours. Les listes

sont faites avec un tel dédain de la bonne justice qu'un tirage au sort dans la liste électorale, de tous les systèmes le plus déraisonnable, et que nul n'entend proposer, donnerait peut-être un résultat plus satisfaisant que la sélection à rebours qui exclut aujourd'hui de la liste de certains cantons tout homme indépendant.

Le code d'instruction criminelle (1) appelle diverses réformes. Les énumérer nous entraînerait trop loin. Comment du moins ne pas signaler les pouvoirs sans frein ni responsabilité du juge d'instruction? la nécessité de rétablir, sous une forme quelconque, le contrôle, aboli en 1856, de la Chambre du conseil? l'urgence de restreindre le pouvoir illimité du secret? Réfléchit-on qu'un inculpé peut être maintenu trois mois, six mois dans le secret le plus absolu sans pouvoir introduire un recours? De tels procédés, loin d'être une force pour la magistrature, se retournent contre elle. Déjà sous l'Empire, et depuis plus de vingt-cinq ans, on agite sans cesse ces problèmes si complexes sans les résoudre.

Mais que dire du code pénal et des lacunes qui éclatent à tous les yeux? Certains châtimens ont perdu leur efficacité et nous les conservons par routine: la peine la plus sévère, après la mort, est celle des travaux forcés qui est subie à la Nouvelle-Calédonie; attirés par le mirage d'un séjour en lointain pays, dans un climat sain, avec les chances d'évasion de plus en plus grandes (2), les coupables souhaitent l'envoi au bagne et ne redoutent rien tant que la réclusion subie dans la maison centrale, d'où nul ne s'enfuit. Ce renversement des peines a les conséquences les plus graves; il trouble profondément la justice pénale. Dans un temps où un courant porte le Français vers la colonisation, il faut profiter de cet attrait pour faire du séjour dans l'une de nos colonies la récompense de la bonne conduite du condamné et non le prix du crime.

L'état des prisons explique douloureusement les progrès de la récidive. A l'heure actuelle, un mécanicien, un aiguilleur condamné pour blessures par imprudence est renfermé, sauf en de rares villes, avec les pires récidivistes. Et cependant nous étudions depuis soixante-quatre ans la réforme pénitentiaire et le régime cellulaire qui fonctionne chez nos voisins!

Si des grands coupables nous passons au vagabondage, cette école primaire des criminels, nous voyons l'une des plaies les

(1) Nous ne parlons pas du code de procédure civile : on ne peut traiter ce sujet en quelques lignes. Et comment ajourner une réforme, lorsqu'en certains ressorts la vente du petit bien de mineurs, malgré la loi de 1884, absorbe, la statistique le démontre, 100 et 120 pour 100 du prix de vente?

(2) Au commencement de septembre, le gouvernement faisait publier les noms de trente-cinq condamnés évadés depuis peu des bagnes. On sait que la plupart des Arabes condamnés ont quitté la Guyane.

plus graves de notre état social. Quel est le département de France où l'on ne constate l'accroissement des vagabonds? Assurément, il y a plus d'une cause : les énumérer serait passer en revue toute notre organisation, depuis le gendarme absorbé par le souci d'assurer le service militaire universel jusqu'au juge qui répugne à tenir pour un délit punissable le fait de ne pas travailler. Qui conteste aujourd'hui que la police rurale, de tout temps médiocre, est devenue, depuis l'élection des maires, fort insuffisante? Qui ne demeure frappé, en présence de dix ou vingt condamnations inscrites sur un casier judiciaire, de l'inefficacité de la prison? De deux inculpés de vagabondage, l'un est un ouvrier sans ouvrage, il faut l'acheminer vers une hospitalité du travail, l'autre est un incorrigible, il faut le punir sans merci. La loi pénale a fait ces distinctions dans les pays qui nous entourent. Seuls, nous sommes en arrière sur tous nos voisins, en retard sur la civilisation, au grand détriment de l'ordre public.

En veut-on un exemple plus frappant? La loi de 1837 sur les aliénés a réalisé un grand progrès, en mettant ces malheureux sous la protection de la justice et de la science; mais elle a négligé une catégorie que multiplie le développement de l'alcoolisme : les aliénés criminels. Un aliéné a commis un meurtre; il est acquitté et renvoyé dans une maison de santé; à l'abri des excitations, il se guérit. Le médecin est obligé de le mettre en liberté. Nul ne peut s'opposer à sa sortie, alors que le médecin, lui-même, est certain que la rechute prochaine amènera un nouveau crime. Aliénistes et magistrats, jurisconsultes et spécialistes, tous sont d'accord : il est urgent de soumettre, comme l'ont fait les législations étrangères, les aliénés criminels à un régime spécial. Voilà trente ans qu'on le demande, vingt ans qu'on s'en occupe, dix ans que le Sénat l'a voté, sans que le gouvernement et la Chambre s'en soient préoccupés, sans qu'on aboutisse!

L'organisation judiciaire est depuis un quart de siècle l'objet de méditations constantes. Les esprits les plus compétens, le duc de Broglie dans ses « Vues sur le gouvernement de la France », Prevost-Paradol et tant d'autres, ont exposé les réformes nécessaires. Il y a des réformes sur lesquelles l'accord est absolu. Relever le niveau des juges de paix, assurer un meilleur recrutement afin de préparer l'extension de leur compétence, tel est le but poursuivi par tous les écrivains, par tous les jurisconsultes. Diminuer le nombre des petits tribunaux n'est-ce pas un second point généralement admis? Les magistrats inoccupés sont la plaie de nos juridictions inférieures. Quoi de plus déplorable que l'effort en vue d'accroître fictivement la statistique des affaires afin de faire croire à des audiences chargées? La dignité en est

atteinte aussi bien que la valeur de la justice. « Mais, s'écrie-t-on, on ne peut enlever à l'arrondissement son tribunal ! » Nous avons expliqué ici même (1) comment le juge appartenant au tribunal du chef-lieu de département viendrait tenir régulièrement ses audiences, grâce aux chemins de fer, au siège d'arrondissement. Ce projet, qui a surpris quand M. Dufaure l'a présenté, n'étonne plus personne; une heure de trajet en chemin de fer n'effraye plus, en un temps où la circulation a pénétré dans les mœurs. Ce système satisfait à la fois la petite ville, qui ne perd pas son tribunal, et les intérêts du justiciable, auquel on assure un juge plus expérimenté. Si on ne se hâte pas de prendre ce parti, on ira à un bouleversement bien plus radical.

Le choix des magistrats appelle, on le sent chaque jour davantage, des réformes sérieuses. Hier, le garde des sceaux, obéissant à une inspiration désintéressée, cherchait à limiter sa propre autorité; de tout temps l'abus des sollicitations nous a alarmés, mais le mal a pris, depuis l'épuration radicale de 1883, des proportions lamentables. Le juge a perdu toute stabilité. Il s'est fait un déclassement. Autrefois les magistrats attachés à une province avaient à la fois le respect de la tradition et de leur propre mission. Ces deux sentimens qui faisaient la force de la magistrature ont été cruellement atteints par le coup porté à l'inamovibilité. L'influence des députés dans les bureaux de la chancellerie a accru le désordre, pendant que vingt-sept gardes des sceaux depuis M. Dufaure, apportant tour à tour leurs clientèles, et faisant succéder leurs préférences, accoutumaient les compagnies à ne plus tenir les premiers présidens pour leurs intermédiaires naturels et excitaient les magistrats de tous ordres à chercher des avocats auprès du ministre de demain. Pour un garde des sceaux, digne d'occuper la place des Pasquier, des de Serres, et des Dufaure, il y a une grande œuvre de relèvement moral à accomplir. Ni la loi, ni le règlement, ni la circulaire ne peuvent suffire à rendre au corps des juges le respect des vertus professionnelles; mais il faut user de tous les moyens, employer la volonté la plus ferme, la plus patiente, se proposer un but très haut, ne pas reculer devant les responsabilités et avouer très franchement son dessein. Il faut au ministre qui fera à son nom l'honneur de cette grande tâche, un mérite et une chance : le courage d'agir et une durée qui dépasse dix mois.

Ce qui précède n'est que le résumé des modifications universellement demandées. Sur tous ces points, nous ne craignons pas de l'affirmer, l'opinion des hommes compétens est faite.

(1) *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1881.

L'organisation judiciaire appelle une bien autre réforme; une démocratie a besoin d'un pouvoir judiciaire plus fort qu'une monarchie. C'est là une vérité qui étonne autour de nous et qui est courante de l'autre côté de l'Atlantique. Notre constitution ne sera achevée que le jour où elle aura confié la garde de nos lois à une cour suprême, ayant les attributions de la cour fédérale des États-Unis et maîtresse, comme elle, d'arrêter les empiétemens du pouvoir législatif (1). Admettre qu'un parlement peut tout est une maxime révolutionnaire et tyrannique; entendue de la sorte, la souveraineté du peuple conduit au pire des despotismes, celui d'un millier de despotes médiocres et irresponsables. Fixer un certain nombre de principes auxquels ne pourrait pas déroger la loi et en remettre la garde à la Cour de cassation réunie à la section du contentieux du Conseil d'État, c'est-à-dire instituer au sommet de l'État un corps accueillant tous les recours, interprète suprême de la justice et du droit, voilà le but que doivent poursuivre tous ceux qui réfléchissent et qui prévoient.

L'organisation administrative peut-elle nous laisser indifférens? Là aussi il y a des réflexions devenues banales, des vœux auxquels tous adhèrent. On parle de décentralisation: le mot est mauvais, il est équivoque et fait naître des désaccords. La centralisation, c'est le résultat de notre histoire tout entière; c'est l'œuvre de six siècles; c'est la force d'impulsion du gouvernement, le ressort de toute organisation, le lien de l'armée et de la patrie. Aucun esprit réfléchi ne veut attaquer ni encore moins détruire les hiérarchies qui mènent de degré en degré au pouvoir central, mais on est alarmé de voir toutes les affaires réglées à Paris. Il est mauvais que tout pouvoir s'exerce au centre; il est bon que tout recours y aboutisse. La centralisation judiciaire est-elle atteinte dans ses parties vives et essentielles parce que le juge de paix a dans le fond d'un canton ou le tribunal dans l'arrondissement un pouvoir propre?

Ce qu'on demande unanimement, c'est la « déconcentration », le mot est admis; il s'agit de diminuer la congestion qui porte le sang avec excès au cerveau.

Une observation attentive des faits, la patience de noter les décisions qui peuvent être remises aux pouvoirs locaux, voilà l'œuvre préalable. A la suite de cette analyse viendront les mesures législatives ou seulement ministérielles qui allégeront les charges et remettront chaque chose à sa place.

Les lois administratives ont deux objets: le premier est d'organiser une bonne administration; le second est d'initier les

(1) Voir l'étude sur le *Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par le duc de Noailles. *Revue des Deux Mondes* du 15 juin 1888.

citoyens aux affaires, de leur apprendre à se conduire, de les intéresser à la chose publique et d'en faire des membres actifs et éclairés d'une société qui déclinerait s'ils étaient négligens, et qui périrait s'ils cessaient de s'en occuper. Satisfaire à ces deux besoins est le signe d'une bonne réforme administrative.

Le domaine dans lequel s'exerce l'autorité municipale, c'est la gestion des intérêts communs; c'est en ce sens que peut se développer l'autonomie des communes, mais la sécurité des citoyens, la justice pénale, n'appartient qu'à l'autorité centrale et ne relève que de ses agens. Confondre ces deux domaines, c'est l'anarchie.

Le radicalisme se plaît à tout critiquer et à faire table rase. De toutes les méthodes, c'est la plus périlleuse. Au lieu de courir les aventures, il faut étudier de près le mécanisme, relever les frottemens, et se borner, s'il est possible, à rapporter des pièces de rechange. Transformer par à-coups les institutions d'un peuple, c'est une témérité qui est toujours sévèrement punie. Prenons quelques exemples de réformes partielles nécessaires.

Paris s'étend de plus en plus. Des espaces très habités demeurent sans protection et sont la proie des bandits. La juridiction de la Préfecture de police est restée la même; il faut l'étendre jusqu'aux confins de l'agglomération parisienne et l'enlever à l'influence du Conseil municipal de Paris.

La police à Paris et à Lyon est bien faite; ailleurs, elle appartient au maire et elle vaut ce que vaut la municipalité elle-même : sage et éclairée à Bordeaux, elle est intermittente à Toulouse, entre les mains d'un parti à Marseille ou à Roubaix. La police ne doit pas être livrée aux hasards des élections; les citoyens, qu'ils habitent à Paris ou ailleurs, ont un droit égal à la protection des lois. Il n'est pas tolérable qu'en certaines villes les procès-verbaux dressés contre les électeurs d'un parti puissent être supprimés, que l'action du ministère public soit paralysée par les intérêts électoraux. Tous ceux qui ont vu de près l'administration de la justice dans les grandes villes demandent que la police soit enlevée aux maires. La municipalité de Lyon exerce-t-elle une influence moins considérable parce qu'elle en est déchargée?

Les progrès ne doivent pas se borner aux institutions existantes, aux organisations qui fonctionnent : outre les réparations aux anciennes machines, il y a, autour de nous, des besoins nouveaux à satisfaire, des mécanismes à créer. Dans l'ordre du travail, quelle ne serait pas notre imprudence si nous fermions les yeux aux nécessités qui ont apparu autour de nous? Opposons-nous sans merci au socialisme, qui veut charger l'État de toutes les fonctions, ne promettons au peuple aucune réforme chimé-

rique (ce qui est le plus sûr moyen de conquérir ses bonnes grâces), mais ne refusons pas de voir et de résoudre les difficultés que ne connaissaient pas nos pères. Toute une école vit du conflit entre le travail et le capital. C'est à nous, qui croyons fermement que la loi du progrès repose sur l'harmonie des intérêts, à préparer des lois sur la conciliation et sur les conseils d'usine, sur le contrat de travail et sur les grèves. Il faut que ces lois entretiennent l'accord, le rendent nécessaire et empêchent les querelles. Multiplier le contact, voilà le moyen de prévenir les malentendus, en montrant à l'homme aigri, qui oppose les noms de patrons et d'ouvriers, ce qu'est le cœur de l'homme, qu'il batte sous la redingote ou la blouse. La loi doit faciliter la création de tout groupe qui rapproche les classes : sociétés coopératives de consommation ou de construction, emploi sage d'une partie des fonds d'épargne, combinaisons de retraites, mutualités, voilà les instrumens perfectionnés qu'il faut mettre aux mains des travailleurs. Tout effort en vue d'une action précise, d'un progrès défini, améliore celui qui l'accomplit et apporte une force à la société.

« Réformes secondaires ! nous dira-t-on. Vous ne parlez pas des principales, de celles qui régleront le travail législatif, c'est-à-dire d'un changement du mécanisme parlementaire qui seul enfante l'impuissance ! » N'entendons-nous pas les plaintes d'un mauvais ouvrier qui accuse de tous ses échecs l'outil dont il dispose ? Le régime parlementaire ne donne que ce que lui envoie le corps électoral (1). Il n'a pas la vertu de rendre de bonnes lois à un pays qui nomme pour les faire une majorité d'esprits médiocres. Tant que l'immense majorité des électeurs de France, qui veut un gouvernement sage, respectueux des droits, soucieux d'améliorer les lois, n'aura pas considéré que le premier de ses devoirs est de préparer les élections, d'agir et de voter, nous serons victimes d'une minorité remuante et agitée.

Le jour où une majorité courageuse conduite par des esprits résolus sera entrée au Parlement, une méthode de travail entièrement nouvelle devra être sur-le-champ adoptée. Le règlement de la Chambre, entièrement refondu, limitera exactement les questions à une formule imprimée d'avance, acceptée par le ministre, distribuée la veille et d'où le député ne pourra pas s'écarter ; formule très brève, suivie d'une réponse aussi courte, sans réplique ni transformation en interpellation. Il serait étrange que les Français ne pussent se contenter d'un système que le Parlement d'Angleterre a reconnu pratique. Les interpellations, qui sont très

(1) Voir les articles remarquables de M. Charles Benoist. *Revue* des 1er et 15 octobre 1895.

bonnes et très utiles quand elles sont faites à propos, auraient lieu après un examen préalable et un vote des bureaux qui en auraient reconnu l'utilité. Les propositions d'initiative parlementaire seraient soumises non plus à une commission indulgente et banale, mais à un comité composé des présidens de bureaux et présidé par le président de la Chambre. Débarrassés ainsi des obstacles qui empêchent le travail utile, les députés seraient plus disposés à accomplir leur vraie tâche; voter le budget et les lois indispensables à la sécurité publique; ils ne seraient plus atteints par le découragement qui aujourd'hui paralyse tant de bonnes volontés.

La réforme législative serait-elle complète? Le Parlement, grâce à cette revision du règlement, aurait-il acquis la puissance et la régularité du travail? Bien aveugle qui le supposerait. La meilleure des assemblées délibérantes, dans le pays le plus éclairé, est impuissante si elle n'a pas des chefs qui préparent ses travaux, lui demandent à l'heure dite l'effort qu'elle doit accomplir, mesurent sa tâche et collaborent avec elle. Ces chefs, ce sont les ministres; c'est le comité d'hommes spéciaux et responsables qui, animé de l'esprit de la majorité, n'est pas seulement chargé d'administrer de grands services publics, mais reçoit la mission trop souvent négligée de diriger jour par jour les travaux de la Chambre. Si, craignant un vote contraire, le comité est paralysé par la terreur d'un renversement, si, au lieu de conduire la Chambre, il prend le parti d'attendre pour agir le caprice de la majorité, il n'y a plus de régime parlementaire, mais un système bâtard incapable de rien produire; bien plus, il n'existe plus de gouvernement, dans la réalité du terme. La faiblesse est à l'ordre du jour; les députés pénètrent, sous prétexte d'enquête et de commission du budget, dans l'intérieur des ministères pour y porter la désorganisation; leur ingérence encouragée par les ministres n'a plus de bornes : ils se mêlent de tout, veulent voir les dossiers, dicter les réponses et préparent dans le sein des services les armes dont ils se serviront pour s'emparer des portefeuilles que, rapporteurs du budget, ils auront convoités. Les ministres attendent tout du hasard d'un scrutin : pour ceux qui sont chargés de gouverner et de prévoir, il n'y a plus de sécurité; l'omnipotence d'une assemblée médiocre désorganise l'administration à tous les degrés : ni ministres, ni directeurs, ni préfets ne peuvent suivre une politique; l'instabilité crée l'impuissance, et comme tout dépend d'un vote, il n'est pas de concessions que, dans les couloirs ou dans son cabinet, le ministre ne soit prêt à faire. C'est encore une fois la destruction de toute autorité.

Il suffirait, dit-on, que les ministres ne pussent faire partie

du Parlement pour mettre fin aux renversemens de cabinet! — Ce jugement, nous en sommes convaincus, ne tient nul compte du caractère des hommes. Le mal ne serait que déplacé. Les politiciens en quête d'un ministère auraient une clientèle dans les Chambres qui agirait, solliciterait, intriguerait pour leur compte et renverserait les ministères comme par le passé. Au lieu d'opérer pour lui-même, le député opérerait pour un complice. Le désordre serait aussi grand et le pouvoir ministériel descendu d'un degré serait encore affaibli.

Les mœurs politiques, c'est-à-dire la discipline d'un parti bien organisé, peuvent seules remédier à la déplorable instabilité des ministres. Pour hâter le jour où nous verrons parmi nous un pouvoir durable, il n'y a qu'un moyen : il est au service du premier cabinet ayant quelque courage. Le président du Conseil annoncerait qu'il ne se retirera que devant un ordre du jour motivé, préparé dans les bureaux, publié d'avance, ayant le caractère d'une sorte de jugement sur la politique générale du ministère, jugement délibéré et rendu par la majorité. Aux coups fourrés du hasard, aux renversemens imprévus, aux questions de détail devenues la cause ou le prétexte de crises ministérielles, serait substituée la franchise de votes émis en pleine responsabilité; des ministères seraient encore renversés, mais on verrait clair, au lieu de sauter dans l'inconnu. Quand de mauvaises habitudes sont prises, qu'elles se sont prolongées plusieurs années, il faut une initiative peu commune pour rompre en visière avec elles.

Le Sénat doit reprendre sa place et son influence : cette réforme qui est à elle seule toute une politique porterait sur la composition de la Chambre haute et son rôle dans le gouvernement. Le Conseil d'État, qui semble oublié, devrait aider à la préparation, devenue si défectueuse, de nos textes de lois. Nous avons des institutions; nous ne nous en servons pas, ou plutôt nous laissons une assemblée omnipotente et médiocre envahir tous les pouvoirs et les absorber.

Se rencontrera-t-il un groupe de ministres puisant dans leur patriotisme la force de caractère qui peut nous sauver de maux irrémédiables? Comment en douter, s'il existe en France des hommes ayant assez de clairvoyance pour mesurer l'abîme où nous mène le jeu si imprudemment joué depuis tant d'années? s'ils écoutent ce que chacun dit d'administrations désorganisées par des changemens perpétuels, de la Guerre dirigée depuis 1871 par vingt et un ministres, de la Diplomatie par vingt-deux ministres des Affaires étrangères, de l'Intérieur voyant se succéder trente-sept titulaires? Quelle est l'industrie privée, si forte fût-elle, qui serait en mesure de résister à la mobilité incessante de

directeurs demeurant en moyenne pendant huit mois en fonctions?

Tels sont, au milieu des abus qui éclatent à tous les yeux, les maux les plus graves, tels sont les premiers remèdes.

Les progrès que nous venons de résumer suffiraient à faire l'honneur de la génération qui les accomplirait. Après les avoir énumérés, on demeure en vérité stupéfait de constater que sur presque toutes les questions l'accord est fait entre ceux qui pensent. Réunissez, en 1895, cinq à six personnes éclairées; interrogez-les sur nos codes, sur nos lois organiques, sur les besoins actuels, sur les problèmes qui nous entourent. A peu de nuances près, les solutions seront les mêmes. C'est là un phénomène d'une portée considérable. Si, en effet, dans un pays que divise le souvenir de tant de querelles, les intelligences se rencontrent pour porter le même jugement sur une série de réformes, il est certain que ces réformes si fortement souhaitées ne tarderont pas à prévaloir. Quand on constate cet accord sur le but à atteindre, comment désespérer de la formation d'un parti également résolu à combattre les chimères du socialisme et à introduire dans les lois, avec un esprit autrement politique que les faiseurs de promesses ridicules, ce qui est le but et l'essence de toute civilisation : un peu plus d'ordre et de justice?

VI. — PROGRAMME D'ACTION : LES HOMMES

Pour faire un parti, il faut des idées et des hommes. Nous venons de voir comment, sans s'en douter, les adversaires du socialisme sont d'accord, non sur un programme négatif, mais sur un ensemble de réformes positives dont il suffisait d'énoncer les élémens. Les bonnes volontés ne leur manquent pas davantage.

De tout temps les découragés ont répété qu'il n'y avait pas d'hommes; mesurant les autres à leur taille, ils ne voient autour d'eux que lâcheté et dégoût. Qu'ils apprennent à mieux regarder, et ils découvriront tout ce qui, en France, produit des forces vives sans réclames, tout ce qui agit sans parler. Nous avons autour de nous des trésors inconnus, des réserves de fécondité qui feraient la fortune d'un peuple.

Ne faisons pas ici le recensement de la charité pure : elle demeure un secret entre celui qui donne et celui qui reçoit. Parlons des efforts accomplis par l'homme en vue de contribuer à l'amélioration du sort de son semblable. La vie en commun comporte un échange incessant de services. Le cultivateur récolte le blé, le boulanger fait cuire le pain, le maçon construit une maison, le tailleur confectionne un habit; l'homme aisé paye tout ce travail qui sert à le vêtir, à le loger et à le nourrir. Mais le salaire donné,

il n'est pas quitte : il doit en sus un peu de cette science qu'il a acquise et qui n'a de valeur que s'il la partage avec des ignorans. Pendant que pour lui les ouvriers travaillaient de leurs mains, ont-ils pu apprendre les conditions de l'épargne, ses moyens et ses résultats? Lorsque M. Benjamin Delessert et M. de la Rochefoucauld-Liancourt ont introduit en France les caisses d'épargne, ils rendaient un service incomparable à tous ceux qui vivaient d'un salaire. Comment, à eux seuls, les ouvriers ont-ils pu deviner les avantages de l'association pour mettre en commun les risques de maladie, pour diminuer le prix de la vie, pour trouver des prêts? Ce sont les fondateurs des sociétés de secours mutuels, des sociétés coopératives de consommation et de crédit qui ont apporté aux travailleurs ces soulagemens, à la civilisation ces progrès. C'est à ceux que le travail quotidien n'absorbe pas à résoudre ces difficiles problèmes. Pour y réussir, il faut du temps et du capital disponibles : ils possèdent l'un et l'autre. Ce qui a été accompli, grâce à eux, en ce siècle est prodigieux : l'épargne et la mutualité sous toutes leurs formes produisent des résultats que nous avons pu mesurer en 1889 à l'Exposition d'économie sociale. Le mouvement qui emporte en ce sens les intelligences est général. Allez en Angleterre : vous trouverez des Français qui suivent le mouvement des *trade's unions;* d'autres qui examinent les habitations à bon marché et rapportent des plans en France; allez en Lombardie, en Allemagne : vous en rencontrerez qui étudient le mécanisme des banques populaires et la variété de leurs formes; observez les efforts vaillans des maîtres de forges de France assurant leurs ouvriers contre les accidens; voyez les merveilles produites par les restaurans populaires de Lyon; examinez l'assistance par le travail à Marseille, à Bordeaux, à Lille et à Paris. Il y a en France un nombre extraordinaire d'hommes voués à ces problèmes, jaloux de leur libre initiative, sachant en user, ne demandant à l'État que la liberté générale, une cohorte de bonnes volontés à l'affût du progrès à accomplir, y employant leur vie, fiers d'améliorer à force de dévouement la condition humaine.

C'est là qu'il faut aller chercher les élémens du parti conservateur. Il ne convient pas de le recruter parmi les politiciens en disponibilité, las des campagnes d'hier et en quête de celles de demain : il s'agit de trouver des troupes fraîches, des cœurs chauds, des convictions ardentes qui cherchent dans l'action politique, non la satisfaction d'une ambition doublée de vanité, mais un moyen d'obtenir deux résultats également nécessaires : remettre l'ordre dans la société et réaliser le bien dont ils ont en eux la conception.

Nous avons énuméré quelques-uns des services que peuvent

rendre au travailleur de tels hommes. Si chacun d'eux agissait de la sorte, il n'y aurait pas de socialistes. Pour faire un parti de résistance aux passions révolutionnaires, il faut avant tout multiplier dans toute la France cette race d'hommes actifs, dévoués, pensant à autrui, suscitant des œuvres de désintéressement et ne permettant pas aux radicaux de dire, ce qui est leur grand argument, qu'ils combattent une classe d'êtres au cœur sec, de riches vivant dans le luxe, le plaisir et l'égoïsme.

« Nous voilà loin, me dira-t-on, de la politique. Vous voulez réformer les mœurs. » Assurément il faut refaire nos mœurs pour faire de bonne politique. Tenter de constituer un parti conservateur sans que ses membres ressentent une préoccupation profonde des souffrances d'autrui, c'est une entreprise aussi vaine qu'inutile. Que d'autres consument leurs efforts à créer entre les fortunes menacées un syndicat de défense, ce n'est pas cela dont nous nous soucions. La tâche est bien plus haute : il s'agit de répandre ces sentimens de solidarité, d'intérêt et de sympathie mutuels sans lesquels aucune société ne peut vivre, encore moins une démocratie que toute autre, et dont la plus haute expression est contenue dans le précepte divin : « Aimez-vous les uns les autres. »

Dans ces activités dépensant leur vie au service d'autrui, quoi de plus aisé que de trouver les cadres du parti conservateur?

Mais, encore une fois, il faut qu'entre le socialiste radical, qui promet tout et le conservateur qui promettra un peu, il y ait un contraste qui éclate à tous les yeux. L'un apporte des engagemens qui contiennent autant de déceptions, des phrases éternellement démenties; l'autre doit montrer des résultats tangibles, des œuvres précises, des fondations fécondes qui répondent pour lui. L'un multiplie les paroles, l'autre rend des services.

VII. — MOYENS DE PROPAGANDE

Un parti, quand il est constitué, ne manifeste son action, ne répand ses idées que de deux manières : il écrit et il parle ; mais combien peuvent varier les formes des publications et les conditions dans lesquelles agit la parole!

De la presse, nous ne dirons qu'un mot : c'est la forme la plus efficace de la propagande, mais en même temps c'est la plus coûteuse, celle qui demande le plus d'efforts et les sacrifices les plus lourds. Là où elle peut être employée, il n'y a pas à hésiter à s'en servir. Le journal local à 5 centimes, trois fois par semaine ou hebdomadaire, groupe tout naturellement autour de lui une clientèle, la tient en haleine, éveille ses sympathies, crée des liens et prépare l'action.

Il existe en ce moment un nombre considérable de feuilles locales combattant de la sorte ; mais entre elles aucune relation n'est établie. Ce défaut d'entente fait leur faiblesse. Une correspondance qui leur serait adressée chaque semaine faciliterait la tâche du rédacteur, lui apporterait, à dates fixes, au moment où se prépare le numéro hebdomadaire, les dernières nouvelles, avec le diapason juste. Ces forces isolées seraient décuplées si elles étaient groupées.

Un parti bien organisé devrait s'attacher aux publications populaires.

On remplirait une bibliothèque en collectionnant ce que les socialistes ont fait paraître depuis deux ans, c'est-à-dire depuis leur levée de boucliers. Dans le flot de brochures qui se publient, il y a peu d'ordre : formats, titre, tout est assez disparate. Les Anglais ont une méthode digne d'être imitée. La société puissante qui s'est créée chez nos voisins pour résister au socialisme, sous le nom de *Liberty and Property Defence League*, a fait deux sortes de publications dont la dimension et l'objet varient profondément : les unes forment des brochures assez étendues, pleines de citations, destinées aux hommes éclairés qui étudient les questions pour s'instruire et afin d'être en mesure de réfuter les idées fausses ; les autres sont très courtes, très précises ; destinées à la vulgarisation, elles sont rédigées en un style fort clair et ne traitent à la fois qu'une seule question : elles s'adressent aux ouvriers, aux paysans. Des millions d'exemplaires de l'une et de l'autre variété ont été répandus en Angleterre depuis quelques années. En ce moment, un effort de ce genre s'accomplit parmi nous. Avant peu, ceux qui luttent contre le socialisme auront à leur disposition des brochures, des « tracts », des almanachs populaires. C'est un instrument de lutte indispensable et que nous ne possédions pas.

Quel que puisse être le soin avec lequel les brochures seront distribuées ou vendues, il n'est rien de tel que la parole pour déterminer la conviction. Que ce soit au nord ou au midi, dans une ville populeuse ou dans un village, l'auditeur est toujours le descendant de ces Gaulois qui aimaient à entendre bien parler. César reviendrait parmi nous qu'il trouverait le même goût pour la parole publique. Pourquoi laisser cette arme au parti radical? Demandez à un jeune Anglais récemment sorti d'Oxford combien de conférences de village il fait en une année. Qu'il soit libéral ou conservateur, radical ou unioniste, peu importe : il croirait manquer à lui-même ou à son parti s'il ne portait pas dans des réunions l'écho de sa science fraîchement acquise. Lisez la *Revue de la jeunesse socialiste*, publiée à Toulouse : vous y verrez

que tout étudiant socialiste est tenu pendant ses vacances, à Pâques ou en automne, de parcourir un certain nombre de villages, de convoquer dans un cabaret les paysans, et de leur adresser la bonne parole.

Ce sont là, nous l'avouons, des habitudes nouvelles; mais le suffrage universel, le pouvoir illimité donné à la foule, la puissance élective à tous les degrés, tels qu'ils existent dans une démocratie, ne constituent-ils pas des nouveautés bien plus surprenantes? et quand ces institutions sont établies parmi nous, que nul parti ne songe à supprimer le suffrage universel, ne devons-nous pas regarder les nations qui ont su, au milieu de cette transformation des mœurs publiques, se servir de la liberté pour agir, pour combattre et pour sauver les garanties essentielles de la société?

CONCLUSION

Aux questions que nous posions en commençant la réponse n'est pas douteuse : il n'est que temps de constituer un parti résolu à défendre la propriété et la liberté contre l'assaut des socialistes.

Si l'étude de l'histoire nous enseigne que nul peuple n'a contracté une plus longue habitude de tout rapporter au pouvoir, d'attendre tout de lui, de compter en tout sur son impulsion, et si, dans le cours de ce siècle, sa confiance l'a dispensé de toute initiative, il est évident qu'à aucun moment son réveil n'a été plus nécessaire. La faiblesse des gouvernans n'est pas un accident, c'est un mal chronique. Les détenteurs du pouvoir se montreraient demain aussi fermes qu'ils sont irrésolus que le devoir serait le même. Comment faire fond, pour la défense d'intérêts permanens, sur un gouvernement qui est à la veille d'un perpétuel changement? Son impuissance, qu'il le veuille ou non, vient de sa fragilité. Dans un régime démocratique, il ne faut pas se lasser de le répéter, les garanties reposent, non sur les tendances mobiles de cabinets éphémères, mais sur l'organisation de partis solidement fondés qui servent d'appui aux intérêts de la nation. Si ces partis n'existent pas, la constitution elle-même cesse de fonctionner, ou plutôt elle tourne dans le vide, au risque, suivant le temps, de ne rien produire ou de tout emporter.

Nous rencontrons aujourd'hui une occasion unique d'échapper à ce cercle vicieux d'erreurs et de fautes. D'une crise menaçante peut sortir le salut. Profitant des libertés publiques et en abusant, un parti s'est formé qui a pour mobile la haine, pour moyen la calomnie, pour instrument l'audace ; remuant toutes les passions, se servant de toutes les chimères qui peuvent séduire, il a saisi une heure de découragement pour murmurer aux oreilles de ceux

qui souffrent un chant d'espérances indéfinies; il essaie de soulever les foules en parlant de son amour pour les humbles, et colore l'envie, ce vieux péché des hommes, en soutenant que le riche est le seul obstacle au bonheur de la société. Cette attaque furibonde, la plus habile et heureusement la plus bruyante qui fut jamais, nous impose des devoirs : si nous demeurons immobiles, attendant le salut du hasard ou de nos gouvernans, l'issue n'est pas douteuse. Pour qu'il y ait lutte, il faut deux armées. A l'heure présente, il n'y en a qu'une. Sa force ne vient que de notre lâcheté. Secouons notre inertie, essayons d'agir, et nous serons émerveillés du succès.

La jeunesse, qui est le fond d'un parti, ne vient pas à ceux qui se lamentent dans l'immobilité; si nous agissons, elle écoutera notre appel; elle ne rejoint que ceux qui luttent. Il a suffi d'agir, sur un seul point, pendant quelques mois cet hiver, pour voir se lever une quantité d'amis inconnus qui attendent le signal. Dispersés, ils ne comptaient pas; groupés, ils sont une foule; disciplinés, une phalange. Qui ne se souvient du rôle joué dans notre histoire par la société « Aide-toi! le Ciel t'aidera »? Un petit nombre d'hommes jeunes, une volonté ferme, un dévouement illimité à leurs convictions, la résolution d'agir, voilà ce qui a assuré le triomphe. L'heure est venue de retrouver dans ces souvenirs et dans le sang de notre race la force nécessaire; jamais en France, en face d'un grand péril, les hommes n'ont manqué. Nous avons certes commis des fautes; mais le cœur est demeuré sain, il est prêt à battre aux grandes causes et à se dévouer : il s'agit, non de défendre une vieille citadelle au fond de laquelle nous reprendrions demain le sommeil interrompu, mais de commencer une longue et vaillante campagne, de prendre partout l'offensive, de disperser les assaillans, de poursuivre avec plus d'ensemble et d'énergie le rôle qui nous appartient dans l'histoire, en déployant dans les luttes civiles ces qualités de courage qui ne sont pas le privilège du soldat. Envisagée à ce point de vue, la crise que nous traversons mérite bien le nom d'épreuve. Selon la conduite des années qui s'ouvrent, la postérité jugera si la France, lassée par ses révolutions, a conservé, à la fin de ce siècle, assez de qualités d'indépendance pour faire jaillir de son sein, en usant des libertés publiques, une force sociale rajeunie, pour accomplir avec suite les réformes nécessaires, pour parler et pour agir à temps, ou si, engourdie par les jouissances, elle s'est soustraite à ses devoirs, se contentant de conserver ces dons d'intelligence et d'esprit qui, sans l'action, ne servent qu'à s'écrier à la veille des catastrophes : « Il est trop tard! »

GEORGES PICOT.

BOCCACE

II [1]

LA COMÉDIE ITALIENNE

I

Dans la comédie italienne de Boccace, un personnage tient à lui seul le grand premier rôle : c'est le Toscan de la vallée florentine, le Toscan de Florence, de Prato, de Pistoja. Par son agilité d'esprit, son élégante allégresse, sa malice, sa charmante perversité, il entraîne tous ses comparses en un tourbillon d'incidens, de fourberies, de mots plaisans et d'intrigues déplaisantes ; il est le roi de ce théâtre. Dame Jancofiore, qui était cependant courtisane et Sicilienne, dupée et dépouillée par lui, salue ainsi le génie de son vainqueur : « *Chi ha a far con Tosco, non vuole esser losco.* Qui a affaire à un Toscan ne doit pas être borgne. » C'était le cri de toute l'Italie.

Dans la *Commedia dell'Arte*, la comédie populaire et improvisée, si chère aux Italiens jusqu'au temps de Goldoni, chaque province, chaque ville a son masque traditionnel, Cassandre, Arlequin, Pantalon, Polichinelle, Stenterello, Faggiolini, des pères ridicules, des pédans imbéciles, de gais sacripans, des bourgeois ou des paysans stupides. Florence a le Florentin, qui se moque du reste de la péninsule. Son Bruno et son Buffalmaco, qui figurent çà et là au *Décaméron*, ne sont guère toutefois que de malins farceurs qui tourmentent un pauvre homme, le peintre Calandrino, « homme simple et de mœurs naïves », dont l'espèce devait être fort rare en Toscane. Un jour, en compagnie d'un

(1) Voyez la *Revue* du 1er novembre.

jeune homme « d'un merveilleux agrément », ils trouvent Calandrino, au Baptistère de San-Giovanni, contemplant les peintures et les bas-reliefs de l'autel. Du marbre aux pierres, des pierres aux cailloux du Mugnone, torrent qui court de la montagne de Fiesole à l'Arno, la transition était facile. Nos trois compères affirment à Calandrino que, dans le Mugnone, il y a certains cailloux qui rendent invisible la personne qui les porte. Ils s'y rendent tous les quatre, et, quand le peintre a les poches pleines des précieuses pierres, les trois autres feignent de ne plus le voir. « Il était tout à l'heure devant nous, dit Buffalmaco, il sera allé dîner et se moque de nous », et de le lapider vigoureusement dans les jambes et dans le dos. Calandrino, trop heureux de tenir son trésor, reçoit, sans souffler mot, mille horions. Bruno, Buffalmaco et Calandrino sont des masques de *Commedia dell' Arte ;* ils ont les traits simples et énormes qui conviennent aux masques ; ils jouent, à la porte du théâtre de Boccace, quelques parades ; ce ne sont encore que des Florentins de carnaval.

Étudiez, du haut en bas de la péninsule, les types généraux des races italiennes, la gravité du Lombard, la délicatesse efféminée et la *morbidezza* du Vénitien, la face honnête et brutale du Romagnol, la noblesse fade ou la sévérité sombre du Romain, la grimace éternelle, l'agitation, les contorsions, la gaîté déraisonnable du Napolitain, l'astuce tranquille du Sicilien; ni à Milan, ni à Venise, ni à Bologne, ni à Rome, ni à Naples, ni à Palerme vous n'aurez le plaisir esthétique que l'on goûte à Florence, à Pise, à Prato, à Fiesole, à Pistoja, à San-Giovanni. Ici, jeunes ou vieux, gens du monde, écoliers, hommes d'église, artistes, marchands, artisans, lettrés, portefaix, jusqu'aux tireurs de sable qui, jambes nues, fouillent, avec un grand geste élégant, les eaux blondes de l'Arno, ils sont tous, assurément, de race distinguée et gens d'esprit. Ils sont courtois, affables, de belle humeur, sensibles à la beauté, orgueilleux de leur ville, respectueux de ses œuvres d'art exposées en plein air, curieux de son histoire. Réunis en foule, les jours de marché, sur la place de la Seigneurie, au grand soleil, ils vont et viennent paisiblement, conversant par petits groupes, sans cris, sans querelles, et vont dîner d'un pas leste quand la vieille cloche du Palais communal sonne lentement midi. Ils font toutes choses légèrement et avec grâce. Leur douceur de mœurs est admirable. Ils sont trop éveillés pour consentir à l'indolence voluptueuse de Venise, trop fins pour imiter les façons pompeuses du Romain, trop bien élevés pour s'abandonner à l'assourdissante vocifération du Napolitain. C'est un peuple réfléchi, ironique, de conscience claire, et qui voit clairement au fond de l'âme de son prochain. Il méprise

les idées creuses, les superstitions vaines, l'enthousiasme puéril, toutes les manifestations de la sottise humaine. Il y a quelques années, un mal suspect ayant emporté, en France, une douzaine de valétudinaires, l'Italie avait allumé solennellement, sur ses frontières et à l'entrée de ses cités, des fourneaux de fumigations. Milan, Venise, villes très civilisées, fumigeaient discrètement les voyageurs. La farouche Bologne leur imposait un réel martyre. A Florence, comme je sortais de la gare sans avoir respiré le poison prescrit par le gouvernement : « On ne fumige donc pas chez vous? » dis-je au grand gaillard qui portait ma valise. « *Ah! signore, qui siamo a Firenze!* Ah ! monsieur, ici c'est Florence ! »

Ces gens d'esprit étaient, longtemps avant Boccace, les maîtres de la civilisation italienne. Ils l'étaient par leurs industries de luxe, par l'habileté financière de leurs banquiers qui prêtaient aux rois et que les rois d'Angleterre n'ont jamais remboursés, par le prestige de leurs arts et de leur littérature. Mais cette maîtrise de Florence se manifesta surtout par la diplomatie. La politique extérieure est vraiment l'art souverain de cette cité, grâce auquel elle s'est longtemps tirée des plus mauvais pas, échappant à ses ennemis, les empereurs allemands; aux papes, ses bons amis ; à la France, aux Aragons, aux Sforza. C'était bien la panthère mouchetée, si souple et si féline, — *lonza leggiera e presta molto*, — la panthère symbolique qui bondit autour de Dante, dans la noire forêt enchantée. Florence sut ourdir des ligues qu'elle laissait se débrouiller sans elle. Elle excella dans la pêche en eau trouble. Elle n'aimait pas les méchans coups et se réjouissait de les voir tombant sur Venise, sa grande rivale maritime. Elle mit le plus rare génie d'observation au service de l'égoïsme communal le plus résolu. La Seigneurie, sans cesse renversée par le contre-coup des agitations démocratiques, tenait néanmoins, et d'une main très sûre, le fil de toutes les affaires italiennes. Et, du haut de son campanile, Florence surveillait encore, au delà des Alpes et de la mer, le jeu de la chrétienté, France, Empire, Espagne. Comparez l'un à l'autre Machiavel et son contemporain Giustinian, orateur de Venise près du Saint-Siège dans les dernières années d'Alexandre VI, au début des guerres européennes d'Italie. Le Vénitien ne se préoccupe que de l'intérêt de sa république à l'heure présente; il le démêle avec une dextérité parfaite, mais sa politique n'est qu'au jour le jour et son horizon borné. Le Florentin pénètre jusqu'au fond du cœur des princes ou des hommes d'État; il recherche dans leurs passions mêmes le secret de leurs plans, il prévoit les complications de la politique générale du monde et prophétise les crises

prochaines de l'Italie. C'est un psychologue de première valeur. La diplomatie, c'est-à-dire l'art de lire couramment dans les âmes les plus ténébreuses et d'inspirer doucement à l'adversaire les desseins les plus funestes, fut ainsi, pendant tout le moyen âge, la fonction naturelle des Florentins, comme le change était celle des Lombards, et le commerce du Levant, de l'Égypte et des Pays-Bas celle des Vénitiens. C'est aux bords de l'Arno que les puissances de toutes grandeurs enrôlaient, pour leur service propre, de bons artistes politiques. Au jubilé de 1300, Boniface VIII venait de recevoir au Latran Arnolfo, Giotto et Dante, ambassadeurs de la Seigneurie florentine. On annonce ensuite à l'audience apostolique les ambassadeurs de France, d'Angleterre, d'Allemagne, de Bohême, de Raguse, de Vérone, de Naples, de Sicile, de Pise, de Camerino, de l'Ordre de Saint-Jean et du Grand Khan des Tartares. Et c'étaient encore des Florentins de Florence.

II

Remettre vivement à leur place, par une impertinence ou un bon mot, les fâcheux, les insolens et les superbes, est un talent fort agréable à pratiquer, que Boccace aime à signaler en ses compatriotes. De la part d'hommes tels que Giotto ou le grand lyrique Guido Cavalcanti, ces triomphantes reparties n'ont rien qui nous étonne. Mais dans la bouche d'artisans tels que le boulanger Cisti, elles sont pour nous charmer. Cisti était doué « d'un très haut esprit, d'*altissimo ingenio* ». Il arriva qu'au temps de Boniface VIII des gentilshommes, ambassadeurs du pape, passaient chaque matin, pour se rendre à l'église, devant le four de Cisti, en compagnie de leur hôte, messer Geri Spina, un Guelfe fort en faveur à la cour de Rome. Ce boulanger, bien qu'il enfournât lui-même ses pains, était néanmoins un riche bourgeois d'arts mineurs, et sa cave était réputée dans toute la ville pour l'excellence de ses vins blancs et rouges, les premiers crus de la Toscane. On était alors dans les jours les plus chauds de l'année et le brave homme imagina que l'ambassade du Saint-Père accepterait volontiers, tout en allant à la messe, un verre de son bon vin blanc. Mais, trop discret pour le leur offrir, il fit disposer tous les jours devant sa porte un seau d'eau bien fraîche, un vase d'étain rempli de vin d'or et deux verres si clairs « qu'ils semblaient d'argent ». Puis, tout endimanché, avec un blanc tablier, dès qu'approchait le noble cortège il se mettait à boire délicatement, *saporitamente*, d'un air de si engageante sensualité, « qu'il eût donné envie à des morts ». Un jour, messer Geri s'ar-

rête en face du buveur. « Eh ! Cisti, ton vin est donc bien exquis? — A votre service, messire. »

Les ambassadeurs du pape ne se font point prier. On apporte un banc. Cisti commande à ses garçons de chercher quatre nouveaux verres et, lui-même, il sert le pur breuvage à ces hauts seigneurs. Chaque matin, il renouvelle « sa grande courtoisie ». A quelque temps de là, Geri donnait un grand festin aux principaux citoyens de Florence : il y invite Cisti, qui refuse modestement. Geri ordonne alors à son maître d'hôtel d'aller remplir chez le boulanger un *fiasco*, afin d'offrir à chacun de ses invités un verre à dessert du vin d'ambassadeurs. Le valet présente à Cisti une véritable futaille. L'autre hausse les épaules. « Va-t'en, ce n'est pas messire Geri qui t'envoie. » L'homme revient chez son maître, le *fiasco* vide. « Retourne, dit celui-ci, dis bien que tu viens de ma part et, s'il répond encore non, demande-lui alors où se peut-il que je t'envoie. » Nouveau refus de Cisti. « Non, mon garçon, ce n'est point messire Geri. — Et où croyez-vous donc qu'il m'ait commandé d'aller? — A l'Arno. » Cette fois, Geri comprit, il voulut voir le fiasco et gourmanda son serviteur. Une troisième fois, il l'expédie à Cisti, mais avec une bouteille de taille raisonnable. « A la bonne heure, je sais maintenant de chez qui tu viens. » Il remplit la bouteille *lietamente*, avec une figure riante, et, le jour même, un petit tonneau qu'il fit porter tout doucement, *soavemente*, au palais Spina. Il accompagnait son présent et dit au seigneur : « Messire, votre grand *fiasco* ne me faisait point peur, mais j'ai cru que vous aviez oublié mes petits gobelets et que mon vin n'est point pour être bu à l'ordinaire. Je vous l'ai rappelé ce matin. Mais voici toute la provision, je vous la donne de bon cœur. » Et, dans la suite, le grand Guelfe et le grand boulanger demeurèrent toujours bons amis.

Cisti est un bourgeois fort digne de respect. Mais tous les Florentins du *Décaméron* ne méritent pas le même compliment. Dès qu'ils se sont jetés en quelque intrigue d'amour, ils trahissent sans scrupule, même leur meilleur ami, si cet ami est l'époux. Quant aux dames de Boccace, c'est avec génie qu'elles sont perfides. L'histoire de George Dandin est, sans doute, aussi vieille que le genre humain. Monna Ghita, femme de Tofano, riche marchand d'Arezzo, y ajoute quelques raffinemens de cruauté qui ne sont pas dans Molière. Tofano était jaloux d'instinct, et, de plus, il aimait à boire, deux raisons qui décidèrent bientôt Ghita à prendre un amant. Une nuit, Tofano tire les verrous de sa maison et attend, le nez à la fenêtre, le retour de sa moitié. Vers minuit, elle apparaît enfin; le mari de douleur, *il doloroso marito*, refuse de lui ouvrir et menace de tout conter à ses beaux-parens

et aux voisins. Ghita supplie et jure de son innocence : elle est allée à la veillée dans le quartier, car, seule, elle s'ennuie trop au logis. Chansons ! répond l'impitoyable époux. « Eh bien, crie la femme, à qui l'amour avait aiguisé l'esprit, je me précipite dans le puits. On croira qu'étant ivre tu m'y as noyée, tu te sauveras en exil, proscrit par le *bando*, perdant tous tes biens, ou, si tu demeures, on te coupera la tête, comme à un assassin. » Une pierre énorme tombe au fond du puits. Et c'est alors la scène de Molière, la femme à la fenêtre, le mari à la porte, bien au frais et furieux. Nous n'avons pas encore à ce moment le couple de Sottenville. Mais aux cris de Ghita, accablant d'injures le malheureux, voisins et voisines ont sauté à bas du lit, et les voilà dans la rue, disant son fait à Tofano, plaignant l'épouse outragée; l'aventure devient, sur l'heure, un scandale communal : « de proche en proche, la rumeur court jusqu'aux parens de Ghita », qui accourent, je pense en bonnet de nuit, et achèvent la confusion de leur gendre. Ils remmènent Ghita à sa chambre de jeune fille, et le pauvre homme, objet de la risée publique, obtient, non sans peine, qu'on lui rende sa femme à qui il fait le serment de n'être plus jaloux. Désormais, il ferma les yeux. Ghita ne lui demandait pas davantage.

Voici un imbroglio plus sérieux. Deux amans à la fois dans la maison conjugale et le mari qui rentre à l'improviste. Dans ce quadrille, qui promettait de tourner au tragique, madonna Isabetta, « jeune dame gentille et très belle », évolue avec un à-propos et une grâce sans pareils. C'est, bien entendu, à Florence, « ville où tous les biens abondent », que ceci est advenu. Isabetta, dont le mari — Boccace ne l'a pas nommé — était un gentilhomme fort honorable, aimait le jeune Leonetto, « très agréable et de mœurs aimables ». Un autre cavalier, messer Lambertuccio, « homme déplaisant et de fâcheuse humeur », de son côté s'éprend de la belle, et, par d'horribles menaces, triomphe de ses dédains. Isabetta passait alors l'été dans sa villa des champs, aux environs de Florence. Un jour, son mari monte à cheval, déclarant qu'il part pour un petit voyage dans la campagne. La dame s'empresse d'avertir par un billet Leonetto de l'heureuse circonstance. Le galant accourt. Mais Lambertuccio arrivait, lui aussi, par un autre chemin. La femme de chambre, toute troublée, annonce à sa maîtresse le malencontreux visiteur. « Fais-le monter », dit Isabetta, et, tandis que le cavalier attache dans la cour son palefroi au gond d'une fenêtre, elle cache Leonetto derrière les rideaux de son lit. Puis, prenant un visage joyeux, elle va recevoir Lambertuccio sur le palier de l'escalier. Mais bientôt, la suivante, épouvantée, reparaît : « Madame, messer revient !

Il doit être déjà dans la cour du palais. » La pauvre femme eut une minute terrible. Elle ne pouvait escamoter Lambertuccio dont le cheval, en bas, dénonçait la présence et, « se sentant deux cavaliers dans la maison », elle se crut morte. Mais elle se remet aussitôt, tend un couteau nu à Lambertuccio et le supplie de courir au-devant du mari, avec une figure irritée, de se jeter par les escaliers en criant : « Je jure par Dieu que je te retrouverai ailleurs ! » puis, de sauter à cheval et de fuir. Le mari était encore dans la cour, tout ébahi d'y voir un cheval ; il fut bien plus surpris encore de l'allure emportée et des paroles étranges de Lambertuccio qui, sans lui dire un mot, enfourcha sa monture, piqua des deux et disparut. Isabetta attendait son mari en haut de l'escalier, et, avant de répondre à ses questions, le conduisit tout près de sa chambre entr'ouverte, afin que Leonetto entendît bien ses paroles : « Messire, j'ai eu une belle peur. Un jeune homme que je ne connais pas est entré jusqu'ici en courant, poursuivi par messer Lambertuccio tenant un couteau à la main. Le malheureux, tout tremblant, s'est réfugié dans l'appartement. — Madame, dit-il, secourez-moi, que je ne meure point à vos pieds. — Mais l'autre approchait, criant : Où es-tu, traître ? — Je me plaçai sur le seuil et l'empêchai d'aller plus loin, et, par courtoisie, il céda à ma prière et se retira dans l'état où vous l'avez vu. » Le mari approuve sa femme et la remercie d'avoir sauvé l'honneur de sa maison. « Quelle honte si cet homme avait été tué sous notre toit ! » Cependant il veut découvrir le mystérieux fugitif, qui avait eu le temps d'apprendre son rôle et qui sortit, encore bien ému, de ses rideaux. Il conta bravement que Lambertuccio l'avait pris pour un autre, et devait être un peu fou. « Ne crains rien, dit l'honnête mari, je te prends sous ma sauvegarde. » Il fit souper Leonetto entre sa femme et lui, puis lui donna un cheval et le ramena à Florence, jusqu'à sa porte. Le soir même, il joignit Lambertuccio « en secret » ; fidèle à la leçon que Madonna lui fit au départ, tout en croyant assurer la tranquillité de Leonetto, il apaisa l'inquiétude du fier gentilhomme qui se demandait comment finirait une aventure dont il ne comprit jamais le premier mot.

De ce conte singulier nous devons retenir une vue, ou plutôt une sensation que renouvellera plus d'une fois encore l'histoire de la *Nouvelle* italienne. Songez que, sans la présence d'esprit (je n'ose dire l'impudence) d'Isabetta, la blanche villa, ses escaliers de marbre et la chambre de la jeune femme, si tièdement assoupie en une demi-nuit voluptueuse, pouvaient se trouver tout à coup inondés de sang. Lambertuccio surprend Leonetto derrière les tentures et le poignarde ; dans sa fuite, il rencontre

le mari qui, devinant l'outrage fait à son blason, le tue sur le seuil du palais : il entre chez sa femme, son couteau rouge et fumant à la main ; ses yeux rencontrent le cadavre du jeune Florentin, sur lequel se pâme la triste amoureuse, il la tue. Un mari toscan et gentilhomme, du XIVe siècle, n'est point un époux de fabliau champenois. La comédie de Boccace n'est souvent séparée du drame que par une frontière bien indécise. On n'y rit point toujours de très bon cœur. Les aventures égrillardes, les nonnes trop curieuses qui cherchent, dans le jardin du couvent, le fruit défendu, les bons moines *ocieux* qui détournent de leurs devoirs des commères faciles à la tentation, ne sont au *Décaméron* que de gais intermèdes, d'une saveur médiocrement italienne, saynètes licencieuses qui relèvent, en quelque sorte, du patrimoine littéraire de tout l'Occident. Je les passe sous silence, sans faire à Boccace le moindre tort. Mais l'angoisse même que l'on éprouve à la lecture du vrai conte florentin est un attrait nouveau, d'un charme très fort. Ce ne sont plus fleurettes bourgeoises, au léger parfum, vite évaporé, ces roses du *Décaméron*, roses pâles ou roses de pourpre, d'une senteur aiguë et troublante, épanouies dans les jardins mystérieux de San Miniato ou de Fiesole, où l'on respire à la fois la douceur de l'amour et la terreur du crime.

Je sais bien que l'amour de Leonetto et d'Isabetta, l'amour de Lambertuccio pour Isabetta, ne sont point d'une nature très noble. Le lyrisme de la passion, même coupable, auquel nous ont habitués le roman et le théâtre modernes, ne se concilie point encore, sur la scène italienne de Boccace, avec l'intention purement comique du conte. Dans son indulgence pour l'entraînement des sens, l'écrivain a voulu que la plupart des *Nouvelles* où il se montre finissent au contentement de tous les personnages, ou de presque tous, le mari devant être çà et là sacrifié. Et si, une fois, l'amour apparaît avec une grâce plus ingénue, le conteur, après avoir fait passer l'amant par une minute pénible, achève l'aventure au moyen d'une bouffonnerie de foire, comme pour nous reposer de notre court attendrissement ou se moquer de notre émotion.

Lodovico, fils d'un gentilhomme florentin, enrichi à Paris dans le commerce, est entré au service du roi de France. Un jour, des chevaliers de cour, revenus du Saint-Sépulcre, s'entretiennent en sa présence de la beauté des femmes françaises ou anglaises : l'un d'eux déclare que, de toutes les dames qu'il a vues à travers le monde, la plus belle est Béatrice, femme d'Egano de Galluzzi, noble de Bologne. Lodovico n'avait encore jamais aimé. Il s'enflamme pour la belle inconnue et, en dépit de son père qui

veut l'envoyer à la croisade, il part pour Bologne. Il voit Béatrice à une fête, et décide qu'il sera son amant. Il prend le nom d'Anichino et se présente en qualité de page à Egano, qui le reçoit à son service et met bientôt en lui une confiance sans bornes. Un jour, le maître étant à la chasse, Anichino joue aux échecs avec Béatrice et la laisse gagner. « de quoi la dame faisait une merveilleuse fête ». Puis, il soupire si douloureusement qu'elle lui demande la cause de son chagrin. « *Per quanto ben che tu mi vuogli* », dit-elle avec tendresse déjà, pour tout le bien que tu me veux. » Parole imprudente et trop douce à ouïr; le jeune homme, les yeux pleins de larmes, dévoile à Béatrice le secret de son cœur, il implore sa pitié, lui demande son amour, si elle veut bien le donner, la permission de l'aimer en silence et sans espoir, si elle l'ordonne. Ici Boccace ouvre une parenthèse : « O singulière douceur de l'âme bolonaise, toujours prête à céder aux amoureux désirs ! » La dame ne songe plus à jouer aux échecs. Elle soupire, soupire encore et répond : « Mon doux Anichino, courage : je n'ai jamais aimé ni gentilhomme ni seigneur, mais tes paroles ont fait que je suis plus à toi dorénavant que je ne suis à moi ! »

Elle l'attendra donc à minuit, dans la chambre conjugale même, dont la porte ne sera point fermée : puis, en guise d'arrhes, elle lui donne un baiser très suave. Egano rentre de la chasse, rompu de fatigue, va se coucher innocemment dans l'un des deux lits. Il dort à poings fermés. Le page se dirige tout doucement vers l'autre lit. Béatrice, qui veillait, lui prend une main qu'elle retient avec force, puis, élevant la voix, elle réveille son mari. « Lequel de vos serviteurs jugez-vous le plus loyal et chérissez-vous le plus ? — Anichino », répond le bon gentilhomme. Le page, fort inquiet de la tournure que les choses semblaient prendre, faisait de vains efforts pour échapper à la main de Béatrice. « C'est un traître, continue celle-ci. Il a osé me parler d'amour et m'attend, après minuit, dans le jardin, au pied du pin. Si tu veux éprouver sa fidélité, revêts une de mes robes et, la tête sous un voile, va-t'en au jardin et demeure jusqu'à ce qu'il y vienne. » Egano, fort ému, se relève, s'habille en femme à tâtons et descend au jardin. Anichino se rassure et Béatrice pousse les verrous.

Ici commence la farce, où se mêle une vague réminiscence du stratagème inventé par Tristan et la blonde Yseult pour tromper le roi Marc. Egano attendait patiemment, attentif au moindre bruit, dans l'ombre de son arbre. Tout à coup — il avait attendu longtemps déjà — il voit accourir Anichino, un bâton de saule à la main : « Ah ! mauvaise femme, dit le page, tu es donc venue et tu as cru que je voulais tromper mon cher maître ! Tant pis

pour toi ! » Il brandit son bâton sous le nez de l'époux. Celui-ci se sauve à toutes jambes, avec Anichino sur ses talons. Il reçoit, chemin faisant, le long du dos, quelques coups très sensibles. Il rentre chez sa femme et lui conte l'affaire. « Dieu soit loué ! dit Béatrice et, puisqu'il est si dévoué à ton honneur, il te convient de l'aimer encore davantage. » Egano était battu et très content, et, désormais, les trois personnages vécurent à Bologne parfaitement heureux.

III

Dans les contes d'amour de Boccace, le beau rôle, je veux dire l'art de débrouiller lestement une situation périlleuse, échoit à la femme. Mais il est tel chef-d'œuvre d'effronterie que seul un Florentin peut accomplir. Tel est le cas de Ser Ciapperello ou Ciappelletto, de Prato, procureur de Musciatto Franzesi, chevalier français venu à Florence à la suite de Charles de Valois que Boniface VIII avait appelé en Toscane comme pacificateur. Ce Franzesi laissait en Bourgogne des intérêts fort compromis par la malice des gens de ce pays ; il chercha l'homme capable de tenir tête aux Bourguignons : il ne pouvait choisir de mandataire plus astucieux que Ser Ciappelletto.

C'était un notaire, qui rougissait de pure honte quand un de ses contrats n'était point falsifié et qui fabriquait, « avec un souverain plaisir », de faux testamens. Il aimait à prêter de faux sermens. Il se délectait aux querelles suscitées par lui entre parens et amis. Invité à quelque assassinat, toujours il s'y rendait. Il tuait volontiers de sa propre main. Il blasphémait journellement Dieu et les saints, « n'allait jamais à l'église et traitait les sacremens comme choses viles, en paroles abominables », il hantait les tavernes et les mauvais lieux ; il était gourmand, ivrogne, joueur, pipeur de dés, en somme « le plus triste personnage qu'il y eût au monde ». Mais, tout de même, homme de beaucoup d'esprit, ainsi qu'on va le voir.

Il se rend à Dijon, pour les affaires de son patron, chez deux frères florentins, usuriers de profession. Mais il était vieux, usé jusqu'à la corde, et ne tarde pas à tomber malade. Les médecins se déclarent impuissans à le sauver. Les deux Florentins se font part de leur embarras, et, de sa chambre, Ciappelletto entend leurs discours : « Nous ne pouvons, sans nous compromettre, le mettre dehors dans l'état où il se trouve. D'autre part, c'est un tel impie qu'il refusera les sacremens, aucune église n'accueillera son corps, et on l'enterrera comme un chien. Et, si même il se confesse, aucun prêtre ne consentira à l'absoudre, tant ses péchés furent

horribles; il sera encore jeté en pleins champs, hors de la terre chrétienne. Les gens d'ici, que nous volons et qui ne pensent qu'à nous voler, diront : « Voyez tous ces maudits Lombards, que l'Église renie; ils nous chasseront, nous dépouilleront et peut-être nous tueront ». Le malade alors les appelle à son chevet. « Soyez tranquilles, tout s'arrangera, un péché de plus, après tous les autres, n'est pas de conséquence. Faites-moi venir le meilleur et le plus saint moine que vous pourrez. » On leur donne, au couvent, un très vieux frère « de sainte et bonne vie, grand maître en Écriture, vénérable objet de la dévotion de toute la ville ». La confession commence. C'est une effroyable parodie. Le mourant joue le petit saint avec une insolence diabolique. « Mon Père, c'est ma coutume, chaque fois que je me confesse, de reprendre tous les péchés commis depuis mon enfance. Interrogez-moi donc sur toute ma vie, sans craindre de me fatiguer, car je ne veux pas perdre mon âme rachetée par le sang précieux du Sauveur. » Le pauvre moine, édifié par une piété si candide, interroge son pénitent : « Avez-vous péché par gourmandise ? » Certes, oui, car, s'étant imposé, outre les carêmes et jeûnes réglementaires, trois jours d'abstinence par semaine, il lui arrivait de manger son pain sec et de boire son eau claire avec trop de plaisir, comme il eût fait de coupables friandises, surtout dans le temps où il se trouvait en pèlerinage. « Avez-vous péché par avarice ou dérobé le bien d'autrui ? — Mon Père, ne vous inquiétez pas de me voir chez ces usuriers. J'étais venu pour les corriger de cet abominable vice. Il est vrai, j'ai été riche, mais j'ai donné aux pauvres du bon Dieu la plus grande partie de mon héritage : alors, afin de partager toujours avec les indigens, j'ai fait le commerce et j'ai désiré gagner de l'argent pour le répandre en charités. — N'avez-vous point péché par colère ? — Assurément, mais c'était contre les mauvais chrétiens, contre les jeunes gens qui vont au cabaret et n'entrent jamais à l'église, suivent les voies du monde et négligent celles de Dieu. » Pour le faux témoignage ou la médisance, le faux poids et le reste, même antienne. Oui, un jour qu'il vit un sien voisin battre sa femme, il le dénonça aux parens de la malheureuse. Une autre fois, un client lui avait payé quatre sous au delà du prix convenu pour une pièce de drap. Il ne découvrit l'erreur qu'un mois plus tard, mit de côté les quatre sous pour les rendre ; mais l'acheteur n'ayant jamais donné signe de vie, il les a distribués aux pauvres.

Le confesseur perdait tout son latin et ne faisait que rassurer cette virginale conscience. Au moment de l'absolution, Ciappel-

letto crie : « Attendez, j'en retrouve encore d'autres. Un samedi, après l'heure de nones, je fis balayer la maison par mon valet, sans aucun respect pour la sainteté du dimanche. — Ce n'est rien », réplique le moine. Et c'est alors au pénitent de parler sévèrement. « Ne dites pas que ce n'est rien, car le dimanche est un jour trop vénérable, étant celui où Notre-Seigneur ressuscita de la mort à la vie! » Une fois aussi, il a craché dans une église. Le frère sourit : « Mon fils, n'en parlez pas ; nous, qui sommes des religieux, nous crachons à l'église toute la journée. » Alors les rôles se renversent tout à fait : le vieil aigrefin florentin se fâche et gronde pour de bon son père spirituel : « Et vous faites grande vilenie, car on ne doit tenir aucun lieu plus net que le temple sacré où s'offre le divin sacrifice. » Puis, nouveaux soupirs, larmes et signes d'angoisse. Il reste un dernier péché, accroupi dans un recoin perdu de sa conscience, un péché si affreux qu'il n'a jamais osé le confesser, et qu'il n'est pas possible que Dieu le lui pardonne. Le moine a recours, pour calmer cette âme souffrante, aux plus généreuses espérances de sa théologie : un tel repentir ne suffirait-il point pour effacer en une seule âme tous les péchés du genre humain? Mais Ciappelletto ne veut pas être consolé. Il ne cédera qu'à la promesse d'être aidé par les prières incessantes du saint homme. Enfin, il dévoile la faute dans toute son horreur : étant tout petit, il a dit un gros mot à sa mère, « à sa douce mère qui l'a porté neuf mois dans son sein et plus de cent fois à son cou ! » Enfin, voilà notre drôle absous et béni : on lui apportera tout à l'heure le saint viatique et l'extrême-onction. Derrière la porte, les deux usuriers, ses hôtes, s'émerveillaient d'une si superbe impudence que les approches de la mort et du jugement de Dieu ne parvenaient point à troubler. Ciappelletto, après avoir reçu les derniers sacremens, mourut vers le soir. Et ici la comédie — j'avoue qu'elle est d'une couleur un peu lugubre — fait un tour nouveau et nous donne son acte le plus inattendu et le plus plaisant.

Le confesseur est persuadé qu'un saint vient de quitter cette vallée de larmes. Avant de quitter le mourant, il a obtenu de lui une demande de sépulture au cloître de son couvent. D'accord avec le prieur, il fait « sonner au chapitre », et devant la communauté réunie, il ouvre son cœur. Dieu fera sans doute beaucoup de miracles dus à l'intercession de ce grand mort, et il convient de recevoir ses reliques par la plus démonstrative dévotion. Le soir même, les bons moines firent, autour de Ser Ciappelletto, « une vigile solennelle, » et, le lendemain matin, tous les frères en surplis et en chapes, le bréviaire à la main, précédés de la

croix, allèrent, avec des cantiques, lever le corps et le portèrent à leur église, suivis de toute la ville de Dijon. Le confesseur monta en chaire, célébra l'innocence de son pénitent, la blancheur immaculée de son âme, sans oublier le fameux gros mot adressé à sa mère, transition oratoire qui lui permit de s'emporter contre le débordement de paroles blasphématoires chez les Dijonnais. L'office funèbre accompli, on défila devant le Florentin, on lui baisa les pieds et les mains, on découpa sa robe en petits morceaux; la nuit venue, il fut déposé en un sarcophage dans une chapelle, et, dès le lendemain, les dévots accoururent en foule à la tombe du thaumaturge, allumant de petits cierges, marmottant des prières et des vœux, accrochant aux murailles des ex-voto de cire. Ser Ciappelleto était devenu San Ciappelletto, et les miracles obtenus par sa grâce ne se comptaient plus.

Cette *nouvelle* ouvre la première journée du *Décaméron*. Elle est suivie de l'histoire d'un juif de Paris, Abraham, allant à Rome, afin de considérer, en son plus auguste sanctuaire, l'Église chrétienne et se convertissant au spectacle même des abus et des vices qui pullulent *ad limina Apostolorum*. Dieu, pense-t-il, et son Saint-Esprit sont évidemment avec une Église si perverse, sinon, comment pourrait-elle durer, depuis de si longs siècles? Il revient à Paris, enchanté de son voyage, et se fait sans retard baptiser à Notre-Dame. Le troisième conte est celui des *Trois Anneaux*, l'audacieuse allégorie du *Novellino*, à laquelle Boccace n'ajoute qu'un très discret développement littéraire. Ce frontispice original de l'œuvre donne à réfléchir. Boccace n'eût été ni un Florentin, ni même un Italien du XIVe siècle, si la préoccupation des choses religieuses n'avait tenu une place considérable, peut-être même la plus grande, au *Décaméron*. Je sais bien que Florence nourrissait alors, parmi ses fiers Gibelins, un grand nombre d'esprits absolument libres, dédaigneux de toute foi positive, des épicuriens, disaient les Guelfes, qui ne croyaient ni à l'âme ni à la vie future. Jadis, à l'époque de Dante, le capitaine Farinata degli Uberti et le poète Guido Cavalcanti avaient étonné, par leur incrédulité, la charmante ville. Dante, qui vénérait le premier et aimait tendrement le second, a mis dans son *Enfer* l'homme de guerre, et, à côté de lui, le père du poète. Mais Farinata, debout jusqu'à la ceinture dans son sépulcre enflammé, la tête haute, le front très noble, « semble avoir l'enfer en grand mépris ». Ces Gibelins toscans, en qui persista l'ironique indifférence religieuse de l'empereur Frédéric II, n'étaient, après tout, qu'un groupe assez restreint de la société florentine. A Florence, comme dans le reste de l'Italie, les lettrés, les politiques, les

hauts bourgeois souhaitaient toujours de retenir à leur doigt le véritable anneau légué à l'un de ses fils par le Père céleste, et c'est de l'antique Église de Rome qu'ils l'attendaient. Les défaillances de cette Église éveillaient donc en eux de sincères angoisses. Les faiblesses des pasteurs les irritaient, et, quand ils apercevaient des loups parmi les blanches brebis, ils criaient au loup! de toutes leurs forces. C'est pourquoi, à chaque journée, l'écho de leur clameur court à travers les bocages fleuris du *Décaméron*.

IV

Le péché capital des mauvais clercs et des moines irréguliers était l'hypocrisie, qui couvrait tous les autres manquemens à la discipline chrétienne. L'Église souffrait de ce mal dans toutes les provinces de son obédience. Nos trouvères l'avaient décrit d'une façon très précise. Faux-Semblant dit au *Roman de la Rose* :

Et se font povre et si se vivent
De bons morciaux délicieux,
Et boivent les vins précieux;
Et la povreté vont preschant,
Et les grans richesses peschant...
Et tous jors povres nous faignons...
Nous sommes, ce vous fais savoir,
Cil qui tout ont sans rien avoir.

Papelardie est la digne commère de Faux-Semblant :

C'est cele qui en recelée (en cachette),
Quand nul ne s'en puet prendre garde,
De nul mal faire ne se tarde,
Et fait dehors le marmiteus,
Si a le vis (visage) simple et piteus,
Et semble sainte créature;
Mais sous ciel n'a male adventure
Qu'ele ne pense en son corage.

Le *Roman de la Rose* et Rutebœuf dénoncent surtout les moines mendians, dont les empiétemens avaient si fort inquiété pour leurs privilèges, au milieu du XIIIe siècle, les clercs de l'Université de Paris. Cette accusation d'hypocrisie, lancée contre les mineurs et les prêcheurs, paraît, pour la France du moins, quelque peu vague, peut-être partiale. Nous voyons plus clair dans l'état moral de l'Église et du monachisme italien. Les origines de la maladie, le développement et les gestes de l'hypocrisie, dans la péninsule, apparaissent, en effet, ici à la limpide lumière de l'histoire.

En Italie, le mal était sorti de l'abondance du bien. La rénovation du christianisme inaugurée par l'apostolat franciscain avait été une œuvre de grande liberté religieuse accomplie dans les rangs profonds de la démocratie communale. A l'Église aristocratique et féodale des évêques et des abbés bénédictins, saint François avait juxtaposé l'Église populaire de ses frères qui, dans les villes et les bourgs, sous les arbres des champs, promenaient un Évangile d'indulgence, de fraternité sociale, de libre conscience individuelle. L'Italie s'était livrée, avec une singulière allégresse, à ces humbles apôtres qui semaient, pour la consolation des misérables, des serfs, des proscrits, la parole sainte. Ils avaient adouci les rigueurs du dogme et de la pratique chrétienne, remplacé la justice par la miséricorde, arraché les ronces qui hérissaient le sentier du royaume de Dieu. En quelques années, des Alpes à la Sicile, l'enthousiasme de la religion nouvelle avait soulevé ce monde si vivant de bourgeois, d'artisans, d'écoliers, de clercs errans, de pèlerins et d'artistes, et l'Italie entière fut comme transfigurée par le Verbe d'Assise.

L'exemple de saint François et de ses premiers disciples fut étonnamment contagieux. Tandis que la milice du *Poverello*, multipliée à l'infini, allait et venait sans relâche sur tous les chemins de la péninsule, de toutes parts, dans les cités populeuses, comme dans les solitudes des Apennins ou de la campagne romaine, se levaient de nouveaux apôtres, qui prétendirent retoucher, eux aussi, à leur guise, le vieux christianisme et interpréter, selon leur inspiration personnelle, les mystères de l'Esprit-Saint. Durant au moins un demi-siècle, la création dogmatique fut continue, très variée, souvent d'une extraordinaire témérité. Partout surgirent des illuminés, des fondateurs de sectes, des condottières de mysticisme, des irréguliers ou des déserteurs de l'ordre franciscain, des fraticelles, et, parmi eux, quelques fous et beaucoup de charlatans. Rome, surprise de cette intensité de vie religieuse, inquiète de cette anarchie croissante, avertissait, condamnait, fulminait. Mais le fleuve avait rompu ses digues, aucune autorité n'était plus assez forte pour en comprimer l'élan.

Un moine naïf et curieux, qui vagabonda toute sa vie entre Naples et Paris, Frà Salimbene, nous a tracé, dans sa chronique, l'image de cette chrétienté bariolée dont les derniers représentans déconcertaient encore les premiers papes d'Avignon. Tantôt l'invention religieuse se manifeste par la prédication d'un exalté qui fonde une Église « pour lui tout seul », s'habille en saint Jean-Baptiste et, suivi d'une multitude d'enfans qui portent des cierges allumés et des branches d'arbres, joue, avant ses sermons, « d'une

terrible trompette de cuivre ». Tantôt l'on voit les déserts se peupler d'ermites; sur les plus âpres plateaux de l'Apennin, dans les trous de rochers, on trouve des anachorètes. Ici des laïques s'enferment au fond des cloîtres cisterciens pour y écrire des prophéties : là, des foules d'hommes et de femmes, nobles et gens du peuple, nus jusqu'à la ceinture, précédés de leurs évêques et de leurs moines et se fouettant avec une vigueur fanatique, parcourent la Lombardie et l'Émilie et annoncent la fin prochaine du monde. A Pérouse, à Rome, on se flagellait nu dans les rues. « Celui qui ne se fouettait pas était réputé pire que le diable. » Les *Gaudentes*, les *Frères joyeux*, ne se fouettaient point, mais se réunissaient en confréries de plaisance, et vivaient gaiement avec des comédiens, *cum hystrionibus*. Puis, ce sont les *ribauds*, les *truands*, les *trufatores* (fourbes), les hommes vêtus de sacs, *saccati*, ou *boscarioli*, qui prêchent et campent dans les bois et quêtent dans les villes : l'un d'eux devint archevêque d'Arles : les *Apostoli*, bandes de dangereux vagabonds, qui pratiquent la communauté des femmes, et dont le chef, Gherardino Segalello, un franciscain défroqué, se fait passer pour le fils de Dieu. Il renouvelle les expériences de transcendante chasteté du Bienheureux Robert d'Arbrissel; autour de lui ses disciples chantent : *Pater! Pater!*

Le miracle perpétuel accroît encore cette frénésie. On rencontre des thaumaturges dans tous les carrefours. L'art de fabriquer de fausses reliques, si prospère déjà au XIe siècle, selon le moine Glaber, fait ici des merveilles. A Crémone et à Parme, les portefaix de la halle aux vins inventent un saint, leur ancien confrère, Albert de Crémone. Les corporations de petits métiers, bannières en tête, venaient processionnellement en vénérer les ossemens; les malades, les infirmes se faisaient porter au pied de sa châsse. Les curés commandaient aux peintres, pour leurs paroisses, des représentations de la vie du saint « afin d'obtenir du peuple de plus riches offrandes. » La plaisanterie eût duré longtemps, si un chanoine de Parme, vicaire de l'évêque, ne s'était avisé de flairer d'assez près l'une des reliques, solennellement déposée, en un reliquaire, sur le maître-autel de la cathédrale. Or, c'était tout bonnement une gousse d'ail!

On vit alors entre les fanatiques, les faussaires, les bateleurs et l'Église une véritable lutte pour la vie. Chaque paroisse, chaque confrérie, chaque couvent voulut avoir ses guérisons miraculeuses, son prédicateur plus fort que les portes de l'enfer, ses conversions de pécheurs endurcis. Entre les moines mendians et les irréguliers de toute robe, ce fut une course effrénée à l'aumône, au florin d'or, à la croûte de pain. Mais le miracle

importait par-dessus tout. Salimbene en raconte de bien plaisans, avec une touchante sincérité; il écrit même cette ligne qui nous révèle tout un monde : « En l'an 1233, sous Grégoire IX, les frères mineurs et les prêcheurs s'entendirent sur les miracles à faire au temps des fêtes de Pâques. »

C'est ainsi que la fraude, l'industrieux charlatanisme et, par conséquent, l'hypocrisie envahirent et gâtèrent cette Église italienne que François d'Assise avait cru purifier par l'amour et rajeunir par la liberté. Bientôt les chrétiens austères se méfièrent du moine errant, du sermonnaire d'occasion, du confesseur trop empressé, de l'ermite trop mystérieux. Dans le *Fiore*, imitation florentine de notre *Roman de la Rose*, *Falsembiante* laisse soupçonner, sous son noir manteau, toute une floraison de péchés capitaux. Les fidèles guettèrent l'hypocrite avec le zèle que l'Église mettait à rechercher l'hérétique. Nous avons vu Barbarino défendant aux veuves d'entr'ouvrir aux clercs la porte de leurs logis. Les gestes trop chargés d'onction, des roulemens d'yeux trop pathétiques, trop de larmes dans la voix rendirent suspects les prédicateurs. N'oublions pas, d'ailleurs, qu'ici il s'agit surtout de Florence ou de l'Italie supérieure, nullement de Naples. C'est un Romagnol, Benvenuto d'Imola, le commentateur de Dante, qui écrit : « J'ai vu un illustre hypocrite qui, devant prêcher, dès le matin, la passion du Seigneur, but du malvoisie en abondance et ainsi sa malice se répandit en gémissemens et en larmes, et il provoqua des milliers d'hommes à pleurer avec lui et, par ce stratagème, il extirpa en peu de temps beaucoup d'argent avec lequel, plus tard, il acheta un bon évêché, convertissant en simonie le gain de l'hypocrisie. »

Dante ne pouvait prendre qu'au tragique l'hypocrisie religieuse. C'est une des plus sombres visions de son enfer, cette longue procession de fantômes chargés de chapes de plomb doré, le capuchon dominicain rabattu sur le front, les yeux louches, qui se traîne lente, interminable, muette, dans le brouillard, les hypocrites farouches, méchans, continuateurs des Pharisiens et du pontife Caïphe. Boccace nous réserve une satire plus gaie. Le miracle de saint Henri de Trévise semble détaché de la chronique de Salimbene. Cet Henri, un Allemand, était un brave homme, mort en odeur de sainteté. Quand il rendit l'âme, les cloches de Trévise sonnèrent toutes seules. Sur son tombeau, dans la cathédrale, les aveugles, les boiteux et les sourds s'entassaient dévotement. Tout allait bien, quand trois Florentins, bouffons de cour, Stecchi, Martellino et Marchese, passant par Trévise, s'avisèrent de se divertir aux dépens du saint. Ils quittèrent leur hôtel-

lerie, et, dans un endroit écarté, Martellino se contrefit de la tête en bas : yeux, bouche, cou, dos, bras et jambes, tout se mit de travers : imaginez Quasimodo. Soutenu par ses deux acolytes, il se fraya un chemin à travers la foule qui criait : « Place ! place ! » et, dans l'église même, il fut mollement couché par des gentilshommes sur la pierre miraculeuse. Le miracle ne se fit pas attendre : morceau par morceau, Martellino se redressa, aux cris de bénédiction de l'assistance. Malheureusement, se trouvait là un quatrième Florentin qui reconnut notre homme, dès qu'il eut repris sa forme primitive, et, sans mauvais dessein, vendit la mèche. La foule, furieuse, se jeta sur le miraculé, l'accabla de coups et le traîna hors du saint lieu, pour le mettre à mort. Stecchi et Marchese suivaient criant : « A mort ! » comme les autres et ne sachant comment sauver leur ami. Mais ils étaient gens de ressources. Marchese aperçoit les sbires de la Seigneurie, court à eux, et montrant le dolent Martellino : « Ce coquin m'a coupé ma bourse où il y avait cent florins d'or. » Les sergens s'empressent de tirer, non sans peine, le faux estropié des griffes trévisanes ; tous les Trévisans de suivre, en criant : « A moi aussi il a coupé la bourse ! » On le mène au juge du podestat. Celui-ci est fort en peine du cas de ce voleur universel, et, pour s'éclaircir l'esprit, il fait appliquer Martellino à un engin de torture. Cela allait de mal en pis. Mais le Florentin n'était point un sot. « Seigneur, dit-il au juge, demandez à chacun de ces messieurs depuis combien de jours je lui ai coupé la bourse. » « Huit, six, quatre, » répondent les faux volés. « Seigneur, faites rechercher à la police, sur le registre des étrangers, depuis combien de jours je suis à Trévise. Interrogez l'hôtelier, mais ne me laissez pas massacrer par ces gens-là. » Déjà Marchese et Stecchi couraient à l'hôtellerie. L'hôte les conduisit à un certain Sandro Agolanti, familier du podestat, qui consentit à leur venir en aide. Le podestat était, par bonheur, un seigneur aimant à rire, que tout ceci divertit fort et qui renvoya Martellino absous. Ce fut, sans aucun doute, son dernier miracle.

Martellino est à peine un hypocrite et c'est un laïque. Mais, au *Décaméron*, les vrais faussaires de la maison de Dieu, clercs ou moines, sont en assez grand nombre. Voici le grand Inquisiteur de Florence, un mineur, qui est en même temps le grand investigateur des bourses bien garnies : il apprend qu'un bourgeois fort à l'aise s'est vanté de posséder en ses caves un vin si exquis que le Christ même pourrait le boire. Blasphème et sacrilège. Procès d'hérésie. Le bourgeois s'en tire à peu près avec beaucoup d'argent, « graisse excellente pour guérir la pestilentielle avarice

de frères qui n'osent pas toucher du doigt les pièces de monnaie ». En outre, il doit entendre chaque matin la messe à Santa-Croce et se présenter au Père Inquisiteur à l'heure du dîner de celui-ci. Mais il ne tarde pas à se libérer de sa pénitence par un mot piquant qui fait rire les convives de Sa Révérence. Quand l'Inquisition souriait, au moins en Italie, elle était désarmée.

C'est un grand art que celui des hypocrites sensuels. Un abbé toscan (Boccace ne nomme pas l'abbaye) attire dans son jardin un paysan riche, Ferondo, et sa femme, « une personne très belle ». Là, il leur parle de la béatitude éternelle et des œuvres très saintes des chrétiens et des chrétiennes d'autrefois avec tant de charme, que la dame brûle d'envie de se confesser à lui. « Mon Père, je suis bien malheureuse, car j'ai un mari à la fois stupide et jaloux; que faut-il que je fasse? » L'abbé, très satisfait de cette entrée en matière, répond : « J'ai le remède; afin de le guérir, nous le mettrons en purgatoire, pour un temps seulement; puis, nous le rappellerons à cette vie; mais, durant cette expiation, vous aurez soin de ne point vous remarier. » Et, sans plus de cérémonie, il lui offre, pour cette période de veuvage, des consolations peu canoniques. Elle se récrie : « Vous n'êtes donc point un saint, comme je le croyais! » Et l'abbé (assurément un arrière-grand-oncle de Tartuffe) répond : « Mais cela n'empêche pas du tout la sainteté, qui réside dans l'âme seule. Pourquoi votre beauté est-elle sans pareille? Vous pouvez bien vous en glorifier, en pensant qu'elle charme les saints eux-mêmes, habitués à voir les beautés du ciel. Enfin, pour être abbé, je n'en suis pas moins homme comme les autres — *come che io sia abate, io sono uomo come gli altri* — et, vous le voyez, je ne suis pas encore vieux. » Qu'elle accepte donc la grâce que Dieu lui offre, et, par-dessus le marché, un présent de joyaux, et, sur-le-champ, un anneau d'or. La belle, toute honteuse, et presque à demi séduite, consent, mais à la condition que Ferondo sera d'abord dans sa niche, au purgatoire.

L'opération est menée rapidement. Le paysan, invité par l'abbé, boit un verre de vin somnifère, dont la recette vient du Vieux de la Montagne. Il semble vraiment mort et on le met au sépulcre. La nuit d'après, aidé d'un moine de Bologne, l'abbé retire son homme du sarcophage, le revêt d'une robe monacale et l'enferme en un caveau, couché sur une botte de paille. Quant à lui, chaque soir, il se rend chez la veuve, revêtu des habits mêmes du défunt, et tout le pays croit que l'âme en peine de Ferondo va demander des messes à sa femme éplorée. Cependant, le frère de Bologne visite son faux mort, qui s'est bientôt réveillé; il l'informe

de son séjour d'outre-tombe, le bat de verges avec une voix épouvantable et lui apporte à dîner. « Mais les morts mangent-ils ? interroge Ferondo. — Certainement, et voici ce que ta femme a porté ce matin à l'église pour des messes. » Le mort boit et fait la grimace. Pourquoi n'a-t-elle pas donné au curé du tonneau qui est contre le mur ? En guise de dessert, nouvelle tournée de verges, avec commentaires d'édification. « Le bon Dieu te punit pour avoir été jaloux, ayant la meilleure femme de la contrée. » Ferondo, qui ne voit goutte dans sa cave, demande si sa femme n'a pas offert de chandelles. « Oui, dit le moine, mais on les a brûlées pour la messe. » Au bout de dix mois, on endort de nouveau le paysan et on le recouche, avec ses habits, dans son premier tombeau. Il se réveille, voit un rayon de lumière, se démène et crie : « Ouvrez! ouvrez! » et finit par rejeter le couvercle du funèbre monument. Les moines, qui ne sont pas dans le secret de la comédie, courent, frappés de terreur, chez l'abbé. « Mes enfans, ne craignez rien! prenez la croix et l'eau bénite, suivez-moi et allons voir ce qu'a fait la puissance de Dieu pour exaucer mes prières. » Ce fut une touchante cérémonie. Le bonhomme, persuadé qu'il ressuscite, inondé d'eau bénite, retourne à sa maison : tout le pays, à sa vue, s'enfuit en se signant. Il finit par rassurer tout le monde, sa femme aussi, qui ne tarde pas beaucoup à lui donner un beau garçon. Lui, il vivra désormais très satisfait de son voyage au purgatoire, ami intime du bon abbé, donnant à ses voisins des nouvelles de leurs parens et amis morts, et répétant volontiers l'entretien particulier qu'il eut là-bas avec Ragnolo Braghiello, c'est-à-dire l'Ange Gabriel. C'est le rêve éveillé de don Quichotte, sortant de la caverne de Montésinos.

Si ce moine a réussi trop effrontément au gré de son caprice, c'est que Boccace lui pardonne son hypocrisie en faveur de son esprit, et que, dans la vieille Florence, l'esprit a toujours raison. Cet autre, Alberto della Massa, le pire coquin d'Imola, ancien voleur, ruffian, faussaire et homicide, qui s'est fait frère mendiant, prédicateur et prêtre, finira comme il le méritait, c'est-à-dire fort mal. C'est à Venise que nous le trouvons sous le masqu apostolique. « A l'autel, quand il célébrait, s'il y avait une grand. assistance, il pleurait la passion du Sauveur. » A force de prêcher et de pleurer, il était devenu l'homme de confiance des Vénitiens, dépositaire des testamens et des fortunes, confesseur et directeur des cavaliers et des dames. « Le loup s'était changé en berger » ; sa réputation de sainteté « dépassait celle de saint François d'Assise ». Arrive à son confessionnal une Vénitienne légère de cervelle, « comme elles sont toutes à Venise », dont le mari na-

viguait alors « dans les mers de Flandre ». A une question insidieuse du frère, elle répond que sa beauté est trop digne du paradis pour s'abandonner à un amour terrestre. Alberto la renvoie et, quelques jours plus tard, accompagné d'un ami sûr, il se rend chez la belle et lui conte une histoire à dormir debout. L'ange Gabriel, un bâton à la main, est entré dans sa cellule et l'a battu pour avoir reproché à sa pénitente d'estimer trop la grâce de sa personne. Elle est si divinement belle, dit l'ange, que, si je ne craignais de l'effrayer, j'irais lui faire visite. La sotte, croyant à la vision du frère, le prie de calmer les scrupules de Gabriel : elle le recevra très volontiers, sous la forme qu'il lui plaira de choisir. « Eh bien! dit le fourbe, permettez qu'il se présente avec mon propre corps. Pendant ce temps, il mettra mon âme en paradis. » Tout alla bien : Frà Alberto, tout en blanc, avec de grandes ailes, fit, cette nuit, sa première visite, suivie de beaucoup d'autres. Mais la bavarde Vénitienne ne put s'empêcher de confier l'aveu de son bonheur à une voisine, et, en deux jours, volant de lagune en lagune, l'angélique comédie fut la fable de Venise. Les parens de la pauvre dame furent curieux de connaître l'ange et de savoir « s'il pouvait s'envoler ». Une belle nuit, Gabriel n'eut d'autre moyen de s'enfuir que de se jeter par la fenêtre dans le Grand Canal. Il gagna à la nage la maison d'un « bon homme », à qui il raconta vaguement son aventure et qui le mit dans son lit. Quand il fit jour, le charitable Vénitien se rendit au Rialto, entendit l'histoire de l'ange, dont on n'avait plus trouvé que la robe et les ailes. Il revint fort aise au logis, et exigea de Frà Alberto un engagement de cinquante écus pour ne point être livré à ses persécuteurs. Le moine signa. Mais il fallait rentrer au couvent. L'autre eut une idée. On était en carnaval. Ce jour-là, sur la place Saint-Marc, c'était une chasse d'hommes déguisés en bêtes sauvages. La chasse finie, chacun peut emmener où il lui plaît la bête qu'il a présentée à la fête. Bien enduit de miel, roulé ensuite dans des plumes de poules, une chaîne au cou, un masque au visage, un bâton dans une main, traînant de l'autre deux grands chiens, l'ange fut conduit par son bourreau à travers Venise jusqu'à Saint-Marc, tandis qu'au Rialto on criait le secret de la comédie. Le sauvage à plumes, attaché à une colonne, tout noir de mouches, le masque enlevé, fut livré d'abord à la risée et aux outrages de la foule; puis, les parens et cousins de la dame parurent, au nombre de six, lui jetèrent un manteau sur les épaules et le traînèrent jusqu'à leur maison où ils le renfermèrent jusqu'à sa mort. Mais nous ignorons si les cinquante écus furent jamais payés au « bon homme » du Grand Canal.

Il manque encore une figure à cette galerie d'hypocrites, dont je ne montre point les plus impurs exemplaires : le charlatan joyeux, inoffensif, baladin et prédicateur, qui se contente d'un bénéfice honnête et d'un bon souper, exhibe de fausses reliques comme d'autres feraient des serpens ou des crocodiles empaillés, amuse la multitude tout en l'édifiant et ne se déconcerte d'aucun accident survenu dans sa mystique machination. C'est un bon moine quêteur de saint Antoine, *frate Cipolla*, frère Oignon, qui chaque année vient, à époque fixe, recueillir les liards des fidèles de Certaldo même, la cité paternelle de Boccace. Les oignons de Toscane étaient renommés, dit le conteur. Étaient-ils plus exquis à Certaldo et servaient-ils, dans le populaire, de sobriquet pour désigner les gens très rusés? Je dois, sur ce point, à M. de Nolhac un renseignement assez curieux. Sur un manuscrit de Pline l'Ancien, qui provient de la bibliothèque de Pétrarque, est une note marginale au passage relatif aux oignons et qui n'est point de l'écriture du poète : *Nondum Certaldenses erant*. M. de Nolhac croit y reconnaître la main de Boccace. La *cipolla* fournit ainsi au *Décaméron* un trait de caricature, comme la truffe, *tartuffo*, a produit Tartuffe.

Ce frère Oignon était « petit de taille, rouge de poil et d'une face riante, le meilleur brigand du monde », ignorant, grand hâbleur, ancien compère de tout le monde dans la contrée. Un dimanche d'août, pendant la messe, il donne rendez-vous aux fidèles pour l'heure d'après nones, au son des cloches, afin d'obtenir, en échange de leurs aumônes, la protection de saint Antoine pour leurs ânes, leurs bœufs et leurs porcs. Il prêchera, fera baiser la croix, et exhibera une relique insigne, qu'il a rapportée lui-même de Terre Sainte, à savoir une plume perdue par l'ange Gabriel dans la chambre de la Vierge Marie, le jour de l'Annonciation. Or, dans l'assistance se trouvaient, par hasard, deux jeunes gens « très malicieux », Giovanni del Bragoniera et Biagio Pizzini. C'étaient des amis, mais des amis traîtres. Frère Oignon, déjeunant au château, laissait à l'hôtellerie son reliquaire et les *cose sacre*, sous la garde d'un valet en qui s'étaient amassés tous les défauts et tous les vices, le très paresseux, ivrogne et répugnant Guccio Porco. La servante de l'auberge, une grosse maritorne, étant du goût du personnage, Guccio s'était établi dans la cuisine, guettant de l'œil la rôtissoire et la rôtisseuse. Les deux jeunes Florentins montèrent donc sans difficulté à la chambre du frère, ouvrirent la *casseta sacra*, enlevèrent la plume et la remplacèrent par quelques poignées de charbon. A l'heure fixée, au moment du prône, Cipolla, ayant bien déjeuné et

fait une petite sieste, se tint sous le porche de l'église, entre deux cierges allumés, le capuchon rabattu sur le dos. Dans le campanile, les cloches carillonnaient. Frère Oignon tira lentement la cassette de son étui de soie et, avant de l'ouvrir, prêcha en l'honneur de l'ange Gabriel. Puis il souleva le couvercle. Plus de plume, des charbons. Il blasphéma, mais en pensée seulement et sans se troubler, ni « changer de couleur » : « O mon Dieu ! que ta puissance est grande ! » Suit alors un long discours bouffon où il raconte une mission qu'il fit jadis en une contrée de géographie fantastique, aux pays de *Truffia* et de *Buffia*, « où je trouvai, dit-il, beaucoup de nos frères et des moines des autres ordres », un véritable itinéraire à la Pantagruel. Un jour, le patriarche de Jérusalem lui a fait voir les plus étonnantes reliques, un doigt du Saint-Esprit, le toupet du séraphin qui apparut à saint François, une côte du *Verbum Caro factum est*, un rayon de l'étoile des Trois Mages, une ampoule pleine de la sueur de saint Michel. Puis, la fameuse plume, que le vénérable prélat lui a donnée. Elle est dans une petite châsse très semblable à une autre où sont renfermés des charbons sur lesquels fut rôti saint Laurent martyr. « Voyez, mes frères, l'admirable événement : dans deux jours, c'est la fête de saint Laurent, et voilà que le bon Dieu m'a fait apporter le reliquaire des saints charbons ! » Il entonne la *Laude* de saint Laurent, bénit la foule prosternée devant la relique, et, sur les chemises des hommes et les voiles des femmes, trace des croix avec ses charbons qui, « une fois réintégrés dans leur cassette, deviendront aussi gros qu'auparavant. » Giovanni et Biagio, qui avaient étouffé de rire durant le sermon et la cérémonie, se croisèrent comme les autres. Le soir même, ils rendirent la plume à frère Oignon et tous trois soupèrent joyeusement à l'hôtellerie, aux frais de saint Laurent, le diacre martyr.

V

Cette comédie du *Décaméron* est florentine par ses principaux personnages, comme par le théâtre de la plupart de ses intrigues. Boccace n'a bien connu, en Italie, ou plutôt il n'a aimé que la Toscane et Naples. Des Vénitiens, des Lombards, des Gênois, des Romains, des gens de la Romagne, il ne fait que des comparses ou des figures destinées aux mauvais coups, tels que Frà Alberto d'Imola. A Venise, à Gênes, à Pérouse, sont les avares, les imbéciles, les libertins grossiers. Il semble que Rome, veuve de son pape et de son grand monde ecclésiastique, n'ait pu fournir

au conteur ni un type, ni une scène originale. La satire placée dans la bouche d'Abraham, le juif de Paris, n'est formée que de traits généraux, de critiques abstraites, telles qu'il s'en rencontrait chez les écrivains ascétiques eux-mêmes, depuis Pierre Damien et saint Bernard. Le vide laissé par Rome au *Décaméron* a une réelle signification historique. Au temps de sainte Catherine de Sienne et des derniers pontifes d'Avignon, la pauvre ville éternelle, accablée de misères, oubliée par les pèlerins, n'était plus qu'une ruine immense, où se perdaient moins de vingt mille habitans. Les ronces croissaient sur le tombeau des Apôtres, et la vision mystique de Rome, tête du monde, *Roma caput mundi*, s'était retirée de la chrétienté.

Mais Boccace a vécu, dans Naples, les plus beaux jours de sa jeunesse. La vie napolitaine lui a dévoilé quelques-uns de ses secrets. Secrets de Polichinelle, à la vérité : ici, la vie populaire s'étale en plein air, le long de la Marine, au môle, sur les degrés des églises, à Santa Lucia, au beau milieu des ruelles fangeuses; aux paroles, ou plutôt aux clameurs, aux gestes et aux contorsions des personnes, il est aisé de deviner les mœurs intimes, le train accoutumé de la maison : de l'indigence et de la fourberie, toutes les dépravations d'une servitude séculaire, une religion d'idolâtres, l'hallucination constante du bien d'autrui, un monde très remuant et très perfide, d'une gaieté un peu maladive, un peuple amusant et pittoresque, à qui a manqué seulement la visite de Callot ou de Goya. Parmi les croquis de ces deux grands observateurs de la malice humaine, on trouverait plus d'une illustration au conte suivant de Boccace.

Un jeune Pérugin, Andreuccio, courtier en chevaux, s'est rendu, pour sa première expédition loin de sa montagne, à la foire de Naples, avec cinq cents florins d'or dans sa bourse. Il entre dans la bruyante fourmilière un dimanche soir, descend à l'hôtellerie, se renseigne et, le lendemain matin, se dirige vers le marché. Il montre à tout venant sa riche sacoche et fait sottement tinter ses florins.

Une Sicilienne jeune et belle, d'humeur complaisante, suivie d'une vieille jouant les suivantes de bonne maison, passe à travers la foule, entend la sonnerie des florins, décide qu'ils tomberont dans ses mains. Le hasard veut que la vieille, de son côté, reconnaisse Andreuccio, dont elle a servi jadis le père à Palerme et à Pérouse. Elle court au jeune homme, l'embrasse, le confesse, prend un rendez-vous à l'hôtellerie, puis elle rend à la Sicilienne ses précieuses informations. Celle-ci arrête son plan d'opération, occupe la vieille et la retient au logis et dépêche à

Andreuccio sa femme de chambre. Le Pérugin était assis seul à la porte de l'auberge, respirant l'air marin. « Messire, dit la soubrette, une noble dame de la ville voudrait bien vous parler. » Andreuccio, convaincu que c'est une bonne fortune qui lui sourit, suit la fille, qui le conduit en une rue équivoque, appelée *Malpertugio*, *Maupertuis*, le nom même du castel de notre vieux Renart. Au bas de l'escalier : « Madame! voici Andreuccio! » Et la dame apparaît au haut, richement vêtue, charmante; elle embrasse l'étranger sur le front, en versant des larmes de félicité. Elle l'entraîne dans sa chambre, toute parfumée de roses et de fleurs d'oranger ; sur des traverses sont étendues des étoffes de soie, « selon la coutume napolitaine. » On s'assied au pied du lit, sur un coffre; commence une révélation que le jeune homme n'avait certainement point souhaitée : « Andreuccio, je suis ta sœur! Ton père a aimé ma mère, une veuve de Palerme, et nous a abandonnés, quand j'étais encore toute petite. » Suit tout un roman. Elle a épousé un gentilhomme de Girgenti qui, pour ses relations politiques avec le roi de Naples Charles II d'Anjou, fut chassé de Sicile par le roi Frédéric d'Aragon. Son mari s'est réfugié à Naples, mais le roi angevin l'a comblé de ses faveurs et a rétabli sa fortune. Ayant ainsi parlé, elle l'embrassa derechef et pleura sur le front du jeune homme. Andreuccio, naïf, ne doute point que sa vraie sœur ne soit à ses côtés, il met la dame au courant de ses affaires de famille. Il goûte alors une joie très pure.

Tous deux boivent fraternellement du vin grec et mangent des confitures. Le soir vient. Le Pérugin veut s'en retourner à l'hôtellerie où d'autres courtiers de chevaux l'attendent pour souper. La Sicilienne se récrie : « Quitter si tôt une sœur si chère! » Elle enverra plutôt un valet prévenir les gens de là-bas qui se mettront bien à table sans son frère. Andreuccio ne demande pas mieux que de demeurer; il soupe comme un prince et le repas dure jusqu'à la nuit noire. Mais, alors, il est trop tard pour s'aventurer à travers les rues dangereuses de Naples. Donc, le malheureux se résout à ne point sortir avant le jour de cette caverne. A minuit, la dame se retire « avec ses femmes », dans son appartement, laissant les fleurs d'oranger, le lit aux courtines soyeuses et un petit valet à son bien-aimé frère. Celui-ci retire ses vêtemens et s'apprête aux douceurs du sommeil.

Ici, se place un incident, d'une trivialité toute rabelaisienne, qu'il faut bien indiquer, car il importe à la suite de l'action. Souvenez-vous du premier acte du *Malade imaginaire*. Andreuccio a ouvert une petite porte donnant sur la chambre fleurie, et

indiquée par le petit valet. Une planche traîtresse s'effondre sous ses pas, et il tombe d'assez haut, mais sans se blesser, le long d'une muraille infâme, au fond d'une sorte de puits pratiqué entre deux maisons; il crie à l'aide; le petit valet court avertir sa dame et celle-ci s'empresse d'enlever les vêtemens du pauvre diable et la bourse aux florins d'or. Le Pérugin, désespéré, se hisse jusqu'à la crête d'un petit mur, descend dans la rue, retourne à la porte du logis, qu'il secoue de toutes ses forces, toujours criant et suppliant. Les voisins, réveillés, se montrent aux fenêtres; une servante de la Sicilienne, tout en se frottant les yeux, paraît à son tour. « Qui frappe en bas? — Ne me reconnais-tu pas? Je suis Andreuccio, frère de Mme Fleur de Lys. — Bonhomme, si tu as trop bu, passe ton chemin, je ne sais de quel Andreuccio tu radotes. » Elle referme sa fenêtre. L'autre, tout enragé, se saisit d'une grosse pierre et fait sonner la porte comme un tambour. Colère croissante des voisins qui voudraient bien dormir. « C'est indigne de faire à cette heure un tel vacarme à la porte des courtisanes. Va-t'en et retourne demain matin. »

Alors intervient à la fenêtre, avec une voix féroce et sonore, un personnage qui, jusqu'à présent, manquait à la fête, « un grand bachelier, la face couverte d'une épaisse barbe noire, qui bâillait comme s'il sortait du lit », le chevalier et surintendant de la belle. Il menace de rosser le Pérugin. Les voisins, à la vue de l'homme barbu, jugent que les choses se gâtent sérieusement. « Par Dieu, bonhomme, sauve-toi vite, si tu ne veux être assassiné sur la place. » Andreuccio, pris de peur, presque nu et se faisant horreur à lui-même, marche donc au hasard à travers Naples endormie. De loin, il aperçoit deux hommes qui cheminent avec une lanterne. Il les croit « de la famille de la cour », c'est-à-dire sbires de la police et se jette dans une masure. Ils y entrent, eux aussi, en faisant un étrange bruit de ferrailles, soupçonnent vite, sans l'avoir vu, la présence d'un tiers, et levant leur lanterne, découvrent notre déplorable héros.

Ces seigneurs étaient, de leur métier, tire-laine et crocheteurs de serrures. Ils se firent conter l'aventure. « C'est à la maison de Scarabone Buttafuoco, tu peux remercier Dieu de la chute qui t'a tiré de ce repaire; autrement, tu n'en serais jamais sorti vivant. Ne pleure pas sur tes florins perdus; tu n'en retrouveras pas un seul; viens avec nous; nous allons à une bonne affaire; pour ta part, tu récupéreras et au delà l'argent qu'on t'a volé. » Andreuccio répondit qu'il était leur homme. Or, la veille, on avait enseveli à la cathédrale, revêtu d'ornemens d'or, portant au doigt un admirable rubis, l'archevêque de Naples, Messer Filippo Minu-

tolo; il s'agissait simplement de dépouiller le cadavre. Le Pérugin, que sa détresse avait rendu stupide, les suivit. En chemin, l'idée vint aux voleurs qu'il ne serait point hors de propos de nettoyer leur compagnon. Un puits, muni de sa poulie et d'une corde sans seau, se présente; ils attachent Andreuccio et le descendent. Mais voilà que des sbires, pressés par la soif, se dirigent, eux aussi, vers le puits : les voleurs décampent et se glissent dans l'ombre à pas de loup : les sbires tirent la corde et ramènent le Pérugin en chemise, rafraîchi et purifié ; leur premier mouvement, à la vue de ce fantôme qui monte à eux, est de s'enfuir, en abandonnant leurs armes et leurs manteaux. Andreuccio se raccroche à la margelle : il rejoint ses amis qui retournaient au puits afin de l'en tirer. Tout en riant de la lâcheté des sbires, on se hâte vers Saint-Janvier. Ils entrent dans la cathédrale comme en un moulin, *assai leggiermente*, et vont droit au sarcophage épiscopal. Ils en soulèvent le couvercle et l'étançonnent, afin de livrer passage à un corps de voleur. Mais qui descendra, vivant, au sépulcre? « Ce n'est pas moi, dit chacun des trois associés. — Tu entreras, disent les deux bandits, ou nous t'assommerons. » Andreuccio, tout tremblant, se coule dans le tombeau. « Ces gens-là, pense-t-il, emporteront tout le trésor et se moqueront de moi : faisons-nous d'abord notre part. » Il se passe au doigt l'anneau pastoral et livre à ses complices tour à tour la croix d'or, la mitre, les gants brodés d'or, la chape, l'étole, jusqu'à la chemise du prélat. « Et l'anneau? » interrogent les deux autres. « Je ne trouve point d'anneau. » Nos voleurs font brusquement retomber le couvercle et s'en vont : Andreuccio essaie en vain de soulever, de la tête et des épaules, la pierre du sépulcre. Le voilà bien enfermé, jusqu'au jour du Jugement. Il mourra d'une mort horrible, sur le cadavre de l'archevêque. Et si, par hasard, on le délivre, il sera pendu en qualité de voleur et de sacrilège.

Une rumeur court sous les voûtes de Saint-Janvier. Il y a des gens qui vont et viennent dans les ténèbres et parlent bas. Ils se rapprochent du tombeau. Le Pérugin se meurt d'épouvante. On a soulevé et maintenu le couvercle, mais personne n'a le cœur de descendre sur le corps de Sa Grandeur. Après un long débat, un prêtre dit : « Vous avez peur? Craignez-vous donc qu'il ne vous mange? Les morts ne mangent pas les vivans. Moi, j'entrerai. » Le prêtre passe les jambes dans le sarcophage : Andreuccio se redresse et le tire vivement à lui. Le clerc impie pousse un hurlement de terreur et se jette hors de la tombe et toute la troupe s'enfuit « comme s'ils avaient cent mille diables

à leurs talons. » Notre homme ne s'attarde pas davantage à son douloureux tête-à-tête avec le mort. Il sort de la cathédrale, légèrement vêtu, une bague épiscopale au doigt. Le jour approchait. Il parvient au port et, de là, retrouve heureusement le chemin de son hôtellerie. L'hôte, un Napolitain de vieille race, lui conseille de filer sans retard sur la route de Rome; il ne demanda pas mieux que de suivre le conseil, étant rassasié des enchantemens de Naples, et trop heureux d'avoir échappé, en une seule nuit, à trois ou quatre morts diversement fâcheuses. Il rentra donc à Pérouse, riche d'expérience, rapportant non pas des chevaux, mais le rubis de l'archevêque.

Nous voici bien loin de la douceur et de l'ironie florentines. Ce conte est comique, non par l'esprit de finesse des personnages, gens de sac et de corde, mais par l'accumulation d'infortunes grotesques qui pleuvent sur l'enfant de Pérouse. C'est bien de l'art napolitain, une peinture chargée de couleurs crues, faites pour la lumière brûlante, une musique coupée de notes aigres et railleuses. Au petit théâtre populaire de San Carlino, la pièce, dominée et réglée par Polichinelle, se trouverait dans son cadre naturel, en présence de son vrai public. Mais l'on sait que les coups de bâton de cet idéal Napolitain sont parfois mortels. A Naples et sur les bords de la mer de Sicile, en vue de l'île azurée de Caprée, Boccace avait respiré l'air d'une des régions les plus tragiques du monde. Il put voir un jour, en 1343, le cadavre d'André de Hongrie, égorgé par l'amant de sa femme, la reine Jeanne, petite-fille du roi Robert d'Anjou. On lui conta là-bas bien des histoires d'amour où le crime se mêlait à la volupté, où la *vendetta* scélérate gâtait les fêtes les plus joyeuses. C'est à Naples, et non point à Florence, qu'il puisa l'inspiration des plus sombres drames du *Décaméron*.

ÉMILE GEBHART.

LE ROMANTISME

ET L'ÉDITEUR RENDUEL

I

EUGÈNE RENDUEL ET VICTOR HUGO

Redis-nous cette guerre,
Les livres faits naguère
Selon le rituel
De Renduel !

THÉODORE DE BANVILLE.
(*Aube romantique.*)

C'était pendant la Commune, à l'heure où tous les jeunes gens qui avaient pu fuir de la capitale afin de ne pas être enrôlés par les maîtres de Paris, erraient en province ou gagnaient l'étranger. « Va donc chez nos amis Renduel, » m'écrivirent un jour mes parens, demeurés obstinément dans la capitale. Eh oui, je savais bien que j'avais dans la Nièvre, aux environs de Clamecy, de vieux amis qui m'avaient vu naître et qu'on me menait poliment voir quand ils venaient, par hasard, à Paris; mais ils ne me semblaient pas très amusans, mes vieux amis Renduel; et le séjour que j'avais fait avec mes parens à Beuvron, vers ma quatorzième année, avait laissé dans mon esprit un souvenir peu récréatif. Et cependant je me décidai à aller leur dire bonjour. J'étais venu pour quatre ou cinq jours, pensais-je, à Beuvron; j'y restai cinq semaines. Certes mes parens ne s'étaient

pas mépris sur l'accueil qui m'attendait là-bas. En voyant de quels soins j'étais entouré, je compris que j'avais mal répondu jusqu'alors, avec ma légèreté de jeune homme uniquement occupé de ce qui l'amuse, à la chaude amitié de mes hôtes; je sentis comment des vieillards retirés du monde, ayant eux-mêmes perdu une fille en bas âge, peuvent vouer une affection quasi paternelle à l'enfant d'anciens amis.

Certes la vie n'était pas trop gaie à Beuvron; mais il y avait quantité de livres. Sitôt que j'eus mis le nez dans la bibliothèque, je n'arrêtai plus de lire, et je fis connaissance avec toutes ces productions-types du romantisme, avec *Champavert* et *Madame Putiphar*, avec *les Intimes*, *Une Grossesse* et *Plick et Plock*. J'avais la révélation de tout un nouveau monde littéraire, et je m'y plongeai avec délices. Alors Renduel, heureux de me voir captivé par tous les ouvrages qui avaient rempli sa vie, évoquait peu à peu ses souvenirs, se remémorait une anecdote, une rencontre, ouvrait les tiroirs où il conservait les premières épreuves de ses chères gravures, allait chercher une vieille lettre, un traité jauni, et me mettait sous les yeux ces précieuses reliques du romantisme. Et plus il s'épanchait avec moi, plus je me sentais captivé par ces révélations, par ces exhumations surprenantes: plus le vieux libraire, alors, apportait de précision dans les faits qui lui revenaient en mémoire, enchanté qu'il était de trouver enfin quelqu'un à qui parler de ses travaux passés. Nos promenades, bientôt, ne furent plus qu'un prétexte à causeries, moi le questionnant toujours, lui me renseignant sans se lasser; le soir même, après dîner, quand certain détail, nouvellement arraché à sa mémoire, ne me semblait pas s'accorder avec un de ses précédens récits ou bien avec le résultat de mes lectures, je ne me gênais nullement pour lui faire part de mon doute et provoquer ainsi de nouvelles confidences. Bref, de ce long séjour à Beuvron date mon initiation au romantisme, à ses doctrines et à ses secrets.

A présent, presque tous ces livres, ces autographes, ces traités, ces dessins, ces gravures, ces tableaux sont arrivés entre mes mains, et si je n'ai pas rendu plus tôt publics des papiers qui ne changeront rien à l'histoire littéraire de notre temps, j'en conviens, mais qui en éclaireront certains petits côtés amusans, c'est que j'ai voulu, par convenance, attendre au moins que tous les gens dont il devait être ici parlé fussent passés de vie à trépas et même entrés dans l'histoire. Autant il aurait été déplaisant de paraître encenser des personnes vivantes, autant il aurait été peu délicat de jeter une lumière trop crue sur d'autres, mortes d'hier : dans les deux cas, mieux valait différer, et je pense avoir assez reculé la

publication de ce travail pour que mes récits ne puissent choquer personne et présentent un caractère impartial... Car mon seul mérite, ici, sera d'être exact en livrant tous les renseignemens vrais que je puis avoir sur une période de notre histoire littéraire très rapprochée de nous et déjà bien confuse à nos yeux.

I

LA CARRIÈRE D'UN ÉDITEUR ROMANTIQUE

Quelle existence fut jamais mieux remplie que celle de ce petit libraire qui partit de la position la plus humble pour arriver au succès par le travail et la volonté, dont la vie fut intimement mêlée à la période littéraire la plus intéressante du siècle, et qui, inconnu d'abord et ne connaissant personne, sut, en peu d'années, grouper autour de lui toutes les forces vives de la littérature et des arts ! Pierre-Eugène Renduel était né le 23 novembre 1798, au gros village de Lormes, situé sous les montagnes, aux confins des bois du Morvan. Ses parens, de petits bourgeois campagnards, n'avaient que des ressources assez modiques pour élever leur nombreuse famille : aussi, dès que le garçon fut en âge de s'occuper, le placèrent-ils comme clerc chez un notaire de Lormes. Renduel s'attacha à son patron et put bientôt lui prouver, d'éclatante façon, son affection et son dévoûment. Lorsque arrivèrent les événemens de 1815, le fils de cet officier ministériel, compromis par ses opinions politiques, dut se sauver et se cacha dans les bois du Morvan, aujourd'hui encore si profonds et alors presque impénétrables. C'était Renduel qui, connaissant sa retraite, lui portait ce dont il avait besoin, vivres et vêtemens; quelquefois même, il passait les nuits auprès de lui.

En 1816, il suivit ses parens, qui allaient habiter Clamecy, et entra comme clerc chez un avoué de cette ville. Il travailla dans cette étude jusqu'à l'heure où il fut pris par la conscription; mais il n'eut pas plutôt goûté de l'état militaire qu'il en fut las : il obtint facilement de se faire remplacer en ce temps de paix réparatrice et put aussitôt rentrer dans la vie civile. Il se rendit alors à Paris, où il brûlait de tenter la fortune, et se présenta chez un petit libraire, auquel un ami commun l'avait adressé. Celui-ci, qui n'avait besoin d'aucun commis pour faire son modeste commerce, consentit seulement à l'employer jusqu'au jour où il trouverait une place tant soit peu lucrative. Renduel entra peu après dans une grande librairie, mais découvrit bientôt que l'on n'y usait pas des procédés les plus délicats envers les sou-

scripteurs, alléchés par de magnifiques annonces. Ces façons peu loyales choquèrent vivement la nature honnête et un peu rude du jeune homme, qui sortit aussitôt de cette maison : c'était peu après 1820.

A cette même époque, un ancien militaire, épris des opinions libérales, venait d'installer, rue de la Huchette, une librairie où il voulait publier surtout des ouvrages déplaisans au gouvernement et combattant les idées religieuses en faveur sous la Restauration. Le colonel Touquet obtint alors une réputation éphémère en répandant, au meilleur marché possible, des livres d'opposition politique et religieuse, — entre autres les œuvres de Voltaire et de Rousseau, — auxquels l'esprit de parti donna dans l'instant beaucoup de vogue. De cette célébrité passagère, il ne reste aujourd'hui que deux titres inséparables : le *Voltaire-Touquet* et les *Tabatières à la Charte*. Ces dernières, qui se vendaient à bas prix, étaient de simples tabatières sur le couvercle desquelles toute la Charte était reproduite en lettres minuscules, avec figures allégoriques, imprimées en lithographie par Godefroy Engelmann : c'était encore un procédé d'opposition, afin que les priseurs eussent toujours sous les yeux les droits écrits du citoyen français. Les royalistes répondirent à cette manœuvre en faisant fabriquer d'autres tabatières, avec le testament de Louis XVI et le portrait du roi-martyr ; mais le succès populaire était acquis et assuré aux *Tabatières-Touquet*.

Renduel entra, en 1821, chez le colonel Touquet, avec les idées duquel ses enthousiasmes de jeune homme s'accordaient sur plus d'un point. Les affaires de la librairie amenaient fréquemment le nouveau commis dans les bureaux de M. Laurens, imprimeur-libraire de la rue du Pot-de-Fer-Saint-Sulpice (aujourd'hui rue Bonaparte, de la rue du Vieux-Colombier à la rue de Vaugirard). Là, il eut occasion de voir plusieurs fois l'une des filles de l'imprimeur, la cadette, et la demanda en mariage : cette union allait se faire, et Renduel devait même succéder à son beau-père, lorsqu'un premier malheur, la mort de Mme Laurens, vint entraver l'accomplissement de ces beaux projets.

Le colonel Touquet avait très bien su profiter de son succès au point de vue commercial ; mais sa vogue ne tarda pas à baisser, dès que l'on reconnut que ses éditions, ayant le seul avantage de ne pas coûter cher, étaient fautives et peu soignées. Il en parut de beaucoup meilleures qui rendirent le débit des siennes presque nul ; et, ses affaires allant de mal en pis, il dut enfin se réfugier en Belgique. Comme la librairie de Touquet commençait à décliner, bien qu'elle se fût transportée dans un quartier plus vivant,

à la galerie Vivienne, M. Laurens engagea son futur gendre à faire quelques voyages pour mieux se mettre au courant des affaires. Renduel entra alors chez Hautecœur jeune, dont la librairie était rue de Grenelle-Saint-Honoré (aujourd'hui rue J.-J. Rousseau, de la rue Saint-Honoré à la rue Coquillière); il espérait bientôt se marier et s'établir, mais il comptait sans les intrigues de gens qui avaient intérêt à ce que l'imprimerie passât en d'autres mains que les siennes. Il en arriva comme ceux-ci voulaient : M. Laurens transmit son brevet d'imprimeur à Honoré de Balzac. Ce nouveau contretemps ne devait pas arrêter Renduel, qui persista dans ses vues et finit par l'emporter : Mlle Laurens devint Mme Renduel (1).

A partir de ce moment, Renduel redoubla de zèle, pour mettre un peu d'aisance dans son ménage, et il fut vaillamment secondé par sa femme, qui, en digne fille d'imprimeur, lisait et corrigeait tous les ouvrages en cours d'impression. Grâce à leur activité commune, à leur ardeur au travail, ils purent élever peu à peu leur librairie au premier rang. C'est au courant de l'année 1828 que Renduel installa, au numéro 22 de la rue des Grands-Augustins, « ce cabinet de librairie » qui devait être, peu d'années après, le rendez-vous de toutes les célébrités littéraires et artistiques de l'époque, et surtout des chefs de file et des disciples enthousiastes de l'école romantique. Il débuta de la façon la plus modeste, en publiant un tout petit code (format in-32), puis des *Contes* de Berquin, de moitié avec un ami, et d'autres ouvrages de peu d'importance.

C'est seulement en 1830 que son nom commença à se répandre dans le monde des lettres. Il avait eu, en effet, le mérite de pressentir quelle force, quel avenir il y avait dans le mouvement littéraire qui ne faisait que de naître, et il eut l'adresse de grouper autour de lui tous ces écrivains, aujourd'hui célèbres, alors modestes débutans, qui allaient frapper à la porte des différens libraires pour leur glisser subrepticement quelques volumes de prose ou de vers. L'habileté de Renduel consista à les appeler tous à lui par des propositions plus avantageuses et à publier franchement leurs ouvrages, au lieu d'en produire timidement un

(1) Mme Renduel, qui survécut treize ans à son mari et mourut au château de Beuvron le 14 juillet 1887, à près de quatre-vingt-six ans, était née à Paris le 21 septembre 1801, au n° 211 de la rue d'Argenteuil, où son père avait alors sa maison d'imprimerie. Mlle Rose-Célestine Laurens de Pérignac (son père avait abandonné ce second nom pendant la Révolution et ne l'avait jamais repris) était la plus jeune des enfans de l'imprimeur et remarquablement jolie; malgré les rides qui sillonnaient son visage, on retrouvait en elle, jusqu'à l'âge le plus avancé, des traces de sa rare beauté.

ou deux comme le faisaient les autres éditeurs. Étant venu trop tard dans la librairie pour posséder les premières productions de ces écrivains, il eut le rare talent de les attirer à lui, de les enlever aux libraires qui avaient mis au jour leurs livres de début, de retirer l'un à Ladvocat, l'autre à Gosselin, celui-ci à Paulin, celui-là à Levavasseur; de publier, sans distinction d'auteur, tous les ouvrages d'un mérite réel, laissant au hasard ou au public le soin de décider lesquels auraient le plus de succès et le dédommageraient des pertes occasionnées par les autres.

Dans son aperçu historique sur la librairie française, Werdet, un ancien éditeur bien connu des bibliophiles, caractérise en ces termes la révolution littéraire commencée sous le règne de Charles X et qui reçut une impulsion irrésistible de la révolution politique de 1830 : « Avec l'émeute comprimée, avec le repos forcé imposé à ces chaleureuses imaginations, le culte de la vieille forme classique dut se refroidir, et un avenir littéraire plus en rapport avec les circonstances fut avidement recherché. Lamennais avec ses *Paroles d'un croyant*, Paul Lacroix avec ses *Soirées de Walter Scott*, qui obtinrent un brillant succès, ouvrirent à deux battans à la génération nouvelle, l'un les portes de la philosophie, l'autre celles du roman. Deux horizons se découvrirent à la foule nombreuse des littérateurs en herbe, tels que les Léon Gozlan, les Eugène Sue, les Alphonse Royer, les Alphonse Karr et mille autres encore... » C'est précisément Renduel qui produisit dès l'origine ces deux ouvrages, — comment Werdet n'a-t-il pas un mot de souvenir pour son ancien confrère? — et, par un heureux retour, ce furent ces deux publications qui mirent à flot la librairie de Renduel et en assurèrent la vogue par leur retentissement.

Le livre du Bibliophile Jacob datait d'avant le changement de régime. Renduel avait édité, dès 1829, ses *Soirées de Walter Scott à Paris*, — ce curieux recueil des chroniques de France du XIVe au XVIe siècle, demeuré le type des romans de chevalerie romantique, — et qui est précédé d'une gravure-caricature si bien dans le goût du temps, où le Bibliophile Jacob est représenté en robe de chambre, en culotte courte, des bas déchirés tombant sur les talons, feuilletant de vieilles chroniques dans un cabinet rempli d'in-folio poudreux, de tentures et d'armures moyen âge. Quant aux *Paroles* de l'abbé de Lamennais, c'est seulement en 1833 que parut chez Renduel la première édition de ce livre de révolté, de cette sorte de plainte biblique adressée au nom des classes souffrantes aux heureux et aux puissans du jour, de cet ouvrage qui rendit définitive la scission du prêtre avec la cour de

Rome, qui attira enfin sur lui les foudres du pape Grégoire XVI, le condamnant, dans une encyclique solennelle, comme auteur avoué d'un « livre peu considérable, mais d'une immense perversité ».

Combien d'ouvrages de mérite Renduel fit-il paraître! Combien d'auteurs de génie ou de talent virent leur premier livre édité par lui, ou le vinrent successivement trouver par la force même des choses! Victor Hugo d'abord, puis Sainte-Beuve, Lamennais, Théophile Gautier, Henri Heine, Paul et Alfred de Musset, Gérard de Nerval, Alfred de Vigny, Jules et Paul Lacroix, Charles Nodier, Pétrus Borel, Frédéric Soulié, Eugène Sue, Léon Gozlan, Alphonse Royer, d'Ortigue, le vicomte d'Arlincourt, Michel Masson, Louis de Maynard, Raymond Brucker, etc.

Il fallait alors un rare esprit d'initiative, presque de l'audace, pour publier les écrits de Heine et les contes d'Hoffmann. C'est Renduel qui, le premier, demanda à Henri Heine, alors connu seulement par quelques articles de la *Revue des Deux Mondes*, de réunir en un volume ses études sur notre pays; de là le premier ouvrage de Heine paru en 1833 et intitulé : *De la France*. Le succès n'avait pas trompé l'attente de l'éditeur, qui traita ensuite avec Henri Heine pour publier ses œuvres complètes, et qui les fit paraître effectivement, au courant des deux années suivantes, en cinq volumes, dont un sur *la France*, deux sur *l'Allemagne* et deux de *Reisebilder*. Et ce qui prouve qu'il y avait alors un certain mérite à apprécier Henri Heine, quelque courage à l'accueillir, c'est que dix ans plus tard, quand Renduel eut pris ses quartiers définitifs à sa campagne, Heine fut très embarrassé de trouver un éditeur. Hachette n'avait pris qu'en dépôt le restant de l'édition de Renduel, et Heine, redevenu libre de placer ses ouvrages où il voudrait, les alla proposer à Charpentier. Or, celui-ci, qui n'était pourtant pas un homme ordinaire, écrivait dans ce temps à Renduel : « J'ai parcouru les ouvrages de Heine, que j'avais fait prendre, avec votre petit mot, chez Hachette, et franchement, ça n'est pas bon. C'est du dévergondage politique, philosophique, etc., sur tous les points enfin; et l'esprit qui s'y trouve quelquefois sent diablement le cruchon de bière. C'est d'un étudiant allemand échauffé. Je suis fâché de ne pouvoir les imprimer, car j'aurais eu du plaisir à vous compter encore quelques piles d'écus de 5 francs; mais c'est impossible. » Effectivement, Charpentier n'édita jamais les ouvrages de Heine, qui fut tout heureux et tout aise, à la fin, de rencontrer un second Renduel en la personne de Michel Lévy (1).

(1) Lettre de Hachette à Renduel du 12 octobre 1840; lettres de Charpentier à Renduel des 14 octobre et 9 décembre 1841. — Je pourrais insister sur les rap-

Lorsque Renduel, l'esprit séduit et charmé par les contes d'Hoffmann, avait décidé de les faire tous traduire, il s'était adressé, pour cette tâche délicate, à Loève-Veimars, et il avait eu la main heureuse, à ne juger que le talent de l'écrivain, dont la remarquable traduction est devenue classique. Cette longue publication obtint une vogue considérable, ne dura pas moins de cinq ans, de 1829 à 1833, et s'étendit jusqu'à vingt volumes, tandis qu'une traduction rivale, celle de Théodore Toussenel, suscitée par ce succès inespéré et commencée seulement un an plus tard, s'arrêta à douze volumes d'égale contenance. L'édition des *Contes d'Hoffmann*, publiée par Renduel, était aussi bien une œuvre de luxe qu'une œuvre littéraire; car, outre une notice historique de Walter Scott sur l'humoriste allemand, elle renfermait un beau portrait, dessiné par Henriquel-Dupont d'après une silhouette d'Hoffmann par lui-même, puis deux vignettes de Tony Johannot, l'une tirée du conte de *Maître Floh* et l'autre représentant le chat Murr.

Sue et Soulié contribuèrent aussi à la prospérité de l'entreprise de Renduel. S'il ne publia du second qu'une réédition des *Deux Cadavres*, il eut en revanche la primeur de deux des plus célèbres romans du premier. Au moment où Renduel entra en rapports avec Eugène Sue, celui-ci venait de quitter la carrière maritime pour s'essayer dans la littérature, après avoir exercé la chirurgie dans les armées de terre et de mer, parcouru l'Espagne, les Antilles, la Grèce et assisté enfin à la bataille de Navarin. Renduel commença par rééditer *Atar-Gull*, publié d'abord chez Vimont, puis il fit paraître, coup sur coup et à un an de distance, les deux grands romans maritimes de *Plick et Plock* et de *la Salamandre*. *Plick et Plock* était le premier ouvrage d'imagination sur la vie maritime qui fût écrit en France, et il avait d'abord paru dans un recueil littéraire, *la Mode*, mais il retrouva en volume le succès retentissant qu'il avait obtenu en feuilletons, et la vogue de ces récits fut telle qu'elle établit définitivement la réputation naissante du romancier.

ports d'amitié qui unirent toujours Charpentier à Renduel, celui-ci ayant conservé quelques lettres charmantes du premier; mais je me contenterai, pour le moment, de donner ici un simple éclaircissement bibliographique. Le livre de Heine sur *la France* parut isolément en 1833; mais, quand Renduel dut publier ensuite les *Reisebilder*, il voulut réunir toutes les œuvres de Heine sous une rubrique générale. Il marqua donc les *Reisebilder* comme tomes II et III; la seconde édition de *la France* (réédition fictive, car le titre seul était changé) forma le tome IV, puis *l'Allemagne* les tomes V et VI. La série est complète ainsi, et l'on y chercherait vainement le tome Ier, qui n'a jamais paru. Renduel voulait peut-être attribuer cette place à *la France* ou à quelque autre ouvrage en un seul volume, mais le fait est qu'elle resta toujours vacante.

En 1837, c'est-à-dire au plus fort de sa réputation, Renduel avait transféré sa librairie au numéro 6 de la rue Christine, tout près de son premier domicile. Mais ce n'était pas sans porter atteinte à sa santé qu'il avait pu arriver à ce succès inespéré: son activité infatigable avait usé ses forces, si bien que les médecins lui conseillèrent, d'un avis unanime, de se retirer à la campagne. Un peu avant 1840, il acheta le château et la terre de Beuvron, situés dans l'étroite et charmante vallée du Beuvron, à trois lieues au-dessus de Clamecy, dans un pays où il n'y avait alors que des sentiers abrupts, difficiles à gravir, même à cheval. Cette propriété, d'ailleurs assez étendue et bien placée au bord de la rivière, avait, surtout à ses yeux, le grand mérite de le ramener dans son pays natal, aux confins du Morvan, à quelques lieues de Lormes. Renduel ne se décida pas tout d'abord à abandonner complètement Paris, tant était grand pour lui l'attrait de la vie militante, et il se contenta d'aller passer plusieurs mois chaque année à la campagne; mais, n'ayant pas tardé à s'apercevoir que sa santé dépérissait dès qu'il rentrait à la ville, il dut renoncer absolument à la librairie et se retirer à Beuvron.

L'arrivée d'un homme d'intelligence et d'action fut une bonne fortune pour ce pays, encore très arriéré. Renduel, qui avait en lui un besoin incessant de s'occuper, reporta toute son activité sur la culture et oublia les jouissances de la vie littéraire pour les plaisirs de la vie rustique; uniquement préoccupé de la prospérité de ses terres et de ses troupeaux, obtenant des prix aux comices, révélant aux gens de la campagne les inventions modernes et discutant avec eux, se mettant en frais d'éloquence persuasive afin de les décider à adopter quelque instrument nouveau qui leur faisait peur. Les paysans, ou du moins la plupart d'entre eux, reconnurent bien vite les qualités de cet homme excellent, parfois brusque et grondeur, mais si dévoué, et chaque fois qu'ils purent nommer eux-mêmes leur maire, ils ne manquèrent pas de le choisir. Élu à diverses reprises maire de Beuvron, Renduel apporta à ses fonctions municipales le zèle qu'il mettait en toute chose, et s'y donna tout entier. Il veillait à mieux employer les fonds de secours, ne soutenant que les véritables indigens, afin de pouvoir les secourir tous; il usait de sa légitime influence, souvent avec succès, pour obtenir des chemins praticables; il en traçait même et en exécutait avec les seules ressources de la commune. Il donnait encore l'exemple du courage en refusant de fuir devant l'épidémie cholérique, afin de ne pas augmenter l'effroi des paysans attachés au sol. Durant la dernière guerre enfin, étant tout nouvellement renommé maire, il bravait cet hiver ri-

goureux, malgré ses soixante-treize ans, et courait tous les jours du canton à la sous-préfecture pour veiller aux intérêts de sa petite commune. Bien qu'il dût aller presque chaque année aux eaux, pour soigner une ancienne maladie de foie, Renduel était encore alerte et solide lorsqu'il fut subitement frappé d'une paralysie partielle. La maladie parut un instant céder devant un traitement énergique, mais une seconde attaque, plus violente, l'emporta le 19 octobre 1874. Il approchait de ses soixante-seize ans.

Depuis que Renduel s'était retiré à la campagne, il avait peu à peu perdu de vue ses anciennes relations de Paris. Dans les premiers temps de son séjour à Beuvron, quelques lettres d'affaires venaient encore le déranger des travaux des champs, mais ces derniers échos de la vie passée n'avaient pas tardé à s'éteindre; et l'éditeur à la mode de 1830 s'était si bien incarné dans le campagnard, s'était si complètement isolé, que tous avaient oublié et le lieu de sa retraite et jusqu'à son nom; la plupart le croyaient mort. Mais lui n'oubliait pas les écrivains qu'il avait édités ou poussés vers le succès, et quand une de ces brillantes intelligences s'éteignait, il en ressentait vivement le contre-coup; la mort des derniers survivans, celle de Sainte-Beuve, de Jules Janin, l'avait péniblement affecté, et surtout celle de Théophile Gautier.

Tel j'ai connu Renduel vers la fin de sa carrière, tel je le voyais encore un mois avant sa mort. Il était foncièrement bon, dévoué, affectueux, cachant son excellente nature sous des dehors bourrus, fuyant le monde et ne se dépensant pas en vains témoignages d'amitié, mais aimant d'autant plus vivement ceux qu'il aimait. Pendant les quinze plus belles années de sa vie, il se trouva mêlé à ces luttes ardentes qui ont jeté le plus vif éclat, et il y prit une part active, convaincue : là est le secret du succès de son entreprise. Le souvenir de sa librairie est impérissable : il se lie intimement à l'histoire du mouvement littéraire de notre siècle, et le nom d'Eugène Renduel y restera attaché comme l'est celui de Claude Barbin à la littérature du XVIIe siècle. Cet honneur est mérité, car il sut servir les intérêts des lettres, et c'est justice que son nom soit toujours prononcé avec ceux des écrivains qu'il a publiés et patronnés : il fut pour eux mieux qu'un éditeur ordinaire, un allié et un ami.

II

VICTOR HUGO

J'apprends tout à la fois, mon cher éditeur, que vous vous êtes battu, que vous avez été blessé, et que votre blessure est guérie. Si elle l'est, en effet, comme je l'espère, venez me voir un de ces soirs, dîner avec moi, par exemple. Si vous ne pouvez sortir, écrivez-moi comment vous allez. J'irais vous voir et m'informer de vos nouvelles, si je n'étais en plein travail, c'est-à-dire en prison dans une idée.

Votre ami
VICTOR H.

Ce 4 juin.

Tel ce petit billet sans façon, tels cent autres ou deux cents qui n'ont d'autre prix que celui de la signature et qui pleuvaient tous les jours chez Renduel. Quand celui-ci mourut, un journal, le propre journal de Victor Hugo, *le Rappel*, parla de lui sur ce ton dégagé : « Les familiers de Victor Hugo prétendent qu'Eugène Renduel avait gagné 200 000 francs rien qu'avec *Notre-Dame de Paris*. Deux cent mille francs, c'était une grosse somme pour l'époque en question. Il a publié de bonnes, mais aussi de mauvaises choses. Dieu fasse paix à son âme ! »

Cela demande explication. Victor Hugo étant de beaucoup le plus illustre entre tant d'écrivains célèbres édités à la librairie romantique par excellence, on croit généralement que c'est lui qui fit la fortune de Renduel : il n'en est rien. D'abord Hugo vendait ses ouvrages extrêmement cher en s'appuyant sur le grand succès remporté par ses premiers recueils de vers bien avant que Renduel n'eût monté sa maison d'édition. Celui-ci, en effet, ne put avoir dès l'origine que trois des volumes de poésies : *les Feuilles d'automne*, *les Chants du Crépuscule* et *les Voix intérieures*, tandis qu'il mit en vente les premières éditions de cinq drames : *Marion Delorme*, *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo*. J'ajouterai, pour être complet, les deux volumes de *Littérature et Philosophie mêlées*.

Renduel avait un intérêt évident à réunir en faisceau dans son magasin toutes les œuvres du poète, afin de devenir son éditeur exclusif, et il y arriva au prix de sacrifices pécuniaires qui n'étaient pas toujours suivis de bénéfices. Hugo se faisait payer également cher ses poésies et ses drames, mais autant les unes avaient de succès, autant les autres se vendaient mal, même *Marion*, même *le Roi s'amuse*, en sorte que le libraire perdait forcément d'un côté ce qu'il gagnait de l'autre. J'ai sous les yeux l'état des

sommes comptées à Victor Hugo par Renduel du mois d'octobre 1835 à la fin de 1838, et le total de cette seule liste s'élève à 43 000 francs. Ce chiffre semblera peu considérable aujourd'hui, rapproché du prix exorbitant que le maître exigea pour *les Misérables* et *les Travailleurs de la Mer;* c'était au contraire une somme extrêmement élevée, même répartie sur trois années, au temps où Gautier s'estimait trop heureux de céder *Mademoiselle de Maupin* pour 1 500 francs.

Il faut lire les traités rédigés avec une minutie extrême et surchargés de ratures restreignant encore les droits du libraire, pour avoir une idée des conditions léonines que le poète imposait dès lors à ses éditeurs et dont il exigeait l'exécution à une minute, à un centime près. Le premier traité conclu avec Renduel, — celui pour *Marion Delorme*, signé le 20 août 1831, soit neuf jours après la première représentation au théâtre de la Porte-Saint-Martin, — est un des plus simples : l'éditeur avait le droit de tirer autant d'exemplaires qu'il voudrait par série de 500, en payant 2 francs par exemplaire à l'auteur qui paraphait tous les titres, les gardait chez lui, ne les livrait que contre argent donné d'avance, par série de 500, et devait rentrer dans sa propriété au bout d'un an. Les conditions sont sensiblement plus dures pour les quatre autres drames que Renduel acheta dès l'origine, mais, à quelques chiffres près, elles sont identiques pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo :* je me réserve d'en reparler un peu plus loin.

Les 4 000 premiers exemplaires des *Feuilles d'automne* furent payés 6 000 francs, toujours pour une seule année. Le poète ne traitant jamais que pour un délai très court, dès que cette période finissait, le libraire se voyait forcé de signer de nouvelles conventions, ne fût-ce que pour empêcher l'auteur de porter telle ou telle œuvre à un autre éditeur qui, en donnant le livre à meilleur compte, aurait arrêté net le débit des exemplaires restant en magasin. Tous ces traités et renouvellemens, accumulés à la file, atteignirent bien vite à un chiffre énorme qui montait toujours d'année en année. En 1835, le libraire paya 9 000 francs le droit de réimprimer les *Odes et Ballades*, *les Orientales* et *les Feuilles d'automne*, pour dix-huit mois, et de vendre pendant un an les premiers exemplaires d'un nouveau recueil : *les Chants du Crépuscule*. Et dès que ce traité approche de sa fin, Renduel en signe un autre où il payait 11 000 francs le droit de republier les quatre recueils durant dix-huit nouveaux mois ainsi que le volume à venir des *Voix intérieures* pendant une seule année.

Il n'est question ici que des poésies, mais les drames et les

romans n'étaient pas oubliés. En février 1832, Renduet traitait avec Hugo pour réimprimer ses romans, publiés originairement par divers éditeurs: *Bug-Jargal*, *Han d'Islande*, *le Dernier Jour d'un condamné* et *Notre-Dame de Paris* avec deux chapitres nouveaux (1). Les conditions étaient les mêmes pour tous ces ouvrages: quinze mois de délai, un franc par exemplaire, tirage de 1 000 exemplaires, sauf pour *Bug-Jargal* réduit à 750. Si ces conventions n'étaient pas trop dures, c'est que Renduel, à ce qu'il m'a dit lui-même, avait regimbé contre les propositions d'Hugo qui ne demandait pas moins de 6 000 à 8 000 francs en raison du grand succès de *Notre-Dame*, publiée auparavant chez Gosselin. Au mois de mai de la même année 1832, l'éditeur s'engageait, par traité écrit en entier de la main d'Hugo, à publier *Littérature et Philosophie mêlées* à 2 000 exemplaires et avec dix-huit mois de délai, en payant 6 000 francs s'il y avait deux volumes et 3 000 s'il n'y en avait qu'un : il y en eut deux.

Enfin en juillet 1835, Renduel, qui avait déjà tant à payer à Hugo pour ses poésies, œuvres critiques ou romans, concluait avec lui un nouveau traité en vue de rééditer *Notre-Dame de Paris*, toujours en trois volumes et à 11 000 exemplaires, puis la collection de ses sept drames depuis *Cromwell* et *Hernani* (2) jusqu'à *Angelo*, en six volumes (*Marie Tudor* et *Angelo* n'en formant qu'un) et à 3 300 exemplaires. Pour écouler cette énorme quantité de livres, il avait trois ans et demi pour le roman et seulement dix-huit mois pour les drames; enfin il payait à l'auteur la bagatelle de 60 000 francs, dont 10 000 comptant et le reste échelonné jusqu'à la fin de décembre 1838. Arrivé à ce point, Renduel s'aperçut qu'en suivant plus longtemps cette progression incessante, il irait droit à la ruine : il jugea donc prudent de s'arrêter, et quand parurent *Ruy Blas* et *les Rayons et les Ombres*, il passa la main à Delloye (3).

(1) C'est alors que Renduel fit sa magnifique édition de *Notre-Dame* avec douze belles gravures de Boulanger, de Raffet, de Camille Rogier, de Tony et d'Alfred Johannot. Cette édition était en trois volumes in-8°, mais l'éditeur s'était expressément réservé le droit de publier deux mille exemplaires (sur les onze mille) en un seul volume, genre keepsake anglais, pour le jour de l'an. Renduel avait fait tirer pour lui, sur grand papier de Chine, chacune de ces deux éditions; elles sont aujourd'hui en ma possession ainsi que la collection complète des douze gravures avant la lettre et sur papier fort à très grandes marges.

(2) La première édition de *Hernani* avait paru chez Mame en 1829. Étourdi par le bruit qu'on faisait autour de ce drame, le libraire, à ce que m'a dit Renduel, avait fait la folie de le payer 6 000 francs. Ce fut autant de perdu, la vente ayant couvert tout juste les frais de publication.

(3) A ce moment-là, d'ailleurs, toutes les œuvres antérieures de Victor Hugo, portant l'indication des deux librairies Renduel et Delloye, subirent un rabais considérable, de moitié ou même des deux tiers, selon qu'elles étaient de vente plus ou

Victor Hugo faisait volontiers largesse de ses ouvrages, parfois même en les revêtant d'une reliure assortie, et l'on tenait soigneusement compte à la librairie des exemplaires et des frais de reliure à porter au compte de l'auteur; mais il ne paraît pas que Renduel les réclamât très vivement, le moment venu, car je possède une facture dressée pour tous les exemplaires que le poète avait pris ou fait relier de novembre 1835 à janvier 1837, et elle est restée telle quelle entre les mains du libraire : elle s'élève à 239 volumes et à 179 francs de reliure. Quelques détails curieux : le 20 août 1836, Victor Hugo faisait envoyer au curé de Fourqueux ses œuvres complètes en vingt volumes, reliées pour 40 francs : c'est à Fourqueux, près Saint-Germain-en-Laye, que la famille Hugo allait en villégiature et que la jeune Léopoldine Hugo fit sa première communion. Le 22 mars 1837, il adressait ses *Feuilles d'automne*, brochées, à Henri Journet, et le 2 avril ses deux volumes d'*Odes et Ballades*, brochés, à Auguste Vacquerie. Le 17 du même mois, Auguste de Châtillon était gratifié des six volumes de drames, brochés, et le 23, Mlle Taglioni recevait en hommage *Notre-Dame de Paris* en trois volumes, reliés pour 8 francs; enfin, le 18 mai Bernard de Rennes recevait à la fois *Han d'Islande* et les *Odes*, *Cromwell* et *Hernani*, brochés. Le 18 juillet 1837, Hugo adressait à M. de Féletz *les Voix intérieures*, brochées, et le 31 du mois de juin, il avait fait le même cadeau à Chateaubriand. Voilà pour les envois les plus significatifs.

Une révélation toute littéraire pour clore ces questions d'intérêt, qui ont bien leur importance quand il s'agit d'ouvrages de cette valeur. J'ai vu, de mes yeux vu, le traité en date du 25 août 1832, par lequel Victor Hugo s'engageait à réserver à Renduel les trois mille premiers exemplaires d'un grand roman intitulé *le Fils de la Bossue* aux conditions antérieurement stipulées pour d'autres ouvrages avec Renduel ou Gosselin. Rien que deux articles, le second atténuant le premier en établissant qu'aucun délai n'était fixé à l'auteur pour la remise du manuscrit. Renduel, on le sait, n'eut jamais à publier *le Fils de la Bossue*, non plus que *la Quiquengrogne* ou *le Manuscrit de l'Évêque*, pour lequel il avait pareil engagement de l'auteur et qui devint l'épisode de l'évêque Myriel dans *Fantine*, des *Misérables*. Lorsque l'éditeur Lacroix traita avec Hugo pour *les Misérables*, il fut averti par

moins facile. On en trouve le détail dans les journaux du temps : *Notre-Dame*, en trois volumes, se vendait 12 francs au lieu de 22 fr. 50; chaque volume de poésies, 4 francs au lieu de 7 fr. 50 et 8 francs; chaque drame, 2 fr. 50 au lieu de 7 fr. 50 et 8 francs, etc. On voit que cette diminution confirme ce que Renduel m'a dit sur le débit très lent des drames et ouvrages en prose comparé à celui des poésies et de *Notre-Dame de Paris*.

l'auteur qu'il devrait s'entendre avec Renduel pour racheter le droit de publication des deux premiers volumes; mais il n'en coûta pas à Lacroix la grosse somme de 30000 francs, comme on l'a dit un jour, en plus des droits payés à Victor Hugo. La négociation fut des plus faciles; Lacroix alla trouver Renduel dans sa retraite de la Nièvre et l'entente se fit rapidement entre eux, sans débat d'aucune sorte: Renduel reçut en tout et pour tout 8000 francs (1).

J'arrive au *Roi s'amuse*, sur lequel il convient d'insister.

J'ai dit plus haut que les traités conclus par Hugo avec Renduel pour *le Roi s'amuse*, *Lucrèce Borgia*, *Marie Tudor* et *Angelo* étaient comme identiques. En voici les conditions principales: tirage à 2000, plus 200 de mains de passe et 50 réservés pour l'auteur; — tous les exemplaires devant être revêtus de la griffe de Victor Hugo; — mise en vente dix jours seulement après la première représentation, sauf consentement de l'auteur pour abréger ce délai; — l'auteur rentrant de droit dans sa propriété au bout d'une année à dater de la mise en vente, ou même auparavant, si les deux mille exemplaires étaient épuisés avant ce délai; — comme prix, enfin, 4000 francs, toujours échelonnés en quatre termes, variables selon les traités, mais ainsi fixés pour *le Roi s'amuse :* 1000 francs comptant, 1000 le lendemain de la mise en vente, et 2000 en deux billets, l'un à six, l'autre à douze mois de l'acte signé.

Dans le traité visant *le Roi s'amuse*, — et seulement dans celui-là, — un article additionnel prévoyant le cas où la censure interdirait la représentation du drame, annulait le traité dans cette hypothèse et portait que l'auteur serait tenu de restituer à l'éditeur l'argent et les billets reçus. Cela prouve absolument que Victor Hugo, qui joua si bien la surprise et la colère indignée

(1) A propos de *la Quiquengrogne*, on lit ce qui suit dans la *Revue de Paris* (n° de septembre 1832) : « M. Victor Hugo, dont le dernier drame, *le Roi s'amuse*, est en répétition, doit publier cet automne un nouveau volume de poésies et deux romans. Le premier, qui a pour titre *la Quiquengrogne*, a été acheté 15000 francs par les libraires Charles Gosselin et Eugène Renduel. Ce titre a quelque chose de bizarre. Qu'est-ce que *la Quiquengrogne?* Nous avons entendu faire déjà si souvent cette question que nous sommes heureux de pouvoir répondre par un document à peu près officiel. Voici l'extrait d'une lettre de M. Victor Hugo lui-même à ses éditeurs : « *La Quiquengrogne* est le nom populaire de l'une des tours de Bourbon-« l'Archambault. Le roman est destiné à compléter ses vues sur l'art du moyen âge, « dont *Notre-Dame de Paris* a donné la première partie. *Notre-Dame de Paris*, c'est « la cathédrale; *la Quiquengrogne*, ce sera le donjon. L'architecture militaire, après « l'architecture religieuse. Dans *Notre-Dame* j'ai peint plus particulièrement le moyen « âge sacerdotal; dans *la Quiquengrogne*, je peindrai plus spécialement le moyen « âge féodal, le tout selon mes idées, bien entendu, qui, bonnes ou mauvaises, sont à « moi. *Le Fils de la Bossue* paraîtra après *la Quiquengrone* et n'aura qu'un volume. » — *La Quiquengrogne* et *le Fils de la Bossue*, autant en emporta le vent.

après l'interdiction, pressentait ce coup rigoureux dès le 30 août 1832, jour où fut signé le traité avec Renduel, c'est-à-dire à une époque où les pourparlers avec la Comédie-Française étaient à peine entamés : en effet, c'est seulement dans sa lettre du 7 septembre au baron Taylor que Victor Hugo prend jour pour aller lire sa pièce à la Comédie, et qu'il ébauche une distribution des rôles.

L'ouvrage fut interdit comme Hugo le prévoyait, comme il l'espérait peut-être. Et cependant Renduel, loin d'user du droit qu'il avait de répéter l'argent ou les billets déjà remis au poète, le paya intégralement. Le 5 septembre, soit six jours après le traité signé, Hugo lui donnait quittance « de la somme de trois mille francs, en mille francs comptant et deux billets de mille francs chacun, payables l'un en février, l'autre fin août prochain », ce qui était strictement conforme au traité. Puis le 5 décembre, — soit le lendemain de la mise en vente et malgré l'interdiction, — Renduel lui payait les mille francs encore dus et recevait en échange un reçu définitif des quatre mille francs stipulés pour prix du *Roi s'amuse*... Est-il beaucoup d'éditeurs qui en eussent fait autant (1) ?

Suivent trois lettres se rapportant au procès du *Roi s'amuse*. Une seule est datée, mais il n'est pas malaisé de placer les deux autres à leur rang exact. Elles furent, toutes les trois, écrites entre l'interdiction du drame au Théâtre-Français (23 novembre 1832) et l'audience du Tribunal de Commerce (19 décembre) où l'auteur, ayant Odilon Barrot comme conseil, présenta lui-même la défense de sa pièce et de ses intérêts. Le poète était déjà passé maître en l'art si délicat de la réclame ; il en maniait les ressorts avec un art infini, mettant son éditeur en avant pour se couvrir lui-même et lui recommandant bien de faire recopier les *notes* qu'il adressait aux journaux, de peur que son écriture ne fût reconnue.

Première lettre :

J'ai vu hier au soir Carrel, tout est convenu. Il a été excellent. Je vous conterai la chose en détail. Sainte-Beuve peut faire l'article comme il le

(1) Ces chiffres, tirés de papiers indiscutables, font bonne justice de la fable inventée par Hugo, sans mauvaise intention, je m'imagine, et transcrite par son secrétaire, M. Richard Lesclide, dans les *Propos de Table de Victor Hugo*. D'après lui, Renduel devait tirer *le Roi s'amuse* à deux mille exemplaires (ce qui est exact) et payer 1 franc l'exemplaire (ce qui est faux) ; seulement Renduel aurait déclaré un tirage de vingt mille au ministère de l'intérieur, et Victor Hugo, instruit par hasard du fait, se serait fait délivrer par Renduel confus un bon de 20 000 francs, représentant juste 1 fr. par exemplaire. Ce n'est pas 20 000 francs qu'il toucha, mais 4 000 francs, soit exactement le prix convenu pour les deux mille exemplaires, et cela par pure générosité de son éditeur.

voudra et le porter aujourd'hui avec le fragment de préface. Carrel mettra tout. Carrel veut en outre un grand article politique pour un de ces jours sur l'affaire. Vous savez que c'est Odilon Barrot qui plaidera pour moi : venez me voir.

Voici quelques lignes pour le *Journal des Débats*, qu'un de nos amis m'a fait (*sic*) hier au soir. Elles sont en trop grosses lettres, ce qui serait ridicule. Vous ferez bien de les recopier et de les porter tout de suite.

Tout à vous,

VICTOR H.

Aux *Débats*, au *National* — et ailleurs. Car durant les trois semaines qui s'écoulèrent entre l'arrêté ministériel et le jugement commercial, de petites notes bien senties plurent dans les bureaux de rédaction, et les feuilles de l'opposition négligeaient la guerre et le siège d'Anvers pour publier des réclames dans le goût de celle-ci : « *Le Roi s'amuse*, drame de M. Victor Hugo, dont les représentations ont été défendues par ordre du ministre, paraîtra lundi sans remise à la librairie d'Eugène Renduel. *On assure que plus de mille exemplaires sont retenus d'avance.* »

Deuxième lettre, du lundi 3 décembre :

Voyez Sainte-Beuve et les journaux.

Tâchez, mon cher éditeur, de venir demain à dix heures, déjeuner avec moi. J'ai mille choses importantes à vous dire. Il faudrait que nous allassions ensemble chez votre agréé pour que l'assignation au théâtre soit donnée dès demain. Tout cela est convenu avec Odilon Barrot, que j'ai vu ce matin.

Apportez-moi en même temps :

Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *N.-D. de Paris*, pour Bernard de Rennes qui s'est si puissamment entremis dans l'affaire.

Un exemplaire du *Roi s'amuse*, un exemplaire de *Marion de Lorme*, pour Odilon Barrot.

Je crois que nous allons faire un bruit du diable.

La troisième et dernière lettre est du lundi 17 décembre, avant-veille de l'audience.

C'est mercredi que je plaide.

Je crois, mon cher éditeur, qu'il est important pour vous, pour moi, pour le retentissement du livre et de l'affaire, que la chose soit énergiquement annoncée la veille par les journaux. Voici sept petites notes que je vous envoie, en vous priant d'user de toute votre influence pour qu'elles paraissent demain dans les sept principaux journaux de l'opposition. Vous ferez bien de les porter vous-même et d'en surveiller un peu l'insertion. Faites-en d'autres copies et ajoutez-y une ligne pour votre livre, si vous voulez. Je me repose de ceci sur vous, n'est-ce pas? Vous comprenez combien c'est important. Répondez-moi un mot et venez donc dîner avec moi un de ces jours.

Votre ami,

VICTOR HUGO.

Voudrez-vous aussi remettre à la bonne *six* exemplaires du *Roi s'amuse* sur mon reste?

Les notes sus-indiquées furent immédiatement données aux journaux d'opposition, qui les publièrent tous le 18 décembre au matin. Voici celle insérée au *Courrier Français :*

C'est décidément mercredi 19 à midi, que sera appelé, devant le Tribunal de Commerce, le procès de M. Victor Hugo contre la Comédie-Française pour *le Roi s'amuse.* M. Odilon Barrot plaidera pour l'ouvrage si illégalement arrêté par le ministère. *M. Victor Hugo compte prendre aussi la parole.* Le succès de lecture que le drame obtient et la mesure arbitraire du gouvernement donnent à cette audience un grand intérêt de curiosité.

Ce devait être là la rédaction-type, ce journal étant le plus serviable de tous envers Hugo et son éditeur ; mais il suffisait d'y changer quelques mots pour dissimuler l'origine commune : on ne fera pas mieux soixante ans plus tard.

Une des dernières fois que Renduel passa par Paris, il dînait avec sa femme au restaurant Magny lorsque Gautier vint à entrer. Les deux amis, ravis de se revoir, entamèrent alors une longue causerie à bâtons rompus, parlant de leur jeune temps avec une volubilité extrême, évoquant à la file le souvenir de tant d'amis morts ou perdus dans la foule. « Vous souvient-il, dit tout à coup Gautier, qu'autrefois, chez Victor, le rôti était toujours brûlé? — Certes oui, on l'attendait tandis qu'il s'oubliait chez Juliette. » Hugo demeurait alors au n° 6 de la place Royale (aujourd'hui place des Vosges), et la belle actrice de la Porte-Saint-Martin, tout auprès, rue du Pas-de-la-Mule (aujourd'hui rue des Vosges, entre la place des Vosges et le boulevard Beaumarchais). Ces dîners d'Hugo n'avaient rien de cérémonieux ; ils étaient le plus souvent improvisés pour prolonger la causerie commencée. Les convives étaient d'habitude quelques visiteurs retenus par la maîtresse de maison et qui se faisaient un devoir de rester par égard pour Mme Hugo, ainsi délaissée par son mari : celui-ci s'attardait souvent de deux heures, et le dîner reculait d'autant. Un jour que Renduel hésitait à rester, prévoyant le retard habituel et le jugeant trop long pour son estomac : « N'ayez pas peur, lui dit Mme Hugo pour le garder auprès d'elle ; le dîner sera exact ; Victor reviendra sûrement de bonne heure, il me l'a promis. » Renduel demeura : ce soir-là, on ne dîna qu'à neuf heures.

La liaison d'Hugo avec Juliette Drouet (de son vrai nom Julienne-Joséphine Gauvain) ne faisait alors que de commencer ; elle a duré, comme on sait, jusqu'au dernier jour, la maîtresse ayant complètement supplanté l'épouse auprès du poète et n'ayant

cessé de demeurer avec lui, même en exil. Mais dès l'origine de ces relations, Mme Hugo n'en était plus à faire son apprentissage des caprices galans de son mari; elle les connaissait mieux que personne et s'y résignait, tant était grande son admiration, sa dévotion pour le maître et l'époux. Hugo était dans le plus fort de sa passion pour Juliette, lorsque sa fille Léopoldine, qui fut plus tard Mme Charles Vacquerie, atteignit l'âge de la première communion. Les Hugo passaient l'été à Fourqueux et voulurent faire de cette cérémonie, fixée au 8 septembre 1836, une véritable fête de famille, où tous les amis intimes seraient conviés, Renduel et Gautier en première ligne. Aussitôt après le dîner, le maître de la maison s'éclipse, et l'on apprend bientôt qu'il a couru prendre la voiture de Paris. Les convives se récrient sur cette fuite inattendue : Hugo, disent-ils, aurait bien pu les attendre et revenir avec eux; mais ils se rappellent bientôt que toutes les places de la diligence étaient retenues dès le matin et qu'eux-mêmes n'en avaient pu louer que pour le dernier départ. « Ne faites pas attention, leur dit tristement Mme Hugo, Victor saura bien se tirer d'embarras; vous n'avez pas pu avoir de places pour vous, il saura en trouver une à tout prix pour aller là où il va. »

Tous les amis de la maison déploraient l'abandon où Hugo laissait sa femme, et tous auraient pu le lui reprocher, tous hormis celui qui avait profité de ses absences pour s'installer en son lieu et place (1). Et ce fut celui-là qui parla. Sainte-Beuve, un beau jour, — c'était en 1835, lorsque *les Chants du Crépuscule* parurent chez Renduel, — ne se tint plus de colère en voyant le poète confondre en la même page l'éloge de sa famille et celui de sa maîtresse, chanter alternativement les joies du foyer domestique et les enivremens de l'amour en des pièces brûlantes du souvenir de Juliette. Il devait parler de ce nouvel ouvrage à la *Revue des Deux Mondes*, et la moindre convenance lui commandait de

(1) On ne se permettrait pas de faire allusion à ces relations si Sainte-Beuve lui-même ne les avait contées par le menu dans un recueil de poésies imprimé plus tard pour quelques amis, on ne sait trop à combien d'exemplaires. Ce volume, sans nom d'auteur ni d'éditeur, porte simplement pour titre : *Livre d'amour*, Paris, 1843, avec cette épigraphe de Dante en regard : *Amor ch'a nullo amato amor perdona.* Sainte-Beuve, par la suite, détruisit ce livre et recommanda à ses amis de brûler les exemplaires qu'ils retrouveraient, mais il ne put pas se résigner à le sacrifier en entier et republia plus de la moitié des pièces — 25 sur 45 — dans les deux volumes de ses *Poésies complètes* (Michel Lévy, 1863). Livre rare s'il en fut que ce *Livre d'amour* et dont quelques exemplaires ont passé en vente dans ces derniers temps à des prix très élevés. M. Pons en a tiré bon profit pour deux ou trois chapitres de son curieux livre : *Sainte-Beuve et ses inconnues* (chez Ollendorff, 1879) et M. E. Lemaître, un bibliophile avisé, vient de publier à ce sujet une brochure intéressante, avec une lettre-préface de M. Arsène Houssaye et un autographe de Sainte-Beuve (*Le Livre d'amour*, Reims, chez Michaud, 1895).

s'abstenir : il n'en fit rien et résolut, au contraire, de souligner combien il était scandaleux de mettre en quelque sorte sous la protection de la femme légitime, par la pièce finale à elle adressée, un livre tout imprégné de la passion la plus vive pour la maîtresse. Il écrivit alors et fit paraître un article, véritable modèle de louange circonspecte et de critique acerbe, où il multipliait les restrictions sur le développement du génie poétique d'Hugo, lui qui avait proclamé si haut ses étonnantes facultés créatrices dans un précédent compte rendu des *Feuilles d'Automne*. Il y avait déjà quatre ans de cela et l'admiration du critique avait diminué en même temps que l'estime de l'ami. Il s'agissait d'ailleurs, pour lui d'aboutir à ce paragraphe, où l'allusion est à peine voilée et porte à chaque coup :

«... Les douze ou treize pièces amoureuses, élégiaques, qui forment le milieu du recueil dans sa partie la plus vraie et la plus sincère sont suivies de deux ou trois autres, et surtout d'une dernière, intitulée *Date lilia*, qui a pour but, en quelque sorte, de couronner le volume et de le protéger. Littérairement, ces pièces finales, prises en elles-mêmes, sont belles, harmonieuses, pleines de détails qui peuvent sembler touchans. En admirant dans le voile l'éclat du tissu, il nous a paru toutefois qu'il y a eu parti pris de le broder de cette façon pour l'étendre ensuite sur le tout. Cette mythologie d'*anges*, qui a succédé à celle des *nymphes*, les *fleurs de la terre* et les *parfums des cieux*, un excès même de charité aumônière et de petits orphelins évoqués, tout cela nous a paru, dans ces pièces, plus prodigué qu'un juste sentiment de poésie domestique n'eût songé à le faire. On dirait qu'en finissant l'auteur a voulu jeter une poignée de lis aux yeux. Nous regrettons que l'auteur ait cru ce soin nécessaire. L'unité de son volume en souffre ; son titre de *Chants du Crépuscule* n'allait pas jusqu'à réclamer cette dualité. Le même manque de tact littéraire (au milieu de tant d'éclat et de puissance!) qui plus haut, nous l'avons vu, lui a fait comparer l'harmonie de l'orgue à *l'eau d'une éponge* et parler du sourire *fatal* de la résignation à propos de Pétrarque, lui a inspiré d'introduire dans la composition de son volume deux couleurs qui se heurtent, deux encens qui se repoussent. Il n'a pas vu que l'impression de tous serait qu'un objet respecté eût été mieux honoré et loué par une omission entière. »

Cet article jeta Victor Hugo dans une violente colère, et un duel faillit s'ensuivre entre le critique et le poète. Celui-ci ne tarissait pas sur la défection de Sainte-Beuve, et contait partout ses griefs contre celui qui osait bien dire que *les Chants du Crépus-*

cule manquaient « d'harmonie et de délicate convenance (1). » Les propos de Sainte-Beuve, d'autre part, n'étaient pas faits pour apaiser la querelle, encore qu'il ne s'exprimât pas avec tout le monde aussi violemment qu'avec Renduel. « Cette immoralité est honteuse, clamait-il tout rouge, et bien que j'aie été autrefois l'ami d'Hugo, je lui flanquerais volontiers ma main par la figure. » Mme Hugo, de son côté, s'épanchait avec Renduel, son confident habituel dans la peine, et le suppliait de tout mettre en œuvre afin d'empêcher un duel probable et prochain. Renduel la calmait de son mieux; mais les deux ennemis, surtout le critique, étaient toujours très montés l'un contre l'autre. Ils se rencontrèrent un jour chez Villemain, alors ministre de l'Instruction publique, et Sainte-Beuve évita de se trouver près d'Hugo : « Je lui aurais lancé quelque chose à la tête! » disait-il avec une emphase terrible. Il s'exagérait d'ailleurs et sa vaillance et le danger; il s'en fut trouver Renduel et lui remit non sans émotion un paquet cacheté renfermant des manuscrits et son testament, avec mission de l'ouvrir si le malheur voulait qu'il fût tué par Hugo. Renduel reçut gravement ce dépôt, mais chercha à rassurer le fougueux critique : « Est-ce qu'un duel est possible entre vous deux, entre *deux poètes?* » Là-dessus, Sainte-Beuve s'en alla, tout ragaillardi.

Et ce duel entre « deux poètes » n'eut pas lieu, pas plus que celui dont Hugo, précédemment, avait été menacé par Vigny. Voici dans quelles circonstances : Buloz, en ce temps-là, traitait fort bien l'auteur d'*Eloa* et donnait volontiers des extraits de ses nouveaux ouvrages, mais il se gardait d'en faire autant pour Hugo. Celui-ci se plaignait un jour en termes peu flatteurs pour Vigny, qu'il semblait rejeter au dernier rang; alors, Buloz lui expliqua avec sa rudesse habituelle les motifs de la réserve qu'il gardait à son égard : s'il ne publiait jamais de fragment de ses ouvrages, lui dit-il tout net, c'est qu'il était assuré de recevoir le lendemain une quittance à solder, et qu'il n'avait pas l'habitude de payer les services qu'il rendait. Cette conversation aurait dû rester secrète; mais le monde littéraire est aussi bavard que curieux. Finalement, les propos désobligeans d'Hugo revinrent à Vigny, qui, en sa qualité d'ancien officier, voulut en tirer réparation par les armes; mais cette ferraillade aurait été extravagante, et les témoins, dont Renduel, traînèrent si bien les choses en longueur que Vigny finit par se calmer, sans avoir seulement égratigné son détracteur (2).

(1) Cet article, qui parut à la *Revue des Deux Mondes* en novembre 1835, se retrouve en entier dans le premier volume des *Portraits contemporains* (Paris, Didier, 1846).

(2) La rupture de Sainte-Beuve avec Hugo a inspiré à Henri Heine une de ses facéties les plus plaisantes : « ... Presque tous ses anciens amis l'ont abandonné

Je reviens à Juliette. Elle était, paraît-il, d'une beauté accomplie, et Gautier a tracé d'elle, dans l'ancien *Figaro*, un brillant portrait qui finissait ainsi : « Le col, les épaules, les bras sont d'une perfection tout antique chez mademoiselle Juliette; elle pourrait inspirer dignement les sculpteurs, et être admise au concours de beauté avec les jeunes Athéniennes qui laissaient tomber leurs voiles devant Praxitèle méditant sa Vénus. » Sa principale création fut la princesse Negroni, de *Lucrèce Borgia*, et Théophile assure qu'elle y jeta « le plus vif rayonnement ». Hugo, de son côté, termine ainsi ses remerciemens aux acteurs : « Certains personnages du second ordre sont représentés à la Porte-Saint-Martin par des acteurs qui sont du premier ordre et qui se tiennent avec une grâce, une loyauté et un goût parfaits dans le demi-jour de leurs rôles. L'auteur les en remercie ici. Parmi ceux-ci, le public a vivement distingué mademoiselle Juliette. On ne peut guère dire que la princesse Negroni soit un rôle : c'est, en quelque sorte, une apparition. C'est une figure belle, jeune et fatale, qui passe, soulevant aussi son coin du voile sombre qui couvre l'Italie au seizième siècle. Mademoiselle Juliette a jeté sur cette figure un éclat extraordinaire. Elle n'avait que peu de mots à dire, elle y a mis beaucoup de pensée. Il ne faut à cette jeune actrice qu'une occasion pour révéler puissamment au public un talent plein d'âme, de passion et de vérité. »

Quelques mois après, Hugo confiait à Mlle Juliette le rôle important de Jane dans *Marie Tudor;* mais cette fois la comédienne fut tellement inférieure à sa tâche qu'elle dut, sous prétexte d'indisposition, céder le personnage à Mlle Ida, et cela dès le second soir : « L'actrice qui remplissait le rôle de Jane, écrit méchamment la *Revue de Paris*, l'a cédé, ce qui l'a beaucoup *indisposée*, à Mlle Ida... » Mais l'auteur consola sa bien-aimée de cette déconvenue en proclamant pour les âges futurs « qu'elle avait montré dans ce rôle un talent plein d'avenir, un talent souple, gracieux, vrai, tout à la fois pathétique et charmant, intelligent et naïf. »

C'est à cette époque, ou peu s'en faut, que se rapportent les

(Victor Hugo), écrit-il à Auguste Lewald en mars 1838, et, pour dire la vérité, l'ont abandonné par sa faute, blessés qu'ils étaient par cet égoïsme, très nuisible dans le commerce social. Sainte-Beuve lui-même n'a pu y résister; Sainte-Beuve le blâme aujourd'hui, lui qui fut jadis le héraut le plus fidèle de sa gloire. Comme en Afrique, quand le roi de Darfour sort en public, un panégyriste va criant devant lui de sa voix la plus éclatante : « Voici venir le buffle, véritable descendant du buffle, le « taureau des taureaux; tous les autres sont des bœufs : celui-ci est le seul véritable « buffle! » Ainsi Sainte-Beuve, chaque fois que Victor Hugo se présentait au public avec un nouvel ouvrage, courait jadis devant lui, embouchait la trompette et célébrait le buffle de la poésie. »

trois billets suivans adressés à Renduel, dont deux sont de la main d'Hugo :

Voici les quelques lignes que vous m'avez promis de faire passer au *Courrier Français*. Je compte sur votre bonne amitié.

V. H.

Mlle Juliette, cette jeune artiste pleine de beauté et de talent, que le public a si souvent applaudie à la Porte-Saint-Martin, est sur le point de quitter ce théâtre. Plusieurs administrations dramatiques lui font en ce moment des offres d'engagement. Il est probable que c'est à la Comédie-Française que Mlle Juliette donnera la préférence. Son talent, si digne et si intelligent, l'appelle à notre premier théâtre.

Renduel envoya cette note au journal, — non sans l'avoir fait copier pour ne pas compromettre Hugo, — et quelques jours après il recevait la réponse suivante, en date du 1er février :

Mon cher ami,

Il m'est impossible de mettre la note que vous m'avez envoyée dans le *Courrier*. Quand je vous verrai, je vous expliquerai les nombreux motifs de cette *impossibilité*. L'un d'eux est la crainte de choquer un de mes collaborateurs qui porte, dans ses articles *Théâtres*, un jugement tout différent sur la personne. Chez nous, tous les collaborateurs sont amis et s'entendent entre eux; ils sont, je puis le dire, consciencieux : ainsi il ne serait pas bien de se mettre en contradiction aussi ouverte.

Dans toute autre circonstance, je suis votre tout dévoué,

MOUSSETTE.

Remarquez la date de la réponse (1er février); rappelez-vous qu'*Angelo* fut joué à la Comédie-Française le 28 avril 1835, un an et demi après *Marie Tudor*, et vous saurez en quelle année cette lettre fut écrite; vous comprendrez pourquoi le poète tenait tant à faire entrer Juliette aux Français : c'était pour lui confier quelque rôle, peut-être celui de la caméristé Dafné qui fut créé par Mlle Thierret, alors toute jeune et toute mignonne. Hugo n'en arriva pas à ses fins, et « la princesse Negroni » ne put jamais forcer les portes du Théâtre-Français.

ADOLPHE JULLIEN.

LA QUESTION ARMÉNIENNE

Et d'abord, y a-t-il une question arménienne? Étrange point d'interrogation à poser au plus fort d'une crise dont tout le monde s'accorde à affirmer les origines purement arméniennes. Il n'en est pas moins vrai que le problème avec lequel l'Europe est aux prises serait peut-être moins insoluble si, au lieu d'être arbitrairement rétréci et en quelque sorte étranglé, il avait, dès le premier jour, été posé avec l'ampleur que les événemens n'ont pas tardé à lui donner. Non, il n'y a pas de question arménienne : il n'y a qu'une grande et redoutable question d'Orient, dont celle-là n'est que l'une des faces multiples; et même, à vrai dire, il n'y a pas de question d'Orient séparée de l'ensemble complexe des difficultés qui pèsent sur l'Europe moderne. La question d'Orient est avant tout et par-dessus toute chose une question d'Occident, et la solution en dépend, non pas des données plus ou moins simples qu'offre l'état intérieur de l'empire ottoman, mais du rapprochement, de la confrontation et de la comparaison attentive des intérêts, des droits, des forces, des craintes et des aspirations des grandes puissances de l'Europe.

La question d'Orient! Elle est née le jour où l'Europe a cessé d'être hantée par le cauchemar de la marée montante de l'Islam, — le jour où, au lieu d'invoquer comme elle le faisait encore, dans les prières liturgiques rédigées au XVIe siècle, l'assistance divine contre la peste, la famine, les tremblemens de terres, les inondations et le *Turc*, elle a commencé à voir dans le fléau de Dieu un élément de son équilibre.

Cette maladie chronique d'un empire qui ne peut ni vivre ni mourir a eu d'étranges effets sur l'attitude des peuples voisins de la Turquie. Ils se sont donné pour but de maintenir le plus longtemps possible en vie un État en pleine dissolution. En même temps ils n'auraient pu, sans renier leur passé, retirer leur protection à leur ancienne clientèle des nationalités chrétiennes, à qui

les unit une solidarité sentimentale, et qui ne font que leur rendre le sincère hommage de l'imitation en cherchant à s'affranchir.

Bizarre situation! Ces mêmes médecins qui entourent le lit de l'*Homme malade* et qui lui prescrivent et lui administrent sinon des remèdes, du moins des calmans et des anesthésiques, sont en même temps les hommes d'affaires qui ont mandé à son chevet ses héritiers futurs et qui s'occupent déjà, avant qu'il ait rendu le dernier soupir, de régler le partage de sa succession. C'est l'Europe qui a semé les germes de l'amour de la liberté dans l'âme des Grecs, des Serbes, des Roumains, des Bulgares, aujourd'hui des Arméniens; c'est elle qui est intervenue pour leur procurer une indépendance d'abord limitée, puis complète : et c'est elle qui monte la garde autour de ce qui reste de l'empire ottoman et qui s'efforce de maintenir dans l'obéissance, en la faisant tolérable, les populations encore sujettes!

Ainsi la diplomatie est contrainte à des prodiges d'équilibre ou plutôt d'équilibriste. Elle est condamnée à un opportunisme absolu, si l'on peut allier ces deux mots. Elle est forcée de pratiquer le culte du fait accompli. Par là elle se donne l'apparence de pousser aux pires excès en sens opposé, — d'encourager tout ensemble les Turcs à sauvegarder leur suprématie par tous les moyens, puisqu'une fois perdue, ils ne la recouvreront jamais, et les rayahs à secouer le joug par tous les moyens, puisqu'une fois affranchis, ils ne seront plus réasservis. C'est immoral : c'est inévitable.

Ici se trouve le point où se rejoignent et se compliquent mutuellement les deux ordres de problèmes qui occupent la diplomatie contemporaine. D'un côté, les affres d'une décomposition graduelle, la lutte sans espoir de races qui ont cessé d'être dominantes contre des races, longtemps asservies, qui ont cessé de se sentir inférieures ; de l'autre, les maladies de croissance d'une santé trop drue, les excès de vitalité de l'Europe, les conflits d'ambition, les rivalités d'appétit territorial de nations pleines de vie, débordantes de forces et également résolues à se tailler leur part — et une large part — dans le gâteau colonial. Voilà le double pôle autour duquel tourne l'activité de la diplomatie contemporaine. Heureuse encore si les deux terrains étaient strictement délimités et n'empiétaient pas fréquemment l'un sur l'autre; si, par exemple, l'occupation indéfiniment prolongée de l'Égypte n'avait pas son contre-coup sur le règlement de la question du Congo ou du Soudan et si la prise de possession accélérée de l'Afrique ne réagissait pas fatalement sur la politique des puissances à l'égard de la Turquie.

Lorsque, vers la fin de l'automne 1894, le bruit commença à se répandre sourdement en Europe d'un massacre dont le vilayet

de Bitlis aurait été le théâtre dans le cours des mois de juin et de juillet précédens, personne ne pouvait prévoir la gravité de cet incident, ni que c'étaient les destinées mêmes de l'empire ottoman tout entier qui allaient être mises en jeu. Il s'agissait d'une région fort éloignée, presque inaccessible, profondément inconnue. Pendant longtemps force fut de se contenter de rumeurs vagues, aussitôt démenties.

Peu à peu toutefois, par bribes et morceaux, par brefs fragmens de récits et par aveux involontaires, la vérité se fit jour. On apprit qu'à la suite de mouvemens imprudens de la population arménienne du Sassoun, district montagneux du vilayet de Bitlis, un conflit s'était produit entre ces paysans chrétiens et une tribu kourde du voisinage. Le pacha de Bitlis voulut faire du zèle. Il rassembla des troupes et les lança contre les villageois chrétiens du Sassoun. La répression fut terrible. Elle fut sauvage. Les soldats de l'armée régulière rivalisèrent de férocité avec les irréguliers des tribus kourdes. Ce fut un massacre général. Hommes, vieillards, enfans, femmes, périrent en grand nombre : celles-ci après avoir subi les plus odieux outrages. Tout cela se faisait avec ordre ou plutôt par ordre, sous les yeux des autorités supérieures. On eût dit qu'une consigne, partie de haut, avait été donnée d'exterminer les Arméniens de ces régions. De quelque côté qu'ils tournassent les yeux, ils ne rencontraient que des bourreaux, point de protecteurs ni de juges.

D'où venait cette explosion de fanatisme? Comment les Turcs, d'ordinaire fatalistes, passifs et tolérans, s'étaient-ils portés à ces excès? Sans doute il faut faire la part de la surprise et de la colère. Il paraît bien avéré que les Arméniens du Sassoun auraient tiré les premiers. Suite et couronnement d'une sourde agitation née vers 1888, entretenue et propagée par des agens de toute sorte et de toute nationalité, et qui avait déjà éclaté à Constantinople en juin et juillet 1890. Ce n'était toutefois là qu'un incident dans une histoire bien plus ancienne.

Le haut plateau qui s'élève par terrasses successives jusqu'à une altitude moyenne de 1500 à 2000 mètres et qui s'adosse aux contreforts du Caucase comme pour servir de rempart entre l'Asie Mineure et la masse énorme du continent asiatique : c'est l'Arménie. Région montagneuse semée de pics élevés; sillonnée de l'est à l'ouest de gorges profondes au fond desquelles coulent des cours d'eau dont plusieurs deviennent de grands fleuves; creusée de trois grandes dépressions où s'étalent de vastes lacs, vraies mers intérieures; l'Arménie est en quelque sorte l'articulation par laquelle se rattache au gros tronc asiatique le long bras qu'il tend vers l'Occident. Un trait capital de sa constitution phy-

sique, c'est la large brèche qu'ouvrent dans ses bastions, au nord, à l'est, et au sud, les quatre grands fleuves qui prennent leur source sur son sol. Ainsi l'Arménie, jetée au carrefour des grands chemins de deux continens, n'a pas eu le privilège d'être hermétiquement close par la nature.

Ses montagnes, si elles opposent un obstacle presque insurmontable à la constitution permanente d'une forte unité politique, s'abaissent trop aisément devant l'invasion. Les voies de pénétration abondent jusqu'au cœur du pays. Ces Alpes asiatiques ne sauraient être l'inviolable forteresse d'une Helvétie orientale, retranchée derrière son enceinte continue. Toute l'histoire d'Arménie était écrite d'avance dans ce trait de sa configuration. Si la rudesse du climat, la pauvreté relative du sol, la difficulté des communications, étaient faites pour rebuter les ambitions des conquérans, la situation du pays en faisait la route nécessaire des peuples en marche vers le littoral enchanteur de l'Anatolie. Aussi bien l'Arménie dut-elle servir de passage et de champ de bataille tour à tour à tous les grands peuples guerroyans de l'antiquité et des temps modernes. Que ce soit à Suse, à Ninive, à Babylone, à Antioche, à Rome, à Trébizonde ou à Constantinople que les princes de ses dynasties nationales aient dû rendre hommage, toujours est-il que pendant les quelques siècles de l'existence de l'Arménie en corps de nation, elle ne jouit pas d'un seul jour d'indépendance.

L'Islam apparaissait sur la scène. Ce fut la cohésion nationale elle-même qui succomba devant ce nouvel ennemi. Un coin s'enfonça au cœur même du pays. Les Kourdes, sortis en masse de la province limitrophe du Kourdistan, adoptent l'Islam et s'établissent en suzerains plus ou moins errans en Arménie. L'Arménie devint le théâtre d'une lutte acharnée entre les Persans et les Turcs. Cette guerre, qui ne dura pas moins de trois siècles, acheva de ruiner le pays. Elle fit passer le brigandage dans les mœurs. L'Arménie contemporaine se constituait peu à peu : lente et douloureuse évolution qui ressemblait plus à une agonie qu'à la croissance d'un peuple.

Cependant, l'aube des temps nouveaux et des jours meilleurs allait se lever de l'autre côté du Caucase. La Russie descendait pas à pas les pentes de la grande chaîne de montagnes qui sert de frontière à l'Europe et à l'Asie. Plus d'un sixième du total de la superficie de l'Arménie historique appartient aujourd'hui à l'empire russe. Un peu moins d'un sixième, au sud-est, est demeuré à la Perse. La Turquie a conservé de beaucoup la plus grosse part, la région occidentale, plus des deux tiers de l'ancien royaume. Les auteurs les plus dignes de foi évaluent à 600000

ou 700 000 le nombre des Arméniens sujets russes, à 300 000 ou 400 000 le total des Arméniens sujets du schah de Perse, enfin à 1 200 000 ou 1 300 000 le total des Arméniens sujets du sultan. Il est toutefois une circonstance qui enlève beaucoup de leur valeur à ces chiffres bruts. *Nulle part*, pas même au cœur de leur ancien domaine patrimonial, pas même dans les vilayets de Bitlis, de Van et d'Erzeroum, les Arméniens ne forment la majorité de la population. Là où ils sont les plus nombreux absolument, dans le vilayet de Siwas, où ils ne sont pas moins de 170 000, ils se trouvent en présence de 840 000 musulmans, et ils ne forment que 15 pour 100 de la population totale. En somme, il n'est pas une province, pas un district, presque pas un seul canton où la population arménienne soit en majorité et puisse équitablement revendiquer la suprématie pour sa nationalité.

La question arménienne ne serait qu'un jeu d'enfant, sans la coexistence de deux races et de deux religions hostiles sur le même sol. Rustem-Pacha, l'ambassadeur chrétien qui vient de mourir à Londres, disait avec cette pointe de paradoxe qui ne gâte jamais rien : « *Il n'y a pas d'Arménie; il y a cinq ou six vilayets de la Turquie d'Asie peuplés, mais non en majorité, d'Arméniens.* » Voilà un fait que l'on dirait systématiquement passé sous silence dans la plupart des appels adressés à l'Europe en faveur de cette nationalité malheureuse. Et Dieu sait si ce genre de littérature a chômé depuis quelques années!

En effet, surtout depuis dix ans, le sentiment national a paru se réveiller avec une force extraordinaire chez les sujets de la Sublime-Porte. Le spectacle de ce qui se passe au delà de la frontière, dans le grand empire des tsars, exerce un attrait fort légitime sur ceux des Arméniens qui sont restés sous la domination ottomane.

En Russie réside le chef suprême de l'Église nationale, le *Catholicos* d'Etchmiadzin, le pontife élu dont les patriarches de Constantinople, de Jérusalem et de Cilicie ne sont que les humbles acolytes. En Russie le régime légal accordé à l'église arménienne en dépit de M. Pobiedonostzef et des privilèges de l'orthodoxie constitue un traitement de faveur. Dans cet empire unitaire et centralisateur, l'enseignement de l'arménien, un instant menacé, a été consacré à nouveau par ordre supérieur. Les sujets d'Abdul-Hamid — si riches qu'ils aient pu devenir grâce à leur merveilleuse aptitude pour le négoce — ne peuvent se défendre d'un mouvement d'envie, quand ils comparent l'insécurité de leur fortune, la modestie forcée de leurs allures et la médiocrité de leurs jouissances à la solide assurance, au luxe effréné, aux plaisirs recherchés des grands négocians arméniens de Tiflis, de Batoum ou de

Poti. C'est entre les mains de leurs compatriotes que sont tombées, petites ou grandes, presque toutes les entreprises lucratives de cette portion de l'empire russe, depuis le commerce de détail jusqu'à la haute industrie et à la banque. Plus haut encore, la fortune des Bagration, cette branche cadette d'une dynastie arménienne réfugiée en Russie; celle des Loris-Mélikoff, des Lazareff sont bien faites pour éblouir les pauvres diables qui tremblent devant un bey kourde ou un pacha turc, qui ne sont jamais sûrs d'engranger leur récolte ou de conserver leur bétail.

C'est à peine si l'Arménie ottomane aurait pu être retenue, je ne dis pas dans la libre obéissance du loyalisme, mais dans une morne et morose résignation, si les promesses de réformes du *hatti-chérif* de Goul Hané ou du *hatti-houmayoum* de février 1857, vingt ans après, avaient été réalisées sincèrement et sans délai. La Sublime-Porte, les sultans Abdul-Medjid et Abdul-Aziz laissèrent passer le moment propice. Aussi quand la guerre de 1877 éclata, la Russie, fort au courant de ce qui se passait de l'autre côté de sa frontière asiatique, sut-elle mettre à profit dans sa campagne l'état des esprits en Arménie. Après la guerre, elle n'abandonna point ses cliens d'un jour. Le traité de San Stefano lui assurait par son article 19 la possession d'Ardahan, Kars, Batoum, Bayazid et du territoire adjacent jusqu'au Soghamly; en même temps que l'article 16 stipulait l'exécution immédiate, par la Porte, dans les provinces arméniennes, de réformes profondes.

L'Angleterre ayant réussi à annuler cette convention, il fallut que l'Europe, réunie en Congrès à Berlin, reprît à son compte, pour une partie tout au moins, l'œuvre de la Russie. Par l'article 61 du traité de Berlin, la Sublime-Porte s'engagea à accomplir sans délai toutes les réformes que réclament les besoins locaux des Arméniens dans les provinces qu'ils habitent et à garantir leur sécurité contre les Kourdes et les Tcherkesses. Elle s'obligea de plus à donner connaissance aux puissances, à des intervalles déterminés, des mesures prises à cette fin et dont celles-ci se réservaient de surveiller la mise à exécution. En outre, le 4 juin 1878, lord Salisbury signait avec la Turquie une convention secrète par laquelle l'Angleterre contractait avec l'empire ottoman une alliance défensive limitée à l'Asie, stipulait l'adoption de réformes dont elle se réservait l'appréciation et de l'exécution desquelles elle faisait dépendre la validité de sa garantie, et se faisait céder, à titre de pourboire, la possession temporaire de Chypre. Dans une dépêche du 8 août 1878 à sir Henry Layard, son ambassadeur à Constantinople, le ministre indiquait nettement la formation d'une gendarmerie internationale, la création de tribunaux d'appel avec assesseurs chrétiens et la nomination

d'un receveur général des taxes européen comme les trois mesures à mettre immédiatement en vigueur.

Un livre bleu publié en cette même année 1878 contient en raccourci l'histoire de tout ce qui s'est tenté en ce genre depuis dix-huit ans. Le 4 décembre 1878, lord Salisbury mettait fin à ce jeu de propos interrompus en déclarant que, tout partisan qu'il fût de l'intégrité de l'empire ottoman, il en croyait le maintien bien compromis si ses défenseurs attitrés continuaient de prendre à tâche d'en saper les fondemens.

Tel était l'état des choses moins de six mois après le traité de Berlin, moins d'un an après que l'avant-garde de Skobelef eut campé sous les murs de Stamboul. Il est aisé de se figurer ce qui advint, avec le temps, dans les provinces. La révolution de palais de 1876 ne fit guère qu'empirer la situation. Jadis, en Turquie, les pouvoirs étaient concentrés entre les mains d'un grand-vizir, seul responsable envers le sultan, seul intermédiaire entre le souverain et ses serviteurs. La Porte, c'est-à-dire un corps presque autonome de hauts fonctionnaires rompus aux affaires, gouvernait et administrait. Aujourd'hui, c'est l'autocratie absolue du sultan. Abdul-Hamid a voulu être son propre grand-vizir. Il a voulu, du fond de son palais de Yildiz-Kiosk, tout diriger, tout ordonner, tout faire, jusqu'aux menus détails administratifs. A la génération des hommes d'État qui se nommaient les Aali, les Fuad, les Reschid, les Ruchdi, les Midhat, a succédé une cohue de fonctionnaires routiniers et dociles, de créatures du palais ou du harem. Une instabilité ministérielle, qui dépasse, si j'en crois des calculs exacts, celle de la France, culbute les uns sur les autres, comme des capucins de cartes, ces gouvernemens éphémères. Abdul-Hamid croit avoir en mains tous les fils du pouvoir, et il ne s'aperçoit pas qu'il n'est qu'une marionnette impériale mise en mouvement par des chambellans, des courtisans, voire des eunuques noirs.

Un tel désordre au sommet de l'État ne pouvait manquer d'avoir le plus funeste retentissement aux extrémités. L'autorité centrale y est totalement paralysée. A la tête des *vilayets* sont placés des administrateurs sans cesse changés. Depuis le *Vali* jusqu'à l'humble *caïmakan* ou *mutessarif*, les fonctionnaires ont à peine le temps de faire la connaissance de leurs bureaux. Les malheureux doivent payer argent comptant et fort cher leurs brefs proconsulats. Ils doivent également faire face aux frais fort élevés de déplacement et d'installation. Il faut enfin faire la moisson pendant que le soleil luit, c'est-à-dire s'enrichir le plus rapidement que faire se peut. Aussi mettent-ils en coupe réglée les contribuables, surtout ceux qui privés, de par la loi du Coran,

du droit d'ester en justice, sont taillables et corvéables à merci.

Pour les Arméniens, ce n'est pas tout. Les Kourdes ont aussi leur note à présenter. Une partie d'entre eux — la moindre et la plus méprisée — est devenue sédentaire et agricole. Elle est tout simplement tombée dans l'esclavage de ces tribus guerrières et nomades qui ont conservé, avec la pureté de la race, la fierté de leur origine et la haine du travail. Comme ces cousins pauvres ne suffisent pas, à beaucoup près, à entretenir leurs maîtres dans leur orgueilleuse oisiveté, ceux-ci se sont taillé en pleine Arménie des espèces de fiefs mouvans. Vrais Bédouins du désert, doués des vertus patriarcales de cette aristocratie pillarde, mais implacables dans leurs exigences envers leurs vassaux, ils prélèvent une seconde fois la dîme et les impôts, ils volent et tuent sans scrupule.

Le rôle d'un gouvernement digne de ce nom, ce serait de protéger le cultivateur paisible auquel la loi refuse des armes. Sans doute il y aurait quelque difficulté à avoir raison de ces tyrans nomades, à cheval sur la frontière de Perse et qui s'évaporent dans l'espace dès qu'on les serre de trop près. Ce sont d'ailleurs des musulmans que ces Kourdes. Ce sont de grands seigneurs à la mode turque que ces pachas et ces beys dont les déprédations et les meurtres désolent ces campagnes arméniennes. Quand, par hasard, on les mande à Constantinople *ad audiendum verbum*, ils déploient si bien toutes les grâces du gentilhomme de grand chemin, ils ont si souvent de puissantes protections derrière les barreaux du harem, que presque toujours ils reprennent le chemin de leurs nids d'aigles avec en plus un titre ou une décoration. On se raconte encore sur les rives du Bosphore et dans les montagnes d'Arménie l'histoire de ce Bedri-Khan qui, de 1843 à 1847, tint en échec les forces de l'empire et qui finit par un exil doré en Candie.

L'impunité de pareils attentats n'était apparemment pas suffisante. La Porte eut l'ingénieuse idée d'enrôler, c'est-à-dire tout simplement d'autoriser d'avance à tous les excès, en leur donnant carte blanche et en les revêtant d'une sorte d'uniforme, quelques-uns des plus farouches parmi ces brigands. Le régiment Hamidieh de cavalerie irrégulière est le fruit de cette belle conception. Ainsi embrigadés, les Kourdes ne s'en sentirent que plus à l'aise pour traiter l'Arménie en pays conquis.

Or le peuple sur lequel s'exerce cette tyrannie n'est point un peuple abruti par l'esclavage. Il est doué d'une intelligence pratique remarquable. Il lui suffit de jeter un regard de l'autre côté de la frontière pour mesurer les avantages d'un régime civilisé. Des comités révolutionnaires siégeant à l'étranger entretiennent

chez lui une continuelle agitation. Leurs mystérieux émissaires sèment de place en place un mot d'ordre presque toujours obéi.

Chose curieuse! c'est surtout d'Angleterre, depuis quelque temps, que part le signal de ces menées patriotiques. C'est là une face de la révolution capitale qui s'est produite dans l'attitude des puissances occidentales à l'égard de la Turquie. Jadis, la Russie poursuivait imperturbablement sa marche vers le Bosphore. Protecteur traditionnel des sujets slaves et orthodoxes du sultan, le tsar leur prêtait toujours l'appui de sa diplomatie, parfois celui de ses armes. C'est la sainte Russie, c'est le tsar blanc qui, au prix de guerres sanglantes et coûteuses, firent ou assistèrent l'indépendance naissante de la Grèce, de la Serbie, de la Roumanie, enfin de la Bulgarie. Le jour où cette œuvre d'émancipation a été consommée, les affranchis de la veille se sont retournés contre leur libérateur. Une fois de plus il a été montré au monde ce que pèse dans la balance de la politique la gratitude d'un peuple!

Instruite par l'expérience, la Russie a compris, comme la France, que le premier usage qu'un peuple émancipé fait de son indépendance reconquise, c'est, en général, de témoigner avec éclat de l'indépendance de son cœur. Désormais, la politique du tsar, si elle n'a pas changé de but, a changé de moyens. Elle s'est appliquée à consolider provisoirement l'empire ottoman afin d'y acquérir, au centre même, une influence prépondérante sur l'esprit du sultan rassuré. La Russie a cessé d'arracher feuille après feuille à l'artichaut, parce qu'elle se propose de le mettre tout entier sur son assiette.

Dans le même temps, l'Angleterre opérait une volte-face précisément en sens inverse. Elle a réussi, suivant sa coutume, à se poser, à peu de frais, en bienfaitrice et protectrice de la Bulgarie autonome. L'auteur de la circulaire qui déchira le traité de San-Stefano et qui enleva à la principauté pendant huit ans la Roumélie orientale, est devenu le patron vénéré de la jeune nation. Du coup l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman ont perdu leur sacro-sainte inviolabilité. On a vu, en Angleterre, les comités de la ligue anglo-arménienne, recrutés par parties égales parmi les radicaux et dans le haut clergé anglican, recevoir l'approbation non seulement d'un ministère libéral et de ce véhément ennemi de l'*indicible Turc*, M. Gladstone, mais de ces rassurans personnages, le duc de Westminster et le marquis de Salisbury. L'esprit public anglais a pu s'adonner à l'un de ses sports préférés, — une croisade de philanthropie agressive qui sert les intérêts britanniques.

Il n'est pas jusqu'à la religion qui ne s'en soit mêlée. Les missionnaires américains qui travaillent en Arménie ont réussi de

façon assez curieuse à faire passer au protestantisme un nombre considérable de ces fidèles de l'Église nationale que le catholicisme a trouvés jusqu'ici presque totalement réfractaires. Fort naturellement les dangers de ces hommes apostoliques, qui n'entendent pousser que jusqu'au martyre, — exclusivement, — leur imitation des prédicateurs du christianisme primitif, ont vivement ému leurs coreligionnaires du Royaume-Uni.

Tout était préparé en Arménie pour qu'une simple étincelle mît le feu aux poudres accumulées. Les massacres du Sassoun furent cette étincelle. Une campagne fort bien menée s'engagea dans la presse anglaise. La grande voix de M. Gladstone retentit une dernière fois. Une sorte d'*agitation bulgare* au petit pied s'organisa. Seulement il ne fut pas nécessaire de pousser, l'épée dans les reins, comme en 1877, le gouvernement anglais ni même la diplomatie européenne. Au premier bruit des massacres, les trois cabinets de Paris, Pétersbourg et Londres s'étaient émus et avaient exigé une enquête, — une enquête sérieuse, c'est-à-dire à laquelle leurs délégués prissent part. Dès le commencement de mai les ambassadeurs des trois puissances engagèrent à Constantinople ces négociations qui devaient durer si longtemps et les mener si loin.

Je ne jurerais pas que ce fût uniquement par confiance réciproque que la France, la Russie et l'Angleterre se fussent associées. On a vu parfois des alliances formées, moins pour se prêter un mutuel appui que pour exercer les uns sur les autres une surveillance incessante. C'est ainsi, si je ne m'abuse, qu'en 1827 déjà les trois mêmes puissances, sous Villèle, Canning et Nesselrode, travaillèrent en commun, tout en se suspectant mutuellement et malgré le glorieux accident de Navarin, à la libération de la Grèce.

Pendant de longs mois, de mai à septembre, toute l'habileté de la Porte s'employa à épuiser les atermoiemens et les tergiversations.

Cette négociation délicate n'en fit pas moins le plus grand honneur à la fermeté, à la hauteur de vues, à la souplesse de main du ministre des affaires étrangères, M. Hanotaux, — de qui l'on n'a jamais mieux mesuré la place qu'il tenait en Europe que depuis que ce n'est plus lui qui la remplit. M. Cambon, notre ambassadeur, a du reste rapidement conquis à Constantinople la position qui revient de droit à la France, mais que tous ses prédécesseurs n'avaient pas su lui assurer. Cependant à lord Rosebery succédait lord Salisbury. Si la Porte fonda quelque espérance sur le retour aux affaires de l'héritier de lord Beaconsfield, l'illusion ne fut pas de longue durée. Pour don de joyeux avènement, lord Salis-

bury tint officiellement un langage comminatoire comme le Commandeur des croyans n'en a pas souvent entendu.

Dès le commencement de septembre, les ambassadeurs, las d'attendre, sommaient la Porte d'aboutir. Il s'agissait de choisir entre le premier projet de réformes, qui instituait une sorte de dualisme administratif et d'État dans l'État au bénéfice des chrétiens d'Arménie et l'amendement proposé par lord Salisbury, qui mettait la garantie principale du nouveau système dans le contrôle direct des puissances. Mieux encore que cet ultimatum, l'explosion d'une sorte de guerre civile dans sa capitale vint forcer la main au sultan. Le 30 septembre vit se produire une manifestation peut-être imprudente des Arméniens de Constantinople. Les Turcs, spontanément ou non, se ruèrent sur eux. Pendant trois jours les rues, les maisons particulières, les boutiques, les maisons même de Stamboul furent le théâtre de conflits sanglans et de meurtres de sang-froid. Affolée, la population arménienne se réfugia en masse dans sa cathédrale et ses églises. L'inquiétude était à son comble. On craignait même pour les étrangers et l'on conte que sir Philip Currie, l'ambassadeur d'Angleterre, manda à l'amiral stationné avec son escadre à Mitylène de forcer à toute vapeur le passage des Dardanelles, s'il ne recevait pas toutes les trois heures un télégramme, avec le mot : *Safe*.

Peu à peu le calme revint. A quelque chose malheur est bon. Le sultan terrifié changea de grand vizir et de politique et céda sur toute la ligne aux exigences des trois puissances. Les petites finesses par lesquelles il s'efforça de ménager son amour-propre n'avaient pas grande importance et les trois cabinets auraient eu tout lieu de se congratuler du succès de leurs efforts si, par malheur, ceux-ci n'avaient réussi un peu tard.

Les Arméniens, ballottés depuis six mois entre la crainte et l'espérance, travaillés sourdement par des émissaires, commirent des fautes. Les musulmans, profondément irrités de l'intervention de l'étranger, s'indignèrent de voir les chrétiens, leurs inférieurs depuis des siècles, obtenir, grâce à cette protection, l'allégement de souffrances dont le peuple turc lui-même n'est pas exempt. Ils se soulevèrent en masse. Il est trop certain qu'ils trouvèrent un concours empressé de la part des soldats et que les autorités fermèrent les yeux, quand elles ne se mirent pas à la tête du mouvement. Faut-il croire à une inspiration d'un machiavélisme barbare et à un mot d'ordre parti de Yildiz-Kiosk et commandant des *Vêpres siciliennes* dans toute la Turquie d'Asie? Les Arméniens l'affirment : les preuves irrécusables font défaut. Quoi qu'il en soit, il suffit de ce pandémonium déchaîné dans toute l'Asie Mineure, et que le gouvernement impérial ottoman s'est montré in-

capable de réprimer, pour justifier les graves mesures prises par l'Europe.

L'Europe! c'est à ce moment, en effet, qu'elle est entrée en scène. Jusqu'alors elle était restée partagée en deux groupes, dont l'un avait agi, pendant que l'autre demeurait l'arme au pied. La triple alliance s'était contentée jusque-là du rôle du chœur dans la tragédie antique. A cette heure, il a fallu renoncer à cette méthode. Il a fallu mobiliser les réserves de l'Europe. La situation était devenue trop grave en Asie pour comporter des finesses de procédure diplomatique. Et puis... et puis, s'il faut tout dire, le danger d'une action isolée ou du moins séparée avait tout à coup pris des proportions trop menaçantes à l'horizon. Le langage de la presse anglaise, celui même de certains hommes d'État, l'attitude énigmatique de la diplomatie britannique, tout semblait indiquer des velléités aventureuses. Les avances par trop significatives de l'Italie, cette façon de se jeter à la tête du cabinet de Saint-James et de s'offrir corps et âme pour une entreprise quelconque, ne pouvaient qu'accroître l'anxiété.

Rien n'est imposant en apparence comme la majestueuse unité de la politique anglaise. Et cependant que d'évolutions surprenantes n'y révèle pas l'étude attentive de l'histoire diplomatique de ce siècle depuis 1815! Malgré les brillantes équipées du génie de George Canning, c'est, depuis la mort de lord Castlereagh, lord Aberdeen qui a le mieux incarné la politique étrangère du parti conservateur, — lord Aberdeen, ce grand seigneur écossais et calviniste, fier et timide, ami des formalités et des traditions, et au fond plus pénétré des principes progressistes et pacifiques que les soi-disant radicaux, — quelque chose comme un duc Victor de Broglie d'outre-Manche. Au contraire, lord Palmerston, si bien surnommé par Disraeli le chef conservateur d'un parti radical, bien qu'il eût adhéré au fameux programme : *Paix, réforme et économie!* fut le boute-feu et le trouble-fête perpétuel du continent; intervenant sans cesse, mêlant toutes les cartes, menant toutes les danses et, quand il ne pouvait décidément pas invoquer les intérêts du libéralisme international, se rabattant sur son arrogante formule du *Civis romanus sum.*

Ce fut longtemps le système de non-intervention qui l'emporta. M. Gladstone, tout entier à ses réformes héroïques, n'avait ni temps ni goût pour les complications du dehors. Son ministère, et c'est tout dire, laissa s'accomplir la révolution de 1870 et disparaître ce qui restait de l'équilibre européen sans remuer le petit doigt. La tradition semblait établie. Lord Derby, qui dirigeait le Foreign Office dans le cabinet Disraeli, était plus saturé

des doctrines abstentionnistes de l'école de Manchester que Cobden et Bright eux-mêmes.

Toutefois, lord Beaconsfield sentit le besoin de chercher des diversions au dehors. Tout gouvernement conservateur qui a pour maxime : *quieta non movere*, à l'intérieur, est forcé par la loi des compensations à occuper l'esprit public par une politique étrangère à sensation, voire à surprises. Depuis le coup de théâtre de l'achat des actions du canal de Suez jusqu'à son retour triomphal du Congrès de Berlin avec la devise ronflante et vide : *Peace with honour*, le Sémite de génie qui s'était fait à la force du poignet le chef et le héros de l'aristocratie anglo-saxonne, sut distraire et enivrer les imaginations. Il trouva son meilleur auxiliaire, son élève et son héritier dans l'homme politique qui avait été longtemps son plus intime adversaire, qu'il avait criblé des traits de son ironie, et qui avait débuté par secouer la poussière de ses pieds contre le chef-d'œuvre de la politique du néo-torysme en donnant sa démission de ministre de l'Inde en 1867, plutôt que de s'associer au projet de réforme électorale.

Lord Salisbury, — c'était lui, — a eu sa crise. Il s'est converti à lord Beaconsfield, à ses procédés et à sa méthode. Sa carrière y a fort gagné. On n'oserait dire que son pays et l'Europe en aient autant profité. Le prince de Bismarck, après le Congrès de Berlin, disait que lord Salisbury était un roseau peint en barre de fer. Le mot était sévère jusqu'à l'injustice. Est-il tout à fait faux? La situation politique en Angleterre se prête mieux encore qu'en 1878 à la recherche des aventures. Les élections ont donné au gouvernement unioniste carte blanche. Le gouvernement pour les affaires étrangères, c'est lord Salisbury, dictateur de la Chambre des lords et du Foreign Office.

Or, il ne faut pas oublier que l'état d'âme du peuple anglais n'est plus ce qu'il était il y a vingt ans. Les prestiges de l'école de Manchester se sont dissipés. Une puissante réaction s'est opérée en faveur de l'*impérialisme*. L'idée de l'unité indivisible de l'empire britannique n'apparaît plus comme une chimère. A la résolution passionnée de maintenir intact ce dépôt des conquêtes des générations passées, se joint un non moins vif désir d'accroître encore ce patrimoine et de léguer à l'avenir une *Greater Britain* encore agrandie. Il ne dépendrait que de lord Salisbury de donner le signal d'une politique agressive. Un mot suffirait, et ce mot serait accueilli avec enthousiasme. Voilà le danger.

Quand à l'Italie, elle obéit en cette affaire à des impulsions complexes. Elle a gardé au fond du cœur l'amer ressentiment de ce Congrès de Berlin, d'où elle est revenue, seule ou presque seule, les mains vides. Tunis et Bizerte lui sont, lui seront encore

longtemps une écharde dans la chair. Tripoli hante son imagination, et, avec Tripoli, l'Albanie, et, qui sait? quelque autre débris de l'empire vénitien. Absorbée, hypnotisée par la méditation de cet axiome que la Méditerranée ne doit pas devenir un lac français, elle risque fort d'oublier que l'Adriatique est presque devenue un lac autrichien. Attelée à la politique africaine de l'Angleterre, affligée parfois d'un retour de cette mégalomanie qui se paye si cher et rapporte si peu, trop disposée à se laisser duper par le désir de faire pièce à la politique française, l'Italie a paru s'offrir, les yeux fermés, pour la plus aventureuse des parties.

C'est la triple alliance qui a mis le holà. Le comte Goluchowski, pour ses débuts, a fort opportunément ressuscité le concert européen. Il appartenait à l'Autriche-Hongrie, dont les intérêts dans la question d'Orient se résument tous dans le maintien du *statu quo*, de prendre l'initiative d'une action collective de l'Europe. Certes, le cabinet de Vienne ne se serait point engagé sans la sanction préalable de Berlin, et c'est précisément cette attitude de l'Allemagne, longtemps immobile et silencieuse, qui est le nœud de la situation présente.

Jadis le prince de Bismarck aimait à dire que toute la péninsule des Balkans ne valait pas les os d'un seul grenadier poméranien. Le jeune empire professait pour la Turquie une bienveillance protectrice. A cette heure, Guillaume II a senti que le meilleur moyen de servir Abdul-Hamid, c'est de se joindre sans arrière-pensée à ceux qui veulent le sauver malgré lui, même au prix d'une opération douloureuse. Il a vu que l'action commune de l'Europe était le meilleur préservatif contre l'action isolée de telle ou telle puissance.

Pour la seconde fois depuis une année, une grande affaire internationale offre à la France, à l'Allemagne, à la Russie, l'occasion toute naturelle de se rencontrer et de s'assister dans une politique toute conservatrice. Le *consortium* temporaire qui a porté de si excellens fruits à la Chine, pourquoi ne deviendrait-il pas comme le noyau du concert européen dans ces affaires du Levant? Pour le moment cet accord est pleinement réalisé. A Constantinople, les ambassadeurs continuent à presser le sultan de tout faire pour rétablir l'ordre et pour donner autrement que par des missives à lord Salisbury des gages de sa bonne foi. Les puissances échangent leurs vues sur les éventualités d'une situation toujours grave. Ce sont même les incidens naturels d'une délibération de ce genre qui ont fourni aux nouvellistes à sensation le prétexte de ces télégrammes de Rome ou d'ailleurs où l'on s'efforce de rompre l'accord en le représentant comme rompu.

Un fait est acquis : c'est la rentrée en scène du concert européen. Vieille conception bien démodée où les cabinets et les peuples n'en sont pas moins très heureux de trouver l'instrument le plus efficace d'une action énergique et la garantie la plus solide d'une action modérée. Cette question d'Orient était en train de glisser sur la pente au bas de laquelle s'ouvre l'abîme d'une grande guerre européenne. Elle est encore bien loin d'une solution satisfaisante. Toutefois elle a perdu quelque chose de sa gravité menaçante, depuis que l'Europe a repris pleinement conscience de sa solidarité. Il s'agit maintenant, à l'aide de cet outil puissant, d'obtenir à Constantinople le maximum d'effet utile avec le minimum de risques. Le monde aurait peine à pardonner à la diplomatie occidentale la surprise d'un nouveau Navarin.

S'il est permis de prendre au pied de la lettre la métaphore un peu usée du concert européen, il faut songer que de nos jours l'harmonie s'est compliquée et l'instrumentation s'est enrichie. Pour bien diriger le sextuor des puissances, il faut non pas un chef d'orchestre nerveux, passionné, personnel, — un Mottl politique, — mais un maître plein de force, de sérénité et de conscience, — quelque chose comme un Richter de la diplomatie. Guillaume II, l'autre jour, surprenait ses convives en saisissant le bâton de kapellmeister pour diriger lui-même une marche militaire. Il s'agit pour l'Europe, si fertile à cette heure en politiques-amateurs, de trouver un homme d'État de cet acabit. C'est à ce prix qu'est le règlement pacifique de la question arménienne, — c'est-à-dire la consolidation de la paix du monde.

FRANCIS DE PRESSENSÉ.

QUELQUES LETTRES D'AUTREFOIS

Lettres de la duchesse de Broglie, 1814-1838; 1 vol. in-18, Paris, Calmann Lévy, 1896. — *Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866;* 5 vol. in-8, *ibidem*, 1895.

On parcourt une galerie de tableaux; on s'arrête quelques instans devant les portraits des personnages fameux, princes, capitaines, politiques, acteurs en vedette qui jouèrent un rôle dans l'histoire; soudain le regard découvre sur la cimaise une toile aux tons amortis, une figure de femme d'un charme discret; elle a peu ou point d'histoire, elle donne à deviner le secret de sa grâce triste dans un fond de mystère; une oubliée des grands bonheurs, sans doute : ils ne la touchèrent pas, son front ne porte point leur signe radieux; elle intéresse par un je ne sais quoi d'intime et d'inachevé, comme les pâles plantes qui ont vécu dans les lieux d'ombre, sans connaître jamais la joie du plein soleil. On s'attarde auprès de ce cadre, il usurpe et retient l'attention qu'on apportait aux personnages notables; quand le visiteur sort de la galerie, c'est l'image de l'inconnue qui demeure dans ses yeux et fixe son souvenir.

Nous emportions une impression toute pareille de la lecture des correspondances publiées par M. Claude de Barante dans les *Souvenirs* de son grand-père. Correspondances de haute marque, signées de Serre, Talleyrand, Royer-Collard, Guizot, Molé, Rémusat; c'est imposant comme une rangée de bustes dans une antichambre de l'Institut. On allait passer avec respect; un fin profil de femme apparaît, il se précise dans quelques billets, épars entre

les graves épanchemens de ces hommes illustres, qui honorèrent la France plus qu'ils ne la divertirent. Le lecteur s'habitue à ce visage, s'y attache, le cherche bientôt de préférence aux autres; et les gens plus pressés que révérencieux finissent par sauter les lettres où les doctrinaires ont mis leur esprit, pour courir tout droit aux billets où se révèle l'âme d'Albertine de Staël, duchesse de Broglie.

Ce sentiment général a sans doute décidé la publication du petit volume de lettres que le fils de cette aimable femme nous offre aujourd'hui. L'écueil était d'appuyer sur une ombre; un choix fait avec discrétion nous permet seulement d'entrevoir la figure; et c'était mieux de lui laisser ainsi son air de passer dans une vie qui fut brève, maintenue à l'arrière-plan par la gloire maternelle, par l'activité publique des hommes dont elle portait le nom, par le chagrin qui l'inclina de bonne heure sur une tombe, la détacha de toutes les choses terrestres, sauf de ses devoirs, et la tourna tout entière vers les espérances du ciel. On forcerait maladroitement la note, à propos d'un esprit mesuré qui ne forçait rien, si l'on disait que ce recueil introduit un nouvel écrivain dans notre littérature épistolaire; mais les Sévigné sont rares, on ne leur rend pas visite tous les jours; c'est encore une bonne fortune d'écouter pendant quelques heures l'expression juste d'une pensée intéressante.

Née en 1797, de cet ouragan qui fut Mme de Staël, la future duchesse de Broglie grandit sur les routes de l'exil et dans la retraite agitée de Coppet. On pouvait attendre un développement précoce de l'intelligence, chez des enfans élevés dans cette serre chaude de l'esprit; mais qu'ils sortissent avec un naturel paisible d'un « intérieur de famille passionné, ardent, tumultueux » — c'est Victor de Broglie qui le définit ainsi dans ses *Souvenirs* — cela ne peut s'expliquer que par la loi des contrastes et par une réaction d'accablement. Je viens de parcourir les trois volumes où lady Blennerhasset essaie de suivre dans le détail la vie de Mme de Staël. Ils nous laissent une admiration voisine de la terreur pour cette intarissable prodigalité d'idées et de sentimens, pour cette véhémence de tout l'être qui disputa vraiment à Napoléon, pendant vingt ans, le privilège d'éblouir et de fatiguer l'Europe; au moins tout ce qui pensait en Europe. On comprend l'hommage significatif que rendirent à Corinne les bons Allemands de Weimar, quand elle y alla voir Gœthe et Schiller : quelques jours après son arrivée, tous ces grands hommes étaient malades, mis sur le flanc par le passage du typhon, par « cette perpétuelle tension d'esprit » dont parlait avec effroi Charlotte Schiller. Ceci

soit dit sans ironie. Il faut admirer sur toutes choses le don divin, la puissance de vie. Si l'on ajoute aux livres de Mme de Staël sa dépense quotidienne de sève, on demeure émerveillé d'une opulence de vie qui fut rarement égalée; abasourdi aussi, comme le voyageur transporté dans la forêt de Ceylan; et, comme lui, on se dit qu'il fera bon respirer, au retour, le faible arome des violettes tapies sous nos maigres bois.

Cette personne incomparable trouvait le temps d'être mère et de diriger l'éducation de ses enfans; avec un abandon de cœur contagieux, avec une haute sagesse, car elle ne cessait de les prémunir contre l'excès d'imagination qui ne lui avait pas donné le bonheur, contre les agitations de la politique qui avaient empoisonné sa vie. Ses enfans lui gardèrent une tendre vénération; la fille, si différente d'humeur, parlera toujours de sa mère avec plus d'amour encore que de fierté.

Toute belle de visage et d'âme, telle que nous la montrent le portrait de Gérard et la Correspondance, riche, accomplie, mêlée de bonne heure à ce qu'il y avait de plus qualifié dans la société européenne, la petite-fille de M. Necker ne pouvait manquer de faire un grand établissement. Sur ses dix-sept ans, en 1814, elle fut recherchée par le duc Victor de Broglie. Il s'est peint au naturel dans le premier volume de ses *Souvenirs:* esprit sérieux et concentré, détaché par son sens critique des choses qu'il observait et de celles mêmes qu'il faisait. Il faisait de la politique, comme un mineur extrait du charbon, parce qu'il est né sur le bord du puits de mine; son opposition de modéré mécontent l'occupa sans le passionner, sous la Restauration, et il semble que la prise du pouvoir ne lui fit ensuite qu'un médiocre plaisir. Il avait servi l'empereur sans attachement, il allait servir sans illusion des expédiens auxquels ne croyait guère le républicain de raison qu'il était tout au fond.—« Mes sentimens étaient sains, mes intentions droites, mes opinions sensées... J'appartenais de cœur et de conviction à la société nouvelle, je croyais très sincèrement à ses progrès indéfinis; tout en détestant l'état révolutionnaire, les désordres qu'il entraîne et les crimes qui le souillent, je regardais la Révolution française prise *in globo* comme une crise inévitable et salutaire. En politique, je regardais le gouvernement des États-Unis comme l'avenir des nations civilisées, et la monarchie anglaise comme le gouvernement du temps présent; je haïssais le despotisme et ne voyais dans la monarchie administrative qu'un état de transition. » — Dans le monde, on le jugeait distrait, sauvage. Mme de Staël lui prêchait la sociabilité, et elle-même, peu endurante, passait sa plume au travers du

premier discours que lui soumettait son gendre, parce qu'elle n'avait pas bien compris.

Retardé jusqu'en 1816, le mariage se fit en Italie, dans cette dolente ville de Pise où M. de Rocca se mourait. Bonheur sans emportement, semble-t-il, union calme et sérieuse comme cette bible anglaise que la jeune protestante donnait le jour des noces à son époux. Union solide et durable; quand la mort l'eut rompue, M. de Broglie, si fermé sur les choses de son cœur, ne put retenir les gémissemens profonds qu'on entend dans ses lettres à Guillaume Schlegel : « Nul n'est plus à plaindre que moi... Ce qui reste de la vie est décoloré et solennel... »

L'existence de la jeune femme se partagea d'abord entre Paris et Coppet. Presque toutes ses lettres sont datées de la maison célèbre qui avait remplacé Ferney comme but de pèlerinage européen; car c'est un singulier hasard que l'Europe soit venue, pendant plus d'un demi-siècle, chercher l'esprit français aux portes de Genève. — On connaîtrait mal une plante si l'on négligeait de regarder le terrain qui l'a nourrie. Le château de Coppet traduit en apparences sensibles une certaine physionomie morale; il en passe quelque chose aux enfans qui ont grandi entre ses murs. D'abord, il est au pays de Genève; et dans la forte lignée de M. Necker, à travers ses fortunes si diverses, si brillantes, après des métamorphoses nombreuses, au sommet de la société française et en plein triomphe parisien, tous gardèrent longtemps comme un secret rappel de l'esprit et du cœur vers le sévère berceau. Ce signe originel fut particulièrement marqué chez la sérieuse et pieuse duchesse de Broglie.

Le trait caractéristique de Coppet, c'est d'être un paysage d'idées, si je puis dire, au milieu des paysages de formes et de couleurs qui l'environnent. Coppet s'abstrait comme un pur cerveau dans cette nature voluptueuse. Il la complète d'ailleurs, il y met le sceau de l'intelligence et de la volonté humaines, et cette voix d'un passé mémorable sans laquelle les plus beaux lieux sont muets. De toutes les autres demeures, sur le pourtour du Léman, on regarde; là, on pense. Ces demeures et leurs jardins se disputent chaque échappée de vue sur le lac enchanté. Elles s'en rapprochent, avides de baigner davantage dans ces eaux saturées de soleil, curieuses d'en embrasser un plus large pan, désireuses d'être frôlées par la caresse des hautes voiles conjuguées : ailes doubles qui semblent arrachées à de grands oiseaux de songe, quand elles rapportent au crépuscule de la lumière attardée sur leur blancheur. Seul, le château de Coppet ignore le lac qu'il regarde à peine et dont il cache la vue à son

parc, rejeté vers le nord. La nature tentatrice est consignée à la porte de l'atelier intellectuel : cette conseillère de rêves distrairait de penser. L'écrivain le mieux qualifié pour parler de Coppet, le petit-fils de la duchesse de Broglie, a résumé dans un mot très juste l'âme abstraite du lieu : « Deux grandes allées droites, derniers vestiges d'un parterre à la française, disent que ce parc a été dessiné dans un temps *où l'on ne regardait point autour de soi*, et où l'on cherchait surtout dans la promenade le plaisir de la conversation à l'ombre. » Et M. d'Haussonville traduit aussi notre impression à tous, quand il ajoute : « Lorsque, les yeux encore éblouis ou charmés, on pénètre dans la cour intérieure, silencieuse et sombre, lorsqu'on franchit surtout le seuil de la maison dont quelques pièces conservent intacte l'empreinte du passé et semblent prêtes à recevoir leurs hôtes d'autrefois, on ne saurait refuser à cette vieille demeure, comme aux souvenirs qu'elle rappelle, le charme et la mélancolique grandeur des choses qui ne sont plus. » — Cette impression, Mme de Broglie l'a rendue dans une phrase définitive : « Il semble qu'on entende le bruit du temps à Coppet. »

On ne s'étonnera pas que le sentiment de la nature ait été peu développé chez une enfant sortie de cette maison, élevée par une mère qui disait à Fauriel : « Vous en êtes encore au préjugé de la campagne! » Venue du pays de Rousseau, en pleine aurore du romantisme, la jeune femme voit la nature avec des yeux du XVIIe siècle. Rencontre-t-on dans ses lettres quelques brèves indications sur les lieux qu'elle habite ou parcourt, c'est encore la vision distraite et le style incolore des contemporaines de Louis XIV. Même retard de la sensibilité pittoresque, même survivance de l'indifférence du grand siècle chez les remueurs d'idées qui entourent Mme de Broglie, chez les correspondans affairés de M. de Barante. Un mot est significatif, dans une lettre de la duchesse écrite de Fribourg : elle admire le pont aérien, elle pense à M. Guizot : « M. Guizot triompherait ici, car vraiment l'homme a l'air d'avoir mis le grapin sur la nature. » — Le coup de volonté de l'homme, c'est bien ce qui frapperait M. Guizot dans un paysage; et ce qui aurait frappé Bossuet, s'il eût vu le pont de Fribourg. — Comme ses guides intellectuels, Mme de Broglie réservera toutes les curiosités de son regard pour la société; jusqu'au moment prochain où elle se repliera dans son âme.

La société l'attendait à Paris. Jetée d'emblée dans la compagnie sévère des amis politiques de son mari, elle ne se mêla que très modérément au mouvement mondain des premières années de la Restauration. Elle était pourtant au bal costumé de Mme Gref-

fulhe, l'avant-veille de l'assassinat du duc de Berry. « J'avais un costume égyptien qui m'allait fort bien. » Mme Greffulhe donnait à danser dans sa maison de la barrière de Clichy, là où pirouettent aujourd'hui les égyptiennes du Moulin-Rouge ; elle jouait de malheur avec les catastrophes publiques, on eût dit que ses fêtes les attiraient. Victor de Broglie pouvait raconter à sa femme, comme il l'a raconté dans ses *Souvenirs*, le bal masqué du 2 mars 1815, et comment la nouvelle du débarquement au golfe Jouan interrompit le manège de Mme Récamier, qui se servait de lui pour tourmenter simultanément Benjamin Constant et Auguste de Forbin. — Ces échappées sur les plaisirs de la société sont rares dans les *Lettres;* ayant tout pour plaire dans le monde, la duchesse de Broglie ne s'y plaisait guère ; elle en sentait déjà le vide, elle écrivait à cette époque : « Je sors très peu, je veux éviter les disputes, et puis je ne peux dire à quel point le mépris du monde a crû dans mon âme... Il y a je ne sais quoi de si inflexible dans l'insouciance de ce pays-ci ; il y a quelque chose de si dur dans cette légèreté qui ne laisse pas une demi-pensée à la pitié, à l'humanité, que je ressens ce que dit Werther : qu'il croyait serrer une main de bois, chaque fois qu'il serrait la main d'un homme du monde. Il nous faut une révolution dans l'intérieur de nos âmes pour nous rendre capables de la liberté, car je suis bien sûre que tant que nous resterons les mêmes, aucune révolution politique ne nous y conduira. » Elle dira avec finesse, un peu plus tard : « Le bonheur est sérieux : l'amusement de la société se compose des chagrins de tout le monde et du besoin de les secouer. »

Elle s'appliquait de préférence à suivre les travaux de son mari, alors même que la matière en était médiocrement engageante pour une jeune imagination. « Victor travaille à force à un article sur la peine de mort qu'il vous destine, et qui, à ce qu'il me semble, sera bien distingué... Victor achève son travail sur les peines infamantes... » Les lettres des premières années sont un peu alourdies par le souci exclusif de la politique, par ces détails de cuisine parlementaire qui n'intéressent guère à distance. Il y a quelque monotonie dans l'imprécation perpétuelle contre les *ultras*. Mme de Broglie en rappellera plus tard, quand l'expérience et une vraie souffrance lui auront montré la vanité des chagrins qu'elle se forgeait avec la chose publique. Elle ne prendra plus feu contre M. Trinquelaguex. En 1820 la jeune duchesse — elle avait alors vingt-trois ans — arrivait aux eaux de Cauterets, dans ces Pyrénées qui n'étaient pas encore banales. On attend de ses premières lettres quelque marque d'enchantement, quelque vive impression du pittoresque des lieux ; rien de pareil ; l'âme est toute concen-

trée dans ces lignes, les seules vibrantes : « S'il est vrai, comme on le dit, que l'on envoie M. Trinquelaguex présider le collège électoral, cela mettra le feu. Mais quoi que je voie, je ne puis croire à une semblable infamie. Ah! M. de Serre! M. de Serre! De quoi n'est-il pas capable à présent! J'ai un chagrin indicible sur lui, chère Sophie (1). » Nous sourions; et le nom de ce président de collège prend pour le lecteur une valeur symbolique; il le faut retenir comme une bonne leçon. Dès qu'on s'échauffe sur ces accidens, on en arrive à ne plus voir qu'un Trinquelaguex devant le Canigou. Nous avons tous nos Trinquelaguex, nous leur prêtons de l'importance; quelques années passent; la génération suivante sourit de nos colères ridicules à propos d'une énigme, elle se demande qui pouvait bien être cet infâme inconnu.

Cette petite débauche de politique avait plus d'une excuse. D'abord Mme de Broglie aurait pu alléguer, comme toutes ses contemporaines, le spirituel argument décoché par Mme de Condorcet à Bonaparte, un jour que celui-ci disait à la veuve du philosophe : « Je n'aime pas que les femmes se mêlent de politique. — Vous avez raison, général; mais dans un pays où on leur coupe la tête, il est naturel qu'elles aient envie de savoir pourquoi. » — La duchesse n'en demandait pas si long : elle subissait la fatalité de son milieu; et la nécessité de s'intéresser à ce qui faisait la préoccupation unique de son entourage lui apparaissait sans doute comme une forme du devoir. Le cœur n'y était guère; ou du moins, il n'y fut pas longtemps. Parfois, dans le calme de Coppet, elle demande grâce; écoutez comme elle y devient raisonnable, et bon juge, avec un grain de satire, des agitations vaines de ses amis :

Je me représente tristement notre hiver; ce qui m'ennuie le plus, ce sont les espérances et les crédulités badaudes que nous reprendrons quinze jours après notre arrivée; il y aura encore des gens qui s'en iront dans un coin de la chambre pour se dire ce que tout le monde sait, des dîners où l'on se répétera ce qu'il faudrait dire si l'on avait le moyen et le courage de parler, ce qu'il faudrait faire si l'on avait la puissance et l'envie de le faire; tout cela m'ennuie d'avance. Ne faudrait-il pas tâcher de tourner sa pensée vers d'autres objets, tout en restant toujours à son poste pour faire son devoir avec fermeté? La politique dépasse l'intérêt de la conversation, elle est trop âpre entre avis différens, trop monotone entre gens qui pensent de même; quand une fois un sujet devient trop intime et trop pénible, la conversation est faite pour en distraire et non pour y ramener toujours; mon goût serait d'en beaucoup moins parler et de rafraîchir l'âme par d'autres pensées; peut-être en sentirait-on plus tôt et plus juste, car, en vérité, le pays a dépensé son énergie en paroles, et peut-être que si on le force au silence,

(1) Mme Anisson du Perron.

cela lui sera utile sous ce rapport en lui redonnant du ton pour en parler encore.

Pauvre femme, qui voulait enlever à des fumeurs d'opium leur poison! Jusque dans son asile de Coppet, on voit se profiler derrière elle, comme les sommets des Alpes à l'horizon, ces cimes majestueuses et froides, Royer-Collard, Guizot, Molé... toute la chaîne des glaciers. La jeune duchesse démériterait de leur amitié si elle ne les entretenait pas de ce qui les passionne; elle doit faire effort pour se hausser sur les sommets. Nous faisons comme elle, nous abordons ces pics sublimes, certains d'y trouver la sérénité des hautes régions : l'air devient rare, courage! les grandes vues vont se découvrir; nous voici sur la crête... Seigneur! Il n'y est bruit que des Trinquelaguex!

Il faut lire courageusement la volumineuse correspondance recueillie par M. de Barante; il faut la lire pour juger l'attitude et la portée du regard de la haute fronde libérale sous la Restauration. On reste stupéfait de l'étroitesse du cercle où tournaient, avec un mouvement d'automates et de monomanes, les grands chevaux de bataille du manège doctrinaire. C'est l'ancienne intrigue de cour transportée dans l'enceinte du parlement. Ils réduisent à une partie d'échecs, avec des intérêts personnels pour enjeu, l'art de la politique, l'art de deviner les grands besoins d'une nation et de conduire cette nation à l'hégémonie du monde. Hostiles à la tentative des royalistes qui espéraient ressusciter le passé, effrayés par les conséquences logiques du terrible mouvement révolutionnaire, ils rêvent de médiocres compromis, ils passent leur vie à dessiner la tente étrangère qu'ils voudraient fixer sur notre sol, qu'ils confondent avec l'établissement original et solide du peuple anglais. Cette tente est déjà plantée, autant que faire se peut; ils se refusent à la reconnaître, aussi longtemps qu'ils n'y sont pas maîtres. Leur opposition dénigrante et impuissante parle beaucoup, ose peu. Inintelligens de tout ce qui relevait la France aux yeux de l'Europe : congrès de Vérone, guerre d'Espagne, expédition d'Alger, ils blâment les heureux efforts qu'ils n'ont pas conseillés. Ils n'ont que des critiques pour ce bon serviteur, le duc de Richelieu; que des risées pour ce grand voyant, Chateaubriand. C'est un libéral pourtant, mais les doctrinaires ne peuvent s'entendre avec lui: on lui parle politique parlementaire, il répond histoire de France. M. de Vandœuvre, un ami du baron de Barante, nous donne l'opinion commune de cette société sur Chateaubriand : c'est l'opinion qu'elle aura dix ans plus tard de Lamartine. « Il y a toujours un sourire sur les lèvres quand on

parle de M. de Chateaubriand comme homme politique ; la France semble ne pouvoir le prendre au sérieux ; il y a quelque chose qui lui dit que ce n'est pas encore là son homme. » Et M. de Vandœuvre passe aux objets sérieux : il parle de la réunion Agier. Il a souri de Chateaubriand, il se croit très fort. Si cette méfiance instinctive leur était inspirée par leur intérêt, ils n'avaient pas tort. On rencontre dans la Correspondance quelques billets de Chateaubriand ; ils donnent le *la*, ils font paraître le reste si pauvre de fond et de forme ! C'est la trompette du jugement qui éclate soudain dans la conversation du canapé : *tuba mirum spargens sonum.*

Je n'oublie pas que ces hommes étaient pour la plupart des esprits distingués, — c'est leur mot de reconnaissance, l'adjectif qui revient sans cesse sous leur plume, — et que plusieurs s'honoraient par d'excellens travaux, dès qu'ils s'arrachaient à leur idée fixe. Mais on comprend dans leur compagnie la vérité profonde du cri qui échappait à Mme Necker, au jour de ses désillusions politiques : « Qu'on juge mal, quand on a passé sa vie avec des hommes distingués ! » Je n'oublie pas que l'un d'eux au moins, Guizot, avait par devers lui des titres de gloire solides, et que la plus pure lumière spirituelle devait rayonner dans la vieillesse de cette âme rassérénée. Faisons la plus large part aux mérites des doctrinaires ; à tout homme de notre temps qui lira leur correspondance avec M. de Barante, leur politique sous la Restauration apparaîtra mesquine, inféconde, aigre bruit d'une bise glacée ; ils justifiaient d'avance la cruelle peinture d'Alfred de Vigny, qui montra plus tard dans les *Oracles* ces « maîtres en long discours »,

> L'œil fixe, lèvre ouverte et la main étendue,
> Cherchant encor dans l'air leur parole perdue,
> Et s'évanouissant sitôt qu'ils sont touchés.

La douce et pieuse femme qui tenait leur parti épousa d'abord les passions de ses amis : on la voit, dans la Correspondance, essayant de se monter à leur diapason, fulminant contre les *ultra* ; peu à peu, elle se laissa envahir par un triste dégoût et par une appréhension constante devant ces vilains jeux du cirque. Je cite au hasard, dans les lettres de ces années.

1819. Le pouvoir en est venu à ce point que c'est insulter quelqu'un que de le lui offrir... — 1820. On ne peut se lier avec personne, pas avec les gens qui détruisent, cela va sans dire, et pas non plus avec les gens qui veulent conserver, parce qu'ils emploient des moyens bêtes et mauvais... La haine entre les partis est montée plus haut que vous ne l'aviez jamais vue : la manière insultante et dédaigneuse avec laquelle les membres du côté droit ont écouté les injures et les dangers de leurs collègues a fait naître dans

ceux-ci une rage bien difficile à détruire et qui n'attend que le moment de l'explosion pour s'exhaler... Il est impossible de s'allier avec les passions, avides ou factieuses, corrompues ou féroces, que l'on voit de tous les côtés... — 1821. A la Chambre des députés, c'est une averse de fureurs, et chacun dit que cela ne peut pas durer, et qu'il ne faut qu'un mot pour transformer la guerre de paroles en une guerre de faits... — 1822. Notre gouvernement ne va ni à l'âme ni au cœur de personne, et les opposans non plus...

Voilà des vues bien noires et des mots bien forts. Les sages y trouveront deux consolations — Eh quoi! la Restauration, on nous l'avait toujours enseigné, fut l'âge d'or du régime parlementaire; cet arbuste d'acclimatation difficile donna ses meilleurs fruits durant ces courts instans. Une personne délicate le regarde croître : du premier coup, elle épuise le vocabulaire pour flétrir la jeune floraison qu'on oppose à notre pourriture. « Haines, rage, averse de fureurs, passions corrompues ou féroces... » Quels mots emploierons-nous donc, nous qui sommes certains d'assister à l'abomination de la désolation? Les gens d'autrefois, dont on nous proposait l'exemple comme un reproche, nous disputeraient-ils le privilège de voir les plus vilaines choses du monde? Déjà, avant le régime parlementaire, un duc de Saint-Simon violentait la langue pour dire toute son horreur devant les manœuvres de l'Œil-de-Bœuf; un Voltaire qualifiait des mêmes termes les parlemens, les anciens; bref, l'homme de tous les temps flatte son orgueil secret en se persuadant qu'il touche le fond des calamités humaines. Ne décourageons pas nos neveux, qui auront même prétention à leur tour; laissons-leur quelques ressources intactes dans le dictionnaire pour stigmatiser des maux qu'ils croiront sans précédent.

Seconde consolation : les parlementaires de 1820, les doctrinaires tout au moins, étaient plus malheureux que nous en un point. La politique les poursuivait et ils la poursuivaient partout, dans les salons, dans les boudoirs, dans les lettres d'une amie. Ils avaient leur vice plus profondément chevillé dans le cœur. De nos jours, quand les ouvriers de ce service public ont fait leur besogne quotidienne et retiré leurs bottes professionnelles, il est très rare qu'on les entretienne de leur pénible métier dans les maisons où ils sont reçus; s'ils s'avisaient d'en parler eux-mêmes, autrement qu'en passant, on leur en témoignerait quelque ennui; ils se feraient vite rappeler au respect des convenances par la maîtresse de maison. C'est un gain positif que nous devons au progrès des mœurs.

On serait porté à croire que le mouvement littéraire de la

Restauration offrait un dérivatif à ces politiques. Ce qui surgit à distance au premier plan de cette époque, n'est-ce pas la magnifique rénovation de poésie, d'art, d'histoire qui remplaçait la gloire militaire de l'Empire et en donnait presque la contre-valeur? La correspondance des amis de M. de Barante nous réservait à cet égard un vif étonnement : sauf pour les travaux historiques où ils prenaient intérêt, parce que plusieurs d'entre eux y participaient, l'incuriosité de ces hommes distingués passe toute attente, ils n'aperçoivent pas l'éclosion qui se fait autour d'eux. Nous n'en connaîtrions presque rien, si nous n'avions sur la Restauration et sur le gouvernement de Juillet d'autre document que ces cinq volumes de lettres. Il y est beaucoup parlé de l'*Histoire des Ducs de Bourgogne*, naturellement, et un peu de Walter Scott, dont cette société raffolait : c'est là pour eux tout le bilan du romantisme.

Aussi chercherait-on vainement dans les impressions de Mme de Broglie le reflet d'une aube qui n'a pas lui, semble-t-il, dans l'amosphère où elle vivait. Seul, Lamartine attira son attention. En 1820, quelques mots pour mentionner le lever de l'astre : « Il n'y a guère d'événemens, excepté *Marie Stuart* (la tragédie de Schiller traduite par Lebrun), dont le succès a été prodigieux. Prosper en a joui en sa qualité de parrain. Il y a eu aussi des poésies d'un jeune M. de Lamartine, qui ont fait fureur. Tu le verras peut-être, il est parti pour Naples. Il a la plus belle figure du monde, c'est un vrai héros de roman, prends garde à ton cœur, chère amie. » Dix ans plus tard, la duchesse reparle du poète, avec sympathie et admiration, mais sans se rendre complètement : « Qu'il y a de belles choses dans M. de Lamartine! C'est superbe à travers bien du mauvais goût, mais il n'y faut pas regarder. » Quant à Victor Hugo, elle ne le nomme qu'une fois, en 1837, et pour dire qu'elle ne peut pas le sentir. « J'ai fini tout M. Hugo; mais cela me donne autant de peine à comprendre qu'une langue étrangère... C'est une poésie qui rabaisse au lieu de grandir, et puis, il a une imagination bizarre, et qui n'est point du tout naïve; il a le secret de toutes ses singularités. C'est comme des gens qui, sans avoir aucune peur, se racontent des histoires bien sinistres. Il n'est ni de son temps, ni de sa langue. » Le jugement est sévère; le considérant sur l'apprêt à froid ne manque pas de finesse.

C'est à peu près tout ce qu'on relève dans les lettres de Mme de Broglie sur les œuvres littéraires du moment; et la correspondance de ses amis n'en dit guère plus. Je me trompe : la jeune duchesse écrit un jour à M. Guizot : « Voulez-vous avoir la bonté

d'apporter avec vous un morceau de métaphysique de M. de Rémusat sur la terre, que M Doudan désire lire, et de prendre chez notre portière la traduction des tragiques grecs de M. Artaud et un sermon de M. Gaussen à mon adresse. » Plus tard, elle mandera de Broglie à ses enfans qu'on y lit avec intérêt ce même Guizot. « La leçon sur les municipes nous avait paru un peu sévère, mais celle d'hier sur l'Église nous a parfaitement amusés. Il y a une lettre de Sidoine Apollinaire qui est la plus originale du monde... M. Lebrun nous a lu l'*Œpide-Roi* (pas en grec); cela nous a tous ravis. Mais après, nous nous sommes pris de querelle pour la famille des Labdacides. » Le monde qui se meut autour de Mme de Broglie et de M. de Barante fait une large part aux plaisirs de l'intelligence; il les cherche très haut, il craint de les abaisser et n'a nul souci de les rajeunir. Ce milieu d'ancienne et forte culture, difficilement pénétrable à tout ce qui n'est pas accepté par le goût classique, a plus d'une ressemblance avec Port-Royal; il prolonge dans notre siècle cet îlot d'une haute pensée particulière.

La politique, dont la duchesse s'était déprise pendant les dernières années de la Restauration, retrouve naturellement un peu de faveur après 1830. On est au pouvoir, M. de Broglie est ministre. Nous voilà loin des jours lamentables d'antan. « La cause est admirable... Le pays est bien tranquille, bien heureux, et je crois que nous devons être satisfaits du présent et de l'avenir. » Ce méchant M. Thiers ramène les mauvais jours : « La politique est devenue le passe-temps d'un certain nombre de personnes. Ah! le vilain monde que ce monde politique! » Disons-le vite : il ne faudrait pas juger sur ces boutades un esprit assagi, qui ne s'ouvrait plus aux illusions ni aux désillusions très vives. Bientôt reparaît dans la fille de Mme de Staël cet « inexorable bon sens », dont Victor de Broglie disait justement qu'il subsistait chez sa belle-mère sous les coups de tête de l'enthousiasme. Des sommets du pouvoir, la duchesse ne tarde pas à voir très clair dans le pays.

Cette Chambre, comme le pays, est un collier de grains de mille couleurs dont on a coupé le fil... Il me paraît que l'indifférence du public est absolue : c'est une indifférence de fond et universelle, non pas pour tel gouvernement, mais pour tous, c'est un *désabusé* de toutes les formes, de toutes les promesses. Il semble que le pays sache qu'on ne lui fera jamais ni grand bien ni grand mal; que les menaces ne s'exécutent pas plus que les promesses ne se tiennent, et que son premier intérêt c'est d'être tranquille, pour que chacun vaque à ses affaires. Au reste, ni amour du présent, ni haine du passé, ni foi dans l'avenir... Notre ordre social pose sur lui-même, il n'invoque rien de supérieur, et ceux qui nous gouvernent n'ont leur recours qu'en

eux-mêmes. Nous bâtissons sur le sable, l'édifice est régulier, bien fait, de façon qu'il se soutient pour ainsi dire par son propre poids, mais à chaque instant on le sent branler... Ce principe solide et ardent qui fait subsister les États et les individus pourrait bien nous manquer.

C'est le même bon sens qui lui fait craindre pour ses amis l'excès de ce qu'on appellera plus tard l'esprit critique. « Il faudrait, à la fin, qu'il sortît un résultat de cette double faculté d'avoir tort et d'avoir raison que nous sommes si heureux d'avoir découverte. » Avec quel tact féminin elle insinue ses craintes à M. Guizot! « Il me semble que l'âme est un peu fatiguée quand on lui présente toujours les deux points de vue à la fois, le bien et le mal de chaque opinion... Je ne vous demande pas l'injustice, je la déteste; je vous demande de ne pas me donner toujours à la fois la conviction et la restriction. Je crois que cette habitude est une des choses qui énervent et affaiblissent les éducations modernes : elle ne donne pas la vraie modération, celle qui va au bout d'un sentiment et ne revient sur ses pas que par respect pour un autre. »

A voir une intelligence si fort élargie, on peut conjecturer à coup sûr qu'une grande douleur l'a creusée. Mme de Broglie avait perdu en 1832 sa fille aînée, âgée de quinze ans. Cette plaie, qui ne devait plus se fermer, détermina une révolution profonde dans son âme. Les rumeurs et les contrariétés de la politique reculèrent dans le lointain. « On n'est guère contrarié quand on n'a plus de bonheur. » Femme du ministre des affaires étrangères, la pauvre mère devait remplir ses devoirs de situation. Elle avait dit tristement : « La vie s'arrange très bien avec le malheur : je ne conçois pas qu'on change tout comme si c'était un hôte inaccoutumé. » Mais elle écrivait à une amie : « Il y a un tel contraste entre l'extérieur de ma vie et l'intérieur de mon cœur que, par momens, cela me semble insensé. Je ne puis que trembler quand je cesse de souffrir. » — A ce cœur dévasté, il fallait un autre secours que les satisfactions légères de la fortune et de la réussite politique des siens : les sentimens religieux l'envahirent tout entier.

Ils avaient toujours été très fermes chez la jeune femme, ils perçaient dans ses lettres; à partir de ce moment, elles en sont presque exclusivement remplies. C'est une piété d'une nuance particulière, et, si l'on ose dire, d'une admirable qualité. Rien qui ressemble au mysticisme chez Mme de Broglie; nul ne taxera d'exaltation sa force tranquille; et le mot de dévotion ne conviendrait pas à cette foi protestante, qui vit de sa substance propre avec peu de pratiques. Encore est-on embarrassé de ramener cette piété à une confession déterminée, tant les différences cul-

tuelles se trahissent peu dans ces lettres d'esprit si large, tant elle vit en parfaite communion d'âme avec les personnes d'un autre culte qui se partagent son cœur. Elle est selon l'Évangile, très simplement, sans zèle importun, sans manifestations, toute en profondeur; facile aux autres, bonne conseillère quand ils sont éprouvés, plus active que jamais pour tous ses devoirs. Dans ce genre dangereux des lettres édifiantes, qui a pour écueils habituels l'ennui ou l'agacement, Mme de Broglie triomphe parce qu'elle ne cherche pas à en écrire; elle intéresse, elle émeut le lecteur, elle lui inspire une sympathie croissante.

Le style s'échauffe, s'élève, atteint parfois la grandeur dans sa simplicité. A défaut d'une constante originalité, on rencontrait déjà dans les premières lettres des saillies enjouées, des tours heureux. « Il ne dépend nullement de nous de ne pas penser, mais il dépend de nous de séparer notre volonté de nos pensées, et de ne pas nous y livrer : *alors elles font du train à la porte de notre cœur, mais sans y entrer;* et c'est ce qu'il faut nous essayer à faire souvent, surtout nous autres femmes... » — « La vie de Paris me dessèche comme vous, elle me remplit la bouche de sable, comme dit Jérémie. Il y a des jours où on ne se sent plus la force de rien : on ne sait plus lequel on voudrait battre le plus de son corps ou de son âme. » — « J'ai sur la vie le sentiment qu'on a quand on n'a pas d'appétit. Je n'ai faim de rien. » Elle a de ces mots qui peignent pour exprimer la dépression par les petites misères quotidiennes. Pour rendre les émotions profondes, sa phrase prend du souffle, on la sent de plus en plus nourrie de la moelle des Écritures; à Coppet, surtout, dans la demeure désertée où elle retrouve les souvenirs de sa mère et de son enfant. Déjà, après la mort d'Auguste de Staël, les ombres errantes dans la maison de son enfance lui inspiraient une très belle lettre, adressée à M. de Barante en 1829, et qu'il faudrait citer tout entière.

... C'est une singulière et solennelle impression que celle de posséder encore tous les biens nécessaires à la vie, mais d'être seule de sa race; ce n'est pas du malheur, puisque tout ce qui fait l'existence du cœur subsiste, mais c'est très solennel. Il me semble que je plains tous ces êtres de n'être plus représentés que par moi sur la terre, et que cela me donne encore plus le sentiment d'être étrangère et voyageuse; ces deux années m'ont donné un sentiment bien intense de la fragilité de la vie, et cela ne me paraît pas empêcher le bonheur; on accepte la journée, mais, comme les Hébreux célébraient la Pâque, il faut avoir le bâton à la main et les reins ceints pour le départ.

En 1837, à son dernier voyage à Coppet, elle revient sur son thème favori, le contraste entre le bruit profane d'autrefois et la

paix religieuse du présent. Avec une adresse touchante de piété filiale, elle s'efforce de transposer le souvenir de sa mère dans ce Coppet sanctifié.

... Hier soir, en voyant ces figures sérieuses, réunies pour écouter un pasteur évangélique des environs, je pensais à toute cette vie si brillante qui avait animé ce lieu, et je pensais avec douceur aussi aux paroles chrétiennes que j'ai entendu prononcer à ma mère, et à l'influence qu'elle aurait pu exercer sur le mouvement religieux actuel. Il me semble que c'est la sibylle remplacée par la madone, mais l'ayant saluée de loin et appelée de ses vœux. Il me semble aussi parfois que j'entends le temps qui tombe goutte à goutte, et j'ai peine à me défendre d'un sentiment de mélancolie. Je voudrais quelquefois ne pas retrouver la vie passée avec toutes ses souffrances à chaque pas, mais je me méprise de cette impression, et elle se dissipe.

Cette vie touchait à sa fin : elle rentrait chaque jour davantage, comme l'écrivait Mme de Broglie à Guizot, en citant le vers de Pétrarque :

La mente mia sempre piu s'interna.

La blessure inguérissable avait fait son travail secret, dans cette plante sensible et frêle. Rien ne retenait plus la *voyageuse* sur la terre; elle avait élevé son fils, établi sa seconde fille; l'autre l'appelait, pressante; la mère s'en fut la rejoindre, à quarante ans, avec tout l'élan d'espoir que sa forte foi lui donnait.

La publication des *Lettres* a soulevé un coin du voile qui couvrait cette figure intime. Nous avons essayé de la faire revenir dans la pénombre du livre, d'en fixer les contours un peu flottans d'abord, accusés plus tard par le travail de la vie, de la douleur, d'une haute discipline agissant sur une âme d'élite. Il nous a semblé qu'il fallait lui laisser sa physionomie humaine, afin qu'on la vît mieux s'acheminer vers la perfection; et qu'il convenait de la replacer dans son milieu, pour montrer comment elle s'y adapta, ce qu'elle y put acquérir, et même ce qu'elle n'y pouvait pas trouver. — Après tant d'autres Mémoires, Souvenirs, Correspondances, les archives de M. de Barante nous introduisent une fois de plus dans le milieu des doctrinaires de la Restauration. Les hommes en vue qui le composèrent ont beaucoup occupé notre siècle; l'histoire dira-t-elle qu'ils l'aient rempli? Toujours respectables par la dignité de la vie, séduisans à leur manière par la grave élégance de l'esprit, derniers représentans de ce noble principe, la prédominance de la volonté humaine sur la nature, les faits et leurs fatalités, — il leur a manqué peut-être une intelligence plus large et plus rapide des soubresauts de notre mobile nation, un peu plus de souplesse à suivre les nouvelles directions de pensée et d'imagination dans leur temps, et, pour

tout dire, l'abnégation de placer dans la générosité native de notre peuple une partie de la confiance qu'ils mettaient dans leur propre raison. On les vit, sous la Restauration, inférieurs au rôle public qu'ils ambitionnaient. Ils installèrent ensuite le gouvernement de leur choix, ils mirent à son service de beaux talens, et quelques-uns du caractère. Ils furent vaincus dans leur lutte contre cette cruelle difficulté, faire tenir quelque chose sur rien.

> Toute démocratie est un désert de sables,
> Il y fallait bâtir si vous l'eussiez compris,

leur disait encore Vigny dans sa philippique. Comme ils ne se baissaient jamais, ils ne surent pas découvrir le tuf sur lequel on bâtit solidement. Mais qui l'a découvert, qui a bâti, dans notre siècle? Le problème était sans doute insoluble pour ces esprits de transition, rattachés au passé par quelques-unes de leurs meilleures qualités, assez clairvoyans pour comprendre que le passé était mort, trop timorés pour aller avec décision à l'avenir. Leurs ombres peuvent se consoler en constatant que d'autres n'ont pas mieux fait.

Ils paraissent déjà très loin de nous, tant nous avons marché vite. Si l'on oubliait de leur rendre la part de justice et de sympathie que nous devons à tous les ouvriers de notre histoire, les *Lettres* de la duchesse de Broglie nous rappelleraient à ce devoir. Elle témoigne pour ses amis : ce n'était pas une terre banale, celle où de pareilles fleurs ont pu éclore. Dans la maison même qu'elle orna, un nouveau témoignage n'était pas nécessaire: il semblait que tous ses proches eussent assez fait pour honorer cette maison; et la modestie de l'aimable femme se fût effarouchée, si on lui eût dit qu'amenée au grand jour de l'histoire, elle ajouterait quelque chose encore aux deux noms si lourds qu'elle a portés. Ce sera pourtant l'impression de tous les lecteurs qui approcheront le cœur rare dont ce livre nous a gardé quelques battemens. Et si la curiosité les amène à Coppet, ils y verront surgir désormais, derrière l'éclatante renommée qu'on y cherche, la figure plus discrète et plus douce qui aura pris place dans leur souvenir; ce joli mot qu'elle disait, sans imaginer qu'il pût se rapporter à elle-même, plus d'un y songera à Coppet pour lui en faire l'application : « C'est la sibylle remplacée par la madone. »

EUGÈNE-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

REVUE DRAMATIQUE

VAUDEVILLE : *Viveurs*, comédie en quatre actes, par M. Henri Lavedan. — RENAISSANCE : *Amans*, comédie en quatre actes et cinq tableaux, par M. Maurice Donnay.

Les deux pièces que jouent en ce moment le Vaudeville et la Renaissance, avec un succès que je m'empresse de constater, présentent de frappantes analogies. Elles sont, sinon peut-être de même qualité, du moins de même genre. L'auteur de *Viveurs* et celui d'*Amans* écrivent l'un et l'autre à *la Vie parisienne;* M. Henri Lavedan est suffisamment connu, et j'ai eu l'occasion de dire ici même le cas que je fais de son grand talent. M. Maurice Donnay a été l'un des fantaisistes les plus appréciés du Chat-Noir, et il est, sauf erreur sur ce point d'histoire littéraire, l'inventeur de la fable-express. M. Donnay a plus de goût pour les grâces compliquées et fuyantes de l'ironie; M. Lavedan sait mieux faire cingler la satire. M. Donnay est poète et son dialogue s'accompagne en sourdine d'on ne sait quelle musique de langueur et de volupté ; M. Lavedan est moraliste. Ils sont tous deux par profession des hommes d'esprit. Nous pouvons donc, d'après les spécimens que nous en apportent ces écrivains autorisés, nous faire une idée de ce « genre parisien » qui certes ne date pas d'aujourd'hui, mais auquel va la faveur, et qui est, semble-t-il, le dernier cri de la modernité au théâtre.

Ce qu'il y a d'abord de bien parisien dans le théâtre parisien, c'est le décor. Nous sommes tout de suite avertis que le lieu de la scène est à Paris et non pas ailleurs. C'est le salon d'essayage du couturier en renom, celui de Doucet, pour être tout à fait précis, et non pas celui de tel autre parmi ses rivaux fameux. C'est la salle commune d'un restaurant de nuit. C'est le salon d'attente du médecin des dames. C'est le hall ou c'est la salle des fêtes d'un petit hôtel de femme galante dans les quartiers neufs : on pend la crémaillère, on soupe par petites tables, l'orchestre des tziganes sévit. Il est aisé de voir que cette mine est inépuisable. On pourra une autre fois nous mener chez la modiste, chez la lingère, chez la corsetière, chez la manicure ou chez la dou-

cheuse. C'est une occasion d'initier les moins mondains d'entre nous à tous les raffinemens du luxe moderne; on expose sous nos yeux charmés meubles et tentures, rubans, mousselines, des étoffes très Liberty, des amours de canapés, un lit merveilleusement suggestif. Mais ce que nous aimons surtout dans ces gracieuses exhibitions, c'est qu'on nous y montre des femmes qui se déshabillent. Ce point est essentiel, et pas plus dans *Amans* que dans *Viveurs* on n'a eu garde de l'omettre. A la Renaissance c'est Mme Jeanne Granier que nous avons le plaisir très vif de voir en corset; au Vaudeville c'est non seulement Mme Réjane, mais plusieurs autres dames aussi, pareillement jeunes, jolies, et faites à ravir. Nous ne nous en plaignons pas. Certes non ! Et si nous avons quelque regret c'est plutôt de ce que la beauté de ces dames s'enferme encore dans la prison du corset. Mais il faut laisser quelque chose à faire au théâtre de demain. Décor et figuration s'unissent pour former un ensemble séduisant, pimpant, émoustillant. C'est un cadre tout de gaieté, de clarté, d'élégance et de coquetterie. Cela est très important. Cela crée une atmosphère. On sait que les choses, suivant l'atmosphère où elles baignent, changent de valeur et de signification. Dans tout autre cadre les tableaux qu'on va nous présenter nous répugneraient. Nous ne supporterions pas ces personnages ignobles exprimant dans un langage approprié des sentimens ignobles. Le parisianisme fait tout passer. C'est le pavillon qui couvre la marchandise. Grâce au prestige de l'étiquette moderne, les pires vilenies se teintent de nuances charmantes et acquièrent cette délicatesse que toute la presse — un peu sévère peut-être pour M. Lavedan et volontiers malveillante aux situations acquises — a célébrée surtout dans la pièce de M. Donnay.

Dans ce décor le Paris qui prend place, c'est naturellement le Paris qui s'amuse, le seul qui compte au surplus; car pour ce qui est de l'autre, du Paris qui travaille, qui pense, qui vit, le théâtre ne lui fait guère l'honneur de s'occuper de lui. *Amans* nous ouvre le monde de la galanterie, qui d'ailleurs n'a pas l'air d'avoir beaucoup changé depuis le temps du *Demi-Monde*. Claudine Rozay y occupe une jolie situation, ayant de la tenue et certaines vertus bourgeoises. Elle a pour protecteur le comte de Puyseux. Son amant, Georges Vetheuil, est l'ironique tendre, le doux sceptique qui se moque de soi comme des autres, le bon blagueur de qui la blague commence par lui-même. Ce type paraîtrait partout ailleurs un peu trop passé de mode et défraîchi; sur le boulevard il continue d'être bien vu. Le boulevard est plus conservateur qu'on ne croit. Puis c'est un lot de filles de marque inférieure. *Viveurs* nous introduit dans le monde de la bourgeoisie qui fait la fête. Voici Dupallet, le « vieux marcheur »; Paul Salomon, le « faux juif », homme de bourse et homme de plaisir; Guénosa, le docteur exotique, vendeur d'orviétan pour une clientèle de surmenés et de

détraqués; Morvilette, le vulgaire souteneur; Mme Blandain, une dame qui monte sur les tables où l'on soupe; Alice Guénosa, la vierge pour tableaux vivans; Paf, l'androgyne; plus un certain nombre de fêtards sans physionomie fort originale et de noceuses à la douzaine. Vous pensez à part vous : Quel vilain monde! Notez qu'on ne vous le donne pas pour être du joli monde. On vous le donne seulement pour être du monde parisien. Il n'y a rien à dire.

Entre ces personnages quelles situations peuvent naître, et quels sentimens s'exprimer? Quels sujets d'étude s'offrent à l'observateur? De toute évidence il n'y en a que deux. L'un consiste à savoir comment se noue une liaison et, suivant le terme encore usité, « comment on se colle. » C'est celui des deux qui « rend » le moins; car ici les préliminaires ne sont ni très longs ni très compliqués. L'autre consiste à savoir comment on se quitte, comment on se lâche, ainsi qu'on disait hier, ou pour parler le langage d'aujourd'hui, « comment on se plaque. » Ce second sujet est très riche. Car il arrive qu'un des amans se cramponne; et alors c'est une source abondante de développemens. Entre temps on nous initie à des nuances de sentimens qui sont peu connues parce qu'en effet elles sont assez particulières. Par exemple, vous ne vous êtes peut-être jamais demandé quel est exactement l'état d'esprit d'une femme entretenue, qui, étant une femme entretenue « honnête », se trouve partagée entre ses devoirs et son amour, voudrait ménager les intérêts de sa situation sans renoncer au souci de son idéal, et rester fidèle à son protecteur en gardant tout de même son amant de cœur. Une conscience scrupuleuse nous crée bien des embarras. — Et j'admire comme un autre le grand art de faire quelque chose de rien. Le troisième acte d'*Amans* est celui auquel on a généralement trouvé le plus de saveur. Claudine Rozay vient de donner un grand dîner. Elle se retire dans sa chambre à coucher. Puyseux qui l'y a suivie voudrait lui donner les marques d'une passion restée aussi ardente qu'aux premiers jours. Mais elle est très fatiguée. Elle se refuse. Puyseux sort par une porte, Vetheuil entre par l'autre. Il a attendu pendant une heure sous la neige. Cela vaudrait une récompense. Mais décidément Claudine est trop fatiguée. Vetheuil s'en va comme il était venu. C'est tout. Tel est l'épisode sur lequel on a, une demi-heure durant, tenu fixée notre attention. Je vous assure que je dis la vérité. Au surplus vous y irez voir. Et je vous y engage, car je ne suis pas de ces critiques qui s'efforcent d'empêcher le public d'aller voir les pièces et qui font donc comme s'ils prenaient un peu d'argent dans la poche des auteurs.

Il est clair que ce genre de littérature exige une langue spéciale, qui est encore du français, si l'on veut, mais qui ne saurait être le français de toute la France. Puisque les provinces ont leurs patois, on ne voit pas pourquoi Paris n'aurait pas le sien. Le patois de Paris a ceci de commun avec les autres patois qu'il est à peu près inintelligible

à tous ceux qui ne sont pas de la localité. Il est en continuelle transformation, changeant d'une saison à la saison suivante ; chaque hiver on y constate, comme dans Paris même, de nouveaux embellissemens. Ce qui le caractérise c'est la complication. Le surchauffement de l'existence, le détraquement des nerfs, la fièvre des cerveaux s'y traduisent par la hardiesse des métaphores et l'imprévu des tropes. C'est du Marivaux exaspéré, et plus souvent du Mascarille. Les sous-entendus en sont une des grâces les moins contestables. Les personnes qui possèdent la clé de ce langage ont l'esprit continûment tourné vers le double sens grivois des mots. Cela d'ailleurs sans préjudice des mots crus et des gros mots. On y appelle les choses et les gens par les termes dont on les désigne sur les boulevards extérieurs et dans les bals de barrière. C'est pourquoi ceux qui fréquentent peu dans ces endroits ont parfois des hésitations et voudraient recourir au dictionnaire. Je ne nie pas du reste que l'auteur dramatique n'ait le devoir de faire parler à ses personnages la langue qu'ils parleraient dans la vie réelle. Cela nous renseigne sur l'essence de cet esprit parisien dont nous sommes fiers, et que, je le crains, la province nous envie. Ici, le dernier mot de l'élégance et du raffinement, c'est le raffinement dans la grossièreté.

Le théâtre parisien n'est pas incompatible avec la morale. Il en a une, que les auteurs ne se contentent pas d'y laisser comme enfermée, mais qu'ils prennent soin de dégager et de formuler. Car s'ils nous présentent des tableaux plutôt frivoles et des images plutôt décolletées, ce n'est pas, comme on pourrait croire, pour satisfaire une curiosité vaine ou malsaine, c'est pour nous exhorter au bien. S'ils nous montrent ce monde tel qu'il est, avec complaisance, mais sans atténuations, c'est pour le flétrir. M. Donnay ne flétrit pas beaucoup ; ce n'est pas sa manière. Au moment où il va nous livrer sa philosophie, une sarabande joyeuse envahit la scène et lui coupe son effet. Il a néanmoins à l'adresse de ses pantins et de ses fantoches des mots sévères. Chez M. Lavedan le parti pris de moraliser est très sensible. Tous les reproches qu'on peut adresser aux viveurs et à leurs historiographes, il les exprime au cours de sa pièce, avec force et sincérité. Au dernier acte Mme Blandain, dans un morceau d'une âpre éloquence, dénonce le vide de cette vie absurde et donne à ses amis leur vrai nom : ce sont des voyous. Cela est très bien dit. On s'étonne seulement que ce soit Mme Blandain qui le dise. On est surpris que ces belles idées aient pu germer dans sa pauvre cervelle. Évidemment elle manque d'autorité. Peut-être aussi faut-il craindre que les personnes qui viendront entendre *Viveurs* n'y soient pas venues précisément dans l'intention d'être édifiées, qu'elles ne soient pas dans les dispositions les meilleures pour goûter une leçon de morale, que la tirade de Mme Blandain ne leur fasse l'effet d'un sermon et que dans leur langage irrespectueux elles ne qualifient ce sermon d'être « rasant ». Elles auront tort. Mais au théâtre ce ne

sont pas les conclusions qui importent, c'est ce qui les précède. D'honnêtes réflexions ont moins de portée que des exhibitions et un dialogue qui ne l'étaient guère. Nous n'avons pas confiance. Même ces éclats de voix nous paraissent un peu déplacés et inutiles. Il se pourrait qu'il y eût moins d'importance que ne le croit M. Lavedan à ce que les fêtards ne fissent plus la fête. Car, qu'est-ce qu'ils pourraient bien faire? La vraie morale consiste à les laisser s'agiter dans leur coin et à ne pas encombrer du récit de leurs piètres exploits les journaux, les romans et les scènes de théâtre. Il y a en haut et en bas des sociétés une écume et une boue; à les remuer, ce qu'on gagne c'est uniquement de nous en éclabousser.

Ce que je viens de dire s'appliquerait aussi bien au genre parisien dans le roman. Je n'oublie pas que nous sommes au théâtre. Mais le système dramatique usité pour ces sortes de pièces est connu. Il consiste à rapprocher des scènes qui se suivent au hasard et sans lien, à prêter aux personnages un dialogue factice, où nous retrouvons sans cesse les idées de l'auteur, les mots de l'auteur, l'esprit de l'auteur, quand ce n'est pas cette espèce de drôlerie anonyme et uniforme que la mode impose à un même moment à tous les professionnels en guise d'esprit. Si le théâtre parisien marque un progrès en ce sens qu'on nous y fait entendre et voir des choses de plus en plus scabreuses, au point de vue de l'art spécial du théâtre il n'apporte aucune nouveauté utile. Je suis loin d'ailleurs de contester la légitimité du genre, et je crains qu'on ne soit injuste quand on en étudie les spécimens comme on ferait pour une comédie. Ce sont les tendances du public qui créent les genres. Après un long temps de faveur l'opérette est démodée; elle a cessé de plaire. L'importante clientèle qui y trouvait jadis un moyen agréable de passer ses soirées devra aux pièces parisiennes la même espèce de satisfactions que l'opérette ne sait plus lui procurer.

Il faut bien que les gens s'amusent. Et il n'y aurait pas lieu de se fâcher, si l'on ne voyait des écrivains d'un réel talent se dépenser dans un genre indigne d'eux, qu'ils devraient abandonner aux simples faiseurs. Nous formons en terminant ce souhait, d'avoir bientôt à applaudir M. Lavedan, comme nous l'avons déjà fait, pour quelque belle comédie où il aura mis tout ce qu'il y a en lui de verve, d'esprit mordant, de justesse d'observation et de pénétration morale.

Les deux pièces sont jouées à la perfection. Mme Jeanne Granier s'est révélée comédienne dans le rôle de Claudine Rozay. M. Guitry ne nous avait jamais si pleinement satisfait que dans celui de Georges Vetheuil. Mme Réjane est délicieuse. Et je ne ferai qu'un reproche aux excellens acteurs du Vaudeville : c'est qu'on ne les entend pas.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre.

Le ministère de M. Léon Bourgeois durera-t-il longtemps ? Tout le monde, à l'origine, était disposé à résoudre la question par la négative. Il semblait impossible qu'un ministère qui, notoirement, n'avait pas de majorité à la Chambre, pût vivre néanmoins. On commence à se demander si on ne s'est pas trompé. Assurément, le ministère n'est pas solide et il faudrait peu de chose pour l'ébranler et le renverser; mais ce peu de chose se produira-t-il aussitôt qu'on l'avait cru ? Bien qu'elle soit très confuse et, à beaucoup d'égards, peu correcte, sa situation parlementaire n'est pas sans lui offrir des ressources très propres, pour peu qu'il en use habilement, à prolonger son existence. Or, M. Bourgeois est un homme habile. Il a du tact, du savoir-faire, de l'à-propos dans la parole, et il a su se tirer adroitement des premières difficultés qu'il a rencontrées. A la vérité elles n'étaient pas bien graves. M. Bourgeois est singulièrement aidé dans sa tâche par le double parti pris des socialistes et des républicains modérés. Les premiers sont fermement résolus à le soutenir quoi qu'il fasse et même quoi qu'il ne fasse pas, et les seconds ne le sont pas moins à ne pas l'attaquer. Tout le monde lui fait crédit, avec la différence que le crédit que lui ouvrent les socialistes paraît être illimité, tandis que celui qu'il trouve auprès des modérés aura certainement une fin, sans doute assez prochaine. Pour le moment, le ministère s'entend dire par ces derniers des choses désagréables ; on l'accable éloquemment sous les prophéties les plus sinistres ; mais on vote pour lui, et, s'il est philosophe, cela doit lui suffire.

De ces deux attitudes, celle des socialistes et celle des modérés, il serait difficile de dire quelle est la plus imprévue. Peut-être est-ce la première. Les modérés ont une telle habitude de soutenir tous les gouvernemens, qu'ils soutiennent machinalement celui-ci comme les autres. Mais ce qui est tout à fait nouveau, c'est de voir les socialistes devenus ministériels. Qui aurait pu croire que MM. Jaurès et Jules Guesde, MM. Millerand et Rouanet, cachaient sous leurs violences apparentes l'âme la plus disciplinée qui fût jamais ? Hier encore, ils se répandaient en invectives passionnées contre les hommes, quels qu'ils fussent, qui occupaient le gouvernement. Les séances de la Chambre avaient

l'aspect le plus tumultueux. L'hémicycle était sans cesse envahi et livré au désordre. Les mots les plus injurieux étaient jetés à la face des ministres. L'extrême gauche ressemblait à une vague toujours montante, furieuse, enragée, qui venait déferler et se briser contre les bancs de la majorité. Il suffit, paraît-il, de jeter de l'huile sur la mer la plus agitée pour qu'elle s'apaise et se calme aussitôt, mais il n'est pas aussi sûr que le phénomène soit durable. Éphémère ou non, on l'a vu se produire, comme par enchantement, au Palais-Bourbon. Si la majorité modérée n'a pas su, du jour au lendemain, changer de caractère, il n'en a pas été de même de la minorité socialiste. Soit qu'elle eût épuisé toutes ses violences et qu'elle en fût elle-même secrètement fatiguée, soit qu'elle ait vraiment dans M. Bourgeois et ses collègues une confiance naïve et dont ils sont plus ou moins dignes, sa conversion ministérielle a été aussi rapide et aussi complète que si elle s'était produite sur le chemin de Damas. Le miracle a eu des effets foudroyans. On ne reconnaît plus les socialistes. Ils sont aux petits soins pour le ministère. Ils n'épargnent rien pour lui éviter les moindres difficultés, les plus insignifiantes contrariétés parlementaires. M. Bourgeois avait annoncé, dans sa déclaration, que son but était d'agir et non pas de vivre. S'il agira, nous le verrons bientôt; mais il dépend de lui de se laisser vivre. Reste à savoir si les socialistes et les radicaux travaillent ainsi par simple amour de l'art, par goût pour la nouveauté, par dilettantisme parlementaire, et s'ils accordent gratuitement leur concours au gouvernement. Avons-nous besoin de dire que nous n'en croyons rien?

En tout cas, ce n'est pas à l'impatience de voir appliquer leurs principes qu'il faut attribuer leur étrange empressement envers le ministère. Jamais parti n'a plus sacrifié de ce qui fait la force intrinsèque et, pour tout dire, l'honneur d'un groupe politique. Les socialistes nous ont montré comment on attaque un gouvernement, ils nous apprennent aujourd'hui comment on le sert. Si l'opportunisme n'avait pas existé, ils l'auraient inventé. On peut juger désormais à quel point étaient peu sincères leurs grandes indignations contre une majorité qu'ils accusaient si volontiers de servilisme. La langue française n'avait pas de mots assez durs pour exprimer leur mépris et leur colère contre l'hésitation d'un brave homme qui, avant de voter suivant ses préférences, se demandait s'il ne devait pas sacrifier à la stabilité gouvernementale quelque chose de son opinion personnelle, et qui faisait assez souvent ce sacrifice. D'un seul coup, les socialistes et les radicaux ont dépassé, en fait de concessions, tout ce qu'on avait vu jusqu'à ce jour. Dès la première escarmouche que le ministère a eu à subir, on a pu mesurer jusqu'où les emporterait leur dévouement. Il s'agissait du retrait des lois contre les menées anarchistes. Depuis plusieurs jours, on avait annoncé qu'il serait demandé

par un membre du parti radical; mais presque aussitôt des interventions s'étaient produites pour calmer des ardeurs aussi dangereuses et les radicaux avaient résolu de se tenir tranquilles. L'abrogation des lois contre les anarchistes a été proposée par M. Julien Dumas, qui est un rallié. L'attaque, venant de lui, changeait de caractère : il était facile de prévoir qu'elle n'aboutirait à aucun résultat. Aussi bien, le seul but que se proposait M. Dumas était-il d'embarrasser à la fois le gouvernement et ses amis. Il s'agissait plutôt d'une petite taquinerie que d'une bataille sérieuse. Ce n'est pas, à notre avis, avec des armes aussi légères qu'il convient d'attaquer le cabinet radical. M. Bourgeois n'a pas eu beaucoup de peine à échapper au piège un peu trop apparent qu'on lui tendait. Il a dit que les lois contre les anarchistes, œuvre des circonstances, n'avaient jamais eu dans sa pensée qu'un caractère provisoire. Après les avoir amendées, il les a lui-même votées autrefois, ce qui le mettait à l'aise pour en parler avec mesure. Le jour viendra de les abroger; mais est-il venu? Il ne le pense pas; aussi n'a-t-il pris, dans son programme, aucun engagement à cet égard. La Chambre actuelle doit durer encore pendant près de deux ans et demi : avant de se séparer, elle fera bien de rapporter des lois qui auront alors produit tout leur effet; mais le temps ne lui manque pas, et M. Bourgeois estime qu'elle a dès aujourd'hui à faire des choses plus pressées. Enfin, il a laissé échapper la déclaration qu'il n'y avait pas actuellement à la Chambre une majorité favorable à l'abrogation, ce qui équivalait à reconnaître qu'il n'y avait pas une majorité radicale. Mais s'il n'y a pas une majorité radicale, pourquoi avons-nous un gouvernement radical? Lorsque M. Bourgeois assignait une date indéterminée au retrait des lois contre les anarchistes, il voulait dire sans doute que l'heure de les abroger sonnerait dès que lui-même ne serait plus ministre. Alors, radicaux et socialistes réclameront à grands cris ce qu'ils auront négligé de faire pour leur propre compte, quand ils le pouvaient. Ils refuseront d'attendre un jour de plus. Ils accableront d'invectives ceux qui essaieront de leur résister ou seulement de les faire attendre. On reprochait autrefois à l'opposition d'exiger du gouvernement qu'il appliquât ses principes, tout en se réservant d'en appliquer elle-même de très différens, et même de tout à fait opposés, si elle arrivait jamais aux affaires. Et cependant, cette prétention pouvait se soutenir en bonne logique. Mais que penser d'un parti qui applique au pouvoir les principes de ses adversaires, et se réserve de leur demander d'appliquer les siens lorsque la roue de la fortune les aura ramenés aux affaires? N'est-ce pas le monde renversé?

L'attitude de l'extrême gauche pendant que M. Bourgeois faisait ces déclarations imprévues était des plus intéressantes à observer. Jamais elle ne s'était montrée aussi joyeuse. Radicaux et socialistes se tour-

naient vers le centre comme pour lui dire : — Ah ! vous avez cru nous embarrasser en nous mettant en contradiction avec nous-mêmes? Vous avez pensé que nous avions des principes et que nous y tenions? Parce que nous avons combattu autrefois les lois contre les anarchistes, vous vous êtes imaginés que nous n'aurions rien de plus pressé que d'en exiger le retrait? Détrompez-vous. Nos principes sont des armes de guerre contre un ministère qui nous déplaît : nous les mettons de côté quand le ministère nous convient. Nous sommes aujourd'hui ministériels, et nous le ferons voir. C'est à M. Bourgeois à juger ce que la situation comporte. Quant à nous, simples soldats, nous sommes résolus à le suivre aveuglément : notre docilité assure son existence. — Le centre, il faut l'avouer, a paru tout désorienté en présence d'aveux aussi dénués d'artifice. Pendant quelques instans l'assemblée a été complètement désemparée. Personne ne reconnaissait plus son voisin. M. Bourgeois en a profité pour adresser à la majorité de la veille un appel qui n'a pas été relevé sur l'heure. Au lieu de ces attaques mesquines, indirectes, poussées de biais et sans franchise, il a invité les modérés à une discussion plus haute et plus digne. A un programme, il a demandé qu'on en opposât un autre. Si on n'est pas partisan du gouvernement radical, il faut dire pourquoi, et le dire de manière à ce que le pays entende et comprenne. Ces explications loyales assurent la dignité et la force du gouvernement parlementaire. M. Bourgeois avait raison, et la vérité nous oblige à reconnaître que, dans cette journée, l'avantage lui est resté.

Mais peut-on refuser à un parti le droit de choisir son heure? M. Bourgeois, qui prend si bien son temps pour abroger des lois que ses amis traitent de scélérates, ne saurait trouver mauvais que ses adversaires prennent aussi le leur pour lui livrer bataille sur un bon terrain. Et puis, il y a en ce moment, parmi les modérés, un sentiment très répandu : c'est qu'il ne faut pas, quand même on le pourrait, renverser tout de suite le ministère. Ceux mêmes qui jugent dangereuse l'expérience d'un gouvernement radical, et qui regrettent le plus vivement qu'elle ait paru indispensable, sont d'avis, puisqu'on a voulu la faire, de la pousser jusqu'au bout et de l'épuiser en une seule fois. Si le ministère Bourgeois venait à tomber après quelques jours ou quelques semaines, on ne manquerait pas de dire que les modérés, après avoir manifesté leur propre impuissance à accomplir les grandes réformes, ont méchamment empêché les radicaux de les réaliser. Le parti radical est en minorité dans le pays comme dans la Chambre. Ce qui fait sa force, c'est qu'on ne l'a pas encore essayé au pouvoir. La critique lui a toujours été facile, et il n'y a jamais été livré lui-même. Il parle aux imaginations, et s'il effraie les unes, il éblouit et séduit les autres. Le moment est venu pour lui d'agir, comme l'a dit M. Bourgeois, et, quoique ses amis le supplient de le faire le moins possible

et de se contenter modestement de les faire vivre, il faudra bien, fût-ce en gouvernant au jour le jour, qu'il donne la mesure de sa capacité administrative et qu'il tombe sous le jugement du pays. On ne l'a jugé, jusqu'ici, qu'en théorie; on le jugera désormais en fait et dans la pratique des affaires. Les modérés, ou du moins le plus grand nombre d'entre eux, se défendent de vouloir arrêter dès le premier pas l'expérience. Il y a dans leur attitude un peu de fatigue personnelle, sinon de découragement, après les mésaventures qu'ils ont éprouvées depuis quelques années. Leur parti a quelque chose de flottant, d'indécis, de mal ordonné. Ils espèrent retrouver dans l'opposition plus de consistance et de cohérence. Cet état de désagrégation, sinon de décomposition, n'est d'ailleurs que trop naturel après plusieurs années de gouvernemens de concentration républicaine. On est tenté de savoir gré à M. Bourgeois d'être sorti de ce système politique hybride et dissolvant, et d'avoir fait un ministère franchement radical. Par malheur, il ne l'a pas fait exprès. M. Bourgeois est partisan de la concentration républicaine, et, si son ministère est radical quant aux personnes qui le composent, il ne l'est pas quant à la politique qu'il se propose de suivre. Et là est l'équivoque.

Elle a été en partie dissipée par les discours que MM. Barthou et P. Deschanel, le dernier en particulier, ont prononcés dans une circonstance qui ne semblait pas de nature à provoquer un débat sur la politique générale : aussi ce débat a-t-il été fatalement un peu écourté. Mais il a été vif et lumineux. Le ministère a eu la bonne chance d'arrêter à Londres ce prototype du Juif errant, cet Arton qui paraissait depuis quelques années insaisissable, et sur lequel on a écrit tant d'articles de journaux. Comment une discussion à ce sujet a-t-elle dévié et s'est-elle amplifiée tout d'un coup de manière à appeler M. Deschanel à la tribune? Peu importe : M. Deschanel, dans une improvisation brillante, a tiré l'horoscope du ministère de M. Bourgeois. Loin de lui l'intention de le renverser trop vite! Non : il faut que les radicaux, après avoir accusé l'impuissance des autres, aient le temps de montrer la leur dans toute son étendue. Une première occasion s'est présentée à eux d'appliquer leurs principes; ils sont les ennemis des lois contre les anarchistes; que n'en ont-ils proposé l'abrogation? Ils s'en sont bien gardés. Ils ont, au moins cette fois, renoncé à agir pour continuer de vivre. Eh bien! M. Deschanel les a mis au défi de changer de manière. S'ils veulent vivre, ils seront obligés, bon gré mal gré, d'appliquer sur tous les points la politique des modérés. Après avoir maintenu les lois contre les anarchistes, on verra les ministres radicaux défendre l'ambassade auprès du Vatican, le budget des cultes, les fonds secrets, etc. Ils brûleront tout ce qu'ils ont adoré et adoreront tout ce qu'ils ont brûlé. Ils feront, devant le pays qui regarde, une démonstration éclatante, à savoir qu'il n'y a qu'une politique

possible, et que ce n'est pas la leur. Quand cette démonstration aura été faite pour tout le monde, les modérés reviendront au pouvoir avec une force qu'ils n'ont pas eue depuis longtemps. — Je vote pour vous, a déclaré M. Deschanel à M. Bourgeois : vous avez été le fossoyeur de la concentration, vous serez celui du radicalisme! — Voter pour M. Bourgeois après un pareil discours était aller un peu loin. M. le président du Conseil a tenu à s'en expliquer, et c'est alors qu'il a laissé apercevoir toute sa pensée. Il a désavoué sans ambages le programme des socialistes. — Ce programme, a-t-il dit, n'est pas le mien; je ne l'ai jamais pris à mon compte; je ne lui ferai aucune concession. — Pendant que M. Bourgeois parlait de la sorte, les socialistes l'applaudissaient en ricanant comme pour donner à croire qu'il y avait là une simple comédie. Mais M. Bourgeois était sincère : il est radical, il n'est pas socialiste. Il est aussi opportuniste. Il n'ignore pas qu'on ne doit faire en politique qu'un pas après l'autre, et que qui ne sut se borner ne sut jamais gouverner. Aussi n'a-t-il inscrit dans son programme qu'un certain nombre des réformes les plus chères à son parti. Il ne s'est pas engagé au delà, il a tenu à le dire. Et, au total, ces réformes sont-elles si effrayantes ? Le principe en a traîné partout : elles ont été promises par tout le monde. En écoutant M. Bourgeois, la majorité croyait entendre d'autres ministres auxquels elle était habituée. Il lui semblait que rien n'était changé, ou du moins peu de chose. Elle reconnaissait, comme dirait M. Jaurès, de très vieilles chansons qui l'avaient souvent bercée. Le radicalisme du Cabinet s'effaçait devant la banalité de son langage. La concentration semblait se reconstituer peu à peu autour de radicaux pour rire et vraiment accommodans. Après tout, si M. Bourgeois fait la même politique que ses prédécesseurs, pourquoi pas M. Bourgeois aussi bien que ceux-ci ? Si M. Deschanel a dit vrai, qu'avons-nous à craindre? Plus M. Bourgeois parlait, et plus l'incertitude des consciences augmentait. Elle a été à son comble au moment du scrutin. — Je ne suis pas des vôtres, avait dit M. Bourgeois aux socialistes. — N'importe, ont répondu ceux-ci ; nous votons pour vous. — Vous êtes contre moi, disait-il à M. Deschanel ; ayez la franchise de voter en conséquence. — Du tout, répondait l'orateur du centre ; j'ai mon idée et je vote pour vous. — Tout cela est bien ingénieux, mais que peut comprendre le pays à ces roueries parlementaires ? Que peut penser l'électeur de province, le bon et simple paysan, lorsqu'on lui montre, au dépouillement du scrutin, M. Deschanel d'accord avec M. Jaurès ? Quelle indéchiffrable énigme pour lui ? La seule conclusion qu'il en tire est que ce ministère, en somme, n'est pas si mauvais qu'on le dit puisqu'il satisfait tout le monde, et que les plus modérés n'éprouvent aucun scrupule non seulement à le laisser, mais à le faire durer.

Le plan politique et parlementaire de M. Bourgeois commence donc

à se dessiner : il est très dangereux. M. Jules Simon disait autrefois qu'il fallait rendre la République aimable ; M. Léon Bourgeois entreprend la tâche, à la vérité plus difficile, de rendre aimable le radicalisme lui-même. Il cherche à l'insinuer peu à peu, sans jamais l'imposer. Ce n'est ni vers les socialistes, ni même vers les radicaux qu'il se tourne à la Chambre, mais vers le centre, et il s'efforce de l'apprivoiser tout doucement. Le radicalisme farouche d'autrefois est passé de mode ; la concentration l'a abâtardi, lui aussi. Croit-on pourtant que les radicaux et les socialistes, lorsqu'ils prêtent à M. Bourgeois un concours aussi dévoué, se trompent sur leur intérêt ? Non certes ; ils savent très bien ce qu'ils font. Le même vent souffle aujourd'hui sur eux tous, et il n'est pas jusqu'à M. Jules Guesde qui, dans un discours récent, annonçait que l'âge héroïque du parti socialiste était fini. Désormais, le but n'est pas de conquérir les esprits, mais le pouvoir, et non point par la force : tout au plus peut-on le garder par ce moyen. C'est peu à peu, lentement, par des approximations successives et presque insensibles, qu'on se rendra sûrement maître d'une place d'ailleurs si mal gardée. Quand même le ministère actuel ne ferait aucune des réformes qu'il annonce, les radicaux et les socialistes lui sauraient gré de vivre, parce qu'il prouverait par là qu'il est viable, et on en doutait jusqu'à ce jour. Le radicalisme effarouchait ; on s'y habitue. N'est-ce pas, au point de vue de l'avenir, un fait très important ? L'administration commence à en ressentir l'effet. M. Bourgeois, et c'est en cela seulement qu'il se distingue de ses devanciers, a déjà opéré dans le personnel des préfets et des sous-préfets des changemens qui ne sont pas sans portée, — et on en annonce d'autres. Nous ne le lui reprochons pas ; rien de sa part n'est plus légitime. Jusqu'à ce jour, plus les ministères changeaient, et plus ils se ressemblaient : à vrai dire, c'était toujours le même ministère avec des noms nouveaux. Pour la première fois, nous en avons un qui est radical : quoi d'étonnant qu'il veuille une administration à son image ? Il fera sans doute peu de chose dans le domaine législatif, il fera davantage dans le domaine administratif. La lecture des journaux de province est bien faite pour en convaincre. Il n'est pas un fonctionnaire qui ne soit dès maintenant menacé des foudres radicales : ils n'en mourront pas tous, et tous même ne seront pas frappés, mais il suffit qu'ils puissent l'être pour qu'ils prennent docilement une orientation nouvelle. Ils savent aujourd'hui qu'un gouvernement radical est possible, qu'il peut tomber sans doute, mais qu'il est prudent de compter sur son retour. Nos fonctionnaires ne sont pas des héros ; ils ont la prétention de suivre une carrière, et de parvenir sans encombre à une retraite assurée ; il est facile de pressentir quelles métamorphoses s'opéreront en peu de temps chez beaucoup d'entre eux. Être maître de l'administration est le rêve de toutes les oppositions ; l'opposition radicale le réalise en ce moment ; l'opposition socialiste aspire à le réaliser de-

main. Au point où nous en sommes, rien n'est plus invraisemblable, à moins que les modérés, sentant la gravité du danger, ne prennent une résolution énergique et prompte. S'ils ne peuvent pas renverser dès maintenant le ministère, et même s'ils ne désirent pas sa chute immédiate, du moins ce n'est pas à eux à le soutenir de leurs votes. Il n'est que temps d'adopter, devant le pays, des attitudes nettes et intelligibles pour tous. Sinon, c'en est fait pour longtemps du parti modéré. Il n'a pas su être un parti de gouvernement; s'il ne sait pas davantage être un parti d'opposition, est-ce bien un parti et mérite-t-il d'être traité comme tel? Le lendemain du jour où le ministère de M. Bourgeois a été formé, on se demandait comment il pourrait vivre; on se demande aujourd'hui comment on pourra se débarrasser de lui. On voit que, depuis trois semaines, ce n'est pas l'opposition qui a fait des progrès.

En Orient, la situation ne s'est pas sensiblement modifiée depuis quelques jours; tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'elle ne s'est pas aggravée. Le concert européen est toujours la meilleure, sinon la seule garantie que nous ayons du maintien de la paix, et tout le monde a approuvé la démarche par laquelle le comte Goluchowski a rendu ce concert plus manifeste et plus efficace. L'Autriche a presque toujours pris, dans les grandes crises orientales, des initiatives de ce genre, et plus d'une fois, il faut l'avouer, les complications ultérieures n'en ont pas été évitées; mais, dans les circonstances actuelles, on ne pouvait rien faire de mieux, ni de plus, que d'européaniser la question qui avait été d'abord traitée seulement par trois grandes puissances, l'Angleterre, la France et la Russie. La multiplicité des intérêts en présence et quelquefois la difficulté même de les accorder permet de croire que rien ne sera fait à la légère, et qu'aucune puissance ne se laissera entraîner à une action isolée. Lord Salisbury, qui a pris en main avec tant de hardiesse la cause arménienne, est le premier à parler de l'union de toutes les puissances et de la nécessité de la maintenir. « Quelques personnes, disait-il dans un discours récent, semblent s'imaginer qu'en Angleterre nous disposons des décisions de toutes les puissances. C'est nous attribuer plus d'influence que nous n'en avons. Tout ce qui sera fait doit l'être avec unanimité, mais je ne puis parler qu'au nom d'une des puissances qui seront toutes d'accord (si elles tombent d'accord) sur toute action qui pourra être engagée. Je n'admets pas que la responsabilité de n'importe laquelle des décisions qu'elles pourront prendre pèse entièrement, ou même pour la plus grande partie, sur l'Angleterre. »

C'est à Brighton que le marquis de Salisbury parlait ainsi, le 19 novembre, dans une réunion de conservateurs. Rien de plus correct que ce langage, et il serait à désirer que le premier ministre de la Reine n'en eût jamais tenu d'autre. Mais il ne s'est pas borné là. Il a

donné à ses auditeurs une surprise véritable en leur lisant un message qu'il avait, a-t-il dit, reçu d'un auguste correspondant, le sultan Abdul-Hamid. Les termes mêmes dans lesquels ce document est conçu ont fait depuis naître des doutes sur le fait de savoir s'il constituait bien une communication directe de S. M. Ottomane à lord Salisbury; mais il a plu à ce dernier, pour plus de solennité, de lui attribuer ce caractère. Tout porte à croire qu'il s'agit là d'une note émanant en effet du sultan, et que celui-ci a transmise à son ambassadeur, en lui demandant de la communiquer à lord Salisbury. Au surplus, cette question de forme n'a qu'un intérêt secondaire. C'est bien le sultan qui parle dans le message ou dans la note en question, et il le fait avec un accent personnel dont il est impossible de n'être pas frappé et touché. Abdul-Hamid témoigne beaucoup de peine au sujet des doutes que, dans son discours au banquet du lord-maire, lord Salisbury avait exprimés sur sa sincère et ferme volonté d'accomplir des réformes en Arménie. « Cette opinion, assure-t-il, provient de fausses allégations. Lorsque j'exécuterai les réformes, je prendrai devant moi les documens qui les énumèrent, et je tiendrai personnellement la main à ce que chaque article soit exécuté. C'est la décision à laquelle je me suis arrêté; j'en donne ma parole d'honneur. Je désire que lord Salisbury sache cela, et je prie Sa Seigneurie de croire à ces déclarations et de faire un nouveau discours au nom des sentimens et des dispositions amicales qu'Elle a pour moi et pour mon pays. J'attendrai les résultats avec la plus vive impatience. » Les résultats n'ont pas été ce que le sultan espérait. Le nouveau discours de lord Salisbury, en ce qui concerne le jugement porté sur lui, n'a pas différé du premier d'une manière appréciable, et peut-être même a-t-il eu un accent plus dur. Lord Salisbury a fait de Rustem-Pacha, ambassadeur de Turquie, déjà expirant au moment où il parlait, un éloge qui ressemblait à une oraison funèbre anticipée. S'il s'était borné à dire qu'en toutes circonstances, et depuis de longues années déjà, Rustem-Pacha s'était montré un aussi fidèle ami de l'Angleterre qu'un serviteur intelligent de son maître, il n'aurait pas dépassé la vérité. Il a ajouté qu'il n'y avait plus dans tout l'empire ottoman d'hommes comparables à Rustem-Pacha. « Pourquoi cela ? a-t-il ajouté. Je ne veux pas le rechercher ici. Mais je vous exhorterai à considérer que la solution de ce terrible problème d'Arménie dépend autant de la présence d'hommes capables que de l'existence de programmes à exécuter, et que le simple fait de consigner par écrit de nouvelles mesures sur de nouveaux décrets ne suffit pas, surtout en Orient, pour donner naissance à des gouvernemens qui sachent faire leur devoir et qui aient pour cela l'honnêteté et le courage nécessaires. Les puissances, j'en suis convaincu, feront de leur mieux; mais ne vous imaginez pas qu'il suffise d'un coup de baguette magique pour faire disparaître les malentendus si profondément enracinés dans un empire. Il faut expier

de longues années d'erreur, et une loi cruelle veut que l'expiation retombe sur ceux qui ont commis les fautes. » Il semble donc bien que ce soit une sentence irrémissible autant qu'implacable, et lui-même la qualifie de cruelle, que lord Salisbury porte sur l'empire ottoman et sur son souverain. Nous voulons croire que son intention est excellente; mais s'il se proposait d'entretenir l'insurrection arménienne, de lui envoyer un encouragement officiel, et de provoquer dans d'autres parties de l'empire, soit sur le continent, soit dans les îles de la Méditerranée, des révoltes et des soulèvemens nouveaux, à coup sûr il ne parlerait pas autrement. Lord Salisbury paraît être entré fort avant dans les secrets de la Providence : aussi, inspire-t-il le genre de gêne mêlée d'inquiétude qu'on éprouve toujours à côté d'un homme qui croit pouvoir parler au nom du destin.

Au reste, lord Salisbury n'est pas seulement biblique, il est aussi très pratique; mais, là encore, il n'est pas rassurant. La nécessité d'augmenter toujours davantage la force navale de l'Angleterre est un des thèmes qu'un Anglais développe le plus volontiers. Il n'a pas manqué de se livrer à Brighton à cet exercice de rhétorique, ce qui aurait été assez banal s'il n'avait pas justifié sa pensée par une argumentation assez imprévue. Ici, nous ne pouvons pas nous dispenser de citer textuellement, car chaque mot a sa portée. « Il y a de vastes parties de la surface du globe, — je n'ai parlé, a-t-il dit, que d'une seule d'entre elles au commencement de ce discours, — où il semble avoir été décrété que le mauvais gouvernement doit ultérieurement provoquer quelques modifications dans les arrangemens politiques existans, et le pis est, dans toutes les modifications aux arrangemens politiques, que les puissances s'imagineront augmenter leur situation et leur dignité par une augmentation de territoire; en outre, chose étrange, elles ne sont jamais d'accord quant à la quantité de territoires que chacune d'elles doit avoir. Il s'ensuit donc que, en supposant à l'humanité les tendances les plus pacifiques et en croyant, comme je le crois, que tous les gouvernemens de l'empire considèrent la paix comme le plus grand des bienfaits, le simple fait que, pour ainsi dire, une si grande quantité de territoires se trouve déjà mise sur le marché est une raison pour que toutes les puissances, et l'Angleterre pardessus toutes les puissances de la terre, soient préparées. Mais ne vous méprenez pas, et n'interprétez pas mes paroles comme signifiant que je m'attends à la disparition rapide de l'empire ottoman. Je suis obligé de peser mes mots avec soin, car il y a des gens fort habiles à les mal interpréter. Ce n'est donc pas ce que je veux dire; mais je veux dire que, non seulement en ce qui concerne l'empire ottoman, mais ailleurs, la tendance, de tous côtés, est dans la direction d'un changement des arrangemens politiques, si éloignée que puisse nous paraître la réalisation ultérieure de cette éventualité. »

Le lecteur appréciera si, en disant que ce n'est pas « seulement » à l'empire ottoman qu'il a voulu faire allusion, lord Salisbury a rendu sa pensée moins inquiétante. Rassurons-nous; c'est aussi ailleurs, peut-être en Chine, peut-être au Maroc, qu'il y aura bientôt des terres vacantes jetées sur le marché du monde. A bon entendeur demi-mot. Mais cette manière d'annoncer la déshérence imminente d'un grand nombre de territoires, de prévoir les conflits qui en résulteront inévitablement entre les puissances, et d'infirmer la valeur des arrangemens internationaux en assurant que la tendance générale est à les remettre en cause, n'est certainement pas de nature à augmenter la sécurité générale. Lord Salisbury n'est conservateur qu'en Angleterre; il ne l'est pas au dehors. Tout ce qu'on peut dire à son éloge est qu'il est franc, et que ceux qui n'auront pas compris ses avertissemens ne devront s'en prendre qu'à eux.

De pareils discours ont grandement besoin d'être corrigés par l'affirmation que l'union européenne, le concert, l'accord parfait, l'harmonie complète sont la loi de l'Angleterre aussi bien que des autres pays, et lord Salisbury ne se fait pas faute de le répéter. D'un autre côté de l'Europe, on a entendu s'élever une voix qui assurément ne contredit pas la sienne, mais qui pourtant en diffère un peu. Le catholicos d'Etchmiadzin, chef suprême de l'Église nationale arménienne, a jugé à propos de s'adresser à l'ambassadeur de Russie à Constantinople pour lui signaler les persécutions dont les chrétiens avaient été l'objet de la part des musulmans et pour réclamer son intervention. La réponse de M. de Nélidoff a été des plus catégoriques. L'ambassadeur de Russie n'a pas hésité à dire que si des conflits déplorables avaient eu lieu, ils avaient été provoqués « par des Arméniens excités par le comité révolutionnaire. » Le catholicos connaît bien ce comité puisqu'il lui a, paraît-il, envoyé son offrande. M. de Nélidoff désavoue ces menées, et pour lui le seul moyen de mettre fin à la crise qu'elles ont provoquée, est de « renoncer au vain espoir d'une intervention étrangère, de contribuer au rétablissement de la paix générale, à l'amélioration de la situation et à l'institution d'un nouveau régime. » La lettre du comte Nélidoff complète très heureusement les discours de lord Salisbury. Elle donne à croire que, s'il y a eu des torts, ils n'ont pas tous été d'un seul côté. Elle déclare très fermement qu'il n'y a pas lieu à intervention européenne proprement dite, et que ce serait un vain espoir d'y compter. Cela ne signifie pas que la Russie reste indifférente au sort des Arméniens. Comme les autres puissances, elle tient à ce que la situation de ces malheureux soit améliorée et à ce qu'un « nouveau régime » soit institué dans les six vilayets. Elle fait cause commune avec l'Europe pour obtenir des réformes, ou plutôt pour en assurer la stricte exécution. Mais il était bon, au moment où la diplomatie anglaise fait peser sur le sultan seul d'aussi écrasantes responsabilités, de rappe-

ler que d'autres aussi en avaient encouru et de faire la part de chacun.

On ne connaît pas exactement les termes de la communication du comte Goluchowski aux divers cabinets ; on sait seulement que leur objet est d'assurer l'efficacité du concert européen, et de déterminer par avance les limites dans lesquelles pourra spontanément s'exercer l'action des ambassadeurs à Constantinople. Sur ce dernier point, il semble qu'il y ait eu une très légère divergence de vues entre les puissances. C'est une question de plus ou de moins. La proposition austro-hongroise allait peut-être un peu loin en donnant aux six ambassadeurs le droit de recourir éventuellement, et sans même en référer à leurs gouvernemens, à des mesures que le salut public aurait pu seul justifier. En sommes-nous là, et le péril est-il si pressant qu'on n'ait pas le temps de recourir aux gouvernemens eux-mêmes, pour qu'ils puissent, après entente commune, arrêter leurs résolutions et les communiquer à leurs représentans ? Les moyens de communication sont-ils si difficiles et si lents qu'il faille recourir à des procédés d'exécution aussi sommaires ? La Russie ne l'a pas cru. Il faut se défier de tout, même de soi, dans des affaires aussi délicates. L'histoire a montré qu'en Orient les coups de canon partent quelquefois tout seuls, et on tremble à la pensée de ce qui pourrait arriver si, par entraînement ou par imprudence, un accident malheureux venait à éclater. Il y a lieu de croire que la France a partagé le sentiment de la Russie. Les dispositions de l'Allemagne, envers l'empire ottoman, paraissent aussi ne s'être pas modifiées depuis le premier jour. Quant à l'Italie, personne n'ignore, puisqu'elle le dit tout haut, qu'elle fera tout ce que voudra l'Angleterre. L'Autriche-Hongrie peut rester jusqu'au bout, comme elle l'a été à l'origine, le principal agent de conciliation et de transaction entre les autres puissances. Sa situation particulière la rend merveilleusement propre à jouer ce rôle d'intermédiaire, rôle si utile comme on vient de le voir, et destiné peut-être à le devenir encore davantage. La seule sauvegarde de l'Europe est, en effet, dans l'absolu maintien de son union. Le jour où cette union viendrait à être rompue, on entrerait dans une phase nouvelle, et les prédictions de lord Salisbury sur les conflits à naître autour de certains territoires seraient à la veille de s'accomplir. Il n'a pas caché qu'à ce moment le droit du plus fort serait seul à s'exercer. Les souffrances de l'Arménie passeraient au second plan dans la pensée de l'Europe, et il n'est pas improbable, d'après le langage de son premier ministre, que l'Angleterre elle-même s'en laisserait distraire par d'autres préoccupations.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

DERNIER REFUGE

TROISIÈME PARTIE (1)

I. — ANGOISSE

Le billet de Martial demeura sans réponse.

Les raisons ne nous manquent jamais pour entretenir l'attente. Comme si un apaisement succédait à sa crise aiguë, et de toute son énergie comprimant son imagination, Martial réussit, pendant deux jours, à se persuader que quelque cause futile arrêtait Geneviève : indisposition passagère qui l'empêchait de sortir, ou présence de fâcheux dont elle ne réussissait pas à se délivrer pour porter sa lettre à la poste. Cette interprétation le rassurait presque, et ne lui déplaisait pas. Il ne manquait point d'ailleurs de profiter de l'incident pour revenir à son idée de prédilection. Il s'écoutait, Geneviève enfin retrouvée, lui répétant :

— Tu vois bien que nous ne pouvons plus vivre ainsi! Tu vois bien qu'il nous faut être ensemble, toujours!

Et il se flattait qu'au lieu de se heurter au même refus, — un simple mouvement de la tête et des yeux qui le repoussait avec une obstination tranquille, — il trouverait enfin un autre accueil. Est-ce que ses angoisses ne lui créaient pas des droits souverains? Est-ce qu'après une pareille épreuve elle pourrait refuser plus longtemps de le suivre? Sûrement, elle comprendrait qu'il n'y a pas de conciliation possible entre l'amour et tout le reste de

(1) Voir la *Revue* du 15 novembre et du 1er décembre.

la vie, que le moment vient où il faut choisir, et son choix ne serait pas douteux. En sorte que ces heures cruelles dénoueraient, selon ses vœux, leur situation douloureuse et fausse.

Deux jours, il se berça de ces rêves; puis, tout à coup, il en comprit l'invraisemblance et pressentit la vérité, avec une force d'évidence qui ne lui laissa plus la faculté d'entretenir nulle illusion : par cela seul qu'il se prolongeait, le silence de Geneviève ne s'expliquait plus, décidément, que par une cause très importante. Or, cette cause, impossible de la connaître ou de la deviner. Condamné à l'absolue incertitude, il supposait tout, sans qu'aucune de ses hypothèses, pas plus les pires que les plus favorables, s'imposât à sa raison. Parfois il se disait : « S'il y avait *quelque chose de grave*, elle eût trouvé moyen de me prévenir. » Puis il se démentait aussitôt : « C'est précisément parce que *ce qu'il y a* est très grave, qu'elle n'a pu m'en aviser. » Il en revenait à l'insoluble : « Qu'est-ce que *cela* peut être? » Après avoir sondé les régions infinies qui s'étendent entre la mort et l'oubli, il concluait : « Est-ce qu'on peut savoir? C'est toujours *autre chose* que ce qu'on a cru... »

En une saison plus favorable, il aurait obtenu par des tiers des renseignemens. Mais l'été avait dispersé leurs amis communs : il ne connaissait plus personne dans ce Paris vide, brûlé par l'août le plus intolérable. Pourtant, en dénombrant ses relations, il entrevit une lueur d'espoir : peut-être Mme Lancelot, qui ne prolongeait jamais longtemps son séjour aux bains de mer, était-elle rentrée dans sa propriété de Garches, qu'elle affectionnait, et peut-être savait-elle quelque chose. Il la trouva, en effet, sous ses vieux arbres, heureuse de sa visite inattendue, avec une pointe d'étonnement qu'elle dissimula. Il raconta son voyage d'Allemagne, expliqua son retour, observé par un œil discret, dont la bienveillance perspicace lui causait un vague malaise. Puis, sans affectation, il interrogea la vieille dame sur quelques personnes qu'en temps ordinaire elle voyait souvent. Enfin le nom de Mme Berthemy tomba de ses lèvres, dont il eut peine à réprimer le tremblement.

— Elle est à Étretat, répondit simplement Mme Lancelot. Son mari y possède une belle propriété. Ils y vont chaque année.

Il balbutia :

— Oui, je sais...

— Je l'y ai vue il y a trois semaines, continua Mme Lancelot. Elle était charmante. Un peu triste, comme toujours; un peu trop sérieuse pour sa jeunesse, mais charmante. Nous avons causé fort amicalement. Je crois même qu'il a été question de vous. Depuis, je ne sais rien d'elle.

Il y eut un silence; Martial avait détourné les yeux. Avec effort, il s'informa encore d'autres gens dont les noms traversèrent son esprit; et Mme Berthemy se trouvant ainsi écartée, sa vieille amie, qui pressentait une part de son secret, répondit :

— Non, je ne sais rien d'eux non plus. Je ne sais rien de personne. Que voulez-vous? L'été est une saison où tout s'arrête : le monde, les affaires, l'amitié... et même l'amour. Il faut se résigner à la solitude. C'est pénible, quelquefois. Mais on fait œuvre de patience : cela n'est point mauvais. On s'éprouve les uns les autres. Et puis, la séparation, qui semblait ne devoir jamais finir, finit pourtant. On se retrouve. Le cours des choses reprend comme toujours. L'hiver revient. Ah! la succession des saisons est bien assez rapide!

Son regard affectueux s'était nuancé d'une bienveillante ironie, d'un peu de malice sympathique : sans doute, elle compatissait à la secrète souffrance qui se voilait devant elle; mais, de la hauteur d'où elle la regardait, ce n'était qu'un de ces orages dont elle parlait quelquefois, qui semblent dévaster l'âme, puis qui s'apaisent et dont on sourit soi-même, plus tard, comme en ont souri les étrangers qui en ont écouté de loin les sourds grondemens. Un instant, Martial eut la tentation violente de verser sa douleur dans ce cœur sympathique : elle aurait pu l'aider, devenir sa complice, s'informer pour lui, savoir, le rassurer. Et peut-être que la vieille dame, dont le regard clairvoyant ne le quittait pas, devina ce soudain besoin de confidence, car elle reprit, comme pour faciliter les voies :

— On dirait que vous vous ennuyez un peu?

Il sourit amèrement :

— Oui, un peu, répondit-il.

— Il faut prendre courage, dit-elle.

En hésitant, elle ajouta :

— Puis-je quelque chose pour vous?

Il réprima les paroles qui montaient à ses lèvres, et ne répondit qu'en secouant négativement la tête.

Plus insinuante, elle continua :

— Vous savez que j'ai vu tant de choses!... Il y en a peu que je ne saurais comprendre... Je suis une confidente excellente.

Il répéta son geste de refus. Elle attendit encore, et conclut :

— Vous avez peut-être raison. Il y a des choses qu'on est forcé de garder pour soi seul.

Cette discrète intelligence, cette compassion qui s'offrait et le frôlait avec une douceur si tendre, car la voix, le regard, l'attitude, avaient donné tout leur sens aux paroles, furent pour Duguay un léger soulagement. Mais, dans le train qui le

ramena, il cherchait déjà un moyen plus efficace de se renseigner : le lendemain matin, étonné de n'avoir pas eu plus tôt cette idée simple, il se rendait aux bureaux du *Crédit Immobilier Franco-étranger*, pour demander Berthemy. Un valet distingué, en livrée bleu barbeau à galons d'or, à boutons jaunes, se contenta de lui répondre :

— M. Berthemy n'est pas là.

Il insista.

— Absent?

— Oui, monsieur.

— Est-ce qu'il ne doit pas rentrer bientôt?

— M. Berthemy ne reviendra pas avant le mois de septembre.

Inutile d'interroger davantage ce solennel automate. Martial faillit demander Levolle. L'insurmontable antipathie que lui inspirait le gros homme l'en empêcha, plus encore sa crainte constante d'être deviné par lui, la quasi-certitude qu'en son état d'esprit il se trahirait. Mais, comme il allait partir, Levolle ouvrait la porte en verre dépoli qui séparait la « caisse » du vestibule. Le reconnaissant, il lui tendit la main.

— Tiens! M. Duguay! Qu'est-ce donc qui vous amène? Montez dans mon bureau, voulez-vous?

Force fut de le suivre, par l'escalier qu'il montait en soufflant à chaque marche, et de s'installer en face de lui, dans un fauteuil, en pleine lumière.

— Eh bien, monsieur Duguay?...

Ainsi pris au dépourvu, Martial répondit :

— Mon Dieu! cher monsieur, j'ai besoin de parler à M. Berthemy, et...

— Mais vous savez bien qu'il est à Étretat, interrompit Levolle. Ne vous l'ai-je pas dit l'autre jour?

— Oui, c'est vrai. Seulement, je pensais que peut-être, en passage...

— Non, non, le mois d'août, c'est son mois de vacances. Il les prend complètes. Il ne donne pas signe de vie. On ne peut rien obtenir de lui. M. Berthemy est un homme méthodique; quand il se repose, il se repose bien; et quand il s'amuse, il s'amuse beaucoup.

Machinalement, Martial interrogea :

— Croyez-vous qu'il s'amuse vraiment, là-bas?

Levolle leva ses deux bras, et les laissa retomber sur son bureau.

— Si je le crois! Puisqu'il est à Étretat pour cela! Vous représentez-vous mon cher associé partant pour s'amuser et ne s'amusant pas? Ce serait contraire à tous ses principes! Quand

je l'ai vu, il y a quelques jours, il m'a raconté ses projets. Effrayans ! Des visites, de la pêche, de la chasse dès l'ouverture, et, en attendant, une course en yacht de plusieurs jours, jusque sur les côtes de la Hollande.

Ce fut un trait de lumière. Berthemy avait emmené sa femme, d'autorité, sans qu'elle eût le temps d'écrire; maintenant elle naviguait avec lui, en gaie compagnie, le cœur tourmenté des angoisses de l'ami absent. Martial se laissa si bien entraîner à saisir, puis à développer cette conjecture, qu'il ne s'aperçut point que Levolle, ayant cessé de parler, l'observait, et que même il ne l'entendit pas demander, après un silence :

— C'est sans doute pour notre affaire, que vous désiriez voir Berthemy?

Nulle réponse ne venant, le gros homme étonné répéta :

— N'est-ce pas, monsieur Duguay? C'est de notre affaire que vous vouliez entretenir mon associé?

Martial tressaillit et revint à lui.

— Oui, oui, fit-il avec effort, c'est de notre affaire.

Levolle prit son air le plus familier.

— Eh bien, je suis là, moi! Vous savez que je suis au courant de tout.

Martial était à mille lieues de son *scopophore*, hors d'état de dire n'importe quoi sur la matière. Il battit en retraite.

— Oh! cher monsieur, il n'y a rien d'urgent! Nous en parlerons mieux encore dans quelques jours, au retour de M. Berthemy, tous les trois.

Un peu piqué, Levolle répliqua :

— Comme il vous plaira, cher monsieur. Mais, vous savez, Berthemy et moi, c'est tout un!

— Je le sais. Aussi, nous discuterons ensemble.

Et, poussant à l'aveugle devant lui, pour bien persuader à l'autre qu'il ne pensait qu'à l'affaire, il ajouta étourdiment :

— Car mon projet a fait un nouveau pas. Je crois que nous allons enfin aboutir!

Rasséréné par la perspective qu'ouvraient de telles paroles, Levolle se frotta les mains.

— Bon, bon, dit-il, c'est parfait! Nos capitaux vous attendent, cher monsieur! Nous avons en vous une confiance absolue. Nous sommes prêts à tout ce que vous voudrez.

Comme Martial se levait, il ajouta, debout aussi sur ses courtes jambes, en roulant béatement ses yeux dans sa grosse face rougeaude :

— La belle chose que le génie!

. . . . . .

... Cette idée de la course en yacht, dont il s'était un instant réconforté, Martial ne tarda pas à l'abandonner. A la réflexion, en effet, elle ne tenait point : quelque surprise qu'elle eût pu être par la décision de son mari, Geneviève, avant le départ, aurait trouvé le moyen d'écrire un mot, le prétexte d'une sortie pour jeter sa lettre à la poste. Plus réellement rassurant, peut-être, semblait le fait que Levolle n'avait entendu parler ni d'accident, ni de maladie. A tout hasard, le mieux était de tenter une nouvelle démarche, d'écrire encore une fois. Et Martial, en s'ingéniant à trouver un motif de correspondance, rédigea ce billet :

« Madame,

« Ayant besoin de voir M. Berthemy, j'ai passé aujourd'hui à ses bureaux où l'on n'a pu me renseigner sur lui. Comme je sais qu'il reste rarement si longtemps sans s'occuper de ses affaires, j'ai pensé qu'une indisposition pouvait être la cause de son silence. Désireux d'avoir des nouvelles, je prends la liberté de m'adresser à vous. Si M. Berthemy est en état de causer d'affaires, vous voudrez bien lui communiquer ces lignes. Il y répondra lui-même et me dira quel jour je pourrai le rencontrer à Étretat. Si, comme je le crains, il est souffrant, vous aurez peut-être l'extrême obligeance de me répondre deux mots... »

Mille questions à demi voilées se pressaient sous sa plume. Il les repoussa, se contenta de terminer par les complimens d'usage. Du reste, la lettre à peine partie, il vit bien que sa ruse était enfantine : si Geneviève la recevait, elle la comprendrait sans peine, mais si, pour une raison quelconque, le pli tombait entre les mains de Berthemy, il ne manquerait pas non plus de comprendre. Alors, ce serait l'éclat...

« La délivrance! se dit-il. Ah! tant mieux!... »

Puis, deux interminables journées passèrent encore, à guetter les courriers, à déchirer avec désespoir des enveloppes insignifiantes et des bandes de journaux, à se laisser ballotter par des pressentimens contradictoires, ou distraire par des joies superstitieuses. « Si personne ne sonne à ma porte avant midi, j'aurai une lettre ce soir; » ou bien : « Si je rencontre un enterrement sur le boulevard, c'est qu'elle est malade et ne peut écrire. » Personne ne sonnait à sa porte, il ne rencontrait aucun enterrement, et la lettre n'arrivait pas. Brusquement, en passant devant un bureau de poste, il prit un parti, celui d'adresser un télégramme à Berthemy lui-même :

« J'ai besoin de causer avec vous sans retard de notre projet. Êtes-vous à Étretat? Pouvez-vous m'y recevoir, et quel jour? »

Il se disait :

« Je saurai bien justifier ma démarche. Je lui exposerai mes derniers résultats. Je lui dirai que la question d'affaires me préoccupe, je lui demanderai le traité dont il m'a souvent parlé, je signerai tout ce qu'il voudra. »

Après quelques heures, il reçut ceci :

« Ma femme est gravement malade. Je vous prie d'attendre quelques jours. »

C'était donc cela!...

Aussi bien, ne le savait-il pas? Est-ce que, depuis des jours, une voix intérieure ne le lui criait pas sans cesse? et s'il l'avait étouffée, cette voix, n'était-ce pas pour cette seule raison que la certitude lui semblait trop affreuse? Pourtant, elle était là, maintenant, dans toute son horreur redoutée, positive, accablante; elle remplissait le petit papier bleu qu'il tordait dans sa main, qu'il mit en pièces, qu'il anéantit, et dont la ligne unique l'hypnotisait toujours comme un arrêt sans appel tracé en lettres de feu. C'était donc cela! Elle souffrait, et il ne savait rien d'elle; de toutes les dernières forces de son cœur, elle l'appelait, elle l'invoquait sans qu'il pût répondre; et c'était l'autre, — l'étranger, le maître, l'ennemi, — qui restait à son chevet. Elle agonisait peut-être. Elle allait donc mourir sans qu'il fût auprès d'elle. Ah! n'était-ce pas là justement la crainte constante qui, parfois, dans leurs plus belles heures, passait sur eux en glaçant leurs étreintes, celle de cette séparation d'une cruauté monstrueuse, de ce grand départ de l'un d'eux qui s'en irait là-bas, dans le mystère, tout seul, sans emporter au fond des yeux, pour dernière image, celle de l'être aimé penché sur le lit d'agonie, prenant la main froide, mettant dans un regard de tendresse et de désespoir le serment de l'amour éternel plus fort que la mort? Cependant, que pouvait-il faire? Partir? Hélas! se buter contre une porte fermée! Car, maintenant plus que jamais, l'infranchissable muraille dressée entre eux les repoussait, impuissans, meurtris, vaincus. A cette heure tragique, la loi violée reprenait ses droits : la femme dans sa force, dans sa beauté, souriante et libre, l'amant avait pu l'avoir; mais la pauvre créature épuisée, qu'il plaignait de toute son âme et qu'il adorait davantage, ne lui appartenait plus! L'autre prenait sa revanche : à celui-là, il avait pu voler l'amour et le bonheur. Hélas! il ne pouvait plus rien lui prendre! Ce serait cet homme qui recevrait le dernier regard de la mourante et son dernier adieu. Il aurait son agonie, il aurait son cadavre, il aurait sa tombe : tandis que le rival, écarté d'un geste souverain, dévorerait de loin son inutile désespoir.

Oh! des nouvelles, du moins, des nouvelles! Connaître le

nom de sa maladie, savoir qu'on espérait encore, que la fièvre tombait, qu'un léger mieux se dessinait, — ou qu'au contraire il ne s'agissait plus que d'une question d'heures, ou que c'était fini! Des nouvelles! qui donc en avait? Levolle, peut-être. Il fallait donc le revoir sous le plus insignifiant prétexte ou, mieux, le rencontrer par hasard, devant sa demeure, autour de ses bureaux. Martial s'en alla rôder aux abords de l'hôtel du *Crédit*. Mais, fatigué bientôt de faire, en guettant, les cent pas, il entra et demanda Levolle, sans s'être préparé à justifier sa visite. Les deux hommes échangèrent la poignée de main qu'on se donne et les paroles qu'on se dit; puis Levolle, heureusement fort occupé ce jour-là, posa la question :

— Eh bien, cher monsieur, qu'est-ce qui vous amène?

Martial, embarrassé, répondit :

— Mon Dieu, rien... Rien de particulier... Je passais... Je suis entré pour vous serrer la main...

— Tout à fait aimable... A propos, vous ne savez pas?

Il devina qu'on allait parler d'elle :

— Quoi donc?

— Mme Berthemy est très malade.

Quoique Martial attendît ces paroles qui ne lui apprenaient rien, elles le frappèrent en plein cœur. Il se sentit pâlir et balbutia :

— Qu'est-ce que vous me dites là?

— Très, très malade, accentua Levolle avec importance... Une périty phlite... Vous savez ce que c'est?... Une inflammation d'un maudit petit appendice que nous avons dans l'intestin... ici, — il appuya son doigt sur son ventre énorme, — et qui ne sert absolument à rien qu'à nous attirer des désagrémens... On a dû l'opérer, ouvrir, couper, tailler... brrr!... Deux chirurgiens en permanence. L'opération a bien réussi, à ce qu'il paraît... Ça réussit toujours bien, les opérations. Seulement, il y a les suites. Aux dernières nouvelles, on avait peu d'espoir.

A mesure que le gros homme parlait, de sa voix molle et grasse, Martial se représentait aussitôt ces horribles détails :

— Ah! s'écria-t-il, c'est affreux!

Levolle approuva :

— Oui, c'est fort triste. Une femme charmante, et si jeune! Je vous ai toujours dit que le monde est mal arrangé. Ainsi, cet appendice qui est la cause du mal...

Martial, sans l'écouter, se leva. L'idée de cacher ses vrais sentimens flottait encore dans son désespoir. Raidissant sa volonté pour paraître froid, il prit le ton hypocrite de l'égoïste qui, dans un grand malheur, ne ressent que la contrariété qui en résulte pour lui :

— Et moi qui comptais voir les Berthemy, dit-il.

Levolle qui, préoccupé par des soucis d'un autre ordre et pressé de le voir partir, ne s'attardait pas à l'observer, fit seulement :

— Ah! vous vous êtes donc décidé?

— Oui, je pars demain... Je me croyais rentré tout à fait. Mais cette chaleur est intolérable, décidément... Et j'ai choisi Étretat, parce que... parce qu'il y a plusieurs personnes de ma connaissance, outre les Berthemy... Mme Waters, entre autres... Vous la connaissez, n'est-ce pas?... Mais après ce que vous me dites...

— Vous aimeriez autant aller ailleurs?

— Non, non, je ne dis pas cela... Seulement... tout le monde sera triste...

— Bah! fit Levolle, les uns sont malades, les autres meurent : la grosse affaire, c'est d'être parmi ceux qui se portent bien, et qui s'amusent. Dites à Berthemy de me tenir au courant, cher monsieur, et bon voyage!

Martial venait ainsi de prendre une décision, sans en calculer les effets. Aussi bien, cette décision s'imposait. La force lui manquait d'attendre davantage : l'angoisse triomphait des précautions habituelles. Là-bas, il serait moins éloigné d'elle, il pourrait s'informer à l'hôtel, à la pharmacie, auprès des indifférens qu'il rencontrerait sur la plage, il irait sonner à sa porte, il interrogerait les domestiques, ou Berthemy lui-même. Pourquoi non? Les plus indifférens feignent de s'intéresser à ceux qui vont mourir : c'est un droit, — moins que cela, une politesse : qui donc s'étonnerait qu'il l'exerçât aussi?

« D'ailleurs, qu'importe, à présent? conclut-il. Je ne crains rien, que de la perdre. »

Dans le train qui l'emportait, sa pensée, à force de tourner dans le cercle unique que barraient des visions de vertige, entrevit des lueurs d'espoir. Alors, il raisonna :

« Il faut pourtant que je garde quelque tenue. Elle le voudrait. Guérie, elle me mépriserait d'avoir, par lâcheté, livré notre secret, qui est à elle avant d'être à moi!... »

Et il chercha par quels prétextes il expliquerait sa présence à Étretat sans contredire le télégramme envoyé à Berthemy, par quelles ruses il s'informerait de Geneviève sans attirer l'attention de personne, ni rien trahir de son angoisse. Il en trouva d'habiles, qu'il oublia tout à coup quand il vit apparaître la mer : elle rutilait au soleil, elle frétillait sous les caresses d'un vent léger, follement gaie ce jour-là, semée au loin de voiles blanches, qui semblaient ses jouets gracieux : et c'était sur la beauté sereine de ce paysage que peut-être la Mort planait...

Il ne s'arrêta pas à son hôtel. Au dernier moment, il venait d'adopter le plus simple des plans qu'il avait si longtemps discutés avec lui-même : il se rendrait à *Marine Villa*, demanderait à un domestique des nouvelles de madame, et laisserait sa carte pour monsieur, comme si sa démarche était ce qu'elle semblait être : un simple acte de politesse ou d'affectueux intérêt. Mais comme il sortait et suivait la plage, à cette heure peu fréquentée, il aperçut, à vingt pas devant lui, Berthemy. Le banquier, en complet de flanelle blanche, s'en allait à petits pas, en homme qui flâne ou prend le frais.

« Elle n'est pas morte! » s'écria Martial dans son cœur.

En même temps, il remarqua l'air las et préoccupé de Berthemy qui marchait la tête basse, les mains derrière le dos, et faillit le croiser sans le voir; en sorte que ce fut avec un frisson de crainte qu'il l'aborda, et avec un bonjour qui s'arrêta dans sa gorge.

— Tiens, c'est vous! dit Berthemy, vous êtes donc ici?

Pris au dépourvu à cette invite d'expliquer sa présence, Martial répondit dans les mêmes termes qu'à Levolle :

— Oui... pour quelques jours... Paris est intolérable par cette chaleur... Je m'y croyais rentré définitivement. Mais impossible. On y meurt!...

Il ajouta aussitôt :

— Et Mme Berthemy?

— Je vous remercie, elle est mieux... Hors de danger, depuis hier...

Et Berthemy donna des détails, avec l'abondance d'un homme hanté par un long souci, qui s'en soulage en parlant. Il s'agissait bien d'une périthyphlite, combattue d'abord par les petits moyens, qui, soudain, s'était aggravée, en sorte que les médecins avaient jugé l'opération indispensable. Il donna tous les détails : le chloroforme, la durée, les antiseptiques, les explications des chirurgiens; il conclut, avec un geste violent, qui détonnait avec sa froideur si correcte et compassée :

— Oh! nous avons passé par des jours cruels, je vous en réponds! Car, voyez-vous, la maladie et la mort, ce sont des choses abominables!

Y avait-il dans ces paroles l'émotion vraie d'une affection menacée ou l'égoïsme inconscient de l'homme dérangé dans ses habitudes? Martial ne se le demanda pas. Il songeait au cher visage convulsé par la souffrance, aux beaux yeux éteints par l'anesthésie, au pauvre corps adoré que labouraient les instrumens d'acier; il sentait, malgré lui, son visage se crisper, monter à sa gorge des sanglots qu'un appel impérieux à son énergie parvint à peine à réprimer. A l'horreur de cette scène évoquée avec une

intensité qui la lui rendait vivante et présente, s'ajoutait encore ce désespoir que, pendant qu'on la torturait ainsi, il n'était pas auprès d'elle, lui, lui dont elle était l'âme et la chair; et il laissa échapper, en râlant presque, cette interrogation :

— Assistiez-vous?...

— Moi? Non. J'attendais.

Berthemy, le regardant, remarqua enfin ses traits décomposés, son égarement :

— Comme vous êtes impressionnable! fit-il.

Et, l'esprit traversé soudain par un soupçon encore vague, il revint à la question qu'au début il lançait sans y attacher d'importance.

—... Mais ne vous avais-je pas télégraphié d'attendre quelques jours?

Parant d'instinct au danger, Duguay répondit aussitôt, en se répétant :

— Oh! je ne suis pas venu pour causer d'affaires!... Il y a trois jours, je ne songeais pas à quitter Paris... Mais il y fait vraiment trop chaud... Et puis, je suis fatigué, presque souffrant... Je suis ici comme je serais ailleurs, sans motifs précis, parce qu'on m'avait dit la plage agréable et tranquille.

— Du reste, reprit le banquier, à présent que je suis rassuré, je suis à vos ordres.

— Non, non, je vous en prie, nous avons le temps.

— Cependant, je vous croyais pressé, et votre télégramme...

— C'est vrai, je comptais sans cette fatigue qui m'a pris. Mais vraiment, j'ai besoin de repos. Je me suis trop fatigué dans mes dernières recherches... qui exigeaient toute mon attention... Et vous-même, après cette terrible secousse...

Berthemy l'interrompit :

— Moi, vous savez, je suis toujours prêt à tout! Ainsi, quand vous voudrez.

Les deux hommes se quittèrent avec une poignée de main, Martial, un peu rassuré, torturé pourtant par ce qu'il venait d'apprendre, hanté par des visions de souffrances et de sang, apercevant à peine le nouveau péril; Berthemy soupçonneux, sa clairvoyance éveillée.

Il n'était ni un passionné ni un jaloux : aussi son sentiment ressemblait-il plus à de l'étonnement qu'à de la colère. D'ailleurs, en réfléchissant, il le repoussait. Il tenait sa femme pour une personne parfaitement sage, trop raisonnable, correcte et très froide, incapable de manquer à la règle des affections prévues. Une heure auparavant, il n'eût jamais admis qu'aucun danger pût menacer son ménage, qui marchait selon ses souhaits : car, s'il

usait à l'occasion de la liberté que lui laissait l'indifférence de Geneviève, il n'aurait point supposé qu'elle songeât à chercher ailleurs l'amour qu'il ne lui avait jamais donné. L'amour, du reste, n'existait guère, dans son vocabulaire. Selon la conception de la vie qui flottait à demi inconsciente dans son esprit, les hommes, êtres actifs, ont le plaisir pour compenser leurs fatigues, leurs luttes, et la tension de leur volonté; les femmes, êtres passifs, peuvent remplir toute leur existence avec les préoccupations domestiques et les joies maternelles. Sans doute, dans son monde, il avait vu bien des orages et des naufrages; mais il s'en croyait garanti par le caractère de Geneviève, qu'il savait honnête de tempérament, peu romanesque, et dont la loyauté lui inspirait une confiance absolue.

Poursuivi par cette préoccupation nouvelle et pénible, il entra dans la chambre de sa femme. Étendue dans l'immobilité de rigueur, elle avait auprès d'elle, assis sur son lit, le petit Jacques, qu'une bonne venait d'apporter, et qui regardait avec des yeux vaguement effrayés sa mère amaigrie, si pâle, dont la main faible osait à peine se soulever pour caresser ses cheveux. Geneviève sourit à son mari, avec cet infini besoin de sympathie qu'ont les convalescens. Ce bon sourire amical, confiant, le rassura. Il lui prit la main, et s'informa d'elle.

— Je vais mieux, répondit-elle, beaucoup mieux.

Il regarda l'enfant, qui restait immobile, retenant son souffle, et demanda :

— On vous a donc permis de voir Jacques?

Elle supplia :

— Oh! rien qu'un tout petit moment...

C'était un tableau touchant et tendre, le retour de la vie, la reprise de l'affection. Comment croire qu'il cachait un mensonge? « A nous trois, songeait Berthemy, nous formons un tout solide, indivisible, nous sommes une unité que la mort seule a failli dissoudre. » Jamais, avant le péril d'où ils sortaient à peine, il n'avait senti avec une telle intensité la force du lien conjugal. Et voici qu'un autre danger le menaçait; car la question qu'il se posait depuis un moment traversa de nouveau sa pensée : « Pourquoi donc est-ce que Duguay est ici? »

Il s'assit à côté du lit, et dit lentement :

— J'ai rencontré un de nos amis, qui m'a demandé de vos nouvelles.

De sa voix un peu lasse, en laissant toujours errer sa main dans les cheveux bouclés de Jacques, elle demanda :

— Ah!... qui donc?

— Duguay.

Il la regardait. Il vit une rougeur soudaine colorer le visage pâle, il vit que les doigts effilés s'arrêtaient dans la chevelure de l'enfant, il vit que le souffle encore faible haletait dans la gorge. Puis, les yeux détournés, Geneviève murmura :

— M. Duguay est donc ici?

— Oui, il est ici... Il est ici...

Et Berthemy quitta la chambre, où il étouffait.

Ces vagues indices : des regards surpris, des émotions devinées, qui depuis une heure provoquaient et appuyaient ses soupçons, ne pouvaient suffire à un esprit comme le sien, rigoureux, méthodique et sec; d'autre part, l'état de doute où il demeurait lui semblait plus intolérable qu'aucune certitude : il voulait des preuves positives. Comme il en cherchait, il se rappela que le courrier de sa femme, depuis qu'elle souffrait, s'accumulait sur un plateau de sa table de travail : c'étaient, pensait-il, des factures, ou quelques-unes de ces lettres qu'on s'écrit entre amies pendant les vacances, et jamais il n'avait songé que leurs enveloppes pussent cacher quelque mystère. Pourtant, à peine convalescente, Geneviève avait réclamé, à plusieurs reprises, « ses lettres, » avec une singulière insistance, et ses yeux s'éteignaient, tandis que sa tête retombait lasse et déçue sur l'oreiller, quand on les lui refusait en alléguant sa faiblesse. Berthemy pensa que ses lettres parlèraient. Il se mit à examiner une à une les enveloppes sur deux desquelles il reconnut la haute écriture de Duguay, irrégulière, tourmentée, qui s'imprimait dans la mémoire comme une inoubliable figure. N'étant point de ceux qu'arrêtent, en un cas grave, des scrupules de délicatesse, il les ouvrit sans hésiter, et les parcourut. Certes, ce n'étaient point des lettres de passion : elles n'établissaient pas les preuves cherchées; mais la gêne du ton, surtout l'invraisemblance du prétexte qui les justifiait, aggravèrent sa perplexité : pourquoi, s'il voulait le voir, Duguay s'adressait-il à sa femme? Rapprochés du télégramme qu'il avait lui-même reçu, ces deux insignifiants billets prenaient leur vrai sens : il entrevit que c'étaient des cris d'angoisse, il devina presque, — un autre, moins ignorant des choses du cœur, eût deviné tout à fait, — l'anxiété, la douleur, l'effroi, qui s'y cachaient sous la banalité des mots : « En tout cas, se dit-il pour résumer posément son impression, ces lettres révèlent entre eux l'existence d'un lien trop intime, qui ne devrait pas être. » Et il les mit dans son portefeuille. Puis, ramassant les autres enveloppes, il alla, pour suivre son enquête, les jeter sur le lit de Geneviève.

— Tout cela! s'écria-t-elle en devenant rose de plaisir ou d'émotion.

Sans ouvrir aucune enveloppe, elle lisait les adresses l'une après l'autre. Et Berthemy voyait, à mesure que le triage avançait, un nuage d'inquiétude s'étendre sur son front, une tristesse inquiète voiler ses yeux. A la fin, elle repoussa tout, d'un geste las, en tournant la tête contre le mur.

— Vous ne les lisez pas ?

— Non, pas maintenant. Je me sens fatiguée.

Sa voix tremblait.

— Geneviève! appela-t-il en se rapprochant.

Elle ne le regarda pas :

— Laissez-moi, je vous en prie! fit-elle.

Ah! pourquoi était-elle malade, à cette heure, — si faible même que le seul effort de remuer ces légers papiers pouvait *réellement* l'épuiser, et que, pour l'interroger, pour savoir, il fallait attendre encore!...

Pendant les jours qui suivirent, Berthemy ne put sortir sans rencontrer Duguay, que son âme en peine poussait à errer sur la plage, traînant le désœuvrement de ses journées vides, et, quoique à peu près rassuré, ne se résignant pas à repartir sans avoir aperçu Geneviève. Les deux hommes se serraient la main et causaient un moment, en indifférens, chacun s'efforçant de cacher à l'autre le drame latent de son cœur, celui-ci affectant l'insouciance, celui-là l'aménité, pesant tous deux leurs paroles, surveillant leurs regards et leurs gestes. Avec une pointe d'ironie, Berthemy demandait :

— Eh bien, vous vous reposez, monsieur Duguay?

— Mais oui, répondait Martial, l'air de la mer me fait beaucoup de bien.

— Notre plage vous plaît?

— Extrêmement!

Puis, à son tour, il demandait, avec un grand effort pour prendre le ton juste :

— Et Mme Berthemy?

— Elle va de mieux en mieux, je vous remercie.

Berthemy mourait d'envie de le tourmenter en lui donnant de fausses nouvelles. Mais l'ayant rencontré avec un des médecins de Geneviève, il n'osait pas.

Une fois, Martial hasarda :

— Est-ce que Mme Berthemy commence à recevoir? Pourrai-je lui rendre visite?

Ce qui lui valut un sec :

— Pas encore.

Cependant, la marche du temps exerçait son apaisement : moins sûr de sa certitude, Berthemy se mettait à douter. Les

signes interprétés d'abord dans le sens le plus catégorique lui semblaient peu à peu moins probans. Ayant relu plusieurs fois les lettres qu'il détenait, il en avait perdu la claire intelligence, à force de les commenter. « S'il y a entre eux quelque secret, se dit-il un jour, ils ont sans doute un moyen de communiquer, quand ce ne serait que de l'encre sympathique. » Il soumit les feuilles à l'épreuve du feu, qui le rassura. Mais en même temps, il remarqua que la date de la première lettre coïncidait avec le jour choisi par Geneviève pour une course à Paris, empêchée par la maladie. De cette rencontre, il tira des conclusions précises, qui bientôt lui parurent aventureuses. En sorte que le bilan qu'il dressait ainsi changeait selon ses réflexions du moment, pour offrir à la fin l'aspect d'un compte courant qui se balance, mais dans lequel un expert pressent quelque irrégularité. Il en était à ce point de ses calculs, quand arriva la demande de Martial, de voir Geneviève. En la repoussant, il céda à un mouvement d'instinct, qu'il regretta aussitôt après, car il comprit qu'en ménageant la mise en scène, Geneviève affaiblie et Martial ému seraient probablement hors d'état de cacher leur émotion. Aussi, quand Duguay, dans une de leurs fréquentes rencontres sur le promenoir, renouvela son imprudente demande, reçut-il cette réponse qu'il osait à peine espérer :

— Oui, vous pouvez venir, les médecins autorisent de courtes visites.

— Demain?

— Pourquoi demain? Tout de suite! Venez avec moi.

Il l'emmena sans plus rien dire, l'annonça lui-même, le fit entrer dans le petit salon où Geneviève, étendue sur une chaise longue, laissait errer sa pensée inquiète et silencieuse. On ne craignait plus pour sa vie, il pouvait être brutal et cruel.

Depuis huit jours, elle n'entendait plus parler de Martial et n'osait s'informer de lui. En le voyant ainsi, tout à coup, devant elle, éperdue, elle trouva pourtant la force de réprimer le cri qui jaillit de son cœur.

— Vous!... commença-t-elle.

Changeant de ton avec un immense effort, elle ajouta :

— Monsieur!...

Et réussit encore à balbutier :

— Vraiment, c'est aimable à vous...

Il s'inclina, bouleversé par l'aspect de ce visage amaigri, sillonné de rides, aux traits tirés et pincés par les tenailles de la maladie; il retint la main toute blanche, un peu bleuie par le réseau des veines sous la transparence de la peau, qui se blottit dans la sienne et lui rendit péniblement sa pression; il chercha

des phrases qu'il pût dire et n'en trouva que d'incohérentes, de sympathie banale, qui lui déchiraient la gorge, tandis qu'un vertige de pitié le faisait chanceler, prêt à tomber à genoux pour adorer ces pauvres mains, ce pauvre corps, tout ce pauvre être de douleur dont il sentait le suppliant besoin d'appui, de réconfort, de tendresse. A trois pas derrière eux, l'air très calme, le sourire aux lèvres, Berthemy lisait ce qu'il pouvait concevoir de leurs pensées, sous les répliques du pénible dialogue.

II. — EXPLICATIONS

Après avoir, avec son flegme habituel, reconduit Martial jusqu'à la porte de la villa, Berthemy revint auprès de sa femme, encore frémissante et s'efforçant de voiler derrière un sourire la tourmente des émotions qui passaient dans ses yeux. N'étant point irrité dans son cœur ni dans ses sens, mais dans son seul amour-propre, et n'ayant point d'ailleurs l'âme cruelle, il gardait assez de sang-froid pour reculer à des temps plus propices l'heure de l'explication nécessaire; pourtant, — pareil au juge qui ne laisse point à l'accusé le loisir de préparer sa défense, — il ne renonça pas à ses avantages du moment et voulut procéder à un bref interrogatoire. L'air tranquille, il s'assit à côté de la chaise longue, prit un journal qui traînait sur la couverture, le déplia, le remit en place, et profitant d'un instant où son regard rencontrait celui de Geneviève, il demanda :

— Cette visite vous a beaucoup fatiguée?

Geneviève soutint le regard et répondit faiblement :

— Oui, beaucoup.

Il reprit aussitôt, d'un ton plus incisif :

— Elle vous a fait plaisir, cependant?

— Oh! certainement!

Elle détourna la tête dans un geste de lassitude, comme si elle croyait l'entretien terminé. Il reprit :

— Car je crois que vous avez pour M. Duguay une très vive sympathie.

Elle le regarda de nouveau, commençant à craindre :

— En effet, balbutia-t-elle, M. Duguay me plaît beaucoup...

Pour se défendre, elle ajouta, en assurant sa voix :

— Comme à vous-même, je crois.

D'un léger mouvement d'épaules, Berthemy indiqua qu'il n'était point dupe de cette diversion.

— En ce qui vous concerne, dit-il, cette sympathie est certainement partagée. M. Duguay vous recherche beaucoup. L'hiver dernier, vous l'avez rencontré très souvent, il me semble?

C'était bien un interrogatoire en règle. Geneviève essaya de repousser le soupçon que son mari ne dissimulait plus, en expliquant :

— C'est vrai, nous fréquentons à peu près le même monde.

Aussitôt Berthemy corrigea :

— Permettez, ma chère amie. Vous voulez dire que M. Duguay fréquente le même monde que nous, n'est-ce pas ? Et depuis peu, depuis deux ou trois ans, je crois, car autrefois, si je ne me trompe, il ne fréquentait aucun monde : il passait pour un sauvage ; son travail l'absorbait tout entier ; on ne le voyait nulle part. Cet hiver on l'a vu partout. Il a changé. Il est devenu sociable et mondain.

Geneviève ne répondit rien, induite au silence par cet instinct des coupables qui les fait se taire pour éviter jusqu'à l'apparence de la contradiction. Autant que son trouble l'en laissait capable, elle s'efforçait de pénétrer le sens vrai des paroles qu'elle écoutait ; inquiétantes en elles-mêmes, elles étaient dites d'un ton paisible, à peine un peu plus bref, un peu plus incisif que celui de l'ordinaire causerie, qui les atténuait. Comme elle se taisait, Berthemy la tint un instant sous son regard aigu, et reprit :

— Cela ne vous étonne pas, une telle métamorphose ?

Il attendit.

— Non, murmura-t-elle enfin avec effort, non. Pourquoi cela m'étonnerait-il ?

Il eut alors un singulier « hum ! » d'impatience, qu'il accompagna d'un sourire mauvais.

— Moi, dit-il, cela m'étonne un peu, bien que cela ne me regarde pas. D'autant plus qu'outre ses sorties du soir, il fait beaucoup de visites, votre ami... Si du moins j'en juge par le nombre de celles qu'il vous a faites, à votre jour.

Elle perdit tout à fait contenance ; se soulevant à demi, appuyée sur son coude et tâchant, sans y réussir, de soutenir le regard inquisiteur, elle balbutia :

— Mon Dieu ! c'est vrai... c'est vrai. M. Duguay est venu me voir plusieurs fois, cet hiver. Mais qu'y a-t-il là d'étrange ?

Il l'interrompit :

— Oh ! ne vous troublez pas, ma chère amie, je vous en prie ! Vous savez que je ne suis point jaloux. Et veuillez croire que si, par hasard, je l'étais, je ne choisirais pas le moment de votre convalescence pour vous...

Il chercha une seconde le mot convenable, et trouva :

— ... Taquiner, qu'il lança en le soulignant d'une pointe d'ironie, et sur lequel il se leva pour terminer l'entretien.

Il s'en fut errer, non sur la plage, où l'aurait gêné le fourmillement des figures connues, mais par les chemins déserts qui filent vers la campagne, à travers les vergers coupés de haies où pâturent les petites vaches normandes. La marche fouettait ses idées, qu'il tirait au clair avec cette précision qui constituait une de ses plus précieuses qualités d'esprit. L'attitude de Geneviève, habituellement si maîtresse d'elle-même et tout à l'heure si profondément émue, ne lui laissait plus aucun doute : entre elle et Duguay, il y avait autre chose qu'un de ces vagues liens de sympathie comme il s'en noue parfois entre hommes et femmes du même monde, accoutumés à mettre en commun, dans un coin de salon, quelques-unes de leurs pensées : il y avait un commencement de tendresse, une affection naissante, déjà puissante, avouée peut-être, mais sûrement innocente encore. Sur ce dernier point, Berthemy demeurait rassuré, par tout ce qu'il croyait savoir et des intéressés et de la marche des passions. Il tenait Geneviève pour froide et sérieuse. Partant de cette première donnée, il raisonnait à peu près ainsi : le désœuvrement du cœur et l'abandon où il la laissait avaient pu, sans doute, l'incliner vers ce qu'il appelait « le roman » ; mais, outre son honnêteté naturelle, la complication de sa vie de femme du monde, ses devoirs de mère excellente, ses charges de scrupuleuse maîtresse de maison la préservaient des dangers du sentiment, si difficile à introduire dans une existence bien remplie. Où donc aurait-elle pris le loisir de nouer les fils d'une intrigue compliquée ? A supposer qu'elle y fût parvenue, comment lui, clairvoyant, attentif, méfiant, n'en eût-il rien pu surprendre ? Quant à Duguay, il le tenait pour un homme occupé, absorbé par des travaux multiples, ambitieux, porté à l'action plus qu'au rêve : pour un tel homme — que Berthemy jugeait d'après soi, — l'amour ne saurait être qu'une distraction passagère : qu'il se lance dans une aventure dont les suites peuvent être graves, ou que, s'y étant hasardé, il la poursuive une fois le danger reconnu — voilà qui semblerait invraisemblable. Pourtant, quelque léger que pût être encore le sentiment surgi entre eux, — et Berthemy repoussait comme importunes les preuves qu'il ne l'était guère, — il constituait un péril pour lui, c'est-à-dire pour la solidité de sa vie, pour sa situation, pour l'estime qu'il tenait à imposer aux autres. Car, selon ses calculs, la correction du ménage constituait un des étais de cet échafaudage savant qui est une carrière d'homme : il fallait donc la maintenir intacte, d'abord par respect pour l'ordre établi, dont la délicate architecture veut des pièces en bon état, et aussi par crainte des incalculables désastres qui peuvent résulter des atteintes qu'on lui porte. L'homme est libre : ses plaisirs ne tirent

point à conséquence; la femme ne l'est pas : elle a donc des devoirs. Qu'il y ait un peu d'injustice dans cette cote mal taillée, établie à son profit, Berthemy ne s'en souciait point, étant de ceux qui tablent sur ce qui est, non sur ce qui pourrait être. Le problème actuel se ramenait donc à séparer par quelque moyen préventif les deux êtres dont la rencontre constituait un péril possible. Ainsi posé, il était — comme le sont tous les problèmes bien posés, — résolu d'avance. C'était une liquidation, toute pareille à celle de quelque affaire compliquée, d'une faillite, par exemple, dont le bilan n'est point désespéré; il y procéderait avec la brutalité forte qu'il employait volontiers dans les occasions importantes, en homme qui sait toujours ce qu'il veut, et qui le fait. Un regret l'effleura : la liquidation risquait fort d'emporter les projets industriels qui reposaient sur le génie de Duguay. Il ne s'y attarda point : les bénéfices d'aucune entreprise, en effet, quelque fructueuse qu'on la suppose, ne balancent une atteinte à la dignité, à la régularité de la vie. D'ailleurs, plus tard, une fois l'épisode oublié, qui l'empêcherait de renouer avec l'inventeur de simples relations d'affaires? Mais, pour le moment, il fallait une explication décisive, une rupture qui couperait court à l'intrigue, et pour laquelle il comptait utiliser, dès son rétablissement, Geneviève elle-même. Sitôt qu'elle aurait repris ses forces, lorsqu'elle serait de nouveau l'être calme et sain qu'il croyait connaître, il s'adresserait à sa raison; et il ne doutait point d'obtenir d'elle tout ce qu'il demanderait. L'affaire ainsi définie, il la classa, et se promit de n'y plus penser.

Un incident vint lui montrer que l'oublier était difficile.

Parmi les personnes amies qui lui avaient témoigné une active sympathie pendant ses inquiétudes, se trouvait Mme Waters. Depuis la convalescence, elle venait aux nouvelles aussi souvent que le lui permettait le mouvement perpétuel de sa vie. Un jour, au moment d'entrer à *Marine Villa*, elle croisa Duguay, qui en sortait. Il y eut entre eux un rapide échange des phrases habituelles : « Vous êtes ici?... Depuis quand? Comment se fait-il qu'on ne vous rencontre nulle part?... » Geneviève étant fatiguée, ce fut Berthemy qui reçut Mme Waters; et le nom de Martial vint aussitôt dans l'entretien :

— Il y a quelques jours qu'il est ici? demanda Mme Waters.

Berthemy répondit avec indifférence :

— Je crois que oui.

— Vous le voyez?

— De temps en temps. Il vient chercher des nouvelles.

— Et vous ne m'avez pas parlé de lui!

Berthemy fit un geste qui voulait dire : « Je pensais que sa

présence vous était aussi indifférente qu'à moi-même. » Mais elle reprit :

— Que fait-il donc ici ?

— Je présume qu'il se repose.

En réalité, cette espèce d'interrogatoire commençait à lui causer un vague malaise.

— On dirait qu'il se cache, continua Mme Waters, qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ne se montre-t-il pas ?

Cette fois, Berthemy ne put dissimuler un peu d'impatience, en répondant :

— Comment voulez-vous que je le sache ? M. Duguay ne me fait pas de confidences.

Mme Waters dit encore :

— Je vous croyais très liés.

A ce moment, il la trouva trop curieuse, et crut remarquer que sa curiosité devenait légèrement ironique :

— Très liés ! répondit-il. Non pas. Nous avons quelques relations d'affaires, et il vient chez nous de temps en temps. Voilà tout.

— C'est un homme un peu singulier, reprit Mme Waters après un court silence.

Berthemy vit, dans ce jugement, une intention ; car il le releva, et se mit à interpréter Duguay à sa manière :

— C'est surtout un homme qui travaille énormément, dit-il. Vous autres femmes, vous ne savez pas ce que c'est que le travail : il remplit la vie, il l'absorbe, il est une passion comme une autre, plus exclusive et plus violente. Vous nous trouvez « singuliers », comme vous dites, votre imagination s'excite sur nos « singularités », d'autant plus que vous aimez à croire qu'à l'origine de tous nos actes il y a... l'une de vous. Cela vous flatte. Et puis, vous avez le goût du mystère. Eh bien, chère madame, dans le cas particulier, je suis presque sûr que vous vous trompez. M. Duguay me paraît, à moi, moins mystérieux que le plus simple de ses appareils. Il est très occupé. Tout est là. Mais c'est une clef qui ne vous suffira jamais.

Mme Waters ne répliqua d'abord que par un léger rire ; elle parut réfléchir, et finit par conclure, en fixant sur lui ses yeux de malice et de perversité :

— Oui, c'est vrai, vous avez raison, les femmes aiment à voir partout des mystères. Mais les hommes, eux, n'en voient nulle part. Et pourtant, il y en a...

En sorte qu'il demeura perplexe et distrait, épiloguant sur le sens de ces mots. A peine seul, il se reprocha la chaleur de son inutile plaidoyer, qui, peut-être, avait éveillé l'attention de sa

dangereuse interlocutrice, ou corroboré le soupçon qu'elle pouvait avoir. Une intolérable pensée, celle que d'autres en savaient plus que lui, le tourmenta, ébranla même un instant l'opinion qu'il s'était faite des relations de sa femme et de Duguay. Mais cette opinion était nécessaire à son plan d'attaque : il s'y rattacha donc, résolu à la conserver, — plus nerveux seulement, plus irritable, obligé à dépenser plus d'énergie pour suivre la ligne qu'il s'était fixée.

A deux reprises encore, pourtant, il toléra, en sa présence, des visites de Martial : quelques minutes d'un entretien où grondaient des orages intérieurs sous la tranquillité des paroles convenues, où les cœurs s'élançaient l'un vers l'autre, tandis que les regards mêmes n'étaient pas libres et que, seule, une pression de main à l'entrée et à la sortie pouvait parler son muet langage. A la seconde de ces rencontres pires que la séparation, où montait en lui le désespoir d'être à deux pas de son amie et pourtant plus loin d'elle que s'ils eussent eu entre eux l'épaisseur de la terre, Duguay annonça son départ pour le lendemain. Geneviève détourna les yeux. Hélas ! elle ne pouvait lui dire qu'elle était heureuse de l'avoir plus près d'elle, même si peu et si mal, et de ces instans si brefs où du moins elle entendait sa voix. Martial, pourtant, la devina, regretta de s'être ainsi déclaré, voulut se reprendre :

— Du reste, il est possible que je revienne : ces couchers de soleil de septembre sont admirables sur cette plage ; et si j'ai encore quelque loisir, j'en profiterai.

— Je pense, dit Berthemy, que nous rentrerons bientôt aux Charmilles.

— Bientôt ? demanda Geneviève en le regardant.

Il ne répondit rien. Martial, que cette phrase insidieuse plongeait dans l'incertitude, dut prendre congé en concluant :

— En tout cas, madame, j'espère bien que je ne tarderai pas à vous revoir.

— Je l'espère, répéta Geneviève, avec un triste sourire d'adieu, tandis qu'un éclair d'ironie passait sur la figure volontaire de Berthemy.

— Quand partez-vous ? demanda-t-il à Duguay.

Il fallut répondre.

— Demain matin.

— Par le premier train ?

— Oui.

— Bon.

Martial sorti, il revint à Geneviève.

— Il se pourrait, dit-il, que je fisse route avec M. Duguay, demain.

Elle s'étonna :

— Comment, vous allez à Paris ?

— Oui. Ma présence y est nécessaire. Vous êtes maintenant beaucoup mieux. Auriez-vous quelque objection ?

— Aucune. Vous serez absent plusieurs jours ?

— Trois ou quatre jours, je pense. Avez-vous quelque commission ?

— Non, rien, je vous remercie.

En hésitant, elle ajouta :

— Du reste, je compte bien aller moi-même à Paris, un jour ou deux avant de nous installer aux Charmilles.

Il la regarda bien en face.

— Pourquoi ?

Elle se troubla aussitôt.

— Mon Dieu ! expliqua-t-elle, pour des emplettes... pour mes toilettes d'automne...

— Je ne veux pas que vous vous fatiguiez, déclara-t-il sèchement.

Elle essaya de plaider.

— Mais, dans une dizaine de jours, je serai tout à fait remise.

Il conclut :

— Non. Je désire que vous preniez toutes les précautions possibles. Point d'imprudences, n'est-ce pas ?

Jamais il n'avait été si glacial, si tranchant, si impénétrable. Et ces paroles brèves, qui tombaient comme autant d'ordres décisifs, il semblait à Geneviève que leur sens cachait toutes sortes de menaces. D'autant plus que le ton despotique tranchait avec la voix plus douce que Berthemy avait adoptée avec elle depuis sa maladie. Aussi, presque suppliante à force d'être inquiète, dit-elle :

— Vous ne partirez pas sans que je vous aie revu, n'est-ce pas, mon ami ?

Berthemy ne parut pas la comprendre.

— Le train est matinal, objecta-t-il ; vous avez besoin de repos.

Elle insista :

— Je vous en prie !

Si grand était son besoin d'être rassurée qu'elle lui prit la main, presque tendrement. Il s'étonna : depuis longtemps sa femme ne lui témoignait jamais qu'une froide réserve ; mais il céda :

— Je ferai ce que vous désirez.

Toute la nuit, les yeux ouverts dans l'obscurité où tremblotait la lueur de la veilleuse, Geneviève fouilla de ses pen-

sées le vide qui l'entourait, désespérément seule, à présent que Martial allait remettre l'espace entre leurs deux êtres déjà si séparés, tourmentée d'une inquiétude dont nul ne devait lire le reflet dans ses yeux, — et qui durerait combien ? Car enfin, quelles paroles ou quels faits éclaireraient son incertitude ? Quand saurait-elle si leur secret leur appartenait encore ? Quels terribles obstacles allaient surgir demain, de la chère imprudence de Duguay ou du trouble qui les avait trahis ?

En venant lui dire adieu pour tenir sa parole, Berthemy fut frappé de la trouver accoudée sur ses oreillers, toute frissonnante de son insomnie.

— Comme vous semblez fatiguée, dit-il. Auriez-vous mal dormi ?

— Oui, très mal...

Elle attendit une parole de sympathie, ou qu'il proposât peut-être de différer son voyage ; puis, comme il se taisait, et que son regard lui faisait mal, elle ajouta.

— Je me sens bien lasse aujourd'hui, bien souffrante.

Il ne se départit point de sa tranquille et froide politesse :

— Vous vous êtes un peu fatiguée ces jours-ci, dit-il, un peu excitée. Il vous faudrait prendre garde. Si quelque visite venait, je donnerai l'ordre de ne pas la recevoir...

Sans doute cette phrase, dite d'un ton particulièrement péremptoire, prévenait une tentative possible de Martial, dont les intentions pouvaient avoir changé...

— Et je ferai avertir le médecin qui viendra prendre de vos nouvelles... Au revoir.

— Vous partez donc... décidément ?

— Sans doute.

— Et vous reviendrez ?

— Le plus tôt possible.

— Au revoir...

A peine seule, elle se désespéra de nouveau. D'abord, elle songea aux regrets qu'aurait Martial, en rencontrant Berthemy à la gare, de manquer l'occasion tant attendue de la voir seul à seule, et s'apitoya sur lui avec cette mélancolie caressante où pointe la secrète satisfaction qu'ont volontiers les femmes pour les chagrins dont elles sont la cause. Ses yeux se mouillèrent de larmes plutôt douces, en même temps qu'elle répétait à plusieurs reprises, à voix basse, les paroles compatissantes dont elle le berçait souvent :

— Pauvre ami !... Pauvre cher ami !...

Puis, subitement, la couleur de sa rêverie s'assombrit. Elle se représenta le voyage de ces deux hommes, que devait gonfler

après les récens incidens une haine formidable, l'un jaloux de ses droits, l'autre de son amour, et qui cependant, un masque de courtoisie sur leurs visages prêts à se convulser, causeraient d'affaires ou de bagatelles. A moins pourtant que l'explication, qu'elle sentait suspendue sur eux comme une nuée chargée d'éclairs et de foudre, ne jaillît de leur rencontre, du simple fait qu'ils se trouveraient à côté l'un de l'autre et que, sous le mensonge des paroles, leurs passions se heurteraient. Un frisson d'effroi passa dans ses cheveux.

— Et je ne saurai rien! s'écria-t-elle. Rien, rien, rien!

Pourtant, il fallait rester calme, vivre sa vie de malade à qui les soins de la convalescence interdisent jusqu'au soulagement de se mouvoir. Déjà, sa femme de chambre venait lui servir son thé, que, depuis quelques jours, son caprice faisait accompagner de *muffins*. Geneviève repoussa les deux tranches rondes et dorées de la friandise et vida sa tasse d'un trait, sans parler. Puis, remarquant que la servante attendait, elle se rappela que, chaque matin, elle demandait Jacques, et le réclama. On l'installa sur le lit, avec un grand polichinelle jaune, qui depuis une semaine ne le quittait pas. Il avait un costume de velours marron, avec un col de guipure sur lequel retombaient les boucles de ses beaux cheveux châtains, à reflets d'or; et il était charmant, avec son teint mat, hâlé par le grand air, qui tranchait sur la blancheur du col, et ses yeux trop expressifs. Il embrassa sa mère, il se fit câliner, avec des coquetteries caressantes de petite fille; il gazouilla, dans son langage incertain, de gracieuses choses, mêlant les souvenirs confus des images que ses promenades de la veille avaient gravées dans ses yeux, frappé surtout par un écureuil, aperçu dans une cage chez un marchand d'oiseaux.

— Qu'est-ce qu'il fait, cet animal? demanda distraitement Geneviève.

Le petit chercha un instant, revit tourner la roue sous le mouvement perpétuel de la bête agitée, et répondit :

— Il s'amuse avec ses pattes.

Elle sourit amèrement : n'était-ce pas là tout ce que les enfans peuvent comprendre de la prison, de l'esclavage, de la douleur? Si quelqu'un lui demandait : « Que fait ta mère? » sans doute qu'il répondrait : « Elle s'amuse dans son lit! » Mais plus tard, il grandirait, il souffrirait, il aimerait peut-être. Et, prise de pitié pour sa future destinée, elle se mit à l'embrasser avec une telle violence que Jacques, étonné, se dégagea, en fixant sur elle ses grands yeux candides, où passait un obscur sentiment de mystère. A ce regard d'ignorance, de crainte vague, d'inconsciente compassion, — les chiens fidèles ont parfois de tels regards pour leur maître qui

souffre, — Geneviève fut comme traversée par une question qui depuis longtemps rôdait autour d'elle, et qui se formula tout à coup : est-ce qu'elle aimait assez son enfant? Une voix intime, cruelle, vengeresse, lui cria : « Non, non! » Elle l'adorait, elle serait morte pour lui : cela ne suffisait point. Non, elle ne l'aimait pas assez. Elle n'aimait que Martial : c'est lui qu'elle trouvait toujours au fond de ses pensées. Pareil à ces conquérans qui s'entourent de ruines, l'amour dépeuple les cœurs où il veut régner et fait le vide autour de soi. Seul il demeure, parmi des désastres. Maintenant, ils étaient, elle et Martial, comme perdus dans une immense solitude, où *les autres* passaient comme des ombres plus ou moins nettes. L'ombre de Jacques se profilait avec plus de précision, — encore si petite, tenant si peu de place dans leur lumière! Son fils auprès d'elle, dans ses bras, sur son cœur, — elle invoquait encore l'absent, l'absent seul. Et voici que, tout en laissant errer ses doigts dans les boucles légères, elle ouvrit et développa une longue série de torturans « pourquoi ». Pourquoi l'affection de cet adorable enfant ne lui suffisait-elle pas? Pourquoi son cœur s'était-il élancé hors des chemins battus, vers un infini défendu? qu'était-ce donc que la passion qui la possédait toute, opprimait ses autres tendresses, chassait ses devoirs? qu'était-ce que le bonheur qui lui coûtait tant d'angoisses? Et quel bonheur! de furtives rencontres, des haltes dans un désert! Ah! d'où nous vient cette joie et cette douleur de ne pouvoir vivre hors de l'amour? et pourquoi le monde est-il ainsi fait, qu'il n'y a d'amour que dans les conflits perpétuels et sanglans des sentimens qui s'entre-déchirent contre la loi qu'ils bravent?

On emporta l'enfant.

Levée, installée sur la chaise longue, Mme Berthemy, d'une main encore faible, écrivit plusieurs lettres, pour pouvoir glisser dans le nombre la seule qu'elle brûlât d'envoyer. Et ce ne fut qu'un court billet, presque froid, tant il lui aurait fallu de pages pour tout dire, tant aussi dans son immobilité forcée, dans sa maison qu'elle ne dirigeait plus, elle se sentait gênée et dépendante :

« Merci d'être venu, mon ami. Merci de votre attente, de votre angoisse, de votre visite. Mais prenez garde! Je vous sens en danger. Ne m'écrivez pas. Encore un peu de courage, de patience! La fin du mois me ramène aux Charmilles, puis, bientôt, en ville. Je ne vous dis rien de tout ce que je voudrais vous dire : je ne peux pas, je ne suis pas libre, j'ai peur... Et ne me reprochez pas d'avoir peur, cette fois!... A bientôt. Je t'aime. G. »

A peine Geneviève eut-elle remis le paquet de lettres à la femme de chambre qu'elle fut prise d'une crainte nouvelle : son mari, l'esprit en éveil, pouvait fort bien avoir donné à cette fille

l'ordre de surveiller la correspondance, en sorte que le billet lui serait remis. Jusqu'à présent, il n'avait que des doutes : il aurait maintenant une certitude, une preuve, un document. Et alors... Alors, ce serait la fin, la crise prévue où s'écroulerait l'échafaudage savant et fragile de leur amour traqué par tant d'ennemis : alors, ce serait le drame, — aux péripéties inconnues, telles que les ménagent la passion lâchée, la jalousie furieuse ; alors, ce serait la honte ou la mort, quelque forme encore inconnue de la douleur, quelque dénouement imprévu, violent, brutal. Mais quand Berthemy revint, le surlendemain soir, il la salua avec un flegme si parfait, avec une si tranquille indifférence, qu'elle se rassura : s'il avait possédé sa lettre, il l'en aurait accablée ; quel homme, méditant des projets de haine ou de vengeance, conserverait un masque si souriant et si froid ?...

Cependant, sa convalescence suivant un cours favorable, le moment arriva du retour aux Charmilles. L'automne commençait, plus tardif que de coutume, — comme si les saisons mêmes conspiraient contre elle. Des rafales de vent froid balayaient les sables de la plage, où les promeneurs se faisaient rares. Il devenait imprudent de rester davantage sur cette côte ouverte au Nord. Il fallait partir, — et comme le jour du départ, une fois fixé, arriva lentement ! Oh ! cette plage, où maintenant elle errait à petits pas, ce sable étendu devant la mer, au pied des falaises, cette mer elle-même, cette mer changeante qui maintenant s'agitait et hurlait sous le fouet de la bise, ces hôtels, ces villas, ces sentiers filant à travers les vergers aux arbres jaunissans, oh ! tout ce paysage, toute cette contrée, à quel point Geneviève la haïssait ! Ce large horizon l'enfermait plus étroitement que les murs rapprochés d'un cachot ; elle y avait souffert comme un criminel au secret, comme un accusé dans la chambre de torture. Ce ciel, où couraient des nuages, avait pesé sur elle de tout le poids de ses bleus infinis.

Voici que la prison s'ouvrait : elle allait être libre, respirer un autre air, marcher sous un autre ciel, — marcher à l'ami, qui, là-bas, l'attendait, l'appelait, l'invoquait. Et son impatience devint telle, que, la veille même du départ, un mercredi, dans la longue lettre qu'elle écrivit à Duguay, elle lui proposait tout un plan pour hâter le revoir, — un plan méthodique, conçu avec une adresse dont elle n'était pas coutumière. Aux Charmilles, elle recevait d'habitude le mardi : elle n'informerait personne de leur retour avant le jour d'après, où elle lancerait quelques billets, en sorte que, s'il venait tout de suite, il aurait la chance de la trouver seule, sans qu'on pût d'ailleurs s'étonner de sa visite.

Geneviève ne pouvait savoir que le moment de l'explication nécessaire approchait, et qu'elle-même allait en fournir le prétexte.

Le lundi soir, en effet, après dîner, comme ils étaient dans la vérandah où Berthemy, tout en fumant, jouait avec Jacques, elle dit :

— Je viens d'écrire à quelques-uns de nos amis que nous sommes rentrés... à ceux que je suppose à Paris... Je serais heureuse d'avoir quelques visites...

Après une brève hésitation, pour prévenir la surprise que causerait peut-être la venue de Martial, elle ajouta, du ton le plus dégagé qu'elle put prendre :

— Du reste, je ne serais point étonnée qu'on vînt aux informations dès demain.

Berthemy tressaillit :

— Qui? demanda-t-il. Qui, on?

Aussitôt troublée, elle expliqua :

— Mon Dieu! je ne sais pas... Ceux de nos amis qui connaissent nos habitudes... Nous sommes rentrés plus tard que de coutume, cette année... Il se pourrait que quelqu'un, nous croyant de retour, arrivât demain...

Berthemy poussa le bouton d'une sonnerie électrique et, tenant Jacques sur ses genoux, demanda, en fixant sur elle ses yeux clairvoyans :

— M. Duguay, par exemple?

Elle pâlit.

— Peut-être lui, peut-être un autre.

Un domestique apparut sur le seuil du salon.

— Emmenez M. Jacques, ordonna Berthemy. C'est l'heure de le coucher.

Comme l'enfant protestait, il ajouta d'un ton péremptoire :

— Embrasse ta mère, et tais-toi... Allons, bonsoir!

Et, rapprochant son fauteuil de Geneviève, il reprit :

— Je voulais justement vous parler de lui.

Elle fit un geste voulu d'étonnement.

— De M. Duguay?

— Oui. Je désire que vous cessiez de le recevoir.

Éperdue, elle trouva la force de demander :

— Pourquoi?

— Vous le savez bien!

Elle essaya de braver son regard, de se défendre :

— Comment voulez-vous que je le sache? Est-ce que je suis au courant de vos affaires, moi?

Irrité par cet essai de résistance, il fronça les sourcils et continua :

— Vous désirez que je m'explique? Soit! Je trouve que les assiduités de M. Duguay sont excessives. Il est venu à Étretat pendant votre maladie, sans aucun motif plausible, tout exprès pour prendre de vos nouvelles. Il a cherché à vous voir à un moment où vous ne receviez encore personne. Vous vous êtes troublée à son entrée. J'ajouterai qu'il vous écrit trop souvent.

Du regard, et du ton ralenti, il souligna cette phrase, qui fit courir un frisson d'épouvante dans le corps de Geneviève, et qu'il corrigea presque aussitôt :

— Oh! ce ne sont pas des lettres compromettantes, je le sais; j'en ai ouvert deux ou trois pendant votre maladie. J'ai même oublié de vous les remettre ensuite. Ce ne sont pas des lettres d'amour; mais ce sont des lettres de trop.

Atterrée par ce coup droit, elle cherchait en vain à nouer ses idées pour repousser l'attaque, à trouver une défense, un mensonge, quelque chose à répondre, n'importe quoi, pour faire croire à sa liberté d'esprit. Il ne lui en laissa pas le loisir :

— Vous comprenez, ma chère amie, que je ne me permettrais pas de soupçonner la loyauté de vos sentimens...

Il accentua ces mots avec une légère ironie, qui pouvait signifier : « Il ne me convient pas d'approfondir... »

— ... Je vous connais. Je sais que vous avez une haute idée de vos devoirs et de votre dignité, et que d'ailleurs vous êtes un peu romanesque...

Or eût pu croire que, dans cet éloge, il mettait une nuance de mépris.

— ... Je ne vous soupçonne point, et je ne suis pas jaloux... Mais nous vivons dans un monde où il ne suffit pas d'être irréprochable : il faut plus que cela. Je ne vous raconterai pas l'histoire de la femme de César : vous la connaissez, car vous êtes fort instruite. Elle est toujours vraie, même quand, au lieu de César, il n'y a en scène que de petites personnalités relativement insignifiantes, comme la mienne. Le monde est inflexible sur les apparences, n'est-ce pas? Or, le seul moyen parfaitement sûr de sauvegarder les apparences, c'est, si j'ose dire, de sauvegarder le fond; et l'on ne sait jamais où peut s'arrêter une personne comme vous, que je tiens incapable d'une légèreté, mais qui le serait peut-être moins d'une folie. Vous m'entendez?

Geneviève essaya de répondre :

— Oui, oui, je vous entends... Mais je vous comprends mal... Vous dites des choses que je ne puis comprendre... Vous établissez des distinctions... qui me révoltent...

Il l'interrompit :

— Oh! je vous en prie, ne nous lançons pas dans une discus-

sion morale. Ce n'est point de cela qu'il s'agit. Notre situation respective est très simple. Permettez-moi de la définir...

Il toussa légèrement pour préparer la suite.

— Nous sommes deux associés, n'est-ce pas? Deux associés qu'unit un contrat solide, irréductible, d'autant plus sérieux que dans leurs intérêts viennent se fondre ceux d'un tiers, ceux de Jacques. De cette association, je suis le chef. Vous êtes d'accord? J'ai donc plus de responsabilité que vous, par conséquent des pouvoirs plus étendus. Je veux que notre association prospère. Or en ce moment, elle est menacée, et vous avez pour celui qui la menace une sympathie intime qui risque de faire de vous son alliée contre moi. Je ne saurais supporter cela. Mon devoir est de couper court, avant que le danger soit plus grave, pendant que le sacrifice vous est encore facile. Vous êtes trop raisonnable pour en juger autrement.

Ces images de comptes courans, cette dialectique d'homme d'affaires, dont le diapason marquait un tel désaccord avec celui de son cœur, paralysaient en Geneviève tout esprit de résistance. Hors d'état d'esquiver l'attaque par des protestations qui l'eussent étouffée, elle sentait aussitôt l'absolue inutilité d'une discussion qu'elle eût été d'ailleurs hors d'état de conduire; et puis, une sorte de honte la prostrait, une honte orgueilleuse et révoltée, car jamais elle ne s'était jugée moins coupable qu'en écoutant cet homme, dont la vertu lui semblait si basse, et plus impure que sa propre faute. A la voir immobile et silencieuse, Berthemy se crut vainqueur. Revenant au fait, il conclut :

— Je présume que ce que vous m'avez dit tout à l'heure tendait à m'avertir de la visite de votre ami. Eh bien, c'est moi qui le recevrai. Vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux. Entre hommes d'une certaine intelligence, il n'y a rien de si difficile qui ne puisse s'arranger.

III. — RÉVOLTE

La veille, Geneviève redoutait, à l'égal du pire malheur, un de ces contretemps fréquens dans leur vie, qui, en retardant Martial, aurait encore prolongé l'énervement de sa longue attente. Et le matin du jour si désiré, après une nuit passée à soupeser les paroles de son mari, elle le souhaitait, ce retard, elle l'implorait comme une faveur de la destinée : s'il se produisait, elle pourrait réfléchir, prendre un parti, avertir Duguay, parer peut-être aux menaces de l'heure présente. Car, sans pouvoir deviner la situation nouvelle qui jaillirait de la rencontre des deux hommes, elle savait bien qu'elle et son amour en seraient victimes. Sa connais-

sance, à peu près exacte, du caractère de son mari, et son bon sens, guidaient ses hypothèses : pas un instant, elle ne redouta un dénouement violent, duel ou coup de revolver. Berthemy n'était point l'homme de tels scandales : froid, maître de lui, résolu, il imposait simplement sa volonté — dont elle connaissait la puissance — qui tomberait entre elle et Martial, plus forte que leur passion, fatale, renforcée et comme alourdie par toutes les forces sociales et morales qui, lui servant d'étais, justifiaient à l'avance ses plus sévères exigences. Tant que dura la lente matinée, elle observa cet homme qui tenait leur sort dans sa main. Il avait ses allures habituelles, — celles des jours où il n'allait pas en ville : il s'ennuyait et tuait le temps. A peine semblait-il un peu préoccupé.

Levé tôt, elle le vit, de sa fenêtre, errer autour des buissons d'arbres, armé d'un sécateur dont il se servait à tort et à travers. Cette taille intempestive l'inquiéta : c'était l'occupation des momens d'humeur, comme si le léger bruit sec des brindilles qui tombaient et la peine des pauvres arbustes mutilés servaient d'un dérivatif aux inquiétudes d'une pensée qui ne se manifestait jamais et daignait seulement, quelquefois, se fuir ou se soulager par de petits moyens. Elle se hâta de descendre, pour le voir mieux. Ils prirent leur premier déjeuner en tête à tête, séparés par la largeur de la vaste table, en échangeant à peine trois ou quatre phrases insignifiantes. Berthemy mangea de bon appétit deux œufs au jambon, lut ses journaux, sans les commenter, les plia avec le soin qu'il apportait à ses moindres actes, tira sa montre, et se leva au moment où Geneviève se versait, d'un geste machinal, une seconde tasse de thé. De la baie vitrée qui donnait sur le jardin, elle le vit sortir par la campagne, son fusil de chasse sur l'épaule, suivi de son chien favori, puis disparaître au bout d'une avenue. « Sans doute, se dit-elle, il pense à *nous*. » Elle ne se trompait pas : il s'en allait tirer quelques perdreaux, tout en songeant à la scène désagréable qui l'attendait l'après-midi. Plus ennuyé qu'inquiet d'ailleurs, n'ayant aucun doute sur l'issue finale de l'incident, il se fortifiait dans son interprétation des faits : Duguay, un homme occupé, pour qui les femmes ne sont qu'une nécessité de nature, qui procure à peu près autant d'ennui que de plaisir. Il rencontre Geneviève, qui lui plaît : peut-être a-t-il entendu dire dans le monde, où l'on sait tout, qu'elle est délaissée. Alors, il pense qu'elle lui conviendra, et sera de prise facile. Il s'avance : on s'ennuie un peu, on se trouve seule, incomprise : on flirte. Oh ! certes, sans songer à mal ! On se caresse l'imagination d'un sentiment défendu, sans en prévoir les périls, avec ce goût romanesque qu'ont les femmes les plus sages. Heureusement que le mari s'aperçoit du péril, au bon moment ; heu-

reusement aussi qu'il n'est pas romanesque, lui, qu'il voit clair, qu'il sait agir. Il intervient, sans excès, sans violence, sans colère, en homme adroit et pratique, qui, connaissant la vie, sait par quels argumens il faut ramener les gens au sens de la réalité. Geneviève n'a-t-elle pas déjà compris à merveille? Duguay comprendra mieux encore. Peut-être même qu'ils ne se fâcheront point pour si peu. Dans quelques semaines, Martial aura trouvé, ailleurs, l'équivalent de Geneviève : une femme ou une autre, qu'est-ce que cela peut faire à un homme comme lui?...

Geneviève, cependant, resta longtemps, le front contre la vitre, le regard fixé sur l'espace où son mari venait de disparaître. Le soleil de septembre, un peu pâle, tamisé par les vapeurs qui blanchissaient le ciel, caressait la pelouse où s'épanouissaient des corbeilles de dahlias et, plus loin, les sommets des arbres du parc, dont quelques-uns déjà se tachaient de rouille. Soudain, la voix de Jacques, qu'on n'avait pas encore amené déjeuner, l'étonna : pressé de jouer avec un magnifique cheval à roulettes, qu'il possédait de la veille, il avait obtenu de sa bonne qu'elle le laissât d'abord essayer sa bête; fou de plaisir, il courait, gambadait, s'ébrouait par les allées. Geneviève, sortant sur le perron, l'appela :

— Jacques! tu ne m'as pas dit bonjour ce matin!

Mais l'enfant, si tendre souvent, n'était point dans une heure sentimentale : le jouet nouveau passait avant sa mère, qui dut l'appeler de nouveau :

— Jacques... Jacques!... Ne veux-tu pas m'embrasser?

Il s'approcha, tendit distraitement son front, voulut s'échapper d'un air pressé. Elle le retint :

— Jacques, tu n'aimes donc pas ta maman?

— Oh! si!

Il lui donna deux ou trois baisers, à la hâte, pour avoir plus tôt fini, puis s'enfuit en criant à pleine gorge :

— Hue, Coco! hue, Coco!

Et il se mit à fouailler à grands coups de fouet les flancs de son cheval.

Avec les enfans, il faut tout donner, pour recevoir peu. Nous aiment-ils? Oui, sans doute, à leur manière, de leur petit cœur léger, — toujours moins que leur caprice. N'ont-ils pas déjà, eux aussi, des passions qui les absorbent, des passions en diminutif, sans doute, qui pourtant les désespèrent, puisqu'ils en pleurent, avec des visages désolés, des yeux tragiques? N'importe, elle ne l'abandonnerait jamais, ce petit être naïf et joyeux! S'il fallait, pour lui, renoncer à l'autre amour, eh bien! elle tâcherait de

l'aimer davantage, de l'aimer lui seul, exclusivement, aveuglément, de toute sa tendresse.

— Jacques ! viens déjeuner, mon chéri, tu joueras après.

— Oui, maman !

Il avait faim. Il était tout rose. Il mangea une grande tartine, et s'écria :

— Je veux retourner jouer !

Elle le laissa libre, jusqu'à ce que, fatigué, il revint de lui-même auprès d'elle, tandis qu'au milieu d'une allée le cheval, dont il ne se souciait plus, prit soudain l'aspect d'un pauvre objet abandonné.

En ce moment, Berthemy rentrait, posait son fusil, sans rien dire, et reprenait son sécateur.

Ce visible désœuvrement augmenta l'inquiétude de Geneviève : elle savait que ces heures oisives irritaient l'humeur de son mari, développaient de mauvais traits de son caractère, le rendaient plus exigeant, plus despote, avec une pointe de cruauté. Jusqu'à la fin de la matinée, elle le vit aller et venir ainsi, essayant de plusieurs occupations qui ne le distrayaient pas et, peu à peu, plus exaspéré peut-être par la contrariété de son inaction que par ses soucis plus graves. Au déjeuner, il fut insupportable. Comme Jacques, entre deux services, tapait sa fourchette contre sa timbale, il se mit à le gronder si fort que l'enfant, éclatant en sanglots, quitta sa chaise pour se réfugier auprès de sa mère.

— Pour si peu de chose, fit doucement Geneviève en consolant le petit.

Sans répondre, Berthemy ordonna :

— Jacques, à ta place !

Et, comme l'enfant tardait, d'une voix plus impérieuse, avec un regard dur :

— Tout de suite, entends-tu ?

Puis, se tournant vers Geneviève, il se mit à développer quelques-unes de ses thèses préférées : qu'il n'y a pas de petite chose ; que tout est important ; qu'on doit de bonne heure délivrer les enfans de l'enfantillage, lequel est un vice dont beaucoup de personnes ne se corrigent jamais ; et que d'ailleurs il faut exiger d'eux une obéissance absolue. Elle n'osa pas le contredire, par crainte de l'irriter davantage. Quand il se tut, il y eut un de ces longs silences, si fréquens dans leur vie, où l'on n'entendait que le bruit du service et celui de la respiration de Jacques, qui avalait ses larmes. D'ordinaire, ces silences n'étaient qu'indifférens ; celui-ci fut hostile, gros de rancunes ; Berthemy le rompit, vers la fin du repas, pour parler d'un projet que lui avait suggéré sa

promenade du matin : il s'agissait d'ouvrir dans le parc une clairière qui dégagerait, d'un certain point, la vue sur la Seine. Tandis qu'il en exposait les avantages, Geneviève songeait aux beaux vieux arbres qui tomberaient sous la cognée. C'étaient des amis : elle avait souvent rêvé sous leurs branches, où nichaient des oiseaux dont elle aimait la chanson. Pourtant, elle ne les défendit pas.

— Vous êtes d'accord? lui demanda son mari, pour la forme.

Elle eut la lâcheté de répondre :

— Oui, sans doute.

Il devait s'attendre à quelque opposition, car il parut satisfait et conclut :

— Bon! Tant mieux!

De nouveau, la conversation cessa. Puis, comme tous les jours, le valet de chambre demanda si l'on prendrait le café dans la véranda ou au jardin. Ce fut, comme toujours aussi, Berthemy qui répondit :

— Dans la véranda.

Et, s'adressant à sa femme.

— Il y a trop de soleil au jardin, n'est-ce pas?

— Comme vous voudrez, mon ami.

L'heure de Martial approchait : étendue dans son *rocking chair*, qu'elle balançait en laissant refroidir son café, tandis que Berthemy savourait le sien, se versait un verre de fine champagne, le vidait à petites gorgées, puis allumait un cigare, ainsi qu'il faisait chaque jour, elle guettait le timbre de la grille, qu'on pouvait à peine percevoir de la véranda, en tendant l'oreille. Elle le perçut pourtant; car, tout à coup, elle devint très pâle. Elle regarda son mari qui n'avait pas entendu ou qui ne sourcilla pas. Et le domestique apparut sur la porte, annonçant :

— Monsieur Duguay.

Berthemy jeta son cigare.

— Faites entrer au salon, dit-il, je vais recevoir.

Et à Geneviève :

— Vous m'attendez, n'est-ce pas?

Sans changer de place, en retournant un peu son fauteuil qui cessa de se balancer, elle put observer la rencontre des deux hommes. Elle les vit, d'abord, se saluer en cérémonie : Berthemy, en effet, au lieu de prendre la main tendue de Martial, esquissait un geste qui voulait dire : « Nous avons à causer longtemps », et lui montrait un siège en pleine lumière, tandis que lui-même tournait le dos à la véranda. Aussitôt, il ouvrit l'entretien, par des paroles qu'elle n'entendit pas, sans les

accompagner d'aucun geste, raide et droit dans son fauteuil.

Il exécutait avec précision son programme : posément, comme s'il se fût agi d'une affaire difficile, mais bien délimitée et très claire dans son esprit, il attaquait de face, avec une brutalité voulue, sans préambule :

— Vous me croyiez sans doute à Paris, monsieur Duguay? J'y vais en effet chaque jour. Mais aujourd'hui, j'ai renoncé à ma course habituelle, parce que je savais... ou plutôt parce que je supposais que vous viendriez, et parce que rien ne me paraît plus urgent qu'une explication entre nous.

Martial s'inclina : en passant par-dessus l'épaule de Berthemy, ses yeux rencontraient, dans la véranda, les yeux de Geneviève, fixés sur lui avec une indicible expression d'attention inquiète et de mortelle angoisse. Il comprit qu'une heure grave avait sonné, et répondit en s'inclinant à peine :

— A vos ordres, monsieur.

Berthemy toussa légèrement.

— Je pense que vous devinez l'objet de cette explication?

Martial jugeait qu'un mensonge serait inutile; pourtant, ne voulant prononcer aucune parole imprudente, il se contenta de s'incliner de nouveau, et d'attendre.

— Vous avez deviné, n'est-ce pas? répéta Berthemy. Il s'agit de ma femme.

Il accentua fortement ces deux mots, comme pour marquer leur sens possessif, et continua :

— Si vous voulez bien y réfléchir un instant, vous reconnaîtrez vous-même que vos relations avec Mme Berthemy sont plus intimes qu'il ne saurait convenir.

Martial restant muet, il dut poursuivre, sans aucune émotion dans la voix, d'un ton aussi calme et net que s'il eût été étranger ou indifférent à la question :

— Voulez-vous savoir comment je suis arrivé à cette... appréciation? Votre séjour à Étretat, monsieur, m'a d'emblée paru singulier. Votre attitude a renforcé mes soupçons. Enfin, sans entrer dans des détails inutiles, je vous dirai que j'ai vos lettres...

Martial, songea à sa correspondance secrète d'abord; mais la suite le rassura.

— ... C'est moi qui les ai ouvertes. Et je les conserve. Elles sont parfaitement correctes, je le reconnais. Mais qu'est-ce qui les justifie? Des prétextes insignifians. Or, un homme comme vous, monsieur, ne perd pas son temps en vaines correspondances. Ces deux lettres, bien qu'elles ne disent pas grand'chose, m'ont éclairé; grâce à elles surtout, j'ai pu reconstituer votre

situation respective, votre état d'âme, comme on dit aujourd'hui dans un certain monde.

Tout maître de lui qu'il était, Berthemy s'excitait en parlant; un peu de colère et d'ironie commençait à passer dans ses mots, dans sa voix; Martial, au contraire, ayant recouvré son sang-froid, se faisait à son tour une figure impénétrable, et le laissait aller.

— Vous comprenez bien, continua Berthemy en élevant le ton, que je ne fais point à ma femme...

La façon dont il soulignait encore ces deux mots fit trembler les lèvres de Martial dont le regard chercha, pour une seconde, celui de Geneviève, toujours immobile dans sa pose d'impuissante attention, de l'autre côté de la vitre.

— ... l'injure de douter d'elle. Je la connais : je sais qu'elle est une honnête femme, dans le sens le plus élevé du terme; je sais qu'elle a le sentiment de ses devoirs; je sais qu'elle est d'une loyauté parfaite. Encore une fois, je ne doute pas d'elle : je ne le pourrais pas.

Après cette déclaration, dite d'un ton presque solennel, il devint plus familier.

— Quant à vous, monsieur Duguay, je vous tiens pour le plus galant homme qu'il y ait...

Ce fut pour Martial une minute affreuse. Oh! se lever et répondre : « Non, je ne suis pas un galant homme, et n'ai souci de l'être! Je vous trompe et je vous hais! La terre est trop petite pour nous deux. Égorgeons-nous et que cela finisse!... » Mais il y avait Geneviève, il y avait Jacques! Il crispa sa main sur le bras de son fauteuil, pendant que l'autre poursuivait, en affectant une espèce de bonhomie insinuante :

— Oui, oui, je vous connais assez pour avoir de votre caractère une haute opinion. Je vous ai ouvert ma maison, je vous ai reçu en ami, sans méfiance. De votre côté, vous m'avez témoigné de la sympathie, de la cordialité : comment pourrais-je croire que vous veniez à moi avec calcul et ruse, pour compromettre mon nom, pour attenter à mon honneur? Cela est tout à fait impossible, n'est-ce pas? Il y a des actes dont un homme comme vous ne conçoit même point la possibilité, j'en suis absolument certain. Et c'est là même qu'est le danger — le seul danger — de votre situation.

Souvent, Martial avait prévu cette scène : il se voyait alors aux prises avec un homme irrité, prompt à l'injure ou aux menaces, lui-même gardant son calme, — le calme de ceux qui ne craignent rien; il tenait en réserve ses répliques, hautaines ou profondes, prêt à faire valoir, selon les circonstances, les droits

du cœur ou la raison du plus fort. Mais toujours, il avait compté sans ce sang-froid bonhomme et pratique, qui chassait devant sa logique les élémens romanesques, réduisant, rapetissant, ravalant son amour, tournant le drame de passion en comédie banale. Duel? Divorce? Aucun de ces dénouemens, souhaités en secret, ne se dessinait encore; en sorte que, désarmé, il s'enfermait dans un silence d'attente, pendant que Berthemy allait toujours :

— ... Ce danger, vous ne l'avez vu ni l'un ni l'autre. Peut-être ne l'auriez-vous jamais soupçonné, peut-être aussi en auriez-vous été les victimes, car ce sont souvent les meilleurs, vous le savez, qui font les plus lourdes chutes. Il m'a suffi de le signaler à ma femme pour qu'elle le reconnaisse aussitôt. Je présume que je ne regretterai point d'avoir aussi compté sur votre supériorité d'intelligence et de caractère, monsieur, qui seule pouvait me permettre de traiter avec vous, si simplement, une affaire aussi délicate, et de vous demander, comme je le fais, un sacrifice d'honnête homme.

Martial n'écoutait plus : cette idée affolante venait de se lever dans son esprit, que Geneviève était perdue pour lui, puisque l'étranger, armé de son autorité d'époux et de père, puissant de tous les droits accumulés par tous les codes, seigneur de la séculaire forteresse inexpugnable à sa passion d'un jour, allait jeter entre eux sa volonté maîtresse. Duel? Divorce? Non pas, décidément; mais un troisième dénouement, que son exaltation n'avait jamais entrevu : l'invasion de la réalité dans leur rêve, une reconquête de la vie positive et simple dont les tranquilles exigences aplatissent les cœurs gonflés d'ivresse.

Berthemy, qui s'était arrêté, prit ce persistant silence pour un succès de sa dialectique; enhardi, escomptant déjà sa victoire, il poursuivit, en démasquant avec imprudence le vrai fond des sentimens dont son habileté avait pu un instant dissimuler la bassesse :

— Car il va sans dire que vous renoncerez à voir Mme Berthemy. Et vraiment, monsieur, est-ce un bien grand sacrifice? Vous avez la jeunesse, la force, la gloire, tout ce qui peut attirer les femmes. Vous voulez de l'amour? Vous en aurez, cher monsieur! Dans notre monde, il est abondant et facile.

Lancé sur cette piste, il devint plus général, fustigea la société, exposa ses vues sur le cœur humain, à la fois méprisant, satirique et moraliste, bon défenseur de l'ordre établi. Martial sentait monter dans son cœur un torrent de révoltes : au lieu du combat d'homme à homme, par le fer ou le feu, que ses vœux appelaient, c'était un autre duel qui s'engageait à cette heure : la

lutte de la passion contre le droit, l'effort désespéré de l'amour pour briser le carcan solide, aux anneaux multiples, où les siècles l'ont enchaîné. Et, tout à coup, interrompant l'éloquence de Berthemy, il s'écria :

— Vous raisonnez à merveille, monsieur!... Oh! vous raisonnez superbement!... Ma parole, on n'a jamais mieux raisonné... Cependant, permettez!... Permettez, monsieur... Si vos raisonnemens péchaient par la base?... Si vous oubliiez un facteur important?... Oui, sans doute, si entre cette femme — qui est la vôtre — et moi, qui ne lui suis rien — s'il y avait un lien plus fort que vos lois, vos conventions, vos codes, votre morale?...

Arrêté net et stupéfait, le mari demanda :

— Un lien?... lequel?...

L'amant répondit :

— L'amour.

Berthemy se leva tout pâle. Martial, debout aussi, le crut un instant proche de la violence; son regard croisa celui de Geneviève, qui ne le quittait pas; il continua :

— Oui, l'amour. Vous n'y croyez guère : vous me l'avez dit un jour. Il existe pourtant, monsieur. Il est une force terrible, avec laquelle seuls les imprudens négligent de compter. C'est un vent qui souffle où il veut, sans rien savoir de ses ravages. Il emporte les lois et les devoirs comme l'ouragan brise les troncs des arbres et disperse leurs feuilles. Si ce vent-là soufflait sur nous, monsieur?

Dans une poussée de colère, Berthemy faillit se jeter sur cet ennemi, le prendre à la gorge, pour vider sa querelle avec lui, là, n'importe comment : un instant, dans l'homme façonné par les exigences, les calculs, les ruses de la vie, dépouillé par elle des passions primitives, s'agita l'animal d'instinct, la bête qui griffe et mord pour défendre sa proie. Mais il se contint, résolu à vaincre à sa manière, par les armes de son choix; et très digne, la tête haute, il dit lentement :

— Au-dessus de l'amour, monsieur, il y a toujours la volonté, qui nous gouverne et qui le domine. En sorte que, si même un tel malheur était sur nous, — ce que j'ai quelque peine à me figurer, je vous assure, — je vous dirais encore : Celle que vous aimez est ma femme et la mère de mon enfant; passez votre chemin!

Peut-être cet appel à des respects que de longues traditions ont fortifiés dans tous les cœurs, et que les égaremens les plus violens laissent parfois subsister, peut-être cet appel, venant d'un autre, eût-il produit un autre effet. Mais Martial n'y sut voir qu'un adroit stratagème : ce manieur d'hommes voulait exploiter la noblesse d'âme qu'il lui supposait, pour l'abattre au profit de

sa tyrannie en péril. Et puis, il y avait là, tout près, derrière la mince cloison transparente, celle qu'il ne voulait pas perdre, dont les yeux le suivaient toujours.

— Eh bien, monsieur, répondit-il, vous vous tromperiez sur moi : je ne passerai pas mon chemin.

Berthemy changea : le masque de dignité qu'il venait de mettre tomba; ses yeux, chargés de haine, toisèrent Duguay, comme s'il l'eût regardé de haut, — du haut de l'inexpugnable forteresse dont les remparts le protégeaient, et, des sarcasmes dans la voix :

— Vraiment, monsieur!... Et que ferez-vous, je vous prie?

Insolent, Martial répondit :

— J'imagine que vous le savez!

Il attendait, cette fois, la réponse souhaitée, un cri de fureur, une menace de mort. Il se trompait encore.

— Un duel? Non pas, non pas! C'est un moyen trop incertain, trop imparfait de défendre des droits que je veux conserver intacts. Point de scandale, monsieur! Nous ne nous battrons pas : il n'y a pas lieu...

Pour que cet homme ne pût plus feindre de ne pas comprendre, pour fouetter son sang de glace, pour faire jaillir la colère de son cœur mort, il fallait donc lui crier : « Je suis son amant, je l'ai possédée, elle est à moi, elle est toute à moi!... » Et c'était impossible. Et, retranché dans cette fiction de sentiment irréprochable qu'il avait fabriqué pour sa commodité et qu'il ne lâchait pas, car elle faisait sa force, Berthemy continuait :

— On se bat pour venger son honneur, non pour le défendre. Le mien n'est pas encore atteint : je n'ai donc pas besoin d'armes pour le défendre. Si vous avez pu le menacer un instant, c'est parce que je vous avais ouvert ma porte : elle vous sera désormais fermée. Je suis le maître chez moi : je vous chasse. Et soyez tranquille : je saurai bien garder mon foyer! Vous voyez que vous ne pouvez rien, monsieur. Vous êtes un voleur qu'arrête une bonne serrure. Il ne vous reste qu'un recours contre moi : m'assassiner pour me prendre ce qui est à moi.

Il disait vrai : il était solide comme l'édifice des lois où il s'abritait; l'attaque repoussée, il demeurait un maître incontesté; comme après une brèche réparée, la forteresse confiée à sa garde se dresserait, plus inabordable que jamais, gardant sa prisonnière : l'amante qu'à cette heure une glace fragile éloignait à peine de l'amant, et qui, dans un instant, serait plus séparée de lui que par l'espace ou la mort, proie vaincue de son geôlier. Martial comprenait tout cela, et même, — et surtout, — que s'il partait, c'en était fait de son amour, à jamais.

— Vous ne voulez donc pas vous battre! cria-t-il en se levant.

Berthemy haussa les épaules.

— Eh bien, attendez!

Il fit un pas vers la véranda.

Berthemy, debout aussi, voulut lui barrer le passage. Il l'écarta, d'un geste de son bras robuste, et, ouvrant la porte, appela :

— Geneviève, venez!

Toute pâle, dressée devant son fauteuil qui remuait encore, elle comprit tout le sens de cet appel suprême. Martial était à deux pas d'elle, éperdu d'angoisse, avec des yeux de prière et de désespoir. Mais, derrière l'amant, il y avait le mari, dont l'œil despotique la dominait, comme un ordre du destin. Elle étendit les bras, comme pour les repousser tous les deux, et cacha sa tête dans ses mains.

Martial répéta, avec plus de force :

— Venez!... Partons!... Partons!...

Mais elle se laissa retomber, en gémissant :

— Je ne peux pas!... Non!... Non!...

Et, très bas, comme un souffle :

— Partez, vous!...

Frappé au cœur, Martial fit un pas vers Berthemy, les poings fermés, les yeux sanglans. Puis, comme si l'abandon de Geneviève l'eût soudain privé de toutes ses forces, il arrêta son geste de menace, et s'enfuit.

— Cet homme est fou! murmura Berthemy en le suivant des yeux.

Il songeait que, s'il s'était entièrement trompé sur Duguay, il avait du moins plus justement jugé de Geneviève...

ÉDOUARD ROD.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

DE L'ORGANISATION

DU

SUFFRAGE UNIVERSEL

IV [1]

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE DES OPINIONS

Si le suffrage à plusieurs degrés et le vote plural n'étaient encore que des *combinaisons*, la représentation proportionnelle est plus et mieux : presque un *système*. Ce n'est plus une « combinaison », car elle n'a pas, comme les deux « combinaisons » du suffrage à plusieurs degrés et du vote plural, un but prochain, immédiat, égoïste ; elle n'est ni un coup de partie ni une manœuvre de parti : elle vise à laisser le moins possible à l'habileté de chefs sans scrupules, à laisser peu au hasard, à ne laisser rien à l'arbitraire. C'est un « système », car elle s'inspire de motifs plus hauts et plus larges ; elle cherche sincèrement la justice, et ceux qui vont la prêchant par le monde sont, pour la plupart, de fort honnêtes gens qui veulent de tout cœur servir l'intérêt général.

Ou du moins, c'est « presque » un système, car elle est plus

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 15 août et 15 octobre.

mathématique que politique; et organique, elle ne l'est point du tout. Le suffrage à plusieurs degrés, le vote plural n'étaient que de l'arithmétique élémentaire : voici, avec la représentation proportionnelle, de l'arithmétique transcendante. On ne demandait aux autres qu'une martingale sûre : de celle-ci on attend le vrai absolu, démontré dans toute la rigueur des règles. — Et, sans doute, ce ne sont plus des joueurs penchés sur un échiquier; mais ce sont des savans penchés sur des équations et qui, peut-être, oublient trois choses : la première, c'est qu'on n'enferme pas la vie en des parenthèses algébriques; la deuxième : que l'État est fait pour les individus, certainement, mais certainement aussi pour lui-même, puisqu'ils passent et qu'il demeure, puisqu'ils ne sont que particuliers et actuels, tandis qu'il est commun et perpétuel; la troisième, enfin : que la principale et nécessaire qualité d'un régime, fût-il ce qu'il y a de plus représentatif et surtout s'il l'est, ce n'est pas d'être mathématiquement exact, mais bien d'être politiquement maniable et, tout en permettant à chaque citoyen de se faire entendre, de permettre au gouvernement de gouverner.

I. — LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE DANS SON FONDEMENT

La représentation proportionnelle, — on doit lui rendre, tout d'abord, cet hommage, — a pour objet la vérité et la justice. Elle est issue, par réaction, de l'injustice et de la fausseté du système de la majorité pure et simple. Eh quoi! la moitié des voix, plus une, donne tout; et la moitié moins une n'est rien! C'est-à-dire, au point de vue parlementaire, que la moitié des électeurs, plus un, est représentée, et que la moitié, moins un, ne l'est pas. Et encore, s'il n'y allait que d'une « représentation » *de forme* en quelque sorte, honorifique et comme décorative! Mais il y va de la législation tout entière, que font les représentans de la moitié des électeurs, plus un, et à laquelle les représentans de la moitié, moins un, n'ont point de part ou n'ont point la part qu'ils y devraient avoir. Or, comme, dans l'État moderne, la loi étant maîtresse, qui fait la loi est le maître, il en résulte que la moitié des électeurs plus un commande par ses représentans; que l'autre moitié n'a qu'à obéir; et que, faite sans la minorité, la loi est bientôt faite contre elle : excessive, la puissance légale de la majorité est vite devenue oppressive.

Ainsi, la moitié des Français, plus un, vit seule de la vie civique; le reste est comme s'il n'était pas, est, en fait, frappé de mort civique : la moitié, plus un, est libre et, si l'on veut, « souveraine »; l'autre moitié est serve, attachée à l'urne, comme jadis à la glèbe. La moitié du pays est en mainmorte, personnes et

biens, et la majorité traite comme une chose, comme sa chose, de par le droit du plus fort et le titre seigneurial du nombre, la minorité qui souvent, pourtant, est presque son égale en nombre.

Et notez qu'avec ce prétendu système de la majorité pure et simple, c'est là le moindre mal, qu'il n'y ait que la moitié, plus un, des électeurs représentés; que la législation soit l'œuvre exclusive des représentans de la moitié, plus un; que la moitié, plus un, des citoyens détienne tout le pouvoir et que seulement la moitié, plus un, vive toute la vie de la nation. Le mal pourrait être plus grand : et ce serait que la majorité, dans les corps élus, ne fût qu'une majorité apparente, ne correspondît pas à la majorité réelle du « corps » électoral. Ce serait que, d'erreur en erreur et de déformation en déformation, on en vînt à ce que la majorité du Parlement ne représentât en vérité qu'une minorité d'électeurs.

Mais que dit-on : le plus grand mal serait qu'on en arrivât à ce point? Il y a longtemps que nous y sommes. La Chambre de 1889, celle de 1885 et déjà celle de 1881 — pour ne pas retourner plus haut ni descendre plus bas — ne représentaient sûrement qu'une minorité; et même une minorité assez faible, si l'on ajoute, comme on le doit, aux électeurs battus dans le scrutin et par conséquent non représentés, les abstentionnistes de toute espèce, volontaires ou involontaires, dont le nombre, toujours croissant, est successivement monté au quart, au tiers, et jusqu'à la moitié du nombre des inscrits. De telle façon qu'en y regardant bien, cette majorité de bric-à-brac, qui s'étale à la Chambre, n'a pas de majorité derrière elle; c'est la façade en toile peinte d'une maison de théâtre; c'est non pas l'image, mais le mirage d'un pays qui n'existe pas. Il s'ensuit naturellement que la législation, quoique élaborée suivant l'ordre par la majorité parlementaire, est, au total, faite sans la majorité du pays et parfois contre elle; que, bien que ce soit la majorité du Parlement, ce n'en est pas moins la minorité du pays qui détient tout le pouvoir; et que, bien que ce soit encore dans le Parlement la majorité, c'est dans le pays une minorité qui accapare, absorbe et brûle toute la vie de la nation, puisque, on ne sait à cause de quel phénomène de grossissement, on s'y laisse prendre et l'on ne s'aperçoit pas que cette majorité d'élus ne représente qu'une minorité d'électeurs.

Et le résultat? En premier lieu, c'est que, sous un pareil régime, l'acte, le fait contredit sans cesse le principe. Et l'on ne parle pas même du principe abstrait et inflexiblement logique en vertu duquel la loi, dans les démocraties, devrait être l'œuvre *de tous* ou *des représentans de tous*, mais du principe accommodé aux choses et assoupli par la pratique, aux termes duquel la loi

devrait être l'œuvre de *la majorité des citoyens*, ou *des représentans de leur majorité*. Cela, c'est le principe, et l'acte, le fait est en contradiction de chaque heure avec lui, si bien que le régime actuel n'est que trompe-l'œil et fiction. Le résultat, en second lieu, c'est que, le fait ou l'acte étant en contradiction avec le principe, le pays est en opposition avec le parlement, et les soi-disant représentans avec ceux qu'on dit représentés; — d'où notre extrême indifférence en matière de politique, et ce grand vide autour des Chambres.

Encore ne s'en tient-on peut-être à l'indifférence et ne se borne-t-on à faire le vide autour des Chambres que parce que, chez nous, l'opposition entre le pays et le parlement n'a pas d'autre moyen de s'exprimer; on veut dire : d'autre moyen légal, pacifique, non révolutionnaire. Mais tout près de nous, en Suisse, où le même procédé électoral engendre les mêmes abus, le *referendum* et l'initiative populaire fournissent ce moyen que nous n'avons pas : l'opposition entre le parlement et le pays s'y accuse donc et s'affirme de vote en vote, elle est criante et criée, à chaque plébiscite, par les milliers de voix qui défont ce qu'avaient fait quelques voix dans les Chambres. Et l'on peut ensuite admirer, pour peu que l'on en garde l'envie, avec quelle fidélité ceci représente cela, en attendant que cela démente et désavoue ceci!

C'est, en définitive, sur ces griefs, dûment fondés et établis, que s'appuient les amis de la représentation proportionnelle, et elle en a dans tous les partis, le système barbare de la moitié plus un frappant aveuglément, et tour à tour, tous les partis. Si tel est ce système — et il faut reconnaître qu'il est tel, en effet — il est faux et injuste, disent-ils, faux et injuste autant de fois que la moitié des électeurs plus un a de représentans en trop et que l'autre moitié a de représentans en moins. Privilégier, combler de la sorte une moitié et sacrifier l'autre, est-ce de bonne politique? Tout remettre à une moitié, rien à l'autre, est-ce de bonne arithmétique? Est-ce une proportion exacte et loyale?

Et ils continuent : mais si cette proportion est mauvaise, et si cette arithmétique n'est pas vraie, et si cette politique n'est pas juste, il doit y avoir, cependant, une politique plus juste, qui sera d'une arithmétique plus vraie, prouvée par une proportion plus exacte, et donnant une répartition plus satisfaisante de la représentation et du pouvoir. On voit comment, partant de la fausseté et de l'injustice du système de la moitié plus un, beaucoup de ceux qui souffrent de cette répartition menteuse, ont été amenés à chercher, dans les calculs ingénieux de la représentation proportionnelle, la justice et la vérité; comme si de faire, aux élections, de bonne arithmétique, ce serait de toute nécessité, sans méprise

possible, par une loi aussi fatale que les lois mathématiques elles-mêmes, faire de bonne politique.

II. — LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE DANS SON FONCTIONNEMENT

La représentation proportionnelle repose, au fond, sur ce principe : pour faire de bonne politique, faire d'abord de bonne arithmétique; avec son corollaire naturel : meilleure sera l'arithmétique, meilleure aussi la politique. La politique est mauvaise aujourd'hui, parce que l'arithmétique du suffrage est mauvaise; parce que de très grosses minorités et parfois la majorité même du pays ne sont point représentées au parlement ou ne le sont que d'une manière tout à fait défectueuse. La politique sera bonne quand l'arithmétique sera bonne, quand tout groupe d'électeurs de quelque importance numérique sera représenté, et le sera en raison directe de cette importance. Déterminer arithmétiquement le rapport de la force numérique à la puissance politique, restaurer la proportion entre représentans et représentés : voilà la fin et de là le nom de la représentation proportionnelle.

On dit que tout groupe d'électeurs « de quelque importance numérique » a le droit d'être représenté, et de l'être en raison de cette importance. La première chose à faire est, par suite, de définir ce que l'on entend par ces mots : tout groupe de quelque importance, et l'importance des groupes, on ne peut pas la fixer arbitrairement ou empiriquement, puisque la représentation proportionnelle se propose, entre autres corrections et améliorations, d'éliminer de l'élection l'empirisme et l'arbitraire. Et comme c'est la première chose à faire, comme il faut la faire mathématiquement, elle met tout de suite dans le cas de procéder à une première opération, laquelle donnera la mesure, le mètre électoral, l'unité de représentation. Mais si c'est sûrement la première opération à faire que de trouver le mètre électoral et si les premiers partisans de la représentation proportionnelle l'ont bien compris dès le début, il y a plusieurs moyens d'y procéder, et — de ce qu'il y a divers moyens — un premier motif pour qu'il y ait divers systèmes de représentation proportionnelle.

1° *Vote limité et vote cumulatif.*

Nous ne voulons plus parler que pour mémoire du *vote limité* et du *vote cumulatif*, qui ne se rattachent à la représentation proportionnelle qu'en filiation illégitime. Le vote limité consiste, on se le rappelle, en ce que, dans une circonscription où il y a, par exemple, quatre députés à élire, chaque électeur ne puisse

voter que pour trois, ce qui doit avoir pour effet d'attribuer le quatrième siège à la minorité. Le vote cumulatif poursuit le même but, mais par le procédé contraire. Il consiste en ce que, dans une circonscription qui élit quatre députés, chaque électeur puisse porter sur son bulletin le nom d'un seul candidat autant de fois qu'il y a de sièges à pourvoir, soit quatre fois, ce qui peut encore avoir pour effet de réserver à la minorité le quatrième siège. Mais cet effet n'est nullement certain ; et, par le vote cumulatif, la minorité n'est nullement certaine d'obtenir toute sa part, ni même, par le vote limité, si la majorité manœuvre habilement, d'obtenir une part de la représentation.

Le vote limité, comme le vote cumulatif, est, du reste, tout empirique et arbitraire ; en cela, ni en rien, il n'est scientifique ou mathématique : il peut dans des circonstances favorables, si la majorité s'endort, si la minorité est bien disciplinée, laisser une part à cette dernière, mais une part que le hasard taille à son gré, tantôt trop grande, tantôt trop petite, jamais ou très rarement proportionnelle. Ni vote cumulatif ni vote limité ne sont, à vrai dire, des systèmes de représentation proportionnelle et, s'ils peuvent être, ils ne sont pas toujours et infailliblement des procédés de représentation de la minorité ; or il ne suffit pas, pour la vérité et pour la justice, que la minorité soit représentée, il faut qu'elle le soit proportionnellement, « de façon qu'une majorité d'électeurs ait une majorité de représentans, qu'une minorité d'électeurs ait une minorité de représentans et que, homme pour homme, la minorité soit représentée aussi complètement que la majorité. »

Une qualité incontestable qui, malgré leurs imperfections et à cause peut-être de ces imperfections mêmes, reste cependant au vote limité et au vote cumulatif, c'est d'être relativement faciles à expliquer et à appliquer. A mesure que se développeront des systèmes plus perfectionnés de représentation proportionnelle, plus clairement il apparaîtra que tous ces systèmes auront beau être presque parfaits, mathématiquement et comme abstractions, force et vertu positives leur manqueront pourtant, s'il leur manque l'indispensable qualité d'être d'une explication et d'une application faciles.

Des différens systèmes où le rapport de la puissance politique à la force numérique des partis est déterminé arithmétiquement et qui tendent, non seulement à procurer une représentation de la minorité variable et aléatoire, mais à assurer, dans toutes les conjonctures et toutes les hypothèses, une représentation vraiment proportionnelle ; de ces différens systèmes, sinon le plus facile, le moins difficile est celui dont fit l'essai pratique, il y a

juste quarante ans, le ministre danois Andræ, et qu'exposa théoriquement, peu de temps après, avec la vive approbation de John Stuart Mill, le publiciste anglais Thomas Háre.

2° *Quotient et liste de préférence.*

Réduit à sa plus simple expression, il se compose de deux élémens essentiels : le *quotient* et la *liste de préférence;* aussi l'appelle-t-on encore, suivant le point de vue d'où on l'examine, tantôt *système du quotient* et tantôt *système de la liste de préférence*. Système du *quotient*, car il fixe la valeur du mètre électoral, l'unité de représentation, au moyen d'une division : on divise le nombre des électeurs inscrits, ou, mieux, le nombre des votans, par le nombre des sièges à pourvoir; le quotient donne le chiffre d'élection, ou chiffre requis pour être élu. Soit une circonscription où l'on compte 20 000 votans et qui nomme dix députés : on divise 20 000 par dix, et le quotient, 2 000, est le chiffre d'élection ; sera proclamé député de la circonscription quiconque aura réuni 2 000 voix. Ce chiffre de 2 000 est, ici, le mètre électoral, l'unité de représentation, la preuve indéniable de l'importance du groupe de citoyens qui veulent avoir tel citoyen pour leur représentant. Il marque nettement le rapport de la puissance politique à la force numérique, rapport qui est, ici, de de 1 à 2 000 : un député pour 2 000 électeurs. Et, si l'on ne craint pas de citer une fois de plus la phrase tant de fois citée de Mirabeau, que « les assemblées sont pour la nation ce qu'est une carte réduite pour son étendue physique », c'est, ici, une carte à l'échelle de un deux-millième.

Veut-on voir combien ce système s'écarte de la majorité pure et simple? Prenez la même circonscription, avec les 20 000 votans élisant leurs dix députés au scrutin de liste ordinaire. Un seul électeur, en plus de la moitié, pourra enlever les dix sièges, un seul en moins les fera perdre; 10 001 électeurs auront, alors, dix représentans, et 9 999 n'en auront aucun. Ou bien encore, prenez, au scrutin uninominal, la même circonscription, subdivisée en 10 collèges. Dans chacun d'eux, 1 000 électeurs, plus un, auront le député, 999 n'en auront pas, et il peut se faire que, dans tous les collèges, ces 999 électeurs annulés partagent les mêmes idées, et que, pour la circonscription en son ensemble, une minorité qui, dans le pays, est, à quelques voix près, égale à la majorité, soit totalement éliminée de la représentation nationale; l'accident seul en décidera, agent aveugle et sourd de justice ou d'injustice.

La représentation proportionnelle, tout au rebours, demande au chiffre même de se faire un agent de justice, et de justice

consciente. Et le système irait tout droit si les 20 000 électeurs consentaient toujours à se former en dix groupes de 2 000. Mais il arrivera que l'un ou plusieurs des candidats réuniront plus de 2 000 voix, plus que le quotient, et que d'autres en auront sensiblement moins de 2 000, moins que le chiffre d'élection. Supposons que, sur les dix sièges, six ou sept soient tout de suite et de plein droit attribués respectivement par 3 000, 2 800, 2 700, 2 500, 2 300, 2 200, 2 100 voix. Trois sièges demeurent en suspens, les candidats ayant respectivement 1 000, 800 et 600 voix. Les sept premiers élus dépassent de 1 000, de 800, de 700, de 500, de 300, de 200 et de 100 voix le quotient électoral ; ce sont, en tout, 3 600 voix perdues, si ce ne sont pas 3 600 électeurs non représentés. Que ces 3 600 voix perdues ou en surcroît s'ajoutent aux 2 400 voix trop faibles et inefficaces des trois candidats malheureux, qu'elles se répartissent sur eux, qu'ils se les repassent ou qu'on les leur repasse de l'un à l'autre ; et, à en croire du moins Thomas Háre et Andræ, les dix sièges seront pourvus, et le quotient sera respecté, et tous les votans seront représentés, et tous le seront proportionnellement, et ce sera de bonne arithmétique ; en fin de compte, de bonne politique.

C'est ainsi, et pour cette raison, que ce qu'on appelle le système du quotient entraîne ce que l'on appelle la *liste de préférence*. Dans cette circonscription, où il y a à élire dix députés, chaque électeur ne peut voter que pour un candidat, mais, afin que son bulletin conserve toute son efficacité, il faut que sa voix puisse éventuellement se reporter d'un candidat qui n'en a plus besoin sur un candidat qui, faute d'elle, est menacé de rester en détresse, ou généralement d'un candidat *préféré* sur un candidat *agréé*. C'est le vote de préférence pour tel candidat, avec vote subsidiaire pour tel autre.

De tous les candidats, c'est B que je préfère, je l'inscris donc en tête de ma liste, mais C ne me déplairait pas et je me rallierais au besoin à D ; je les inscris donc deuxième et troisième. Si ma voix arrive à « mon homme », à B, après qu'il a déjà atteint le quotient de 2 000, et si, conséquemment, elle ne peut lui servir, elle sera comptée à C ; si C lui-même a déjà atteint le quotient, D en profitera ; si elle tombe à terre, elle rebondira et ne sera jamais perdue. Il est possible que, par ce procédé, ma voix ne soit pas comptée à qui j'aurais le mieux aimé qu'elle allât, mais je n'en suis pas moins sûr d'être représenté selon mon goût et même selon ma préférence, puisque c'est seulement dans le cas où le candidat que je préfère serait déjà élu que mon vote se rabattrait sur mon deuxième candidat, et seulement dans le cas où le deuxième aussi serait élu, de celui-ci sur le troisième.

Mais le scrutin vient d'être clos : le dépouillement va commencer. On extrait de l'urne les bulletins et on les classe par paquets : dans un premier paquet, ceux qui ne portent qu'un nom ; dans un deuxième paquet, ceux qui portent deux noms ; dans un troisième, les bulletins à trois noms ; ainsi de suite. C'est l'ordre logique, et l'ordre des préférences est sauvegardé. Nous faut-il insister encore ? et ne sait-on pas assez maintenant en quoi consiste, sur quoi repose, ce qu'est et ce que vaut le système d'Andræ et de Thomas Hare ?

Il porte, il est assis sur ces deux points : le *quotient*, le *chiffre d'élection :* pour être élu, le candidat doit avoir un chiffre de suffrages égal au quotient de la division du nombre des votans par le nombre des sièges à pourvoir ; et la *liste de préférence :* tout électeur peut inscrire sur son bulletin dix noms quand il y a dix sièges à pourvoir : une voix ne compte qu'à un candidat, mais elle compte toujours à un candidat, toujours au goût de l'électeur, en ce sens que, le quotient une fois atteint par le premier de la liste, les voix de supplément profitent au second et l'aident à se faire élire à son tour ; de même, du deuxième au troisième et jusqu'au dernier de la liste.

Ce n'est pas le scrutin de liste, puisque chaque électeur ne vote valablement que pour un seul candidat, mais c'est un scrutin uninominal dans un *scrutin de liste*, puisqu'il y a dix sièges à attribuer et que chaque électeur peut inscrire, selon l'ordre où il désire aider à l'élection de l'un d'eux, les noms de dix candidats. Ce système admet et réclame soit la division du pays en circonscriptions dont chacune nomme plusieurs députés (et plutôt en un petit nombre de circonscriptions très vastes dont chacune doit élire un certain nombre de députés) soit la réunion du pays tout entier en une circonscription unique, dans le louable dessein de favoriser l'entrée au parlement d'hommes d'une réputation nationale qui n'auraient nulle part d'attaches plus étroites et que ce manque de racines en un coin de terre et de liens autour d'un clocher empêcheraient de réussir dans telle ou telle circonscription locale.

Que le transfert ou le report des voix d'un candidat sur l'autre ait lieu, d'ailleurs, au gré de l'électeur, comme le voulaient Andræ et Hare, ou bien au gré du candidat, s'il avait déclaré d'avance qui il entend faire bénéficier des suffrages qu'il aurait en trop ; quel que soit celui de ces procédés de transfert des voix que l'on choisisse, le vote, dans le système du quotient et de la liste de préférence, est individuel et personnel : il est un classement, un rangement de personnes. On ne soutiendrait pas, évidemment, que les partis n'y sont pour rien ni que l'élection n'a

aucune couleur politique; mais c'est la personne qui passe devant; le parti ne passe qu'avec la personne, et c'est du goût ou de l'estime pour les personnes que dépend surtout la représentation des partis.

Dans ce système, sur le bulletin, le parti n'est pas exprimé, il est sous-entendu; si la représentation est proportionnelle, elle l'est par rapport aux sympathies pour les personnes, plutôt que par rapport aux partis en tant que tels. Et c'est afin de parvenir à une représentation vraiment proportionnelle des partis, sans toutefois supprimer ce qu'il doit y avoir de « personnel » dans l'élection, que l'on a imaginé un autre système, plus difficile, on ne le dissimule guère, à appliquer ou même à expliquer, et dont le nom seul a l'on ne sait quoi qui n'attire pas : le système *de la concurrence des listes avec double vote simultané.*

3° *Concurrence des listes et double vote simultané.*

D'abord, la *concurrence des listes.* Le principe en est celui-ci : chaque parti peut présenter une liste de candidats; chaque liste a autant d'élus qu'elle atteint de fois le quotient. Les listes doivent être déposées dans un délai donné avant le jour de l'élection. Elles portent, chacune, un nombre de candidats égal ou inférieur au nombre de sièges en jeu. Le scrutin clos, on commence par procéder ainsi que dans le système de Thomas Hare : on cherche le quotient, le mètre électoral, en divisant le chiffre total des votans par le chiffre des sièges. Soient 100000 votans et dix sièges : le quotient de 100000 divisé par dix est de 10000. Cela fait, il faut déterminer combien de sièges reviennent à chaque liste. On divise alors le nombre total de voix que chacune d'elles a obtenues par le quotient ou chiffre d'élection. Deuxième opération. Soient quatre listes ayant l'une 40000, l'autre 30000, l'autre 20000, l'autre 10000. Elles devront avoir l'une quatre sièges, l'autre trois, l'autre deux et la dernière un siège.

Ensuite, le *double vote simultané.* La proportion est, de la sorte, réglée entre les listes, dont chacune a sa part. Il s'agit maintenant de décider à quels candidats de chaque liste seront nominativement attribués les sièges qui reviennent au parti. Dans le système d'Andræ et de Hare, l'ordre des noms sur la liste faisait tout : était élu quiconque atteignait le quotient, le premier élu étant le candidat qui figurait seul ou le premier sur le plus grand nombre de bulletins. Dans le système de la concurrence, pour la répartition des sièges entre les candidats de chaque liste, l'ordre d'inscription ne fait rien : sont élus ceux qui, sur chaque liste, ont recueilli le plus grand nombre de suffrages : les quatre can-

didats qui ont obtenu le plus de voix, si le parti a droit à quatre sièges; celui qui a obtenu le plus de voix si le parti n'a droit qu'à un siège seulement.

Dans ce système, donc, l'électeur, en votant, vote, à la fois et d'un coup, pour une liste à qui sa voix sera comptée quand on répartira les sièges entre les listes, et pour un, deux ou plusieurs candidats, à qui sa voix sera comptée quand on répartira les sièges entre les candidats portés sur chaque liste. Il exprime en même temps et ses préférences de parti, puisqu'il donne sa voix à telle liste, et ses préférences personnelles, puisqu'il donne sa voix à tels et tels candidats de la liste, sans être forcé de la donner à tous; puisqu'il peut même, comme disent les Belges et les Genevois, *panacher*, ou voter pour un ou plusieurs candidats qui ne sont pas de sa liste, ou qui ne sont d'aucune liste, sans craindre de nuire à son parti dans la répartition des sièges, le vote de parti étant, quoique simultané, distinct, en ce procédé, du vote personnel. C'est, à la fois et d'un coup, le vote de parti et le vote personnel : c'est « le double vote simultané » dans « la concurrence des listes ».

4° *Diviseur commun. Chiffre répartiteur.*

Mais il est possible et il est fréquent que la somme des voix obtenues ne soit pas exactement divisible par le quotient ou chiffre d'élection, qu'il y ait un excédent et qu'un ou plusieurs sièges demeurent non pourvus. A qui et comment les donner? Au bénéfice de l'âge? au sort? au parti le plus favorisé? au parti le moins favorisé? à la liste qui a le plus fort total? à celle qui a le plus fort reste? Ce sont là des expédiens qui s'éloignent fort de la justice et de la vérité rêvées; qui font, au dernier pas, retomber dans le relatif, dans le contingent, dans l'empirisme, dans l'arbitraire que l'on fuyait, et dont certains ne constituent guère moins qu'une contradiction avec le principe même de la représentation proportionnelle. Il doit donc y avoir une vérité plus vraie, une justice plus juste, un procédé plus mathématique que le procédé du quotient, qui permette ou de faire disparaître l'excédent ou de l'abaisser au minimum. Oui, a répondu M. d'Hondt, un professeur de l'université de Gand, il existe, en effet, ce procédé plus mathématique : au lieu du simple quotient, cherchons le *commun diviseur*.

Et il a cherché le commun diviseur. Soit, disait-il, une élection pour trois députés avec trois listes qui recueillent l'une 1550 l'autre 750, la troisième 700 voix (en tout 3000). Si l'on s'en tient au système du quotient, la première liste n'aura qu'un député, parce que le quotient 1000 n'est contenu qu'une fois dans 1550,

et chacune des deux autres en aura un, parce que 750 et 700, bien qu'inférieurs au quotient 1000, sont supérieurs à 550, fraction qui reste à la première liste. Vainement elle aura réuni un nombre de voix plus que double; il ne lui servira de rien; en fait, son représentant sera élu, avec 1550 voix, mais les députés de la deuxième et de la troisième liste le seront, eux aussi, l'un par 750, l'autre par 700 voix. 1000 n'est donc plus que le quotient théorique : le quotient réel et effectif est seulement de 750 pour le deuxième siège et de 700 pour le troisième.

Eh bien, au lieu de ces mesures diverses, de ce chiffre d'élection trop élastique, de ce mètre électoral qui s'allonge et se raccourcit, ce qu'il faut trouver, c'est une commune mesure, un chiffre répartiteur invariable, un mètre électoral fixe comme le mètre de longueur, et qui soit le même pour toutes les listes et tous les sièges, pour tous les candidats et tous les partis. Encore plus, toujours plus de vérité et de justice! encore et toujours plus d'arithmétique! Ce mètre électoral d'un inaltérable métal, cette mesure unique et égale pour tous, on les déterminera en divisant le nombre de voix qu'ont respectivement obtenu les différentes listes par 1, 2, 3, 4 et ainsi de suite; en comparant les quotiens donnés et en les rangeant selon l'ordre de leur importance. Le quotient qui occupe le rang correspondant au nombre des sièges est le chiffre *diviseur* ou *répartiteur*.

Reprenons nos trois listes de 1550, 750 et 700 voix. Les quotiens seront :

en divisant par 1 =	1550,	750,	700;
en divisant par 2 =	775,	375,	350.

Il y a trois sièges à pourvoir : les quotiens rangés selon l'ordre de leur importance, 1550, 775, 750, c'est le troisième ou 750, qui sera le chiffre répartiteur; 750 est contenu deux fois dans 1550 : la première liste aura donc deux représentans; une fois dans 750 : le deuxième parti aura le troisième siège; quant à la troisième liste, qui n'atteint pas le chiffre répartiteur, elle sera exclue de la répartition. De même pour cinq sièges, sept sièges, dix sièges, etc.

Trouver le diviseur commun et s'en servir comme de chiffre répartiteur, tel est le fond du système de M. d'Hondt, le plus parfait ou le plus voisin de la perfection mathématique de tous les systèmes connus de représentation proportionnelle, — et l'on sait si nous en manquons! et si, depuis un demi-siècle qu'il en fut question pour la première fois, la naturelle curiosité de l'esprit humain s'y est donné libre carrière, toute fantaisie débridée, en prenant à son aise, avec ce grand problème de la politique, ni plus ni moins qu'avec de petits jeux de société!

Tous ces systèmes de représentation proportionnelle, nous les

avons ramenés à trois : 1° système d'Andræ et de Thomas Hare, quotient et liste de préférence; 2° système de la concurrence des listes et double vote simultané; 3° enfin, système de M. d'Hondt, diviseur commun. Mais, à vrai dire, ce ne sont pas des systèmes, ce sont des catégories ou des types de systèmes. Chacun d'eux a ses variantes, comme une planète, ses satellites. Et nous n'avons même pas mentionné Condorcet et « la simple pluralité » avec ou sans minimum, ni Borda et le système du vote gradué ou des suffrages décroissans, ni l'amendement que voulaient y apporter les Francfortois Burnitz et Warentropp, ni la liste unique avec quotient unique d'Émile de Girardin, ni la liste unique avec quotient unique et report des voix de M. Campagnole, ni M. S. de la Chapelle et le système de la liste fractionnaire, ni M. Pernolet et le quotient d'élimination, ni tant d'autres, et encore tant d'autres! La représentation proportionnelle a ce malheur qu'on ne peut traiter d'elle et être clair sans renoncer à être complet, ni traiter d'elle et être complet sans cesser d'être clair. Ah non! ce ne sont pas les systèmes qui manquent! loin de là; il y en a trop, pour qu'il y en ait un bon! Et l'on dirait que leurs auteurs ont pris plaisir à se réfuter mutuellement!

Tel proportionnaliste convaincu, membre actif d'une société de propagande, rejette la liste unique, repousse la liste fractionnaire, écarte la liste de préférence, n'est qu'à demi satisfait du quotient avec transfert des voix, préférerait le chiffre répartiteur, mais en y adjoignant un quotient d'élimination, en les mêlant ensemble et en amendant la mixture. Le plus parfait de ces systèmes, on ne craint pas de le répéter, ou le plus voisin de la perfection mathématique, celui de M. d'Hondt, celui-là même ne trouve pas grâce, non pas devant les adversaires, mais devant les amis zélés de la représentation proportionnelle. Il est en butte aux attaques ou aux critiques : et de ceux qui le proclament « savant », mais démontrent qu'il n'est point, pour cela, infaillible; et de ceux qui, lui reprochant d'exiger tant de divisions successives, tant de quotiens alignés par rang de taille, le jugent plus savant qu'il ne conviendrait : — « Pourquoi courir après le diviseur commun lorsqu'il suffit d'une règle de trois? » — et de ceux, enfin, qui ne le jugent pas assez savant et travaillent à le rendre plus arithmétique, plus géométrique et plus algébrique encore! Mais, savant, trop savant, ou pas assez savant, quotient ou chiffre répartiteur, commun diviseur ou règle de trois, ce sont bien des affaires pour le suffrage universel!

Et c'est très vraisemblablement parce que ce sont trop d'affaires pour lui, que la représentation proportionnelle n'a pas, malgré tout ce qu'on voudra prétendre, poussé, après cinquante

ans de prédication et de discussion, de plus profondes racines dans le champ, si souvent retourné, de la législation électorale.

On nous cite victorieusement les *school-boards* d'Angleterre, le Danemark, le Portugal, l'Espagne, quelques cantons suisses, certains États de l'Union américaine, Buenos-Ayres et le Brésil. Mais l'élection aux *school-boards* est-elle donc une élection politique? En Danemark, la représentation proportionnelle s'applique bien aux élections politiques, mais, sans donner d'autres raisons, tirées de la nature et de la position réciproque des partis, le système d'Andrae n'y est en vigueur que pour la nomination des membres de la Chambre haute par des électeurs du second degré dont la moitié est elle-même élue par des électeurs censitaires. En Portugal, l'expérience du vote limité s'est bornée, pour la seconde Chambre, à 21 collèges électoraux sur 100; en Espagne, y compris Cuba et Puerto-Rico, 369 collèges élisent 445 députés, c'est-à-dire que le vote limité ne fonctionne que dans un petit nombre de circonscriptions. Les cantons suisses sont placés dans des conditions toutes spéciales et ne sauraient prêter argument pour des pays qui ne sont pas la Suisse, puisque les élections politiques elles-mêmes y ont toujours quelque chose de local et presque de communal.

Dans les États ou territoires de l'Union américaine, Pensylvanie, New-York, Illinois, Californie, Virginie occidentale, Utah, Missouri, quoique l'on ait admis, pour les élections politiques, ici le vote limité et là le vote cumulatif, on les a pratiqués surtout ou pour des élections municipales ou pour la formation de bureaux électoraux, ou pour l'élection des juges, ou pour celle des conseils d'assistance publique, ou pour celle des conseils des sociétés par actions. — Buenos-Ayres! ajoute-t-on, et le Brésil! Mais le Brésil réaliserait-il l'idéal de la paix et de la stabilité dans le régime représentatif? et doit-on offrir Buenos-Ayres en modèle à toutes les républiques parlementaires?

Puis, que cite-t-on encore? L'île de Malte! le cap de Bonne-Espérance! la Nouvelle-Galles du Sud! Mais on ne cite pas un exemple topique et décisif d'un grand État européen. En revanche, on citerait l'exemple topique en sens contraire de deux grands États, au moins, qui ayant fait l'essai, aux élections politiques, du vote limité, bâtard de la représentation proportionnelle, l'ont abandonné assez vite, ou ne l'ont gardé, l'un, l'Angleterre, que pour l'élection administrative des conseils d'école, l'autre, l'Italie, que pour les élections municipales.

D'où vient cette froideur envers la représentation proportionnelle? Si c'est la vérité et la justice, d'où vient que les hommes et les peuples, dont on a dit qu'ils ont soif de justice, d'où vient

qu'ils ne courent pas, qu'ils ne se ruent pas de leur puissant élan vers elle? C'est, sans nul doute, qu'on ne lui a pas su donner une expression frappante, saisissante ou tout bonnement intelligible pour les masses que l'État moderne met en action et qui, à leur tour, l'actionnent.

Que voulez-vous que dise à la moyenne des électeurs le système de « la concurrence des listes avec double vote simultané »? Et le diviseur commun, à des gens qui ne comptent que péniblement sur leurs doigts et parmi lesquels il en est et il en sera longtemps encore beaucoup qui ne savent ni lire ni écrire? C'est pour eux comme un grand cliquetis de mots inconnus dans une épaisse nuit : ils n'y voient et n'y entendent goutte! Ce sont pour eux termes de sorcellerie et lettres aussi hermétiques que les cinq syllabes d'*abracadabra!* — Mais, réplique-t-on, il n'est pas nécessaire que les électeurs comprennent : aux électeurs on ne demandera rien de plus ou peu de chose de plus qu'à présent; et des scrutateurs seuls on attend davantage, peu de chose aussi : une règle de trois ou quelques pauvres divisions! Mais où prend-on les scrutateurs, si ce n'est entre les électeurs? et songe-t-on à recruter un corps de scrutateurs professionnels?

On rédigera, comme on l'a déjà fait, un catéchisme « de la vraie représentation » en soixante et une questions et réponses. Mais ceux qui l'auront rédigé seront les seuls à l'avoir lu et, en tout cas, à l'avoir appris. Est-ce donc un adversaire, ou n'est-ce pas encore un ami et même un apôtre de la représentation proportionnelle qui s'écriait ironiquement : « Je voudrais voir l'effet sur nos paysans de la formule de M. d'Hondt! » Et il avait raison; mais il ferait beau voir l'effet de sa formule, à lui, et de toutes les autres, on ne dit pas sur des paysans, mais sur des électeurs plus instruits que les paysans, et justement sur cette classe d'électeurs où d'habitude sont pris les scrutateurs, à la campagne du reste, ou dans les villes!

Trop de systèmes et pas un bon; trop de formules et pas une brève, nette, incisive et impérative; des théorèmes, des démonstrations, des divisions de divisions, et comme de l'extrait concentré, de la quintessence d'arithmétique. Justice et vérité se perdent sous cette enveloppe de mystère. Mais supposez un coup de lumière; supposez éclairci ce qui ne l'est pas, découvert le système qu'on cherche et trouvée la formule que l'on réclame; supposez que ce qui nous semble, pour l'instant, impossible soit devenu possible et même facile; que la représentation proportionnelle s'explique et s'applique aisément — toutes les objections qui se dressent contre elle n'en seront pas ruinées; il n'y aura de détruite que la première, celle qui se fonde sur la diversité des

systèmes et l'obscurité des formules ; — et c'est, à notre avis, la moins forte de toutes.

III. — LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLE DANS SES EFFETS

Supposez donc que la représentation proportionnelle est établie et qu'elle fonctionne à souhait. Les électeurs émettent en pleine conscience de leurs droits un double vote simultané ; les scrutateurs se font un jeu de déterminer le diviseur commun. Ou bien, pour ne pas hasarder une hypothèse aussi hardie et ne pas croire trop légèrement à un progrès qui tiendrait du miracle, contentons-nous d'admettre que les citoyens les plus teintés de mathématiques se dévouent à ces calculs électoraux ; que les autres adoptent par routine le double vote simultané, comme ils avaient, par routine, adopté le vote pur et simple ; et qu'ainsi, tous faisant à peu près ce qu'il faut, la représentation proportionnelle marche du mieux que puissent aller les institutions politiques : à peu près bien. Ce ne sera pas assez qu'elle fonctionne pour qu'on la juge, car on ne juge pas une machine rien que sur la régularité de sa marche, mais aussi et principalement sur la qualité de son travail — laquelle se voit au produit. Cette machine perfectionnée de la représentation proportionnelle pourra marcher, on l'accorde ; mais comme travail, comme produit, que rendra-t-elle ?

Ceux qui l'ont construite et montée nous promettent plusieurs avantages, dont le plus général et le plus précieux serait plus de justice et de vérité dans le régime représentatif ; plus de sincérité, de bonne foi et de bon sens encore. On ne verrait plus, nous affirment-ils, de ces alliances qui confondent la raison, de ces coalitions immorales où les extrêmes se touchent et où les contraires se marient, pressés par la nécessité de former, à tout prix, une majorité, puisque la majorité seule existe et qu'être en minorité d'une voix, c'est ne pas être. Avec la représentation proportionnelle, les minorités existeraient ; être en minorité d'une voix n'empêcherait pourtant pas d'être et chaque minorité, pouvant rester elle-même, ne s'irait point noyer dans une minorité plus importante, mais opposée et en quelques points ennemie, pour former avec elle une majorité hybride, sans cohésion et sans dignité. Le système actuel de la majorité brutale coûte aux minorités ou l'honneur ou la vie ; la représentation proportionnelle leur laisserait la vie et l'honneur. Ainsi parlent les partisans du système nouveau, et en cela déjà ils exagèrent peut-être non la gravité de notre mal, mais le mérite de leur remède. Que ces coalitions paradoxales, avec la représentation proportionnelle, soient

moins nécessaires, et, partant, qu'elles soient plus rares, on ne songe pas à le contester. Mais qu'elles disparaissent tout à fait, ne serait-ce pas espérer au delà des espérances permises, puisque les minorités, pour être représentées, doivent atteindre un certain chiffre et que, pour atteindre ce chiffre, il faut à quelques-unes d'entre elles s'entendre, transiger et fusionner ensemble?

De même pour la seconde promesse des partisans de la représentation proportionnelle. Ils nous disent qu'une fois leur système accepté, comme tous les électeurs ou presque tous, tous ceux qui appartiennent à un parti classé, seraient, à tout événement, sûrs d'être représentés, il n'y aurait plus d'excuse aux abstentions et que, partant, le nombre en diminuerait naturellement. Cela encore peut être regardé comme possible dans une certaine mesure, en tant, précisément, que la complication de la formule n'effraierait pas les électeurs et ne se changerait pas elle-même en une cause d'abstention.

En outre, — et c'est la troisième promesse de la représentation proportionnelle — parce que, dans le système grossier et oppressif de la majorité, ce sont les plus calmes, les plus réfléchis qui s'abstiennent et parce que, dans le système qui lui serait substitué, ils n'auraient plus de motifs de s'abstenir, la politique y prendrait des allures modérées et le courant s'en rectifierait; elle ne connaîtrait plus ni bouleversemens, ni reviremens subits, ni affolemens de boussole, ni brusques changemens de route.

Voilà ce que nous promettent les amis de la représentation proportionnelle et peut-être s'avancent-ils un peu trop; peut-être, encore une fois, en faut-il rabattre. Ce serait une vérité et une justice plus grandes qu'aujourd'hui; mais ce ne serait que plus de vérité et plus de justice, non pas toute la justice et toute la vérité, puisque pour une voix de moins que le quotient, des fractions considérables d'électeurs pourraient n'être pas représentées. Et, quand même tous ces avantages : moins de coalitions, moins d'abstentions, moins de surprises et comme d'explosions dans la politique, la représentation proportionnelle nous les assurerait tout entiers, il y aurait des vices ou des infirmités du système actuel qu'elle ne guérirait pas et d'autres qu'elle empirerait.

Elle ne supprimerait ni ne diminuerait la corruption électorale; elle ne mettrait pas obstacle, par elle-même, aux ingérences abusives de l'administration; elle ne purifierait pas les élections, n'en expulserait pas ou n'y neutraliserait pas ces élémens de perturbation qui les faussent. Si le système adopté était celui de la concurrence des listes, à cause de la rigoureuse discipline que les partis devraient observer et de l'obligation de déposer à l'avance une liste officielle de candidats, elle accroîtrait la puissance des

comités : les politiciens demeureraient nos rois. Et, par-dessus le reste, que d'occasions d'erreurs, si ce n'était de fraude, en cette interminable série d'opérations !

Au résumé, deux des inconvéniens du système actuel, la corruption mutuelle de l'électeur par l'élu et de l'élu par l'électeur, d'une part, et, d'autre part, la pression administrative, la représentation proportionnelle ne nous en délivrerait pas ; mais par contre, elle nous livrerait, plus encore que nous ne le sommes, au caprice des comités, leur donnât-on une forme ou une apparence légale, et elle ouvrirait à l'erreur, à la fraude, autant d'accès qu'elle comporterait de calculs et de manutentions de bulletins.

Toutefois, ce ne sont encore, contre la représentation proportionnelle, que des argumens médiocres. Elle ne nous délivrerait pas des maux qui, depuis l'origine, s'attachent au suffrage universel : mais, cette incapacité, est-ce exclusivement la sienne, et qui ? et quel système nous en délivrera ? Faites la balance de ses avantages probables et de ses inconvéniens probables : et vous pourrez trouver que, jusqu'ici, il y a compensation. Mais seulement jusqu'ici, car il y a, contre la représentation proportionnelle, telle que la présentent ses adeptes, des argumens de grand poids, suivant nous, et qui paraissent décisifs. Je dis : telle qu'ils nous la présentent. Leur construction, en effet, est patiemment édifiée et, au-dessus de terre, bien jointe et de lignes harmonieuses. Mais le point faible est en terre, dans les substructions.

Ces architectes politiques ont le défaut de tous les architectes : ils oublient des choses essentielles, et au moins trois choses. L'une, comme on l'indiquait en posant la question, c'est que la première qualité d'un régime, quel qu'il soit, est de permettre au gouvernement de gouverner. Dans le régime parlementaire, déjà, la tâche n'est pas si commode ! Mais combien moins elle le serait, si, ce régime restant ce qu'il est, on décidait d'y introduire la représentation proportionnelle ! Les Chambres actuelles usent bien des mois et bien des ministères à dégager d'elles-mêmes une majorité, et quand elles y sont parvenues, un tour de main suffit à tout démolir. Et pourtant, actuellement, pour chaque siège attribué, il y a une ou plusieurs minorités non représentées, et absentes des Chambres.

Que serait-ce, lorsque, toutes les minorités ayant, dans les Chambres, des représentans, les unes plus et les autres moins, il n'y aurait plus, en dernière analyse, que des minorités juxtaposées, la plus nombreuse ne l'emportant pas assez pour former même le noyau solide ou le pivot résistant d'une majorité ! Le gouvernement s'épuiserait à pétrir et à malaxer ces pâtes molles, que mineraient et désagrégeraient toujours des fermens de disso-

ciation. Que se vante-t-on d'avoir empêché les coalitions immorales! On n'aurait fait que de les déplacer. Ce ne seraient plus les partis qui les négocieraient et les noueraient entre groupes électoraux, mais ce serait le gouvernement, entre groupes parlementaires; — disons-le, ce serait le gouvernement qui se ferait le grand maquignon, l'agent commissionné de l'immoralité politique.

Et non seulement il ferait cela, mais il n'aurait ni le temps ni le pouvoir de faire autre chose. Il serait à jamais condamné à ce stérile effort de l'art pour l'art : faire une majorité pour la faire, mais non pour s'en servir; puisque, dès qu'il voudrait s'en servir, il la déferait. Si peu accusées, si peu stables, si mal ébauchées et si chancelantes que soient dans le Parlement les majorités actuelles, quand il s'en rencontre, elles sont fermes de matière et de dessin comme un marbre de Michel-Ange, à côté de celles qu'on extrairait, si l'on pouvait les en extraire, des multiples minorités dont se composeraient les Chambres avec la représentation proportionnelle. Dieu nous garde, s'il n'est pire tyrannie que l'anarchie, de verser, de la tyrannie de la majorité, dans l'anarchie des minorités! Là est le péril, et c'est ce qui fait que, sauf peut-être une ou deux exceptions, la représentation proportionnelle n'a fait aucune recrue parmi les hommes d'État contemporains, parmi ceux qui, au gouvernement, ont, plus que le souci de se maintenir, l'ambition de diriger.

Oserait-on répondre qu'il n'importe, et que tout est bien, si toutes les minorités sont représentées et le sont en proportion de leur force numérique? Ce serait se tromper étrangement sur ce qu'est dans l'État moderne le régime représentatif. Il n'est pas seulement le régime représentatif, mais le régime parlementaire. Il n'a pas pour fin unique la représentation, et même ce n'est pas tout son objet, ou ce ne sont pas ses seuls objets que la représentation et la législation. Le régime parlementaire a dans l'État moderne une triple fin : la représentation, la législation et le gouvernement. Ne retenir que la représentation, c'est oublier la seconde des choses qu'oublient les partisans de la représentation proportionnelle, à savoir que l'État n'est pas fait uniquement pour les individus.

Dire que tout sera bien dans ce régime lorsque tous les partis y seront proportionnellement représentés, c'est ne considérer l'État que du point de vue de l'individu. C'est une conception incomplète et en quelque sorte unilatérale. Pour que ce fût assez que le régime donnât une meilleure représentation, il faudrait que les attributions des Chambres fussent de beaucoup réduites, qu'elles ne fussent plus ou fussent peu législatives et que l'on prît en dehors d'elles le point d'appui, la base du gouvernement. S'il

en était ainsi, l'idéal pourrait être dès lors une représentation mathématiquement juste.

Et néanmoins, même s'il en était ainsi, la représentation proportionnelle, telle qu'on nous la présente, satisferait-elle à cet idéal? Qu'est-elle donc? Il faut lui restituer son titre tout au long. Elle est, et elle n'est que la représentation proportionnelle *des opinions*. Des opinions, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus mobile, de plus fuyant, de plus insaisissable, de plus irréductible à un petit nombre de catégories, de ce qui peut le moins être fixé, inventorié, coté et classé. La représentation proportionnelle des opinions! Mais s'imagine-t-on, en vérité, que tous les citoyens aient une opinion? Croire que tout le monde a, en politique, une opinion arrêtée et immuable, une règle de conduite politique dont nulle circonstance ni nulle aventure ne le fait départir, n'est-ce pas une idée de politicien?

Ces milliers et ces milliers de citoyens qui n'ont pas d'opinion, ou qui changent d'opinion, qui tantôt votent blanc, tantôt votent noir et tantôt ne votent point, qui émigrent d'un parti dans l'autre; ceux qui forment cet *élément neutre* qui est l'immense majorité de toute nation, la représentation proportionnelle les néglige délibérément, mais ils s'en vengent en la rendant impraticable. Par eux les suffrages s'éparpilleraient et les opinions crouleraient de toutes parts, s'échapperaient des quelques cadres où l'on aurait la prétention de les contenir. Mais enfin, soit; on enfermerait toutes les opinions, et même toutes les fantaisies en ces quelques cadres; on donnerait de la représentation une formule mathématique; est-ce que dans ces cadres et dans cette formule on aurait enfermé la vie?

Nous ne disons pas encore la vie nationale, la nation vivante, mais la vie de chacun de nous, l'individu vivant. L'opinion politique, est-ce tout l'homme? Non, certes, lorsque l'on aurait enfermé toutes les opinions dans ces formules mathématiques, on n'y aurait pas enfermé tout l'homme et toute la vie. C'est la troisième chose oubliée par les amis de la représentation proportionnelle. Le régime qu'ils nous offrent ne refléterait qu'une face, ne serait représentatif que par rapport à une partie de la vie et de l'homme. Ces formules mathématiques n'embrasseraient et n'épouseraient jamais toutes les formes vivantes. Numériques ou mathématiques, elles ne seraient pas organiques; elles ne seraient que numériquement proportionnelles et ne le seraient pas organiquement. Et, à tout prendre, si ce n'est pas un abus de langage, d'employer dans ce sens le verbe « organiser », ce qu'organiserait la représentation proportionnelle ainsi entendue, ce n'est pas le corps électoral; ce n'est pas le suffrage universel : ce n'est

que le dépouillement du scrutin. Elle ne ferait pas des groupes d'hommes et des groupemens de forces; elle ne ferait que des paquets de bulletins.

Or, ce qu'il faut organiser, et, cette fois, dans la plénitude du sens, c'est le corps électoral lui-même, c'est le suffrage universel *en soi*. Il faut l'organiser pour le bien de l'individu et pour le bien de l'État, en vue de cette triple fin : la représentation, la législation, le gouvernement; de manière que le gouvernement soit le plus stable, la législation la plus éclairée, la représentation la plus fidèle qu'il est possible — fidèle et compréhensive : qu'elle enferme le plus possible de l'homme et de la vie, qu'elle soit proportionnelle non seulement aux opinions qui ne sont de nous qu'une minime partie, mais à tout ce qui est, en nous, humanité, vie et force sociale.

Généralement, à la représentation proportionnelle des opinions, c'est la représentation des intérêts que l'on oppose ou que l'on préfère; et il n'est pas niable que l'intérêt soit plus tangible, moins versatile, plus saisissable que l'opinion, et que l'intérêt meuve bien des hommes que l'opinion n'émeut pas. Mais ce n'est encore qu'une partie de nous-mêmes; un régime représentatif fondé exclusivement sur l'opinion serait exclusivement politique; exclusivement fondé sur l'intérêt, il serait exclusivement économique, tandis que la représentation, dans l'État moderne, doit être tout ensemble politique et économique; d'où il suit que, s'il se peut, elle doit être fondée tout ensemble sur l'opinion et l'intérêt, être proportionnelle tout ensemble aux opinions et aux intérêts, et, ainsi, contenir davantage de l'homme, de la vie, de la nation et de la société.

Et généralement aussi, l'on distingue deux phases dans l'histoire du régime représentatif : l'ancienne, presque partout entrée dans le passé, où c'était le groupe qui était représenté, comme les comtés et les bourgs d'Angleterre, ou les villes de l'Empire, ou les États chez nous; l'autre, nous y sommes à présent, où, comme en France, depuis la Révolution, c'est l'individu, qui est représenté, lui seul, abstrait de tout ce qui l'entoure et jeté, en quelque sorte, hors de sa propre vie. Mais ne peut-on pas concevoir une troisième phrase, définitive ou plus durable, où l'individu compterait et où le groupe compterait, où serait représenté l'individu dans le groupe? Et, si l'on peut concevoir un pareil régime, est-il impossible de le réaliser?

Nous ne croyons ni que ce soit impossible ni que ce soit au-dessus de ce que l'on peut raisonnablement entreprendre, et dès aujourd'hui pour demain. Nous savons ce qu'il faut chercher et où il faut chercher : la vie dans la vie et l'organisation du suffrage

dans la nation organisée. Lorsque la représentation nationale reproduira la vie de la nation et les différens facteurs de cette vie proportionnellement à ce qu'ils y sont et à ce qu'ils y font, — elle sera vérité et justice — non point peut-être vérité et justice mathématiques, vérité absolue et absolue justice, mais vérité et justice politiques — et d'une institution politique, il serait décevant d'attendre de l'absolu. Comment donc la représentation nationale peut être moulée et modelée sur la vie nationale, c'est ce que nous allons maintenant essayer de montrer.

Ici est close la première partie de ces études, partie critique et négative. Passant en revue l'un après l'autre expédiens, combinaisons et systèmes, nous espérons avoir fait voir qu'aucune de ces prétendues solutions n'était la vraie solution, si l'on s'y tenait étroitement et si d'abord on ne la vivifiait point par un principe. Mais ce principe, nous espérons aussi l'avoir fait au moins entrevoir : il ne s'agit plus que d'en suivre le développement pratique, étant observé que, chemin faisant, on ne s'interdit pas de reprendre en tel ou tel des expédiens, des combinaisons ou des systèmes, improductifs sans ce germe de vie, ce qu'avec lui on en pourrait féconder et utiliser.

Notre première conclusion est celle-ci : il n'y a, à la crise de l'État moderne, d'autre solution que de substituer au suffrage universel inorganique le suffrage universel organisé. Et la question est désormais : d'après quoi, pratiquement et légalement, sera organisé le suffrage universel à substituer au suffrage inorganique? D'après quoi, et sur quoi organiser le suffrage universel — afin que, si la démocratie est une mer montante, comme le disent ses poètes lyriques (car elle en a) ce soit une mer qui n'ait que des marées et qui n'ait pas ou n'ait que peu de tempêtes ? — afin que, si, comme nous le disons, la nation est un être vivant, que la représentation doit reproduire en abrégé, les élections, loin de tout secouer et ébranler en de fiévreux accès, ne soient, à intervalles égaux, que comme le souffle paisible et sain, comme la respiration normale du pays?

CHARLES BENOIST.

CHARLES GOUNOD

Liebe sei vor allen Dingen
Unser Thema, wenn wir singen.

Que l'amour soit avant toute chose
Notre thème, quand nous chantons.
GŒTHE.

Avant de parler de lui, nous remercierons d'abord les fidèles gardiens de sa mémoire de n'en avoir pas été pour nous les gardiens avares et jaloux. A des mains qu'ils savaient pieuses ils ont bien voulu confier les manuscrits, les notes, les lettres, tout ce qui leur reste du maître (1). Ainsi nous leur devons non de l'avoir mieux connu, mais de l'avoir connu plus longtemps et au delà même de la mort. Pendant quelques semaines il nous a semblé le réentendre, presque le revoir dans le cabinet de travail aujourd'hui sombre et muet, naguère harmonieux de ses chants, illuminé de son regard, de ce regard qui justifiait le mot du poète : « Notre prunelle dit quelle quantité d'homme il y a en nous (2). » C'est chez lui, qu'il nous fut donné d'aller encore à lui ; mort, il nous a été pour la dernière fois ce que vivant il nous était toujours : un maître et un ami, *lo mio maestro e lo mio autore*. Devant nous, pour nous, il a revécu sa vie et son œuvre dans l'ordre même des années. Que ce soit aussi l'ordre de cette étude. Nous ne l'abordons ni sans appréhension ni sans mélancolie. En un travail de critique, de critique musicale surtout, le passage de l'émotion à l'analyse, la rentrée en soi-même et en soi seul, a

(1) Depuis que ces pages ont été écrites, la *Revue de Paris* a publié, sous le titre de *Mémoires d'un artiste*, les fragmens d'une autobiographie de Gounod. Nous renverrons quelquefois le lecteur à ces *Mémoires*, qui s'arrêtent en 1859.

(2) Victor Hugo.

toujours quelque chose de triste. On cesse à regret de lire et de relire, pour commencer d'écrire avec crainte. Les voix se sont tues ; il faut parler de ce qu'il était si doux d'entendre seulement, et l'on doute si les mots sauront jamais dire ce que chantèrent les sons mystérieux.

I

« Son caractère est ouvert, gai, vif quelquefois jusqu'à la pétulance, un peu mobile, néanmoins excellent. A tout considérer, c'est un enfant aimable, qui donnera de la satisfaction à ses maîtres et deviendra la consolation et l'orgueil de sa mère. » Voilà le premier portrait de Gounod. Daté du 30 mars 1829, il est signé d'Hallays-Dabot, directeur de la pension que l'écolier de onze ans quittait alors pour entrer au lycée Saint-Louis. Quelques mois plus tard, le soir de la Saint-Charlemagne, après deux heures d'attente sous la neige de janvier, le petit garçon pénétrait pour la première fois dans la salle du Théâtre-Italien. Il y entendit *Otello*, et la musique lui fut révélée. Par quelle page de l'œuvre? On aime à croire que ce fut par la plus belle, par l'immortelle plainte qu'avec admiration, peut-être avec reconnaissance, Gounod devait rappeler un jour, en invoquant sur la tombe de Rossini le « triste et doux gondolier de Desdemona ».

Dans le cœur ardent du collégien, l'amour de la musique fit de rapides progrès, et voici les fragmens d'une lettre que l'enfant (il avait alors treize ans) écrivait à sa mère pour lui déclarer cet amour :

Il est un âge où, sans manquer à la règle de soumission, d'obéissance, on commence à penser par soi-même et à ne pas laisser aux parents, par une indécision cruelle, tout le soin de l'avenir d'un fils. Telle est en ce moment ma position. Je ne saurais juger parmi les diverses carrières l'utilité et les désavantages de chacune d'elles; l'inexpérience de mon âge ne me le permet pas. Mais je dirai qu'un goût très prononcé s'est déclaré chez moi pour la carrière des arts.

Je crois que dans cette carrière il existe un bonheur réel, constant, une consolation intime, qui doit compenser ce qui arriverait de moins heureux. Pour moi, l'homme qui seul avec son art, sa science et sa pensée peut être heureux, celui-là est l'homme dont le sort est à envier. Ainsi il y a plusieurs sortes de bonheurs. Un homme est riche; il a des équipages, des biens; il possède tout ce dont la fortune peut combler ses plus grands favoris. Que cet homme perde ses places, ses honneurs, ses dignités, et adieu le bonheur!... Mais quand un homme s'est acquis des talents supérieurs, une science dont il a approfondi l'étude, c'est une fortune qu'il est sûr de conserver; elle est son ouvrage, elle ne dépend de personne que de lui... Je crois bien que de grands changements dans un État peuvent avoir quelque influence sur les arts; mais je crois aussi qu'un homme qui se mettra hors de ligne sera toujours admiré, quels que soient les témoins de son talent... Quand je parle

ainsi, ce n'est pas, qu'on le croie bien, que je veuille me prêter la belle position d'un homme entièrement né pour les arts et qui doit risquer cette carrière à tout prix. Non certes, je ne prétends pas à un tel honneur; mais je crois qu'un homme qui ne saura pas préférer au simple bonheur de l'aisance, le bonheur d'un savoir qui peut quelquefois ensuite lui procurer l'aisance, je crois, dis-je, que celui-là ne serait pas fait pour embrasser la carrière des arts. Nous voyons qu'Achille préférait la gloire, à une longue vie passée sans se couvrir d'un nom glorieux. Pourquoi ne pourrait-on pas préférer la gloire des arts à une position que l'argent seul rendrait brillante?...

Quelqu'un a dit que la musique peut calmer les cœurs les plus farouches, toucher les plus insensibles; je n'en suis pas étonné. A mes yeux, un homme qui ne sent pas les charmes de la musique perd, sous le rapport des sentiments, du cœur; non pas que pour cela il ne puisse pas être bon; non sans doute, l'un n'entraîne pas l'autre. Mais un homme qui se laisse toucher par une belle mélodie qui lui parle dans le fond de l'âme, ne gagne pas peu à mes yeux. Car je ne vois rien de plus imposant ni de plus touchant qu'une belle création musicale. Pour moi la musique est une compagne si douce, qu'on me retirerait un bien grand bonheur si on m'empêchait de la sentir. Oh! qu'on est heureux de comprendre ce langage divin! C'est un trésor que je ne donnerais pas pour bien d'autres; c'est une jouissance qui, je l'espère, remplira tous les moments de ma vie.

Mme Gounod mère, était excellente musicienne; elle comprit cette lettre d'enfant. Mais elle était sage, et elle résolut d'attendre. Peu de jours après, le collégien était cité devant le proviseur averti. Gounod lui-même a raconté (1) cette entrevue décisive, l'épreuve à laquelle il fut soumis et dont il sortit vainqueur. Il s'agissait de composer un air sur les paroles de *Joseph :* « *A peine au sortir de l'enfance.* » En moins d'une heure, l'écolier qui ne connaissait pas la romance de Méhul, avait écrit la sienne. Elle était si jolie, qu'à l'entendre le proviseur non seulement s'émerveilla, mais s'attendrit. Quand le petit garçon eut fini de chanter, le proviseur pleurait, et prenant dans ses mains le jeune front prédestiné : « Allez, dit-il, allez mon enfant, et faites de la musique. »

L'enfant en fit désormais, sans toutefois cesser encore de faire autre chose. Mme Gounod exigea qu'il achevât ses études classiques. Un soir elle le conduisit aux Italiens. On n'y jouait plus *Otello* cette fois, mais *Don Juan*, ce *Don Juan* qu'il devait tant aimer. L'ouverture était à peine terminée que l'enfant laissa tomber sa tête sur l'épaule de sa mère en murmurant : « Oh! maman, cela c'est vraiment la musique! (2) » Confié d'abord à Reicha, puis à Halévy et à Berton, Gounod obtint le prix de Rome en 1839. Il partit aussitôt pour l'Italie, et dès qu'il la connut il l'aima. A peine arrivé à la villa Médicis, il sentit s'insinuer en lui la paix, la grande paix romaine. La ville sans pareille lui dit ce que dit

(1) *Mémoires d'un artiste.*
(2) *Ibid.*

à l'âme le Dieu de l'Écriture : « Je te conduirai dans la solitude, et là je parlerai à ton cœur. » Rome lui parla donc et il l'entendit. Elle lui inspira d'abord *le Soir* et *le Vallon*. Il trouva l'admirable mélodie qui devint la phrase de *Faust : O nuit d'amour!* en se promenant un soir auprès du Colisée. Peut-être fut-ce le soir, le beau soir de mai dont parle dans une de ses lettres Fanny Mendelssohn. La jeune femme, son mari, et Félix son frère, avaient été chercher leurs jeunes amis, les pensionnaires de la villa Médicis. On alla voir le Colisée au clair de lune, et Gounod, monté dans un acacia fleuri, chanta longtemps aux étoiles en faisant pleuvoir sur ses compagnons des chants avec des fleurs.

Des deux notes, antique et chrétienne, que donne la grande voix de Rome, celle-ci d'abord fut la plus forte à l'oreille de Gounod. Revenu en France, maître de chapelle à l'église des Missions étrangères, gagné peut-être par l'exemple d'un ami retrouvé, d'un ami de son enfance et qui devait être parmi les plus chers et les plus fidèles amis de toute sa vie, Gounod résolut d'entrer dans les ordres (1).

Vers la troisième année de mes fonctions de maître de chapelle, — écrit-il dans les *Mémoires d'un artiste*, — je me sentis une velléité d'adopter la vie ecclésiastique. A mes occupations musicales j'avais ajouté quelques études de philosophie et de théologie, et je suivis même pendant tout un hiver, sous l'habit ecclésiastique, les cours du séminaire de Saint-Sulpice. Mais je m'étais étrangement mépris sur ma propre nature et sur ma vraie vocation. Je sentis au bout de quelque temps qu'il me serait impossible de vivre sans mon art, et quittant l'habit pour lequel je n'étais pas fait, je rentrai dans le monde.

A peu près à la même époque, un autre descendait, lui aussi, pour ne plus jamais les remonter en soutane, les degrés du séminaire. Mais, plus heureux que celui-là, Gounod les descendit sans combat et sans déchirement. Il n'avait rejeté qu'un manteau trop lourd à ses épaules ; il emportait toute son âme et toute sa foi.

Le talent du jeune musicien ne tarda pas à trouver d'illustres patronages. En 1849 Gounod fut introduit chez Mme Viardot, que dix ans auparavant il avait rencontrée, une seule fois, à Rome. La grande artiste venait de créer *le Prophète*. Elle souhaita que Gounod écrivît un opéra pour elle, et cet opéra fut *Sapho* (1851).

Tel est l'immortel prestige de l'art, ou de l'âme de la Grèce, que, pour l'avoir seulement comprise, on sera toujours grand. On sera Gluck, André Chénier ; on sera le Gœthe d'*Iphigénie*, le peintre

(1) Cet ami s'appelait alors l'abbé et depuis s'est appelé Mgr Gay. Il était excellent musicien ; « plus musicien que moi », disait Gounod ; et l'éminent prélat disait à son tour : « Je suis moins théologien que lui. »

de l'*Apothéose d'Homère* ou le musicien de *Sapho*. Nulle main, pourvu qu'elle soit pieuse, ne touche ces formes divines sans en garder une trace et comme un parfum de beauté. De la *Sapho* de Gounod, de cette œuvre d'un débutant, en un demi-siècle plus d'un fragment s'est détaché; mais la figure principale est debout encore et ne tombera pas. Taine, regardant les statues antiques, croyait voir quelquefois « leurs gestes s'achever, leur robe se mouvoir et leurs lèvres éternellement closes s'ouvrir pour prononcer des paroles. Que ne donnerait-on pas, s'écriait-il, pour les entendre! Avec quel accent sonore et plein leur mélopée lente doit-elle retentir dans les palais des dieux!... » Leur discours n'est pas semblable au nôtre. C'est « un chant grave dont le rythme se déploie, se répète et s'infléchit autour de la pensée qu'il porte, comme une procession athénienne autour de l'image sacrée qu'elle conduit. » Voilà bien le chant de Sapho, ses chants plutôt, car son rôle est divers et la statue a plus d'une attitude. Elle n'en a pas une qui ne soit noble, admirable de style et de gravité. Voyez d'abord la poétesse paraître devant les juges du concours. Dès les premiers récits, dès le salut à Phaon, se retrouve la décence de Gluck et sa dignité souveraine. Sapho prélude maintenant. Elle chante l'histoire d'Héro et de Léandre, leurs amours que séparaient les flots, et l'Hellespont franchi par le nocturne nageur. Voici pour la première fois la mélodie de Gounod : la phrase large, pure, développée librement et magnifiquement résolue. Plus tard, adapté délicieusement aux vers de Lamartine, ce chant s'appellera *le Soir*. Mais ici peut-être il est plus beau dans sa nouveauté, dans son lyrisme originel; plus beau, quand il se déroule sur le frémissement continu de l'orchestre, quand il plane enthousiaste et comme éperdu, semblable à je ne sais quelle mélopée ardente, à quelque libre improvisation d'amour.

Après l'ode enflammée voici la fraîche cantilène : *Aimons, mes sœurs, aimons*. C'est un autre aspect de la beauté antique : c'est Théocrite après Pindare; après les plis qui tombent droit, c'est la draperie légère et flottante; c'est le loisir païen et la volupté de vivre sur des bords heureux.

Voici enfin le dernier acte, par où Gounod s'égala d'emblée aux grands maîtres, l'acte qu'il suffirait d'avoir écrit pour être un musicien de génie. Tel fut dès le premier soir le sentiment de Berlioz, et Gounod a rapporté l'effet produit sur un juge aussi sévère, par le dénouement de son œuvre : « Ma mère, naturellement, assistait à la première représentation. Comme je quittais la scène pour aller la rejoindre dans la salle où elle m'attendait après la sortie du public, je rencontrai dans les couloirs de l'Opéra Berlioz

tout en larmes. Je lui sautai au cou en lui disant : « Oh! mon cher Berlioz, venez montrer ces yeux-là à ma mère; c'est le plus beau feuilleton qu'elle puisse lire sur mon ouvrage (1). » Les larmes de Berlioz ne s'étaient pas trompées. Lui qui devant un tel dénouement avait le droit d'être difficile; lui, l'adorateur de Gluck dont certes les héroïnes savent mourir; lui qui déjà portait peut-être en sa pensée les nobles adieux de Didon, il pouvait saluer en Sapho la sœur de ces sublimes mourantes.

On dit toujours : les stances de *Sapho*. On a tort d'oublier tout ce qui les prépare, tout ce qu'elles ne font que couronner. De l'heure dont parle Dante, de l'heure triste à ceux qui s'en vont sur la mer et à ceux qui les regardent aller, jamais la musique n'a mieux dit la tristesse. Il n'y a rien chez Gluck de plus grand ni de plus morne que la mélodie qui, sur un accompagnement égal, sur des basses profondes, traîne chaque syllabe de ces deux vers :

La mer et le vaisseau vont emporter ma vie
Et je viens assister à ma propre agonie.

Puis c'est l'anathème de Phaon sur l'amante qu'il croit infidèle : *O Sapho, sois trois fois maudite!* et l'admirable réponse de Sapho : *Sois béni!* Le texte porte : *Sois béni par une mourante!* Mais le musicien, et cela est un trait de génie, le musicien a détaché les deux premiers mots du vers, et les jetant seuls d'abord au-devant de la malédiction injuste, il en a fait la brusque réplique, sublime par cette brusquerie même, de la bénédiction, de la miséricorde et de l'amour. Taine encore aurait pu dire ici de la Sapho de Gounod ce qu'il disait de l'Iphigénie de Gœthe. Sapho, même en ce moment, est toujours « la statue antique, l'Ariane ou la Pallas aux grands yeux fixes; nul raffinement, nul amollissement n'a dérangé un pli de sa stole; la culture et l'œuvre de la civilisation n'ont point amoindri la force de sa beauté sculpturale... mais un sourire d'une douceur inconnue est venu se poser sur ses lèvres; la résignation, l'abnégation, toutes les noblesses de la conscience ont agrandi la portée de son regard. »

Et d'où vient cette expression nouvelle et cette beauté morale encore ignorée? De la chose la plus simple du monde : un accord inopiné de septième, inopinément résolu. Mais comme il est bien ici, l'accord de septième, celui que Bettina Brentano définissait un jour l'accord libérateur! Comme il délivre en effet cette âme de femme! Comme il l'affranchit de toute haine et de toute

(1) *Mémoires d'un artiste.*

colère! Quel passage il ouvre en elle aux flots de tendresse qui désormais n'y vont plus tarir! Toutes ces dernières pages, y compris les stances, témoignent hautement d'une vérité chère entre toutes à Gounod : c'est que le progrès, ou mieux l'évolution de l'art, si elle se produit souvent en dehors, à l'encontre même de la tradition, peut s'opérer quelquefois en s'y conformant. Tantôt elle abolit le passé; tantôt elle le respecte et se contente de le rajeunir. C'est ainsi que le Gounod du dernier acte de *Sapho* donne la main aux grands ancêtres. George Sand lui écrivait un jour à propos d'un ouvrage pour lequel elle souhaitait qu'il composât un peu de musique : « Puisque nous dressons là un petit bout d'autel à Mozart, à Hændel ou à tout autre de nos vieux dieux, ils sont bien dignes que vous y attachiez votre guirlande. » C'est une guirlande aussi, attachée aux autels anciens, que le troisième acte de *Sapho*. Sans doute on put trouver naguère qu'elle exhalait des parfums inconnus : il y avait de la nouveauté dans les harmonies et les timbres (témoin le prélude de cor anglais avant le : *Sois béni!*), dans la coopération de l'orchestre avec la voix (rappelez-vous le contre-chant de la seconde stance). Nouvelle était également la note pittoresque : avec les stances contrastait la chanson du pâtre, aussi calme, aussi indifférente que la nature même, à l'accomplissement des plus tragiques destins. Au fond cependant tout cela est classique; tout cela est sobre et tout cela est serein. Comme elles portent bien leur nom, les strophes suprêmes! Des stances! quelque chose qui se tient, qui se dresse, qui demeure et qui dure, une halte fière devant la mort. Nulle autre femme jamais ne mourra comme cette femme : ni Selika, ni Didon, ni la blonde Iseult, ni l'héroïque Walkyrie. — Brunnhilde et Sapho! J'aime à les évoquer l'une et l'autre, debout sur la falaise de marbre et près du bûcher sombre. Simplicité souveraine et complexité infinie, elles représentent et symbolisent les deux modes ou les deux pôles du sentiment et de la beauté. Au cœur de Brunnhilde quel tumulte! quel flux et quel reflux! quelle analyse et quelle synthèse suprême! Quatre opéras avec tous leurs motifs! Le Rhin, le Walhalla, Siegmund et la pitié, Siegfried et l'amour; les dieux, les héros et les hommes; son père, ses sœurs et jusqu'à son coursier, à quoi la Walkyrie expirante n'a-t-elle point à songer! Un chaos se presse et se heurte en son âme, et son âme y suffit et y résiste; de taille à le contenir, elle est de force à le dominer. Au contraire l'âme de Sapho n'est remplie que de son amour; son regard à l'horizon ne suit qu'une voile légère; elle ne redit qu'un nom sur sa lyre d'or. Elle ne rappelle rien du passé qu'elle a vaincu et qui se brise contre le roc, son piédestal de mort. C'est ainsi qu'aux

confins opposés du monde esthétique et du monde moral expirent l'héroïne antique et l'héroïne barbare : l'une dans le conflit des pensées innombrables et véhémentes, l'autre dans l'unité de la sereine et profonde pensée.

II

Dans le dernier acte de *Sapho*, Gounod est déjà admirable : mais dans *Faust* seulement pour la première fois il est lui.

Ne permettrez-vous pas, ma belle demoiselle...

C'est à cette page qu'il faut ouvrir le premier chef-d'œuvre du maître ; c'est ici, pour ainsi dire, le premier abord de son véritable génie. On n'a qu'à relire dans le livret et dans la partition tour à tour ce dialogue de quatre vers, pour comprendre ce que des notes, certaines notes du moins, savent ajouter à des paroles ; ce qu'il peut y avoir dans la courbe d'une mélodie, de grâce et d'élégance ; de beauté sérieuse et cependant familière dans la répétition de valeurs égales et lentes. Une phrase musicale unique enveloppe la demande de Faust et la réponse de Marguerite ; mais comme elle les traduit l'une et l'autre ! Comme en effet elle demande, cette phrase, et comme elle répond ! comme les deux mouvemens sont justes, celui qui monte et celui qui redescend ! « Qu'on vous offre le bras *pour faire le chemin.* » Sur le second hémistiche la tonalité semble s'ouvrir ; le refus de Marguerite la referme aussitôt. Chaste et doux est ce refus ; mais s'il est sans rigueur et sans affectation, il n'est pas sans quelque mélancolie. *Demoiselle ni belle*, répète Marguerite, et cette répétition, que la musique seule peut se permettre, ajoute au sens du texte une nuance plus délicate encore d'humilité, presque d'amertume. Ce n'est pas tout : caractéristique au point de vue de l'expression sentimentale, cette répétition l'est également au point de vue de la musique pure. Elle est en quelque sorte le dernier tournant de la phrase ; elle en prépare, elle en fait attendre et désirer la fin. Et cette fin ménagée et amortie, cette chute harmonieuse et tendre est déjà celle dont la mélodie de Gounod tombera toujours. Ainsi tombera la dernière phrase de la cavatine de Faust : ... *où se devine La présence d'une âme innocente et divine;* ainsi la chanson du *Roi de Thulé* : *ses yeux se remplissaient de larmes;* ainsi tomberont une à une les exquises cantilènes qui vont éclore et mourir dans la nuit du jardin.

L'acte du jardin de *Faust !* — Cet acte ou ce tableau n'a pas de précédens. En France, avant Gounod, on ignorait cet art à la fois intime et profond. Hormis les couplets de Siebel et la valse

des bijoux, rien ne gâte la beauté de ces pages, et le plus sot reproche que les pédans leur aient jamais pu faire est celui de petitesse et de légèreté. Musique superficielle, a-t-on dit! Musique intérieure au contraire, et qui n'emprunte rien au dehors. Tout y est sentiment et tout y est âme. « Tout ce qui m'a poussée, dit la Gretchen de Gœthe, tout cela était si bon, si charmant. » Chez Gounod tout cela est sérieux aussi. Je savais depuis des années combien cette musique est tendre; il me semble que je ne sentais pas encore assez combien elle est grave. Rappelez-vous le prélude d'orchestre avant la romance de Siebel; plus loin les séries d'accords, ces quartes étranges, et le solennel récit qui prépare la cavatine de Faust; tout cela dit non seulement « que l'amour d'une vierge est une piété », mais qu'il est une pitié aussi. De ces harmonies et de ces ritournelles, de cet acte entier ne se dégage pas moins de tristesse que de douceur. Par tout un côté le rôle de Marguerite baigne dans l'ombre, — ombre de péché, de honte, de mort, — et cette ombre, loin de dénaturer le personnage, le rehausse au contraire et le grandit. Non, la Marguerite de Gounod n'est point une coquette; l'air des bijoux n'est pas son rôle entier, mais une tache légère dans ce rôle. Après la cavatine de Faust, après la péroraison éclatante, voyez la tonalité pâlir et les sonorités s'éteindre. Est-ce une enfant rieuse dont cette symphonie pensive, ces quintes obstinément graves, cet orchestre sombre accompagne le retour? Non, c'est une enfant déjà blessée au cœur, et d'une mortelle blessure. Croyez-en la note invariablement basse du premier récit : *Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme;* croyez-en la cadence triste de chaque couplet du *Roi de Thulé*, le début sinistre du quatuor : *Oh! calamité!* Croyez-en jusqu'au duo lui-même, où sous l'exquise douceur des mélodies et des accords se devine parfois l'inquiétude et presque l'épouvante.

Non, rien ici n'est mièvre ni frivole. Faut-il rappeler des beautés si connues : le quatuor, ce chef-d'œuvre de causerie musicale, où, comme disait Gounod lui-même, il y a des coins où circule un souffle tiède, qui ne brûle ni ne dévore; où tout frissonne et languit sans que rien ait la fièvre, sans que l'émotion jamais altère la pureté, j'allais dire la santé de cet art exquis. Exquis, mais large quand il le faut: relisez dans Gœthe, puis dans Gounod les confidences de Marguerite : *Mon frère est soldat*, et toute l'histoire de la petite sœur. Il vous semblera que la poésie indique seulement et que la musique développe; qu'elle frappe la parole sèche et qu'elle en fait jaillir le sentiment et la vie. Oh! l'ensemble final du quatuor! Jamais depuis Mozart quatre voix n'ont plus harmonieusement chanté. La nuit vient; tout se re-

cueille, et se reploie. Le cercle des mélodies et des accords se resserre de plus en plus. Sous leur pression douce nous croyons descendre dans le mystère de l'œuvre et du génie ; nous approchons du centre et du foyer, nous allons surprendre le dernier secret de beauté, voir battre le cœur vivant. Le voici, le cœur de ce cœur : c'est le duo d'amour, et s'il fallait qu'à l'exception de cette seule page l'œuvre entière périt, cette page sauvée attesterait ce que fut l'œuvre et suffirait presque à la reconstituer.

Laisse-moi contempler ton visage
Sous la pâle clarté dont l'astre de la nuit
Comme dans un nuage
Caresse ta beauté.

Sont-ce là des vers ? En tout cas, ce n'est pas de la poésie. Mais quelle musique ! Le charme, cette chose exquise et qui ne se définit pas, le charme est si grand ici, qu'il devient en quelque sorte une forme ou un mode du sublime. Oui, cette phrase est sublime à force d'être charmante. Comme celle d'autrefois, comme le premier salut de Faust à Marguerite, elle s'élève sur des accords régulièrement répétés, et des basses tenues longuement. Quatre périodes la partagent, ayant chacune sa valeur à la fois expressive et pour ainsi dire logique. L'une est un mouvement, une autre un repos. Le début monte avec le regard du jeune homme vers le front de la vierge qui écoute ; ce qui suit flotte et s'étale ; tantôt la mélodie se contient, et tantôt elle se donne carrière. Puis elle prend un dernier essor, elle atteint à son faîte, pour en descendre noblement. Toute fin, dit-on, est triste ; mais non pas la fin des phrases de Gounod, car elles s'achèvent dans la plénitude de leur être et dans un suprême épanouissement de beauté. Un instant le duo s'anime ; il a hâte d'arriver, comme à une halte délicieuse, à la phrase célèbre : *O nuit d'amour, ciel radieux!* Les quelques mesures qui la précèdent, le seul mot : *éternelle!* deux fois soupiré parmi des sonorités étouffées, des harmonies qui défaillent et meurent, tout cela était alors sans exemple, et tout cela est sans prix.

Quant à la mélodie elle-même, nous avons rapporté plus haut dans quelles circonstances elle fut composée : au Colisée, par une belle nuit. Étrange métamorphose, la plus étrange peut-être qui s'accomplisse dans l'ordre esthétique : la beauté d'un paysage, d'un spectacle, changée en beauté musicale, et ce qui se voit devenu ce qui s'entend. De l'âme du promeneur nocturne quelle émotion fit jaillir ce chant d'extase ? Une émotion puissante mais indéterminée, une ardente mais vague sympathie pour la splendeur des choses répandue autour de lui. Comment se

fait-il que vingt ans plus tard cette phrase, et non pas une autre, se soit offerte ou plutôt imposée au musicien cherchant une cantilène d'amour? C'est que pour la musique, la belle et la vraie, comme pour tout mode supérieur d'expression, le sentiment est toujours un; il n'y a qu'un amour, ou plutôt de l'amour la musique ne rend jamais que l'unité et l'essence. Ce qui, dans le duo de *Faust*, particularise la mélodie en question, c'est la situation, ce sont les paroles, c'est la donnée littéraire et scénique, en un mot tout ce qui nous apprend que cette mélodie est chantée par un jeune homme et par une jeune fille, et que l'un s'appelle Faust et l'autre Marguerite. Mais si nous écartons tout cela, si de cet ensemble nous ne retenons que la seule forme sonore, elle restera toujours, et c'est pour cela qu'elle est si belle, — un symbole, un signe, l'expression enfin non plus d'un amour concret et précis, mais de cette faculté ou de cette affection de l'âme, de cette force virtuelle qui est l'amour. « Vous avez de la chance en musique, écrivait un jour à Gounod Alexandre Dumas, vous n'appelez pas les choses par leur nom. » Rien n'est plus vrai. La musique n'est pas faite pour nommer les choses, mais pour les révéler, pour nous en rendre sensible le mystère anonyme et l'ineffable réalité. Elle nous dit ce que dit Faust à Marguerite : « Quand tu te sentiras heureuse, bien heureuse, appelle ce sentiment comme tu voudras : bonheur, cœur, amour, Dieu, je n'ai pas de nom pour cela. Le sentiment est tout, le nom n'est que bruit et fumée, enveloppant et obscurcissant l'ardente splendeur du ciel. »

Il n'est pas vrai, bien qu'on l'ait prétendu souvent, que le génie de Gounod ait méconnu et défiguré le génie de Gœthe. Le *Faust* de Gounod, sans doute, n'est pas tout le *Faust* ou seulement tout le premier *Faust* de Gœthe. De l'immense poème, le musicien a détaché le drame de passion. C'est de ce point de vue qu'il faut regarder son œuvre. Si les deux figures de Faust et de Méphistophélès manquent du caractère, de la grandeur que leur ont donnée Schumann et Berlioz, cela tient à l'indifférence de Gounod pour la philosophie et l'ironie du sujet. Il a voulu que son Méphistophélès ne fût qu'un diable, son Faust un amoureux, et quel amoureux! Le plus misérable de tous, le piètre héros de la plus vulgaire aventure d'amour.

Mais bien qu'elle soit, j'allais dire parce qu'elle est vulgaire c'est-à-dire humaine, cette aventure est peut-être pour le poème de Gœthe lui-même le gage le plus sûr d'immortalité. En mourant à la fin de la première partie de *Faust*, Marguerite, a-t-on dit, réduit la seconde partie du poème « à la seule tradition et aux seules spéculations philosophiques, et, comme, pour se ven-

ger de son infidèle amant, elle le condamne aux ténèbres et à la stérilité. Où elle n'est plus, la vie n'est plus. C'est désormais le cerveau seul qui cherche et se tourmente, le cœur a cessé de battre et d'aller en avant. Le poète semble mort avec son héroïne. Il ne reste que le philosophe, et le philosophe allemand, le pire de tous. Faust en est réduit à des amours esthétiques, à des noces d'académie, à des baisers de cadavre. Il déterre Hélène et l'épouse sous prétexte d'unir la poésie moderne avec la poésie antique dans le culte du Beau, le seul générateur du Bien, etc., etc. » C'est encore Alexandre Dumas qui parle ainsi (1). Et Gounod a été de son avis. En préférant ce qu'il a préféré dans Gœthe, il estimait avoir choisi la meilleure part. Je ne crois pas que de longtemps elle lui soit enlevée. Que si maintenant on s'obstine à ne pas trouver dans la musique de Gounod la musique du sujet, même ainsi limité, si l'on se plaint d'entendre chanter ici des amoureux, mais quelconques, et qui ne soient ni Faust ni Marguerite, nous répondrons qu'un tel reproche vaut peut-être une louange. Il atteste que Gounod s'est élevé plus haut que les caractères particuliers, jusqu'à l'impersonnel et à l'absolu; qu'au delà des figures mêmes de Gœthe il a vu l'humanité, et au-dessus de tel ou tel amour, l'amour.

III

Si le *Faust* de Gounod n'est pas tout le *Faust* de Gœthe, son *Philémon* n'est pas non plus exactement celui de l'antiquité, ni sa *Mireille* celle de Mistral. La faute en est d'abord aux librettistes, qui touchèrent d'une main trop lourde à des sujets fragiles; et puis et surtout aux prétendues exigences, aux soi-disant convenances du théâtre, qui n'en sont parfois que les conventions et les préjugés. Trop souvent reprises et retouchées, les deux œuvres ne pouvaient manquer de perdre en de telles vicissitudes quelque chose de leur tenue et de leur unité.

Autant le premier acte de *Philémon* est agréable, autant le second est déplaisant. Baucis rajeunie et flirtant avec un Jupiter d'opéra-comique nous a toujours gâté la vraie Baucis, la Baucis en cheveux blancs, celle du premier acte et de la délicieuse romance : *Ah! si je redevenais belle!* mélancolique souhait, qu'il eût fallu ne point exaucer. Dans le répertoire païen de Gounod, le premier acte de *Philémon* semble une esquisse charmante. *Sapho*, c'est la statue en pied. Les chœurs d'*Ulysse* déroulent autour de la pâle tragédie de Ponsard leur frise éclatante. Il y a là des choses

(1) Préface pour la traduction de *Faust*, par M. H. Bacharach; M. Lévy, 1873.

éblouissantes, des choses de pourpre et d'or, comme le chœur des prétendans ou celui des servantes infidèles. *Philémon et Baucis* est d'un trait plus léger et d'une saillie moins vive. Il en restera toujours une silhouette, un profil, quelques mouvemens d'une grâce exquise, et dans le fond d'un paysage antique des bacchantes qui chantent et bondissent sur le coteau.

Plus que tout autre ouvrage de Gounod, *Mireille* a souffert des hasards du théâtre, des répétitions d'abord, des reprises ensuite. Le musicien n'aura jamais vu qu'en esprit sa Mireille idéale, la tendre et fière magnanarelle qu'il était cependant allé, tant il l'aimait, chercher dans sa patrie et presque jusqu'en sa maison. Ce n'est pas seulement d'après le poème, c'est auprès du poète lui-même que Gounod voulut composer sa partition.

Je le tiens enfin, — écrivait-il le 12 mars 1863, — je le tiens enfin, ce beau et bon Mistral tant rêvé, tant cherché et tant désiré. Maillane! Un jour Maillane voudra dire Mistral, comme les Charmettes ou Vevey veulent dire Jean-Jacques... Je trouve en Mistral tout ce que j'y attendais, le poète dans le berger antique, dans l'homme de la nature, dans l'homme de la campagne et du ciel.

Pendant deux mois Gounod lui aussi fut cet homme-là. Caché dans le village de Saint-Rémy, près de Maillane, il habitait une petite chambre d'auberge, blanche et propre, qui s'ouvrait au soleil couchant. Hormis le jeune organiste de l'église, qu'il avait fait le confident et le gardien de sa solitude, nul ne le connaissait que sous le nom de M. Charles. Chaque matin et pour tout le jour il sortait. Il allait chercher les premiers parfums et les premiers rayons, interroger les vallons, les montagnes et la plaine. A toute la nature de Provence il demandait de lui parler de Mireille et de la lui chanter. Après une semaine de promenade il se mit à l'œuvre : « Je viens de brouter le pays, disait-il, maintenant il faut traire la vache. » Dans la retraite et le silence, le travail lui fut une joie.

Je ne sais, — écrit-il, — si mon travail a changé en lui-même; je ne suppose pas qu'il soit d'autre nature, puisque, mes facultés étant les mêmes, ce qui en émane doit être le même aussi. Mais ce dont je suis frappé, c'est le mode de formation tout autre selon lequel se produit ma pensée. Je pense, je cherche sans aucun doute, mais les choses s'engendrent en moi avec une douceur et une tranquillité d'opération que je ne me connaissais plus depuis ma première jeunesse. Il y a travail et il n'y a pas effort pénible. Il y a réflexion, observation, méditation, mais il n'y a pas de crises douloureuses... En somme, si je ne me trompe pas, je n'ai pas encore eu une possession aussi tranquille de ce que j'écris. L'instrumentation elle-même me paraît se présenter avec précision et clarté; je tâche d'entendre *tout* ce qu'il faut et de n'écrire que ce que j'entends, et dans la paix où je suis, il me semble que j'ai l'oreille meilleure et plus sûre.

La paix! c'est un des mots qui reviennent le plus souvent dans les lettres datées de ce printemps provençal.

Oh! soupire-t-il un jour, oh! le bonheur de la paix et la paix du bonheur!

Il écrivait encore :

Décidément c'est le parlage qui ne me va pas. Je peux tout (tout ce que je peux s'entend), dès qu'il n'y a autour de moi ni bruit ni mouvement, c'est-à-dire aucune agitation de corps ni d'esprit. Mais le tourbillonnage, le va-et-vient continuel, me tuent les idées, et à Paris on parle tant et si souvent! Il me semble qu'on ne fait que cela, et qu'on regarde le silence comme un tombeau. Un tombeau! Mais c'est un paradis que le silence. Il nous dit tant de choses, et tant de bonnes, pendant que nous nous taisons

Il se taisait, et tout chantait autour de lui et en lui.

La campagne est ravissante. Avant-hier je me suis installé au bord d'un ruisseau et j'ai fait un morceau du rôle de Mireille : *Heureux petit berger*. J'étais dans un calme profond; l'écorce luisante et unie des petits arbres qui bordent cette rivière mignonne semblait rire... Les oiseaux célébraient sans doute une de leurs fêtes dans les arbres voisins, car c'était un concert de virtuoses... De longues herbes souples et touffues tapissaient le fond du ruisseau et semblaient du velours sous du diamant... Tu n'as pas idée de la pureté et de la jeunesse du ciel de ce matin. Il y a quinze ans dans la transparence et la limpidité de l'air. L'aubépine est maintenant dans une telle exubérance de floraison, que la campagne a l'air de faire sa première communion. On dirait que tout ce qu'il y a d'anges au ciel et de jeunes âmes sur la terre s'est changé en buissons fleuris pour souhaiter Dieu aux passans.

Jeune et pur comme le ciel de cette matinée est le premier acte de *Mireille*. Dans la transparence et la limpidité de cette musique, dans la sveltesse et jusque dans la gracilité des formes, là aussi, là partout il y a quinze ans. Quinze ans dans le chœur des magnanarelles dépouillant les mûriers, dans le premier aveu de Mireille, dans le duo avec Vincent que couronne un mouvement, un geste musical d'une grâce en quelque sorte plastique; quinze ans dans le délicieux duo de Magali! Gounod dut l'écrire aussi près du ruisseau courant sur les herbes souples, car il court lui-même, le dialogue agile, et sous la dernière reprise de la fluide mélodie, les longues tenues du chœur semblent étendre un tapis de velours.

Le maître voulut voir aux Saintes-Maries de la Mer la place où Mireille était morte.

Il m'a été très utile de *voir*. J'ai visité et en quelque sorte palpé par les pieds cette terrasse de la chapelle supérieure, terrasse du haut de laquelle Mireille expirante plonge ses derniers regards sur cette admirable mer dont

l'horizon lui semble le chemin du ciel... Il y a dans le mélange de cette situation dramatique et de cet aspect une grandeur légendaire qui émeut profondément. C'est un beau dernier tableau de dernier acte, et quand on voit ces deux choses à la fois, je t'assure qu'on n'a plus envie de faire revivre Mireille que parmi les anges du ciel.

Hélas! on la fit revivre sur terre. On voulut épargner à la sensibilité du public un dénouement funèbre, et Mireille, en dépit de Mistral et de Gounod, Mireille, au lieu de mourir du rayon de soleil qui l'a blessée, Mireille se guérit pour épouser Vincent.

L'œuvre a souffert encore d'autres dommages. On l'a raccourcie du très bel épisode fantastique : *le Rhône*, qui figure dans la partition gravée et qu'on devrait rétablir au théâtre. Mais Gounod parle aussi dans sa correspondance de certains fragmens que dans la partition autographe même nous n'avons pas retrouvés : entre autres certaine fin du duo du premier acte : *Oh! c'Vincent!*

Je n'avais pas voulu m'occuper de cette fin. Je reculais toujours devant cette situation adorable, culminante, une de ces fleurs de situation comme celle de Marguerite à sa fenêtre, de Juliette à son balcon. Je pensais qu'il y avait dans cette pâmoison de Mireille, dans son aveu, un de ces accens, une de ces émotions *à part*, qui caractérisent les momens décisifs de la vie du cœur et de l'amour. Je répugnais à me plier, en cette conjoncture si délicate, aux formes, à la coupe usitée des morceaux consacrés. Je viens de trouver mon affaire, et je crois que cette fin d'acte pourra bien être dans son genre le pendant de la scène de Marguerite à la fenêtre. Mireille et Vincent n'ont plus la force de parler; le bonheur les étouffe; ils font entendre alternativement des bouts de phrase entrecoupés, défaillans du côté de Mireille, haletans d'ivresse croissante du côté de Vincent, pendant que les violons à l'orchestre font au contraire déborder un chant qui se charge d'expliquer pourquoi les deux amans ne peuvent plus chanter.

Cette page et plus d'une autre, dont il est parlé dans les lettres de Gounod, ne fut sans doute pas écrite, ou conservée, et *Mireille* ainsi n'est pas tout ce qu'elle eût pu être. L'œuvre est inégale, mêlée de soleil et d'ombre, un peu comme les jours d'avril où elle est née. C'est moins un drame ou un poème en musique, que la musique de quelques tableaux : d'une idylle au premier acte; au troisième, d'un paysage. L'épisode de la Crau, le chant du petit pâtre et la halte de Mireille dans le désert torride auprès de l'enfant endormi, est-ce bien la musique de ce pays, de la Provence elle-même? Je ne sais; mais, à n'en pas douter, c'est la musique de l'espace, de la lumière et de la chaleur; c'est « Midi roi des étés ». L'opéra de *Mireille* pourra passer en tant qu'opéra, ces pages-là demeureront. Avec la chanson des cigales celle d'Andreloun sortira toujours du sol pierreux, de l'herbe rousse que

le voyageur foule au pays arlésien, et quand Gounod là-bas n'aurait que surpris un instant l'âme des ardentes solitudes, l'année où il composa *Mireille* n'aurait pas perdu son printemps.

IV

C'est au printemps encore, et encore en Provence, à Saint-Raphaël, qu'en 1865, deux ans après *Mireille*, Gounod composa la plus grande partie de *Roméo et Juliette*. Écrite au crayon, d'une main légère, la partition remplit tout un album qu'il nous a été donné de feuilleter. Sous la reliure de cuir fané mais toujours odorant, entre les gardes de moire passée, sur le papier jaunissant, les petites notes fines, les notes exquises ont pâli. Tout est là, depuis le madrigal jusqu'à la scène du tombeau. Voici la page où pour la première fois la voix de Roméo s'est unie à celle de Juliette; voici la page où l'alouette a chanté. On voit très bien ici comment travaillait Gounod, ou plutôt comment il créait. Le duo du balcon, c'est-à-dire le second acte entier, est écrit d'un seul jet; la ligne de chant, sans interruption ni rature, accompagne le texte, et souvent même le dépasse. Il manque parfois sous les dernières notes, comme si la mélodie avait jailli non de la parole, mais de l'idée ou du sentiment. Çà et là une indication ou pour ainsi dire une amorce d'harmonie, d'instrumentation, témoigne de l'accord préétabli dans l'imagination de l'artiste entre les divers élémens de l'œuvre totale. On sait d'ailleurs par Gounod lui-même avec quelle facilité, quelle spontanéité fut composé *Roméo*.

Je m'assois, — écrivait-il de Saint-Raphaël, — sous la galerie ou au bord de la mer, où il fait délicieux, et là, respirant à pleins poumons la santé des belles matinées, je commence mes journées de travail. Il me serait impossible de te peindre avec des mots ce qui se passe alors... Au milieu de ce silence, il me semble que j'entends me parler en dedans quelque chose de très grand, de très clair, de très simple et de très enfant à la fois. Il me semble me retrouver avec ma propre enfance, mais élevée à une puissance toute particulière. C'est la possession entière et simultanée de toute mon existence. C'est un état de dilatation qui a toujours été l'essence de mes plus grandes impressions et de mes plus beaux souvenirs. C'est alors que j'entends m'arriver la musique de *Roméo et Juliette*. Autant l'agitation me fait nuit, autant la solitude et le recueillement me font lumière. J'entends chanter mes personnages avec autant de netteté que je vois de mes yeux les objets qui m'environnent, et cette netteté me met dans une sorte de béatitude.

Un mot surtout est à retenir ici : « Quelque chose de très enfant », dit Gounod, et il dit bien. « L'enfance élevée à une puissance très particulière », c'est là presque une définition du génie et sur-

tout de ce génie. Dans le royaume de l'esprit ou dans le royaume de l'âme on n'entre qu'à la condition de se faire semblable à « l'un de ces petits ». Peintre, sculpteur, musicien, devant la nature et devant la vérité, qu'il la contemple ou l'écoute, l'artiste doit redevenir enfant. Sens, intelligence, imagination, il faut que tout soit neuf et comme vierge en lui. Tout ce qu'il voit et tout ce qu'il entend, qu'il croie l'entendre et le voir pour la première fois. Dépouillant le vieil homme, qu'il ne laisse rien d'acquis, d'habituel ou de convenu s'interposer entre les choses et lui. Des choses alors, mais alors seulement, il recevra l'impression directe et profonde. Alors il saisira plus que des reflets et des ombres, et la vision immédiate, la vision face à face qui ravissait Gounod, lui sera donnée.

A l'artiste qu'était cet artiste, à celui qui dans le *Faust* de Gœthe n'avait regardé que l'amour, *Roméo et Juliette* parut un merveilleux sujet, à la fois plus un et plus varié que *Faust*. Le drame de Shakspeare, étant tout amour et tout l'amour, obligeait le musicien à l'analyse plus profonde et plus fine de deux âmes plus riches et plus complexes que celles de Faust et de Marguerite. Qu'est-ce que l'amoureux allemand? Un séducteur banal, un drôle, à parler franc, et le premier venu. Qu'est-ce que Marguerite! « *Ein gar unschuldiges ding,* » un être, littéralement *une chose* innocente, et ce mot exprime bien, avec indulgence, avec pitié, ce qu'il y a non seulement de simple, mais d'élémentaire et de passif dans ce cœur, dans cet amour et dans cette faute d'enfant. C'est une enfant aussi que Juliette; mais que ses quinze ans diffèrent de ceux de Marguerite! Que l'âme de la jeune fille est donc plus diverse et moins passive surtout que celle de la pauvre fille! Juliette est une parfaite créature, le type idéal de l'amour féminin. Elle en a toute la grâce avec toute l'énergie, la violence même; aussi chaste qu'ardente, je ne sais rien d'égal à sa franchise que sa réserve, à sa passion que sa pureté. Quant au « *fair Montagu,* » qui donc, à ce jeune héros, à ce jeune dieu de l'amour, oserait, fût-ce de loin, comparer le pâle docteur allemand? L'éminent traducteur et commentateur de Shakspeare a raison : « Les autres amans poétiques ne représentent que les diverses formes de l'amour. Roméo et Juliette seuls représentent l'amour vrai et complet. Shakspeare a exprimé par eux tout ce que contient ce sentiment et tout ce qu'il est capable de faire rendre à la nature humaine lorsqu'il s'empare d'elle... L'amour de Roméo et de Juliette a l'exigence de l'absolu; il prend l'être humain tout entier, corps et âme, idéal et réalité. Shakspeare a donc réuni en un seul faisceau les divers élémens qui constituent l'amour parfait. *Roméo et Juliette* est

plus qu'un admirable drame, c'est la métaphysique vivante de l'amour (1). »

Je dirais plutôt que c'en est la vivante psychologie, et le Gounod de *Roméo*, plus encore que celui de *Faust*, a fait œuvre de musicien psychologue. La différence des deux sujets ne pouvait échapper au penseur qu'était Gounod, et l'artiste qu'il était aussi ne pouvait manquer de la rendre sensible. Comment il y a réussi, comment les deux chefs-d'œuvre du maître sont égaux mais non pareils, voilà ce que peut-être il n'est pas impossible de faire ici brièvement apercevoir.

Roméo tient tout entier en quatre duos d'amour. Qu'on les supprime, et l'œuvre n'existe plus; qu'ils subsistent seuls, elle demeure. Ils sont les pages essentielles, celles qui rendent témoignage, et qu'il faut interroger.

Le premier, le madrigal, est déjà significatif. Rappelons-nous la première rencontre de Faust et de Marguerite : la demande et le refus en une seule phrase, l'hésitation de la requête, la modestie de la réponse, et ces mots : *demoiselle ni belle*, répétés si tristement. Rien de semblable ici, rien d'incertain ni de suspendu, rien qui doute ou qui craigne. Juliette écoute Roméo jusqu'au bout, sans l'interrompre et surtout sans l'éloigner; ingénument sollicitée, elle consent ingénument. Enfin de ses lèvres à elle, la même mélodie s'échappe que de ses lèvres à lui, car déjà tous deux n'ont pour jamais qu'une âme, et leur premier soupir pareil, annonce leur éternelle unanimité.

Gounod donnait parfois comme une des principales raisons qu'il avait eues de renoncer au sacerdoce, le devoir par lui redouté de la confession féminine. Plus libre que le prêtre, l'artiste put se dédommager, et Gounod a confessé d'adorables pénitentes : Sapho, Marguerite, et surtout Juliette. On a défini la musique le rapport entre le son et l'âme. Jamais ce rapport ne fut plus finement saisi que dans le second acte de *Roméo;* jamais d'une âme plus délicate le son ne fut un plus délicat interprète. Juliette vit ici par les sons d'une vie aussi complexe que par les mots. A la clarté changeante de la musique on voit ondoyer et miroiter son âme. A toute variante de pensée et de sentiment correspond une variante de mélodie, d'harmonie ou d'instrumentation. Pour la grâce obéissante des contours, pour la docilité comme pour la liberté de la forme, ces pages sont uniques dans l'œuvre entier de Gounod. Ici mieux encore et plus longtemps que dans l'acte du jardin de *Faust*, apparaît la nouveauté de ce style : la trame souple et continue, l'homogénéité du discours

(1) M. Émile Montégut, avertissement de *Roméo et Juliette*.

musical, l'équilibre ou la fusion de la mélodie et du récitatif. Plus de rigueur, plus de bornes surtout, comme disait Gounod lui-même; toujours des bases, comme il disait aussi. Sur les pages du vieil et cher album, avec quelle aisance court la ligne chantante! Quelle subtile main dessina cette figure de femme! En faut-il rappeler tous les traits? Dirons-nous la rêveuse langueur des premières paroles : *Hélas! moi le haïr!* Et puis, de ce mouvement soudain : *Qui m'écoute!* la surprise fière, « et même un peu farouche ». *M'aimes-tu*, poursuit la douce questionneuse, et deux accords, prévenant Roméo, se hâtent de répondre pour lui. Sans cesse renaissant, coupé toujours, haché nulle part, le dialogue n'est pas moins un que divers. Tantôt ce sont des mouvemens brefs, des lueurs qui passent, des insinuations ou des réticences, tantôt de larges périodes et des effusions lyriques. Partout ici Juliette joue le rôle principal et nous apparaît autrement décidée, autrement active que Marguerite. Elle ne s'abandonne pas, elle se donne volontairement, et de ce don spontané l'enfant, non moins sage qu'aimante, fixe elle-même les conditions saintes. Avec quelle loyauté et quelle chasteté hardie! Dans les transports et les sermens alternés des deux amans se trahit le sens le plus délicat de l'amour féminin et de l'amour viril. Deux phrases qui se répondent les caractérisent et les distinguent l'un de l'autre. Elles se ressemblent et diffèrent à la fois, les deux phrases que nous voulons dire : celle de Juliette : *Et mon honneur se fie au tien*, et la réplique de Roméo : *Ah! je te l'ai dit, je t'adore*. Même rythme en toutes les deux, mouvement identique et pareille envolée des harpes; mais plus large, animé par un souffle plus mâle, exhalé d'une plus robuste poitrine, le chant de Roméo se répand avec plus d'emportement et de magnificence. De l'accompagnement aussi les notes plus nombreuses (quatre par temps au lieu de trois) font plus rapides et plus chaleureux des arpèges que l'unisson des violoncelles vient encore fortifier. Ainsi tous les élémens de la musique concourent à la perfection de l'analyse morale. Ainsi les rapports et les valeurs sont gardés entre les deux figures. Ainsi la variété s'introduit dans ce qui pouvait être monotone, et dans ce qui pouvait être confus et vague, l'exactitude, les nuances et les distinctions.

L'acte s'achève sans hâte. Des parenthèses charmantes, de gracieux détours le retardent. C'est la phrase de Juliette : *Comme un oiseau captif*, où la musique imite et reproduit presque l'image pittoresque de la poésie; c'est le doux nocturne par lequel avait commencé l'acte et par lequel il finit. Que ceux qui ne font entre *Faust* et *Roméo* nulle différence, écoutent cet épilogue en se sou-

venant d'un autre. Sous la fenêtre ouverte par Marguerite les mélodies et les sonorités se mêlaient voluptueusement. Toute modulation ressemblait à une défaillance; toute cadence était véritablement une chute. Frissonnant de désir et d'amoureuse impatience, l'orchestre même se fondait en langueur. Un soir que nous écoutions cette scène à côté de Gounod, il nous demanda de sa voix profonde : « Mon enfant, sens-tu des cheveux de femme autour de ton cou? » Et vraiment c'est à peine si l'étrange question nous fit sourire, car en toute cette musique, dans ces chants et contre-chants de hautbois, de flûtes et de cors, dans les enveloppantes douceurs de la symphonie délicieuse, on croyait sentir le parfum et presque l'enlacement d'une telle caresse. Rien de semblable sous la fenêtre que vient de fermer Juliette; rien qu'une mélodie sereine, accompagnée purement; un chant qui descend par degrés égaux, nulle recherche de timbres, pas de sonorités étranges et qui troublent, partout enfin l'assurance que le jardin de Juliette n'est pas celui de Marguerite, et qu'embaumés d'amour l'un et l'autre, ils ne le sont pas du même amour.

Je crois,— écrivait Gounod de Saint-Raphaël au mois d'avril 1865,—je crois que j'ai trouvé pour le lever du rideau de la chambre à coucher de Juliette une petite ritournelle qui est assez tendre et passionnée...

Et quelques jours plus tard :

Enfin je le tiens, cet endiablé duo du quatrième acte. Ah! que je voudrais savoir si c'est bien lui! Il me semble que c'est lui. Je les vois bien tous deux, je les entends. Mais les ai-je *bien* vus, *bien* entendus, ces deux amans? S'ils pouvaient me le dire eux-mêmes et me faire signe que oui! Je le lis, ce duo, je le relis, je l'écoute avec toute mon attention; je tâche de le trouver mauvais; j'ai une frayeur de le trouver bon et de me tromper... Et pourtant il m'a brûlé, il me brûle, il est d'une naissance sincère... Enfin j'y crois. Voix, orchestre, tout y joue son rôle : les violons se passionnent; les enlacemens de Juliette, l'anxiété de Roméo, ses étreintes enivrées, des accens soudains de quatre ou huit mesures au milieu de cette lutte entre l'amour et l'imprudence, il me semble que tout cela s'y trouve.

Tout cela s'y trouve en effet, et Gounod avait raison de croire en son duo; c'était lui, c'était bien lui. La « petite ritournelle assez tendre et passionnée » n'est pas inférieure à la phrase de *Faust : O nuit d'amour*. Par une curieuse rencontre, elle se trouve être exactement, au moins dans sa première mesure, cette même phrase reproduite, mais descendant au lieu de monter, autrement dit renversée. On pourrait la donner, elle aussi, pour un modèle parfait de la phrase de Gounod. Elle en réunit tous les caractères; la facilité, l'élégance, le trait en même temps précis et large, la tendresse intime et intense à la fois, le développement sans obsta-

cle et la chute sans précipitation. Elle ressemble aussi peu que possible à la phrase wagnérienne, à telle ou telle phrase amoureuse de *Tristan* par exemple. Elle exprime non pas l'aspiration, la tendance et l'effort, mais plutôt une plénitude heureuse, un désir éternel, éternellement satisfait. Quant au duo nuptial, il est permis, sans craindre de l'estimer trop haut, d'en égaler au moins une page, un mouvement, à l'immortel duo de Shakspeare. « Veux-tu donc partir? Le jour est loin encore. C'était le rossignol, et non l'alouette, dont le chant a percé ton oreille craintive. Il chante la nuit sur ce grenadier là-bas. Crois-moi, mon amour, c'était le rossignol. — C'était l'alouette, le héraut du matin, et non le rossignol (1)... » Paroles, musique, rien de tout cela n'est wagnérien. La même antithèse, le même débat entre la nuit et le jour se retrouve dans le grand duo d'amour de *Tristan*, mais abstrait, mais transposé dans l'ordre et presque dans le langage de la métaphysique. Chez Shakspeare et Gounod au contraire, tout est concret, tout est image, et pour évoquer ou symboliser la lutte entre les ténèbres amies et la lumière ennemie de l'amour, toute la philosophie allemande ne prévaudra jamais contre ces deux seuls mots jetés dans la nuit d'Italie : le rossignol! l'alouette! — Et quel éclat ajoute ici la musique à la poésie! Oui, même à cette poésie. Comme elle en renforce l'élan et le transport! Comme le verbe devient par elle plus lumineux encore et plus puissant! Un instant Gounod enveloppe Shakspeare, l'entraîne, et c'est la musique, pareille au fleuve de la fable, qui roule de l'or en ses flots. Si le Gounod de *Roméo* manque parfois de fougue et de violence, s'il n'est pas toujours assez méridional, s'il a moins de passion que de tendresse, voilà du moins des pages à l'abri de tels reproches. Voilà les « deux enfans du pays où tout est lumière... voilà la nature italienne avec ses volcans à fleur d'âme et sa vie morale si prompte à se jeter au dehors du moi interne (2). » Chant, orchestre, tout déborde à la fois, et jamais le musicien n'avait encore manifesté tant de force expansive, une pareille puissance de projection et d'explosion.

Il a porté cette puissance au comble dans l'admirable scène du tombeau. Le dernier acte de *Roméo et Juliette* est peut-être d'un plus grand musicien que le dernier acte de *Faust*. Celui de *Faust* est beau par la répétition, celui de *Roméo* par le renouvellement. Dans le finale de *Faust* et la triple invocation : *Anges purs, anges radieux!* il n'y a qu'une progression de tonalité, la formule mélodique demeurant la même. Ici au contraire la pro-

(1) Trad. Montégut.
(2) M. Émile Montégut, *loc. cit.*

gression est plus que tonale; d'un bout à l'autre de la scène, l'exaltation du sentiment se traduit par une gradation de phrases toujours plus pathétiques, par un redoublement continu d'éloquence passionnée et funèbre, par les adjurations de plus en plus lyriques de Roméo à la douce morte. Autant que la surabondance de l'invention, il en faut admirer la liberté. Symphonique et chantante, cette musique n'est esclave d'aucun parti pris ni d'aucun système. Belle par la mélodie et les accords, par les timbres et par l'accent de la déclamation, elle sait l'être aussi par l'élaboration des thèmes (voir le réveil de Juliette) ou simplement (voir la reprise du thème de l'alouette) par leur brusque retour. Tout conspire à faire de ce dernier acte une sorte d'assomption. La fin de *Sapho* était un chef-d'œuvre d'apaisement, presque d'immobilité; ce qu'il y a d'admirable en cette fin de *Roméo*, c'est qu'elle se meut, c'est qu'elle monte. Musique statique d'une part et de l'autre dynamique, diraient les savans. Et Gounod enfin, musicien d'amour, ne le fut jamais d'un tel amour. Qu'est-ce que le dénouement de *Faust* auprès de ce dénouement? L'idée plus haute ici a porté plus haut la musique. Des quatre duos que renferme la partition de *Roméo*, le dernier dépasse les autres; il les confirme en quelque sorte ou les consomme. Il est la suprême consécration de cette unanimité immédiate, invincible, absolue, qui met au-dessus de tous les amours de l'histoire et de la légende, l'amour des enfans de Vérone. L'amour, suivant une parole sacrée, veut ou fait les âmes pareilles, *pares aut invenit aut facit*. Si les pages finales de *Roméo* sont les plus belles, c'est qu'on y entend chanter pour la dernière fois deux âmes plus que jamais pareilles, et plus près de l'être pour l'éternité.

V

Mgr Gay écrivait un jour à Gounod : « Je sais ton âme par cœur. Ce n'est qu'en Dieu qu'elle peut se reposer, se dilater et fleurir. » Le prêtre connaissait bien l'artiste. C'est en Dieu qu'après le travail, la fatigue, la défaillance même, cette âme enfin se reposa; en Dieu qu'elle fleurit sinon ses plus belles, du moins ses dernières fleurs. Années antiques, années d'amour, années pieuses; on pourrait diviser ainsi la carrière du musicien de *Sapho* et d'*Ulysse*, de *Faust* et de *Roméo*, de *Rédemption* et de *Mors et Vita*. N'est-ce pas l'ordre d'une belle vie? Gounod avait eu la jeunesse d'un lévite; sa vieillesse fut d'un patriarche. Le sentiment religieux, qui ne s'était jamais retiré de son âme, finit par l'occuper tout entière. Je dis le sentiment, parce qu'à propos

de Gounod c'est toujours le mot qui se présente d'abord ; mais il faut dire aussi l'idée religieuse, car Gounod fut chrétien par l'intelligence autant que par le cœur, et n'eut pas moins de foi que d'amour. Aucun artiste contemporain n'a ressenti plus que lui le goût, la passion du divin, et du divin sous toutes ses formes. Il le cherchait et l'adorait en toute vérité comme en toute beauté : dans la doctrine de l'Évangile et dans le génie de Mozart, dans une page de saint Augustin, dans une symphonie de Beethoven et dans une formule de Copernic ou de Kepler. Parmi les manuscrits qu'il a laissés, nombreux sont les essais de philosophie ou de théologie. Ce sont des *Études de logique*, signées l'abbé Gounod, des *Méditations sur la prière*, des notes sur l'*Histoire comparée des religions*, sur *la Foi et la raison*, sur l'*Hostilité envers l'enseignement de l'Église*. C'est encore un *Essai philosophique sur les Dogmes*, une élégante traduction de *Dix sermons du pape saint Léon sur la fête de Noël;* enfin, sur une grande feuille de papier, dans un vaste demi-cercle tracé au crayon, le maître avait groupé les principaux articles de la foi chrétienne, et dessiné une sorte de plan du monde métaphysique et moral.

Ainsi méditait le croyant qu'était Gounod. Mais quand survenait l'artiste qu'il était aussi, qu'il était surtout, une métamorphose ou plutôt une réaction avait lieu. En passant du domaine de l'intelligence dans celui de la sensibilité, de l'ordre spéculatif dans l'ordre formel, je veux dire dans l'ordre spécial des formes sonores, la pensée du maître se modifiait. Elle s'adaptait naturellement au tempérament, au génie du musicien, elle en reproduisait le caractère essentiel. Or ce caractère étant, nous l'avons reconnu, la tendresse, musicien religieux ou musicien profane, Gounod resta toujours et avant tout musicien d'amour. On s'en est plaint, scandalisé même comme d'une confusion, d'une inconvenance, voire d'un sacrilège. On a prononcé de grands mots, et de gros mots, parlé de piété voluptueuse et de mysticisme érotique. Peu s'en est fallu qu'on ne dénonçât en l'auteur de *Rédemption* le Renan de la musique, le chantre équivoque lui aussi de la piété sans la foi, celui dont la harpe sonne comme une lyre et qui célèbre sur le même mode l'amour divin et de tout autres amours. Il y a là plus qu'un malentendu, je crois : un défaut de justice et de justesse aussi. N'oublions pas d'abord que la loi de l'appropriation d'un certain style aux sujets sacrés, ne régit peut-être pas avec autant de rigueur l'ordre littéraire et l'ordre artistique. L'art étant un mode d'expression moins direct et moins précis que la parole, il semble que l'interprétation par les formes, sonores ou plastiques, puisse être plus libre, plus

lâche en quelque sorte, que l'interprétation par les mots. En art la vérité, même la vérité religieuse, souffre certaines hardiesses et n'en est point outragée. Le pinceau ne la blesse pas comme la plume, et tandis que deux mots suffisent à Renan pour dénaturer le Christ, Véronèse a pu sans impiété l'asseoir sous les portiques de Venise, à des banquets de patriciens. La musique paraît plus privilégiée encore. Son langage, qui sait être à la fois le plus ardent et le plus chaste, est aussi celui qui permet, avec les moindres risques de profanation ou d'irrévérence, l'expression par des signes pareils de l'amour divin et des humaines amours. S'il se peut que la même phrase accompagne et prétende traduire l'extase baptismale d'un Polyeucte et l'ivresse amoureuse d'un Roméo, cela ne se peut assurément qu'en musique. A cette assimilation ou plutôt à ce double emploi les mots se refuseront toujours; les sons au contraire peuvent s'y essayer. Aussi bien fut-il jamais un musicien, et plus généralement un artiste, qui changeant de sujet ait changé de style, et n'ait pas réduit à l'unité de son génie personnel l'infinie diversité des choses, des idées et des sentimens? Jusqu'en sa musique mondaine Palestrina demeure religieux et ce n'est guère que par les paroles que ses madrigaux diffèrent de ses motets. Hændel emprunte à ses opéras certaines pages de ses œuvres sacrées. Le Mozart d'*Idoménée* et celui du *Requiem* ne sont pas deux Mozart, et Beethoven est le même dans la *Messe solennelle* et dans la *Symphonie avec chœurs*. Voilà d'illustres exemples et, si Gounod en avait besoin, de glorieuses excuses. Mais en a-t-il besoin? L'amour, pour être divin, ne cesse ni de s'appeler ni d'être l'amour, et Gounod n'a jamais pu le chanter qu'amoureusement. Qu'il en ait toujours donné la plus haute et la plus forte expression, on ne saurait le soutenir; mais n'est-ce donc rien d'en avoir donné l'expression la plus tendre? Le mysticisme n'est pas toute la religion, ou toute la piété; il en est cependant une partie et comme un mode légitime, et dans la musique de Gounod il a prévalu. L'âme du maître était de celles dont parle Fénelon dans ses *Lettres spirituelles*, de celles plutôt auxquelles il parle, qu'il avertit et reprend, mais qu'il comprend mieux encore et qu'il aime en secret parce qu'elles ressemblent à son âme. « Elles sont, dit-il, toutes dans le sentiment; elles ne prennent pour réel que ce qu'elles goûtent et imaginent; elles deviennent en quelque manière enthousiastes... Elles ne suivent Jésus-Christ que pour les pains miraculeusement multipliés; elles veulent des cailles au désert; elles cherchent toujours, comme saint Pierre, à dresser des tentes sur le Thabor et à dire : O que nous sommes bien ici! — Heureuse l'âme qui est

également fidèle dans l'abondance sensible et dans la privation la plus rigoureuse... Elle mange le pain quotidien de pure foi et ne cherche ni à sentir le goût que Dieu lui ôte, ni à voir ce que Dieu lui cache... Quand on perd, sans se procurer cette perte par infidélité, le goût sensible, on ne perd que ce que perd un enfant que ses parens sèvrent : le pain sec et dur est moins doux, mais plus nourrissant que le lait. »

Cette page suffirait à définir deux fois, par tout ce qu'il possède et par tout ce dont il manque, l'art religieux de Gounod. La ferveur et l'abondance sensible, l'amour enivré du Thabor, la délectation plus que la volonté nue et la pure foi, le lait en un mot plutôt que le pain, voilà l'aliment de ce génie, et s'il faut reconnaître qu'il y en a de plus solides, on peut avouer au moins qu'il n'en est pas de plus délicieux.

Oui, les grands ancêtres nous avaient donné le nécessaire; Gounod nous a donné les délices. Les Palestrina, les Bach élevèrent les cathédrales géantes; à leur ombre Gounod a bâti son église. Elle est blanche, élégante, toute parfumée et fleurie; on y est bien pour goûter Dieu. J'aime à l'imaginer, à la voir ou plutôt à l'entendre en rêve, harmonieuse de la seule musique du maître. On n'y chanterait pas d'autres chants que les siens, et ce serait encore une belle liturgie. Trois œuvres en fourniraient les élémens : *Polyeucte*, *Mors et Vita* et *Rédemption*. Elle serait complète, car elle comprendrait à la fois des récits ou des tableaux d'après les saints Livres, des méditations et des prières. Ainsi elle servirait tantôt à la commémoration des événemens ou des mystères, tantôt à l'effusion des âmes.

Polyeucte est une œuvre de transition entre les opéras de Gounod et ses oratorios. Étant donné la double nature du sujet, amoureux et chrétien, on pouvait espérer que *Polyeucte* serait l'un des chefs-d'œuvre du maître. Il ne l'est pas, mais *Polyeucte* du moins contient un chef-d'œuvre, un admirable morceau d'éloquence sacrée : la lecture de l'Évangile faite par Polyeucte à Pauline dans la prison. Au nom de leur amour, au nom des Dieux que longtemps ils adorèrent ensemble, Pauline a supplié son époux vainement. Lui, pour toute réponse, ouvre l'Évangile et lit. Il lit d'abord la Nativité, l'adoration des Mages : *Jésus en ce temps-là naquit à Bethléem*. Aux sons d'un vieux noël, les mystères de l'enfance divine se déroulent. Imperturbable, insensible en apparence à force de pieux respect, la voix du récitant psalmodie sur une seule note; un simple hautbois l'accompagne. Alors, ce que n'avaient pu faire trois actes d'opéra : créer l'antithèse historique et morale qui résume et partage un tel sujet, voici

que pour l'accomplir il suffit d'une frêle ritournelle; et le paganisme, et Rome, et tout le vieux monde s'écroule au souffle d'un chalumeau de berger. Contre ce souffle grandissant, en vain se raidit la fière patricienne. A chacun de ses mépris répond une plus forte et plus impérieuse leçon. *Puis*, reprend la voix : *puis, quand ils l'eurent condamné, Au Golgotha Jésus fut emmené.* Qui donc, ayant lu de telles pages, refuserait encore à Gounod la dignité, la sublimité même du style religieux? Il n'est pas en musique de plus beau crucifiement. « Lorsque je serai élevé, j'attirerai tout à moi. » C'est en s'élevant aussi que la voix de Polyeucte attire tout à elle. Elle s'élève lentement, et de sa lenteur même sa puissance d'attraction ne fait que s'accroître. Chaque note plus haute est plus forte et plus éclatante. L'orchestre au contraire s'assombrit. Des triolets désemparés s'y traînent à travers les ténèbres. Mais la voix monte, monte toujours, jusqu'à ce que sur ces mots : *Et les cieux mêmes ont pleuré*, le souffle et les notes lui manquant à la fois, elle touche au faîte, en retombe et se brise. Gounod, les variantes de son manuscrit en témoignent, a cherché longtemps cet admirable cri. Une autre fois, une seule, il en a retrouvé l'éloquence. Dans le recueil inédit de ses pensées, j'ai lu cette exclamation : « L'homme a coûté Dieu! Et Dieu ne coûterait rien à l'homme! » Il semble que le mouvement, le transport soit le même, et qu'en ce peu de mots comme en ce peu de notes on entende éclater à la fois toute la reconnaissance et toute l'horreur de l'homme qui a coûté Dieu.

En ses deux oratorios jamais Gounod ne fut plus pathétique; à diverses reprises il fut encore plus touchant. *Rédemption* et *Mors et Vita* ne sont ni des œuvres totales, ni des œuvres grandioses. Il arrive qu'elles faiblissent et qu'elles ploient : avec grâce sans doute, mais enfin elles ploient. Elles sont moins les monumens de la foi robuste que de la piété tendre, et si le temps vient à les ruiner un jour, leurs ruines mêmes n'auront rien de sévère, encore moins de terrible. *Mors et Vita!* tandis que ce titre seul, les deux mots qui le composent, l'ordre dans lequel ils se suivent, tout annonce une pensée puissante, l'œuvre même ne trahit guère qu'un sentiment souvent profond et plus souvent exquis. L'un des plus beaux épisodes en est bien connu : c'est *Judex*. Il se compose d'une phrase deux fois exposée : par l'orchestre seul d'abord, puis par l'orchestre auquel les chœurs se sont unis. Cette phrase est la phrase de Gounod par excellence; c'est à peu de chose près une phrase du prélude de *Faust* élargie démesurément, enveloppant d'une plus noble courbe un espace plus large et plus rayonnant. On reconnaît jusqu'à l'accompagnement : les triolets régu-

liers dont Gounod aime à soutenir ses nobles cantilènes. *Judex.* Oh! le doux jugement, où nous serons tous à la droite du juge! Oh! la tendre, ineffablement tendre mélodie, qui ne s'élève pas pour maudire, mais qui s'ouvre comme pour un embrassement divin. Dira-t-on qu'elle est passionnée? Oui, si passion signifie amour; non, si cela signifie souffrance, car tout aime en cette musique et rien ne souffre. Le Christ qu'elle annonce n'est pas celui de Michel-Ange mais celui de Raphaël, celui de la *Dispute* (et pour nommer la fresque suave, je voudrais un nom plus doux); celui qui trône sur les nuées, mais qui ne voit autour et au-dessous de lui que des saints, des élus, des heureux.

Heureux! Tel est le dernier mot de cette musique : *Beati qui lavant stolas suas! — Felix culpa!* Voilà les pages maîtresses, les pages authentiques et révélatrices du maître. *Beati qui lavant stolas suas in sanguine Agni!* Dans ce texte sacré, le musicien a vu l'idée doctrinale moins que le tableau, le paysage plus que le sacrement. Quand il jouait, en la commentant, cette page, je me souviens qu'il avait coutume de traduire : « *Elles* lavent, *elles* lavent en chantant. » Il féminisait malgré lui les personnages, et pour nous comme pour lui-même, ces rythmes gracieux, ces clairs triangles tintant comme des clochettes, tout évoquait je ne sais quelle pastorale féminine et primitive, et dans une prairie mystique où van Eyck eût semé ses fleurs, des lavandières divines plongeant au sang de l'Agneau des tuniques de lin.

Felix culpa! « *Heureuse faute, qui nous valut un tel Rédempteur!* » Plus sensible à la félicité qu'à la faute, Gounod oublie ici le péché pour ne se rappeler, et avec quel amour! que le salut et le Sauveur. En dehors même de toute signification psychologique, analysée en soi, une telle mélodie mérite qu'on s'y arrête. Elle est, dans la pleine acception du mot, une mélodie, une idée musicale. Or voici ce que Gounod entendait par là.

Une idée, c'est une forme musicale *précise*, qui me saisit à l'instant, sans attendre, et de plus une forme *féconde*, qui contient en elle tout le morceau qu'elle annonce, morceau qui se déroule clair, puissant, logique, *un*, sans que je sois obligé de me traîner à tâtons pour en percevoir la robuste et majestueuse identité. L'ensemble de la conception découle de son principe, non par voie d'artifices, de complexités arbitraires facultatives, mais par voie de génération... Le propre d'une mélodie, c'est d'être non pas une forme quelconque, plus ou moins vague, mais une silhouette déterminée, un contour distinct, frappant instantanément, dès sa première apparition. Ce n'est point une énigme, un problème; c'est une figure nette, c'est-à-dire un être. Une succession telle quelle de notes ne constitue pas une mélodie; il faut que cette succession aboutisse à une réalité complète, vivante par elle-même et consistante par elle seule. Prenons, je suppose,

les deux adorables cantilènes de Chérubin dans *les Noces de Figaro* de Mozart : *Je ne sais quelle ardeur me pénètre* et *Mon cœur soupire*. Détachons-les momentanément du sentiment qu'elles expriment et du délicieux orchestre qui les accompagne. N'est-il pas évident qu'elles sont par elles-mêmes? Ne contiennent-elles pas tout ce qui constitue le sens et la précision d'une idée : le contour net, le rythme caractéristique et constant, et même l'harmonie impliquée dans la mélodie?

Les idées, ainsi entendues, étaient presque toute la musique d'autrefois; elles ne sont presque plus rien dans la musique d'aujourd'hui. Mozart en effet ne connut jamais un autre mode de pensée, et Gounod, qui invoquait toujours Mozart, lui ressemblait à cet égard. C'est de la phrase de Mozart que procède une phrase comme le *Felix culpa*. Elle a trente mesures, dont pas une seule n'est inutile, encore moins étrangère aux autres. Rien ne l'arrête et rien ne l'égare. Elle ne se hâte pas plus qu'elle ne se lasse, sûre de trouver tout le long de son heureux chemin des haltes ménagées et comme des repos délicieux. Continue et cependant partagée, elle est un parfait exemplaire de l'ordre et de l'harmonie, non pas dans la combinaison, car elle est simple, mais dans la succession et le développement. Jamais enfin la cadence chère à Gounod ne fut plus qu'ici douce et comme amortie avec amour. Devant une telle page on ne songe plus à se demander si l'œuvre qui la renferme a tenu toutes les promesses d'un titre peut-être trop ambitieux. On se dit que dans *Mors et Vita* le sentiment a plus d'une fois prévalu sur l'idée, et que c'est une faute peut-être, mais comme celle que Gounod chanta si tendrement, une faute heureuse.

Tu fis ton Dieu mortel et tu l'en aimas mieux.

Ce vers pourrait servir d'épigraphe à *Rédemption*. Il en exprimerait bien le charme pénétrant, la beauté touchante et cette douceur enfin plus que jamais passionnée et pieusement amoureuse, qui semble un hommage à l'humanité plus encore qu'à la divinité du Christ. Nous parlions tout à l'heure de la liturgie de Gounod, et nous disions qu'on y trouverait également des récits et des prières. Après le Crucifiement de *Polyeucte*, voici une Résurrection; non pas le miracle même, l'élan sublime hors de la mort, mais les scènes qui suivent, plus intimes et partant plus favorables au génie du maître : les saintes Marie au sépulcre, et l'apparition de Jésus au milieu d'elles. De lourdes critiques ont pesé sur ces pages exquises. Aux visiteuses sacrées, on a reproché de trop aimables empressemens. Elles

courent, a-t-on dit, comme feraient les magnanarelles. De leur pieuse hâte on n'a pas compris le naturel et la simplicité. Comment cheminèrent-elles donc, il y a deux mille ans, par les sentiers de Judée? Fallait-il autre chose ici que cette pastorale, cette espèce de noël attristé, ce noël de mort? Elles coururent au tombeau, les humbles femmes, comme à la crèche autrefois avaient couru les bergers. Elles allèrent pleurant, et la naïve symphonie est mélancolique, printanière aussi, presque souriante à travers les larmes, car elles allèrent par un matin d'Orient, par un matin déjà fleuri, rendre des soins funèbres, mais tendres à leur doux maître enseveli. Qu'on ne prenne donc point ici la défense du grand art; il n'est pas menacé. Que plutôt on admire un art intime et familier, un sentiment primitif et profond, réaliste au meilleur sens du mot; qu'on reconnaisse enfin ce double idéal dont Gounod un jour nous disait qu'il doit être à la fois « supérieur et prochain ».

« Supérieures » sont des pages comme le discours de l'ange aux saintes femmes, les derniers mots surtout : *Voyez, voici la place où son corps fut posé.* Devant cet élan de ferveur, ce paroxysme de passion, ne criez pas non plus au sacrilège. Gounod s'en serait justifié (et avec quel éclat!) non pas même par la piété, mais par la plus simple, la plus stricte foi. *Ces linges ont touché les divines paupières.* Est-ce donc autre chose qu'un dogme, le dogme d'amour par excellence, dont les notes extasiées et, puisqu'il faut le dire, amoureuses, chantent ici le prodige? *Ceci est mon corps*, a dit le Christ un jour, et la phrase ou la cadence de Gounod est sublime, parce que de ce corps lui-même elle nous fait presque sentir la présence et comme l'attouchement divin.

Voici de nouveau les beautés « prochaines ». Ayant vu le Seigneur et l'ayant entendu, les saintes femmes s'en vont. Non pas certes comme elles étaient venues, mais consolées, mais joyeuses. Et leur rapport aux apôtres, ce scherzo mendelssohnien, ce babillage, j'allais dire ce commérage pieux, cette hâte et cette émulation dans le récit, tout cela forme encore un chef-d'œuvre de réalisme primitif et de familière vérité. Étonnés et peut-être un peu assourdis, les apôtres doutent d'abord. « Ils croyaient, dit saint Luc, que c'étaient des rêveries. » Alors la nécessité de les convaincre élève au-dessus d'elles-mêmes les humbles messagères. Elles ne racontent plus, elles proclament, elles confessent, et de leurs lèvres devenues éloquentes jaillit comme une flamme le témoignage sacré. L'antithèse est heureuse entre la bonhomie des pages qui précèdent et le lyrisme du cantique : *Vos bontés pater-*

nelles, Seigneur, à vos fidèles enseignent votre loi. Dans l'œuvre du musicien, je ne sais pas un plus magnifique mouvement, un plus beau cri d'amour divin. Jamais la mélodie de Gounod, cette mélodie ascendante et circulaire, n'est montée plus haut en élargissant davantage le cercle de son vol.

Le dogme de la Rédemption fut toujours le dogme favori de Gounod. Voici ce qu'il en écrivait un jour :

Le premier principe simple, lumineux, fécond, inépuisable, et d'où découle tout entière et sans solution l'admirable et invulnérable économie de la doctrine catholique, c'est le dogme de la chute originelle appelant le dogme de la rédemption. Hors de là le problème religieux reste sans solution; il n'y a plus qu'un effroyable chaos au-dessus duquel se balancent comme deux fantômes désespérans la misère de l'homme et la cruauté de Dieu. Avec le dogme de la chute originelle et celui de la rédemption, tout reprend sa place, tout s'explique, tout s'enchaîne dans un ordre si calme, si lumineux, si satisfaisant, que le mystère lui-même semble disparaître devant le ravissement de l'esprit et du cœur, tant la conscience et la misère de l'homme y sont apaisées par cette ineffable conciliation de la justice et de la bonté divines.

A cet exposé, ou mieux à ce résumé par les mots correspond un résumé par les notes : c'est le prologue même de l'oratorio, sorte de sommaire anticipé, dont l'œuvre entière n'est que la paraphrase en récits et en prières. Cette page est pour ainsi dire la plus dogmatique et la plus doctrinale de Gounod. Et la doctrine et le dogme même y furent par lui dans cette page tout animés et comme échauffés de tendresse. La mélodie typique du Christ, apparue pour la première fois, est plus affectueuse encore et plus intime surtout que la mélodie de *Judex* dans *Mors et Vita*. Le petit choral : *La terre est mon partage*, est délicieux de bienveillance et d'aménité divine; le trait de violons qui le couronne et les derniers mots du Sauveur s'offrant lui-même : *O mon père, je viens...* ont une suavité sans pareille. Ainsi la page littéraire et la page musicale se ressemblent, et Gounod dit les mêmes choses en l'un et l'autre langage. Si nous avons gardé pour la fin l'analyse de cette courte préface, c'est qu'elle équivaut non seulement à un épilogue, mais à une conclusion; c'est que nous y avons cru trouver une dernière et totale révélation de l'âme ardente et du beau génie où toute pensée devenait passion, où tout acte de foi s'achevait en acte d'amour.

VI

Tel que nous le connaissons maintenant, où convient-il de le placer? — Dans la région des idées claires et des sentimens tendres.

Le mot de saint Bernard : *Ardere et lucere*, aurait pu servir de devise à Gounod. Son œuvre est lumineuse et elle est chaude. Qu'on prenne en cette œuvre une mélodie au hasard, j'entends une de celles qui comptent et qui marquent : les stances de *Sapho*, le cantique de *Rédemption : Vos bontés paternelles ;* « *Felix culpa* » de *Mors et Vita ;* « *Salut, demeure chaste et pure* » dans *Faust*, ou dans *Roméo* le duo de l'alouette, en chacune de ces pages brûle une flamme, une flamme d'amour. De quel amour, nous avons tâché de le faire apercevoir. L'amour que chanta Gounod est moins violent que tendre ; il n'a rien d'âpre ou de frénétique ; on ne le sent jamais, comme parfois chez Wagner, frère de la destruction et de la mort. De plus, il est l'amour aimé pour lui-même et pour lui seul ; pur de tout mélange, il n'emprunte aucun intérêt, fût-ce de contraste, soit à l'épopée comme chez Wagner encore, soit, comme chez Meyerbeer, à l'histoire. Enfin c'est un amour intime, familier, et qu'avant Gounod la musique française ne connaissait pas. Notre opéra d'alors avait plus d'ambition ; notre opéra-comique, moins de profondeur et de poésie. Exempt de frivolité comme d'emphase, l'art qu'inaugurait Gounod l'était aussi de complication et d'obscurité. Toute mélodie de Gounod est claire. L'oreille et l'esprit en saisissent immédiatement l'économie et l'architecture : la répétition d'abord, et, pour ainsi dire, le report continuel à des hauteurs diverses, du motif ou de la ligne sonore. Par là, par cette symétrie caractéristique, Gounod est un classique pur, un fils, non seulement de Mozart, mais de Bach.

De cette dernière filiation, le fameux *Ave Maria* du maître suffirait seul à témoigner. Il est un parfait modèle de la forme ou de la formule mélodique de Gounod, et puisque cette formule s'est aussi naturellement adaptée aux harmonies de Bach, c'est qu'elle y était d'avance contenue et comme impliquée.

Éclairée en quelque sorte par la reproduction constante de périodes similaires, la mélodie de Gounod l'est encore par sa cadence finale, par sa chute ou plutôt sa molle descente dans la lumière et dans la paix. Hegel a très bien dit à propos des accords dissonans : « L'harmonie ne peut consister dans de pareils accords, qui ne donnent à l'oreille qu'une contradiction ; elle exige une conciliation, afin que l'oreille et l'âme soient satisfaites. Ainsi avec l'opposition est immédiatement donnée la nécessité d'une destruction de cette dissonance et d'un retour à l'accord parfait. Ce retour à l'unité, c'est le vrai en toute chose. »

De ce retour à la consonance, qui seule est le vrai en

musique, parce que seule elle est sa propre fin, parce que seule elle demeure tandis que tout le reste passe; de ce retour aucun musicien peut-être depuis Mozart n'aima plus que Gounod et ne fit plus aimer la suprême douceur. Toute mélodie du maître semble accomplir ou du moins imiter une destinée humaine. Après avoir grandi, vécu dans l'ardeur et la passion, c'est dans le calme, dans la sérénité qu'elle finit et meurt. Ainsi elle est belle deux fois; elle réalise un double idéal et comble en nous un double désir : celui de l'émotion et celui de la vérité.

La vie même de Gounod fut semblable à l'un de ses chants. Son âme, qui jadis avait été de feu, finit par n'être plus qu'une âme de lumière. La paix y était descendue. Il ne composait plus guère. Si par hasard il prenait encore la plume, c'était pour écrire, non plus des œuvres passionnées, mais des œuvres contemplatives : des messes de style palestrinien, où volontairement il se renonçait lui-même et tâchait de fondre sa personnalité dans celle du grand artiste pieux. Je me souviens aussi d'un hymne à la nuit, l'une de ses dernières inspirations, plus calme encore peut-être et plus auguste que *le Soir*. Un jour, peu de temps avant sa mort, un jour qu'il me chantait ce chant, je crus voir son œuvre entière passer devant moi. Je la vis aboutir, l'œuvre de passion et d'amour, à cette mélodie sereine, à ces consonances inaltérées, et je compris alors que dans le génie du maître et dans son âme s'était accomplie harmonieusement une profonde parole d'Amiel : « Aime et reste d'accord. »

CAMILLE BELLAIGUE.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON

I

AVANT LA RÉVOLUTION DE 1848

> Ceux qui prennent en main le gouvernement des affaires publiques ne sont pas sujets à rendre compte et raison seulement de ce qu'ils disent et de ce qu'ils font en public, mais l'on recherche curieusement tout ce qu'ils sont en leur privé.
>
> PLUTARQUE.

I

Quand Priam s'est assis devant cet Achille dont les mains terribles, dont les mains meurtrières avaient versé le sang d'Hector et de la plupart de ses enfans, il commence à le considérer : il est étonné de le voir si beau, si grand, si plein de majesté. Achille, de son côté, quoique le cœur encore plein du désespoir de son Patrocle perdu, n'est pas moins frappé de la haute mine et de l'air de grandeur qui éclatent sur toute la personne de Priam et de la sagesse de ses propos. Les hommes de véritable vaillance jugent de même ceux contre lesquels ils ont le plus âprement combattu, auxquels ils ont donné et desquels ils ont reçu des blessures. Qu'ils réussissent ou non à les vaincre, ils ne les outragent pas, et même dans l'emportement de la mêlée ils ne méconnaissent ni leur majesté, ni leur grandeur, ni leur sagesse.

Combien nous sommes éloignés de cette longanimité équitable! Au moindre dissentiment, nous refusons à celui en qui nous voyons un adversaire les dons et les vertus dont il est le plus manifestement doué, et nous nous acharnons à faire grimacer en caricature le plus noble visage. Il nous est contraire, donc il n'a aucune valeur ni intellectuelle, ni morale. Est-il orateur, on lui refuse l'éloquence; est-il écrivain, on lui conteste le style; est-il un politique, il manque d'honneur ou tout au moins de clairvoyance et d'habileté. Sous le règne de Louis-Philippe, le maréchal Soult avait perdu ou gagné la bataille de Toulouse, suivant qu'il était au pouvoir ou dans l'opposition. On m'a conté qu'un professeur allemand, narrant l'histoire de France, se bornait à reproduire sur chacun de nos gouvernemens les opinions de nos historiens qui lui étaient contraires. Les girondins jugeaient la Montagne, les montagnards la Gironde, les républicains Napoléon Ier, les bonapartistes la Restauration, et les uns et les autres Louis-Philippe. Il concluait, au milieu des applaudissemens joyeux de son patriotique auditoire, que, de l'aveu combiné de nos propres écrivains, nous étions une nation couarde, sotte, incapable de prévoyance, de suite et de bon sens, en tout point méprisable.

Aucun personnage historique n'a été, autant que l'empereur Napoléon III, en proie au dénigrement systématique et déchaîné. Tout en lui : la personne comme le caractère, la jeunesse, même la naissance, tout a été noirci, vilipendé. Il n'est pas le fils de son père; avant le pouvoir, c'était un fou; après, c'est un bandit; il l'a exercé en rêveur ou crédule; dans ses mains, le bien a été stérile, le mal seul a été fécond. Il a rarement su ce qu'il voulait; quand il l'a su, il s'en est laissé détourner, ou bien, au contraire, halluciné fanatique, inaccessible aux conseils, il s'est acharné aux visions chimériques : il a été joué par Palmerston, séduit par Cavour, trompé par Bismarck. Je ne tiens compte que des attaques modérées, je ne m'arrête pas à celles qui l'ont traité « de Soulouque blanc, de Judas, de Tibère, de boucanier, de chourineur, de Cartouche, de Mandrin déguisé en César, de chacal au sang-froid, de pick-pocket, de bouffon, de grotesque, d'insulte à la figure humaine, d'immondice déployée au sommet de l'État, de Césarion, d'infâme Naboléon, dont le palais était le centre de la honte du monde, etc., etc. (1) »

Thiers, dans un admirable morceau sur l'art d'écrire l'histoire, dont il restera certainement un des maîtres, a dit que la qualité essentielle de l'historien, c'est l'intelligence. Sans nul doute, mais

(1) Voir *Napoléon le Petit* et *les Châtimens*.

à quoi l'intelligence n'est-elle pas à la fois nécessaire et suffisante? N'est-ce pas elle qui a composé la Chapelle Sixtine, *Don Juan*, *Jocelyn*, le *Discours de la Méthode*, le *Système des Mondes?* Il faut donc préciser davantage : les deux qualités de l'intelligence indispensables pour écrire dignement et utilement l'histoire sont la souplesse et la bienveillance. La souplesse identifie aux situations les plus diverses, la bienveillance, aux caractères les plus compliqués. Sans souplesse, l'historien ne comprend pas les événemens, et il les défigure ; sans bienveillance, il peint mal les caractères ou il les calomnie. Qui ne sait sortir de soi, de ses préférences, de ses antipathies, de ses systèmes, ne pénètre pas les autres et ne saisit pas le secret des choses. Aussi l'esprit de parti, qui procède avec la roideur de la haine, rend absolument incapable d'écrire une véridique histoire. Poussé à son degré supérieur, il donne Tacite et Victor Hugo, — égaux par le génie et par l'iniquité.

N'ayant jamais été possédé de cet esprit, je n'aurai nulle peine à juger Napoléon III. J'ai souvent attaqué ses actes, alors qu'il y avait quelque courage à s'y risquer. Républicain, en vue d'obtenir des réformes sociales et populaires, — la liberté des coalitions, du travail, des associations, des réunions, — j'ai conclu avec lui un pacte transactionnel, tel que celui établi avec Victor-Emmanuel, dans l'intérêt de l'unité italienne, par le républicain Manin et ses amis, et, à certains momens, par Garibaldi et Mazzini. J'ai pu, comme son ministre principal, l'approcher, causer avec lui, le voir agir au milieu des circonstances les plus pathétiques. Depuis, renversé neuf jours après le début des hostilités, j'ai assisté, en spectateur impuissant et désespéré, à son effondrement, qui a été celui de la patrie; il m'a honoré de son amitié jusqu'à son dernier jour. J'ai donc quelques titres pour parler de lui avec indépendance et justice, surtout avec bienveillance. Cependant, quoique le malheur et les outrages me l'aient rendu sacré, je ne lui sacrifierai ni les devoirs de la conscience, ni les droits de la vérité. Quand je m'y croirai obligé, je maintiendrai mes anciennes critiques, mais en mettant en lumière, plus que je ne l'ai fait aux temps où cela eût paru de l'adulation, ce que, jusque dans les défaillances, a eu d'intelligent, de loyal, de patriotique, de généreux, la conduite d'un chef d'État dont le mobile principal n'a cessé d'être la passion du bien et de la grandeur.

II

Napoléon a eu raison de regretter le mariage avec Marie-Louise. Quelles qu'aient été les faiblesses de Joséphine, ses lé-

gèretés de coquetterie, ses maladresses de jalousie, elle était le porte-bonheur de sa destinée. Dès qu'il l'eut arrachée de sa vie, qu'à la captivante créole qui savait si bien seconder ses projets et consoler ses mécomptes par les caresses d'une voix habituée à aller à son cœur, il eut fait succéder l'indifférente Autrichienne, poupée sensuelle, incapable de le conseiller, ni même d'écouter ses confidences; dès que les glaces de l'ambition eurent éteint les jeunes souvenirs; dès qu'il eut commis la cruauté de traîner les enfans derrière la marche triomphale de celle qui venait prendre la place de la mère; dès qu'il eut conçu le rêve de se constituer un avenir de Charlemagne dans les splendeurs duquel s'éteindraient toutes les lueurs de son passé de Bonaparte; dès qu'il en fut venu à être plus fier d'avoir obtenu la fille insignifiante d'un César imbécile que de s'être fait lui-même un César sans rival, la Providence se retire de lui et l'abandonne à l'emportement de ses desseins démesurés. Impassible, elle le laisse s'engouffrer en des aventures grandioses comme son génie, mais auxquelles le premier Consul ne se fût pas risqué. Elle ne lui refuse pas le fils tant désiré, mais quand elle décrète de relever la fortune des Napoléon, elle ne confie pas cette mission à l'étrangère qui a oublié Sainte-Hélène aux bras d'un soudard borgne; elle la réserve au petit-fils de l'épouse répudiée, de la Française qui mourut de douleur à la seule perspective de l'île d'Elbe.

Le 7 janvier 1802, le colonel Louis Bonaparte, troisième frère du premier Consul, épousait Hortense de Beauharnais (1), fille de Joséphine. Jamais union ne fut plus mal assortie. Louis était loin d'être sans valeur, « chaleur, esprit, santé, talent, commerce exact, bonté, il réunit tout, dit de lui son grand frère; pas d'homme plus actif, plus adroit, plus insinuant. » Les succès de son aîné, loin de le griser ou de le piquer d'émulation, l'avaient dégoûté de la gloire « qu'on n'acquiert qu'au prix de choses trop pénibles et même incompatibles avec un cœur sensible. » Au milieu des ambitions en émoi, il demeurait calme, silencieux, modeste, ennemi du bruit, de la pompe et, quoique très brave, déclarait la guerre une barbarie organisée. Enthousiaste de Jean-Jacques Rousseau, ami de Bernardin de Saint-Pierre, il préférait les lettres aux affaires. Une maladie précoce, des rhumatismes qui l'empêchaient de se mouvoir et de se servir de l'une de ses mains, à laquelle on était obligé d'attacher une plume afin qu'il pût signer, altérèrent son humeur, le rendirent quinteux, susceptible, tatillon, amer, fort désagréable, malgré ses qualités, à ceux qui l'entouraient.

(1) Née le 10 avril 1783.

Hortense était une svelte personne aux yeux bleus, au teint éblouissant, toute séduction et agrément, quoique sans beauté. D'un esprit gai, brillant, léger, d'une humeur capricieuse, avide de mouvement, de distractions, aimant la peinture, la musique, la toilette, le bel esprit des conversations, les parties de plaisir, les fêtes; d'une bonté pour tous qui ne se défendait pas assez de dégénérer en préférence pour quelques-uns, d'une amabilité côtoyant de si près la coquetterie qu'il était souvent malaisé de l'en distinguer, elle détonnait de toutes manières sur la morosité grave et sentimentale de son tranquille mari. De semblable ils n'avaient que l'opiniâtreté, agréable chez elle, grincheuse chez lui : on l'appelait, elle, la douce entêtée. Ils eurent de la peine à s'accorder à peu près. Cependant de leur union naquirent trois fils, tous légitimes, quoi qu'en ait dit la calomnieuse histoire de la haine. Hortense ne fut jamais pour son beau-père qu'une fille tendre, dévouée, respectée. Si la douleur que l'Empereur ressentit de la mort du premier des enfans de son frère (5 mai 1807) fut vive, c'est parce que sur la tête de ce jeune Napoléon, remarquable par sa beauté, sa précoce intelligence, il avait placé ses espérances d'hérédité. Il est aussi faux d'attribuer à l'amiral hollandais Verhuel la paternité du troisième enfant, Louis-Napoléon (né le 20 avril 1808). L'amiral se trouva en effet aux Pyrénées dans les mois qui précédèrent la naissance, mais à Barèges et non à Cauterets, où il vint une seule fois dîner avec la reine en courtisan cherchant la faveur, non en favori qui en jouit, tandis que le roi Louis, réconcilié avec sa femme à la suite de la mort de leur fils aîné, vivait avec elle dans une complète intimité maritale (1).

La mésintelligence entre les époux ne recommença qu'à Paris, sur le refus d'Hortense de suivre son mari en Hollande pour y faire ses couches. Le prince Louis naquit rue Cerutti (aujourd'hui rue Laffite). Joséphine annonce joyeusement la nouvelle à Louis : « C'est un prince! Il est beau, il est charmant! il sera grand homme comme son oncle : espérons qu'il ne sera pas boudeur comme son père. » « J'espère, ajoutait Napoléon à Hortense, qu'il sera digne de son nom et de ses destinées. » L'enfant, baptisé à Fontainebleau en 1810, eut pour parrain l'Empereur et pour marraine Marie-Louise.

L'Empereur n'était satisfait de son frère ni comme roi de Hollande, ni comme mari. Il le trouvait trop bon comme roi et pas assez comme mari. Il ne le lui laissait pas ignorer : « Un prince qui, dès la première année de sa vie, passe pour être si bon

(1) Voir les *Mémoires* du maréchal de Castellane publiés récemment par sa fille Mme la comtesse de Beaulaincourt avec autant de zèle que d'intelligence.

est un prince dont on se moque à la seconde. L'amour qu'inspirent les rois doit être un amour mâle, mêlé d'une respectueuse crainte et d'une grande opinion d'estime. Quand on dit d'un roi que c'est un bon homme ou un bon père, si vous voulez, peut-il soutenir les charges du trône, comprimer les malveillans et faire que les passions se taisent ou marchent dans sa direction? Ayez dans votre intérieur ce caractère paternel et efféminé que vous montrez dans votre gouvernement, et ayez dans les affaires ce rigorisme que vous montrez dans votre ménage. » Louis, fatigué de ces remontrances et ne pouvant être ni roi ni mari à sa guise, se débarrassa à la fois de son royaume et de sa femme. Il abdiqua au profit de ses enfans et s'enfuit à Tœplitz. Il s'y consola en dissertant avec Gœthe sur la rime française et sur les trois unités. « On voit bien, disait Gœthe, que les causes de son abdication sont nées avec lui. »

Napoléon riposte en décrétant : « Qu'il n'y a plus de royaume de Hollande (10 juillet 1810). » Cet acte lui paraît avoir « cela d'heureux qu'il émancipe la reine, et cette infortunée fille va venir à Paris avec son fils, le grand-duc de Berg ; cela la rendra parfaitement heureuse (1). » Il n'a pas cependant méconnu toujours les torts d'Hortense : « Quelque bizarre, quelque insupportable que fût Louis, il l'aimait, et, en pareil cas, avec d'aussi grands intérêts, toute femme doit être maîtresse de se vaincre et avoir l'adresse d'aimer à son tour (2). »

Restée seule à Paris, Hortense contracta avec le général de Flahaut une liaison depuis longtemps dans les données publiques de l'histoire. De cette liaison, naquit un fils qui, sur le témoignage d'un cordonnier et d'un tailleur d'habits, fut inscrit comme enfant légitime d'un sieur Demorny, propriétaire à Saint-Domingue, et de son épouse Louise Fleury. Plus tard, le Demorny fut coupé en deux et devint de Morny (23 octobre 1811). L'enfant, remis aux soins de sa grand'mère paternelle, Mme de Souza, apprit d'elle le ton exquis, la bienséance, la finesse de l'esprit, la grâce des manières, le goût des délassemens littéraires.

Secondée par l'abbé Bertrand, Hortense s'occupa elle-même de l'éducation de ses enfans légitimes avec la passion d'une mère dont la prière de chaque matin était : « Mon Dieu ! faites que mes enfans se portent bien et que je meure avant eux. » Elle veillait aux moindres détails de leur régime, les habituait à la sobriété, écartait d'eux tout ce qui pouvait avoir le caractère de la faiblesse et de l'adulation, s'attachait à leur donner une tenue naturelle,

(1) Finkenstein, 4 avril 1807.
(2) Rambouillet — à Joséphine.

polie, simple, confiante avec elle, respectueuse avec leurs maîtres. Les deux enfans, également charmans, ne se ressemblaient pas : l'aîné d'un tempérament vigoureux, expansif, bruyant, joueur, le cadet silencieux, souvent pensif et immobile au milieu de ses jouets. Parfois il lançait d'un ton doux de gracieuses et poétiques reparties. Joséphine, à cause de son aimable humeur, l'appelait : Oui! oui! Elle l'idolâtrait.

Souvent on le conduisait avec son frère déjeuner aux Tuileries. Dès que l'Empereur entrait, il venait à eux, les prenait avec ses deux mains par la tête et les mettait ainsi debout sur la table, au grand effroi de la mère, à laquelle Corvisart avait dit que cette manière de porter un enfant était très dangereuse.

Sa première émotion sérieuse fut en 1815. Sa mère l'avait mené auprès de son oncle à la veille de partir pour l'armée. A peine introduit par le grand maréchal Bertrand, le petit prince s'agenouille devant l'Empereur, cache sa tête dans ses genoux et se met à sangloter. « Qu'y a-t-il, Louis, et pourquoi pleures-tu? L'enfant ne répond que par ses larmes. Enfin il dit : — Ma gouvernante vient de me dire que vous partiez pour la guerre; n'y allez point, n'y allez point. — Et pourquoi ne veux-tu pas que j'y aille; ce n'est pas la première fois que j'y vais; ne pleure pas; je reviendrai bientôt. — Mon cher oncle, les méchans alliés vous tueront. Laissez-moi aller avec vous! » L'Empereur prit l'enfant sur ses genoux et le pressa sur son cœur, puis après l'avoir rendu à sa mère, il se retourna vers le grand maréchal, attendri. « Embrassez-le, maréchal; il aura un bon cœur et une âme élevée. Il sera peut-être l'espoir de ma race. »

Sa seconde émotion fut, après les Cent-Jours, la séparation d'avec son frère aîné qu'il adorait. En 1813, Louis avait quitté l'Autriche et s'était rapproché de l'Empereur, toutefois sans se réconcilier avec sa femme, à laquelle il demanda de lui remettre un de ses enfans, l'aîné : à cette condition il lui laisserait la liberté et le second de ses enfans. Hortense refusa. L'Empire tombé, Louis s'adressa au tribunal de la Seine pour l'y contraindre. L'affaire se débattit avec grand éclat par deux illustres avocats du temps : Tripier pour le mari et Bonnet pour la femme. Celui-ci invoqua un argument des plus imprévus. Rappelant que, par des lettres patentes, Louis XVIII avait octroyé le duché de Saint-Leu à l'ex-reine de Hollande et à ses descendans, il s'écriait : « Tout est terminé par cet insigne bienfait qui a trouvé des cœurs reconnaissans. Que penser de cette indiscrète réclamation qui tend à faire un étranger du jeune duc de Saint-Leu, à l'enlever à sa mère, à sa patrie, *à son roi!* »

Le tribunal, malgré la peinture éloquente que fit Bonnet de la sollicitude d'Hortense pour l'éducation de ses enfans, retira le jeune duc de Saint-Leu à son roi, et ordonna « que sous trois mois il serait remis à son père ou à son fondé de pouvoirs. » Le retour de l'île d'Elbe avait empêché l'exécution du jugement. Louis la poursuivit après la seconde Restauration et l'obtint. Le désespoir du petit prince Louis, qui n'avait jamais quitté son frère et qui tomba ainsi dans une solitude cruelle, ne fut dépassé que par celui de sa mère : on crut qu'elle succomberait à cette épreuve.

III

Ce fut une dure situation que celle de la famille Bonaparte après la seconde Restauration. Une loi draconienne (du 12 janvier 1816) prononçait contre eux, à tous les degrés et même contre leurs alliés, l'exil, sanctionné par la peine de mort, aggravé par la privation des droits civils, titres, pensions, par l'obligation de vendre dans les six mois tous les biens possédés à titre onéreux. Au duc de Richelieu, qui appuyait certaines réclamations de la reine Catherine, Louis XVIII répondait : « Il n'y a pas de justice en France pour les Bonaparte. » Dans leur exil, chacun des membres de la famille proscrite subissait une surveillance de haute police exercée, au nom de la Sainte-Alliance, par le gouvernement sur le territoire duquel ils séjournaient. Ils ne pouvaient se déplacer sans un passeport délivré par les ambassadeurs des quatre grandes puissances à Paris.

Joseph échappa à cette oppression en s'embarquant pour les États-Unis, où, accueilli avec respect, il s'établit à Point Breeze, au bord du fleuve Delaware, sous le nom de comte de Survilliers. Ses frères et sœurs, cachés sous des noms protecteurs, errèrent de divers côtés, essayant tous de se rapprocher de celle qui était le centre de la famille, Mme Letizia, établie à Rome dans un palais du Corso.

Lucien, prince romain, y parvint aisément ; il redevint le prince de Canino et s'installa à la Ruffinella, près Frascati. Louis se fixa à Florence avec son fils aîné. Jérôme, après avoir été emprisonné un an à Elwangen par son beau-père, le roi de Wurtemberg, dut s'arrêter d'abord à Trieste, non loin de sa sœur Caroline. Là, naquirent deux de ses enfans, la princesse Mathilde et le prince Jérôme-Napoléon. Il n'obtint de se fixer à Rome qu'en 1823. Mais peu après il fut obligé d'abandonner et de vendre la belle habitation qu'il avait construite près de Ferno, parce

que le roi de Naples la trouvait trop rapprochée de ses États.

Hortense, chassée de Paris dans les deux heures, parce qu'on l'accusait d'avoir voulu empoisonner tous les souverains alliés, eût voulu s'établir en Suisse. La confédération ne l'y autorisa pas. Elle se rejeta alors sur Constance. Le grand-duc, malgré sa parenté, la pria de s'éloigner. Elle dut se réfugier en Bavière, où son frère Eugène lui assura un asile à Augsbourg. Elle y acheta une maison, et pendant quatre années, tandis que son fils étudiait au gymnase de la ville sous la direction d'un nouveau précepteur, le fils du conventionnel Lebas, elle tenait chaque jeudi un cercle fort recherché. Elle obtint enfin du canton de Thurgovie l'autorisation de demeurer dans le château d'Arenenberg qu'elle venait d'acheter. Elle s'y établit définitivement dès que son fils eût terminé son éducation. Comme le froid y était fort rigoureux, elle prit l'habitude de venir chaque hiver à Rome auprès de Mme Letizia après une halte à Florence, pour saluer son mari avec qui elle s'était réconciliée pour la forme. Les deux frères, séparés par la discorde familiale, goûtaient ainsi la joie de se retrouver pendant quelques jours.

Les Bonaparte ne méritaient guère les suspicions inquiètes dont la Sainte-Alliance les poursuivait. Chacun d'eux ne songeait qu'à recueillir ses débris et s'arranger le moins mal possible, dans sa situation de proscrit, à ne pas se compromettre, à se faire oublier. Joseph s'occupait de ses propriétés, Lucien de ses fouilles, Jérôme de ses divertissemens, Louis de ses compositions littéraires. Ils pratiquaient à l'envi l'oubli des injures : Joseph correspondait avec Lafayette, Jérôme avec Fouché; Louis avait le culte de l'Autriche, et publiait, sur son administration en Hollande, un ouvrage, qu'à Sainte-Hélène Napoléon qualifia de libelle plein d'assertions fausses et de pièces falsifiées. Il fut plus dévoué à la gloire de son frère dans un petit écrit sur Walter Scott (1828); cependant, même dans ces notes laudatives, une large part appartient encore à la critique. Il blâme les mauvais procédés contre « l'incomparable reine de Prusse », d'autant moins excusables « que la Prusse est l'amie et l'alliée inséparable de la France. » Il reproche de n'avoir pas rétabli la Pologne, d'avoir légiféré sur les questions religieuses, sans le consentement de l'Église et de son chef. Il déplore l'expédition de Russie, il attribue à la prudence intempestive, qui empêcha de distribuer des armes aux faubourgs, l'entrée des alliés à Paris. En général, les préoccupations politiques tenaient peu de place dans l'esprit de l'ancien roi de Hollande; il se consacrait tout entier à ses compositions poétiques. Il publiait un essai sur la versification, une tragédie de *Lucrèce* en vers sans rimes, réduisait en vers de la

même espèce, l'*Avare* de Molière et composait une suite au *Lutrin*. Dès qu'il apprit l'arrivée à Florence, en qualité de secrétaire de la légation, du jeune poète des *Méditations*, il le rechercha avec empressement. Lamartine, serviteur des Bourbons, ne se rendait pas dans le palais d'un Bonaparte. Le Bonaparte venait dans le sien, la nuit, suivi d'un valet de chambre qui aidait ses pas infirmes à monter les escaliers. Ils passaient de longues soirées en tête à tête, dans des entretiens purement littéraires ou philosophiques.

A Rome comme à Arenenberg, Hortense, malgré ses occupations artistiques ou ses distractions mondaines, veillait sur l'éducation de son fils avec autant d'intelligence que de tendre sollicitude. Intrépide, elle le rendit tel; fière, elle lui fit un cœur au-dessus des petitesses; admiratrice de Napoléon, elle lui en inspira le culte; convaincue de l'avenir de sa race, elle lui en communiqua la foi. Elle fut malgré tout la faveur providentielle de sa destinée, comme Joséphine l'avait été de celle de son oncle. Par un petit fait, on jugera de la manière dont elle agissait sur lui. Comme tous les enfans imaginatifs, il était accessible aux terreurs de l'obscurité. Pour l'aguerrir, Hortense fit enlever de sa chambre tous les portraits de son oncle. « Ils ne peuvent rester, dit-elle, dans la chambre d'un poltron. » De ce jour, l'enfant n'eut plus peur. Elle lui confia la lettre écrite par l'Empereur à sa naissance, et le jeune prince prit l'habitude de la porter toujours sur lui. Elle mit à son doigt la bague de mariage de Joséphine.

Il avait, âgé de treize ans, appris à Augsbourg la mort du captif de Sainte-Hélène. Sa lettre touchante à sa mère, absente en ce moment, témoigne à quel point le souvenir de son oncle présidait déjà à toutes ses pensées. « Ce qui me fait beaucoup de peine, c'est de ne pas l'avoir vu, même une seule fois, avant sa mort, car à Paris j'étais si jeune qu'il n'y a presque que mon cœur qui m'en fasse souvenir. Quand je fais mal, je pense à ce grand homme, il me semble sentir en moi son ombre qui me dit de me rendre digne du nom de Napoléon. »

En développant en son fils la noble ambition de n'être pas indigne de son nom, Hortense n'alimenta pas les convoitises et les regrets du pouvoir perdu. Malgré ses idées aristocratiques, elle lui donna plutôt des mœurs et des sentimens d'une simplicité philosophique. Elle répétait à tout propos qu'il faut être homme avant d'être prince, qu'il y a aussi une grandeur dans l'infortune dignement supportée. Bien éloignée de prêcher une aveugle superstition dynastique, elle l'avait pénétré de cette idée que les places les plus élevées n'assurent pas le bonheur, que la seule

visée devait être de recouvrer la patrie et d'acquérir une distinction personnelle. Elle lui recommandait de ne pas méconnaître, dût-il s'exercer à son détriment, le droit du peuple français de se donner un chef. Ce sentiment élevé de détachement, conseillé par la mère, se transformait en un enseignement historique républicain dans la bouche du précepteur Lebas, naturellement admirateur de la Révolution française.

L'ascendant de cette mère passionnée n'empêchait pas le jeune prince de subir l'influence de son père, auquel, malgré de constantes rudesses d'humeur, il témoigna toujours une respectueuse affection. Il lui demandait des conseils et lui rendait compte de la manière dont il les pratiquait. A peine son père l'a-t-il engagé à lire Condillac, il lui annonce qu'il l'a pris dans la bibliothèque; il l'instruit de la distribution de ses journées : il se lève tous les matins à cinq heures, se couche à dix; il va à la chasse une fois par semaine. Il le fait en quelque sorte le témoin de sa vie quotidienne.

Un jour, la soumission lui fut particulièrement pénible. Impatient de se distinguer, il avait désiré faire, au printemps de 1829, la campagne contre les Turcs, en qualité de volontaire dans l'armée russe. Après avoir beaucoup hésité, Hortense y consentit. Restait à obtenir l'assentiment paternel. Le prince le sollicite en termes pressans : « Ah! mon cher papa, pensez que vous n'aviez pas encore mon âge et que déjà vous étiez couvert de gloire. » Louis n'envoya ni son consentement ni sa bénédiction. Il n'admettait, dans aucun cas, pour quelque motif que ce pût être, qu'on servît en pays étranger. L'opposition de Mme Letizia se prononça d'une manière plus tranchante. Révoltée à l'idée que son petit-fils revêtirait l'uniforme de l'un de ces souverains qui envoyèrent son fils à Sainte-Hélène, elle le fit venir et lui dit, en se redressant sur son fauteuil : « Comment vous appelez-vous? — Napoléon. — Eh bien, maintenant, sortez. »

Condamné à rester dans sa solitude, le jeune prince continua presque seul son éducation. Au collège il s'était adonné aux langues vivantes, aux sciences exactes; cependant il était arrivé à lire le latin sans difficulté. A Arenenberg, il étudia les poètes et surtout Schiller et Corneille, le poète de son oncle; il s'occupa avec ardeur des sciences historiques et militaires. Pour s'initier au métier de la guerre, qui lui était interdit dans une grande armée, il se rendit au camp de Thoune, comme les jeunes Suisses, et s'y fit remarquer par son assiduité et son intelligence. Il s'appliqua aussi aux exercices du corps, natation, équitation, et y excella.

Indépendamment de l'influence de son père et de sa mère, le

prince Louis ressentit encore celle de Joseph, le chef officiel de sa famille. Joseph n'avait pas la supériorité d'esprit de Lucien, mais il était bon, éclairé, et tout en lui inspirait la sympathie. Le chef des guerillas Mina, l'un de ses plus terribles adversaires d'Espagne, l'ayant rencontré en Amérique, devint son ami. « Quand je pense, lui disait-il, que j'ai pu combattre un aussi brave homme que vous ! » Joseph affirmait que la guerre seule avait empêché son frère de doter le pays d'institutions libérales et d'établir une monarchie constitutionnelle. Il rappelait la recommandation dernière transmise par le général Bertrand : « Dites à mon fils qu'il donne à la nation autant de liberté que je lui ai donné d'égalité (1). »

Enfin il fut un sentiment que personne n'eut à inculquer au jeune prince et qui naquit de ses propres souffrances : l'amour pour les peuples malheureux. Ces peuples avaient été comme lui victimes de la réaction de 1815, et, dans cette communauté de douleur, il avait trouvé comme une prédestination à se vouer à leur affranchissement.

Il ne manqua à cette éducation que ce qu'Hortense, en quête de plaisirs et d'amours, ne pouvait enseigner ni par ses conseils ni par ses exemples, cette austérité des mœurs qui double la force de l'esprit, rehausse la dignité du caractère, et donne le prestige suprême à une existence historique.

A la veille de la révolution de 1830, les deux fils de Louis et d'Hortense étaient des jeunes gens d'élite : doux et soumis envers leur père, tendres envers leur mère, laborieux, modestes, actifs, dévorés du désir de se dévouer. L'aîné avait « l'extérieur d'un héros de roman. Sa taille était élégante ; sa tête, dégagée de ses épaules minces, semblait s'incliner de peur d'humilier la foule ; son œil était limpide, sa bouche ferme ; sa physionomie intéressait avant qu'on eût appris son nom ; il y avait dans ses traits cette dignité qui survit aux éclipses du sort. Il n'y avait pas de mère qui n'eût désiré l'avoir pour époux de sa fille, pas d'homme qui n'eût voulu en faire son ami (2). » Son père lui avait inspiré le dédain des grandeurs, et un homme d'élite placé à côté de lui comme gouverneur, Narcisse Vieillard, lui donnait les idées républicaines. Vieillard, ancien capitaine d'artillerie, avait eu les pieds gelés pendant la retraite de Russie. Son culte pour l'Empereur tenait du fanatisme, mais il l'alliait à un républicanisme fervent et à des idées de libre penseur. Profondément intègre, très épris

(1) Joseph à Thibaudeau, 19 mai 1829. — A Francis Lieber, 1er juillet 1829. — A Lamarque, 9 septembre 1830. — Au général Bernard, 29 septembre 1830. — A Lafayette, 26 novembre 1830, 30 décembre 1830.

(2) Lamartine.

de poésie classique, jouissant de la haute estime du père, il exerçait de l'ascendant sur le fils.

On eut peine à empêcher le jeune prince d'aller se joindre au soulèvement grec. Lui objectait-on que son nom nuirait à cette cause? « Eh bien, répondait-il, je la servirai sous un nom d'emprunt. » On ne le retint qu'en lui représentant la douleur dans laquelle son départ plongerait son père malade, dont il était la seule consolation. Son mariage avec la délicieuse Charlotte, fille de Joseph, l'ayant établi dans une existence paisible, il s'occupa de science et d'industrie.

L'extérieur du prince Louis n'était pas aussi triomphant que celui de son frère aîné. L'âge emportait chaque jour quelque chose de sa beauté enfantine : agile et musculeux, de petite taille, le buste disproportionné par sa longueur avec l'ensemble du corps, il ne paraissait grand qu'à cheval. Sous le front élevé, large, droit, puissant, le visage s'allongeait à la Beauharnais, et, quoique l'agrément aimable de sa mère s'y trouvât encore, le sérieux mélancolique de son père s'accentuait. Son abord grave, presque sévère, s'adoucissait vite par l'accent pénétrant de sa voix harmonieuse, par l'expression bienveillante de son œil gris, par le charme d'insinuation et de politesse cordiales de ses nobles manières. Plus interrogateur que parleur, s'inquiétant de s'informer, non de briller, il eût paru parfois lent d'intelligence si l'on n'eût été détrompé par ses reparties heureuses, pleines de raison et de finesse, indices d'un esprit à la fois vif et réfléchi. On avait quelque peine à deviner, sous la douceur calme de ses propos, l'intrépidité obstinée de son caractère. Il s'était donné un air militaire en laissant pousser ses moustaches et une légère impériale. Sans effort, il se faisait aimer parce qu'il était simple, compatissant. Il rencontre un jour des prisonniers français revenus de Russie qui, déguenillés, se traînaient sur la route; il remonte dans sa chambre, se déshabille et, par la fenêtre, leur jette ses habits et ses souliers. Une autre fois un mendiant l'implore; n'ayant pas d'argent il lui donne ses vêtemens et rentre en chemise et pieds nus. Il envoyait au comité philhellénique tout ce que sa mère lui donnait pour ses menus plaisirs.

Une affection d'autant plus tendre unissait les deux frères que leurs idées se ressemblaient : tous les deux républicains et en même temps fanatiques de leur grand oncle; tous les deux patriotes fervens et dévoués aux peuples opprimés; tous les deux impatiens d'une occasion de se montrer dignes du nom dont ils étaient fiers sans en être accablés.

IV

La révolution de 1830 exalta les jeunes gens. Ils crurent qu'ils allaient revoir leur patrie et jouir de leurs droits de citoyens français. La nouvelle parvint au prince Louis, au camp de Thoune, où, faisant dix à douze lieues par jour, à pied, le sac au dos, il continuait son éducation militaire. Son premier mouvement fut de partir pour la France; la prudence maternelle le retint; il ne tarda pas à apprendre que le séjour lui en demeurait interdit, en vertu de la loi de 1816 toujours en vigueur.

Ce n'était pas à lui de parler au nom de sa famille. A défaut du duc de Reichstadt captif, Joseph protesta, par une lettre à la Chambre des députés, qu'on ne lut pas (18 octobre 1830). Il ne contestait pas à la nation le droit de révoquer l'acte qui, par 3500000 suffrages, avait couronné la famille des Napoléon; il se déclarait prêt à obéir à sa volonté, mais il demandait qu'elle fût formellement et directement manifestée, et qu'un vote universel détruisît ce qui fut établi par un vote universel. Jusque-là Napoléon II restait en possession de la légitimité, résultant du vote volontaire du peuple, sans qu'une nouvelle élection fût nécessaire (1).

Les divers membres de la famille approuvèrent cette protestation, sauf Jérôme qui, moins exigeant sur les principes ou plus découragé, la jugea au moins inopportune. Il ne se refusait pas « à reconnaître en Louis-Philippe le chef légitime d'une cinquième dynastie. Si cela n'a pas été dans le principe la volonté de la nation, *tous les jours cela le devient* (2). »

Ne pouvant se rendre en France, le prince Louis s'achemina vers Rome, où il arriva avec sa mère le 15 novembre, après avoir embrassé, à Viterbe, son père qui rentrait à Florence. Il y trouva un interrègne pontifical et la ville en sourde fermentation. Il s'installait à peine que cinquante carabiniers entourèrent son palais et lui notifièrent l'ordre des trois cardinaux chargés du gouvernement intérimaire de quitter la ville sur-le-champ. On lui reprochait d'avoir, la veille, parcouru le Corso, son cheval orné d'une chabraque tricolore.

Il revint à Florence auprès de son père et de son frère. La fermentation italienne, quoique tempérée par la placidité toscane, s'y faisait sentir. Les princes brûlaient de faire au moins quelque chose pour la cause italienne. On a voulu, à tort, mettre en tout

(1) Protestation citée. Lettres des 7, 9 septembre 1830, à Lafayette et à Lamarque.

(2) Lettre à Joseph, du 6 janvier 1831.

ceci du carbonarisme. Aucun des deux n'était affilié au carbonarisme, né dans l'état Napolitain et à peu près inconnu en Toscane et à Rome. Ils eussent cru s'abaisser en s'astreignant à des mots d'ordre sectaires. Leur dévouement envers l'Italie était aussi spontané que celui envers la Grèce, la Belgique, la Pologne. Ce furent ces sentimens généreux communs à toute la jeunesse du temps, et non les devoirs d'une affiliation inexistante, qui les décidèrent à promettre à Ciro Menotti, de Modène, d'apporter le prestige de leur nom à l'insurrection prochaine.

Hortense vivait à Rome dans les alarmes : elle devinait ce qu'on ne lui confiait pas; chacune de ses lettres était une prédication de prudence. « L'Italie, écrivait-elle, ne peut rien sans la France. Une levée de boucliers sans résultat anéantit pour bien longtemps les forces et les hommes d'un parti, et l'on méprise toujours celui qui tombe (8 janvier 1831). »

Les deux princes hésitaient entre ces conseils et leur impatience d'action, quand une circonstance imprévue triompha de leurs incertitudes.

Inquiets de quelques troubles survenus à Rome et aussitôt réprimés, ils avaient pressé leur mère de les rejoindre, lui annonçant que le lendemain ils viendraient à sa rencontre. Le peintre Léopold-Robert, alors dans l'intimité du prince Napoléon et de sa femme Charlotte, et dont le cœur s'emplissait goutte à goutte de cette ivresse d'amour à laquelle sa raison a fini par succomber, a raconté en témoin ce qui se passa en cette occasion. En allant au-devant de leur mère, « les jeunes princes furent reçus à Spoleto, à Terni, avec de si vives démonstrations de joie, on leur fit tant d'instances pour se joindre aux insurgés, qu'ils se laissèrent entraîner. Napoléon les suivit par faiblesse. Quand je les vis à Terni, je m'aperçus combien il était préoccupé de la position où il mettait sa famille; il m'en parla beaucoup, mais enfin le sort en était jeté (1). »

A Florence, au lieu de ses fils, Hortense trouva la lettre suivante de Louis : « Votre affection nous comprendra; nous avons pris des engagemens, nous ne pouvons y manquer, et le nom que nous portons nous oblige à secourir les peuples malheureux qui nous appellent. Faites que je passe aux yeux de ma belle-sœur pour avoir entraîné son mari, qui souffre de lui avoir caché une action de sa vie. »

Hortense conjura ses fils de revenir; le roi Louis lança après eux des courriers ; le cardinal Fesch, Jérôme, firent de même; tous adressèrent des demandes de rappel au gouvernement

(1) A M. Marcotte, de Florence, 1831.

insurrectionnel de Bologne. Ni les prières, ni les menaces, ni les refus d'argent n'ébranlèrent les jeunes exaltés. Aux appels éplorés, ils ripostaient par des fanfares de jeunesse : « Nous sommes dans la plus grande joie de nous trouver au milieu de gens enivrés de patriotisme (1). » — « Voici la première fois que je m'aperçois que je vis. Avant je ne faisais que végéter. Notre position est des plus honorables et des plus belles. L'enthousiasme ne fait qu'augmenter... Notre chagrin est de vous savoir inquiète, mais croyez que vous nous reverrez bientôt avec des lauriers, ou plutôt des branches d'olivier (2). »

Le prince Louis, avec l'aplomb et l'expérience d'un vieux capitaine, enleva Civita Castellana. Dès lors Rome était à discrétion. Les insurgés en prévinrent le nouveau pape, Grégoire XVI, l'engageant à accorder les réformes qui seules pouvaient arrêter leur marche victorieuse. « On veut, disaient-ils, la séparation du temporel d'avec le spirituel. Que Grégoire XVI renonce au temporel, tous les jeunes gens, même les moins modérés, l'adoreraient et deviendraient les plus fermes soutiens d'une religion épurée par un grand pape et qui a pour base le livre le plus libéral qui existe, le divin Évangile. »

Le pape ne répondit pas. Au moment où ils allaient mettre la main sur Rome, les princes furent rappelés par le gouvernement révolutionnaire de Bologne et remplacés par le général Sercognani, qui avait pour instruction de ne pas attaquer Rome. Le gouvernement de Bologne cédait d'autant plus volontiers aux désirs de la famille qu'il redoutait les ombrages inspirés par le nom de Napoléon à Louis-Philippe, dont il espérait encore, sur les assurances de Lafayette, obtenir du secours.

Les princes offensés de ce rappel s'en plaignirent. « Ainsi on veut nous faire passer pour poltrons. Revenir à Florence, cela est de toute impossibilité. Qu'on nous fasse tous les torts imaginables, qu'on ne nous envoie pas d'argent, nous saurons nous en passer en vivant à la ration, et, au lieu d'être volontaires, nous serons sous les ordres du premier venu... Nous avons fait ce que nous devions et nous ne reculerons jamais. » Cependant ils obéirent. A Bologne ils se convainquirent que leur rappel était définitif. S'étant retirés à Forli, ils y furent saisis par une épidémie de rougeole. L'aîné y succomba et mourut « sans gloire quoique né pour la gloire (3) » (mars 1831). Hortense accourut, et par des prodiges de présence d'esprit et d'audace arracha à la

(1) De Spolète, 12 février 1831.
(2) De Terni, 25 février.
(3) Lamartine.

main autrichienne le fils qui lui restait et le conduisit en France, bravant la loi de proscription.

Le prince Louis, que la mort de son frère avait plongé dans un morne accablement, se sentit renaître en touchant le sol natal. Il traversa la France à petits pas, savourant la douceur de respirer l'air de la patrie, d'entendre la langue bien-aimée. Sa mère le conduisit à Fontainebleau voir les fonts baptismaux sur lesquels il avait été tenu. La pensée qu'il serait obligé de quitter le beau et cher pays retrouvé lui devint si cruelle que, malgré les remontrances sur l'inutilité de la démarche, il rédigea une lettre au roi par laquelle il le priait de lui permettre de servir comme soldat.

A Paris, ils se logèrent rue de la Paix, à l'hôtel de Hollande, d'où ils apercevaient la colonne Vendôme et le boulevard. La reine se croyait des droits à la bienveillance royale. N'avait-elle pas contribué en 1815 à obtenir à la mère de Louis-Philippe une pension de 400000 francs et une de 200000 francs à sa tante, la duchesse de Bourbon, mère du duc d'Enghien? C'est donc avec sécurité qu'elle fit prévenir un officier d'ordonnance de la confiance du roi, M. d'Houdetot.

Le premier mouvement de Louis-Philippe — et c'était fort naturel — fut la contrariété. Dans l'excitation actuelle des esprits, alors qu'à presque toutes les vitrines s'étalaient les portraits des Napoléon, l'arrivée d'Hortense accroissait ses difficultés. Louis-Philippe avertit immédiatement Casimir-Perier, son premier ministre. Celui-ci se rendit auprès de l'ancienne reine. D'abord sec et dur, il s'adoucit, sur l'assurance qu'elle se proposait uniquement de traverser la France pour gagner Londres et ensuite Arenenberg. Le lendemain M. d'Houdetot vint prendre Hortense de la part du roi rassuré, et la conduisit mystérieusement au Palais-Royal, dans sa petite chambre de service, meublée d'un lit et de deux chaises. Le roi y vint aussitôt, se montra poli, aimable, bienveillant, presque affectueux. « Il connaissait les douleurs de l'exil, et si cela ne dépendait que de lui, il les épargnerait aux autres: il espérait que le temps viendrait bientôt qu'il n'y aurait plus d'exilés sous son règne ». Il recommanda à la reine de tenir sa présence secrète, exprima le désir de lui rendre service. Il savait qu'elle avait des revendications à exercer; il comprenait les affaires et s'offrait à être son homme d'affaires auprès de ses ministres. Puis il fit chercher sa femme et sa sœur et ne les laissa un instant avec la visiteuse que pour revenir bientôt. Alors, les deux reines assises sur le lit, le roi et Madame Adélaïde sur les deux chaises, d'Houdetot debout derrière la porte afin d'empêcher qu'on l'ouvrît, se noua une longue conversation sympathique,

familière, abandonnée, telle que Hortense eut l'illusion de se retrouver au milieu de sa propre famille. Elle parla alors au roi du projet de lettre de son fils; le roi l'engagea à la lui envoyer.

On la comblait de prévenances et d'attentions afin que, satisfaite et maniable, elle partît au plus tôt. Elle y était décidée, lorsque, le prince ayant été pris d'une fièvre brûlante, elle dut différer. On a raconté que Casimir Perier aurait dit au conseil : « A l'heure même où Votre Majesté recevait la mère, le fils était en conférence avec les principaux chefs du parti républicain et cherchait les moyens de renverser votre trône. » Le chef du cabinet put se convaincre dès le lendemain de la fausseté de ce rapport, en venant porter lui-même à la reine la réponse aux désirs qu'elle avait exprimés. On lui accorderait un passeport; on s'intéresserait à la revendication de Saint-Leu garantie par les grandes puissances; on offrait un secours pécuniaire; mais on ne pourrait accepter le prince dans l'armée que s'il changeait de nom; le gouvernement devait éviter d'inquiéter les puissances, car les partis montraient un tel acharnement que la guerre le perdrait. La reine remercia des bonnes paroles et refusa le secours. Le prince s'indigna qu'on lui proposât l'abandon de son nom. « Vous aviez raison, ma mère, fit-il, retournons dans notre retraite. »

Cependant le 5 mai, anniversaire de la mort de l'Empereur, approchait et une manifestation populaire s'annonçait au pied de la colonne Vendôme; on commençait à chuchoter de la présence du prince, déjà quelque peu populaire par l'équipée des Romagnes. Le 4 mai, d'Houdetot vint notifier à la reine qu'à moins que la vie de son fils ne fût en danger, elle eût à quitter sur-le-champ la France. La reine demanda qu'on attendît que les sangsues mises au cou du prince, et qu'elle montra, eussent cessé de couler, qu'elle partirait aussitôt. Dès le 6, elle se mit en route. En dehors des aimables paroles, le seul service effectif qu'elle reçut du gouvernement de Louis-Philippe fut de n'avoir pas été arrêtée comme le permettait la loi de 1816.

A Londres le prince fut pris, par suite des fatigues de ce voyage précipité, d'une jaunisse dont il eut de la peine à se remettre. On l'accusa néanmoins d'être venu en Angleterre pour y guetter la couronne de Belgique. Il se crut obligé à un démenti. Son seul désir eût été de combattre « en qualité de simple volontaire, dans les rangs glorieux des Belges ou dans ceux des immortels Polonais, s'il n'avait craint qu'on n'attribuât ses actions à des vues d'intérêt personnel. »

Hortense fit témoigner à Talleyrand le désir de le voir. A ce désir sans dignité, Talleyrand répondit par un refus sans courtoisie. Il envoya sa nièce, Mme de Dino, demander en quoi il pou-

vait être utile. Lorsque la reine eut expliqué qu'il s'agissait d'obtenir, afin de rentrer en Suisse par la France, le passeport visé ou autorisé par les cinq grandes puissances, sans lequel aucun Napoléon ne pouvait se mouvoir, il transmit la demande à Paris, d'où on lui répondit de l'accueillir.

Cette fois, Hortense évita la capitale ; elle avait été épouvantée par une exclamation de son fils : « Si, en traversant Paris, je vois le peuple massacré, je m'élance dans ses rangs. » Ils tournèrent autour sans y entrer. Ils visitèrent, à Ermenonville le tombeau de J.-J. Rousseau, à Rueil celui de Joséphine. Ils n'eurent pas la force de se rendre à Saint-Leu. Par la grille fermée de la Malmaison, à cette heure du couchant, memento quotidien de la mort qui rend mélancoliques même les heureux souvenirs, ils contemplèrent à la dérobée les jardins silencieux, la demeure fermée du premier Consul, et ils purent dire :

Ma maison me regarde et ne me connaît plus.

V

Le retour fut triste ; le prince se retrouvait en présence des pensées douloureuses écartées pendant son voyage. « J'ai bien pleuré, racontait-il à son père, en revoyant le portrait de ce pauvre Napoléon, et son cheval et sa montre. » Il refuse de s'occuper de l'héritage de son frère. Il ne tient nullement à l'argent qui vient d'une source aussi malheureuse, il ne demande que les objets ayant servi à l'usage personnel. Il eût voulu s'arracher à ces poignantes émotions en allant combattre en Pologne où l'appelaient les généraux insurgés. Un jeune Bonaparte apparaissant parmi eux, le drapeau tricolore à la main, produirait, à les en croire, un effet incalculable. Son père et sa mère unirent en vain leurs supplications et leurs ordres pour l'arrêter. Il quitta Arenenberg clandestinement sous un nom supposé. Il fut arrêté en route par la nouvelle de la chute de Varsovie.

Rentré dans sa solitude, il apprit que la patrie lui était décidément fermée et qu'une loi condamnait les Bourbons et les Napoléons à la même proscription (avril 1832). Il protesta contre cet accouplement légal des vainqueurs et des vaincus de Waterloo. Si les hommes n'étaient pas habitués à se mouvoir dans leur misérable existence au milieu de perpétuelles contradictions, on n'eût pas supporté que, presque en même temps, Napoléon fût remis sur sa colonne et sa famille frappée d'un bannissement perpétuel.

La patrie fermée, toute vie active interdite partout, l'exilé retomba douloureusement sur lui-même. Il était parvenu à cet

âge où l'amour d'une mère ne suffit plus à remplir le cœur : « J'ai tellement besoin d'affection que, si je trouvais une femme qui me plût et qui convînt à ma famille, je ne balancerais pas à me marier. Ainsi, mon cher papa, donnez-moi là-dessus vos conseils (15 décembre 1831). » Le père lui répond que l'essentiel « pour éviter les malheurs trop connus dans cet état était de ne pas être amoureux. » Sur cette peu encourageante consultation, il s'étourdit par le travail : il passait ses jours et une partie de ses nuits sur ses cartes et sur ses livres. Il publia presque coup sur coup les *Rêveries politiques* (1832) et les *Considérations politiques et militaires sur la Suisse* (1833). Dans ses écrits de jeunesse, on retrouve les convictions que les années ont modifiées dans leur forme, mais dont la substance constitue l'unité de sa pensée. Avant tout, le dévouement à cette idée des nationalités que la France démocratique élaborait, en la plaçant comme lui sous l'autorité du prophète de Sainte-Hélène. « L'empereur Napoléon devait mettre un terme à l'état provisoire de l'Europe après la défaite des Russes et l'abaissement du système anglais. S'il eût été vainqueur, on aurait vu le duché de Varsovie se changer en nationalité polonaise; la Westphalie se changer en nationalité allemande : la vice-royauté d'Italie se changer en nationalité italienne. »

Les nationalités, c'est pour la politique extérieure. Pour la politique intérieure, c'est le socialisme, mot équivoque, bien ou mal famé suivant le sens auquel on s'en sert, qui dans sa langue signifiait, comme dans celle de Saint-Simon, que le but essentiel de la politique doit être l'amélioration du sort matériel, intellectuel et moral du plus grand nombre. Il allait alors jusqu'à la limite extrême : « La société doit la subsistance aux citoyens malheureux, soit en leur procurant du travail, soit en assurant les moyens d'exister à ceux qui sont hors d'état de travailler (art. XII). »

Sur la question même de la forme du gouvernement il entrait dès lors dans la contradiction sous laquelle il s'est débattu toute sa vie : il était à la fois républicain et impérialiste. « Un peuple a toujours le droit de revoir, de réformer et de changer sa constitution; une génération ne peut assujettir à ses lois les générations futures (art. XIV). » Et en même temps il se proposait de rétablir les institutions napoléoniennes. L'antinomie paraît insoluble. Il s'en tire en décidant que le gouvernement serait monarchique à la vérité, mais qu'à l'avènement de chaque nouvel empereur la sanction du peuple serait demandée. Si elle était refusée, les deux Chambres proposeraient un nouveau souverain au peuple indistinctement admis à concourir à l'élection.

A la suite des *Rêveries* il reçut le titre de citoyen de Thurgovie; après les *Considérations*, celui de citoyen de la République helvétique; enfin, en 1834, sur la proposition de Tavel, vice-président du conseil exécutif, le canton de Berne le nomma capitaine du régiment de l'artillerie cantonale. Ces distinctions fortifièrent ses sentimens républicains. « Tout cela me prouve, écrivait-il à sa mère, que mon nom ne trouvera de sympathie que là où règne la démocratie (17 juillet 1834). » — « Vous avez bien raison, répétait-il à Vieillard, ce n'est pas dans les salons dorés qu'on me rendra justice, mais dans la rue. C'est là qu'il faut que je m'adresse aujourd'hui pour trouver quelque sentiment noble (28 février 1834). »

La vie à Arenenberg était d'ordinaire sévère et monotone. Du château « situé sur une espèce de promontoire à l'extrémité d'une chaîne de collines escarpées, on jouissait d'une vue étendue mais triste. Cette vue domine le lac inférieur de Constance, qui n'est qu'une expansion du Rhin sur des prairies noyées. De l'autre côté du lac on aperçoit des bois sombres, restes de la Forêt-Noire, quelques oiseaux blancs voltigeant sous un ciel gris et poussés par un vent glacé (1). » Les événemens étaient le passage d'un bateau à vapeur, un piquet plus ou moins bien placé sur le tracé d'une route, l'arrivée du facteur, moment heureux quand il apportait des nouvelles de la patrie ou des amis fidèles, douloureux quand il apportait une lettre de Florence. Avec un battement de cœur il les recevait, avec un serrement de cœur il les refermait (2). Toujours dures, elles étaient souvent blessantes.

Quoi qu'il fasse, son père le blâme. Le choléra ayant éclaté en Toscane, annonce-t-il qu'il accourt, son père affecte de voir en ce mouvement de piété filiale une prévision d'héritier et lui enjoint de s'abstenir. Voyage-t-il avec un jeune Italien très distingué, le comte Arese, le père est furieux. Loue-t-il la conduite de l'ancien roi de Hollande, le père est furieux. « La politique d'un homme tel que l'Empereur ne doit pas être jugée sévèrement par un jeune homme de 24 ans, surtout quand ce jeune homme est son neveu. » Se rappelant que les Bonaparte ont dû au peuple leur pouvoir, dit-il que le peuple est le plus juste de tous les partis, le père est furieux : « Le peuple est le plus injuste de tous les partis, » etc. D'une manière générale, son père lui notifie que tous ses ouvrages sont remplis d'incohérences, de légèretés, d'inconvenances; dans une écriture indéchiffrable il lui reproche d'avoir une écriture indéchiffrable. On comprend

(1) Chateaubriand.
(2) A sa mère, 11 avril 1834.

que la reine Hortense ne se soit pas résignée à vivre avec un tel maniaque.

Parfois le jeune homme implore en quelque sorte miséricorde : « Je reçois si souvent des paroles dures de votre part que je devrais y être accoutumé. Et cependant chaque reproche me fait une blessure aussi vive que si ce fût le premier. » Le père cesse d'écrire, alors le fils l'implore encore, mais autrement : il préfère des rudesses à ce silence : « Je vous en supplie, mon cher papa, ne vous fâchez jamais contre moi, cela me cause trop de chagrin... Pardonnez-moi si je diffère quelquefois de vos opinions, et faites-moi vos reproches, mais sans me punir en ne m'écrivant pas (1). »

Les fêtes du château, c'était l'arrivée des visiteurs de marque ou d'intimité. Chateaubriand, Alexandre Dumas vinrent pour quelques heures ; Delphine Gay et Mme Récamier pour quelques jours ; Vieillard, devenu l'ami du frère de son ancien élève, pour quelques semaines. Mme de Dino y parut aussi pour renseigner Talleyrand. Le prince, de plus en plus taciturne ou réservé, méditatif, replié sur lui-même, inspirait moins l'enthousiasme que l'estime et le respect : « Il n'est pas plus dangereux pour la monarchie de Juillet, écrivait la duchesse de Dino, qu'un élève de l'École polytechnique, bon mathématicien, bon écuyer, mais timide et silencieux comme une demoiselle bien élevée. » — « C'est un jeune homme studieux, disait Chateaubriand, instruit, plein d'honneur et naturellement grave. » La mère, qui pénétrait au delà de l'enveloppe, se montrait plus enthousiaste : « Son courage et sa force d'âme égalent sa pénible et triste destinée. Quelle nature généreuse ! Quel bon et digne jeune homme ! Comme je l'admirerais si je n'étais sa mère (2) ! »

Le séjour hivernal à Rome était le véritable adoucissement à la vie rude d'Arenenberg. Le bon Grégoire XVI, pardonnant la sommation irrespectueuse de 1830, autorisait le prince à y accompagner sa mère. Rome était alors la ville de la paix, de l'apaisement, des suavités, de l'infini, la cité universelle dans laquelle le citoyen de n'importe quel pays se retrouvait dans sa patrie. Attirées par la magie de l'antiquité et de la Renaissance, par l'enchantement d'une seconde *pax romana*, des colonies d'artistes de divers pays s'étaient fixées dans cette oasis du Beau et du Saint où, tout le monde parlant à voix basse, on entendait mieux les voix lointaines du Temps. D'illustres voyageurs y accouraient pour se reposer ou admirer, de célèbres malheureux pour souffrir en paix ou oublier. Hortense attirait dans son salon

(1) Lettres de Louis, de 1833 à 1835.
(2) A Belmontet, 10 décembre 1834.

la plupart de ces artistes et de ces voyageurs, et son fils, reprenant ainsi le contact avec l'Europe et les hommes, échappait un peu à l'obsession de ses tristesses solitaires. Régulièrement il passait de la poésie des pierres en ruines que les années dévorent, à celle des monts géans dont elles ne peuvent ternir la blancheur immuable.

En 1834, des embarras d'argent contraignirent Hortense à renoncer à ce voyage bienfaisant. Sa liquidation lui laissait à peu près trois millions que les largesses de son fils diminuaient chaque jour. Elle se trouvait souvent gênée. Elle sollicita de ses gardiens internationaux de passer deux mois à Genève. Un officier suisse de leurs amis, Huber-Saladin, se chargea de parler à Louis-Philippe. « La reine, lui dit-il, avait besoin d'entendre parler français et l'hiver était bien long à Arenenberg. — Vous êtes un berger d'Arcadie bien naïf, lui répondit le roi en riant, c'est pour conspirer qu'ils veulent aller là. Seulement ils sont si peu dangereux que je ne m'y opposerai pas. » Ils furent autorisés à séjourner à Genève pendant l'hiver de 1834 à 1835.

Ce n'était pas pour conspirer que le prince s'était rendu à Genève, mauvaise base d'opérations; et cependant le roi ne se trompait pas en supposant qu'il conspirait.

Aussi longtemps que le duc de Reichstadt vécut, le prince, quoique tout dévoué à la mémoire de son oncle et aux causes populaires qu'elle personnifiait, était resté fidèle au chef captif de sa famille, attendant, pour le servir, qu'il déclarât ses intentions. Il comprenait que ce n'était que par l'étroite union de ses membres que la famille proscrite pourrait surnager de nouveau au-dessus des événemens. A la mort du duc de Reichstadt (22 juillet 1832), ces dispositions changèrent. Joseph, le chef de la famille, n'avait pas de fils; Louis était infirme; ni l'un ni l'autre ne songeait à relever la cause vaincue. De plus en plus, Joseph devenait républicain, Jérôme orléaniste, Louis rimailleur. Le prince Louis considéra que ce renoncement général le constituait le chef politique de sa famille; dès lors, il se décida à l'action. Convaincu que la cause napoléonienne était la seule populaire en France, la seule civilisatrice en Europe, las de l'exil, il prit la résolution, dût-il devenir la victime de sa tentative, d'appeler le peuple à lui (1).

Rien n'était moins dans les intentions de sa mère, fatiguée des ambitions décevantes, et qui depuis longtemps lui avait montré le fond de son cœur découragé : « Ceux qui me jugent ambitieuse ne savent pas à quel point je les plains d'acheter si cher la

(1) A sa mère, décembre 1836.

puissance qu'ils croient que je regrette. La seule chose dont j'ai besoin, c'est toi et le soleil. Même la patrie je ne la regrette pas; je l'ai trop aimée, pour n'être pas froissée de son ingratitude (16 décembre 1832). »

Le jeune homme avait toujours protesté avec une douceur inaltérable, inflexible : « Vous me parlez de mon nom. Hélas! c'est un fardeau de plus quand on ne peut le faire valoir (7 décembre 1832)! » — « Vous vous plaignez de l'injustice des hommes, et moi j'ose dire que vous avez tort de vous en plaindre. Comment les Français se souviendraient-ils de nous, quand nous-mêmes nous avons tâché, pendant quinze ans de nous faire oublier; quand, pendant quinze ans, le seul mobile des actions de tous les membres de ma famille a été la peur de se compromettre, et qu'ils ont évité toute occasion de se montrer, tout moyen de se rappeler publiquement au souvenir du peuple?... Je suis fâché de vous voir tourmentée par des affaires d'intérêt... Ce n'est pas la fortune qui rend indépendant, c'est le caractère, et demain, s'il fallait vendre tous mes objets de luxe, qui se bornent à mes chevaux, et travailler pour vivre, je me trouverais sinon aussi content, du moins aussi heureux et aussi indépendant (10 juillet 1834). »

Peu à peu, il avait groupé autour de lui un petit noyau de fidèles, décidés à le suivre partout : le docteur Conneau, les commandans de Bruc et Parquin, le lieutenant Laity. A leur tête marchait Persigny. Était-il de Persigny ou simplement Fialin? Je n'ai pas cru intéressant de m'en enquérir. Il se prétendait réellement vicomte de Persigny. Un de ses amis, au temps de sa liaison intime avec Gramont-Caderousse, lui demanda : « Mais que vous dites-vous donc dans vos interminables tête-à-tête? — Nous parlons de nos ancêtres », répondit-il. Admettons donc qu'il avait des ancêtres. Ces ancêtres l'avaient laissé fort pauvre. Entré dans l'armée comme simple soldat, il était sorti de l'École de cavalerie de Saumur avec le premier numéro. Fanatisé par la légende napoléonienne, il abandonna à la fois le service et les opinions légitimistes qu'en homme bien apparenté il avait adoptées d'abord, et fonda une revue bonapartiste : *l'Occident français*. Mis en relations avec le prince, il obtint d'être attaché à sa personne en qualité de secrétaire. « Je sers » fut désormais sa devise comme la règle de sa vie. Il apportait à son chef un entrain aimable, une spontanéité rouée, du coup d'œil, du courage, de la ténacité. George Sand, qui le rencontra dans un de ses voyages de propagande, le jugea un jeune homme charmant et d'un esprit très remarquable.

La conception du prince était claire. Le peuple est bonapar-

tiste, mais il n'a aucun moyen légal d'imposer une volonté « que maints indices révèlent, tant que le suffrage universel ne sera pas une loi fondamentale de l'État. » Dès lors, il faut aller à lui, briser par un coup de main audacieux la muselière qui l'empêche de faire entendre sa voix. Se jeter inopinément au milieu d'une grande place de guerre, y rallier le peuple et la garnison par le prestige de la légende, l'ascendant de l'audace, se porter aussitôt sur Paris avec toutes les forces disponibles, entraînant troupes et gardes nationales, peuple des villes et des campagnes, enfin tout ce qui serait électrisé par un grand spectacle et une grande cause; en un mot, recommencer le retour de l'île d'Elbe sans l'Empereur. Strasbourg parut la ville la plus favorable à la tentative. Le gouvernement y était peu en faveur et avait été obligé de licencier la garde nationale. Si on enlevait la garnison de 8 000 à 10 000 hommes, on pouvait tout espérer. Ce fut donc à nouer des intelligences à Strasbourg, puis dans l'armée, qu'on s'employa. Le prince venait de publier son excellent *Manuel d'artillerie*. L'offrir donnait un moyen d'aborder les officiers et les journalistes. Parmi ceux-ci, Armand Carrel se montra sinon favorable, du moins très bienveillant. « Les ouvrages politiques et militaires de Louis-Napoléon annoncent une forte tête et un noble caractère. Le nom qu'il porte, dit-il, est le seul qui puisse exciter les sympathies populaires; s'il sait oublier ses droits de légitimité impériale pour ne se rappeler que la souveraineté du peuple, il peut être appelé à jouer un grand rôle. »

En août 1836, pendant un séjour à Baden, le prince, ayant acquis le concours du colonel Vaudrey, du 4e régiment d'artillerie, et organisé sa petite armée, résolut de ne plus tarder. Il rappela Persigny en mission à Londres. Persigny n'avait point d'argent : il en emprunta à un jeune Français rencontré dans son hôtel, qu'on nommait de Falloux. Pénétré de reconnaissance, il lui raconte qu'il va rejoindre en Suisse le prince Louis-Napoléon, auquel il est tout dévoué, et qui l'appelle. Il l'engage à l'accompagner afin de constater que là est l'avenir de son pays. Falloux lui répond par la fidélité de ses sentimens légitimistes; Persigny lui dit avec solennité : « Vos yeux s'ouvriront. Le prince Napoléon régnera et vous ferez partie de son premier ministère. — Promettez-moi, répondit Falloux éclatant de rire, que vous me donnerez mon portefeuille? — Eh bien, monsieur, je vous le promets. »

Pendant les jours qui le séparaient de l'action arrêtée, sa mère même ne devina rien de ses pensées secrètes. Il paraissait tout entier à un projet de mariage avec sa cousine Mathilde.

La princesse Catherine de Wurtemberg, femme de Jérôme,

étant morte à Lausanne (30 novembre 1835), ce prince avait conduit ses deux enfans à Arenenberg. Hortense avait fort goûté l'esprit prime-sautier et déjà brillant du jeune homme. Choquée toutefois de la facilité avec laquelle il s'écriait : « C'est ridicule... c'est bête... ça n'a pas le sens commun »... elle le lui reprocha maternellement dans une admonestation écrite adressée « à mon neveu Napoléon, qui aime trop la discussion ». La jeune fille, au contraire, l'enchanta sans réserves, et un projet de mariage se forma tout naturellement entre elle et le conspirateur d'Arenenberg. Ne pas être amoureux étant la première condition du programme matrimonial paternel, le prince déclare qu'il ne l'est pas. Dans le vrai il était fort épris (1). La jeune princesse était une fleur de beauté accomplie, ayant la régularité classique de la famille Bonaparte, à la fois imposante et charmante, simple et fière, d'une intelligence vive et saine, éprise surtout de l'art, avec cette âme chaude, loyale, dévouée, qui rend son affection si chère à ceux qui ont la bonne fortune de l'obtenir.

Quelques difficultés d'intérêt entre les deux pères, la crainte qu'inspiraient à Louis les dispositions de Jérôme à la prodigalité, parurent un instant contrarier ce projet, mais tout s'aplanit. Tandis que la jeune princesse se rendait en Wurtemberg, où l'appelait l'affectueux empressement de sa famille maternelle, son frère l'attendit à Arenenberg, travaillant sous la direction de son cousin. A son retour, elle est choyée comme une fiancée. Elle se remet en route pour Florence, où elle va attendre le mariage. Quelques jours après, on apprend que le prince ayant quitté Arenenberg sous prétexte d'une partie de chasse, a tenté un coup de main sur Strasbourg (30 octobre), qu'il est arrêté et en route pour Lorient.

VI

Le coup avait été combiné pour le 31. La précipitation confiante de Persigny l'avança d'un jour. Il croyait inutile, — ce qui contribua grandement à l'échec, — d'attendre de Bruc et ses auxiliaires sérieux.

Le prince avait expliqué ses intentions dans une proclamation au peuple et à l'armée. « Il ne vient pas comme le représentant de l'Empire, mais comme celui de la souveraineté nationale : l'aigle est l'emblème des droits du peuple et non celui des droits d'une famille. En 1830, on imposa à la France un gouvernement sans consulter ni le peuple de Paris, ni la nationalité des provinces,

(1) « J'aimais beaucoup Mathilde », écrivait-il plus tard à son père, après la rupture du mariage, quand il pouvait, sans blesser son père, paraître amoureux.

ni la forte voix de l'armée. Un congrès national, élu par tous les citoyens, peut seul avoir le droit de choisir ce qui convient le mieux à la France. » Ses proclamations à la main, il traverse les rues de Strasbourg, et se présente à la caserne du 4e régiment d'artillerie; quelques-uns de ses affidés vont emprisonner le commandant et le préfet dans leur hôtel. Ce 4e d'artillerie, enlevé par son colonel Vaudrey, l'accueille par les cris de : « Vive l'Empereur ! » Le 46e d'infanterie résiste. Le prince est arrêté dans la cour de la caserne avec ses amis, sauf Persigny qui réussit à s'évader.

Le roi se montra clément. Sans attendre les instances de la reine Hortense accourue aussitôt, il pensa que « les égards dus à un homme tel que Napoléon ne descendaient pas tous avec lui dans la tombe; il traita son neveu comme de la race royale (1). » A huit heures du soir, le 9 novembre, le prisonnier fut conduit dans la cour de la préfecture où on le fit monter en voiture de poste. Il comprend qu'il est l'objet d'une grâce spéciale, il éclate en sanglots, protestant qu'il veut partager le sort de ses compagnons. Il renouvelle cette déclaration au préfet de police. « Tout ce que vous pourriez me dire, réplique M. Delessert, ne peut changer votre sort. Vous allez repartir dans deux heures; une frégate est prête pour vous conduire à New-York. Voici du papier pour écrire au roi et à votre mère si vous le désirez. » Il écrit au roi pour se déclarer seul coupable et demander la grâce des amis qu'il a entraînés; à Odilon Barrot pour les placer sous son patronage et les disculper de préméditation; à sa mère pour la supplier de ne point le suivre en Amérique, et de veiller à ce que rien ne manque aux prisonniers de Strasbourg.

Ni à Strasbourg, ni à Paris, ni à Lorient, on ne lui demanda la promesse de ne plus revenir en Europe. On savait qu'il l'eût refusée. Il s'embarqua donc libre de tout engagement. Au moment du départ, le sous-préfet lui remit une somme de 15000 francs, restitution partielle des 200000 francs, saisis sur lui au moment de son arrestation (2).

Au 32e degré de latitude, le commandant de la frégate ouvrit des ordres cachetés, enjoignant de faire route par Rio-Janeiro et de ne pas laisser débarquer le prince. Ce détour de trois mille lieues avait été ordonné pour l'empêcher de communiquer avec ses amis avant la fin du procès. Précaution superflue. En arri-

(1) Guizot.

(2) Les *Mémoires* de Guizot ayant représenté le fait comme une libéralité, l'Empereur fit transmettre à Guizot une rectification. Celui-ci répondit par l'assurance qu'il en tiendrait compte dans une prochaine édition. Cette édition n'a point été faite.

vant à New-York, il apprit que le jury de Strasbourg avait prononcé un acquittement général.

Pendant qu'il voguait vers l'Amérique, une tempête de colère familiale se déchaînait contre le malheureux vaincu. Joseph ne répondit pas à ses lettres; Louis grinça de plus belle; Jérôme, malgré l'opposition de son fils, rompit, tout en protestant de sa tendresse, le mariage projeté : « La réussite même ne l'eût pas justifié à mes yeux. J'aimerais mieux, dût-il être empereur, donner ma fille à un paysan qu'à un homme assez ambitieux et assez égoïste pour aller jouer la destinée d'une pauvre enfant qu'on allait lui confier. »

Seule, la mère ne condamne ni ne blâme : elle n'a pas été consultée, pas même avertie, mais tout ce qui vient de son fils est bien. Il vit, elle pourra le revoir, cela lui suffit; elle a un tel dégoût des hommes et des choses de ce monde qu'elle se réjouit que l'entreprise ait tourné mal. Elle ne ressent de colère que contre ceux qui se séparent de son fils : « Plus je pense à la conduite de ta famille et plus elle me confond : j'ai entendu souvent l'Empereur s'écrier : « Je voudrais être bâtard! » Elle se hâte de relater toutes les sympathies qu'on lui témoigne : « Déjà, dans le pays, on espère te revoir. Ils ont un verre que les tireurs t'offraient et qu'ils te gardent. Je crois qu'il n'y a plus un paysan qui n'ait ton portrait. » Elle sait que son principal souci est le sort de ses compagnons, elle s'applique à le rassurer. « M. Parquin veut vendre sa terre ici pour arranger ses affaires ; je crois qu'il faudra lui faire une pension, car il tirera peu de chose de sa vente. Charles te dira que tous les prisonniers sont bien et remplis d'espérance. J'ai encore envoyé 100 louis dernièrement pour aider à leur défense. Si on les acquitte, le colonel viendra chez moi, je le garderai jusqu'à ce que tu lui trouves une place en Amérique, et je donnerai une pension de 1000 francs pour chacun de ses enfans. »

Le prince répond par une plainte mélancolique à la rupture notifiée par son oncle Jérôme : « Lorsque je revenais il y a quelques mois de reconduire Mathilde, j'ai trouvé un arbre rompu par l'orage et je me suis dit : Notre mariage sera rompu par le sort... Ce que je supposais vaguement s'est réalisé; ai-je donc épuisé, en 1836, toute la part de bonheur qui m'était échue! »

Il le prend de plus haut avec Joseph : « Que me reprochez-vous? lui écrit-il en substance. D'avoir rendu difficile votre séjour en Italie ou en Suisse? Quand on craint d'être compromis on abandonne toute idée politique. D'avoir tenté de prendre votre place et celle de mon père? Nulle part je ne me suis posé en prétendant. J'ai voulu mettre la nation en état de parler, reconnaissant que

si elle rétablissait l'empire, c'est à vous qu'il appartiendrait. Les malédictions dont vous me foudroyez ne me troublent pas. Si l'Empereur me voit du haut du ciel, il sera content de moi. Mon entreprise a avorté, mais elle a annoncé à la France que la famille de l'Empereur n'était pas encore morte; qu'elle comptait encore des amis dévoués; que ses prétentions ne se bornaient pas à réclamer quelques deniers, mais à rétablir en faveur du peuple ce que les étrangers et les Bourbons avaient détruit. Voilà ce que j'ai fait; est-ce à vous à m'en vouloir? »

L'obligeant Huber-Saladin se crut tenu aussi de protester : il écrivit à la reine Hortense une lettre virulente traitant le prince de fou. Plus tard l'Empereur, qui le recevait à Châlons, en qualité d'attaché militaire de la Suisse, lui rappela son propos. « Avouez, dit-il, que si ce fou n'avait pas fait ses folies, vous ne seriez pas assis à côté de l'Empereur. »

En Amérique, le prince rencontra un de ses chers amis italiens, le comte Arese, et ses cousins Murat. Il songeait à se créer une situation lorsqu'il apprend que sa mère est gravement malade. Il se décide aussitôt à partir. Il annonce en l'expliquant sa résolution au président des États-Unis. A Londres (10 juillet 1838), sous le prétexte mensonger qu'il a promis de ne plus revenir en Europe, on lui refuse son passeport. Il met en défaut la surveillance des polices allemandes et arrive à Arenenberg à temps pour recevoir le dernier soupir de sa mère.

Dans la succession, il trouva à peu près cent vingt mille livres de rente, et de précieux souvenirs; un surtout, dont il ne se sépara jamais : le talisman. C'était un bijou contenant un morceau de la vraie croix, trouvé au cou de Charlemagne dans son tombeau, et envoyé lors du couronnement à Napoléon Ier. Dans la famille on attachait à sa possession une promesse de protection divine. Joséphine, non sans peine, obtint d'en rester la dépositaire. Après le divorce, on ne le lui retira pas. Hortense le recueillit.

Un talisman plus précieux encore lui fut une lettre de sa mère restée dans ses papiers et contenant une bénédiction ardente : « Nous nous retrouverons, n'est-ce pas? dans un meilleur monde, où tu ne viendras me rejoindre que le plus tard possible, et tu penseras qu'en quittant celui-ci, je ne regrette que toi, et ta bonne tendresse qui, seule, m'y a fait trouver quelque charme. Cela sera une consolation pour toi, mon cher ami, de penser que par tes soins tu as rendu ta mère heureuse autant qu'elle pouvait l'être; tu penseras à toute mon affection pour toi, et tu auras du courage. » Mme Salvage, l'exécuteur testamentaire, lui commu-

niqua un papier destiné à Morny. Ainsi il apprit l'existence de ce fils de sa mère. Morny, ses études terminées, était entré dans l'armée. Brillant officier, en faveur auprès de la famille d'Orléans, il servait en Afrique, en qualité d'aide de camp du général Trezel. Le prince Louis ne se rapprocha pas de lui et continua à l'ignorer.

VII

Arenenberg était bien vide, bien froid, depuis que n'existait plus la fée du lieu, l'animant de sa bonté active et gracieuse. Le prince confiait sa peine à son père, duquel aucun mauvais procédé ne le détacha jamais; il lui racontait les derniers momens de sa mère, et lui transmettait une de ses dernières paroles : « Qu'il sache que mon plus grand regret a été de ne pouvoir le rendre heureux. » Louis est touché. Il l'appelle « mon cher fils ». Il s'attendrit au souvenir de la morte. Mais, en cet esprit déséquilibré, ce retour insolite de tendresse s'accompagne d'un accès aigu d'aberration. A ce jeune homme de trente ans, persuadé « qu'un rayon du soleil mourant de Sainte-Hélène éclaire son âme », il propose « de renoncer aux affaires trompeuses de ce monde, de se jeter dans les bras de Dieu et se faire ermite (11 novembre 1837). »

Le prince répond à ces éjaculations pieuses hors de propos en se jetant de nouveau dans la mêlée. Il publie sous le nom du sous-lieutenant Laity, un de ses complices de Strasbourg, un compte rendu du procès dans lequel son droit était affirmé. Laity fut condamné par la Chambre des pairs à cinq ans de détention. Molé fit remettre à la Confédération helvétique, par son ministre à Berne, Montebello, une note appuyée par l'Autriche et la Prusse et demandant impérativement l'expulsion du prince. Mais dans son rapport au conseil représentatif, le professeur Larive établit que Louis Bonaparte était légalement citoyen suisse depuis 1832, qu'on ne pouvait considérer comme un prétendant le fils obscur du troisième des frères de l'Empereur, le sénatus-consulte qui le faisait entrer dans l'ordre de succession étant d'ailleurs aboli par l'acte de déchéance. Molé répondit à ces conclusions adoptées à l'unanimité par le grand conseil en faisant avancer des troupes vers la frontière. La Suisse mit sur pied ses contingens, mais le prince, ne voulant pas créer des embarras au peuple qui lui donnait tant de marques d'estime et d'affection, annonça qu'il s'éloignait volontairement (octobre 1838).

Le père s'exaspérait de le voir si peu ermite : plus de tutoiement, plus de *cher fils*, mais *mon fils*. D'un ton rogue, il lui conseille, puisqu'il veut absolument agir, de solliciter l'autorisa-

tion d'aller à Sainte-Hélène sur le vaisseau chargé de ramener les cendres.

Le prince démontre avec douceur qu'on ne lui permettra pas ce pèlerinage et il annonce son intention de se réfugier à Londres. Louis éclate et répond par une lettre malignement révélée par les Mémoires de Metternich, qui achève de peindre ce piteux caractère et qui explique comment son fils, presque en toute occasion, le respecte et lui désobéit : « Mon fils, lorsque je croyais avoir raccommodé vos affaires, ou, pour mieux dire, réparé autant que possible vos graves torts, je reçois votre lettre du 9 de ce mois, dans laquelle je vois que vous êtes encore à Arenenberg et que vous parlez de vous retirer en Angleterre. Cela me désole. Du reste, je n'ai plus rien à vous dire, c'est fini pour toujours : mais je remplis un dernier devoir en vous priant de faire attention aux paroles suivantes. Il ne peut être question pour vous de la Bavière, beaucoup moins de l'Angleterre; vous n'avez qu'un parti à prendre, c'est de vous jeter dans les bras de l'empereur d'Autriche, si vous voulez vivre réellement tranquille, comme vous dites. Adieu. »

Le prince, pour toute réponse, vend à réméré sa propriété d'Arenenberg, réalise la fortune de sa mère et part pour Londres, « plus décidé que jamais à triompher ou à mourir. » Il débuta par publier les *Idées napoléoniennes*, « afin de prouver qu'il n'était pas seulement un hussard aventureux. »

Dans cet ouvrage remarquable par la précision de la pensée, il groupait avec art autour d'une idée substantiellement identique la politique intérieure et extérieure de son oncle. A l'intérieur, la fusion de tous les partis; à l'extérieur, la confédération des peuples reposant sur des nationalités complètes et des intérêts généraux satisfaits. La sainte-alliance est une idée de Napoléon : il voulait la Sainte-Alliance des peuples par les rois, non celle des rois contre les peuples. Loin d'être partout l'ennemi de la liberté, Napoléon l'avait préparée partout. Toutefois, en préparant les possibilités futures, il tenait compte des impossibilités présentes : lorsque dans un pays les partis sont acharnés les uns contre les autres par des haines violentes, il faut que ces partis disparaissent, que ces haines s'apaisent, avant que la liberté soit praticable. De même à l'extérieur on ne pouvait songer à affranchir les peuples tant que sévissait la guerre implacable à laquelle l'Angleterre condamnait la France; les provinces qu'incorporait Napoléon étaient des moyens d'échange tenus en réserve jusqu'à une pacification définitive; aux Italiens, en recevant la députation qui lui apportait la couronne, il déclarait « son inten-

tion de créer libre et indépendante leur nation et de ne garder la couronne que le temps nécessaire à la sauvegarde de ses intérêts (1); » il manifestait les mêmes sentimens à la Pologne, cette sœur de la France; le duché de Varsovie devait servir de noyau à une nationalité complète. Napoléon n'a donc pas été victime de la fausseté de son système, mais de la précipitation avec laquelle il l'a appliqué : il a voulu en dix ans d'empire réaliser l'ouvrage de plusieurs siècles.

A l'exposé des *Idées napoléoniennes*, l'écrivain mêle ses vues personnelles. « J'aime la liberté, dit-il. Il faut guérir les maux, jamais les venger. » Il déclare « que la guerre est le fléau de l'humanité, que le temps des conquêtes est passé pour ne plus revenir. » Il considère « le divorce comme une garantie de la moralité des familles. » Il présente le premier en France le système militaire prussien, « qui fait de la nation entière la réserve de l'armée. » Il ne tranche pas doctrinalement le conflit entre la république et la monarchie : il y voit une de ces questions de l'ordre relatif insolubles *a priori*. Il ne penche vers le système héréditaire que parce qu'il y trouve la garantie de l'intégrité d'un pays : « Les deux monarchies de France et d'Allemagne naquirent en même temps du partage de l'empire de Charlemagne; la couronne devint purement élective en Allemagne; elle resta héréditaire en France. Huit cents ans plus tard, l'Allemagne est divisée en douze cents États environ, sa nationalité a disparu; tandis qu'en France le principe héréditaire a détruit tous les petits souverains et formé une nation grande et compacte. »

La conception que le neveu se forme de son oncle n'est pas celle du chauvinisme troupier ou du despotisme bureaucratique, c'est celle des penseurs de la démocratie. Il le définit comme Pierre Leroux, comme Quinet, « l'exécuteur testamentaire de la Révolution, le messie des idées nouvelles. » — « L'idée napoléonienne est sortie de la Révolution française, comme Minerve de la tête de Jupiter, le casque en tête et toute couverte de fer. Elle a combattu pour exister, elle a triomphé pour persuader, elle a succombé pour renaître de ses cendres, imitant en cela un exemple divin! »

Ces *Idées napoléoniennes* amenèrent la réconciliation avec Joseph revenu d'Amérique. L'oncle confessa que ses soupçons étaient mal fondés et déclara, en qualité d'ami et de dépositaire des pensées intimes de l'Empereur, que le livre de son neveu en était le résumé exact. Il reconnut même qu'il n'était pas juste qu'un

(1) Botta, liv. XXVII.

seul consumât son patrimoine à défendre la cause commune, et lui promit de l'indemniser de ses sacrifices dans son testament.

Après le manifeste vint le coup de main. Ayant la foi, « cette foi qui fait tout supporter avec résignation, fouler aux pieds les joies domestiques, qui est capable de renverser des montagnes, cette foi du martyr que rien n'abat, » il se prépara à de nouveaux hasards. Le retour imminent des cendres du « héros populaire, qui fut empereur et roi, souverain légitime de notre pays (1) » fortifia son ardeur.

N'était-ce pas le moment propice?

Il descendit sur la plage de Boulogne avec quelques fidèles, parmi lesquels Persigny, Montholon, Conneau (6 août 1840). Ses proclamations au peuple et à l'armée étaient plus amères contre Louis-Philippe et son gouvernement que celles de Strasbourg. Un décret prononçait la déchéance de la dynastie des Bourbons d'Orléans, convoquait un congrès national, nommait Thiers président du gouvernement provisoire. La tentative se déroule à peu près comme à Strasbourg. Accueilli sur la plage de Boulogne par le sous-lieutenant Aladenise et trois sous-officiers, le prince s'avance vers la caserne. Les soldats répondent d'abord par des cris de : « Vive l'empereur! » mais les officiers accourent et les reprennent. Dans la bagarre, le prince blesse un homme à la mâchoire d'un coup de pistolet. Les conjurés repoussés s'avancent alors vers la ville : les gardes nationaux, appelés par le tocsin et le tambour, les mettent en déroute. Ils se jettent dans un canot. La garde nationale les crible de balles, le canot chavire; l'un est noyé, un autre tué, l'autre blessé; le prince, repêché, est pris, enveloppé dans la capote d'un douanier. Le débarquement avait eu lieu à six heures, à huit tout était terminé.

Cette fois le gouvernement crut devoir sévir et déféra le prince et ses complices à la cour des Pairs. Le procureur général Franck Carré fut prodigue de ses dédains pour l'accusé; Berryer, défenseur du prince, le fut de ses mépris pour les juges. Un frémissement de surprise, de colère, d'approbation remua l'auditoire lorsqu'il s'écria : « Dites, la main sur la conscience, devant Dieu, devant nous qui vous connaissons, dites : « S'il eût réussi, s'il eût triomphé, ce droit, je l'aurais nié, j'aurais refusé toute participation à ce pouvoir. Je l'aurais méconnu, je l'aurais repoussé. » Moi, j'accepte cet arbitrage suprême, et quiconque devant Dieu, devant le pays, me dira : « S'il avait réussi, j'aurais nié ce droit! » celui-là, je l'accepte pour juge. »

(1) Discours de Rémusat.

Le prince ne se défendit pas. Il couvrit ses coaccusés, exprima son regret d'avoir blessé par mégarde un soldat français, puis se contenta d'expliquer ses intentions et ses pensées. Se plaçant de nouveau derrière le frère aîné de l'Empereur, qui en est le digne héritier, il n'avait voulu que faire appel à la nation : « Je représente devant vous un principe, une cause, une défaite. Le principe, c'est la souveraineté du peuple ; la cause, celle de l'Empire ; la défaite, Waterloo. Représentant d'une cause politique, je ne puis accepter comme juge de mes volontés et de mes actes une juridiction politique. Vos formes n'abusent personne. Dans la lutte qui s'ouvre, il n'y a qu'un vainqueur et qu'un vaincu ; si vous êtes les hommes du vainqueur, je n'ai pas de justice à attendre de vous et je ne veux pas de générosité. » Il n'en obtint pas. Il fut condamné à la détention perpétuelle dans une forteresse du royaume, Montholon et Persigny à vingt années, Conneau à cinq. « Monsieur le greffier, dit le condamné lorsqu'on lui lut la sentence, on a souvent répété que le mot *impossible* n'était pas français ; il en est de même, soyez-en sûr, du mot *perpétuel*. » Le prince fut emprisonné, en compagnie de Conneau et de Montholon, dans les chambres où avaient été renfermés les ministres de Charles X. Persigny fut placé à Doullens.

C'est la tête tristement appuyée sur sa table de prisonnier qu'il assista mentalement au retour des cendres. « Sire, vous revenez dans votre capitale et le peuple en foule salue votre retour ; et aucun de vos parens ne conduira votre deuil, et moi, du fond de mon cachot, je ne puis apercevoir qu'un rayon du soleil qui éclaire vos funérailles. Mais, du milieu de votre somptueux cortège, dédaignant certains hommages, vous avez jeté vos regards sur ma sombre demeure, et vous souvenant des caresses que vous prodiguiez à mon enfance, vous m'avez dit : Tu souffres pour moi, ami, je suis content de toi. »

« L'opinion de ces gens-là, a répété Napoléon Ier en parlant des hautes classes, est toujours en raison inverse de celle du public (1). » On peut dire de même des hommes de parti que leur intelligence a des œillères systématiques. Ils avaient souri de Strasbourg, ils n'eurent pas assez de mépris pour Boulogne. « J'ai suivi le procès, écrit Falloux, de plus en plus convaincu, d'audience en audience, de l'inanité des espérances napoléoniennes. » Le spirituel Doudan appelait le prince « le nigaud impérial ». La *Presse* — dans un article qu'on attribua à Granier de Cassagnac — protestait que personne en France ne pouvait

(1) Lettre du 4 avril 1807.

honorablement éprouver la moindre sympathie ni même la moindre pitié pour ce jeune homme qui paraissait n'avoir pas plus d'esprit que de cœur (8 août 1840). Naturellement, le père, tout en se plaignant que son fils eût été mis dans la cellule de Fieschi, s'associa au *tolle* général : « Son fils était tombé pour la troisième fois dans un piège épouvantable, un effroyable guet-apens, puisqu'il est impossible qu'un homme qui n'est pas dépourvu de moyens et de bon sens, se soit jeté, de gaîté de cœur, dans un tel précipice (24 août). » Plus clairvoyant sous la raillerie fut le jugement de Metternich : « Je ne vous parle pas de l'échauffourée de Louis-Bonaparte. Je n'ai pas le temps de m'occuper de toutes les folies de ce bas monde. Veuillez toutefois féliciter le roi, en mon nom, de l'événement. Il causera de l'embarras au gouvernement par la nécessité d'un procès. Épargnez donc ce *troisième* Napoléon ! Mais que dire du titre d'*Empereur légitime* que M. de Rémusat a si généreusement départi à Napoléon Ier ? Si M. de Rémusat a eu raison, il est clair que Louis-Bonaparte n'a point eu tort (1). »

Le vaincu lui-même, du fond de sa prison, jugeait avec lucidité sa situation.

« En 1833, écrivait-il à son ami Vieillard, l'Empereur et son fils étaient morts, il n'y avait plus d'héritiers à la couronne impériale. La France n'en connaissait plus aucun. Quelques Bonapartes paraissaient çà et là sur l'arrière-scène du monde comme des corps sans vie, momies pétrifiées ou fantômes impondérables; mais pour le peuple la lignée était rompue, tous les Bonapartes étaient morts. Eh bien, j'ai rattaché le fil; je me suis ressuscité de moi-même et avec mes propres forces, et je suis aujourd'hui, à vingt lieues de Paris, une épée de Damoclès pour le gouvernement. Enfin j'ai fait mon canot avec de véritables écorces d'arbres, j'ai construit mes voiles, j'ai levé ma rame, et je ne demande plus aux dieux qu'un vent qui me conduise (2). »

Il ne se trompait pas. « Les échaffourées qui le cachèrent aux classes supérieures, le montrèrent au peuple (3). » Durant son emprisonnement à Ham, les soldats de la garnison, qu'on était obligé de changer souvent, se plaçaient, pendant sa promenade, à un endroit d'où il pût les apercevoir du haut des remparts; des yeux il les passait en revue. Dans les chaumières on se dit qu'il existait encore un Napoléon, et on attendit.

(1) *Mémoires*, t. VI, p. 441.
(2) De Ham, 10 avril 1842.
(3) Saint-Marc Girardin.

VIII

La détention fut d'abord sévère. Tout ce qui servait à l'usage personnel était soumis chaque jour au plus minutieux examen; des obstacles de tout genre paralysaient le zèle de l'unique serviteur Thelin; des sentinelles surveillaient de toutes parts l'étroit rempart assigné à de mélancoliques promenades. Un tel système de terreur se pratiquait dans la garnison et parmi les employés qu'il fallait du courage pour être poli. Une insultante inquisition le poursuivait jusque dans sa chambre et ne respectait pas ses lettres. Lorsqu'un visiteur, après avoir longtemps attendu une permission, l'accompagnait pendant sa promenade, un policier enveloppé d'un manteau le suivait à peu de distance, ne le perdant pas de vue. Ses protestations obtinrent l'adoucissement de ce régime : on lui donna sur le rempart un petit coin de terrain où il cultiva des fleurs; on mit à sa disposition une cour où il put monter à cheval; son valet de chambre fut autorisé à sortir dans la ville; on le gêna moins dans ses visites et on lui accorda quelques autres faveurs : « Je suis maintenant bien installé, écrit-il à Mme Salvage; j'ai un bon lit, des rideaux blancs aux fenêtres, une table ronde et six chaises. Vous voyez que j'ai tout ce qu'il me faut. Je me promène sur une partie des remparts quand je veux; ainsi mon temps se passe très bien. Je n'ai pas encore reçu le *Journal des Débats*. Les autres ne me sont pas permis. (1) »

« La prison de Ham, a dit le prince, a été mon Université. » Dans aucune on ne fut plus laborieux. Indépendamment d'une étude approfondie et constante de Montesquieu, il n'est pas de sujet qu'il n'ait abordé : science, histoire, art militaire, politique, économie politique et sociale. Il publia des fragmens sur une période de l'histoire d'Angleterre dans laquelle il assimilait les d'Orléans aux Stuarts. Il projetait une histoire de Charlemagne, s'occupait d'expériences sur la pile de Volta, du percement du canal de Nicaragua, analysait la question des sucres, étudiait le problème social, réfutait un jugement sévère de Lamartine sur son oncle. Il acquit ainsi une instruction variée et se mit définitivement en possession de ce style ample, clair, noble dans sa simplicité, à l'occasion émouvant, où il se reflète tout entier et qu'on a souvent admiré dans ses manifestes de prétendant et de souverain.

(1) A Mme Salvage.

Il se fit même journaliste. Dans les journaux républicains — *le Progrès du Pas-de-Calais, le Guetteur de Saint-Quentin* — rédigés par deux républicains de mérite et de probité, Frédéric Degeorges et Calixte Souplet, il défendit, à l'abri de l'anonyme, ses idées napoléoniennes, notamment celles sur la nécessité d'introduire le système militaire prussien (1), et poursuivit contre Louis-Philippe une campagne souvent excessive et parfois tout à fait injuste. Cependant, à la nouvelle de la mort du duc d'Orléans, il oublie ses passions de prisonnier pour ne « penser qu'au fils enlevé d'une façon si tragique à la tendresse d'une mère et au deuil d'une famille française. » Le gouvernement ne tracassa aucun des deux journaux, mais fit officieusement savoir par le parquet que, si la collaboration suspecte continuait, le brevet des imprimeurs serait retiré. Le prisonnier se retrancha alors dans les livres et les brochures.

La principale préoccupation de ses divers écrits est d'attirer à lui les républicains. Il s'adresse surtout à eux. « Je n'ai jamais cru, je ne croirai jamais que la France soit l'apanage d'un homme ou d'une famille; je n'ai jamais revendiqué d'autres droits que ceux de citoyen français, et je n'aurai jamais d'autre désir que celui de voir le peuple entier réuni dans ses comices choisir, en toute liberté, la forme de gouvernement qui lui convient (2). » Même pour défendre Napoléon et son œuvre il continue à se placer dans les données républicaines et révolutionnaires : « Je ne défends pas le principe de la révolution du dix-huit brumaire, ni la manière brutale dont elle s'est opérée ; *une insurrection contre un pouvoir établi peut être une nécessité, jamais un exemple qu'on puisse convertir en principe*. Le dix-huit brumaire fut une violation flagrante de la constitution de l'an VIII, mais cette constitution avait été déjà trois fois audacieusement enfreinte; ce qui importe c'est de savoir si le dix-huit brumaire a été bienfaisant : or il est constant que le Consulat a sauvé l'avenir de la Révolution d'une ruine complète. » Il ne défend pas toutes les institutions de l'Empire et tous les actes de l'Empereur; il regrette « la création d'une noblesse qui, dès le lendemain de la chute de son chef, a oublié son origine plébéienne pour faire cause commune avec ses oppresseurs. » Il regrette « certains actes de violence » inutiles au maintien du pouvoir fondé par la volonté du peuple. Mais si comme citoyen, il fait une grande distinction entre le Consulat et l'Empire, comme philosophe il n'en fait aucune : « Consul ou empereur, la mission de Napoléon fut toujours la même. Consul, il établit en France

(1) Articles du *Progrès du Pas-de-Calais*.
(2) Lettre au *Journal du Loiret*.

les principaux bienfaits de la Révolution, Empereur, il répandit dans l'Europe ces mêmes bienfaits. Sa mission, d'abord purement française, devint humanitaire (1). »

La brochure sur l'*Extinction du paupérisme* proposait de pauvres remèdes, mais dans la manière de poser le problème, il allait aussi loin que le socialiste le plus décidé : « Aujourd'hui le but de tout gouvernement habile doit être de tendre, par des efforts, à ce qu'on puisse dire bientôt : le triomphe du christianisme a détruit l'esclavage. Le triomphe de la Révolution française a détruit le servage; le triomphe des idées démocratiques a détruit le paupérisme. »

Il appuyait ses écrits par des démarches personnelles ; il envoyait ses livres aux hommes marquans du parti républicain, soit directement, soit par l'intermédiaire de la fille de la camériste de la reine Hortense, Mlle Lacroix, femme du peintre Cornu, républicaine très prononcée, amie de Godefroy Cavaignac. Il pria Louis Blanc de venir le voir; il entra en relations avec Carnot et George Sand, rechercha Quinet et Michelet.

Dans le peuple, alors indifférent aux luttes politiques et adonné aux utopies sociales, son livre sur l'*Extinction du paupérisme*, si ce n'est par ses moyens, du moins par son titre, produisit une profonde sensation et lui concilia de vives sympathies. D'autre part quelques républicains formalistes, tels que Degeorges, Péauger, hommes respectables, uniquement mus par des préoccupations patriotiques, sans aucune espèce d'arrière-pensée ambitieuse, crurent que le parti républicain disloqué, imperceptible, dénué de force, tirerait profit à se mettre à l'ombre du grand nom dont ils sentaient la puissance de plus en plus vivante sur les masses. La France répugnant encore à s'abandonner aux chances d'une expérience purement républicaine, une transaction sur la tête d'un Bonaparte leur paraissait politique. Personne ne réunissait autant que l'écrivain de Ham les conditions voulues par les exigences de l'époque. Ils espéraient, en outre, par l'avènement d'un Napoléon, soustraire la France à l'exploitation de l'Angleterre, et obtenir l'alliance de la Russie qui avait témoigné des sympathies aux Napoléons.

Toutefois les républicains qui eurent la sagesse de cette alliance furent peu nombreux. George Sand ne le laissa pas ignorer au prince : « Sachez-nous quelque gré de nous défendre des séductions que votre caractère, votre intelligence et votre

(1) Réplique à Lamartine, de Ham, 23 août 1840.

(2) Lettres du fort de Ham, publiées par la *Nouvelle Revue* des 1er et 15 août 1894. — Péauger au prince Louis-Napoléon, 17 février 1844, 24 mai.

situation exercent sur nous pour oser vous dire que jamais nous ne reconnaîtrons d'autre souverain que le peuple. Cette souveraineté nous paraît incompatible avec celle d'un homme; aucun miracle, aucune personnification du génie populaire dans un seul ne nous prouvera le droit d'un seul. Vous ne vous seriez pas assis au milieu de nous sans avoir à nous combattre et à nous réduire... Ne vous faites pas d'illusions : ils sont tous inquiets et sombres autour de moi, ceux qui rêvent des temps meilleurs. »

Les républicains bourgeois, à la suite de Ledru-Rollin et de Godefroy Cavaignac, refusèrent même une neutralité bienveillante. Ils voyaient derrière un Napoléon deux faits qui leur étaient également odieux : la défaite du jacobinisme et l'Empire, c'est-à-dire la restauration d'une hérédité. Le prince eût peut-être pu se les concilier en professant l'admiration de Robespierre et en reniant l'Empire de son oncle, c'est-à-dire en se reniant lui-même. Il offrait une transaction : on lui imposait l'anéantissement.

Avec les années cependant, les cours de son université lui parurent un peu longs. Il ne s'en plaignit pas d'abord : « Si l'on m'offrait l'exil, en échange de la situation qui m'est faite actuellement, je refuserais parce que ce serait une aggravation de peine. Plutôt être prisonnier en France que libre à l'étranger. Avec le nom que je porte, il me faut l'ombre d'un cachot ou la lumière du pouvoir. » Mais le silence et l'oubli se faisaient de plus en plus sentir autour de lui; l'hiver surtout, quand les brumes glacées lui interdisaient la promenade du rempart, la prison lui devenait de plus en plus la mort dans la vie.

L'homme politique restait inébranlable. « Je crois à la fatalité. Si mon corps a échappé miraculeusement à tous les dangers, si mon âme s'est soustraite à tant de causes de découragement, c'est que je suis appelé à faire quelque chose. » — « Je vous rendrai cela aux Tuileries », répondait-il à l'une de ses visiteuses. — « Quand je serai empereur, disait-il au curé tout simple de Ham, l'abbé Tirmache, je vous ferai évêque (1). » L'homme affectueux n'éprouvait pas la même impassibilité : il souffrait de l'étouffement du cœur plus que de la privation de l'air libre. L'indifférence et le mépris qu'impliquait le silence obstiné de son père lui étaient une cuisante douleur.

« Mon Dieu, aujourd'hui que j'ai dépensé presque toute ma fortune pour soutenir dans le malheur les hommes dont j'ai com-

(1) De Ham, 13 janvier 1841, 18 avril 1843. Et en effet, quelques années plus tard, un beau jour, le bonhomme reçut une belle lettre, cachetée aux armes impériales, lui annonçant qu'il était nommé évêque et aumônier des Tuileries.

promis l'existence, je donnerais tout mon héritage pour une caresse de mon père. Qu'il donne à Pierre ou à Paul sa fortune, que m'importe : je travaillerai pour vivre; mais qu'il me rende son affection, je n'en suis jamais devenu indigne et j'ai besoin d'affection. Il y a beaucoup d'hommes qui vivent très bien avec le cœur vide et l'estomac plein ; pour moi il faut que j'aie le cœur plein, peu m'importe l'estomac. »

Il pria un de ses vieux amis d'Angleterre, lord Malmesbury, de venir le visiter. Lui rappelant l'intervention de lord Grey en faveur de Polignac, il lui demanda s'il ne pourrait pas obtenir l'intercession de Robert Peel en sa faveur auprès de Louis-Philippe. Il lui avoua qu'il ne pouvait plus endurer la prison, qu'il ne voyait aucune possibilité de s'évader. Au bout de trois heures de causerie, Malmesbury le quitta admirant qu' « isolé et presque oublié dans une misérable prison, il eût à ce point conservé la force de son intelligence. » Robert Peel ne se montra pas hostile à une démarche, mais Aberdeen n'en voulut pas entendre parler, et le prisonnier, renonçant à l'espoir, retourna à ses études.

Si rien ne changeait dans sa condition, celle de sa famille se modifiait. Joseph mourait sans lui laisser la compensation pécuniaire promise (1844). Jérôme, résigné à l'orléanisme, sollicitait auprès du roi et des ministres la permission de séjourner en France où sa fille était déjà établie. On lui accorda un séjour provisoire pour son fils Jérôme (juillet 1845). Il dut être pénible au jeune cousin du prisonnier d'aller, obéissant à une impérieuse bienséance, présenter ses hommages et ses remerciemens au roi dont le gouvernement tenait sous clef le chef actif de sa famille et de sa cause, son professeur d'Arenenberg. Du reste, cette apparition ne lui nuisit pas. « Tout le monde fut frappé de ses traits, de sa ressemblance avec la figure la plus populaire des temps modernes, et, ce qui vaut encore mieux, de son esprit, de son tact, de sa parfaite attitude (1). »

Enfin le roi Louis, par un revirement souhaité depuis tant d'années, sentant sa fin prochaine désirait son fils, l'appelait, faisait des démarches pour obtenir qu'on le lui rendît, et le priait de le seconder.

Il répond aussitôt : « Mon cher père, j'ai éprouvé hier la première joie réelle que j'aie ressentie depuis cinq ans, en recevant la lettre amicale que vous avez bien voulu m'écrire... Combien je suis heureux de savoir que vous me conservez toujours votre tendresse! Je suis bien de votre avis, mon père ; plus j'avance

(1) Thiers au roi Jérôme, 13 juillet 1845.

en âge, plus j'aperçois le vide autour de moi et plus je me convaincs que le seul bonheur dans ce monde consiste dans l'affection réciproque des êtres créés pour s'aimer. Ce qui dans votre lettre m'a le plus touché, le plus remué, c'est le désir que vous manifestez de me revoir. Ce désir, est pour moi un ordre et dorénavant je ferai tout ce qui dépendra de moi pour rendre possible cette réunion que je vous remercie de désirer, car elle a toujours été le vœu le plus ardent de mon cœur. Avant-hier encore j'étais décidé à ne rien faire au monde pour quitter ma prison. Car où aller? Que faire? Errer seul en pays étranger, loin des siens? Autant valait le tombeau dans sa patrie. Mais aujourd'hui un nouvel espoir luit sur mon horizon, un nouveau but s'offre à mes efforts; c'est d'aller vous entourer de mes soins et de vous prouver que si, depuis quinze ans, il a passé bien des choses à travers ma tête et mon cœur, rien n'a pu en déraciner la piété filiale. » — « J'ai bien souffert. Ces souffrances ont abattu mes illusions, ont dissipé mes rêves, mais elles n'ont point affaibli les facultés de l'âme, ces facultés qui permettent de comprendre et d'aimer tout ce qui est bien. — Je vous remercie bien, mon père, des démarches que vous faites en ma faveur. Dieu veuille qu'elles puissent réussir. De mon côté, je ferai tout (pourvu que cela ne soit pas contraire à ma dignité) pour arriver à un résultat que je désire autant que vous. — Je termine ma lettre avec une impression toute différente de celle que j'avais naguère, car aujourd'hui je puis exprimer l'espoir de vous revoir. Recevez donc, mon cher père, avec bonté la nouvelle assurance de mon inaltérable attachement (19 septembre 1845). »

Il écrivit au ministre de l'intérieur (25 décembre 1845) « que si le gouvernement consentait à lui permettre d'aller à Florence remplir un devoir sacré, il s'engageait sur l'honneur à revenir se constituer prisonnier dès que le gouvernement lui en exprimerait le désir. » Le ministre répondit que cette mise en liberté provisoire serait la grâce déguisée, et que la grâce ne peut être obtenue que de la clémence du roi. C'était une invitation de s'adresser directement au roi. Il le fit par une lettre dans laquelle il exprimait la confiance que Sa Majesté comprendrait une démarche qui, d'avance, engageait sa gratitude, et que, touchée de l'isolement d'un proscrit, qui avait su gagner l'estime de toute l'Europe, elle exaucerait les vœux d'un père et les siens (14 janvier 1846).

Un grand nombre de députés, notamment Berryer, Garnier-Pagès, Dupin, Marie, se réunirent à Odilon Barrot et à Vieillard pour seconder sa démarche. Mais on voulait l'obliger à demander pardon, et lui faire acheter la liberté par l'humiliation. Odilon

Barrot se prêta à la manœuvre, probablement sans se douter, selon sa coutume, de la portée de l'acte qu'on lui suggérait. Il envoya au prince un projet de lettre convenu avec les ministres qui impliquait une véritable demande de grâce. Le prince refusa de signer.

« Si je signais la lettre que vous et beaucoup de députés m'engagez à signer, je demanderais réellement grâce sans oser l'avouer; je me cacherais derrière la demande de mon père comme un poltron qui s'abrite derrière un arbre pour éviter le boulet. Je trouve cette conduite peu digne de moi; si je croyais qu'il fût honorable et convenable d'invoquer purement et simplement la clémence royale, j'écrirais au Roi : « Sire, je demande grâce. » Mais telle n'est point mon intention. »

Odilon Barrot tenta alors une démarche auprès de Louis-Philippe. Le roi se défendit de vouloir imposer une humiliation; il ne pouvait accepter comme sérieux l'engagement de se reconstituer prisonnier; il ne demandait pas mieux que de rendre la liberté, mais c'était bien le moins que le prince reconnût que c'est à lui qu'il la devait. « Au reste, ajouta le roi, c'est l'affaire de mes ministres, c'est eux que cela regarde, parlez-leur-en. — Ah! si vous me renvoyez aux ministres, il n'y a plus d'espoir! — Pardon! pardon! » répliqua le roi. De retour à la Chambre, Odilon Barrot raconta à Guizot et à Duchatel le refus du prisonnier de signer, la conversation avec Louis-Philippe. Les ministres traitèrent de folie les susceptibilités du prisonnier : « Qu'on nous laisse un peu de temps, ajoutèrent-ils, et nous le mettrons en liberté. » Mais le prince, offensé de ce marchandage, rompit la négociation. « Je ne sortirai plus de Ham, écrivit-il à Mme Cornu, que pour aller au cimetière ou aux Tuileries. »

IX

Le hasard lui offrit une autre issue, celle de la fuite. En temps ordinaire, la surveillance, quoique sensiblement adoucie, restait encore si rigoureuse qu'il ne fallait pas y songer; mais les allées et venues d'un grand nombre d'ouvriers employés à réparer les appartemens intérieurs ayant créé des facilités insolites, le prince conçut un dessein pour lequel il lui fallut plus de sagacité et autant de résolution qu'à Strasbourg et à Boulogne, puisqu'il s'agissait de sortir d'un fort gardé par soixante sentinelles, de franchir une porte surveillée par trois geôliers, de traverser une cour intérieure dominée par les fenêtres du commandant, de passer enfin un guichet surveillé par un soldat de planton et

un sergent, un portier-consigne, une sentinelle, un poste de trente hommes.

Il se procura par son valet de chambre, qui circulait librement, un costume d'ouvrier charpentier, blouse bleue, pantalon bleu. Le 27 mai à 6 heures et demie du matin, il le revêt, n'emportant avec lui que les deux lettres qui ne le quittaient jamais : la dernière de sa mère et celle de l'Empereur exprimant l'espérance que le petit Louis serait digne de ses destinées, plus un poignard, étant décidé « à se tuer plutôt que de retomber entre les mains de ses geôliers et de supporter le ridicule qui s'attache à ceux qu'on arrête sous un déguisement. » Puis il se grime, dissimule la pâleur habituelle de son teint avec du rouge, élève sa taille en enfonçant des sabots au-dessus de sa chaussure, coupe sa barbe et ses favoris, prend une pipe à la bouche, met une planche sur l'épaule. Ainsi accoutré il est méconnaissable. Il va partir lorsqu'un doute subit l'assaille et l'arrête. Il dépose sa planche, s'assied, prend sa tête dans ses mains et il réfléchit. « En partant, pense-t-il, je compromets ma destinée ; ma souffrance est un apostolat, une prédication ; l'armée vient à moi, chaque bataillon envoyé ici s'en va animé de l'esprit bonapartiste ; le devoir serait de rester pour souffrir. » Mais il redresse la tête, voit le soleil brillant, au loin la campagne épanouie en sa parure printanière ; il songe à son père qu'il n'a pas embrassé depuis si longtemps et qui pour la première fois l'appelle, il se relève comme en sursaut, reprend sa planche et descend pesamment l'escalier tandis que Thélin retient les ouvriers dans une chambre voisine en leur versant à boire, et que Conneau montre au commandant, qui se présente au seuil de l'appartement, un mannequin couché dans le lit du prisonnier en lui disant à voix basse : « N'entrez pas, le prince est malade, il dort. »

Chaque fois que le fugitif rencontre quelqu'un, un ouvrier, l'officier de garde, il interpose la planche entre son visage et le regard scrutateur. Parvenu au guichet, les soldats du poste, le tambour surtout, se retournent plusieurs fois ; cependant le planton de garde ouvre la porte. « Vous ne l'avez donc pas reconnu? lui demanda-t-on. — Je ne l'ai pas regardé, » répondit-il. Le prince, hors de la forteresse, commençait à respirer, lorsque deux ouvriers se dirigent droit sur lui, le toisent malgré la planche tournée vivement vers eux. Il se croit perdu, mais ils s'éloignent en s'écriant : « Ah! c'est Berthoud. » Il gagne précipitamment la route de Saint-Quentin, s'arrête devant la croix du cimetière où Thélin doit le rejoindre avec un cabriolet, jette sa planche et s'agenouille. Thélin ne tarde pas à se montrer. En

moins d'une heure on gagne Saint-Quentin. Aux premières maisons, le prince descend, laisse dans un fourré sa blouse, son pantalon, son tablier, sa casquette d'ouvrier et contourne la ville. Grâce aux manœuvres habiles du fidèle Conneau (1), le gouverneur ne s'aperçut de l'évasion qu'à la fin de la journée, alors que le fugitif avait déjà passé la frontière et se dirigeait sur l'Angleterre.

Il débarquait à Londres, gagnant l'hôtel de Brunswick, lorsqu'il se heurta au cheval de son visiteur de Ham, Malmesbury. Celui-ci rencontra le soir à dîner un des attachés de l'ambassade. « L'avez-vous vu? lui dit le lord. — Qui donc? — Louis-Napoléon. Il vient d'arriver à Londres. » L'attaché troublé quitte précipitamment la table et va annoncer la nouvelle à son chef.

Le gouvernement français se montra fort mécontent ; il poursuivit le commandant du fort, qui fut acquitté, Thélin et Conneau qui furent condamnés, l'un à six, l'autre à trois mois de prison, et il refusa des passeports au prince.

Metternich fit de même. Le grand-duc Léopold déclara qu'il ne le tolérerait pas vingt-quatre heures à Florence. Il fut privé de la consolation de fermer les yeux de son père, qui jusqu'à son dernier moment l'attendit avec angoisse (25 juillet 1846). A son arrivée, le prince s'était hâté d'informer lui-même l'ambassadeur de France de sa présence, l'assurant qu'il n'avait quitté sa prison ni pour s'occuper de politique ni pour troubler le repos de l'Europe, mais uniquement pour remplir son devoir filial.

Dès lors se trouve terminée la première partie de la carrière publique de Louis-Napoléon, celle des conspirations. Autorise-t-elle à le traiter d'aventurier ou d'halluciné? Aventurier? Pourquoi pas? Cela implique le coup d'œil, l'audace, l'intrépidité, l'héroïsme. C'est le nom avant le succès de quiconque a osé. Halluciné? Oh non! Avoir deviné ce qui échappait aux esprits superficiels, que, depuis 1815, vivait et s'échauffait, dans les profondeurs muettes des masses, un fanatique sentiment bonapartiste toujours prêt à l'explosion, c'était d'un observateur au regard froid, sûr et pénétrant.

Il ne mérite donc ni raillerie, ni mépris, ni anathème, mais plutôt de la sympathie, peut-être de l'admiration, ce jeune homme affectueux, délicat, modeste quoique hardi, plein de foi et de générosité, subordonnant les plaisirs au travail et au devoir, qui, malgré l'opposition de son père, de ses oncles, d'une famille animée à le plonger dans l'inertie découragée dont elle s'est fait

(1) Il avait fini ses cinq années de prison, mais il avait obtenu de demeurer volontairement auprès du prince.

une loi, sans autre appui que le cœur maternel, est toujours prêt à sacrifier sa fortune et lui-même pour relever les grands vaincus de 1815, son oncle, le peuple, les nationalités, le progrès social, le droit plébiscitaire de la révolution, se montrant, dans sa lutte inégale contre une centralisation gouvernementale armée de fonctionnaires et de soldats, tranquille de courage pendant le combat, indomptable de constance après la défaite.

On retrouve dans les écrits de cette première période le germe de la plupart des actes de la maturité. Sur un seul point il est flottant et il se cherche : il n'est point parvenu à sortir de la contradiction dans laquelle il est entré, par ses *Rêveries politiques*, entre ses idées propres et ses traditions de famille. Par ses idées, il reste acquis à la souveraineté absolue du peuple, ce qui le fait républicain; par ses traditions il est entraîné à la reconstitution d'une hérédité monarchique. Il n'a pas encore opté : la question reste ouverte dans son esprit.

Ses idées ont cependant prévalu sur sa tradition en ce qui concerne la liberté. Il est convaincu que même un empire rétabli devrait en accorder autant que l'empire tombé a été contraint par les circonstances d'en donner peu. Seulement, sa liberté n'est pas la fausse liberté, celle de la licence sans frein et de la dispute politique. C'est la liberté vraie, la liberté féconde, celle qui, en dehors des objets de la stricte compétence sociale, assure à chaque citoyen, isolé ou associé à d'autres, sans obligation oppressive, le gouvernement entier de sa personne, de sa pensée, de ses intérêts, de sa famille.

ÉMILE OLLIVIER.

LES CHEMINS DE FER

ET LE BUDGET

I

LA FORMATION HISTORIQUE DU RÉSEAU ET LES CONVENTIONS FINANCIÈRES

Lorsque, chaque année, les Chambres doivent voter les crédits nécessaires à la marche des services publics, c'est sur les ministères appelés avec raison les ministères dépensiers, — la Guerre, la Marine, les Travaux publics, — que porte l'effort principal de la discussion. C'est qu'en effet, sur les trois milliards et demi qu'absorbe notre budget actuel, plus de 1 200 millions sont affectés à ces trois ministères. La dette publique, d'autre part, nous impose une charge annuelle sensiblement égale, dont l'origine se rattache à peu près en totalité à la préparation ou aux suites des luttes internationales et à l'établissement des voies de communication. Ainsi, on peut affirmer que plus des deux tiers des charges publiques ont pour cause ou pour objet les guerres proches ou lointaines et les travaux publics.

Parmi ces charges, il n'en est aucune que l'opinion publique supporte avec plus d'impatience que celles qui se rattachent aux chemins de fer; il n'en est aucune, cependant, dont l'accroissement soit plus directement provoqué par cette même opinion publique. L'extension du réseau, l'amélioration des services, l'abaissement des tarifs, ne progressent jamais assez vite pour répondre aux vœux des populations et aux demandes de leurs représentans; puis on s'étonne que les charges budgétaires croissent, sous l'action continue et concordante de ces diverses causes.

Le cri d'alarme a été poussé avec une énergie particulière, au commencement de l'année dernière, par M. Burdeau, dans l'exposé des motifs du budget de 1895. Il évaluait les charges que ce budget aurait à supporter du chef des chemins de fer à 265 millions, en ne comptant que les crédits spéciaux, à 411 millions, en y ajoutant ceux qui se confondent dans le service général de la dette publique. Il faisait observer que ces charges allaient en croissant d'année en année, qu'elles pourraient augmenter encore d'une centaine de millions, et qu'il n'était point de finances qui pussent supporter longtemps une pareille augmentation pour un seul service.

Ce cri a été entendu. En même temps que la loi des finances de 1895 réduisait, dans une large mesure, les autorisations de dépenses, de manière à enrayer la marche ascendante des annuités incombant au budget, les ministres des Travaux publics, M. Jonnart et M. Barthou, orientaient résolument, à travers toutes les difficultés, l'action de leur administration vers les économies et vers la réduction de la garantie d'intérêts. Ils ont fait, dans ce sens, des efforts d'autant plus méritoires, en cette matière, que ceux qui en assument l'impopularité en recueillent rarement les fruits; car d'après le mécanisme de nos conventions, c'est séulement dans les budgets ultérieurs qu'apparaissent les résultats des mesures d'économie prises au cours d'un exercice. Ces efforts énergiques n'ont point été stériles, et le budget de 1896 va déjà en profiter largement.

Le but de l'étude que nous entreprenons est de bien préciser le montant des charges annuelles que les chemins de fer font peser sur le Trésor public, et de placer en regard les recettes qu'ils lui procurent; de rechercher les motifs des variations survenues dans ces charges et ces recettes, depuis que les conventions de 1883 ont fixé le régime actuel de nos chemins de fer, et notamment la part du déficit total qui doit être attribuée à ces conventions, plus ardemment discutées, peut-être, depuis qu'elles sont sanctionnées par la loi, qu'elles ne l'ont été avant le vote des

Chambres ; d'indiquer, enfin, les élémens d'augmentation ou de diminution dans les dépenses qui peuvent nous inquiéter ou nous rassurer sur l'avenir.

Deux motifs rendent plus particulièrement nécessaire d'insister souvent sur ces divers points. Le premier, c'est qu'en matière de chemins de fer, la plupart des dépenses n'apparaissent au budget que tardivement, sous la forme de dettes, contre lesquelles on peut bien récriminer, mais qu'il n'en faut pas moins payer à l'échéance, à moins de faire banqueroute. Les mesures d'économie ou de prudence financière ne trouvent donc point l'appui de cette nécessité immédiate, qui résulte de l'obligation d'établir l'équilibre de chaque budget, au moins sur le papier. La loi de finances de chaque exercice contient, sans doute, divers articles qui règlent le maximum des travaux neufs à faire et des engagemens à prendre dans l'année pour des lignes nouvelles. Mais ces travaux et ces engagemens ne se traduisent par des crédits à inscrire que dans les budgets ultérieurs. C'est ce qui explique comment la Commission du budget, même dans les années où elle montrait le plus d'ardeur à rechercher des économies, n'a presque jamais pris l'initiative de réductions effectives sur ces maxima, et ne les a diminués que quand le gouvernement le lui a proposé.

La seconde raison qui rend l'économie particulièrement difficile dans les questions de chemins de fer, c'est qu'une fraction considérable des charges budgétaires se présente sous la forme de garanties d'intérêts allouées à des compagnies concessionnaires. Il en résulte que, pour réduire le fardeau des contribuables, il faut travailler à diminuer les dépenses et à augmenter les recettes de ces compagnies. Or c'est là une tâche singulièrement difficile à remplir aujourd'hui, pour les représentans et les agens de l'État. Dans les luttes qu'ils soutiennent contre les causes incessantes d'accroissement de la garantie, ils ne peuvent défendre les intérêts du Trésor sans défendre, en même temps, ceux des compagnies à qui l'État s'est associé. Comme c'est avec les compagnies seules que le public est directement en contact, c'est trop souvent leur cause que l'administration paraît soutenir, quand en réalité elle n'est préoccupée que des finances publiques. Il faut singulièrement de courage à un ministre, pour ne pas reculer devant l'idée d'être systématiquement traité de suppôt des compagnies et de protecteur de la féodalité financière.

Nous apercevons déjà ici les deux faits caractéristiques qui dominent les rapports des chemins de fer et du budget. L'un constitue un élément constant d'augmentation progressive des

charges : c'est la construction de lignes neuves dont le trafic ne peut rémunérer le capital d'établissement. L'autre constitue un élément de variations considérables, tantôt dans un sens tantôt dans l'autre : c'est le lien établi entre les finances publiques et les résultats, en gain ou en perte, de la branche principale de la grande industrie des transports. Comme la marche des travaux est réglée par le législateur, et comme l'exploitation est soumise, dans tous ses détails, au contrôle administratif, les pouvoirs publics exercent sur ces deux élémens une action incontestable. Mais, pour bien apprécier la portée de cette action, et les effets qu'on en peut attendre, il faut avoir sans cesse présentes à l'esprit les formes variées sous lesquelles le régime des voies ferrées se répercute dans le budget. C'est pour cela qu'après les auteurs de tant d'études remarquables, nous ne croyons pas inutile de revenir encore une fois sur cette question, en la serrant d'aussi près que le permettent les documens les plus récens.

Toutefois, avant d'entrer dans le détail de la situation actuelle, nous croyons devoir rappeler brièvement les origines du régime de nos chemins de fer. Envisagé directement en lui-même, abstraction faite des circonstances auxquelles a été subordonné son développement, ce régime apparaîtrait comme un chef-d'œuvre d'absurdité. La connaissance des faits successifs d'où sont sorties, peu à peu, les conditions actuelles de la garantie d'intérêts, ainsi que le mode et le montant de la participation respective de l'État et des compagnies dans le développement du réseau, est indispensable pour permettre de comprendre la situation qui est faite aujourd'hui au Trésor public, et les engagemens qui pèsent sur lui. Nous sortirions de notre sujet, en entrant à cet égard dans trop de détails; mais nous sommes obligé d'esquisser, à grands traits, l'historique de nos chemins de fer, pour pouvoir ensuite parler couramment des charges et des recettes budgétaires qui s'y rattachent aujourd'hui.

I. — LES CONVENTIONS DE 1859 ET LEURS DÉVELOPPEMENS

L'histoire des chemins de fer, en France, est marquée par trois grandes étapes : la loi du 11 juin 1842, — les conventions de 1859, — celles de 1883.

La loi du 11 juin 1842 n'a laissé, dans notre réseau actuel, d'autre vestige que l'excellente constitution de son ossature, due à l'heureux tracé adopté, à cette époque, pour les lignes magistrales répondant aux grands courans de trafic. Cette loi organisait, pour la construction des chemins de fer, un système dans lequel les loca-

lités devaient payer les deux tiers du prix des terrains, et l'État devait supporter la majeure partie des dépenses d'établissement; les concessionnaires ne devaient fournir que la voie et le matériel d'exploitation. Réduisant ainsi considérablement le capital à rémunérer et à amortir par les compagnies, on aurait pu instituer des concessions assez courtes, qui auraient vécu de leurs propres ressources. Malheureusement ce système fut, en pratique, très vite abandonné.

L'essor qui avait suivi la promulgation de la loi de 1842 était déjà arrêté par la crise financière de 1847, quand la révolution de 1848 vint aggraver et prolonger cette crise. En 1852, notre réseau ne comprenait que 4 000 kilomètres concédés, auxquels s'ajoutaient environ 1 000 kilomètres exploités ou à construire par l'État. La longueur totale exploitée était de 3 500 kilomètres, et la dépense faite n'atteignait pas un milliard et demi, dont les deux cinquièmes avaient été fournis par le Trésor.

L'Empire provoqua les fusions qui ont constitué nos six grandes compagnies actuelles. En même temps, il étendit largement leurs concessions; celles-ci, à la fin de 1858, atteignaient 16 000 kilomètres, dont plus de moitié en exploitation. Les dépenses faites dépassaient quatre milliards, et les dépenses restant à faire étaient évaluées à deux milliards et demi.

Les grandes compagnies, en possession des principales artères du réseau, donnaient des dividendes fort élevés, et leurs titres jouissaient de toute la faveur du public, quand survint la crise financière de 1857. Elle ne tarda pas à réagir sur le marché des chemins de fer. L'opinion publique s'émut de l'idée que les lignes restant à construire, moins productives que les anciennes, constitueraient une charge supérieure, peut-être, aux bénéfices antérieurement acquis, et de nature à atteindre même la solvabilité des compagnies. Il devint bientôt évident que celles-ci ne pourraient pas réaliser les émissions d'obligations nécessaires pour tenir l'engagement qu'elles avaient pris, d'achever, dans un délai de quelques années, les lignes dont elles étaient concessionnaires.

C'est la décision adoptée, dans cette situation, par les pouvoirs publics, qui a fixé, on peut presque dire définitivement, le régime de nos chemins de fer. A ce moment, le gouvernement de l'Empire pouvait opter entre deux solutions; le choix qu'il a fait a commandé la plupart des mesures prises depuis.

Il eût été assurément légitime, en 1859, de laisser les compagnies subir le sort qui résulterait, pour chacune d'elles, de la valeur de ses lignes et de la solidité de son crédit. Les unes

eussent traversé la crise; d'autres y auraient succombé. Pour ces dernières, les capitaux déjà dépensés auraient été amortis en grande partie par des faillites; des sociétés nouvelles se seraient substituées aux anciennes, soit par une transmission dans les formes résultant du droit commercial, soit à la suite de la mise en adjudication prévue par le cahier des charges, en cas de déchéance d'un concessionnaire de travaux publics. Les chemins de fer fussent restés, en France, ce qu'ils sont en Angleterre et aux États-Unis : une industrie subissant toutes les chances, bonnes ou mauvaises, des entreprises privées.

A tort ou à raison, le gouvernement recula devant les ruines qui allaient en résulter, devant l'ébranlement du crédit public, et le retard qu'une pareille secousse apporterait à l'achèvement du réseau, dans un pays où l'initiative privée est loin d'avoir la même hardiesse que chez les peuples anglo-saxons. Il résolut de prêter l'appui de son crédit aux compagnies, et créa de la sorte, entre elles et l'État, cette association que l'on n'a pas réussi à dissoudre depuis lors.

Ce qui explique cette décision, c'est que, pour tous les bons esprits, à cette époque, les difficultés que traversaient les compagnies n'étaient que momentanées. On ne doutait pas que, si leur crédit consolidé leur permettait d'attendre, elles retrouveraient un jour une situation au moins équivalente à celle qu'elles avaient avant la crise. Les conventions de 1859 eurent pour seul objet de leur donner les moyens de traverser la période de mise en valeur des nouvelles lignes, en faisant avancer par le gouvernement, chaque année, les sommes nécessaires pour payer l'intérêt et l'amortissement des emprunts, et pour donner aux actionnaires un dividende voisin de celui qui leur était acquis quand était survenue la crise. Lorsque les produits de l'exploitation atteindraient, puis dépasseraient le chiffre nécessaire pour assurer le service des emprunts et le dividende ainsi fixé, l'excédent serait d'abord affecté à rembourser à l'État ses avances, augmentées des intérêts à 4 pour 100; après quoi les compagnies retrouveraient la disposition de leurs revenus et la liberté d'accroître leurs dividendes.

Ainsi fut créée la garantie d'intérêts. Elle portait sur le capital de premier établissement, qui était fixé à forfait pour quelques lignes, tandis que pour les autres on devait inscrire en compte le montant des dépenses réelles et dûment justifiées, dans les limites de maxima fixés par les conventions. Pour calculer, chaque année, les avances nécessaires à chaque compagnie, l'État devait constater le chiffre réel du produit net de l'exploitation, en vérifiant le

montant effectif des dépenses et des recettes. Le taux de l'intérêt garanti était le seul élément du calcul toujours fixé à forfait, quel que fût le taux réel des emprunts que contracteraient les compagnies.

Les clauses que nous résumons ainsi n'apparaissent pas au premier coup d'œil dans les conventions de 1859 ; elles y sont enveloppées dans des complications d'une extrême ingéniosité. La garantie ne s'applique, nominalement, qu'au *nouveau réseau*, constitué par les lignes les plus récemment concédées ; elle est accordée pour cinquante ans à dater de 1865, au taux de 4 pour 100 plus l'amortissement, ce qui donne 4,655 pour 100 seulement. Les artères principales constituent l'*ancien réseau*, qui n'a aucune garantie. Sur les produits de cet ancien réseau, chaque compagnie retient, à titre de *revenu réservé*, la somme nécessaire pour payer le dividende de ses actionnaires, et pour porter à 5,75 pour 100 (1) la somme dont elle pourra disposer pour assurer l'intérêt et l'amortissement des capitaux dépensés en dehors du capital-actions. Le surplus du produit net de l'ancien réseau est *déversé* sur le nouveau, pour venir en déduction des déficits à combler par la garantie de l'État. Mais comme il n'était pas douteux (et sur ce point l'expérience a confirmé les prévisions) que l'ancien réseau fournirait largement, et au delà, le revenu réservé, toutes ces combinaisons revenaient, au fond, à la garantie d'un dividende conventionnel pour le capital-actions, et d'un revenu de 5,75 pour 100 pour le capital-obligations.

Du jour où les conventions de 1859 ont été ratifiées, le crédit des compagnies est devenu une branche du crédit de l'État, qui s'est trouvé engagé moralement autant que légalement envers les porteurs de titres. Dès lors, l'association créée entre les contribuables et les concessionnaires commandait toutes les mesures à prendre dans le présent et dans l'avenir. En particulier, l'extension du réseau n'était plus possible que de concert avec les compagnies. Il était bien clair, en effet, qu'autoriser la création de lignes concurrentes, pour les grands courans de trafic, eût été folie, de la part de l'État, dont la garantie s'atténuait de toutes les sommes déversées sur le nouveau réseau par les artères principales. Ainsi, toutes les lignes à décréter dans l'avenir devraient être nécessairement conçues comme des affluens des lignes déjà construites ; elles ne pourraient, par suite, être avantageusement concédées qu'aux détenteurs de ces lignes préexistantes, appelés à

(1) Par exception, pour le Nord, ce taux était réduit à 5,50.

bénéficier, en tout état de cause, de l'apport de trafic dû aux voies nouvelles.

Le jour où l'entente cesserait pour les extensions nécessaires du réseau, une seule voie raisonnable resterait à l'État, le rachat des concessions des grandes compagnies. Mais ce rachat serait une mesure grave, et assez onéreuse; car les clauses en sont réglées par le cahier des charges, de manière à assurer aux compagnies, d'abord un revenu égal au revenu net acquis dans les exercices antérieurs à ce rachat, puis, en outre, une véritable indemnité d'expropriation, par le paiement supplémentaire d'une somme égale à la valeur du matériel roulant. C'est seulement dans le cas où l'État se trouverait, par le fait des avances de garantie, créancier d'une compagnie, pour une somme au moins égale à la valeur de son matériel, que les conventions de 1859 lui donneraient le droit de reprendre possession de son réseau sans avoir à payer autre chose qu'une annuité égale au produit net antérieur au rachat; dans ce cas, en effet, le prix du matériel se compenserait, jusqu'à due concurrence, avec la créance de l'État, et le rachat cesserait d'être onéreux, l'annuité à payer devant être précisément égale au revenu net en possession duquel l'État entrerait.

En garantissant ainsi aux compagnies non seulement les intérêts de leur dette, mais encore un dividende élevé, le législateur de 1859 n'entendait pas leur faire une libéralité. Ce n'était pas par une fiction que l'on attribuait à la garantie le caractère d'une avance remboursable. Sans doute, la créance de l'État ne devait être qu'une créance *conditionnelle;* elle ne deviendrait exigible que si un jour les produits nets du réseau excédaient le revenu garanti, ou encore quand la concession expirerait ou serait rachetée, et alors, jusqu'à concurrence seulement de la valeur du matériel roulant. Mais des calculs dont l'expérience a vérifié l'exactitude, tant que la consistance des réseaux n'a pas été par trop modifiée, évaluaient la durée effective de la garantie à une vingtaine d'années, à partir de l'année 1865 où elle entrerait en vigueur (1). Ensuite, on comptait bien que les produits nets permettraient de rembourser ces avances, puis d'accroître le dividende, et peut-être même d'arriver au partage des bénéfices, que l'État avait stipulé pour le cas où le dividende dépasserait un chiffre implicitement fixé, sensiblement supérieur au dividende garanti.

Ainsi les compagnies ne devaient pas cesser d'être intéressées au développement de leur trafic. Il est vrai qu'à moins d'une baisse des recettes absolument invraisemblable, les actionnaires étaient

(1) 1864 pour la compagnie de l'Est seule

assurés de toucher le dividende implicitement garanti. Mais ce dividende, inférieur au dividende qu'auraient donné les premières lignes concédées, si les compagnies n'avaient pas imprudemment étendu leur réseau après 1852, n'était qu'un minimum. Le stimulant fort efficace laissé aux compagnies, c'était l'espoir très sérieux d'éteindre un jour leur dette, et de recouvrer la liberté de leur dividende. Les auteurs des conventions de 1859 considéraient cette éventualité comme certaine. S'il en eût été autrement, si le dividende minimum assuré aux compagnies eût été, en même temps, le maximum pratiquement réalisable, leur système n'eût tendu à rien moins qu'à transformer ces compagnies en des régisseurs désintéressés, gérant pour le compte de l'État des exploitations dont les résultats n'auraient jamais pu se traduire, pour elles, ni en bénéfice ni en perte. Nous croyons inutile d'insister sur ce fait, que si une pareille situation venait jamais à se réaliser d'une manière durable, elle constituerait incomparablement le plus déplorable de tous les modes d'exploitation imaginables.

Pendant une vingtaine d'années, les conventions de 1859 ont pu s'adapter à tous les besoins, grâce à des conventions successives qui ont modifié le capital garanti et la consistance des divers réseaux, mais qui ne touchaient pas au fond du système. Sans entrer dans le détail de ces conventions, il est bon de dire un mot de quelques-unes de leurs clauses, pour faire voir comment, lorsqu'on a mis le doigt dans l'engrenage de la garantie d'intérêts, le corps y passe tout entier.

Les conventions de 1859 n'attribuaient une garantie qu'aux dépenses de *premier* établissement, c'est-à-dire aux dépenses nécessaires pour la construction, l'armement et la mise en exploitation des lignes. On dut bientôt y ajouter les *travaux complémentaires*, c'est-à-dire les dépenses faites sur les lignes en exploitation, pour améliorer leur situation en augmentant leurs moyens d'action. En théorie, il semble que rien n'empêchait de laisser à la charge des actionnaires l'intérêt et l'amortissement des capitaux empruntés pour ces travaux, puisque les compagnies n'avaient rien stipulé à ce sujet dans les conventions primitives. En pratique, on reconnaît bien vite que, du jour où une compagnie jouit d'une garantie basée sur les recettes et dépenses *réelles* de l'exploitation, l'intérêt même de son garant est de l'autoriser à porter en compte les travaux complémentaires.

En effet, parmi ces travaux, il n'en est qu'un petit nombre qui s'imposent en tout état de cause, par exemple ceux que le ministre prescrit par des motifs de sécurité ; ceux-là, l'État aurait

évidemment tout bénéfice à en laisser la charge aux actionnaires. Mais la plupart des travaux complémentaires ont pour but soit d'attirer un trafic nouveau, soit de réduire les dépenses d'exploitation; ils n'ont aucun caractère obligatoire, et ne peuvent s'effectuer que si les charges qu'ils imposent peuvent être inscrites dans les mêmes comptes que les bénéfices qu'ils procurent. Quand une compagnie, par exemple, dépense deux ou trois millions pour exécuter, dans une gare de triage, une transformation qui permettra d'économiser 200000 francs par an sur les dépenses de manœuvres et d'exploitation, elle fait une opération qui se traduit pour elle, et pour le compte de garantie, par une économie notable. Cette opération ne se réaliserait évidemment pas, si l'économie profitait à l'État, tandis que l'intérêt du capital dépensé, ne pouvant figurer dans les comptes de garantie, devrait être prélevé sur les sommes réservées pour le dividende. De même, jamais une compagnie ne proposerait une réduction de tarifs, même avec la conviction qu'elle donnera une augmentation notable de trafic, si la plus-value des recettes devait venir en déduction des avances de l'État, tandis que l'intérêt des dépenses d'agrandissement des gares ou d'augmentation du matériel qui en seraient la conséquence resterait à la charge des actionnaires.

Ainsi, l'impossibilité de porter les travaux complémentaires en compte dans la garantie arrêterait tout progrès dans l'exploitation des lignes auxquelles cette garantie s'applique, et amènerait une situation aussi intolérable pour le public qu'onéreuse pour l'État. C'est pour cette raison que les pouvoirs publics ont été conduits à étendre la garantie d'intérêts aux dépenses faites, pour ces travaux, dans les limites de maxima qu'on augmentait quand ils étaient atteints.

Ils l'ont étendue également à une série de lignes nouvelles, ajoutées successivement aux six grands réseaux, et qui en avaient porté, peu à peu, la longueur à 23000 kilomètres à la fin de 1875, malgré la mutilation de l'un d'eux à la suite de la guerre de 1870. Comme nous l'avons dit, une fois maîtresses des principales artères, les grandes compagnies étaient seules en situation d'exploiter avantageusement les lignes affluentes, et elles n'acceptaient naturellement la concession de ces lignes, de moins en moins productives, qu'à la condition de pouvoir en comprendre les charges dans le compte de la garantie.

Elles tenaient, d'ailleurs, à ce que cette augmentation du capital garanti ne vînt pas accroître les déficits dans une proportion qui leur eût enlevé tout espoir de jamais s'acquitter envers

l'État. Quand une ligne traversait des régions difficiles, et devait par suite absorber un capital hors de proportion avec la recette à attendre soit de son trafic propre, soit des plus-values qu'elle procurerait aux lignes préexistantes, la compagnie n'en acceptait la concession que moyennant une subvention fixe, donnée à fonds perdus par l'État. Souvent les compagnies se chargeaient de réaliser elles-mêmes le capital alloué ainsi à titre de subventions, et l'État se bornait à leur servir une annuité égale à l'intérêt et à l'amortissement des obligations émises à cet effet; mais cette annuité, non remboursable, restait indépendante et distincte des avances de garantie. C'est ainsi que, tout en étendant, sous la pression des besoins, les opérations faites avec la garantie d'intérêts, l'État et les compagnies s'appliquaient à conserver à cette garantie le caractère d'une avance remboursable, ne désintéressant pas les concessionnaires des résultats de leur exploitation.

II. — LES COMPAGNIES SECONDAIRES, LES RACHATS ET LE GRAND PROGRAMME DE 1879

Retenues par cette même préoccupation, — de ne pas trop grever le compte de garantie, — les grandes compagnies ne se prêtaient qu'avec une assez grande résistance à l'extension de leurs réseaux, toujours trop lente au gré des régions non desservies. Aussi le gouvernement, pour répondre aux besoins des populations, se trouva-t-il amené à concéder certaines lignes à des compagnies secondaires, qui recevaient de l'État ou des départemens des subventions assez élevées, payables en capital, mais qui n'avaient pas de garantie d'intérêts pour la dépense laissée à leur charge. Parmi ces concessions, les unes étaient classées dans le réseau d'intérêt général, les autres dans la catégorie nouvelle des chemins de fer d'intérêt local. Les chemins de fer d'intérêt local, institués par la loi du 12 juillet 1865, sont caractérisés par ce fait, que la concession est accordée par le département et non par l'État.

Les petites compagnies, n'ayant ni lignes à grand trafic, ni garantie, n'auraient pu vivre qu'à la condition de construire et d'exploiter dans des conditions très modestes, répondant aux besoins à desservir, et d'obtenir l'appui des grandes compagnies auxquelles elles devaient apporter un certain trafic. Au lieu de suivre cette voie prudente, la plupart d'entre elles se laissèrent aller à de folles spéculations, en élevant la prétention de créer, par la soudure des lignes secondaires, des concurrences aux lignes garanties, que l'État ne pouvait évidemment ni faciliter ni même

permettre. C'est ainsi que, dans la période de vingt années qui suivit les conventions de 1859, en dehors de l'extension des grands réseaux d'intérêt général mentionnée ci-dessus, on concéda 9000 kilomètres de lignes secondaires, dont plus de la moitié étaient qualifiées lignes d'intérêt local, mais qui, presque toutes, étaient établies dans des conditions trop onéreuses, par des compagnies dont la constitution financière était très précaire.

Le développement ainsi donné à l'ensemble de notre réseau était encore loin de répondre à tous les désirs des populations. Quand, avec cette fertilité de ressources qui étonna le monde, la France eut fait face aux charges écrasantes qu'entraînèrent les désastres de 1870, le gouvernement et les Chambres cherchèrent les moyens de satisfaire à ces désirs. Ni les grandes compagnies, qui ne voulaient pas se surcharger de lignes improductives, ni les petites, qui n'avaient pas les ressources et le crédit nécessaires, ne se prêtaient à un développement extrêmement rapide des concessions. Les pouvoirs publics n'eurent alors ni assez de résolution pour se rendre maîtres du réseau par le rachat général, ni assez de patience pour attendre qu'il fût possible de faire accepter peu à peu de nouvelles concessions aux compagnies. Au lieu de prendre l'un de ces deux partis, l'État s'engagea avec une ardeur inconsidérée dans la construction de lignes nouvelles, sans avoir réglé les conditions dans lesquelles elles seraient exploitées. C'est par l'effet de cette politique qu'au bout de quelques années la Chambre la plus hostile peut-être aux grandes compagnies qu'on ait vue en France, se trouva acculée à les consolider définitivement, en votant les conventions de 1883.

Déjà l'Empire, en 1868, puis surtout l'Assemblée nationale, au moment de se séparer, avaient donné le regrettable exemple de déclarer d'utilité publique ou de classer législativement dans le réseau d'intérêt général, un grand nombre de lignes dont le mode d'exploitation n'était pas prévu. L'État avait ainsi, à la fin de 1875, assumé la charge de construire 2900 kilomètres environ de lignes qui n'étaient ni concédées, ni susceptibles d'être exploitées isolément quand elles seraient terminées. Nous allons voir avec quelle rapidité il accrut volontairement cette source d'embarras.

Dès 1876, un grand nombre de compagnies secondaires se trouvaient dans l'impossibilité de faire face à leurs engagemens, acculées à la faillite ou à la déchéance. La compagnie du Nord, en vertu de traités provisoires, assurait l'exploitation des lignes qui étaient dans son champ d'action, sans d'ailleurs avoir été autorisée à rattacher à son compte de garantie ou de partage des bénéfices

les résultats de ces traités. La plupart des autres chemins de fer concédés à des compagnies secondaires en déconfiture étaient enchevêtrés dans les lignes de la compagnie d'Orléans, qui était, de toutes les grandes compagnies, celle qui avait montré le plus de résistance à l'extension de son réseau. Après avoir repoussé un projet de convention présenté par le gouvernement, pour incorporer ces chemins de fer dans le réseau de la compagnie d'Orléans, les Chambres décidèrent leur rachat, sur le pied du remboursement des dépenses utilement faites. Cette mesure avait, à un bien plus haut degré que les conventions de 1859, le caractère d'une libéralité, à l'égard des porteurs de titres des petites compagnies; elle s'appliquait, en effet, à des lignes dont les produits nets ne devaient, en aucun cas, se développer suffisamment pour couvrir les charges du capital dépensé. L'État reprit ainsi, en 1878, 2600 kilomètres de lignes, dont une partie était en exploitation, et dont les autres devaient être achevées aux frais du Trésor. De dix petits réseaux n'ayant entre eux aucun lien, on fit un réseau provisoire des chemins de fer de l'État, sans cohésion et sans élémens de trafic, traversé par les lignes de la compagnie d'Orléans, poussant des tentacules à travers les réseaux voisins, et qui n'était pas susceptible d'une exploitation rationnelle et productive.

En même temps, on dressait le programme de grands travaux publics qui fut voté, en 1879, au milieu d'un enthousiasme universel. Nous n'avons pas à parler ici des travaux intéressant la navigation intérieure ou maritime, évalués d'abord à un milliard, puis à un milliard et demi, enfin, en 1882, à plus de deux milliards et demi. Pour les chemins de fer, le Conseil général des ponts et chaussées avait arrêté un classement de 4 500 kilomètres nouveaux, qu'il évaluait en moyenne à 250 000 francs, en proposant d'en subordonner l'exécution à la fourniture des terrains par les localités intéressées. Dans le projet de loi définitivement voté, cette condition avait disparu; mais les lignes classées avaient été portées à 8 800 kilomètres. Bien qu'une partie des lignes ainsi ajoutées dussent être établies dans les régions les plus montagneuses, on réduisait l'estimation à 200 000 francs par kilomètre; on arrivait ainsi à évaluer à trois milliards et demi les dépenses à faire, tant pour l'achèvement des lignes déjà concédées ou décrétées, que pour la construction des lignes classées. On prévoyait, pour les travaux, une durée de dix à douze ans, en déclarant, il est vrai, que l'exécution des lignes resterait subordonnée aux possibilités financières; mais il eût fallu ignorer singulièrement les nécessités d'un régime fondé sur l'élection, pour croire

qu'une fois le classement des lignes prononcé, on pourrait en ajourner indéfiniment la construction, si l'effort à faire dépassait les ressources du pays.

Enfin le projet de loi de classement contenait un tableau de lignes antérieurement concédées à titre de chemins de fer d'intérêt local, à incorporer dans le réseau d'intérêt général. Ce tableau ne reçut pas la sanction législative. Mais de 1878 à 1883, après les grands rachats qui avaient constitué le réseau d'État, on en opéra, sur les mêmes bases, une série d'autres, portant sur 1800 kilomètres environ de chemins de fer antérieurement concédés à des compagnies secondaires, soit à titre d'intérêt local, soit à titre d'intérêt général, les uns en exploitation, les autres en construction.

Ainsi, tant par les classemens de 1875 et de 1879 que par les rachats successifs, l'État, en 1883, se trouvait avoir pris la charge de plus de 16000 kilomètres de lignes promises aux populations, dispersées sur tout le territoire, n'ayant aucun lien entre elles et enclavées dans les réseaux des grandes compagnies. Parmi celles qui étaient déjà ouvertes à l'exploitation, une partie était remise à l'administration des chemins de fer de l'État, dont le réseau n'en restait pas moins décousu et incohérent; les autres étaient exploitées en régie, ou affermées aux grandes compagnies par des traités provisoires assez onéreux pour le Trésor.

Le gouvernement sentait bien l'impossibilité de prolonger une pareille situation. Il sentait aussi que le moment était favorable, pour traiter avec les grandes compagnies; car, d'une part, le développement du réseau d'État ne laissait pas de les inquiéter, et d'autre part, leur prospérité permettait de leur demander de sérieux sacrifices. Mais tous les projets de conventions que les ministres des Travaux publics élaboraient, rencontraient le plus mauvais accueil dans les commissions parlementaires, qui, de leur côté, dressaient des projets de rachat, en commençant par le réseau d'Orléans. Ces projets se heurtaient aux éternelles polémiques sur les avantages respectifs de l'exploitation par l'État et de l'exploitation par les compagnies, dans lesquelles les argumens théoriques, comme les exemples pratiques, paraissent jusqu'ici laisser la balance égale entre les deux partis. Ils rencontraient, de plus, une objection grave, tirée des sacrifices immédiats qu'il aurait fallu imposer à l'État pour déposséder les compagnies, ainsi que nous l'avons expliqué ci-dessus. A cela, MM. Wilson et Baïhaut, — rapporteurs successifs des propositions qui devaient soustraire nos grandes voies nationales au joug des gens d'affaires

et des financiers, — répondaient que les plus-values du produit net auraient bien vite couvert, et au delà, l'excédent que les clauses du cahier des charges réglant le prix du rachat obligeraient l'État à débourser, en sus du revenu déjà donné par le réseau.

C'est qu'en effet, à ce moment, les recettes des chemins de fer, comme d'ailleurs les impôts et revenus publics de toute nature, donnaient chaque années des plus-values magnifiques. Les recettes de l'ensemble du réseau d'intérêt général, qui de 1872 à 1879, avaient passé de 792 millions à 946, augmentant ainsi de 154 millions en sept années, montaient, en 1882, à 1128 millions, avec 182 millions d'augmentation en trois années. Non seulement la garantie cessait de jouer, mais on entrait largement dans la période des remboursemens. Quatre compagnies seulement, sur six, avaient fait appel à la garantie de l'État, en vertu des conventions de 1859. De 1872 à 1879, les avances demandées par elles annuellement avaient oscillé entre 30 et 50 millions; en 1879, elles dépassaient encore 38 millions. Dès 1880, l'Orléans et le Midi commençaient à rembourser; en 1881 et 1882, l'Est remboursait également. L'Ouest seul continuait à faire appel à la garantie, et dans l'ensemble, les comptes du Trésor avec les Compagnies se traduisaient par un encaissement annuel de plusieurs milllons. L'extinction totale de la dette de garantie, l'ouverture de l'ère du partage des bénéfices, paraissaient l'affaire de quelques années seulement.

C'est à ce moment, qu'à une ère de prospérité sur laquelle s'étaient greffées de folles spéculations, succéda la crise financière qui est restée, dans l'histoire de la Bourse, le krach par excellence. La longue crise commerciale, industrielle et agricole dont le krach fut le prélude devait peser lourdement sur les chemins de fer; mais l'arrêt de la production et des transports ne se manifeste jamais avec la même soudaineté qu'un effondrement du marché financier. C'est en janvier 1882 que la Bourse de Paris avait failli sombrer avec l'Union Générale. L'année 1882 est encore, pour les recettes des chemins de fer, une année de plus-values appréciables; 1883 marque seulement un temps d'arrêt, et ce n'est qu'en 1884 que le recul commence. Ainsi, tandis que la situation du crédit paraissait rendre impossible l'émission des emprunts d'État nécessaires pour continuer les travaux du grand programme de 1879, et qu'à plus forte raison, elle rendait tout rachat utopique, la situation des compagnies ne paraissait nullement ébranlée. Pour fusionner, comme tout le monde en reconnaissait la nécessité, l'exploitation des lignes nouvelles avec celle des lignes anciennes, deux solutions avaient été possibles jusque-

là : racheter les réseaux des compagnies, ou étendre leurs concessions. La première devenait impossible ; la seconde s'imposait.

On avait follement perdu de vue les inconvéniens des emprunts d'État à jet continu, quand, dans les années de prospérité, on avait créé le budget extraordinaire, puis on l'avait porté, en 1881, 1882 et 1883, à 600 ou 700 millions par an, dont la moitié était affectée aux chemins de fer, le reste se partageant entre les dépenses militaires et la navigation. Peut-être s'exagéra-t-on la difficulté de continuer les travaux avec les ressources de l'État, après la crise. Ce qu'il fallait surtout, au point de vue financier, c'était enrayer les dépenses, de quelque façon que l'on dût y faire face. Or, l'évaluation revisée des travaux prévus en 1879, pour les chemins de fer, portait la dépense totale à 6 milliards et demi, dont un milliard seulement à fournir par les compagnies ; sur les 5 milliards et demi incombant à l'État, moins d'un cinquième était déjà dépensé. D'autre part, les Chambres ne pouvaient admettre l'idée de l'arrêt, ou même d'un trop grand ralentissement des travaux. C'est ainsi que l'État, après avoir refusé de traiter avec les compagnies quand il était maître de la situation, en vint à leur adresser un pressant appel, pour le tirer lui-même des embarras où il s'était mis, en acceptant d'urgence des concessions aussi étendues que peu productives. Il est facile, aujourd'hui, de critiquer sur bien des points les conventions de 1883. On oublie trop, quand on le fait, dans quelle situation se trouvaient ceux qui les ont conclues.

III. — LES CONVENTIONS DE 1883

La clause essentielle des conventions, celle en vue de laquelle la Chambre les vota, malgré sa répugnance, c'est l'incorporation, dans les grands réseaux, de la majeure partie des lignes non concédées, construites, en construction ou simplement classées.

En réalisant cette incorporation, les conventions assurent les voies et moyens d'exécution des lignes neuves, par le concours de l'État et des compagnies ; la part contributive de l'État lui sera avancée par les compagnies, à qui elle sera remboursée au moyen d'annuités ; celle des compagnies s'ajoutera au capital garanti. La garantie d'intérêts est maintenue, mais les bases en sont simplifiées, et des mesures temporaires sont prises, pour que les charges nouvelles assumées par les compagnies ne l'accroissent pas dans les premières années. Enfin, comme compensation à ces charges, les compagnies obtiennent divers avantages, les uns communs à toutes, les autres spéciaux à quelques-unes d'en-

tre elles : suppression de toute limitation pour le montant des travaux complémentaires; indemnité, en cas de rachat, pour les travaux récemment exécutés, et fixation d'un minimum pour l'annuité de rachat; limitation de la concurrence faite par le réseau d'État; prorogation de la garantie; enfin, pour une seulement, augmentation du dividende.

Arrêtons-nous un instant sur les quatre points, qui réagissent particulièrement sur la situation budgétaire actuelle, savoir : extension des réseaux, voies et moyens d'exécution des travaux, bases nouvelles de la garantie, mesures provisoires pour en alléger les charges.

L'incorporation des lignes neuves dans les grands réseaux a été réalisée soit par des concessions immédiates, soit par l'engagement, demandé aux compagnies, d'accepter ultérieurement la concession de lignes qui n'étaient pas immédiatement dénommées; ces dernières ont été désignées par des lois ultérieures, à l'exception d'une centaine de kilomètres qui restent à déterminer. Les grandes compagnies ont ainsi absorbé 12 000 kilomètres de lignes non concédées, qui, presque toutes, étaient comprises dans les classemens antérieurs; quelques-unes seulement, qui n'y figuraient pas, ont été ajoutées en 1883, ou postérieurement, soit dans un intérêt stratégique, soit dans l'intérêt des compagnies auxquelles ces lignes devaient rendre le service de soulager leurs artères les plus encombrées.

Les grandes compagnies ont également incorporé dans leurs réseaux, soit immédiatement, soit depuis et par application d'engagemens contenus dans les conventions, près de 2 000 kilomètres de lignes d'intérêt local, ou de lignes concédées à des compagnies secondaires d'intérêt général qui n'étaient plus en état d'en assurer l'exploitation. C'est ainsi qu'elles ont porté à près de 37 000 kilomètres, dont 32 500 en exploitation, l'étendue actuelle de leurs concessions.

Le réseau d'État n'en subsiste pas moins; mais abandonnant ses lignes trop divergentes, recevant en échange, de l'Orléans, 400 kilomètres de lignes enchevêtrées dans les siennes, il a pris une configuration rationnelle, qui le rend susceptible d'une bonne exploitation. Il a été ainsi ramené à 3 000 kilomètres, environ, de chemins de fer construits ou à construire, situés dans l'angle des lignes de Paris à Nantes et de Paris à Bordeaux; mais il a obtenu deux accès dans Paris, par les voies des compagnies de l'Ouest et d'Orléans, sans qu'on ait eu besoin de poursuivre la construction onéreuse d'une pénétration nouvelle.

Des règles fixes pour le partage du trafic préviennent la concurrence avec les réseaux voisins, qui n'avait plus de raison d'être, du jour où l'État a eu traité avec les compagnies.

Les frais d'établissement des lignes neuves doivent être supportés en partie par l'État, à titre de subventions à fonds perdus, en partie par les compagnies, comme addition au capital garanti. C'est avec la garantie d'intérêts que les compagnies s'engagent à outiller et à pourvoir de matériel roulant, à leurs frais, les lignes dont elles acceptent la concession. Les dépenses de construction proprement dites se partagent. La part que les compagnies ont cru pouvoir assumer, sans charger leur compte de garantie au point de devenir insolvables vis-à-vis de l'État, reste distincte de celle qui est fournie par l'État à titre de subvention non remboursable. Les compagnies se chargent, d'ailleurs, de réaliser les capitaux nécessaires, aussi bien pour la dépense qui incombera à l'État, que pour leur part contributive. Seulement l'État leur versera, chaque année, les sommes nécessaires au service d'intérêt et d'amortissement des obligations émises, en quelque sorte, pour son compte. Ces annuités, dont le montant restera immuable jusqu'à la fin des concessions, demeureront parfaitement distinctes de la garantie d'intérêts accordée aux dépenses assumées par les compagnies, laquelle garde le caractère d'avances, remboursables dès que les recettes le permettront.

Dans les conventions antérieures, quand l'État prenait à sa charge, sous forme de subvention non remboursable, une fraction de la dépense d'une ligne peu productive, c'était toujours sa subvention qui était fixe, et la part de la compagnie qui devait varier, de manière à compléter le chiffre de la dépense réelle. Il est rationnel, en effet, que l'aléa de la construction aille figurer au même compte que l'aléa de l'exploitation. A chaque instant, dans la construction d'une ligne, la question se pose de savoir s'il est préférable d'améliorer le profil, le tracé, les dispositions des gares, pour réduire les dépenses d'exploitation, ou au contraire s'il vaut mieux réaliser, sur la construction, des économies qui auront pour conséquence une augmentation du coût de la traction, des manœuvres, etc. Il est fâcheux que les conventions ne soient pas faites de telle sorte, que les compagnies soient intéressées uniquement à rechercher la solution la plus avantageuse en elle-même, d'après les probabilités de trafic; car l'État est toujours mal placé pour leur refuser l'exécution de travaux, même d'une utilité contestable, quand elles les demandent avec l'appui immanquable des populations. Mais il était évidemment impossible

de traiter avec les compagnies, en leur laissant l'aléa de la construction, quand on leur demandait de prendre la concession de lignes qu'elles n'avaient jamais étudiées, et dont une partie n'étaient même pas désignées.

Ce fut donc leur part qui fut fixée à forfait. La compagnie du Nord, qui obtenait l'autorisation de fusionner, dans le compte de la garantie et du partage des bénéfices, les déficits de lignes reprises par elle à des compagnies secondaires et qu'elle exploitait jusque-là au compte de ses actionnaires, s'engageait, en compensation, à fournir une somme de 90 millions, supérieure à l'évaluation de toutes les lignes dont elle recevait la concession. La compagnie d'Orléans donnait 40 millions pour la ligne de Limoges à Montauban, qui eût pu lui créer une concurrence redoutable. Pour les autres lignes, les compagnies devaient fournir une subvention de 25 000 francs par kilomètre; ce chiffre a été réduit ultérieurement à 12 500 francs pour les lignes à voie étroite, que l'on a substituées à quelques lignes à voie large, en compensant cette modification économique par une augmentation de la longueur concédée. Le total des subventions kilométriques ainsi calculées doit dépasser un peu 200 millions, pour l'ensemble des cinq compagnies.

Tout le surplus des travaux reste à la charge de l'État; mais une partie de la dépense qui lui incombe, de ce chef, est couverte par le remboursement anticipé des sommes qui lui étaient dues par quatre compagnies, en raison des avances de garantie reçues par elles sous le régime des conventions antérieures. Pour faire ce remboursement, les compagnies émettent des emprunts dont le montant vient s'ajouter au capital garanti. De là il résulte que, tant que le trafic ne fournit pas le revenu garanti, le remboursement est fictif, en quelque sorte, puisqu'il est réalisé au moyen d'emprunts dont les charges sont couvertes par de nouvelles avances de l'État. Ce remboursement ne deviendra effectif, que le jour où les recettes permettront de ne plus faire appel à la garantie, c'est-à-dire à l'époque, précisément, où il serait devenu exigible en vertu des anciennes conventions. Mais d'ici là, il n'a d'autre effet que de faire passer du compte des annuités à celui de la garantie, une partie des charges des capitaux considérés comme constituant la part contributive de l'État dans les dépenses d'établissement des lignes neuves.

Les compagnies d'Orléans et du Midi qui, en 1883, étaient en pleine période de remboursement, durent affecter aux premiers travaux les sommes dont elles étaient débitrices, montant à 209 millions pour l'une, à 34 millions pour l'autre. L'Est, qui

paraissait devoir rembourser moins vite, a pris à forfait, tant pour les 150 millions constituant sa dette que pour sa subvention kilométrique, l'exécution de la superstructure des lignes neuves et des agrandissemens des gares de jonction, c'est-à-dire un ensemble de travaux répartis sur toute la durée d'exécution des voies nouvelles. Pour l'Ouest, qui faisait encore appel à la garantie, la dette fut réduite de 240 à 160 millions, par une opération d'escompte assez compliquée, et calculée sur des hypothèses assez arbitraires au sujet de l'époque probable du remboursement, soit dans l'ancien soit dans le nouveau système; un compte spécial est ouvert pour l'emploi de cette somme en travaux convenus, compte dans lequel doivent se capitaliser les intérêts des premières dépenses, jusqu'à l'achèvement complet du réseau, avec toutes ses extensions.

C'est ainsi que les conventions de 1883 déterminent les voies et moyens d'exécution des lignes qu'elles concèdent. En même temps, elles simplifient le mécanisme de la garantie, de manière à mettre en évidence tout ce qui était si soigneusement enveloppé dans les conventions de 1859. La distinction de l'ancien et du nouveau réseau est supprimée; elle ne subsiste que pour le compte d'établissement de deux compagnies : celles du Nord et de Paris-Lyon-Méditerranée, sans avoir d'autre objet que de limiter à un maximum l'appel possible à la garantie de l'État. Un compte unique doit comprendre, pour chaque compagnie, toutes les recettes et dépenses d'exploitation. La garantie doit s'appliquer à tout le capital dépensé, sans limitation ni pour les frais d'établissement, ni pour les travaux complémentaires. Le taux s'en calcule d'après les charges réelles des emprunts, et l'ancien taux forfaitaire de 5,75 pour 100, déjà abandonné pour quelques lignes en 1875, disparaît définitivement. Enfin le revenu attribué aux actionnaires est mis en évidence de la manière la plus claire, et la garantie, dont il jouissait déjà en fait d'après les conventions antérieures, lui est explicitement accordée, pour quatre compagnies.

Le montant du dividende ainsi garanti est un des points qui ont le plus souvent appelé l'attention. Pour toutes les compagnies, sauf pour le Midi, l'intention des auteurs des conventions a été de maintenir, à peu près, la situation faite aux actionnaires par les conventions antérieures. Les dividendes fixés en 1883 sont cependant supérieurs à ceux qui avaient été indiqués comme implicitement réservés par ces conventions. C'est que celles-ci laissaient subsister quelques élémens d'aléa pour les actionnaires :

le chiffre garanti fixé à forfait, pour le capital d'établissement de certaines lignes, pouvait différer de celui des dépenses réelles; le taux effectif des emprunts pouvait différer du taux de 5,75 pour 100, qui servait de base aux conventions. En fait, de ces deux chefs, les actionnaires avaient réalisé des bénéfices, qui se seraient augmentés encore, jusqu'à l'achèvement des lignes concédées antérieurement, par la baisse progressive du taux de l'intérêt. Au moment où les conventions ont été faites, les comptes des derniers exercices n'étaient pas entièrement vérifiés; on a donc pu se tromper légèrement sur le chiffre du dividende acquis, et aujourd'hui encore, on peut discuter la question de savoir si le dividende attribué aux actionnaires de telle compagnie est inférieur ou supérieur de 0 fr. 50 ou de 1 franc à celui que devait leur donner le jeu des anciennes conventions; ce qui est certain, c'est que l'écart, en plus ou en moins, est trop minime pour jouer un rôle important dans les charges de l'État.

Pour la compagnie du Midi, au contraire, en fixant le dividende garanti à 50 francs, on entendait relever d'environ 10 francs le chiffre auquel conduisaient les conventions antérieures; en fait, il semble que le dividende garanti dépassait un peu 40 francs en 1882, et aurait atteint 45 francs après l'achèvement du réseau. Mais la compagnie du Midi réalisait des recettes qui, si elles s'étaient maintenues, lui auraient permis de distribuer plus de 60 francs de dividende dès que sa dette, déjà très réduite, aurait été éteinte par le remboursement intégral des avances de l'État. En prenant des engagemens nouveaux, qui devaient retarder sa libération, la compagnie stipulait, comme compensation, une augmentation immédiate de son dividende représentant, pour 250 000 actions, 2 500 000 ou 1 250 000 francs par an, selon qu'on établit la comparaison avec le dividende distribué (40 francs) ou avec le futur dividende garanti (45 francs).

Remarquons, en passant, que si, depuis lors, certaines compagnies, tout en faisant appel à la garantie, ont pu distribuer des dividendes supérieurs à ceux que leur allouent les conventions, c'est que les actionnaires ont constitué des réserves avec des sommes que le jeu des conventions leur attribuait dans les exercices antérieurs à 1883, qu'ils auraient pu se partager, et qu'ils ont préféré capitaliser. Ils possèdent ainsi, en dehors des comptes de garantie, un *domaine privé* qui peut augmenter un peu leur revenu.

Si, sauf pour le Midi, on n'a pas eu l'intention de modifier, en 1883, le dividende garanti, on a, au contraire, sensiblement abaissé le dividende réservé aux actionnaires avant le partage des

bénéfices, et on a porté de la moitié aux deux tiers, la fraction attribuée à l'État dans les recettes nettes qui excéderaient la somme nécessaire pour fournir ce dividende. C'était un des points auxquels on attachait alors le plus d'importance, car d'après l'énormité des plus-values récentes, on considérait, pour la plupart des compagnies, le partage des bénéfices comme infiniment plus probable que le recours à la garantie. Partisans et adversaires des conventions parlaient de ce partage comme d'une éventualité très prochaine.

C'est ce qui explique le malentendu retentissant auquel a donné lieu la question de durée de la garantie. Cette question, au moment où les conventions ont été faites, paraissait absolument secondaire. D'après les conventions de 1859, la garantie devait expirer en 1914, tandis que les concessions prennent fin de 1950 à 1960. Pour deux compagnies, l'Ouest, qui n'était pas encore arrivée à la période de remboursement, et l'Est, qui se chargeait de beaucoup de lignes stratégiques peu productives, les conventions prorogèrent la durée de la garantie de 21 ans, sans que ni le gouvernement ni le Parlement parussent attacher à cette clause une réelle importance (1). On sait comment, pour l'Orléans et le Midi, la question de savoir si l'ancien terme de 1914 subsiste, ou si les conventions l'ont aboli et ont prolongé la garantie jusqu'à la fin de la concession, a fait naître un litige sur lequel le Conseil d'État a statué le 12 janvier 1895. Qu'une question de cette gravité ait pu être si mal réglée paraît un fait prodigieux, quand on oublie l'optimisme universel qui régnait en 1883.

C'est aussi cet optimisme qui explique la dernière clause dont nous ayons à parler spécialement, celle qui a trait aux *comptes d'exploitation partielle*. Cette clause constituait, non pas une innovation, mais une extension tout à fait excessive de dispositions en usage depuis longtemps.

De tout temps, les compagnies, quand elles construisent une ligne, portent dans le compte d'établissement les intérêts servis au capital pendant la période de construction; il faut bien, en effet, prélever sur les emprunts eux-mêmes de quoi servir l'intérêt dû aux premiers prêteurs, jusqu'au jour où l'exploitation commencera à donner des recettes. Remarquons même, en passant, qu'il y a là un élément qui fausse les comparaisons faites entre le coût des chemins de fer construits par des compagnies,

(1) L'Est, dont la garantie commençait et finissait un an avant celle des autres compagnies, avait déjà obtenu cette prorogation en 1875, mais seulement pour les nouvelles lignes qu'on lui concédait à cette époque.

et celui des chemins de fer ou des autres voies de communication exécutées par l'État, puisque ce dernier ne tient un compte spécial que pour les travaux, et porte, dès l'origine, dans les charges générales du budget, non seulement l'intérêt des capitaux empruntés, mais encore les frais généraux et les dépenses de personnel, tandis que les compagnies les ajoutent au compte d'établissement. Il en résulte un écart, dans le montant des dépenses portées en compte, qui, pour les travaux difficiles et d'une longue durée, peut atteindre des chiffres considérables.

Quand une compagnie ouvre une ligne par sections, comme les premières sections ouvertes n'ont qu'un trafic restreint, il est d'usage de continuer à porter au compte d'établissement les intérêts du capital et les résultats, en gain ou en perte, de l'exploitation, jusqu'à ce que l'ouverture complète de la ligne permette de desservir réellement le trafic en vue duquel elle est construite. Déjà les conventions de 1875, formant fictivement un tout des concessions qu'elles instituaient, avaient autorisé chaque compagnie à exploiter l'ensemble au compte d'établissement, jusqu'à l'entier achèvement des travaux. Les conventions de 1883 ajoutèrent toutes les lignes qu'elles concédaient au groupe ainsi constitué, et prolongèrent la durée du régime provisoire auquel l'ensemble était soumis jusqu'à l'entier achèvement de chaque réseau, avec toutes les extensions qu'il recevait.

Les lignes nouvelles ne paraissaient pas devoir donner, à beaucoup près, un produit net, approchant des intérêts du capital dépensé; il était probable que la recette ne ferait guère, en moyenne, que couvrir les frais d'exploitation. Or, pour certaines compagnies, celle de Lyon par exemple, les capitaux déjà dépensés sur les lignes faisant l'objet des conventions de 1875 étaient considérables; d'autres, comme l'Orléans, allaient avoir à réaliser promptement des emprunts élevés pour le remboursement de leur dette. On allait donc, pendant une longue période, capitaliser les intérêts et les intérêts des intérêts de ces emprunts. Mais on comptait bien qu'à l'expiration de cette période, quand les charges du capital, ainsi grossi par le jeu des intérêts composés, viendraient s'ajouter au compte de garantie, les compagnies n'auraient plus besoin de faire appel aux avances de l'État, et qu'en ajournant cette charge, on éviterait qu'elle vînt jamais grever le budget.

Tels sont les traits généraux des conventions de 1883. Nous laissons de côté, dans cette analyse rapide, les nombreuses divergences de fond ou de forme qui existent entre les six conventions,

ainsi que les imperfections dues à une rédaction trop hâtive. Ces imperfections ont fait naître de nombreux litiges entre l'État et les Compagnies, sur la date d'exigibilité de la part contributive des concessionnaires dans les dépenses des lignes neuves, sur le calcul des intérêts pendant la construction, etc. Mais, malgré leur importance, ces détails n'exercent qu'une influence secondaire sur la marche des charges budgétaires, dont l'étude est notre seul but; nous ne croyons donc pas devoir nous y arrêter.

IV. — LES GARANTIES D'INTÉRÊT DES RÉSEAUX SECONDAIRES

En vertu des conventions de 1883, la presque totalité des lignes rachetées par le Trésor, ou classées en 1875 et en 1879, ont aujourd'hui pris place dans les sept réseaux des grandes compagnies et de l'État. Celles qui restaient en dehors de ces réseaux n'étaient pas abandonnées, et les auteurs des conventions de 1883 annonçaient l'intention formelle de pourvoir à leur exécution, en constituant des réseaux secondaires à voie étroite. C'est en vertu de cet engagement que les compagnies du Sud de la France, des Chemins de fer économiques, et des Chemins de fer départementaux, ont obtenu des garanties d'intérêts qui doivent se prolonger jusque vers 1985, et qui s'appliquent à un ensemble de lignes d'intérêt général d'une étendue de 1 000 kilomètres environ, dont 200 ne sont pas encore déclarés d'utilité publique.

En même temps, l'État achevait de construire à ses frais, en Corse, un réseau de 300 kilomètres, qui est affermé à la compagnie des Chemins de fer départementaux.

C'est ainsi qu'on a ramené à 1 400 kilomètres environ l'étendue des lignes classées dans le réseau d'intérêt général dont le sort n'est pas aujourd'hui assuré. La plupart d'entre elles offrent si peu d'utilité, qu'elles ne paraissent pas destinées à être exécutées, à moins qu'elles ne prennent place dans les réseaux d'intérêt local pour la création desquels la loi du 11 juin 1880 a donné de nouvelles et très grandes facilités.

Nous avons vu comment ont sombré la plupart des compagnies secondaires qui avaient obtenu des concessions d'intérêt général ou d'intérêt local sans garanties d'intérêts, et comment presque toutes leurs lignes ont été incorporées dans les grands réseaux; quelques autres ont été abandonnées. En dehors de 400 kilomètres environ de lignes exploitées directement ou indirectement par les compagnies de l'Est, d'Orléans et du Midi, il ne subsiste plus, dans cette catégorie, que 200 kilomètres de che-

mins de fer d'intérêt général et 1 000 kilomètres de chemins de fer d'intérêt local. Mais nous venons de voir, aussi, comment on a constitué de nouveaux réseaux secondaires d'intérêt général, avec la garantie de l'État. La loi du 11 juin 1880 a permis d'appliquer également cette garantie à la constitution de réseaux de chemins de fer d'intérêt local, pourvu que des sacrifices au moins équivalens à ceux de l'État soient consentis par les départemens et les communes intéressés. La garantie peut être accordée, sous la même condition, aux tramways à traction mécanique transportant des voyageurs et des marchandises, qui constituent de véritables chemins de fer sur route.

Il a été concédé jusqu'ici, dans ces conditions, près de 3500 kilomètres de chemins de fer et de 2000 kilomètres de tramways. Ces chiffres ne comprennent pas 2500 kilomètres environ de tramways urbains ou suburbains, destinés presque exclusivement au transport des voyageurs, et que l'État ne subventionne pas.

Les garanties d'intérêts allouées aux réseaux secondaires d'intérêt général, aux chemins de fer d'intérêt local et aux tramways, étaient, jusqu'à ces derniers temps, fondées sur le système du forfait, aussi bien pour le capital d'établissement que pour les dépenses d'exploitation. Pour ces dernières, la somme allouée à forfait à la compagnie variait avec la recette brute, et se composait, en général, d'une somme fixe, et d'une fraction déterminée de cette recette; mais pour le cas où celle-ci serait trop faible, l'État garantissait presque toujours un minimum de dépenses indépendant du trafic. On a reconnu, depuis peu, les graves inconvéniens des garanties accordées à un capital que jamais le produit net ne pourra rémunérer, et ceux des forfaits, qui poussent les concessionnaires à envisager, dans une entreprise de chemins de fer, uniquement les bénéfices à réaliser sur l'émission des titres et sur les travaux, et qui même les intéressent parfois à chasser plutôt qu'à attirer le trafic.

Aujourd'hui, les départemens fournissent, dans la plupart des cas, une partie du capital, de manière à profiter du taux de leur crédit supérieur à celui des petites compagnies. On n'accorde plus la garantie que pour les dépenses réelles, dans les limites d'un maximum, et en allouant une prime d'économie à la compagnie, dans le cas où ce maximum ne serait pas atteint, soit pour les dépenses d'établissement, soit pour celles d'exploitation. On s'efforce de transformer, d'après les mêmes règles, les bases des concessions anciennes. Le taux de la garantie était, au début,

presque toujours fixé à 5 pour 100, amortissement compris; il est aujourd'hui de 4 pour 100, plus l'amortissement, soit 4,655 p. 100 pour une durée de cinquante ans, et 4,084 p. 100 pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans.

Une seule ligne secondaire d'intérêt général jouit d'une garantie qui ne comporte aucune limitation des dépenses d'exploitation : c'est celle du Rhône au Mont-Cenis, rachetée après l'annexion de la Savoie à une compagnie piémontaise, et exploitée par la compagnie P.-L.-M. à titre de réseau spécial, dont les comptes sont absolument distincts de ceux du grand réseau. En raison de l'énormité des dépenses entraînées par le percement du Mont-Cenis, cette ligne a reçu, outre une subvention importante, une garantie portant sur un capital qui dépasse 600 000 francs par kilomètre.

V. — ALGÉRIE ET COLONIES

Nous avons terminé l'examen des conditions de formation du réseau français, en laissant intentionnellement de côté les lignes algériennes, tunisiennes ou coloniales, dont l'établissement répond à des idées toutes différentes. Les charges budgétaires qu'elles entraînent ne nous paraissent pouvoir, à aucun titre, être confondues avec celles du réseau métropolitain. Les motifs pour lesquels l'État assume ces charges, aussi bien que les résultats économiques poursuivis, sont dans les deux cas entièrement différens. Si la France juge utile, dans un intérêt de colonisation, de s'imposer des charges pour construire, en Afrique ou en Asie, des lignes qui, en aucun cas, ne seront rémunératrices d'ici fort longtemps, ce n'est pas aux chemins de fer établis dans la mère patrie que l'on peut demander de combler le déficit. Il faut donc laisser les comptes absolument distincts, sous peine de tomber dans une véritable confusion.

Néanmoins, pour être complet, nous croyons devoir dire quelques mots des lignes qui donnent lieu à des garanties figurant au budget métropolitain.

C'est le cas de toutes les lignes algériennes, sauf en ce qui concerne 247 kilomètres de voies établies par la compagnie Franco-Algérienne et par la compagnie de Mokta-el-Hadid, dans le but principal de faciliter leurs exploitations privées d'alfa ou de minerai.

La plus ancienne des garanties d'intérêts données en Algérie ressemble beaucoup à celles de nos grands réseaux, et est, comme

elles, fondée sur les dépenses réelles d'établissement et d'exploitation. Elle a été accordée à la compagnie de Paris-Lyon-Méditerranée, pour la construction de 513 kilomètres de lignes, desservant les deux courans de trafic les plus importans. La moitié du capital d'établissement, qui était évalué à 160 millions, a été donnée à titre de subvention à fonds perdus, transformée en annuités; l'autre moitié jouit d'une garantie à 5 pour 100, qui aujourd'hui est presque couverte par les recettes nettes du réseau.

Les autres lignes algériennes jouissent de garanties basées sur des chiffres fixés à forfait pour les dépenses de construction et d'exploitation, chiffres sur lesquels les compagnies réalisent, dans la plupart des cas, des bénéfices appréciables. Ces compagnies sont au nombre de quatre, et leur réseau garanti a une étendue de 2370 kilomètres. Ce chiffre comprend 225 kilomètres situés en Tunisie, auxquels le gouvernement français avait accordé sa garantie avant l'établissement du protectorat, dans le but d'étendre notre influence dans la régence. Trois compagnies, celles de l'Est Algérien, de l'Ouest Algérien et de Bone-Guelma, réalisent des recettes qui, aujourd'hui, dépassent un peu les frais d'exploitation. Elles rémunèrent leur capital au moyen d'une garantie dont le taux, fixé à forfait, a varié de 6 à 4,85 pour 100, amortissement compris, et qui s'étend à toute la durée des concessions, soit jusque vers 1975. La quatrième compagnie, la Franco-Algérienne, a été mise en faillite, il y a quelques années, par suite de l'insuccès de ses entreprises privées antérieures à la concession de ses lignes garanties; elle ne subsiste qu'en vertu d'un concordat. Une des lignes qu'elle exploite avec la garantie de l'État a été construite aux frais du Trésor; pour les autres, elle a émis des obligations dont les porteurs, par une disposition toute spéciale des lois de concession, ont privilège sur les sommes que le Trésor avance chaque année en vertu de la garantie. Les lignes que cette compagnie exploite avec une garantie d'intérêts sont très loin de couvrir leurs frais d'exploitation.

Il reste en Algérie, en dehors des lignes en exploitation, 158 kilomètres de lignes concédées à titre éventuel, et 381 kilomètres de lignes classées et non concédées, dont fort peu paraissent présenter un caractère d'urgence. Mais on réclame avec insistance la construction de quatre lignes de pénétration vers la frontière marocaine et vers le Sud; l'une, dans la province d'Oran, est en construction par les soins de l'État, d'Aïn-Sefra à Djenien-bou-Rezg; les trois autres, qui seraient dirigées sur Lalla-Maghnia, Laghouat et Ouargla, sont à l'état de simples projets. La longueur totale de ces lignes de pénétration dépasse 700 kilomètres.

La Tunisie construit actuellement un nouveau réseau assez étendu, mais au moyen de ses propres ressources, et sans faire appel au concours de la France.

En dehors de l'Algérie et de la Tunisie, deux entreprises coloniales donnent lieu à des garanties de l'État. L'une est celle du chemin de fer (126 kilomètres) et du port de la Réunion, qui ont été construits par une compagnie aujourd'hui en faillite et déchue de sa concession. Le gouvernement a repris l'exploitation, qui couvre à peu près ses frais, et il paye directement aux obligataires l'intérêt garanti, deux millions et demi par an. La part afférente au chemin de fer entre dans cette somme pour un peu moins de la moitié.

L'autre entreprise est celle du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis, long de 264 kilomètres, pour lequel l'État a fourni une subvention de douze millions et demi, représentant les trois quarts de la dépense d'établissement prévue, et garantit l'intérêt à 6 pour 100 du dernier quart; cette ligne, médiocrement établie, est très loin de couvrir ses frais d'exploitation et d'entretien.

Le chemin de fer du Soudan, de Kayes à Bafoulabé, a été établi directement par les agens de l'État, qui l'exploitent aujourd'hui sur une longueur de 130 kilomètres.

Le chemin de fer de Saïgon à Mytho et celui de Langson ressortissent exclusivement au budget de l'Indo-Chine et ne rentrent, par suite, pas dans notre sujet.

Nous avons achevé l'ingrate analyse qui était nécessaire pour faire comprendre l'origine et la raison d'être des charges considérables que les chemins de fer imposent à notre budget. L'enchevêtrement d'intérêts qui existe aujourd'hui entre l'État et les compagnies s'explique, on le voit, non par un dessein mûri, mais par l'entraînement des circonstances. Une fois engagé dans la garantie, l'État était nécessairement amené à lui donner les extensions qu'elle a reçues, ou à procéder au rachat général. Il faut ajouter que, tant qu'il ne renonçait pas absolument au concours des compagnies, toute mesure de nature à consolider le crédit des obligations lui était au fond avantageuse, puisque, en diminuant les intérêts des nouveaux emprunts, elle atténuait d'autant les charges en raison desquelles son concours était nécessaire.

A deux reprises, l'État s'est imposé, pour les compagnies, des sacrifices qui n'étaient pas le prix de services nouveaux : la première fois, en 1859, quand il a, par la garantie, consolidé le crédit

et les dividendes des grandes compagnies; la seconde, en 1878, quand il a payé, au lieu de les reprendre sans bourse délier, les travaux exécutés par les compagnies secondaires rachetées. Encore n'est-il pas certain que la mesure prise en 1859 ait constitué une libéralité sans compensation; car si elle a entraîné des charges incontestables vis-à-vis de celles des compagnies qui eussent sombré, et qui ne survivent que grâce à la garantie, elle a, par contre, créé, vis-à-vis de celles qui eussent traversé la crise, une situation favorable au Trésor; car il est probable que si ces compagnies s'étaient tirées d'affaire par leurs propres forces, on n'aurait pas, depuis lors, obtenu d'elles l'important concours qu'elles ont fourni pour les extensions ultérieures du réseau, et qui absorbe toutes les plus-values de leurs anciennes concessions.

En dehors de ces deux cas, les engagemens du Trésor, lorsqu'ils n'ont pas été la conséquence nécessaire de mesures antérieures, ont eu pour objet unique d'assurer la construction des lignes trop peu productives pour couvrir leurs charges. On peut contester que les moyens adoptés dans ce but aient toujours été les plus avantageux : les concessions faites à des compagnies secondaires, notamment, entraînent le paiement d'intérêts dont le taux dépasse sensiblement celui qui résulterait du crédit de l'État, et sont loin de procurer, comme compensation, une exploitation imbue d'un esprit commercial, puisque les conventions n'intéressent qu'exceptionnellement ces compagnies à développer le trafic; de même, les conventions de 1883 ont, par exemple, accordé à la compagnie du Midi une augmentation de dividende évidemment regrettable. Mais il n'est pas douteux, à travers des erreurs de détail, que la plus forte part, de beaucoup, dans les sacrifices de l'État, soit la conséquence nécessaire du développement du réseau. Il est remarquable que les récriminations contre cette situation émanent principalement de ceux mêmes qui ont réclamé ce développement avec le plus d'ardeur.

Dans un prochain article, nous aborderons le relevé détaillé des charges que les chemins de fer imposent au Trésor, nous réservant d'énumérer ensuite les recettes qui en sont la contrepartie. Nous rechercherons, en même temps, les causes économiques qui ont fait varier ces charges et ces recettes dans le passé, et les germes d'augmentation ou de diminution pour l'avenir que renferment les lois et les conventions en vigueur.

C. Colson.

POURQUOI DES EXPOSITIONS?

Le projet d'une Exposition universelle, en 1900, n'a pas été accueilli sans de vives protestations. On en a, un peu partout, avec des raisons fortes et justes, contesté le résultat utilitaire, l'influence morale, et l'opportunité politique. Après enquête sérieuse, il ne semble pas que les critiques, parfois violentes, qu'on en a faites, fussent exagérées; et je ne vois pas trop ce que pourrait y répondre de triomphant un esprit impartial, qui ne demande qu'à être renseigné. La province se montre, en général, fort irritée contre ce projet, et Paris ne s'y enthousiasme point. Ils ont raison. Au point de vue technique, rien ne justifie cette exposition, ni une découverte importante, dans les différentes spécialités de nos industries ; ni une application scientifique nouvelle, offrant un intérêt national; ni un mouvement d'art qui doive régénérer nos esthétiques épuisées; ni la solution d'un problème social, à la suite de quoi puisse être décrété le bonheur universel. Il m'est impossible de prendre au sérieux cette raison invoquée par les patriotes que c'est là une victoire sur l'Allemagne, laquelle, si M. François Deloncle ne l'eût devancée, se fût empressée d'accorder, à Berlin, ses violons, au lieu de venir, à Paris, danser au son des nôtres. J'ai beau chercher, je ne trouve pour la justifier rien d'autre que cette superstition populaire, que les expositions universelles doivent revenir chez nous, tous les dix ans, comme les grandes gelées. D'ailleurs, il faut le dire bien haut: à l'exception d'une certaine catégorie de citoyens, montreurs de phénomènes et marchands de plaisirs, dont il n'est pas excessif d'affirmer qu'ils ne sont pas l'élite du génie français, étant, pour la plupart, étrangers, et qui ont toujours quelque chose à pêcher dans ces troubles eaux que sont les foules humaines; à l'exception aussi du personnel gouvernemental, pour qui ces époques de dépression nerveuse et de *délire ambulatoire*, sont des garanties de durer, autant qu'elles-mêmes durent, personne ou presque personne ne la désire. Beaucoup, au contraire, la redoutent parmi

ceux qui devraient en être les plus ardens partisans et qui, les uns grâce à leur situation semi-officielle de fournisseurs de l'État, les autres par leur émulation de prouver une existence concurrente, sont ou se croient obligés d'y prendre une part effective, qu'ils savent à l'avance onéreuse et vaine. Tous ont, aujourd'hui, le sentiment très net, acquis par des expériences très dures, que les expositions universelles sont un grand leurre, pour ne pas dire un grand mensonge; que l'activité des échanges commerciaux s'y arrête plus qu'elle ne s'y développe; que les progrès de l'industrie, des sciences sociologiques et de l'art ne se trouvent, en aucune manière, liés aux retours périodiques de ces incohérentes foires dont le résultat reste qu'elles bouleversent profondément nos habitudes et, par un renchérissement odieux de tous les objets de consommation nécessaires à la vie, rendent plus lourde l'existence déjà si difficile à porter des petits ménages parisiens. Et puis, il y a des esprits sentimentaux qui voient, non sans une légitime terreur, le siècle prochain, si inquiétant par tout ce qu'il cache en lui de menaçant et mystérieux avenir, commencer sur une bacchanale.

En résumé, les expositions universelles sont, pour tout le monde, et sans profit, pour la masse qui travaille et qui paie, un surcroît d'impôts inutiles, par conséquent, une faute économique. En accumulant les exhibitions grossières et les frénétiques spectacles, qui ne s'adressent qu'aux bas instincts de l'homme, elles avilissent la dignité urbaine; en étalant devant les peuples, prompts à la jalousie, le décor souvent illusoire de nos richesses provocatrices, elles attisent l'envie et perpétuent un véritable danger national, — l'exemple n'en est pas si lointain que nous ayons pu l'oublier; — enfin, elles sont une laideur.

C'est beaucoup, à la fois, surtout si l'on songe qu'elles ne nous apportent rien, en échange de ce qu'elles nous prennent.

I

Avez-vous vu arriver, dans une ville, vers le soir, un cirque américain? C'est un spectacle curieux. L'emplacement choisi et concédé, champ de foire ou prairie, en quelques minutes, les voitures qui transportent le matériel se vident; les échafaudages se dressent, les charpentes montent et s'engaînent, les toiles se tendent, l'estrade se pare de draperies de velours, et la parade commence au son des cuivres. A peine si les habitans ont eu le temps d'apprendre qu'un cirque est arrivé dans la ville que, déjà, sur la piste prête, les chevaux caparaçonnés valsent et galopent, les écuyères en ballon de gaze pailleté crèvent des cerceaux, et les clowns, en toupet de filasse, balafrés de rouge, se promènent

sur la tête, en gloussant un faux anglais. Puis, la représentation terminée, le cirque s'effondre comme par enchantement : les toiles repliées, les échafaudages, les charpentes, les chevaux, les clowns, les écuyères, les éléphans et les chiens savans reprennent leurs places numérotées dans les voitures, et tout disparaît. Le lendemain, dès l'aube, il ne reste plus rien de ce qui a été un spectacle bruyant, une poussée de foule, des galopades et des batailles historiques. On ne reconnaît plus même l'emplacement où s'est passée cette folie d'une heure. L'herbe de la prairie est un peu plus foulée, voilà tout. Et la vie de la petite cité où s'édifia, l'espace d'un rire, et s'évanouit, l'espace d'une cigarette, un bâtiment énorme et compliqué, reprend son cours régulier, vers les tâches favorites.

Il serait à désirer que les expositions universelles, puisqu'il faut les subir, empruntassent ces habitudes de politesse aux cirques américains. Nous ne pouvons pas exiger qu'elles mettent une pareille promptitude à s'organiser, puis à disparaître, mais nous pourrions souhaiter que, la fête finie et l'orgie éteinte, elles ne laissent au moins, de leur passage parmi nous, aucun souvenir durable et fâcheux. Malheureusement, il n'en va pas ainsi, et la coutume est qu'elles s'acharnent à prolonger, par des pérennités douloureuses et des architectures hideusement commémoratives, le mauvais rêve qu'elles ont été.

Cinq ans avant la date fixée pour l'ouverture d'une exposition, Paris est livré à la manie destructive et bouleversante des architectes. Les équipes de terrassiers prennent possession des rues et les transforment en fondrières. On abat les arbres avec rage, on éventre les squares avec fureur, on saccage jardins et promenades. La ville saigne et pleure sous les coups de la pioche et de la cognée. Il y a des quartiers fermés à toute espèce de circulation par des barricades, des maisons bloquées par la boue et par les matériaux entassés arbitrairement, toute une population soumise, en quelque sorte, aux rigueurs d'un état de siège, souvent sans raison, et de par la seule autorité de l'architecte, car, en ces temps lamentables, l'architecte est roi, et le gâchis est son royaume. Peu à peu, des décombres, des rues rasées, des jardins déboisés, on voit surgir, l'une après l'autre, d'étranges choses, toute une architecture, barbare et folle, moitié plâtre, moitié carton, des dômes, des tours, des campaniles, des portiques, des colonnades, des temples, des hypogées, des palais en terrasses, des châteaux crénelés, jusqu'à des hangars et des granges, où tous les ordres se heurtent, tous les styles se confondent, affreux mélange d'époques ennemies, de matières disparates, amoncellement de fausse pierre, de faux marbre, de faux or, de fer imité et

de simili-faïence. L'assyrien y coudoie le rococo; les Propylées de l'Acropole servent de vestibule à des chalets suisses; on sort d'un Alcazar en papier peint pour entrer dans un Trianon de sucre rose. Et le gothique s'y marie au chinois, les huttes canaques, les paillotes papoues y fraternisent avec les arcatures romanes et les frises de la Renaissance. On instaure des panoramas très parisiens dans des palais kmers, des musées d'anatomie, des dégustations de vins, dans des cabanes lacustres; et du balcon des minarets, le soir, des muezzins, parfaitement grimés, annoncent aux bourgeois ravis qu'il est l'heure de danser du ventre, — dans les mosquées saintes.

Tous ces monumens baroques devraient disparaître comme des décors et des accessoires de théâtre, après que les chandelles ont été soufflées; mais à l'heure du règlement des comptes, et quand échoit le moment de rendre Paris nettoyé à lui-même, à sa circulation normale, à son labeur habituel, le sentiment intervient, qui plaide en faveur de leur conservation. Quel malheur de détruire d'aussi admirables ouvrages! Ne serait-ce pas un acte impie, une coupable imprévoyance? Ces édifices qui tiennent à la fois du temple sacré et de la gare de chemin de fer, du music-hall et du palais babylonien, ont été la joie, l'orgueil, la richesse de Paris. Il serait beau qu'ils continuassent à l'orner. Sans compter qu'ils sont pour le peuple un moyen de permanente instruction, une école féconde en enseignemens de toute sorte. Ils lui apprennent, par l'image, sans cesse présente à ses yeux, l'histoire des civilisations, les luttes sociales, la marche toujours ascendante de l'humanité vers le progrès, — depuis l'homme des cavernes, lequel, dans les grottes de l'Ariège, de l'Aveyron, ignorait les bienfaits des expositions universelles, jusqu'aux doctes ingénieurs, qui les résument tous en leur personne. Et puis, il y a toujours quelqu'un pour démontrer que la plupart de ces monumens contiennent le germe, sinon la réalisation d'une architecture moderne, architecture qu'on attend depuis le commencement du siècle, et qui n'est pas venue encore, on ne sait pourquoi, car, inexplicable ironie! les recensemens comptent, en ce siècle où il n'y a pas d'architecture, mille fois plus d'architectes que dans les époques où il y en avait de glorieuses. D'ailleurs, la ville et l'État n'ont-ils pas toujours besoin de monumens nouveaux qui, à la beauté du décor, unissent l'utilité d'une affectation édilitaire possible? Ils ne savent plus où loger les concours hippiques et les expositions de tableaux, les animaux gras et les chrysanthèmes, les alevins de M. Jousset de Bellême et le musée des Arts décoratifs, les bicyclettes et les meubles historiques. L'occasion est donc bonne pour s'agrandir et se parer à nouveau. Il faut en

profiter, car si le pays venait, un beau jour, à se lasser des expositions universelles, où donc trouverait-on des monumens si parfaitement conformes au goût de notre admirable démocratie ?

J'écrivais plus haut que les expositions universelles, après nous avoir tout pris, argent, dignité, repos, ne nous laissaient rien que l'amer dégoût et l'hébétude particuliers aux lendemains de fêtes. Je me trompais. Elles nous laissent autre chose; elles nous laissent ces monumens, pour les raisons que je viens de dire, et pour d'autres encore, pareillement valables, qu'il serait oiseux d'énumérer. Mais comme il est impossible de les garder toutes, on choisit parmi ces bâtisses les plus indiscutablement laides, les plus encombrantes, celles qui accaparèrent sur les hauteurs, dans nos parcs les plus fréquentés et nos plus élégantes promenades, une situation merveilleuse et faite uniquement pour y dresser des chefs-d'œuvre. Est-il nécessaire de rappeler que chaque exposition nous dota successivement de l'inqualifiable Palais de l'Industrie, de l'affligeant Trocadéro, de l'incompréhensible et stupéfiante tour Eiffel, de ces garages inaccessibles que sont le palais des Beaux-Arts, au Champ-de-Mars, et cette suite de mornes constructions qui l'accompagnent et s'y embranchent: le Palais de l'Industrie, qui scandalise les arbres, les fleurs, au milieu desquels il apparaît, dans la grâce d'un bœuf foulant un parterre de roses, qui désole toute cette gaîté ambiante, tout ce clair et vivifiant espace, par où s'ouvre la triomphale avenue des Champs-Élysées, unique au monde; le Trocadéro, avec ses escaliers en trompe-l'œil, ses faux reliefs de toile de fond, ses profils secs de portans de théâtre, l'inconsistance de ses tours, et ses deux ailes qui évoquent l'idée d'un établissement de bains mal famé! la tour Eiffel, inexplicable échafaudage de quelque chose qu'on ignore et qu'on ne verra jamais. J'en laisse!... C'est une invasion qui de plus en plus s'avance sur Paris, le contamine et le ronge au cœur même de sa beauté.

Je sais bien qu'on nous promet de démolir le Palais de l'Industrie. Mais qu'est-ce que cela nous fait si l'on se propose d'y substituer quelque chose de plus informe encore? Et par quoi le remplacera-t-on, ce pauvre bazar qui, malgré son apparence de grange désaffectée, avait au moins ce mérite ou cette excuse que nous fussions habitués à sa laideur? Le plan de M. Picard, que je ne veux pas discuter ici, est là pour nous le dire. Il démolit le Palais de l'Industrie, mais il en reconstruit deux autres à la place. Le long de cette avenue des Champs-Élysées, si obstinément choisie pour point de départ de la néfaste activité des architectes, sur le quai de la Conférence, sur le Cours-la-Reine, qui font partie intégrante de notre incomparable promenade, il

accumule les palais; il borde de palais la Seine. « A côté du grandiose, le gracieux — écrit un lyrique député, zélateur de l'Exposition — avec les quais de la Seine bordés, pendant toute la traversée, par de légères constructions en audacieux encorbellemens sur le fleuve. Quoi de plus gai et de plus délicieux à imaginer que cette promenade du bord de l'eau, par les tièdes soirées d'été, avec l'animation de la foule cosmopolite et l'étincellement de millions de lumières se reflétant dans l'eau? » Bref, partout il marque des embellissemens analogues à ceux où s'attendrit le poétique député que je me plais à citer. Et dans la bouche de certaines gens, nous n'ignorons pas ce que ce mot d'embellissemens signifie.

Car, n'en doutons point, 1900 sera un progrès sur 1889. Les cent millions que l'on demande, c'est-à-dire le double de ce qu'avait coûté la précédente exposition, nous en sont une éloquente affirmation. On empilera le gracieux sur le grandiose, l'encorbellement sur le lacustre, le formidable sur l'énorme; on fera pivoter une Galerie des machines plus vaste, sur une tour Eiffel plus haute. Et Paris sera déshonoré un peu plus, sera dévoré un peu plus par cette architecture d'exposition, la seule qui caractérise ce siècle sans âme, sans pudeur et sans pitié, qui ne connaît plus le langage des belles lignes et des nobles formes, et qui reste sourd à l'immense poésie qui chante dans la pierre. Tous les dix ans, Paris voit son unité se désagréger davantage, et se rompre son harmonie. Cela qui ment à son génie, à son passé, à son histoire, lui donne, peu à peu, l'aspect d'une ville éphémère, d'une cité provisoire, bâtie pour des hordes qui passent et ne reviennent plus; et le temps n'est pas éloigné, peut-être, où les prodigieux chefs-d'œuvre de son art qui attestèrent la puissance de la race et ses fiers élans vers un constant idéal de foi, de beauté et d'amour, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Louvre, devront disparaître, sous la poussée toujours plus forte, toujours plus profonde, des barbares qui implanteront, un jour, sur notre sol définitivement asservi, le règne de la laideur universelle.

Est-ce donc cela, que nous voulons? Est-ce donc pour cela que nous donnons, chaque jour, à des aventuriers qui les gaspillent, nos énergies, notre sang, notre or?

II

Autrefois, les expositions universelles avaient presque une raison d'être ou, plutôt une sorte d'excuse, dans le choix des dates ou des motifs politiques qui déterminèrent leur organisation;

dates discutables d'ailleurs, motifs politiques fâcheux, parfois. Je ne puis nier que celle de 1878, par exemple, n'ait été vraiment populaire et ingénieusement opportune.

Après la tourmente de 1870, la France avait à cœur de prouver au monde qu'elle était bien vivante encore, qu'elle avait relevé ses ruines, reconstitué ses forces. Le jour de l'ouverture solennelle, il y eut dans Paris un enthousiasme spontané, une véritable explosion du sentiment national. On ne voyait sur les visages de l'immense foule qui emplissait les rues que de la joie, une joie d'orgueil retrouvé, une joie exaltée sans délire, puissante sans provocation. L'espoir brillait dans tous les regards, comme à toutes les fenêtres pavoisées claquaient les drapeaux réhabilités. La minute que dura ce drame d'un peuple vaincu qui, soudain, se voit revivre, qui, soudain, sent recouler en ses veines, qu'on croyait taries, le sang chaud de sa race; oui, cette minute-là fut une beauté.

Et pourtant, en dépit de la pensée généreuse qui l'avait inspirée, l'Exposition de 1878 échoua, et dégénéra en mauvaise affaire. C'est qu'elle avait voulu n'être qu'une exposition, négligeant les attractions perverses, les variétés de « ribotes », par quoi l'on capte et l'on retient la foule. Aussi la foule, vite dégrisée de cette passagère ivresse, retournant à ses vrais instincts de foule, regarda un instant ce spectacle auquel elle ne comprenait rien, s'ennuya et partit.

Il y eut des causes plus complexes à cet échec, causes qui se sont singulièrement aggravées depuis. Il faut les chercher dans le changement des conditions qui règlent les rapports des nations entre elles.

Jadis, la France était le plus grand marché du monde, le pays où les autres peuples venaient s'approvisionner. Elle avait sur l'Allemagne, sur l'Italie, sur les autres États, une prépondérance industrielle reconnue et vivace qu'elle partageait avec l'Angleterre. Elle les dominait par sa fécondité inventive, la beauté et la qualité de ses productions, la puissance créatrice de son outillage. Le temps de cette hégémonie économique est passé. Chaque peuple tend à s'y soustraire, et à la remplacer. Il veut vivre de soi-même, de son sol, approprier non seulement à son amélioration intérieure, mais à sa pénétration hors des frontières qui le limitent, les énergies de sa race, longtemps sommeillantes et qui se réveillent avec d'autant plus de force, qu'elles furent davantage comprimées. L'Allemagne ne vient plus rien chercher chez nous; au contraire, c'est elle qui écoule ses produits sur nos marchés. L'Italie, et jusqu'à la Suisse, nous battront bientôt sur le terrain de l'industrie métallurgique. La Russie, anciennement tributaire

de l'Europe, se couvre d'usines, elle fabrique tout ce qui est nécessaire aux besoins de son existence nationale, prête bientôt à dégorger sur le monde, avec le trop-plein de ses greniers, le surcroît de son activité industrielle. Il n'est pas jusqu'au Japon, au tenace, ingénieux et mathématique Japon, qui ne s'annonce comme une rivalité redoutable, et ne menace de nous débusquer à bref délai de nos débouchés de l'Extrême-Orient, en attendant que, par une loi fatale d'évolution, il envahisse nos marchés continentaux.

Ce qui est vrai, c'est que l'étranger vient chez nous, non plus pour ses affaires, mais pour ses plaisirs. Il demande à Paris de n'être plus, pour lui, qu'une joie des yeux, un délice du ventre, un assouvissement de volupté. Il se promène, regarde, compare, prend des notes quelquefois, mais il n'achète plus, ou, du moins, il achète peu ; — quelques robes encore, quelques chapeaux, et c'est tout. Les énormes machines, les outillages compliqués, tous les objets nécessaires à sa vie commerciale et de haut luxe que nous lui fournissions, il les possède chez lui, aussi bien ouvrés que les nôtres. Dans certaines industries considérables, comme celles des papiers peints, des étoffes ornementales, des meubles, il cherche et invente, alors que nous nous obstinons à copier servilement les vieilles formes, à restituer les vieux dessins. L'étranger n'a plus rien à apprendre de nous, dans nos expositions, en revanche il a tout à y gagner, et je suis de l'avis d'un ancien ministre des finances, M. Allain-Targé, quand il dit : « Convoquer à Paris tous les dix ans, non seulement nos cliens de France, de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique, mais en même temps tous nos rivaux, et ouvrir à ceux-ci, à Paris même, le marché français dans des conditions de faveur pour eux exceptionnelles; leur préparer nous-mêmes des magasins, des étalages où ils pourront, avec l'attrait de l'exotique et de la nouveauté, rassembler leurs échantillons les mieux choisis, user de nos journaux, de l'éclat de notre hospitalité, pour proposer à leurs hôtes la concurrence des réductions de prix, de la réclame et du bon marché; en un mot, pour détourner nos acheteurs ordinaires, c'est une opération qui m'a toujours paru parfaitement absurde. » Et parfaitement dangereuse aussi, car je veux livrer à la méditation des organisateurs quand même le fait que voici. En 1867, le plus grand, le seul succès de cette exposition fut, on se le rappelle, la galerie des objets estampés, qu'on dénomme articles-Paris. A cette époque, cette industrie, très prospère, constituait pour la capitale une véritable richesse. La foule stationna longtemps dans cette galerie, et prit plaisir à voir fabriquer sous ses yeux ces menus objets populaires, ces riens de fer-blanc, de bois colorié, de cuir et de laiton, qui encombrent les petites boutiques au jour de l'an, et que vendent

sur nos boulevards les camelots. En 1878, on les chercha vainement. Ils n'étaient plus là. Ils avaient passé la frontière de l'Est, eux aussi. Dans l'intervalle d'une exposition à une autre, l'Allemagne nous avait pris non seulement deux provinces, mais toute une industrie qui faisait vivre, jadis une foule de pauvres gens. Alors n'est-on pas en droit de se poser cette double question? Si, d'une part, les expositions universelles ne profitent pas à notre industrie, ne sont-elles pas inutiles? Si, d'autre part, elles profitent à l'industrie étrangère, ne sont-elles pas coupables?

Au point de vue industriel, je conclus surtout dans le sens de leur complète inutilité. La grande industrie appelée à y concourir, non seulement à y concourir, mais à en être la base sérieuse, le gros morceau de résistance, si j'ose dire, ne vient là « que pour la respectabilité », suivant l'expression d'un ingénieur anglais, très compétent, sir Henry Trueman Wood, qui, bien que directeur de la section britannique, partout où l'Angleterre expose, ne semble pas avoir une très haute idée des expositions universelles, de leur utilité pratique, et de leur moralité. Si l'on construit en l'honneur de l'industrie de gigantesques galeries et de ruineux palais, ce n'est au fond que pour essayer de couvrir, par le bruit de ses machines, le bruit de l'orgie qui hurle au dehors. En réalité, elle ne joue là que le rôle décent, mais inférieur, de paravent. L'amusement, sous ses multiples excitations, le spectacle, sous ses formes les plus osées, la mise en scène de l'anecdote bêtement sentimentale ou hardiment obscène, telle est la grande affaire, la seule qui attire et la seule qui rapporte. On ne prend pas le public avec des machines, ni avec les produits de ces machines. Il passe devant elles, indifférent, et ne s'y arrête pas. Même le spécialiste, l'homme de métier, le curieux intelligent, avide de savoir et de comprendre, pour qui une exposition industrielle devrait être un vaste champ d'études, a bien vite fait de s'en désintéresser. Et dans l'impossibilité où il est de se reconnaître, de prendre conscience de soi-même, au milieu de tous les mécanismes qui tournent à vide, tissent des fumées et laminent le néant, assourdi par le vacarme, découragé par les mille et mille objets en marche qui sollicitent, à la fois, son observation, il s'en va et se mêle à la fête, comme les autres, avec les autres. « On ne vient plus aux expositions pour se procurer des vivres, on y vient pour s'amuser, » écrit, le 17 juin 1895, M. Édouard Lockroy qui, mieux que personne, pour en avoir organisé une qui fut un bruyant succès, sait à quel piteux échec vont désormais les expositions qui se contenteraient d'être des expositions instructives et honnêtes, et non des rendez-vous de plaisirs, des vomitoires de débauche. Et il ajoutait en manière d'équivoque avertissement : « La foire s'est

changée en fête. Si la fête n'est pas belle, tant pis pour les organisateurs; ils perdent leur temps et nous font perdre notre argent. » Aveu qui emprunte une exceptionnelle gravité à l'importance officielle de celui qui le laissa échapper.

Je m'entretenais un jour de ces choses avec un des plus considérables métallurgistes de France, et voici ce qu'il me déclara :

— Chaque exposition me coûte en moyenne cinq cent mille francs, et non seulement je n'y fais pas une affaire nouvelle, mais encore, durant les deux années qui la précèdent et les six mois qui la suivent, je constate un ralentissement dans le mouvement des affaires courantes. Et c'est très simple, comme vous allez voir. Je suppose un client à moi, un industriel voulant agrandir son outillage qu'il juge insuffisant, ou le renouveler parce qu'il est démodé. Eh bien, voici ce qu'il se dit : « Nous allons avoir dans deux ans une exposition, je n'y ai pas confiance, mais enfin, sait-on ce qui peut arriver? Il y aura peut-être dans les sections anglaise, italienne ou suisse des modèles merveilleux et que je me procurerai à bon compte. Je vais donc marcher jusque-là comme je pourrai. Et puis, je verrai, je comparerai, je me déciderai sur place. » Il voit, en effet, compare, s'embrouille et ne se décide pas. Et comment se décider à l'achat de pareilles machines, dans ce tohu-bohu où le professionnel le plus avisé perd la tête? Mon client rentre chez lui, hésitant encore, furieux d'avoir perdu son temps, et ce n'est que six mois après qu'il se résout à traiter avec moi une affaire que, sans l'exposition, il eût traitée trois ans plus tôt. Donc perte pour lui, et perte pour moi. Telle est la vérité. Pensez en outre que je n'attends pas d'une exposition qu'elle ajoute quoi que ce soit au bon renom de ma maison, connue du monde entier, ni qu'elle m'honore par des récompenses dont je n'ai pas besoin, les ayant toutes depuis longtemps.

— Alors, pourquoi exposez-vous? demandai-je.

— Mais je suis fournisseur de l'État... Et l'État m'y oblige, parce que je sers d'excuse à son exposition, que je lui suis un *decorum*, rien de plus; bref, je joue le rôle ingrat des vieux colonels dans les maisons de jeux... Nous finissons pourtant par nous entendre. En reconnaissance des sacrifices que je me suis imposés, l'État m'assure une commande de choses d'ailleurs parfaitement inutiles, et qui vont dormir dans ses arsenaux, dans ses greniers, le diable sait où!... Tous les industriels n'ont pas cette ressource, mais ils en ont d'autres... Je connais une maison excellente, et que j'apprécie beaucoup, qui, forcée d'exposer pour prouver qu'elle existe à côté de nous, exhibe le même matériel depuis 1867 sans que personne s'en soit aperçu. Elle a dans ses

vitrines une série de cadres où, sur des fonds de velours noir, sont fixées de menues pièces de mécanique, fort jolies du reste. Eh bien, les pièces ne changent jamais; il n'y a que le cadre qui est rajeuni, chaque fois... Vous pourrez les voir en 1900... Pour la troisième fois elles auront des médailles d'or.

Et il conclut ainsi :

— Tout cela, c'est de la folie... tout cela, c'est du mensonge!... Ah! qui donc nous délivrera une bonne fois des expositions!

Je n'ai entendu partout que ce cri de lassitude, chez les petits comme chez les grands. Et les industriels seront médiocrement consolés, quand ils auront lu ce qu'écrit, pour les rassurer, un des plus enthousiastes défenseurs de l'Exposition de 1900 : « Il faut obtenir d'eux une participation aussi considérable que possible et qui tout d'abord se traduira, pour eux, par d'importans frais d'installation. Aussi doit-on les traiter comme des collaborateurs et non comme des mines à exploiter dont le budget d'une exposition doit tirer le meilleur parti possible, ce sont des collaborateurs dont on ne peut exiger trop de désintéressement, et il est indispensable qu'ils puissent avoir la perspective de quelques avantages commerciaux devant les rémunérer de leurs avances. » Malheureusement, il néglige d'énumérer les avantages indispensables et d'ouvrir cette nécessaire perspective. Et ces paroles rassurantes d'un trop chaleureux ami se résument en ce seul mot : payer, encore payer, toujours payer.

III

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le mal causé par les expositions est signalé. Il y a longtemps que fut publiquement dénoncée, avec l'insuffisance de leurs résultats économiques, l'absolue inanité de leur signification industrielle; mais nous sommes ainsi faits que les avertissemens les plus précieux nous ne les écoutons jamais. Nous fermons nos oreilles à toutes les paroles qui ne sont pas des paroles de vanité et de flatterie, et nous nous apercevons qu'un gouffre s'est ouvert le jour seulement où nous sommes tombés au fond. Nous ressemblons à ce fou que l'on réveille en criant : « Au feu! au feu! Tu ne vois donc pas que ta maison brûle? » et qui répond : « Mais non! vous vous trompez. C'est l'aube qui naît... c'est le soleil qui se lève... Laissez-moi dormir encore. »

Dans une brochure éditée par la Ligue lorraine de décentralisation d'où est sorti le premier mouvement de révolte « contre la grande manifestation nationale de 1900 », je trouve des documens caractéristiques qui prouvent que les avertissemens ne nous ont

point manqué. Ce sont les extraits des rapports officiels publiés à la suite de chaque exposition. Bien qu'ils émanent de personnalités aux tendances politiques très opposées, ils marquent des préoccupations à peu près pareilles. Notez, en plus, que le pays, en ces diverses époques, ne ressentait pas encore les symptômes du malaise économique qui l'atteint aujourd'hui dans ses moelles si profondément. On pouvait lui demander des sacrifices momentanés que l'énergie de sa vitalité, les ressources de sa richesse rendaient facilement et promptement réparables. Nous n'étions pas écrasés, comme nous le sommes maintenant, par d'absurdes impôts sans cesse accrus et de jour en jour plus lourds. Eh bien, voici à quelles conclusions en étaient arrivés des esprits clairvoyans, et que leur caractère officiel met à l'abri de toute accusation d'hostilité préconçue et partiale.

A propos de celle de 1855, qui fut pourtant bien modeste, ainsi qu'il convenait à une débutante, le prince Jérôme Napoléon, en son *Rapport administratif*, s'attaque au principe même des expositions universelles, qu'il juge inextricables, d'une classification arbitraire, sans valeur d'enseignement, et il préconise la création d'expositions partielles techniques, *spéciales*, plus fréquentes, mais restreintes à un choix judicieux parmi les produits qui sollicitent le plus, dans l'instant où elles fonctionneraient, l'attention du public, et l'étude qu'en peuvent faire les visiteurs compétens.

En 1867, M. Le Play, frappé des mêmes inconvénients, qui n'avaient fait que grandir, et, de plus, inquiet des considérables dépenses qu'entraînent de telles organisations si éphémères, propose qu'on remplace les expositions universelles par des expositions permanentes, sur des points déterminés du territoire français, et en dehors des vastes centres de population, sortes de musées commerciaux et industriels, — c'est le nom qu'il leur donne, — et comme en ont depuis établi l'Angleterre et l'Allemagne, lesquelles paraissent avoir proscrit le système des expositions universelles, pour cette raison qu'elles ne correspondent plus aux besoins modernes.

Enfin en 1878, M. Krantz, sous un optimisme de commande, laisse percer de sérieuses appréhensions. Il avoue, lui aussi, non sans mélancolie, que les résultats obtenus sont loin de compenser les sacrifices qu'on exige des particuliers et de l'État. Et sous des phrases qu'il s'efforce de rendre réconfortantes, et qui, mieux que des déclarations pessimistes, témoignent de son embarras et de ses angoisses, il entrevoit le moment où « ces œuvres magistrales » se heurteront à de si fortes difficultés, qu'on devra y renoncer. Si telle n'est pas absolument la lettre de

son rapport, c'en est du moins l'esprit. La confiance patriotique que le digne commissaire général manifeste dans les inépuisables ressources de la richesse française ne prévaut pas contre cette impression de derrière la tête, où il faut aller chercher le sens véritable de sa pensée.

Je ne parle pas de l'Exposition de 1889, qui ne fut point, à proprement dire, une exposition, mais une bruyante et souvent hideuse kermesse, contre laquelle les documens les plus terribles abondent, qui sont connus de tout le monde.

Pour le moment, je ne veux retenir de ces critiques que ceci : les expositions dites universelles sont condamnées; la situation économique, la lourde charge qu'elles sont pour tous, l'état alarmant de la dette publique, exigent qu'elles disparaissent. Et s'il est prouvé qu'il faut encore des expositions, mais sous des formes atténuées, pourquoi ne ferait-on pas l'essai d'expositions spéciales, comme en 1855, après une première expérience, le proposait le prince Napoléon? Elles suffiraient amplement aux besoins de l'industrie et du commerce, car on pourrait les multiplier autant et chaque fois qu'elles seraient jugées utiles. Je sais bien qu'elles existent déjà et qu'on n'en tire pas le bénéfice qu'on devrait en attendre. En général, elles prennent des airs peu sérieux de bazars nomades et de déballages forains qui éloignent d'elles l'homme désireux de s'instruire, pour n'attirer que l'éternel badaud à qui cela est indifférent d'aller ici ou là, pourvu qu'il aille quelque part. Sous prétexte d'électricité, par exemple, ou de cyclisme, les industries les plus disparates et les plus bizarres commerces les envahissent et les noient. On y voit surtout d'invendables pianos et de répugnantes pâtisseries, des armoires à glace et des trousseaux de linge, des plats en cuivre repoussé et des panoplies terrifiantes à treize sous. Les plus étranges objets s'y empilent sur les plus douteuses inventions. Et c'est avec bien de la peine que le visiteur sincère finit par découvrir quelque chose qui ressemble à ce qu'il est venu voir, sur la foi des affiches et la recommandation des journaux. Mais cela ne prouve rien contre le principe de ces expositions; cela prouve qu'elles sont mal organisées, voilà tout, que leur installation défectueuse est généralement copiée sur celle des expositions universelles par de peu respectables entrepreneurs de publicité et louches courtiers d'annonces, étrangers d'ailleurs à toute espèce d'industrie classée non moins que de commerce régulier, et qui ne voient là qu'un moyen de gagner de l'argent au détriment du naïf public et de l'exposant abusé. Toute la question est en ceci, que ces expositions doivent être réorganisées sous le patronage des chambres de commerce et des chambres syndicales des grandes industries. Rien n'est

plus facile. En les maintenant dans un ordre strict de spécialisation et de sévère technicité, elles auraient sur les autres l'avantage d'être praticables au public qui s'y intéresse, de rendre l'étude plus accessible au professionnel, et l'enseignement qu'elles comportent plus direct et plus clair aux yeux de tous, ne pouvant ambitionner de jouer ce rôle vraiment miraculeux des expositions universelles qui « sont une école où les goûts artistiques, où les connaissances techniques doivent se *développer inconsciemment chez le visiteur par la force des choses.* » Je cite et n'invente pas.

Il y a des expositions spéciales qui ont donné des résultats pratiques excellens, comme celles de la meunerie, de la brasserie, de l'électricité même. Les comices agricoles, les concours régionaux, qui ne sont pas autre chose que les expositions spéciales de l'agriculture, ne furent-ils pas utiles? Et en bien des départemens, où la population agricole s'obstine encore aux vieilles routines, n'apportent-ils pas tous les jours une émulation progressive dans l'emploi de cultures plus rationnelles et d'élevages plus scientifiques? On peut se demander ce que vient faire, dans une exposition universelle, l'agriculture et ce qu'elle vient y montrer qu'elle n'ait déjà montré dans tous les comices et concours qui fonctionnent en France régulièrement? Elle y est, d'ailleurs, fort mal reçue; on ne lui réserve jamais que des emplacemens peu commodes, dérisoirement exigus, et nullement en rapport avec le chiffre de ses affaires annuelles — 13 milliards, et celui de sa population — 18 millions d'hommes. En 1900, sur une surface couverte de 392 000 mètres carrés, elle n'aura droit qu'à 34 000 mètres, c'est-à-dire une place inférieure à celle qu'occupe le moindre comice cantonal.

J'ajoute que, pour être complètement utiles et complètement justes, les expositions devront non seulement se spécialiser, mais encore se régionaliser, car la province, dans tout ceci, il semble qu'on n'y a point songé.

Et pourquoi y songerait-on? Pourquoi Paris songerait-il à la province? Pendant que la province travaille et peine, que, de ses champs durement remués, de ses usines peu prospères, de ses villes de plus en plus dépeuplées, elle dirige sur Paris, par les mille voies ferrées de ses réseaux, dont la distribution fut uniquement conçue en faveur de la capitale, ce qui nourrit Paris, l'habille et l'enchante, la pierre de ses maisons, le bois de ses meubles, le charbon de son feu et de sa lumière, le vin de sa joie, Paris paperasse, discute, badaude et digère. Il digère et, ce faisant, n'est-ce point le plus grand honneur qu'il puisse adresser à la province? Que veut-elle encore de lui qui est le roi du monde, le centre, l'in-

tellectualité de l'univers? De l'admiration, de la reconnaissance, de la fraternité? Allons donc! D'ailleurs qu'est-ce que la province pour Paris, et quelle idée s'en fait-il? La province c'est, autour de Paris, une sorte d'immense terrain vague, vaseux par-ci, pierreux par-là, à la surface de quoi, au premier coup d'œil, on ne distingue rien. Cela semble inhabité. Un vent de mort a soufflé sur cette pauvre chose, à moins que, plausible hypothèse, la Vie, lasse d'avoir créé tant de merveilles à Paris, et de si admirables gens, se voie arrêtée dans son œuvre et n'ait pas voulu franchir ce morne espace, car la Vie est bien trop parisienne pour cela!... Et c'est cela, qui est sans nom et sans droits, étant sans vie, sur quoi il faudrait détourner une petite partie des largesses dont on inonde Paris! C'est à cause de cela qu'il faudrait renoncer à des fêtes, stupides et barbares, qui ruinent davantage cette ruine éternelle, qui enrichissent Paris d'une richesse passagère et factice, dont il ne gardera que l'étonnement qu'elle soit en allée si vite, et le dégoût violent qu'elle ait laissé sur lui l'empreinte de tant de choses sales, l'odeur de tant de prostitutions.

La province se révolte enfin contre cette omnipotence de Paris, contre cet omni-accaparement dont elle souffre depuis longtemps, et qui la tuera demain. Il y a dans cette révolte quelque chose de grave et que l'on ne veut pas voir et qui dépasse, pourtant le sens d'une protestation momentanée. Ce réveil, que l'Exposition de 1900 a produit dans la province laborieuse, n'est que l'effet d'une cause profonde et ancienne. Elle comprend, elle sait que, si ce projet se réalise, c'en est fini de son commerce, déjà languissant et qu'elle ne maintient qu'à force de luttes incessantes, de sacrifices et de pauvres joies. Elle voit de jour en jour, d'année en année, Paris détourner et canaliser, à son profit, ce qui reste en elle d'énergie. Non seulement il lui enlève ses richesses matérielles, mais il lui prend aussi ses hommes, — bras et cerveau. L'exode suit une marche lente et régulière dans les temps ordinaires; dans les années d'exposition, il s'accroît et se précipite. Ce n'est plus un individu isolé qui, de-ci de-là, abandonne le champ ou déserte l'atelier, c'est une foule, ce sont des foules, attirées par la promesse de gros salaires, par la promesse de l'existence facile et brillante, par tout ce rêve menteur de Paris, qui obsède et détraque le cerveau des malheureux, ce sont des foules, des troupeaux humains qui partent et ne reviennent plus. Ce qu'ils deviennent? Hélas! leur histoire est banale et tient tout entière dans ces deux mots : misère et révolte. « Pour un qui devient ministre, parmi ces pauvres diables, combien échouent dans ces attaques nocturnes? » écrivait récemment un humoriste. Pourquoi, sans d'autres raisons que les chiffres falla-

cieux qu'on viendra, en d'habiles jongleries, présenter à la tribune de la Chambre, s'obstine-t-on à cette œuvre mauvaise, à cette œuvre anti-sociale, anti-nationale? Pourquoi, au lieu de chercher le remède à une situation douloureuse et pleine de menaces, s'efforce-t-on de l'aggraver, de la rendre inguérissable peut-être, quand il ne s'agit, en réalité, que de protéger et d'enrichir des catégories humaines peu recommandables, et de sacrifier des intérêts sacrés, au seul bénéfice de quelques camelots vendeurs d'ivresses empoisonnées, racoleurs de plaisirs et batteurs d'estrade?

Pourquoi? nous allons le dire.

IV

Les expositions universelles sont des époques merveilleuses. Elles ont cela de commun avec les guerres civiles qu'elles font se lever de dessous les pavés tout un pullulement de peuple qu'on ne connaissait pas. Elles mettent en marche les convoitises ignorées, mobilisent les appétits qui dormaient dans les ténèbres de la conscience humaine. Il en surgit de partout, des profondeurs populaires et des sommets sociaux, du salon et du bouge, du cabinet de l'homme d'affaires et de la parlote politique. On a même remarqué que, dans les asiles, elles surexcitaient les fous d'une manière inusitée et violente. Chacun, plus ou moins, subit les atteintes de cette fièvre spéciale, désormais cataloguée dans les ouvrages de médecine, et qu'on pourrait appeler fièvre d'exposition.

Alors les conceptions les plus monstrueuses comme les plus ineptes bouillonnent dans les cerveaux. Il s'agit d'exploiter les passions mauvaises de la foule, et sa sottise. Dans cet ordre d'idées, le champ est vaste, et les résultats sont assurés. C'est à qui inventera les spectacles les plus licencieux, des déshabillages qu'on n'avait pas encore tentés; à qui mettra en œuvre toute la série des excitations interdites, et en action les paraphrases de la lubricité; à qui enfin, arrivera premier, en cette course acharnée, dont le but va du stupéfiant à l'immonde. Rien à craindre. Libre carrière est donnée à tous les délires de l'imagination. La police se tait et le gouvernement encourage. Il sait que c'est une trêve pour lui, une halte dans ce voyage tourmenté qu'est le pouvoir. Un peuple qui chante et boit, et qu'emporte la folie du dévergondage, ne s'occupe pas des actes du gouvernement; il n'exige pas de comptes, il ne réclame pas la réalisation des promesses mille fois différées. On peut lui prendre le Luxembourg, comme en 1867, les Nouvelles-Hébrides, comme en 1889, on peut lui

prendre tout, cela lui est indifférent; et d'ailleurs il n'en sait rien. Il est prêt à toutes les servitudes, et, d'avance, il accepte toutes hontes. Quand il crie, on l'assomme; quand il s'amuse ou croit s'amuser, on le dévirilise. La terreur ou la débauche; le garrot ou les jeux du cirque, tels sont les deux points d'oscillation de la politique contemporaine.

A côté du spectacle ordurier qui fait le fond de ces fêtes, il y a aussi la série des attractions « instructives et honnêtes » que des demi-savans mystificateurs, des politiques retour de Panama, des financiers retour de Mazas, offrent à la crédulité, à l'inépuisable crédulité du public. La liste en est moins longue, car on n'innove guère dans ce genre. Et quand on nous aura conduits dans la lune avec un député, ou dans le centre de la terre avec un autre, député; quand derrière des barreaux on nous aura montré nos meilleurs poètes, nos illustres philosophes, nos romanciers les plus fameux dressés comme des chiens savans et faisant mille tours de gentillesse, avec grâce et précision, il faudra nous resservir les ballons captifs, les musées de cire, les cloches monstres, les foudres de dix mille hectolitres, les banquets des maires et les rues du Caire, et toute cette desserte de l'exposition de 1889 dont le souvenir, dont l'odeur me reviennent en nausées intolérables.

L'exposition de 1889! Je m'en souviens, et il me plaît de l'évoquer ici. Il me souvient d'un jour où je rencontrai un philosophe de mes amis, et si je rappelle la conversation que nous eûmes ensemble, ce jour-là, c'est qu'elle me semble avoir eu lieu aujourd'hui, en vue de demain. Ce pauvre philosophe! Il était très rouge et sentait le champagne, jamais je ne l'avais vu ainsi.

— Tout le monde célèbre l'exposition, me dit-il, et moi-même, je l'avoue, je me suis laissé prendre à ce mirage décevant, à ce mensonge de sensualité! J'ai comme tout le monde subi ce charme pervers du faux, du factice, de l'énorme. Je me suis grisé à cette âcre saveur de nouveau; j'ai presque admiré. Et, sous les voûtes de la tour Eiffel, ces foules étalées, vautrées, prosternées, grouillant, mangeant, adorant, qui campent, ainsi que des hordes musulmanes en route pour la Mecque!... Ce mélange imprévu de kermesse cosmopolite et de pèlerinage religieux, enfin, tout cela, ce déséquilibre architectural, cette folie ambiante, où flottent de fades odeurs de saucisson; cette paresse, ces flânes et ces « godailles », produites par ce qu'ils appellent la fête sacrée du travail, ce brusque arrêt de la vie normale, évidemment, tout cela est fort curieux!... Mais combien effrayant!... Je ne puis faire un pas, dans ces jardins, dans ces galeries, sans me heurter à des objets, à des visages où je sens nettement la fin prochaine de quelque chose.

Et, le soir, mes promenades terminées, de chaque section, de chaque salle, de chaque coudoiement de la foule, j'emporte cette même impression désolante, que l'Exposition est la fin de tout !... Ce qu'il y a de plus incroyable, c'est que les classes dirigeantes se réjouissent. Elles sont fières de cette œuvre, qui est la leur, et où je vois le *Mané-Thécel-Pharès* de leur règne! Elles ne comprennent donc pas que les anarchistes, seuls, ont le droit de se réjouir, car où donc trouveraient-ils, autre part qu'ici, un meilleur recrutement de révolte!...

Et ce qui est effrayant, c'est que je suis gai. Je me rends parfaitement compte que ce que je vois c'est le dernier élan d'une société moribonde, que tout ce que j'entends, c'est le suprême cri d'une civilisation qui agonise. Et je suis gai, comme jamais je ne l'ai été... Non seulement, je suis gai, mais je deviens viveur. Il se passe en moi des choses tellement gaies qu'elles m'épouvantent. Qu'y a-t-il d'aphrodisiaque dans cette atmosphère d'exposition, pour m'étourdir, pour me surexciter de la sorte? Le vrai, c'est que, malgré ma barbe blanche et mes soixante-cinq ans, en dépit de toute une existence de travail sévère et de calmes joies, je sens courir en mes veines des désirs inconnus, des fièvres de plaisirs dont je ne soupçonnais pas encore les pulsations impérieuses et les galops déchaînés... Moi aussi, je suis de la kermesse. Moi, l'homme grave, du matin au soir je *fais la fête*, comme on dit. Plus de lectures, plus de causeries métaphysiques. L'œil allumé, la boutonnière fleurie, je m'étale aux tables des restaurans exotiques; j'y commande des menus épicés, j'y bois du champagne, et je prends avec les femmes des airs vainqueurs; j'aspire, avec une joie de vieux débauché, les odeurs qu'elles laissent en passant. Là où il y a des Javanaises, des Africaines, des Espagnoles qui dansent de la gorge, du ventre, qui dansent de tout, j'y suis, et non pas en observateur, non pas en philosophe qui veut se rendre compte de la particularité de mœurs inconnues de lui, et de l'état d'esprit d'une foule, mise en contact avec des spectacles licencieux et nouveaux. Je n'ai pas cette excuse. Je n'ai pas non plus l'excuse d'une curiosité plastique, ou de costume. J'y suis pour mon plaisir seul, et mon plaisir est bas. J'éprouve même une sorte de contentement, à penser que ces Javanaises ne sont point venues de Java dans la fleur vierge de leur civilisation, qu'elles ont, depuis des années, traîné de taverne en taverne, à travers les villes maritimes, qu'elles ont dansé devant des matelots ivres dans les musicos d'Anvers et les bouges de Londres. De ce qu'elles apportent, dans les plis de leurs robes jaunes, non pas les rites mystérieux de leur pays, mais toute la science, des vices cosmopolites, elles me semblent plus attrayantes. O Ver-

laine ! ô Swinburne ! qui donc jamais eût pensé que je connaîtrais un jour les passions exécrables que vous avez chantées !

Cet état moral ne m'est pas particulier. J'observe que tout le monde en est atteint : on dirait que chacun se hâte de jouir, avant le *demain* si noir qui nous attend. Étrange folie, triste détraquement de nos pauvres carcasses humaines ! Tous, les jeunes, les vieux, les austères, les vénérables mères de famille subissent les désordres morbides de cette contagion. Je les ai vus, je les vois tous les jours, en ces milieux baroques, souvent abjects et crasseux, où grouillent toutes les vermines orientales, ou, parmi les musiques effrénées, se tordent les mimiques des sexualités en délire. La luxure les effleure de son vol brûlant, met ses désirs dans leurs regards, imprime à leurs corps les mouvemens lascifs. Oh ! je voudrais soulever ces boîtes crâniennes et connaître le rêve abominable qui y naît, s'y développe, y flamboie ! Enfin, ce qui ne m'est jamais arrivé, j'ai des aventures, moi, moi !... Voyons, croyez-vous que ce soit là un état normal, qu'il n'y ait pas dans cet oubli de la pudeur, dans ce déchaînement du vice, et cette mise à nu des curiosités secrètes comme un besoin de s'étourdir, de chasser loin de soi les préoccupations de l'avenir ? Il n'est pas possible qu'à l'heure actuelle, et dans ce décor, apothéose de nos décadences, il existe un être qui ne comprenne pas les dangers qui nous guettent... Et le gouvernement qui non seulement tolère, mais protège, couvre de son estampille officielle cette folie convulsive de tout un peuple, ne commet-il pas un véritable crime ? »

Hélas ! bon philosophe, il dure, ou du moins, il essaie de durer. Ne vois-tu pas qu'avec tout ce qu'une exposition comporte d'affaires à faire, d'affaires à donner et d'affaires à vendre, il éteint des haines, assouvit des ambitions ou des appétits, que, par l'appât d'un intérêt ou d'une vanité, — argent ou croix, — il tient une foule soumise à son pouvoir et à sa fortune, une foule qui hurlera dans la rue en fête, mais se taira sur lui !

V

J'ai parlé de l'Exposition de 1900, comme si elle était déjà faite, et qu'il n'y eût plus qu'à y mettre les maçons. Elle ne l'est pas encore, nous avons même quelque espoir qu'elle ne le soit jamais. Nous ne voulons pas nous leurrer à l'avance, mais, dans l'état où en sont les choses, il ne serait pas impossible que la Chambre effaçât ce décret du 13 juillet 1892, par quoi elle n'est nullement engagée, du reste, et dont la précipitation qui en accompagna les circonstances l'entache virtuellement de nullité. Le décret a été une véritable surprise, pour ne pas dire un véri-

table escamotage. On l'a arraché à la naïveté du gouvernement, à son ignorance, et peut-être à son patriotisme en faisant intervenir l'empereur d'Allemagne dans une peu sérieuse et trop rapide discussion, où il n'avait que faire. De plus, préalablement à ce vain décret, le projet même d'une exposition universelle n'a été soumis à aucune enquête, à aucune étude. Pas une des institutions qu'il intéresse n'a été consultée. L'avis des chambres de commerce, des chambres syndicales des grandes industries, des chambres consultatives des arts et manufactures, n'a été ni sollicité, ni même pressenti. On ne s'est pas prémuni de la moindre garantie que ce projet eût des chances de correspondre soit à un désir général, exprimé d'une façon quelconque, soit à un besoin national évident. Il nous semble pourtant que ces précautions eussent été rigoureusement nécessaires, et je n'eusse point trouvé excessif que, par surcroît de prudence, la question fût aussi posée devant les principales municipalités de France! Et, puisqu'il est entendu que c'est au nom du commerce et de l'industrie qu'on les organise, il serait de droit strict et de justice élémentaire que, avant de décider de pareilles manifestations, le commerce et l'industrie, par la voix des chambres qui les représentent, fussent appelés à se prononcer sur une opportunité dont ils sont seuls juges, connaissant mieux que personne la nature de leurs besoins et le caractère de leurs aspirations. Le gouvernement craignait-il que les chambres de commerce et les chambres syndicales n'émissent un avis défavorable, auquel il eût été forcé de se rendre? Ou bien, par une abstention ironiquement calculée, voulait-il exprimer l'idée qu'un projet d'exposition pût se passer de leur assentiment et qu'elles n'y comptaient, en réalité, pour rien? Il n'est pas admissible un seul instant qu'une décision de cette importance soit prise en dehors de ceux-là seuls qu'elle touche et sous le masque du gouvernement, par une petite coterie parfaitement irresponsable, et qui ne représente rien d'autre que des intérêts privés d'un ordre qu'il ne m'appartient pas de qualifier.

C'est pourquoi la Chambre, en toute tranquillité, peut anéantir ce décret préparatoire, qui ne repose sur rien, tant qu'il n'a pas subi l'épreuve de la consultation décisive que nous demandons; qui ne signifie rien, tant qu'il n'a pas reçu la sanction d'un vote parlementaire. Quand on viendra lui demander 100 millions, et avec ces millions le droit de déshonorer Paris, de décourager la province, de ruiner des gens qui ne demandent qu'à vivre et à travailler utilement, la Chambre pourra répondre par un vote plus conscient. Non seulement elle le pourra, mais elle le devra, car depuis le 13 juillet 1892, les objections contre cette exposition

se sont multipliées en nombre et en force. Les protestations sont venues en masse et de partout. La Chambre sait, aujourd'hui, projet n'est pas populaire ; et il faut qu'elle comprenne qu'il serait que le dangereux de vouloir toujours ignorer ce qui se passe dans l'âme profonde du pays, pour ne s'intéresser qu'aux vaines agitations qui grouillent à sa surface.

On viendra lui dire qu'il est trop tard ? Est-il donc jamais trop tard pour faire triompher la justice et la vérité, surtout lorsque l'on a conscience de ce que l'on peut et de ce que l'on doit ? Comment, le gouvernement, sur un simple décret provisoire, aurait embarqué la France dans une affaire ruineuse, et il serait trop tard à la Chambre de réparer le désastre, alors qu'elle croit pouvoir d'un trait de plume, rayer, si elle le veut, le traité de Madagascar et en imposer un nouveau !

On viendra lui dire encore qu'il existe des contrats signés, des concessions attribuées, des situations acquises, toute une série d'opérations mystérieuses, faites en dehors d'elle, malgré elle ? Mais qui donc avait le droit d'engager des contrats et de distribuer des concessions avant son vote souverain ? Qui donc avait le droit de préjuger ce vote et de le lui imposer ? S'il existe des contrats, ils sont nuls, voilà tout. C'est une affaire qui ne la regarde pas, qu'elle doit ignorer, et qui ne peut se régler qu'entre les directeurs qui se sont engagés, au delà de leur pouvoir, et les concessionnaires, abusés ou complices.

Il appartiendrait à la Chambre de le leur rappeler fortement.

Et il serait beau aussi que, dans ce temps de suspicion universelle, d'abaissement moral et de déchéance politique, un parlement français qui n'a pas fait toujours ce qu'il devait, qui a subi bien des entraînemens, commis bien des fautes, se relevât un jour, devant l'opinion publique, par un acte de liberté consciente et de populaire justice. Fera-t-il cet acte qu'on attend dans le pays avec angoisse, et nous délivrera-t-il de cette exposition, dont un jeune poète a pu dire qu'elle serait « un sinistre de joie » ?

OCTAVE MIRBEAU.

POÉSIE

KÉRIS

Pétra zo névez é Ker-Is.
Mar d'eo ken drant ar iaouankiz,
Ha mar klevan ar biniou,
Ar vombard hag ann télennou? (1)

I

Comme, sur un rocher de l'île, loin des grèves,
Les yeux demi-perdus dans le soleil levant,
J'abandonnais ma loque aux tourbillons du vent
Et laissais choir mon cœur dans l'infini des rêves,

Je vis surgir du fond, du profond de la mer,
Un porche en fleurs, des bois, une ombre de prairie,
Et je pensai : « C'est quelque idéale féerie,
Fille de l'eau menteuse et des esprits de l'air. »

Mais le bois s'allongea, puis une étroite allée
Se mit à serpenter au milieu des ajoncs.
Avec ses hautes tours et ses mille donjons
M'apparut une ville noble et désolée.

Tremblante, elle baignait son front dans la clarté,
Comme une veuve en deuil, encore désirable.
On eût dit que je ne sais quoi d'irréparable
S'était, un jour, appesanti sur la cité.

(1) Voir la très belle pièce d'Olivier Souvestre dont la deuxième partie de ce poème s'est largement inspirée.

Une herbe d'un vert pâle envahissait les rues.
Les fontaines coulaient à peine, indolemment.
La vie était muette en ce château dormant,
Et la campagne, au loin, n'avait pas de charrues.

Tant de logis d'amour, et pas un damoiseau!
Tant de clochers bien ajourés, et pas un prêtre!
Nul sourire de blonde à l'étroite fenêtre,
Pas même, sur la lande, un petit chant d'oiseau.

Et tout ce formidable et morne paysage
Oscillait doucement au remous du matin,
Et j'aurais bien voulu cueillir un brin de thym
Sur cette terre à moitié morte et sans visage.

Je disais : « Qu'est-ce là? Quels goujats sont venus
Saccager le jardin avec ses roses blanches?
Quel enfant de tristesse est resté sous les branches?
Qu'a-t-on fait de la belle Émeraude aux seins nus? »

II

Kéris, Kéris! — Eh! c'est l'impudique endormie,
La Ville aux yeux mauvais, dont on m'a tant parlé,
La Ville de Gralon et de saint Guennolé,
Toute suante encor de sa vieille infamie!

C'est là qu'on a craché sur le Dieu mort en croix,
Que le vin ruisselait sur les nappes rougies;
C'est là qu'Ahès la folle a mené ses orgies
Qui faisaient frissonner jusqu'aux bêtes des bois.

Tandis que le vieux roi, dans sa cellule close,
Épelle lentement l'Évangile du jour,
Sa fille incomparable est au château d'amour,
Entre le serpent jaune et la mauvaise rose.

Les sept péchés mortels sont sortis de l'enfer
Afin d'auréoler sa merveilleuse tête,
Et sa luxure fait comme un bruit de tempête,
Par une nuit épouvantable, sur la mer.

Partout rires et cris, tonnerres de bombardes,
Ruffians sans pudeur, affreux musiciens.
Qu'un pauvre se présente, on lui lâche les chiens;
C'est l'or pris au bon Dieu qui fait chanter les bardes.

La ronce croît au seuil des autels profanés.
Les vieux saints désertés sanglotent en silence,
Tandis que recommence encore et recommence
La ronde fourmillante et folle des damnés.

Et le prince est venu qu'on attendait, tout rouge,
Avec la barbe étincelante et l'œil méchant.
Comme dans une auberge il entre, trébuchant,
En ce palais, jadis royal, qui n'est qu'un bouge.

— Salut, garçons légers, fille du vieux Gralon!
Vous croyez rire et votre ivresse est lamentable.
Laissez-moi seulement m'asseoir à votre table,
Avant qu'il soit longtemps, vous en apprendrez long.

— Connais-tu, par hasard, quelque nouveau blasphème?
Suis-moi, bel étranger, et sois le bienvenu.
— Tout le mal, je le sais. Rien ne m'est inconnu.
Je suis pire que Dieu lui-même. — Alors, je t'aime.

Ahès se pend au cou du sombre visiteur,
Et le bal de nouveau court, pétille, flamboie.
Les danseurs sont hideux, plus hideuse est leur joie.
C'est à qui jettera sa bave au Créateur.

— Fille du flot pervers, dit le prince, ô ma douce!
Je veux céans t'offrir un divertissement.
Il te plaira. Qu'on aille à Kéris seulement
Me quérir crucifix et croix, tant qu'il en pousse.

Trois ribauds sont partis saccager les moutiers;
Trois autres sont allés piller les sanctuaires.
Ils volent tout, flambeaux, coffrets et reliquaires,
Ils brisent tout, autels, tombes et bénitiers.

La canaille à ce jeu s'est assez divertie.
Chacun rentre suant, les bras lourds de butin,
Et voici qu'au milieu des hontes du festin,
En son ciboire d'or brille la Sainte Hostie.

Dès que le prince rouge a vu le corps de Dieu :
— Joie à vous tous, dit-il encor, gloire au plus digne !
Il rit, grince des dents, bave, écume, trépigne,
Et dans ses yeux maudits tourbillonne du feu.

Il crache sur le pain consacré par le prêtre,
L'écrase sous sa botte à grands coups de talons.
Ceux de Kéris, pareils à de noirs étalons,
Bondissent, dans l'orgie infâme, autour du Maître.

— Maudite soit la croix! maudit le Dieu vivant! —
Et tous de se ruer sur la vaisselle sainte.
Le calice adorable, ils y boivent sans crainte;
La cendre des vieux saints, ils la jettent au vent.

Et la danse reprend, nue, horrible, sauvage,
Les anneaux repliés comme un serpent qui fuit.
Ce qu'a vu son œil triste a fait pleurer la nuit,
Et l'ange de Bretagne a voilé son visage.

Soudain dans le ciel calme un éclair a couru,
Tout le palais chancelle et le tonnerre éclate.
Il passe des feux verts, une flamme écarlate :
Danseurs, danseuses, baladins ont disparu.

Près d'Ahès qui sourit et que la foudre éclaire,
Le prince est resté seul, diaboliquement beau.
— Dieu, dit-il, nous devait ce merveilleux flambeau.
Ne m'entends-je pas bien à le mettre en colère?

O douce de mon âme, ô toi qui me rends fou,
J'ai grand désir de voir la clef de vos écluses !
Tu l'as sûrement. — Las! mon amour, tu t'abuses.
C'est le vieillard Gralon qui la porte à son cou.

En sa chambre de moine, à cette heure, il repose.
Comment faire? — Vraiment trembles-tu pour si peu?
Et dans les yeux d'Ahès il met ses yeux de feu;
Il baise sa main blanche et ses lèvres de rose.

Gracieux comme un ange au clair du firmament,
Tant la vieillesse avec l'innocence a de charmes,
Le roi dormait, le cœur dolent et tout en larmes.
Quelqu'un dans la cellule est entré doucement.

C'est la princesse de tout mal, que rien ne touche.
Elle rit de celui qui peut l'aimer encor.
Quand au cou de son père elle a pris la clef d'or,
Un éclair de triomphe illumine sa bouche...

La mer, la mer, la grande mer, la mer qui bout!
Comme un dogue en fureur, elle a brisé sa chaîne.
Plus hurlante toujours sous le vent qui l'entraîne,
De son suaire immense elle recouvre tout.

Déjà plus de rivage, et le flot roule, roule.
Un morne et long troupeau de cadavres le suit.
On entend dans la nuit, l'interminable nuit,
Le bruit terrifiant de Kéris qui s'écroule.

Alors saint Guennolé s'en va trouver le roi.
— Roi, lève-toi, car la grande écluse est ouverte.
Lève-toi, si tu veux échapper à ta perte.
La mort est à deux pas, qui n'attend plus que toi.

Je t'avais dit que Dieu vengerait son offense.
A cheval! sauve-toi! Le moment est venu. —
Et Gralon, hors de lui, grelottant, presque nu,
Pleure et crie : — Oh! ma pauvre ville sans défense!

Tous deux partent sous les éclairs, au son des glas.
Ils vont, ils vont vers le salut, vers la campagne.
La voix terrible de la mer les accompagne;
Il leur faut enjamber des morts à chaque pas.

Et juste à la même heure, au milieu des décombres
De ces mille palais qui n'ont plus de vivans,
Ahès errait à droite, à gauche, à tous les vents,
Belle en son désespoir, comme l'esprit des ombres.

Plus léger qu'un blasphème, a fui l'amant félon.
Elle erre dans la mort, sans même une suivante.
Deux chevaux ont passé devant son épouvante,
Vite elle a reconnu le saint avec Gralon.

— Sauve-moi, père, père! — Et sa voix ensorcelle,
Et son visage éclate en ses cheveux d'argent.
— Fuyons, dit Guennolé. Mais le père indulgent
Prend sa fille et l'assoit doucement sur la selle.

Aussitôt la mer gronde et bondit sur leurs pas.
Elle envoie en avant son haleine effroyable.
— Gralon, dit Guennolé, rejette à l'eau ce diable !
Mais le père ne voit que l'enfant dans ses bras.

Il réchauffe son corps glacé, sans un reproche.
Puisque ses vieilles mains ont pu la soulever,
Il n'a plus qu'un désir et c'est de la sauver.
La mer surgit, la mer grandit, la mer approche.

Elle baigne déjà le pied blanc des chevaux,
Elle hurle à la mort et réclame sa proie.
Et le père, plein d'une amère et triste joie,
Berce l'enfant aux yeux de pervenche, au cœur faux.

Les chevaux sont dans l'eau, la crinière éperdue.
Ils sentent sur leur cou glisser un souffle froid
Qui hérisse leurs poils et les glace d'effroi.
Ils hennissent lugubrement dans l'étendue.

Et la mer monte encor d'un furieux galop.
Elle vient de toucher les fuyards à l'épaule.
C'est la fin. Guennolé prend son bâton de saule,
Se signe, et frappe Ahès qui roule au premier flot.

D'un brusque mouvement toute la mer recule.
Elle écrase Kéris de son linceul croulant.
A l'horizon des bois se lève un jour sanglant,
Et cette aurore a des reflets de crépuscule.

Gralon chevauche près du Saint, l'œil égaré.
Ses mains tremblent de peur et sa vieille âme souffre.
Il a vu son enfant s'abîmer dans le gouffre;
Il entendra toujours son cri désespéré.

Mais voici qu'au sommet de la plus haute vague
S'allume on ne sait quoi qui scintille en dansant.
Au ras des flots s'égrène un rire éblouissant.
Une forme surgit, délicieuse et vague.

Désormais elle est fée, Ahès au cœur de fer,
Elle a changé de nom en changeant de fortune,
Et c'est Mary-Morgan qui chante au clair de lune,
En peignant ses cheveux de blonde, sur la mer.

III

Je méditais, pensif, cette lugubre histoire,
Plaignant Kéris la grande en son lourd châtiment,
Quand se fit dans l'abîme un léger tournoiement :
Je vis au fond de l'eau s'ouvrir un oratoire.

Sur le seuil apparut un prêtre en cheveux blancs.
Les traits durs, droit encore en sa chape râpée,
Il portait le Saint-Sacrement comme une épée.
Et dans la cité morte il s'en fut à pas lents.

Un pâle enfant de chœur, en noire soutanelle.
Agitait devant lui la crécelle de bois,
Sur cette terre ingrate, en ce pays sans voix,
C'était comme un écho de la vie éternelle,

Et tout, portes et murs, parut se balancer.
Les palais oscillaient et soulevaient leurs dômes ;
Il en sortait, sans bruit, un peuple de fantômes
Qui sur le velours de la mer semblait glisser ;

Dragueurs, marins, pêcheurs, ouvriers de la terre,
Nobles et gens de rien, tous étaient confondus.
Tous au même honteux récif s'étaient perdus,
Avaient du même coup sombré dans le mystère.

Et la vague passa vingt fois et repassa ;
Une lueur brilla, qui ne fit qu'apparaître
En un frisson d'angoisse ; à la suite du prêtre,
Une procession sinistre s'avança.

Au premier rang flottaient d'innombrables bannières
Où de très vieux martyrs montraient leurs poings sanglans.
Les vierges qui suivaient avaient les yeux dolens,
De ces yeux sans espoir qu'on voit aux prisonnières

Cent kloareks, le front rasé, venaient après,
Chacun jetant sa plainte, égrenant son rosaire,
Puis quatre matelots, vrais piliers de misère,
Qui portaient un navire avec tous ses agrès.

Ce qui venait ensuite effrayait comme un rêve.
Tant de Saints convulsés, de Christs noyés de pleurs,
Tant d'images de la Vierge des Sept Douleurs,
Le cœur agonisant sous le tranchant du glaive!

Et derrière, une foule étrange, aux cheveux longs,
Qui toujours grossissait dans un bruit d'avalanche,
Hommes en bragou-braz, femmes en coiffe blanche,
Avec leurs châles noirs traînant sur les talons.

Et les vagues grondaient, et des larmes amères
Ruisselaient à longs flots de tous ces pauvres yeux :
Les jeunes gens pleuraient sur l'épaule des vieux,
Les enfans sanglotaient aux jupes de leurs mères.

Du plus haut des beffrois tout à coup s'envola
Une mélancolique et claire sonnerie.
Comme au jour de Noël ou de Pâques fleurie
Toutes les cloches d'Ys chantèrent à la fois.

Mais ce chant qui mourait en tintemens funèbres
N'était pas l'hymne heureux d'un monde jeune et beau.
On eût dit que ces voix qui sortaient du tombeau
Célébraient tour à tour l'office de Ténèbres.

La triste foule était tombée à deux genoux.
Quelques-uns défaillaient sous la houle marine.
D'autres en furieux se frappaient la poitrine,
Et tous criaient : « Seigneur, ayez pitié de nous!

O Dieu, mon Dieu! maître du ciel et de la terre,
Qui soulevez la mer immense et la calmez,
Jésus mort sur la croix pour nous avoir aimés,
Quand visiterez-vous la maison solitaire?

Nous avons tout jeté dans le gouffre écumant,
La fleur de notre corps et la foi de notre âme.
Nous avons, jusqu'au bout suivi la route infâme;
Seigneur, vous le savez, nous souffrons justement.

La luxure nous a noyés dans son abîme,
L'orgueil a pris nos cœurs et les a desséchés;
Nous ne pouvons porter le poids de nos péchés,
Et toujours devant nous resplendit l'ancien crime.

Oh ! l'affreux souvenir qui hurle et nous poursuit !
Ahès, le prince avec son rouge sortilège,
Les blasphèmes sans nom, l'inouï sacrilège
Par qui flamboie encor l'épouvantable nuit !...

Misérable vermine, insensés que nous sommes !
Si nous souffrons, mon Dieu, nous l'avons mérité,
Mais vous êtes aussi l'éternelle bonté
Et vous avez pleuré sur le malheur des hommes.

O source de miséricorde ! ô Dieu clément !
Avons-nous donc commis le mal irréparable ?
Ne verrons-nous jamais votre face adorable ?
Languirons-nous toujours, privés du sacrement ?

Et cette humble prière et ce cri d'agonie
Vers le ciel implacable essayaient de monter,
Un invisible vent semblait les ballotter ;
Ils roulaient, au hasard, dans la vague infinie.

Sur les eaux se levait un parterre enchanté
Où des lys de lumière étoilaient chaque branche.
L'étincelant miroir de la mer toute blanche
Réfléchissait, tranquille et pur, l'immensité.

A la pointe des flots, au loin, se fit entendre
Une musique étrange et qui serrait le cœur.
C'était comme un long rire au caprice moqueur,
Comme un appel d'amour, idéalement tendre.

L'impassible horizon s'illumina soudain,
Le soleil balaya ce qui restait de brume.
Je vis un corps suave et ruisselant d'écume
Grandir parmi les fleurs du féerique jardin.

Oh ! ce torse éclatant d'immortelle statue,
Ce visage adorable et pétri de clarté,
Ces jeunes seins, plus frais que la rose d'été !
Je reconnus Mary-Morgan, celle qui tue.

Distraite, elle peignait ses cheveux merveilleux
Qui, légers, s'envolaient sur l'Océan farouche.
Toute la volupté frétillait sur sa bouche,
Tout l'infini du mal éclatait dans ses yeux.

Elle chantait, la fée implacablement blonde,
La perte inévitable et l'impossible amour,
Et sa voix douloureuse et folle tour à tour,
Sa voix d'argent semblait venir d'un autre monde.

Parfois elle priait délicieusement :
On eût dit une lente et subtile caresse.
Puis elle commandait durement, en maîtresse,
Et bientôt s'éplorait comme une âme en tourment.

Mais diabolique ou tendre, amoureux ou terrible,
Ce chant, comme une vague immense, emportait tout.
Il vous aspirait l'âme et le cœur d'un seul coup.
Son appel vers la mort était irrésistible.

Les damnés de là-bas l'avaient-ils entendu ?
Sans doute. Car leur cri m'arrivait plus sauvage.
Une clameur montait de la mer sans rivage :
— Ahès, Ahès, l'horrible Ahès qui m'a perdu !

Elle revient, l'infâme, avec son maléfice.
Le venin fume encore aux longs crocs du serpent.
Va-t-il donc retomber, le cœur qui se repent ?
Seigneur, épargnez-nous l'horreur de ce calice !

L'ostensoir un instant s'éleva dans la nuit.
J'entendis l'oraison qui préserve des charmes.
Il passa, frénétique, un ouragan de larmes ;
Le vent souffla du large et tout s'évanouit.

O joie ! Ils avaient fui, les yeux de la Sirène !
L'infini de l'azur scintillait au lointain.
Les flots cabrés, pareils aux chevaux du matin,
Disaient le noble orgueil de la mer souveraine.

Mais dans cet or du jour et cet enchantement,
Quelque chose pleurait encor sur l'eau tremblante.
C'était le morne adieu de la cité dolente,
Les cloches de Kéris qui sonnaient tristement.

IV

Sonnez, cloches de deuil, dans l'eau mélancolique,
Entre l'algue marine et le noir goémon !
O pauvres voix qu'avait fait taire le démon,
Élevez jusqu'à Dieu votre ardente supplique !

Et toi, ville engloutie aux lueurs de l'éclair,
Réjouis-toi, Kéris, et fais ta pénitence.
Espère. Le Seigneur bénira ta constance.
Et tu refleuriras, ô rose de la mer !

Ah ! je suis comme toi, la ville abandonnée,
Où l'herbe pousse autour des croix, qui meurt sans bruit;
Celle qui, de l'abîme où nul astre ne luit,
Crie en pleurant : Quand donc serai-je pardonnée ?

A l'heure où le soleil s'abaisse à l'horizon,
Elle a senti passer l'aile du mauvais ange.
Quel souffle d'au-delà balaiera cette fange ?
Qui saura retrouver les clefs de la prison ?

La chapelle en plein bois, l'église de l'aurore
Qui vit mon innocence et reçut mes aveux,
L'église de mon âme a-t-elle éteint ses feux ?
L'Angelus du printemps chantera-t-il encore ?

Hélas ! tant de faiblesse lâche et de rancœur !
Ils sont loin, les matins dorés de la colombe.
Et j'entends, plein d'effroi quand la lourde nuit tombe,
Mary-Morgan chanter sur la mer de mon cœur !

GABRIEL VICAIRE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française. — *Le Fils de l'Arétin*, drame en quatre actes en vers, dont un Prologue, par M. le vicomte Henri de Bornier.

Il est des œuvres, produits d'un art subtil, où non seulement les procédés de l'auteur n'apparaissent pas, mais où la pensée même semble vouloir se dérober, et nous échappe à l'instant que nous croyons la saisir. Elles nous laissent charmés et troublés par leur inquiétante séduction. *Le Fils de l'Arétin* n'est pas une de ces œuvres-là. Ou plutôt c'en est le contraire. M. de Bornier dit ce qu'il veut dire avec une franchise ennemie de l'artifice et une simplicité qui n'est pas toujours involontaire. L'idée transparaît à travers la forme. On assiste au travail de l'écrivain. On voit comment il s'y est pris pour faire passer dans la forme dramatique des idées qui se sont présentées à lui, comme elles font pour nous-mêmes, à l'état abstrait. La broderie des vers ne nous fait pas une illusion si complète que nous ne puissions retrouver la trame primitive. Nous entrons dans le secret des dieux. Cela aussi a bien son charme.

Boileau dénonçait jadis avec indignation

> ces dangereux auteurs
> Qui de l'honneur en vers, infâmes déserteurs,
> Trahissant la vertu sur un papier coupable
> Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable.

Le drame de M. de Bornier nous remet ces vers en mémoire. Car on a beaucoup parlé de Corneille à propos du *Fils de l'Arétin;* il nous ferait plutôt rêver de ce qu'aurait pu être un drame de Boileau, si, par impossible, Boileau eût été pris de l'envie de faire du théâtre. La littérature peut être un instrument de corruption. Certains écrivains sont

des conseillers de vice et des professeurs d'immoralité. Ne pourrait-on par les moyens du théâtre rendre sensible le mal dont ils deviennent ainsi coupables, le mettre en quelque manière sous nos yeux et nous le faire comme toucher du doigt? Apparemment ils sont en partie inconscients. Encouragés par la complicité du public ils flattent nos bas instincts et font sans remords un métier qui leur vaut la richesse, le succès et même la considération. Où vont leurs livres et quel travail ils font dans les imaginations, ils ne s'en soucient pas. Mais si quelque jour ils voyaient tout près d'eux se traduire par des faits leur influence dégradante et si quelque exemple frappant leur en apportait la révélation, ce serait un châtiment dont les plus pervertis sentiraient la cruauté. — Telle est la conception d'où est sorti le drame de M. de Bornier.

Il fallait faire choix d'un personnage dont le nom seul évoquât l'idée de littérature libertine. Celui de l'Arétin s'offrait comme de lui-même. De plus, l'éloignement des temps, la splendeur d'une grande époque d'art, devaient contribuer à enlever au rôle ce que comporte de répugnant et de mesquin le métier de pornographe tel que nous le voyons pratiquer autour de nous. C'est ainsi que M. de Bornier a été amené à donner à sa pièce un cadre historique. L'acte qu'il consacre à nous montrer l'Arétin dans son faste et dans son insolence, au milieu de ses serviteurs et de ses femmes, entouré d'une cour de flatteurs, recherché par les artistes, visité par les princes, est sensiblement le meilleur de tout l'ouvrage. Il est en outre mis en scène de façon remarquable. On songe à ces palais qu'ont peints Titien et Véronèse dans la décoration somptueuse et dans la chaude atmosphère des fêtes. Ce n'est d'ailleurs, comme on nous en avertit, qu'un prologue et qu'une sorte de préface brillante. M. de Bornier n'a pas cherché à faire œuvre d'historien scrupuleux. Il en a laissé à d'autres le soin. On nous a depuis quelques jours donné de nombreuses et de copieuses biographies de Pierre d'Arezzo; d'aucuns ont poussé la conscience jusqu'à lire ses œuvres; ils y ont pris peu de plaisir et nous confessent qu'ils les ont trouvées ennuyeuses quoique obscènes. Ce drôle était un écrivain médiocre. On s'est étonné qu'avec si peu de talent il soit parvenu à une si belle fortune. Apparemment c'est qu'il était mieux pourvu des dons spéciaux et du talent professionnel qu'exige le chantage. Fort de la lâcheté des uns, il a battu monnaie avec la paillardise des autres. Il n'y a rien là de très mystérieux. M. de Bornier, qui a ses heures de gaieté, a dû rire dans sa barbe en voyant ce grand déballage d'érudition. Pour sa part il n'avait guère songé à tenter on ne sait quelle réhabilitation de l'Arétin. Il n'a pris à celui-ci que son nom.

Au théâtre rien ne nous touche que les malheurs individuels; l'individu seul nous semble être intéressant et vivant. On va donc nous

montrer un jeune homme perverti par la lecture de l'Arétin. Le drame naîtra des liens de parenté qui unissent l'écrivain corrupteur au lecteur corrompu. La paternité intellectuelle se changera en une paternité selon la nature. C'est ainsi que M. de Bornier donnera un fils à l'Arétin, comme jadis il en avait donné un à Ganelon. Il est très préoccupé de cette loi qui fait retomber sur les enfans la faute des parens, et il estime que ce point de vue est le vrai pour qui veut juger de la valeur de nos actes : c'est à la souffrance des fils que se mesure le crime des pères. Le fils de l'Arétin, Orfinio, a été élevé pieusement par une jeune femme, Angela, qui jadis avait repoussé l'amour de l'Arétin et que celui-ci est en train de déshonorer en mettant son nom dans ses vers. Angela répare auprès d'Orfinio une partie des torts qu'ont envers lui la nature et la société. Car l'une des formes de la solidarité qui unit entre eux les hommes, c'est le rachat des méchans par les bons. Il arrive que le salut nous vienne d'où nous ne l'attendions pas et d'où même nous étions le moins en droit de l'espérer. Ce ne sont pas les idées nobles et élevées qui font défaut dans le drame de M. de Bornier; tout au plus pourrait-on chicaner sur la manière dont il les met en œuvre. Orfinio est devenu un brave officier, gentil garçon mais un peu sombre. Il sent s'agiter en lui des désirs inquiétans et peser sur lui une obscure fatalité. C'est moins Hamlet que ce n'est Antony. Un des écrits de son père, choisi par la main d'un traître entre les plus infâmes, lui tombe sous les yeux. Il n'en faut pas plus pour déchaîner l'orage qui grondait sourdement en lui. Sans tarder il va se jeter dans des abîmes de perversité. Il tente de violer sa fiancée, de forcer sa marraine. Il ne se contentera pas à moins de quelque action abominable. Et la maladresse qu'il apporte dans ses tentatives monstrueuses prouve surabondamment qu'il reste des trésors de candeur dans l'âme de cet apprenti libertin. Au dernier acte, Orfinio est sur le point de livrer aux Turcs la place qu'il a été chargé de défendre, quand son père surgissant au bon moment le tue et en le tuant le sauve.

Si l'on prend ce drame en lui-même et si l'on y demande compte aux personnages de leurs sentimens et de leurs actes, il n'est sans doute pas à l'abri de toute critique. L'action y est tout à la fois trop compliquée et trop simple. La psychologie en est vaguement rudimentaire et les conversions étonnent par leur soudaineté. D'un ruffian de lettres, Arétin devient tout à coup le plus bénisseur des pères nobles. Il y a telle mélodie qui, bien qu'elle soit chantée par le troublant M. Leloir, nous semble tout de même produire un effet bien extraordinaire. Si grand que soit en tous les cas notre respect pour la famille, il nous paraît qu'elle perd un peu de son autorité quand elle est représentée par la vieille fille de joie Camilla et son amant repenti. Et généralement les grands mots de devoir, d'honneur et de vertu sonnent assez mal dans

la bouche des étranges avocats qui plaident ici la cause de la morale. Mais c'est que pour apprécier comme il convient l'œuvre de M. de Bornier il ne faut pas se tenir au sens littéral. Ses personnages, à défaut de valeur réelle, ont une valeur représentative. Ce drame est une forêt de symboles. Et pour une fois que le symbole se présente à nous sous une forme qui n'a rien d'impénétrable, nous ne pourrions sans injustice affecter de ne pas comprendre ce qu'a voulu dire le poète, — et qui valait la peine d'être dit.

L'éloquente tirade que prononce Bayard au premier acte est au centre même de l'œuvre et nous en indique la portée :

Maudites soient du ciel les œuvres de débauche !
Leur influence, hélas ! flattant nos vils penchans,
Commence sur des rois aveugles ou méchans ;
Bientôt, après le chef qui l'aime ou la tolère,
Elle va gangrener la masse populaire.
Et l'œuvre détestable, à chacun de ses pas,
Fait d'autant plus de mal qu'elle descend plus bas !
Moi, soldat, je le sais, je sais que tel ouvrage,
En abaissant l'esprit, abaisse le courage.
Qui pense et qui vit mal ne peut pas bien mourir.
La mort est chaste et veut, quand elle vient s'offrir,
Qu'on l'accueille, le front calme, l'âme affermie,
Les mains et le cœur purs, comme une austère amie.

C'est la voix du prophète jetant l'anathème au milieu de l'orgie. Et l'Arétin dira dans le même sens, songeant aux lecteurs inconnus que ses livres auront empoisonnés :

Oui, peut-être, dans l'ombre, en ce moment, là-bas,
Un jeune homme, un enfant que je ne connais pas,
Pour ce sombre plaisir trouvant les heures brèves,
Sur mes œuvres penché plonge au gouffre des rêves.
Bientôt peut-être au vice, à la honte endurci,
Qui l'aura perdu ? Moi. Je suis son père aussi.

Oublions donc le piètre Orfinio. Au lieu de ce héros de théâtre, imaginons une créature vivante ; donnons-lui les traits de celui entre tous les êtres qui nous tient de plus près au cœur, étant fait de notre chair et de notre sang. Afin de former son âme et de la préserver de tout contact dangereux nous avons fait des miracles. Nous sommes devenus meilleurs afin qu'il eût sous les yeux la leçon de l'exemple. Du plus loin qu'il était possible, dans l'enfant nous avons prévu l'homme. Nous avons tout disposé pour étouffer en lui les germes mauvais que la nature dépose, comme une tare originelle, au cœur de tous les êtres, pour ne rien laisser subsister en lui que de fort, de vigoureux et de sain. Or peu à peu nous nous apercevons que notre parole ne

trouve plus en lui le même écho. Ce que nous lui avions appris à respecter, il en fait maintenant l'objet de ses railleries. Dans les grandes idées il n'aperçoit plus que de grands mots. La morale lui paraît être une invention de M. Prudhomme, et la vertu une duperie à laquelle ne se laissent prendre que les imbéciles. La cause d'un tel changement ce n'est pas l'expérience, qui n'a pas coutume de pousser avant la barbe. Le coupable ce n'est pas le monde. C'est un livre qui est venu frapper un enfant dans nos bras, et qui, plus puissant que nous, grâce à cette force de séduction qui est celle du mal, a défait notre œuvre et pour jamais vicié une âme.

C'est là le problème de la responsabilité de l'écrivain. Il n'en est pas de plus grave; et si les écrivains eux-mêmes ont coutume de s'en soucier médiocrement, les lecteurs du moins devraient s'en préoccuper. Un livre n'est pas la chose morte qu'on imagine. Au contraire il enferme un principe de vie, il a en lui une force d'expansion qui se développe à travers le temps et qui fait sûrement toute son œuvre. Partie du théâtre ou du roman une idée pénètre dans les consciences, et le trouble qu'elle y jette se prolonge en ondes lointaines. Elle se transforme en sentimens, elle passe en actes, et parce que tout se tient dans le monde moral, elle reparaît alors qu'on s'y attendait le moins et témoigne de sa vitalité par des conséquences imprévues. C'est la littérature qui fait en partie l'atmosphère où nous vivons. Cela est bien propre à inquiéter tous ceux qui tiennent une plume et qui en ont le respect. Car le problème n'est sans doute pas très compliqué quand on se trouve en présence de productions grossièrement licencieuses. Mais où est l'exacte limite qui sépare l'œuvre hardie de l'œuvre coupable? Et dans quelle mesure a-t-on le droit de se faire le peintre de la réalité, si le spectacle lui-même de la réalité est corrupteur? Je plaindrais ceux à qui une pareille question ferait l'effet d'être oiseuse ou qui la trancheraient trop aisément. On nous dit que « l'homme ne fait jamais tout le mal qu'il espère. » Mais inversement il serait juste aussi de dire qu'il lui arrive de faire beaucoup de mal auquel il n'avait pas songé. Au surplus, il y a une sorte de complicité du public et des auteurs pour endormir chez l'écrivain ce souci de la responsabilité qui lui incombe. On se moque de ceux qui demandent compte à une œuvre de ses tendances morales et ne sont pas d'humeur à tenir le talent pour une excuse suffisante. On renvoie les prêcheurs au prône. On réclame en faveur des droits de l'esthétique. On déclare que l'art purifie tout; — admirable théorie où je ne sais s'il entre plus d'inconscience ou plus d'hypocrisie! — C'est pourquoi il faut remercier M. de Bornier d'avoir, en plein théâtre et en plein Paris, crié qu'une certaine littérature est un danger social, qu'il y a des livres qui sont de mauvais livres, et qu'un mauvais livre est une mauvaise action.

La question étant très générale et de celles qui se posent en tous les temps, M. de Bornier aurait été bien venu à la traiter en tout état de cause et sans qu'elle eût d'application immédiate et voisine. Mais il y a plus. En la portant à la scène M. de Bornier a été convaincu qu'elle venait à son heure ; il a voulu faire de ce drame historique une pièce d'actualité. Cette intention est visible, au point de crever les yeux ; et elle fait au poète trop d'honneur pour qu'on fasse semblant de ne pas l'apercevoir. Il y a une dizaine d'années que *le Fils de l'Arétin* a été écrit. A cette époque la grossièreté sévissait dans notre littérature ; c'était l'âge héroïque de la pornographie ; la même œuvre dont l'Arétin avait jadis tiré pour son compte honneur et profit, la presse l'accomplissait avec les ressources perfectionnées et la puissance incomparable dont elle dispose. Et peut-être depuis dix ans les temps ne sont-ils pas si changés qu'on puisse affirmer aujourd'hui que la pièce « retarde ». M. de Bornier s'est ému de scandales auxquels il voyait la conscience publique singulièrement indulgente. Il a dénoncé le péril. Aussi il se peut bien que son drame pèche par certaines défaillances d'exécution : il reste la protestation généreuse d'un honnête homme.

Le Fils de l'Arétin a été présenté avec beaucoup de goût par la Comédie-Française. M. Mounet-Sully est, au premier acte, très beau d'attitude ; pendant les autres actes il se tire au mieux d'un rôle qui ne semble pas taillé à sa mesure. M. Le Bargy fait les plus louables efforts pour donner à sa voix et à son geste une ampleur tragique. M. Paul Mounet, Mmes Dudlay, Pierson, Reichemberg, tiennent très convenablement leur emploi.

René Doumic.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra-Comique : *Xavière*, idylle dramatique en trois actes, tirée du roman de M. Ferdinand Fabre, par M. Louis Gallet; musique de M. Théodore Dubois.

Dans un village du pays cévenol abondant en châtaigniers, il y avait un bon curé. Et sa servante Prudence était une excellente fille. Tous deux avaient pris sous leur protection l'honnête Landry et la triste Xavière, qui s'aimaient d'un amour innocent et persécuté. Car méchante et dure à son enfant était Benoîte Ouradou, la mère de Xavière, et c'était un vilain homme que le père de Landry, le maître d'école Landrinier. Les deux mauvais parens se voulaient marier ensemble, et, Xavière ayant quelque bien, ils résolurent sa mort. A cet effet ils la précipitèrent du haut d'un châtaignier où elle était montée pour faire la récolte. Mais, selon les lois heureuses de l'opéra-comique, Xavière ne se fit que peu de mal et le bon curé la recueillit, ainsi que Landry, au presbytère. La criminelle tentative avait eu des témoins ; le mauvais père quitta le pays, et la mauvaise mère, ayant montré du repentir, fut pardonnée.

On voit par où ce sujet, tout à l'honneur du clergé de la campagne, tout à la honte des instituteurs laïques, convenait plus qu'aucun autre à ce qu'il y a de conservateur, et presque de réactionnaire, dans le très estimable talent de M. Théodore Dubois.

Notre musique aujourd'hui ressemble à l'antique Janus. Elle a deux visages : l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir. M. Dubois regarde volontiers derrière lui. Il se souvient plutôt qu'il ne devine ou ne devance. Il est moins hardi que fidèle, mais je préfère de beaucoup sa modestie à certaines témérités. Si l'on ne faisait généralement dire à ce mot le contraire de ce qu'il veut dire, je parlerais volontiers du « tempérament » de l'auteur de *Xavière*, car sa pensée et son style ont quelque chose de tempérant et de juste, de sage et de vertueux.

« Idylle dramatique », porte l'affiche de *Navière*. Et dans la musique sans doute le drame n'existe pas. Mais l'idylle a des parties plus qu'agréables, et qui peut-être suffisent, en dépit de la hiérarchie des genres, à placer le musicien de *Navière* au-dessus du musicien même des *Sept Paroles du Christ*. N'allez pas croire au moins qu'il soit ici question de hors-d'œuvre ou de détails infimes, de ces riens que la critique relève et sauve par courtoisie ou par respect. Il s'agit d'une couleur générale et d'un style habituel, qui font de presque tout le premier acte de *Navière* une chose infiniment distinguée et délicate.

C'est la fin d'un orage, et pour en détourner les dernières menaces, les enfans dans l'école chantent un cantique. Sous l'œil indulgent de Prudence repasse une petite paysanne, aguichée par un beau pastour. Puis c'est le retour du curé, la sortie de l'école et l'histoire, contée par le vieux prêtre aux petits enfans, de saint François d'Assise haranguant les oiseaux. Tout cela, redit ainsi, n'est rien ; en musique tout cela est charmant. — Soit; mais comment tout cela est-il fait, demanderont les gens d'esprit exact, les amateurs d'étiquettes et de catégories. — Eh bien! cela est fait de petites mélodies brèves, mais formelles, de rythmes choisis, d'harmonies élégantes sans recherche et sobres sans indigence; de modulations naturelles, je ne dis pas banales, et qui varient la tonalité, mais ne la détruisent jamais. Cela enfin est écrit par un excellent musicien de France, dans le plus joli parler de chez nous. Oui, le parler, car cette musique parle aussi clairement qu'elle chante; elle met chaque mot en lumière et donne au dialogue un tour facile, un air vivant. « Avec simplicité ; sans rigueur », porte constamment la partition. On y aurait pu graver aussi : « Avec dignité » ; une fois ou deux même : « Avec grandeur » ; car dans la courte et cordiale action de grâces du bon curé revoyant son village épargné par la foudre, dans le récit de la légende franciscaine, j'ai surpris une note discrète, mais émue et profonde, que dans les œuvres plus austères de M. Dubois, fût-ce *les Sept Paroles*, j'avais inutilement cherchée. Je l'aime, ce récit à la fois coulant et soutenu, dont jamais le fil léger ne se brise ou ne se noue. Au point de vue mélodique, au point de vue tonal, il est un et cependant il est divers. Hors le début et la fin, qui se répondent et l'encadrent, il ne contient pas deux mesures pareilles, encore moins deux mesures disparates. Toute cadence y est aisée, toute modulation limpide, et la justesse du rapport entre l'orchestre et la voix donne une grâce dernière à ce parfait petit tableau.

Le second acte a moins de prix, et c'est dommage. L'œuvre ici pouvait s'élever et s'agrandir. Non par l'action dramatique (celle-ci est vulgaire), mais par la couleur pittoresque et le sentiment de la nature. Un arbre colossal occupe tout le théâtre; que n'occupe-t-il la musique

aussi, toute la musique ? Pourquoi n'a-t-il donné qu'un motif de décor et non de symphonie ? Oui, c'est une symphonie qu'il fallait ici, une symphonie d'instrumens et de voix en l'honneur de la terre, de la vieille Cybèle, éternelle nourrice des hommes et des arbres. Il fallait d'abord une autre préparation, une autre annonce que ces quelques mesures d'entr'acte aimable, que cette mince romance de ténor, écrasée, dès que le rideau se lève, par la masse du châtaignier géant. Que veulent ensuite ces trilles, ces vocalises de Xavière ? Cela était bon pour un arbrisseau, pour l' « aubépin », le « bel aubépin » des *Noces de Jeannette*. Le « chant du châtaignier » surtout devait avoir une autre envergure. Non que la mélodie en soit triviale ; un symphoniste en eût tiré parti. Il en eût fait le germe d'un grand arbre, qui, dans l'orchestre d'abord, eût poussé un tronc robuste et de robustes ramures. Sur l'arbre sonore tout aurait frémi, chanté : le vent, les feuilles et les oiseaux. Cela n'eût pas suffi encore. Quand le châtaignier aurait vécu en musique, sa vie, par la musique toujours, se fût unie, mêlée à celle des paysans, des batteurs et des ramasseuses. Passant des instrumens aux voix, et finissant par les fondre ensemble, la symphonie eût créé entre les êtres et les choses une communauté mystérieuse, un courant de sympathie et d'amour, et l'on eût compris que ces hommes appartenaient à ces arbres, presque autant que ces arbres leur appartenaient. Enfin lorsque Xavière aurait paru, chantant parmi les branches, au lieu de la pâle héroïne d'opéra-comique que guette un traître de mélodrame, elle eût semblé je ne sais quelle sœur plus jeune ou plus moderne, mais non moins auguste, de la prêtresse druidique, de Norma dépouillant les rameaux sacrés. Encore une fois c'est là qu'était pour la musique le passage ouvert et l'échappée vers les hauteurs.

« *Paulo minora...* » Descendons de notre châtaignier et laissons la critique négative pour louer — très positivement — une dernière page. Plus qu'une page en vérité, car c'est toute une scène, et qui fait aux jolies scènes du premier acte le plus agréable pendant. Il y a dans *Xavière*, pour les besoins de la symétrie, ou de l'opposition, deux couples d'amoureux : l'un mélancolique, Xavière et Landry ; l'autre toujours gai : Mélie, la gentille repasseuse, et Galibert, l'infatigable embrasseur de filles. Or, au début du troisième acte, dans la cuisine du presbytère, devisent les petits sous-amoureux. Devant la flamme claire, Galibert tourne, d'une main parfois distraite, une brochette de grives. Et voici que « brûlant de plus de feux *qu'il n'en alluma*, » l'ardent tournebroche se déclare. Il serre de près la fillette, et dégageant de sa fonction présente tout ce que celle-ci contient d'allégorie ou de symbole, il attaque en forme de rigodon un duo culinaire et amoureux :

Grive, grivette, grivoisette,
Tu t'en vas par le vert coteau.

Leste, écrit à merveille pour les deux voix ingénieusement conjuguées, libre sans rien de lâche, le duo file, court, s'écarte à peine et revient aussitôt. Nous lui devons le plaisir que procure, si mince qu'elle soit, une chose vraiment faite et bien faite; telle la gavotte de *Mignon*, le premier entr'acte de *Carmen* ou le célèbre menuet de Boccherini. Comme la grive dans la vigne caillouteuse, il trotte, il piète, le petit duo, frappant de son rythme précis les deux vieilles notes, la tonique et la dominante, qui depuis des siècles ont porté tant de chefs-d'œuvre, et sans lesquelles on voudrait bâtir aujourd'hui. Et voici par où cette très musicale musique devient musique de théâtre. Tandis qu'à la cuisine on rit, on pleure dans le jardin. Landry paraît, soutenant Xavière encore meurtrie et toujours dolente. L'orchestre aussitôt de pâlir : il suffit pour cela d'une modulation mineure et du murmure d'une flûte plaintive. Mais le pimpant duo n'entend pas quitter la place. Il persiste par le rythme, ou plutôt par le mouvement. Une ou deux fois il traverse, il coupe le duo mélancolique; bientôt il l'appelle, l'attire et finit par l'entraîner. La cuisine décidément a raison contre le jardin, le sourire contre les larmes, et rien n'est plus aimable que la reprise en quatuor du thème auquel les deux voix joyeuses ont rallié les deux tristes voix.

On sait que l'Institut a choisi M. Théodore Dubois pour le successeur de Gounod. Ainsi dans les salons le duo de *Xavière* va succéder peut-être au duo de Magali. Désormais la timide jeune fille ne se fera plus hirondelle, ni son hardi partenaire abeille ou papillon. Tous les « chanteurs mondains » voudront cet hiver traiter de « grive, grivette et grivoisette » les cantatrices de la plus haute naissance, et c'est ainsi qu'une fois de plus quelque chose de charmant deviendra quelque chose d'odieux.

CAMILLE BELLAIGUE.

LES

LIVRES D'ÉTRENNES

Quand on parcourt tous ces volumes éclos aux derniers jours de décembre, à cette heure fugitive et mystérieuse de la séparation entre les deux années, lorsque l'on examine toute cette production souvent inquiète et quelque peu déréglée, disparate, incohérente et tumultueuse, d'un dilettantisme compliqué et sceptique, qui trahit un effort un peu fatigué, comme notre époque même, mais où le talent s'éparpille encore malgré tout en nuances d'une variété infinie dans ses raffinemens, on se prend à songer aux causes qui ont contribué à la faire naître, on se trouve insensiblement ramené à l'évocation des événemens, des êtres et des choses disparues qui, par le témoignage du livre, prolongent encore leur écho, leur souvenir, ou font entendre leur voix, et dont les douceurs et les tristesses évanouies nous remontent à l'esprit avec leurs riantes ou douloureuses images. C'est un voyage dans le passé qui porte avec lui plus d'un enseignement. Et puisque, parmi ces publications nouvelles, plus d'une prouve une aspiration généreuse, répond à un idéal immuable ou flatte un goût du moment, puisque l'on peut y constater la préférence donnée à l'histoire de nos origines, à celle de l'art, de la religion, de la science, qu'exiger davantage, à quoi bon interroger les autres, leur demander plus qu'elles ne sauraient dire : leur sens et leur raison d'être, et prétendre enfin que toutes, au don de l'imagination, du savoir et de l'invention joignent encore le mérite d'êtres amusantes et gaies? N'en est-ce pas un fort appréciable déjà que cette trêve qu'elles apportent à l'immoralité?

Assurément les ouvrages de luxe sont moins nombreux depuis quelques années et la crise qui sévit sur la librairie en général ne pouvait manquer de faire sentir ses effets jusque sur la production des livres d'art. La passion de plus en plus développée chez la jeunesse pour tous les exercices physiques, — tandis que le temps de plus en plus grand consacré à tous les sports, à la bicyclette en particulier, est en

partie pris sur la lecture, — n'est sans doute pas non plus étrangère à cette diminution. Mais si la qualité des ouvrages de vulgarisation à bon marché d'aujourd'hui a remplacé la qualité des publications rares d'autrefois, quelques-unes encore font honneur à leurs éditeurs qui ont conservé la tradition du beau. De ce nombre, quel plus magnifique spécimen pourrait-on citer que *la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, dont la confection dénote un soin infini, qui ne sera terminée que dans plusieurs mois, qui méritera alors une étude toute spéciale et que l'on ne saurait comprendre dans la masse des livres d'étrennes, mais dont on peut bien parler ici pour préciser et caractériser tous les progrès dans les procédés qui servent à l'illustration et à la composition du livre moderne ! Qui n'a pu voir exposés au Champ-de-Mars, — d'abord au Salon annuel, puis à l'Exposition récente de la lithographie, — l'original et la copie des trois cent soixante-cinq aquarelles que M. James Tissot a composées d'après les quatre Évangiles, ressuscitant avec les yeux de la foi, dans son pèlerinage de dix ans au pays sacré de Gâlil, jusqu'à la trace du Christ ! Ces scènes de l'Évangile, de l'enfance de Jésus, de la Passion et du Calvaire sont si merveilleusement reproduites que la fraîcheur de leurs tons ne paraît pas avoir varié sous la presse. La plupart des planches donnent en effet l'illusion de l'aquarelle ; par l'harmonie des couleurs, l'observation de leur valeur relative et de la dégradation des plans, les copies sont aussi près que possible de la perfection, et de l'original. Quand l'œuvre sera achevée par la maison Mame, elle restera comme une des merveilles de l'iconographie chrétienne et de la miniature industrielle — sans qu'on puisse toutefois établir de comparaison avec les précieux et uniques manuscrits, dont la dorure seule coûtait quelquefois plus d'un millier de francs, exécutés entièrement à la main par les peintres miniaturistes du moyen âge et de la Renaissance, tels que Fra Angelico ou Jehan Foucquet.

Que de livres profonds ou magnifiques n'ont-ils pas été déjà écrits sur la Terre-Sainte ; et ne semble-t-il point que le siècle finissant soit marqué par un retour au christianisme des premiers âges, que, dans l'angoisse sombre d'à présent, l'humanité aspire à se retremper aux sources pures de la foi primitive ? « Après *la Vie du Christ*, quelle plus belle histoire que celle de son enseignement, propagé par l'Église, qui a suffi à régir le monde pendant dix-neuf siècles avec ce seul précepte : Aimez-vous les uns les autres ? » *La France Chrétienne* (1), que la maison Didot nous présente sous les auspices du cardinal Langénieux, archevêque de Reims, est le pendant du bel ouvrage sur *le Vatican* (2) qu'elle a fait paraître l'an passé pour célébrer la papauté à travers les siècles et montrer dans sa splendeur le Vatican. On y voit revivre, sous

(1) *La France chrétienne dans l'histoire*, 1 vol. in-4° illustré ; Firmin Didot.

(2) *Le Vatican, les Papes, la Civilisation*, 1 vol. in-4°, avec gravures ; Firmin Didot.

la plume d'écrivains d'élite, le type historique de la nation apôtre, se dérouler les annales de la foi, et dans tout son éclat apparaître le rôle du peuple duquel on a pu dire qu'il avait fait par le monde les Gestes de Dieu; rôle immuable depuis ses origines jusqu'à l'Encyclique *Nobilissima Gallorum gens;* qui prouve que l'Église est restée fidèle à son principe; que l'autorité suprême émanée de Dieu peut passer par le peuple, et l'Église tendre la main à la démocratie. Les illustrations d'après des documens historiques sont dignes du texte, dont elles forment le meilleur commentaire.

La Ville Éternelle n'aura plus de mystère pour nous quand nous aurons pénétré dans son intimité à la suite de l'abbé Chevalier. Fixé à Rome par les devoirs de sa charge de camérier du pape, il a demandé, comme autrefois Ampère sur ce sol mémorable, une intelligence plus nette et plus vive de la vie du peuple romain à la topographie, aux monumens, au spectacle du présent lui-même, qui contient des débris et comme des ruines du passé. L'histoire religieuse de Rome (1) a été pour lui l'objet d'une recherche assidue. Ses maîtres sont Baronius pour les annales ecclésiastiques, Muratori pour les événemens politiques, Ciaconius et Platina pour les vies des papes, et, à côté d'eux, les historiens spéciaux des basiliques et des églises. C'est ainsi muni qu'il est allé visiter et étudier en érudit le théâtre des faits qui se sont passés dans le lointain des âges. Le lecteur s'apercevra que ce livre a été vécu et senti jour par jour au mouvement qui l'anime et à l'intelligente curiosité dont il témoigne.

C'est le baptême de Reims qui a fait de la France, il y a quatorze cents ans, la fille aînée de l'Église, et ce n'est pas sortir de son histoire, retracée dans *la France Chrétienne* par un des successeurs de saint Remi, que de raconter celle de Clovis (2) dont la gloire est de s'être fait l'agent de la politique épiscopale, et d'une peuplade barbare qu'il avait reçue, d'avoir fait une nation catholique. Elle semblait bien difficile à écrire cette vie, si l'on songe au petit nombre de témoignages qu'on peut consulter : un bout de lettre adressée aux évêques de son royaume, quelques notices empruntées aux annalistes du ve et du vi^e^ siècles et quelques légendes, qui sont tout ce que Grégoire de Tours, dans son *Histoire des Francs,* a pu mettre en œuvre, deux générations après la mort du fondateur de la monarchie chrétienne. Mais il n'est rien d'impossible aux érudits d'aujourd'hui et l'on verra avec quelle habileté M. Godefroid Kurth, après vingt ans d'études en partie consacrées à Clovis, à l'aide de documens rassemblés sur la vie des saints contemporains de Clovis, et après avoir compulsé les œuvres des historiens des derniers siècles, s'est tiré de cette difficile entreprise. Les

(1) *Rome et ses Pontifes,* par Mgr C. Chevalier, 1 vol. in-4° illustré; Alfred Mame.

(2) *Clovis,* par M. Godefroid Kurth, 1 vol. gr. in-4° illustré ; Alfred Mame.

belles héliogravures et gravures sur bois qui reproduisent les pièces les plus remarquables de la vie de Clovis d'après des manuscrits des XIVe et XVe siècles de la Bibliothèque Nationale, les peintures ou dessins modernes de MM. Cormon, Flameng, Luminais, Maignan, Rochegrosse, Sellier, Deroton Legrand, que l'auteur a eu la bonne fortune d'associer à son œuvre, en confiant le soin de la faire connaître à la maison Mame, contribuent à donner de la vie à ces pages un peu austères où plus d'une fois M. Kurth a dû suppléer à l'insuffisance des témoignages par un intense effort de l'esprit pour arriver à l'intuition du passé.

Avec les *Chroniqueurs de l'histoire de France* (1) nous allons retrouver Clovis dans les Chroniques latines de Grégoire de Tours, nous allons remonter aux sources des origines de notre histoire nationale, dont les plus précieux et plus anciens monumens restent encore inconnus ou fermés à tant de lecteurs. Dans ce bel ouvrage Mme de Witt met tous ces trésors originaux à leur portée, s'efforçant de leur faciliter la tâche, comme à l'ordinaire, avec son talent incontesté, en choisissant dans les diverses chroniques les fragmens les plus intéressans, en les complétant l'un par l'autre, mais sans que jamais, dans cette traduction, ils perdent rien de leur vivacité d'impressions et d'expression, de l'animation et de la vérité qui font le prix et le charme naïf de ce genre de récits. Le premier volume de cette série, — qui en comprendra trois sur les chroniqueurs, — débute par les Mérovingiens et se termine à la fin de la première croisade. Ce n'est pas à tort que Mme de Witt, dont le nom est deux fois lié à l'histoire de France, espère qu'on prendra plaisir à lire ces chroniques ornées de superbes planches en chromolithographie, de grandes compositions tirées sur bois et de nombreuses gravures également d'après les monumens et les manuscrits de l'époque, d'une délicatesse d'exécution tout à fait rare : elles sont une des plus belles publications de l'année, l'une des plus instructives et l'une aussi des plus agréables à offrir.

Si de l'histoire sacrée et de celle de la nationalité française nous passons à l'histoire générale de l'Art, comment ne pas nommer Chantilly, qui a gardé à travers la Renaissance le caractère et l'empreinte de ses origines, et ne pas tirer hors de pair la belle collection de tableaux de maîtres que M. le duc d'Aumale a réunis dans cette demeure historique, cadre bien digne d'elle par sa splendeur? Le premier volume de *la Peinture au château de Chantilly* est consacré aux écoles étrangères: italienne, flamande, hollandaise, allemande et anglaise; le second sera exclusivement réservé à l'école française. Il fera ici même l'objet d'une étude spéciale, qui ne serait pas maintenant tout à fait à sa place, et pour laquelle le temps nous manquerait. Nous avons seulement tenu à dire qu'il serait digne de figurer au premier rang des publications d'art de

(1) *Les Chroniqueurs de l'histoire de France; les Premiers rois de France d'après les Chroniqueurs*, par Mme de Witt, née Guizot, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hachette.

l'année. Contentons-nous donc d'ajouter qu'il renferme quarante merveilleuses héliogravures, d'une parfaite exécution, d'après les plus remarquables tableaux de la galerie de Chantilly.

Versailles ! Chantilly ! à quels rapprochemens ne prêteraient pas ces deux mots ? Chantilly clame la gloire des Condé comme Versailles celle de Louis XIV : depuis les peintures des plafonds jusqu'aux bronzes, aux bas-reliefs, aux marbres allégoriques des jardins ou des parterres d'eau, tout n'y parle-t-il pas du Grand Roi ? Ici il commande tout le reste du siècle comme il domine Versailles du haut de la cour du château ; il y apparaît non seulement vivant dans les *Mémoires* des contemporains, mais au milieu de toutes les manifestations des arts qui contribuent à sa gloire. La vie privée de Louis XIV et de sa cour, de son règne et de son temps tiennent la plus grande place dans le luxueux volume, aux magnifiques gravures faites d'après les originaux des musées ou des collections particulières, intitulé *le Grand Siècle* (1), et pouvait-il en être autrement puisque, comme l'a écrit Voltaire, « le roi y mit tant d'éclat et de magnificence que les moindres détails de sa vie semblent intéresser la postérité ainsi qu'ils étaient l'objet de la curiosité de toutes les cours d'Europe et de tous les contemporains ? »

C'est encore servir la cause des arts du dessin, dont l'orfèvrerie relève directement, que d'éditer un ouvrage comme cette savante et si curieuse *Histoire de l'Orfèvrerie française* (2), par M. Henri Havard, qui n'est pas seulement une œuvre de luxe et d'un luxe élevé, mais surtout un livre de haut enseignement, puisque, depuis l'origine et à toutes les époques, l'orfèvrerie, cet art somptuaire qui n'est destiné qu'à satisfaire les caprices de l'opulence, s'est conformée à l'idéal des peuples, qu'il a su se plier à toutes les transformations du goût, à toutes les fluctuations de la mode, si bien que l'étude de ses ouvrages les plus caractéristiques offre comme un tableau abrégé de l'histoire générale de la civilisation dans tous les temps et dans tous les pays. Son apparition coïncide avec la mise en œuvre des métaux, et, on l'a dit avec raison, elle doit son origine à deux passions aussi vieilles que l'humanité elle-même : la coquetterie de la femme et la vanité masculine. Pour les satisfaire, embellir la personne ou la demeure, l'or et l'argent, assouplis et dociles, rehaussés d'émaux, de gemmes, d'incrustations, revêtiront les formes les plus nobles et les plus variées. En regardant tous ces beaux modèles de l'orfèvrerie des époques mérovingienne, carolingienne, du moyen âge, de la Renaissance, tous ces objets ingénieux trouvés sur tous les points de la France, on se pénètre mieux de toutes ces époques, et l'on souhaite qu'à leur tour

(1) *Le Grand Siècle. — Louis XIV, les Arts, les Idées*, par M. Émile Bourgeois, 1 vol. gr. in-8°, illustré de 500 gravures et 22 planches en taille-douce ; Hachette.

(2) *Histoire de l'Orfèvrerie française*, par M. Henry Havard, 1 vol. in-4° ; May et Motteroz.

les orfèvres d'aujourd'hui, qui ne produisent guère d'œuvres pures, qui manquent de la verve créatrice de leurs devanciers et se contentent trop facilement de l'habileté de l'exécution, — qui préfèrent en un mot l'apparence à la réalité, — s'inspirent des formes les plus élégantes de l'antiquité et de la Renaissance, où le caprice est resté soumis au goût le plus pur. Ils en trouveront ici de parfaits spécimens, reproduits dans une suite de planches hors texte et en couleurs et de vignettes qui sont exécutées avec un soin et un goût qui font de cette publication si intéressante une des plus somptueuses de l'année.

L'Histoire populaire de la Peinture, par M. Arsène Alexandre, si précieuse pour répandre le goût des choses d'art, s'est enrichie cette année, sur *les Écoles allemande, anglaise, espagnole* (1), d'un nouveau volume qui ne le cède en rien aux précédens du même auteur pour l'importance et la diversité des questions traitées. L'étude des grands artistes qui dominent chacune de ces écoles est accompagnée de la reproduction gravée de leurs principales œuvres.

Pour bien connaître non seulement l'œuvre des maîtres, l'histoire de chaque école, mais en général jusqu'aux plus petits musées où leurs tableaux se trouvent aujourd'hui disséminés, aucune collection ne fournit des renseignemens plus précieux que celle de MM. Lafenestre et Lichtenberger : *La Peinture en Europe* (2), dont trois volumes : *le Louvre, — Florence, — la Belgique*, — ont déjà paru.

A cet ouvrage de vulgarisation d'art on peut joindre *le Goût dans l'ameublement* (3), de M. H. de Noussanne, auquel on ne saurait souhaiter mieux que de réunir les suffrages de toutes les femmes qui ont la passion de l'élégance et de l'ameublement intérieurs, et *l'Art Moderne* (4), choix de lectures sur l'histoire de l'art, l'esthétique et l'archéologie, aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles.

Quant aux jeunes filles, si l'on veut un livre qui leur convienne de tous points, puisqu'il n'en est guère parmi elles qui n'aient quelque penchant pour les fleurs et ne sachent s'en servir pour la décoration ou la parure, on peut en toute tranquilité avoir recours à M. G. Fraipont qui a publié déjà plus d'un agréable, utile et élégant ouvrage, comme *l'Art de peindre l'Éventail, l'Écran et le Paravent*, et qui, cette année, nous montre *la Plante* (5) sous toutes ses formes les plus variées dans la nature et dans la décoration. Cet ouvrage est orné de seize aquarelles et d'une centaine de dessins, M. Fraipont est l'illustrateur de son propre

(1) *Histoire populaire de la Peinture.* — Écoles allemande, anglaise, espagnole, par M. Arsène Alexandre, 1 vol. in-4° illustré; Henri Laurens.

(2) *La Peinture en Europe*, par MM. George Lafenestre et Lichtenberger, 1 vol. petit in-8°; May et Motteroz.

(3) *Le Goût dans l'ameublement*, par M. H. de Noussanne, 1 vol. in-8° illustré; Firmin-Didot.

(4) *L'Art moderne*, par M. Gaston Cougny, 1 vol. in-8° illustré; Firmin Didot.

(5) *La Plante dans la nature et la décoration*, texte et illustrations par M. G. Fraipont, 1 vol. in-4°; H. Laurens.

texte et, il décrit en poète les merveilles de la fleur sous tous ses aspects, fleurs de jardins, fleurs sauvages, des forêts, plantes d'eau, qui ne répandent pas seulement leur parfum, mais font naître autant de prétextes de crayonner et de peindre que de délicieuses sensations et se prêtent aux applications les plus variées. L'ouvrage est un modèle d'élégance : dans l'arrangement des dessins, l'encadrement des pages on retrouve la marque d'un véritable artiste : il est fait pour plaire aux jeunes filles ; elles ne peuvent manquer de le bien accueillir avec ces vers de Du Bellay, qui répondent à la fraîcheur des aquarelles qu'il contient :

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

Que de Mémoires ne nous ont-ils pas retracé les plus brillans faits d'armes de ces temps mémorables de la Révolution et de l'Empire ! M. Frédéric Masson, qui s'est fait depuis quelques années l'historiographe de Napoléon, qui n'a laissé dans l'oubli aucun fait intéressant de cette longue et glorieuse épopée, si fertile en actions héroïques, dont les livres si bien informés resteront comme l'un des commentaires les plus piquans, les plus subtils, et les plus attachans de période du premier Empire, s'il est l'un des premiers qui ont ouvert cette marche triomphale derrière le Grand Capitaine, semble aujourd'hui vouloir la fermer avec *les Cavaliers de Napoléon* (1). Après tous ces Mémoires écrits par des généraux qui se livrent à des considérations stratégiques et qui racontent surtout leurs exploits, — la plupart les combinant pour leur plus grande apologie et ne perdant jamais une occasion de satisfaire une rancune ou de critiquer un rival, — M. Masson, sans entrer dans des détails techniques, s'est proposé de montrer de quels élémens s'est formée la cavalerie de l'Empereur, comment il l'a constituée, recrutée, le rôle qu'il a donné à chacun des corps de la garde impériale, soldats d'autant plus dignes d'admiration que durant vingt années, sans faiblir un instant, ils se maintiennent au même degré de dévouement, toujours prêts à toutes les besognes qui s'imposent à leur abnégation et à leur courage. Ici aucun des compagnons de l'Empereur ne porte sa propre gloire ; pour tous ensemble, il n'y a qu'un nom, un nom collectif ; celui du corps où ils ont servi et combattu. Cavalerie de réserve : carabiniers, grenadiers, cuirassiers ; — cavalerie de ligne : dragons, chevau-légers, chevau-légers-lanciers ; — cavalerie légère : hussards, chasseurs, chasseurs de la garde, guides et mamelucks,

(1) *Les Cavaliers de Napoléon*, par M. Frédéric Masson, 1 vol. in-4° avec illustrations d'Edouard Detaille ; Boussod, Valadon et Cie.

on les voit tous défiler, à ce point héroïques et superbes que nuls soldats des temps passés ne peuvent leur être comparés. Ils ont été, comme le dit M. Frédéric Masson, les derniers chevaliers avant que la guerre ne se transformât de façon à rendre en théorie presque nul l'effort individuel, avant qu'elle ne prît un caractère de sauvagerie scientifique et que ce fût fini des grandes chevauchées à travers l'Europe, tout au moins avec l'allure qu'elles ont eue. On se doute combien un pareil sujet a pu inspirer M. Édouard Detaille. Jamais peut-être le peintre militaire de l'épopée impériale n'a déployé à un plus haut point ses qualités de précision, de science de la composition et du dessin non plus que les éditeurs mis plus de soin pour en faire une de leurs plus magnifiques publications.

Et maintenant que nous avons assisté à la formation de ces incomparables régimens, entendu le récit des batailles où ils se sont distingués, voici qu'un témoin du grand drame de la *Campagne de Russie en 1812* (1), le major de Faber du Faur, — qui servit dans le 3e corps d'armée en qualité d'officier dans la 25e division composée de Wurtembergeois, et qui ne quittait son sabre que pour saisir ses crayons, — nous fait assister à l'effondrement de ces belles troupes dans une suite d'esquisses prises sur les lieux mêmes et qui remettent sous nos yeux, avec une vérité qu'aucune description ne saurait rendre, le sinistre tableau de cette guerre où une armée supérieure à toutes celles qui existèrent jamais, glorieuse de vingt ans de victoires ininterrompues, succomba vaincue par les frimas du Nord. La 25e division, qui avait été incorporée au 3e corps d'armée commandé par le maréchal Ney, se trouvait au centre même de la Grande Armée, sous les ordres immédiats de Napoléon. C'est assez dire que le major Faber du Faur était en situation de noter au passage les scènes les plus caractéristiques de la marche sur Moscou et de la retraite ou plutôt de la course errante et sans ordre, — défilé lamentable de hordes en haillons, couvertes d'oripeaux bizarres provenant du pillage de Moscou et qui, sourdes à la voix des chefs, fuient avec des allures de troupeaux affolés devant la lance des cosaques de Platov.

On ne connaissait plus les chefs ni le drapeau.
Hier la Grande Armée, et maintenant troupeau.

Le *Journal* du major Faber du Faur se compose d'une centaine de planches, représentations des faits principaux de la campagne de Russie tels que le *Passage du Niémen*, la *Prise de Smolensk*, la *Bataille de la Moscova*, l'*Incendie de Moscou*, le *Passage de la Bérésina*. On ne peut sans une sorte d'angoisse contempler ces compositions si variées qui par une sorte de miracle ont échappé à la destruction : au feu et à

(1) *La Campagne de Russie en 1812*, par le major Faber du Faur, 1 vol. in-4° avec dessins de l'auteur; Flammarion.

l'inondation. Ce dessin souvent maladroit, mais d'une sincérité absolue dans sa forme simple et souvent naïve comme le commentaire qui l'accompagne, — et dont l'auteur, le capitaine d'état-major de Kausler, a fait également la campagne de Russie de 1812 en qualité d'officier dans l'armée wurtembergeoise, — s'il n'a pas la puissance d'exécution des dessins des Raffet, des Charlet, ni la magistrale fantaisie de Goya, frappe par son accent de sincérité néanmoins, par l'image faite d'après nature, et constitue un ensemble de documens d'un prix inestimable et le plus sûr des renseignemens. La belle préface qui sert d'introduction à l'ouvrage est due à M. Armand Dayot, écrivain si documenté sur l'histoire du premier Empire. Elle est ornée elle-même d'illustrations très curieuses ayant trait à la campagne de 1812.

N'est-ce pas le moment de parler des souvenirs (1) qui forment un véritable musée de tout ce qui appartient à la grande figure de l'empereur et où sont groupés avec tous ses portraits les armes, bijoux, décorations, vêtemens et meubles lui ayant appartenu, toutes ces reliques, conservées par ses fidèles et qui racontent pas à pas l'histoire de Napoléon depuis son enfance jusqu'à sa longue agonie et à son apothéose?

L'Empereur a aussi sa place dans cette collection des *Mots historiques* (2) où revit toute l'histoire de France, si brièvement mais on ne peut plus ingénieusement présentée par M. Trogan dans une suite d'illustrations de Job, qui sont elles-mêmes une merveille d'invention de goût et, si suggestives qu'on ne peut plus oublier ces personnages, ni ces scènes, une fois qu'on les a vus.

Dans *les Cahiers du capitaine Coignet* (3), que tout le monde a lus et dont le succès valait d'être consacré par l'illustration, rien n'est inventé non plus. Pauvre comparse du plus grand des drames militaires, il était trop incapable d'altérer les faits; il s'est contenté de dire ce qui s'est passé devant ses yeux, il parle en illettré, sans doute, mais avec un entrain, une vivacité d'expression, une originalité, que lui dictent son héroïsme simple et son dévouement pour l'Empereur. Il personnifie le soldat qui a la religion du régiment, l'amour de la guerre, et c'est l'intérêt supérieur de ces cahiers du grenadier sublime, du petit épicier d'Auxerre, que d'être pleins de témoignages ainsi exprimés et de détails qu'on chercherait vainement ailleurs. M. Le Blant, qui les a illustrés, s'est identifié à son héros, et ses types sont d'une vérité qui émeut dans cette très belle édition. Le récit des *Guerres de Napo-*

(1) *Napoléon; la République; le Consulat; l'Empire; Sainte-Hélène*, 1 album in-8° oblong, avec illustrations; Hachette.

(2) *Mots historiques du pays de France*, par Trogan, 1 album in-4° illustré par Job; Mame.

(3) *Les Cahiers du capitaine Coignet*, par M. Lorédan Larchey, avec illustrations en couleurs et en noir, d'après M. Julien Le Blant, 1 vol. in-8°; Hachette.

léon (1) est emprunté à tous ces témoins oculaires dont les mémoires ont été publiés dans ces dernières années. M. Chalamet a fait un choix judicieux des pages les plus intéressantes.

Les *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire* (2) sont dus au colonel Noël, et vont de 1795 à 1832. C'est le journal des courses militaires de cet officier à travers l'Europe avec quelques brèves relations des combats auxquels il a assisté.

Soldats de France (3) est un volume de contes et de récits militaires inspirés par le patriotisme et où soldats de tous grades passent successivement sous les yeux du lecteur, à la caserne, à la chambrée, à l'hôpital, aux manœuvres, en Algérie, au Dahomey, au Tonkin, en faisant bonne et vaillante figure.

A côté de tous ces souvenirs de la patrie et qui marquent les heures de ses triomphes comme de ses revers, mais toujours si pleins de grandeur et de noblesse, comment ne pas évoquer l'Alsace, que nos malheurs nous ont rendue plus sacrée et plus chère, et qui reste si étroitement attachée à notre glorieux passé; comment ne pas songer à tous les événemens dont ce coin de terre a été le témoin, à ces nombreux sièges et blocus de Strasbourg, à tout le sang répandu; comment ne pas entendre les clameurs qui tant de fois ont frappé les murailles de la cité, dont l'histoire n'est qu'une suite ininterrompue de guerres et de combats et qui, dans le cours de son existence et depuis la conquête romaine, n'a cessé de lutter pour son indépendance? C'est cette histoire que M. Alfred Touchemolin a retracée dans ce bel ouvrage : *Strasbourg militaire* (4), inspiré par le plus pur patriotisme où il raconte tous les combats soutenus par son pays; les origines de Strasbourg, ses démêlés avec les évêques; sa défense contre les seigneurs féodaux, et pour l'obtention de ses libertés communales; les batailles livrées contre les grandes compagnies, contre les invasions des Armagnacs, contre Charles le Téméraire, — tous les troubles enfin des guerres de religion et autres, continués jusqu'à ce que l'Alsace fut devenue française. Dans une suite de dessins, M. Alfred Touchemolin a reproduit, en même temps que des vues de l'Alsace d'autrefois, la collection complète des costumes et uniformes de ses concitoyens à toutes les époques, précieux documens qui ajoutent à l'intérêt de ce consciencieux ouvrage.

Bien différente de tant d'autres écoles que l'on se hâte d'oublier comme un cauchemar dès la sortie, l'École polytechnique laisse à tous

(1) *Guerres de Napoléon (1800-1807)*, par M. A. Chalamet, 1 vol. in-8° illustré; Firmin Didot.

(2) *Souvenirs militaires d'un officier du premier Empire*, par J.-N.-A. Noël, 1 vol. in-8°; Berger-Levrault.

(3) *Soldats de France*, par M. le marquis de Ségur; 1 vol. in-4° illustré; Alfred Mame.

(4) *Strasbourg militaire*, par M. Alfred Touchemolin, 1 vol. in-4° illustré; A. Hennuyer.

ceux qui y ont passé comme une marque indélébile ; ils conservent d'elle un souvenir attendri ; ils ne peuvent se rappeler sans plaisir et sans émotion ces fortifiantes heures de travail et de bonne camaraderie où l'on a formé des amitiés qui vous resteront fidèles toute la vie et qui s'étendront jusqu'aux familles des amis disparus, conclu ce pacte de patriotisme et d'honneur, de devoirs et de traditions, qui ne sera plus rompu. C'est cette pensée d'affection et de reconnaissance pour l'École qui procure à la fois de si douces joies et des pensées si hautes, ce retour ému vers le passé qui donne un si grand prix à ce beau livre (1), où M. Gaston Claris, qui appartient à une famille de polytechniciens, qui lui-même est ancien élève de l'École, et peintre de sujets militaires, par son crayon et par sa plume a fait revivre la Polytechnique à ses différens âges, dans les anciens bâtimens du collège de Navarre, sur la Montagne-Sainte-Geneviève. Il a reconstitué tout ce passé, remontant jusqu'aux premières années de l'École, montrant ce qu'elle était à son époque, il y a trente ans, et la représentant telle qu'elle est aujourd'hui et, pour arriver à ce résultat, il n'a négligé aucun moyen, consultant bibliothèques, archives, publications, mémoires, dessinant, rétablissant la série des uniformes, de l'équipement et de l'armement, prenant tous ses croquis sur la nature même et communiquant enfin à tout cet ensemble une intensité de vie aussi attrayante dans le dessin que dans le récit. Ce n'est pas seulement tous ceux qui ont passé par l'école qui se retrouveront plus jeunes en voyant ces souvenirs défiler sous leurs yeux et qui garderont quelque reconnaissance pour le camarade qui est parvenu à ressusciter tout ce qui reparaît si souvent dans leurs rêveries : l'ouvrage constituera aussi un puissant encouragement pour ceux qui se destinent à l'École. A côté des pages qui prouvent que l'on sait s'y amuser, — moins souvent peut-être que ces croquis sembleraient l'indiquer, — ils y trouveront les plus beaux exemples qu'ont laissés ceux qui les ont précédés dans la carrière, et c'est pour cela que l'on peut considérer l'intéressant volume de M. Gaston Claris, édité avec un grand luxe dans le papier, l'impression et l'illustration, comme un des plus sérieux et utiles livres d'étrennes de 1896.

Mais voici, dans un tout autre genre, un livre d'un chroniqueur alerte et très renseigné : *la Vie des boulevards — Madeleine-Bastille* (2), livre gai, plein d'humour, de l'entrain et de l'esprit le plus parisiens, pour ne pas dire gaulois, et du genre d'esprit qu'il fallait pour écrire sur ce monde si complexe et si mêlé du boulevard, où tous les types de la comédie humaine en action, lettrés et politiques, millionnaires et gueux, prolétaires et bourgeois, habitués et rastaquouères, filles et

(1) *Notre École polytechnique*, texte et illustrations par M. Gaston Claris, 1 vol. in-4° ; May et Motteroz.

(2) *La Vie des boulevards : — Madeleine-Bastille*, par M. Georges Montorgueil, 1 vol. petit in-4°, illustré par M. Pierre Vidal ; May et Motteroz.

viveurs, — cohue brillante et pitoyable, — se coudoient, dans le décor superbe qui se déroule de la Madeleine à la Bastille et change suivant les heures du jour et de la nuit. Toutes les manifestations de cette course réelle, ordonnée et fantasque, agitée, monstrueuse et tumultueuse, à la poursuite des affaires, du luxe et de l'amour; cette puissance de la joie, cette fièvre de la vie du corps, M. Pierre Vidal les a saisies sur le vif, au milieu de ce va-et-vient de la fête ininterrompue, dans ces deux cents dessins en couleur, semés à chaque page, exubérans de vie et de gaieté et qui complètent à souhait la fine étude, la piquante satire de nos mœurs contemporaines. Pour la variété des compositions qui s'harmonisent avec le ton du récit, pour la beauté du papier et de l'impression, le livre ne peut manquer d'être recherché des amateurs : — il n'est pas destiné à la jeunesse.

Il faut toujours revenir au *Tour du Monde* (1), quand on veut se tenir au courant des voyages de découverte ou d'exploration, de tout ce qui intéresse les progrès de la géographie, les conquêtes lointaines de la civilisation, et la connaissance de nos colonies d'outre-mer. On a pu y lire *le Voyage à Madagascar* (2), de M. le Dr Louis Catat, et *la France au Dahomey* (3), de M. d'Albéca, qui tous deux, après avoir longtemps habité ces pays aux coutumes barbares, ont pu tracer la route à notre corps expéditionnaire, le premier de Majunga à Tananarive, le second dans la région des Éoués et dans la ville de Ouidah, — ces deux colonies qui sont aujourd'hui possessions françaises. Ces deux volumes de voyages si bien illustrés sont d'actualité entre tous.

Avec M. Gaston Vuillier, nous rentrons en Europe. C'est aussi dans *le Tour du Monde* qu'a paru tout d'abord cette année *la Sicile* (4), qui, avec le livre de M. René Bazin, est peut-être celui qui a le mieux rendu dans ses tableaux, d'une impression saisissante, ce pays de lumière et de feu, l'éclat et la noirceur de son ciel, la splendeur et l'abandon de ses temples grecs, de ses palais sarrasins ou normands, la noblesse et la misère de son peuple. Les dessins, dus également à M. Vuillier, sont d'un véritable artiste.

La sincérité des impressions et des croquis, et ce qu'on y sent de personnellement éprouvé, font également du voyage de MM. H. Avelot et J. de la Nezière : *Monténégro, Bosnie, Herzégovine* (5), un livre exquis, à l'aide duquel nous pénétrons plus dans l'intimité de ces races si différentes, dont les types, si originaux dans leur variété même, ainsi que les villes, sites, scènes de mœurs, intérieurs et paysages, qu'ils

(1) *Le Tour du Monde*, 2 vol. in-4° illustrés; Hachette.
(2) *Voyage à Madagascar*, par M. le Dr Louis Catat, 1 vol. in-4°; Hachette.
(3) *La France au Dahomey*, par M. Alexandre L. d'Albéca, 1 vol. in-4°; Hachette.
(4) *La Sicile*, par M. Gaston Vuillier, 1 vol. in-4°, illustré par l'auteur; Hachette.
(5) *Monténégro, Bosnie, Herzégovine*, texte et illustrations de MM. H. Avelot et J. de la Nézière, 1 vol. in-8°; H. Laurens.

animent restent à jamais fixés dans notre esprit par les délicieux et si habiles croquis des deux auteurs.

M. Marius Bernard, lui, demeure fidèle à la Méditerranée, et après les côtes barbaresques, c'est sur *les Côtes latines*, en Espagne (1), de Tanger à Séville, que le conduit sa fantaisie voyageuse. Quant à ceux qui voudraient faire une promenade de quelques kilomètres à la porte de Paris : *A Versailles et dans ses environs* (2), ils ne sauraient avoir de meilleur et de plus aimable cicérone que M. Alexis Martin.

Dans la littérature à l'usage de la jeunesse l'imagination a fait merveille cette année ; à tous les récits qu'ont publiés le *Magasin pittoresque* (3) et le *Magasin illustré d'éducation et de récréation* (4), toujours si au courant de ce qui peut amuser leurs jeunes lecteurs, en y mêlant quelques connaissances utiles, quelques notions scientifiques, sont encore venus s'ajouter ceux de la *Revue pour les jeunes filles* (5), nouveau recueil périodique qui, par l'heureuse composition de son programme, répond au désir des mères de famille. Tous les genres sont ici représentés. Voici d'abord M. Jules Verne avec *l'Ile à hélice* (6). Standard-Island, — qu'on peut traduire par l'île-type, — est une île en acier, de sept kilomètres de long sur cinq de large, sorte de *Great-Eastern*, monté sur un gabarit des milliers de fois plus considérable, île mouvante qui mouille sur ses ancres ou qui se déplace, avec restaurans, hôtels, cercles, théâtres, où les touristes peuvent trouver tous les agrémens des villes d'eaux et mille autres choses encore. Fondée par une compagnie américaine sous la raison sociale *Standard-Island Company limited*, au capital de 500 millions de dollars, divisés en cinq cents parts, elle offre aux nababs des États-Unis les divers avantages dont sont privées les régions sédentaires du globe terrestre. Sous la conduite du commodore Simoë, les milliardaires jouissent de la navigation la plus variée dans l'Atlantique et le Pacifique, aux Sandwich, aux îles Marquises, aux Pomotou, à Taïti, aux îles de Cook, aux Fidji, à Tonga-Tabou, etc., et, toujours charmés par la musique de Sébastien Zorn, Yvernès, Francolin et Pinchinat, gais compagnons, à qui arrivent toutes les aventures les plus singulières, peuvent s'imaginer être pour toujours à l'abri de tous les krachs... Avec *Atlantis* (7), c'est également dans le monde du merveilleux que M. André Laurie nous transporte, un monde englouti depuis des siècles, où il a découvert

(1) *Les Côtes latines d'Espagne*, par M. Marius Bernard, 1 vol. in-8° avec illustrations; H. Laurens.

(2) *Mes Promenades à Versailles et dans ses environs*, par M. Alexis Martin, 1 vol. in-8°; A. Hennuyer.

(3) *Le Magasin pittoresque*, 1 vol. gr. in-8°; Jouvet.

(4) *Le Magasin illustré d'éducation et de récréation*, 1 vol. gr. in-8°; Hetzel.

(5) *La Revue pour les jeunes filles*, 1 vol. in-8° illustré; Armand Colin.

(6) *L'Ile à hélice*, par M. Jules Verne, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hetzel.

(7) *Atlantis*, par M. André Laurie, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hetzel.

des survivans de ce continent disparu. C'est plus qu'un récit de voyage de fantaisie que celui de *Robinson et Robinsonne* (1) et celui des *Derniers Hommes rouges* (2), dont le premier a pour théâtre l'Équateur, et le second le pays des Indiens Sioux; ce sont de véritables romans où l'on retrouve toutes les brillantes qualités de l'auteur, aux inventions incalculables, et qui n'a jamais eu plus de verve.

Parmi les récits d'aventures, nous n'avons pas besoin de faire ressortir ceux d'un écrivain dont les lecteurs de la *Revue* connaissent depuis longtemps les œuvres si originales et si remplies de beaux sentimens, M. Lucien Biart, qui, après *la Conquête d'une patrie* (3), nous donne *la Vallée des Colibris* (4); ceux de M. Edm. Neukomm, *les Dompteurs de la mer* (5), qui nous montre les rois de mer, les Normands abordant au Brésil avant le xve siècle; ceux de M. d'Hervilly, *les Chasseurs d'édredons* (6), qui nous font assister aux voyages et étranges aventures de M. Barnabé, de Versailles; enfin de M. Gothi avec ses *Scènes de la vie sibérienne* (7).

Dans les récits dont la moralité n'exclut pas l'agrément et dont quelques-uns sont encore relevés par le charme du style, ne pouvant les analyser tous, contentons-nous de mentionner *Mary-Bell, William et Lafaine* (8), délicieux conte sur la vie des enfans en Amérique, adapté de l'anglais, avec la délicatesse que l'on sait, par Stahl et de Wailly; *Mabel Vaughan* (9), histoire d'une jeune fille, fort goûtée des jeunes filles; *la Famille de la Marjolaine* (10); *les Petits Robinsons de Roc-Fermé* (11); *Contes et Légendes d'Égypte* (12); *Au Lys d'Argent* (13); *Un peu, Beaucoup, Passionnément* (14); *Mon Chevalier* (15); *la Destinée d'Isabelle* (16); les *Mémoires d'une Petite fille russe* (17); *les Trois Disparus du*

(1) *Robinson et Robinsonne*, par M. Pierre Maël, 1 vol. in-8° illustré; Hachette.

(2) *Les Derniers Hommes rouges*, par M. Pierre Maël, 1 vol. gr. in-8° illustré; Firmin Didot.

(3) *La Conquête d'une patrie*, par M. Lucien Biart, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hennuyer.

(4) *La Vallée des Colibris*, par M. Lucien Biart, 1 vol. gr. in-8° illustré; Mame.

(5) *Les Dompteurs de la mer*, par M. Edm. Neukomm, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hetzel.

(6) *Les Chasseurs d'édredons*, par M. Ernest d'Hervilly, 1 vol. in-8° illustré; Jouvet et Cie.

(7) *Scènes de la vie sibérienne*, par M. E. Gothi, 1 vol. in-8° illustré; Delagrave.

(8) *Mary-Bell, William et Lafaine*, par Stahl et De Wailly, 1 vol. in-8°; Hetzel.

(9) *Mabel Vaughan*, par miss Cummins, 1 vol. in-4° illustré; Mame.

(10) *La Famille de la Marjolaine*, par M. Aimé Giron, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.

(11) *Les Petits Robinsons de Roc-Fermé*, par A. Gennevraye, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.

(12) *Contes et Légendes d'Égypte*, par G. Nicole, 1 vol. in-8° illustré; Hetzel.

(13) *Au Lys d'argent*, par Mme Lescot, 1 vol. in-16 illustré; Hachette.

(14) *Un Peu, Beaucoup, Passionnément*, par M. François Deschamps, 1 vol. in-16 illustré, Hachette.

(15) *Mon Chevalier*, par Gabriel Franay, 1 vol. gr. in-8° illustré, Armand Colin.

(16) *La Destinée d'Isabelle*, par Mlle M. Levray, 1 vol. gr. in-8° illustré; Mame.

(17) *Mémoires d'une petite fille russe*, par Véra Zelikhovska, 1 vol. petit in-4° illustré; Hennuyer.

Sirius (1); *le Sergent Simplet* (2); *A pied, à cheval, en voiture* (3), joyeuses nouvelles sportives de M. Paul Geruzez. Joignons-y pour les petits enfans tous ces jolis volumes, la plupart tirés de la bibliothèque de *Saint-Nicolas* (4), de *Mon Journal* (5), du *Petit Français* (6); enfin dans les albums illustrés *Jeanne d'Arc* (7), par M. Th. Cahu; *Nos bêtes, — Animaux utiles* (8) avec ses luxueuses planches en couleur; *Paris sportif, anciens et nouveaux sports* (9), par Crafty, et comme le comique n'est pas loin de la fantaisie, *l'Illustre Dompteur* (10), par Guigou et Vimar, d'une verve aussi jeune et intarissable que leur *Arche de Noé*.

Tous ces volumes dont se sont enrichis ces collections ne prouvent-ils pas qu'il y a une manière d'écrire pour la jeunesse et la première enfance, en même temps qu'ils témoignent des efforts de tous ceux qui contribuent à l'amuser! et quoi qu'on puisse dire contre ce genre de littérature qui, d'après quelques-uns, fausserait le goût et les idées, s'il est moins spirituel et plus naïf que les *Contes de Perrault*, la simplicité cependant n'en exclut pas toujours l'agrément; et l'on ne regrettera pas trop de n'en être point resté à *Peau-d'Ane* en regardant les enfans feuilleter ces albums bariolés! Il en est d'eux comme des foules; ils sentent avant de penser. Ils éprouvent des impressions qu'ils ne savent pas définir; mais il suffit de les examiner pour voir qu'ils s'amusent: et que pourraient demander de plus les écrivains les plus difficiles et les plus exigeans? A cette littérature ils devraient beaucoup pardonner: n'est-elle pas destinée à mourir, et à renaître?

J. B.

(1) *Les Trois Disparus du Sirius*, par G. Price, 1 vol. gr. in-8° illustré; Mame.
(2) *Le Sergent Simplet*, par M. Paul d'Ivoi, 1 vol. gr. in-8° illustré; Jouvet.
(3) *A pied, à cheval, en voiture*, par M. Paul Geruzez, 1 vol. in-8°, avec illustrations de Crafty; Calmann Lévy.
(4) *Saint-Nicolas*, 1 vol. petit in-4° illustré. Delagrave.
(5) *Mon Journal*, 1 vol. gr. in-8° illustré; Hachette.
(6) *Le Petit Français*, 1 vol. gr. in-8° illustré; Colin.
(7) *Jeanne d'Arc*, par M. Th. Cahu, avec illustrations de M. Paul de Sémant, 1 album in-4°; Jouvet.
(8) *Nos Bêtes. — Animaux utiles*, par le Dr Henri de Beauregard, 1 album in-4° illustré; Colin.
(9) *Paris sportif; anciens et nouveaux sports*, par Crafty, 1 vol. illustré; Plon.
(10) *L'Illustre Dompteur*, par Guigou et Vimar, 1 vol. in-4° illustré; Plon.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 décembre.

Il s'est produit beaucoup d'événements au dehors pendant la quinzaine qui vient de s'écouler, et fort peu au dedans. Les séances du parlement ont manqué tout à fait d'intérêt. L'opposition a renoncé, au moins pour le moment, à attaquer le ministère, et il faut reconnaître que ses premières attaques, si on les juge d'après le résultat, n'avaient pas été bien heureuses. Une sorte de trêve s'est produite. De part et d'autre, on est d'accord pour reconnaître qu'il n'y a actuellement rien de mieux à faire que de voter le budget ; ensuite... on verra. Aussi la discussion du budget, surtout pendant les premiers jours, a-t-elle marché avec une rapidité presque vertigineuse. On aurait cru voir, dans un train de chemin de fer lancé à toute vitesse, les arbres défiler le long de la route : c'est ainsi qu'apparaissaient et disparaissaient les articles du budget. Si les choses avaient continué de ce pas, le budget aurait été voté par la Chambre dès le 10 décembre ; mais le mouvement, d'abord si précipité, s'est ralenti peu à peu. Il n'en reste pas moins très probable que le budget pourra être, cette année, voté avant le 31 décembre, ce qui paraissait tout à fait impossible il y a quelques semaines. Le ministère radical commence à se faire gloire d'avoir réalisé ce tour de force : il aura réussi où ses prédécesseurs avaient échoué. Mais pour s'expliquer le phénomène, on doit tenir compte de deux circonstances sans lesquelles il aurait été tout à fait impossible. D'abord le ministère Bourgeois, tout radical qu'il est, s'est contenté de prendre purement et simplement à son compte le budget du ministère qui l'a précédé. Si ce budget a été modifié, et même assez profondément, depuis le jour de son dépôt sur le bureau de la Chambre, ce n'est pas par le cabinet actuel, mais bien par la commission. Après de longues études, des discussions, des transactions dont le public n'a eu qu'une connaissance incomplète, le gouvernement d'hier et la commission s'étaient mis d'accord à peu près sur tous les points. C'est juste à ce moment que le cabinet Bourgeois a fait son apparition sur la scène. Il a accepté tout ce qui avait été préparé avant lui ; il en a fait son profit, et en agissant ainsi, il s'est montré habile et sage, à la manière du geai qui se parait des plumes du paon

Toutes ces plumes n'étaient d'ailleurs pas de la même valeur. Parmi les réformes que la Chambre a votées, figure celle de la loi successorale. Elle ne fait honneur à personne; mais s'il fallait en attribuer le mérite ou le démérite à quelqu'un, ce ne serait pas au ministère Bourgeois, car il l'a trouvée toute faite dans l'héritage de son prédécesseur. A lui seul, il n'aurait probablement jamais pu la faire accepter par la Chambre ; mais il a invoqué l'autorité de M. Poincaré et de M. Ribot, l'auteur et le père adoptif de ce projet mal venu, et, devant un patronage aussi respectable, la Chambre s'est inclinée. Que fera maintenant le Sénat? Il a nommé une commission de dix-huit membres qui est, à l'unanimité, hostile à l'introduction du principe de la progression dans nos lois fiscales. Tout fait donc croire que le projet viendra définitivement échouer sur les bancs de sable du Luxembourg. Au reste, on l'a prévu. Le produit éventuel de la réforme a été affecté à l'amortissement, de telle sorte qu'il peut disparaître sans porter gravement atteinte à l'équilibre du budget, et en disparaissant il n'emportera pas avec lui de bien vifs regrets.

Ce qui rend, en cette fin de session, si facile et si rapide la discussion du budget, c'est que le parti radical est devenu le parti ministériel. Si l'ancien ministère vivait encore, incontestablement le budget ne serait pas voté le 31 décembre. Les socialistes et les radicaux n'en laisseraient pas passer un seul article sans le surcharger et le cribler d'amendemens, qu'ils développeraient avec la plus verbeuse rhétorique. Ce budget leur aurait paru bourgeois, censitaire, capitaliste et réactionnaire au premier chef. Il aurait fallu écouter leurs critiques, puis y répondre, et tout cela aurait pris beaucoup de temps. Le centre aurait assisté impassible à cette lutte entre le gouvernement d'une part, les radicaux et les socialistes de l'autre, comme il assiste impassible à l'absence de lutte, car il ne sait pas plus faire de l'obstruction qu'il ne sait l'empêcher. La fougue des uns s'est subitement calmée, l'inertie des autres n'a eu qu'à se prolonger, et on a eu le spectacle dont nous jouissons depuis quelques semaines. Ne nous en plaignons pas. L'expérience a prouvé que les longues discussions du budget ne servent guère qu'à augmenter les dépenses. On peut poser en axiome qu'un budget est généralement meilleur en sortant des mains du gouvernement qu'en sortant de celles de la commission, et qu'il est toujours moins mauvais en sortant de la commission que de la Chambre elle-même. Plus il va vite, moins il se détériore en route.

Ce désarmement provisoire des partis qui avaient fait de l'obstruction et aussi de l'injure et de l'outrage une sorte de monopole vient d'avoir une autre conséquence, et des plus heureuses. Des attaques, parties on ne sait d'où, ont été dirigées pendant quelques jours contre M. le Président de la République. On attaquait en lui l'homme privé, en ajoutant que certaines circonstances de sa vie le rendaient impropre

aux hautes fonctions qu'il remplissait. C'est d'abord dans les conversations de couloir que les bruits suspects ont couru. Évidemment, ceux qui les lançaient avaient acquis, à travers les troubles moraux de ces dernières années, une redoutable expérience à manier la calomnie et à lui préparer les voies. Les accusations étaient d'autant plus perfides qu'elles étaient plus confuses : on voulait ébranler les esprits avant de les frapper. Si cette odieuse campagne s'était prolongée pendant quelques jours encore, il est difficile de prévoir quels ravages elle aurait produits. N'avons-nous pas vu, plus d'une fois déjà, les plus honnêtes gens traînés dans la boue par la poigne vigoureuse d'accusateurs de profession ? Et lorsque ce n'est pas eux qu'on accusait directement, c'était leur famille, leurs alliés, leurs amis. Jamais l'esprit de parti, si on peut donner ce nom au sentiment qui inspire les plus détestables violences, n'a été poussé plus loin que depuis un an ou deux en France. Cette fois pourtant, il s'est tu, et la conscience publique a pu se prononcer en toute liberté. Presque en même temps un certain nombre de personnes, également désireuses de faire la lumière sur des incidens qu'on avait dénaturés et qu'on exploitait sans pudeur, ont pu réunir les renseignemens nécessaires pour parler avec certitude, et un matin, le plus grand nombre des journaux de Paris ont raconté l'histoire du mariage de M. le Président de la République. Il s'agissait d'un roman de cœur très touchant et très simple. A l'âge de vingt et un ans, M. Félix Faure s'était épris d'une jeune fille qu'il avait rencontrée dans une des plus honorables familles d'Amboise, et il avait demandé sa main. On lui a fait remarquer qu'il était bien jeune encore, qu'il n'avait pas de position, que son avenir était incertain. M. Félix Faure a quitté Amboise, s'est rendu au Havre, y a fondé une maison de commerce et a été bientôt entouré de la confiance universelle. Il est revenu à Amboise au bout de trois années, et a renouvelé sa demande. On lui a raconté alors une histoire de famille très triste, très ancienne, qui s'était passée avant la naissance de la jeune fille qu'il aimait, et dont celle-ci n'était en rien responsable. Elle était orpheline. Elle n'avait jamais connu son père, qui avait fait de mauvaises affaires et avait disparu après trois mois de mariage. Elle avait été élevée dans la famille de sa mère et conformément aux principes les plus sévères. Tout honnête homme aurait fait ce qu'a fait M. Félix Faure : il a maintenu sa demande et il a été heureux de la voir accueillie. Depuis lors, sa vie et celle de Mme Félix Faure se sont passées au grand jour, au Havre et à Paris. Beaucoup connaissaient les détails de ce mariage, et leur estime pour M. Félix Faure en avait été accrue. On a peine à comprendre que, dans quelques consciences obscures, des faits aussi honorables aient pu se convertir en basses accusations. Le mieux, à coup sûr, était de dire bien haut la vérité. On l'a fait, et partout s'est produit un mouvement de sympathie en faveur de M. le Président de la République.

Pour une fois du moins, la calomnie a pu être arrêtée dès les premiers pas et ouvertement dissipée, et il en serait, nous en sommes convaincus, le plus souvent de la sorte, si les honnêtes gens injuriés et diffamés avaient le courage de se défendre. En province, à l'étranger, l'impression a été la même. Tous les journaux semblent s'être donné le mot pour tenir le même langage, et, quelles que soient leur diversité et leur opposition ordinaires, ils se trouvent réunis dans un même sentiment : l'honnêteté publique s'est franchement révoltée.

En Orient, l'horizon ne s'est pas éclairci depuis quinze jours. Un incident qui s'est produit à Constantinople, et qui a tenu pendant quelques jours tous les esprits en suspens, a montré à quel point ils étaient troublés. Saïd-Pacha, celui qu'on appelle le petit Saïd, et qui, avec ses qualités et ses défauts, est incontestablement un des hommes politiques les plus distingués de la Turquie, est venu avec son fils se réfugier à l'ambassade d'Angleterre. De quoi était-il, ou plutôt s'est-il cru menacé, on ne le comprend pas très bien. Le sultan lui témoignait beaucoup de confiance, mais sans doute cette confiance, au milieu des circonstances actuelles, est-elle devenue de plus en plus exigeante et impérieuse. L'infortuné Abdul-Hamid a changé de ministres depuis quelques semaines avec une rapidité qui montre bien l'étendue de ses inquiétudes. Saïd-Pacha était il y a deux mois grand vizir pour la sixième fois : il a été brusquement remplacé. Après lui, plusieurs grands vizirs se sont déjà succédé, entre autres Kiamil-Pacha, qu'à tort ou à raison le sultan a cru coupable d'une sorte de trahison, et que la protection des puissances a sauvé d'une disgrâce complète, avec ses conséquences, Saïd est un vieux Turc, très pieux, très populaire, en même temps très intelligent et doué d'une volonté forte. S'il y avait une opinion publique en Turquie, c'est probablement lui qu'elle désignerait comme l'homme de la situation, comme le plus capable d'aider le sultan à sortir des difficultés qu'il traverse. Abdul-Hamid l'a senti lui-même, puisqu'il a demandé à Saïd de reprendre le grand-vizirat, mais Saïd s'y est refusé. Le sultan a voulu sans doute lui imposer des conditions qui auraient gêné, peut-être supprimé sa liberté. Il aurait été l'instrument d'une politique qui n'était pas la sienne. C'est alors qu'Abdul-Hamid aurait intimé à Saïd l'ordre de venir s'installer au Palais. Celui-ci, effrayé, aurait préféré demander asile à l'ambassadeur d'Angleterre. Sir Philip Currie n'a pas cru pouvoir lui fermer sa porte : il a recueilli le fugitif et l'a logé pendant plusieurs jours.

Ce fait, de quelque manière qu'on l'envisage, ne peut que diminuer l'autorité dont le sultan jouit encore. Un de ses serviteurs les plus anciens et les plus en vue a cru avoir besoin contre lui de la protection d'une puissance européenne. Rien n'était plus propre à entretenir et à répandre la légende qui fait d'Abdul-Hamid un tyran, les journaux

anglais disent même volontiers un assassin, légende absolument fausse et qu'il serait impossible d'appuyer sur aucune preuve. Quoi qu'il en soit, Saïd-Pacha a perdu la tête, et, dominé par une terreur mal définie, il a couru à l'ambassade britannique, pour y chercher un abri. Un tel acte, de la part d'un sujet quelconque du sultan, se produisant non pas dans un coin perdu de l'Asie Mineure, dans un consulat éloigné, mais à Constantinople même et dans une grande ambassade, devait produire une émotion très profonde. Tout autre que Saïd aurait perdu du coup sa popularité dans le monde musulman. Quant au sultan, il était difficile de lui faire une injure plus cruelle et certainement plus imméritée. Aussitôt des émissaires du palais, puis des ministres en exercice, des hommes investis de la confiance personnelle ou officielle du sultan, se sont présentés à l'ambassade anglaise, et, soit directement auprès de Saïd-Pacha, soit indirectement et par l'entremise de l'ambassadeur de la reine, ils ont insisté auprès de l'ancien grand vizir pour qu'il réintégrât son domicile. Saïd a résisté longtemps. Les ambassadeurs étrangers se sont réunis plusieurs fois pour traiter de la conduite à suivre dans une occurrence aussi délicate. Il était impossible de se méprendre sur l'irrégularité de la situation. Une ambassade étrangère n'est pas un lieu d'asile. Les pires dangers, les plus évidens, les plus immédiats, au milieu d'une révolte et dans le tumulte de la rue, pourraient seuls excuser une aussi grave incorrection, qui certes ne serait pas tolérée dans une capitale de l'Europe occidentale. Finalement, Saïd a consenti à quitter l'ambassade d'Angleterre et à rentrer chez lui. Il a dû prendre ses précautions; il a certainement obtenu des garanties; avec le sang-froid qui lui revenait, il a senti renaître sa confiance dans la parole du sultan. Son équipée restera un des épisodes les plus curieux de la période difficile que traverse l'empire turc, mais elle lui fera peu d'honneur.

Sommes-nous à la veille d'une détente en Orient? Le retour de Saïd-Pacha dans ses foyers en est-il le signal? Un événement beaucoup plus important encore permettrait de l'espérer, si nous n'avions pas eu déjà, à ce sujet, tant de déceptions. Le sultan, après une longue résistance, résistance à notre sens très légitime, a enfin consenti au doublement des stationnaires européens dans la Corne-d'Or. C'est un grand sacrifice de sa part, et dont il serait juste de lui savoir gré. Nous sommes heureux que cette affaire soit terminée, parce que cela permet d'en parler en toute liberté : on aurait pu craindre, auparavant, d'entraver, ne fût-ce que de la manière la plus infime, et d'affaiblir l'action de l'Europe. Le gouvernement de la République s'était engagé avec les autres dans cette affaire : il était donc prudent de se taire et d'attendre le résultat des négociations poursuivies avec le sultan. Le concert européen est un instrument trop précieux pour qu'on ne le ménage pas avec le plus grand soin. L'action des puissances ne peut

être efficace qu'à la condition d'être unanime, et cette unanimité vaut bien la peine d'être achetée au prix de quelques concessions. Un grand ministre disait que c'était surtout lorsqu'il avait tort qu'il avait besoin de tous ses amis : c'est aussi lorsqu'elle se trompe que l'Europe a besoin de n'être abandonnée par aucun de ses membres. Pourtant, il ne faudrait pas renouveler trop souvent cette épreuve. Si jamais il y a eu une demande qui, une fois accordée, ne pouvait servir à rien, assurément c'est celle du doublement des stationnaires dans les eaux de Constantinople. Il faudrait avoir une foi robuste dans l'efficacité des simples démonstrations de parade pour estimer que la sécurité des nationaux européens en serait mieux assurée dans le cas où elle viendrait à être vraiment menacée. Nous ne croyons pas qu'elle puisse l'être à Constantinople, où le sultan dispose, pour maintenir l'ordre, d'un des corps d'armée les plus disciplinés et les plus solides de son empire. Mais si elle l'était, un stationnaire de plus ou de moins ne changerait pas grand'chose à la situation. C'est comme si on croyait qu'en plaçant deux factionnaires au lieu d'un à la porte d'un monument public, on le garantirait mieux contre le déchaînement de l'émeute. Le seul résultat du doublement demandé, bientôt exigé, finalement imposé, ou peu s'en faut, ne pouvait être que d'humilier le sultan et d'amoindrir encore un peu plus son prestige aux yeux des musulmans. Il a pourtant besoin de le conserver tout entier s'il veut accomplir, et si on veut qu'il accomplisse toutes les réformes que l'Europe lui a déjà dictées et qu'elle lui dictera peut-être encore. Lord Salisbury, dans ses récens discours, affectait de dire que le sultan était tout dans son immense empire; mais à la manière dont on le traite, bientôt il ne sera plus rien. Est-ce là le but qu'on poursuit?

Si on venait à l'atteindre, l'embarras qui en résulterait serait grand. On peut détruire la force du sultan, mais non pas la remplacer du jour au lendemain. Les réformes qu'il s'agit de faire, soit en Arménie, soit ailleurs encore, sont de celles que les vieux musulmans n'accepteront pas sans résistance, et le sultan seul peut les leur imposer. Voilà pourquoi, tout en exerçant sur ce dernier une pression aussi forte qu'on voudra, faudrait-il s'arranger pour que cette pression ne fût pas trop affichée, car, dans le cas contraire, on parviendrait sans doute à réduire le sultan, et nous venons d'en avoir une preuve nouvelle, mais on le diminuerait maladroitement aux yeux de ses sujets, et nous nous demandons à qui profiterait l'affaiblissement qui lui serait infligé. Cette politique, toujours dangereuse, s'expliquerait peut-être si elle avait pour conséquence d'augmenter la force réelle de l'Europe, en même temps qu'elle amoindrirait celle du sultan; mais, certes, le doublement des stationnaires dans la Corne-d'Or n'atteindra pas ce but. Il est impossible d'apercevoir les avantages de la mesure, on n'en voit que les inconvéniens, ou, si on veut, la parfaite inutilité.

Néanmoins, le sultan a bien fait d'accorder le firman qu'on lui demandait, parce que, si sa dignité était engagée, l'amour-propre de l'Europe l'était aussi dans des conditions telles qu'un conflit était à craindre, et assurément l'affaire ne valait pas la peine pour qu'on risquât d'en venir à de pareilles extrémités. Il y avait là une de ces occasions où, comme l'a dit un jour M. de Bismarck, c'est au plus sage de céder. Les journaux ont raconté que le sultan a pris sa détermination à la suite d'un entretien avec M. de Nélidof. On a dit également que c'était la Russie qui avait proposé la première le doublement des stationnaires, et dès lors elle devait tenir tout particulièrement au succès de la proposition. La France ne pouvait pas se séparer d'elle dans cette conjoncture : on était assuré que toutes les autres puissances qui, sauf quelquefois l'Allemagne, marchent volontiers avec l'Angleterre, appuieraient fortement l'action commune. L'Allemagne conforme son attitude à celle des autres puissances. Elle estime, avec juste raison, que le plus grand de tous les dangers aujourd'hui serait non seulement de rompre l'accord européen, mais même de laisser croire qu'il n'est pas parfait. Aussi tient-elle sa partie dans le concert commun, correctement, mais strictement. A la rentrée récente du Reichstag allemand, l'empereur Guillaume a fait un discours qui a été lu par son chancelier le prince Hohenlohe : il y a exprimé l'espoir que l'action de l'Europe serait efficace en Orient et préparerait utilement la réalisation des réformes en appuyant l'autorité du sultan. Ce langage, quelque politique qu'il fût, n'a pas satisfait tout le monde en Angleterre. M. Gladstone en a pris prétexte pour écrire une lettre au *Daily Chronicle*. « Je serais heureux, dit-il, si la prochaine réunion de l'association patriotique arménienne convainquait le gouvernement britannique qu'il peut compter sur l'appui chaleureux de la nation tout entière dans toutes les mesures de justice qu'il prendra envers les Arméniens dont la cause est compromise par le stupéfiant langage attribué à l'empereur d'Allemagne, — un langage tel que je ne peux qu'espérer qu'il n'y a pas un mot de juste dans le texte qui nous a été communiqué. » Et le Comité anglo-arménien, ce comité qui a fait tant parler de lui, va plus loin encore. Il a voté, à l'adresse des autres puissances, car il croit lui-même en être une et il n'a pas tout à fait tort, la résolution suivante : « Considérant que le récent discours de l'empereur d'Allemagne est un encouragement direct au sultan à continuer sa politique de destruction en Anatolie, nous en appelons aux gouvernemens européens pour qu'ils répudient et stigmatisent les vues de l'empereur Guillaume. » Évidemment, le Comité anglo-arménien n'est pas composé de diplomates. L'empereur d'Allemagne s'embarrassera probablement très peu d'être stigmatisé par le Comité anglo-arménien, et même d'avoir stupéfié le respectable M. Gladstone. Tout le monde ne peut pas parler comme ce dernier, ni

même comme lord Salisbury. Dans les concerts les mieux réglés, on admet des parties différentes, qui n'en concourent pas moins à l'effet d'ensemble. L'effet cette fois a été assez fort pour amener le sultan à composition : que faut-il de plus?

Nous voudrions, quant à nous, que ce nouveau succès fût apprécié par l'Europe comme il mérite de l'être. Il y a quelques semaines, après une première campagne contre le sultan, on lui a arraché la promesse d'accomplir des réformes en Arménie, et il a engagé sa parole d'honneur qu'il veillerait lui-même à leur complète exécution. On a pu croire à ce moment que tout était fini : point du tout. Les puissances n'ont paru tenir aucun compte de l'adhésion du sultan à leurs vues. Les massacres, qui avaient cessé, ont recommencé. Abdul-Hamid n'a pas eu une minute pour reprendre haleine; on lui a, tout de suite, demandé le doublement des stationnaires. Soit! que va-t-on maintenant exiger encore de lui? Ne semble-t-il pas équitable de lui laisser un peu de répit, ne fût-ce que pour lui donner le temps matériel d'accomplir les réformes auxquelles il s'est engagé? Il serait bon, en tout cas, que les puissances n'agissent plus par boutade, mais toujours avec réflexion et après délibération communes, conformément à des idées mûrement arrêtées entre elles. Nous trouvons à cet égard, dans la *Gazette de Saint-Pétersbourg*, l'expression d'un vœu et aussi d'un regret qui méritent d'être relevés, parce qu'ils ne s'appliquent pas seulement aux rapports de la Russie avec la France. D'autres gouvernemens que ceux de Saint-Pétersbourg et de Paris pourraient peut-être en faire leur profit. Le journal russe se loue des bonnes dispositions du nouveau cabinet français. « M. Berthelot et M. Bourgeois font, dit-il, ce que faisait M. Hanotaux. Seulement (et c'est là le grand point), la politique de celui-ci se distinguait par une initiative bien personnelle, au lieu d'évoluer passivement dans l'orbite de la diplomatie russe. Cette dernière avait en lui plus qu'un auxiliaire, elle avait en outre un conseiller... L'activité diplomatique actuelle est à coup sûr inoffensive; mais, en vue des graves événemens européens qui se préparent, il est à désirer que la France ait une politique forte, courageuse, et qu'elle affirme une politique féconde en résultats. » Nous citons sans commentaires, mais non pas sans approbation.

Le parlement italien est rentré en séance ces jours derniers. Tout a très bien commencé pour M. Crispi : il a répondu en quelques mots à tous ses adversaires réunis, et il a obtenu un vote de confiance à une énorme majorité. Malheureusement, les tristes nouvelles qui, presque aussitôt après, sont venues d'Afrique, ont quelque peu diminué l'éclat des victoires purement parlementaires que M. Crispi a l'habitude de remporter. M. Sonnino avait ouvert la session par un remarquable exposé de la situation financière. Il en a quelque peu exagéré

l'amélioration; cependant cette amélioration est incontestable, et, si les recettes et les dépenses ne sont pas tout à fait en équilibre, malgré les assurances contraires qu'a données le ministre du trésor, l'écart entre les unes et les autres notablement diminué. Avec quelques artifices de comptabilité, on arrive presque à le faire disparaître. Il est fâcheux seulement que, pour atteindre ce résultat, le gouvernement ait renoncé à la réforme du cadastre, préface de la péréquation de l'impôt foncier. Cet impôt est établi dans les conditions les moins équitables, et cela au détriment de toute l'Italie du nord. La réfection du cadastre avait été promise comme un acte de justice; mais elle coûte plus de 10 millions par an, et M. Sonnino a cru devoir en faire l'économie. Toutes les économies ne sont pas également bonnes à faire. On accuse déjà beaucoup trop M. Crispi de gouverner avec une partialité marquée en faveur de l'Italie méridionale et de la Sicile dont il est originaire, et il n'est jamais bon dans un pays, surtout lorsque son unité est d'origine récente, de laisser naître des oppositions d'intérêt entre le Nord et le Sud.

L'impression produite par le discours de M. Sonnino n'en a pas moins été très bonne, et le gouvernement s'est montré habile en envoyant en quelque sorte au-devant de lui ce messager de bonnes nouvelles. On s'attendait à des séances orageuses. M. Cavallotti les avait annoncées, mais il s'est trouvé indisposé au moment de lancer contre M. Crispi ses véhémentes apostrophes. Auraient-elles porté coup aujourd'hui plus qu'autrefois, même si la Chambre, ce qui est peu probable, avait consenti à les entendre? Nous n'en croyons rien. La Chambre a son parti pris, son siège fait. Elle a été réélue avec le mandat d'étouffer ces mauvaises affaires; elle les étouffera. C'est juste le contraire de ce qui se passe au Palais-Bourbon où, tous les six mois, on éprouve le besoin de recommencer à faire la lumière, et il faut d'ailleurs convenir que notre exemple est peu encourageant, car plus on parle de lumière, et plus l'obscurité augmente. Les premières discussions de la Chambre italienne ont donc été purement politiques. Parmi les discours qui ont été prononcés, le plus remarquable est celui du marquis di Rudini. Il a fait, en termes mesurés mais pressans, le procès de la politique intérieure et extérieure du gouvernement. Au dedans, trop d'arbitraire; au dehors, trop d'esprit d'aventure. C'est surtout à la politique africaine du cabinet actuel que M. di Rudini a adressé ce dernier reproche, que les événemens n'ont pas tardé à justifier. Mais, en attendant, M. Crispi et son ministre des affaires étrangères, M. le baron Blanc, ont repoussé de très haut, avec beaucoup de dédain, toutes les attaques de l'opposition. L'éloquence de M. Crispi est connue : c'est la mégalomanie appliquée à la rhétorique. M. Crispi procède par affirmations déconcertantes à force d'être hardies. C'est ainsi qu'après avoir, à propos des affaires d'Afrique, fait

l'éloge du concert européen, et de son efficacité, il a néanmoins prévu le cas où l'empire ottoman viendrait à se disloquer, et il a affirmé qu'en pareille occurrence l'Italie, plus habile et mieux préparée qu'autrefois, saurait prendre sa large part des dépouilles. « Les droits du pays seront réservés, a-t-il dit, et après avoir employé nos armes en faveur des faibles, nous demanderons à la victoire, comme récompense, les résultats que nous serons en droit d'exiger. » L'Italie employant ses armes en faveur des faibles serait une nouveauté. C'est sans doute des Arméniens que M. Crispi a voulu parler; mais sont-ils aussi faibles que cela? En tout cas, le concours que leur prêterait l'Italie, s'il était vaillant et héroïque comme nous n'en doutons pas, ne serait pas désintéressé. « Nous demanderons notre récompense à la victoire, » dit M. Crispi, et sans doute il la demanderait de même à la défaite, si elle était compensée par le succès de ses alliés : il y a des précédens.

Nous avons de la peine à nous habituer à ces airs de bravoure qui, heureusement, sont chez nous passés de mode. M. le baron Blanc les a répétés à sa manière; il a refait successivement les discours de lord Salisbury et ceux de M. Crispi; et il serait trop facile aujourd'hui d'abuser contre lui de ce qu'il a dit de l'Érythrée. Il a parlé fièrement d'un « compte à régler avec Ménélik au moment et suivant le mode qui paraîtraient le plus opportuns. « On peut, a-t-il ajouté, attendre avec tranquillité que la situation se déroule. » L'attente n'a pas été longue. « Personne, disait M. Blanc, ne peut intervenir entre Ménélik, notre vassal rebelle, et nous », et assurément personne ne songeait à le faire. A quoi bon d'ailleurs ? Ménélik a montré qu'il était très capable de se défendre et même d'attaquer tout seul. La nouvelle s'est subitement répandue qu'un détachement italien composé de 1 500 hommes avait été presque complètement anéanti à Amba-Alaghi. La colonne était commandée par un officier expérimenté, le major Toselli. Elle était composée d'Ascaris, et seulement commandée par des Italiens : les huit dixièmes de ceux-ci, officiers et sous-officiers, ont disparu. Quant aux malheureux soldats ascaris, sur 1 500, 1 200 ont été tués ou faits prisonniers. On assure que l'armée ennemie comptait 20 000 hommes, sinon plus, et qu'elle a cruellement souffert. Il n'en est que plus difficile de comprendre que le major Toselli se soit laissé surprendre par une masse aussi considérable. 20 000 hommes ne marchent pas sans qu'on les aperçoive, pour peu qu'on sache soi-même s'éclairer et s'entourer des précautions les plus élémentaires en temps de guerre. Peut-être les Italiens ont-ils été dupés par l'ennemi. Depuis quelque temps, Ménélik annonçait l'intention de faire la paix, et les pourparlers avaient été presque engagés. Mais, de sa part, ce n'était là qu'une ruse, grâce à laquelle les Italiens se sont sans doute insuffisamment gardés. Au reste, les nouvelles d'Afrique sont encore trop

confuses pour qu'on puisse se rendre exactement compte de la manière dont les choses se sont passées. Tout jugement serait prématuré et téméraire. Une seule chose est certaine, c'est que le général Baratieri avait, depuis plusieurs mois, averti le gouvernement des dangers qui le menaçaient, et qu'on n'avait pas pris ses préoccupations assez au sérieux. Le dernier Livre Vert a publié, en date du 20 mai dernier, un rapport du général en chef qui annonce presque les événemens d'hier et qui demande des renforts. On ne lui a pas donné de renforts, et on l'a poussé de plus en plus en avant, ce qui permettait de faire des effets de tribune et d'affirmer que l'expansion militaire de l'Italie enveloppait déjà tout le Tigré; mais, derrière cette politique de façade, qu'y avait-il? Rien, ou peu s'en faut. C'est à peine si le général Baratieri disposait de 10000 hommes, dont les trois quarts étaient des indigènes plus ou moins bien encadrés dans des cadres européens. On fait aujourd'hui le dénombrement des troupes dont dispose Ménélik, et le chiffre s'élève à 60000 hommes bien armés, bien disciplinés, qu'il serait facile d'augmenter très rapidement et peut-être de doubler. Ménélik, on le sait, n'a jamais reconnu le traité d'Ucciali. Il a lentement rassemblé ses forces, puis, entouré de tous les ras qui lui sont fidèles, il a fondu sur sa proie. L'infortuné major Toselli a fait des prodiges de vaillance pour sauver les derniers débris de sa colonne, puis il s'est fait tuer. Le général Arimondi a couru à son secours. Non seulement il est arrivé trop tard, mais, parti de Makallé, il s'est heurté à Adera contre les forces ennemies et il a dû lui-même se retirer au plus vite, bien que « dans le plus grand ordre », disent les dépêches, sur Makallé d'abord, sur Adagama ensuite, et on n'est pas encore complètement rassuré sur son sort. Il a fait près de 100 kilomètres en deux jours, sans cesse menacé d'être à son tour enveloppé : il n'a dû son salut qu'à une retraite précipitée.

Lorsque ces événemens ont été connus en Italie, ils y ont produit l'émotion la plus vive, mais il faut rendre à nos voisins la justice qu'ils ont fait bonne contenance : ils ont donné un exemple digne d'être imité, et même admiré. Chez nous, le ministère le plus solide aurait été renversé dès la première nouvelle d'un pareil désastre. Qu'on se rappelle le sort de M. Jules Ferry après Lang-Son. Sans remonter si haut, qu'on se rappelle dans quel état était l'opinion publique au moment où arrivaient de Madagascar les télégrammes et les dépêches qui énumeraient avec tant de sensibilité les difficultés et les fatigues de l'expédition. Si les Chambres avaient été en session à ce moment, il est à peu près certain que le gouvernement n'aurait pas pu rester en place jusqu'au succès définitif; on l'aurait condamné tout de suite, sans même vouloir l'entendre, et remplacé par un autre qui n'aurait pas mieux fait. Les Italiens n'ont eu d'abord qu'une préoccupation, qui est de réparer leur défaite : ils régleront ensuite leur compte avec M. Crispi,

et si celui-ci, après les avoir mis dans un mauvais cas, a la bonne fortune de les en tirer, ils oublieront le passé pour glorifier la victoire finale. Le gouvernement s'est réuni aussitôt pour délibérer sur les mesures à prendre : la Chambre accordera tout ce qu'on lui demandera. Le désastre d'Amba-Alaghi sera sans doute vengé. Il y a là, toutefois, un dur avertissement que les Italiens devraient comprendre. Les moyens qu'ils emploient, dans le Tigré et même ailleurs, sont disproportionnés avec le but qu'ils poursuivent et peut-être avec leurs ressources actuelles. Après la défaite de Cannes, le Sénat romain envoya à Varron ses remerciemens parce qu'il n'avait pas désespéré de la patrie. M. Crispi a envoyé au général Baratieri l'assurance de son inaltérable confiance et de celle du gouvernement. Cela est beau comme l'antique, mais insuffisant. On envoie aussi 4 600 hommes au général Baratieri. On l'invite à demander d'urgence tous les renforts dont il aura besoin. On a raison, et c'est bien là ce qu'il faut faire aujourd'hui ; mais n'aurait-il pas été plus sage de s'en tenir aux promesses que M. Crispi faisait l'année dernière au parlement de ne pas pousser plus loin les limites de la colonie d'Érythrée et seulement de les consolider ? On a commis une grande faute en autorisant le général Baratieri, avec le nombre d'hommes dont il disposait, à entreprendre la conquête du Tigré. M. di Rudini, dans son discours, condamnait justement cette politique, bien qu'il se trompât en affirmant que l'armée italienne ne pouvait pas éprouver d'échec. Quant à M. Sonnino, il doit reprendre et corriger le bel exposé financier par lequel il a ouvert la session. En admettant que le budget fût alors en équilibre, dès maintenant il ne l'est plus.

FRANCIS CHARMES.

La nouvelle de la mort presque subite de M. Émile Montégut nous a surpris au moment où nous mettions sous presse les dernières feuilles de cette livraison ; et aussi n'avons-nous pas l'intention, en ces quelques lignes hâtives, de rendre à la mémoire très chère de l'un de nos plus anciens, de nos plus fidèles et de nos plus brillans collaborateurs, l'hommage que lui doit la *Revue des Deux Mondes*. Nous essaierons plus tard, — et le plus tôt que nous le pourrons, — de donner une idée de son œuvre, à laquelle il n'a manqué, pour égaler l'œuvre même de Sainte-Beuve — nous disons bien : de Sainte-Beuve — qu'un peu plus d'esprit de suite, et je ne sais quelle précision ou quelle originalité de forme. Émile Montégut a aimé trop de choses, trop diverses, auxquelles tour à tour ou ensemble il s'est lui-même trop livré, qu'il a senties trop profondément pour réussir à les dominer ; et c'est ainsi que, dans l'infinie diversité de son œuvre, une esthétique pourtant très

arrêtée, des convictions très fortes et même passionnées, des croyances très fermes ont pris les dehors du dilettantisme... Mais nous ne voulons parler aujourd'hui que de l'homme, et n'adresser de regrets qu'au maître et à l'ami.

Voilà bientôt un demi-siècle, — c'était en 1847, — qu'il écrivait ici son premier article, et pendant quarante-cinq ans on peut bien dire que nul n'a contribué davantage à faire de la *Revue des Deux Mondes* ce que son fondateur avait rêvé de la voir devenir. Également curieux de tout : de théâtre et de roman, de religion et d'histoire, de musique et de peinture, de morale et de philosophie ; — connaissant, comme personne en son temps, les littératures française, anglaise, allemande, italienne, espagnole ; — inimitable pour tirer du sujet en apparence le plus ingrat, ou pour en faire comme jaillir, au hasard de l'inspiration, les idées les plus fécondes, les plus ingénieuses, les plus paradoxales quelquefois, et les plus justes, quoique les plus inattendues ; — joignant d'ailleurs à la diversité de son érudition une faculté d'enthousiasme que ni les années, ni l'expérience des hommes, ni les déboires de la vie, ni la maladie même n'avaient éteinte ou seulement diminuée en lui, il a été pendant quarante-cinq ans l'âme, ou, si je l'ose dire, la flamme intérieure de cette maison ; et nous serions personnellement ingrats de ne pas déclarer ce que nous avons dû si souvent à ses conseils, — et surtout à sa conversation.

Car sa conversation était bien la plus vivante et aussi la plus « suggestive » que je me rappelle avoir entendue. Une forêt d'idées ! dans laquelle on n'entrait d'abord qu'en hésitant, avec une crainte vague de s'égarer ou de se perdre. On ne savait pas où on allait. Et lui-même aussi bien ne s'en souciait guère. Il allait cependant ; on le suivait ; on marchait avec lui de découverte en découverte. La vivacité presque fébrile de sa parole semblait suffire à peine à l'abondance de ses idées. Il pensait plus vite qu'il ne parlait ; tout se brouillait ou s'enchevêtrait par momens ; mais, dans cette obscurité même, on avait la sensation très particulière de saisir la pensée comme à son origine, et finalement, au tournant d'une phrase, tout s'éclairait d'une lumière soudaine : une image, qu'il empruntait volontiers aux profondeurs mystérieuses de la physiologie, terminait une discussion où il n'avait eu de contradicteur que lui-même ; et en moins d'une heure on se trouvait avoir parcouru le domaine entier de la pensée. N'est-ce pas une impression du même genre que laissent quelques-uns de ses écrits ? et qu'y a-t-il de plus « riche » que ses *Souvenirs de Bourgogne* ou que ses *Impressions de voyage et d'art?* Mais l'accent y manque, l'intonation, le regard, le geste, une mimique passionnée, cette éloquence physique de toute sa personne, et les éclats de voix ironiques ou triomphans qui étaient encore l'un des charmes de sa causerie. Il vivait ce qu'il disait, il le vivait avec une intensité singulière ; et tandis qu'il le disait, rien n'exis-

tait plus pour lui, ni le monde, ni son interlocuteur, ni lui-même, mais seulement ce qu'il disait, et le plaisir d'en poursuivre les conséquences jusqu'à ce que le sujet se fût lassé d'en fournir.

Ce qui ajoutait à l'intérêt de cette conversation si personnelle, en un sens, — et pourtant si désintéressée, — c'est qu'elle aboutissait toujours à la morale; et, en effet, dès qu'on les prend d'un peu haut, ce ne sont pas seulement les questions politiques, les questions historiques, les questions sociales qui se changent en questions morales, ce sont aussi les questions esthétiques. La curiosité d'Émile Montégut semblait d'un dilettante; mais ce dilettante était surtout un moraliste, qui aimait à voir « la vérité face à face », qui la demandait comme indifféremment à tous ceux qui l'ont eux-mêmes cherchée, « sans s'attrister niaisement s'ils la trouvent contraire à leurs désirs, sans triompher insolemment s'ils l'y trouvent conforme », et, — c'est encore à lui que j'emprunte l'expression, — « sans avoir plus besoin de fanatisme pour lui être attaché, que d'alcool pour l'enthousiasme ou d'opium pour la rêverie. »

Pensait-il à lui-même quand il parlait ainsi? et, sans oser le dire, lui qui savait combien cette sorte d'hommes est rare, et combien elle passe aisément pour bizarre, y trouvait-il peut-être l'explication et la consolation de la bizarrerie de sa destinée? Car il fut de ceux qui n'eurent pas à se louer de la vie, et, pour ne rien dire du reste, sa réputation est loin d'avoir égalé son mérite! C'est ce que nous tâcherons de montrer quelque jour, et nous n'y aurons point de peine, si l'on retrouve seulement dans son œuvre, — et on les y retrouve, — quelques-unes des qualités dont nous n'avons pu donner qu'une insuffisante idée. Peut-être alors conviendra-t-on que nous n'en avons rien dit de trop; que le souvenir d'une très ancienne affection ne nous a pas aveuglé sur la valeur de l'écrivain et du « penseur ». Et si tous ceux qui lui doivent quelque chose, tous ceux qu'il a jadis comme éveillés à la vie de l'intelligence, tous ceux dont il a été le fécond inspirateur lui rendent la même justice, nous avons la confiance que son nom, qui fut de tous temps l'un des plus considérés, ne sera pas dans l'avenir le moins considérable de la critique contemporaine.

F. B.

Le Directeur-gérant,

F. Brunetière.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTE-DEUXIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVe ANNÉE

NOVEMBRE — DÉCEMBRE 1895

Livraison du 1er Novembre.

Pages.

Après Fortune faite, dernière partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 5

La Cour d'assises de la Seine. — I. Le Jury, par M. Jean CRUPPI. . . 39

Orphée a Rome, par VERNON LEE. 66

La Religion de la mort et les Rites funéraires en Grèce, par M. George PERROT, de l'Académie des Inscriptions 96

Boccace. — I. Le Prologue du Décaméron et la Renaissance, par M. Émile GEBHART 128

Le Général Dragomirow, par M. ART ROË. 149

Le Théatre anglais contemporain. — Ibsen a Londres. — Le Drame de demain, par M. Augustin FILON. 178

Poésie. — L'Institut de France, par M. SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française. 201

Le Conseiller genevois François Tronchin et ses relations avec Voltaire, d'après une publication récente, par M. G. VALBERT 205

Revues allemandes : La vie et l'œuvre d'Henri de Sybel, par M. T. de WYZEWA. 217

Chronique de la quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 228

Livraison du 15 Novembre.

Dernier refuge, première partie, par M. Édouard ROD 241

Le Journal de Rome, par M. Gaston BOISSIER, de l'Académie française. 284

Essais de littérature pathologique. — I. Le Vin. — Hoffmann, par Arvède BARINE. 311

La Colonisation française, a propos de Madagascar, par M. Paul LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales. 349

Émile Augier par M. Maurice SPRONCK. 382

Pages.
Les Invasions des sauterelles, par M. Edmond PLAUCHUT. 406
Poésie. — A sainte Madeleine, par M. Gabriel VICAIRE. 430
Revue littéraire. — La famille de Montaigne, par M. René DOUMIC. . 433
Revues étrangères : Quelques figures de poètes anglais, par M. T. de WYZEWA. 445
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 456
L'Œuvre d'Augustin Thierry, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 469

Livraison du 1er Décembre.

Dernier refuge, deuxième partie, par M. Édouard ROD. 481
Le Mécanisme de la vie moderne. — VII. Le papier, par M. le vicomte George d'AVENEL. 521
La Religion de la beauté. — Étude sur John Ruskin. — I. Sa physionomie, par M. Robert de LA SIZERANNE. 533
La Lutte contre le socialisme révolutionnaire, par M. George PICOT, de l'Académie des Sciences morales. 591
Boccace. — II. La Comédie italienne, par M. Émile GEBHART. 622
Le Romantisme et l'éditeur Renduel. — I. Eugène Renduel et Victor Hugo, par M. Adolphe JULLIEN. 650
La Question arménienne, par M. Francis de PRESSENSÉ. 673
Quelques lettres d'autrefois, par M. le vicomte Eugène-Melchior de VOGÜÉ, de l'Académie française. 688
Revue dramatique. — Théatre du Vaudeville : *Viveurs*, de M. Henri Lavedan. — Théatre de la Renaissance : *Amans*, de M. Maurice Donnay, par M. René DOUMIC. 704
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 709

Livraison du 15 Décembre.

Dernier refuge, troisième partie, par M. Édouard ROD. 721
De l'organisation du suffrage universel. — IV. La Représentation proportionnelle des opinions, par M. Charles BENOIST. 760
Charles Gounod, par M. Camille BELLAIGUE. 782
Le Prince Louis-Napoléon. — I. Avant la Révolution de 1848, par M. Émile OLLIVIER, de l'Académie française. 814
Les Chemins de fer et le budget. — I. La formation historique du réseau et les Conventions financières, par M. C. COLSON. 859
Pourquoi des expositions? par M. Octave MIRBEAU. 888
Poésie. — Kéris, par M. Gabriel VICAIRE. 909
Revue dramatique. — Comédie-Française : *Le Fils de l'Arétin*, de M. Henri de Bornier, par M. René DOUMIC. 920
Revue musicale. — Théatre de l'Opéra-Comique : *Xavière*. 926
Les Livres d'étrennes. 930
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 945

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 32095.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0836